NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

TOME Ier : L'EUROPE MÉRIDIONALE

(GRÈCE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)

Un volume in-8 jésus contenant 4 cartes en couleur, 174 cartes insérées dans le texte et 73 gravures sur bois

TOME II : LA FRANCE

Un volume in-8 jésus, contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleur, 67 vues et types gravés sur bois et 234 cartes intercalées dans le texte

TOME III : L'EUROPE CENTRALE

(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, ALLEMAGNE)

Un volume in-8 jésus, contenant 10 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte 78 vues et types gravés sur bois

TOME IV : L'EUROPE DU NORD-OUEST

(BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES)

Un volume in-8 jésus contenant 6 cartes en couleur, 205 cartes dans le texte et 81 vues et types gravés sur bois.

Prix de chaque volume broché : 30 fr.; relié : 37 fr.

21259. — Typographie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

V

L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE

CONTENANT

9 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART, 200 CARTES DANS LE TEXTE

ET 76 VUES ET TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE V
L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE

CHAPITRE PREMIER
LE DANEMARK

I

Le gardien des portes de la Baltique, petit État auquel appartiennent l'Islande et les Färöer, et même, dans le Nouveau Monde, les vastes étendues inhabitées du Grœnland et trois Antilles, n'est plus qu'un débris historique. De tous les royaumes d'Europe, le Danemark est, à l'exception de la Grèce, le moins considérable par le nombre de ses habitants[1]; encore est-il bien inférieur à l'Hellade, si l'on tient compte des hommes de même race, solidaires par l'origine et par la langue, qui vivent en dehors des limites officielles de la contrée. Tandis que les Grecs des îles, de la Thessalie, de l'Épire, de la Thrace, de la Macédoine, de

[1]

Superficie du Danemark.	Population en 1876.	Population probable en 1879.	Population kilométrique
38 237 kilomètres carrés.	1 903 000 habitants.	1 975 000 habitants.	52 habitants.

l'Asie Mineure, sont beaucoup plus nombreux que ceux du royaume proprement dit, et peuvent lutter de concert avec eux pour l'accomplissement de ce qu'ils appellent la « grande idée », les Danois, refoulés dans leur étroit domaine, n'ont de l'autre côté de leurs frontières qu'un petit groupe de concitoyens. Ceux-ci restent désormais privés de leur autonomie nationale, malgré les stipulations d'un traité solennel, que l'Allemagne se croit maintenant autorisée à violer. Il est vrai que les populations intéressées ne l'ont point dégagée de son devoir; mais elle considère comme suffisant de s'être fait autoriser par l'Autriche, cosignataire du traité. Deux puissances se partagent la responsabilité pour la violation du droit, une en a le profit.

Simple fragment d'une terre démolie qui réunissait autrefois la Scandinavie à l'Allemagne du Nord, le Danemark s'est trouvé par son histoire en rapports constants avec les deux pays voisins. Il posséda jadis une grande étendue des côtes de la Baltique, l'Esthonie même. En 1397, il se mit à la tête de l'Union Scandinave, par l'union de Kalmar, et jusqu'en 1814 il posséda la Norvège; au sud de la Baltique, divers territoires devenus allemands lui appartinrent aussi, et récemment encore des terres germaniques, le Holstein, le Schleswig méridional, le Lauenburg, faisaient partie intégrante de la monarchie. Aucun peuple d'Europe ne fit autant de conquêtes que le peuple danois, car c'est du Jylland et des îles, aussi bien que des fjords de la Norvège et de la Suède, que sortaient les conquérants connus sous le nom de Normands : ils se montrèrent et s'établirent partout en vainqueurs, dans les Iles Britanniques, sur les côtes de France, sur les bords de la Méditerranée et jusque sur les côtes septentrionales du Nouveau Monde, découvert par des Scandinaves longtemps avant Colomb. Le Danemark serait certainement devenu le centre d'un immense empire, s'il avait eu plus de cohésion géographique et de plus vastes dimensions. Mais l'étroite péninsule du Jylland, couverte de forêts et de landes infertiles, les îles éparses de la Baltique, et le littoral norvégien, dépourvu de tout territoire agricole, découpé par les fjords en d'innombrables fragments distincts, n'avaient point un noyau suffisant pour que les conquêtes faites au dehors pussent s'agréger autour de la mère patrie; elles devaient rester sans cohésion, sans lien, comme les contrées mêmes d'où s'étaient élancées les bandes d'invasion. Les pays danois n'avaient d'unité naturelle que par l'Océan tempêtueux qui baigne leurs rivages.

Jadis, du moins, le Danemark avait l'avantage de posséder toutes les portes de la Baltique et de commander ainsi l'entrée de cette mer

intérieure; désormais ce privilège stratégique est illusoire. Le Sund n'appartient au Danemark que par l'une de ses rives; à son entrée méridionale, le Petit Belt est occupé par la Prusse, qui pourrait en moins de vingt-quatre heures faire camper une armée sur les rivages septentrionaux du détroit. Quant au Grand Belt, largement ouvert entre Fyen et Själland, il peut être tourné par des armées, et les flottes de guerre le forceraient sans peine. Ainsi le peuple danois se trouve livré d'avance aux entreprises des puissants voisins. Mais, quel que soit l'avenir auquel il est destiné, ce n'en est pas moins un groupe d'hommes énergiques, ayant son droit, sa langue propre, ses traditions, ses espérances, son esprit de solidarité nationale.

II

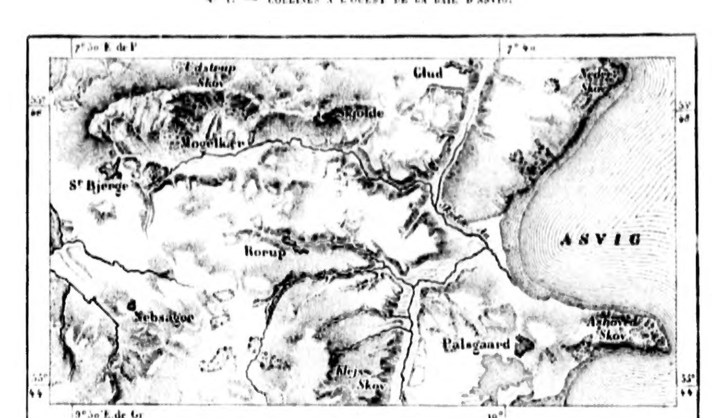
La péninsule du Jylland, de même que l'archipel danois de la Baltique, appartient géologiquement aux deux régions, l'Allemagne et la Scandinavie. Toute la partie méridionale de la péninsule continue la plaine de la Germanie du Nord, recouverte des innombrables débris de roches erratiques; mais dans la partie la plus large du Jylland s'étendent des formations d'âge antérieur, couches miocènes et crétacées, dont les dernières s'avancent entre Aarhus et le fjord de Randers, pour reparaître au sud-est dans l'île de Själland, puis, au delà du Sund, dans les promontoires extrêmes de la Scanie. Ces masses résistantes ont servi de point d'appui aux terres de formation moderne, après les grandes érosions qui ont eu lieu à l'issue de la Baltique.

Au nord de la frontière allemande, le faîte général de la péninsule continue de longer la côte orientale, de moins près que dans le Schleswig-Holstein. Les rivières du Jylland, qui s'écoulent de part et d'autre vers le Kattegat et vers la mer du Nord, ont leur ligne de partage plus rapprochée de l'axe géométrique de la presqu'île que les cours d'eau du Schleswig; mais les deux versants diffèrent beaucoup dans leur aspect et présentent le même contraste que sur le territoire germanique : la pente occidentale est uniforme et s'abaisse doucement; la pente orientale est plus soudaine, plus inégale, plus variée : le sol lui-même contraste comme les rivages, à l'ouest tracés régulièrement en longues plages à peine infléchies, à l'est découpés en fjords et s'avançant en promontoires.

Les collines de la région du Jylland tournées vers le Kattegat appartiennent pour la plupart à la formation des terrains de transport et se

composent surtout de sable, d'argile, de marnes, provenant des débris du granit, du gneiss et de la craie. Des blocs, des graviers d'origine glaciaire, recouvrent çà et là les couches plus anciennes. Ces collines ne se développent point le long de la mer en rangées continues : elles s'élèvent en massifs distincts, dont plus d'un sommet dépasse la hauteur de cent mètres : aux yeux des habitants de la plaine basse ce sont de véritables montagnes. Immédiatement au nord de la frontière germanique, entre Christiansfeld et Kolding, un de ces massifs, le Skamlingsbanke, se dresse à 120 mètres au-dessus des eaux tortueuses du Petit Belt ; d'autres

N° 1. — COLLINES A L'OUEST DE LA BAIE D'ASVIG.



D'après la carte topographique de l'État major.

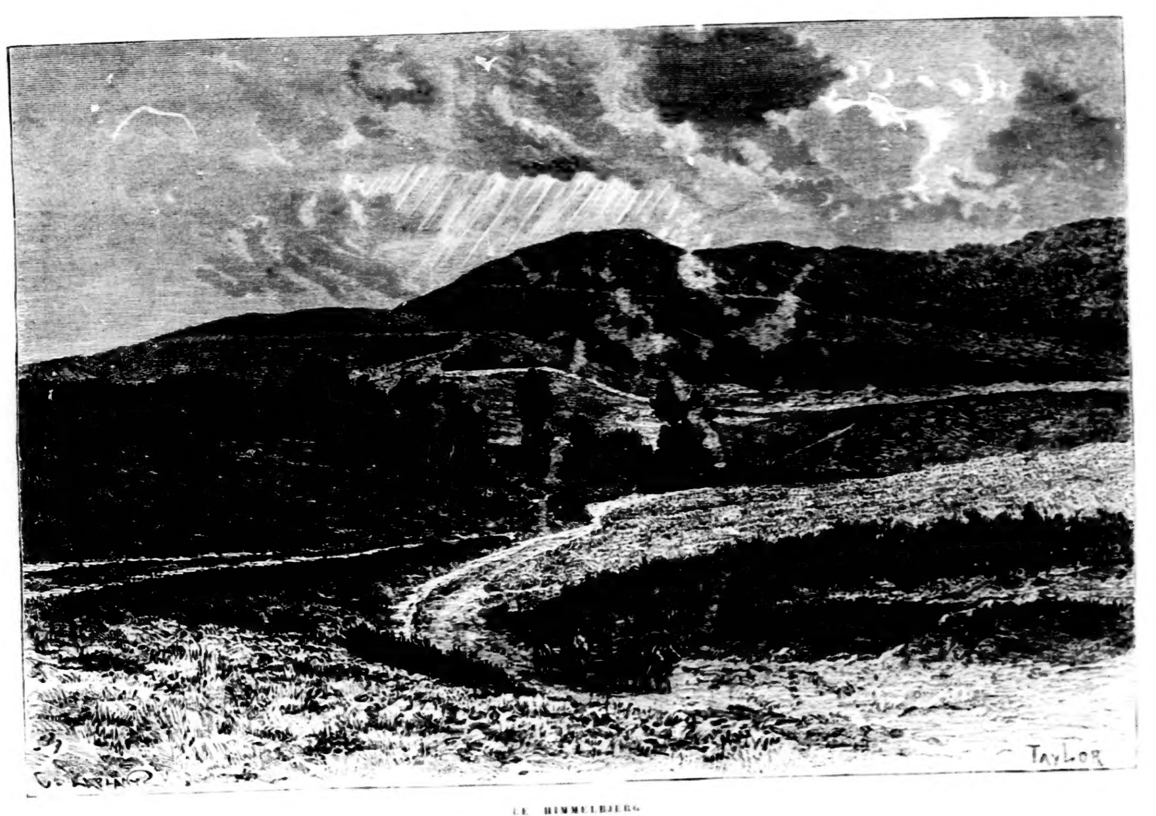
1 : 125 000

0 5 kil.

croupes s'élèvent entre les deux fjords de Vejle et de Horsens ; de plus hautes dominent au sud la cité d'Aarhus. Cette région des collines orientales est très fertile, et les hêtres y trouvent un terrain favorable : d'admirables forêts recouvrent les hauteurs et descendent jusqu'au bord de la mer.

A l'ouest des petits massifs de collines des bords du Kattegat s'élève le groupe culminant de tout le Danemark, dominé par l'Ejersbavsnehöj, haut de 180 mètres[1]. Un autre sommet, la « Montagne du Ciel » ou Himmelbjerg, qui s'élève au nord-ouest, est moins haut de 10 mètres, mais il est plus connu, grâce à la vue grandiose que l'on a de la

[1] Ed. Erslev, *Fædrelandet*, 1872.



LE HIMMELBJERG

Dessin de Taylor, d'après une photographie

terrasse la plus haute. Le Gudenaa, la rivière la plus abondante du pays, forme deux grands lacs à la base méridionale du Himmelbjerg et par delà s'étend un vaste horizon de landes, de bois, de cultures, de lacs et de villages, borné au loin par la ligne circulaire de la mer. Au nord de la coupure bizarre du Lim-fjord, les collines se redressent de nouveau pour former une véritable arête, le « Dos du Jylland » (*Jyske Aas*), dont le principal sommet atteint la hauteur de 120 mètres et qui s'amincit peu à peu vers la pointe de Skagen. Le faîte du Jyske Aas est, comme celui de la péninsule tout entière, jusqu'à la Trave, beaucoup plus rapproché de la mer intérieure que de l'Océan. Une des plus hautes croupes, dominant au sud la ville de Frederikshavn, se dresse même immédiatement au-dessus des flots de la Baltique. Au bord de la mer du Nord se voit aussi une colline, le Bulbjerg, roche crayeuse complètement isolée.

Tout le versant occidental du Jylland, des deux côtés des golfes du Lim-fjord ou Liim-fjord, n'était jadis qu'une vaste lande doucement inclinée vers l'Océan, jusqu'aux dunes du littoral. La culture a changé en beaucoup d'endroits l'aspect de la plaine, surtout dans le voisinage des ruisseaux ; mais elle se montre encore sur de vastes étendues telle qu'elle était avant la construction des routes et des chemins de fer, avant l'emploi de la charrue, des amendements et des engrais artificiels. Le pays est en tout semblable au *geest* de l'Allemagne du Nord, aux *heiden* de la Drenthe et de la Veluwe, et rappelle les landes françaises, autant que le permettent les différences du climat et de la flore. Dans le Jylland aussi, les terres sablonneuses sont revêtues de grandes bruyères et d'autres plantes ligneuses croissant en épais fourrés ; des flaques d'eau sont éparses sur les terrains dépourvus de pente ; des tourbières se forment peu à peu à la place des anciens étangs ; comme dans les landes de Gascogne, les débris des végétaux s'amassent en couches noirâtres sous les buttes de sable qui les recouvrent ; partout, sous les couches supérieures, le sous-sol, saturé du tannin des bruyères, forme une plaque dure d'*al*, — l'*alios* des landes françaises, — auquel se mêle l'oxyde de fer, assez riche en plusieurs endroits pour qu'il ait été possible de l'exploiter en minerai ; des assises de marne se trouvent aussi dans quelques parties du sous-sol des landes et facilitent l'œuvre de l'agriculteur qui veut conquérir le sable par les amendements. Les dunes du littoral jyllandais ressemblent aussi à celles des côtes françaises, mais elles sont beaucoup moins hautes, — puisque les plus élevées ont seulement 33 mètres[1], — et renferment une forte

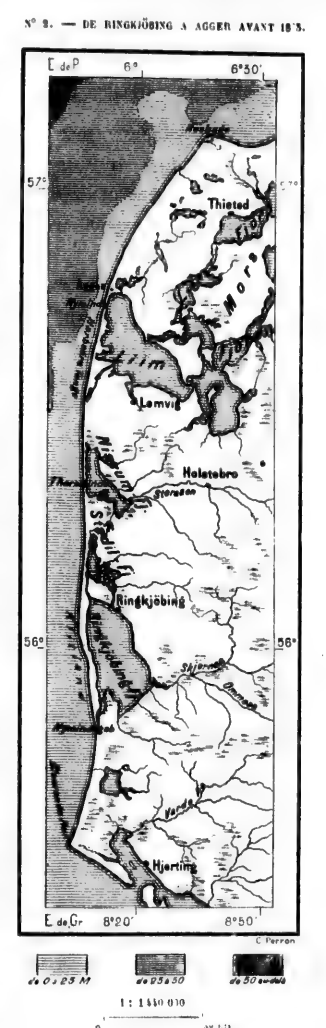
[1] Ed. Erslev, *Notes manuscrites*.

proportion de sable calcaire, ce qui les rend moins mobiles ; elles se sont pourtant avancées plus d'une fois vers l'intérieur de la péninsule, et même tout près de la pointe de Skagen se voit une ancienne tour d'église, reste d'un édifice englouti par les sables avec le village qui l'entourait. Au sud du Lim-fjord, les évènements de ce genre, que racontent les chroniques, ont été nombreux : les dunes, plus hautes, n'y sont pas, comme dans le Jylland septentrional, garanties des vents du nord-ouest par le promontoire norvégien de Lindesnæs. De même que celles de France, les dunes danoises ont dû être fixées par des plantations d'arbres, surtout de pins; on a dû aussi en maints endroits construire des épis pour consolider le littoral.

Par le tracé de sa côte le Jylland occidental ressemble également aux landes françaises. Sur un développement d'environ 375 kilomètres, la rive de la mer du Nord se compose, non pas, il est vrai, d'une seule plage rectiligne comme celle qui s'étend de Biarritz à la pointe de Grave, mais d'une série de plages faiblement infléchies, qui s'appuient de distance en distance à des points résistants : de saillie à saillie, chaque plage est dessinée nettement en courbe géométrique, comme si le compas avait tracé la ligne où viennent déferler les flots du large. Mais en dedans de ces flèches régulières qui forment le littoral maritime, la côte primitive découpe ses contours irréguliers dans l'intérieur des terres. Des étangs, semblables à ceux des Landes, se sont ainsi formés le long de la mer du Jylland : ce sont aussi d'anciens golfes d'eau salée, que les apports des rivières de l'intérieur et les pluies ont changés en réservoirs d'eau douce, et que les alluvions comblent peu à peu; ils n'ont qu'une faible profondeur, et même plusieurs d'entre eux ont des fonds de vase qui, suivant les saisons et les tempêtes, sont alternativement noyés et émergés; des chenaux navigables, étroites fosses qui serpentent au milieu des bancs vaseux, pareils aux « crassats » de l'étang d'Arcachon, donnent accès aux petites embarcations. Quoique ces nappes d'eau douce soient bien loin de ressembler aux golfes allongés qui découpent le littoral rocheux de la Norvège et où la sonde ne trouve le fond qu'à des centaines de mètres, elles ont reçu des indigènes le nom de *fjord*. L'une des plus grandes, le Ringkjöbing-fjord, qui n'a pas moins de 300 kilomètres carrés de superficie, et que la flèche de Klitlandet ou de « Terre des Dunes » sépare de l'Océan sur une longueur de près de 40 kilomètres, ne peut recevoir pourtant que des bateaux de moins de 2 mètres de tirant d'eau, et ceux-ci, qui passent dans un étroit chenal de sortie creusé par le jusant, ne peuvent pas toujours franchir la barre périlleuse de Nyminde-

gab, qui se déplace fréquemment de centaines et même de milliers de mètres. Au nord du Ringkjöbing-fjord, des coulées sans profondeur vont rejoindre le Stadil-fjord, et celui-ci communique lui-même par un dédale de lacs et de ruisseaux paresseux avec un troisième étang, le Nissum-fjord, qu'un faible cordon littoral percé d'une seule ouverture sépare de la mer du Nord. Cette porte marine, non moins dangereuse que celle de Nyminde-gab, fut jadis mise sous la protection des dieux : c'est l'embouchure de Thor, Thorsminde, à moins que, suivant une étymologie moins poétique, mais plus probable, il ne faille y voir la Torskminde ou la « Bouche des Morues ».

N° 2. — DE RINGKJÖBING A AGGER AVANT 18[illegible]3.



Le Lim-fjord est un bassin à la fois lacustre et maritime dont l'histoire géologique est plus complexe que celle des étangs voisins. Il traverse de part en part toute la péninsule du Jylland et se compose de trois parties bien distinctes, ayant ensemble une superficie de 1169 kilomètres carrés. A l'ouest, un vaste étang, semblable au Ringkjöbing-fjord, est comme lui limité du côté de la mer par une mince flèche de sable qu'ébranlent les flots et qui n'a pas même un kilomètre de largeur en plusieurs endroits. A son extrémité orientale, cet étang communique par un étroit canal avec un labyrinthe de lacs poissonneux qui entourent la grande île de Mors et tout un archipel d'îlots, puis se rejoignent en une mer intérieure, de plus de 460 kilomètres carrés, séparée du Skager Rak par un simple cordon de dunes et ramifiée au loin vers le sud en golfes et en baies. A l'est de ce bassin central du Lim-fjord, la région des lacs se continue jusqu'au détroit d'Aalborg : là

commence un fjord étroit et allongé, semblable à tous ceux qui découpent la côte orientale tournée vers la Baltique, tels que les fjords de Mariager, de Randers, de Horsens, de Vejle, de Kolding, de Haderslev, et d'autres encore, jusqu'à la baie de Kiel : nulle part, ce fjord oriental n'a plus de 2 kilomètres de largeur ; c'est une simple fosse navigable s'ouvrant sur la mer par une bouche de plus de 3 mètres de profondeur. L'étude de la carte géologique montre que, dans son ensemble, le dédale des eaux intérieures auquel on a donné le nom de Lim-fjord suit les contours des formations miocène et crétacée : au pied de ces assises, plus solides que les terrains de transport environnants, le sol a pu être facilement affouillé par les inondations.

Le cordon littoral qui limite à l'ouest le bassin du Lim-fjord a été coupé à diverses reprises pendant les tempêtes[1], notamment en 1624, en 1720 et en 1760. Le 28 novembre 1825, à l'époque où de terribles inondations dévastèrent toutes les côtes basses de la mer du Nord et mirent sous l'eau le Waterland hollandais, d'Amsterdam à Alkmaar, la plage extérieure du Lim-fjord, connue sous le nom de Harboöre Tange, céda sous la pression des eaux et l'étang se trouva réuni à la mer par une de ces nombreuses Nyminde (Nouvelle Bouche) qui se sont ouvertes sur le littoral jyllandais[2]. Avant l'ouverture de la brèche d'Agger, toute la partie occidentale du Lim-fjord était remplie d'eau douce ; mais l'irruption des flots salés et l'établissement d'un courant de mer à mer changèrent la composition du liquide dans tout le détroit : les poissons de mer y ont pénétré en multitude[3], et partout la teneur en sel a dû dépasser au moins 18 pour 1000, puisque des bancs d'huîtres se sont formés çà et là, grâce au naissain que les courants de houle transportent de l'ouest à l'est[4]. Cette bouche, qui fut utilisée la première fois pour la navigation en 1834, n'a cessé de se déplacer et de changer de forme et de profondeur suivant les oscillations des flots et des tempêtes ; souvent il n'y eut qu'un mètre et demi d'eau sur la barre ; souvent aussi la sonde y marqua près de trois mètres. En 1863, une tempête perça de nouveau la flèche : au sud de l'ancien « grau » ou canal d'Agger se forma une nouvelle bouche, le canal de Rön, qui s'agrandit et s'approfondit peu à peu ; dès l'année 1875 le seuil d'Agger était complètement obstrué par les sables[5], tandis que des ba-

[1] Ed. Erslev, *Den Danske Stat*, 1855-1857.
[2] Chr. Petersen, *Om Aggertangen för og nu*. Danske geografiske Selskab, I, 1877 ; — Österbol, *Fra Agger Sogn*, même recueil, II. 1878.
[3] Feddersen, Danske geografiske Selskab, I, 1877.
[4] Von Baer, *Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. V, 1863.
[5] Chr. Petersen, ouvrage cité.

teaux de pêche et même des embarcations de commerce utilisaient en grand nombre le nouveau canal[1]. Dans son ensemble, tout l'appareil du littoral a été repoussé d'environ deux kilomètres vers l'orient.

La partie septentrionale de la presqu'île danoise participe au mouvement d'ascension graduelle qui fait surgir des flots les côtes rocheuses de la Norvège et de la Suède : encore à cet égard, le Jylland, quoique rattaché à l'Allemagne par l'isthme cimbrique, est une terre scandinave. La région de la péninsule où se trouve probablement la charnière d'oscillation entre l'aire de soulèvement et l'aire d'affaissement passe au nord de la frontière politique actuelle, à peu près dans la partie la plus large de la péninsule[2] : comparé au massif du Jylland, le Slesvig des Danois, — le Schleswig des Allemands, — n'est qu'un débris dont les anciens rivages ont été découpés en îles ou même en bas-fonds et laissés en mer à une grande distance de la côte actuelle. Tandis qu'au sud de la ligne de séparation entre les terrains qui se soulèvent et ceux qui s'affaissent, les rivages de la terre ferme ont été changés en îles, au nord on voit au contraire d'anciennes îles qui sont devenues partie du continent : telles sont les petites péninsules qui s'avancent dans la mer à l'est d'Aarhus et qui, sur la carte, ressemblent à des fruits suspendus à une branche d'arbre. Au nord de ces presqu'îles, le lac Kolindsund rappelle par son nom qu'il fut un détroit marin ou du moins un golfe, et dans les environs se trouvent plusieurs villages dont le nom, se terminant en *ö* (île), indique l'ancienne condition insulaire[3]. Peut-être le soulèvement du Jylland s'est-il produit en maints endroits d'une manière assez rapide. Certaines parties de la côte septentrionale se terminent brusquement par une sorte de falaise de 4 à 8 mètres de hauteur sur laquelle se dessinent en lignes horizontales différentes couches de tourbe, beaucoup plus compacte et plus noire que la tourbe ordinaire, et recouvertes de sable marin. On pense que ces lits, d'origine fort ancienne, appartiennent à une formation soulevée en masse au-dessus de la mer[4]. Mais immédiatement au sud de l'endroit où commence le mince pédoncule de la presqu'île se montrent les traces de phénomènes géologiques tout différents : des forêts sous-marines d'aunes, de bouleaux, de chênes, et des couches de tourbe, qui jadis croissaient en des marais d'eau douce, se trouvent maintenant dans les profondeurs des bancs vaseux qu'inonde la mer; en draguant les chenaux pour frayer

[1] Entrées sur le seuil de Rön en 1876 : 820 navires.
[2] Ed. Erslev, *Notes manuscrites.*
[3] Forchhammer, *Forhandlinger ind de skandinaviske Naturforskeres Möde i Göteborg*, 1859; — O. Peschel, *Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde.*
[4] Alph. Belpaire, *De la Plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark.*

le passage aux navires, les marins heurtent quelquefois leurs instruments contre les arbres engloutis.

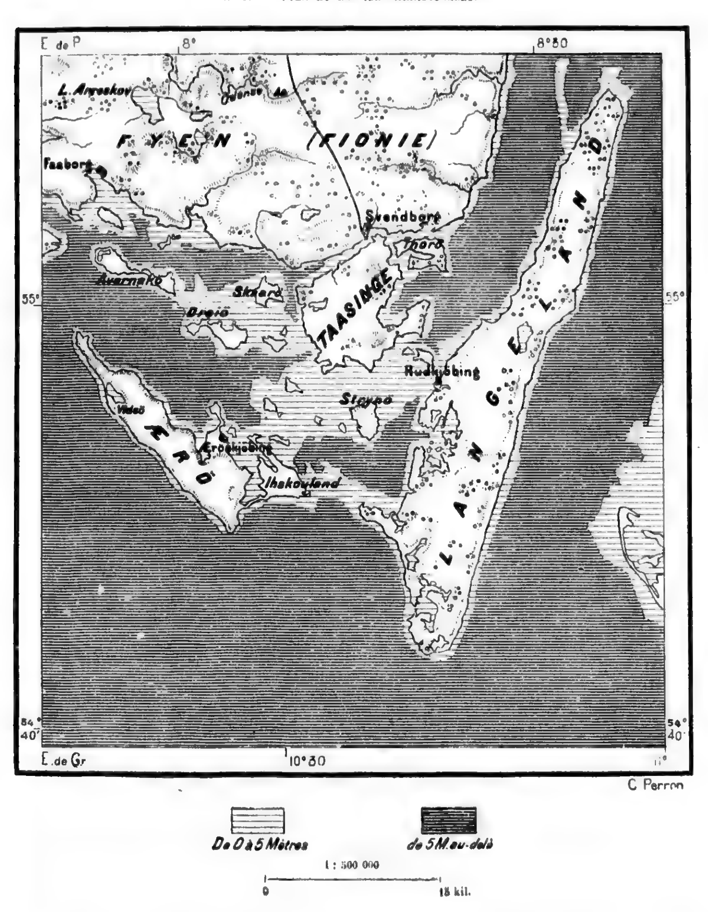
De même que la côte des Landes françaises, celle des Landes danoises se prolonge en pente très douce au-dessous des flots et c'est en moyenne à 60 kilomètres seulement, après avoir perdu depuis longtemps la vue des côtes, que l'on trouve des fonds de 30 à 40 mètres. En maints parages de cette mer, surtout au large du Blaavands Huk, l'éperon sud-occidental du Jylland, des bas-fonds dangereux interdisent aux bâtiments l'approche de la côte. Aucun port ne s'ouvre pour les gros navires sur la plage occidentale de cette longue péninsule du Jylland que traversent deux degrés de latitude. De peur d'être jetées à la côte par les vents de l'ouest ou du nord-ouest, les embarcations s'éloignent de cette rive inhospitalière, surtout de la terrible Jammer-Bugt ou « Baie de la Calamité », qui se développe entre les deux promontoires de Roshage et de Hirshals. Le grand chemin de la navigation entre la mer du Nord et la Baltique est la fosse du Skager Rak, libre de tout écueil et partiellement abritée du vent le plus dangereux par les hautes terres de la Norvège méridionale.

Parmi les îles de la Baltique, celle de Fyen ou Fionie pourrait être considérée comme une partie géologique du Jylland, bien qu'elle en soit maintenant séparée par l'étroit passage du Petit Belt, dont la moindre largeur est de 650 mètres et le seuil le plus élevé de 8 mètres. D'ailleurs Fyen fut certainement autrefois rattachée au tronc de la péninsule ; elle se compose des mêmes terrains de transport, et ses collines, revêtues de hêtres, s'élèvent à peu près à la même hauteur que celles du Jylland oriental ; elles ne sont pas moins gracieuses et dominent le même horizon champêtre de prairies bien arrosées, de champs et de bosquets ; elles sont aussi parsemées de blocs erratiques nombreux : l'un d'eux, la pierre de Hesselager, n'a pas moins de 30 mètres de circonférence et fait saillie de 6 mètres au-dessus du sol. Fyen n'est évidemment qu'un débris : au nord les péninsules qui entourent le fjord d'Odense, au sud les îles de Taasinge, d'Ærö, de Langeland, ont été déchiquetées par les flots ; un plateau commun porte ces terres maintenant divisées. On a peine à distinguer sur la carte les fosses d'érosion creusées par la mer entre les îles. D'après Forchhammer et d'autres géologues, ces canaux de séparation sont les fosses ouvertes par la grande inondation « cimbrique », lorsque les eaux de la Baltique orientale, se forçant un passage vers l'ouest, séparèrent le continent des îles et de la Scanie.

A l'est du Grand Belt, Själland (le *Seeland* des Allemands), Möen, Falster, Laaland, ne forment non plus qu'une seule terre, rompue par

d'étroites coulées d'origine géologiquement récente. Une grande partie de Själland et l'île de Möen appartiennent par leurs roches aux âges de la craie; mais au nord et au sud de cette bande crayeuse, qui con-

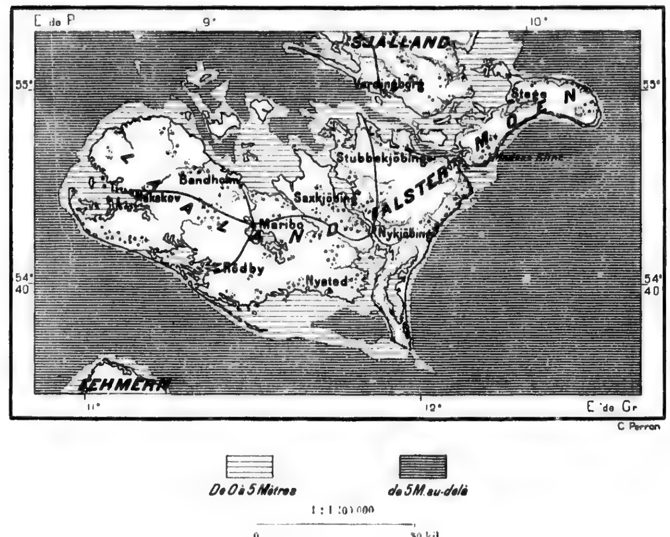
N° 3. — FYEN ET LES ILES MÉRIDIONALES.



tinue dans la Baltique la zone jyllandaise de même formation, s'étendent aussi des terrains modernes, couverts des débris qu'apportèrent les glaces flottantes : ces terrains forment, d'un côté, la partie septentrionale de Själland de l'autre les îles de Falster et de Laaland. Dans ce groupe géologique, le faîte est encore beaucoup plus éloigné du centre de la

contrée qu'il ne l'est dans le Jylland et dans le Schleswig : il ne se trouve pas même dans la grande île de Själland; c'est à l'extrémité de la petite île de Möen que se dressent les escarpements culminants de tout l'archipel : une colline entourée de petits lacs, l'Aborrebjerg, s'élève à la hauteur de 150 mètres, extraordinaire pour le Danemark, et non loin de cette croupe, du côté de l'est, la roche, abruptement coupée, domine encore de 100 mètres et même de 130 mètres les flots de la Baltique. Ces brusques hauteurs, appelées Möens Klint ou

N° 4. — SJÄLLAND ET LES ILES MÉRIDIONALES.



« Falaises de Möen », se terminent au-dessus des flots par des parois verticales, dont la craie, rayée d'assises parallèles de silex comme les falaises de la Normandie, réfléchit au loin les rayons du midi; on la voit briller parfois jusqu'à 50 kilomètres en mer. Des effondrements d'assises ont donné à ces roches abruptes les contournements les plus bizarres; des strates reployées, renversées même, y rappellent en petit les plissements du Jura et des grandes Alpes[1]. Les valleuses, ouvertes de distance en distance dans la falaise, laissent descendre les forêts de hêtres jusqu'au bord de la mer. Les navigateurs qui se rendent du

[1] Chr. Puggaard, *Möens Geologi*, 1851.

grand bassin de la Baltique vers Wismar, Kiel ou Lübeck, peuvent souvent distinguer à la fois les murailles de Möen et les hauts promontoires de Rügen, unis jadis, séparés maintenant par un détroit de 55 kilomètres de largeur et de 20 mètres de profondeur. Il paraît probable que Möen, après s'être affaissée relativement au niveau de la mer, s'est exhaussée de nouveau, et maintenant encore elle s'élèverait avec une grande lenteur. Elle se compose en réalité de sept îles distinctes dont les détroits se sont graduellement asséchés; en 1100, elle était divisée en trois fragments. Un des villages de Möen, Borre, de nos jours perdu dans les terres au milieu des marais, était en 1510 au bord de la mer et la flotte des Lübeckois put s'embosser devant ses maisons et les brûler. De même Stege, devant lequel s'amassent de plus en plus les alluvions, est menacée de perdre son port. M. Puggaard évalue l'exhaussement de Möen à 6 centimètres par siècle. Comme Rügen, l'île de Möen est très fréquentée en été comme lieu de repos : c'est une résidence des plus agréables, grâce à ses coteaux et à ses vallons, à ses bois, à ses petits lacs, au labyrinthe de détroits et d'îlots qui la séparent de Själland.

La grande terre dont Möen n'est qu'un fragment détaché, se termine également à l'est par des escarpements crayeux de 40 mètres de hauteur; mais ces falaises, connues sous le nom de Stevns Klint, se composent de couches, régulièrement stratifiées, qui contrastent avec les replis bizarres de Möens Klint. Dans son ensemble, Själland continue l'île de Möen par sa pente générale; cependant quelques croupes de plus de 100 mètres se montrent encore en plusieurs endroits de l'île. Un vaste golfe, ramifié en une multitude de détroits et de baies tortueuses, l'Ise-fjord, pénètre au loin dans la partie septentrionale de l'île et lui donne une variété d'aspect comparable à celle que présente, à l'autre extrémité de Själland, le dédale des canaux et des écueils : ses plages, comme celles de Möen, ont été évidemment soulevées, car on y voit d'anciens fonds émergés, actuellement à plusieurs pieds au-dessus du niveau marin.

Tandis que le Grand Belt, à l'ouest de Själland, sépare nettement cette île de Fyen et de Langeland, un autre détroit, le célèbre Öresund, ou simplement le Sund, est, du côté de l'est, comme un fossé de séparation géologique, car la partie de la Suède que l'on voit se profiler au nord-est de Copenhague, et qui se rapproche du château de Helsingör jusqu'à la distance de 4100 mètres seulement, se compose de roches paléozoïques, d'un âge bien antérieur aux formations de Själland. Les

petites îles danoises du Kattegat, Samsö, Anholt, Läsö, consistent en terrains d'origine moderne ; mais il n'en est pas ainsi de Bornholm, située en pleine Baltique, au sud-est de la pointe méridionale de Scanie.

Cette île est suédoise au point de vue géologique, car elle est formée

N° 5. — BORNHOLM.

C. Perron

1 : 550 000

presque en entier de roches anciennes, grès et schistes appuyés sur le granit ; le détroit qui la sépare de la Scanie a seulement 35 kilomètres de largeur, et sa plus grande profondeur n'atteint pas même 50 mètres. Néanmoins Bornholm fait bien avec raison partie du Danemark, qui d'ailleurs comprenait jadis toute la partie méridionale de la péninsule



ROCHERS DE HELLIGDOMMEN. — CÔTE SEPTENTRIONALE DE BORNHOLM

Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie

du Nord. En 1658, lorsque les Suédois prirent possession des trois provinces de Skåne ou Scanie, de Halland et de Bleking, Bornholm était aussi comprise dans le traité de cession, et fut occupée par les soldats étrangers que commandait Prinzenskjold; mais la population de l'île extermina dans une nuit tous les envahisseurs, à l'exception de douze, qui se trouvaient en dehors de la forteresse de Hammershus : ce furent les « Vêpres de Bornholm ».

Des îles de la Baltique, Bornholm est celle qui se distingue par la forme la plus géométrique : c'est un parallélogramme ayant à peu près 20 kilomètres de hauteur sur 25 kilomètres de base et se relevant en pente douce du sud au nord. Le plateau granitique n'est couvert que d'une mince couche de terre végétale et n'avait autrefois pour toute végétation que des bruyères; mais de grandes plantations ont été faites et des bois s'étendent maintenant au centre de l'île, autour du sommet principal, le Rytterknaegten, qui s'élève à 152 mètres. Des ravins, descendant pour la plupart en ligne droite vers la côte la plus rapprochée, découpent les roches du plateau de distance en distance; de petites criques, ouvertes dans les falaises ou dans les plages à l'issue de ces ravins fertiles, servent de ports aux embarcations d'un faible tirant d'eau. Tout à fait à l'angle septentrional de Bornholm, la pointe Hammeren est presque entièrement détachée de la grande terre par un isthme bas où se trouve un lac très profond, que les habitants d'Allinge avaient proposé de transformer en un port de refuge; mais ils ont dû reculer devant l'obstacle que leur opposent les berges granitiques du lac. C'est immédiatement au sud de ce lac que se voient, sur une colline escarpée, les vastes ruines de Hammershus, où résidaient autrefois les gouverneurs de l'île, et qui de loin ressemblent à une cité démolie. Un des phares importants de la Baltique, placé sur le cap même, éclaire maintenant la « mer de Hammeren »[1].

[1] Principales îles danoises, d'après J. B. Trap, *Statistik-topographisk Beskrivelse af Danemark*, 1878 :

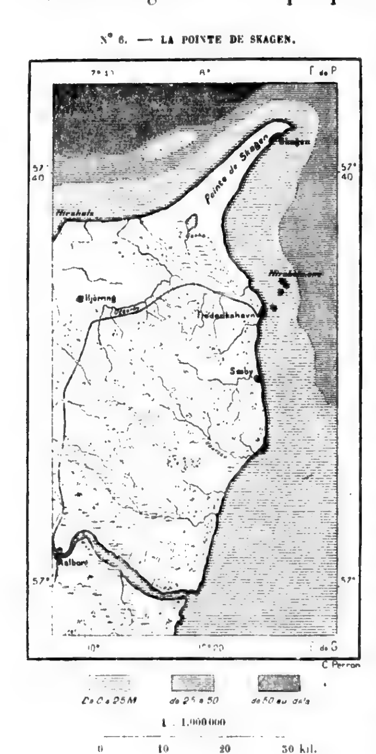
	Superficie.	Population en 1874.
Fyen (Fionie)	3005 kil. carrés.	Avec Ærö et Taasinge 245 900 hab.
Langeland	284 » »	
Själland	6988 » »	
Möen	240 » »	762 900 »
Falster	535 » »	
Laaland	1191 » »	
Bornholm	600 » »	33 200 »

Superficie des îles danoises : 13 551 kilom. carrés.
Population en 1874 : 1 042 000 habitants.

Au nord, les îlots et les écueils d'Ertholmene, généralement connus sous le nom de Christiansö, la plus grande île du petit archipel, appartiennent aussi au Danemark, comme dépendance de Bornholm. Ils forment un port de refuge, éclairé par l'un des principaux phares de la Baltique.

Le climat général de la presqu'île et des îles danoises est maritime, c'est-à-dire relativement modéré dans la saison des chaleurs et dans celle des froids; cependant les îles de la Baltique ont un climat plus doux que l'intérieur du Jylland, parce qu'elles sont plus petites que cette presqu'île, et par conséquent plus exposées à l'influence maritime : presque tous les ans, les gelées de l'hiver et les ardeurs de l'été sont plus fortes au milieu du Jylland que dans les îles[1]. D'année en année, les variations hivernales sont fort grandes, ainsi que le prouve l'état des détroits, tantôt libres de glaces pendant toute l'année, tantôt fermés pendant deux ou trois mois par des dalles cristallines, assez fortes pour permettre le passage des voyageurs. Surtout la traversée du Grand Belt présente beaucoup de difficultés en temps d'hiver, et quand les glaces obstruent le détroit, les bateaux qui servent au transport des passagers et des bagages sont chargés sur des traîneaux de construction spéciale. On a exactement noté depuis 1794 la durée de ce transport sur glace (*Istransport*), qui parfois n'est pas nécessaire un seul jour, mais qui

N° 6. — LA POINTE DE SKAGEN.



[1] Température moyenne des saisons et de l'année à Copenhague :

Printemps	6°,5 C.	Automne	9°,5 C.
Été	17°,25	Hiver	— 0°,5
Année	8°,25		

en 1871 dura deux mois entiers, du 1er janvier au 1er mars[1]. On sait qu'en 1658 le roi de Suède Charles X Gustave passa sur la glace, de Fyen à Langeland, puis à Laaland, avec son armée, ses fourgons, ses pièces d'artillerie, ses trains d'approvisionnement : le roi de Danemark, menacé dans sa capitale, dut signer la paix. Le vent dominant, celui qui apporte les pluies, aussi bien dans le Jylland que dans les îles baltiques, est celui qui souffle des mers occidentales; on peut même dire que ce courant atmosphérique a contribué pour une certaine part, — moindre pourtant que le manque de ports, — à faire regarder toute la presqu'île de Jylland et l'archipel voisin dans la direction de l'orient. La côte de l'ouest est la zone des coups de vent et des longues plages basses la zone la plus menacée par l'érosion des vagues. Les arbres, ployés par les tempêtes fréquentes, tournent leurs branches vers l'intérieur des terres et leur cime est rasée comme si elle avait été coupée par le fer[2]. Même sur les côtes orientales du Jylland les arbres sont inclinés sous l'effort du courant aérien dominant; néanmoins les habitants s'y trouvent plus à l'abri; ils ont pu en toute sécurité bâtir leurs villes et cultiver leurs champs le long du littoral. Dans les îles, les vents sont moins violents et les navires rangent la rive orientale de Själland pour éviter les écueils de la côte suédoise, où soufflent aussi les vents occidentaux. C'est dans cette région du Danemark, sur une baie de l'île de Själland tournée vers l'orient, que s'est fondée la ville la plus populeuse de toute la Scandinavie. L'histoire générale de la contrée a donc subi profondément l'influence des courants aériens.

III

La flore et la faune du Jylland et des îles danoises diffèrent peu de celles des terres environnantes, Scanie et Schleswig : sous le même climat se sont développées les mêmes formes animales et végétales; mais l'homme du pays, le Danois, forme bien un peuple à part, ayant ses traditions distinctes, son caractère, sa volonté nationale. Quoique de race germanique, il se considère comme séparé de l'Allemand par l'origine aussi bien que par les souvenirs de guerres. Il repousse toute idée de fusion politique avec l'Allemagne et ne tient pas davantage à se confondre avec ses voisins suédois et norvégiens. L'union scandinave, telle qu'il la désire,

[1] Chr. Hansen, *Danske Geografiske Selskab Tidskrift*, II, 1878.
[2] Ed. Erslev, *Den Danske Stat.*

devrait être plutôt une fédération de trois peuples gardant leurs mœurs et leurs lois respectives.

Bien que l'histoire proprement dite du Danemark ne remonte guère à plus d'un millier d'années, les débris de toute espèce trouvés sur le sol du Jylland et des îles danoises ont permis de pénétrer, bien au delà des siècles historiques, jusqu'aux âges où le climat local était tout différent de ce qu'il est de nos jours. Le Danemark est devenu célèbre par les nombreux témoignages des civilisations primitives trouvés par les archéologues. Ce que les côtes de la Méditerranée avaient été pour l'archéologie classique, les rives du Kattegat et de la Baltique occidentale l'ont été, quoique à un degré moindre, pour l'archéologie préhistorique en général[1]. Les débris des industries rudimentaires de nos ancêtres y ont été ramassés par centaines de milliers.

De tous ces musées naturels, ceux dont l'exploration offre peut-être le plus d'intérêt sont les tourbières où se sont carbonisées successivement plusieurs générations de forêts ; les couches superposées des arbres permettent de déterminer approximativement l'époque où vécurent les animaux dont on retrouve les débris, et les hommes qui y laissèrent leurs outils en silex. La végétation forestière qui ombrage actuellement les tourbes est celle des hêtres ; mais au-dessous les étages des forêts englouties sont représentés par les trois strates végétales bien distinctes des pins, des chênes et des trembles. L'ancienne flore du fond de la tourbière consiste en bouleaux nains et autres arbrisseaux, qui croissent aujourd'hui vers le sud de la Laponie. A cette époque, le climat du Danemark était donc celui de la zone polaire; mais l'homme y vivait déjà, car on a trouvé des silex travaillés dans la couche du fond, à côté des ossements des rennes et des élans[2]. Quant aux restes de mammouths et d'autres grands mammifères, nulle part on ne les rencontre en Danemark, comme en France et en Angleterre, dans un sol où l'homme ait laissé des traces de son industrie[3].

On sait combien grande aussi est l'importance qu'ont prise dans l'archéologie préhistorique les amas de coquillages recueillis çà et là sur les côtes du Jylland et des îles danoises. Les habitants y voyaient autrefois des couches de débris rejetés par les vagues ; mais Worsaae et Steenstrup, qui ont étudié ces restes, y ont reconnu des *affaldsdynger*, *kjækkenmøddinger* ou « débris de cuisine ». Ils se composent surtout de coquilles

[1] Worsaae, *La colonisation de la Russie et du nord scandinave*, traduct. Beauvois.
[2] Steenstrup, *Geognostisk Undersögelse af Skovmoserne*.
[3] Worsaae, ouvrage cité.

d'huîtres et d'autres mollusques, ainsi que d'arêtes de poissons, mais ils renferment aussi des os rongés de cerfs, de chevreuils, de cochons, de bœufs, de castors et de chiens : on y a trouvé des restes de chats et de loutres. Les ossements du grand pingouin, l'*alca impennis*, qui a cessé d'exister pendant ce siècle sur les côtes de l'Islande, se rencontrent également dans les tertres de débris du Danemark[1]; mais parmi les fragments d'oiseaux on n'a point remarqué ceux du poulet : à cette époque, l'habitant des îles n'avait que le chien pour animal domestique. Quelques-uns des amas de déchets culinaires ont jusqu'à 300 mètres de longueur sur une largeur de 30 à 60 mètres et 3 mètres de hauteur : leur volume est donc de plusieurs dizaines de milliers de mètres cubes, ce qui témoigne de la multitude de ceux qui prenaient part à ces repas ou de la longue durée des siècles pendant lesquels ils ont été continués de la même manière. Les populations de cette époque étaient alors à leur âge de pierre, car parmi les débris on n'a découvert que des armes et des outils de pierre et d'os, ainsi que des poteries grossières. La forme du littoral, la salure des mers devaient aussi différer complètement de ce qu'elles sont aujourd'hui, car les huîtres, si communes alors dans les eaux voisines de l'archipel danois, ne peuvent y vivre de nos jours, à cause de la trop faible salinité du flot[2]. Quelques-uns des ossements d'animaux divers trouvés dans les kjökkenmöddinger, par exemple ceux du *tetrao urogallus*, témoignent aussi de la rigueur du climat danois de cette époque.

Aux témoignages du passé trouvés dans les tourbières et dans les restes des anciens repas s'ajoutent les armes, les outils, les ornements, que l'on a recueillis en multitudes dans les tombeaux mégalithiques de formes diverses, à une, deux ou plusieurs chambres, qui parsèment les terres danoises. Parmi ces monuments du travail humain, les plus anciens sont les tombelles rondes et les tertres allongés. Les chambres de géants (*jættestuer* ou *steendysser*), bâties avec plus d'art, sont composées de plusieurs compartiments en blocs de granit revêtus par un monticule de terre : plusieurs semblent avoir été des tertres de famille : on trouve dans ces tombes, avec des ustensiles, des armes et des parures, les ossements d'animaux domestiques et sauvages enterrés en compagnie des morts. Ces tombeaux appartiennent pour la plupart à la dernière époque de l'âge de la pierre polie et à l'âge du bronze, et la population sédentaire était déjà familia-

[1] Steenstrup, *Videnskabelige Meddelelser for den naturhistoriske Forening*, 1855.
[2] Von Baer, *Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, tome IV, 1862.

risée avec l'élève du bétail et les procédés élémentaires de l'agriculture. C'est à la fin du deuxième siècle, vers le temps de Septime Sévère, que le fer aurait définitivement prévalu dans ces contrées[1], et de cette époque datent aussi les premières inscriptions runiques. Des objets fort curieux, d'origine locale ou d'importation étrangère, ont été découverts dans quelques-unes des sépultures : telle est la coupe trouvée à Stevns Klint, dans l'île de Själland, dont la bordure en argent ciselé porte une inscription grecque. A Bornholm, l'âge de fer se développait avec des caractères particuliers. On trouve dans l'île des milliers de tombeaux appelés *brandpletter :* ce sont des trous, remplis de charbons, de cendres et d'ossements humains, avec des restes d'armes et d'instruments de fer ou de bronze tordus par le feu : un seul cimetière, celui de Kannikegaard, près de Nexö, contient plus de douze cents de ces tombeaux ; deux autres champs funéraires en ont chacun neuf cents ; mais les tombes les plus récentes étaient pour la plupart isolées. Les pratiques de l'incinération ont fait disparaître une grande partie des richesses enfouies dans le sol avec les morts.

D'après le philologue Rask et l'archéologue Nilsson[2], des tribus lapones, quels qu'aient été d'ailleurs les Danois des âges de pierre, auraient occupé tout le Danemark aux temps qui précèdent l'histoire. Dahlmann, Eschricht et d'autres savants pensent au contraire que les Finnois lapons auraient pénétré dans les péninsules et les îles méridionales de la Scandinavie seulement en groupes de colons errants, faisant leurs semailles, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, dans le sol brûlé des tourbières ou des bois. En tout cas, il est certain que des populations, bien distinctes par l'origine des Germains Scandinaves qui habitent actuellement le Danemark, ont séjourné dans la contrée. Les études comparées de crânes, faites par Sasse dans les cimetières de Själland, ont démontré que jusqu'au seizième siècle une race d'une très faible capacité crânienne s'est maintenue dans le pays à côté des habitants à grande tête, de race frisonne. Ces hommes ont maintenant disparu[3]. Quelques détails de costume indiqueraient aussi le séjour d'anciennes races celtiques dans le pays : le bonnet à coiffe relevée, à ailes pendantes sur les épaules, que portaient généralement les paysannes de Fyen, d'Ærö, de Falster, à une époque récente encore, présente une singulière ressemblance avec les bonnets des Cau-

[1] Engelhardt, *Statuettes romaines et autres objets d'art du premier âge de fer ;* — Ernest Desjardins, *notes manuscrites.*

[2] *Skandinaviska Nordens Urinvånare.*

[3] Schmidt, *Jahrbücher*, 1876 ; — Seligmann, *Behm's Geographisches Jahrbuch*, 1876.

choises et des paysannes d'Anvers. Plusieurs archéologues ont voulu inférer de la conformité du costume la communauté d'origine des races elles-mêmes[1].

Après les grands mouvements de la migration des peuples, qui entraînèrent les Cimbres de la péninsule vers les Gaules et l'Italie, puis les Hérules des îles et de la Chersonèse vers Rome, les Angles, les Saxons, les Jutes vers l'Angleterre, une autre population, obéissant à la poussée des peuples vers l'occident, vint s'établir en quelques endroits des îles méridionales du Danemark, Laaland, Falster, Langeland. Ces immigrants étaient des Slaves; des traditions et des noms de lieux témoignent de leur séjour[2]. Mais les principaux envahisseurs furent les Danois, ancienne confédération de tribus scandinaves. On sait qu'après s'être emparés des contrées qui sont devenues le Danemark, les Danois continuèrent longtemps du côté de l'ouest leurs incursions de conquête; rivaux des pirates norvégiens, ils disputèrent pendant des siècles aux Anglo-Saxons la possession de la Grande-Bretagne et aux Celtes celle de l'Irlande.

En général, chez les Danois, la moyenne des blonds purs, aux yeux d'un bleu pâle, est plus considérable que chez les Allemands. Plus vifs que les Hollandais, ils sont comme eux patients, courageux et forts. Pleins de bon sens, ils agissent d'ordinaire à bon escient et traitent les Allemands de vantards et d'écervelés[3]; néanmoins ils ont aussi leurs jours de fête pendant lesquels ils aiment à s'oublier : au silence ordinaire succèdent les chants et le bruit. Sous le calme des traits, le Danois garde une âme ardente et poétique : il voit les flots de la mer battre ses rivages et se rappelle la vie aventureuse de ses ancêtres qui parcouraient le monde sur leurs barques battues des vents. Sa littérature lui conserve un trésor de nobles chants que les jeunes gens répètent dans les réunions joyeuses. Les hommes d'étude se distinguent par la vigueur, la méthode, la clarté. Partout la population a le goût des livres, et le théâtre est pour elle une école de littérature autant qu'un lieu d'amusement. « Pas seulement pour le plaisir ! » dit une inscription peinte sur le rideau du théâtre national de Copenhague.

La langue danoise, d'origine scandinave, mais beaucoup moins pure que l'islandais, s'est constituée en langue distincte vers le treizième siècle; mais elle ne prit guère son rang comme idiome littéraire qu'à l'époque de la Réforme, au milieu du seizième siècle : ses anciennes sagas appar-

[1] Vanderkindere, *Recherches sur l'Ethnologie de la Belgique.*
[2] Schiern, *Om slaviske Stednavne.*
[3] J. J. Ampère, *Esquisses du Nord*

tiennent à la littérature scandinave proprement dite. De tous les dialectes danois, parmi lesquels on range aussi celui de Bornholm, le plus original et le plus riche en vieux mots est celui du Jylland septentrional ; mais ce n'est pas celui qui a prévalu. Le parler de Själland a pris une importance prépondérante dans le pays, grâce à l'influence dominante de la capitale, et s'est confondu peu à peu avec la langue danoise elle-même. Suivant les époques, le danois s'est enrichi de termes empruntés au latin, au suédois, au français ; mais c'est à l'allemand qu'il a pris le plus grand nombre de mots · au bas allemand lors de la prospérité commerciale des villes de la Hanse, au haut allemand quand ce dialecte l'eut emporté comme langue littéraire de la Germanie. Autrefois, plusieurs auteurs, prosateurs et poètes, ont écrit dans les deux langues, afin de parler non seulement à leurs compatriotes danois et norvégiens, mais aussi au public allemand, et, par son intermédiaire, au reste du monde. Cependant le peuple danois tient d'autant plus à sa propre langue qu'il se sent menacé dans son existence même : il se rattache avec ferveur aux traditions nationales, à sa vieille littérature, à sa poésie issue des sagas, et remplie du souvenir des aïeux. Depuis le grand Thorvaldsen, l'art danois a cherché ses propres sentiers, et même l'art industriel, celui des porcelaines, de l'orfèvrerie, des meubles, cherche à s'inspirer des antiquités trouvées dans le sol de la patrie.

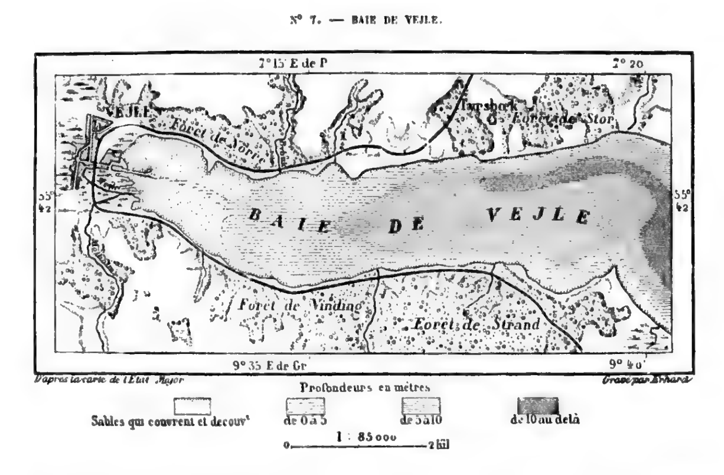
IV

Toutes les villes importantes du Jylland sont situées sur le bord ou du moins sur le versant de la mer orientale. Les populations étaient naturellement attirées de ce côté, qui leur offre un triple avantage : des terrains plus fertiles, des ports plus profonds, plus abrités et de plus facile accès, et le voisinage des îles fécondes et peuplées de Fyen et de Själland. Autrefois, quand les Danois, avides de conquêtes et de pillages, regardaient au loin vers l'Angleterre et les autres pays de l'Europe occidentale, ils s'étaient portés en grand nombre sur la côte de l'ouest. A cette époque, la ville de Ribe, située près de la frontière actuelle du territoire allemand, était fort importante. Elle s'enrichit alors d'un butin considérable, apporté des pays lointains en offrande à ses prêtres et à ses moines. Maintenant Ribe entretient à grand peine ses communications avec la mer : le sinueux Ribe Aa, qui va se perdre à l'ouest dans les vases du littoral, est complètement obstrué par les boues à marée basse, de même que le canal

creusé à travers les alluvions du rivage. Plus au nord, Ringkjöbing, bâti sur la rive de sa grande lagune, n'est qu'un faible bourg de pêche, bien que choisi comme chef-lieu du plus vaste bailliage de la péninsule. Jusqu'à la pointe de Skagen, aucune ville ne se montre sur le rivage; à peine quelques hameaux apparaissent-ils au milieu des dunes, entre les étangs. Le chef-lieu du Thy, territoire insulaire qui s'étend à l'ouest du Lim-fjord, Thisted ou « Ville du Thy », est situé au bord de ce golfe intérieur : c'est là que naquit Malte-Brun, le grand géographe qu'exila sa patrie et qui devint l'une des gloires de la France.

Sur la rive orientale du Jylland, la première ville qui se présente au

N° 7. — BAIE DE VEJLE.



nord du territoire annexé par l'Allemagne est Kolding, située à l'extrémité d'un fjord sans profondeur, et près de laquelle se voient les vastes ruines d'un château du seizième siècle, brûlé en 1808, lorsque Bernadotte occupait la contrée avec des troupes françaises. Kolding est moins importante que la ville, naguère fortifiée, de Fredericia, qui commandait le détroit du Petit Belt à son embouchure septentrionale : plusieurs monuments y rappellent la victoire que les Danois y remportèrent le 6 juillet 1849 sur l'armée du Schleswig-Holstein. Plus loin le fjord de Vejle s'ouvre dans la côte du Jylland; ses eaux, que dominent de part et d'autre des collines couvertes de hêtres, diminuent en profondeur de l'est à l'ouest avec une régularité singulière et vont mourir sur une plage basse que traverse un étroit chenal pour les embarcations : le nom

même de Vejle est synonyme de fond émergé. La ville occupe une sorte d'isthme de terrains consolidés entre la gracieuse courbe de la baie et les fonds tourbeux qui ont remplacé les eaux de l'estuaire desséché. A une petite distance au nord-ouest de Vejle est l'ancien bourg royal de Jelling, où se voient les tertres funéraires de Gorm et de Thyra, élevés vers 960 par leur fils Harald « à la Dent Bleue » : entre ces monticules se trouve une église; des runes déchiffrées par Finn Magnuson, Rask, Rafn[1], et de curieuses figures symboliques ornent des pierres érigées en l'honneur des deux souverains.

Horsens est située comme Vejle à l'extrémité d'un fjord, tandis qu'Aarhus, la ville la plus populeuse du Jylland, est bâtie sur le rivage même de la mer et possède un port bien abrité. Aarhus est la station centrale des chemins de fer du Jylland et le principal point d'attache de la péninsule avec Copenhague[2]. La prééminence politique appartenait jadis à Viborg, qui se trouve au bord d'un lac, non loin du centre géométrique du Jylland : c'est dans cette ancienne ville que les rois ont le plus souvent siégé; elle possède une cathédrale, l'une des plus belles églises du Danemark, rebâtie il y a quelques années. A l'est, Randers peut trafiquer directement avec la mer par le fjord dont elle occupe l'extrémité; mais les navires qui ont franchi la barre, profonde de moins de 4 mètres à marée basse, doivent s'arrêter à une petite distance en dedans de l'embouchure, au profond mouillage d'Udbyhoi. Randers est, après Grenoble, un des centres principaux de la fabrication des gants appelés « gants de Suède ».

Aalborg, longuement étendue sur la rive méridionale du Lim-fjord, que traverse en cet endroit un superbe pont de chemin de fer, fait un commerce assez actif[3]; mais la barre du fjord ne permet l'entrée qu'aux petites embarcations, et pourtant il serait fort nécessaire de posséder un grand port de commerce et de refuge près de la pointe de la péninsule, entre les deux mers tempétueuses du Skager Rak et du Kattegat. Cette extrémité de la péninsule est des plus dangereuses sur les deux rivages pendant les mauvais temps : du côté du Skager Rak, la plage est bordée en maints endroits d'épaves rompues; entre l'île de Läsö et la pointe de Skagen, il se perd au moins chaque année de trente à quarante navires, sur les quarante ou cinquante mille qui passent dans le détroit, et dans une seule tempête du mois de novembre 1876 trente-

[1] *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1845-1849.
[2] Valeur des exportations d'Aarhus en 1876 : 11 480 000 francs.
[3] Mouvement du port d'Aalborg en 1876 : 1150 navires, jaugeant 72 660 tonnes.

neuf bâtiments ont échoué à Vejle; souvent les habitants de la contrée ont à se mettre à la merci des vagues pour sauver les naufragés[1]. Le port de Frederikshavn, creusé au sud de la baie autour de laquelle se recourbe Skagen, est tout à fait insuffisant comme havre de refuge, et l'on a songé à l'agrandir et à le compléter par le mouillage des îlots de pêcheurs, connus sous le nom de Hirtsholmene : ce havre en eau profonde resterait ouvert au commerce pendant toute l'année. La ville de Skagen, composée de quelques groupes de maisons abritées par les dunes, est le lieu de pêche le plus important du Danemark. Merlans, morues, turbots, soles et autres poissons y sont capturés en multitudes : aussi Skagen, de même que sa voisine Frederikshavn, est-elle constamment visitée par des bâtiments viviers qui viennent et reviennent y prendre leur cargaison de poissons vivants, pour les vendre à Copenhague et en d'autres villes danoises[2].

C'est dans l'île de Fyen ou Fionie que s'élève l'une des plus anciennes cités du Danemark, Odense, la « Ville consacrée à Odin ». Elle était déjà bâtie avant qu'une maison de pierre s'élevât au milieu des cabanes de pêcheurs, qu'ont remplacées maintenant les palais de Copenhague; sa cathédrale renferme quelques tombeaux d'anciens rois ; elle est la patrie du poète et charmant conteur Andersen, issu d'une très humble famille, comme la plupart des grands écrivains du Danemark. Capitale du vaste jardin que forme l'île de Fyen, entourée d'admirables cultures, Odense est aussi un centre d'industrie et de commerce, bien qu'elle se trouve à une certaine distance de la mer et ne communique avec elle que par un canal de faible profondeur, où ne peuvent même pénétrer les navires de 3 mètres de tirant d'eau. Grâce au chemin qui traverse l'île, Odense se complète, à l'ouest, par les ports d'embarquement de Middelfart et de Strib, sur le Petit Belt, et à l'est par le port fortifié de Nyborg, sur le Grand Belt. Au sud de Fyen, vis-à-vis de la petite île de Taasinge, est située la petite ville de Svenborg, où se trouvent des chantiers de construction ; elle est le rendez-vous de navigation et le marché des insulaires de Taasinge, d'Ærö, de Langeland. Cette dernière île est la patrie des frères Oersted, le physicien et le juriste; le philologue Rask était fils d'un petit paysan de Fyen. Svenborg est dans l'une des plus belles parties du Danemark. De tous les coteaux des environs, la vue s'étend sur de ravissants paysages. La plus haute colline de Taasinge, Bregninge,

[1] Ed. Erslev, *Den Danske Stat.*

[2] Irminger. *Notice sur les pêches du Danemark;* Revue maritime et coloniale, sept. 1863.

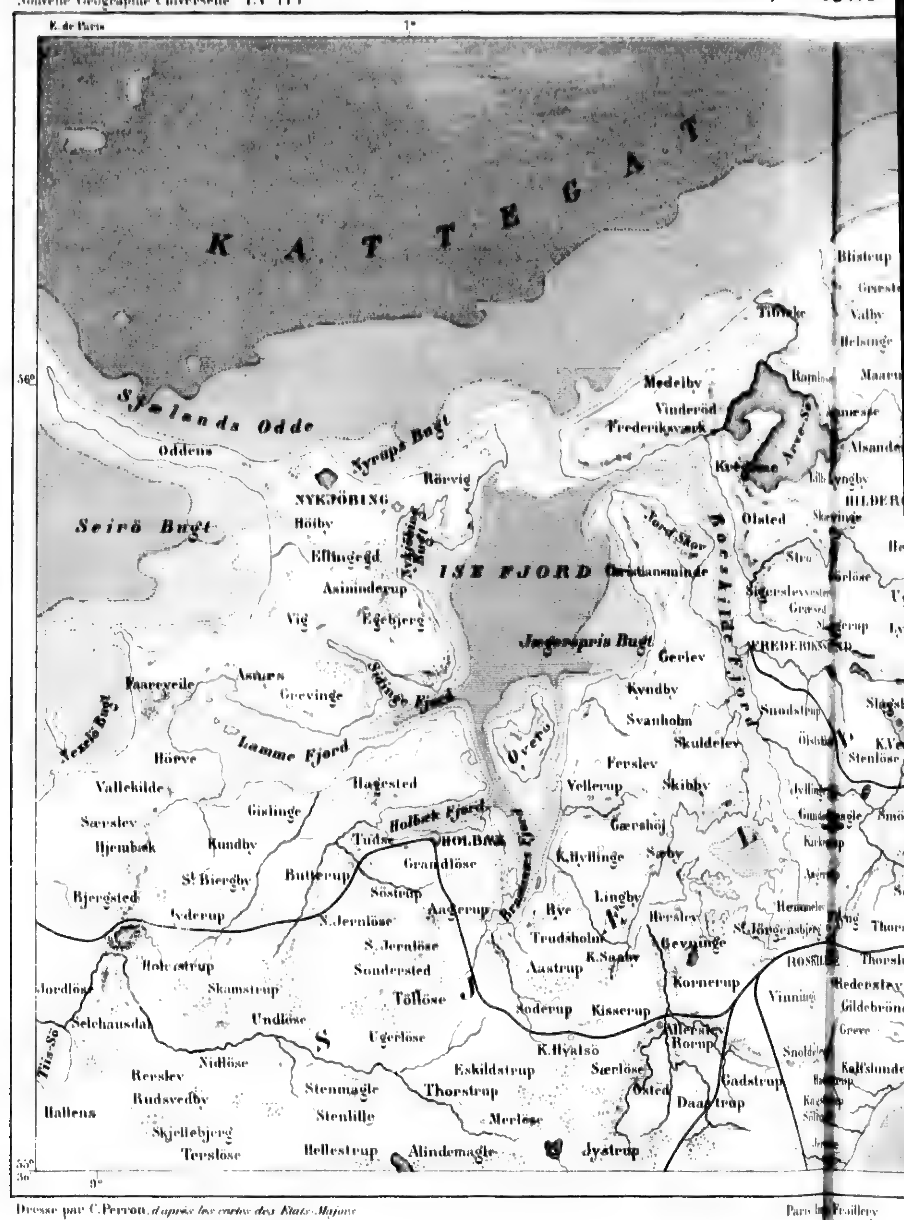
a seulement 81 mètres de hauteur; mais de la cime on voit à ses pieds, comme sur une carte, un espace de 5500 kilomètres carrés : bois de hêtres, campagnes cultivées et bras de mer parsemés d'embarcations[1].

La capitale de Själland, Copenhague (en danois *Kjöbenhavn*), renferme à elle seule la huitième partie de la population du royaume : ensemble toutes les villes danoises n'ont pas dans leurs murs autant d'hommes que la cité maîtresse, assise au bord du détroit de la Baltique. Évidemment Copenhague est plus grande que ne semble le comporter le rang politique d'un chef-lieu de royaume déchu : c'est qu'elle possède en effet un rôle à part, non comme ville danoise, mais comme cité européenne, appartenant, pour ainsi dire, à toutes les nations septentrionales du continent.

La position géographique de Copenhague, comme celle de Constantinople, présente un double avantage : là se croisent le chemin d'une mer à l'autre mer et la route. quelquefois solide en hiver, qui réunit deux péninsules. De la Baltique aux parages de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et du Jylland à la Suède, c'est par le même point que doivent passer marchandises et voyageurs. Un canal et un pont, pour ainsi dire, se traversent à angle droit là où s'élève la ville de Copenhague, et naturellement cette ville est devenue puissante par le commerce. Il est vrai que l'Öresund, sur lequel est située Copenhague, n'est pas le seul détroit qui fasse communiquer la Baltique et qui continue le Kattegat; mais il est de beaucoup le plus facile pour la navigation, et pratiquement on peut le considérer comme le seul. Le Petit Belt, écarté du chemin naturel des navires, est comme un fleuve tortueux qui semble se confondre avec un fjord de la côte du Jylland. Le Grand Belt, assez large et assez profond pour livrer passage à des flottes, est gêné par des écueils et des bancs de sable, et quand la navigation se faisait seulement à la rame ou à la voile, les bâtiments avaient à craindre, dans le long et sinueux détroit, de fréquents changements de vents et de courants. L'Öresund présente au contraire un canal qui s'ouvre en droite ligne de mer à mer et où le passage n'est gêné que par un petit nombre d'îles et d'écueils. Les navires que poussent le vent et le flot peuvent entrer souvent d'une mer dans l'autre sans avoir à changer la disposition de leur voilure. Le vent d'ouest, qui souffle d'ordinaire dans ces parages,

[1] Ed. Erslev, *Lærebog i den almindelige Geografi*.

COPENHAGUE, LE SUND



Dressé par C. Perron, d'après les cartes des États-Majors suédois et danois et d'après la carte marine danoise.

Paris Imp. Fraillery

Prof.rs de 0 à 5 m.

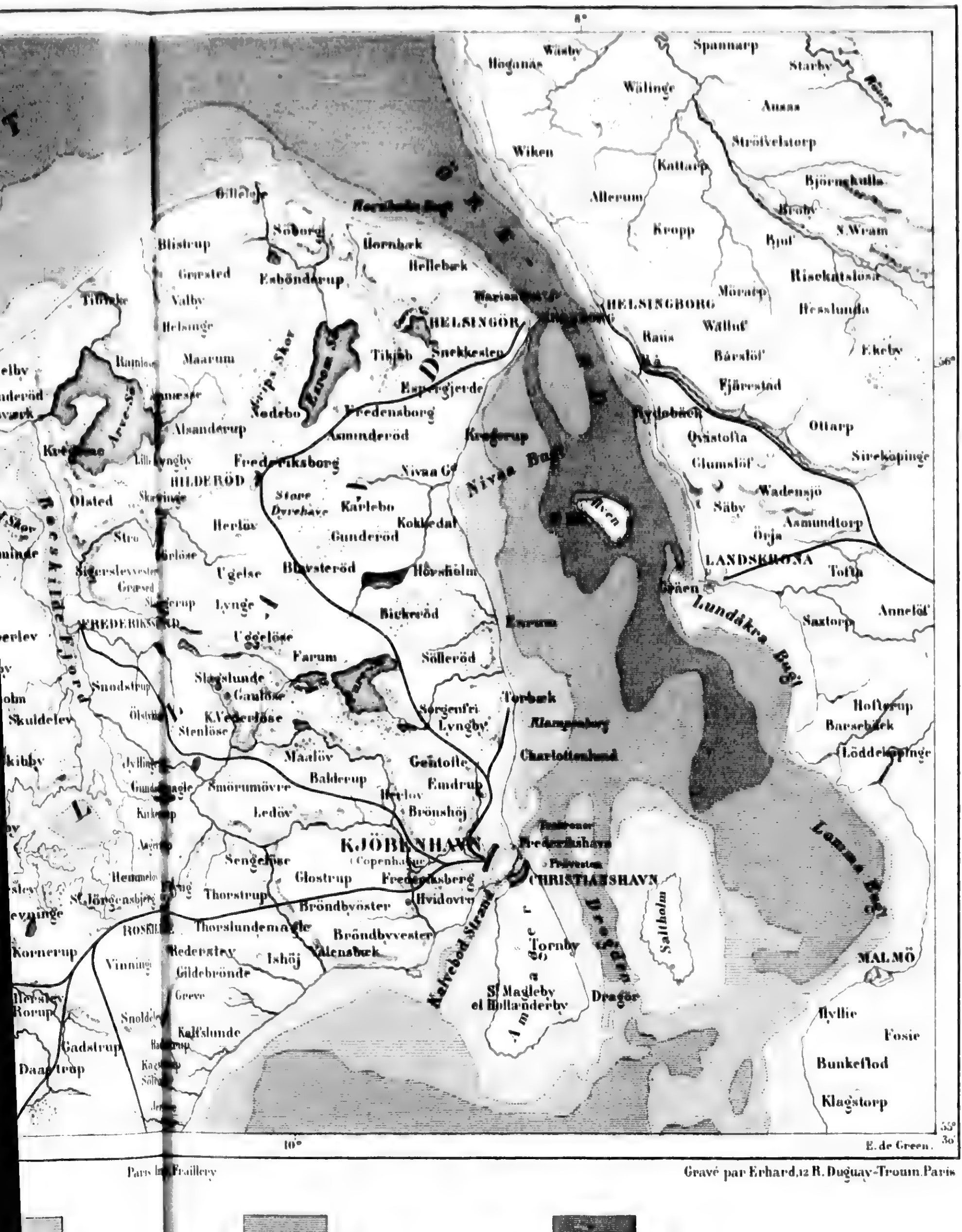
de 5 à 10

Échelle de 1:400 000

0

HAGUE, LE SUND ET L'ISE-FJORD

Paris Hachette & Cie



à 10

de 10 à 20

de 20 au-delà

Echelle de 1:800 000

0 — 20 Kil.

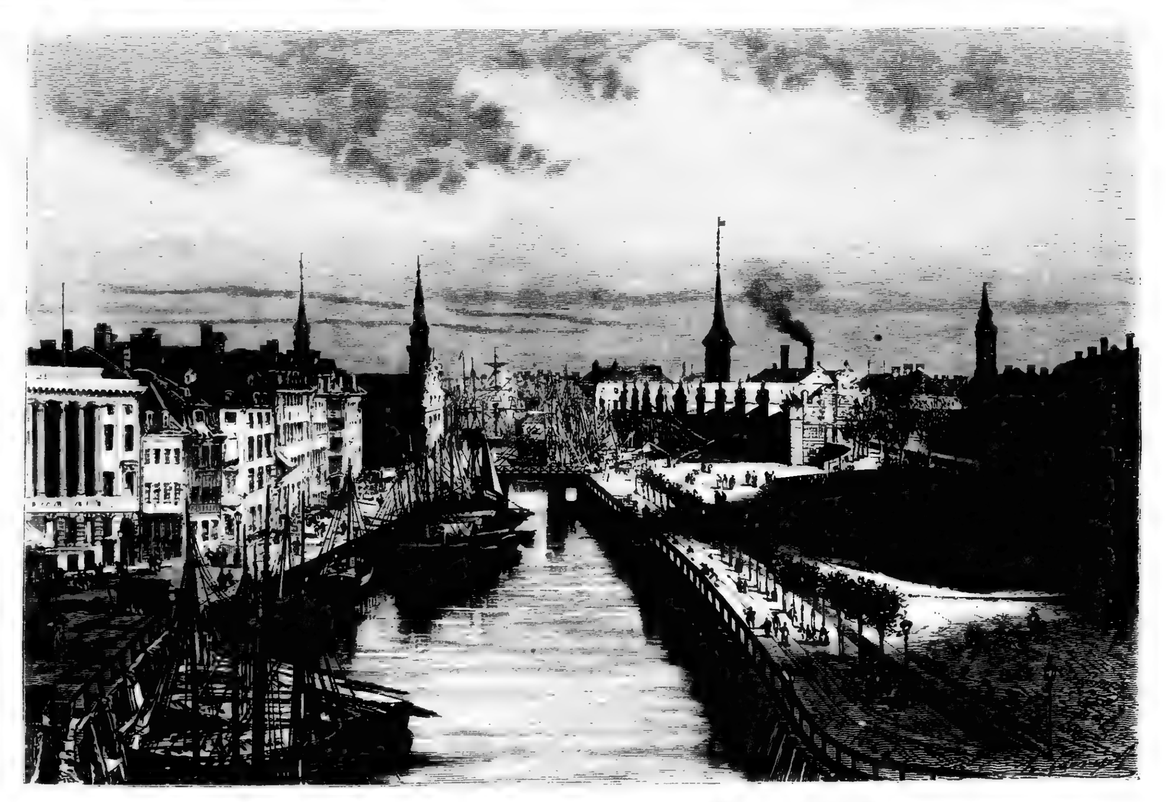
n'est pas plus gênant à l'entrée qu'à la sortie de la méditerranée baltique; seulement, pour en éviter les violences, les marins doivent chercher à longer la rive abritée de Själland, et c'est précisément le long de cette côte que l'eau est le plus profonde et le moins semée de bancs. La ville bâtie par les dominateurs de la contrée pour commander la navigation du détroit devait donc s'élever sur la rive occidentale du Sund : d'avance, le courant de l'eau et le souffle du vent avaient assigné la prépondérance commerciale et politique à ce littoral insulaire[1].

Quant à l'endroit particulier de la côte où devait se construire la Constantinople du détroit baltique, il semblait tout d'abord indiqué par l'emplacement de Helsingör, car c'est là que s'ouvre la porte proprement dite du détroit; d'une rive à l'autre, la mer s'est rétrécie en fleuve. En effet, la position stratégique de Helsingör a toujours été d'une extrême importance, surtout depuis que l'invention de l'artillerie a permis aux Danois de commander toute la largeur du passage. Toutefois l'emplacement de Copenhague avait l'avantage sur Helsingör d'offrir au commerce une rade sûre, un vaste port naturel : la brèche ouverte entre la grande île de Själland et l'îlot d'Amager invitait les navires, et ceux-ci durent en profiter dès que le commerce entre les deux mers eut pris un cours régulier. Quand le village est cité, pour la première fois dans l'histoire, en 1043, il n'a d'autre nom que *Hafn* ou « Port », comme s'il était le port par excellence; vers 1200, le chroniqueur du Danemark, Saxo Grammaticus, l'appelle *Portus Mercatorum :* c'est la désignation qui lui est restée jusqu'à nos jours. Même au point de vue militaire, Copenhague occupe une position de même valeur que Helsingör, car le chenal des navires longe précisément sa rade et se continue au sud vers la Baltique par le passage des Drogden, entre Amager et Saltholm : les bas-fonds et les écueils ferment aux grands vaisseaux la partie du Sund qui s'étend à l'est vers les côtes suédoises. Ainsi les forts de Copenhague, de même que ceux de Helsingör, dominent le passage où de l'une à l'autre mer doivent passer les navires, amis ou ennemis, de commerce ou de guerre. La suprématie politique de Copenhague, dès que cette ville eut été choisie pour résidence royale, fut conquise facilement; bientôt les forces vives du royaume s'y trouvèrent concentrées : de là devait partir désormais toute initiative du Danemark, et c'est là aussi que les ennemis devaient essayer de frapper pour avoir tout le pays à leur merci. Par sa position géographique, Copenhague est bien le centre

[1] Ed. Erslev, *Den Danske Stat*; — J. G. Kohl, *Die geographische Lage der Hauptstädte Europa's.*

de tout le demi-cercle qui se développe de la pointe de Skagen à Bornholm; mais sa puissance d'attraction s'étend bien au delà, et souvent Copenhague, la ville la plus populeuse de toute la Scandinavie, eut l'ambition d'en devenir la capitale commune, ainsi que l'avait été Roskilde, pendant un tiers de siècle, sous le règne de Marguerite et de ses successeurs. Longtemps la Scanie resta terre danoise, et c'est depuis deux générations seulement que la Norvège a cessé d'être associée politiquement au Danemark. Toutefois, si Copenhague jouit d'une admirable situation commerciale, elle n'est pas, comme capitale d'État, entourée de terres ayant une cohésion suffisante pour qu'elle ait pu maintenir sa puissance parmi les cités du Nord. Qu'est l'archipel danois en comparaison de ces vastes plaines dans lesquelles se sont groupés, d'une part les populations allemandes, de l'autre les Slaves septentrionaux et qui ont fini par constituer les deux empires d'Allemagne et de Russie? A côté de ces puissants États, le Danemark n'a plus à compter sur ses propres forces : la rivalité de ses voisins est pour lui la meilleure chance de salut; mais ce salut est précaire et le moindre ébranlement politique peut être utilisé pour satisfaire les convoitises de l'un ou de l'autre. Copenhague et le Sund seraient de bien précieux butins de conquête. La ville de Pierre le Grand n'était, disait son fondateur, qu'une « fenêtre ouverte sur l'Europe »; Copenhague ne pourrait-elle devenir une porte ouverte sur le monde? Heureusement, deux rivaux égaux en puissance, trois en comptant la Grande-Bretagne, ont en même temps les yeux fixés sur elle.

La capitale du Danemark est bâtie, pour ainsi dire, dans un détroit, entre Själland et Amager. Des vases mouvantes ont été conquises sur la mer par des remblais; des îles, ayant encore conservé leur nom de *holm*, ont été rattachées au rivage; mais autour des ports de guerre et de commerce maint canal donne à la ville une physionomie toute hollandaise. Souvent ravagée par les incendies, Copenhague est en grande partie moderne, et la ceinture de murs et de fossés qui l'enfermait du côté de la terre est détruite presque en entier pour permettre la construction de nouveaux quartiers dans la campagne, surtout des côtés du nord et de l'ouest, vers Frederiksberg; mais une citadelle et des forts bâtis au bord de la mer séparent la cité proprement dite de la plage marine, et même en pleine mer des fortifications s'élèvent sur des îlots artificiels. Ces remparts, ces canons rappellent la glorieuse résistance de la ville, lorsque la flotte de Nelson vint, en 1801, attaquer et détruire les vaisseaux danois dans la rade. Six ans après, en pleine paix, les Anglais



COPENHAGUE. LE SLOTS CANAL. — VUE PRISE DU CHATEAU DE CHRISTIANSBORG.

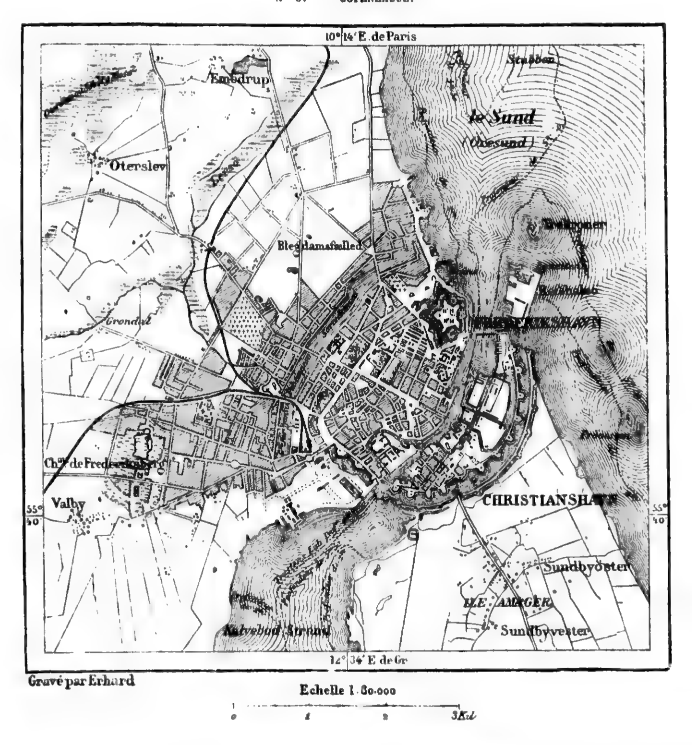
Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

sa
de
pa
ro
les
br

devaient revenir pour bombarder Copenhague, brûler ses édifices, enlever sa flotte.

Bâtie en pierres et en briques badigeonnées de gris, Copenhague est une ville assez belle, riche, disposant d'un budget considérable[1]. Elle a quelques monuments curieux, et, dans ces édifices, des trésors pour les


N° 8. — COPENHAGUE.



Gravé par Erhard
Echelle 1:80.000
0 1 2 3 Kil.

savants et les artistes. Près du port, la place octogonale d'Amalienborg, décorée d'une statue équestre en bronze de Frédéric V, est entourée de palais, résidence ordinaire du roi, et ceux-ci sont à leur tour environnés de jardins. Le palais de Christiansborg, où se tiennent encore les réceptions officielles du souverain et où se réunissent les deux chambres du Parlement, renferme une galerie de tableaux, précieuse surtout

[1] Budget de Copenhague en 1875 : 11 200 000 francs.

par ses toiles de l'école hollandaise et par sa collection de peintures de l'école danoise. Près de ce palais est la bibliothèque royale, riche d'environ un demi-million de volumes et de 17 000 manuscrits. L'Université, fondée déjà depuis quatre siècles et fréquentée par plus de mille étudiants, contient aussi près de 250 000 volumes, parmi lesquels des ouvrages d'un prix inestimable, notamment la collection des sagas islandaises, composée de 2000 manuscrits. Le « Palais du Prince » possède l'admirable musée des antiquités du Nord, fondé par Nyerup et surtout par Thomsen : c'est, avec la collection de Stockholm, le cabinet de ce genre le plus complet du monde et celui qui put le plus longtemps servir de modèle; on y voit plus de 40 000 objets classés de manière à raconter les mœurs des hommes qui se sont succédé sur le sol du Danemark pendant les âges antérieurs à l'histoire. Dans le même édifice se trouve l'excellent musée d'ethnographie comparée, créé également par Thomsen. Le château de Rosenborg, palais du dix-septième siècle qui dresse au milieu d'un jardin sa masse carrée flanquée de hautes tours, renferme des collections d'objets de toute espèce, moins riches peut-être que ceux du « caveau vert » de Dresde, mais admirablement classés par le célèbre Worsaae suivant les époques : une des chambres contient une grande collection de cristaux de Venise. Dans un autre château, Charlottenborg, s'est installée l'Académie des Beaux-Arts. Quant à l'observatoire, c'est le plus vénérable établissement de ce genre que possède l'Europe : la première pierre en fut posée en 1637, un demi-siècle après que Tycho-Brahe eut élevé, dans l'île de Hveen, le « Château du Ciel », aujourd'hui détruit. Non loin de la Bourse, que surmonte un clocher bizarre, formé de quatre dragons entrelacés, se voit un énorme cénotaphe de style égyptien, consacré à la mémoire de Thorvaldsen et renfermant son œuvre entier et ses collections diverses; au centre de l'édifice, dans une grande cour, est le tombeau du maître, entouré de son peuple de statues. L'église métropolitaine est également ornée de quelques sculptures dues au ciseau du statuaire, le plus illustre enfant de la cité. De nombreuses sociétés savantes ont été fondées à Copenhague : la plus importante est la Société des Antiquaires du Nord; en 1876 s'est fondée une Société de Géographie, formée actuellement d'environ 850 membres.

La grande industrie du Danemark s'est concentrée pour une forte part dans Copenhague et dans ses faubourgs : fonderies, raffineries, filatures, fabriques de porcelaines, de terres cuites, et toutes les usines où se préparent le gréement et l'approvisionnement des navires, couvrent de vastes étendues de terrains dans le voisinage du port et dans plusieurs

autres quartiers. Plus de la moitié du commerce du royaume a pour marché la capitale, et quoique Copenhague n'ait guère plus du quart de la flotte commerciale appartenant au Danemark[1], plus de la moitié de la navigation du royaume se fait dans son port[2] : une grande partie des matières premières de la contrée est exportée de cette ville et c'est là que viennent s'emmagasiner la plupart des produits manufacturés de l'étranger. Quant à la valeur de ce commerce, elle dépasse de beaucoup la moitié des échanges totaux du royaume, car ses négociants reçoivent presque toutes les marchandises de grand prix et les principales lignes de bateaux à vapeur ont leur point d'attache dans son port : les quatre cinquièmes de la flotte commerciale à vapeur du Danemark appartiennent aux armateurs de Copenhague[3]. Cette ville a été choisie comme siège de la compagnie des télégraphes du Nord, qui possède près de 8000 kilomètres de fils, allant de l'Angleterre et de la France au Japon, à travers la Russie et la Sibérie. Au sud, l'île d'Amager est un jardin de la capitale, grâce à ses cultivateurs de la Hollande du Nord, immigrés en 1514 : les colons, maraîchers de père en fils, portent encore en partie l'ancien costume national, et quelques traces du hollandais se retrouvent dans leur langage. Une autre île, celle de Saltholm, est une dépendance naturelle de Copenhague, bien qu'elle en reste séparée par le chenal de Drogden. Elle est si basse, que de loin les bestiaux à la pâture semblent marcher sur les eaux; néanmoins elle possède de grandes carrières de roche calcaire.

En longeant le rivage du Sund, au nord de Copenhague, on voit se succéder, dans un pays charmant, les maisons de plaisance, les jardins, les parcs jusqu'aux bains de Klampenborg et aux bois de Jaegersborg; mais c'est dans l'intérieur du Själland que s'étendent les plus vastes forêts et qu'ont été bâtis les plus beaux châteaux. Le plus considérable, celui de Frederiksborg, qui s'élève près du bourg de Hilleröd, est un somptueux

[1] Flotte commerciale de Copenhague au 1er janvier 1876 :

432 navires, jaugeant ensemble. . . . . 72 190 tonnes.

[2] Mouvement du port de Copenhague en 1876, non compris le cabotage avec les ports danois.

Entrées de voiliers	4 390	navires,	jaugeant	211 800	tonnes.
Sorties »	4 963	»	»	300 527	»
Ensemble	9 553	»	»	512 327	»
Entrées de bateaux à vapeur. . .	1 222	»	»	149 066	»
Sorties » » . . .	1 653	»	»	93 942	»
Ensemble	2 875	»	»	243 008	»
Total de la navigation	12 228	navires,	jaugeant	755 335	tonnes.

[3] Flottille à vapeur de Copenhague au 1er janvier 1876 :

112 bateaux, jaugeant. . . . . 31 594 tonnes.

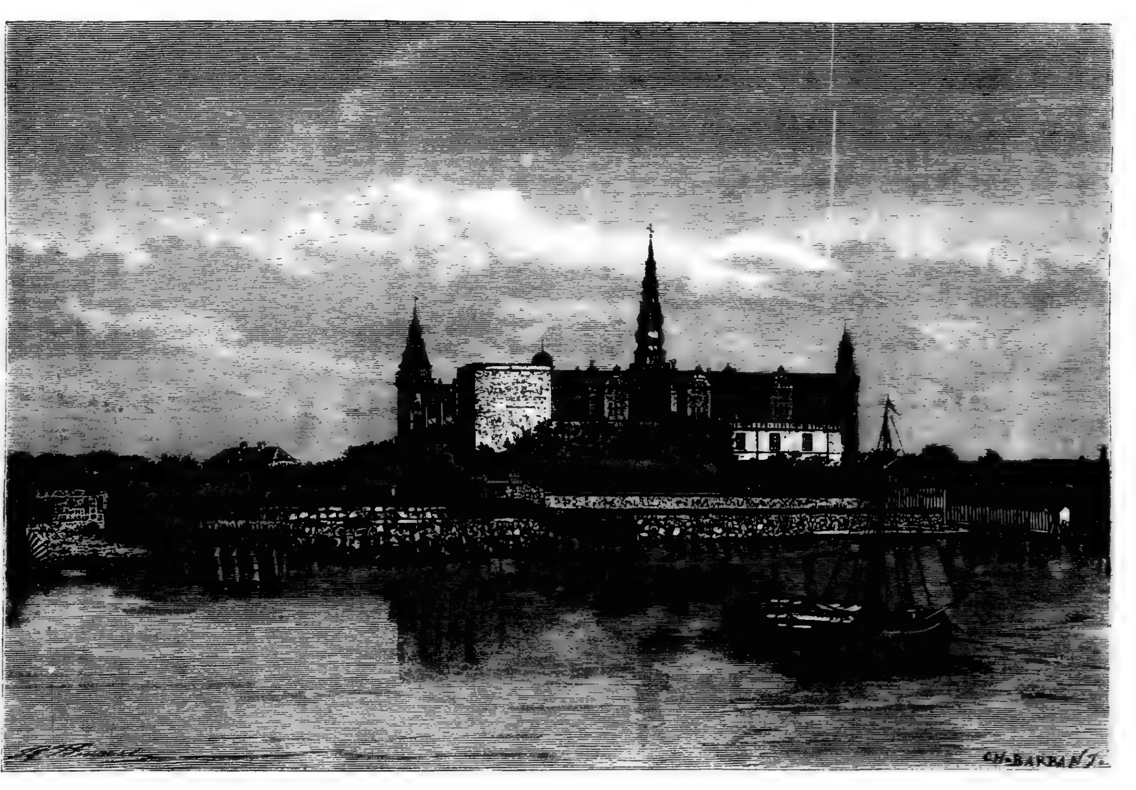
monument reflétant ses tours dans les eaux d'un lac. Le chemin de fer de Copenhague à Helsingör décrit une grande sinuosité vers l'ouest pour passer à ce Versailles du Danemark, bâti au dix-septième siècle par le roi Christian IV, ainsi qu'au château de Fredensborg, résidence d'été du souverain, construit au commencement du siècle passé par Frédéric V. Ce palais est célèbre par les beaux arbres de son parc et par ses nombreuses statues que sculpta Wiedewelt, le prédécesseur de Thorvaldsen.

Kronborg dresse son énorme masse carrée, hérissée de clochetons et de tourelles, sur une langue de terre qui s'avance au plus étroit du Sund, comme pour réunir Helsingör la danoise à la suédoise Helsingborg. A la fin du seizième siècle, il a remplacé le château d'Örekrog, et celui-là même avait été bâti sur l'emplacement du Flynderborg; la tradition raconte que dans les souterrains le héros Ogier le Danois (Holger Danske) dort d'un long sommeil, attendant pour se réveiller le jour où la patrie en détresse aura besoin de son bras. Ce château est aussi celui de Hamlet, et la poésie, plus que l'histoire, l'a fait connaître des hommes. Du haut de ses terrasses on cherche vainement à voir « l'effrayante falaise » dont parle Shakespeare; les évènements que raconte le poète n'ont point eu lieu, mais on y assiste par la pensée et l'on croit entendre résonner dans les salles quelques-unes de ces grandes paroles qui ne s'oublieront point.

Le courant du Sund passe devant Helsingör ou Elseneur : c'est là que se trouve le point de jonction naturel entre les deux mers. Les rois de Danemark avaient pris soin de fortifier cette position, afin de prélever un péage sur les navires de passage. Encore au milieu du siècle, toutes les nations commerçantes consentaient à payer ce tribut et les bâtiments devaient s'arrêter sous le canon d'Elseneur. Enfin, en 1855, les États-Unis refusèrent d'acquitter ce droit humiliant, et en 1857 une convention de rachat abolissait définitivement le péage, moyennant une somme de 87 345 000 francs, payable par seize nations, en proportion de leur commerce. De nos jours, la rade d'Elseneur n'est plus encombrée comme aux temps du péage; mais environ 50 000 navires passent au large des quais et le petit port est encore fréquenté comme marché d'approvisionnement : de quatre à six mille navires s'y arrêtent tous les ans pour se procurer des vivres frais[1].

[1] Visites des navires de passage en 1876 : 4725.
Mouvement commercial d'Elseneur à l'entrée et à la sortie en 1876 :

	615 voiliers, jaugeant	48 020 tonnes.
	447 bateaux à vapeur, jaugeant.	42 030 »
Ensemble. . . .	1062 navires, jaugeant	90 050 tonnes.
Flotte commerciale d'Elseneur. .	111 navires, jaugeant . .	12 333 tonnes

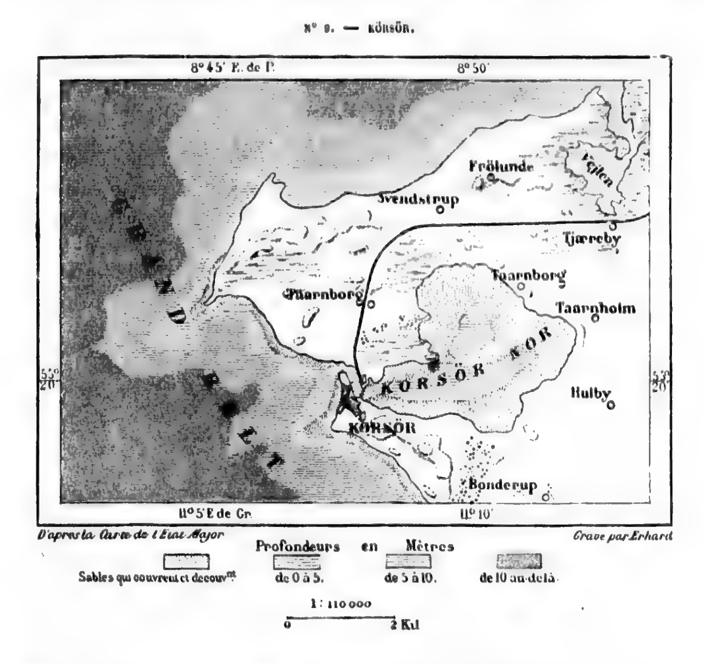


CHATEAU DE KRONBORG. — VUE PRISE DU SUND

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

Roskilde, qui fut la capitale et la cité la plus populeuse du Danemark avant Copenhague, devait graduellement perdre de son importance dès que les petites embarcations sur lesquelles naviguaient les anciens Danois furent remplacées par de grands navires : le fjord dont Roskilde occupe l'extrémité méridionale est obstrué de bancs de sable, et seulement des barques plates peuvent remonter jusqu'à la ville. Après avoir été la capitale du royaume, Roskilde en fut long-

N° 9. — KÖRSÖR.



temps la métropole religieuse; elle se remplit d'églises et de couvents, et maintenant encore elle possède la plus belle cathédrale du pays, bâtie à la fin du onzième siècle par Harald « à la Dent Bleue ». C'est le Saint-Denis du Danemark : un grand nombre des souverains du pays y sont ensevelis. La contrée qui entoure Roskilde est avec Elseneur la région classique de l'ancienne histoire danoise, encore mêlée de fables. A Roskilde même sont les fontaines sacrées qui ont donné leur nom à la ville.

Seulement deux villes de Själland sont dans l'intérieur de l'île, loin du rivage : Sorö, célèbre par sa grande école, héritière de l'abbaye qu'il-

lustra Saxo Grammaticus, et Slagelse, enrichie par l'agriculture des campagnes environnantes. Toutes les autres villes de l'île doivent leur importance à leurs expéditions maritimes. Kalundborg, au nord-ouest, servait jadis d'avant-port à Copenhague pour les voyageurs du Jylland; Korsör, gardant l'issue de sa lagune intérieure en forme de cratère, est le point d'attache des bateaux qui vont et viennent à tra[illegible] le Grand Belt; Kjöge à l'est, Nestved, Vordingborg au sud, sont au[illegible]s havres extérieurs de Copenhague sur le pourtour de l'île. Falster a le port bien abrité de Nykjöbing, et Laaland expédie des bestiaux et du blé par Nakskov et son fjord tout semé d'îlots.

La ville principale de Bornholm est Rönne, située près de l'angle sud-occidental de l'île[1]. Ses industries principales sont l'horlogerie et la poterie; elle ne se fait pas remarquer comme plusieurs bourgs de Bornholm par ses clochers isolés, servant de beffrois, et par ses églises en granit, du douzième et du treizième siècle : quatre de ces monuments sont des églises rondes.

IV

Depuis le commencement du siècle, la population du Danemark actuel a presque exactement doublé; de 929 000, elle a monté à près de 2 millions d'habitants. Encore peu dense, proportionnellement à la surface du territoire, elle ne cesse de s'accroître, puisque la natalité dépasse en moyenne des deux cinquièmes la mortalité. L'excédant de population, en Danemark comme dans les autres pays civilisés, se porte surtout vers les villes : pendant les quinze années qui se sont écoulées de 1855 à 1870, les citadins se sont accrus de plus de dix pour cent, tandis que la population des campagnes n'a guère progressé que d'un vingtième. Depuis le milieu du siècle, le mouvement d'émigration vers le Nouveau Monde a pris aussi une certaine importance : on a vu dans une seule

[1] Villes du Danemark ayant plus de 5000 habitants en 1878, d'après Ed. Erslev :

Copenhague, avec Frederiksberg (Själland)	250 000	hab.	Fredericia (Jylland)	8 000	hab.
Odense (Fyen)	20 000	»	Viborg »	7 000	»
Aarhus (Jylland)	20 000	»	Svenborg (Fyen)	7 000	»
Aalborg »	12 000	»	Vejle (Jylland)	6 500	»
Randers »	12 000	»	Kolding »	6 000	»
Horsens »	12 000	»	Slagelse (Själland)	6 000	»
Helsingör ou Elseneur (Själland)	10 000	»	Roskilde »	6 000	»
			Rönne (Bornholm)	6 000	»

année plus de 7000 personnes quitter le royaume, proportion d'émigrants très élevée pour un pays qui n'a pas même 2 millions d'habitants[1]. Quant aux immigrants, ils proviennent surtout des anciennes provinces du Danemark annexées à l'Allemagne.

L'agriculture, qui fait vivre directement les trois cinquièmes de la population danoise, est dans un état prospère, quoique plus d'un tiers de la contrée se compose encore de landes, de marais, de terres incultes ou de jachères[2]. Parmi les plantes cultivées, le seigle et l'orge l'emportent encore de beaucoup sur le froment dans les cultures du Danemark[3]; mais les proportions se modifient peu à peu au profit de la céréale la plus noble. Les progrès de l'agriculture danoise sont dus principalement à l'abolition des droits d'entrée sur les céréales importées en Angleterre. Dès que les marchés britanniques, les plus importants du monde, furent ouverts aux expéditeurs du Danemark, les prix des céréales s'accrurent aussitôt dans tous les districts agricoles du Jylland et des îles. En même temps, les autres produits du sol, directs ou indirects, augmentèrent en valeur, et de tous les ports danois s'établit un mouvement régulier d'exportation en légumes, en fruits, en beurre, en bestiaux. Le Jylland surtout a prospéré comme pays d'élève, car il possède d'excellentes races d'animaux : les gros animaux du Thy sont fort appréciés et donnent beaucoup de lait; dans les campagnes herbeuses des bas-fonds l'engraissement des animaux de boucherie se fait très rapidement[4]. Toutes proportions gardées, le Danemark est le pays d'Europe qui possède le plus de bêtes à cornes, et s'il est dépassé par quelques contrées pour le

[1] Émigration du Danemark, de 1869 à 1876 : 32 935 personnes.

[2]

Champs cultivés en céréales et farineux	1 110 878	hectares.
Prairies naturelles et vergers	1 043 382	»
Prairies artificielles	26 405	»
Cultures potagères et industrielles	15 181	»
Bois	176 024	»
Ensemble des terres en rapport	2 371 870	hectares.

(*Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.)

[3] Terrains cultivés en céréales en 1871 :

	Hectares.		Hectolitres.		Hectares.		Hectolitres.
Froment	56 998	Production	1 300 000	Seigle	291 107	Production	4 700 000
Méteil	54 441	»	1 100 000	Orge	303 483	»	6 900 000

Avoine 369 736 hectares. Production 9 700 000 hectolitres.

[4] Animaux domestiques du Danemark en 1871 :

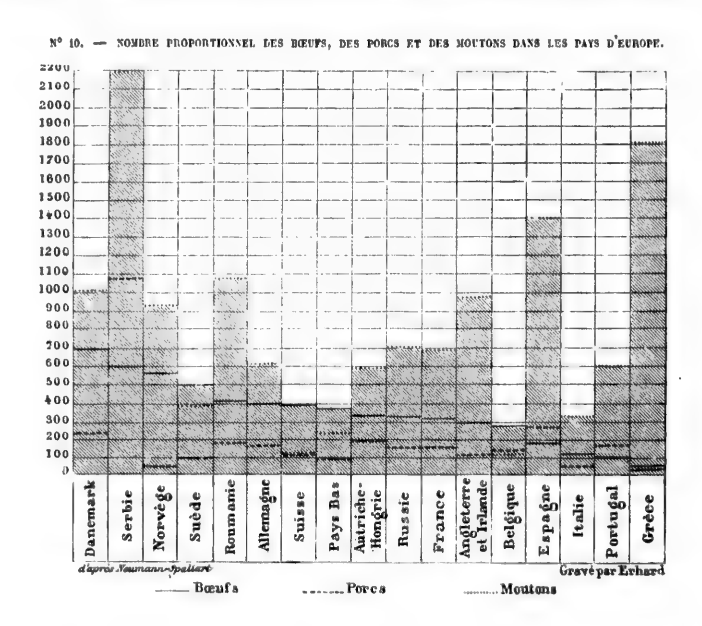
Chevaux	316 570	Moutons	1 842 481
Bœufs et vaches	1 238 898	Porcs	442 421

(*Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.)

nombre des brebis et des cochons, il n'en est pas moins parmi les pays les plus riches en animaux de ces espèces[1].

Il existe en Danemark de très grands domaines ; récemment encore, diverses propriétés étaient privilégiées, celles de barons, de comtes ou de seigneurs héréditaires, dont l'impôt moyen, compté en « blé dur », représentait les taxes de 35 hectares d'excellentes terres. Actuellement ces privilèges ont été abolis ; mais l'habitude s'est maintenue de classer les terres

N° 10. — NOMBRE PROPORTIONNEL DES BŒUFS, DES PORCS ET DES MOUTONS DANS LES PAYS D'EUROPE.



d'après les impôts en « tonnes de blé dur » et les paysans eux-mêmes se divisent en trois classes : ceux, assez riches pour la plupart, dont la terre acquitte un impôt de plus d'une tonne de blé dur, les *gaardmænd ;* ceux qui ont seulement une maison, et qui paient un impôt inférieur

[1] Proportion des animaux par 1000 habitants en diverses contrées, d'après Neumann-Spallart :

	Bœufs.	Moutons	Porcs.
Danemark (1871)	694	1032	248
Serbie (1866)	609	2201	1062
Allemagne (1873)	384	609	173
Autriche-Hongrie (1870)	354	600	195
Russie (1872)	343	[illegible]	151
France (1874)	317	695	153
Iles Britanniques (1877)	291	964	115

à une tonne de blé dur, les *huusmænd;* enfin ceux qui demeurent chez autrui, les *inderster*. Mais on peut dire que la moyenne et la petite propriété sont la règle[1]; la plupart des paysans sont dans une réelle aisance et leurs maisons sont commodes, bien aérées, pourvues de meubles solides, ornées avec un certain luxe. D'après les statistiques officielles, l'ensemble des richesses du Danemark est évalué de 6 à 7 milliards et demi, soit de 3000 à 3750 francs par tête, et l'accroissement annuel de la fortune nationale serait en moyenne de 120 millions. Dans aucun pays, les caisses d'épargne n'ont proportionnellement plus de capitaux : à en juger par la statistique de ces établissements, les Danois seraient le peuple le plus économe de l'Europe; tandis que l'épargne moyenne de l'Anglais est de 54 francs, elle est de plus de 160 francs par habitant du Danemark. Ce pays est le seul de l'Europe continentale où le droit aux secours soit reconnu et où des taxes spéciales soulagent la misère; mais c'est dans les villes, surtout à Copenhague, que vont s'employer les revenus de ces taxes : dans les campagnes, le bien-être est général. En Danemark et dans les autres pays scandinaves, les partis avancés se composent surtout de paysans, tandis qu'en France et dans le reste de l'Europe les populations rurales sont généralement plus arriérées que les habitants des villes. Connaissant fort bien leurs droits, les paysans danois se plaignent surtout de la répartition des charges du budget.

La pêche ne contribue pas à cette prospérité générale de la contrée autant qu'on pourrait le croire, vu l'étendue des côtes et l'abondance de la vie animale dans les mers qui les baignent. Les habitants des îles et du Jylland oriental trouvent dans l'agriculture un moyen d'existence plus facile que dans les hasards de la pêche; ils ne veulent pas s'exposer au danger pour se procurer une denrée qu'ils vendraient à vil prix; les jeunes gens du littoral préfèrent s'engager dans des voyages au long cours, où ils peuvent compter sur un gain plus sûr et plus régulier[2]. Cependant la pêche est loin d'être une industrie complètement négligée, surtout le long des côtes occidentales, où la terre infertile ne fournit pas au cultivateur un revenu suffisant. Là d'ailleurs les eaux sont fort riches en poisson. A Nyminde-gab, c'est-à-dire à la bouche du fjord de Ringkjöbing, on pêcha en 1862 plus de 700 000 merlans et 25 000 morues. Aux alentours de la pointe de Skagen, sur les rives basses du Lim-fjord, dans la rivière de

[1]

Grandes propriétés en 1871	1 928
Propriétés moyennes (de 12 à 1 tonne de blé dur)	71 873
Petites propriétés (au-dessous d'une tonne)	132 836

[2] Irminger, *Notice sur les Pêches du Danemark;* Revue maritime et coloniale, sept. 1863.

Guden et le fjord de Randers, ainsi que sur les rives du Belt, la pêche est également fort active, et les marins de Bornholm capturent des harengs et des saumons qu'ils transportent à Swinemünde, d'où ils sont expédiés sur Berlin, Vienne et Paris. A Middelfart, dans l'île de Fyen, il existe depuis 1693 une corporation de pêcheurs qui se livrent pendant l'hiver à la chasse du marsouin (*delphinus phocæna*), dont ils recueillent l'huile : une pêche annuelle de mille de ces animaux leur donne un bénéfice suffisant[1].

Le Danemark n'est pas un pays de grande industrie : si ce n'est à Copenhague et dans quelques villes de Fyen et du Jylland, il n'y a guère que des fabriques de draps grossiers et des distilleries : les mines de charbon, la force motrice de l'eau manquent au pays. Dans les rares districts des îles où quelque ruisseau coule sur une pente inclinée, comme à Frederiksværk, à l'issue du lac d'Arre, les usines se pressent au bord du courant. Mais les Danois obtiennent par un commerce actif tous les objets manufacturés dont ils ont besoin. Proportionnellement au nombre de ses habitants, le Danemark se livre à un mouvement d'échanges plus considérable que la France. Pendant les dix années qui se sont écoulées de 1866 à 1875, le commerce extérieur du pays s'est augmenté de près de moitié ; mais l'accroissement s'est porté surtout sur l'importation. L'ensemble du trafic danois est évalué en moyenne à 550 millions de francs, dont plus de 300 millions à l'importation[2]. La situation même de la contrée semblerait devoir assurer à l'Allemagne le premier rang parmi les nations avec lesquelles commerce le Danemark, et jusqu'en 1875 c'est en effet avec les ports allemands qu'avait lieu la plus grande partie des échanges ; mais, en dépit de l'éloignement, la Grande-Bretagne a fini par distancer ses rivaux de Hambourg, de Lübeck, de Stettin[3]. Du reste, l'Allemagne est l'intermédiaire de presque tout le trafic du Danemark avec l'Europe continentale, notamment avec la France, la Belgique, la Néerlande et l'Austro-Hongrie.

Le mouvement commercial de la contrée devant se faire presque en entier par mer, la navigation est d'une extrême importance : elle dépasse

[1] Irminger, *Notice sur les Pêches du Danemark.*

[2]

Commerce extérieur en 1875.	553 395 000	francs.
Importations.	316 250 000	»
Exportations.	237 075 000	»

[3] Commerce du Danemark avec les pays étrangers en 1875 :

Grande-Bretagne	189 940 100	francs.	Colonies danoises	14 722 500	francs.
Allemagne	185 729 600	»	Russie	11 786 600	»
Suède	67 871 600	»	Néerlande	11 678 900	»
Norvège	35 220 900	»	France	6 695 800	»

2 millions de tonnes[1], dont la plus forte part est encore représentée par les voiliers. La flotte de commerce nationale comprend plus de 3000 navires, presque tous mus par le vent, et d'un port total d'environ 250 000 tonnes[2].

Grâce aux détroits, aux nombreux fjords, les communications sont faciles au Danemark, si ce n'est dans certaines parties du Jylland, et dans chaque île des routes réunissent les uns aux autres tous les ports principaux; les chemins de fer sont assez nombreux dans le pays, et Copenhague étend comme de grands bras ses lignes ferrées vers toutes les côtes de Själland[3]. Le réseau télégraphique et le mouvement postal se sont accrus dans la même proportion[4].

L'instruction publique est très développée en Danemark, la fréquentation des écoles étant obligatoire de l'âge de sept ans à celui de quatorze. Toutes les villes importantes ont des gymnases publics, écoles « latines » et de sciences exactes, ainsi que des écoles spéciales, et tous les villages ont des écoles primaires inférieures et supérieures; en outre, il s'est formé depuis le milieu du siècle plus de cinquante écoles secondaires de paysans[5]. A côté des établissements d'instruction appartenant à l'État, sept institutions privées ont aussi le droit de délivrer des certificats qui donnent aux élèves accès dans l'Université[6]. Depuis l'année 1875, les femmes peuvent suivre les cours universitaires au même titre que les hommes et concourir pour les mêmes diplômes. Il est certain que, prise dans son ensemble, la nation danoise est une de celles qui se sont élevées le plus haut par l'instruction moyenne et par l'amour de la lecture[7] aussi bien que par le bien-être matériel. Mais, par un singulier contraste, c'est parmi

[1] Navigation dans les ports danois en 1875 :

De port danois à port danois. . . .	46 826	navires, jaugeant	699 293 tonnes.
Entre port danois et port étranger.	41 768	» »	1 475 874 »
Ensemble.	88 594	navires, jaugeant	2 175 167 tonnes.

[2] Flotte commerciale du Danemark en 1876 :

3076 navires, jaugeant	244 100 tonnes.
Dont 167 bateaux à vapeur, jaugeant	59 368 »

[3] Chemins de fer du Danemark, le 1er janvier 1877 : 1577 kilomètres.

[4] Longueur des lignes télégraphiques en Danemark, le 1er janvier 1876, 3040 kilomètres.

Télégrammes, en 1876, 940 655 : 431 197 à l'intérieur; 276 146 à l'étranger; 233 312 en transit.

Mouvement postal, en 1876.	20 088 150 lettres.
	19 518 350 journaux.

[5] Bagge, *Tables statistiques pour l'année* 1878.

[6] Établissements d'éducation publique en 1877 :

2940 écoles primaires; 14 gymnases.

[7] Feuilles périodiques paraissant en Danemark, en 1876 : 200.

les Danois que les peines de cœur et les chagrins de toute espèce poussent le plus d'hommes au désespoir : nulle part les suicides ne sont aussi fréquents[1].

V

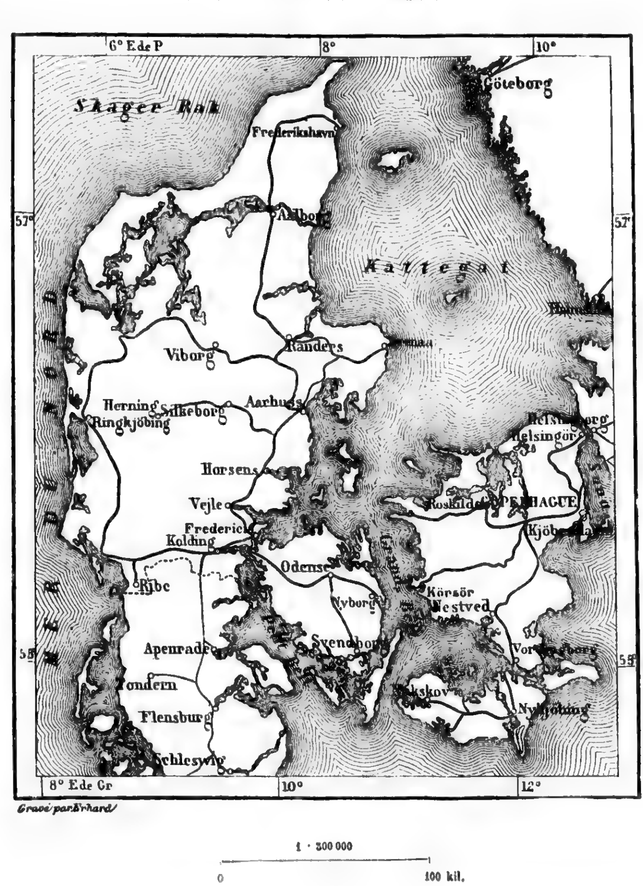
D'après la constitution danoise, plusieurs fois modifiée depuis 1869, tous les citoyens âgés de trente ans, résidant depuis un an dans la commune et ne recevant point de secours de la charité publique, forment le corps électoral. Ils élisent directement, pour le terme de trois années, les membres du *Folkething* ou de l'Assemblée populaire, dont le nombre est fixé à 102 pour toute la monarchie. Les 54 membres élus du *Landsthing* ou de la Chambre haute sont nommés pour huit ans par des corps électoraux, composés en partie des plus fort imposés des villes et des campagnes, en partie de délégués des citoyens. A ces 54 membres temporaires, le roi en ajoute 12 à vie, qu'il choisit parmi les membres actuels et les anciens membres de l'Assemblée. Représentants et sénateurs, formant ensemble la Diète ou *Rigsdag*, sont rémunérés les uns et les autres au même taux, environ neuf francs par jour, pour leurs fonctions. De même que dans les autres pays constitutionnels, c'est la Chambre populaire qui discute en premier lieu le budget présenté par le gouvernement. Tous les quatre ans, le Landsthing choisit dans son sein les quatre juges assistants de l'*Höiesteret* ou Cour Suprême, qui seule peut connaître des accusations portées contre les membres de l'une ou de l'autre Chambre.

Le pouvoir exécutif est exercé par un ministère composé de six membres : le ministre des finances et président du conseil, les ministres des affaires étrangères, de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes, de la justice et de l'Islande, de la guerre et de la marine. En droit, ils sont individuellement et collectivement responsables de leurs actes, et, en cas de condamnation, ils ne pourraient être pardonnés qu'avec le consentement du Folkething. Le roi doit professer la religion luthérienne, reconnue comme religion de l'État; sa liste civile est de 1 400 000 francs; celle du prince héritier s'élève à 168 000 francs. Les juges des 18 tribunaux de première instance sont nommés par le roi, de même que ceux des deux cours d'appel, siégeant l'une à Copenhague pour les îles, l'autre

[1] Danemark . . . . 288 suicides par million d'habitants.
France . . . . 110 » » »
(H. C. Lombard, *Traité de climatologie médicale.*)

à Viborg pour le Jylland. Jusqu'à une époque récente, le pouvoir judiciaire et le pouvoir administratif étaient réunis dans les mêmes mains : depuis

N° 11. — CHEMINS DE FER DU DANEMARK.



1 : 300 000

0 — 100 kil.

une loi de 1868 a décidé que cet état de choses changerait dans un avenir prochain ; les deux pouvoirs doivent, désormais, être séparés, mais cette transformation, qui s'accomplit graduellement, n'est pas encore terminée.

La procédure civile, qui se faisait par écrit, se fait aujourd'hui publique-

ment et par débat contradictoire. Les avocats, qui sont en même temps avoués, se divisent en trois classes, et seulement un petit nombre d'entre eux, les avocats à la cour suprême, ont le droit de plaider devant tous les tribunaux : on ne comptait dans le royaume que 11 de ces hommes de loi en 1872.

Bien que le culte luthérien soit officiellement la religion de l'État, la liberté des confessions est entière en Danemark, et, si ce n'est par la voie indirecte du budget, nul n'est tenu de contribuer à l'entretien d'un culte qui n'est pas le sien. Les fidèles ont même conquis le droit de se grouper et de se cotiser pour la fondation de paroisses dites « électives », dont ils nomment et payent les desservants.

Les sept évêques du royaume, sans compter celui de l'Islande, ceux de Själland, Laaland-Falster, Fyen, Ribe, Aarhus, Viborg, Aalborg, sont des personnages considérables, jouissant de grands privilèges; mais ils n'ont pas accès dans la Chambre haute. D'ailleurs la population presque tout entière, d'après les registres de l'église, est classée comme luthérienne : le nombre des dissidents ne s'élève pas même à un centième des habitants.

Parmi les non-luthériens, les juifs sont en majorité, puis viennent les anabaptistes et les mormons; les catholiques romains ne sont qu'au quatrième rang[1].

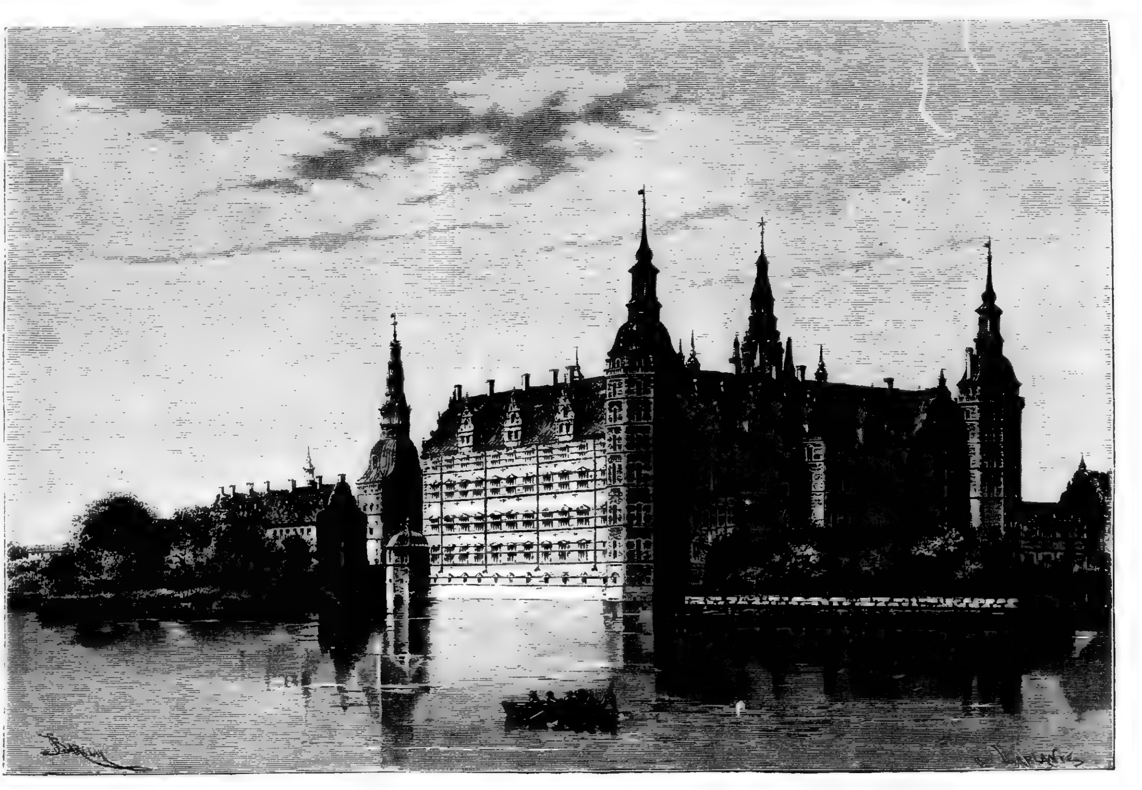
D'après la loi de réorganisation de l'armée, passée en 1867, tous les Danois valides âgés de 22 ans doivent le service militaire à l'État, pendant huit ans dans l'armée régulière, pendant huit autres années dans la réserve. En réalité, ils ne servent que durant une période d'exercice variant de quatre mois à neuf mois, suivant les corps; mais un certain nombre de recrues sont rappelées pour de nouveaux exercices, et tous les ans les soldats prennent part à des manœuvres qui durent de trente à quarante-cinq jours.

La force totale de l'armée de ligne est évaluée à 35 000 hommes, celle de la réserve à 15 000 hommes.

La conscription recrute les hommes de la côte, surtout les marins et les pêcheurs, pour le service des navires. Les équipages de la flotte comprenaient en 1877, vers la fin de l'année, 2850 hommes, sous les ordres

[1] Danois classés par religions, en 1870 :

Luthériens.	1 769 583	Mormons.	2 128
Juifs	4 290	Catholiques.	1 857
Anabaptistes.	3 223	Réformés	1 433



CHATEAU DE FREDERIKSBORG

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

d'un amiral, de 9 commandants, de 22 capitaines et de 102 lieutenants[1].

Les possessions coloniales du Danemark sont fort étendues : il est vrai que les deux plus vastes territoires qui lui appartiennent, l'Islande et le Groenland, sont en grande partie inhabitables : c'est avec difficulté que l'on a pu pénétrer çà et là sur le pourtour des immenses champs de glace qui occupent l'intérieur du Groenland ; on ignore même comment cette île se termine du côté du pôle. Après l'Islande, les possessions les plus importantes du Danemark sont trois des petites Antilles : Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean, situées à l'angle nord-oriental de la mer des Caraïbes, aux « débouquements » de cette méditerranée vers l'Atlantique. Le port de Saint-Thomas est l'un des principaux centres de rendez-vous et de croisement pour les navires[2].

Le budget du petit État, dont les possessions parsèment néanmoins un espace si considérable du monde, est assez prospère, en comparaison de celui des grands États. En moyenne, ses dépenses, qui s'élèvent d'ordinaire à 65 millions de francs, sont couvertes par les revenus, et la dette a été considérablement réduite pendant les dernières années[3]. Devenu trop faible comme puissance militaire pour n'être pas à la merci de sa voisine du sud, le Danemark a cessé de faire, comme autrefois, de continuels préparatifs pour une guerre à outrance. La plupart des forteresses ont été abandonnées ou ne sont plus entretenues avec le soin que demandent des places fortes : les principaux châteaux du Danemark sont des musées ou des palais de plaisance, comme Rosenborg et Frederiksborg.

[1] État de la marine danoise au commencement de 1878 :

Navires cuirassés	8	portant	79	canons.
Vapeurs à hélice non cuirassés	12	»	103	»
» à roues »	3	»	27	»
Canonnières à hélice	6	»	6	»
Transports	21			
Autres bateaux	17			
Total	67	vaisseaux.		

[2] Possessions du Danemark :

	Superficie.	Population en 1876.	Population kilométrique.
Färöer	1 333 kil. carrés.	10 600 hab.	8 hab.
Islande	102 963 »	71 300 »	0.7 »
Groenland	88 100 »	9 377 »	0.1 »
Petites Antilles	359 »	37 600 »	105 »
Ensemble	192 755 kil. carrés.	128 877 hab.	0.66 hab.

[3] Dette du Danemark :

1866	Capital	364 212 075 francs.	Intérêt	33 426 425 francs.
1877	»	244 789 500 »	»	17 495 450 »

Administrativement, le pays est divisé en dix-huit bailliages (*amter*) ou préfectures, subdivisés en 136 arrondissements (*herreder*) :

	BAILLIAGES.	SUPERFICIE.	POPULATION EN 1874.
SJALLAND ET MOEN.	Copenhague (ville)	13 kil car.	193 000 hab.
	» (campagne)	1211 »	111 400 »
	Frederiksborg	1353 »	83 300 »
	Holbæk	1624 »	90 100 »
	Sorö	1472 »	87 200 »
	Præstö	1669 »	100 100 »
LAALAND ET FALSTER.	Bornholm	584 »	33 000 »
	Maribo	1660 »	92 400 »
FYEN ET ÎLES VOISINES.	Odense	1765 »	126 700 »
	Svenborg	1641 »	117 800 »
JYLLAND.	Hjörring	2775 »	95 400 »
	Thisted	1687 »	63 300 »
	Aalborg	2936 »	91 300 »
	Viborg	3031 »	87 800 »
	Randers	2433 »	100 300 »
	Aarhus	2477 »	132 300 »
	Vejle	2336 »	107 400 »
	Ringkjöbing	4527 »	79 300 »
	Ribe	3043 »	68 900 »

CHAPITRE II

LA PÉNINSULE SCANDINAVE

NORVÈGE ET SUÈDE

I

La grande presqu'île scandinave comprend deux États distincts, quoique gouvernés par un même roi et liés l'un à l'autre par des relations fort étroites. Norvège et Suède, *Norge* et *Sverige*, veillent avec une singulière jalousie à leur indépendance politique respective, et même pour les usages et le genre de vie le contraste entre les deux peuples se marque nettement. De même, au point de vue géographique, la Norvège et la Suède forment des régions naturelles en opposition tranchée, puisque l'une se compose, d'une manière générale, de plateaux et de montagnes tournant leur versant brusque vers l'Atlantique, tandis que l'autre est une longue déclivité s'abaissant vers une mer intérieure. Mais le contraste physique et la séparation politique n'empêchent pas que la Norvège et la Suède, ou le Westarfold et l'Austarfold — comme on les appela jadis[1] — ne fassent partie d'un corps qui présente un caractère distinct des autres parties de l'Europe et qu'il importe d'étudier dans son ensemble. Le nom de Scandinavie ou d'île de Scandia, appartenant autrefois à l'extrémité méridionale de la Suède, s'est étendu peu à peu à toute la péninsule, indépendamment de ses divisions politiques, et cette communauté du nom indique, en effet, que les diverses régions baignées à l'ouest par la mer du Nord, et par la Baltique à l'est, se rapprochent et s'embrassent pour ne plus former qu'un seul individu géographique. La frontière naturelle de la presqu'île rejoint directement l'extrémité septentrionale du golfe de Botnie au Varanger-fjord, sur

[1] G. Haag, *Die Völker um die Ostsee*, Baltische Studien, 1878.

la mer Glaciale, et quoique les conventions politiques aient fait ployer la ligne de séparation de la manière la plus bizarre dans la direction de l'ouest, en permettant à la Russie de couper presque entièrement du reste de la Scandinavie politique le territoire de Finmark, de pareilles limites, tracées au milieu des solitudes, n'ont qu'une faible importance : c'est bien à l'endroit indiqué par la nature que la Scandinavie s'enracine dans la masse énorme de la Russie d'Europe.

Même dans les limites que lui a laissées sa puissante voisine, la Scandinavie est une des contrées les plus vastes du continent, dépassant la France, l'Allemagne, l'Austro-Hongrie, n'ayant que la Russie de supérieure pour la grandeur du territoire. Grâce à sa position, à la fois sur une mer intérieure qui lui permettait de communiquer avec l'Europe de l'ouest et du centre, et sur le grand Océan extérieur qui la mettait en rapport avec le reste du monde, la Scandinavie devait acquérir dans l'équilibre des nations une certaine importance ; ses enfants, les Goths, les Normands, les Varègues, ont en effet laissé une trace profonde dans l'histoire comme navigateurs et conquérants. Plus tard, quand l'Europe moderne s'était déjà constituée, les Suédois, maîtres d'une partie des rivages orientaux et méridionaux de la Baltique, ont pu porter leurs armes, d'une part jusque dans les Vosges, dans le Jura français, sur le Danube supérieur, d'autre part jusque dans les steppes russes voisines de la mer Noire; mais c'est précisément alors, par le désastre de Poltava, que commença la décadence politique. Avant même d'avoir perdu toutes leurs possessions en dehors de la péninsule, les Suédois étaient déjà menacés sur leur propre sol, au nord de la Baltique : en même temps que le premier démembrement de la Pologne, Frédéric II préparait celui de la Suède[1]. Pendant les guerres du commencement du siècle, les brusques oscillations politiques du pays, les soudains changements d'alliances, le renversement de la dynastie, enfin la perte définitive de tout territoire sur le continent, prouvèrent dans quelle large mesure la destinée des États scandinaves dépendait de leurs puissants voisins.

Quoique ramenée, pour ainsi dire, vers le sud, par la douceur de son climat maritime, la Suède est pourtant dans son ensemble un pays trop froid pour que la population ait pu s'accroître au point d'égaler celle des États de l'Europe tempérée; elle est restée presque déserte, en comparaison de l'Allemagne et de la Russie centrale. Par le nombre des habitants, la

[1] Article secret du traité de 1764, Archives de Berlin; — A. Geffroy, *Gustave III et la cour de France*, t. I, p. 33.

Suède et la Norvège, considérées comme si elles ne formaient qu'une seule nation, dépassent la Belgique d'un cinquième environ; mais l'espace sur lequel sont éparses les populations scandinaves est vingt-six fois plus considérable[1].

II

Dans la péninsule, la Norvège est le pays des plateaux et des montagnes, la Suède celui des longues déclivités et des plaines; c'est à une faible distance moyenne de la mer extérieure que se prolonge le faîte, mais un faîte très inégal, interrompu de brèches nombreuses. Dans ses limites politiques, presque toute la Norvège septentrionale n'est qu'une bande de territoire montagneux dominant l'Atlantique, et c'est dans cette zone étroite que s'élèvent les plus hauts sommets de la presqu'île Scandinave. En moyenne, on peut évaluer à un quart ou à un cinquième seulement la longueur de la pente norvégienne, comparée à celle de la contre-pente suédoise. Le géographe Forsell a comparé tout le massif scandinave à une vague prodigieuse qui se serait figée soudain au moment où elle va déferler. Un tiers de la Norvège et un douzième seulement de la Suède se trouvent à plus de 600 mètres d'altitude[2].

Sur le développement de 1900 kilomètres qu'il présente, des bords du Varanger-fjord au Lindesnæs, le faîte scandinave est loin d'offrir l'aspect d'une chaîne de montagnes, telle que la figurent naturellement les petites cartes où le relief doit être indiqué d'une manière générale, et telle que tous les géographes l'imaginaient avant que Munch eût décrit exactement le relief du territoire[3]. Dans son ensemble, la Norvège se compose de plateaux et de massifs séparés, posés sur un socle commun ayant de 600 à 900 mètres de hauteur et coupés de distance en distance par de profondes entailles qui font communiquer les deux versants; mais ces plateaux peuvent se diviser en deux parties bien distinctes : au nord, le Kjölen, qui se prolonge du Finmark au plateau de Trondhjem; au sud,

[1]

	Superficie, d'après Behm et Wagner.	Population probable en 1870.	Population kilométrique.
Norvège.	316 694 kil car.	1 925 000 hab.	6 hab.
Suède.	442 203 »	4 550 000 »	10 »
Péninsule Scandinave. . .	758 897 kil. car.	6 475 000 hab.	8.5 hab.

[2] Ed. Erslev, *Lærebog i den almindeliger Geografi.*
[3] *Gæa Norvegica.* Christiania, 1850.

le Dovre et les massifs voisins. La hauteur moyenne des sommités norvégiennes n'est que la moitié de celle des Alpes, tandis que la base générale du système scandinave dépasse d'un tiers en largeur la base du système alpin.

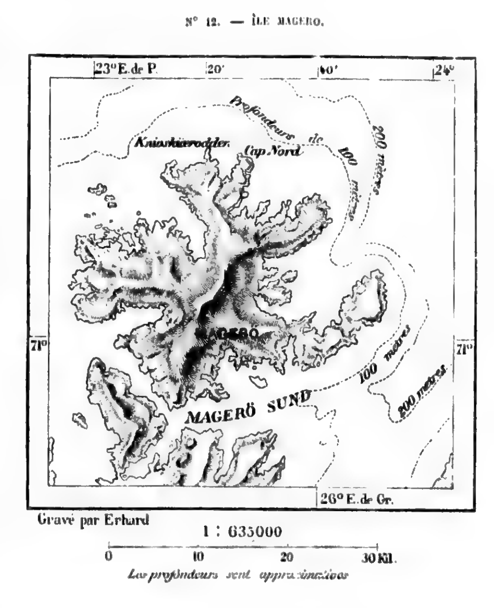
Même à l'extrémité nord-orientale, dans tout le Finmark, il n'y a point de faîte, pour ainsi dire; le pays entier, dont l'altitude est d'environ 300 mètres, est une vaste plaine inégale, composée de roches paléozoïques, sur lesquelles s'élèvent çà et là des montagnes ayant en moyenne 500 mètres de hauteur. La cime la plus fière de la contrée est le Raste-Gaize, qui se dresse près de la frontière russe, au-dessus de la vallée du Tana-elf : elle dépasse 850 mètres, élévation que n'atteint aucun autre sommet dans la direction de l'est, jusqu'aux monts Oural : non loin de là, disent les Lapons, se trouve un cône d'où s'échapperaient parfois des vapeurs brûlantes et autour duquel les neiges fondraient rapidement[1]. Quoique l'altitude générale du pays soit peu considérable, les promontoires qui s'avancent dans la mer, à l'extrémité de chaque *njarg* ou presqu'île dentelée, se terminent presque tous par de hautes terrasses abruptement coupées et que l'on croirait être les soubassements de sommets alpins : un de ces caps est le Nord-Kyn ou Kinerodden, la saillie la plus septentrionale du continent d'Europe; deux autres, la pointe peu élevée de Knivskiärrodden et le haut cap Nord, plus rapprochés du pôle de six kilomètres, appartiennent à une île de granit, Magerö[2], séparée de la Norvège par un étroit canal. Le formidable rocher, que des crevasses découpent en piliers énormes, domine de plus de 300 mètres le mouvement continuel des flots : sur le flanc oriental de la falaise, à mi-hauteur des escarpements, s'avance une « corne », bloc détaché que les marins signalent au passage. Le cap Nord est un des points indiqués par le navigateur autrichien Weyprecht comme un des endroits les plus favorables pour l'établissement d'un observatoire polaire de météorologie.

Au sud-ouest du cap Nord, les hauteurs du littoral et des îles se succèdent en montagnes âpres, assez rapprochées les unes des autres pour offrir de loin l'aspect d'une chaîne continue : c'est là que commence le Kjölen proprement dit[3] ou le faîte de la Scandinavie du nord. Dans l'île de Seiland, le fleuve de glaces le plus septentrional de l'Europe s'épanche des

[1] *Globus*, XXXII, n° 2.
[2] Pour l'orthographe des noms géographiques de la Norvège, nous suivons l'ouvrage récent de M. O. J. Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien*. Toutefois nous continuerons d'employer avec un grand nombre d'auteurs la lettre *ö* au lieu de l'*o* barrée.
[3] *Kjölen* en norvégien; *Kölen* en suédois.

neiges persistantes d'un cirque de rochers, et, sur la terre ferme, le glacier de Talvik descend d'ordinaire jusqu'au rivage de l'Alten-fjord. Sur le versant méridional du même massif un autre courant glacé, pareil à ceux du Groenland, s'écroule dans les eaux du Jökel-fjord[1] : c'est le seul endroit de la Scandinavie où l'on puisse voir encore le spectacle, si fréquent dans une époque géologique antérieure, de fragments de glace se rompant au-dessus de l'eau qui les mine et voyageant au loin balancés par le flot. Au sud de ces premiers glaciers, la Norvège en offre beaucoup d'autres, dix et cent fois supérieurs en étendue ; mais tous se fondent avant d'atteindre la mer : on ne voit plus que les traces laissées par les anciens fleuves de glace dans les vallées inférieures.

N° 12. — ÎLE MAGERO.

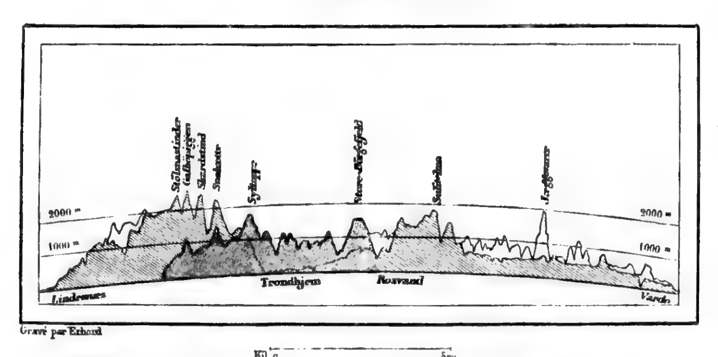


La plus grande montagne du Kjölen septentrional est le Sulitjelma, qui s'élève encore au nord du cercle polaire, au-dessus des ramifications orientales du Salten-fjord. Ce n'est pas un pic isolé, mais plutôt un groupe de sommets reposant sur une base commune, haute de près de 1500 mètres et recouverte d'une prodigieuse quantité de neiges, où s'alimentent des glaciers. Au sud de ce massif, et séparé de lui par un lac profond, se dresse le Saulo, moins élevé que les cimes principales du Sulitjelma, mais solitaire, imposant d'aspect et dominant un panorama très étendu, limité du côté de l'ouest et du sud-ouest par l'énorme plateau que recouvre le Svartisen ou le « Glacier Noir » sur un espace évalué de 600 à 800 kilomètres carrés : c'est le plus grand névé de la Scandinavie septentrionale. Au sud de la rivière Vefsen, un autre plateau, le Store-

[1] Widerberg, *Notes manuscrites*.

Borgefjeld, porte un névé de 380 kilomètres carrés. Des montagnes de 1400 et de 1500 mètres de hauteur s'élèvent encore dans cette partie du Kjölen : puis le faîte s'abaisse et de larges passages s'ouvrent dans son épaisseur entre les deux versants. Un plateau marécageux, réunissant deux lacs et par eux deux vallées, qui s'inclinent l'une vers le fjord de Trondhjem, l'autre vers le fleuve Indals, atteint à peine l'altitude de 450 mètres. Près de là, une route carrossable, la plus septentrionale du faîte, a son point culminant à 510 mètres ; à quelque distance au sud, de l'autre côté du massif de Kjölhoug, le chemin de fer de Trondhjem à Sundsvall franchit le Kjölen


N° 13 — PROFIL DU FAÎTE SCANDINAVE.



Gravé par Erhard

Kil. 0 500

Echelle des longueurs, 1 : 16 000,000 Echelle des hauteurs, 1 : 1.600,000

La ligne courbe qui s'étend de Lindesnæs à Vardö représente le niveau de la mer.

à 594 mètres de hauteur. Quelques grands sommets, peu inférieurs au Sulitjelma, se dressent isolés dans cette partie méridionale du Kjölen ; puis le prolongement normal du faîte, se détournant au sud-est, pénètre en Suède et s'abaisse peu à peu en une simple terrasse qui disparaît par degrés, entre les vallées du Klar-elf et du Wester Dal-elf, vers les bords du lac Wettern[1].

De bas chaînons, des terrasses rejoignent cette ramification du Kjölen au Tiveden et à d'autres collines, en grande partie composées de débris, qui servaient autrefois de limite naturelle aux deux moitiés de la Suède, Nordan-skog et Sunnan-skog, la « Forêt du Nord » et la « Forêt du Sud ».

[1] Altitudes des montagnes principales du Kjölen :

Raste-Gaize	862 mètres.	Saulo	1698 mètres.
Cap Nord	308 »	Kjolhoug	1280 »
Sommet de Seiland	942 »	Sylfjeld	1790 »
Sulitjelma	1880 »	Faxefjeld	940 »

Quant aux divers groupes de hauteurs qui s'élèvent dans la partie méridionale de la péninsule, et notamment dans la Scanie, jadis île séparée du reste de la Suède par de larges détroits, il faut les considérer comme tout à fait distincts des massifs du faîte norvégien, quoiqu'ils soient formés presque en entier des mêmes roches cristallines et paléozoïques et qu'ils aient été parcourus pendant l'époque glaciaire par les blocs erratiques venus du Kjölen. Cependant des roches basaltiques forment un petit massif en Scanie, et des trapps se sont répandus au-dessus des couches sédimentaires dans la Vestrogothie. Les hauteurs du sud constituent dans

N° 14. — PROMONTOIRE DE KULLEN.

D'après la Carte de l'État Major — C. Perron

De 0 à 10 Mèt — de 10 à 20 — de 20 au-delà

1 : 330 000

0 — 10 kil.

leur ensemble un plateau très inégal, dont le point culminant arrondit sa croupe à une trentaine de kilomètres au sud du lac Wettern. Près de là se dresse le Taberg, montagne à brusques parois qui se compose entièrement d'un minerai de fer magnétique contenant près d'un tiers de métal pur. Dans la Suède méridionale, quelques collines, d'autant plus belles qu'elles sont isolées, s'élèvent çà et là au-dessus des plaines du littoral : tel est le promontoire silurien de Kullen, qui s'avance en forme de harpon à l'entrée septentrionale du Sund; les marins cherchent de loin cette falaise qui doit les guider en montant peu à peu au-dessus des flots[1].

[1] Altitudes principales de la Suède méridiodale :

Galtåsen, au sud de Jonkoping. .	326 mètres.	Billing (entre les lacs Wettern et Wenern)	275 mètres.
Taberg » » . .	312 »	Mösseberg, id.	263 »
Kinne-kulle (au sud du lac Wenern).	298 »	Kullen, au nord du Sund. . . .	188 »

Tandis qu'à l'est le Kjölen méridional s'abaisse définitivement vers les basses plaines de la Suède, il s'appuie à l'ouest sur le plateau de Trondhjem, dont la hauteur moyenne est de mille mètres dans sa partie centrale et qui s'incline doucement vers le nord et vers le sud; le chemin de fer de Christiania[1] à Trondhjem, qui s'élève au sud par la vallée du Glommen et par la ville minière de Röros, franchit le seuil à 670 mètres d'altitude seulement; mais à l'occident du plateau tout le reste de la Norvège est un pays élevé, coupé du côté de la mer par de brusques escarpements. C'est là que se dressent les plus grands sommets de la péninsule Scandinave et de toute l'Europe au nord du Tatra : là s'étendent les *fjeldene*[2] ou champs de neige les plus vastes, et chacun d'eux est entouré de glaciers (*brae*), que dominent quelques saillies ayant la forme de dents (*tind*), de cornes (*horn*), d'arêtes (*egg*), de croupes (*kol* ou *nut*). Les massifs distincts sont nombreux et peuvent être classés diversement, suivant l'importance que les géographes donnent aux échancrures du plateau. Au nord-est s'élève le Dovre (en français Dofrines), dont le nom est appliqué souvent à tout le plateau, et au-dessus duquel, parmi d'autres montagnes de plus de 2000 mètres, se dresse la pyramide émoussée, d'ailleurs peu imposante[3], du Snehætten, longtemps considérée à tort comme le plus haut sommet de la Norvège. Les Alpes de Romsdal, les Langfjelde se succèdent au sud, dans le voisinage de fjords aux cent bras. Les « Monts des Géants » ou Jötunfjelde, dont les cimes nombreuses dominent les ramifications orientales du Sogne-fjord, méritent bien leur nom, car ces pointes sont les plus élevées de la Scandinavie, et l'une d'elles, le Galdhöpiggen ou Ymesfjeld, redresse les saillies bizarres de ses crêtes à plus de 2 kilomètres et demi au-dessus de l'Atlantique. Il n'est point de montagnes en Europe d'où le regard se promène sur un horizon plus vaste de neiges et de rochers; dans l'immense étendue nul vallon verdoyant ne révèle le séjour de l'homme, et l'on n'y voit pas même de taches sombres indiquant les forêts[4]. Plus à l'ouest, et déjà découpé au sud par les golfes latéraux du Sogne-fjord, s'étend le névé de Justedal (ou Jostedal), le plus grand plateau neigeux de la Scandinavie et de l'Europe continentale, car ce névé, entouré de roches encore inaccessibles, ne recouvre pas moins de 900 kilomètres carrés d'un manteau de neige immaculée, de toutes parts

[1] Il serait plus régulier d'écrire Kristiania; mais l'ancienne orthographe du nom s'est maintenue à côté de la forme nouvelle.

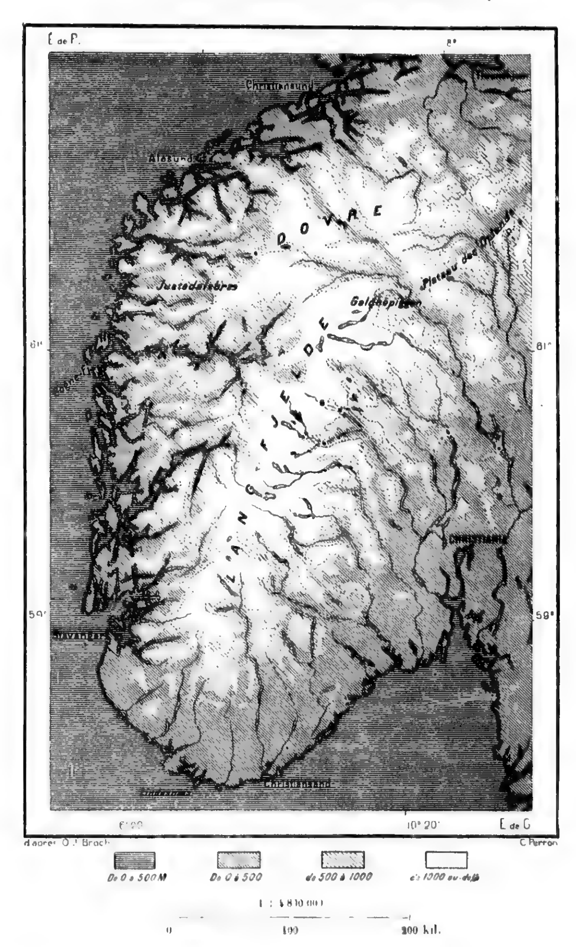
[2] *Fjeld* en norvégien; *fjäll* en suédois.

[3] Carl Vogt, *Nord-Fahrt.*

[4] Ruith, *Mittheilungen von Petermann*, 1876.

frangé de glaciers qui descendent dans les cirques[1]. Au sud du Hardangerfjord, un autre grand névé, celui du Folgefonn ou Folgefonden, s'étend

N° 13. — PLATEAUX ET MONTAGNES DE LA NORVÈGE MÉRIDIONALE.



sur un espace évalué à 280 kilomètres carrés, et de la mer même, par delà le rempart d'îles montueuses qui bordent le littoral, on aperçoit ces neiges

[1] C. de Seue, *Le névé de Justedal et ses glaciers*. Christiania, 1870.

brillant entre les roches noires, au fond des sombres avenues des fjords. Beaucoup d'autres massifs, moins hauts ou moins fréquentés des voyageurs, complètent le relief de la Norvège méridionale, le Hardangervidde, les Oplande, les monts d'Ovre-Telemark (ou Thelemark) et ceux du Saetersdal, qui vont se terminer à la roche aride, allongée et polie du cap Lindesnaes[1].

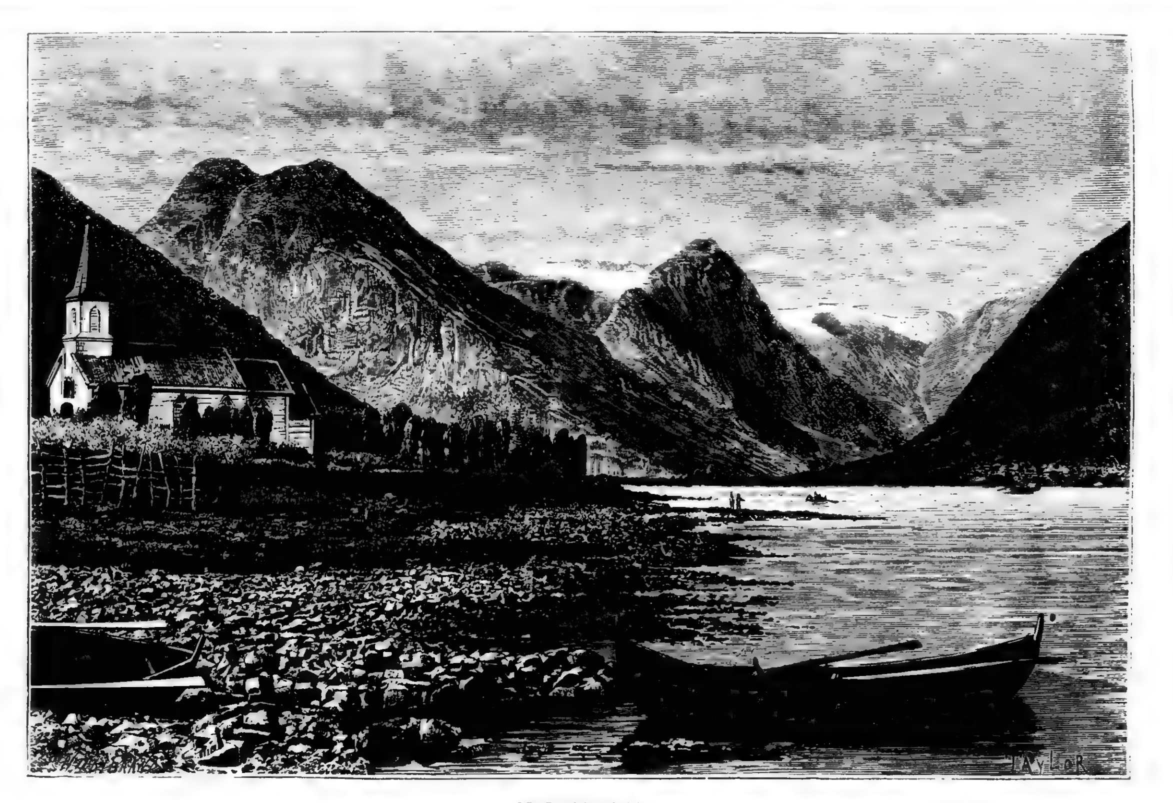
Quoique situés sous une latitude plus méridionale que le Kjölen, le Justedal et les massifs environnants doivent leur abondance plus considérable de névés à la plus grande largeur de leur base, située en partie au-dessus de la limite des neiges persistantes, qui dans cette région de la Norvège entoure les monts à l'altitude moyenne de 1200 à 1400 mètres. Les glaciers de Justedal sont aussi les plus étendus de la péninsule; grâce au voisinage des villes, Christiania, Stavanger, Bergen, Trondhjem, ce sont aussi les plus connus, et depuis longtemps déjà on en raconte les mouvements alternatifs de progrès et de recul. Pendant le cours du dix-huitième siècle, ces glaciers ne cessèrent d'augmenter : des fermes, des champs cultivés furent envahis par les moraines, et la population dut graduellement battre en retraite devant les fleuves solides; de petits glaciers commençaient à perler sur les pentes des alentours, et plusieurs cimes qui précédemment se débarrassaient de leurs neiges tous les ans, restaient blanches pendant l'été. Depuis 1807, un mouvement de retraite a commencé pour les glaciers : quelques-uns d'entre eux se montrèrent de 700 et même de 1000 mètres moins avant dans les vallées, et les moraines restent isolées au milieu des pâturages. Mais on cite aussi des fleuves de glace de la Norvège méridionale qui n'ont cessé d'avancer : tel est le Buerbrae, dans le Folgefonn, qui continuait sa marche en 1871, et dont l'extrémité inférieure se trouvait alors à 577 mètres d'altitude[2]. Actuellement plusieurs des glaciers du Justedal descendent au-dessous de 500, de 400, même de 300 mètres. Deux glaciers qui s'épanchent du versant méridional de ce massif, le Boiumbrae et le Suphellebrae, s'arrêtent l'un à 149 mètres, l'autre à 50 mètres seulement au-dessus des eaux du Fjœrln-fjord, un des bras du Sogne-fjord[3]. En étudiant les intervalles des rubans de glace boueuse, David Forbes évalua la marche annuelle d'un courant glacé de cette région à 51 mètres par an,

[1] Altitudes diverses de la Norvège méridionale :

Ymesfjeld (Jotunfjeldene)	2560 mèt.	Stygfjeld (Oplande).	1880 mèt.
Snehætten (Dovre)	2322 »	Folgefonn.	1650 »
Lodalskaupe (Justedalsbræ) . .	2055 »	Romsdalhorn (Alpes de Romsdal) .	1255 »

[2] Fritz, *Mittheilungen von Petermann*, X, 1876.

[3] S. A. Sexe, *Le Glacier de Boium en juillet* 1868.



LE FJÆRLNFJORD

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith.

et crut pouvoir déduire de ses observations que le mouvement des glaces norvégiennes, interrompu par un plus long hiver, est plus rapide en été que celui des glaces de la Suisse[1]. Du 10 au 19 juillet 1868, en dix jours, le glacier de Boium progressa de 5 mètres 30 centimètres, soit de plus d'un demi-mètre par jour.

Quoique les névés de la Norvège soient beaucoup plus étendus que ceux des Alpes, les glaciers proprement dits du pays scandinave ne peuvent se comparer à ceux de l'Europe centrale. Forbes évalue les deux plus vastes glaciers du Justedal, le Lodal et le Negaardsbrae, à un septième au plus de la surface du glacier d'Aletsch : il semblerait au premier abord en devoir être autrement, car les cimes norvégiennes reçoivent une plus grande quantité de neige que les Alpes de la Suisse. La cause du contraste que présentent les dimensions des glaciers dans les deux contrées provient de la forme des montagnes. Tandis que les grandes Alpes sont pour la plupart d'aspect pyramidal et découpent en dents de scie le bord de l'horizon, les monts de la Norvège ont plutôt l'apparence d'un mur crénelé. Dans les Alpes, les dépressions des cimes sont des cirques inclinés, que des couloirs larges ou étroits réunissent à d'autres sillons de la montagne, et font communiquer à des vallées inférieures où s'amassent en puissants courants de glace les neiges tombées sur les sommets : grâce à la déclivite générale des roches, le glissement des molécules neigeuses se fait régulièrement sur toute la pente. Dans les massifs norvégiens il n'en est pas ainsi : la neige tombe sur des plateaux très faiblement inclinés ou dans de profondes gorges ouvertes comme des lézardes dans l'épaisseur de la masse rocheuse ; elle séjourne sur les hauteurs, promenée par les tourbillons du vent, tandis qu'elle fond dans les gorges basses sans se changer en glaciers : les courants de neige cristalline ne peuvent se former qu'en petit nombre et sur de faibles espaces.

Les montagnes de la Norvège, vues de la mer, frappent le spectateur par leurs arêtes noires, leurs couloirs neigeux, leurs terrasses blanches se confondant avec les nuages ou contrastant avec le ciel bleu. Chaque année plus nombreux, les voyageurs, anglais pour la plupart, viennent contempler ces rangées de sommets ; mais, dans leur ensemble, elles doivent à leur architecture même d'offrir des paysages beaucoup plus monotones que les Alpes et les autres chaînes de montagnes européennes. Les plateaux de 1000 à 1500 mètres de hauteur, que la neige ne recouvre plus en entier pendant l'été, et que l'on connaît, suivant les provinces, sous les

[1] *Norway and its glaciers visited in the year* 1851.

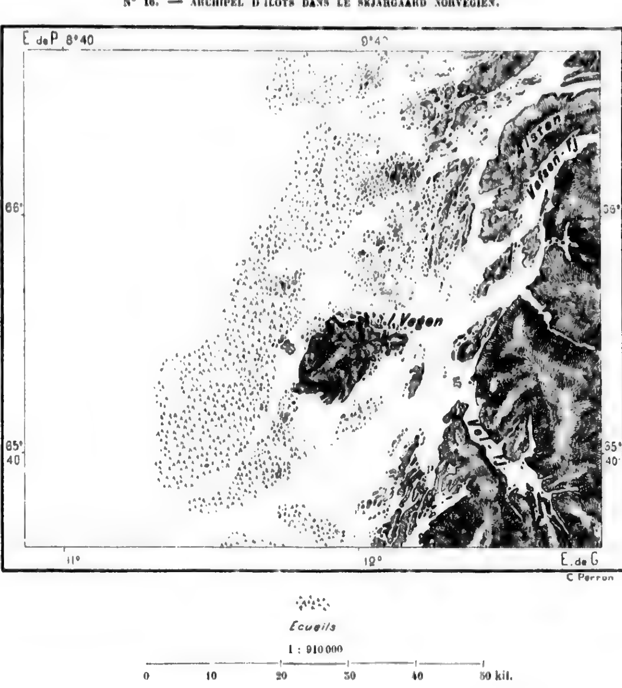
noms de *Hede* ou « Bruyère » et de *Viddene* ou « Étendues », sont des espaces mornes, plus désolés que le désert. Seulement quelques hauteurs neigeuses, pareilles à des tentes posées sur le plateau, apparaissent çà et là. Des flaques blanches non encore fondues se voient à l'ombre des grosses pierres et parmi les amas de cailloux; des roches brisées par le dégel parsèment le sol comme les dalles d'un édifice ruiné; au pied de chaque saillie du roc se sont amoncelés les débris. La terre est une argile rougeâtre et gluante, où l'on ne marche qu'avec peine; des tourbes, des prairies tremblantes se sont formées dans les bas-fonds, et des eaux noires cheminent paresseusement d'étang en étang, cherchant la pente d'où elles pourront se précipiter dans les basses vallées. La végétation n'est représentée que par des mousses, des lichens, d'humbles graminées; des genévriers, de petits saules même se montrent dans les endroits bien abrités; mais les traces de l'homme sont absentes, si ce n'est dans les rares endroits où des routes, serpentant à l'abri des monticules, évitant les marécages, franchissent le plateau pour réunir les deux versants.

A la base des montagnes, on se croirait dans une autre nature, et du moins l'on est déjà sous un autre climat. Là séjourne l'homme, et sa demeure se voit au milieu de la verdure des arbres, à côté des eaux ruisselantes. Du côté de la mer, les escarpements du plateau se montrent dans toute leur hauteur; on les suit du regard, en remontant des éboulis qui cachent le pied des roches aux aiguilles de l'arête d'écroulement qui limite le plateau : quelques croupes neigeuses apparaissent entre les saillies les plus élevées ou se confondent avec les nues du ciel. Mais c'est l'opposition de la surface unie des golfes et des roches abruptes qui s'y reflètent, c'est le panorama toujours changeant des fjords, ce sont les promontoires entourés d'écueils, les archipels d'îlots, le dédale des bras de mer, qui donnent aux tableaux du littoral norvégien leur étrangeté sauvage. Nulle part dans le reste de l'Europe, pas même entre les longues péninsules irlandaises de Kerry, pas même dans les firths écossais gardés par des promontoires basaltiques, les montagnes entre lesquelles serpentent les eaux marines, ne se dressent plus grandioses et plus terribles. Le navire qui pénètre dans les sombres avenues des fjords, entre des parois de rochers presque verticales, apparaît d'en haut comme un insecte qui se débat au fond d'un puits. Le Bakke-fjord, qui s'est ouvert du nord au sud, sur la côte méridionale, entre Stavanger et Lindesnæs, n'est qu'une fissure, une « fente du sol », comme les cañons du Colorado. De même, le Lyse-fjord, à l'est de Stavanger, et les grandes avenues convergeant vers

Christianssund, ressemblent à des fossés rectilignes creusés en abîmes dans l'épaisseur des roches.

Frangeant la côte de Norvège, de Magerö au fjord de Stavanger, des montagnes insulaires, jetées en un désordre apparent, élargissent en pleine mer le versant occidental du faîte scandinave. En dehors des péninsules montueuses qui ne tiennent au continent que par des isthmes baignant dans les eaux des fjords, s'élèvent d'autres sommets, formés des mêmes

N° 16. — ARCHIPEL D'ÎLOTS DANS LE SKJÄRGAARD NORVÉGIEN.



roches, présentant le même aspect, moins élevés seulement et plongeant leur base dans une mer plus profonde : plus loin viennent encore d'autres îles moins hautes qui continuent en mer le promontoire partiellement immergé, puis au delà se succèdent les îlots et les écueils, innombrables découpures du *skjärgaard*. Les Norvégiens comparent ces îles extérieures à des animaux marins : les rochers qui se voient à l'extrémité de mainte grande île sont appelés par eux des *kalve* ou des « petits », comme les baleineaux qui suivent toujours leur mère. Même

dans les îles Britanniques, plusieurs rochers gardent encore le nom de *calves* que leur ont laissés les anciens envahisseurs scandinaves : tel est le *Calf*, qui se dresse à côté du promontoire méridional de l'île de Man[1].

C'est dans la province de Tromsö, au nord de la Norvège, que les îles du littoral sont en plus grand nombre, s'étendent plus largement sur les eaux et dressent leurs plus hauts sommets : en plusieurs endroits, c'est même en dehors du continent que se prolonge le véritable faîte de la contrée. En effet, le Kjölen proprement dit est assez bas à l'est de la chaîne de montagnes, découpée en de nombreux fragments, que forment l'île Senjen et les archipels des Vester Aalen et des Lofoten, et qui se dirige au sud-ouest, en s'écartant peu à peu de la grande terre, de manière à embrasser un large golfe connu sous le nom de Vest-fjord. Quelques-uns des sommets de cette chaîne maritime dépassent 1000 mètres de hauteur, et même il en est un, dans Hindö, la plus grande île des Lofoten, qui s'élève à 1300 mètres. Depuis Forbes, de nombreux voyageurs ont comparé la chaîne dentelée des Lofoten, profilant ses pointes sur le ciel, à la mâchoire d'un requin. Dans quelques-unes des îles les plus escarpées, l'arête est si aiguë qu'il serait impossible d'y marcher ; on ne pourrait s'y tenir qu'assis, une jambe sur chaque versant. A droite, à gauche, les paysages diffèrent complètement : d'un côté, le dédale des îles, des détroits, des fjords et les montagnes du continent ; de l'autre, les écueils extérieurs et la mer sans limites. Le contraste n'est pas moins remarquable entre les pentes tournées vers le midi et celles qui s'inclinent vers le nord : sur un des versants s'étendent de belles prairies d'un vert d'émeraude, toutes émailiées de fleurs ; sur l'autre, d'âpres rochers couverts de mousses et portant çà et là quelques touffes de bruyères[2]. Les parages des Lofoten, parsemés de milliers de barques pendant la saison de la pêche, sont fort redoutables à cause de leurs brouillards, de leurs vents, de leurs violentes marées. On connaît le Mael-strom ou Möskö-strom qui se porte de la mer extérieure au-devant de la marée du Vest-fjord, entre les deux îles de Mosken et de Moskenœs. Le tourbillon qui se produit entre les deux masses d'eau est devenu, grâce aux récits des marins, le type légendaire de tous les « gouffres » océaniques ; mais dans les mêmes parages de la Scandinavie du nord les marins ont à éviter d'autres remous qui ne sont pas moins dangereux. L'écart de la marée dépasse 4 mètres sur plusieurs points du

[1] Mohn, *Mittheilungen von Petermann*, VI, 1878.
[2] Schübeler, *Die Pflanzenwelt Norwegens.*

littoral et les barrières de rochers qui s'opposent au passage du flot causent des différences de niveau considérables entre deux bassins rapprochés. En plusieurs parties de l'archipel, on voit le flux s'élancer en véritables rapides à travers les détroits[1].

Au sud des Lofoten, il n'y a point d'îles comparables en étendue à Hindö, Senjen, Sörö, Langö et autres grandes îles du littoral de Tromsö[2], mais on compte encore par centaines celles qui sont assez étendues pour offrir un abri à des familles de pêcheurs ou même de laboureurs, et des pâtis pour leurs bestiaux. Parmi ces îles du littoral, que doivent contourner les marins et qui leur servent à reconnaître leur position, plusieurs se distinguent par la bizarrerie de leur forme : on les compare à des tours, à des châteaux ; une roche, mince, élancée, entourée d'oiseaux qui tourbillonnent, est le Staven ou le « Bâton du Géant » ; une autre, le Hestmanden, est un cavalier, enveloppé d'un manteau, qui chevauche éternellement dans le brouillard ou dans la tempête. La plus connue de ces îles bizarres, le Torghatten, situé vers le sud de la province de Nordland, est un énorme rocher de 240 mètres percé vers la moitié de sa hauteur par une grotte de 270 mètres de long, d'une régularité singulière et parallèle à la côte de la grande terre. De ses deux porches, l'un, celui du sud-ouest, a 66 mètres ; l'autre, celui du nord-est, 36 mètres de hauteur. Les voyageurs pénètrent dans cette caverne pour contempler, comme à travers un prodigieux télescope, le spectacle de la mer, avec ses îles, ses écueils, ses navires[3]. D'après la légende, cette énorme ouverture aurait été faite par la flèche d'un géant dont on voit encore, à quelques kilomètres de distance, le buste pétrifié[4].

Toutes les îles de la côte norvégienne[5], en y comprenant celles des bords du Skager Rak, et sans tenir compte des écueils que lave le flot de marée,

[1] Widerberg, *Notes manuscrites*.

[2] Superficie des plus grandes îles norvégiennes :

Hindö	2238 kilomètres carrés.	Langö	886 kilomètres carrés.
Senjen	1666 » »	Seiland	593 » »
Sörö	971 » »	Ost Vagö	541 » »

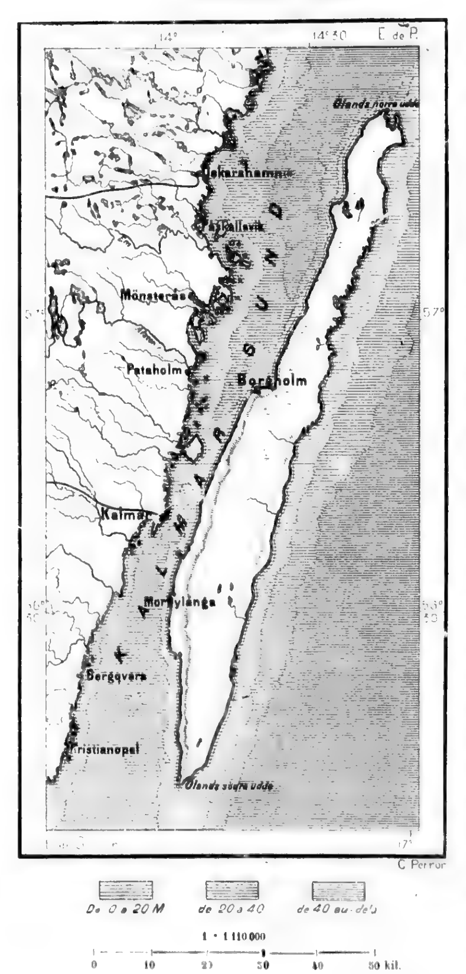
[3] Vibe, *Küsten Norwegens, Ergänzungsheft zu den Mittheilungen von Petermann*.

[4] Xavier Marmier, *Expédition au Spitzberg*.

[5] Iles de la Norvège, d'après O. J. Broch :

	Superficie.	Iles habitées.	Population à la fin de 1875.
Iles à l'est du cap Nord	220 kil. car.	10	1 500 habitants.
Iles du cap Nord aux Lofoten	13 370 »	110	58 000 »
Des Lofoten au fjord de Stavanger	7 820 »	845	148 000 »
Autres îles	490 »	195	30 500 »
Ensemble	21 900 kil. car.	1160	238 000 habitants.

s'étendent sur un espace évalué à près de 22 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire environ la quatorzième partie de la surface du pays; mais grâce à leurs ports, à leur facilité d'accès, à la douceur relative de leur climat, aux pêcheries qui les entourent, elles sont relativement beaucoup plus peuplées que la terre ferme, et contiennent environ le huitième des Norvégiens.



N° 17. — ÖLAND ET DÉTROIT DE KALMAR.

Les îles du littoral suédois sont en proportion beaucoup moins nombreuses que celles de la Norvège; en divers endroits, notamment le long des côtes de Scanie, la mer est, sur des kilomètres de distance, complètement libre d'îlots et d'écueils. Mais sur la côte de Kattegat, notamment au nord de Göteborg, tout le long du Bohuslän, les îles, les îlots, les écueils forment un skjärgaard qui ressemble à celui de la Norvège, si ce n'est qu'il n'offre point de montagnes et qu'il est dépourvu de toute végétation. Les roches, jaunes et rougeâtres, polies jadis par les glaces et maintenant par les vagues de tempête, présentent çà et là l'aspect de monstres couchés. Au nord de la province de Kalmar, sur les bords de la Baltique, de petites îles parsèment les flots en multitudes, surtout vers l'issue des golfes et des rivières; mais ce sont des roches basses et s'éle-

vant du milieu d'eaux sans profondeur : elles continuent les plaines suédoises, tandis que celles de la Norvège forment les escarpements extérieurs des massifs. Dans la mer Baltique, deux grandes îles, — sans compter Bornholm, — appartiennent aussi à la plaine scandinave : ce sont les îles d'Öland et de Gotland, qui se développent du nord-est au sud-ouest, parallèlement l'une à l'autre et à l'axe de la Suède elle-même[1]. Öland, composée de roches calcaires anciennes, comme la côte voisine, semble n'être en réalité qu'un littoral extérieur, encore plus régulier que le littoral intérieur ; longue de 130 kilomètres environ, cette île est formée dans toute sa partie méridionale par une terrasse de pâtis infertiles ne dépassant pas 42 mètres au point culminant et bordée sur tout son pourtour de villages, de hameaux, de moulins à vent : cette terrasse est l'*alvar*, et ses berges, dominant la riche campagne du littoral, sont le *landborg*. Le détroit ou *sund* de Kalmar, qui sépare l'île de la grande terre, n'a pas même 3 kilomètres et demi au passage le plus étroit, et devant Kalmar le chenal n'a guère que 7 mètres de profondeur, tandis qu'au nord et au sud la sonde trouve une vingtaine de mètres en moyenne. Gotland, beaucoup plus éloignée du continent, ne se rattache à la côte suédoise, du côté du sud-ouest, que par le vaste banc de Hoborg et par une sorte de péninsule sous-marine, limités à droite et à gauche par des profondeurs de plus de 50 mètres. Plus étendue qu'Öland, elle est aussi plus haute, puisqu'une de ses collines s'élève à 60 mètres : elle se continue à l'extrémité septentrionale par la petite « île des Moutons » ou Fårö, et le plateau sous-marin va former encore plus au nord l'île basse de Gotska Sandön.

III

L'orographie sous-marine des côtes de la Norvège ressemble au relief extérieur : là où les roches se dressent au dehors en falaises abruptes, là aussi elles s'enfoncent dans la mer en soudains précipices. Ainsi c'est précisément au sud des terrasses de Justedal, chargées de névés, et à la base occidentale des « montagnes des Géants », que se creuse le Sognefjord, où la sonde ne trouve le fond, près de l'embouchure, entre Vig et Vaerholmen, qu'à 1244 mètres au-dessous de la surface[2] : l'écart des

[1]

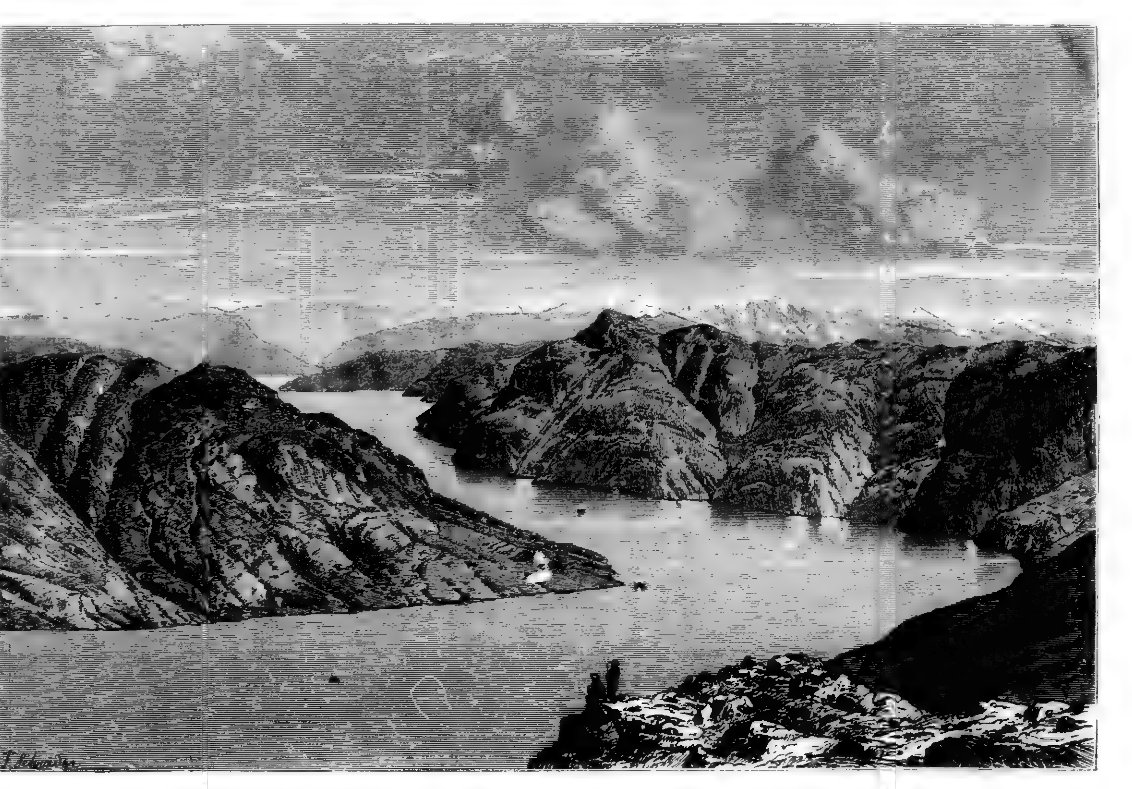
	Superficie.	Population.	Popul. kilom.
Gotland (avec îles voisines). .	3139 kil. car.	54 300 hab. en 1873.	17 hab.
Öland.	1343 »	45 000 » »	34 »

[2] A. Blytt, *Om Vegetationsforholdene ved Sognefjorden*.

points les plus élevés et les plus bas n'est guère moindre de 4 kilomètres dans cette région de la Scandinavie. Il est des falaises qui montent d'un jet à des centaines de mètres de hauteur en murs verticaux ou même surplombants, et qui servent de base à des cimes neigeuses. Ainsi le Thorsnuten, situé au sud de Bergen, sur les bords du Hardanger-fjord, atteint une altitude de plus de 1600 mètres à moins de 4 kilomètres du rivage, et dans plusieurs endroits du fjord on a jeté la sonde à 550 mètres sans trouver le fond [1]. Dans mainte baie de la Norvège, on voit les cascades bondir du haut des parois, même de plus de 600 mètres de hauteur [2], et se précipiter d'un seul élan jusque dans la mer, de sorte que les embarcations peuvent se glisser entre les rochers et la parabole des cataractes. Quand les nuages cachent les rebords des terrasses d'où s'élancent les eaux, on croirait que celles-ci tombent du haut du ciel [3]. Parfois on peut assister à de singuliers combats entre les tempêtes et les « ruisseaux suspendus ». Des coups de vent soudains dispersent la cascade en brouillards, la soutiennent dans l'espace, ou même la font refluer dans l'air; le front de la montagne se hérisse d'une étrange chevelure d'argent [4]. Plusieurs des ruisseaux qui tombent du haut des rochers disparaissent dans l'air, changés en vapeurs diaphanes, puis se reforment sur une saillie du précipice pour s'évaporer encore [5]. En hiver et au printemps, ce sont des avalanches de neige et de pierres qui tombent des hautes fissures dans le fond des vallées.

Au premier abord, les fjords norvégiens ont une apparence très irrégulière : on dirait que la côte est découpée comme au hasard et que les îlots, les îles, les péninsules s'enchevêtrent en un inextricable labyrinthe. Pourtant une certaine ordonnance finit par se révéler dans ce dédale. Comparés aux firths de l'Écosse, les fjords scandinaves sont beaucoup plus réguliers de formes : c'est qu'ils appartiennent à une nature où les traits sont plus simples; le Kjölen, le Dovre, le Justedal n'ont rien du désordre pittoresque des Grampians. Il est peu de fjords qui s'ouvrent largement sur la mer par d'amples golfes : presque tous ne communiquent avec l'Océan que par une étroite tranchée ouverte entre deux hauts promontoires. Les deux rives opposées, berges, collines ou falaises, sont sensiblement parallèles et se prolongent en sinuosités régulières. Plusieurs

[1] Sexe, *Mærker efter en Istid i omegnen af Hardangerfjorden.*
[2] A. Blytt, *Om Vegetationsforholdene ved Sognefjorden.*
[3] Ampère, *Esquisses du Nord.*
[4] Sexe, ouvrage cité.
[5] E. Cotteau, *Annuaire du Club alpin français*, I, 1874.



LYSTER-FJORD, EMBRANCHEMENT SEPTENTRIONAL DU SOGNE-FJORD. — VUE PRISE DU SOMMET DU MOLDEN

Dessin de Fr. Schrader, d'après M. Albert Heim.

dr
dr
ch
br
pr
gi
fjo

fjords se bifurquent avant d'atteindre la mer, embrassant une île aux parois verticales, dont toutes les saillies correspondent aux courbes rentrantes du continent. D'autres, notamment les deux golfes intérieurs les plus connus, le Sogne-fjord et le Hardanger-fjord, se ramifient à droite et à gauche; mais la plupart de ces branches latérales s'unissent à l'avenue maîtresse en formant avec elle un angle droit, et c'est également à angle

N° 18. — MASSIFS QUADRANGULAIRES DE LA NORVÈGE MÉRIDIONALE SÉPARÉS PAR DES CLUSES.



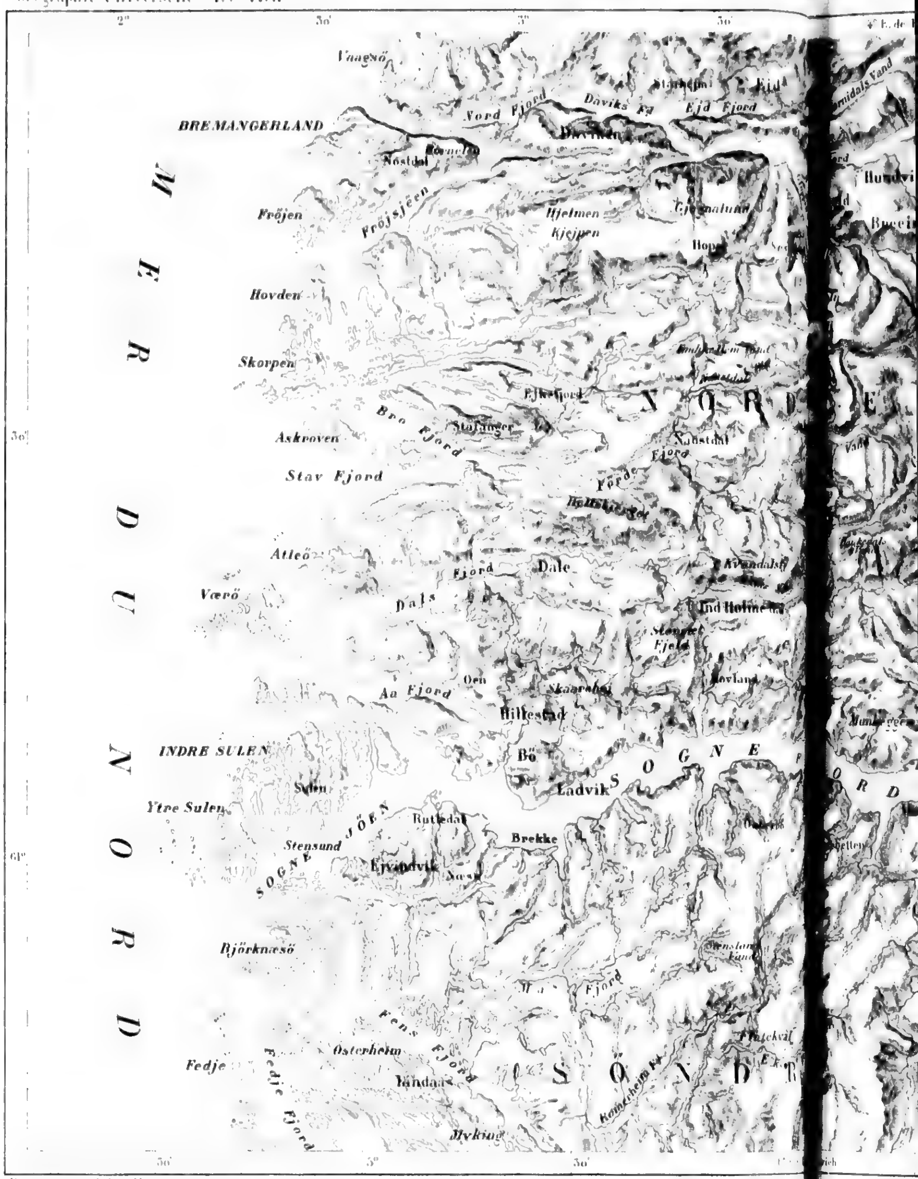
droit que, de chaque côté, d'autres cluses plus étroites viennent les rejoindre. Dans l'ensemble de sa ramure, comparable par la forme à celle d'un chêne, chaque fjord est formé de canaux perpendiculaires, ou du moins brusquement rattachés les uns aux autres, dont l'orientation générale est précisément celle des coupures profondes qui séparent les massifs norvégiens. L'architecture générale de la contrée se retrouve dans les creux des fjords aussi bien que dans le relief des montagnes : le canal continue la

vallée et ne forme avec elle qu'une seule et même lézarde; d'autres fentes du sol, en partie remplies d'eau, en partie émergées, croisent les premières, et la contrée se trouve ainsi divisée et subdivisée en d'innombrables fragments, quadrangulaires ou du moins régulièrement taillés, de grandeur inégale, les uns en terre ferme, les autres partiellement ou complètement entourés d'eau, plateaux, péninsules, massifs insulaires. La manière dont s'est fracturé tout le faîte scandinave rappelle le fendillement des terres humides qui se dessèchent au soleil. Le géologue Kjerulf[1] a tenté de refaire la carte de la Norvège en indiquant toutes les fissures primitives qui sont devenues des fjords; on pourrait croire, il est vrai, que ces fentes sont de simples cavités d'érosion, auxquelles viennent s'unir latéralement d'autres sillons creusés à angle droit, dans le sens de la pente la plus considérable; mais comment expliquer dans ce cas qu'elles s'ouvrent généralement dans les roches les plus dures et non dans celles qui présentent la moindre résistance? Comment voir un simple phénomène d'érosion dans ces fentes qui se poursuivent régulièrement à travers fjords et montagnes, sur des centaines de kilomètres de distance? Du Molde-fjord au Lindesnæs, une série de fentes parallèles se continue du nord au sud; une autre série de fissures va rejoindre au sud-est le fjord de Christiania; enfin d'autres « traits d'incision », ainsi que les nomme M. Kjerulf, se montrent parallèlement à la côte, entre Molde et Trondjhem, entre Arendal et Christiania.

Il est impossible de calculer le développement réel de la côte norvégienne en suivant toutes les indentations des fjords primaires et secondaires, car il faudrait tenir compte également de tous les détroits qui séparent les péninsules, les îles et les îlots : la longueur seule des chenaux de navigation peut être évaluée au décuple de la ligne extérieure des rivages, soit à près de 20 000 kilomètres. On peut dire qu'il existe ainsi sur toute la côte de Norvège une sorte de méditerranée, sinon pour l'étendue des eaux, du moins pour les routes maritimes, et c'est en effet en dedans du cordon des îlots extérieurs que se fait presque tout le mouvement du cabotage norvégien, dont l'importance est si considérable; il n'est qu'un petit nombre de parages où les embarcations soient obligées de se hasarder en pleine mer pour contourner un promontoire, comme par exemple le cap Stadt, situé à l'angle de la péninsule norvégienne, entre la mer du Nord proprement dite et l'Atlantique boréal. Quant aux petits bateaux, les rameurs peuvent les porter de fjord à fjord par les dépressions qui les

[1] *Om skuringsmaerker, glacialformationen og terrasser.*

LE SOGNE-FJORD ET LES GLACIERS



Dressé par A. Vuillemin d'après les Cartes de l'Institut géographique de Norvège

ORD ET LES GLACIERS DE JUSTEDAL

Hachette et Cie Paris.

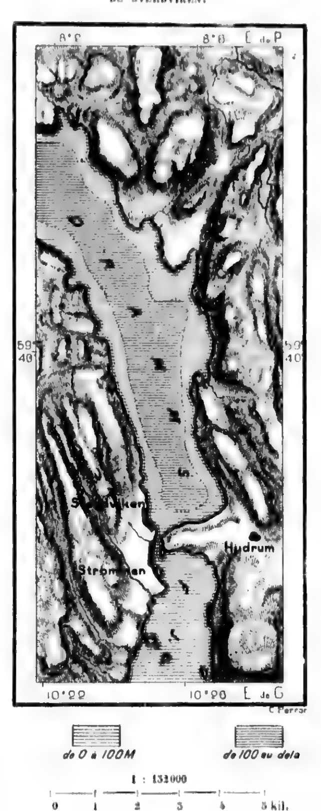


Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin, Paris.

30 Kil.

continuent à travers les presqu'îles et dont plusieurs, dominées par des parois de mille mètres, n'ont pas même cent mètres de hauteur. Les Norvégiens désignent ces « portages » sous le nom d'*ejder*[1].

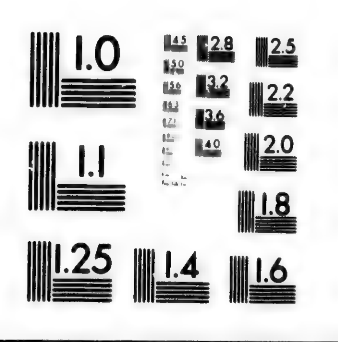
N° 19. — DRAMMS-FJORD ET COURANT DE SVERDVIKEN.



Quelques-uns des fjords sont si bien protégés contre les tempêtes et les vagues du large par les îles et les rochers qui en gardent l'entrée, que l'eau douce, apportée par la fonte des neiges ou tombée directement en pluie, se maintient à la surface sur plus d'un mètre d'épaisseur : elle nage sur l'eau saline et pesante du fond. Elle est si pure que les marins peuvent y puiser pour renouveler leur provision d'eau, et que les algues du bord baignées par elle périssent peu à peu ; çà et là, elles sont même remplacées par des plantes d'eau douce à croissance hâtive[2]. En hiver, quand le continent ne verse plus d'eau douce dans le fjord, l'équilibre de salure se rétablit[3] par l'écoulement de l'eau plus légère qui s'enfuit vers l'Océan. Les seuls fjords qui gardent alors à leur surface une couche liquide non saline sont ceux qui reçoivent une ou plusieurs rivières abondantes : ce sont en même temps des golfes marins et des fleuves. Ainsi le fjord de Drammen, qui reçoit, à la ville même de ce nom, le puissant cours d'eau appelé Dramms-elv, le deuxième de la Norvège en importance, ressemble d'abord par sa largeur régulière, de 2 à 3 kilomètres, et par sa profondeur moyenne de plus de 100 mètres, à toutes les autres cavités du même genre ; mais, rétréci soudain à quelques centaines de mètres, au défilé de Sverdviken, il se transforme tout à coup en un fleuve de 5 mètres de profondeur seulement, dont le courant, d'après Kjerulf, se porte constamment vers la mer

[1] Hartung, *Thal- und Seebildungen*, Zeitschrift für Erdkunde, 1878, n° 76.
[2] A. Blytt, *Om Vegetationsforholdene ved Sognefjorden.*
[3] Carl Vogt, *Nord-Fahrt.*

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

en temps de crue, avec une vitesse de 15 kilomètres à l'heure pendant le reflux et de 7 à 9 kilomètres pendant le flux.

Plusieurs fjords, interrompus par des barrières rocheuses, ont été complètement divisés en parties distinctes : du côté d'amont, le golfe, alimenté par les neiges et les ruisseaux, est devenu un lac d'eau douce ; du côté d'aval, il a gardé son eau saline. Un simple émissaire, bruissant au milieu des pierres, maintient la communication entre le réservoir supérieur et celui d'en bas. Mais, outre ces barrages qui ont diminué la longueur des golfes et qui ont ainsi accru le domaine de la terre ferme, il en est beaucoup d'autres qui ne s'élèvent pas jusqu'à la surface marine ou du moins ne forment que des chaînes d'écueils : ainsi dans le Sogne-fjord des moraines déposées jadis sur le fond, inférieur de plus de mille mètres au niveau actuel des mers, s'élèvent jusqu'à 182 et à 54 mètres de la surface[1]. La plupart des fjords se trouvent partiellement obstrués à leur embouchure par ces amas sous-marins, auxquels les habitants de la Norvège septentrionale donnent le nom de *havbroen* ou « ponts de mer[2] ». Les deux côtés du fjord de Christiania sont bordés de dépôts caillouteux d'une régularité singulière, qui sont d'anciennes moraines portées en dehors du continent[3].

Quelle est l'origine des barrages qui se succèdent de distance en distance de la bouche des fjords à leur extrémité supérieure ? Les observations des géologues permettent de répondre avec assurance. Quelques-unes de ces barrières de rochers sont des seuils entre deux vallées, semblables à ceux du pays émergé[4] ; d'autres sont formées par des talus d'érosion ; mais plusieurs sont des moraines, en tout semblables à celles que les glaciers d'autrefois ont laissées dans les vallées émergées, à la base des montagnes. Et les fjords eux-mêmes ne racontent-ils pas le séjour des anciens courants de glace ? De même que les firths d'Écosse, les fjords scandinaves existaient avant l'époque glaciaire, et c'est précisément grâce aux énormes masses d'eau cristallisée qui les emplissaient qu'ils ont pu se maintenir dans leur forme première : le seul changement qu'ils aient subi sous la pression des glaces est d'avoir été creusés plus profondément et d'avoir eu leurs parois et leur lit usés et polis par les glaciers mouvants. Tandis que, sous les climats plus chauds ou moins humides, les golfes étaient comblés peu à peu par les alluvions des torrents, par les sables

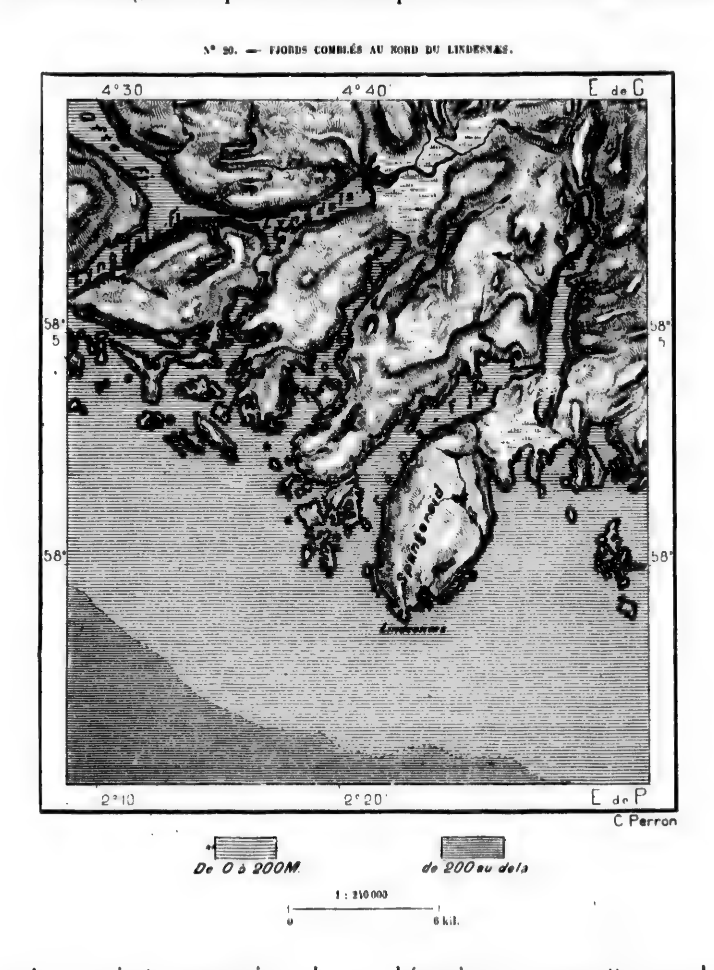
[1] Emund Helland, *On the fjords, lakes and cirques of Norway and Greenland*.
[2] Hörbye, *Observations sur les phénomènes d'érosion en Norvège*.
[3] Th. Kjerulf, *Om skuringsmaerker, glacialformationen og terrasser*.
[4] Th. Kjerulf, *Die Eiszeit*, traduction allemande de Hartung.

des mers, tandis que certaines régions de l'Océan lui-même, comme par exemple la mer du Nord, étaient presque en entier emplies par les débris, jusqu'à 60 ou 100 mètres de la surface, les cavités des fjords avaient toujours la même profondeur; dès que les glaces se retirèrent, en laissant pourtant çà et là des moraines frontales, les eaux firent irruption dans ces abîmes, dont plusieurs sont plus profonds que les mers avoisinantes.

Mais depuis que l'époque glaciaire, qui n'a pas encore cessé pour le Groenland, est terminée pour la Scandinavie, un nombre inconnu de siècles s'est écoulé. Les glaciers ont reculé peu à peu dans l'intérieur des fjords, puis leur extrémité inférieure, que ne lavaient plus les flots, a remonté de plus en plus loin dans les dépressions ouvertes sur le flanc des monts. C'est alors que commença pour les eaux courantes et pour la mer l'immense travail géologique du comblement des baies. Les eaux fluviales apportent leurs alluvions et les déposent en plages unies au pied des montagnes, tandis que la mer étale en nappes de sable ou de vase tous les débris de rochers qu'elle sape de ses vagues. Déjà dans un grand nombre de fjords cette œuvre de transformation du domaine des eaux en terre ferme a fait des progrès très sensibles, et si l'on connaissait le taux séculaire du dépôt des alluvions, on pourrait calculer approximativement l'époque à laquelle les glaces ont abandonné les cavités du fjord. Sur toute la convexité des côtes méridionales de la Norvège qui se développe entre le fjord de Porsgrund et la grande baie de Stavanger, presque toutes les anciennes indentations du littoral ont disparu : il n'en reste que des criques, de petits ports, des lacs, des étangs, des prairies humides. Dans cette région exposée au soleil du midi et bien abritée des vents du nord par la masse du plateau, les glaciers ont cessé d'exister depuis beaucoup plus longtemps que sur les côtes occidentales, tournées vers les vents pluvieux de l'Atlantique, et cette période a suffi pour changer en terre ferme presque toutes les anciennes découpures de la côte que l'étude du terrain nous révèle avoir existé. De ces fjords oblitérés du sud de la Norvège aux fjords encore entiers des côtes septentrionales, où les glaces continuent de descendre jusque dans le voisinage de la mer, on peut observer tous les degrés possibles de transition. La Norvège, l'un des pays les plus curieux du monde par la formation de ses plateaux et de ses rivages, aussi bien que par les phénomènes de toute espèce qui s'y produisent, semble être la contrée où pourra se résoudre définitivement le problème relatif à la durée de l'époque géologique actuelle. Là chaque courant de glace encore existant, chaque ancien lit de glacier raconte en détail l'histoire des alternatives du

climat pendant la période qui succéda aux âges glaciaires ; chaque fjord est comme un appareil météorologique et géologique indiquant par les écueils de ses moraines, les stries de ses parois, les alluvions de ses ruisseaux, tous les changements qui se sont accomplis dans le milieu local. Est-ce

N° 20. — FJORDS COMBLÉS AU NORD DU LINDESNÆS.



qu'une patiente comparaison de ces phénomènes ne permettra pas de fixer la durée de la période moderne et de donner à ce cycle, comme aux années et aux siècles, un sens précis qui permette de le classer dans la chronologie rigoureuse ? Un essai de ce genre a été déjà fait par

Theodor Kjerulf, dans un ouvrage sur les stries, les formations glaciaires et les terrasses de la Norvège[1].

IV

Sur le versant oriental du faîte scandinave les lacs correspondent aux fjords : un abaissement du sol les transformerait en golfes d'eau salée, de même qu'un exhaussement changerait en lacs les fjords de la côte norvégienne. Il est même un très grand nombre de vallées qui traversent de part en part le Kjölen ou les massifs du sud de la Norvège, et qui sont occupées de distance en distance par des marais et de petits lacs qui semblent être les restes d'un ancien détroit ouvert entre les fjords des deux versants. En exemple de ces longs fossés marécageux qui réunissent les deux déclivités opposées, on cite d'ordinaire le col qui s'ouvre au sud du massif de Snehætten et du Dovrefjeld. Le lac appelé Lesjeskogen-vand occupe précisément, à 625 mètres d'altitude, le point culminant du passage et grandit ou diminue en superficie suivant l'abondance des pluies et des neiges fondues : de chacune des extrémités de ce lac gracieux, parsemé d'îlots, jaillit une rivière : au nord-ouest, la Rauma, qui va rejoindre le Molde-fjord ; au sud-est, le Lougen, qui s'écoule dans le grand Mjösen et de là dans le fjord de Christiania. En se retirant, les glaciers ont laissé dans ces lacs, aussi bien que dans les fjords, des moraines qui les ont çà et là brusquement coupés en bassins séparés ou qui se révèlent seulement par des bas-fonds ou des isthmes rompus que l'action des eaux a graduellement égalisés à la surface ; soulevées plus tard, ces moraines ont l'aspect de terrasses comme si elles étaient formées d'alluvions ordinaires. Les apports des torrents s'avancent dans les eaux lacustres en plaines grandissantes, et de même que les terres nouvelles des fjords, ils permettront aux observateurs de calculer un jour la durée des âges écoulés depuis la fin de la période glaciaire en Scandinavie. Plusieurs des lacs ont gardé leur caractère de fjords et leur profondeur encore toute maritime. M. Helland a mesuré et sondé plus de cinquante de ces restes de fjords, et dans l'un d'eux, le Hveningdals-vand, du district de Romsdal, la profondeur atteint 486 mètres, soit 432 mètres au-dessous du niveau de la mer[2].

Mais ce ne sont pas seulement les bassins des lacs et des fjords qui

[1] *Om skuringsmaerker, glacialformationen og terrasser*, 1871.
[2] *On the fjords, lakes and cirques in Norway and Greenland.*

témoignent de l'ancienne action des glaces descendues des monts norvégiens. Partout dans la contrée le sol a gardé des traces de leur passage, et même en dehors des limites de la péninsule se voient en foule les preuves de l'action des glaciers scandinaves. Même la Suède et la Norvège ne sont qu'une faible partie de l'espace où se sont dispersées glaces et pierres du Kjölen et du Dovre. La Finlande, un tiers de la Russie d'Europe, toute l'Allemagne du Nord, le Danemark, la Néerlande, la plus grande partie de l'Écosse, les Färöer, l'Islande même sont comprises dans l'immense région de 3 ou 4 millions de kilomètres carrés dont les terres superficielles sont dues pour une grande part aux débris apportés de la Scandinavie. A l'exception de la fosse très profonde du Skager Rak, qui semble avoir été un fjord[1], les mers riveraines de la Scandinavie, dont la profondeur moyenne est si faible en comparaison de celle que présente l'Océan[2], sont les lits de tous ces anciens glaciers, et même en quelques endroits on a pu en reconnaître des traces directes au-dessous des rives actuelles. Les stries laissées par les glaces en mouvement se poursuivent sous le flot : à Carlskrona, M. Axel Erdmann les a nettement reconnues jusqu'à la profondeur de 7 mètres : plus bas, elles ont été oblitérées par les eaux ou recouvertes par les sables.

Déjà, depuis un demi-siècle, Esmark expliquait la dispersion des erratiques par la marche des glaciers scandinaves. En France, M. Charles Martins est le géologue qui le premier exposa la théorie de l'ancienne extension des glaces sur tout le nord scandinave; dès 1840, il soutenait cette opinion, combattue alors par des hommes tels que Berzelius et Murchison, mais acceptée désormais par tous les savants. Les traces de l'action glaciaire, stries, polis, moraines, blocs erratiques, sont trop visibles pour qu'il soit possible de les contester : il n'est pas de carte géologique de la Scandinavie où la forme des collines ne témoigne du passage des glaciers; il n'est guère de site où l'on ne reconnaisse, comme dans la plaine suisse ou sur les rives méridionales des lacs lombards, ces « paysages morainiques » si remarquables par leurs buttes, leurs levées de pierre recouvertes de verdure, leurs petits lacs et leurs marais épars dans la campagne. De même que dans toutes les régions recouvertes jadis par les glaces, on voit en Scandinavie des amas de boues glaciaires et des blocs erratiques en si grand nombre, qu'en maints endroits ils donnent

[1] Mohn, *Mittheilungen von Petermann*, XI, 1876.

[2]

Profondeur moyenne de la Baltique, d'après Otto Krümmel	. .	67	mètres.
» » la mer du Nord » »	. . . .	89	»
» » l'Océan » »	. . . .	3432	»

à toute la contrée une physionomie spéciale : on signale seulement ceux qui se distinguent par d'énormes dimensions, par une forme bizarre ou par l'oscillation de leur masse reposant sur une base étroite. Même de loin, le voyageur qui suit les côtes de la Norvège méridionale distingue parfai-

N° 21. — MONTAGNES DE HALLEBORG ET DE HUNNEBORG.



D'après la carte de l'état-major. Gravé par Erhard

Forêts remplies de blocs erratiques.

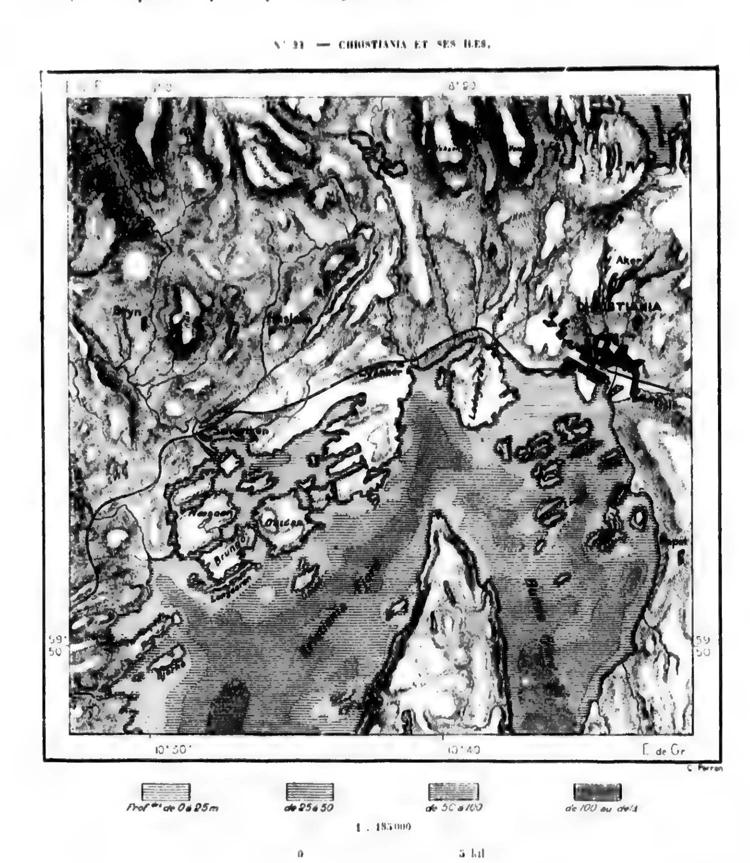
1 : 200 000

0 6 kil.

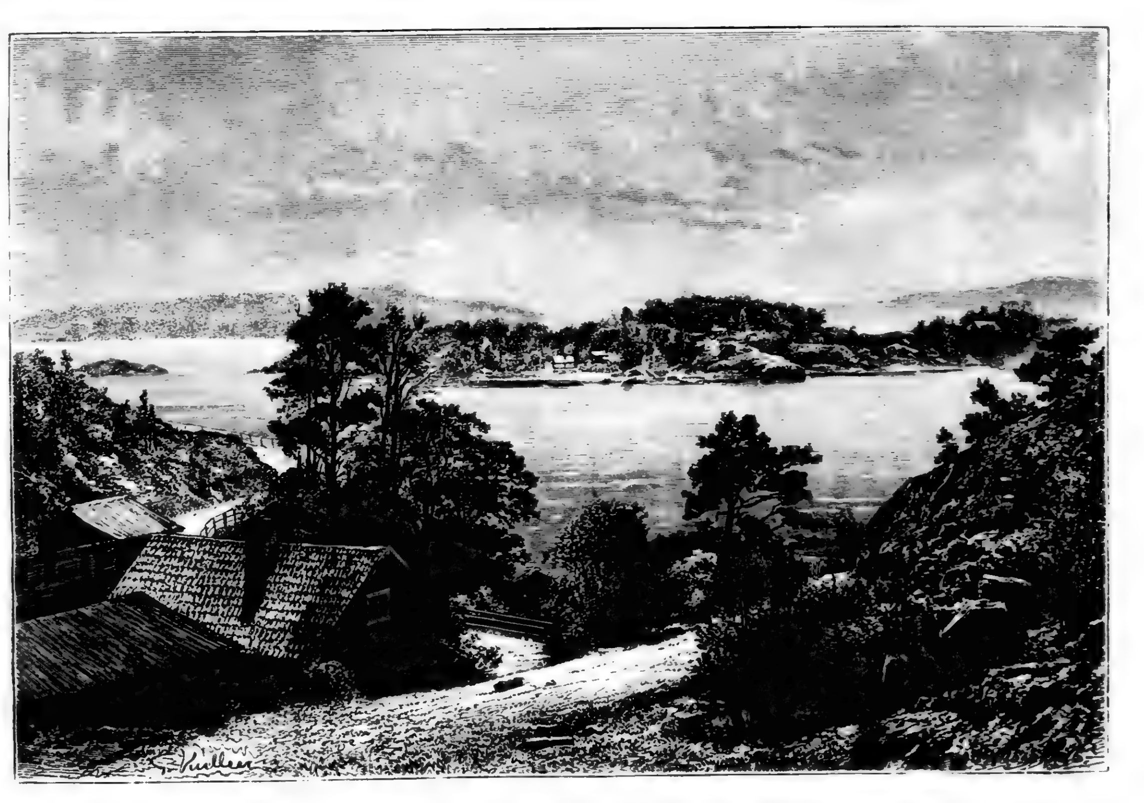
tement, à la forme arrondie des promontoires, à l'aspect « moutonné » des roches, à la physionomie générale de toute la contrée, que les glaces ont poli la pierre en glissant sur elle pendant des siècles. Dans l'intérieur de la Suède, des collines ont été comme rasées à une certaine hauteur : après en avoir gravi les pentes, on se trouve sur un plateau presque uni, dont la puissante masse glacée a fait disparaître les roches saillantes.

Ainsi usé par les glaciers, le pays a pris sur de vastes étendues un aspect des plus monotones. Même les tables de laves qui se sont épanchées sur les formations anciennes dans le voisinage des grands lacs ont quelque peu changé d'aspect depuis que les glaces en ont usé les saillies. On peut

N° 21. — CHRISTIANIA ET SES ILES.



citer en exemple les deux masses polygonales de Halleborg ou Halleberg et de Hunneborg ou Hunneberg, séparées l'une de l'autre par une étroite cluse, où passe le chemin de fer de Wenersborg à Jönköping. A peine a-t-on gravi les escarpements de l'une ou l'autre montagne, que l'on se trouve sur un plateau faiblement accidenté, parsemé de blocs erratiques, entre lesquels s'étendent des marais et des lacs.



ILES DU FJORD DE CHRISTIANIA

Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Frith.

Les ornières divergentes tracées par les glaces autour des massifs sont faciles à reconnaître, même en plusieurs endroits, à la vue d'une simple carte, sans que l'observateur ait à parcourir le terrain. Par l'ensemble de ses traits, la représentation de tel bassin fluvial raconte encore les phénomènes divers de la marche des glaciers : on voit leur lit, leurs berges, la marche qu'ils ont suivie, les résistances qu'ils ont rencontrées. Des îles, des archipels, limités nettement par les eaux qui les entourent, gardent encore les marques les plus visibles des burins qui les ont sculptés. Néanmoins, l'aspect de la contrée trompe quelquefois, et c'est à tort que l'on attribue à l'action des glaciers certains plissements parallèles de roches qui ont été ployées par l'effet de pressions latérales. Ainsi le groupe d'îles situé dans le fjord de Christiania, immédiatement à l'ouest de la capitale, se compose de terres toutes orientées dans le sens du nord-est au sud-ouest, toutes entaillées de criques et séparées de détroits ayant la même direction; les arêtes de ces îles, les chenaux des passages, les bancs de sable même affectent une disposition parallèle. Or les stries brisées par les anciens glaciers sont dirigées précisément à angle droit de tous ces plissements parallèles[1] (voir page 86).

S'il est facile désormais d'expliquer les stries des roches scandinaves, il est plus difficile de se rendre compte de la formation des *åsar*, levées de hauteurs diverses, de 6 à 60 mètres, qui se prolongent presque sans interruption à des distances considérables, même sur plus d'un degré de latitude. La direction moyenne de ces remparts sur le territoire suédois est celle du nord au sud et au sud-est, avec des ondulations serpentines à droite et à gauche, comme celles d'un fleuve; mais il existe aussi des åsar latérales, de moindre longueur, qui se ramifient diversement, tandis que les åsar principales se maintiennent égales, et généralement parallèles les unes aux autres. On signala d'abord les levées des åsar comme ayant été de prodigieuses moraines; mais on cherchait vainement le lit des glaciers qu'elles auraient bordés dans toute leur longueur, et les pierres qu'on y rencontre ne sont pas inégales et anguleuses comme celles qui tombent sur la glace et qu'elle rejette sur ses berges ou devant ses arches terminales. Berzelius avait raison de nier la relation directe de cause et d'effet entre les glaciers et les åsar[2].

Du moins les åsar sont-ils composés de matériaux que les glaces ont transportés jusqu'à une première étape, où les ont repris d'autres agents

[1] Th. Kjerulf, *Carte géologique;* — Albert Heim, *Notes manuscrites.*
[2] Th. Kjerulf, *Die Eiszeit*, traduction allemande de Hartung.

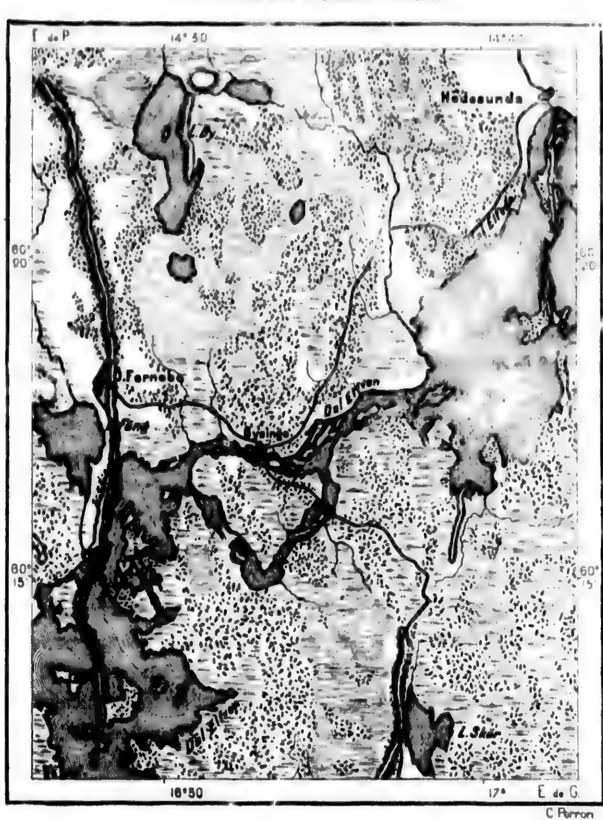
géologiques. De vastes dépressions ayant été comblées de débris par les glaces mouvantes, les eaux ont aussitôt commencé leur œuvre et creusé dans ces amas d'énormes sillons, où les pierres de l'amont n'ont cessé de se déplacer vers l'aval, en s'arrondissant par la friction, en se changeant en gravier et en sable. Ce sont là les matières dont se sont formées les åsar. M. Axel Erdmann pensait que les principaux remparts de ce genre étaient dus à l'action des eaux marines, qui, par l'effet des changements de niveau du sol, auraient repris les pierres des moraines charriées par les torrents[1]. Il est vrai que plusieurs åsar, notamment celui que l'on voit immédiatement au nord de Stockholm, sont recouverts de coquilles marines, des mêmes espèces que celles de la mer Baltique actuelle ; mais ces dépôts coquilliers sont tout à fait superficiels et se sont formés lors d'un abaissement temporaire du sol après l'époque glaciaire. Suivant les matériaux qui les composent en plus grande partie, les hautes levées des åsar sont connues sous les noms de *sandåsar* ou « faîtes de sable » et de *rullstenåsar* ou « faîtes de galets » ; mais toutes offrent des traces évidentes d'une stratification plus ou moins grossière, semblable à celle qui se fait constamment sous nos yeux dans l'eau courante ; il est aussi des åsar, paraît-il, qui reposent sur des moraines ; une formation nouvelle s'est ajoutée à la première. On rencontre également dans quelques åsar des entonnoirs (*åsgropar*), enfoncements circulaires ou elliptiques ayant jusqu'à 300 mètres de tour et davantage, et une profondeur variable de 3 à 20 mètres : le fond en est rempli d'argile, déposée jadis par les eaux tourbillonnantes. Dans l'ås de Strömsholm, on voit 39 de ces entonnoirs sur une distance d'environ 140 kilomètres[2]. Ces traces d'anciens remous ne sont-elles pas aussi le témoignage de l'action des eaux courantes, dont l'effort s'est déplacé par l'effet des obstacles qu'elles ont rencontrés et du changement continuel de leur lit[3]? En Norvège, où les pentes sont beaucoup plus rapides qu'en Suède et où par conséquent les cours d'eau avaient un moindre développement, des cirques montagneux à la mer, les åsar, connus dans le pays sous le nom de *raer*, ne se rencontrent qu'en petit nombre, et ces levées de création fluviale se sont pour la plupart, d'après M. Kjerulf, confondues avec les moraines. Le mot norvégien *aas* s'applique à toutes les hauteurs, même aux sommets rocheux.

L'ås le plus connu de la Scandinavie et le plus souvent décrit est cette

[1] Ch. Martins, *Bull. de la Soc. Géol.*, 1845, 1846 ; — Robert Chambers, *Edinburgh New Phil. Journal*, 1853 ; — Axel Erdmann, Carte géologique de la Suède.
[2] A. Erdmann, *Exposé des formations quaternaires de la Suède.*
[3] Törnebohm, *Notes manuscrites.*

longue chaîne qui, sous divers noms, Brunkebergs ås, Långåsen, et d'autres encore, court, sur une longueur de plus de 100 kilomètres, du littoral

N° 15. — ÅSAR DANS LE BASSIN DU DAL-ELF.



Forêts semées de blocs erratiques.

1 : 170 000

0 — 10 kil.

baltique, au sud de Stockholm, jusqu'aux environs d'Upsala. Des rives de la mer jusqu'au lac Wettern, près d'Askersund, on ne trouve pas moins de huit åsar principales, sans compter les ramifications secondaires qui s'y rattachent, et parmi elles il en est qui dépassent notablement en lon-

gueur l'ås de Brunkeberg. Des bords du lac Mälaren, près d'Enköping, on peut suivre un de ces cordons d'anciens galets à 300 et 340 kilomètres dans la direction du nord. Les routes empruntent d'ordinaire les faîtes des åsar ou en longent les talus, afin d'éviter les marais ou les terres détrempées qui s'étendent à droite et à gauche; pour la traversée des lacs, des åsar surgissant au-dessus des eaux sont des levées naturelles que les voyageurs peuvent rejoindre facilement par quelques coups de rame. Dans le Mälaren, toute la partie occidentale du lac est presque entièrement séparée du grand bassin par un de ces remparts d'une régularité singulière.

V

La formation des åsar et le dépôt d'alluvions marines sur des terres actuellement émergées témoignent des mouvements qui ont agité le sol de la Scandinavie depuis l'époque glaciaire. D'abord les terrains s'affaissèrent et le niveau de la mer s'éleva, relativement aux plages, de 150 et de 200 mètres, même en quelques endroits de plus de 300 mètres, ainsi que le prouvent les dépôts d'origine marine avec des restes d'animaux arctiques reposant sur des roches striées par les glaces. Puis il se fit un mouvement en sens inverse et le sol s'exhaussa, ramenant à l'air libre les åsar qu'avaient déposées précédemment les courants d'eau. Pendant ces alternatives de niveau, le relief de la Scandinavie dut changer, les contours des îles et des péninsules émergées ne ressemblant pas toujours à ceux des terres que la mer avait englouties. C'est ainsi qu'une vaste région silurienne qui s'étendait, aux premiers temps de l'époque glaciaire, le long du rivage suédois, immédiatement au nord et au nord-ouest de l'archipel d'Aland, n'émergea pas lors de la réapparition des plaines littorales de la Baltique. L'ancienne existence de ce territoire silurien est rappelée par les blocs nombreux de calcaire et de grès que les glaciers ou les glaces flottantes ont transportés au loin vers le sud, jusque dans le voisinage de Stockholm; elle est rappelée surtout par le sol très fertile, d'origine calcaire, qui recouvre toute la partie du littoral entre Gefle, Westerås et Stockholm. Cette terre féconde provient de l'érosion continuelle par les glaces flottantes des couches de calcaire, d'argile et de schistes qui jadis occupaient la région maritime actuelle, à l'orient de Gefle[1].

[1] Axel Erdmann, *Exposé des formations quaternaires de la Suède.*

Les dépressions, les soulèvements du sol sont en maints endroits des faits d'une telle évidence que nul géologue ne pouvait nier l'ancien exhaussement des plaines scandinaves; mais la croyance aux brusques révolutions terrestres, aux cataclysmes, était générale autrefois, et tous pensaient que les changements de niveau entre la terre et les mers étaient l'œuvre d'un jour et coïncidaient avec une transformation de toute l'économie planétaire. L'étonnement fut grand quand les premiers observateurs parlèrent d'un déplacement continu des rivages s'accomplissant avec une extrême lenteur, et les savants les plus éminents, attachés aux idées qu'ils avaient professées et qui avaient fait leur réputation, repoussèrent longtemps comme une hérésie la nouvelle hypothèse qui leur était soumise. Cependant, depuis un temps immémorial, les paysans et les pêcheurs des rives du golfe de Botnie avaient reconnu l'accroissement graduel de leurs côtes et l'amoindrissement des eaux; les vieillards montraient les divers points du littoral où la mer venait affleurer pendant leur enfance et, dans l'intérieur des terres, les plages tracées jadis par les flots. D'ailleurs les noms de lieux, la position plus ou moins continentale de ports abandonnés, d'édifices construits autrefois sur le rivage, les débris de bateaux trouvés loin de la mer, enfin les monuments écrits et quelques passages des chants populaires ne pouvaient laisser aucun doute sur la retraite des eaux marines. La première Luleå, fondée par Gustave-Adolphe, avait paru se déplacer de plusieurs kilomètres vers l'ouest dans l'espace d'un siècle et demi : de port, elle était devenue bourgade champêtre et il fallut reconstruire à l'est une nouvelle ville[1]. En 1730, Celsius, le premier, se crut autorisé, par la comparaison de tous les témoignages recueillis, à émettre l'hypothèse, non d'un soulèvement du sol de la Scandinavie, mais d'un abaissement graduel de la Baltique, dans la proportion d'un peu plus d'un centimètre par an. Il fut accusé d'impiété par les théologiens de Stockholm et, même dans le Parlement, les deux ordres du clergé et des bourgeois condamnèrent son abominable proposition[2]. Pourtant un point de repère taillé en 1731 par Celsius et Linné à la base d'un rocher de l'île Löfgrund, non loin de Gefle, révéla, treize ans plus tard, une différence de niveau évaluée à 18 centimètres. En 1749, un voyageur maintenant oublié, l'autrichien Hell, affirmait aussi que la surface de l'Atlantique boréal s'abaissait près du cap Nord, autour de l'île Maasö[3].

[1] Leopold von Buch, *Reise durch Norwegen und Lappland.*
[2] Anton von Etzel, *Die Ostsee.*
[3] Oscar Peschel, *Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde.*

Actuellement, il serait impossible de repousser dans son entier l'hypothèse de Celsius, d'après laquelle l'émersion des côtes de la Scandinavie du nord serait due à l'abaissement du niveau de la Baltique. On sait que la surface de la mer n'est pas d'une parfaite régularité géométrique, et que les eaux sont plus ou moins hautes dans certains parages, par l'effet d'attractions locales des montagnes ou des couches profondes : ainsi, dans la Baltique même, les mesures trigonométriques exactes ont établi qu'elle est d'un demi-mètre environ plus haute sur les rivages de Memel que sur ceux de Kiel et d'Eckernförde [1]. Toutefois, ainsi que l'avait déjà dit Lazzaro Moro, il y a plus d'un siècle, c'est la terre et non point la mer qui est surtout l'élément mobile et changeant : c'est elle qui se soulève et s'abaisse relativement au niveau peu mobile de l'Océan. En 1807, Léopold de Buch le premier renversa l'hypothèse de Celsius et proclama que la masse entière de la Scandinavie s'élève d'un mouvement séculaire au-dessus des mers environnantes. Depuis cette époque, les géologues ont reconnu des phénomènes d'exhaussement sur de nombreux rivages, dans l'ancien et dans le nouveau monde, et jusque parmi les îles de l'Océanie; mais la Scandinavie est toujours celle de toutes les contrées où l'on a fait le plus grand nombre d'observations sur les mouvements du sol : elle est le type auquel sont comparées toutes les autres terres soulevées avec lenteur [2].

Les débris maritimes qui témoignent de l'apparition récente des terres scandinaves se rencontrent en beaucoup d'endroits. Des ossements de cétacés ont été découverts çà et là dans l'intérieur. En 1860 notamment, on trouva au nord-est de la ville de Warberg, près du lac Weselången, à l'altitude d'environ 20 mètres, des restes qui furent reconnus par M. Lilljeborg comme ayant appartenu à une baleine mysticetus. Des bancs de coquillages modernes contournent les flancs des collines ou des montagnes à des hauteurs diverses et jusqu'à 178 mètres d'altitude, non loin de Trondhjem [3]; toutefois, il faut le dire, les coquilles marines que l'on trouve sur ces terrasses, à divers étages, n'appartiennent pas toutes exactement à la même faune. Les lits les plus élevés sont composés d'espèces de la zone arctique, dont les congénères vivent encore sur les côtes du Spitzberg; plus bas, les couches consistent en espèces d'une faune moins glaciale, et près du rivage les coquilles sont exactement les mêmes que celles des mers voisines. Ainsi peut se mesurer l'améliora-

[1] *Mittheilungen von Petermann*, 1875, p. 220.
[2] Lyell, *Rise of Land in Sweden*, Philosophical Transactions, 1835.
[3] Th. Kjerulf; — Mohn, *Nyt Magazin for Naturvidenskaberne*. Christiania, 1876.

tion graduelle du climat pendant toute la période d'exhaussement qui se continue encore pour la Scandinavie[1].

Les traces du soulèvement récent des côtes sont en maints endroits parfaitement visibles de la mer : des îles, des promontoires portent encore à des hauteurs diverses les ceintures émergées des anciennes plages. L'ancienne berge de Trondhjem est assez nettement marquée pour que de la ville on puisse la suivre du regard sur le flanc de la montagne. Mais c'est principalement sur le littoral du Finmark que l'on peut reconnaître sans peine les hauts rivages abandonnés, la vue n'étant point arrêtée par les arbres et les broussailles. Au-dessus de Vadsö, ville riveraine du Varanger-fjord, on voit se succéder sur les flancs du plateau d'énormes degrés, semblables aux marches d'un escalier : ce sont des plages délaissées, dont l'une n'a pas moins de 745 mètres de largeur, et qui sont couvertes de cailloux, en tout semblables à ceux de la rive actuelle, quoique revêtus de mousse et légèrement rongés par les intempéries. Tromsö, la capitale de la province du nord, est elle-même bâtie sur une plage soulevée, où se trouvent des lits entiers de coquillages des espèces qui habitent maintenant la mer voisine. Au-dessus de cette plage exhaussée, que le regard suit comme une ligne blanche, sur tout le pourtour des îles et de la terre ferme, on distingue nettement une autre terrasse dont la hauteur, relativement à la première, varie de 4 à 6 mètres et où se sont construites la plupart des maisons de pêcheurs : sur cette ancienne grève, les coquillages sont aussi très nombreux. Enfin, à 12 mètres plus haut, on remarque une autre plage d'érosion, mais celle-ci est en partie recouverte par les éboulis des roches supérieures.

Sur les rives suédoises de la Baltique, le mouvement d'émersion est le plus rapide du côté du nord. Tandis qu'à l'extrémité septentrionale du golfe de Botnie le soulèvement est évalué à $1^{m},60$ par siècle, il ne serait plus que d'un mètre par le travers des îles d'Aland, et, vers Kalmar, le niveau relatif de la terre et de la mer ne changerait point. La pointe terminale de la Scanie, qui se relève peut-être maintenant[2], paraît s'être enfoncée graduellement sous les eaux de la Baltique. Plusieurs rues des villes de Trelleborg, Ystad, Malmö, ont déjà disparu : cette dernière s'est abaissée de $1^{m},50$ depuis les observations faites par Linné, et la côte a perdu en moyenne une zone de 30 mètres de large. Des forêts immergées

[1] Sven Lovén, *Mémoires de l'Acad. des Sciences de Suède*, 1839, 1846 ; — Nilsson, *Les Habitants primitifs de la Scandinavie.*

[2] Axel Erdmann, *Geol. Förenis i Stockholm Förhandl.*, t. I, p. 93. — Jentzsch, *Physisch-œkonomische Gesellschaft zu Königsberg*, 1875, n° 2.

et des couches de tourbe que l'on trouve à une certaine distance des plages actuelles, et où l'on a recueilli des objets en métal, ont fait penser aux géologues que depuis le neuvième siècle la dépression a été de 4 à 5 mètres. Ils ont pu comparer la péninsule, du moins dans toute sa partie orientale, à un plan solide tournant autour d'une charnière, située dans le voisinage de Kalmar. Grâce à ce mouvement, le golfe de Botnie s'épancherait avec lenteur dans le bassin méridional de la Baltique, et si l'élévation du fond continuait de s'accomplir avec la même régularité que depuis le milieu du siècle dernier, trois ou quatre mille années suffiraient pour changer en isthme l'archipel des Qvarken, voisin de l'embouchure de l'Umeä, et pour faire un lac d'eau douce de toute la partie septentrionale du golfe.

Mais sur les côtes de la Norvège le mouvement est loin de présenter la même régularité et nulle part il ne paraît être aussi rapide que dans le Norrland suédois : il semble même que le phénomène d'élévation n'a pas eu lieu en plusieurs endroits du littoral norvégien, même dans le nord. Ainsi l'île de Tiötö, dont parlent les sagas, est de nos jours une grande île basse, comme aux premiers temps de l'histoire de Norvège ; d'après Keilhau, l'élévation de l'île de Munkholmen, près de Trondhjem, ne peut avoir dépassé 6 mètres pendant les dix derniers siècles, car les vieilles constructions qu'elle porte furent certainement élevées au-dessus de la mer ; enfin un écueil de la baie de Trondhjem, sur lequel un nageur pouvait prendre pied du temps des premiers vikings, se trouverait encore à la même profondeur au-dessous de l'eau. A Christiania, d'après Eugène Robert, l'exhaussement aurait été nul depuis trois cents ans ; mais d'autres ont trouvé une poussée de 31 centimètres par siècle pour Moss et les rives du fjord[1]. Du reste, les anciennes grèves qui se prolongent sur les flancs des montagnes du littoral norvégien ne se maintiendraient pas toutes à la même altitude. Celle de Trondhjem est, d'après Kjerulf, d'une horizontalité parfaite ; mais les mesures dues à M. Bravais ont prouvé que les lignes d'érosion de l'Alten-fjord, près de Bossekop, ne sont point parallèles et que les masses rocheuses situées vers le fond des golfes ont été le plus énergiquement soulevées[2]. A l'extrémité orientale du fjord, les deux banquettes superposées se trouvent respectivement à 67^{m},4 et à 27^{m},7 au-dessus du niveau de la mer, tandis que ces grèves, s'abaissant progressivement vers l'entrée, n'y sont plus qu'aux altitudes de 28^{m},6 et de 14^{m},1. De même que pendant la période actuelle, les oscillations qui se sont pro-

[1] T. Kjerulf, *Stenriget og Fjeldläeren.*
[2] *Voyage en Scandinavie,* à bord de la *Recherche.*

duites dans la masse de la péninsule Scandinave pendant la période glaciaire ont été fort inégales. Tandis que sur le penchant septentrional du plateau du Småland et de la Vestrogothie les argiles de formation sous-marine se montrent en plages à 200 ou 230 mètres au-dessus du niveau de la mer actuelle, elles ne se trouvent qu'à 58 mètres environ dans le Halland méridional et sur les frontières méridionales du Småland; en Scanie enfin, on les voit à des hauteurs variables de 15 à 30 mètres[1].

Les périodes de soulèvement ont dû être interrompues souvent par des âges de repos plus ou moins longs, car si la plupart des terrasses sont des moraines égalisées par les flots et d'anciens deltas d'alluvions apportées par les rivières de l'intérieur[2], il en est aussi que les flots ont creusées dans l'épaisseur du rocher. Or de pareilles échancrures ne peuvent avoir été taillées dans la pierre dure que par un travail prolongé pendant un nombre considérable de siècles : des roches émergeant avec lenteur n'auraient pu être que faiblement usées à la surface[3]. Comment expliquer aussi, autrement que par un long temps d'arrêt dans le soulèvement du littoral, les « marmites de géants » ou *jättegryter*, que les pierres tournoyant sous l'action du flot marin ont pu creuser à une si grande profondeur dans certains bancs de granit ou de schiste? A l'ouest de Lindesnæs, près de l'embouchure du Sire-elv, une de ces banquettes, nivelée par le heurt des vagues, se continue dans l'intérieur de la roche compacte par une série de marmites ovales d'une régularité parfaite, forées horizontalement dans la paroi, et l'une d'elles jusqu'à 8 mètres. La roche n'a-t-elle pas dû longtemps garder son niveau pour que les eaux aient pu terminer ce travail géologique! Toutefois il importe de savoir si elle ne présente pas en cet endroit des points faibles où le flot a pu facilement pénétrer. D'après Lyell[4], qui ne peut du reste s'appuyer que sur des conjectures, le soulèvement de la côte norvégienne représenterait une période d'au moins 24 000 ans. M. Kjerulf croit que le mouvement d'élévation a été beaucoup plus rapide[5]. Les nombreuses cascades du littoral et la grande profondeur des fjords rendent cette hypothèse plausible. Depuis la fin de l'époque glaciaire, les torrents n'ont pas encore eu le temps d'égaliser leurs lits et de combler les gouffres profonds des golfes dans lesquels ils se jettent.

L'opinion la plus commune parmi les géologues scandinaves est que

[1] Axel Erdmann, *Exposé des formations quaternaires de la Suède.*
[2] Sexe, *On the rise of land in Scandinavia.*
[3] H. Mohn, *Strandlinier i Norge;* Nyt Magazin for Naturvidenskaberne. Christiania, 1876.
[4] *Antiquity of Man.*
[5] *Om Terrasserne i Norge og deres Betydning for Tidsregningen tilbage til Istiden.*

la pression des forces intérieures n'agit pas d'une manière générale du sud au nord de la péninsule, mais qu'elle se produit par ondulations, en laissant entre les diverses régions d'exhaussement des espaces intermédiaires immobiles ou du moins très lentement soulevés[1]. Mais cette théorie ne peut être définitivement mise hors de doute que par l'observation rigoureuse et la comparaison des points de repère fixés en diverses parties du littoral maritime et sur le bord des lacs de l'intérieur. Depuis 1852, on étudie jour par jour le niveau moyen de la mer et de la plaine scandinave sur treize points de la côte et sur les bords du Mälaren, du Hjelmaren, du Wettern et du Wenern. Grâce à ces mesures précises, qui jusqu'à maintenant ont paru constater l'inégalité de la poussée, l'on pourra tôt ou tard se rendre compte des ondulations du sol et savoir dans quelle mesure les montagnes de la Scandinavie participent aux mouvements du socle maritime qui les porte.

Quelle est la cause des exhaussements du sol, reconnus pour la première fois en Scandinavie? Faut-il y voir un phénomène local, sans rapport direct avec les autres frémissements du sol européen, ou bien un fait dépendant de la grande vie planétaire? Plusieurs causes agissent-elles ensemble, tantôt se neutralisant, tantôt s'ajoutant l'une à l'autre? Le temps n'est pas venu de répondre avec certitude. Oscar Peschel[2] se demandait si les oscillations de la Scandinavie ne proviennent pas des changements de volume que subissent incessamment les silicates des roches. En se cristallisant, les silicates occupent un moindre espace; ils se contractent et toute la masse surincombante s'abaisse; mais sous l'influence de l'acide carbonique, dégagé par les innombrables organismes de la mer, les roches se gonflent de nouveau[3], et le continent est soulevé. C'est ainsi, grâce aux infiniment petits de l'Océan, que les terres monteraient peu à peu au-dessus des eaux.

VI

L'inégalité des oscillations qui se produisent sous le sol de la Scandinavie est probablement l'une des grandes causes de l'état d'inachèvement dans lequel se trouvent encore les versants maritimes de la contrée. Le principal travail géologique des eaux courantes est de régulariser les pentes

[1] Axel Erdmann, *Observations sur les variations du niveau de la mer*, Mém. de l'Acad. des Sciences de Suède, 1856.
[2] *Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde.*
[3] Bischoff, *Lehrbuch der chemischen und physikalischen Geologie.*

en leur donnant une courbe parabolique de la source à l'embouchure. Les différences des terrains, les oscillations du sol, les mille phénomènes entremêlés de la vie planétaire n'ont pas permis à un seul fleuve de la Terre l'accomplissement définitif de son œuvre; mais nulle part l'irrégularité des lits fluviaux n'est plus grande qu'en Scandinavie : ces lits ne forment qu'une succession de gradins, et non une courbe régulière, indiquant l'œuvre prolongée de l'eau courante. L'inégale poussée du sol émergé explique, au moins en partie, la formation de tant de bassins lacustres[1].

Déjà, nous l'avons vu, les étangs et les lacs sont nombreux sur les plateaux norvégiens et dans les hautes vallées qui servent de cols entre les deux versants. Du côté de l'Atlantique boréal, les escarpements ont trop peu de largeur pour retenir beaucoup de lacs dans leurs vasques de granit, et ceux qui s'étendent à la base ne sont que des fragments découpés des fjords; mais sur le versant suédois et sur les pentes norvégiennes tournées vers le Kattegat et le Skager Rak, les bassins emplis d'eau parsèment le sol en multitudes. La Finlande méridionale est la seule contrée d'Europe où ils soient plus nombreux en proportion. C'est au treizième de la superficie totale de la péninsule que l'on évalue la surface couverte de lacs dans la Scandinavie[2]; mais dans certaines régions de la Suède, notamment dans le Södermannland, entre Stockholm et Norrköping, les lacs et les étangs occupent une si grande partie de ce territoire qu'on s'habitue à les rencontrer dans toutes les directions : « on n'y fait pas plus attention qu'aux arbres dans la forêt. » « Lorsque Dieu sépara la terre de l'eau, dit un proverbe, il oublia le Södermannland. » De même, presque toute la Suède méridionale est restée à l'état de chaos : la surface lacustre y occupe plus de la huitième partie du sol. La plupart des lacs n'ont point de maisons sur leurs bords; des forêts silencieuses de sapins, de bouleaux et de chênes, d'où s'élève rarement un chant d'oiseau, réfléchissent leur branchage dans l'eau verdâtre ou rougie par le tannin des bruyères; des champs de roseaux occupent les bancs du littoral, tandis qu'ailleurs des blocs tombés des rochers voisins montrent leurs têtes au-dessus de la surface; aucune voile n'anime l'étendue solitaire des eaux : une barque attachée au rivage, une cabane dans une clairière voisine, c'est là tout ce qui rappelle le séjour de l'homme.

[1] Hartung, *Beitrag zur Kenntniss von Thal- und Seebildungen*, Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde, nos 4 et 5, 1878.

[2]
Lacs de la Suède	42 570	kil. carrés,	soit	1/10	du territoire.
» Norvège	15 230	»	»	1/20	»
Lacs de la presqu'île Scandinave	57 800	kil. carrés,	soit	1/13	du territoire.

Il est certain que l'étendue des eaux stagnantes a considérablement diminué depuis l'époque historique, en partie par le travail des rivières qui ont abaissé des seuils de rochers et déblayé des moraines et des åsar, en partie par le labeur de l'homme qui a creusé çà et là des fossés de dessèchement. Les débris d'enceintes fortifiées que l'on rencontre si nombreux au sommet des collines et des promontoires sont maintenant entourés de tourbières, de marais et de prairies marécageuses : un examen attentif de ces terres basses en voie de comblement montre qu'elles étaient jadis des lacs ou des golfes navigables et l'on y a même trouvé des restes d'embarcations. Les enceintes fortifiées étaient donc, au moins partiellement, défendues par les eaux[1]. Dans une contrée si riche en lacs, en étangs, il était tout naturel de s'établir dans une île ou dans une péninsule pour se mettre à l'abri des incursions soudaines : c'est ainsi, par des postes insulaires, que presque toutes les villes suédoises ont commencé.

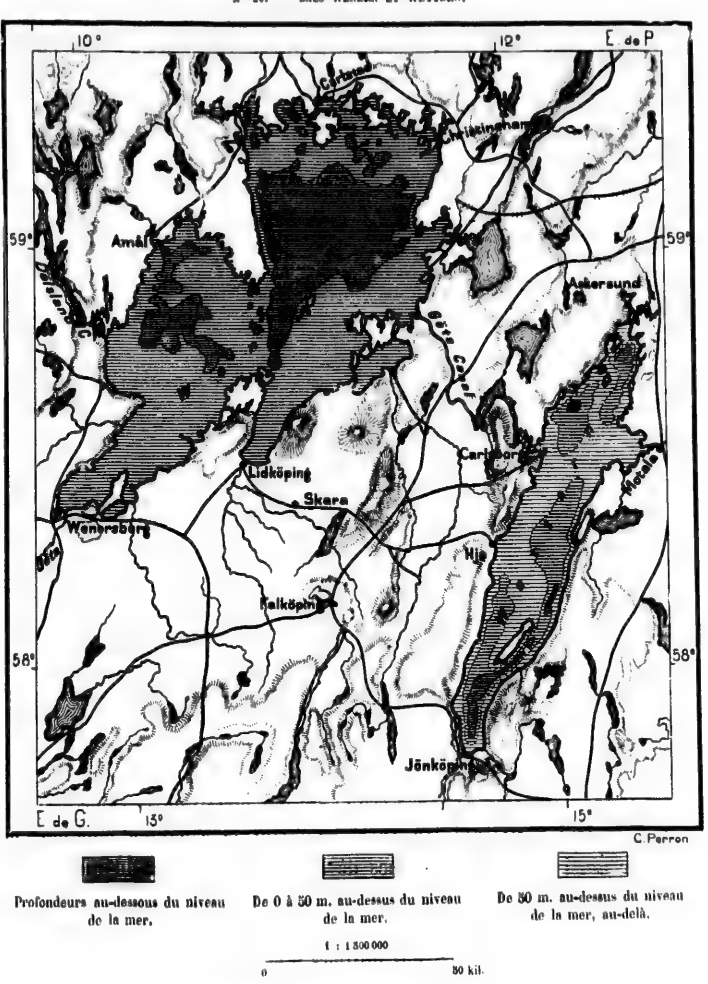
Les plus grands lacs de la Suède sont eux-mêmes un exemple de l'assèchement graduel qui se fait en Scandinavie. Jadis unis, ils formaient un détroit entre la mer du Nord et la Baltique : d'anciennes plages couvertes de fossiles en sont la preuve. On a trouvé des huîtres sur la rive méridionale du lac Mälaren et en beaucoup d'autres endroits de la Scandinavie orientale, indice certain que des mers ayant au moins 17 parties de sel sur 1000 parties d'eau lavaient autrefois les rivages de la contrée[2]. Une des îles du lac, Björkö, était naguère parsemée d'ossements d'oiseaux de mer, aussi bien conservés que si l'île, encore environnée d'eaux marines, venait d'être abandonnée par les mouettes couveuses[3]. Bien plus, dans les profondeurs des lacs vivent de petits animaux d'origine océanique dont l'organisme s'est adapté peu à peu à l'eau douce qui remplaça par degrés l'eau salée dans les cavités lacustres[4]. Même le lac norvégien Mjösen, qui se trouve pourtant bien éloigné du détroit marin dont le Wettern et le Wenern faisaient partie, renferme dans ses abîmes une espèce animale, *mysis relicta*, qui témoigne d'une ancienne communication avec les mers voisines, aussi froides alors que l'est de nos jours l'océan Arctique.

Désormais séparés du flot marin par des isthmes graduellement élargis, les grands bassins lacustres qui partagent la Suède en deux régions distinctes se sont élevés avec l'ensemble de la contrée, et maintenant leur

[1] Axel Erdmann, *Exposé des formations quaternaires de la Suède.*
[2] Von Baer, *Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, tome IV, 1862.
[3] Stolpe, *Revue d'Anthropologie*, tome II, n° 3, 1873.
[4] Sven Lovén ; — Sars ; — Charles Martins.

niveau est supérieur à celui de la mer, bien que le lit de la plupart d'entre eux se trouve encore au-dessous de la surface de la Baltique. Le Wenern, le

N° 26. — LACS WENERN ET WETTERN.



Profondeurs au-dessous du niveau de la mer. — De 0 à 50 m. au-dessus du niveau de la mer. — De 50 m. au-dessus du niveau de la mer, au-delà.

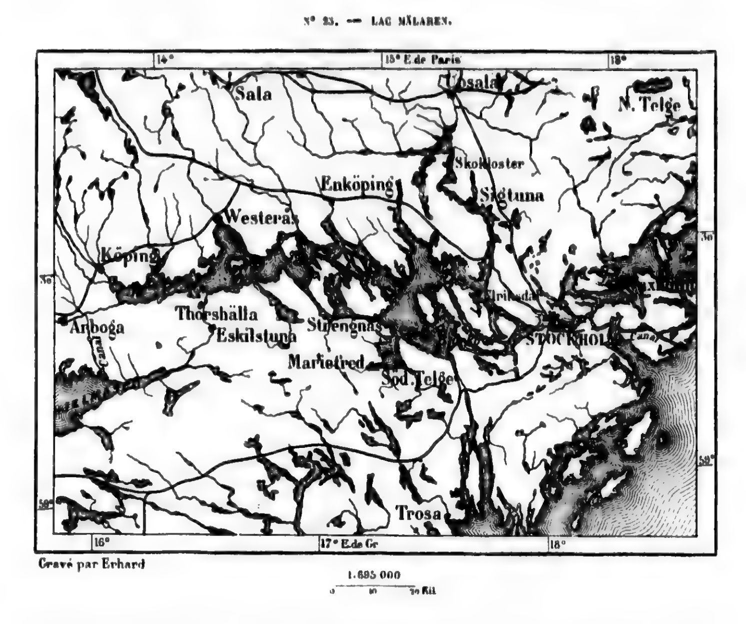
1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

plus vaste des lacs scandinaves, puisqu'il comprend à lui seul un dixième de toutes les eaux intérieures de la Scandinavie, est à l'altitude moyenne de plus de 44 mètres ; mais dans ses parties les plus profondes la sonde a

mesuré 89 mètres. Comparé au Léman, le Wenern est un réservoir de deux à trois fois plus considérable par sa contenance, mais il ne formerait que le quart du Ladoga. Le Wettern, deux fois plus élevé que le Wenern, est aussi plus creux : le fond du lit, à 126 mètres, est encore de 38 mètres inférieur au niveau des mers environnantes. Le Hjelmaren, plus rapproché de la Baltique et supérieur de 23 à 24 mètres seulement à la surface marine, est le seul des grands lacs de l'ancien détroit qui n'atteigne pas dans ses profondeurs l'altitude du plan maritime : il n'a que 18 mètres dans les

N° 23. — LAC MÄLAREN.



Gravé par Erhard

1 : 685 000

0 10 20 Kil.

parties les plus creuses de son bassin. Aussi pourrait-on le vider entièrement dans le lac Mälaren, en approfondissant le canal de jonction, et conquérir ainsi plusieurs centaines de kilomètres carrés : du moins travaille-t-on à réduire de 2 mètres le niveau du lac et à le régler au moyen d'un barrage, qui laissera échapper au besoin plus de 150 mètres par seconde ; grâce à ces travaux, des milliers d'hectares de terre seront soustraits aux inondations[1].

Quant au lac Mälaren, il n'est pas encore entièrement séparé de la mer :

[1] Djurklou. *Hjelmaresänknings-frågan i sitt sista skede.*

il est toujours golfe par l'une de ses extrémités, et quand les vents d'est soutiennent le niveau des eaux lacustres, un courant maritime, l'*uppsjö*, fait pénétrer un peu d'eau saline dans la partie orientale du Mälaren. Avec ses nombreux détroits, ses treize cents îles, îlots ou récifs, cette mer intérieure doit être considérée, non comme une seule nappe d'eau, mais comme un ensemble de bassins séparés ayant chacun son niveau propre, légèrement différent de celui des autres. Il se compose en réalité de quatre biefs, disposés de l'ouest à l'est comme les degrés d'un escalier. Le degré supérieur, qui est le bassin de Köping, est à une hauteur moyenne dépassant de 74 centimètres le niveau de la Baltique; le deuxième bassin, celui des fjords de Westerås, est à l'altitude de 60 centimètres; la nappe du Björkfjärd se trouve à la cote moyenne de 45 centimètres, tandis que le bassin oriental, qui baigne la ville de Stockholm, le Riddarfjärd, est d'un pied en moyenne, soit environ 29 centimètres, au-dessus de la Baltique[1]. Des åsar ou levées de galets séparaient autrefois les divers bassins; mais ils ont été rompus par la pression des eaux, et le dédale des criques du Mälaren s'est trouvé réuni en un seul lac. Un courant fluvial, que les petites embarcations ne pourraient vaincre, et qu'il a fallu contourner par une écluse, se porte incessamment du Mälaren vers la mer sous les ponts de Stockholm.

Outre les bassins lacustres de la Suède méridionale, on compte encore dans le reste de la Scandinavie 35 lacs occupant chacun la surface de plus de 100 kilomètres carrés. Dans le nombre, il en est même plusieurs qui dépassent le Hjelmaren en étendue[2] : tels sont ceux d'où s'écoulent les principales rivières descendant vers la Baltique, le Torneä Träsk, le Luleä Jaur, le Stor Afvan, le Storsjö suédois, le Siljan, « œil bleu de la Dalécarlie »;

[1] A. Erdmann, *Exposé des formations quaternaires de la Suède.*

[2] Principaux lacs de la Scandinavie :

		Surface.	Altitude.	Profondeur extrême.
Wenern	(Suède)	5568 kil. car.	44 mètres.	90 mètres.
Wettern	»	1899 »	88,2 »	126 »
Mälaren	»	1163 »	0,74 »	59 »
Lulea Jaur	»	907 »	376 »	?
Stor Afvan	»	820 »	419 »	?
Tornea-träsk	»	528 »	346 »	?
Storsjö	»	500 »	300 »	?
Hjelmaren	»	480 »	23,5 »	18 »
Siljan	»	556 »	169 »	128 »
Mjösen	(Norvège)	364 »	121 »	451 »
Alte Vand	»	269 »	516 »	?
Rands-fjord	»	131 »	130 »	?
Tyri-fjord	»	131 »	64 »	281 »

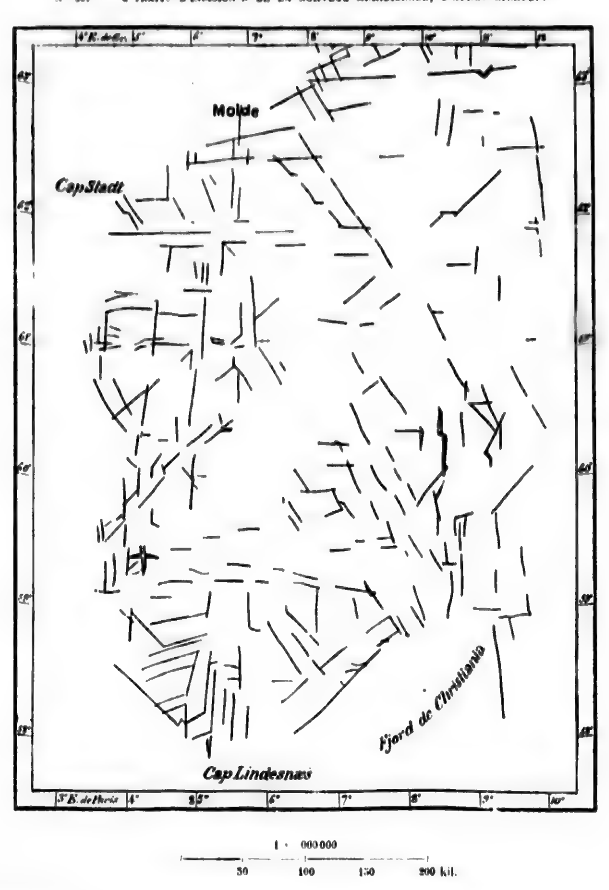
mais la plupart de ces lacs, éloignés des régions populeuses, n'ont pas encore été explorés avec soin et la profondeur en est inconnue. Le plus grand lac de la Norvège, le Mjösen, est l'un des mieux étudiés de l'Europe, grâce au voisinage de Christiania, et les fonds en ont été mesurés : dans la partie la plus creuse du réservoir on a jeté la sonde à 451 mètres. Le niveau du lac se trouvant à 121 mètres, la partie la plus basse du lit est à 330 mètres au-dessous de la surface maritime : ce bassin d'eau intérieure, ancien golfe protégé des alluvions par les glaces qui l'emplissaient jadis, est resté plus profond que ne le sont la Baltique et la mer du Nord. En hiver, tous les lacs scandinaves sont couverts d'une dalle glacée, qui se maintient pendant une moyenne de cent à deux cents jours, suivant la latitude de la contrée et la rigueur de l'hiver ; mais il est très rare que même les étangs et les petits lacs sans profondeur gèlent jusqu'aux pierres du lit : peu de temps après que la première glace s'est formée, les nuages apportent d'ordinaire une grande quantité de neige qui défend les eaux profondes contre le froid et sauve ainsi de la mort les tribus des poissons. De longues fentes s'ouvrent çà et là dans la couche glacée et laissent pénétrer l'air dans le réservoir caché. Au printemps, le souffle des vents tièdes et l'agitation des flots rompent entièrement la glace, des allées d'eau libre y serpentent à perte de vue, puis les glaçons intermédiaires diminuent peu à peu d'étendue, et bientôt les embarcations se hasardent sur le flot devenu libre.

Les lacs, fjords intérieurs, se distinguent comme les fjords par la régularité géométrique de leur orientation. Plusieurs se succèdent dans une même fissure ; d'autres se rencontrent ou même se traversent à angles brusques. En examinant l'ensemble de la contrée, on voit nettement ces « traits d'incision » dont parle Kjerulf et qui découpent toute la Norvège méridionale en plaques inégales : on dirait une feuille de mica aux cristaux indistincts. Suivant le croisement des traits, les lacs se groupent en figures diverses : c'est ainsi qu'à l'angle sud-occidental de la Norvège, ils limitent des espaces triangulaires (voir la figure 27) ; dans le Telemarken, ils forment un bizarre polygone (voir la figure 28) où la direction de chaque incision se trouve représentée par un *vand* d'eau pure.

Les rivières alimentées par les innombrables lacs de la Scandinavie consistent elles-mêmes pour la plupart en un enchaînement de lacs de toute forme et de toute grandeur, tantôt se rétrécissant entre deux parois, tantôt s'épanchant au loin dans les campagnes en baies et en lacs latéraux.

Tous les lits fluviaux de la Suède et de la Norvège roulent une quantité d'eau très considérable, proportionnellement à la surface de leur bassin. Trois conditions favorables au maintien d'un débit abondant sont

N° [illegible]. — « TRAITS D'INCISION » DE LA NORVÈGE MÉRIDIONALE, D'APRÈS KJERULF.



réunies dans la péninsule : les pluies sont fortes sur tout le versant occidental et dans la région des sources, le sol rocheux ne laisse guère pénétrer d'eau dans ses profondeurs, et sous le climat humide l'évaporation est relativement faible. Comparée à la France, la Scandinavie verse certainement à la mer une quantité d'eau bien supérieure en pro-

portion : on peut en juger par le débit de ceux des fleuves peu nombreux qui ont été déjà mesurés. Toutefois il n'y a point dans la péninsule Scandinave de cours d'eau de la puissance du Rhône ou de celle du Rhin : le relief de la contrée n'a pas permis à un grand bassin de se développer. Sur l'un des versants, les cours d'eau de la Norvège, à peine échappés aux glaciers ou aux névés, sont reçus par les fjords; sur l'autre versant, les rivières suédoises, entraînées directement vers la Baltique par l'inclinaison du terrain, ne peuvent se réunir en un seul tronc fluvial. Celles qui s'épanchent dans le golfe de Botnie occupent des val-

N° 27. — LACS AU SUD-OUEST DE LA NORVÈGE.

1 : 470 000

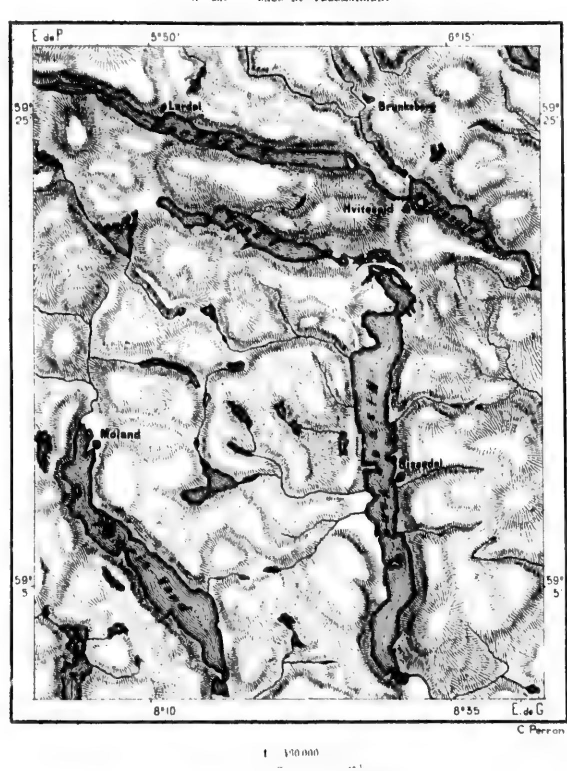
0 10 kil.

lées presque parallèles les unes aux autres, toutes inclinées vers le sud-est, suivant la pente générale de la contrée et dans la direction prise autrefois par les glaciers. Dans la Suède méridionale, les eaux rayonnent dans tous les sens vers les golfes environnants : aucun, si ce n'est le Göta-elf, ne réunit à la fois des eaux venues de la plaine et descendues de la montagne.

Le fleuve le plus abondant de la Scandinavie, le Glommen, coule en Norvège : il se déverse dans les eaux orientales du fjord de Christiania, qui reçoit aussi le Dramms-elv, celui de tous les cours d'eau scandinaves qui a le plus changé la forme primitive de sa vallée par l'apport des alluvions : les terres qu'il a déposées ont comblé déjà une partie considérable

du grand lac Tyri-fjord (voir figure 29). Le Göta-elf[1] est à peine inférieur en portée, grâce à la masse d'eau que le Wenern reçoit du Klar-elf et de ses autres affluents et qu'il déverse au sud par l'émissaire de Wenersborg; mais il fut un temps où le grand lac Fæmund, qui s'écoule maintenant au sud

N° 28. — LACS DU TELEMARKEN.



1 : [illegible]

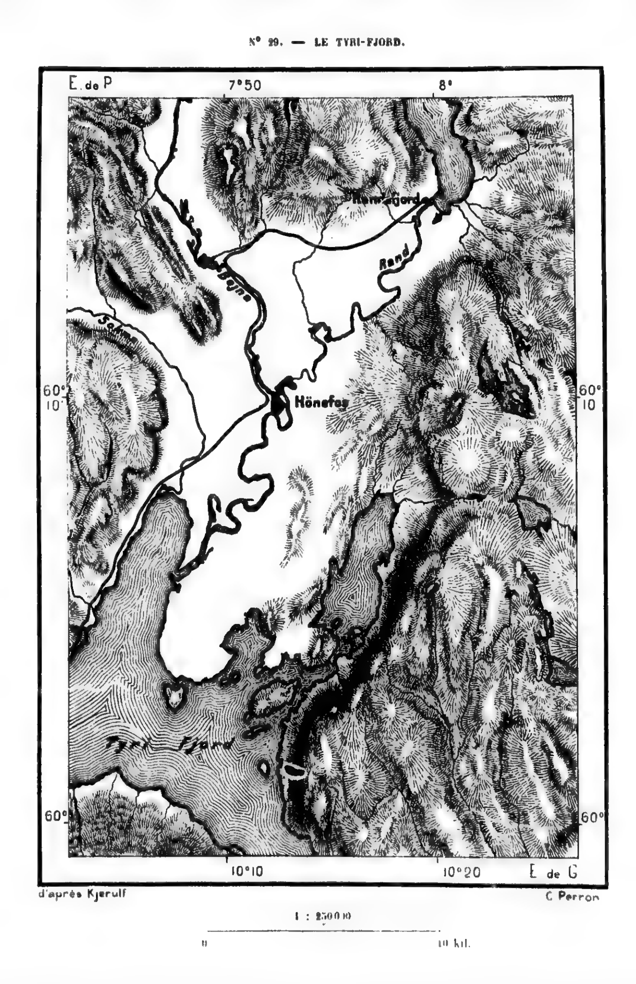
0 — 10 kil.

par le Klar-elf, et qui est par conséquent un tributaire du Kattegat, s'épanchait au sud-est par le Dal-elf, envoyant ainsi ses eaux vers le golfe de Botnie : l'ancien lit de la rivière, le Fæmunsgrav, se voit encore à un ou

[1] *Elv* en norvégien, *e*[illegible] en suédois, ont le sens de fleuve. L'usage veut que l'article *en* soit ajouté au nom de certains cours d'eau, presque tous de faible importance. Ainsi les deux ruisseaux de Christiania sont appelés Akers-elven et Lo-elven. En Suède, le fleuve Klar est d'ordinaire désigné par le nom de Klar-elfven. On dit aussi Dal-elf et Dal-elfven.

deux mètres au-dessus du niveau actuel du lac[1]. Mais si le Göta-elf était jadis privé des eaux du lac Fæmund, il reçut d'autre part toutes les eaux

N° 29. — LE TYRI-FJORD.



du Glommen et son volume se trouvait en conséquence plus que doublé. Au pied de la colline qui porte le bourg de Kongsvinger, au nord-est de Christiania, le Glommen tourne brusquement à l'ouest; jadis il continuait

[1] O. J. Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*

directement son cours vers le sud-est, parallèlement au Klar-elf, par le lac Aklangen et le Wenern. Pendant les fortes crues, une partie des eaux du Glommen s'échappe encore par l'ancien lit; des lacs allongés ayant gardé la forme serpentine du fleuve occupent l'ancienne vallée, où passe le chemin de fer de Christiania à Stockholm. Par une remarquable coïncidence, les deux fleuves qui coulent à l'orient du Glommen ont été rejetés également vers la droite et descendent au Wenern par des vallées appartenant jadis à d'autres cours d'eau. Le Fryken allait se jeter dans le lac là où se trouve de nos jours la ville de Carlstad; il entre maintenant dans le Wenern à une vingtaine de kilomètres plus à l'ouest. Le Klar-elfven, qui emprunte actuellement l'ancien lit du Fryken, passait par une étroite vallée emplie de lacs qui continue exactement au sud-est la vallée supérieure[1]. Ce déplacement de trois fleuves parallèles dans la direction de l'ouest semble indiquer une impulsion latérale provenant sans doute d'une légère oscillation du sol. C'est ainsi que la Vistule, l'Elbe et l'Oder ont dévié de leurs vallées primitives.

Au nord du Dal-elf, appauvri et grossi tour à tour par ces petites révolutions géologiques, si nombreuses en Scandinavie, les principaux fleuves du Norrland sont remarquables par une singulière égalité d'allures et de débit; ils sont aussi à peu près égaux les uns aux autres par la surface de leur bassin, par la nature du sol qu'ils arrosent et par la quantité d'eau de pluie qu'ils reçoivent : Ljusna, Ljungan, Indals, Ångerman, Umeå, Skellefteå, Piteå, Luleå, Kalix, Torneå[2], se succèdent ainsi du sud au nord en versant dans le golfe de Botnie une masse liquide que l'on doit évaluer pour tous ces fleuves à plus de 2000 mètres cubes. Chacune de ces rivières se prolonge au loin dans la mer par son courant, mais les flots du golfe botnien étant à peine saumâtres, on ne peut guère remarquer à ces embouchures fluviales le contraste que l'on observe, sur l'autre versant, aux bouches du Göta-elf et du Glommen. Au-dessous des eaux douces du Göta-elf, que l'on voit couler jusqu'à une grande distance dans le Kattegat, l'eau du golfe reflue en sens inverse : à plusieurs kilomètres en amont de Göteborg, on recueille encore l'eau salée de la mer au fond du lit fluvial[3].

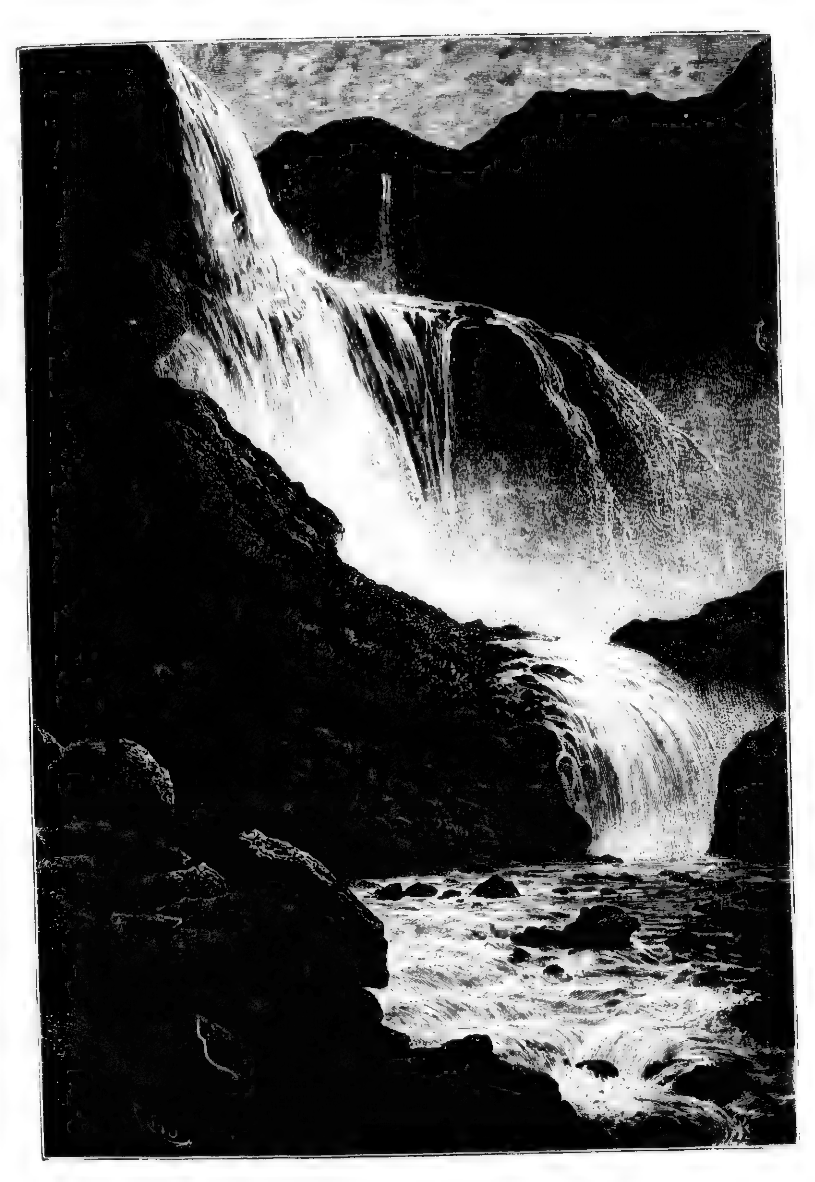
Les rivières de la Scandinavie sont pour la plupart mieux réglées dans leur débit que les fleuves de l'Europe continentale, grâce aux lacs qu'elles traversent dans leur cours et qui en égalisent les crues. A la fin d'avril

[1] Törnebohm, *Notes manuscrites*.
[2] On écrit aussi Ume-elf, Skellefte-elf, Pite-elf, Lule-elf, Torne-elf.
[3] Ekman, *On the general causes of the ocean currents*.

et en mai, les neiges qui fondent au premier soleil du printemps, puis en automne les grandes pluies qu'amènent les vents d'ouest, élèvent le niveau des lacs; mais, en recevant le trop-plein des eaux, ces lacs égalisent le débit des émissaires, le réduisant pendant la saison des crues, pour le soutenir ensuite pendant les sécheresses. L'écart annuel du niveau, dans les bassins lacustres, varie d'un à quatre mètres; mais on a vu parfois les crues monter beaucoup plus haut par l'effet des éboulis qui barraient les courants de sortie : c'est ainsi qu'en l'année 1795 le Vormen, qui emporte l'excédant des eaux du Mjösen, fut barré complètement par une chute de rochers; pendant tout un hiver on put traverser le Vormen sur les rochers desséchés du lit et le niveau du Mjösen s'éleva de sept mètres[1]. L'étranglement de la plupart des vallées à l'issue des lacs a permis d'établir en beaucoup d'endroits des barrages qui règlent complètement le débit des rivières en lui donnant en chaque saison l'importance voulue pour les usines ou pour la batellerie. De même que les crues, les débâcles sont rarement dangereuses, car tous les fleuves abondants de la Scandinavie coulent dans la direction du sud; lorsque la dalle glacée, qui pendant tout l'hiver a servi de chemin, vient à se rompre, ce sont d'abord les glaces voisines de l'embouchure qui se détachent, et la débâcle se fait successivement du sud au nord, sans que des embarras de glaçons viennent se former aux étroits des rivières.

Mais, quoique réguliers dans leur régime, les cours d'eau de la Scandinavie ne se prêtent à la navigation qu'en un petit nombre d'endroits, soit vers leurs bouches, soit dans le voisinage des lacs qu'ils traversent. La forme rudimentaire des vallées fluviales, encore disposées en gradins, est favorable à l'industrie, qui cherche des forces motrices, mais elle ne convient pas aux intérêts du trafic : à chaque barrage naturel, les bateaux sont arrêtés et si d'audacieux rameurs osent descendre les rapides, c'est au péril de leur vie. Tel cours d'eau, coulant par étages successifs et coupé de lacs à chacune de ses terrasses, semble n'avoir pas conquis son individualité ou même se trouve entremêlé à d'autres bassins. Ainsi le Torneå-elf appartient en réalité à deux bassins fluviaux : par un de ses bras, le Tarandö, qui coule en serpentant dans une dépression marécageuse, il s'unit au Kalix-elf; par l'autre, il rejoint le Muonio-elf, tronc principal du fleuve qui, sous le nom de Torneå, sert jusqu'à la mer de frontière commune à la Suède et à la Russie. Enfin, un très grand nombre de fleuves se bifurquent avant de se jeter dans la mer, non autour d'îles

[1] Ed. Erslev, *Geografi*.



LE SKJÆGGEDALSFOSSEN. — DISTRICT DE HARDANGER

Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Knudsen.

alluviales, mais autour de massifs rocheux : leurs diramations sont d'anciens détroits marins changés en lits d'eau courante. On peut citer en exemple le Göta-elf, entourant de sa double embouchure la grande île de Hisingen.

La principale beauté des eaux courantes de la Scandinavie leur est donnée par les rapides et les cascades. On peut dire que sur le versant norvégien tous les ruisseaux se précipitent plutôt qu'ils ne descendent vers la mer : on voit en maints endroits des gerbes d'eau, tombant du haut des roches neigeuses, réunir leurs filets à plusieurs centaines de mètres plus bas dans les vallées ; même quelques rivières abondantes de la Norvège plongent d'une hauteur de plus de cent mètres. Non loin de Trondhjem, le Vorings-fos[1], qui s'abîme dans un gouffre en une seule nappe de 144 mètres de chute, n'est visible en entier que pour les hardis voyageurs qui se penchent au-dessus des corniches vertigineuses ou qui se suspendent aux saillies des rochers ; mais de loin on peut voir les vapeurs qui s'élèvent en nuages, et le reflux de l'air entraîné gronde en un tonnerre incessant. Le Rjukan-fos, formé par un affluent du Skien-elv, dans la région méridionale de la Norvège appelée le Telemarken, a 245 mètres de hauteur verticale : du haut des rochers situés en face des chutes, on contemple l'immense bouillonnement des flots qui s'entrechoquent et les nuées d'eau brisée qui montent dans le cirque, voilant à demi la base des deux grandes nappes de la cascade ; un rocher insulaire, uni à la surface et couvert de gazon, ombragé de quelques arbrisseaux, surplombe la chaudière écumeuse. Bien inférieure par son élévation, puisqu'elle a seulement 21 mètres, mais beaucoup plus considérable par le volume de ses eaux, est la cataracte du Glommen, le Sarps-fos, où, même en hiver, une masse de 100 à 150 mètres cubes, s'échappant de dessous une dalle de glace toujours frémissante, se précipite en plusieurs cascades pour aller, en aval des rapides, se perdre de nouveau sous une couche glacée ; en moyenne, l'eau qui s'enfuit par seconde à la chute de Sarp est de 800 mètres cubes, plus du double de la quantité d'eau qu'emporte le Rhin au-dessous de Schaffhouse : du haut d'un pont de chemin de fer nouvellement construit, on voit à ses pieds l'ensemble des chutes, avec les cascatelles latérales, et le remous des eaux apparaissant çà et là au-dessous du nuage de vapeur. Quoique peu éloignée de Christiania, la cascade du Glommen, la plus puissante de toutes celles de l'Europe, est moins connue que celle du Göta-elf, visitée par

[1] *Fos, fossen*, en norvégien, a le sens de rapide ou de cascade ; le mot suédois *fors* s'applique seulement aux rapides.

tous les voyageurs qui se rendent de Göteborg au lac Wenern : c'est la fameuse chute de Trollhättan ou du « Bonnet de Sorcier », qui descend de 33 mètres en trois bonds successifs, enfermant des rochers verdoyants entre ses eaux fuyantes. La force motrice du Trollhättan, évaluée par les mécaniciens à 225 000 chevaux-vapeur, est en partie utilisée par l'industrie, mais les usines n'empêchent pas l'accès de la cascade presque complètement, comme aux bords du Sarps-fos.

Sur le versant de la Baltique, la pente plus allongée du sol n'a pas permis aux fleuves de tomber en cascades aussi élevées que celles du versant occidental ; néanmoins il en est aussi de très imposantes. Ainsi le majestueux Dal-elf, qui dans toute sa partie inférieure n'est guère qu'une succession de lacs, se rétrécit tout à coup à Elf-Karleby, et, divisé en deux bras, s'écroule en rapides d'une hauteur totale de 15 mètres pour entrer bientôt après dans la mer. Le Skellefteå et le Luleå ont aussi de puissantes cascades et des rapides. Au Njommelsaskas ou « Saut du Lièvre », le Luleå s'élance en un jet d'une paroi de plus de 80 mètres, sur une largeur de plusieurs centaines de mètres, et plus haut un lac, séparé d'un autre réservoir par un simple seuil, se déverse bruyamment en une cataracte de 42 mètres : les Lapons donnent à ce lac tombant le nom d'Adnamuorkekortje ou « Grande Chute Nuageuse ».

VII

Le principal courant des côtes norvégiennes se porte, on le sait, dans la direction du sud-ouest au nord-est. Les eaux tièdes venues des parages tropicaux viennent frapper les bancs extérieurs de la péninsule Scandinave en lui apportant parfois du bois des Antilles et des graines que les Lapons recueillent soigneusement pour s'en faire des amulettes[1]. La marche des eaux vers la Norvège septentrionale est un phénomène si connu, que lorsqu'un objet est tombé d'un bateau, les marins parlent plaisamment d'aller le « chercher à Berlevaag », c'est-à-dire à l'extrême pointe orientale de la Laponie. Ce courant d'eau tiède donne son climat à la Norvège et au peuple norvégien son commerce, son industrie, sa nourriture de chaque jour, la vie, pourrait-on dire, car, sans l'afflux des eaux tropicales, les bords des fjords resteraient inhabités, obstrués par les glaces. La péninsule Scandinave forme avec le Groenland la porte marine qui fait communiquer

[1] Schübeler. *Pflanzenwelt Norwegens.*

l'océan Atlantique et l'océan Glacial ; mais, à latitude égale, quel contraste de climat entre les deux contrées correspondantes ! D'un côté, les glaces et les neiges ; de l'autre, surtout les brouillards et les pluies. Dans la grande île occidentale, pas un seul arbre ; dans la péninsule de l'est, de hautes forêts, des vergers de pommiers, de poiriers, de pruniers, de cerisiers, des jardins, où la vigne même est cultivée en espalier sur des couches d'engrais ! Et pourtant une partie de la Scandinavie, que l'on peut évaluer à 155 000 kilomètres carrés, est déjà comprise dans la zone polaire, et pendant l'hiver la nuit s'ajoute à la nuit en ténèbres continues. En été, au contraire, le jour qui meurt se confond avec celui qui naît. Des montagnes de Finmark, on jouit du spectacle étonnant que présente à l'époque du solstice d'été le soleil de minuit rasant l'horizon et remontant dans les cieux. Du haut de la cime d'Avasaxa, qui domine le cours de la Torneå, non loin du cercle polaire, on voit le soleil décrire quinze fois, du 16 au 30 juin, un cercle complet dans l'espace ; tandis qu'on reste baigné dans la lumière du soir, on aperçoit à ses pieds toutes les régions du sud recouvertes par le grand manteau de la nuit ; les montagnes neigeuses, au lieu de refléter une lumière blanche, resplendissent des couleurs éclatantes où se mêlent le pourpre du couchant et le vert délicat de l'aurore. Avec les grands lacs, les tourbières sans fin, les montagnes toujours neigeuses, les tempêtes et la mer sans limites, ces longues journées, alternant avec les longues nuits, contribuent à donner à la vie de la contrée son expression sévère et grandiose, qui la fait tant aimer de ses habitants.

La forme du littoral norvégien contribue pour une part notable au réchauffement de la contrée. La température de l'eau dans les fjords et jusqu'au fond de leur cuvette est plus élevée que ne l'est celle de l'atmosphère ambiante pendant la moyenne de l'année [1]. On aurait pu croire que dans ces abîmes, comme dans ceux de la mer, le thermomètre aurait à traverser des couches lourdes et froides rapprochées du point de glace ; mais les recherches faites par le professeur Mohn ont prouvé que ces bassins sont

[1] Température des fjords et de l'air :

		Air.				Air.	
	Eau profonde.	Année.	Janvier.		Eau profonde.	Année.	Janvier.
Skager Rak	5°	7°,2	0°,5	Ranen-fjord	4°,8	3°,3	— 2°,5
Närstrand-fjord	6°	6°	0°,9	Vest-fjord (entrée)	6°	4°	— 1°,2
Hardanger-fjord	6°,2	7°,1	0°	» (intérieur)	6°,2	3°	— 4°
Oster-fjord	6°,3	6°,8	0°	Ofoten-fjord	6°,1	2°	— 6°
Sogne-fjord	6°,2	7°	— 0°,5	Stjern-sund	4°,2	1°,5	— 6°
Nord-fjord	6°,6	6°	— 1°,2	Alten-fjord	3°,2	0°,9	— 7°,7
Throndhjems-fjord	6°,5	5°	— 2°,8	Varanger-fjord	3°,1	— 1°	— 10°

remplis d'une eau relativement tiède : en janvier, il y a jusqu'à 13 degrés d'écart entre l'air de la surface et la masse liquide des profondeurs. Cette haute température des fjords provient de la disposition de leurs bassins. Ne communiquant avec la haute mer que par-dessus des seuils immergés, ils ne reçoivent de l'Océan que de l'eau tiède apportée par les courants du sud-ouest. Directement à l'ouest, sous les mêmes latitudes, dans les mers des Färöer et de l'Islande, les eaux profondes ont une température inférieure au point de glace ; mais ces couches liquides ne peuvent pénétrer dans les fjords, défendus par leur rebord de rochers ; jamais ces bassins ne gèlent, si ce n'est au bord des rivages les plus éloignés de la haute mer. Ainsi tout le littoral de la Norvège se trouve, pour ainsi dire, pourvu d'un immense appareil de chauffage par ces réservoirs extérieurs, emplis d'une eau supérieure de plusieurs degrés à la température normale. Si les seuils placés à l'entrée des fjords disparaissaient soudain et permettaient ainsi la libre entrée des eaux froides dans les golfes de la Scandinavie, un grand changement se ferait aussitôt dans le climat, comme si la péninsule tout entière s'était déplacée de plusieurs degrés dans la direction du pôle[1].

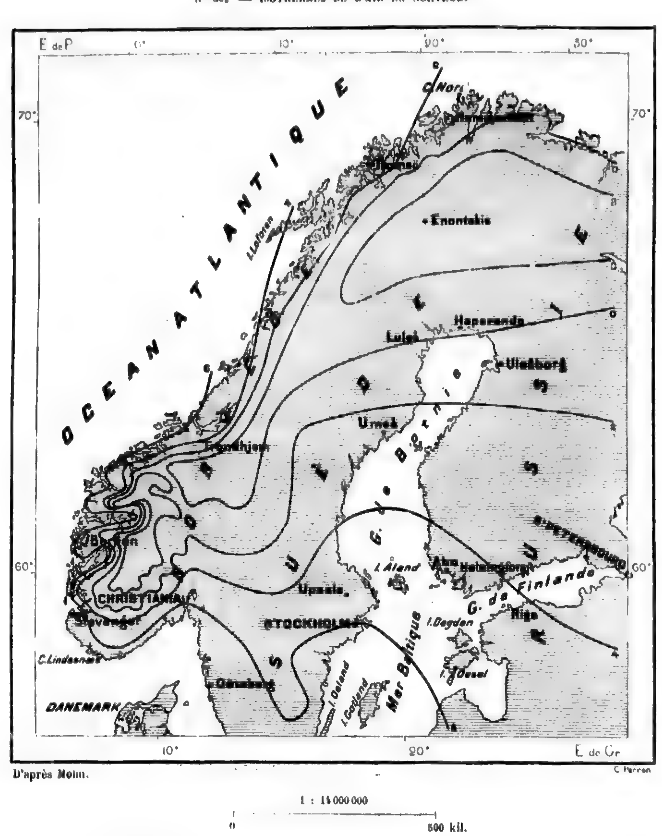
Le régime thermométrique des eaux du littoral norvégien présente un remarquable contraste suivant les saisons. En été, en automne, la température diminue de la surface au fond, tandis qu'en hiver la chaleur de l'eau s'accroît graduellement en proportion de la profondeur. Ce renversement des températures, qui s'accomplit de l'une à l'autre moitié de l'année, est dû à l'influence de l'atmosphère. Pendant la belle saison, l'air est plus chaud que l'eau sur laquelle il repose : il attiédit donc les couches superficielles de l'Océan, et cette chaleur se transmet de haut en bas, mais fort lentement, tandis que les couches plus froides et plus lourdes se maintiennent dans les profondeurs. En hiver, l'eau de la surface, en contact avec un air de température inférieure, se refroidit rapidement ; les couches profondes se maintiennent sans changement ; mais, de la surface au fond, la descente naturelle des eaux froides produit des échanges de couches liquides qui régularisent la série des températures. Les courbes thermales de chaque saison, figurées par le météorologiste Mohn en d'ingénieux tableaux graphiques, oscillent de part et d'autre, des deux côtés d'un point fixe de température qui se rencontre vers 180 mètres au-dessous de la surface.

L'influence des eaux tièdes du littoral norvégien sur la température de

[1] Mohn, *Mittheilungen von Petermann*, XI, 1876.

la péninsule serait d'ailleurs bien minime, si les vents n'apportaient sur le continent l'atmosphère maritime. Les courants aériens qui prédominent sur les côtes de Norvège sont les vents du sud-ouest et du sud, c'est-à-dire les plus chauds : ce sont eux qui par leur souffle repoussent vers le nord

N° 50. — ISOTHERMES DE L'AIR EN NORVÈGE.



D'après Mohn. C. Perron

1 : 14 000 000

0 500 kil.

les lignes isothermiques de la Scandinavie et leur font suivre la côte presque en sens inverse de leur direction normale.

Cependant il se produit dans le mouvement général des airs une certaine alternance. Les vents dominants de l'hiver, même du printemps et de l'automne, sont des brises qui s'élancent de toutes les issues des vallées

et de l'ouverture des fjords vers la surface de la mer, dont la température est toujours supérieure au point de glace. En été, c'est le contraire; les vents se portent de l'Océan vers les régions échauffées de l'intérieur. Avec les différences causées par les climats, c'est le même phénomène que celui des moussons sur le littoral de l'Hindoustan. Le régime de ces vents côtiers de la Norvège a pour conséquence de modifier de mois en mois la température de la surface marine et celle de la côte. Les eaux tièdes qu'apportent les courants du sud-ouest venant se heurter contre les rivages de la Scandinavie, il semblerait tout naturel que la plus haute température de la mer se fît sentir précisément sur la côte et que l'eau se refroidît graduellement au large du littoral, dans le sens de l'est à l'ouest. Mais il n'en est ainsi que pendant une courte période de l'été : durant tout le reste de l'année, c'est à une certaine distance des côtes, parallèlement à leur direction, que court l'axe de plus haute température; les lignes isothermiques se replient toutes en pointe vers le nord-est, à la distance variable d'un à cinq degrés à l'ouest de la terre. Les vents qui viennent de passer sur les neiges de l'intérieur refroidissent toute la zone littorale des eaux, et, là seulement où s'éteint leur force, l'eau du large garde sa température normale[1]. Dans leur mouvement alternatif, de l'hiver à l'été et de l'été à l'hiver, les vents s'infléchissent régulièrement de manière à suivre la côte. En hiver, ils longent les terres en remontant vers le nord, aidant ainsi les navires qui cinglent du Lindesnæs vers le cap Nord; en été, ils se recourbent dans le sens opposé et sont alors favorables à la navigation qui se porte de Hammerfest vers Christiania[2]. D'ailleurs la force du vent est toujours plus considérable dans le voisinage des côtes occidentales que dans l'intérieur de la péninsule, et les tempêtes, fréquentes en hiver, très rares en été, sévissent avec beaucoup de violence dans les vallées des montagnes tournées vers l'Atlantique. Les orages, qui d'ordinaire éclatent pendant la saison des chaleurs, sont peu nombreux et rarement accompagnés de grêle. A l'entrée du Lyse-fjord, non loin de Stavanger, on observe quelquefois, mais seulement quand souffle le vent du sud-est, des éclairs, accompagnés de tonnerre, qui jaillissent d'une paroi de rochers à la hauteur d'environ 900 mètres au-dessus de l'eau[3]. Les météorologistes n'ont pas encore exposé avec précision dans quelles conditions atmosphériques se produit cet étrange phénomène.

[1] Mohn, *Mittheilungen von Petermann*, XI, 1876.
[2] O. J. Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*
[3] Krefting; — Vibe, *Die Küsten Norwegens*, Ergänzungsheft zu den Mittheilungen Petermanns.

Grâce aux vents tièdes, qui lui apportent sa douce température, la Scandinavie reçoit aussi une grande abondance de pluies ; mais les deux versants sont très inégalement partagés. Dans les îles extérieures, notamment dans les Lofoten, il pleut en moyenne un jour sur deux ; à Bergen et sur toute la partie du littoral qui s'étend au nord vers le cap Stadt, la chute annuelle de pluie n'est pas inférieure à 2 mètres ; mais au delà des glaciers et des névés, tels que le Justedalsbræ et le Svartisen, qui reçoivent une si grande quantité d'humidité sous forme de neige, la moyenne de l'eau tombée n'est plus que d'un mètre ; en plusieurs endroits de la plaine norvégienne abrités des vents pluvieux, par exemple à Tromsö et à Christiania, la chute de pluie est d'un demi-mètre seulement : on cite même une partie du Dovre où le vent, desséché par son passage sur les névés, n'apporte par an qu'un tiers de mètre d'eau. Dans toute l'étendue de la Suède, que défend à l'ouest le faîte des monts et des plateaux scandinaves, la moyenne de l'eau tombée est de 523 millimètres, moindre par conséquent que celle de la France et des Iles Britanniques[1]. Par un bizarre contraste, la limite des neiges persistantes descend beaucoup plus bas sur les pentes occidentales des montagnes de Folgefonden et de Justedal, attiédies par les vents marins, que sur les déclivités tournées vers le froid orient : la cause en est à l'abondance d'humidité qu'apportent les courants aériens de l'ouest et du sud-ouest. Mais du sud au nord la limite des neiges s'abaisse régulièrement, de 1250 mètres ou de 1500 mètres sur l'un ou l'autre versant du Folgefonden, à 900 ou même à 750 mètres sur les montagnes voisines du cap Nord.

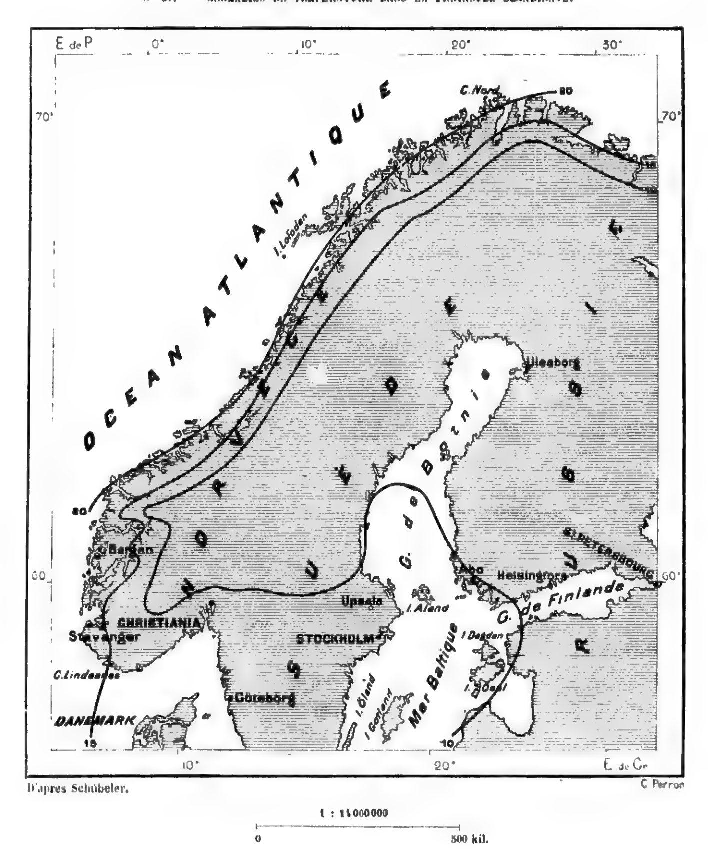
Les lignes isothermiques tracées sur les cartes de la péninsule, grâce aux observations régulières faites dans les 55 stations météorologiques de la Norvège et dans les 29 stations de la Suède, présentent en été comme en hiver la même forme générale : elles se développent presque parallèlement à la côte occidentale, puis décrivent leur principale courbe dans le sens du sud-ouest, comme le littoral norvégien lui-même, de Trondhjem à Christiania. Même en hiver, pendant le mois le plus froid, quelques parties des côtes gardent une température supérieure au point de glace ; à

[1] Chute moyenne des pluies dans la péninsule Scandinave :

NORVÈGE.			SUÈDE.		
Flörö, près de Bergen. . .	2300	millimètres.	Côtes du Kattegat	716	millimètres.
Bergen.	1800	»	Intérieur du Götaland. . . .	545	»
Stavanger.	1088	»	Côtes du Svealand.	514	»
Lindesnæs	1140	»	Côtes du sud-est.	429	»
Tönsberg.	588	»	Sud du Norrland	508	»
Christiania	538	»	Norrbotten.	406	»

Christanssund, au Lindesnæs, on ne compte en moyenne aucun jour de l'année dont la température descende au-dessous de zéro; à Bergen, déjà moins réchauffée par les vents du sud-ouest, les jours froids sont de vingt-

N° 31. — ANOMALIES DE TEMPÉRATURE DANS LA PÉNINSULE SCANDINAVE.



D'après Schübeler. C. Perron

1 : 14 000 000

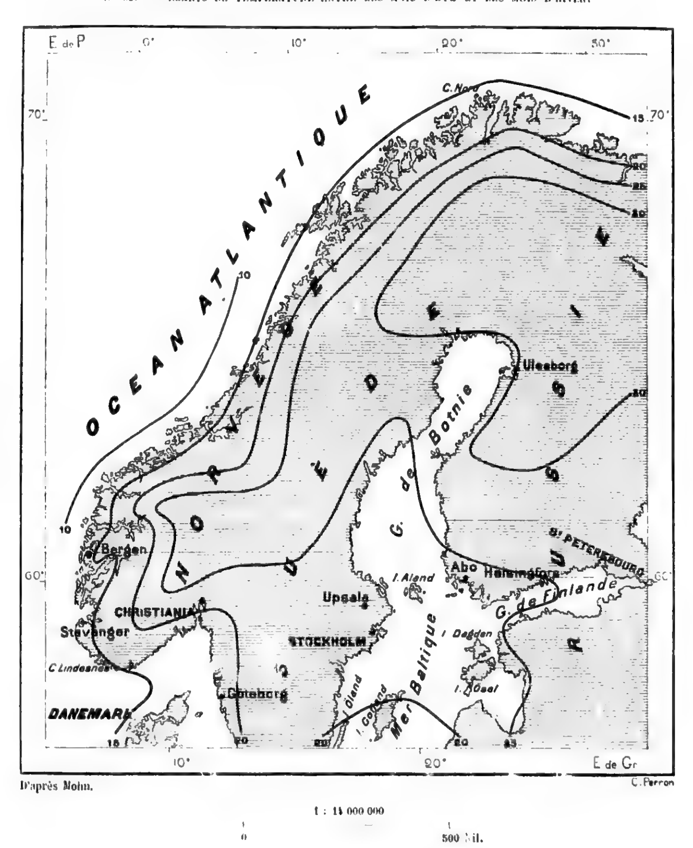
0 500 kil.

quatre par an[1]; même à Hammerfest, grâce à l'anomalie thermique, un ruisseau ne cesse de couler pendant toute l'année et les habitants vont y puiser de l'eau en plein hiver[2]. Mais, loin des rivages, tout le reste de

[1] Schübeler, *Pflanzenwelt Norwegens.*
[2] L. von Buch, *Reise durch Norwegen und Lappland.*

la péninsule se trouve alors compris dans les limites de l'isochimène de zéro. Calculée pour l'année entière, la ligne de congélation embrasse l'intérieur du Finmark norvégien et du Norrbotten suédois, et, plus au sud,

N° 32. — ÉCARTS DE TEMPÉRATURE ENTRE LES MOIS D'ÉTÉ ET LES MOIS D'HIVER.



D'après Mohn. C. Perron

1 : 14 000 000

0 500 kil.

le plateau du Dovre et quelques autres massifs autour de Röros. Toutes ces régions sont presque inhabitées : dans la Norvège, où elles occupent près d'un cinquième du territoire, elles n'ont pas même un centième de la population. Les habitants se pressent naturellement dans les parties de la contrée dont la température moyenne est la plus haute. Très peu de maisons sont à plus de 600 mètres sur les pentes des montagnes, et

même on ne rencontre guère de granges ou de chalets d'été à plus de 900 mètres; çà et là néanmoins des groupes de paysans vivent en des vallées qui sembleraient ailleurs complètement inhabitables. Il est des villages du plateau méridional où l'on attend la lumière du soleil pendant des mois entiers, même pendant plus de la moitié de l'année. Sollöisa ou « Sans-Soleil », dans le district de Bergen, est ainsi nommé, parce qu'il n'est jamais éclairé directement par les rayons solaires[1]. Tandis que la moyenne annuelle de toute la Norvège est seulement de 2°,5 centigrades, celle des lieux habités, calculée proportionnellement au nombre des résidents, peut être évaluée à 5 degrés. En Suède, cette température est d'un degré plus élevée[2].

De l'ouest à l'est, du rivage dentelé des fjords aux plaines de la Suède et de la Laponie, l'anomalie que présente le climat du littoral diminue rapidement : tandis que sur les côtes de Norvège la température moyenne dépasse de 20 degrés la température normale de sa latitude, l'anomalie n'est plus que de 10 degrés au nord de Christiania et d'Upsala. Le climat change; de maritime il devient continental, et ses écarts, journaliers, mensuels, annuels, sont de plus en plus considérables : de 10 degrés sur la côte entre le mois de juillet et le mois de juin, ils sont de 30 degrés dans la Laponie suédoise (voir figure 32). Du cap Stadt aux Lofoten, la variation de la température entre les divers mois de l'année est de 12 à 13 degrés seulement, tandis qu'à Haparanda, à l'extrémité du golfe de Botnie, la variation est de 32 degrés[3]. Dans ces régions

[1] Schübeler, *Pflanzenwelt Norwegens.*

[2] O. J. Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*

[3] Températures moyennes et extrêmes de la Scandinavie :

	NORVÈGE.					SUÈDE.				
	Lat.	Moyenne.	Janvier.	Juillet.	Écart.	Lat.	Moyenne.	Janvier.	Juillet.	Écart.
Hammerfest . .	70°,7'	1°,8	— 5°,1	11°,3	16°,4					
Vardö.	70°,4'	0°,8	— 6°	8°,8	14°,8					
Tromsö. . . .	69°,6'	2°,2	— 4°,2	11°,5	15°,7					
Jockmock. . .						66°,36'	— 1°,3	— 17°,1	13°,8	20°,6
Haparanda. . .						65°,51'	— 0°,2	— 12°,9	14°,9	27°,8
Pitea.						65°,19'	1°,01			
Umea.						63°,50'	1°,3	— 9°,3	14°,7	24°
Hernösand. . .						62°,38'	2°,8			
Falun. . . .						60°,40'	3°,6	— 6°,5	15°,6	22°,1
Bergen. . . .	60°,4'	7°	0°,4	14°,5	14°,1					
Christiania. . .	59°,54'	5°,2	— 5°,1	16°,5	21°,6					
Upsala . . .						59°,52'	4°,6	— 4°,5	16°,1	20°,6
Stockholm. . .						59°,20'	5°,1	— 3°,5	15°,8	19°,3
Göteborg . .						57°,42'	6°,7	— 1°,4	16°,1	17°,5
Wisby . . .						57°,39'	6°,2	— 0°,8	15°,4	16°,2
Karlshamn. . .						56°,10'	6°,8	— 0°,6	15°,9	16°,5

du nord, les étés sont à peu près aussi chauds que dans la Suède méridionale, mais les hivers y sont beaucoup plus froids et l'on y a même subi des températures moindres de 50 degrés. Les glaces épaisses qui se forment pendant l'hiver dans les marais tourbeux de la Laponie se maintiennent parfois durant toute l'année ; elles n'ont pas le temps de fondre, tandis que l'orge et la pomme de terre croissent et mûrissent à la surface.

VIII

Les lignes isothermiques de l'année, de l'hiver et de l'été, oscillent diversement suivant les expositions du sol, et, combinées avec les autres lignes de climat indiquant l'abondance des pluies, la force et la direction des vents, peuvent marquer d'une manière générale les zones de végétation. Cependant on remarque des anomalies apparentes. Quoique la température moyenne soit, à tous les degrés de latitude, plus élevée sur les côtes de la Norvège que sur le versant oriental du plateau, plusieurs espèces d'arbres se montrent beaucoup plus haut vers le nord en Suède qu'en Norvège. Ainsi le sapin cesse de former des forêts en Norvège dès les frontières du Norrland, vers le cercle polaire ; mais on le voit en Suède bien au nord de la même latitude. Par un phénomène analogue, le bouleau, qui s'arrête à 320 mètres sur les pentes norvégiennes des montagnes, dans le groupe de Sulitjelma, monte au double de la hauteur sur le versant suédois[1].

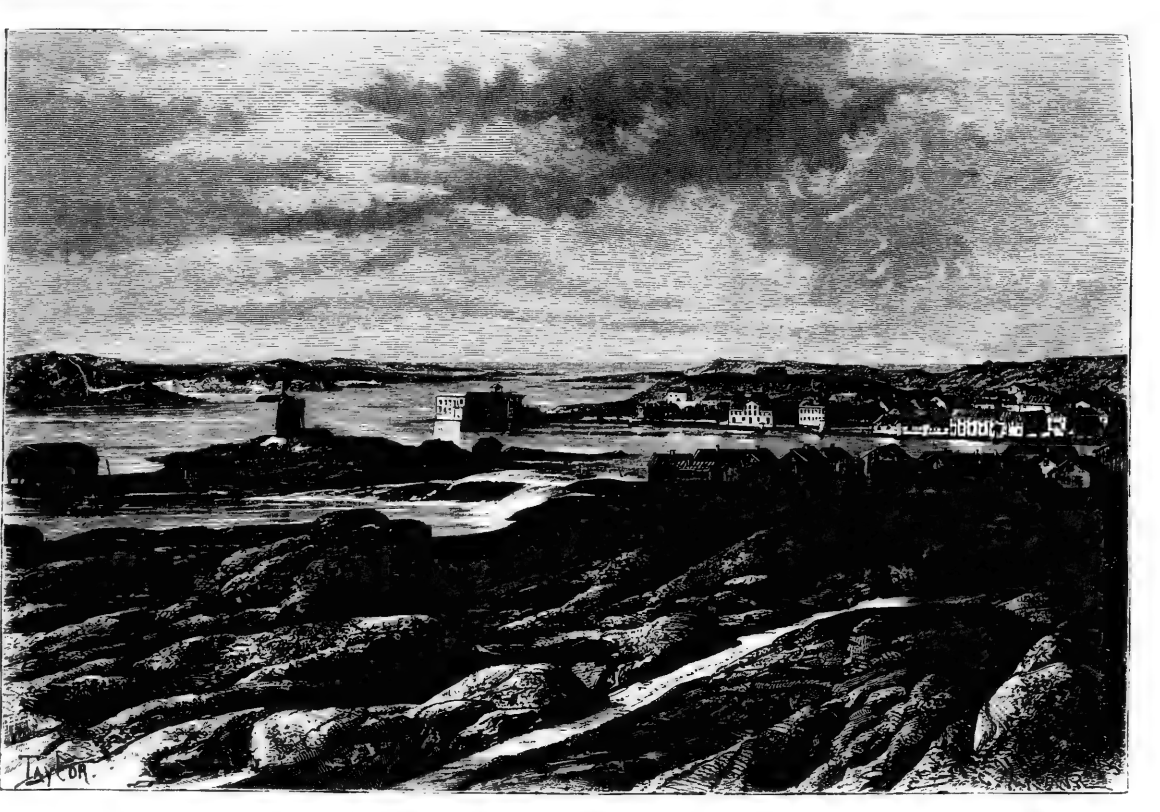
Plus de deux mille plantes européennes ont leur limite septentrionale en Scandinavie : une carte exposée par M. Schübeler au Congrès géographique de Paris indique les limites polaires, connues jusqu'à maintenant, de 1900 végétaux cultivés et sauvages des côtes norvégiennes. En voyageant du sud au nord et de l'ouest à l'est, on voit successivement disparaître les plantes de l'Europe tempérée : aux paysages gracieux succèdent des tableaux sévères. On dépasse d'abord la région du hêtre et du charme, qui comprend la Scanie méridionale, la zone du littoral sur le Kattegat et même la côte du sud-ouest de la Norvège, puisqu'il existe encore une forêt de hêtres sauvages un peu au nord de Bergen : c'est la plus septentrionale du monde. Le mélange de ces arbres à feuillage vert avec les conifères est ce qui fait le grand charme des rivages du Christiania-fjord, surtout dans les détroits que défend au sud la forteresse d'Oskarsborg. Un

[1] Wahlenberg ; — P. G. Lorenz, *Mittheilungen von Petermann*, IX, 1869.

bois d'ormeaux se montre sur les bords du golfe de Lyster. La région du chêne embrasse une partie plus considérable de la Scandinavie : elle comprend toute la Suède moyenne jusqu'au Dal-elf et la côte norvégienne jusque sous le 63e degré de latitude, non loin de Christianssund. L'aune blanchâtre, le pin, le sapin, le bouleau pénètrent beaucoup plus avant dans la partie septentrionale de la péninsule et montent plus haut sur les flancs des collines et des montagnes : le bouleau croît même dans les plaines du Finmark; au pied des hautes parois qui dominent les fjords au nord et qui réverbèrent la chaleur du midi, on s'étonne de rencontrer des plantes qui sembleraient devoir appartenir seulement à des terres plus rapprochées des tropiques de dix ou quinze degrés, et pourtant des restes d'avalanches et des éboulis de pierres couvertes de mousses alpines se voient à côté de ces végétaux du midi [1]. La limite de végétation des arbres ne traverse qu'une toute petite partie de la Norvège, sur les bords septentrionaux du Varanger-fjord : la rive du sud est ombragée de véritables forêts de pins, de sapins, de bouleaux, de trembles, de sureaux et de sorbiers; mais au nord du golfe, où les tourbières renferment les débris d'anciennes forêts, il ne reste plus maintenant que des algues et des lichens, à peine çà et là quelque plante méritant le nom d'arbre; suivant l'expression de Linné, « les derniers des végétaux couvrent la dernière des terres [2]. »

Toutes les espèces végétales de la Scandinavie sont d'origine étrangère et n'ont peuplé la contrée que depuis la disparition des glaces; cependant le feuillage des arbres est si foncé et les fleurs ont des couleurs si vives, que la plupart des botanistes croiraient en les voyant se trouver en présence de variétés nouvelles. On a remarqué aussi que l'arome de toutes les espèces de plantes et de fruits augmente graduellement vers le nord [3], tandis que le sucre y diminue en proportion. Les baies sauvages sont beaucoup meilleures en Scandinavie que dans les pays plus méridionaux, et les ménagères en préparent des compotes, servies sur toutes les tables de la Norvège. Trondhjem est une ville fameuse par l'excellence de ses fruits, pommes, poires, cerises : même, près de là, à Frosten, les noix arrivent à maturité. Les qualités spéciales des fruits de la contrée tiennent aussi à la rapidité de leur croissance. Grâce à la douceur de la température moyenne et à l'influence à peine interrompue de la lumière pendant l'été, les céréales cultivées sur le littoral norvégien mûrissent

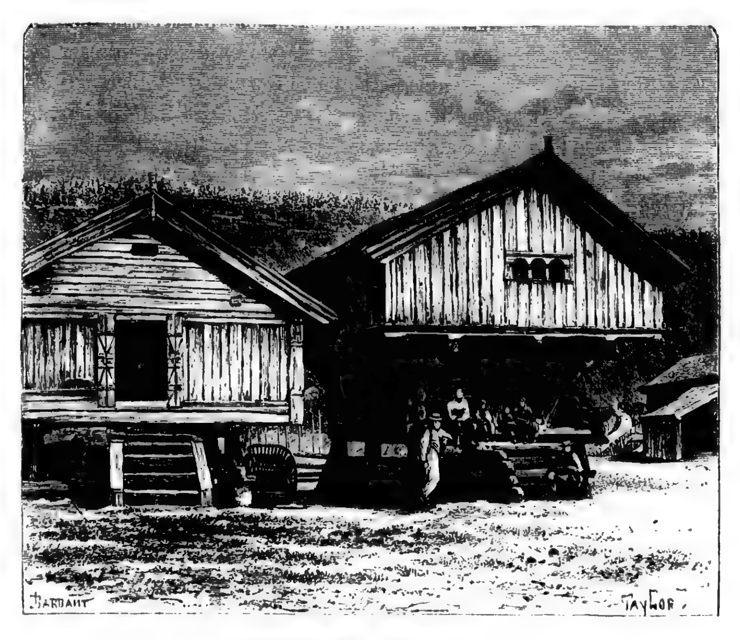
[1] A. Blytt, *On Vegetationsforholdene ved Sognefjorden.*
[2] Ch. Martins, *Du Spitzberg au Sahara.*
[3] Schübeler, *Die Pflanzenwelt Norwegens.*



OSKARSBORG. — VUE PRISE DE KOÖN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. R. Dahllöt.

dans le même espace de temps que sous les latitudes plus méridionales. Ainsi, sous le 70e degré de latitude, à Alten, l'orge arrive à maturité en 90 jours, précisément l'espace de temps qu'il faut à la même plante à Christiania, en Alsace, aux bords du Nil. Par une bizarrerie singulière, qui témoigne de ce que peut l'industrie de l'homme, les insulaires de Hindö exportent souvent à Christiania de l'orge et des pommes de terre[1]. Toute-



MAISONS DE PROVISIONS, PRÈS DE HITTERDHAL.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith.

fois il est des régions de la Laponie suédoise où l'orge est cultivée sans qu'elle arrive jamais à une maturité complète, même lorsque la saison a été le plus favorable : vers la fin du mois d'août, les « nuits de fer » (*jernnätterna*) ne permettent pas à la plante d'achever le cycle de sa croissance. Avant d'engranger la récolte, il faut la sécher. On prend soin de la diviser en petites gerbes, que l'on suspend les unes au-dessus des autres au moyen de perches, ou bien on les étend sur le toit de cabanes dont le

[1] *Mittheilungen von Petermann*, 1861, n° 6.

poêle répand une épaisse fumée[1]. Fréquemment aussi, les orges du Jemtland ne peuvent mûrir et les paysans les fauchent comme fourrage : ils disent alors que « l'année est verte »[2].

La forêt qui recouvre les plaines unies de la Suède ou les pentes régulières ne diffère point de nos forêts ordinaires de l'Europe tempérée : c'est le *lund*, la futaie d'accès facile que le cultivateur défriche et transforme en champs à céréales. Mais le *skog*, la forêt sauvage, a un caractère tout spécial : c'est à la fois un chaos de rochers, un fourré d'arbres et de buissons. Les blocs de granit ou de porphyre entassés en désordre dressent çà et là leurs saillies à nu ; presque partout une couche épaisse de mousse et d'herbages les revêt comme d'un tapis ; les sureaux, les framboisiers, les myrtilles croissent dans les anfractuosités ; les grands troncs des pins, des sapins, des aunes, des bouleaux, glissent leurs racines entre les pierres. Tout sentier se perd dans ce labyrinthe des arbres et des roches. C'est la solitude redoutée, que hantait autrefois le *troll*, c'est-à-dire le « mauvais », où le voyageur égaré rencontrait la *skogfru*, la terrible « femme des halliers ».

En Suède, la faible altitude moyenne du sol a permis à la végétation arborescente de recouvrir une très grande partie du territoire, et l'on ne saurait évaluer l'espace boisé à moins des deux cinquièmes. La Norvège, plus haute en moyenne, est aussi beaucoup moins riche en forêts : seulement la cinquième partie du sol est couverte de grands bois. Depuis longtemps, les pins des forêts de Gefle, sur les bords du Dal-elf, sont tout particulièrement recherchés pour fournir du bois de mâture aux marines d'Europe. Ils doivent leurs qualités exceptionnelles à l'épaisseur uniforme de leurs couches ligneuses, qui est d'un millimètre environ. Sous un climat plus froid, les couches du pin sylvestre sont trop minces, trop denses et n'ont pas l'élasticité nécessaire ; sous un climat plus chaud, le bois, que la sève alimente toute l'année, a les couches trop larges et trop molles. La vraie moyenne de résistance, de souplesse et d'égalité du pin est donnée par le climat de la Suède centrale, correspondant à celui des Vosges, entre 800 et 1200 mètres d'altitude, et des Alpes françaises, entre 1300 et 1700 mètres : c'est là aussi, dans ces montagnes, la zone d'élévation où les constructeurs ont à chercher leurs bois de mâture[3].

L'étendue même des forêts scandinaves a jusqu'à nos jours accoutumé les habitants à la prodigalité dans l'usage des bois pour le chauffage, la

[1] Ch. Martins, *Du Spitzberg au Sahara*.
[2] Forsell, *Statistik von Schweden*.
[3] Mémoires de Bravais, Charles Martins, Charles Grad, etc.

construction, les usages industriels, l'exportation, et par suite de vastes espaces ont été déboisés. De Malmö à Stockholm, sur tout le parcours du chemin de fer, on voit partout des bois entrecoupés d'eaux et de cultures, mais pas de massifs de grands arbres exploitables pour la marine; pourtant d'anciennes sagas nous racontent que ce pays était autrefois une immense forêt de chênes et de hêtres; des bandes de porcs la parcouraient comme ils parcourent aujourd'hui les chênaies des Serbes et des Croates[1]. Dans la Norvège méridionale, il ne reste plus de forêts dignes de ce nom par la hauteur des arbres que loin des routes d'accès, et déjà de nombreuses usines métallurgiques ont dû être abandonnées parce que le combustible manque pour la fusion du fer. En ces régions froides, la végétation des arbres est lente et la destruction des forêts y devient ainsi la cause d'un appauvrissement prolongé de la contrée. Tandis que les Norvégiens emploient peut-être en proportion cinq fois plus de bois que les Français, seulement pour la consommation locale, leur sol en produit cinq fois moins sur une même surface, à cause de la faible épaisseur des couches ligneuses annuelles, nourries par un sol cristallin; sur les pentes de plusieurs montagnes[2], la destruction des arbres a déjà fait baisser de 100 mètres le front supérieur de la forêt. Des mesures de préservation ont dû être édictées : en vertu d'une loi de 1875, les propriétaires des provinces septentrionales de la Suède doivent respecter désormais les fûts ayant moins de 25 centimètres d'épaisseur à hauteur d'homme. Dans l'île de Gotland, on a même dû interdire complètement l'exploitation du bois pour la vente.

Les animaux sauvages qui peuplaient autrefois les forêts de la Scandinavie sont devenus rares. Les ours, les loups, les lynx, les goulus sont mis à prix, de même que les renards et les oiseaux de proie, et ne se voient plus que dans les régions écartées[3]. L'élan n'a point encore disparu des montagnes de la Norvège, et il en existe même une bande au nord de Christiania : elle serait rapidement exterminée, s'il n'était défendu de la chasser. Le chevreuil, le cerf se rencontrent aussi dans les forêts de la Norvège et quelques îles des environs de Bergen et de Trondhjem sont des parcs de chasse pour leurs propriétaires. L'aurochs vivait en Scanie à l'époque de la pierre : on en voit un au musée de Lund portant encore la

[1] L. v. Buch, *Reise durch Norwegen und Lappland.*

[2] O. J. Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*

[3] Animaux sauvages tués en Suède, d'après M. Elis Sidenbladh :

	Ours.	Loups.	Lynx.	Gloutons.
De 1856 à 1860. . . .	618	865	873	611
De 1871 à 1875. . . .	259	229	526	504

marque d'une blessure faite par une flèche en silex[1]. Çà et là se maintiendrait le castor, jadis si commun et de nos jours si rare en Europe. Le lièvre, peu timide en hiver, quand son pelage se confond par la blancheur avec les neiges environnantes, est commun dans les régions montagneuses du nord de la Scandinavie, et les rongeurs lemmings (*lemnus norvegicus*) descendent en bandes innombrables des plateaux norvégiens vers la mer. Quant au renne, on ne le retrouve plus à l'état sauvage dans les vallées suédoises; naguère encore il vivait en grands troupeaux sur toutes les hautes terres de la Norvège méridionale, des montagnes de Telemarken au plateau de Dovre, mais le nombre en a beaucoup diminué depuis que les chasseurs se servent de fusils à tir rapide et à longue portée. Dans la Scandinavie du nord, le renne sauvage a cessé d'exister : on ne voit plus que l'animal domestique des Lapons. Le renne qui vivait en Scanie, et dont on trouve des squelettes çà et là dans les tourbières, appartenait à une autre race que ceux de la Laponie : il était probablement l'animal dont parle César et qui peuplait la forêt Hercynienne. Le fait que le renne n'a pas émigré de Scanie en Laponie est prouvé par l'absence complète de restes de ce quadrupède dans toute la vaste région de la péninsule Scandinave qui sépare les deux provinces[2]. C'est de l'est, des régions de la Russie septentrionale, que sont venus les immigrants nomades avec leurs troupeaux de rennes domestiques.

Presque toutes les espèces d'oiseaux qui vivent sur les rives méridionales de la Baltique se rencontrent aussi dans la péninsule Scandinave, mais beaucoup moins nombreux : les forêts de la Suède sont plus silencieuses que les bosquets de l'Allemagne; toutefois on a remarqué que les progrès de la culture dans la Scanie et dans la Suède centrale ont augmenté dans le pays les tribus d'oiseaux chanteurs. Quant aux oiseaux de mer, ils tourbillonnent autour des rochers du littoral norvégien en aussi grand nombre qu'autour des « piliers » de la mer des Shetland et des Färöer ou des Fuglasker d'Islande. Quelques îles des Lofoten et des Vester Aalen portent spécialement le nom de *nyker* ou de « montagnes des oiseaux », à cause de la multitude des pingouins, des macareux, des guillemots, des mouettes, qui nichent sous les mottes de gazon des terrasses. De loin, ces nyker, enveloppées du vol incessant des oiseaux mâles, paraissent revêtues d'une vapeur tremblotante. Le bruissement des ailes s'entend à des kilomètres de distance, et de près ressemble à un sifflement de tempête. Le

[1] Nilsson, *Les habitants primitifs de la Scandinavie*
[2] Nilsson, même ouvrage; — Worsaae, *La colonisation de la Russie et du Nord scandinave.*

manque de ports ou de criques d'abri rend ces îles d'un accès difficile pour l'homme ; mais il y aborde pendant les jours de calme et fait sa provision d'œufs et d'oiseaux au moyen de chiens bassets qui pénètrent dans les galeries souterraines des nids. L'eider, assez rare dans les fjords méridionaux de la Norvège, est très commun dans les îles du Finmark, de même que dans l'archipel des Vester Aalen et des Lofoten : richesse principale des habitants, il est protégé contre les chasseurs de passage par une loi sévère de 1860.

Les mers qui baignent le littoral norvégien sont aussi très riches en vie animale, beaucoup plus que les eaux baltiques des rives suédoises. Le repaire du fabuleux « serpent de mer », le Molde-fjord, entre Aalesund et Christianssund, est, de toutes les baies de la Scandinavie, celle qui abonde le plus en organismes marins[1]. Dans aucune mer européenne, si ce n'est près de la côte du Portugal, les pêcheurs ne promènent leurs hameçons à de plus grandes profondeurs que dans les eaux du littoral norvégien. A 200 mètres, à 400 mètres même, ils capturent une espèce de morue, le *lota* des abîmes ; un saumon d'eau salée, *coregonus silus;* un requin bizarre, *spinax niger*, dont la peau semble hérissée d'aiguilles de cristal, et la « chimère monstrueuse », poisson grotesque et vorace que les Norvégiens appellent le « roi de la mer ». Dès l'année 1853, le célèbre Asbjörnson, le poète naturaliste, draguant le fond du Hardanger-fjord, à 360 mètres, ramena de ces abîmes un admirable échinoderme en forme d'étoile, tout différent des espèces déjà connues, et, dans sa joie, il lui donna le nom mythologique de Brisinga, comme s'il avait retrouvé le *brising* sacré, l'ornement de la déesse Freya, jeté dans la mer par Loke, le méchant dieu[2]. C'est grâce à ces pêches en eau profonde que les deux Sars et d'autres naturalistes norvégiens ont fait leurs importantes découvertes dans la faune océanique : en peu d'années Sars le père signala l'existence de 427 espèces nouvelles, sans compter les poissons, presque tous retirés des parages de Skraaven, dans les Lofoten, de 360 à 480 mètres de profondeur. Le cétacé que les pêcheurs hollandais pourchassaient, il y a deux siècles, sur les côtes du Finmark, a disparu complètement des mers scandinaves : la crique de Bosekop ne mérite plus aujourd'hui son nom de « Baie de la Baleine » et les habitants du pays conservent précieusement comme des objets étrangers les côtes de baleine abandonnées jadis sur les plages. Lorsque Léopold de Buch visita la La-

[1] Sars ; — Carl Vogt, *Nord-Fahrt.*

[2] Sars, *On some remarkable forms of animal life.*

ponie au commencement du siècle, le cimetière de Hasvik était presque entièrement entouré d'une barrière formée de ces ossements.

On sait quelle est l'importance de la pêche dans certaines parties des mers qui baignent le littoral scandinave. Les côtes suédoises de Göteborg, du Halland, du Bohuslän, fournissent une part considérable de leur alimentation aux habitants, et des centaines de bateaux, montés par des milliers de pêcheurs, poursuivent le hareng, la morue et d'autres poissons dans le Kattegat et dans le Skager Rak. Par l'effet d'une révolution maritime dont les causes sont inconnues, les harengs, qui, il y a cent ans, foisonnaient en multitudes prodigieuses dans les mers de Göteborg, disparurent soudain au commencement du siècle et la population riveraine, privée de ses ressources alimentaires les plus abondantes, tomba dans une grande misère. Les harengs sont revenus, beaucoup moins nombreux d'abord, puis en quantités énormes dans l'hiver de 1878 à 1879. De même sur la côte norvégienne comprise entre Lindesnæs et le cap Stadt, les harengs se sont présentés en hiver très irrégulièrement, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et souvent même ils ont complètement manqué : de 1567 à 1644, pendant près d'un siècle, ils avaient disparu de la côte Quelques années après, ils revinrent, puis s'éloignèrent de nouveau, pou reparaître à la fin du dix-septième siècle. En 1784 et jusqu'en 1808, le hareng d'hiver cessait encore de se montrer. Jusqu'en 1835 on put le pêcher en abondance aux environs de Bergen et au sud de cette ville, puis il se déplaça graduellement vers le Lindesnæs, pour osciller ensuite çà et là : actuellement la pêche d'hiver du hareng a presque cessé. Quant à la pêche estivale de ce poisson, elle est encore plus variable que celle de l'hiver, et les pêcheurs doivent se porter successivement sur divers points de la côte, du Lindesnæs aux Lofoten[1]. D'ailleurs, la plupart des riverains ont changé d'occupation : c'est à la culture du sol, jadis complètement négligée, qu'ils se livrent maintenant. Dans les parages du nord, c'est aussi un fait d'expérience bien connu des pêcheurs que les bancs de morues se déplacent, suivant les périodes, de l'un à l'autre côté des Lofoten. Ainsi de 1859 à 1869, c'est à l'est de l'archipel que l'on capturait le plus grand nombre de ces poissons, tandis qu'en 1870 il fallut aller au large des îles pour les trouver, jusqu'au-dessus des abîmes profonds situés en dehors du piédestal rocheux de la Scandinavie. Actuellement, on a imaginé de mettre le télégraphe au service de la pêche, et dès qu'un banc de harengs, de morues, de maquereaux ou de squales se montre dans le voisinage des côtes ou des îles, un

[1] O. J. Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*

avis prévient aussitôt les marins du littoral. Quel contraste entre le langage instantané des fils électriques et les charmes inventés jadis par les pêcheurs pour forcer le poisson à se diriger vers les filets! C'était naguère une superstition générale sur les côtes de Norvège que les esprits de la mer ne pouvaient souffrir un langage humain compréhensible. Aussi les marins et les pêcheurs avaient-ils inventé une langue imagée, aux comparaisons et aux tours les plus bizarres, afin que les monstres de l'abîme ne réussissent pas à en pénétrer le mystère. Dans quelques villages, cette étrange incantation de la mer subsisterait encore.

La pêche de la morue est la vie même des populations riveraines du Finmark, Norvégiens, Finnois et Russes, aussi bien que Lapons. Quand les mers fournissent une récolte abondante de poisson, la mortalité diminue, la population s'accroît, l'aisance devient générale. On a vu dans ces parages, presque déserts pendant la plus grande partie de l'année, des milliers d'embarcations se livrer en même temps à la chasse des morues ou des poissons qui doivent leur servir d'appât. Les harengs se montrent-ils en nombre vers la fin de l'été dans les fjords de la Laponie, la tristesse est universelle, car les pêcheurs savent par une longue expérience que les harengs et les morues ne fréquentent pas successivement les mêmes eaux dans la même année; les bancs pressés des premiers annoncent pour le printemps suivant une bien pauvre récolte. Mais que les harengs soient peu nombreux, et l'on prépare les engins de capture dans tous les ports du littoral; on construit de nouvelles barques, on se groupe en nombreuses compagnies de pêche; d'avance on sait que les poissons désirés arriveront en multitudes. Les pêcheurs de profession, Norvégiens, Finnois, Russes et Lapons, ne sont pas les seuls qui prennent part à la curée dans les années de bonne pêche : on voit accourir aussi vers le littoral des caravanes d'hommes, de femmes, d'enfants, de chiens et de rennes. Les Lapons des forêts, attirés vers la mer, partent comme les oiseaux émigrants et reviennent comme eux.

IX

La population de la Scandinavie, attirée surtout par les facilités de la pêche, n'a d'histoire écrite que depuis une vingtaine de générations. Les premières chroniques, datant de la fin du onzième siècle, sont presque complètement perdues : de cette époque et des âges antérieurs depuis le milieu du neuvième siècle, il ne reste que les vagues traditions rapportées

par les sagas. Au delà, dans la nuit des temps, on ne trouve que les témoignages laissés sur le sol ou dans la terre par les anciennes peuplades.

Par ses débris archéologiques, la Suède méridionale ressemble beaucoup aux îles danoises et paraît avoir été habitée par des hommes de la même race et de mœurs analogues ; mais au nord de cette région s'étend un autre domaine. La Suède septentrionale et la Norvège n'ont point de kjökkenmöddinger des âges de la pierre, si ce n'est un seul, trouvé près des bords du fjord de Trondhjem, à Stenkjaer ; mais cet amas de débris ne renferme que des objets appartenant aux temps de la pierre polie. Jusqu'à nos jours, ni instruments d'os, ni outils de pierres éclatées ou taillées grossièrement, telles qu'on les voit dans les kjökkenmöddinger danois et les cavernes à ossements de la Belgique et de la France, n'ont été rencontrés dans les régions de la Scandinavie situées au sud du détroit formé par les grands lacs. On en conclut que la Scandinavie du nord était alors déserte : les immigrants n'y pénétrèrent qu'à l'époque de la pierre polie ; les objets de ces âges sont les plus anciens qu'on y ait découverts[1]. Les mammouths, les rhinocéros, dont les restes se trouvent mêlés dans les cavernes de la France aux débris de l'industrie humaine paléolithique, manquaient également dans la péninsule Scandinave : depuis la retraite des glaces, ils n'avaient pas eu le temps de s'emparer du pays.

On ignore l'époque précise à laquelle doivent être attribués les restes des premiers Scandinaves et de leur industrie, mais des indices géologiques nous prouvent que cet âge est déjà fort éloigné de nous : il date sans doute des temps où les glaces, qui couvraient autrefois toute la contrée, se fondirent peu à peu. Mais il est probable que Nilsson donne aux premiers habitants du pays une trop haute antiquité : les preuves qu'il cite à l'appui de ses hypothèses n'ont peut-être pas toute la valeur qu'il leur attribuait et que leur conteste M. Torell. Le long des côtes de la Baltique se développe de l'est à l'ouest, de la ville d'Ystad à Trelleborg et à la pointe de Falsterbo, une sorte de large rempart composé de graviers et de sables, interrompu çà et là, et divisé en fragments inégaux formés probablement à des époques différentes : on lui donne le nom de Järavall ou de « colline de Jära ». Au-dessous de ces graviers, Nilsson[2] a découvert des pointes de flèches et de lances reposant sur le fond d'anciennes tourbières se trouvant actuellement à plus de 2 mètres en contrebas du

[1] Worsaae, *La colonisation de la Russie et du Nord scandinave*, — Nilsson, *Les habitants primitifs de la Scandinavie*; — Kuch, *Congrès d'Anthropologie de Stockholm*, 1874.
[2] *Les habitants primitifs de la Scandinavie.*

niveau de la mer. Mais le Järavall, que l'on croyait autrefois de formation ancienne, paraît être un cordon littoral d'origine moderne. Quant aux squelettes humains trouvés à différentes époques sur les côtes du Bohuslän, dans les bancs de coquillages exhaussés maintenant au-dessus de la mer, ils n'ont point été vus ni étudiés par des savants dans l'esprit critique desquels on puisse avoir confiance. En 1843, on découvrit deux de ces squelettes dans la péninsule de Stängenäs, près de Bro, cachés encore sous des strates horizontales de coquilles marines, actuellement soulevées à 30 mètres au-dessus de la mer; mais rien ne prouve que les strates de coquilles se trouvent bien dans leur position première, et l'on ignore si les squelettes appartiennent ou non à l'âge de la pierre[1].

Les sépultures de l'âge de la pierre polie, fort nombreuses dans la Scanie, dans la Gothie et dans le Bohuslän, c'est-à-dire dans la Scandinavie méridionale, manquent comme les kjökkenmöddinger dans le nord de la péninsule. Elles se présentent sous diverses formes : dolmens ou *stendösar*, érigés pour la plupart sur des buttes funéraires; *hällkistor* ou sortes de grands cercueils en pierres levées, entourées de terre; *gånggrifter*, sépultures à galeries, appelées aussi *jättestugor* ou chambres de géants. Ces ossuaires, assez vastes pour contenir jusqu'à vingt corps et même davantage, forment le plus souvent un carré long, parfois un cercle, et sont recouverts d'un toit plat en grosses dalles de granit, sur lequel s'élèvent des monticules en terre ou des amas de pierres : une longue et étroite galerie conduit de l'extérieur dans la salle funéraire, et presque toutes s'ouvrent du côté du sud et de l'est. Les blocs ne sont jamais taillés, et les instruments et les armes trouvés à côté des cadavres, à crâne dolichocéphale pour la plupart, appartiennent tous aux âges néolithiques. A cette époque, presque toutes les sépultures renfermaient des perles d'ambre disposées en colliers et en parures : on les trouve même dans les tombeaux de l'intérieur des terres où l'ambre devait avoir été transporté des rives de la Baltique. Les Scandinaves de l'époque des dolmens aimaient aussi à se parer, comme les chasseurs Peaux-Rouges, de colliers et de pendeloques faits en os et en dents d'animaux sauvages[2]. Est-ce du même âge que datent les nombreuses pierres dans lesquelles ont été creusées des écuelles et que l'on connaît d'ordinaire sous le nom de « pierres des Elfes » ou *elfstenar?* Des paysans y sacrifient encore aux génies de la terre en mettant dans les écuelles des aiguilles, de l'argent,

[1] Hildebrand, *Notes manuscrites*.
[2] Oscar Montelius, *La Suède préhistorique*.

du papier, ou bien en les oignant de saindoux pour obtenir la guérison de certaines maladies[1] : c'est là une coutume qui naguère existait aussi en Poméranie et qui se retrouve encore dans les Indes; elle était générale dans les pays à dolmens.

Sur trente-six mille trouvailles des âges de la pierre faites jusqu'en 1874 dans le territoire de la Suède, trente-quatre mille l'ont été dans les provinces méridionales, c'est-à-dire la Gothie. Les contrées du nord restèrent donc très faiblement peuplées pendant la période de la pierre polie; mais les haches et les flèches de cet âge que l'on trouve sur le littoral norvégien sont du même type que celles de la Scanie : plus au nord, dans la Laponie actuelle, des fouilles ont révélé aussi des armes et des instruments, mais ils sont en schiste ou en os et d'un modèle original[2]. Lorsque l'âge du bronze vint en Scandinavie succéder à celui de la pierre, c'est aussi dans la Gothie que la civilisation eut son principal développement, car, de 2500 bronzes, 150 seulement ont été trouvés dans le Svealand; dans tout le Norrland on n'a découvert que deux objets en bronze[3]. De cette époque datent les écritures hiéroglyphiques ou « sculptures des rochers » (*hällristningar*) que l'on rencontre çà et là dans la Scanie, la Gothie, le Bohuslän de Suède et le Smaalenene de Norvège, et qui représentent des flottilles, de grands bateaux à tête de dragons, des voitures, des charrues, des bœufs et d'autres animaux, des guerriers, des chasseurs et des marins[4]. De beaux vases, des parures, des diadèmes de bronze, recueillis maintenant dans les musées, témoignent de l'originalité artistique des indigènes des âges du bronze; toutefois un grand nombre d'archéologues pensent que l'influence des Étrusques a été prédominante dans cette période de l'art scandinave; d'ailleurs, la plupart des antiquités suédoises des deux époques de l'âge du bronze ont été certainement fondues dans le pays, ainsi qu'en témoignent les moules en pierre trouvés çà et là; mais le bronze devait être importé à l'état d'alliage, car il contient environ un dixième d'étain, et ce métal manque dans la péninsule Scandinave; peut-être, ainsi que l'admettent MM. Bataillard et de Mortillet, la fabrication des objets en bronze était-elle le métier de tribus errantes, comparables aux Bohémiens de nos jours. Nilsson croit avoir retrouvé dans la contrée de nombreuses traces de l'industrie phénicienne : il attribue à ces Sémites les pierres

[1] Desor, *Les pierres à écuelles*.
[2] Rygh; — Montelius, *Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique*, section de Stockholm, 1874.
[3] Oscar Montelius, *La Suède préhistorique*.
[4] Oscar Montelius, même ouvrage.

tombales où sont figurés des vaisseaux et des images de navires, de haches, de glaives; mais cette opinion du savant archéologue n'est pas généralement admise, à cause du manque d'inscriptions : on ne comprendrait pas que les Phéniciens se fussent abstenus de graver des lettres précisément sur les monuments laissés par eux en Scandinavie[1]. Quant à la civilisation grecque, elle n'est certainement pas représentée en Scandinavie, si ce n'est peut-être par quelques trouvailles entièrement isolées faites sur les côtes orientales de la Suède[2].

Mais l'influence de Rome agit puissamment, quoique d'une manière indirecte, sur les populations de la péninsule du nord. En dehors même des frontières de l'empire, les populations barbares suivaient le mouvement d'impulsion qui leur était donné par les conquérants du monde méditerranéen; elles apprenaient à se servir du fer et commençaient à employer une série de lettres, parente de l'alphabet des Latins et dérivée probablement de celle des tribus celtiques de l'Italie du Nord. D'ailleurs cette série des runes ou des « mystères » (*runar* ou *runir*), variant chez les Celtes et les Germains, s'est grandement modifiée pendant le cours des âges : sur divers monuments les inscriptions doivent se lire de droite à gauche, tandis que d'ordinaire elles se lisent de gauche à droite, comme les lettres latines; plusieurs se composent de lignes « boustrophédon », où l'ordre des lettres alterne de l'un à l'autre côté; il en est aussi qu'on lit de haut en bas. Les caractères changent suivant les temps et les lieux, et dans le nord notamment, loin des contrées de provenance, ils se distinguent par l'originalité de leur forme; c'est aussi en Scandinavie que leur nombre, d'abord de vingt-quatre, se réduisit à seize[3]. Les runes étaient gravées sur les pierres ou sur les os, taillées dans le bois, dans la corne, ciselées sur les parures et sur les armes : les musées de la Scandinavie en renferment de grandes collections, qui n'ont guère fourni de renseignements sur l'histoire spéciale de la race, mais qui en ont du moins fait connaître la langue et ses variations successives. Au moyen âge on écrivait même des livres entiers en caractères runiques : la loi de Scanie (*Skånelagen*), qui date du treizième siècle, a été écrite de cette manière[4]. Les ornements d'or appelés bractéates, que l'on trouve en quantité neuf fois plus considérable en Scandinavie que dans tous les autres pays de l'Europe réunis, sont pour la plupart couverts de signes runiques; les figures

[1] Maïnov, *Izùestiya Roussk. Geograf. Obchtchestva*, 1877, n° 6.
[2] Worsaae, *La colonisation de la Russie et du Nord scandinave.*
[3] Wimmer, *Ueber den Ursprung und die Entwickelung der Runenschrift im Norden.*
[4] Oscar Montelius, *La Suède préhistorique.*

de héros, de chevaux, d'oiseaux, de dragons, que les artistes de l'époque y gravèrent, semblent toutes, d'après Worsaae, se rapporter à des légendes du Nord.

L'âge du fer, pendant lequel les connaisseurs des « mystères » écrivaient leurs caractères sacrés, se fond peu à peu avec les âges historiques vers l'époque des grandes expéditions normandes ; mais peut-on limiter ainsi les différents âges? Aux temps de Rome, lorsque les Scandinaves échangeaient déjà des marchandises pour des monnaies italiennes, n'avaient-ils pas en même temps des armes de fer, des ornements de bronze et d'or, des outils de pierre? Les runes n'ont-ils pas continué d'être employés dans l'île de Gotland jusqu'au seizième siècle, c'est-à-dire jusqu'à une époque postérieure à l'invention de l'imprimerie, et les calendriers runiques ne sont-ils pas restés en usage en certains districts reculés de la Scandinavie, et même de l'Angleterre[1], jusqu'à une époque encore plus rapprochée de nous? L'âge du schiste ne s'est-il pas continué en Laponie jusqu'à la fin du siècle dernier[2]? Chaque civilisation nouvelle vient se substituer par degrés aux plus anciennes, non les supprimer brusquement. Les rites religieux de cultes antiques, maintenus sous le nom de superstitions, témoignent de ce mélange des âges, semblables aux eaux encore distinctes de plusieurs fleuves coulant dans un même lit. Ainsi le jeudi ou jour de Thor (*Thorsdag* en suédois) était encore, il y a un siècle, tenu pour saint en diverses parties de la péninsule, notamment dans les Alpes scandinaves et dans la Gothie. Même au commencement du siècle, quelques vieilles femmes ne filaient jamais et ne faisaient point de beurre le jeudi : la plupart des travaux pénibles ou importants étaient interdits ce jour-là par la coutume : la « vieille barbe rouge » défendait de le profaner par le travail. D'autre part, tous les actes de magie devaient avoir lieu le jour de Thor pour être efficaces, et celui qui était né le jeudi avait le don de voir les esprits et les revenants. Encore pendant ce siècle, aucune des cérémonies du baptême, du mariage, de l'enterrement ne se pratique le jeudi. Les paysans ignorent la cause de cet usage, mais le jour de l'ancien dieu du Tonnerre reste pour eux un jour païen, dans lequel on ne doit célébrer aucun des rites de la religion chrétienne[3]. Finn Magnusen raconte[4] que les paysans de certaines hautes vallées de la Norvège avaient, jusqu'à la fin du siècle dernier, la coutume d'adorer le jeudi

[1] *Ashmolean Museum*, à Oxford.
[2] *Musée d'ethnographie scandinave* de M. Hazelius, à Stockholm.
[3] Nilsson, *Les habitants primitifs de la Scandinavie*.
[4] *Annaler for Nordisk Oldkyndighed*, 1838-1839.

des pierres d'une forme ronde, qu'ils oignaient de beurre et plaçaient dans de la paille fraîche au siège d'honneur en haut de la table; à certaines époques on les lavait de petit lait, à la Noël on les arrosait de bière, dans l'espoir de fixer le bonheur au foyer domestique.

Venus des bords de la mer Noire et du Danube, les Götar et les Svear, compris maintenant sous le nom général de Scandinaves, ont eu à traverser toute une moitié de l'Europe pour entrer dans leur nouvelle patrie. On a souvent émis l'idée que les immigrants avaient pénétré dans la péninsule du nord en passant par la Russie septentrionale et la Finlande; mais les comparaisons faites entre les armes et les instruments trouvés dans les diverses contrées ne justifient point ces hypothèses. Les Scandinaves semblent être venus du sud-est et du sud en Danemark, et c'est de là qu'ils ont passé d'abord en Scanie, puis dans la Suède du Nord et en Norvège. Les Finnois et les Lapons étaient entrés par le nord, les Scandinaves arrivèrent par l'extrémité opposée de la péninsule. Les Goths ou Götar furent les premiers conquérants. Les Svear, ou fils des « Ases bienheureux ». vinrent ensuite; ils dépassèrent les parties méridionales de la péninsule où s'étaient établis les Goths, s'emparèrent peu à peu de toute la contrée et leur Asgârd, qui se déplaçait à chacune de leurs migrations, s'établit au centre du pays. La différence qui existe entre les deux groupes scandinaves des Goths et des Svear est encore fort sensible, non seulement pour le dialecte, mais aussi pour les mœurs : quant à la forme du crâne et au type physique, ils ne présentent pas de contrastes suffisamment appréciables[1]; dans ce pays, comme dans tous les autres, les principales différences de types et de physionomies sont causées par la profession et le genre de vie, non par l'origine. La tête typique des Suédois, telle qu'elle a été décrite par A. Retzius et Nilsson, est un ovale allongé, légèrement plus large en arrière qu'en avant, mais arrondi des deux côtés; sa plus grande longueur est à sa plus grande largeur dans la proportion de 4 à 3 ou de 9 à 7.

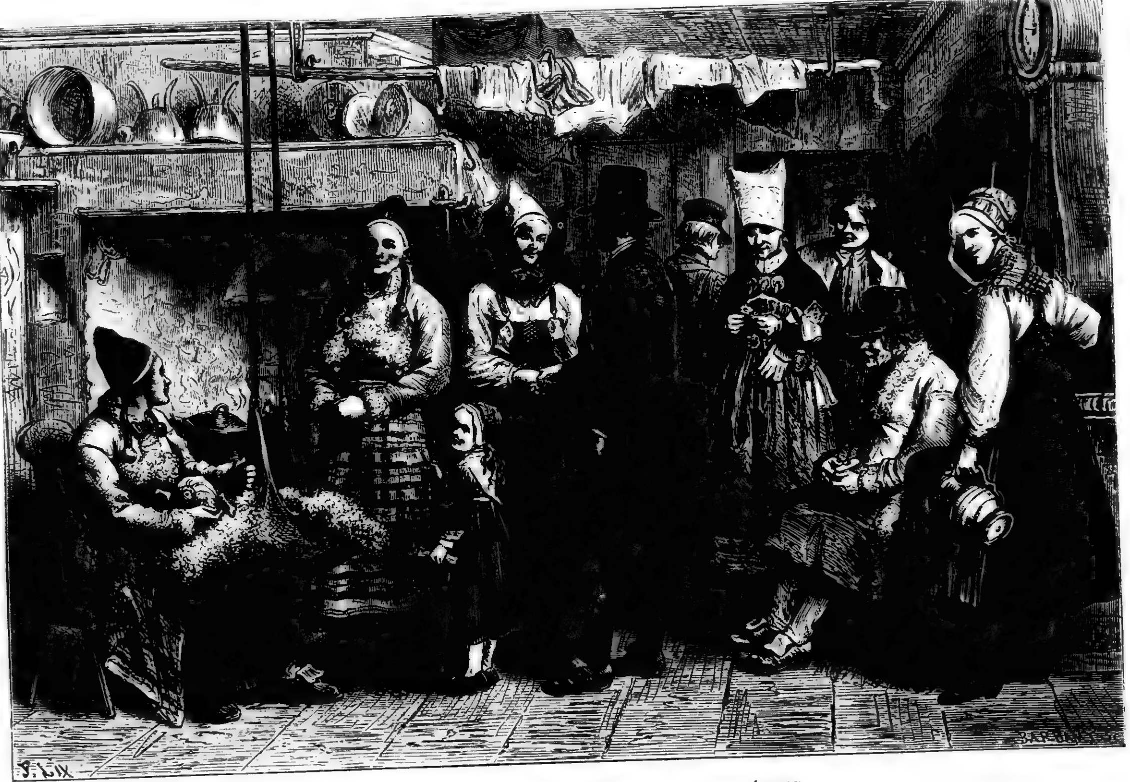
Le Dalécarlien, c'est-à-dire l'habitant du Dalarne, dans le haut bassin du Dal-elf, est celui que l'on signale d'ordinaire comme représentant le type national le plus pur des Svear, qui ont donné leur nom aux Suédois ou *Svenskar* de nos jours. En général, il est de haute taille[2], souple, élancé, quoique fortement bâti; son visage est fier, animé de beaux yeux

[1] Nilsson, *Les habitants primitifs de la Scandinavie.*
[2] Stature moyenne des Suédois, d'après Beddoe : 1^{m},70.

d'un bleu profond, dominé par un large front découvert ; il est prévenant sans indiscrétion, gai sans emportement, décidé sans violence. L'honnêteté à toute épreuve, tel est, pour ainsi dire, le capital des émigrants du Dalarne, qui viennent par milliers à Stockholm, où on les emploie à tous les travaux qui demandent de la force ou de l'adresse : on les reconnaît partout de loin, grâce à leur costume national, aux couleurs éclatantes. Les Suédois qui diffèrent le plus du Dalécarlien sont les habitants des plaines, qui ont très souvent la figure grave, presque sévère.

Le mélange des populations s'est fait grâce aux progrès continuels du commerce et de la colonisation à l'intérieur : dans un pays où les habitants sont parsemés sur de si vastes espaces, l'industrie locale, quelque développée qu'elle fût, ne pouvait pas suffire, le service des échanges devait employer un très grand nombre de personnes, et les voyages devaient être fréquents, même à l'étranger. Les trouvailles faites dans le sol prouvent qu'après la chute de l'empire romain les Suédois étaient en rapports de commerce continuels avec Constantinople; Öland et surtout Gotland ont fourni aux antiquaires des multitudes de monnaies byzantines qui témoignent d'un grand mouvement d'échanges. Plus tard, vers la fin du neuvième siècle, Gotland devint aussi un marché d'expédition vers l'Orient proprement dit : l'on y découvre de temps à autre des trésors de monnaies arabes ou coufiques, provenant de Bagdad ou du Khorassan. Les villes qui précédèrent Stockholm comme entrepôts du lac Mälaren recevaient aussi une partie de ce trafic oriental. Les relations durèrent jusqu'au douzième siècle, où elles furent interrompues par les guerres de la Russie méridionale. Ainsi que l'a démontré M. Riant en s'appuyant sur les documents trouvés aux archives de Stockholm, les Scandinaves prirent aussi la plus grande part au mouvement des Croisades. C'est principalement par des incursions armées que les Scandinaves entraient en rapports avec l'étranger. Il est vrai que les pirates suédois, à l'exception de ceux qui se dirigèrent vers l'ouest avec les Normands, n'ont pas laissé dans l'histoire des traces aussi profondes que les vikings du Danemark et de la Norvège ; mais la cause en est à la direction qu'ont prise leurs expéditions de guerre. Dans leurs combats, ils ne se trouvaient point en contact avec des peuples ayant une civilisation avancée comme les Français ou les riverains de la Méditerranée : des Finnois, des Lettons, des Wendes et les tribus slavonnes du vaste Gardarike, devenu la Russie de nos jours, pouvaient seuls raconter les exploits de ces conquérants venus de l'ouest[1].

[1] Wattenbach, *Ein Blick auf Schwedens Hauptstadt und Schwedens Geschichte.*

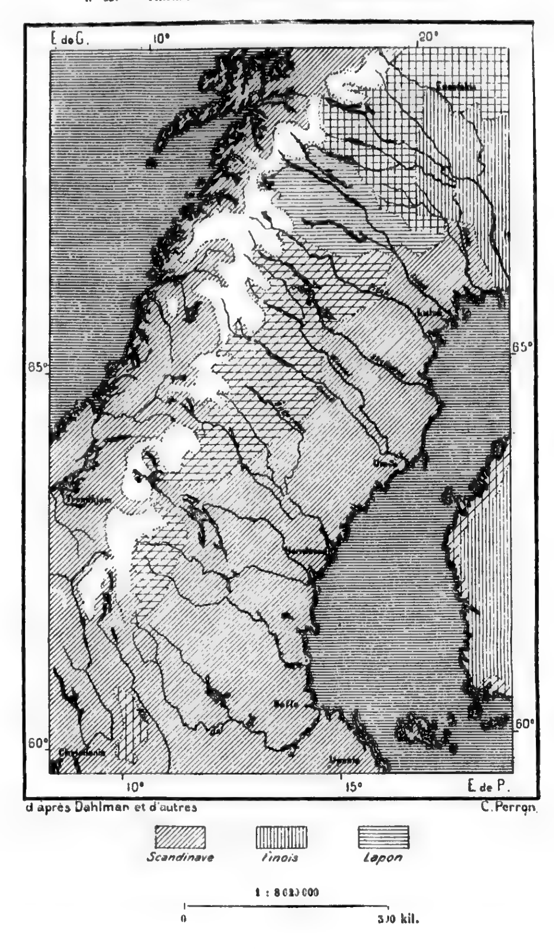


TYPES ET COSTUMES. — INTÉRIEUR D'UNE MAISON SUÉDOISE

Dessin de Lix, d'après nature.

Les étrangers n'ont pu avoir qu'une bien faible influence directe sur la population scandinave, car depuis les temps historiques la péninsule n'a

N° 33. — FINLANDAIS ET LAPONS DE LA SUÈDE SEPTENTRIONALE.



jamais été envahie par des armées victorieuses, à moins qu'on ne veuille compter les petites invasions des Russes en 1719 et en 1809, et les immigrants pacifiques n'y sont entrés qu'en petit nombre. Le mouvement de colonisation le plus considérable est venu de la Finlande. Dès la fin du dix-

septième siècle, des paysans finnois traversaient le golfe de Botnie pour aller s'établir dans le haut Jemtland, sur la frontière norvégienne, où leurs descendants vivent encore, mêlés aux cultivateurs suédois. D'autres colonies de Finlandais vivent dans les provinces du nord. Les persécutions religieuses ont aussi contribué pour une faible part au peuplement de la contrée. Dès la fin du seizième siècle, des centaines d'ouvriers wallons, invités par un Hollandais devenu maître de mines, se réfugiaient en Suède et s'établissaient principalement dans le village industriel d'Österby, près des mines de Dannemora. Leurs descendants, presque tous bruns, ont conservé jusqu'à nos jours des traces de leur origine et gardent soigneusement l'orthographe de leurs noms français; tous les forgerons de Dannemora sont aussi de descendance wallonne. Depuis cette époque, beaucoup d'autres exilés ont demandé un asile à la Suède, mais ce n'est pas à leur influence, toute locale, c'est à la sympathie naturelle des Suédois pour les Français que l'on doit attribuer l'ardeur avec laquelle on étudiait la langue de Racine et l'on imitait les mœurs de Paris au bord de la mer Baltique. Les Suédois aimaient à être appelés les « Français du Nord », et certes ils ont droit à ce nom par leur sociabilité, leur politesse et leur goût. Quant aux Norvégiens, on les dit au contraire les « Anglais de la Scandinavie » : par-dessus la mer, ils regardent vers la Grande-Bretagne, avec laquelle se fait leur principal commerce et d'où les visiteurs, marins et voyageurs de plaisir, leur viennent en plus grand nombre. Ils ne se distinguent en général ni par la mobilité ni par la souplesse, mais par la force et la ténacité. Ils réfléchissent avant de répondre; ils se décident lentement à vouloir, mais ce qu'ils veulent, ils savent le réaliser. Chez eux, les mystiques sont, paraît-il, beaucoup plus nombreux qu'en Suède, qui pourtant est la patrie de Svedenborg.

Les habitants de la péninsule ne parlent pas la même langue; mais leurs dialectes, tous également dérivés de l'ancien idiome nordique ou *norrœna*, dans lequel sont écrits les runes, se ressemblent assez pour être unis par des transitions insensibles. Ainsi le scanien sert d'intermédiaire au suédois et au danois, et, suivant la capitale de laquelle dépendait la contrée, les habitants ont été classés successivement comme parlant l'idiome de Copenhague ou celui de Stockholm. Le dialecte qui a prévalu en Suède est en effet celui que l'on parle dans la métropole et les districts environnants : c'est un parler sonore, à consonnances pleines et plus original que le danois, grâce à l'ancien trésor de mots qu'il a conservés; mais parmi les dialectes suédois il en est de plus curieux encore par leurs formes antiques, notamment le dalécarlien, le gotlandais et les patois qui se par-

lent en dehors des frontières de la Suède actuelle, dans quelques parties de la Finlande et dans les îles du littoral esthonien. Quant au norvégien littéraire, c'est la langue danoise, à laquelle s'ajoutent quelques mots et des tournures locales. Dans certaines vallées écartées s'est maintenu l'ancien norse, curieux langage très rapproché de l'islandais et formant avec lui un groupe glottologique distinct. Quelques patriotes norvégiens ont voulu rendre la suprématie au parler de leurs aïeux et créer ainsi une nouvelle langue littéraire : des sociétés se sont fondées, des journaux, des livres ont été publiés en vieux norvégien; mais ces tentatives n'ont pas été encouragées par l'opinion. D'autre part, des écrivains essaient de rapprocher les idiomes, de leur rendre l'unité de la langue norse du neuvième siècle. En 1869, des savants danois, suédois, norvégiens, se réunirent à Stockholm pour l'adoption d'une orthographe commune aux langues scandinaves, mais des rivalités nationales ont empêché jusqu'à maintenant l'entente définitive entre les grammairiens.

A côté de ces populations scandinaves, qui sont parmi les plus homogènes de l'Europe, vivent des tribus encore presque asiatiques, peu nombreuses, mais des plus intéressantes par leur aspect physique, leurs origines, leur genre de vie : ce sont les Lapons. Ces peuplades, partiellement nomades, comme les Tsiganes ou Rouminisäl que l'on voit en diverses parties de la Suède, occupent à l'extrémité septentrionale de la péninsule, dans les hauts bassins des fleuves suédois tributaires du golfe de Botnie, dans le territoire finlandais cédé par la Suède à la Russie, enfin dans la presqu'île de Kola, un immense espace évalué à 200 000 kilomètres carrés, mais très faiblement peuplé : on n'y compte guère que 30 000 habitants, soit une personne pour chaque superficie de six à sept cents hectares[1].

Il est certain que les Lapons nomades, parcourant à leur aise les plaines presque désertes de la péninsule, avaient établi des campements beaucoup plus au sud, dans les contrées que peuplent actuellement les Scandinaves. Des traces de leur idiome se retrouvent dans la langue suédoise et divers noms de lieux seraient expliqués par leur langage. Encore de nos jours, des familles de Lapons vivent jusque dans le cœur du Jemtland, vers le 63e degré de latitude, où leur domaine est nettement limité par la dis-

[1] Lapons de Norvège et gens de sang mêlé en 1875 . . . . 21 179
» de Suède en 1875 . . . . 6 600
» de Russie et de Finlande en 1859 . . . . 2 822

parition de la mousse des rennes, nourriture de leurs troupeaux ; mais la pression continue des immigrants suédois et norvégiens n'a cessé, sur les deux rivages, de refouler ces premiers occupants dans l'intérieur des terres. Les légendes relatives aux nains (*dvergar*), aux sorciers (*troll*), aux gens des rochers (*bergfolk*), racontent sous une forme mythique les combats d'extermination que les colons scandinaves livrèrent aux Lapons, les anciens habitants de la contrée.

Connus désormais sous leur nom suédois de Lapons, qui signifierait « Nomades » d'après les uns, « Habitants des cavernes » d'après les autres, les Sames, Sameh ou Samelats parlent une langue finnoise, que l'on dit ressembler plus à celle des Mordves qu'à tout autre dialecte ouralo-altaïque et qui renferme d'anciennes formes et des racines manquant aujourd'hui à l'idiome finlandais ; mais quoiqu'on donne officiellement aux Lapons le nom de *Fin* dans le Finmark norvégien, ils se distinguent nettement des Finlandais proprement dits, non seulement par les contrastes que produit la différence de civilisation, mais aussi par l'aspect physique, la taille, la forme du crâne[1]. Aussi des anthropologistes ont-ils vu dans les groupes de populations des races tout à fait séparées, ayant reçu la langue de vainqueurs finnois, mais sans aucune parenté de sang avec eux. Tandis que Virchow considère les Lapons comme une branche des Finnois, Schaafhausen voit en eux les descendants de peuplades mongoles refoulées au nord et cheminant vers l'ouest le long des côtes de l'Océan glacial. On croyait aussi naguère que les Sames se distinguaient de tous les autres hommes par une ignorance absolue du chant. « Les Lapons, dit Fétis, sont le seul peuple qui ne chante pas ; » mais cette assertion est erronée. Les Lapons, très bavards de leur nature, savent, sinon chanter d'une manière agréable pour les oreilles suédoises, du moins fort bien moduler quelques sons musicaux, et l'on a recueilli plusieurs de leurs chansons[2]. Du reste, les anciens noms de famille, parmi lesquels on en trouve beaucoup de suédois, de norvégiens, de finlandais, de russes même, témoignent que la souche n'est pas une : les Lapons sont un peuple mélangé.

En général, les Sames de l'intérieur, qui sont probablement les plus purs de race, sont des hommes de très petite taille, comparés à leurs voisins les Suédois du nord, de stature presque gigantesque. Toutefois ils ne sont point en moyenne aussi petits qu'on se le figurait par goût pour le merveilleux. Jadis on se plaisait à signaler le contraste des

[1] Capacité moyenne des crânes de Lapons, d'après A. Retzius. . . . . 1321 cent. cubes.
Indice céphalique moyen » » . . . . . 83,50 »

[2] Gustaf von Düben, *Om Lappland och Lapparne*.

géants patagons et des nains de Laponie, vivant aux deux extrémités du monde habitable; mais, de même qu'il a fallu diminuer la taille idéale attribuée aux Indiens des terres magellaniques, de même il faut exhausser celle que l'on donne ordinairement aux Lapons. D'après Dulk, la stature moyenne des indigènes pasteurs de rennes serait d'un mètre soixante centimètres, et même quelques-uns pourraient être considérés en tout pays comme des hommes de belle taille; von Düben, le savant qui a étudié les peuplades du Nord avec le plus grand soin, croit ne devoir évaluer cette taille moyenne qu'à un mètre et demi. Le buste des Sames est assez long, seulement il est rare que leurs jambes ne soient pas légèrement arquées[1]. On a remarqué aussi que les Lapons pêcheurs, toujours occupés à ramer, ont les jambes faibles, comparées à leurs bras vigoureux et à leur poitrine musculeuse. L'extrême laideur que l'on attribue à ces populations du Nord n'existe que dans l'imagination de leurs voisins. Les Lapons ont, pour la plupart, il est vrai, les pommettes saillantes, un nez épaté à l'extrémité, les yeux petits, la figure triangulaire, la barbe rare, la peau souvent jaunâtre chez les hommes; mais le crâne est fort large, le front, élevé, est d'une véritable noblesse, plus ample en général que celui des Scandinaves[2]; la bouche est souriante, l'éclair du regard vif et bienveillant. D'ordinaire l'œil est noir, mais la couleur de la chevelure varie singulièrement : la plupart ont les cheveux châtains, d'autres les ont tout à fait noirs, d'autres encore tout à fait blonds. La voix des Lapons n'est pas aussi métallique et sonore que celle des Suédois; toutefois elle n'est faible et sourde que chez les buveurs d'eau-de-vie, devenus beaucoup plus rares que jadis, surtout en Suède, par suite de l'interdiction absolue des liqueurs dans le pays depuis 1839 : c'est le café qui remplace maintenant l'eau-de-vie comme boisson générale des Lapons; ceux qui en ont les moyens en boivent presque toute la journée, en y mêlant du sel, et parfois du fromage, du sang, de la graisse[3]. Grâce à l'extrême salubrité du pays et malgré la saleté repoussante et l'air impur de leurs cabanes, les Lapons jouissent en général d'une excellente santé et deviennent très âgés : la mortalité est moins forte chez eux que chez les civilisés du littoral; mais, ainsi qu'Acerbi le remarquait déjà au siècle dernier, ils ont souvent les yeux rouges et malades à cause de la fumée des tentes et de leurs continuels voyages au milieu des neiges.

[1] Georg Hartung, Albert Dulk, *Fahrten durch Norwegen und die Lappmark.*

[2] G. von Düben, *Om Lappland och Lapparne; — La Laponie et les Lapons*, Congrès intern. des Sciences géogr. Paris, 1878.

[3] G. von Düben, ouvrage cité.

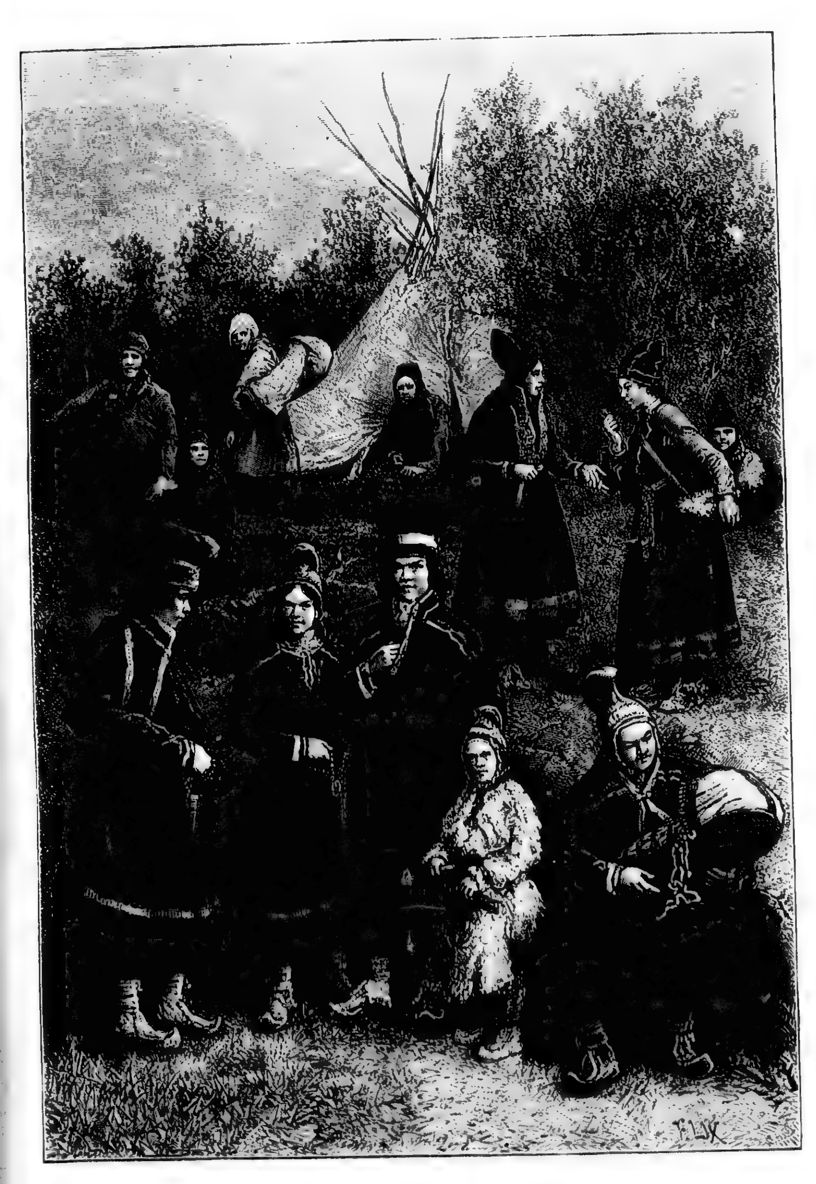
Suivant leur genre de vie, les Sames se partagent en Lapons des montagnes et en Lapons des côtes, en pasteurs de rennes et en pêcheurs. Un bien petit nombre d'entre eux, établis dans les plaines des alentours du golfe de Botnie, s'occupent de culture, mais ceux-là même comptent principalement sur le produit de leur pêche dans les lacs et les rivières. Leurs cabanes se composent de simples toitures posées sur des trous ou de lattes placées en forme de cônes, et recouvertes d'une toile ou d'une étoffe de laine, qui laisse échapper la fumée par le sommet de l'échafaudage. Des maisonnettes sont perchées sur des pieux; quelques familles habitent des réduits dont les parois penchent en dehors, de sorte que la façade présente l'aspect d'un losange reposant sur l'une de ses pointes. Ce sont généralement les hommes qui s'occupent du ménage de ces étroites demeures[1] : faut-il voir dans cette coutume un reste de gynécocratie ou « droit de la mère », qui prévalait chez tant de peuples anciens?

Les Lapons du littoral de l'océan Arctique, plus nombreux que ceux de l'intérieur[2], doivent demander aux eaux marines les ressources que les Lapons des forêts trouvent dans l'élève du renne. Ceux-ci sont forcément nomades, mais ils ne voyagent pas en tribus comme les peuplades errantes des pays chauds, tels que les Bédouins et les Turkmènes; chaque famille vit isolément dans la forêt. Ce n'est point par insociabilité que les Lapons se séparent ainsi de leurs semblables. Il leur faut de vastes espaces pour leurs troupeaux de rennes, car chaque Lapon a besoin pour vivre d'au moins vingt-cinq bêtes, et le lichen des rennes, une fois brouté, ne repousse que lentement. Les troupeaux ne reviennent paître au même endroit qu'après dix années révolues; il est vrai qu'ils se nourrissent en été d'herbes et de feuilles d'arbres : si le lichen devait suffire à l'alimentation du renne, l'immense espace de la Laponie serait trop étroit pour les quelques milliers de nomades qui le parcourent, car c'est le renne qui nourrit les familles errantes en leur donnant son lait, malheureusement très peu abondant; même en hiver, le Lapon « mange » le lait de renne qu'il a conservé gelé sous forme de rondelles. Mais la chair et le sang du renne servent aussi à l'alimentation des Sames. Le repas ordinaire de la journée est la « soupe de sang », faite de farine et de sang mêlé de caillots, que les ménagères savent garder pendant les mois d'hiver à l'état liquide dans des tonneaux ou des outres en estomacs de renne[3]. Dépendant ainsi de son troupeau pour sa subsistance aussi bien que pour son habillement, le

[1] Gustaf Düben, *Om Lappland och Lapparne.*
[2] Lapons de la Norvège en 1875 : sédentaires, 14 645; nomades, 1075.
[3] G. Hartung und A. Dulk, *Fahrten durch Norwegen und die Lappmark.*

des mon-
neurs. Un
ntours du
tent prin-
res. Leurs
a de lattes
étoffe de
udage. Des
abitent des
le présente
néralement
s[1] : faut-il
la mère »,

que ceux de
ces que les
t forcément
des errantes
aque famille
e les Lapons
espaces pour
r vivre d'au
outé, ne re-
nême endroit
été d'herbes
on du renne,
uelques mil-
nourrit les
nt très peu
enne qu'il a
ng du renne
le la journée
caillots, que
liquide dans
ainsi de son
billement, le



TYPES ET COSTUMES DE LA LAPONIE

Dessin de Lix, d'après des photographies.

Lapon qui n'a qu'une centaine de rennes ne peut nourrir sa famille que d'une manière incertaine; il est considéré comme pauvre et doit se rattacher en qualité de client à quelque pasteur plus fortuné. La moyenne des rennes par Lapon, en comptant les pêcheurs et les agriculteurs, est de treize à quatorze seulement, d'après von Düben; elle tend à diminuer à mesure que la vie nomade est remplacée par la résidence fixe. Celui qui possède un troupeau de trois cents rennes est déjà tenu pour riche, et l'on cite parmi les Lapons de véritables potentats qui possèdent jusqu'à 2000 rennes, représentant une valeur d'au moins 60 000 francs et formant peut-être la deux-centième partie de tous les troupeaux de rennes domestiques[1]. Ces personnages connaissent bien le chemin des marchés du littoral pour y exporter des cuirs et des fromages, et pour y placer leur argent à gros intérêts. Déjà chez les Lapons, comme chez leurs voisins les Scandinaves, se voit le contraste de la richesse et de la pauvreté. Mais que les demeures appartiennent à des Lapons opulents ou misérables, qu'elles renferment dans une armoire quelques tasses en porcelaine ou simplement des jattes en bois, elles n'en sont pas moins des cabanes étroites, humides et nauséabondes, où l'on s'étonne que l'homme puisse habiter; mais il n'y a point d'insectes. La puce ne vit pas en Laponie; en revanche, le cousin y est en été un terrible fléau pour les étrangers, sinon pour les Lapons eux-mêmes, qui s'oignent d'une substance graisseuse pour éviter les piqûres et qui habitent en été les régions où les nuages ailés sont dissipés par le vent de la mer.

Depuis le milieu du dix-septième siècle, les habitants de toute la Laponie se disent chrétiens; ils possèdent, grâce aux missionnaires, une petite littérature religieuse, et, suivant le territoire qu'ils occupent, ils observent les rites ordonnés par le gouvernement local : en Scandinavie, ils sont protestants, et possèdent même quelques ouvrages religieux écrits en leur idiome; sur le sol russe, ils appartiennent au culte orthodoxe grec. Les prêtres des deux religions ont pu facilement, en mainte occasion, exalter les passions de cette race « extatique »[2]; cependant il reste encore bien des traces des anciennes coutumes païennes, analogues au chamanisme des Mongols. Le tambour de magie jouait un grand rôle dans leurs cérémonies, de même

[1] Rennes domestiques de toute la Laponie dans les quatre États du nord :

Suède	en 1870. . . .	220 800,	soit pour	6 702	Lapons	165	rennes par famille.
Norvège	» 1865. . .	101 768	»	17 178	»	30	»
Finlande	» 1865. . .	40 200	»	615	»	325	»
Russie	» 1859. . .	232 (?)					
Ensemble.		363 000					

[2] Ampère, *Esquisses du Nord*.

que l'écorce de pin ou de bouleau sur laquelle les sorciers avaient tracé des images d'instruments, d'animaux, d'hommes et de dieux. Cette écorce, dite par les Norvégiens « arbre des runes », était consultée par les Lapons dans tous les actes de leur vie : l'interprétation des signes mystérieux était le grand art et la sagesse suprême. On dit que le dernier « arbre des runes » a été détruit vers le milieu du siècle ; les *seiteh* ou pierres de forme bizarre, parfois grossièrement sculptées, autour desquelles se célébraient les rites, ont été jetées dans les lacs par les Lapons eux-mêmes ou sont conservées dans les musées de la Suède ; mais si les fétiches ont disparu, mainte cérémonie qui s'explique seulement par l'ancien culte est restée. Les chiens, les meilleurs amis du Lapon, sans l'aide desquels le nomade ne pourrait gouverner son troupeau de rennes, ne sont plus enterrés avec leurs maîtres, et le cadavre n'est plus enveloppé dans une écorce de bouleau où sont représentés des ours, des loups, des rennes ; mais on jette encore dans la tombe des espèces de coquillages appelés « âmes de chien » : le Lapon, converti au christianisme, n'ose plus se faire accompagner par son chien dans les forêts d'un autre monde, mais du moins un symbole rappelle son compagnon de chasse. De même que dans tous les pays d'Europe, on célèbre aussi en Laponie la fête du solstice par des feux allumés sur les hauteurs ; mais où le soleil pourrait-il être plus en honneur que sous ces latitudes, où dans l'espace de quelques semaines il a délivré la terre de ses neiges et renouvelé complètement sa parure de feuilles et de fleurs ?

On s'imagine d'ordinaire que le nombre des Lapons diminue d'année en année et que cet élément de population est destiné à disparaître bientôt, comme mainte tribu des Peaux-Rouges ou diverses peuplades de l'Océanie. Il ne paraît pas qu'il en soit ainsi. Du moins dans le Finmark, c'est-à-dire dans la partie de la Laponie appartenant à la Norvège, le nombre des Lapons s'est accru : d'après les listes d'imposition dressées en 1567, en 1799 et en 1815, les nomades auraient même triplé depuis trois siècles[1] : dans la Norvège seule ils ont septuplé. Si la population du littoral augmente ainsi, c'est en grande partie par l'effet de la pression des Nybyggare ou « Paysans Nouveaux », colons finlandais et suédois qui s'avancent graduellement vers la mer en rétrécissant le terrain des nomades et en les forçant à se rapprocher peu à peu des côtes : à la fin du dix-huitième

[1] Lapons en 1799 :

Suède et Finlande	5113
Norvège	3000
Russie	1000
Ensemble	9113

siècle, ces étrangers étaient déjà plus nombreux que les Sames dans le Norrbotten suédois. Les Lapons de la Suède ont probablement diminué depuis le commencement du siècle, quoiqu'en disent des statistiques contradictoires : le témoignage unanime des colons ne laisse aucun doute sur le fait d'un refoulement graduel des nomades au delà des frontières suédoises : de plus en plus, la région des forêts, appropriée par les colons scandinaves et finlandais, se ferme aux immigrations temporaires des Lapons. De même, les Sames de la Russie et les Kväner, descendants d'anciens immigrants finnois apparus pour la première fois à l'ouest du fleuve Torneå, pendant les guerres de Charles XII, quittent en grand nombre leurs campements pour aller s'établir sur les côtes norvégiennes. Jadis les migrations se faisaient alternativement tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, suivant les saisons : les Lapons norvégiens avaient l'habitude de gagner le territoire finnois au commencement de la saison froide pour y faire hiverner leurs troupeaux, et de leur côté les Lapons finlandais émigraient en été vers le littoral de Norvège : c'était un échange de services entre les populations des deux contrées. Les bureaucrates de Saint-Pétersbourg virent dans ces migrations périodiques un manque de respect pour la « sainte frontière », et depuis 1852 il est interdit aux nomades scandinaves de la franchir sans de gênantes formalités. Mais les sujets russes, trouvant précisément en Norvège plus de liberté et plus d'avantages commerciaux que sous l'administration de leurs propres gouvernants, sont allés par milliers chercher leurs moyens d'existence chez leurs voisins de la Laponie scandinave : ouverts toute l'année à la pêche et au trafic, le port de Vadsö et les autres havres de la côte norvégienne sont des lieux de rendez-vous nécessaires pour les populations limitrophes, bloquées en hiver par les glaces de la mer Blanche. Dès le milieu du siècle dernier, les pêcheurs russes, montés sur leurs misérables embarcations, commençaient à se hasarder dans les parages du Finmark : on les dit encore plus hardis que les Kväner et que les Norvégiens[1]. Jadis ceux-ci étaient pour la plupart les descendants de bannis venus de la Norvège méridionale.

Si la disparition des Lapons n'est pas à craindre, du moins se rapprochent-ils de plus en plus par les mœurs et la civilisation des populations avec lesquelles ils sont en rapports, et peu à peu ils ne formeront qu'une seule et même nation. Déjà la fusion se préparait depuis des siècles, puisque les Lapons ont reçu leur culture des Scandinaves; c'est d'eux qu'ils ont

[1] Leopold von Buch, *Reise durch Norwegen and Lappland.*

appris l'art d'élever les animaux domestiques : dans l'idiome lapon, le chien seul est désigné par un nom original; les Lapons ne connaissent les chevaux et les bœufs, les brebis et les chèvres, les chats, les cochons, que par leurs appellations scandinaves. Le renne leur était connu, mais seulement comme animal de chasse : la diminution du gibier les a forcés à imiter leurs voisins en mettant le renne sous le joug. Maintenant ce sont aussi des Scandinaves, surtout les Norvégiens, qui enseignent aux Lapons l'art de la grande pêche, les divers travaux industriels de la vie sédentaire, et leur donnent peu à peu les mœurs des peuples civilisés d'Europe. Il est vrai, d'autre part, que si le Lapon des forêts de l'intérieur s'est peu à peu rapproché du Suédois par les idées et le genre de vie, l'immigrant kvän ou scandinave s'est fortement « laponisé » ; il est devenu plus petit, mais aussi plus résistant que ses compatriotes du sud, et son visage porte les marques évidentes du croisement de sa race avec celle des aborigènes. Comme le Lapon, il sait prendre, atteler et diriger le renne; comme lui, il a pour mets national la « soupe de sang » ; son vêtement diffère à peine de celui du Lapon, et non seulement il sait converser avec l'indigène dans l'idiome finnois, mais il l'emploie aussi fréquemment dans sa propre famille. Du reste, les deux races différentes vivent à côté l'une de l'autre dans la plus parfaite harmonie. Quoique certains auteurs parlent de la rareté des mélanges entre les diverses populations, la statistique de la Norvège constate que, parmi les Ougriens du Finmark, plus d'un cinquième se compose d'hommes de sang mêlé[1]. En Suède aussi, quelques centaines d'individus appartiennent à la fois aux deux races, et la plupart des croisements se font entre Lapons et Suédoises[2]. Les écoles, on peut le dire, sont les agents destructeurs de la nationalité laponne. En effet, les enfants, obligés d'aller à l'école, et pour la plupart loin du campement paternel, contractent des habitudes qu'il leur est difficile d'abandonner plus tard. Ils ne reprennent pas tous la vie nomade de leurs pères, et ceux qui restent dans les villages des Suédois finissent par se croire Suédois eux-mêmes et leur descendance se confond avec celle de la race dominante[3].

[1] Finnois et Lapons norvégiens du Finmark réputés de race pure en 1875. . . .	23 312
Descendants de Finnois et de Lapons »	1 089
» de Norvégiens et de Finnois ou de Lapons »	4 372

[2] Lapons « sang mêlé » de la Suède en 1870 :

12	nés d'un père	lapon	et d'une mère	finnoise,
151	»	»	»	suédoise,
41	»	suédois	»	laponne,
52	»	finnois	»	»

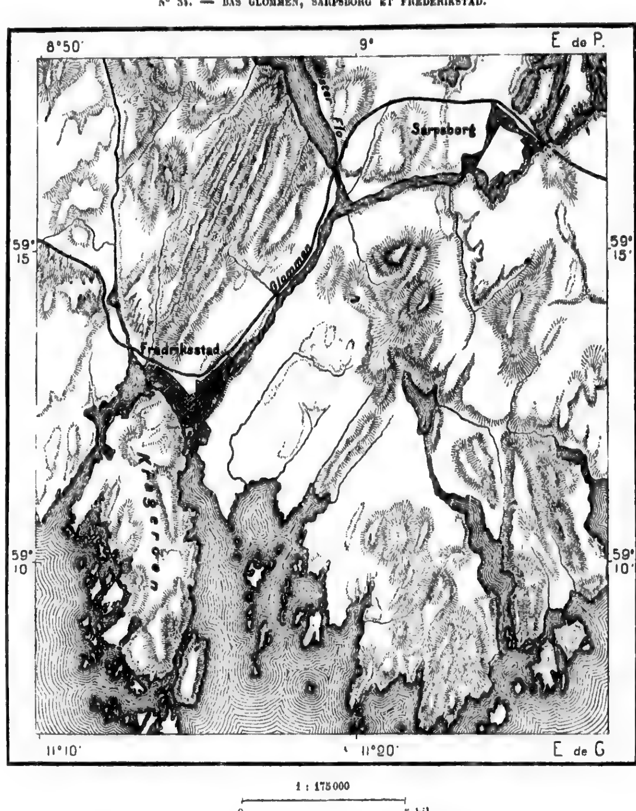
[3] Törnebohm, *Notes manuscrites.*

X

Le relief même et le climat de la Norvège ont décidé de l'emplacement des villes. A l'exception de celles que l'exploitation des mines a fait établir dans l'intérieur, elles devaient toutes se fonder au bord de la mer, sur les rives des criques bien abritées des vents du nord et d'un accès facile aux navires. Les villages même manquent presque complètement loin des rivages : les paysans ont chacun leur *gaard*, groupe de maisonnettes en bois servant aux divers usages de la ferme, et les églises, les édifices municipaux, les maisons postales s'élèvent à part, en quelque endroit visible de loin ou bien à la jonction des routes. En outre, c'est dans la partie méridionale de la contrée, là où le climat est le moins rude et où le soleil fait son apparition tous les jours de l'année, que la population a dû naturellement se grouper et fonder ses villes de commerce. Jadis, quand les marins normands regardaient surtout vers la Grande-Bretagne et les autres pays de l'Europe occidentale pour y faire des incursions de pillage ou pour y fonder des colonies conquérantes, les golfes occidentaux de la Norvège, ceux de Trondhjem, de Bergen, étaient les mieux situés et c'est de ce côté de la contrée qu'allaient s'établir les hardis navigateurs. Mais dès que les Norvégiens eurent cessé d'avoir la conquête et la piraterie pour industrie principale, dès que par la colonisation à l'intérieur ils eurent ajouté à la pêche et au trafic l'exploitation des mines et la culture des vallées, le versant méridional des monts, tourné vers le golfe de Christiania et vers les rivages du Danemark, de la Scanie, de l'Allemagne, devait conquérir la prééminence. Sur 21 villes de plus de 4000 habitants, 14, c'est-à-dire les deux tiers, se trouvent dans cette partie de la Norvège, fort petite pourtant en comparaison du territoire qui regarde vers l'Atlantique. D'ailleurs, à l'exception de Christiania, cité moderne, et de Bergen, l'ancien marché hanséatique, toutes les villes du littoral norvégien se ressemblent. Placées à l'extrémité d'un fjord, sur une grève arrondie et près d'une eau profonde où mouillent les gros bâtiments, elles s'élèvent en amphithéâtre sur les pentes d'une colline et se composent uniformément de maisons en bois, grandes et petites, peintes en blanc, en gris, en jaune, en rose, la plupart en rouge de sang. Nulles sculptures ni ornements extérieurs comme sur les chalets suisses : seulement un cadre découpé entoure chaque fenêtre. Les maisons ne sont autre chose que de grandes boîtes posées sur un soubassement de pierre; mais elles

sont ornées à l'intérieur et les fenêtres sont fleuries de roses, de verveines, de géraniums. Les églises, toutes dominées par flèche, coupole ou tourelles, sont d'une architecture un peu lourde : les blocs massifs de granit qui portent l'édifice et les poutres qui en forment la charpente ne se prê-

N° 34. — DAS GLOMMEN, SARPSBORG ET FREDERIKSTAD.



tent guère à la fantaisie de l'artiste; pour donner le mouvement et la vie à l'ensemble, l'architecte a dû élever nef sur nef, les hérisser de clochetons et de croix de bois découpés s'ouvrant en bouches de dragons. Telle église, par exemple celles de Borgund, sur un affluent du Sogne-fjord, et de Hitterdal, dans le Telemarken, offre une vague ressemblance avec des temples de la Chine et du Tibet.

La première ville du littoral norvégien, sur sa frontière méridionale, est Frederikshald, que domine au sud, du haut d'un rocher, la forteresse de Frederiksteen, défendant jadis la Norvège contre les Suédois : un obélisque marque l'endroit où tomba Charles XII, en 1718; un autre obélisque est érigé en l'honneur de Colbiernsen, le défenseur de la place. Maintenant Frederikshald n'a plus à veiller à la défense du territoire, elle s'occupe surtout de l'expédition des bois apportés par le Tistedals-elv. Telle est aussi la principale industrie de Frederikstad, située à la bouche du Glommen et couvrant un espace immense de ses quartiers épars, de ses maisons isolées, de ses entrepôts de bois, de ses grandes usines. De même, Sarpsborg, quoique simple bourgade, occupe autant de place qu'une capitale et s'étend à plusieurs kilomètres de distance à l'ouest des manufactures et des scieries dont les cataractes de Sarp mettent les roues en mouvement. C'est également du commerce des bois que s'occupe la gracieuse ville de Moss, située sur un isthme entre deux golfes et deux ports, et disposant ainsi de deux voies commerciales, l'une vers Christiania, l'autre vers la haute mer. C'est à Moss que fut signé en 1814 le traité d'union entre les deux royaumes de Suède et de Norvège[1].

Christiania ou Kristiania, la capitale de la Norvège et la deuxième cité de la Scandinavie par l'importance de sa population, est une ville dont la position était indiquée d'avance par les conditions géographiques de la contrée. Elle occupe précisément l'extrémité d'un fjord qui sépare les deux presqu'îles secondaires de la Norvège méridionale et de la Gothie, découpées au sud de la grande péninsule Scandinave. Le fjord de Christiania est facile à défendre, puisque ses rives se rapprochent devant Hvidsteen et Dröbak, de manière à ne laisser qu'un étroit canal, commandé maintenant par les canons d'Oskarsborg; il se termine au milieu des terres par un vaste bassin en forme de croissant, où des ports peuvent s'établir à l'abri de chaque langue de terre. Christiania en possède deux principaux, Pipervikshugten à l'ouest et Björviken à l'est : celui-ci est le plus fréquenté, et le long de ses quais s'amarrent les navires, bien défendus des vents; mais les glaces ferment la baie en moyenne pendant un tiers de l'année.

[1] Mouvement commercial et flotte marchande des trois principaux ports de la côte orientale du fjord de Christiania en 1876 :

Entrées et sorties . .	Frederikshald . .	1207	navires,	jaugeant	103 150	tonnes.
» »	Frederikstad. . . .	2997	»	»	298 550	»
» »	Moss.	449	»	»	63 600	»
Flottille de commerce.	Frederikshald . . .	133	navires,	jaugeant	30 400	tonnes.
» »	Frederikstad. . .	135	»	»	35 600	»
» »	Moss.	58	»	»	15 450	»

Le grand lac marin de Christiania était connu jadis sous le nom de *Viken* ou de « Golfe » par excellence : c'était l'un des meilleurs parmi ces havres d'embûche et de refuge où les *vikings* préparaient leurs flottilles et venaient les cacher au retour de leurs expéditions. Maintenant le bassin de Christiania doit surtout son importance commerciale à la fécondité des terres qui le bordent et qui sont disposées, pour ainsi dire, en forme d'espalier, de manière à recevoir toute la force des rayons solaires. Le district même d'Akershus, entourant la capitale, possède à lui seul plus de la moitié des terrains cultivés du royaume, et les produits en sont naturellement exportés par les marins de Christiania. En outre, les meilleurs bois de la Norvège, en grande partie détruits maintenant, croissaient sur le versant des collines et des montagnes qui regardent le fjord et c'est là aussi que se trouvent les gisements de minéraux les plus considérables.

D'ailleurs les vallées qui s'inclinent vers le golfe de Christiania sont disposées de manière à donner de très vastes dimensions au bassin commercial de la capitale. Le plus vaste lac de la Norvège, le Mjösen, se prolonge au loin vers le nord comme s'il continuait encore le golfe maritime dont il faisait jadis partie. Le Glommen, le Dramms-elv et d'autres cours d'eau se déversent dans le fjord, et quoique leurs embouchures ne se trouvent pas dans le voisinage immédiat de Christiania, il n'a pas été difficile de construire des chemins dans les plaines basses de leurs bassins, et la capitale est ainsi devenue le centre de convergence de toutes les routes commerciales descendues des vallées environnantes. Bien plus, par les dépressions du plateau des Oplande, ainsi que par le Gudbrandsdal, Christiania communique facilement avec les rivages atlantiques de la Norvège, surtout avec le Trondhjems-fjord et le Molde-fjord, et c'est principalement sur la voie historique de Trondhjem à Christiania, parcourue maintenant par un chemin de fer, que se sont accomplis presque tous les évènements considérables des luttes séculaires qui ont divisé les populations des deux versants. Christiania, qui se trouve à peu près sous la même latitude que Stockholm, est également rattachée à cette ville par une voie naturelle passant au nord des grands lacs, et forme ainsi le sommet d'un triangle dont l'ancienne métropole de la Norvège et la capitale actuelle de la Suède occupent les deux autres angles[1]. Par ses relations maritimes, le golfe allongé de Christiania correspond exactement à la pointe aiguë du Jylland et se trouve aussi placée au sommet d'un triangle : les navires qui sortent du fjord voient s'ouvrir devant eux deux

[1] J. G. Kohl, *Die Geographische Lage der Hauptstädte Europa's*.

chemins, celui du Skager Rak, qui les mène vers Hambourg, Dunkerque ou Londres, celui du Kattegat, par lequel ils peuvent se diriger vers Copenhague ou les ports de la Baltique.

Dès le milieu du onzième siècle, une ville d'Oslo ou Opslo existait à l'endroit occupé de nos jours par le faubourg oriental de Christiania qui porte le même nom, et deux cent cinquante ans après la forteresse d'Akershus s'élevait sur un rocher voisin, dominant une partie de la ville actuelle et les embouchures de deux cours d'eau, l'Akers-elven et le Lo-elven. C'est en 1624, après un violent incendie, que s'éleva la nouvelle cité, à laquelle le roi de Danemark Christian IV donna son nom. Elle est presque entièrement bâtie en pierre et en briques depuis l'incendie de 1858 ; les carrières de syénite et de granit qui bordent le fjord, ainsi que les bancs voisins d'argile glaciaire, lui fournissent les matériaux dont elle a besoin pour construire ses palais. Comme toute capitale, elle a de nombreux édifices publics et c'est là que siègent le Parlement, les tribunaux, les grandes écoles. L'université du royaume[1], établie en 1811 et connue d'ordinaire sous le nom de Fredericiana, doit être prochainement doublée en étendue pour qu'on puisse y exposer convenablement les nombreuses collections du musée, ainsi que la bibliothèque grandissante, composée maintenant de 180 000 volumes ; en outre, un jardin botanique, un observatoire astronomique et l'observatoire de météorologie, rendu célèbre par les travaux de M. Mohn, dépendent de l'université.

Christiania, centre d'industrie et de commerce, est enrichie par des filatures, des ateliers de construction et de nombreuses distilleries. Pour la valeur des échanges, elle est le marché le plus animé de la Norvège, du moins pour l'importation, car pour l'exportation elle le cède à Bergen[2]. Des services de bateaux à vapeur rattachent Christiania à toutes les villes du littoral scandinave, aux grands ports de l'Europe occidentale et même à New York ; en outre, un réseau de chemins de fer qui déjà va rejoindre Trondhjem au nord, Gefle au nord-est, Stockholm à l'est, Göteborg et Malmö au sud, accroît d'année en année l'importance de Christiania comme

[1] 46 professeurs, 10 adjoints et 831 étudiants en 1875. Budget annuel : 558 000 francs.

[2] Mouvement de la navigation dans le port de Christiania en 1876 :

Entrées	1672	navires, jaugeant	349 500	tonnes.
Sorties	1537	» »	332 900	»
Ensemble	3209	navires, jaugeant	682 400	tonnes.

Flottille appartenant aux armateurs de Christiania :

239 voiliers, jaugeant	85 914	tonnes.
31 bateaux à vapeur, jaugeant	4 513	»

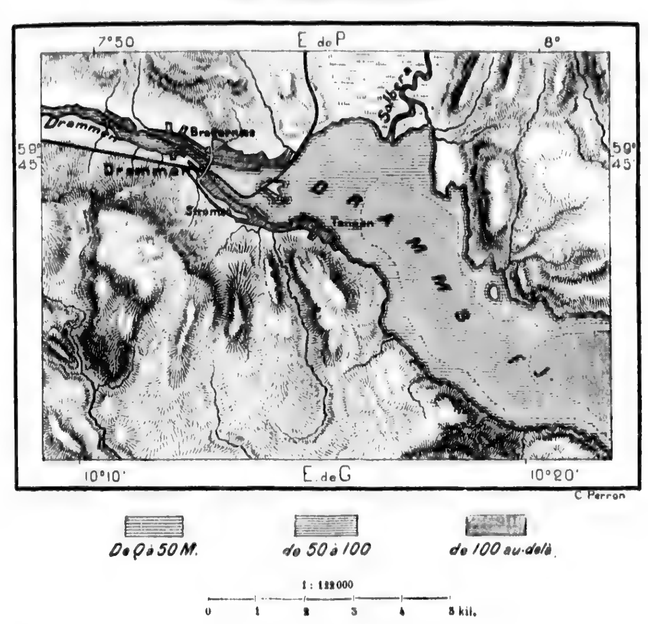
lieu de trafic, et sa population, qui dépassait à peine 8000 habitants au commencement du siècle, a plus que décuplé depuis cette époque : elle augmente de plus de mille personnes par an. D'ailleurs, la capitale de la Norvège est, si l'on tient compte de sa haute latitude, une des villes de la Scandinavie les plus agréables à habiter, grâce à la pureté de l'air qu'on y respire, à l'élévation relative de sa température, à la beauté de ses environs. Du rocher d'Akershus, qui s'avance dans le golfe en forme de fer de lance, on voit à ses pieds la plus grande partie de la ville, les navires de la rade et les îles vertes éparses dans l'eau : vers l'ouest, la presqu'île de Ladegaards, rattachée à la terre par un étroit pédoncule, reflète dans la baie les grands arbres de son parc, ses villas, son palais de plaisance; plus loin, de nombreux îlots, tous de forme régulière et disposés en lignes parallèles, ressemblent aux perles d'un collier dont le fil vient de se détacher. Au nord de la plaine où s'allongent aux côtés des routes les faubourgs de Christiania s'élèvent des collines de 300 et même de plus de 400 mètres, d'où l'on contemple tout le tracé géographique du fjord par-dessus les promontoires, les isthmes et les archipels.

Le bassin du Glommen, quoique le plus considérable de la Norvège, n'a point de villes importantes dans sa partie supérieure, si ce n'est la cité minière de Röros, qui se trouve, grâce à la proximité de Trondhjem, plus dans le cercle d'attraction de cette ancienne capitale que dans celui de Christiania. La ville d'Eidsvold, située sur l'émissaire navigable du lac Mjösen, a toujours une certaine importance comme point de départ des voyageurs qui se rendent vers Röros et Trondhjem, car c'est là que s'arrête encore le chemin de fer de Christiania et que commence la navigation du Mjösen vers Hamar. Eidsvold est le lieu où se réunit en 1814 le premier Storthing de la Norvège après le traité d'union avec la Suède. Depuis des siècles déjà, Eidsvold était le rendez-vous commun de tous les Oppländer ou « Hommes d'en haut » et c'est là qu'Olaf le Saint avait été élu, en 1020, roi de la Norvège. Hamar, sur la rive orientale du lac, était la métropole religieuse de la contrée et l'on y voit encore les restes imposants d'une cathédrale. La ville fut détruite en 1569 par les Suédois; les habitants s'enfuirent à Opslo et contribuèrent ainsi à la prospérité du bourg qui devait être plus tard la capitale de la Norvège.

Toutes les villes de la côte au sud et à l'ouest de Christiania sont des marchés de commerce, expédiant à l'étranger des planches et des minerais comme Drammen, du poisson comme Stavanger : des voiles se pressent à l'entrée des fjords, des vaisseaux tracent incessamment leur sillage le long des rives; le ciel bas est rayé de traînées de vapeur. Une étonnante

activité maritime, comparable à celle que l'on voit aux abords des grands ports anglais, se montre dans tout le Skager Rak et par delà le Lindesnæs jusqu'à Stavanger : à la fin de l'année 1876, les flottes commerciales des ports norvégiens du Skager Rak et du golfe de Stavanger, dans les districts de Christiania et de Christianssand, comprenaient plus de cinq mille cinq cents navires, jaugeant douze cent soixante-dix mille tonneaux et montés par plus de quarante-six mille hommes d'équipage[1]. Ainsi le pays des


N° 35. — DRAMMEN ET DRAMMS-ELV.



« Phéniciens du Nord », étroit littoral contournant des monts et des plateaux inhabités, possède une marine plus puissante que de vastes pays ayant des dizaines de millions d'habitants comme la France, l'Espagne ou la Russie.

Drammen, l'une des grandes villes de la Norvège, est un des ports les plus actifs de cette contrée commerçante. Située à l'endroit où le Dramms-elv, fleuve sorti du vaste lac de Tyri-fjord, s'élargit en estuaire, elle se compose en réalité de deux villes longues et étroites qui bordent les rives

[1] A. N. Kiær, *Tabeller vedkommende Norges Skibsfart* i Aaret 1876.

divergentes : un des ponts a plus de 300 mètres. Le port de Drammen, réuni à la mer par l'étroite porte où passe le courant de Svelvigen, est comme un bassin fermé offrant les mêmes avantages que la rade de Christiania[1]; il possède plus de navires que la capitale elle-même, quoique le mouvement y soit beaucoup moins considérable. L'industrie locale consiste surtout dans l'exportation des planches, mais les négociants de la ville ont su profiter de leurs richesses en bois pour l'expédier sous forme de meubles, de parquets, d'ornements divers. En outre, Drammen est le port d'expédition pour la ville minière de Kongsberg ou « Montagne du Roi », située au sud-ouest, sur la rivière Laugen. Les gisements d'argent, découverts en 1623, ont été exploités depuis cette époque, excepté pendant quelques années au commencement du siècle, et fournissent en moyenne pour une valeur de plus d'un demi-million de francs; mais la valeur relative de l'argent a baissé; les mines se sont appauvries, et la ville est déchue : de 1815 à 1830, les mines furent travaillées à perte[2]. Kongsberg eut jadis plus de 10 000 habitants et fut, après Bergen, la première ville de la Norvège; maintenant elle n'a plus même la moitié de son ancienne population. L'hôtel des monnaies de la Norvège y a été maintenu. C'est dans une vallée parallèle à celle de Kongsberg, à 25 kilomètres à l'ouest, que s'élève la fameuse église de Hitterdal, massif pyramidal de nefs et de clochetons en bois.

Sur les rives occidentales du fjord de Christiania se succèdent les ports de Holmestrand, de Horten, de Tönsberg, de Sandefjord; puis vient, à l'embouchure du Laugen, la ville de Laurvik. Horten, naguère simple village, est devenue ville active depuis que sa crique a été choisie pour station principale de la flotte militaire du royaume. D'après les chroniques du moyen âge, Tönsberg, qui fut l'une des quatre « villes municipales » du royaume, est le plus ancien port de la Norvège, car on en parle dès la fin du neuvième siècle comme d'une cité florissante, où venaient en grand nombre des navires du Danemark et du « pays des Saxons »; mais déjà l'emplacement où Laurvik se trouve de nos jours était un lieu célèbre, car là s'élevaient le temple de Skiringosal, que le peuple visitait en foule, et le palais du roi Harald aux Beaux Cheveux. A l'ouest du fjord de Laurvik s'ouvre un autre golfe, où le havre de Porsgrund sert d'avant-port à la ville de Skien, marché des paysans du Telemarken.

Sur la côte du Skager Rak, chaque bourgade est un port, et quelques

[1] Mouvement du port de Drammen en 1876 : 1493 navires, jaugeant 272 000 tonnes.
Flotte commerciale : 323 voiliers et 13 bateaux à vapeur, jaugeant ensemble 103 900 tonnes.
[2] Daubrée; — G. Leonhard, *Scandinavische Erzlager-Stätten.*

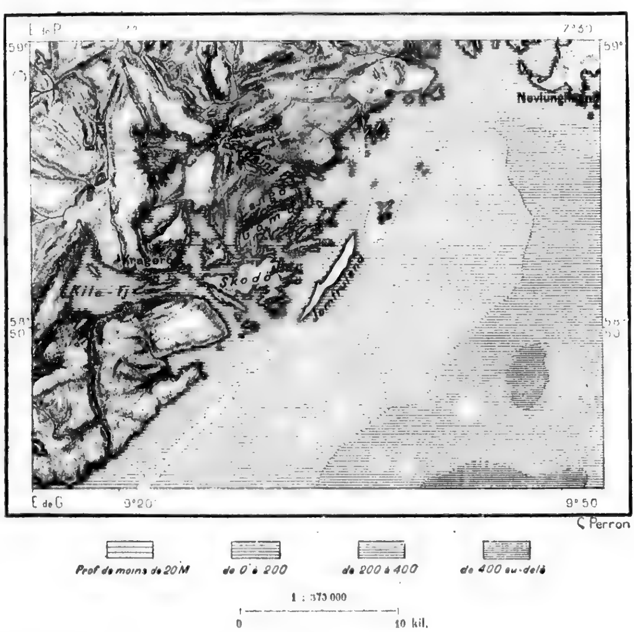


ÉGLISE DE HITTERDAL.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

villes se révèlent de distance en distance par le nombre des embarcations qui se pressent à l'entrée des baies : Kragerö, défendue à l'est par les bancs de Jomfruland, que les marins disent plaisamment être un « morceau du Danemark échoué sur les côtes de la Norvège » ; Österrisör; Tvedestrand ; Arendal, le port le plus riche de toute la Scandinavie en bateaux de cabotage, et la ville d'où partent souvent les voyageurs pour aller visiter les lacs et les cascades du Telemarken. Puis viennent Grimstad, Lillesand,

N° 36 — KRAGERÖ ET JOMFRULAND.



Christianssand, ville de marins, de constructeurs, de sauveteurs et de radoubiers, qui possède de belles terres de culture conquises par les alluvions sur la mer; Mandal, le port le plus voisin du Lindesnæs, promontoire bien connu des marins. Au delà, le littoral se recourbe vers le nord, et sur un isthme étroit, à l'extrémité de la côte de Jäderen, peuplée de moutons, se présente la fière Stavanger, l'une des cités les plus commerçantes de la Norvège et la quatrième du pays par le nombre de ses habitants : pourtant sa population ne s'élevait pas même à un millier de personnes au commencement du dix-septième siècle; en 1800, elle n'avait

encore que 2400 habitants. La pêche des harengs, la fabrication des lainages et le commerce ont fait la prospérité de l'antique bourgade. Jadis siège épiscopal, Stavanger possède toujours une belle église, bâtie au douzième et au treizième siècle dans le style ogival anglais.

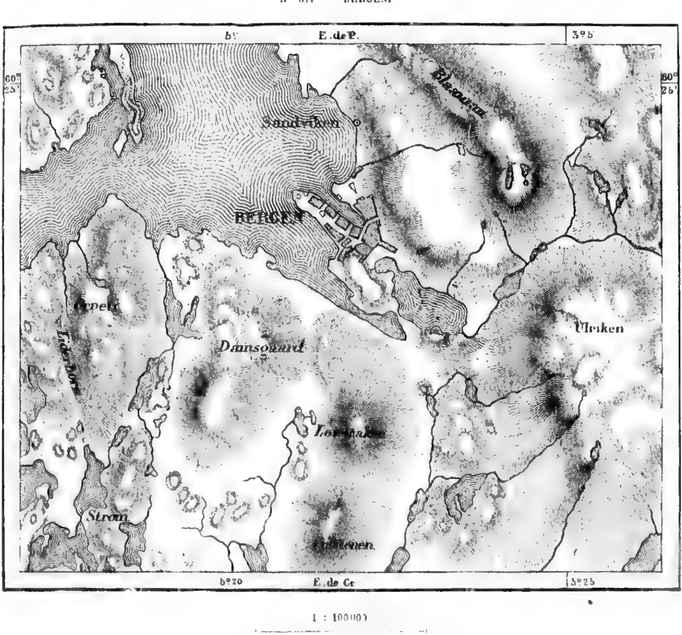
Haugesund garde l'entrée septentrionale du Bukke-fjord, que surveille Stavanger du côté du sud ; mais elle est beaucoup moins commerçante[1]. La ville principale de toute la partie du littoral comprise entre le Lindesnæs et le cap Stadt est l'ancienne Bergen, jadis Bjorgvin, la « Prairie de la Montagne », fondée dans la deuxième moitié du onzième siècle au milieu d'un labyrinthe d'îles, d'îlots et de péninsules inégales : sept montagnes, sans compter les sommets secondaires, se dressent en amphithéâtre autour d'elle. Bergen, patrie du poète Holberg et du naturaliste Michel Sars, fut longtemps la ville la plus populeuse de la Norvège; maintenant encore elle dépasse de beaucoup toutes les cités autres que la capitale. Elle fut jadis l'un des marchés les plus fréquentés de la Hanse et les négociants germaniques y possédaient une ville dans la ville, composée de greniers et de magasins portés sur pilotis et rattachés à la terre ferme par des appontements; de véritables garnisons de commis et de serviteurs, comprenant jusqu'à 3000 hommes, défendaient le quartier des Hanséates : c'est en 1763 seulement que fut vendue la dernière maison appartenant à la colonie allemande, mais un grand nombre de noms de famille rappellent les négociants qui avaient presque entièrement monopolisé, au quinzième siècle, le trafic de Bergen, et l'architecture hanséatique donne encore à certains quartiers une physionomie que l'on ne retrouve pas dans les

[1] Mouvement et flottes des principaux ports de la côte méridionale de la Norvège, entre Drammen et Haugesund en 1876 :

	Mouvement du port.					Flotte de commerce.				
Holmestrand . .	141	navires,	jaugeant	22 630	tonnes.	45	navires,	jaugeant	11 557	tonnes.
Tönsberg . . .	542	»	»	80 300	»	141	»	»	47 221	»
Sandefjord. . .	234	»	»	31 950	»	75	»	»	19 814	»
Laurvik. . . .	1188	»	»	170 850	»	104	»	»	29 346	»
Skien.	408	»	»	66 000	»	39	»	»	16 115	»
Porsgrund. . .	581	»	»	109 850	»	98	»	»	29 424	»
Krageró. . . .	923	»	»	141 150	»	158	»	»	48 600	»
Österrisör . . .	405	»	»	69 450	»	81	»	»	25 907	»
Tvedestrand . .	142	»	»	29 970	»	116	»	»	40 760	»
Arendal. . . .	873	»	»	164 150	»	373	»	»	139 863	»
Grimstad. . . .	253	»	»	50 400	»	125	»	»	43 700	»
Lillesand. . . .	255	»	»	19 500	»	54	»	»	16 700	»
Christianssand .	1401	»	»	110 000	»	141	»	»	37 450	»
Mandal	811	»	»	57 100	»	120	»	»	27 850	»
Stavanger . . .	742	»	»	126 900	»	636	»	»	109 000	»
Haugesund. . .	353	»	»	39 760	»	314	»	»	21 082	»

autres villes de la Norvège. Antérieurement encore, ce fut un monopole de commerce concédé aux marchands de Bergen qui fut la cause de la rupture définitive des communications de la Scandinavie avec le continent américain. Ce qu'avaient fait l'initiative et le commerce libre, les concessions royales ne réussirent point à le maintenir : le Groenland appartenant au trésor royal, il était interdit de les visiter à tout marin, islandais, norvégien ou étranger; seuls des pilotes de Bergen avaient le droit de cingler

N° 37. — BERGEN.



vers ces parages, mais ils furent assassinés en 1484 par des négociants hanséates, et le secret de la navigation dans les mers américaines fut perdu pour les Norvégiens[1]. Les exportations de Bergen consistent principalement en poisson, que les Norvégiens échangent contre les denrées coloniales, les céréales, les fruits, les vins, les articles manufacturés, importés par les navires étrangers, surtout par ceux de l'Angleterre. Jadis, tous les pêcheurs du nord, même ceux des côtes de Laponie et des îles Lofoten,

[1] Rafn, *Mémoires de la Soc. des Ant. du Nord*, 1845-1849; — Girli Brynjulfsson, *Globus*, 1871.

venaient vendre leur poisson à Bergen ; pour se débarrasser de leur pêche, ils faisaient l'immense voyage de mille kilomètres ou davantage à travers les pluies et les tempêtes : en juillet, puis en automne, les négociants de Bergen voyaient ainsi venir des centaines ou des milliers de barques et pouvaient, suivant la quantité du poisson, régler le prix d'achat. La fondation de Bodö, de Tromsö, de Hammerfest et d'autres marchés du nord a rendu désormais inutiles ces exodes périodiques des pêcheurs[1].

Bergen, on le sait, est une des villes que les pluies fréquentes rendent peu agréables aux voyageurs. Dans le district environnant, la lèpre, cette hideuse maladie, heureusement inconnue dans la plupart des régions tempérées, fait toujours des victimes; on y compte plus de deux mille lépreux, dont l'aspect n'est pas moins horrible que celui des malheureux de l'Orient attaqués de la même maladie. Les cultivateurs des vallées éloignées de la mer n'en sont jamais atteints : c'est à la nourriture presque exclusivement composée de poisson gras qu'est attribué le développement de ce mal chez les pêcheurs du littoral. D'après les statistiques officielles, le nombre des lépreux diminue d'année en année, grâce à une meilleure hygiène.

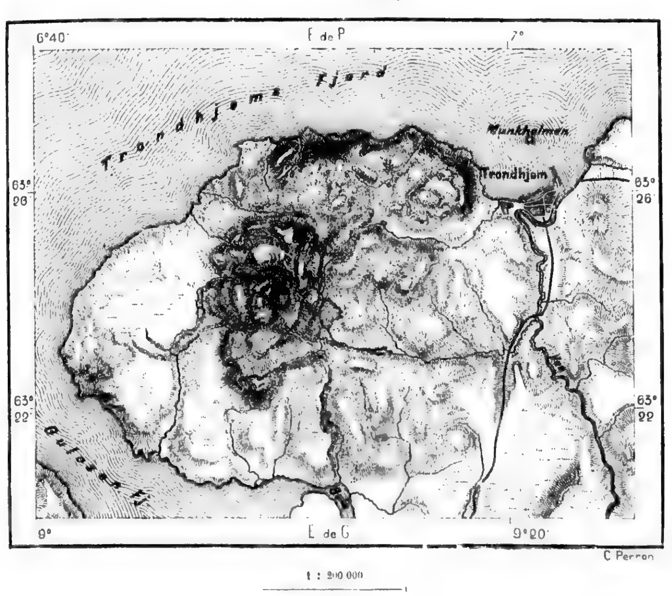
Au nord de Bergen se succèdent d'autres ports de pêche, dont le commerce est assez actif pour avoir fait surgir de véritables villes sur les roches nues de la côte : telles sont Aalesund et Christianssund, toutes les deux bâties sur des îlots, à l'entrée de fjords qui se ramifient au loin dans l'intérieur[2]. Mais à l'est de l'île Hitteren s'ouvre un autre fjord, celui de Trondhjem, mieux formé que tous les golfes voisins pour inviter les flottes, car s'il communique avec la mer par un canal étroit et bien abrité où ne pénètre pas la houle du large, il se développe à l'intérieur en vastes bassins où se jettent plusieurs fleuves : un territoire fort étendu s'incline vers le fjord et son embouchure maritime. En outre, c'est précisément devant le fjord de Trondhjem que se trouve la partie la plus infléchie de la côte entre le cap Stadt et l'archipel des Lofoten : elle forme en cet endroit une espèce de golfe vers lequel se dirigent volontiers les navires pour se porter plus avant dans l'intérieur des terres. Trondhjem possède aussi le grand avantage d'être à l'extrémité de la dépression naturelle qui sépare le Kjölen des plateaux du midi de la Norvège, et prochainement elle sera, seule parmi les villes de la côte occidentale de la presqu'île, réunie

[1] Mouvement du port de Bergen en 1876 : 1674 navires, jaugeant 33 245 tonnes.
Flotte de commerce : 339 navires, dont 61 à vapeur, jaugeant ensemble 84 475 tonnes.

[2] Mouvement du port de Christianssund en 1876. . 283 navires, jaugeant 50 400 tonnes.
Flotte de commerce » » . . 89 » » 10 542 »

par des chemins de fer, d'une part à Christiania, de l'autre aux rivages du golfe de Botnie : ce privilège promet d'augmenter rapidement la population et les relations commerciales de Trondhjem [1]. Quoique située entre le 63ᵉ et le 64ᵉ degré de latitude, la ville ne souffre pas d'un climat trop rigoureux, grâce aux vents tièdes de l'Atlantique, et les habitants montrent comme une gloire de leur ville un tilleul qui, par son existence même, témoigne en faveur du climat ; même au nord de Trondhjem, près du vil-


N° 38. — TRONDHJEM.



1 : 200 000

0 — 5 kil.

lage de Frösten, on voit des noyers dont les fruits arrivent parfois à maturité. Néanmoins on peut dire que Trondhjem se trouve bien sur la limite de la région facile à coloniser : plus loin, le climat devient trop rude, la terre trop avare. Telle est la raison qui n'a pas permis à l'ancienne Nidaros, le Trondhjem actuel, de maintenir son rang de capitale, malgré les avantages de sa position géographique : par respect du passé, on lui a pourtant laissé son rang de métropole religieuse et c'est dans sa cathédrale que viennent se faire sacrer les rois. Ce monument ogival, le plus beau de la

[1] Mouvement commercial de Trondhjem en 1876 : 459 navires, jaugeant 112 175 tonnes.

Norvège, date de différentes époques, de la fin du onzième au commencement du quatorzième siècle, et dans les temps modernes il a fallu rebâtir une partie de l'édifice détruite par les incendies. Sur un amas de rochers qui domine la ville se dressait autrefois, suivant la tradition, le château de Hakon Jarl, le dernier chef païen de la Norvège, qui sacrifia, dit la saga, son propre fils aux dieux.

Dans les environs de Trondhjem, quelques villages industriels utilisent une part de l'énorme force motrice fournie par les cataractes et les rapides des torrents ; les bois flottés sont amenés en abondance par les cours d'eau ; une mine voisine fournit le meilleur minerai de fer chromé qui existe[1], et c'est aussi dans le même district, quoique sur le Glommen, que se trouve la ville minière de Röros, dont les gisements de cuivre, renfermant de 4 à 8 pour 100 de métal pur, sont exploités depuis le milieu du seizième siècle, en partie par des mineurs d'origine allemande, et sont indiqués de loin par d'énormes amas de scories. Situé à plus de 600 mètres d'altitude, sous un climat des plus rudes, ce bourg doit être considéré par ses habitants comme un triste lieu d'exil : c'est en été seulement que les mineurs peuvent travailler à l'air libre au tri du minerai ; pendant un hiver de neuf mois ils sont obligés de travailler sous terre. De même, au nord de Trondhjem, les petites villes fondées pour l'exploitation des pêcheries n'ont pu surgir qu'à de grandes distances les unes des autres. Ainsi la première ville digne de ce nom, Tromsö, capitale de la province septentrionale, n'est pas à moins de 800 kilomètres en droite ligne au nord-est de Trondhjem : avec les détours dans les *leden* ou détroits du skjärgaard, il faut compter au moins un millier de kilomètres, soit quatre jours d'une rapide navigation à vapeur. D'ordinaire, les voyages durent plus d'une semaine.

Tromsö, sur un port étroit que traverse un courant très rapide, Hammerfest, située encore beaucoup plus au nord, Vardö ou Vardöhus, bâtie dans un îlot à l'extrémité de la péninsule des « Varègues » (*Varjag-Njarg*), et Vadsö, sur les bords du Varanger-fjord, sont les stations d'armement d'où partent les bateaux de pêche pour le Spitzberg et les mers glaciales. Ce sont les postes avancés de l'Europe dans la direction du pôle. La nature est belle dans ces contrées, mais d'un aspect sévère, et quand vient la longue nuit de l'hiver, illuminée souvent par les fusées silencieuses de l'aurore boréale, elle prend quelque chose de terrible. Néanmoins ces villes sont fort joyeuses. Les fêtes, les danses, les représentations théâtrales s'y

[1] Carl Vogt, *Nord-Fahrt*.

succèdent sans relâche ; les étrangers y sont accueillis avec empressement et promenés de dîners en dîners. Comme les riches négociants de Gênes et de Marseille, ceux de Tromsö ont aussi leurs maisons de campagne éparses sur les terrasses et les collines des alentours, au milieu des forêts de bouleaux. Hammerfest marque l'extrémité septentrionale de l'arc de méridien qui se prolonge jusqu'au Danube à travers la Scandinavie, la Finlande, les provinces baltiques, la Pologne, l'Austro-Hongrie, sur plus de 26 degrés de latitude. Une colonne en granit finlandais rappelle l'heureux achèvement, sous la direction de Struve, de cette grande œuvre de triangulation [1]. Hammerfest est dans le voisinage de l'Alten-fjord, bien connu par les explorations de Lottin, Bravais, Martins, lors de l'expédition française de la *Recherche* en 1838 et 1839.

XI

En Suède, les villes ont eu plus d'espace qu'en Norvège pour se fonder ; elles ne sont pas obligées de se blottir au pied des montagnes ou d'empiéter sur les grèves : les plaines de l'intérieur leur sont ouvertes et plusieurs se sont élevées loin de la Baltique ou du Kattegat, au bord des grands lacs ou même en pleine campagne, au croisement des chemins. Seulement au nord de la vallée du Dal-elf, la faible population de la contrée a dû se grouper dans le voisinage des embouchures fluviales, seuls endroits où ils puissent jouir de communications faciles avec le reste du monde. Presque toutes les villes de la Suède, disposant largement de l'espace, occupent une superficie aussi considérable que celle des grandes cités en France ou en Italie : leurs rues seraient ailleurs des avenues ou des places ; les maisons, séparées les unes des autres, du moins dans les faubourgs, sont basses et

[1] Ch. Martins, *Un tour de naturaliste dans l'extrême nord*. Revue des Deux Mondes, 11 août 1863.

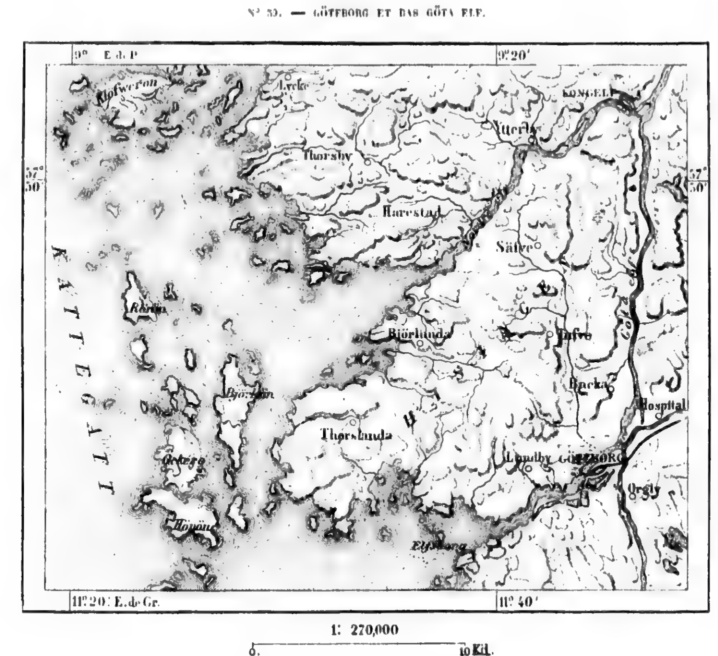
[2] Villes de la Norvège ayant plus de 4000 habitants en 1875 :

Christiania ou Kristiania	77 050 hab.	Aalesund	5 800 hab
» (avec les faubourgs, en 1879)	113 000 »	Skien	5 465 »
Bergen	34 400 »	Horten	5 460
Trondhjem	22 600 »	Tromsö	5 450
Stavanger	20 350 »	Tönsberg	5 100 »
Drammen	18 850 »	Kragerö	4 800 »
Christianssand ou Kristianssand	12 150 »	Moss	4 450 »
Frederikshald	9 950 »	Haugesund	4 400 »
Frederiksstad	9 700 »	Kongsberg	4 300 »
Laurvik	7 850 »	Arendal	4 100 »
Christianssund ou Kristianssund	7 500 »	Mandal	4 050 »

spacieuses. Elles sont en général d'une grande propreté, peintes en jaune, en vert, le plus souvent en rouge sombre, et munies d'une échelle extérieure pour faciliter le sauvetage au moindre signal d'incendie.

La ville principale de tout le versant de la Suède tourné vers le Kattegat est Göteborg, la ville du Göta, car elle est située sur l'une des embouchures de cette remarquable rivière, qui se bifurque, non dans une péninsule d'alluvions, mais au milieu d'un territoire rocheux. La fortune de Göteborg comme cité commerciale s'explique par son heureuse position. Cette ville, la deuxième de la Suède et la troisième de la péninsule par sa population, est sur la rive d'un fleuve navigable dans sa partie inférieure et dont les embarcations peuvent même depuis un demi-siècle remonter les rapides et les cascades pour entrer dans le lac Wenern. Plusieurs autres emplacements du littoral ont aussi l'avantage de posséder un bon port et de faciles communications avec l'intérieur; mais ce qui distingue spécialement Göteborg, c'est d'être l'étape intermédiaire entre la porte de la Baltique et

N° 33. — GÖTEBORG ET DAS GÖTA ELF.



1: 270,000

0 10 Kil.

le golfe de la Norvège méridionale, entre Copenhague et Christiania ; c'est aussi d'être sur le point du littoral qui fait face à la pointe du Danemark, de sorte que les marchandises venues de Stockholm et du reste de la Suède peuvent s'entreposer à Göteborg pour être expédiées, soit à l'ouest par le Skager Rak, soit au sud par le Kattegat. Ce croisement des routes commerciales a fait l'importance de la ville, et quoique relativement moderne, elle s'est accrue beaucoup plus rapidement que d'autres plus anciennes, également favorisées par la nature. D'ailleurs, le Danemark et la Suède se disputèrent pendant des siècles la possession de l'embouchure du Göta-elf, et des marchés de commerce fortifiés, Gamla Lödese, Kongelf, Nya Elfsborg, se déplaçant çà et là sur le fleuve, se succédèrent en amont et en aval de la position occupée par la ville actuelle. Maintenant Göteborg, que des incendies ont obligé de rebâtir fréquemment, est une imposante cité de maisons en pierre, d'une propreté toute hollandaise, coupée de canaux au-dessus desquels tournent des ponts mobiles, entourée d'une large zone de promenades qui ont remplacé les anciennes fortifications et où l'on a récemment établi un des plus beaux jardins botaniques d'Europe ; un pont unit la ville à la rive basse de l'île Hisingen. L'animation est grande sur le fleuve, presque toujours libre de glaces, sur les quais et dans les rues de Göteborg, car si la ville est inférieure à la capitale par le nombre des habitants, elle lui est supérieure par l'industrie et le mouvement des marchandises avec l'étranger. Les eaux et la vapeur font mouvoir dans les faubourgs et dans les environs les broches de nombreuses filatures de coton et la seule filature mécanique de lin qu'il y ait en Suède[1] ; en outre, la ville possède des raffineries, des fabriques de tabac, des scieries et des ateliers de marqueterie, des chantiers de construction et toutes les manufactures où se préparent le gréement et les approvisionnements maritimes[2]. Les pêcheurs et les matelots de Göteborg et de tout le Bohuslän sont admirés pour leur courage, leur force et leur mâle fierté. On les recherche beaucoup pour équiper les navires de toutes les marines du nord, en Norvège, en Allemagne, en Angleterre et jusqu'en Amérique. C'est à Göteborg, et en grande partie aux

[1] Elis Sidenbladh. *Royaume de Suède.*

[2] Mouvement du commerce étranger de Göteborg en 1877 :

Entrées	1837	navires,	jaugeant	532 288	tonnes.
Sorties.	1758	»	»	507 685	»
Ensemble du commerce extérieur.	3595	navires,	jaugeant	1 039 973	tonnes.
» avec le cabotage . . .	7742	»	»	1 392 242	»

Flotte de commerce de Göteborg : 271 navires, jaugeant 88 427 tonnes.

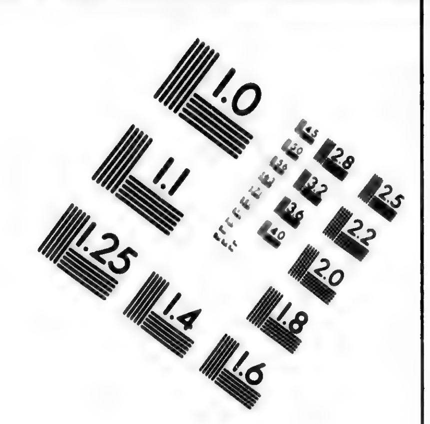
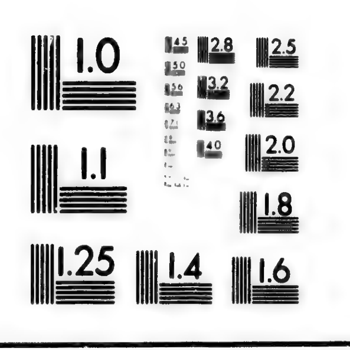


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



frais de l'un de ses négociants, M. Oscar Dickson, qu'ont été organisées, en 1872, l'expédition polaire de Nordenskjöld, qui comprenait quatre navires, en 1875 et en 1876, celles qui démontrèrent la praticabilité des mers entre la Norvège et les bouches du Yenisei, enfin, en 1878, celle qui vient de contourner le cap Tcheliouskin, au nord de la Sibérie. Grâce à la même initiative, la cité commerçante possède quelques précieuses collections et des monuments artistiques, entre autres la statue de son fondateur, Gustave-Adolphe.

Au nord de Göteborg, le littoral est bordé de petites villes, nichées dans les anfractuosités des rochers du skjärgaard : Marstrand, Uddevalla, Lysekil, Fjällbacka, Strömstad. Marstrand et Lysekil sont visitées en été par des milliers de baigneurs, venus de Göteborg, et Strömstad est fameuse pour ses pêcheries de homards[1]. Dans le bassin du Wenern et du Göta-elf, dont Göteborg occupe l'issue, se trouvent quelques autres villes d'une certaine importance. En face de l'embouchure du Klar-elf dans le lac Wenern, Carlstad ou Karlstad, la capitale de la province de Wermland, s'élève en plein lac sur un îlot que deux ponts réunissent à la terre ferme ; Christinehamn ou Kristinehamn, située également à l'endroit où une rivière entre dans le lac Wenern et forme un port accessible aux navires, a pris dans ces dernières années un développement rapide, grâce à son port, au croisement de deux lignes de fer importantes et à son marché pour les fers, qui viennent des usines de Philipstad et des mines de Persberg, les plus importantes de la Suède pour la quantité du minerai[2] ; Mariestad et Lidköping, qui se succèdent sur la rive sud-orientale, sont aussi des ports fréquentés ; Wenersborg, bâtie sur une péninsule, à l'extrémité méridionale du Wenern, se trouve à l'origine du Göta-elf, qui, à peine sorti du lac, se précipite en cascade puis, après s'être calmé dans un bassin tranquille parsemé d'îlots, plonge dans le défilé grondant de Trollhättan. A l'ouest de Wenersborg, le port donne entrée dans un canal qui permet aux embarcations d'éviter la première chute, et plus bas, sur la rive gauche du fleuve qui descend en rapides, vient le fameux canal de Trollhättan, dont les navires montent ou descendent les écluses étagées sur la pente de la montagne, semblables aux degrés d'un escalier de géants. Wenersborg, qui communique avec Göte-

[1] Mouvement commercial des ports suédois au nord de Goteborg, en 1877 :

Marstrand.	1552	navires,	jaugeant	131 910	tonnes.
Uddevalla.	1044	»	»	114 690	»
Lysekil.	1497	»	»	138 175	»
Stromstad	1471	»	»	98 170	»

[2] Production des mines de Persberg, en 1876 : 42 945 tonnes.

borg par ce canal et par le fleuve, est aussi réunie par un chemin de fer au port d'Uddevalla, beaucoup plus rapproché, tandis qu'au sud-est elle se rattache au réseau général de la Suède par une voie de fer qui passe dans le bizarre défilé ouvert entre les hauteurs de Halleborg et de Hunneborg.

Kongsbacka, Warberg, Falkenberg, sont les principaux ports qui se succèdent au sud de Göteborg, le long du Kattegat. La ville de Halmstad, la capitale du Halland, située à l'embouchure du Nissan, dont les rives se prolongent en mer par deux jetées, était jadis une des places fortifiées qui défendaient les côtes suédoises contre le Danemark. Au delà des deux promontoires de Hallandsås et de Kullen, s'ouvre déjà la porte du Sund, et la ville de Helsingborg, souvent attaquée, souvent prise par les armées scandinaves qui se la sont disputée, fait face à la danoise Helsingör. L'ancienne ville forte, devenue maintenant une paisible ville de commerce, mais toujours dominée par la tour d'un château, qui ressemble de loin à un énorme bloc de grès rouge, possède dans le voisinage, au sud du cap Kullen, les gisements de charbon de Höganäs, desquels ont été retirées déjà plus de 9 millions de tonnes de combustible ; récemment d'autres couches beaucoup plus puissantes ont été découvertes à 150 mètres de profondeur, au sud de la ville, sur un point de la côte très facile d'accès pour les navires[1]. C'est près de Helsingborg, au manoir de Knutstorp, que naquit Tycho Brahe, en 1546. L'îlot de Hveen, qu'on aperçoit au sud dans les eaux du Sund, mais plus rapproché de la côte suédoise, à laquelle il appartient politiquement, est le célèbre domaine où s'élevait l'observatoire d'Uraniborg, rasé depuis par une favorite de Christian IV. C'est là que Tycho Brahe fit pendant vingt années l'étude du ciel et qu'il rédigea son catalogue de 777 étoiles, publié après sa mort. Les observations météorologiques de l'illustre astronome ont été comparées avec celles que l'on a faites dans les dernières années à Copenhague, et prouvent que l'état général de l'atmosphère, rapporté au même calendrier, n'a pas changé depuis trois siècles[2].

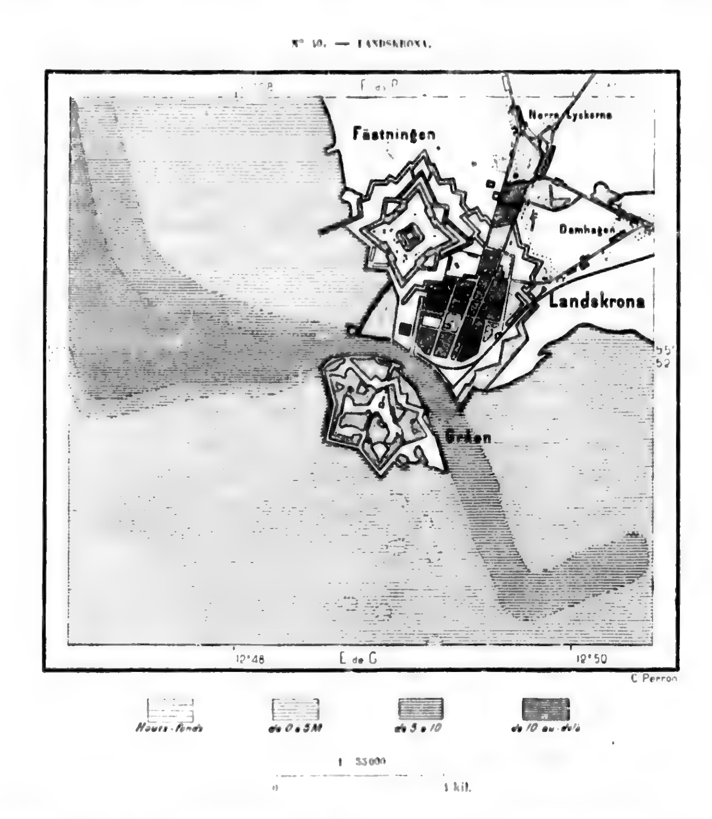
Helsingborg fait déjà partie de cette région du sud-ouest de la Scanie où la population se presse en des villes et des bourgades nombreuses et où la densité moyenne des habitants est même supérieure à celle de la France. La fertilité du sol et la douceur relative du climat ont contribué pour une

[1] Mouvement commercial de Warberg, en 1877 :	1674	navires,	jaugeant	141 763	tonnes
» » Halmstad,	»	3507	»	»	144 522	»
» » Helsingborg,	»	6251	»	»	516 467	»

[2] Holten, *Bulletin de l'Académie danoise*, 1876.

forte part au peuplement exceptionnel de la contrée; mais l'appel du commerce est la principale cause de cette forte agglomération d'hommes dans la Scanie occidentale. Les villes riveraines ont, comme leur voisine Copenhague, l'avantage d'être situées sur le Sund, et quoique les chenaux de grande navigation ne longent pas leur rive, elles n'en profitent pas

N° 40. — LANDSKRONA.



moins d'une part considérable du trafic qui se fait incessamment par le détroit; en outre, deux de ces villes, Landskrona et Malmö, d'où l'on voit la capitale du Danemark par delà le détroit, peuvent en être considérées comme les faubourgs suédois : elles profitent de tous ses progrès et prennent part à sa fortune[1]. Landskrona est surtout célèbre comme forteresse

[1] Mouvement commercial de Landskrona, en 1877 : 2731 navires, jaugeant 261 818 tonnes.

et la ville proprement dite est très à l'étroit entre une vaste citadelle entourée de fossés et le fort de Gräen, îlot bizarrement découpé en figures géométriques par des bassins et des fossés taillés dans le granit. Malmö est la ville de commerce, quoique ses abords soient assez périlleux et défendus par des bancs de sable; mais des travaux considérables ont été faits pour conquérir sur la mer un port de plus de 6 mètres de profondeur, et les terrains ajoutés à la terre ferme portent toute une ville nouvelle, avec des gares, des entrepôts, des fabriques, des chantiers de construction. Le plus bel édifice de Malmö est dans l'ancien quartier : c'est un charmant hôtel de ville de la Renaissance, décoré au centre d'une tribune ou « bretèche » en encorbellement. Grâce au nouveau port[1], d'où l'on expédie surtout des denrées agricoles, Malmö est devenue la troisième cité de la Suède; elle a de beaucoup dépassé sa rivale d'autrefois, la ville universitaire de Lund, située au nord-est au milieu des campagnes les plus fertiles de la Scanie. Avant la Réforme, Lund était la ville primatiale de la Scandinavie; elle se disait la « métropole » du Danemark et les rois venaient y prêter serment : un tumulus des environs, la butte de saint Liborius, était le lieu des cérémonies du couronnement. Dépouillée de ses privilèges, puis ruinée par les guerres, Lund déchut rapidement, et vers la fin du siècle dernier elle n'avait plus qu'un millier d'habitants. Elle s'est relevée peu à peu, grâce à son université[2], fondée en 1668 par le roi Charles X, qui avait pour but politique d'assimiler promptement par l'emploi de la langue suédoise les provinces récemment conquises; maintenant elle possède de beaux édifices, de gracieux jardins, des parcs, et, parmi ses collections, le musée archéologique fondé par Nilsson; la statue de bronze du poète Tegner, qui fut longtemps professeur de l'université, orne une des promenades de la ville. La cathédrale de Lund, édifice byzantin du onzième siècle, est un des monuments les plus remarquables de la Suède.

La langue de sable qui forme la pointe sud-occidentale de la Suède porte à son extrémité les deux bourgs de Skanör et de Falsterbo, ne formant ensemble qu'un seul municipe; jadis très riche, lorsque les harengs se pressaient en foule dans les mers voisines, la double ville a déchu, et, devenue trop pauvre pour lutter contre les sables envahissants, Falsterbo a vu son territoire disparaître en partie sous les dunes. A l'est, Trelleborg et la ville

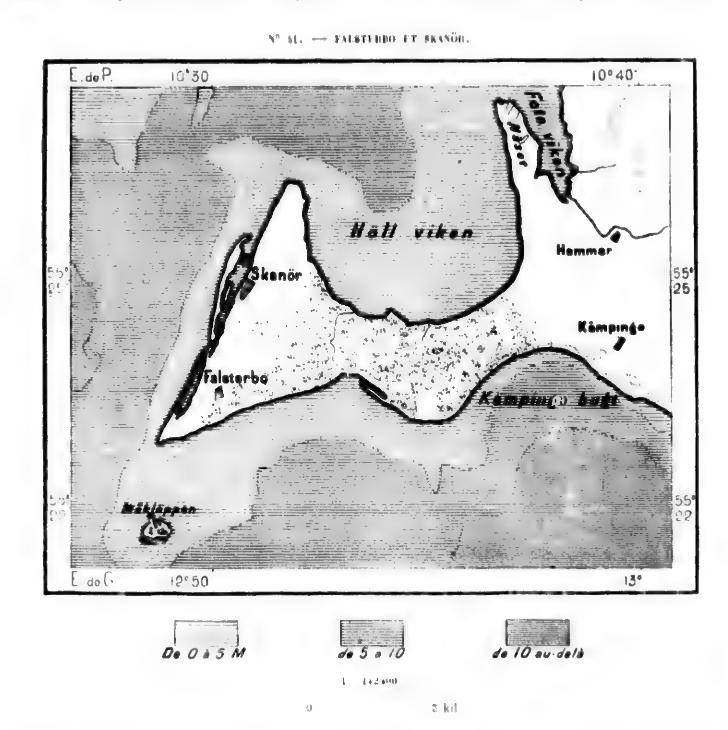
[1] Mouvement du port de Malmö en 1878 :

6875 navires, jaugeant.	929 566	tonnes (en 1877, 1 052 850 tonnes)
Dont 5172 bateaux à vapeur d'un port total de. .	858 478	»

[2] Professeurs, 72; étudiants, 575; bibliothèque, 100 000 volumes et 2000 manuscrits.

plus commerçante d'Ystad se succèdent sur la côte méridionale de la Scanie[1]. Christianstad ou Kristianstad, chef-lieu d'un län de la Scanie, est bâtie, non loin de l'angle intérieur du golfe appelé par les Suédois « baie de Hanö », dans une plaine marécageuse qui fut jadis un fjord et que l'on a desséchée, tout en approfondissant la rivière Helge et en la rendant navigable aux petits bateaux à vapeur[2]. Plus loin viennent les ports de Sölves-

N° 41. — FALSTERBO ET SKANÖR.



borg et de Carlshamn, qui sert à l'exportation des denrées de Wexiö, située au loin dans l'intérieur, dans un labyrinthe de lacs et de forêts. Rönneby, bourgade placée près de l'embouchure de la rivière de même nom, est la plus fréquentée des stations de bains suédoises; ses eaux minérales dépassent toutes les sources connues par leur richesse en sulfate de fer et

[1] Mouvement commercial de Trelleborg et d'Ystad en 1877 :

Trelleborg	1326 navires,	jaugeant	91 060	tonnes.
Ystad	1896	»	219 150	»

[2] Mouvement du port de Christianstad en 1877 : 421 navires, jaugeant 59 572 tonnes.

d'alumine[1]. Lors de la fondation de Carlskrona, les habitants de Rönneby reçurent l'ordre d'émigrer pour aller habiter la nouvelle ville, qui se cache à l'est, près du cap sud-oriental de la Scandinavie, derrière un rempart d'îles fortifiées. Carlskrona, chef-lieu du Blekinge, ainsi nommée en l'honneur de Charles XI, est la principale station navale de la Suède. C'est une ville bâtie sur un îlot de granit, qu'entoure une cyclade d'autres îles et que des jetées et des digues réunissent à des rochers et à la terre ferme : les docks, les bassins de carénage sont creusés dans le roc vif, des forts se dressent çà et là hors de la rade, où les navires reposent à l'ancre sur une eau toujours tranquille. Un aqueduc de 8 kilomètres apporte dans la ville et dans l'arsenal une excellente eau de source[2].

Kalmar, chef-lieu de län comme Carlskrona, est une vieille cité qui doit son importance à sa position sur le seuil même du détroit qui sépare Borgholm et les campagnes d'Öland de la terre ferme; mais le retentissement historique de son nom lui vient du traité d'union conclu en 1397 entre les trois États scandinaves et malheureusement suivi de guerres sanglantes. Au delà de Kalmar se succèdent plusieurs ports : Mönsterås; Oskarshamn, qui entretient des communications régulières, même en hiver, avec Wisby, dans l'île de Gotland; Figeholm, Westervik, Gamleby[3]. Plus au nord, l'un des fjords qui découpent le littoral mène vers Norrköping, le « Marché du Nord », déjà mentionné vers la fin du douzième siècle comme rival de Söderköping ou « Marché du Sud », situé à l'extrémité d'un fjord plus méridional. Norrköping couvre un espace de plusieurs kilomètres carrés sur les deux bords de la Motala, le large torrent qui porte à la mer l'eau surabondante du lac Wettern et de beaucoup d'autres bassins lacustres de moindres dimensions. Dans la cité même, cette eau descend en cascades et en rapides qui donnent la force motrice aux roues et aux turbines des manufactures de Norrköping, souvent désignée orgueilleusement par les Suédois sous le nom de « Manchester de la Scandinavie ». La

[1] Elis Sidenbladh, *Le royaume de Suède*.

[2] Mouvement des ports de Blekinge en 1877 :

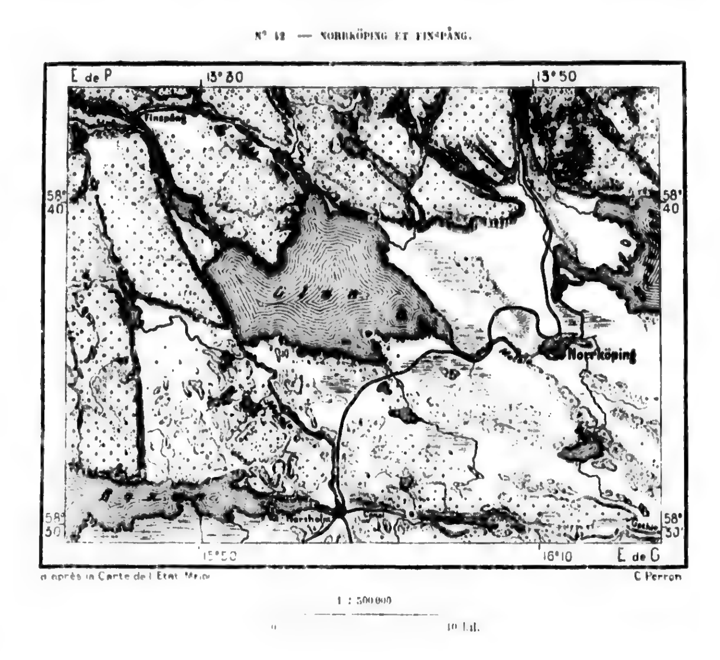
Sölvesborg	492	navires,	jaugeant	77 600	tonnes.
Carlshamn	1786	»	»	259 570	»
Rönneby	1393	»	»	113 460	»
Carlskrona	2251	»	»	297 970	»

[3] Mouvement des ports du län de Kalmar en 1877 :

Kalmar	4365	navires,	jaugeant	551 420	tonnes.
Borgholm	1720	»	»	161 440	»
Oskarshamn	2267	»	»	335 000	»
Westervik	995	»	»	144 210	»
Flottille commerciale de Kalmar en 1876	141	»	»	13 550	»

fabrication des draps a pris une telle importance à Norrköping, que ses 35 fabriques fournissaient en 1876 les deux tiers de toutes les étoffes de laine préparées dans le royaume[1]. Cette ville possède aussi des établissements pour la filature et le tissage des cotons, la préparation des farines, le raffinage des sucres; elle a plus de six mille ouvriers d'industrie produisant ensemble pour une valeur d'environ 35 millions de francs; en outre, ses chantiers de construction livrent à l'État ses canonnières et ses

N° 42 — NORRKÖPING ET FINSPÅNG.



1 : 500 000

0 10 kil.

navires cuirassés. Le commerce de Norrköping avec l'étranger consiste principalement en importations de matières premières et de houille; elle expédie surtout de l'avoine, des bois, du fer, des allumettes chimiques et les marbres de carrières voisines[2]. Au sud, les mines de cuivre d'Åtvidaberg, qui rivalisèrent d'importance avec celles de Falun, et où furent creusées les plus profondes galeries de la Suède, sont abandonnées maintenant. Au nord-ouest de Norrköping est la célèbre manufacture de canons de

[1] Elis Sidenbladh, *Royaume de Suède*.

[2] Mouvement de la navigation de Norrkoping, en 1877 : 2822 navires, jaugeant 296 560 tonnes.

Finspång, située dans une région très pittoresque, remarquable par ses falaises qui se terminent abruptement au-dessus de la plaine de Norrköping : en peu de contrées, les anciennes dislocations du sol se révèlent d'une manière plus nette.

Motala, située à l'endroit où le fleuve de même nom s'échappe du lac Wettern, est aussi un lieu de fabriques; cependant elle ne saurait, pas plus que les autres villes du bassin de la Motala, se comparer à Norrköping par l'importance de son industrie. Dans cette région, Linköping et Jönköping sont les deux cités les plus fameuses. Linköping, près de laquelle naquit Berzelius, communique maintenant avec la mer par un canal à écluses; c'est une antique ville épiscopale dont l'église, souvent dévastée par les incendies, a du moins conservé son chœur ogival. Jönköping, bâtie à l'extrémité méridionale du lac Wettern, entre cette vaste nappe d'eau et le gracieux « lac des Moines » ou Munksjön, et traversée par un canal dont l'eau réfléchit les arbres touffus d'une promenade, est surtout une ville d'industrie. A l'est, près des hautes cascades de Husqvarna qui se précipitent vers le Wettern, se trouve, parmi d'autres usines groupées en village, l'un des principaux établissements métallurgiques de la Suède, où se fabriquent des fusils, des machines à coudre, des instruments de toute espèce ; au sud-est, des hauts fourneaux fondent le minerai de la fameuse montagne de Taberg; enfin, sur les bords du Munksjön, au sud de la ville, est la plus grande manufacture d'allumettes chimiques du monde : les produits en sont connus jusqu'aux îles des antipodes et dans l'intérieur de la Chine. En 1876, les ouvriers de la fabrique, au nombre de 1800, dont la moitié étaient occupés à domicile, fabriquèrent 200 millions de boîtes, ou près de 20 milliards d'allumettes, pour une valeur de près de 4 millions de francs[1] : la consommation annuelle de l'usine représente des forêts entières. Au nord de Jönköping, dans une île du Wettern, est l'ancienne résidence royale de Wising. Skara, qui se vante d'être la ville la plus antique de la Suède, est située au nord-ouest, entre les deux grands lacs.

Stockholm, la capitale de la Suède et la cité la plus populeuse de la péninsule Scandinave, occupe une situation privilégiée parmi les cités suédoises du versant baltique. Bâtie à peu près vers le milieu de la côte orientale de la péninsule, elle occupe les deux bords d'un détroit qui fait communiquer un fjord du littoral avec le grand lac Mälaren, ramifié en de nombreuses baies jusqu'à plus de 100 kilomètres dans l'intérieur des

[1] Elis Sidenbladh, *Royaume de Suède*.

terres et navigable pour les petites embarcations dans toute son étendue. La région que baigne le Mälaren est une de celles dont les terrains sont le plus fertiles et le plus faciles à cultiver : les forêts y sont vastes et composées de grands arbres; des gisements de fer et d'autres métaux ajoutent leurs richesses à celles de la surface; partout se présentent des emplacements favorables pour la construction des villes et le commerce avec l'étranger leur est facile. Dans les premiers temps de l'histoire scandinave, d'autres sites que celui de Stockholm avaient été choisis pour la capitale du royaume de Svear et toutes ces villes avaient prospéré. La première, Björkö, jadis Birka, bâtie pour la défense dans une île située en plein Mälaren, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Stockholm, est encore une vaste nécropole : on y compte plus de 2000 tombeaux, dont plusieurs ont été soigneusement explorés et l'on y a trouvé des monnaies du huitième au onzième siècle qui témoignent d'un grand commerce avec l'étranger, des pièces byzantines et koufiques, et même des caouris d'Afrique. Les kjökkenmöddinger de l'ancienne ville, en partie décomposés et changés en terre noire, fournissent aux marchés de Stockholm ses meilleures pommes de terre. A Björkö succédèrent Sigtuna, Upsala et d'autres villes, qui sont encore parmi les cités importantes de la contrée; mais, vers le milieu du treizième siècle, le régent de la Suède, Birger Jarl, lassé des incursions que des pirates faisaient jusque dans l'intérieur du Mälaren, eut l'idée de fortifier l'îlot de pêcheurs qui se trouve au milieu du goulet maritime à l'issue du lac : c'est là, dans cette position unique en Suède, que s'éleva la cité capitale de Stockholm, sans rivale dans la péninsule depuis cinq cents années, et l'une des villes les plus pittoresques de l'Europe.

La saillie du littoral où le fjord communiquant avec le bassin du Mälaren vient s'unir à la Baltique est un centre naturel pour toute la Suède : c'est là que viennent converger, comme à l'essieu d'une roue dont il ne resterait que la moitié, les rayons que les routes suivies de tout temps par les colons et les armées forment à travers le pays. De ces voies historiques, la principale est celle qui suit la dépression des grands lacs, du Mälaren aux bouches du Göta-elf. Par ce chemin, dont Goteborg garde l'extrémité occidentale, Stockholm dispose des ports du Kattegat et même en hiver, lorsque les rives de la Baltique sont prises par les glaces, elle peut expédier à l'ouest et recevoir par le libre Atlantique ses marchandises et ses denrées. Enfin la forme même de la Baltique assure à la capitale de la Suède de précieux avantages comme cité maritime. En effet, la mer intérieure forme au large de la saillie de Stockholm une sorte de carrefour des

étendue.
ns sont
astes et
ux ajou-
ent des
mmerce
re scan-
pour la
La pre-
uée en
kholm,
nbeaux,
ivé des
l com-
me des
partie
Stock-
gtuna,
s de la
Suède,
ns l'in-
trouve
tte po-
, sans
es les

Mäla-
uède :
il ne
temps
histo-
s, du
l'ex-
me en
peut
es et
de la
inté-
r des

Géographie Universelle t.V. Pl.III

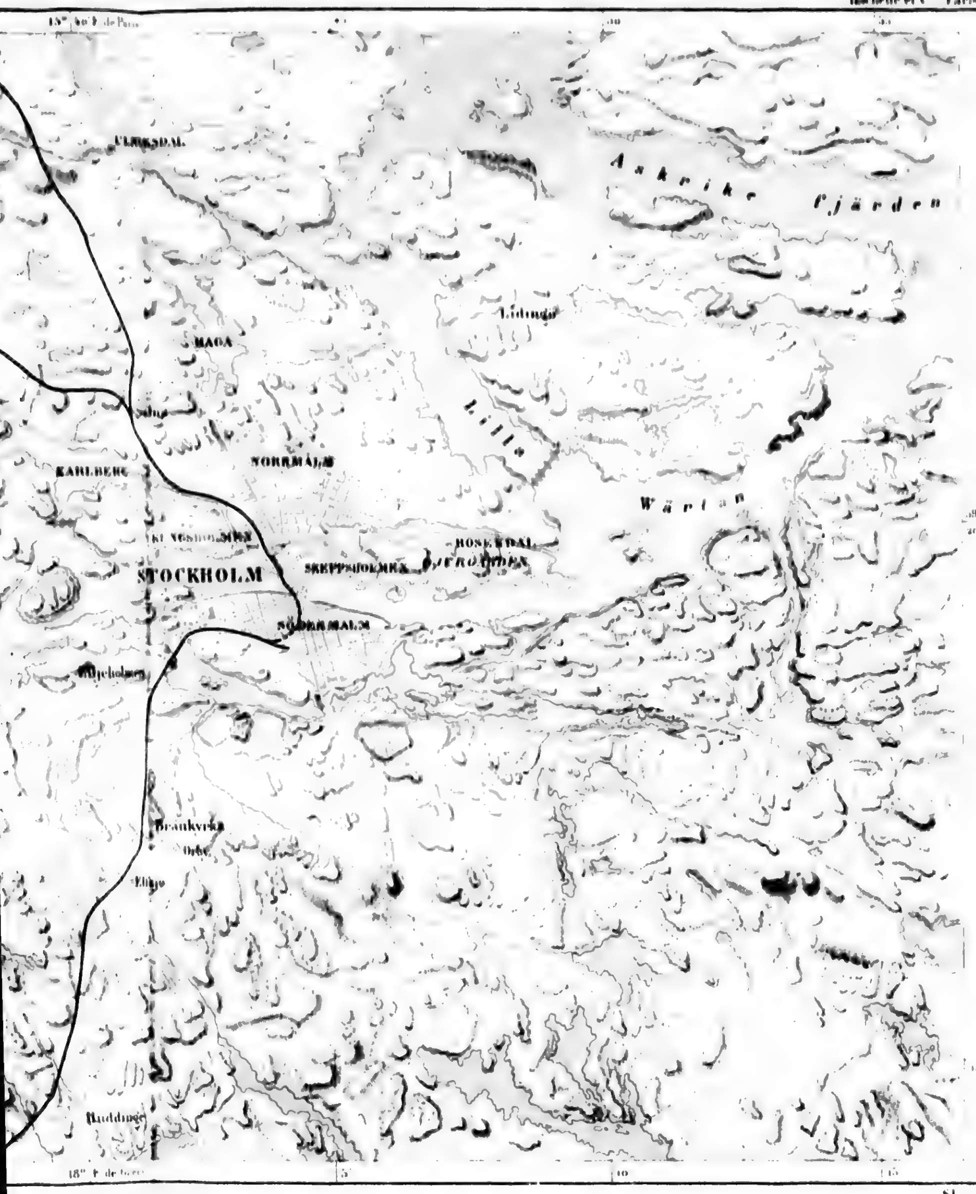
STOCKHOLM ET SES E



Gravé par Erhard 12 r. Duguay-Trouin Paris.

KHOLM ET SES ENVIRONS.

Hachette et Cie Paris



Slom

Echelle de 1:100000

10 Kil

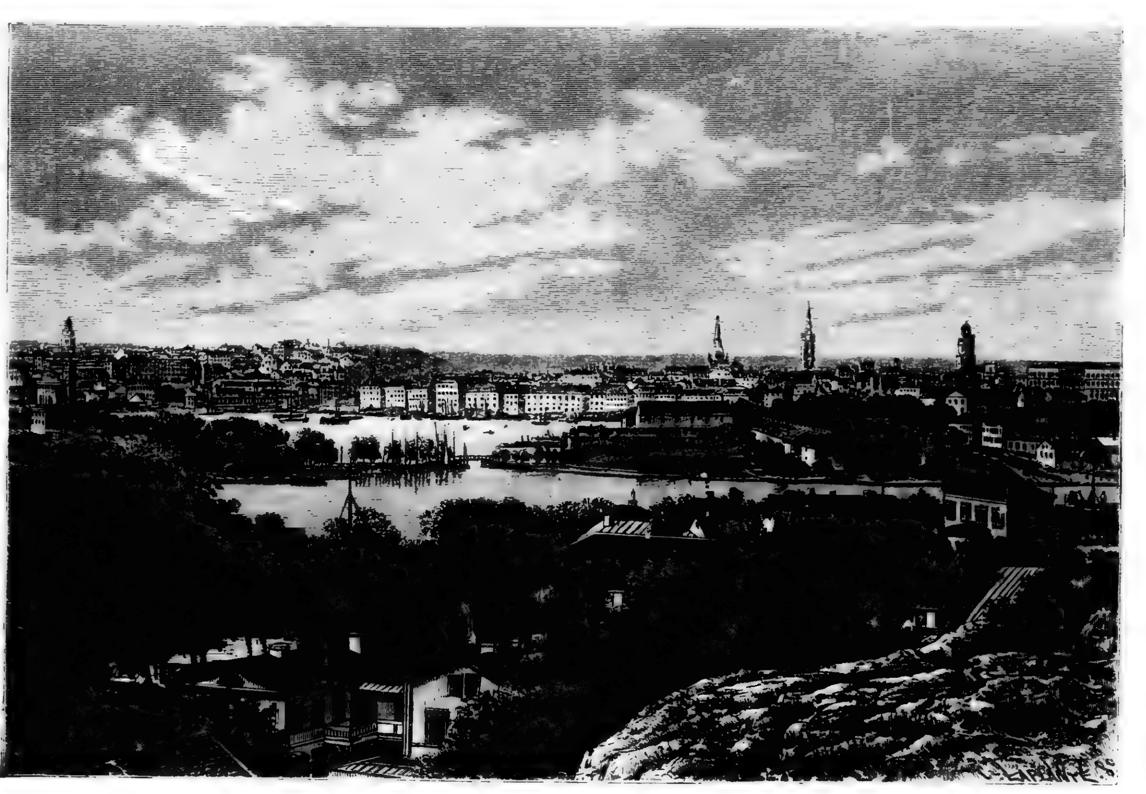
voies maritimes : au nord se prolonge le golfe de Botnie ; au sud, le bassin principal de la Baltique s'ouvre vers les côtes de l'Allemagne ; au sud-est, le golfe de Riga, en partie fermé par des îles, pénètre dans l'intérieur de la Courlande et de la Livonie, tandis que, directement vers l'est, le golfe de Finlande s'avance à la rencontre des grands lacs de la Russie[1]. C'est par cette voie que la Suède, relativement plus puissante qu'elle ne l'est aujourd'hui, envoyait dans le Gardarike ses expéditions de guerre : Stockholm était située précisément en face de son ennemie, et longtemps on a pu croire qu'elle aurait la supériorité dans la lutte ; mais à son tour la Russie a bâti sa capitale à la bouche de la Neva et ses forts avancés dans l'archipel d'Åland, d'où elle tient le regard fixé sur la côte voisine. Stockholm a gardé et développé tous ses avantages commerciaux ; mais l'importance de sa position comme place stratégique est réduite à néant par l'immensité des forces d'attaque de la puissance slave.

Stockholm est l'une des belles cités du monde, surtout par un soir d'été, quand le soleil couchant dore les façades de ses palais et se reflète en une longue et toujours frémissante traînée de lumière dans les eaux rapides du courant. La ville élève ses édifices et développe ses quais sur tant d'îles et de péninsules, qu'elle présente, suivant le point de vue, une variété infinie d'aspects ; mais elle reste toujours belle, grâce à l'horizon de collines et de grands bois, grâce aux longues perspectives des eaux, peuplées de navires, incessamment sillonnées par les canots, qui vont se perdre au loin, d'un côté vers la mer, de l'autre vers le lac Mälaren. Au centre, l'ancienne cité baigne dans les eaux du détroit et tient deux îlots attachés à ses rives comme deux barques aux flancs d'un vaisseau ; mais cette île étroite, où s'élevaient la forteresse et le palais de Birger Jarl, a depuis longtemps cessé de contenir les habitants de la cité grandissante : au nord s'étend le vaste quartier de Norrmalm, qui prolonge ses avenues de plus en plus avant sur la terre ferme et sur l'île de Kungsholm ; au sud, l'autre moitié de la ville, le quartier peu aristocratique de Södermalm, au-dessous duquel un chemin de fer passe en tunnel, remplit la plus grande partie d'une île entourée d'eaux sans profondeur et rejoint par des ponts les faubourgs extérieurs situés sur le continent. Des viaducs et de larges chaussées traversent tous les détroits de Stockholm, et même du côté de la mer, à l'est de la ville proprement dite, des môles rejoignent à la terre les îlots épars : quelques-uns des quartiers de la cité suédoise rappellent la ville merveilleuse des lagunes adriatiques.

[1] J. G. Kohl, *Die Geographische Lage der Hauptstädte Europa's.*

L'édifice le plus imposant de Stockholm est le palais royal, énorme cube de pierres élevé précisément à l'endroit où le fondateur de la ville avait bâti sa forteresse : il renferme plus de huit cents chambres, dont quelques-unes rappellent des scènes historiques, tandis que d'autres n'ont d'intérêt que par leurs tableaux et leurs tapisseries ; de la terrasse on peut contempler à ses pieds le port, les îles et la plus grande partie de la ville. Non loin du palais s'élève le plus ancien monument de Stockholm, la Storkyrka ou « Grande Église », fondée par Birger Jarl en 1264, mais souvent réparée depuis : c'est là que sont couronnés les rois de Suède. Riddarholm ou l'île des Chevaliers, qui se rattache du côté de l'ouest à l'île de la Cité, possède l'autre église royale de Stockholm, toute décorée d'étendards et de trophées de guerre : là se voient, parmi d'autres tombeaux, ceux de Gustave-Adolphe, de Charles XII, et celui de Charles-Jean Bernadotte, haut sarcophage de porphyre rouge. Devant cette église se dresse une fière statue de chevalier représentant le fondateur de Stockholm, Birger Jarl. L'îlot de Riddarholm ne renferme pas d'habitations privées, mais seulement des monuments nationaux. De même la pointe de la Cité, rattachée maintenant à Norrmalm par le plus beau pont de la ville, ne porte que des édifices publics, dont le principal est le somptueux « palais de la Noblesse », Riddarhuset, où se réunissait autrefois l'assemblée des nobles. Sur presque toutes les places de la ville s'élèvent des statues de bronze, représentant pour la plupart des souverains : une d'elles, entourée de verdure, est l'effigie de Berzelius, qui vécut à Stockholm, y professa et y mourut.

En face du palais royal, sur une péninsule de Norrmalm qui s'avance vers Skeppsholmen (l'île des Navires), s'élève le musée national. Ce vaste ensemble de collections possède quelques remarquables sculptures, surtout des antiques ayant appartenu à Gustave III ; il renferme 1500 tableaux, parmi lesquels ceux des écoles flamande et hollandaise sont les mieux représentés; mais c'est par les salles de la galerie « préhistorique », consacrées aux âges antérieurs à l'histoire, remplies d'objets classés admirablement par M. Hildebrand, que le musée de Stockholm se distingue parmi ceux d'Europe. Récemment M. Hazelius a fondé un musée ethnographique spécialement scandinave, qui s'est enrichi en peu d'années par de nombreux présents et qui deviendra tôt ou tard un des établissements nationaux les plus importants : tout ce qui a rapport au genre de vie, au costume, à l'industrie, aux arts des Scandinaves et des Lapons, s'y trouve représenté. Le palais de l'Académie des sciences renferme aussi un précieux musée, dont les trésors consistent principalement en objets d'his-



STOCKHOLM. — VUE PRISE DU SALTSJÖN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Joh. Jaeger.

toire naturelle : on y remarque surtout le célèbre bloc de fer, météorique ou terrestre, du poids de 20 tonnes, rapporté de l'île Disco par Nordenskjöld et devenu la cause de tant de discussions entre savants. La bibliothèque de l'Académie est très riche en documents précieux, et l'on y voit entre autres l'herbier de Linné et toute l'œuvre manuscrite de Svedenborg; mais c'est ailleurs, dans le parc dit Humlegården, au nord de la ville, que se trouve le palais de la bibliothèque nationale, construit de manière à pouvoir être indéfiniment agrandi à mesure que s'accroîtront les richesses : il contient près de 200 000 volumes, parmi lesquels la traduction latine des quatre Évangélistes connue sous le nom de *Codex aureus*, et la fameuse « Bible du Diable », recueil de formules, en partie magiques, dont quelques feuillets dateraient du neuvième siècle. La bibliothèque possède aussi 8000 manuscrits, des collections d'autographes historiques et d'autres documents originaux, archives précieuses, où plusieurs savants, entre autres M. Geffroy et M. Riant, ont trouvé les éléments d'importantes recherches historiques. Stockholm est une ville où l'instruction est en grand honneur; ses plus hautes écoles sont l'Académie des beaux-arts et l'Académie de musique, d'où sortent d'excellents élèves. L'Université libre, qui se constitue peu à peu, grâce à des contributions volontaires et à des allocations municipales, comptait 340 auditeurs des deux sexes en 1878.

L'industrie de Stockholm est très active et comprend des usines de toute espèce, fonderies, raffineries, filatures, chantiers, et même dans le voisinage une fabrique de porcelaine et de faïence fine[1]. Le commerce est très important[2] : il suffit, pour s'en faire une idée, de voir le mouvement du port et les foules qui se portent souvent vers l'énorme édifice de la gare centrale, située précisément au nord de Riddarholm, dans le

[1] Fabriques de Stockholm en 1875 : 373 établissements en activité, produisant pour une valeur de 50 000 000 francs.

[2] Mouvement du port de Stockholm en 1877 :

Cabotage :

Entrées. .	10 452 voiliers,	8155 bateaux à vapeur,	soit	18 607 navires, jaugeant	973 358 tonnes.
Sorties. .	11 490. »	8105 »	» »	19 595 » »	952 293 »

Commerce extérieur :

Entrées. .	1 071 voiliers,	504 bateaux à vapeur,	soit	1 575 navires, jaugeant	350 505 tonnes.
Sorties. .	957 »	596 »	» »	1 533 » »	376 249 »

Ensemble. . . . . 41 310 navires, jaugeant 2 652 405 tonnes,
Dont 17 360 bateaux à vapeur, d'un port de . . . . 1 752 176 tonnes.

Flotte commerciale de Stockholm en 1875 : 234 navires, dont 161 bateaux à vapeur de la force de 6080 chevaux.

quartier de Normalm, là où s'étendait naguère le lac de Clarasjö. Une petite flottille de guerre se tient dans le voisinage des arsenaux et des chantiers de Skeppsholmen, et dans toutes les criques, le long de tous les quais, sont amarrés des bateaux de commerce. Mais le port étant fermé tous les ans par les glaces, pendant une période de trois à cinq mois, on a songé à l'établissement d'un havre extérieur à Nynäs, sur le littoral même de la Baltique, que l'on réunirait à la ville par un chemin de fer, afin d'abréger pour la navigation la période du chômage. Au commencement de l'année 1879, les ingénieurs ont mis la première main à la construction de quais et d'entrepôts au nord-est de la ville, afin de transformer le bras de mer appelé Lilla Wärtan en un grand port de dépôt pour les marchandises encombrantes, bois, fers et charbons. Le pont qui traverse le détroit sera déplacé et reporté plus au nord, en face de Lidingö[1]. Stockholm ne s'est pas contentée de communiquer avec la mer par les trois chenaux naturels qui serpentent entre les îles de la côte, elle s'est creusé aussi à travers une colline le canal sinueux de Söder Telge ou Södertelge, qui réunit directement le fjord de Himmersjö au principal bassin du lac Mälaren : ainsi les navires de Stockholm peuvent gagner la mer en cinglant à l'ouest vers le canal, aussi bien qu'en se laissant porter à l'est par le courant. En 1879, le port du Mälaren est le point de départ de 97 itinéraires distincts pour les bateaux à vapeur.

La capitale de la Suède, elle-même si bien située, est environnée de sites admirables, au milieu desquels s'élèvent les châteaux et les maisons de plaisance. Déjà tout près de Stockholm, dans l'île du « Parc » ou Djurgården, s'élèvent la villa que fit bâtir le sculpteur Byström et qu'il enrichit d'œuvres d'art, le pavillon de Rosendal et la tour du Belvedere, d'où l'on voit à ses pieds le labyrinthe des îles et la ville joyeuse avec ses « bateaux-mouches » qui s'entrecroisent incessamment en rayant l'eau dans tous les sens. Au nord sont les châteaux de Haga, d'Ulriksdal, entourés d'ombrages. A l'ouest sont les îles du Mälaren, avec leurs ruines et leurs habitations modernes, leurs bouquets d'arbres et leurs pelouses : la masse énorme du palais de Drottningsholm se montre sur l'une des treize cents îles et renferme encore une intéressante collection de tableaux, quoique privée de ses meilleures toiles, dont s'est emparé le musée national. Plus à l'ouest, sur un promontoire de la côte méridionale, le château de Gripsholm dresse ses tours rondes qui virent maints drames royaux. Gripsholm renferme un musée historique, comparable à celui de Ver-

[1] Carl Rosenberg, *Notes manuscrites*.

sailles; mais, comme Drottningsholm, il a dû céder ses meilleurs tableaux au musée de la capitale.

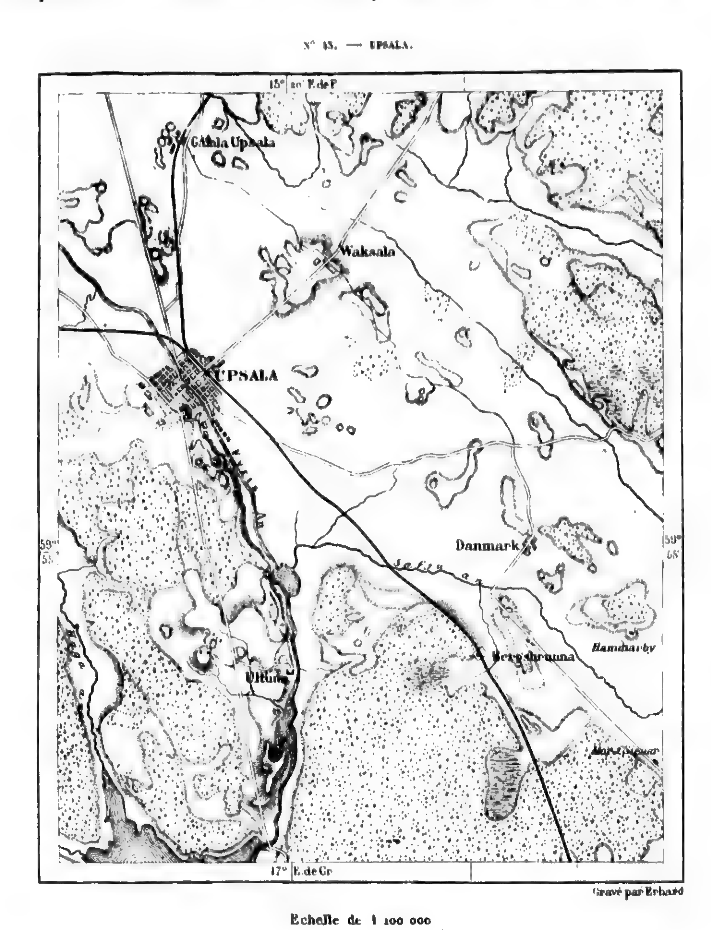
A l'entrée du Stäket Sund se voient les débris d'une forteresse qui défendait les approches des deux cités de Sigtuna et d'Upsala, de même que la forteresse de Waxholm défend maintenant les abords de la capitale. Au nord, une maison marque la place de l'antique Sigtuna où, d'après la légende, le chef Sigge se nomma dieu et se fit élever un temple, le premier de ceux que bâtirent les Svear en pénétrant dans la contrée; de l'autre côté du fjord, sur un promontoire, un village moderne remplace la deuxième Sigtuna, qui était à son tour devenue puissante et dont « les murs avaient six lieues de circonférence »; mais elle fut détruite comme la première, et les pirates, disent les chroniqueurs, enlevèrent ses portes d'argent. Plus loin vers le nord se montre le château de Skokloster, inachevé, mais superbe avec ses larges façades et ses quatre tours d'angle, et renfermant de belles collections d'armes et de livres. Puis le bras du fjord, après avoir serpenté sur une longueur de 50 kilomètres, termine enfin son dernier méandre et l'on voit se dresser au bord de la rivière Fyris les édifices d'Upsala, qui fut, avant Stockholm, la métropole des Suédois. Son nom n'est-il pas celui de la « Haute Salle », de la Walhalla où trônaient les dieux scandinaves?

Mais la ville actuelle d'Upsala n'est pas celle où siégeait Odin; elle n'en était que le marché de commerce, le port d'échanges avec l'étranger. L'ancienne ville, Gamla-Upsala, est au nord, dans la plaine, à la base d'un âs ou petite chaîne de collines sableuses. Naguère il ne restait de la « Vieille Upsala » que des cabanes et une petite église reposant, dit-on, sur les substructions d'un temple où se faisaient des sacrifices humains; mais un village se reforme peu à peu autour de la station du chemin de fer, et le paysage a perdu son caractère auguste. Non loin de l'église s'élèvent trois monticules, remaniés par la main de l'homme, où, d'après la tradition, seraient ensevelis les dieux Odin, Thor et Freya. Un autre tertre plus bas, désigné sous le nom de Tingshög, servait de tribune aux rois pour haranguer la multitude. Du sommet des buttes on aperçoit dans la plaine solitaire des milliers d'autres élévations, en partie artificielles, dont la plupart recouvrent probablement des corps.

Au sommet et sur les pentes de la colline d'Upsala, qui succéda comme capitale à Gamla-Upsala, se dressent trois des édifices les plus célèbres de la Suède : le château, l'université, la cathédrale. L'église d'Upsala est, après celle de Trondhjem, le plus beau monument religieux de l'époque ogivale qui se trouve en Scandinavie; mais de plus que l'église norvé-

gienne elle a l'avantage d'avoir gardé sa nef entière, malgré les cinq incendies qui l'ont dévastée. De loin, ses deux tours, terminées par des coupoles en forme de tiares, ont un aspect étrange, sans rapport avec l'ar-

N° 45. — UPSALA.



chitecture de l'édifice ; de près, la façade, appuyée sur ses quatre puissants contre-forts, et presque nue, sans ornements, impose par la noble sévérité de ses lignes : elle est probablement telle que l'a conçue l'architecte qui la commença en 1287, le Français Étienne de Bonneuil. Dans l'inté-



CATHÉDRALE D'UPSALA

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Joh. Jaeger.

rieur de l'église reposent les corps de Gustave Wasa, d'Oxenstjerna, de Linné, et dans la sacristie on remarque, parmi d'autres objets antiques, l'idole de Thor. Le château d'Upsala, énorme masse de brique rouge flanquée de tours rondes, s'élève au sommet de l'ås et domine toute la cité. Moins ancien que la cathédrale, il rappelle aussi le nom de Gustave Wasa, qui dressa cette forteresse sur sa colline pour tenir sous le feu de ses canons le palais de l'archevêque; c'est près de là que fut tenu le célèbre synode qui supprima tous les biens des églises et des couvents pour les attribuer à l'État, interdisant même le culte catholique, afin que les « Suédois, devenus un seul homme », n'eussent « qu'un seul Dieu ».

Des terrasses du château, on aperçoit la ville dans son ensemble, et d'un coup d'œil on peut voir qu'elle appartient aux étudiants, car les plus grands édifices compris dans le champ de la vue sont des bâtiments universitaires : en l'absence des « treize nations » ou groupes provinciaux des élèves, la ville semble morte. La célèbre école, qui fêta son quatre-centième anniversaire en 1877, doit son nom de *Carolina* au roi Charles IX et le surnom de *Rediviva* à Charles-Jean Bernadotte, qui fit construire le palais moderne de l'université, destiné à être prochainement remplacé[1]. Cet édifice, devenu tout à fait insuffisant pour les collections qu'il possède, renferme la plus précieuse bibliothèque de la Suède, comprenant environ 200 000 volumes et 8000 manuscrits, parmi lesquels le plus ancien monument des idiomes du Nord, le fameux *Codex argenteus* ou traduction des Évangiles en langue gothique par Ulfilas. Derrière le château, à l'est de la ville, s'étend le jardin botanique, où malgré la rigueur du climat, malgré le vent du nord qui fait rage, se voit, en plein air et dans les serres, une admirable collection de végétaux, digne du professeur d'Upsala qui découvrit tant de mystères de la vie des plantes : c'est avec un véritable attendrissement que l'on reconnaît dans les serres, parmi les arbres de la zone tempérée et les arbustes méditerranéens, le myrte planté de la main de Linné. Une belle statue de marbre, par Byström, représentant Linné assis et pensant, s'élève sous la coupole de l'amphithéâtre de botanique, et le jardin, qui continue les plantations modernes à la base du château, est resté tel que l'avait disposé le maître. Au sud-est de la ville, non loin des Mora-Stenor, « Pierres de Mora », érigées dans la « prairie royale » où les rois étaient élus, la maison de campagne de Linné, Hammarby, est aussi un lieu de pèlerinage pour les botanistes.

[1] Automne 1877 : Professeurs titulaires, extraordinaires, adjoints et agrégés, 115. Étudiants, 1484 : théologie, 368 ; jurisprudence, 142, médecine, 180 ; philosophie (philologie, sciences naturelles), 794.

L'endroit de sa naissance, près de Wexiö, dans la Suède méridionale, est indiqué par un obélisque dominant le chemin de fer de Stockholm à Malmö. Celsius, le collègue et l'ami de Linné, naquit et mourut à Upsala.

Cette ville possède quelques établissements industriels, et des bains y utilisent la fontaine jadis sainte dont l'onde intarissable coule, dit la légende, là où fut versé le sang d'Éric, le patron de la Suède. Le län d'Upsala possède les grandes richesses minières de Dannemora, village situé dans une région de forêts et de lacs, au nord-est de son chef-lieu. Les célèbres gisements de fer, dont tous les produits s'expédient à des industriels de Birmingham, sont exploités en carrière, et les mines, dont quelques-unes ont encore des appellations wallonnes, s'ouvrent à l'air libre comme des cratères ou des cirques d'effondrement. La carrière principale, d'une forme elliptique irrégulière de 270 mètres de long sur une soixantaine de mètres de large, est un abîme de 130 mètres de profondeur aux parois verticales, mais offrant çà et là quelques saillies; même un contre-fort de soutènement laissé dans le fond s'arrondit en arche énorme de l'un à l'autre mur. Du haut des planchers qui s'avancent au-dessus du gouffre on cherche à distinguer les détails de l'énorme précipice et souvent le regard se perd dans une vapeur où le brouillard se mêle aux gaz dégagés par les explosions : la glace et la neige se maintiennent sur le fond de la mine jusque dans le cœur de l'été et des pendentifs de glaçons contrastent avec la roche sombre; mais en automne, et même au commencement de l'hiver, un reste d'été séjourne dans les profondeurs du puits. Les ouvriers, les uns montés sur des échelles, les autres suspendus par des cordages, s'attaquent aux murailles noires du minerai, contenant en moyenne de 40 à 50 pour 100 de métal pur, ou travaillent dans les galeries latérales ou dans les puits ouverts au fond de la carrière; à Österby et dans les autres usines des environs de Dannemora, la roche extraite[1] se traite immédiatement, sans addition de fondant. Quelques propriétaires des mines sont les héritiers d'une vieille corporation de travailleurs, depuis longtemps enrichie, et composée maintenant en grande partie des personnages considérables de la contrée.

Outre les deux capitales, Stockholm et Upsala, quelques autres villes d'une certaine importance communiquent directement avec la mer, grâce aux fjords du Mälaren. Un de ces fjords, presque à l'extrémité occidentale du lac, baigne les murs de l'antique cité épiscopale de Westerås, tandis que la dernière baie s'avance jusqu'au « Marché » ou Köping, ancienne rési-

[1] Production de la mine de Dannemora en 1872 : 40 399 tonnes.

dence du chimiste Scheele. Plus loin, sur la rivière navigable d'Arboga, qui longe la base de l'un des escarpements les plus curieux de la Suède, témoignant d'une brisure du sol, est la ville industrieuse d'Arboga, qui expédie à Stockholm les céréales de ses plaines, les bois de ses forêts et les fers importés des mines de Nora, et près de laquelle débouche dans l'Arboga le canal sorti du lac Hjelmar ou Hjelmaren, tandis que l'émissaire naturel passe plus à l'ouest et fait mouvoir les usines d'Eskilstuna, fournissant Stockholm de meubles, d'outils, de machines. Örebro, à la

N° 14. — COURS DE L'ARBOGA.

D'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 155 000

0 — 10 kil.

pointe occidentale du lac Hjelmaren, est aussi une ville de commerce très animée, fière de son hôtel de ville ogival ; grâce à sa position centrale, elle fut jadis souvent choisie comme lieu de réunion pour les diètes et les conciles.

Au nord de Stockholm se succèdent plusieurs ports, abrités par un dédale d'îlots. Elf-karleby, à l'embouchure du Dal-elf, possède la principale pêcherie de saumons qu'il y ait en Suède et envoie le produit de ses pêches à Stockholm et à l'étranger, surtout en Allemagne. La ville la plus considérable du littoral est Gefle, d'apparence presque américaine par l'extrême régularité de ses quartiers bâtis sur les deux bords d'une rivière canalisée ; de son port s'expédient toutes les denrées de la vallée du Dal-

elf[1], surtout les bois, les fers et les cuivres de Dannemora et de Falun, et dans le voisinage les eaux font mouvoir les machines de fabriques considérables. Falun, noircie par la fumée des usines, s'est élevée dans l'intérieur des terres, grâce aux gisements de cuivre qui se trouvent dans le voisinage. Ces gisements, d'une valeur très inégale, puisque certaines parties contiennent seulement un deux-centième de métal pur, tandis que d'autres en ont un cinquième, font la richesse de Falun depuis plus de cinq siècles ; mais le produit en a considérablement diminué pendant les dernières années : de même que les mines de Cornouaille en Angleterre, elles ne peuvent plus soutenir la concurrence des minerais de l'Amérique du Sud et de l'Australie. Leur production s'éleva jadis à 5000 tonnes par an ; actuellement elle est près de dix fois moindre. L'aspect des mines de Falun témoigne de l'imprévoyance des premiers mineurs. L'entrée ressemble à un cratère de volcan : c'est un gouffre d'environ 360 mètres de long sur 120 mètres de large, et d'une profondeur de 60 mètres, formé par l'effondrement des galeries en 1678. Dans le voisinage de Falun, un promontoire de rochers qui s'avance dans le lac Runnen porte la maison, très vénérée par les Suédois, dans laquelle Gustave Erichson, qui devint plus tard Gustave Ier, trouva un refuge contre les Danois en 1520 ; elle renferme quelques objets curieux, surtout des armes.

Au nord-ouest de Falun, les bourgs dalécarliens des bords du lac Siljan, Leksand, Rättvik, Orsa, Våmhus, Mora, — qui se souleva le premier à l'appel de Gustave, — sont les chefs-lieux d'énormes communes où l'on voit, tous les jours de fête, les paysans débarquer par milliers pour entendre le prêche. Ces villages n'ont pas d'industrie propre : c'est à Stockholm que les jeunes gens émigrés du Dalarne vont exercer les métiers d'horlogers ou d'artistes en cheveux, vendre des pierres à aiguiser et d'autres petits objets. Du côté du nord, Östersund, située sur les bords du Storsjön ou « Grand Lac », est, dans l'intérieur des terres, le dernier groupe d'habitations qui ait titre de ville ; elle a quelque importance comme étape entre Trondhjem et le golfe de Botnie, et son port est très fréquenté par les goëlettes et les bateaux à vapeur qui vont de l'une à l'autre rive du lac[2]. Au delà ne se trouvent que des hameaux et des campements de Lapons. Celui qu'on visite le plus à cause de ses beaux sites est le « Paradis de la Laponie », le cirque de Qvikkjokk, que domine à l'ouest la cime neigeuse du Sulitjelma.

[1] Mouvement du port de Gefle, en 1877 : 2727 navires, jaugeant 587 260 tonnes.
[2] Mouvement du port d'Östersund en 1877 : 1525 navires, jaugeant 516 467 tonnes.

Les ports qui se succèdent au nord de Gefle, près des embouchures des rivières, se ressemblent tous par leur aspect, leur construction, leur commerce. Söderhamn, Hudiksvall, Sundsvall, Hernösand, Umeä, Skellefteä, Piteä, Luleä, Râneä, Neder Kalix [1], exportent également des bois en



MAISON DE GUSTAVE WASA

Dessin de Benedict, d'après une photographie de M. O. Wiklund.

billes et en planches, des goudrons, et communiquent régulièrement par des bateaux à vapeur avec Stockholm. La dernière ville, ou plutôt la

[1] Mouvement des principaux ports suédois du golfe de Botnie au nord de Gefle, en 1877 :

Soderhamn	2078	navires,	jaugeant	140 954	tonnes.
Hudiksvall	916	»	»	200 015	»
Sundsvall	4222	»	»	378 482	»
Hernosand	4207	»	»	554 610	»
Umeä	1097	»	»	52 782	
Skellefteä	548	»	»	149 954	»
Piteä	560	»	»	175 676	»
Luleä	1367	»	»	195 091	»
Râneä	200	»	»	65 166	»
Neder Kalix	338	»	»	111 660	»
Haparanda	297	»	»	71 314	»

dernière bourgade, car elle n'a pas même un millier d'habitants, est Haparanda (Haaparanta) ou la « Ville des Trembles », fondée sous le nom de « Ville du roi Charles-Jean » lors de la cession de Torneå à la Russie en 1809. En vertu des traités, cette dernière ville aurait dû continuer d'appartenir à la Suède, puisqu'elle est située dans une île, plus près de la rive droite du fleuve que de la rive gauche, et que le courant occidental se dessèche souvent en été; toutefois la Russie est assez puissante pour interpréter les conventions à son gré. Haparanda ne se trouve pas encore dans les limites de la zone polaire; mais c'est de là que partent les voyageurs pour aller passer sur la montagne d'Avasaxa une « nuit de la Saint-Jean » constamment éclairée par les rayons du soleil. Plus au nord-est, sur le territoire russe, séparé seulement de la Suède par le cours de la Torneå, le village de Pello marque l'extrémité septentrionale de l'arc mesuré par Maupertuis pour déterminer la figure de la terre.

Wisby, capitale de Gotland, est la seule ville importante des îles suédoises de la Baltique. C'est une antique cité, que l'on dit avoir été fondée par des Slaves de la Vineta poméranienne fuyant devant les inondations; la ville des émigrants fut bâtie au bord d'une terrasse de rochers en débris, d'où jaillissent des sources d'eau pure, cause évidente du choix des fugitifs[1]. Alliée aux autres cités hanséatiques, Wisby prit rapidement une grande importance et compta dans ses murs jusqu'à 12 000 bourgeois; en outre, des milliers d'ouvriers et de marins demeuraient en dehors de l'enceinte. Les Allemands, fort nombreux, nommaient la moitié du conseil de la cité et possédaient plusieurs églises, dont la plus belle, fondée par les immigrants de Lübeck en 1190, est encore le monument principal de Wisby. Les environs de cette ville et toute l'île de Gotland sont le paradis des archéologues, et l'on ne cesse d'y faire des trouvailles qui enrichissent le musée de Stockholm et d'autres collections. Les droits maritimes de Wisby étaient le code des marins du Nord, comme ceux d'Oleron, dont ils sont partiellement dérivés, l'étaient pour les marins de l'Occident. Longtemps la capitale de Gotland garda son indépendance républicaine; mais en 1361 le roi de Danemark Waldemar III en détruisit le château, ruina ses églises, emporta ses richesses. Des murs brisés, des églises dont il ne reste que les voûtes ou les piliers, des fragments admirables d'architecture normande ou ogivale, rappellent ce désastre, dont la ville ne s'est point complète-

[1] Roderick Murchison, *Quarterly Journal of the Geol. Soc. of London*, vol III, 1846

ment relevée. Cependant son port, qui peut recevoir des navires d'un tirant d'eau de 5 mètres, fait encore un commerce considérable[1], ses marins se livrent à la pêche, et ses plages attirent en été des milliers de baigneurs du continent voisin[2]. Un chemin de fer traverse l'île, de Wisby à un village voisin de la côte du sud-est.

XII

La population de la Scandinavie, régulièrement recensée depuis 1751, s'accroît rapidement; depuis le commencement du siècle elle a plus que doublé en Norvège, presque doublé en Suède[3]; depuis 1870, le nombre des habitants n'a cessé d'augmenter dans tous les *län* suédois, même dans l'île de Gotland, qui envoie sur la grande terre presque tout l'excédant de sa population. Tandis que la période du doublement de la population est d'environ 62 ans dans le royaume occidental, elle est de près de 72 ans dans celui de l'est[4]. La principale cause de l'accroissement annuel est l'excédant

[1] Mouvement des ports de Gotland en 1876 : Entrées, 767 navires; sorties, 796 navires; total 1563 navires. — Mouvement total du port de Wisby en 1877 : 846 navires, jaugeant 139 627 tonnes.

[2] Villes de la Suède ayant plus de 4000 habitants en 1877 .

Stockholm	165 700	hab.	Falun	6 750	hab.
Goteborg	71 700	»	Ystad	6 650	»
Malmö	34 450	»	Carlstad	6 625	»
Norrköping	27 225	»	Wisby	6 600	»
Gefle	18 150	»	Uddevalla	6 300	»
Carlskrona	17 800	»	Söderhamn	6 250	»
Jönköping	14 450	»	Carlshamn	6 100	»
Upsala	13 450	»	Westeras	5 800	»
Lund	13 400	»	Westervik	5 750	»
Örebro	10 850	»	Wenersborg	5 300	»
Helsingborg	10 650	»	Hernösand	4 900	»
Kalmar	10 200	»	Oskarshamn	4 800	»
Landskrona	9 220	»	Nyköping	4 600	»
Christianstad	8 850	»	Kristinehamn	4 425	»
Linköping	8 375	»	Wexiö	4 310	»
Sundsvall	7 850	»	Lidköping	4 300	»
Halmstad	7 150	»	Hudiksvall	4 050	»

[3] Population des deux États de la péninsule Scandinave à différentes époques :

	Norvège.			Suède.		
1800	880 000 hab.			2 347 000 hab.		
1876	1 864 000	» Accr. :	112 p. 100	4 429 700	» Accr. :	89 p 100
1879 (probable)	1 925 000	» »	130 »	4 550 000	» »	94 »

[4] O. J. Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*

des naissances sur les morts[1]; mais la plus longue durée de la vie moyenne est aussi une autre cause de l'augmentation des habitants. Ainsi la proportion de la mortalité en Suède, qui était de 27 à 28 pour 1000 pendant la dernière moitié du dix-huitième siècle, n'était plus que de 18,3 pour 1000 pendant la période qui s'est écoulée de 1871 à 1875. En Norvège, le taux de la mortalité est moindre encore : sans les mort-nés, il n'est que de 17,1 sur 1000 habitants; c'est la plus faible proportion que présente un pays d'Europe; on meurt presque deux fois moins en Norvège qu'en Russie. De tous les pays du continent, c'est celui qui a le bonheur de perdre le moindre nombre d'enfants en bas âge. Tandis qu'en dehors de la Scandinavie le quart des enfants périt avant d'arriver à l'âge de cinq ans, c'est vers dix-huit ans seulement que la jeune génération norvégienne se trouve réduite aux trois quarts[2]. Dans la Norvège même, le pays le plus salubre est, d'après Broch, le Guldbrandsdalen, au nord du lac Mjösen. Il y a certainement en Scandinavie une amélioration de la race, contrastant de la manière la plus heureuse avec la détérioration qui se produit en d'autres contrées, surtout par l'effet de la « sélection militaire ». Les mesures auxquelles ont été soumises les recrues de la milice suédoise ont établi ce fait remarquable, que leur taille s'est accrue de 18 millimètres pendant les trente-cinq dernières années[3].

Les deux États de la péninsule ayant joui d'une paix profonde depuis 1815, les seules causes de retard dans l'accroissement de la population ont été les mauvaises récoltes et les crises générales du commerce et de l'industrie. En 1868 et 1869, il y eut même une légère diminution dans le nombre des habitants, non que le chiffre des morts eût dépassé celui des naissances, mais la proportion des émigrants s'accrut soudain, et quelques districts se trouvèrent presque dépeuplés. On vit alors jusqu'à 200 personnes quitter le port de Göteborg pour l'Angleterre et l'Amérique en une seule semaine; en outre, un grand mouvement d'émigration se portait

[1]

	Norvège.	Suède.	Péninsule.
Natalité annuelle (1871-1875)	52 775	135 186	187 961
Mortalité »	32 308	78 114	110 422
Excédant	20 467	57 072	77 539

[2] Ad. Quételet, *Patria Belgica*, II.
Survivants à cinq ans :

Norvège	811	Belgique	725
Suède	768	France	710
Angleterre	757	Hollande	689
Suisse	726	Bavière	596

[3] Elis Sidenbladh, *Royaume de Suède*, 1878.

vers le Nouveau Monde par les ports du continent d'Europe. En 1869, plus de 57 000 personnes quittèrent les deux États de la péninsule, soit, pour cette seule année, la huitième partie de tous les Scandinaves ayant émigré depuis le milieu du siècle[1] ; même les Lapons, parmi lesquels se trouvait une famille de pasteurs de rennes, obéirent à l'entraînement général pour se rendre en Amérique[2]; mais dès l'année 1870 l'expatriation se ralentissait. Maintenant le nombre annuel des émigrants des deux royaumes, Suède et Norvège, toujours considérable pour un pays si faiblement peuplé, ne dépasse pas 12 000 par an. De ce nombre, ce sont les populations maritimes de l'État occidental qui ont toujours envoyé à l'étranger la plus forte part proportionnelle de colons. Les Scandinaves des États-Unis habitent surtout les régions septentrionales de la république américaine, l'Illinois, le Wisconsin, le Minnesota, l'Iowa. Quant à la colonie fondée par eux en 1638 sur les bords du Delaware, cette Nouvelle Suède, *Nya Sverige*, avait été cédée à la Hollande dès l'année 1655, puis, avec les autres possessions néerlandaises, elle devint une colonie de l'Angleterre . rien, si ce n'est un nom, n'y rappelle plus le séjour des Scandinaves.

L'immigration, assez faible, est loin de compenser en Scandinavie le mouvement de sortie des habitants. Elle consiste d'ailleurs pour une grande part en anciens colons ou fils de colons revenus d'Amérique : c'est par centaines seulement que l'on compte les autres immigrants, surtout Danois et Allemands. Quelques Anglais s'établissent aussi dans les villes maritimes de la Norvège et à Göteborg. En 1875, le nombre des étrangers qui ont obtenu l'indigénat suédois s'est élevé seulement à 103 personnes ; 79 ont reçu l'autorisation d'exercer une industrie dans le pays et 54 celle d'y acheter des immeubles. Dans les régions du nord de la péninsule, les espaces déserts se peuplent aussi graduellement de Finlandais immigrés ; mais le nombre des Scandinaves qui se portent du midi vers ces contrées est bien supérieur : même en Laponie, ils sont devenus maintenant la population prépondérante. En 1845, les Norvégiens de Tromsö et du Finmark n'étaient que 16 500 ; en 1865, ils avaient triplé, et quintuplé en 1875.

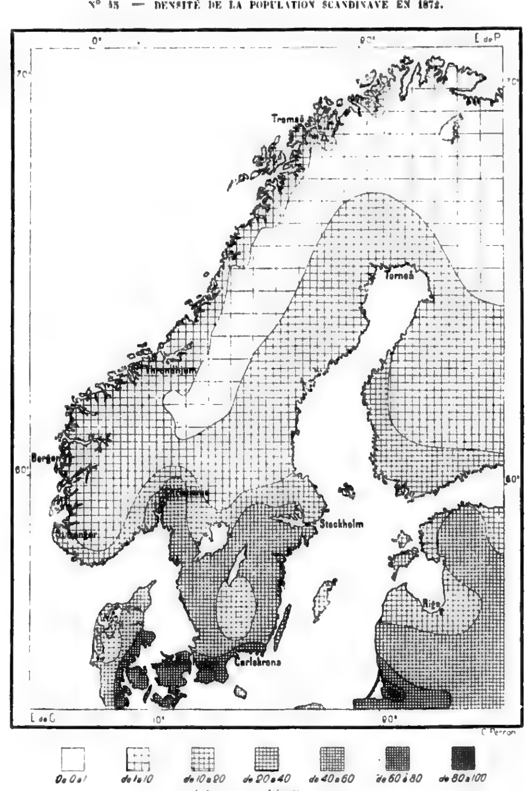
D'une manière générale, la densité de la population est proportionnelle à la température moyenne : les hommes augmentent en raison de l'éloignement du pôle et de la moindre élévation du sol ; mais, en outre, l'appel du commerce attire les habitants dans quelques districts privilégiés : sur les

[1] Émigrants norvégiens de 1836 à 1879, d'après Broch 206 600
» suédois de 1851 à 1879, d'après Sidenbladh 240 000

[2] Torell et Nordenskjöld, *Schwedische Expeditionen nach Spitzbergen.*

bords du Sund, en face de Copenhague, la population est proportionnellement plus considérable qu'elle ne l'est en France. Quelques campagnes de la Scanie, de Blekinge, de Halland, sont depuis si longtemps peuplées et en

N° 45 — DENSITÉ DE LA POPULATION SCANDINAVE EN 1872.



La surface des carrés est proportionnelle à la population, d'après la méthode Minard.

1 : 16 000 000

0 — 500 kil.

culture qu'elles sont complètement débarrassées de leurs blocs erratiques : partout le sol végétal s'étend en couche continue.

De même que dans tous les pays civilisés, le nombre des habitants s'accroît plus rapidement dans les villes que dans les districts ruraux de la Scandinavie, surtout en Norvège. Dans ce dernier pays, l'augmenta-

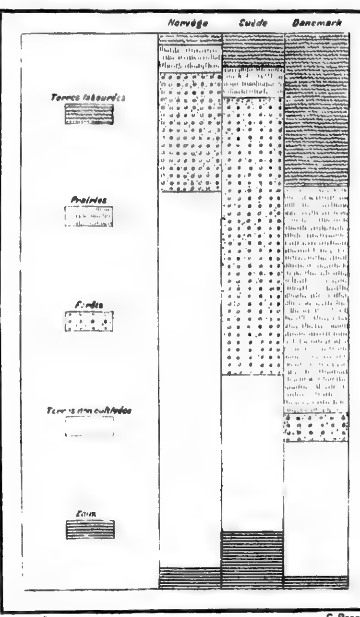
tion des habitants porte exclusivement sur les zones industrielles, maritimes et de pêche; les habitants des contrées d'agriculture et de pâturage ont diminué, ceux des régions forestières maintenant à peu près leur force numérique[1]. Les villes norvégiennes, vers lesquelles se porte presque tout l'excédant de population, n'avaient en 1665 que 8 pour 100 des habitants; elles en avaient plus de 18 pour 100 en 1875 : encombrées de matériaux de construction, elles semblent être nées d'hier, tant on y voit de maisons neuves. En Suède, la proportion des citadins aux ruraux est seulement de 14 à 86. Ce royaume étant beaucoup plus riche que la Norvège en territoire agricole a pu garder aussi dans ses campagnes une population relativement plus forte.

L'agriculture scandinave, très en progrès depuis le milieu du siècle, voit s'ouvrir devant elle une longue perspective d'améliorations prochaines, grâce à l'étendue considérable du territoire improductif qui peut être encore soumis à la culture. Il est vrai que la plus grande partie de la péninsule est impropre au travail de la charrue. Des lacs, des rochers, des amas de pierres, des névés et des glaciers recouvrent de vastes espaces, et dans les régions septentrionales le climat est trop rude pour que l'homme ne soit pas obligé de laisser à la terre, si ce n'est en quelques endroits bien abrités, ses productions naturelles d'arbres, de broussailles ou d'herbes à croissance spontanée. Tandis que les cultures proprement dites s'étendent sur près de la moitié du territoire danois, elles ne couvrent en Suède qu'une superficie d'un quinzième, en diminuant graduellement du sud au nord, de la province de Malmö, où elles occupent plus des deux tiers du territoire, aux solitudes de la Laponie, où quelques petits champs dans les clairières sont les seules conquêtes de l'agriculture. En Norvège, la zone du territoire cultivable est si étroite, que le sol labouré ne représente pas même le centième de la superficie du royaume[2]. Mais sur les deux versants des Alpes scandinaves l'accroissement du domaine agricole se fait aux dépens des tourbières et des bois. Tandis qu'en 1865 la superficie des terres arables n'était évaluée qu'à 2 334 000 hectares, elle en occupait 2 737 000 dix années plus tard : l'augmentation des cultures nouvelles avait donc été de plus de 400 000 hectares, soit de 40 000 par an. Une part considérable des terres conquises l'a été directement sur

[1] O. J. Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*
[2] Schübeler, *Pflanzenwelt Norwegens.*

les eaux des marécages ou des lacs : c'est ainsi que, de 1841 à 1876, le gouvernement suédois a contribué par des subsides au dessèchement de 198 000 hectares inondés; en outre, de vastes espaces ont été repris sur l'eau par les particuliers, sans l'intervention de l'État. De même, les Norvégiens augmentent chaque année leur faible territoire agricole de plusieurs milliers d'hectares conquis sur les marais et sur les fjords[1]. Dans toutes les hautes vallées de la Scandinavie, dans toutes les plaines éloignées de la mer, des colonies d'agriculteurs procèdent graduellement à la transformation du sol. Ainsi, dans la Suède centrale, la province de Småland a tiré son nom des « petits » cultivateurs qui en ont colonisé les forêts jadis solitaires : gagnant de proche en proche sur le désert des rochers et des bois, les intrépides pionniers ont couvert la contrée de petites oasis de cultures, où ils restèrent longtemps presque ignorés du reste de la Suède et dans une indépendance toute républicaine[2].

N° 46. — PROPORTION COMPARÉE DU TERRITOIRE AGRICOLE EN NORVÈGE, EN SUÈDE ET EN DANEMARK.



d'après Erslev — C. Perron

L'agriculture primitive de la contrée ne connaissait d'autre méthode que celle des « brûlis » : on incendiait une partie de la forêt ou de la tourbière et la semence était jetée dans les cendres. En quelques rares

[1] Frisch, *Mittheilungen von Petermann*, XI, 1866.

[2] Superficie du territoire agricole de la Scandinavie :

	Norvège.		Suède.	
Céréales et farineux	213 600	hectares.	1 443 000	hectares.
Cultures potagères et industrielles.	2 000	»	60 300	»
Prairies artificielles	400 000	»	700 000	»
» naturelles.	600 000	»	1 986 200	»
Bois et forêts.	7 500 000	»	17 437 000	»
Jachères et terres incultes. . . .	22 520 000	»	20 329 000	»

(*Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.)

districts de l'intérieur cette méthode rudimentaire des anciens Lapons est encore usitée; mais, dans son ensemble, l'agriculture suédoise est une de celles qui se distinguent par une bonne rotation des assolements, l'emploi régulier des amendements et des engrais, le judicieux usage des machines. La Suède, qui au siècle dernier devait importer des céréales étrangères[1], produit plus de céréales qu'il ne lui en faut pour sa consommation, pour l'entretien des animaux domestiques et pour la fabrication des eaux-de-vie; elle en exporte des quantités considérables, mais elle doit importer, en moindres proportions, des farines de seigle et de froment. Quant à la Norvège, ses champs, jouissant de plus de chaleur et d'humidité, produisent à surface égale plus que ceux de la Suède; mais ils sont trop peu étendus pour nourrir toute la population : on évalue à un tiers de sa consommation annuelle les produits du sol que la Norvège doit importer de l'étranger. Même la froide Russie du Nord lui envoie des farines par le port d'Arkhangelsk.

L'élève du bétail a fait dans ces dernières années des progrès correspondants à ceux de l'agriculture proprement dite : non que les animaux aient augmenté en nombre, mais, beaucoup mieux soignés, ils donnent plus de bénéfices à leurs propriétaires. La Grande-Bretagne, qui ne cesse de chercher autour d'elle des lieux de production pour alimenter ses marchés, s'est adressée depuis longtemps à la Suède, et celle-ci lui envoie des bestiaux vivants, du beurre, des œufs, principalement par le port de Göteborg. Cependant les deux royaumes de la péninsule, surtout la Suède, sont très inférieurs au Danemark pour l'importance de leurs troupeaux : le sol ne s'y prête pas autant à la production des foins[2]. Les races indigènes ont été presque partout modifiées par les croisements. Dans les hautes vallées du Kjölen et sur le littoral norvégien se maintient encore une « race des montagnes », sans beauté, petite, dépourvue de cornes, mais d'une sobriété remarquable : elle se contente de tous les fourrages et l'on a même pu, en diverses parties de la Norvège, la mettre au régime du poisson. Les moutons des bruyères, petits, anguleux, couverts d'une laine grossière, n'ayant que du poil aux jambes, à la tête et

[1] Ljungberg, *La Suède*, trad. par L. de Lilliehöök.

[2] Animaux domestiques de la Scandinavie :

	Norvège en 1865.	Suède en 1875.
Chevaux	438 090	459 297
Bœufs et vaches	953 036	2 185 700
Moutons	1 705 394	1 608 687
Chèvres	290 985	125 908
Porcs	96 166	415 416
Rennes	101 768	200 000

quelquefois à la queue, sont d'une force d'endurance extraordinaire : le long des côtes de Stavanger et, plus au nord, dans toutes les îles du littoral, on en laisse des troupeaux pendant l'hiver sous les vents, les pluies et les neiges, et ces animaux, se nourrissant de bruyères et d'algues marines, parviennent à gagner le printemps sans mourir. L'île de Gotland possède aussi une race particulière de chevaux, ardents ponies à demi-sauvages, qui passent presque toute l'année en plein air.

On sait combien grande est l'importance des forêts dans l'économie rurale de la Scandinavie : en effet, l'exportation des bois représente la moitié des ventes totales de la Suède ; les poutres, les planches, les traverses, les étais de mines sont expédiés des ports du golfe de Botnie, de Göteborg, au Brésil, au Cap de Bonne-Espérance, en Australie, jusque dans la Nouvelle-Zélande ; mais plus de la moitié de cette exportation se dirige sur l'Angleterre. Les ventes de bois faites par les Scandinaves représentent chaque année une somme qui dépasse 200 millions de francs[1] ; les Suédois en vendent pour 150. Malgré l'importance de l'industrie des bois, on n'a pourtant pas donné à la sylviculture proprement dite l'attention qu'elle mérite ; on s'est borné à l'exploitation des forêts naturelles. C'est loin des endroits habités que se font les coupes les plus considérables : les bûcherons, tenus pour la plupart dans une sorte d'esclavage par les marchands qui leur ont fait à gros intérêts les avances nécessaires, doivent se bâtir des huttes provisoires pour y passer la saison du froid et de l'obscurité, qui est celle du travail excessif ; quant aux chevaux, ils restent sans abri, garantis seulement par des couvertures de laine. Les billes, marquées à la hache, sont traînées sur la neige jusqu'au bord des rivières, où elles flottent de cascade en cascade et de lac en lac, jusqu'à l'usine qui doit les débiter en poutres et en planches. Dans plusieurs districts de l'intérieur, le lit des rivières et le fond des lacs sont complètement couverts de troncs d'arbres qui, n'ayant pu faire leur voyage entier de flottaison dans une seule année, se sont desséchés en été sur les grèves, puis, imprégnés d'eau pendant les crues, n'ont pu continuer de flotter à la surface[1]. En desséchant certains lacs, on trouve les alluvions du fond mêlées à plusieurs couches superposées d'arbres pourris.

On peut évaluer à 4 millions de personnes, soit à près des deux tiers de la population scandinave, ceux qui vivent de la culture du sol et de l'exploitation directe de ses produits. Les petits propriétaires forment une assez grande proportion des habitants des campagnes, et la plupart des fermiers

[1] O. J Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*



TYPES ET COSTUMES DU HARDANGER, DU SŒTERDALEN ET DE L'INTÉRIEUR DE LA NORVÈGE

Dessin de Lix, d'après des photographies.

cultivent leur domaine temporaire sous la garantie de coutumes traditionnelles qui leur donnent une réelle indépendance. Les paysans norvégiens, de même que ceux de la Suède, ont toujours conservé le droit de choisir leur demeure et d'acquérir des terres ; ils n'étaient point serfs comme ceux de la plus grande partie de l'Europe, et les lois du Danemark, qui obligeaient le paysan à rester au lieu de sa naissance jusqu'à sa quarantième année, ne furent jamais en vigueur au nord du Skager Rak. Les propriétés communes étaient et sont encore fort nombreuses en Scandinavie ; les terrains non cultivés, les pâturages des montagnes et les forêts appartenaient, pour la plupart, à plusieurs chefs de famille, à toute une paroisse ou même à plusieurs d'entre elles. En maints endroits aussi, l'ancienne propriété collective avait été remplacée par la distribution régulière des terres entre les divers communiers pendant un certain nombre d'années : chaque part était attribuée successivement à tous les sociétaires. Ailleurs, la propriété était divisée d'une manière inégale, en vertu d'usages et de traditions ayant reçu force de loi. La plupart des forêts étaient réparties d'après les différentes sortes d'arbres : un d'eux possédait les pins, un deuxième les sapins, un autre encore avait les bouleaux, l'herbe que broutaient les bêtes appartenait à un quatrième, tandis que le sol même était attribué à un possesseur distinct. Maintenant, une loi de la Norvège défend de diviser la forêt entre deux propriétaires, dont l'un, maître du sol, et l'autre, maître des arbres, deviendraient forcément ennemis. Le régime de la propriété commune s'amoindrit sans cesse au profit des propriétés particulières : cependant, en 1876, près de la septième partie du sol de la Norvège se composait encore de terres possédées en communauté, et même dans les départements de l'ouest, entre Lindesnæs et le fjord de Trondhjem, la moyenne de ces propriétés occupait les trois dixièmes de la contrée.

Les propriétaires norvégiens ont conservé l'ancien *odelsret* ou droit « allodial » de rentrer en possession d'une propriété rurale vendue ; mais la somme à payer est fixée non par le premier prix de vente, mais après nouvelle estimation : d'ailleurs, l'*odelsret* n'appartient qu'aux familles ayant joui de la propriété au moins pendant vingt années, et ce droit est perdu quand la propriété a déjà changé de mains depuis trois ans. L'héritage, jadis différent pour les fils et pour les filles, dont la part n'était jamais que de moitié, est maintenant égal pour les deux sexes, et le testateur ne peut disposer, en dehors de sa descendance directe, que d'un quart de sa propriété.

Il résulte de cette dernière disposition légale que les terres sont très divisées. Si l'on ne tient pas compte des petites parcelles de terrain si-

tuées dans les villes et ne servant qu'à la culture de fleurs et de légumes autour des maisons d'habitation, les domaines de culture proprement dits sont au nombre d'environ 450 000 dans toute la Scandinavie, 300 000 en Suède, 150 000 en Norvège. La tendance naturelle de la population scandinave serait d'accroître continuellement le nombre des parcelles, chaque paysan désirant devenir son propre maître et posséder son *mantal* ou son « hommée » de sol, mais la loi est intervenue pour empêcher le morcellement à outrance de la contrée ; en Suède, elle interdit le partage de la terre quand la fraction en devient insuffisante à faire vivre de son produit un ménage de trois personnes au moins. Dès l'année 1827, une loi, qui depuis a été copiée en Allemagne et en Autriche-Hongrie, permettait au propriétaire de plusieurs parcelles de réclamer une distribution nouvelle du sol, en vue du groupement de tous les fragments épars : ainsi les domaines ont pu s'arrondir au profit de l'agriculture[1]. En moyenne, ces propriétés ne sont pas de grande étendue ; la Scandinavie n'a pas, comme la Grande-Bretagne et comme l'Irlande, de ces possessions qui sont des provinces[2], si ce n'est pourtant dans le Norrland, où le négociant Dickson, de Göteborg, pourrait parcourir ses domaines pendant des journées entières sans en atteindre les limites.

Les fermiers, moins nombreux que les propriétaires[3], sont presque tous protégés par de longs baux ; mais ceux d'entre eux que l'on nomme *husmän* ou *torpare* n'acquittent pas leur bail en argent, ils le paient en travaux sur les terrains du maître ou bien en services dans les forêts ou dans les mines. Il en est aussi qui sont propriétaires pour une parcelle de terrain et fermiers pour une autre ; beaucoup aussi sont forcés par leur situation précaire de trouver un moyen secondaire d'existence : ils se font artisans, bûcherons ou pêcheurs.

On sait quelle est l'importance de la pêche en Scandinavie, notamment en Norvège : la richesse de la mer en poissons, bien plus que la fertilité du sol, a peuplé les contrées du littoral, et de nos jours encore, les districts du Nord, en Finmarken et en Nordland, seraient complètement

[1] C. E. Ljungberg, *La Suède*, trad. par Lilliehöök.

[2]

Propriétaires suédois possédant	moins de 2 hectares	68 000
» » »	de 2 à 20 »	176 000
» » »	de 20 à 100 »	24 500
» » »	plus de 100 »	2 800

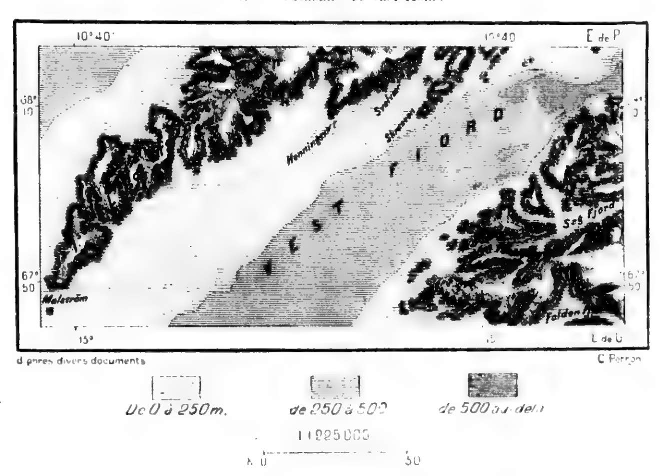
[3]

Propriétaires en Norvège en 1865. . 85 pour 100.	En Suède. . 62 pour 100.
Fermiers » » . . 15 »	» . . 38 »

déserts si des bancs de poissons n'attiraient les flottilles des pêcheurs.

Les morues et les harengs, nous l'avons vu, sont les principaux trésors que la mer tient en réserve pour les riverains de la Norvège. Aux Lofoten et dans le Finmarken, la pêche de la morue occupe plus de 8000 bateaux, montés par 35 000 hommes environ[1], dont un tiers peut-être sont destinés à mourir dans les flots, et l'on prend plus de 40 millions de ces poissons pendant une bonne saison de pêche, comme celle de l'année 1877[2]. L'îlot de Skraaven, dans le Vest-fjord, les parages de Henningsvär surtout, sont les lieux de pêcherie les plus animés, et mainte grève

N° 47. — PÊCHERIES DU VEST-FJORD.



d'écueil y devient temporairement une véritable usine. Tout sert dans cet animal que l'on capture en si prodigieuses quantités : naguère, les pêcheurs des Lofoten n'utilisaient la morue que pour en extraire le foie et en faire cette huile qui a pris une importance de premier ordre dans la médication moderne; après l'opération, ils rejetaient le reste de l'animal; mais actuellement, connaissant mieux la valeur du poisson, ils l'expédient directement

[1] 1875. Pêcheries du Finmarken . . . . 4272 bateaux. 15 51[illegible] hommes.
» » des Lofoten . . . . 4[illegible]74 » 17 262 »

[2] Pêche de la morue sur les côtes de la Norvège en 1877

District des Lofoten.	29 500 000 morues.
» du Finmarken.	17 535 000 »
Autres districts.	8 000 000 »

à l'étranger ou l'échangent avec les traitants russes pour de la farine et des étoffes ; le résidu qu'ils obtiennent après l'extraction de l'huile de foie est expédié à Trondhjem, où il est considéré comme le plus puissant des engrais ; la vessie natatoire est envoyée à la Havane pour y être mangée ou pour y servir à la fabrication de la colle ; la chair desséchée est réduite en une espèce de farine dont on fait d'excellents pâtés ; enfin la rogue, c'est-à-dire les œufs de poisson salés, est employée comme appât, et jadis était surtout vendue en France aux pêcheurs de sardine ; seulement elle a beaucoup perdu de sa valeur marchande dans ces dernières années, depuis qu'on emploie de préférence la rogue artificielle. Suivant la préparation qu'on lui fait subir, la morue ou cabillaud prend les noms de stockfisk, klepfisk, törfisk, rundfisk ou rödskjaer : chacune des nations commerçantes que les négociants de Bergen approvisionnent de morues a sa préparation préférée. Avant 1857, des privilégiés avaient seuls droit à la pêche. La mer était fictivement divisée entre des propriétaires riverains qui groupaient de distance en distance dans les îles et sur les promontoires des colonies de pêcheurs, et se faisaient payer par eux une redevance. Maintenant la mer est libre, si ce n'est le dimanche : toute pêche est interdite du samedi soir au dimanche soir, de cinq heures à cinq heures[1].

La pêche du hareng, moins sûre que celle de la morue, ne lui cède guère en importance. L'ensemble de cette pêche s'élève en Norvège dans les bonnes années à un million de barils, soit à 500 millions de harengs, dont le tiers environ est expédié en Russie. Pour ce pays, le hareng est encaqué dans des barils de sapin, le goût résineux de ce bois étant fort apprécié par les Russes ; pour les autres contrées, les barils sont en bois de hêtre. Sur les côtes de Norvège, deux pêches se succèdent : la première, en été et en automne, quand le poisson s'approche du littoral à la recherche des crevettes, des mollusques, des annélides, qui composent sa nourriture ; la deuxième, ou pêche d'hiver, de la fin de janvier au mois de mars, à l'époque du frai, quand le hareng voyage en bancs énormes ; mais cette dernière pêche a toujours été variable et souvent les marins cherchent vainement le poisson, tandis qu'en d'autres occasions les filets, trop remplis, se rompent sous le poids. D'ordinaire, les pêcheurs qui montent les embarcations en sont les propriétaires associés et se partagent les bénéfices, le chef de la pêche ou *notebas* (maître de filet) ayant la plus grosse part comme possesseur principal. Des villages temporaires se fondent sur les rivages voisins, des stations de poste et de télégraphe s'y

[1] Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*

élèvent, et l'on y construit des appontements pour les bateaux à vapeur[1].

En Suède, la pêche du hareng est celle qui a le plus de valeur dans l'économie de la contrée ; toutefois elle ne suffit pas à nourrir les habitants, qui doivent importer des harengs de la Norvège. On évalue à 200 000 hectolitres en moyenne, représentant un peu plus de 4 millions de francs, toute la pêche du hareng sur les côtes baltiques de la Suède ; mais il faut en outre tenir compte des pêches du Bohuslän, au nord de Göteborg, souvent médiocres, parfois très abondantes.

Après la morue et le hareng, les pêcheurs scandinaves poursuivent encore d'autres poissons, qui servent pour une part notable à leur alimentation et au commerce de leurs ports. En moyenne, les marins norvégiens pêchent de 7 à 8 millions de maquereaux, ayant une valeur d'un million de francs. Le saumon, qui remonte dans presque toutes les rivières de la péninsule, est pris en très grandes quantités au pied des cataractes, qu'il essaie de franchir en s'élançant à coups de queue de rapide en rapide. Dans certains cours d'eau du littoral de l'ouest les saumons ne sont pas moins appréciés que ceux de l'Écosse : d'ailleurs, une part très considérable de cette pêche est destinée à l'Angleterre et à l'Allemagne et plusieurs torrents de la Norvège du Nord sont affermés à de riches Anglais qui viennent passer la belle saison dans la contrée. Naguère, les pêcheurs norvégiens s'attaquaient aussi au squale pèlerin, le plus grand des poissons qui habitent les mers de Norvège, puisqu'il a de 12 à 15 mètres de long, et que le foie, la seule partie de son corps recherchée par le pêcheur, donne jusqu'à 7 hectolitres d'huile. Mais cette espèce de squale, fuyant comme la baleine devant les pêcheurs, a presque entièrement disparu des côtes de la Norvège et l'on ne poursuit plus maintenant, principalement dans les eaux du Finmarken, que le håkjerring (*scymnus borealis*) et un autre requin. Les navires appartenant aux armateurs de Tönsberg quittent le golfe de Christiania pour aller dans les mers boréales pêcher le phoque[2] et le puissant rorqual, que des canons tuent de loin en lançant

[1] Pêche du hareng d'hiver en Norvège :

	Année 1869 (bonne).	Année 1871 (mauvaise).
Nombre des bateaux de pêche	2 630	3 163
» des pêcheurs	15 061	18 036
Pêche en hectolitres	945 200	104 250
Valeur du poisson sur la grève	4 583 000 fr.	1 417 000 fr.

Pêche de harengs de toute espèce, en hectolitres (1874) . . . 1 214 860
Valeur sur place . . . . 8 183 300 fr.

[2] Chasse aux phoques par les marins de la Norvège en 1874 :

Phoques tués, 90 575 ; valeur, 1 600 000 francs.

des harpons munis de balles explosibles. Et tandis que les marins entreprenants vont chercher de nouvelles proies dans les mers lointaines, des pêcheurs s'occupent dans la péninsule même de repeupler des lacs et des rivières, dont les habitants naturels avaient été exterminés. Un établissement de pisciculture a été fondé à Hernösand, sur les bords du golfe de Botnie, et des parcs d'huîtres ont été établis çà et là sur les côtes de Norvège[1]. Les baies terminales de quelques fjords, disposées naturellement en forme de réservoirs, ont été changées en parcs, où l'on nourrit des poissons, défendus par des grillages contre les espèces voraces[2].

L'industrie des mines, de même que celle de la pêche, n'a plus, relativement à la culture du sol, l'importance qu'elle eut autrefois en Scandinavie. Les mines d'argent de Kongsberg, les veines de cuivre de Röros et de Falun n'ont plus sur le marché des métaux leur ancienne influence, et même les amas ferrugineux de la Dalécarlie ont trouvé des gisements rivaux en diverses parties du monde. A peine quelques parcelles d'or sont-elles retirées des mines de Falun; celles d'Arendal, qui servirent à frapper les « ducats à lunettes » de Christian IV, sont abandonnées, et les rivières laponnes, dont les sables contiennent de la poudre d'or, coulent sous un climat trop rude pour que de nombreux orpailleurs se donnent la peine d'aller en explorer les plages. Les rivières les plus riches sont, dit-on, celles qui descendent du groupe de Peldoniemi, sur les frontières de la Norvège et de la Finlande russe, vers les sources du Tana et de l'Ivalo : en 1872, les cinq cents chercheurs qui s'étaient rendus vers le nouvel Eldorado recueillirent seulement de 50 à 60 kilogrammes d'or fin.

Quelques gisements qui, sous un ciel clément et dans un pays peuplé, seraient exploités par des milliers de travailleurs et entourés d'usines, restent sans utilité économique, bien qu'ils aient été signalés depuis longtemps par les géologues. Ainsi les veines de cuivre, renfermant une moitié de métal pur[3], que l'on trouve à Kaa-fjord, sur les bords de l'Alten-fjord, n'ont pu être sérieusement exploitées que pendant une assez courte période. Les fers de Skjærstad, sur la côte norvégienne, près de Bodö, ne sont pas utilisés non plus, bien que les couches renferment assez de minerai pour alimenter toutes les usines du monde. De même, dans le Norrbotten suédois, on s'est borné à reconnaître les fers de Gellivara, et tout au plus en a-t-on

[1] Valeur des pêches marines du littoral de la Norvège, sur le lieu de pêche, en 1874 : 32 389 000 fr.
[2] G. Hetting, *Die Fisch-Cultur Norwegens.*
[3] Charles Martins, *Spitzberg et Sahara.*

gratté la surface : on n'a pas encore construit les lignes de chemin de fer qui doivent rejoindre ce massif, d'une part au cours navigable de la Luleå, de l'autre à la mer de Norvège par l'une des brèches du Kjölen. Les gisements de fer de cette partie de la Suède septentrionale sont pourtant d'une richesse extrême. Le minerai, dont la teneur moyenne en métal est de 50 à 70 pour 100, est disposé en veines parallèles, entre des roches de gneiss que le temps a délitées. Grâce à sa plus grande dureté, le fer ne s'est pas laissé entamer par les agents atmosphériques et s'élève en saillies noires ou rouges, mamelonnées ou pointues, qui çà et là forment de véritables collines. C'est par milliards de tonnes que l'on évalue les masses de fer qui se trouvent dans ces veines de minerai, dont l'industrie s'emparera tôt ou tard quand ses moyens d'attaque seront devenus plus puissants.

Mais la Suède possède encore dans les régions du centre et du sud assez de mines de fer pour subvenir à sa propre industrie et même pour exporter à l'étranger des quantités considérables de minerai et de métal fondu. Les mines de la Dalécarlie et des provinces voisines fournissent chaque année de 700 000 à 900 000 tonnes[1], qui servent à fabriquer 350 000 tonnes de fonte, réduite en fer, qu'achètent surtout les Anglais[2]. Si la Suède possédait d'autres bassins houillers que celui des environs de Helsingborg, dans la Scanie, si les forêts n'étaient pas épuisées presque toutes dans le voisinage immédiat des gisements miniers, et surtout si les industriels de tous les pays n'employaient pas maintenant des procédés qui leur permettent d'utiliser leurs minerais de qualité médiocre, la production de l'excellent fer suédois serait promptement doublée. Celle du cuivre, naguère deux fois plus considérable, n'a pu soutenir la concurrence des minerais du Nouveau Monde, et le nombre des mineurs a beaucoup diminué[3]. Quant au zinc, la Suède en possède plusieurs mines. Celle d'où l'on extrait les trois quarts de tout le minerai du royaume appartient à la Société belge de la Vieille-Montagne, qui l'exporte pour ses usines de Belgique[4] : c'est Ammeberg, à l'extrémité septentrionale du lac Wettern.

[1] Exportation du minerai de fer suédois (1876) : 796 950 tonnes.

[2] Ouvriers de l'industrie du fer en Suède, en 1876 :

Mines	5 847
Hauts fourneaux	4 542
Autres usines	13 745

[3]

Production du cuivre en Norvège (1874)	442	tonnes.
» » en Suède (1876)	901	»
Extraction du minerai » »	27 500	»

[4] Production du minerai de zinc en Suède, en 1876 : 35 525 tonnes.

L'industrie des familles est encore beaucoup plus développée en Suède que dans toutes les contrées d'Europe à population dense : on comprend que dans un pays où les marchés sont à de si grandes distances les uns des autres, chaque famille doive chercher, autant qu'il est possible, à subvenir directement à ses propres besoins. Certains procédés de travail, certains ornements ne se trouvent que dans les hameaux écartés de la Scandinavie et sont probablement un héritage des siècles antérieurs à l'histoire. M. Hazelius, le fondateur du musée scandinave de Stockholm, et d'autres savants archéologues, étudient activement cette industrie d'origine préhistorique; bientôt il n'en sera plus temps, lorsque les produits des manufactures auront pénétré jusque dans les derniers villages des montagnes.

Les principales fabriques de la Scandinavie utilisent les produits naturels du sol et des mers avoisinantes, les poissons, les fers et les bois. Dans tous les ports on s'occupe de la construction et du gréement des bateaux de pêche, du tissage des filets et autres engins, de la salaison et de l'expédition des poissons capturés. Les usines métallurgiques, on le sait, traitent le minerai en assez grande abondance pour expédier à l'étranger une part considérable de leurs produits, tandis que le bois de la Scandinavie est exporté, sous forme de planches ou de meubles, jusque dans les colonies européennes les plus éloignées. La plupart des scieries mécaniques sont établies le long de la région côtière, vers l'issue des rivières qui apportent les gros bois à Gefle, à Söderhamn, à Hudiksvall, à Sundsvall, à Hernösand[1]. C'est tout récemment que les Suédois ont commencé d'exporter leurs bois autrement qu'en billes ou en planches et qu'ils ont expédié des parquets et des objets de menuiserie fine. Cette industrie s'est développée surtout à Göteborg et de là s'est repandue dans toutes les villes suédoises d'où s'exportent les bois. On les expédie aussi découpés en milliards d'allumettes[2]. Pour cette industrie, la Suède est maintenant au premier rang; le bois de tremble, qui fournit les meilleures allumettes, a singulièrement augmenté de valeur, depuis que chaque fabrique emploie par milliers les fûts de cette espèce d'arbre. La Suède et avec elle la Norvège sont aussi les contrées de la terre qui transforment

[1] Scieries mécaniques de la Suède en 1875 : 1350.

[2] Fabrication des allumettes en Suède (1876) : 38 fabriques; 4084 ouvriers.

Nombre des allumettes	45 000 000 000	
Poids	9 155 350	kilogr.
Valeur	10 000 000	francs.
Exportation	9 000 000	»

en papier la plus grande quantité de bois : depuis 1857 déjà, cette industrie est pratiquée dans une usine de Trollhättan, et maintenant une quarantaine d'autres usines se livrent à ce travail dans les deux royaumes : on peut évaluer à 30 000 tonnes au moins la pâte de papier que les manufacturiers scandinaves obtiennent par les procédés modernes ; les amas de sciure de bois que l'on voyait se dresser en véritables collines aux abords des scieries se transforment désormais en papier d'emballage, de livres et surtout de journaux.

Parmi les industries que la Norvège et la Suède ont dû apprendre de l'étranger, la plus importante est celle de la filature et du tissage des cotons. Les premiers essais se firent seulement après les guerres de l'Empire ; maintenant les deux pays doivent importer pour leurs manufactures une quantité de coton évaluée à plus de 13 000 tonnes[1], et des milliers d'ouvriers sont occupés à le filer et à le tisser en étoffes. Plus ancienne, l'industrie des draps, qui avait commencé à Jönköping et à Upsala dès les premières années du dix-septième siècle, a pris aussi une importance considérable, mais insuffisante pour tisser la moitié des étoffes dont le pays a besoin[2]. Quelques manufactures s'occupent aussi de la fabrication des tissus de lin, de chanvre, de jute et de soie. En Suède, l'industrie manufacturière, sans les usines métallurgiques, comprenait en 1875 un ensemble de 2719 fabriques, produisant pour une valeur de 240 millions de francs. La population totale des ouvriers, composée d'hommes faits pour les trois quarts, dépasse 80 000, c'est-à-dire que 300 000 personnes environ vivent directement de l'industrie : Göteborg, Stockholm, Norrköping sont les trois chefs-lieux des fabriques ; la moitié des produits manufacturés de la Suède provient de ces trois villes et de leurs districts. La Norvège occupe, proportionnellement au nombre de ses habitants, à peu près autant d'ouvriers que la Suède, soit environ 35 000. A certains égards, elle est plus favorisée que la contrée voisine pour le développement futur de son industrie : moins riche en fer, elle reçoit plus facilement les houilles anglaises et commerce directement pendant toute l'année avec la Grande-Bretagne et avec l'Europe continentale ; en outre, elle dispose, grâce aux cascades et aux rapides, de forces motrices encore plus considérables, et cela presque partout dans le voisinage immédiat de la mer.

[1] Importation de coton en fibre dans la Norvège, de 1871 à 1874, moyenne. 5330 tonnes.
» » » la Suède » » » . 8406 »

[2] Fabriques de draps en Suède (1876) 53
Nombre des ouvriers 4 900
Valeur de la fabrication . . . . 17 839 260 fr.

Si la Norvège n'est pas supérieure à la Suède par son industrie, elle l'est du moins par son commerce : à cet égard, elle a merveilleusement profité des facilités que lui donnent les ports nombreux de son littoral et sa position géographique relativement à la Grande-Bretagne. Les échanges de ce petit État, qui dépassaient à peine 8 millions au milieu du dix-huitième siècle, s'élèvent maintenant à un demi-milliard chaque année ; ceux de la Suède, qui pourtant a plus de deux fois la population de la Norvège, n'atteignent pas un milliard[1]. C'est avec l'Angleterre que les deux nations font leur principal commerce ; l'Allemagne, le Danemark, la France viennent ensuite par ordre dans le mouvement des échanges. De Suède comme de Norvège, c'est le bois qui est le principal objet d'exportation ; puis viennent, en Suède, les métaux et les céréales, en Norvège le poisson[2]. Les articles d'importation les plus importants sont naturellement les objets manufacturés ; la Scandinavie reçoit les matières travaillées en échange de ses matières premières. C'est depuis 1873 seulement que les droits de douane sont abolis entre les deux royaumes pour les produits de l'une ou l'autre nation ; encore cette liberté douanière est-elle soumise à quelques restrictions, et de l'un à l'autre pays les voyageurs ont toujours à subir le désagrément d'une visite de bagages.

Le mouvement de la navigation a pris en Norvège un développement prodigieux : toutes proportions gardées, ce pays est celui qui possède la plus grande flotte commerciale du monde, et, nous le savons, les deux tiers de ces navires, auxquels il faudrait encore ajouter des bateaux de pêche par milliers, appartiennent aux côtes méridionales de la Norvège, entre le fjord de Christiania et celui de Stavanger, si bien placés tous les deux pour accueillir des flottes entières. Dans les ports du royaume, les deux tiers de la navigation se font sous pavillon norvégien[3], et dans tous les ports

[1] Mouvement commercial des deux États scandinaves en 1874 :

	Norvège en 1874.	Suède en 1876.
Importations	278 000 000 fr.	445 000 000 fr.
Exportations	182 000 000 »	325 000 000 »
Ensemble	460 000 000 fr.	770 000 000 fr.
Soit, par habitant	239 fr.	169 fr.

[2] Exportations de Norvège en 1874 :

Bois	81 873 600 fr.
Poisson	66 829 000 »

Exportations de Suède en 1876 :

Bois	154 484 900 fr.
Céréales	63 060 000 »
Métaux	48 475 000 »

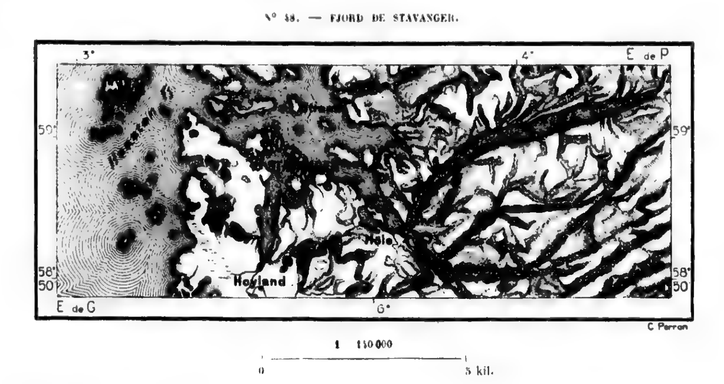
[3] Mouvement de la navigation dans les ports de la Norvège en 1876 :

	12 777 navires, jaugeant	1 914 404 tonnes.
Dont	6 921 » norvégiens, jaugeant	1 302 920 »

étrangers se montrent ces navires du Nord, portant leur chargement de bois ou de poisson. La plupart des habitants pauvres des villes, au lieu de placer leurs petites économies à la caisse d'épargne ou dans les banques, les emploient dans une « part » de navire; tous sont armateurs directement ou indirectement : de là les progrès extraordinaires qu'a faits la navigation de la Norvège pendant les dernières années[1]. Le tonnage des navires norvégiens dépasse de moitié l'ensemble du tonnage de la flotte française.

Le développement du littoral suédois, la population relativement considérable qui en occupe les régions méridionales et le commerce de mar-

N° 38. — FJORD DE STAVANGER.



chandises encombrantes, telles que les fers et les bois, attirent vers les ports de la Suède une très grande quantité de navires[2]; mais ce ne sont pas les armateurs suédois qui possèdent la plus forte part de cette flotte

[1] Flotte commerciale de la Norvège en 1876 :

7909 navires, jaugeant 1 436 278 tonnes et montés par 61 120 marins.

[2] Mouvement de la navigation dans les ports suédois en 1876 :

Entrées.	4 562	navires suédois chargés,	jaugeant. .	582 887	tonnes.
»	832	» norvégiens »	» . .	125 497	»
»	3 927	» danois, finnois, etc., chargés.	» . .	625 495	»
»	9 321	navires chargés, jaugeant. . .	. . . . .	1 333 879	tonnes.
Sorties	8 916	navires suédois chargés,	jaugeant. .	943 887	tonnes.
»	2 171	» norvégiens »	» . .	613 007	»
»	5 688	» danois, finnois, etc., chargés,	» . .	976 582	»
»	16 775	navires chargés, jaugeant. . .	. . . . .	2 533 476	tonnes.
Mouvement total. . .	26 096	navires chargés, jaugeant. . .	. . . . . .	3 867 355	tonnes

marchande. Ils en ont seulement un peu plus du tiers : les marins danois du port de Copenhague et les matelots norvégiens se sont emparés de presque tous les autres transports. La différence de plus d'un million de tonnes qui se maintient d'année en année entre l'importation et l'exportation provient du poids et de l'encombrement des marchandises que la Suède vend à l'étranger : aussi des milliers de navires entrent à vide dans les ports suédois. Dans son ensemble, la flotte de commerce appartenant à la Suède ne représente guère que le tiers de celle des Norvégiens ; mais elle est encore en proportion quatre fois supérieure à celle de la France[1]. Le commerce intérieur des lacs et des fjords emploie plus de la moitié de la flotte, si l'on compte le nombre des embarcations, mais il ne représente

N° 49. — NOMBRE PROPORTIONNEL DU TONNAGE DES NAVIRES, EN 1876 ET 1877.

Russie
Belgique
Autriche-Hongrie
Portugal
Allemagne
France
Espagne
Italie
États-Unis
Suède
Danemark
Hollande
Iles Britanniques
Grèce
Norvège

C. Perron

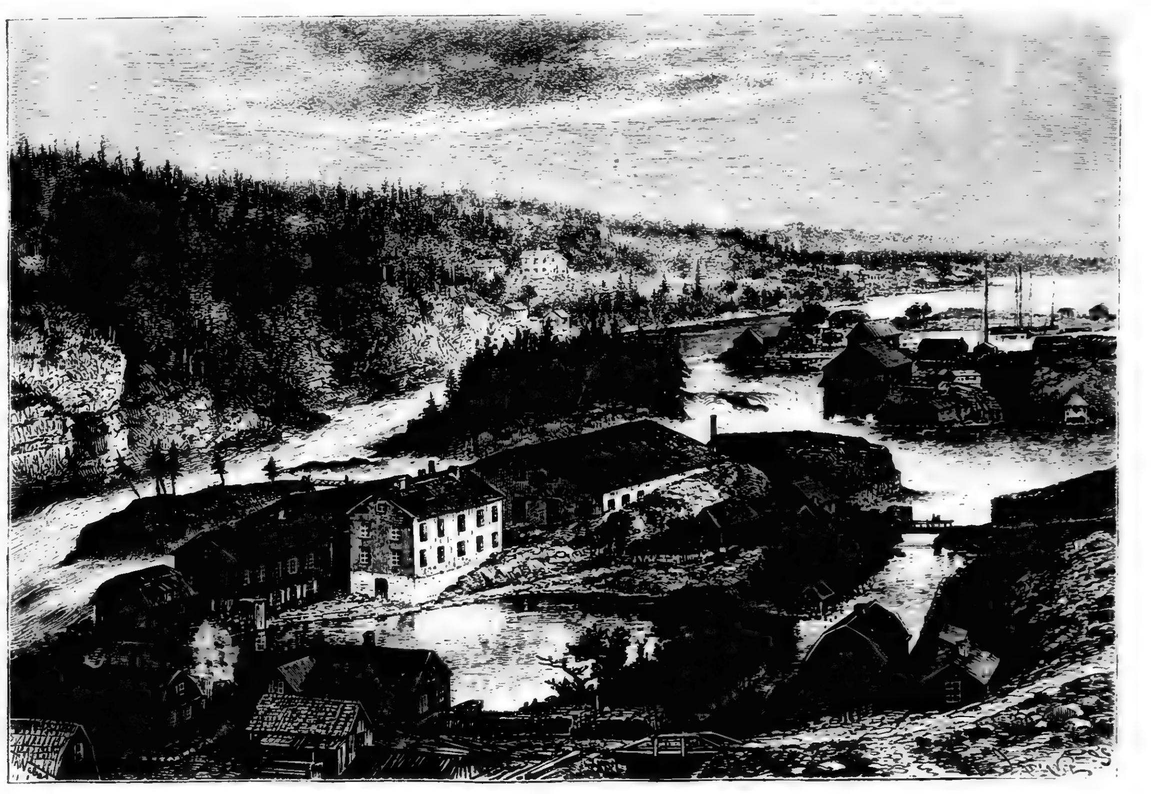
que le cinquième du tonnage. La force totale des équipages est évaluée à 29 000 hommes[2].

Le relief accidenté du sol de la Norvège n'a permis le creusement que d'un petit nombre de canaux, simples dérivations de torrents ; mais la Suède, plus unie, a pu ouvrir des chemins à ses navires dans l'intérieur des plaines. Dès le commencement du quinzième siècle, d'après Sidenbladh, se firent des essais de canalisation ; mais c'est deux siècles plus

[1] Marine marchande suédoise en 1876 (comprenant tous les navires au-dessus de 10 tonnes) :

Voiliers	3700	jaugeant.	443 323	tonnes.	
Bateaux à vapeur. . . .	681	»	81 659	»	(force de 22 897 ch.-vap.)
Ensemble.	4381	navires, jaugeant . .	524 982	tonnes	

[2] Elis Sidenbladh, *La Suède*.

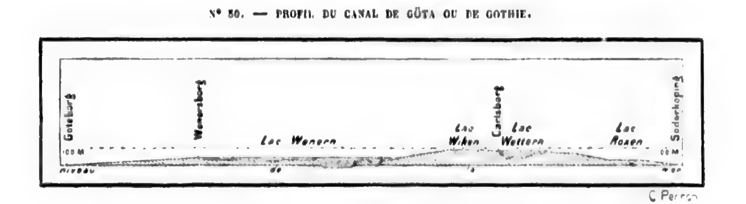


CHUTES DE TROLLHÄTTAN

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

tard que s'ouvrit le premier canal à écluses entre l'émissaire du Hjelmaren, à Eskilstuna, et le Mälaren. Depuis cette époque, toute la Suède méridionale a été transformée en île par la construction des canaux de Göta, qui forment une ligne de communication non interrompue, d'une longueur de 420 kilomètres, entre la Baltique et le Kattegat. La nappe de partage des eaux est le lac Wiken, à 93 mètres d'altitude. De ce lac de faîte, le canal s'abaisse à l'est vers le Wettern, puis de là par d'autres lacs vers le fjord baltique de Söderköping : de ce côté, 39 écluses sont les degrés successifs par lesquels montent ou descendent les navires. A l'ouest du Wiken, le canal s'abaisse par 19 écluses jusqu'au grand lac Wenern, d'où s'échappe le fleuve Göta, continuation naturelle du canal. Mais ce fleuve est coupé de rapides et de cataractes. Dans les premières années du dix-septième siècle, les premières chutes, celles de Rânnum, voisines de

N° 50. — PROFIL DU CANAL DE GÖTA OU DE GOTHIE.



L'échelle des hauteurs est centuple de celle des longueurs.

Wenersborg, étaient déjà contournées par un canal ; mais au-dessous les chutes de Trollhättan paraissaient offrir un obstacle invincible. Svedenborg, le doux mystique et l'ingénieur hardi, projeta le premier la construction d'un canal ; mais cette œuvre, interrompue après la mort de Charles XII, ne fut terminée qu'en 1800, et depuis l'ingénieur Nils Erikson l'a remplacée par un autre canal dont les onze écluses monumentales taillées dans le roc vif sont un modèle pour les hommes de l'art et un sujet d'admiration pour tous. Des bateaux d'un tirant d'eau de près de 3 mètres peuvent se rendre de l'une à l'autre mer par cet enchaînement de lacs, de rivières, de tranchées et de gradins éclusés qui constituent le canal de Göta ; en outre ils peuvent se diriger par des canaux secondaires à une grande distance de la voie principale et jusqu'en Norvège par le canal de Dalsland, branche du réseau navigable, longue de 255 kilomètres, qui commence dans une baie du Wenern, remonte au nord-ouest en traversant plusieurs lacs, et franchit une cataracte sur un pont-viaduc d'une

singulière hardiesse, construit par Nils Erikson, comme la plupart des travaux d'art de la Suède. Le mouvement de la batellerie est très considérable sur ce canal, de même que sur ceux de Göta, et sur les écluses des environs de Stockholm[1].

La Norvège a devancé la Suède de deux années dans la construction des chemins de fer : dès 1854, elle ouvrait une première voie ferrée, de Christiania à Eidsvold ; toutefois la nature du terrain n'a pas permis que le réseau du royaume occidental pût prendre autant d'importance que celui du royaume oriental[2]. Des grandes lignes norvégiennes, une seule est presque terminée, celle qui traverse toute la péninsule, du fjord de Trondhjem à celui de Christiania et à la frontière suédoise près de Frederikshald ; mais il reste un tronçon à construire pour relier Eidsvold à Hamar, sur les bords du lac Mjösen. La voie de Trondhjem au golfe de Botnie, qui sera la plus septentrionale du monde, n'a pas encore franchi le faîte scandinave; le chemin de fer de Bergen s'arrête au pied des montagnes qu'il devra traverser en souterrain pour redescendre au sud-est vers Drammen, et la voie du littoral, qui rejoindra Christiania et Stavanger, ne se compose que de ses deux amorces terminales. Quant à la Suède, elle a pu, grâce à ses plaines, au bon marché des terrains, à la grande quantité des matériaux de construction — bois, fer, pierres, galets et sable — se construire un ensemble de voies ferrées plus considérable, en proportion du nombre des habitants, que celui de tout autre État d'Europe, même de la Belgique. La Suède est la seule contrée de l'ancien monde qui possède plus de 1000 kilomètres de chemins de fer par million d'individus : il est vrai que le kilomètre de voie suédoise ne coûte pas même 100 000 francs en moyenne et que jusqu'à maintenant le plus long tunnel du réseau, de 427 mètres, est celui qui passe sous le quartier méridional de Stockholm.

Les communications postales et télégraphiques ont pris également dans ces dernières années un développement rapide, quoique bien inférieur en

[1] Mouvement de la navigation sur les canaux de la Suède en 1876 : 25 198 voiliers et bateaux ; 22 903 bateaux à vapeur.

[2] Réseau des chemins de fer de la Scandinavie :

	Norvège.			Suède.		
Longueur	Oct. 1877	811	kilom.	Oct. 1877	4 914	kilom.
Frais d'établissement	»	75 500 000	francs.	»	488 150 000	francs.
Recettes	1874.	4 938 000	»	1877. .	41 544 000	»
Dépenses	» .	3 667 000	»	» . .	27 181 000	»
Voyageurs transportés	» .			» . .	7 355 580	
Tonnes de marchandises expédiées	» .			» . .	5 919 450	

proportion à celui des chemins de fer. Non seulement toutes les voies ferrées sont bordées de lignes télégraphiques, mais, en outre, les stations de pêche et de navigation du littoral sont rattachées à Stockholm, et des fils immergés passent au-dessous du golfe de Botnie, de la Baltique mé-

N° 51. — CHEMINS DE FER DE LA PÉNINSULE SCANDINAVE EN 1879.

Gravé par Erhard

Echelle de 1 : 7925000

0 100 200 300 Kil.

ridionale, du Sund et du Kattegat. La Norvège est même le pays d'Europe et du monde qui possède, non la plus grande longueur, mais le nombre le plus considérable de câbles immergés, les nombreuses indentations de ses côtes interrompant en mille endroits les communications par terre. D'îlot en îlot, les fils télégraphiques se continuent jusque dans le voisinage immédiat du cap Nord.

Quoique la proportion des lettres écrites soit moins élevée qu'en Angleterre, en France et dans l'Europe centrale[1], l'instruction générale est très développée en Scandinavie. La fréquentation des écoles par les enfants de sept à quatorze ans est obligatoire en Suède et en Norvège. Toute commune urbaine, toute paroisse rurale doivent posséder au moins une école primaire et un instituteur ayant reçu son brevet dans l'une des écoles normales de l'État. La gratuité de ces établissements primaires est complète, mais il existe aussi des écoles payantes, fondées par l'État, les communes et les particuliers. L'"État et l'Église protestante gardent leur droit de surveillance sur les écoles libres, et le conseil d'éducation, où l'évêque et le consistoire ont la haute main, peut forcer les parents à envoyer leurs enfants aux écoles du gouvernement si le résultat des examens périodiques leur paraît justifier cette mesure; les parents qui n'envoient pas leurs enfants à l'école aux âges indiqués sont réprimandés ou punis.

Naguère presque toutes les écoles de la Norvège étaient des écoles ambulantes. La faible population des hameaux et les grandes distances à parcourir à travers les rochers et les neiges ne permettant pas aux enfants de se rendre aux écoles de village, c'est l'instituteur qui se déplaçait. Il parcourait le district en s'arrêtant successivement, pendant un certain nombre de semaines, dans une ferme hospitalière où les enfants des habitations voisines venaient se grouper autour de lui. L'arrivée du maître d'école était un évènement : bientôt la plupart des enfants savaient au moins leurs lettres, et l'instituteur pouvait continuer sa route en laissant derrière lui des moniteurs chargés de faire répéter les leçons jusqu'à une nouvelle visite. Grâce à ces maîtres de passage, le goût de l'étude s'est développé dans les campagnes les plus reculées. Depuis, les paysans, les marins, les mineurs, dont la voix est prépondérante dans les conseils, ont fait établir des milliers d'écoles fixes où sont enseignés les rudiments des sciences et de la musique. Maintenant les écoles itinérantes[2] ne sont plus que l'exception dans les régions méridionales de la contrée, mais par la

[1] Communications postales et télégraphiques de la Scandinavie :

		Norvège.		Suède.
Transport des lettres :	1876. .	11 204 120 ; 6 par hab.	1876. .	31 595 494 ; 7 par hab.
» des journaux	» . .	?	» . .	23 338 869 ; 5 »
Lignes télégraphiques	» . .	7 018 kilom.	1877. .	8 269 kilom.
Télégrammes	» . .	726 696	» . .	1 015 593

[2] Écoles primaires en Scandinavie :

Norvège.				Suède.		
1837. .	200 écoles fixes.	6771 écoles itinér.				
1874. .	1470 » »	1911 » »		1876. .	5510 écoles fixes.	3460 écoles itinér.

force des choses, elles sont restées nombreuses dans les districts du nord, où la population ne se compose que de petits groupes isolés[1]. Le maître d'école est souvent chargé, à la manière des juges de paix, de résoudre par la conciliation les différends qui surgissent entre les campagnards.

L'instruction secondaire est aussi plus développée dans la péninsule Scandinave que dans la plupart des pays d'Europe, et l'on se réjouit à la vue des riches bibliothèques, pleines de documents précieux, des collections d'histoire naturelle et des laboratoires que possède mainte école secondaire des provinces, loin de Stockholm et de Christiania[2] et des villes universitaires d'Upsala et de Lund. Le mouvement littéraire et scientifique est très actif, et en Suède seulement plus de mille ouvrages nouveaux sont publiés chaque année. En 1877, le nombre des revues et des journaux suédois s'élevait à 296, dont le tiers environ paraissant à Stockholm. La Norvège en publiait 180 en 1876, tandis que vingt-deux ans auparavant, en 1854, on n'y comptait que 7 publications périodiques[3].

Mais quels sont, en Scandinavie comme dans les autres contrées, les rapports directs à établir entre les progrès de l'instruction et ceux de la moralité publique? Comment les reconnaître distinctement au milieu de toutes les influences entremêlées : à quelle cause, à quel ensemble d'impulsions diverses faut-il attribuer, d'une part les progrès et de l'autre les faits de démoralisation que l'on observe dans le mouvement de la nation toujours en travail? On peut constater du moins le contre-coup des mauvaises récoltes et des crises industrielles sur la criminalité. La misère et la dépravation se suivent de près.

L'intempérance est le vice des peuples du Nord et les sagas nous disent que dans les assemblées des vikings l'hydromel coulait à flots. Vers le milieu du siècle, l'ivrognerie était devenue un fléau qui menaçait d'avilir définitivement une grande partie de la population. En 1855, plus de quarante mille fabriques d'eau-de-vie fonctionnaient dans le seul royaume de Suède et fournissaient annuellement d'énormes quantités de *bränvin;* à

[1] Instruction primaire en Scandinavie :

	Norvège.		Suède.	
Écoles. . (1874). . .	6 381	(1876) . .	8 770	
Instituteurs » . . .	3 893	» . . .	9 627	(4926 hommes ; 4701 femmes.)
Élèves (1875) . . .	245 000	» . . .	699 624	(356 100 garçons ; 343 524 filles.)

[2] Élèves des écoles secondaires de garçons en Scandinavie :

Norvège, 5 520 en 1870 ; Suède, 13 775 en 1877.

[3] Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*

cette époque, la fabrication s'était déjà centralisée, tandis que vers 1830 chaque agriculteur, chaque fermier était en même temps distillateur; on comptait alors 170 000 distilleries dans le royaume. Mais depuis une vingtaine d'années la fabrication de l'eau-de-vie, surveillée et gênée par les règlements du fisc, a notablement diminué[1]. Dans les villes, des sociétés de citoyens se sont formées pour avoir seules le droit de vendre l'eau-de-vie en détail et au débit, à condition par elles de ne retirer aucun bénéfice de la vente et de distribuer le gain aux caisses du municipe, du conseil général, des sociétés agricoles : ce système, connu à l'étranger sous le nom de « système de Göteborg », du nom de la ville qui l'appliqua la première, présente ce grand avantage, que l'appât du lucre ne transforme pas le marchand d'eau-de-vie en un conseiller de vice, en un tentateur toujours à l'affût de victimes. Les débits d'eau-de-vie des sociétés de Göteborg ne sont pas des *gin-palaces*, comme les tavernes vers lesquelles se précipitent les foules de l'Angleterre.

La Suède est une des contrées d'Europe où le plus grand nombre d'enfants naissent de mariages non légalisés[2]. Mais il ne faudrait pas voir dans ce fait la preuve d'un relâchement de mœurs exceptionnel. Il n'y a, pour ainsi dire, pas d'enfants trouvés en Suède : toutes les mères élèvent ou font élever leurs enfants. En outre, près d'un dixième des nouveau-nés, comptés parmi les enfants illégitimes, naissent de parents enregistrés comme fiancés et jouissent, après le mariage de leurs parents, de tous les avantages reconnus par la loi aux enfants légitimes. Quant à la proportion si forte de naissances illégitimes que présente Stockholm, elle provient en grande partie d'une immigration temporaire des filles-mères qui viennent de toutes les parties de la contrée dans les hospices de maternité de la capitale, où elles sont admises sans avoir même à donner leur nom[3]. Jusqu'à maintenant, les non-luthériens, autres que les catholiques, les juifs et une paroisse de baptistes, restent en dehors de la loi pour le mariage et leurs enfants sont en conséquence réputés illégitimes.

[1] Production de l'eau-de-vie :

De 1830 à 1855	de 78 000 000 à 150 000 000 litres.
De 1860 à 1877	de 37 000 000 à 40 000 000 »

(Elis Sidenbladh.)

[2] Naissances illégitimes en Suède (1871-1875) :

Campagnes	8.9 pour 100.
Villes	22.2 »
Stockholm	37 »
Pays entier	10.8 pour 100.

[3] Elis Sidenbladh, *Royaume de Suède*.

GÖTEBORG. — VUE PRISE DU JARDIN BOTANIQUE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

XIII

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION DE LA NORVÈGE

Le royaume indépendant de Norvège, uni à la Suède par la personne du roi, est un État constitutionnel, ayant, comme presque tous les États d'Europe, des assemblées délibératives représentant la nation en face du souverain. Le pouvoir législatif en Norvège est aux mains du *Storthing*, assemblée de 111 membres, qui se divisent en deux sections, l'*Odelsthing*, correspondant à une Chambre populaire et comprenant les deux tiers des représentants, et le *Lagthing* ou « Chambre des sénateurs », élu par le vote des membres du Storthing. Tout projet de loi doit être adopté par les deux sections; le vote contraire de l'une d'elles entraîne la réunion des deux Chambres, qui statuent définitivement par une délibération commune, à la suite de laquelle l'adoption de la loi doit être sanctionnée par une majorité des deux tiers. L'effet des lois votées par l'assemblée peut être suspendu par le *veto* du roi, que celui-ci peut renouveler de trois en trois années, après chaque nouveau vote et jusqu'à trois fois. Après ce délai, la volonté de l'assemblée l'emporte. Les propositions du souverain attendent leur tour d'inscription et le Storthing peut passer à l'ordre du jour sans être tenu de les discuter.

Les représentants au Storthing sont élus pour trois ans, deux tiers par les districts ruraux, un tiers par les villes. Sont électeurs les citoyens norvégiens de vingt-cinq ans révolus, fonctionnaires ou anciens fonctionnaires publics, propriétaires d'immeubles cadastrés, ainsi que ceux qui, dans les villes, payent patente comme marchands, artisans ou capitaines de navires, et, dans les campagnes, possèdent un bail emphythéotique de plus de cinq années. L'élection n'a lieu qu'au second degré; aussi les électeurs sont-ils en général assez peu zélés[1]. Réunis d'ordinaire dans les églises, ils choisissent un nombre déterminé d'entre eux, soit par ville, soit par préfecture, pour désigner les représentants de la nation, qu'ils peuvent d'ailleurs choisir parmi tous les électeurs âgés de plus de trente ans. Les membres du gouvernement ne font pas partie du Storthing et n'assistent pas aux délibérations. Les sessions de l'assemblée sont annuelles et ne peuvent durer plus de deux mois sans le consentement du roi; mais celui-ci

[1] Nombre des électeurs en 1876 : 139 500; votants : 57 173.

ne possède pas le droit de dissolution. La constitution française de 1791 est une de celles qui ont servi de modèle à la loi fondamentale de la Norvège[1].

Le roi, qui réside à Stockholm, doit cependant, d'après la constitution, habiter la Norvège durant une partie de l'année. Il exerce le pouvoir avec l'assistance d'un Conseil d'État (*Statsråd*), comprenant deux ministres et neuf conseillers, tous citoyens norvégiens. Un des ministres et deux conseillers se tiennent auprès du roi lorsqu'il séjourne en Suède; l'autre ministre et sept conseillers forment le gouvernement de la Norvège à Christiania. Sur l'avis de ce cabinet, le roi nomme les titulaires aux fonctions civiles, militaires et ecclésiastiques; mais il ne peut conférer de titres de noblesse, le Storthing les ayant abolis depuis longtemps, malgré l'opposition royale manifestée par trois votes successifs : d'après cette décision du Parlement, tout fils de comte ne devait plus avoir que le titre de baron, et tout fils de baron redevenait simple citoyen; c'est ainsi que, par extinction graduelle, la noblesse a disparu.

Autrefois le pouvoir judiciaire, qui était en même temps le pouvoir législatif, appartenait exclusivement au peuple, qui l'exerçait par ses délégués dans les assemblées. Actuellement encore, les électeurs nomment les deux juges de la commission de paix qui siègent dans chaque commune et devant lesquels sont portées toutes les affaires civiles avant le commencement des poursuites; dans les affaires de police, quand l'amende est encourue par un citoyen, elle doit être soumise d'abord à son acceptation volontaire avant d'être prononcée. Dans les affaires criminelles et relatives à la propriété, la nation est aussi directement représentée par quatre jurés siégeant à côté du juge et votant au même titre que lui et souvent contre lui. D'ailleurs, les juges sont toujours responsables pour le tort commis par eux par ignorance ou par improbité : cités devant un tribunal supérieur, ils sont passibles de peines graves dans leur personne ou dans leurs biens, et leurs héritiers peuvent être poursuivis, en cas de mort, pour les amendes encourues.

Au point de vue judiciaire, la Norvège possède 116 tribunaux de première instance — 36 pour les villes et 80 pour les campagnes — qui jugent toutes causes civiles et criminelles. Chacun d'eux ne comprend qu'un seul juge (*byfoged* dans les villes, *sorenskriver* dans les campagnes), sauf celui de Christiania, composé de 8 juges et d'un président. Pour toute contestation concernant la propriété, le tribunal s'adjoint

[1] O. J. Broch, *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien.*

quatre jurés nommés à cet effet. Les tribunaux de deuxième instance sont au nombre de cinq, ayant chacun un président et un, deux ou trois juges. Des juridictions spéciales existent pour les ecclésiastiques et les professeurs, de même que pour les militaires. Une Cour suprême, comprenant un président et dix juges, statue en dernier ressort sur les arrêts rendus par le tribunal de Christiania, les tribunaux de deuxième instance, les tribunaux consistoriaux, ceux de police et les conseils de guerre. Pour ces dernières affaires, deux officiers supérieurs sont adjoints aux membres de la Cour suprême. Enfin ceux-ci, réunis aux 37 membres du Lagthing, forment un tribunal qui, sous le nom de Cour du royaume (*Rigsret*), juge tous les crimes ou délits commis par les membres du Storthing, du Conseil d'État ou de la Cour suprême, dans l'exercice de leurs fonctions.

L'église luthérienne, religion de l'État, jouit d'un pouvoir considérable en Norvège, puisqu'elle dispose de propriétés fort étendues et dirige en grande partie l'éducation des enfants. Quoique désignés par le roi, les ecclésiastiques en fonctions ne reçoivent pas d'appointements directs ; mais ils possèdent un logement et, à la campagne, l'usufruit de terres communales ; en outre, ils reçoivent des dîmes et des offrandes dont la loi fixe le minimum, et s'attribuent le revenu des bénéfices. On ne peut estimer à moins de 4700 francs la moyenne de rente pour chaque ecclésiastique. Ils sont relativement peu nombreux : à la fin de 1877, on n'en comptait que 637 ; suivant la même proportion, il n'y aurait que 12 000 prêtres en France. Le pays est divisé en 6 évêchés (*stifter*), 83 décanats ou prévôtés (*provstier*), 441 paroisses (*præstegjeld*) et 909 pastorats (*sogne*). Tous les cultes autres que le rite luthérien jouissent d'une tolérance parfaite, mais ils ne comptent qu'un très petit nombre d'adhérents ; quelques juifs vivent dans le pays, mais ils n'y forment pas de communautés [1].

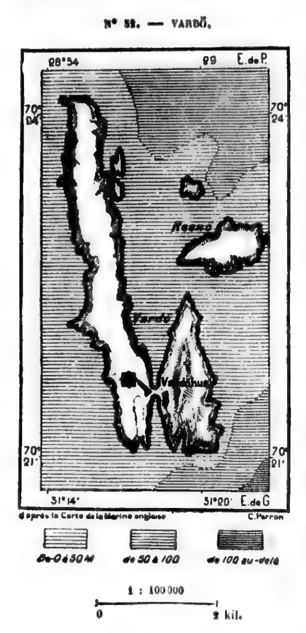
D'après la constitution, le service militaire est obligatoire pour tous les Norvégiens ayant vingt-cinq ans révolus ; ne sont exempts du service que les ecclésiastiques, les pilotes, les habitants de la province de Finmarken. En réalité l'armée ne se compose guère que de cadres, de bataillons d'exercices et d'écoles militaires. Les troupes de ligne en service continu ne forment pas même un total de 2000 hommes et se composent presque uniquement

[1] Non-luthériens de Norvège en 1875 :

Protestants	4800	Catholiques	502
Mormons	542	Quakers	432
Juifs	54		

de volontaires engagés pour trois ans. Tous les conscrits passent par l'école des recrues, qui dure au moins 42 jours pour l'infanterie, 90 jours pour l'artillerie et la cavalerie, et reviennent pendant deux, trois ou quatre ans prendre part à des exercices de moins d'un mois. Le roi peut entretenir à Stockholm une garde de volontaires norvégiens et la constitution l'autorise à déplacer 3000 hommes d'un royaume dans l'autre pour les exercices militaires ; mais en toute autre circonstance le passage de troupes de Norvège en Suède ou de Suède en Norvège est interdit.

N° 32. — VARDÖ.



La flotte militaire est relativement beaucoup plus considérable que l'armée, car elle comprenait, à la fin de 1877, 4 cuirassés, 29 autres bateaux à vapeur d'une puissance totale de 2820 chevaux-vapeur, portant 157 canons, et 93 navires à voiles pour la défense des côtes. Des fortifications défendent l'entrée du fjord de Christiania, où se trouve Horten, la principale station de la flotte de guerre; en outre, quelques autres forts s'élèvent sur certains points exposés des côtes. Le plus septentrional de la Norvège et du monde est celui de Vardö, à l'entrée du Varanger-fjord : il est en pleine zone polaire, au nord du 70e degré de latitude. Les matelots de la flotte, au nombre de 2050, sont presque tous volontaires ; en outre, les hommes de 22 à 35 ans ayant navigué à l'étranger, s'occupant de cabotage ou de pêche, ou vivant dans les ports de mer, sont inscrits, au nombre de 60 000, et peuvent être appelés en cas de péril national.

Le budget de la Norvège est généralement en équilibre. Pour l'année 1877-1878, il s'élevait à 55 875 000 francs, provenant, presque pour moitié, du revenu des douanes. Les payements les plus considérables ne servent pas, comme dans la plupart des États, à couvrir les dépenses de guerre ou le service d'anciens emprunts. Cependant la Norvège a contracté aussi des dettes, principalement pour la construction de ses chemins de fer[1].

[1] Dette de la Norvège en 1876 : 97 850 000 francs.

Administrativement, le pays se divise en 517 communes, dont 61 communes urbaines et 456 communes rurales (*herreder*). Les affaires des municipes sont gérées par deux assemblées élues, un conseil administratif (*formandskab*), composé de 3 à 12 membres, et un conseil représentatif (*repræsentantskab*) en comprenant le triple. L'exécution de leurs décisions est confiée, dans les communes urbaines, à des magistrats (*borgesmester* et *rådmand*) nommés par le roi, et, dans les communes rurales, aux préfets (*amtmand*) et aux baillis (*foged*), ainsi qu'à des officiers de police (*lensmand*), nommés par le préfet.

Les 61 communes urbaines se composent de 39 villes et 22 ports; les communes rurales forment 58 bailliages ou arrondissements (*fogderier*). Ensemble, elles se partagent entre 18 préfectures ou départements (*amter*); la capitale Christiania et la ville de Bergen forment en outre 2 préfectures. Chaque préfecture est administrée par un conseil préfectoral (*amtsformandskab*), composé des présidents des conseils communaux, sous la présidence du préfet.

PRÉFECTURES.	VILLES PRINCIPALES.	SUPERFICIE.	POPULATION AU 1er JANVIER 1876.	POPULATION KILOMÉTRIQUE.
		kil. car.	hab.	hab.
Smaalenene	Frederikshald	4,007	107 629	27
Akershus	Eidsvold	5,135	114 778	2,2
Christiania		9	77 041	85,60
Hedemarken	Kongsvinger	25,986	119 774	5
Christians	Hamar	25,041	115 988	7,5
Buskerud	Drammen	14,654	101 867	7
Jarlsberg et Laurvik	Laurvik	2,229	89 320	40
Bratsberg	Skien	14,777	83 986	6
Nedenæs	Arendal	9,981	75 979	8
Lister et Mandal	Christianssand	6,273	77 309	12
Stavanger	Stavanger	8,859	114 164	13
Söndre-Bergenhus		15,158	121 527	8
Bergen		2	34 384	17,192
Nordre-Bergenhus		18,234	86 205	5
Romsdal	Christianssund	14,615	116 838	8
Söndre-Trondhjem	Trondhjem	18,350	116 814	6
Nordre-Trondhjem	Levanger	22,760	81 889	4
Nordland	Bodö	37,960	103 579	3
Tromsö	Tromsö	25,170	53 934	2
Finmarken	Hammerfest	47,380	24 232	0,5

XIV

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION DE LA SUÈDE

La Constitution modifiée du 6 juin 1809, qui régit actuellement la Suède, a fait de l'État une monarchie parlementaire. Néanmoins le roi est censé gouverner seul, et s'il est assisté d'un Conseil d'État, ce n'est que pour prendre ses avis et recevoir de lui les renseignements dont il peut avoir besoin. Dix membres, dont un premier ministre, nommé par le roi, forment ce Conseil d'État. Sept d'entre eux dirigent les cabinets des affaires étrangères, de l'intérieur, des finances, de la justice, de la guerre, de la marine, des cultes avec l'instruction publique : des trois ministres sans portefeuille, deux au moins doivent être d'anciens fonctionnaires civils. Toutes les affaires administratives sont soumises au roi en son conseil. Chaque conseiller émet son opinion, consignée dans un procès-verbal de séance, puis le roi décide; si la décision qu'il prend est jugée contraire à la loi, le conseiller rapporteur de l'affaire refuse sa signature, donne sa démission, et la question se trouve portée devant la Diète. Des membres des Conseils d'État de Suède et de Norvège doivent être présents toutes les fois qu'une affaire intéressant les deux royaumes se débat ou se décide devant le roi. Pendant ses voyages hors de la Suède et de la Norvège, le souverain ne peut s'occuper du gouvernement du pays, qui est alors confié au prince héritier, ou, à défaut de ce personnage, au Conseil d'État. Le traitement du roi est de 1 193 000 francs, payés par la Suède, et de 497 000 francs, part de contribution du peuple norvégien. En 1873, la diète refusa de faire payer à la nation les frais du couronnement.

L'ancienne représentation nationale de la Suède se composait des quatre ordres de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans ; mais, en 1866, les États eux-mêmes, cédant à l'opinion publique, décrétèrent la transformation du corps législatif. D'après la loi nouvelle, le peuple suédois est représenté par une Diète (*Riksdag*), composée de deux Chambres correspondant aux lords et aux communes, aux sénateurs et aux députés d'autres contrées d'Europe. Les membres de la première Chambre sont élus pour neuf ans par les conseils généraux des provinces et les conseils municipaux des grandes villes, dans la proportion d'un membre par 30 000 habitants. Ne peuvent être élus que des hommes d'au moins trente-cinq ans, possédant des immeubles d'une valeur de 112 000 francs (80 000

couronnes) et jouissant d'un revenu annuel de 5600 francs (4000 couronnes). La première Chambre devant représenter surtout la richesse, tout élu qui tombe pendant la durée de son mandat dans une position financière inférieure à celle que la loi exige des candidats est tenu de renoncer à son siège. D'ailleurs, les membres de la haute Chambre ne reçoivent pas d'indemnité. Leur nombre est actuellement de 133.

La seconde Chambre se compose maintenant de 198 députés, tous élus pour trois années par les citoyens payant contribution. Chaque district judiciaire nomme un député pour 40 000 habitants; chaque ville, mieux représentée que la campagne, élit un député pour 10 000 habitants. Quoique la deuxième Chambre soit censée défendre surtout les intérêts du peuple, les candidats doivent justifier de conditions de fortune suffisantes : ils sont inéligibles s'ils n'ont pas en propriété un immeuble de 1000 couronnes ou à bail un bien-fonds de 6000 couronnes, ou si leur revenu annuel imposable n'est pas au moins de 800 couronnes. En outre, ils doivent être éligibles depuis au moins une année dans la commune où ils se présentent et avoir dépassé l'âge de vingt-cinq ans. Les élus reçoivent pour chaque session, dont la durée légale est de quatre mois, une somme fixe de 1200 couronnes (1680 francs), sans compter leurs frais de déplacement. Les présidents et les vice-présidents des deux Chambres sont choisis par le roi parmi les membres de chaque Chambre respective. Toutes les affaires soumises à la discussion et au vote de la Diète sont, au préalable, élaborées par des comités, nommés par moitié dans chacune des deux Chambres.

Les 2354 communes rurales de la Suède, aussi bien que les 95 villes et bourgades, ont le droit de régler elles-mêmes leurs affaires locales. Chacune possède son conseil municipal, désigné diversement suivant le rang de la commune, et choisit son président; toutefois, dans la ville de Stockholm, le grand-gouverneur (*öfver Ståt-Hållaren*) est de droit président de l'assemblée communale. Les gouvernements forment aussi des communes d'un ordre supérieur et des conseillers généraux élus se réunissent pendant quelques jours au mois de septembre, sous la présidence d'un personnage nommé par le roi : en réalité, leur session est de trop courte durée pour qu'elle puisse avoir une sérieuse influence sur la marche des affaires. Les quatre villes de la Suède dont la population dépasse 25 000 habitants, Stockholm, Göteborg, Malmö et Norrköping, sont séparées des districts des conseils généraux et administrées par leur conseil municipal.

Le code suédois actuel a moins subi l'influence du droit romain que la plupart des autres codes de l'Europe : son origine principale se trouve

dans les lois coutumières, coutumes païennes modifiées par l'influence du christianisme. On croit que ces lois, dont les textes les plus anciens datent du commencement du treizième siècle, étaient écrites en caractères runiques sur des *balkar* ou tables de bois séparées, d'où le nom de *balk*, donné encore aujourd'hui aux diverses sections du code civil : plusieurs de ces codes ruraux étaient écrits en vers, sous forme de dictons, afin qu'il fût plus facile de les retenir de mémoire. Aux lois traditionnelles des campagnes s'ajoutèrent les codes des villes, plus ou moins inspirés par ceux de Wisby et des autres cités hanséatiques[1]. En 1442, coutumes et lois, les antiques *landskapslagar*, furent révisées et réunies en un seul code de lois générales, qui prit le nom de *landslag*. En 1734, le code fut modifié de nouveau, et depuis cette époque il a été plusieurs fois remanié. Les militaires et les ecclésiastiques sont régis par des lois spéciales.

La presse jouit d'une grande liberté en Suède, où d'ailleurs il est rare que les questions périlleuses au point de vue religieux, politique ou social soient abordées. Quand un particulier se croit lésé par un journal, un jury s'assemble, composé, après les récusations ordinaires, de neuf membres, trois choisis par l'accusé, trois par le plaignant, trois par le tribunal. La condamnation est prononcée par six voix.

Les tribunaux de première instance se composent, dans les villes, du bourgmestre et de ses assesseurs; dans les 108 districts des campagnes, d'un juge de district assisté de douze paysans propriétaires. Le juge décide seul; mais si la totalité des jurés diffère de son avis, c'est le leur qui prévaut. Trois cours royales, celle de Stockholm pour la Suède du nord, celle de Jönköping pour la Gothie, celle de Christianstad pour la Scanie et Blekinge, jugent en appel, révisent les condamnations à mort prononcées par les juges de première instance et s'occupent de toutes les fautes commises par les juges et les fonctionnaires dans l'exercice de leur charge. Une Cour suprême, siégeant à Stockholm, se compose de seize juges, divisée en deux chambres, dont une seule pour l'examen de chaque affaire; quand il s'agit de procès où sont impliqués des militaires, deux officiers supérieurs sont adjoints à la cour; en outre, le roi possède deux voix au tribunal quand son bon plaisir est de s'occuper d'une affaire. Dans quelques rares occasions une Cour du royaume se constitue pour juger les membres du Conseil d'État ou de la Cour suprême.

Le culte luthérien est en Suède la religion d'État. D'après les tables de recensement, qui d'ailleurs ne peuvent manquer de compter les indiffé-

[1] Schlyter; — Sidenbladh, *La Suède;* — Geffroy, *Académie des sciences*, 28 sept. 1878.

rents parmi les fidèles de la religion officielle, la nation suédoise presque tout entière appartiendrait au rite luthérien ; mais dans cette Église même les diversités sont grandes : les membres de certaines communautés du Norrland, emportés par la ferveur religieuse, ajoutent la danse sacrée à leurs autres cérémonies et sautent, tournent ou se balancent dans l'extase, jusqu'à ce qu'ils soient hors d'haleine [1]. Les sectes protestantes séparées de l'État comprennent seulement quelques milliers de personnes, et les israélites, auxquels l'autorisation d'entrer dans le pays n'a été donnée qu'en 1810, n'ont pas encore eu le temps de fonder dans les villes commerçantes de communautés considérables. Les catholiques romains sont encore moins nombreux que les juifs dans le royaume [2]. C'est depuis 1870 seulement que l'accès aux fonctions de l'État est accordé à tous les Suédois, même à ceux qui n'appartiennent pas à la confession luthérienne.

Le pouvoir de l'Église unie à l'État est encore très considérable, quoiqu'il soit attaqué de deux côtés à la fois, par les libres-penseurs et par les dissidents zélés. Par les pasteurs et les consistoires, elle prend une grande part à l'administration locale. Elle tient les registres de l'état civil, excepté dans la ville de Stockholm. Pour les membres de l'Église suédoise, le mariage béni par les pasteurs est seul valable. L'union civile n'est tolérée que si l'un des conjoints appartient à la religion juive ou à une secte dissidente reconnue ; dans ce cas, le mariage ne peut se célébrer légalement à moins de trois publications des bans dans l'église luthérienne. Les écoles primaires sont placées sous la surveillance directe des pasteurs et des consistoires : ils veillent à la récitation du catéchisme de Luther, à l'observance des cérémonies pieuses, à la « confirmation » régulière de tous les enfants. En outre, l'Église a, comme la nation, ses assemblées délibérantes. Un synode fut institué en 1863 afin de gagner l'assentiment des pasteurs au changement de Constitution qui devait supprimer le clergé comme l'une des classes distinctes de la Diète. Cette assemblée se compose de 60 membres, 30 laïques et 30 ecclésiastiques, parmi lesquels tous les évêques du royaume : l'archevêque est de droit président du synode. Le pays est divisé en douze diocèses [3], auxquels on peut

[1] W. von Feilitzen, *Notes manuscrites.*

[2] Population de la Suède d'après les cultes en 1870 :

Luthériens	4 162 087	Catholiques romains	593
Méthodistes, Baptistes, Mormons	3 809	Réformés	190
Israélites	1 836	Catholiques grecs	30

[3] Archevêché : Upsala.
Évêchés : Linköping, Skara, Strengnäs, Westerås, Wexiö, Lund, Goteborg, Kalmar, Carlstad, Hernösand, Wisby.

en ajouter un treizième, le consistoire de Stockholm, en réalité indépendant du diocèse archiépiscopal d'Upsala. Les diocèses se subdivisent en décanats ou prévôtés, en pastorats et en paroisses : celles-ci sont au nombre d'environ 2500.

Les deux universités de la Suède, celles d'Upsala et de Lund, ont une existence indépendante qui en fait des corps distincts dans l'ensemble de l'État ; cependant elles dépendent officiellement de l'Église, les vice-chanceliers de ces écoles étant pour la première l'archevêque d'Upsala, et pour la seconde l'évêque de Lund. Dans chacune de ces universités, l'étudiant est tenu de faire partie d'une « nation » ; dès qu'il est inscrit à l'école, il doit se faire porter sur la liste de ses compatriotes. A Upsala les nations sont au nombre de treize : la plupart sont désignées d'après les anciennes provinces historiques ; trois portent les noms de Stockholm, de Göteborg, de Kalmar. Chacun de ces groupes forme une petite république s'administrant elle-même, jouissant de privilèges spéciaux et possédant en biens-fonds et en argent un capital assez considérable, dont les revenus sont employés principalement à soutenir les étudiants pauvres. Ils ont de grandes salles pour les assemblées générales et les fêtes, des bibliothèques, des cabinets de lecture. Il en est même qui sont propriétaires de châteaux de plaisance. L'autonomie des corps d'étudiants ne se borne point à l'administration de leur fortune, c'est à leurs « compatriotes » que les étudiants ont à s'adresser pour obtenir leurs certificats, et dans certains cas les fonds qui leur permettent de continuer leurs études[1]. La juridiction universitaire s'étend pour les étudiants jusqu'à 60 kilomètres autour d'Upsala.

Dans l'histoire de l'enseignement, les deux universités présentent le même contraste que jadis les écoles de Montpellier et de Paris. Les traditions de la vieille Upsala sont spiritualistes ; celles de Lund, relativement jeune, puisqu'elle a été fondée deux siècles plus tard, sont positivistes. Depuis quelques années, les dames peuvent suivre les cours des universités : plusieurs sont inscrites à celle d'Upsala.

Le service militaire en Suède est encore institué en grande partie comme aux temps de Charles IX. L'élément principal de l'armée se compose d'hommes enrôlés pour 3, 6 ou 12 années ; une autre part, l'*indelta*, est fournie par les propriétaires de certains fiefs (*torp*), qui sont tenus de procurer à l'État soit un fantassin, soit un cavalier en tout temps ou

[1] Voir Georges Cogordan, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1875.

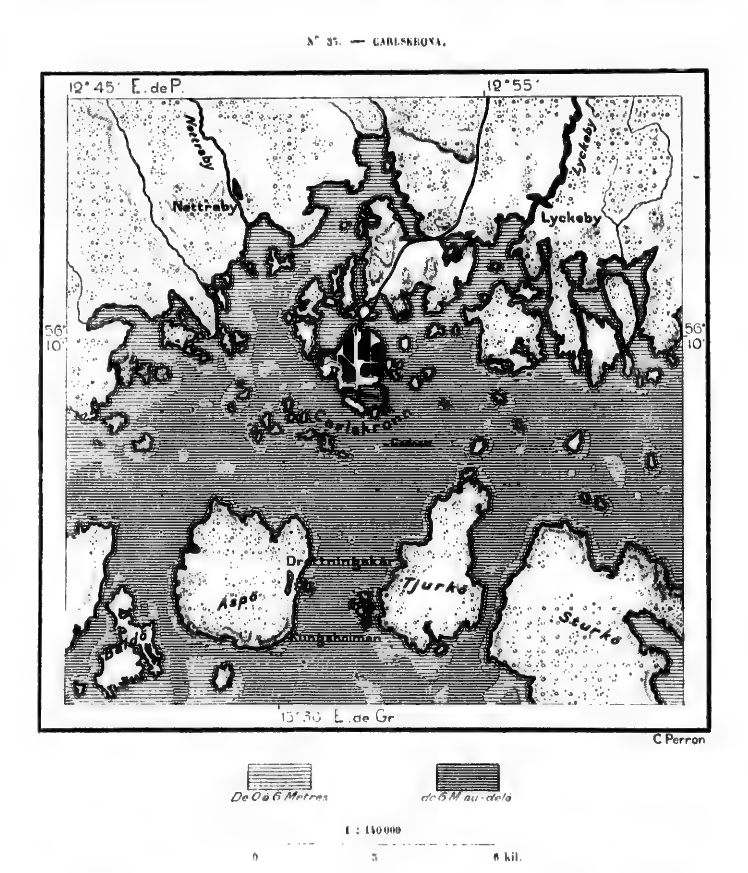
seulement pendant la guerre, et qui doivent subvenir partiellement à son entretien et l'occuper pendant les congés; enfin la conscription augmente la force de l'armée de quelques bataillons organisés. Dans l'île de Gotland, une force spéciale, d'environ 8000 hommes, est considérée comme faisant partie de l'armée active, mais elle n'est tenue au service que dans l'intérieur de l'île. Grâce à la longue paix dont a joui la Suède, au petit nombre des soldats et à leur genre de vie tout pacifique, la population n'est pas épuisée comme dans la plupart des pays d'Europe; tandis qu'ailleurs on a dû abaisser la taille des hommes réputés aptes au service militaire, on propose de l'augmenter en Suède : actuellement, elle ne doit pas être inférieure à $1^{m},60$ pour les troupes enrôlées, à $1^{m},66$ pour les recrues de l'indelta. En outre, tout citoyen suédois est astreint virtuellement au service de la milice de 20 à 25 ans, sans qu'il lui soit permis de se racheter ni de fournir un remplaçant. L'ensemble de l'armée, non compris la milice de Gotland, est évalué à près de 40 000 hommes; les miliciens sont au nombre de 90 000.

Les principaux forts de la Suède sont Waxholm et Oscar Fredriksborg, qui défendent, avec quelques ouvrages détachés, les passes de Stockholm; Kungsholmen, Drottningskär et les autres fortifications qui bordent le chenal de Carlskrona; Carlsborg, sur la rive occidentale du lac Wettern, à l'entrée du canal de Göta : cette place est le dépôt militaire central du royaume. La forteresse de Carlsteen, sur un îlot de la côte du Bohuslän, près de Marstrand, au nord de Göteborg, est désormais sans importance, quoiqu'on y tienne garnison. L'école militaire est immédiatement en dehors de Stockholm, au château de Carlberg Les autres écoles spéciales, génie, artillerie, état-major, sont aussi à Stockholm ou dans les environs.

La station navale la plus importante de la Suède est celle de Carlskrona; mais Stockholm possède aussi, à l'est des grands quartiers, dans l'île de Skeppsholmen, son arsenal, ses chantiers de construction, ses corvettes à l'ancre. La flotte se recrute de la même manière que l'armée de terre : elle est formée d'hommes enrôlés pour une période déterminée, de volontaires et de matelots *indelta*, les *båtsmän*, fournis et entretenus pendant les congés par les propriétaires fonciers de la région du littoral. Environ 400 mousses, admis de 14 à 16 ans, sont groupés en deux compagnies qui se répartissent sur les navires stationnés à Carlskrona. En outre, tous les capitaines, seconds, mécaniciens et matelots de la flotte marchande, entre les âges de 20 à 35 ans, seraient tenus de servir pendant la guerre si elle venait à éclater. Cet effectif disponible s'élève à un millier d'of-

ficiers et à 6000 matelots. La milice des districts côtiers, exercée en temps de paix avec celle de l'armée de terre, serait aussi destinée en temps de guerre à prendre rang parmi les troupes marines : son effectif est d'envi-

N° 35. — CARLSKRONA.



ron 26 000 hommes. L'école marine spéciale, réorganisée à diverses reprises, se trouve maintenant à Stockholm.

La flotte de guerre comprenait, en 1877, 14 navires cuirassés, 28 autres vaisseaux à vapeur, 10 voiliers et 87 petites embarcations, canonnières et batteries flottantes. Les frais de construction de la marine de guerre approchent de 28 millions de francs.

Le budget national de la Suède est un de ceux, bien rares en Europe,

qui se soldent en bénéfice. Les recettes de la plupart des exercices annuels donnent un excédant : le surplus s'est même élevé à 25 millions de francs en 1874. En moyenne, le budget national est de 120 millions, dont 30 millions sont fournis par les douanes et plus de 24 millions par les chemins de fer; l'impôt sur l'eau-de-vie, qui est la troisième source de recettes en importance, donne à l'État près de 18 millions de francs. D'autre part, la dépense faite pour l'entretien de l'armée et de la flotte atteint 37 millions[1]. Avant l'année 1855, la Suède n'avait pas contracté de dette à l'étranger, et dans le pays même elle ne devait qu'une somme insignifiante à la Banque nationale. Depuis cette époque, elle a fait successivement plusieurs emprunts, dont le montant total est d'environ 250 millions; mais ces dettes, dont le service annuel est d'un peu plus de 12 millions, sont entièrement garanties par les propriétés de l'État. Le réseau des chemins de fer représentait à lui seul, à la fin de 1876, un capital de 236 000 000 de francs, et les prêts faits à des compagnies particulières s'élevaient à 87 millions. En outre, l'État possède une centaine de millions en fonds divers, des terres affermées en bon rapport et de vastes étendues boisées : ce domaine comprenait en 1878 une surface totale de forêts et de terrains incultes évaluée à 5 221 500 hectares, et cette immense propriété, dont la valeur nominale est de 45 millions de francs, soit un peu plus de 8 à 9 francs par hectare, et dont le revenu net n'a pas atteint 660 000 francs en 1876, s'accroît tous les ans par l'achat de landes et de bois. L'évaluation générale de la situation financière donne pour l'excédant de l'actif sur le passif une somme de 201 350 000 francs.

Quant aux finances communales, elles sont moins brillantes que celles de l'État[2] : plusieurs communes sont endettées; mais, dans l'ensemble, les propriétés qu'elles possèdent représentent une valeur plus considérable que celle de leur passif. Les propriétés foncières des particuliers taxées pour l'impôt sont évaluées, au-dessous de leur valeur réelle, à 2 491 millions de francs; mais il faut ajouter à cette sommé 875 millions pour d'autres propriétés immobilières. Toutes les assurances contractées auprès de compagnies exclusivement suédoises s'élèvent à plus 2 milliards 500 millions de francs.

[1] Budget de l'année 1878 : 119 665 100 francs.

[2] Budget des communes en 1874 :

Recettes.	44 255 750	francs.
Dépenses	48 072 000	»
Actif en immeubles et en créances.	136 930 000	»
Passif.	68 790 000	»

La Suède n'a pas de colonies étrangères. L'Antille Saint-Barthélémy, qui lui avait été cédée en 1784, a été vendue à la France en 1878.

La Suède est divisée en 24 provinces ou *län*, dont voici le tableau :

LÄN.	SUPERFICIE.	POPULATION LE 31 DÉCEMBRE 1877.	POPULATION KILOMÉTR.
	kil. car.	hab.	hab.
1. Malmö (Malmöhus)	4,783	343 074	72
2. Christianstad	6,493	230 869	36
3. Carlskrona (Blekinge)	3,015	134 005	44
4. Wexiö (Kronoberg)	9,949	168 031	17
5. Jönköping	11,562	193 113	17
6. Kalmar	11,493	241 939	21
7. Linköping (Östergötland)	10,988	268 584	25
8. Halmstad (Halland)	4,919	133 988	27
9. Mariestad (Skaraborg)	8,564	256 712	30
10. Wenersborg (Elfsborg)	12,815	288 963	23
11. Goteborg et Bohus	5,057	252 952	50
12. Wisby (Gotland)	3,116	54 964	17
GÖTA RIKE	92,754	2 567 194	28
13. STOCKHOLM et ville	7,789	306 283	41
14. Upsala	5,316	107 121	20
15. Nyköping (Södermanland)	6,813	143 929	21
16. Westerås (Westmanland)	6,794	126 753	19
17. Örebro (Nerike)	9,118	181 256	20
18. Carlstad (Wermland)	19,025	268 531	16
19. Falun (Stora Kopparberg)	29,030	189 650	6,5
SVEA RIKE	83,885	1 323 503	16
20. Gefle (Gefleborg)	19,214	169 194	8,7
21. Hernösand (Westernorrland)	24,682	158 134	6,4
22. Östersund (Jemtland)	50,677	78 387	1,5
23. Umeå (Westerbotten)	56,828	101 449	1,6
24. Luleå (Norrbotten)	105,053	86 655	0,8
NORRLAND ET LAPPLAND (Laponie)	256,454	593 819	2,3
SUÈDE	442,203	4 484 516	10

CHAPITRE III

LES ILES DE L'OCÉAN GLACIAL D'EUROPE

Les mers qui s'étendent au nord de la péninsule Scandinave et de la Russie, jusque dans les régions inexplorées voisines du pôle, ont, comme l'Atlantique boréal, leurs îles et leurs archipels, souvent réunis les uns aux autres par un continent de glace. Ces terres, dont quelques-unes n'ont été encore entrevues qu'à travers la neige et les brouillards, et auxquelles s'ajouteront peut-être dans un avenir prochain d'autres îles découvertes sur le chemin du pôle, ne sont pas même comptées d'ordinaire comme faisant partie de l'Europe : avec l'extrémité septentrionale du Groenland et les archipels polaires du nord de l'Amérique, elles forment un monde à part qui n'appartient pas encore à l'homme. Sans doute, des États d'Europe ont pu revendiquer la possession du Spitzberg, y faire planter leurs drapeaux; mais ces terres lointaines n'en restent pas moins des solitudes, englouties pendant des mois entiers dans la nuit de l'hiver, puis éclairées par un soleil qui tournoie dans les cieux, guidant rarement sur les flots d'autres navires que ceux d'aventureux pêcheurs. Peut-être les naturalistes qui explorent les îles du monde polaire y découvriront-ils un jour des richesses qui attireront des colons dans ces régions désolées; mais jusqu'à maintenant, des chasseurs de morses et des naufragés ont été les seuls à y séjourner pendant l'hiver. Quoique situées en dehors du monde habité, ces terres inhospitalières rappellent néanmoins quelques-unes des gloires les plus pures de l'humanité. Ces mers dangereuses ont été parcourues dans tous les sens par des hommes sans peur qui ne cherchaient ni des batailles, ni la fortune, mais seulement la joie d'être utiles. Les noms de Barents, de Heemskerk et de Bernard, de Willoughby et de Parry, de Nordenskjöld, de Payer et de Weyprecht, rappellent des hauts faits de courage et de persévérance dont la race humaine

peut rester fière à jamais, et pas une année ne s'écoule sans que d'autres hommes vaillants ne s'élancent sur les traces des premiers explorateurs, afin d'agrandir le monde connu et de pénétrer plus avant dans les mystères du pôle.

La première terre de l'océan Glacial, à 450 kilomètres environ au nord-ouest des côtes du Finmarken, est complètement séparée de la Scandinavie par des abîmes océaniques : dans ces parages, la mer n'a pas moins de 540 mètres de profondeur. Découverte par le Hollandais Barents le 1er juillet 1596, Beeren-Eyland ou « l'Ile des Ours », ainsi nommée d'une bête qu'on y tua, ne fut revue que sept années plus tard, par l'Anglais Bennet, qui lui donna, en l'honneur de son patron Cherie, le nom de Cherie ou de Cherry-Island, inscrit encore sur un grand nombre de cartes. De nos jours, elle est visitée fréquemment par les pêcheurs norvégiens, car des poissons, les requins, les morues, même les harengs, se jouent en multitude autour de ses falaises percées de grottes : des ateliers temporaires de salaison ont été fondés sur les côtes de l'île; une véritable maison s'élève au bord d'une crique, dans la partie septentrionale de Beeren Eyland; mais les morses, jadis si communs, ont presque entièrement disparu de l'île : en 1608, un équipage de navire y tua en sept heures de chasse près de mille cétacés de cette espèce[1].

Naguère tous les navigateurs signalaient cette île comme n'ayant qu'une très faible étendue : encore en 1864, Nordenskjöld et Dunér lui attribuaient une surface de 66 kilomètres carrés seulement. Les levés exacts des explorateurs suédois de 1868, au nombre desquels se retrouvait Nordenskjöld, indiquent la superficie, exactement décuple, de 670 kilomètres. Des lacs, des marais parsèment une partie de cette étendue, tandis qu'au sud-est le sol se redresse en collines, dont l'une, nommée par les Anglais Mount Misery à cause de l'aspect désolé de ses pentes, se dresse, d'après Mohn, à 455 mètres au-dessus de vastes névés; mais on n'y voit pas de véritables glaciers. Les roches de l'île, renfermant des gisements de galène, ont été explorées pour la première fois par le géologue Keilhau; elles consistent en calcaires et en grès de la formation carbonifère, et l'on y trouve en maints endroits de puissantes couches de houille portant des impressions de sigillariées, de calamites et d'autres plantes fossiles : des

[1] Torell und Nordenskjöld, *Die schwedischen Expeditionen nach Spitzbergen und Bären-Eiland*, traduction allemande de Passarge.

bateaux à vapeur qui passaient à côté de l'île ont utilisé ce combustible. A l'époque où se déposaient ces strates, Beeren-Eyland faisait partie d'un grand continent, qui s'étendait probablement jusqu'au nord de l'Amérique, à en juger par l'identité de la flore houillère dans toutes les îles de l'océan Glacial; plus tard le continent disparut en entier sous les flots, et les îles qui se voient maintenant en sont des fragments émergés[1]. Lorsque se forma la houille de Beeren-Eyland, le climat de l'île, qui est maintenant plus froide peut-être que le Spitzberg[2], ressemblait à celui de l'Europe centrale : sur 18 espèces de plantes recueillies par Nordenskjöld et Malmgrèn dans les houilles et les roches de Beeren-Eyland, 15 sont identiques à celles de la flore houillère suisse. Mais de nos jours que cette île, toujours battue des vents humides, paraît désolée ! On n'a point à s'étonner du premier nom, Iammerberg ou « Mont de Désolation », que lui donna Barents. Sa flore, d'une extrême pauvreté, ne comprend qu'une trentaine de phanérogames, parmi lesquelles une espèce de rhododendron, et 80 espèces de mousses, dont la verdure, vue de loin, ressemble pourtant çà et là à celle des prairies. Parmi les 12 espèces d'insectes, on ne rencontre pas un coléoptère, mais presque toutes, d'après Malmgrèn, ont des formes particulières, comme si l'île même était leur lieu d'origine. En été, Beeren-Eyland est couverte de mouettes et de canards qui s'y reposent avant de cingler vers le nord; en automne, les oiseaux voyageurs s'y arrêtent de nouveau en retournant vers les terres du sud.

L'île des Ours est le promontoire méridional d'un plateau sous-marin qui s'étend au loin vers le nord et le nord-est jusque dans les parages inconnus de l'océan Glacial. Le canal de 200 kilomètres de largeur qui sépare Beeren-Eyland des îles les plus rapprochées n'a que des profondeurs peu considérables, variant de 50 à 325 mètres. En 1857, un banc de glace continu recouvrait entièrement ce large détroit.

L'archipel du Spitzberg, — ou mieux de Spitsbergen, — est un ensemble, formé de cinq grandes îles et de nombreux îlots, s'allongeant du sud au nord sur un espace de plus de 4 degrés de latitude : ses derniers îlots ne sont à guère plus de 1000 kilomètres du pôle. Les géographes évaluent diversement la superficie de ces contrées neigeuses; mais, grâce aux observations précises qui ont été faites sur plusieurs points du littoral, on peut

[1] Oswald Heer, *Ueber die neuesten Entdeckungen im hohen Norden*.
[2] O. Torell und Nordenskjöld, ouvrage cité.

désormais donner pour la surface du groupe entier des évaluations approximatives. Déjà Scoresby, dans les vingt premières années du siècle, avait relevé astronomiquement quelques points des côtes, et des explorateurs anglais, Brook, Franklin, Beechey, Parry, avaient reconnu avec précision les côtes du Nord. En 1838, les officiers français de la *Recherche* ont tracé exactement les contours de la grande baie méridionale appelée Bell-Sound, et durant les cinq explorations consécutives qu'il a dirigées, notamment dans celle de 1864, M. Nordenskjöld a fixé, avec MM. Dunér, Chydenius, Lindhagen, la position exacte de 80 points différents. En 1870, MM. Heuglin et Zeil ont pu rectifier sommairement le tracé des anciennes cartes pour une notable partie des côtes orientales, ajouter au profil des rivages un grand nombre de promontoires et de criques, indiquer dans l'intérieur des montagnes et des champs de glace ; mais ils laissent à leurs successeurs bien des corrections à faire et des traits à signaler. La mesure d'un arc de méridien du sud au nord de l'île, opération qui serait d'une si haute importance pour l'étude de l'aplatissement polaire, n'a encore été que préparée, quoique Sabine se fût offert déjà, il y a plus d'un demi-siècle, à en diriger l'exécution[1]. Dès l'année 1865, le géographe Debes attribuait à l'ensemble de l'archipel une surface de 58 800 kilomètres carrés[2] ; mais une récente expédition, celle de Leigh Smith et d'Ulve, en 1871, a donné à la Terre du Nord-Est une étendue de beaucoup supérieure à celle qu'on lui assignait jusqu'alors : elle se trouve ainsi accrue à l'est d'un territoire d'au moins 5500 kilomètres carrés[3]. On peut évaluer au huitième de la France la surface des vastes solitudes du Spitzberg.

Lorsque Barents découvrit cet archipel du Nord en 1596, et même en atteignit la rive septentrionale, on croyait que le Grönland s'étendait beaucoup plus à l'est. Quelques-uns pensaient même qu'il allait rejoindre le continent d'Asie et diverses légendes en parlent comme d'un Trollboten ou « Pays des Sorciers[4] » occupant tout le nord du monde. Quoique un des

[1] Beechey, *Voyage of discovery towards the North Pole.*

[2] *Mittheilungen von Petermann*, 1865 ; — Petermann, *Spitzbergen und die arktische Central Region*, Ergänzungs-Heft, n° 16 ; — Ch. Grad, *Esquisse physique des îles Spitzbergen.*

[3]

Terre du Nord-Est et îles voisines	15 900 (?)	kil. carrés.
Spitzberg occidental » »	39 260	» »
Iles du Prince Charles	1 090	» »
Terre de Barents et îles voisines	1 530	» »
Edges Island ou Stans Foreland (Terre des États) et îles voisines.	6 510	» »
Ensemble	64 290	kil. carrés.

[4] De Bas, *Doopregister van Spitsbergen*, Tijdschrft van het aardrijkskundig Genootschap te Amsterdam, 1877, n° 3.

LE SOLEIL DE MINUIT AU SPITZBERG — VUE PRISE AU NORD DU HORN-SOUND

Dessin de Riou, d'après une photographie du Comte Wilczek.

compagnons de Barents, Cornelis Rijp, eût fait la circumnavigation de l'archipel[1], renouvelée pour la première fois en 1863 par le capitaine norvégien Carlsen, cet important voyage fut complètement oublié et l'on continua longtemps à désigner ces îles du Nord sous le nom de Groenland, diversement reproduit sur les cartes : on les appelait aussi Nieuland, comme tant d'autres îles nouvellement découvertes. Cependant le nom de Spitzberg, qui date de l'époque même de la découverte, finit par prévaloir. Les brusques saillies des montagnes du Sud valurent ce nom à tout l'archipel, ainsi que le dit le journal « escrit de la main prospre de Guillaume Bernard », compagnon de Heemskerk et de Barents : « La terre estoit la plus part rompue, bien hault, et non autre que monts et montaignes agues, parquoy l'appellions Spitsbergen. »

Encore de nos jours, les cartes du Spitzberg sont en contradiction apparente les unes avec les autres par l'effet de la nomenclature tout à fait arbitraire adoptée par la plupart des cartographes appartenant aux différentes nations. Un faux patriotisme a fait en mainte occasion remplacer par de nouvelles désignations les noms qu'avaient choisis les premiers navigateurs, et les mots hollandais, anglais, suédois, s'entremêlent ainsi d'une manière fâcheuse. Tel cap, telle baie ont jusqu'à dix appellations distinctes. Il importe de restituer, sous peine d'injustice et d'inextricables confusions, le nom primitif à chaque montagne, à chaque promontoire, à chaque îlot, excepté là où un usage constant et général a depuis de longues années fait disparaître l'ancienne désignation. Au nord-ouest, une pointe, le Biscayers Hook, rappelle les anciens Basques ; mais un seul point du littoral de Spitzberg porte maintenant un nom français : c'est l'ancien Schoonhaven ou « Beau Port », devenu la « baie de la Recherche » depuis que les explorateurs Martins, Lottin, Bravais, Robert, y ont fait leurs observations scientifiques[2]. La petite « baie des Basques » ou « Refuge Français », où le pêcheur basque Jean Vrolicq avait établi en 1633 le séchoir principal de ses pêcheries, a définitivement perdu son nom, quoiqu'on en connaisse encore l'emplacement, un peu au sud de la baie de Magdalena ; quant à la « Baije des Franchoys », où pêchaient aussi les Basques de Saint-Jean-de-Luz[3], il faut y voir probablement l'Inwyck des premiers navigateurs, le Bell-Sound des Anglais. Sur la côte occidentale, qui de tout temps fut très fréquentée par les pêcheurs, presque toutes les

[1] Cl. Markham, *Journal of the R. Geographical Society*, 1873 ; — Muller, *Geschiedenis der Noordsche Compagnie* ; — Kan et Posthumus, *Congrès des Sciences géographiques*, Paris, 1875

[2] *Voyage en Scandinavie et au Spitzberg de la corvette* la Recherche. 4 vol. in-8, avec atlas.

[3] Hessel Gerritsz, *Histoire du pays nommé Spitsberghe*, 1612.

appellations géographiques maintenues sont d'origine anglaise ou néerlandaise : au nord, sur les bords du détroit de Hinlopen et sur le littoral de

N° 54. — ARCHIPEL DU SPITZBERG.



la Terre du Nord-Est, les désignations imposées par les explorateurs suédois se mêlent surtout aux noms anglais, tandis qu'à l'est MM. Heuglin et Zeil ont couvert de termes allemands la carte de leur itinéraire. Enfin

l'île occidentale, dite Prince Charles Foreland, a reçu un nom russe pour l'un de ses promontoires, le cap Svétoï ou « cap Sacré ».

L'archipel des « Montagnes Aiguës » n'a pas de sommets d'une très grande hauteur. La cime la plus élevée qui ait été mesurée jusqu'à présent est le pic de Horn Sound, qui se dresse près de la baie de même nom, vers l'extrémité méridionale de la grande île, mais que l'on voit rarement au-dessus des brouillards qui l'enveloppent. On dit aussi que des pointes de 1500 mètres dominent l'âpre chaîne de l'île du Prince Charles, parallèle à la côte occidentale du Spitzberg. Il n'existe point sur les terres de l'archipel d'autres sommets atteignant la hauteur d'un kilomètre ; le plus élevé que l'homme ait gravi est celui de la « Montagne Blanche », à l'est de la grande île, observatoire d'où Nordenskjöld a pu contempler en 1865 un admirable panorama. L'intérieur des îles, partout où des explorateurs ont pu le dominer de quelque montagne bien placée, se présente sous la forme d'un onduleux plateau, percé çà et là de roches tachetées de neige dans leurs anfractuosités et contrastant avec l'immense étendue blanche par leurs noires saillies. En moyenne, les névés de l'île de West Spitsbergen s'étendent à 500 ou 600 mètres d'altitude ; ceux de l'île du Nord-Est sont plus élevés d'une centaine de mètres[1].

Quoique l'intérieur de l'archipel du Spitzberg soit à peu près complètement inconnu, cependant les énormes quantités de débris qui se sont amassées à l'extrémité des glaciers permettent d'affirmer que la nature du terrain est la même au milieu des îles et sur leur pourtour. Les roches que l'on a rencontrées le plus communément sont les granits, les gneiss, les assises de formation paléozoïque : le gneiss forme en entier le haut archipel des Sept Iles, au nord de la Terre du Nord-Est, et toute la partie septentrionale de l'archipel est d'origine ancienne ; mais plus au sud on rencontre des roches appartenant à presque toute la série des âges secondaires, notamment le trias et le jura, et même à l'époque tertiaire.

[1] Altitudes diverses de l'archipel :

PRINCE CHARLES FORELAND.		
Sommet principal	1500 (?)	mèt.
GRANDE ÎLE (WEST-SPITSBERGEN).		
Pic de Horn Sound	1386 (?)	mèt.
Mont Lindstrom (Ice Sound)	1200	»
Middle Hook (Bell-Sound)	810	»
Montagne Blanche (pointe orientale)	900	»
Cap Agardh (baie Agardh)	570	»
Mont Chydenius (centre)	600	»
Mont Lovén (nord)	510	»
TERRE DU NORD-EST.		
Snöttöppen (cap Bird, au nord-ouest)	570	mèt.
Cap Lindhagen	240	»
Extreme Hook	360	
SEPT ÎLES.		
Ile Parry, cime principale	543	mèt.
Ile Martens » »	420	»
Ile Phipps » »	549	»
BARENTS LAND.		
Mont Fraas	600	mèt.

Des assises miocènes, près de Bell-Sound, renferment toute une végétation fossile, peupliers, aunes, noisetiers, platanes et cyprès, qui prouvent qu'à cette époque le climat du Spitzberg devait être à peu près le même que celui de la Scandinavie vers le 60e degré de latitude[1]. Quelques-unes des couches calcaires renfermant de beaux marbres pourraient être exploitées, si elles se trouvaient sous d'autres climats; les gisements de phosphates de l'IJs-fjord sont également fort riches, et même une compagnie financière a tenté de les exploiter; enfin, sur la côte occidentale, au nord du Bell-Sound, les glaciers entraînent des fragments de houille, déjà signalés par Scoresby. Le géologue Blomstrand, explorant les bords de King's Bay, entre l'IJs-fjord et la baie Magdalena, a fini par trouver les couches mêmes de houille à 2500 mètres du rivage, dans le lit desséché d'un torrent glaciaire. Ce charbon, qui brûle avec une extrême facilité et laisse peu de cendres, sera peut-être un jour de quelque importance industrielle : comme celui de Beeren-Eyland, il est très riche en arbres fossiles et ceux-ci, appartenant aux mêmes espèces, témoignent ainsi d'une même douceur dans l'ancien climat[2].

Sur les côtes du Spitzberg, les roches volcaniques ne manquent pas non plus et présentent çà et là l'aspect le plus pittoresque. Ces masses éruptives, formées d'hypérite, que Nordenskjöld considère comme une cendre cristallisée sous une forte pression, ne se dressent nulle part en pitons, en cônes isolés, mais elles se montrent en coupes et en nappes sur les escarpements des falaises et se divisent en prismes irréguliers, offrant de loin une certaine ressemblance avec les colonnades basaltiques. En divers endroits, elles paraissent s'être distribuées à la façon des laves sur les assises du trias et du jura. Les falaises d'hypérite sont nombreuses sur les deux bords du détroit de Hinlopen, et plusieurs îles sont entièrement composées de cette roche volcanique. L'archipel dont les terres sont parsemées au sud de Stans Foreland et que l'on appelle les « Mille Iles », bien qu'on n'en ait guère compté qu'une centaine, consiste également en laves hypéritiques, ainsi que les divers promontoires qui, de la Terre de Barents et de la grande île de Spitzberg, s'avancent dans la baie de Ginevra; au pied de la haute colline du Möwenberg ou « Mont des Mouettes », les piliers de lave reposent sur des marnes stratifiées que l'eau détruit facilement; quand la base vient à manquer, elles surplombent pendant quelque temps la mer, puis s'écroulent les unes après les autres.

[1] Oswald Heer, *Ueber die Polarländer.*
[2] Nordenskjöld, *Geology of Spitzbergen*, Geological Magazine, 1876, dec. II, vol. III.

En quelques endroits, on voit des groupes de piliers, semblables à de gigantesques obélisques, se dresser isolément au bord de l'abîme. Presque partout des massifs de laves s'avancent en saillies aiguës, laissant entre elles des ravines emplies de neige : cette alternance de nappes blanches, d'aiguilles noires et de colonnes en faisceaux autour desquelles tourbillonnent les mouettes, forme un ensemble bizarre, que ses premiers spectateurs, Heuglin et Zeil, ont comparé à des monuments d'architecture ogivale[1]. Les hypérites du Spitzberg contiennent une certaine quantité de fer et même ils se recouvrent à l'air d'une légère couche de rouille. Au pied de ces falaises, l'aiguille aimantée se trouble et donne de fausses directions aux marins qui la consultent.

Pendant l'année presque tout entière, les roches doucement inclinées du Spitzberg sont cachées par la neige : on ne les voit reparaître, au commencement de l'été, que dans le voisinage de la mer, sur les pentes inférieures. La limite moyenne des neiges persistantes dans les îles de l'archipel a été diversement fixée par les naturalistes ; mais on peut dire que cette ligne varie à l'infini, suivant la nature et l'inclinaison des roches, l'exposition et les mille conditions du climat[2]. Là où le vent et le soleil ont l'un et l'autre travaillé à dégarnir les pentes, la roche peut être complètement débarrassée de neiges jusqu'à la hauteur de 400 et même de 500 mètres : dans l'archipel septentrional des Sept Iles, Nordenskjöld et ses compagnons ne virent pas même une plaque de neige au-dessous de 300 mètres; sur quelques roches isolées, d'où se sont écroulées les neiges, la végétation peut se montrer jusqu'à plus de 600 mètres au-dessus de la mer. Mais là où les orages et les avalanches ont amassé les neiges, où l'ombre les a protégées des rayons solaires, elles se maintiennent pendant toute l'année et la limite des neiges persistantes se confond ainsi avec la ligne des rivages.

Sous un pareil climat, les ruisseaux ne peuvent avoir qu'une existence temporaire : de petits cours d'eau se forment dans les couloirs d'avalanches, puis, arrivés dans les terres basses du littoral, cherchent leur chemin à travers les graviers : en maints endroits, leur cours est obstrué de ponts de neige, aux arches irrégulières ornées de pendentifs transparents. Mais les grandes vallées, largement ouvertes dans l'épaisseur du plateau, sont emplies par des glaciers qui descendent presque tous jusqu'à la mer et dont quelques-uns s'avancent même en dehors du rivage.

[1] *Mittheilungen von Petermann*, V, 1871.
[2] Karl Weyprecht, *Metamorphosen des Polareises*.

La plupart de ces fleuves glacés, formés eux-mêmes de névés d'une faible altitude, n'ont qu'une pente peu considérable, beaucoup moindre que celle des glaciers des Alpes, et s'inclinent d'une pente égale sans grandes crevasses, sans écroulement de séracs : d'ailleurs, les phénomènes qu'on y observe sont les mêmes que sous les latitudes tempérées. Engagés dans le névé par leur vaste bassin d'alimentation, ils sont en général assez courts en proportion de leur largeur, car plusieurs d'entre eux occupent de promontoire à promontoire tout le littoral de vastes baies. Le plus vaste est sans aucun doute celui de la côte orientale de la Terre du Nord-Est, que l'on croit, mais sans avoir encore pu le constater d'une manière précise, former une paroi glacée de plus de 100 kilomètres de longueur. Tout près de la pointe méridionale, un glacier présente sur la mer un front de 20 kilomètres; celui de Horn-Sound n'est guère moins large, et, sur la côte orientale, le glacier de Markham, ceux d'Inglefield, de Negri, de Hochstetter, interrompent la ligne des côtes sur des espaces bien plus considérables. Parmi les courants de glace qui s'épanchent des monts du Spitzberg, il en est aussi que l'on dirait être de simples cataractes saisies tout à coup par la gelée : ainsi l'un des glaciers qui tombent dans la baie Magdalena n'a que 240 mètres de l'une à l'autre rive.

La plupart des glaciers du Spitzberg se terminent du côté de la mer par des coupures soudaines qui permettent de voir la structure intime du fleuve congelé. On voit nettement les bandes de neige durcie, inégales en dureté, en transparence, en teintes blanchâtres ou azurées; les ondulations des couches indiquent dans quel sens s'est fait le mouvement du glacier; la masse tout entière s'avance lentement au-dessus des flots en présentant à la mer sa haute paroi bombée vers le milieu par le courant qui l'entraîne. Tandis qu'en Suisse la tranche des glaciers, à l'endroit de leur chute, est en moyenne de 10 à 25 mètres[1], la paroi verticale des glaciers du Spitzberg se dresse à 60, à 80, à 100 mètres, et même on a mesuré 121 mètres de hauteur pour le mur terminal du glacier de Horn-Sound. Baignés par les eaux tièdes que les courants d'origine tropicale amènent sur les rivages du Spitzberg et qui ont en moyenne une température de 4 degrés centigrades, les glaciers de la côte occidentale ne peuvent s'avancer sur le fond même de la mer, en dehors du lit émergé qui les encaisse : toute la partie qui baigne se fond rapidement, et la face inférieure du glacier marque la hauteur précise à laquelle s'est arrêtée la marée montante. Mais, à l'heure du reflux, toute la masse projetée en

[1] Ch. Grad, *Esquisse physique des îles Spitzbergen.*

avant se trouve sans appui ; longtemps elle résiste, grâce à la cohésion de ses parties ; soudain un craquement se fait entendre, suivi du tonnerre de la chute : tout un pan de la muraille glacée s'est abîmé dans la mer. Le flot, refoulé par l'écroulement, revient en masses écumeuses se heurter contre le glacier ; vagues et glaçons s'entrechoquent et se confondent ; puis, quand le bouillonnement de l'eau s'est apaisé, on voit les blocs flottants naviguer de conserve en se balançant sur les vagues : on dirait une troupe de personnages fantastiques cheminant vers la haute mer. Quelques-uns de ces blocs, plongeant dans une eau profonde, gardent d'énormes dimensions. Dans son « Voyage au Pôle Boréal », entrepris en 1773, Phipps, qui se trouvait alors près de Smeerenberg, au nord-ouest de l'archipel, décrit un de ces fragments de glace, se dressant à 15 mètres de hauteur au-dessus de la surface marine et plongeant de 40 mètres au-dessous de la surface de l'eau. Dans la paroi du glacier de Fairhaven, d'où s'était écroulé ce bloc et qui n'avait pas moins de 91 mètres de hauteur, s'ouvrait une arche d'où les eaux grises d'un torrent s'élançaient en cascade.

La côte orientale du Spitzberg et de la Terre du Nord-Est, que rase le courant polaire, est en général beaucoup plus difficile d'accès que la côte occidentale et souvent il est impossible d'y aborder. Tandis qu'à l'ouest la banquise est généralement creusée en golfe et permet aux navires d'atteindre en été la rive septentrionale de l'archipel, les promontoires et les îles de l'est sont unis par une couche de glace continue. Tous les golfes et les détroits restent cachés : aussi les contours géographiques de cette partie de l'archipel sont-ils bien moins connus et moins nettement tracés par les cartographes que ceux du littoral de l'ouest. On peut dire que par le régime de ses glaciers la côte orientale du Spitzberg ressemble au littoral du Groenland : là déjà, les glaces, s'avançant au loin dans une eau déjà froide et qu'ils refroidissent encore par leur contact[1], peuvent continuer de cheminer sur le fond de la mer en repoussant les vagues devant elles : des criques, des baies, même de véritables fjords sont complètement oblitérés. De cette manière, la côte orientale du Spitzberg, égalisée par le front mouvant des glaces, semble beaucoup moins découpée que la rive opposée, dont les indentations restent pour la plupart ouvertes au flot marin. Seulement au large, elles sont partiellement séparées de la mer par des amas de débris analogues aux « ponts de mer » de la côte norvé-

[1] Ch. Martins, *Mémoire sur les températures de la mer Glaciale, à la surface, à de grandes profondeurs et dans le voisinage des glaciers du Spitzberg.*

gienne : ces moraines sous-marines sont connues par les pêcheurs du Spitzberg sous le nom de « bancs des phoques ».

Les glaciers du Spitzberg, de même que ceux de la Suisse, ont eu, pendant la période moderne, de nombreuses alternatives : ils diminuent et grandissent tour à tour. Actuellement, un certain nombre de glaciers pa-

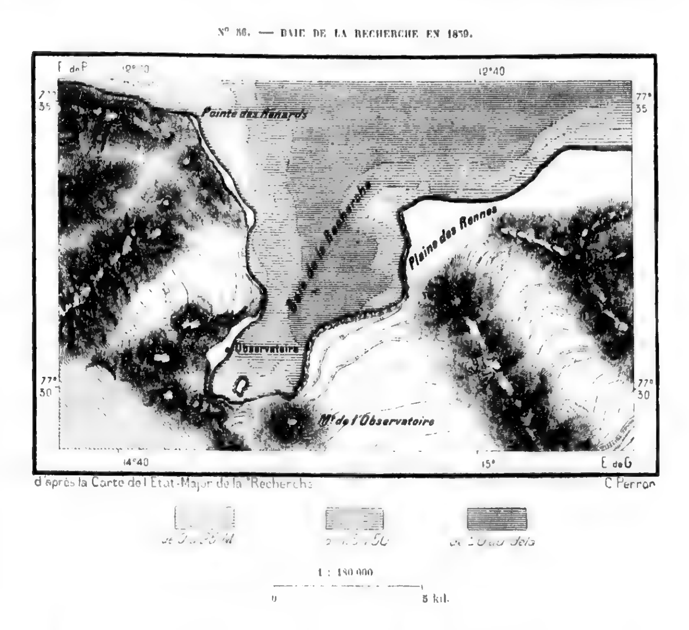
N° 55. — BANQUISES DU SPITZBERG EN 1869.



raissent être dans leur période de croissance, tandis que d'autres sont en voie de diminution. Encore en 1858, le glacier de Frithiof, incliné vers le Bell-Sound, sur la rive septentrionale de ce golfe, était un courant de glace peu étendu, séparé des eaux par une large zone de terres boueuses que traversaient des ruisseaux : sur une butte, s'élevait une croix indiquant la tombe d'un matelot. L'aspect des moraines témoignait du retrait des glaces; mais pendant l'hiver de 1860 à 1861 le courant cristallin se gonfla

rapidement, recouvrit toute la grève et déborda au loin dans la mer, en comblant l'un des meilleurs ports du Spitzberg, que les baleiniers et les chasseurs de rennes fréquentaient autrefois. Maintenant, le glacier de Frithiof est devenu l'un des plus considérables du Spitzberg, et les matelots n'osent guère s'en approcher en barque, à cause des blocs qui s'en écroulent. Les glaciers que les explorateurs français ont étudiés en 1838 dans la baie de la Recherche se sont accrus également et l'aspect de la baie est tout autre qu'il n'était à cette époque. Des changements de

N° 56. — BAIE DE LA RECHERCHE EN 1839.



d'après la Carte de l'Etat-Major de la "Recherche" — C. Perron

1 : 180 000

0 — 5 kil.

même nature ont été observés dans le Stor-fjord et d'autres grandes baies, où d'anciennes îles sont perdues maintenant dans le glacier débordé. En revanche, il semble que la mer de glace qui remplissait le Nord-sund, indentation septentrionale de l'Ijs-fjord, a considérablement reculé. La comparaison des cartes hollandaises avec les cartes modernes ne permet pas d'arriver à une autre conclusion, car ces parages étaient constamment visités par les pêcheurs néerlandais et l'on ne comprendrait pas que l'existence de la grande baie du nord leur fût toujours restée inconnue[1].

[1] Nordenskjöld, *Geological Magazine*, décade II, vol. III, n° 1.

De même que sur les rivages de la Scandinavie, les traces d'exhaussements modernes sont fréquents sur le littoral du Spitzberg. D'anciennes plages qui témoignent du soulèvement de l'archipel se voient sur le pourtour presque entier des îles : çà et là coupées par les glaciers et les ravins d'érosion, elles se poursuivent à des hauteurs inégales le long des côtes ; la plus élevée que Heuglin ait observée est à 15 mètres d'altitude, et, suivant l'inclinaison du sol, elle se développe soit dans le voisinage immédiat de la mer, soit à plusieurs kilomètres dans l'intérieur ; d'autres observateurs ont vu de ces grèves soulevées à l'altitude de 45 mètres. De grandes quantités de bois de dérive rejetées sur les plages, bien au-dessus de l'atteinte du flot, ainsi que des os de baleine, des coquillages appartenant à des espèces encore vivantes, permettent de mesurer du regard l'exhaussement qui s'est produit pendant l'époque contemporaine. C'est à l'angle nord-occidental de la Terre du Nord-Est que les effets du soulèvement sont le plus visibles. L'île Basse (*Low Island*) tout entière est probablement d'apparition récente : ses roches parsemées de lacs semblent à peine asséchées, et çà et là, dans l'intérieur des terres, des fragments de navires sont mêlés aux arbres flottés et aux ossements de baleine. Une rangée d'écueils émerge peu à peu entre la grande terre et cette île nouvelle, dont la superficie peut être évaluée à 50 kilomètres carrés.

Attiédi par les courants maritimes et les vents du sud-ouest, l'archipel du Spitzberg participe à l'adoucissement général du climat dont jouissent la Scandinavie et toute l'Europe occidentale. Il est vrai que l'isotherme indiquant la température moyenne du point de glace passe immédiatement au nord de la péninsule Scandinave ; la pointe méridionale du Spitzberg est coupée par la ligne isothermique de — 5 degrés et l'on peut évaluer à — 7 et à — 8° la température annuelle des côtes du nord-est. Pareil climat est de ceux où, dans le nord de l'Amérique et de l'Asie, la population est déjà très clairsemée, mais où vivent néanmoins des populations indigènes et de nombreux immigrants ou voyageurs, Canadiens, Anglais ou Russes. En été, le climat du Spitzberg est, sinon l'un des plus agréables de la Terre, du moins l'un des plus salubres. Les divers explorateurs suédois qui ont visité l'île pendant les dernières décades ont unanimement constaté qu'on y respire beaucoup plus librement que dans la Scandinavie méridionale : pendant cette saison, rhumes, catarrhes, toux, affections de poitrine, toutes ces maladies restent inconnues des équipages ; on

s'expose à tous les changements de température sans craindre un refroidissement, et les matelots qui prennent un bain forcé peuvent sans imprudence laisser sécher sur leur corps leurs habits mouillés. D'après eux, le Spitzberg devrait être recommandé par les médecins comme un excellent séjour d'été à un grand nombre de malades. Peut-être que dans un avenir prochain des hôtels pareils à ceux des sommets alpins seront érigés au bord des criques du Spitzberg, pour l'accommodation de chasseurs et de malades venus de l'Angleterre et du continent[1]. Toutefois ce climat salubre reste toujours froid, inégal, changeant. Jamais le ciel n'est serein pendant une journée entière. Des vents refroidis par les banquises ou les glaciers viennent à de courts intervalles abaisser la température de l'atmosphère[2]; souvent, ainsi que Scoresby le raconte dans ses voyages, on peut voir des navires pourchassés dans toutes les directions par des vents différents[3]; cependant un vent du sud presque constant souffle dans le détroit de Hinlopen, empêchant ainsi la marche des navires à voiles qui essaient de pénétrer dans ce bras de mer par l'entrée septentrionale[4] : c'est là ce que faisait déjà remarquer Friedrich Martens au dernier siècle. A toutes les époques de l'année, même aux « jours caniculaires », il tombe de la neige et la température peut descendre au-dessous du point de glace. Au mois de juin 1810, Scoresby l'a vu marquer — 9°,4 et jusqu'à maintenant la plus haute température que l'on ait observée, le 15 juillet 1861, était de 16 degrés. En hiver, le mercure descend fréquemment jusqu'au point de sa propre congélation; cependant les voyageurs disent que la température moyenne est relativement douce, les vents du midi soufflant avec régularité et souvent avec violence pendant cette saison : le froid n'est pas alors plus vif qu'il ne l'est dans les plaines de la Suède, à 20 degrés plus au sud. Il arrive même, en plein mois de janvier, que la température s'élève au-dessus du point de glace[5]. Mais quand le soleil apparaît à l'horizon, pour décrire dans le ciel du nord une courbe grandissant de jour en jour, le calme se rétablit dans l'atmosphère, et c'est alors que les froids sont le plus intenses; ils dépassent de beaucoup ceux de l'hiver astronomique.

Déjà la pointe méridionale du Spitzberg, sous la latitude de 76° 30′, est assez éloignée de l'équateur pour que le soleil, vu de cette partie de

[1] Torell et Nordenskjöld; — *Mittheilungen von Petermann*, III, 1872.
[2] Ch. Martins, *Du Spitzberg au Sahara*.
[3] *Account of the Arctic Regions*, 1820.
[4] *Spitzbergische oder Grönländische Reisebeschreibung*.
[5] D'après Nordenskjöld, + 3°,6 en 1873.

la contrée, s'arrête, au plus haut de sa course, à 37 degrés au-dessus de l'horizon; observée du cap Nord ou des Sept Iles, la hauteur de l'astre est seulement de 33 degrés. Pendant quatre mois entiers, il est vrai, le soleil, tournant incessamment dans la partie méridionale du ciel, éclaire de ses rayons obliques les glaces et les rochers du Spitzberg et contribue, avec les pluies, les brouillards, les vents tièdes, à débarrasser la terre de ses frimas; mais le grand hiver se compose aussi de quatre mois de nuit, pendant lesquels la seule lumière est celle des aurores boréales. Sous l'influence des vents du sud, qui soufflent assez régulièrement pendant les mois d'hiver, le météore lumineux est presque en permanence, mais ses fusées ont beaucoup moins d'éclat que celles des aurores vues de contrées plus méridionales[1]. Quant aux orages bruyants, déchirant les airs par les brusques étincelles de la foudre, ils sont inconnus dans les mers du Spitzberg[2].

En hiver, les îles de l'archipel sont unies par une banquise continue qui se hérisse de saillies et d'aiguilles par la pression mutuelle des glaçons que les vents et les courants heurtent les uns contre les autres. Au nord, à l'est, le continent glacé s'étend jusqu'à d'énormes distances, tandis qu'à l'ouest, nous l'avons vu, la banquise riveraine, limitée par les eaux tièdes du large, ne s'éloigne que faiblement de la côte : cependant il arrive parfois que, même au commencement de l'été, le Spitzberg soit défendu de tous les côtés par les bancs de glace et ne soit abordable aux navires que par d'étroits chenaux s'ouvrant entre les immenses dalles rompues çà et là. L'inégalité de température que présentent les différentes couches d'eau, les unes amenées par les courants maritimes, les autres provenant de la

[1] Nordenskjöld, lettre du 23 février 1873.

[2]

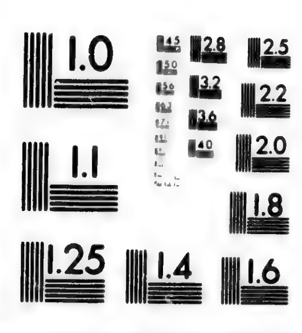
	Température moyenne du Spitzberg au 77e degré 30′ de latitude, d'après Ch. Martins :	Températures moyennes en 1872 et 1873 dans l'hivernage de Nordenskjöld, à Mossel-bay (79° 53′) :
Janvier	— 18° 2′	— 9° 9′
Février	— 17° 1′	— 22° 7′
Mars	— 15° 6′	— 17° 6′
Avril	— 9° 9′	— 18° 12′
Mai	— 5° 3′	— 8° 3′
Juin	— 0° 3′	1° 1′
Juillet	2° 8′	4° 06′
Août	1° 4′	2° 9′
Septembre	— 2° 5′	— 3° 9′
Octobre	— 8° 5′	— 12° 6′
Novembre	— 14° 5′	— 8° 1′
Décembre	— 15°	— 14° 4′
Année	— 8° 22′	— 8° 9′

fusion des glaces, a pour conséquence la formation de brouillards qui cachent absolument la terre et le ciel pendant des journées entières : en août 1873, Payer et Weyprecht restèrent pendant 334 heures, — soit plus de quatorze jours, — dans un de ces épais brouillards qui font du jour une véritable nuit. Dans les mers du Spitzberg, c'est le détroit de Hinlopen surtout qui est le plus souvent fermé aux navires comme par un mur de brouillards : les eaux froides descendues des glaciers et celles qu'apporte le contre-courant polaire s'y rencontrent avec les flots plus chauds provenant des mers méridionales [1].

Sous le ciel gris et pâle du Spitzberg, la flore est d'une extrême pauvreté : celle de Novaïa Zemla est riche en comparaison. Il n'y a d'autres arbres dans les îles que les bois de dérive déposés au bord des plages, surtout à l'abri des îles et des promontoires, au sud et au nord de l'archipel. Les arbustes mêmes manquent entièrement au Spitzberg, quoique les tribus arborescentes soient représentées par deux espèces de saules nains et par l'*empetrum nigrum*, seules plantes qui rappellent les forêts de l'Europe tempérée. La végétation dominante, celle qui contribue, avec les rochers, les neiges et les glaces, à donner sa physionomie normale à la contrée, consiste en mousses, toujours gonflées par l'humidité du sol, et en lichens, recouvrant les pierres comme une rouille : on en compte plus de 200 espèces [2]. Pendant les rapides semaines de l'été, les plantes phanérogames se hâtent de fleurir et leurs corolles ressemblent à celles des Alpes par l'éclat des couleurs. D'après Heuglin, on compterait dans les diverses îles de l'archipel 120 espèces de phanérogames, de trois à quatre fois plus qu'en Islande. Malmgrèn, le naturaliste qui a le plus longtemps exploré l'archipel, énumère seulement 96 plantes à fleurs visibles et 4 fougères [3]. La flore du Spitzberg appartient à la fois à la zone arctique et à la Scandinavie, puisqu'elle comprend 81 plantes que l'on retrouve au Groenland et 69 qui se voient aussi dans la péninsule Scandinave. De toutes ces espèces, une seule est alimentaire, le *cochlearia fenestrata* : moins amer que les plantes congénères des terres plus méridionales, ce végétal peut être mangé en salade et fournit ainsi aux navigateurs un précieux remède prophylactique contre le scorbut, la maladie la plus redoutée des navigateurs polaires [4].

[1] Fr. Martens; — Nordenskjöld; — Ch. Grad, *Esquisse physique des îles Spitzbergen.*
[2] Fries, *Mittheilungen von Petermann*, n° 2, 1868.
[3] *Uebersicht der Phanerogamen-Flora Spitzbergens; — Die schwedischen Expeditionen nach Spitzbergen und Bären-Eiland.*
[4] Ch. Martins, *Du Spitzberg au Sahara.*

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

En comptant les cétacés, la faune du Spitzberg comprend seize espèces de mammifères; mais de ces animaux, quatre seulement habitent la terre ferme; encore l'ours blanc est-il plutôt un nomade qui voyage d'île en île, porté sur les glaces mouvantes. Les autres mammifères terrestres indigènes sont le renne, un campagnol, semblable à celui que l'on rencontre sur les bords de la baie de Hudson, et le renard bleu, poursuivi des chasseurs à cause de sa précieuse fourrure. On a prétendu que le renne a été introduit dans l'archipel par les Russes ou les Scandinaves. Mais dès l'année 1610, avant que Russes ou Scandinaves eussent pénétré dans ces îles du nord, l'Anglais Jonas Poole y chassait le renne et c'est lui qui donna au Horn-Sound son nom de « Baie de la Corne », à cause d'un andouiller de renne qu'il y trouva. Encore de 1860 à 1868, les chasseurs exterminaient en moyenne de deux à trois milliers de ces animaux par an; mais Nordenskjöld se demande comment les troupeaux ont pu jusqu'à maintenant réparer cette perte annuelle considérable, et mentionne, sans la partager, l'opinion de certains naturalistes qui croient à des immigrations des rennes de Novaïa Zemla par-dessus les banquises : il est d'ailleurs probable que les rennes ont diminué depuis que des groupes de *sportsmen* anglais débarquent dans la grande île en parties de chasse. Quant aux morses, ils ont à peu près disparu du Spitzberg méridional. En 1829, les équipages de seize navires en tuaient encore 130 dans une saison, ce qui est très peu en comparaison des tueries du dernier siècle. On ne trouve plus de troupeaux de trente ou quarante morses que sur les côtes septentrionales de l'archipel. Des multitudes d'oiseaux tournoient autour des rochers isolés et des écueils dont le renard ne peut aller ravager les couvées; mais ces oiseaux, comprenant 27 ou 28 espèces distinctes, sont de passage : un seul, le lagopède, demeure dans l'archipel pendant toute l'année. Nul reptile n'existe au Spitzberg et longtemps on a cru que les poissons manquaient presque complètement dans les mers environnantes; mais en 1861 le nombre des espèces découvertes dépassait déjà la vingtaine. Malmgrèn a trouvé seulement quinze espèces d'insectes; quant aux papillons, aux sauterelles, aux coléoptères, ils manquent complètement. Dans les neiges qui se fondent au contact de l'eau de mer sur les plages du Spitzberg vivent en myriades des crustacés phosphorescents, pareils à des étincelles bleuâtres. Quand on chemine sur le rivage, au milieu de tous ces animalcules sautant de côté et d'autre, on croirait marcher au milieu des flammes[1].

[1] Nordenskjold, lettre du 22 février 1873



SPITZBERG. — LA FOUL-BAY

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie faite par l'expédition Nordenskjöld

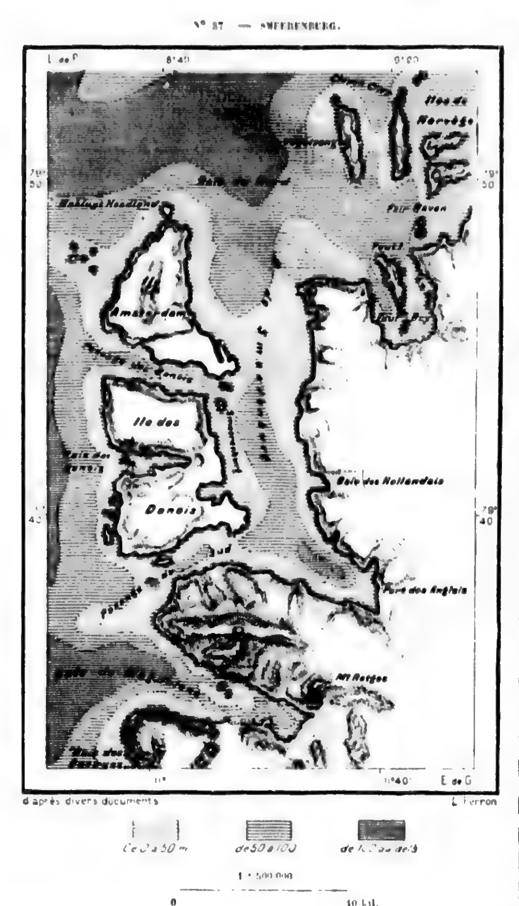
Comme les oiseaux de passage, l'homme n'est au Spitzberg qu'un visiteur de la belle saison. Cependant des marins naufragés, des chasseurs, des savants ont hiverné sur les côtes, et le Russe Starachtchin, après avoir passé vingt-trois années sur la côte occidentale du Spitzberg, au Green-Harbour, l'une des baies de l'IJs-fjord, finit par y mourir de vieillesse, en 1826; tous les débris de cabanes que l'on rencontre sur les côtes de l'archipel sont connus, quels qu'en aient été les constructeurs, sous le nom de « huttes de Russes », comme si elles rappelaient le long séjour de quelque pêcheur de cette nation. Au dernier siècle, les côtes du Spitzberg étaient beaucoup plus fréquentées qu'elles ne le sont aujourd'hui : alors les grands cétacés peuplaient les mers environnantes et la foule des baleiniers, composée parfois de douze mille individus, revenait chaque année les poursuivre. Des villages en planches s'élevaient sur les côtes, à l'abri des promontoires; des marchés temporaires se tenaient en plein air entre les matelots des diverses nations; parfois aussi des combats se livraient entre les pêcheurs des flottes rivales ou même ennemies. Le plus beau village, Smeerenburg ou Smeerenberg, était naturellement celui des Hollandais, les pêcheurs les plus nombreux et les plus actifs : ils y retrouvaient les estaminets d'Amsterdam, et tout un quartier, la « Cuisine de Haarlem », était occupé par les fondeurs de graisse[1]. Pendant la grande période de la chasse à la baleine, de 1669 à 1778, 14 167 navires de pêche hollandais, parcourant surtout les mers qui s'étendent à l'ouest et au nord-ouest de Spitzberg, tuèrent 57 590 baleines, qui leur valurent un profit de 92 775 000 francs[2].

Ce havre de Smeerenburg, qui s'ouvre précisément à l'angle nord-occidental de la grande île, a été visité en 1878 par le schooner hollandais *Willem Barents* et l'équipage a dressé, au nom de la patrie, un monument aux marins qui découvrirent l'archipel et à ceux de leurs compatriotes qui y moururent. Cette partie du Spitzberg en est la région historique par excellence : c'est près de là que les Basques, les Hanséates, les Danois, les Norvégiens avaient aussi leurs principaux dépôts de pêche; au sud est la baie Magdelena, qui a été la mieux étudiée de toutes par les naturalistes; au nord-est, Foul-bay est l'un des ports les plus fréquentés du littoral; plus au nord sont les îles de Norvège, où Sabine a fait ses observations magnétiques et qui est devenue le point de départ des observations astronomiques faites dans l'archipel par Nordenskjöld et ses

[1] Ch. Martins, *Du Spitzberg au Sahara.*
[2] Scoresby, *Account of the Arctic Regions and description of the northern whale fishery*

compagnons. Cet endroit ou quelque promontoire voisin ne serait-il pas le lieu le plus convenable pour l'établissement de l'un de ces observatoires circumpolaires que Weyprecht propose de fonder pour arriver à connaître dans tous leurs détails les oscillations météorologiques des régions glaciales? En prévision de l'établissement futur de cette station, les deux gouvernements de la Suède et de la Russie se sont déjà disputé le droit de souveraineté territoriale; mais que les instruments soient envoyés de Stockholm ou de Saint-Pétersbourg, il importe peu, pourvu que les observations se fassent. Il serait d'autant plus utile d'établir une station météorologique au Spitzberg, que cet archipel paraît être placé au point de contact entre la zone américaine et la zone asiatique des vents. En hiver c'est le pôle de froid de la Sibérie, en été celui de l'archipel de l'Amérique glaciale, qui semblent exercer la plus grande influence sur le climat du Spitzberg[1].

N° 37. — SMEERENBERG.



[1] A. Wijkander, *Zeitschrift der Oesterreichischen Gesellschaft für Meteorologie*, 1876, n° 10.

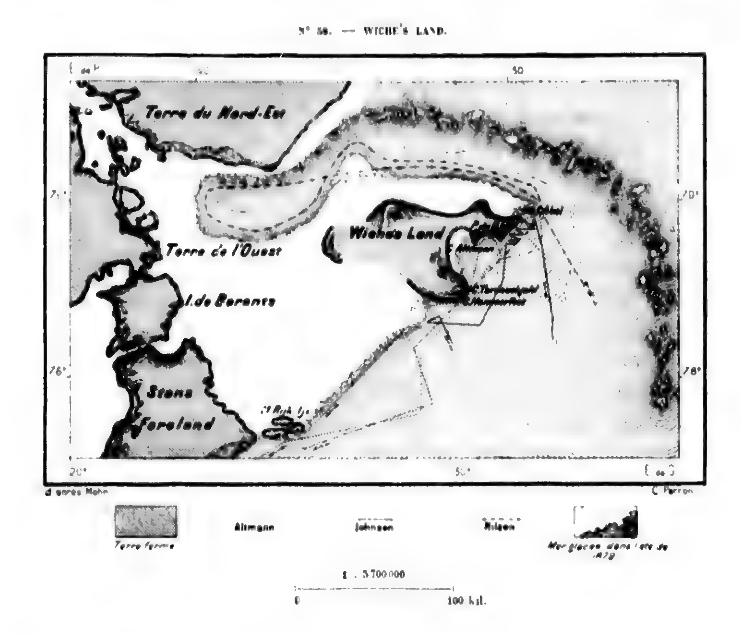
Au nord du Spitzberg, il n'existe point de terre ferme, au moins jusqu'au 83ᵉ degré de latitude, car Parry s'est avancé jusqu'au 82° 44', et dans la direction du pôle ne se montrait aucun indice d'îles ou de continent. Le désert des cieux, où ne se voyait aucun vol d'oiseaux, et l'absence de montagnes flottantes de glace dans les mers que parcourut Parry, — car les blocs de 10 à 12 mètres de hauteur qui hérissaient les banquises ne peuvent être considérés comme des pans de glaciers, — prouvent que les terres manquent sur de vastes étendues dans la direction du pôle, et naturellement c'est dans ces parages, où se fait encore sentir l'influence des tièdes courants du sud, que plusieurs navigateurs ont essayé de forcer la banquise pour cingler vers le pôle boréal. Si l'on en croit des traditions non appuyées de preuves authentiques, des marins hollandais, notamment Cornelis Roule, se seraient avancés, à l'époque des grandes pêches de la baleine, jusqu'à cinq degrés du pôle; mais Parry dut abandonner son navire dans le golfe de Treurenberg, sur les eaux d'une petite baie qui garde le nom du bâtiment, Hecla Cove, et s'élancer vers le nord avec de petites embarcations et des traîneaux. La glace qu'il parcourait se composait de banquises que les vents et les courants avaient pressées les unes contre les autres et redressées, renversées en aiguilles et en saillies de toutes les formes : il ne progressait que lentement et finit même par ne plus avancer du tout; tandis que ses attelages cheminaient péniblement vers le nord, toute la masse glacée, entraînée par un courant polaire, flottait vers le midi. Il fallut revenir au mouillage[1]. Récemment, en 1872 et en 1873, une autre tentative faite par un explorateur des plus hardis, Nordenskjöld, n'eut aucun succès. Jusqu'au delà du 80ᵉ degré de latitude, la glace était trop faible pour supporter le poids des traîneaux, et plus au nord elle était tellement inégale et crevassée que la marche y était presque impossible : plusieurs fois le capitaine Palander ne put même faire parcourir à ses traîneaux la distance de 800 mètres par jour.

A l'est du Spitzberg, la mer Glaciale n'est pas libre de terres comme dans la direction du nord : de la côte orientale du Spitzberg, de même que de l'île de Barents et de Stans Foreland, on voit parfaitement, par un temps clair, à la distance de 120 à 140 kilomètres, une longue chaîne de montagnes élevées appartenant à une terre mystérieuse naguère, car les navigateurs ne la décrivaient pas tous de la même manière. C'est la « Terre de Wiche » ou Wiche's Land, ainsi nommée en 1617 en l'hon-

[1] William Edw. Parry, *Narrative of an attempt to reach the North Pole.*

neur du marchand Richard Wiche, Wyche ou Wyke, par les baleiniers anglais qui aperçurent cette île les premiers. Après un intervalle de près de deux siècles et demi, en 1864, un autre Anglais aperçut l'île de nouveau[1]. Six années plus tard, MM. Heuglin et Zeil revirent cette terre, avec ses pics brillants de neige, et, la croyant au nord de la position indiquée pour Wiche's Land, ils baptisèrent la contrée découverte par eux du nom de leur roi, Charles de Württemberg. De leur côté, les explorateurs suédois, qui avaient déjà discerné vers l'est une de ces montagnes

N° 56. — WICHE'S LAND.



lointaines, lui avaient donné l'appellation de « Promontoire Suédois ». Les rivalités nationales contribuaient, avec les récits confus des navigateurs, à rendre les cartes incertaines ; naguère ces hauts rivages voisins du Spitzberg étaient aussi confondus par les Suédois avec la « Terre de Giles » (ou Gillis), aperçue en 1707 par le capitaine hollandais Cornelius Giles[2]. Enfin en 1872, le norvégien Altmann a pu, grâce à l'absence des glaces, côtoyer la terre de Wiche ; mais, trompé par la forme des caps qui

[1] Cl. Markham, *The Geographical Review*, february 1874.
[2] Cl. Markham, *Journal of the R. Geographical Society*, 1873.

s'avançaient au loin dans la brume, il crut avoir longé un archipel, tandis que, la même année, son compatriote Johnsen reconnut dans ces terres une seule île de 80 kilomètres de longueur, couverte sur ses grèves méridionales d'une énorme quantité de bois flottés occupant une largeur de plusieurs centaines de mètres. Un troisième Norvégien, le capitaine Nilsen, visita aussi en 1872 la Terre de Wiche, conquise désormais à la géographie. Le « Promontoire Suédois » vu par Nordenskjöld n'en est probablement que l'extrémité septentrionale. Dans son ensemble, la terre est basse ; mais il s'y dresse des montagnes en massifs et en chaînes : du haut d'un sommet qui s'élève au nord-est de l'île, Johnsen a pu se faire une idée générale de ses contours et signaler, du côté de l'ouest, la plus haute montagne de Wiche's Land, à laquelle il a donné le nom de Haarfagrehaugen. Comme le Spitzberg, l'île nouvellement découverte a pour habitants des ours et des renards polaires et des multitudes de rennes : il faut donc que la végétation, quoique composée seulement de lichens et d'herbes basses, y soit relativement abondante. Cette île participe aussi au mouvement général d'émergence que les physiciens ont observé sur les côtes du Spitzberg : des troncs d'arbres flottés, à demi pourris, ont été vus par Johnsen à 6 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer ; c'est ainsi que le soulèvement récent a pu être mesuré[1].

La Terre de Giles ou de Gillis a été également retrouvée dans ces derniers temps, à l'ouest de la Terre du Nord-Est, précisément à l'endroit où Giles l'avait indiquée et où la représente la carte de Van der Keulen, publiée probablement en 1710[2]. En 1864, le norvégien Tobiesen et ses compagnons l'aperçurent au sud-est, sans pouvoir y aborder. Mais il existe encore d'autres îles dans ces régions, car dès l'année 1614 le navigateur Baffin avait reconnu terre au nord-est du Spitzberg. Sur les cartes dressées par Petermann, le géographe qui, de son cabinet de Gotha, a tant fait pour accroître nos connaissances sur les régions polaires, la Terre de Giles, par erreur semble-t-il, est dessinée à 200 kilomètres environ au nord-est des rivages les plus avancés du Spitzberg et semblerait se rattacher à l'archipel nouvellement découvert de François-Joseph. D'ailleurs, cette terre n'a pas encore été visitée : on ne sait s'il faut la considérer comme une île, un archipel ou un simple promontoire ; mais on ne saurait douter de son existence. Au printemps, les pêcheurs qui ont hiverné sur la côte septentrionale du Spitzberg voient les bandes d'oiseaux

[1] La Tour du Pin, *Annales hydrographiques*, 4e trimestre 1874

[2] F. de Bas, *Het Doop Register van Spitsbergen*, Tijdschrift van het aardr. Genoot. te Amsterdam, 1877, n° 3.

voyageurs s'enfuir vers le nord et le nord-est, d'où elles reviennent en septembre. L'île inconnue est précisément sur le chemin de ces migrations d'oiseaux. D'après les chasseurs de morses qui fréquentent les Sept Iles, situées au nord du Spitzberg, c'est de la terre lointaine que viendraient les morses et les ours blancs nombreux qui fréquentent ce petit archipel[1].

On sait depuis 1874 que les mers glaciales de l'Europe entourent de leurs banquises un groupe d'îles encore plus étendu que le Spitzberg, mais d'un abord beaucoup plus difficile, car il se trouve presque en entier au nord du 80e degré de latitude et sa température moyenne est au moins de 10 à 16 degrés au-dessous du point de glace; dans les mers qui s'étendent au sud, la moyenne de l'année 1873 a été de — 16 degrés pour les navigateurs qui ont dû y séjourner[2]. Cet archipel inhospitalier est le Franz-Josefs Land ou « Terre de François-Joseph ». L'Austro-Hongrie, pourtant l'une des nations maritimes qui semblent avoir le moins d'intérêt direct à l'exploration des régions polaires, a l'honneur d'avoir découvert cet archipel, et ces terres du nord seraient devenues possession autrichienne si le rude climat qui les sépare du reste de l'Europe ne les avait privées d'avance de toute valeur économique. Nulle expédition n'a été plus glorieuse que celle du *Tegetthoff*, à la fois pour les marins italiens et dalmates de l'équipage et pour ses deux vaillants chefs, Payer et Weyprecht. Il est vrai qu'ils n'ont pas eu à cingler vers la terre découverte par eux, puisqu'ils y ont été entraînés par les courants avec la banquise qui tenait leur navire; mais pendant leur captivité de deux hivers dans les mers boréales ils ne se sont pas bornés, comme tant d'autres navigateurs polaires, à lutter courageusement contre la nature ennemie, ils ont su lui arracher bien des secrets, et Weyprecht notamment en a rapporté son livre précieux sur les *Métamorphoses de la glace polaire*.

Partis pour contourner l'ancien monde par le nord de la Sibérie et revenir par le détroit de Bering, les aventureux voyageurs, saisis par les glaces, purent aborder enfin à une petite île à laquelle, dans leur joie de fouler le sol ferme, ils donnèrent le nom d'île Wilczek, en l'honneur du promoteur de l'entreprise. Mais de cette île ils apercevaient au nord de vastes terres, avec des montagnes et des glaciers. Payer put utiliser les courtes semaines qui le séparaient du voyage de retour pour traverser du

[1] *Mittheilungen von Petermann*, 1872, n° 4.
[2] Julius Payer, *Expédition austro-hongroise au pôle nord*

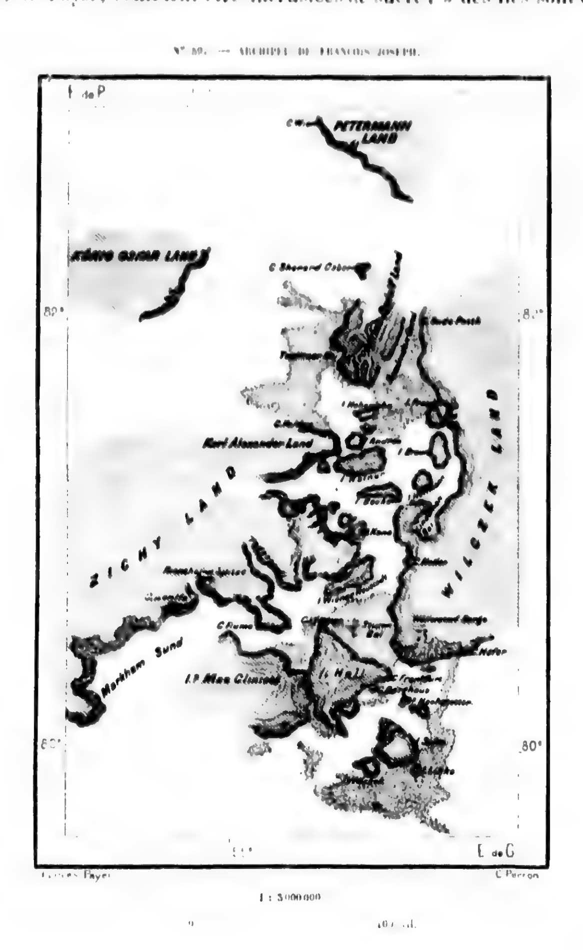
sud au nord une grande partie de l'archipel, en reconnaître les principaux traits géographiques et pour y faire de nombreuses observations de détail.

Un détroit irrégulier et se ramifiant des deux côtés en fjords, le « sund Austria », se développe du sud au nord entre deux très grandes îles, à l'ouest la Terre de Zichy, à l'est la Terre de Wilczek, portant ainsi le même nom que l'île méridionale du groupe. Des îles nombreuses, toutes désignées par des appellations patriotiques ou par les noms de géologues ou de géographes, parsèment le sund, et du haut d'un cap élevé de la dernière de ces îles, Payer et ses compagnons ont pu voir, par delà les eaux d'une vaste mer libre, se dessiner les contours montagneux de deux autres terres, à l'ouest celle du Roi Oscar, au nord celle de Petermann : aucun nom ne pouvait être mieux choisi que ce dernier pour désigner la terre européenne la plus rapprochée du pôle qui ait été vue jusqu'à nos jours : elle s'étend au nord par delà le 83e degré de latitude.

Les montagnes de l'archipel ont à peu près la même hauteur que celles du Spitzberg : leur élévation moyenne varie de 600 à 900 mètres. Le pic le plus considérable de tout le groupe paraît être le mont Richthofen, au sud de la Terre de Zichy : il atteint 1530 mètres, 150 mètres de plus que le pic de Horn-Sound, au Spitzberg. En général, les monts de François-Joseph ne se dressent pas en âpres sommets, ne se hérissent pas d'aiguilles : leurs croupes supérieures semblent disposées en forme de tables et ces hautes couches horizontales donnent à l'ensemble du pays sa physionomie particulière : on dirait des fragments de plateaux plutôt que des montagnes. La roche prédominante est l'hypérite du Spitzberg et çà et là se voient des colonnes de basalte : c'est au milieu du péristyle naturel d'un de ces grands monuments de laves que les membres de l'expédition austro-hongroise ensevelirent un de leurs compagnons. Semblable au Spitzberg par ses roches volcaniques, la terre de François-Joseph l'est aussi par le mouvement d'ascension dont elle est animée : sur les côtes du sund Austria se voient çà et là d'anciennes berges marines parsemées de coquillages et se développant parallèlement au-dessus de la mer comme des courbes hypsométriques. Outre les roches éruptives, qui semblent indiquer une communauté d'origine avec le grand archipel occidental, les explorateurs reconnurent aussi des grès tertiaires renfermant de faibles couches de lignites; mais dans un pareil pays les observations géologiques sont difficiles à faire. En maints endroits, il est impossible de distinguer sur un seul point du paysage environnant la couleur naturelle du roc : non seulement les surfaces horizontales et les pentes douces sont recouvertes de neiges et de glaces, mais les escarpements abrupts sont revêtus

eux-mêmes de verglas par l'abondante humidité de l'air, qui se condense au contact de la face polie des falaises : « les rangées symétriques des montagnes, dit Payer, semblent être incrustées de sucre ; » des îles sont entière

N° 59. — ARCHIPEL DE FRANÇOIS-JOSEPH.



1 : 3000000

ment revêtues de glace comme d'un globe de verre. Entre tous les massifs de sommet, les dépressions, et même la plupart des pentes en saillie, sont uniformément emplies par des glaciers, dont quelques-uns présentent à la mer un front de plus de 20 kilomètres de large et de 30 à 60 mètres de haut : il en est un, le glacier Dove, sur la face occidentale de la Terre de

Wilczek, dont la glace vive, d'où s'écroulent d'énormes pans à chaque marée descendante, se développe en croissant concave sur une longueur de plus de 60 kilomètres. Les glaciers de François-Joseph se distinguent de ceux des Alpes par l'immensité des névés, la nuance grise ou verdâtre de la glace, la grosseur des grains, l'épaisseur considérable des couches annuelles, la rareté des crevasses, le faible développement des moraines et la lenteur de la marche.

La végétation de ce pays, où les chaleurs de l'été ne peuvent ouvrir que d'étroites clairières dans le couvercle continu des neiges et des glaces, est naturellement d'une extrême pauvreté : en comparaison des « prairies » de François-Joseph, celles du Spitzberg semblent d'une exubérante richesse. Quelques herbes, des saxifrages, un pavot, le silene acaulis, des mousses et des lichens, telle est la flore de la contrée. Payer n'a point vu de renne : cet animal ne trouverait sans doute point à se nourrir dans ces îles désolées ; mais dans les régions septentrionales de l'archipel, près de la « mer libre », se voyaient partout les traces de l'ours, du lièvre et du renard, et des veaux marins étaient en foule étendus sur la glace. De même que sur les côtes des Färöer, de l'Islande, du Spitzberg, les roes isolés sont habités par des myriades de pingouins et d'autres oiseaux, et, à l'approche du voyageur, les mâles s'élèvent en vols immenses, avec un bruit d'ailes assourdissant[1]. Quelle est la raison de ce développement de vie animale plus considérable dans la partie septentrionale de l'archipel ? La température plus douce qu'observa Payer dans ces régions, la grande étendue de mer libre qu'il vit s'ouvrir devant lui, étaient-ce des phénomènes temporaires ou l'effet d'un climat plus propice ? Peut-être que dans ces parages la mer est plus profonde, mieux ouverte aux courants du large qu'elle ne l'est au sud de l'archipel. Nulle part la cuvette comprise entre le Spitzberg, la terre de François-Joseph et Novaya Zemla, n'a plus de 500 mètres de profondeur : partout le fond en est plat, et le lit ne se creuse un peu qu'à l'orient du seuil de prolongement de la Terre de Wilczek, dans les eaux sibériennes[2].

[1] J. Payer, *Die Oesterreich.-Ungar. Nordpol Expedition in den Jahren 1872-1874* ; — *Mittheilungen von Petermann*, VI, 1876, etc. ; — *Annales hydrographiques*, 4e trimestre 1876.
[2] Karl Weyprecht, *Die Metamorphosen des Polareises*.

CHAPITRE IV

LA RUSSIE D'EUROPE

I

VUE D'ENSEMBLE

Toute l'Europe orientale, plus de la moitié du continent, est unie en un seul État, la Russie. A cette énorme étendue de plus de 5 millions de kilomètres carrés, représentant une surface dix fois supérieure à celle de la France, l'empire russe ajoute encore plus du tiers de l'Asie. Ensemble, tout le territoire soumis au tzar comprend plus de 21 millions de kilomètres carrés, un peu moins du sixième des espaces continentaux ; encore pourrait-on compter plusieurs contrées qui, sans appartenir officiellement à la Russie, se trouvent néanmoins sous son influence directe. Il est vrai qu'une très grande partie de l'immense empire est inhabitée ou même inhabitable : proportionnellement à son étendue, la Russie d'Europe et d'Asie est deux fois moins peuplée que le reste du monde, dont elle forme une part si considérable ; elle doit avoir actuellement 95 millions d'habitants, soit environ le quinzième du nombre présumé des hommes[1]. La véritable Russie, celle où la population est assez dense pour former un corps de nation compact celle où se trouvent réunies les ressources sérieuses en hommes et en richesses, et qui donne à l'ensemble de l'État

[1] Superficie et population de la Russie d'Europe, de la Finlande et de la Russie d'Asie :

	Superficie en kil. carrés (sans la Caspienne).		Population recensée.	Population probable en 1879.	Population kilom.
Russie d'Europe.	5 421 246	(1870-1876)	74 145 213 hab.	81 000 000 hab.	15 hab.
Russie d'Asie . .	16 342 052	(1870-1876)	13 604 910 »	14 000 000 »	0,9 »
Ensemble. . .	21 763 298		87 750 123 hab.	95 000 000 hab.	4,4 hab.

sa force d'attaque et de résistance, ne se compose en réalité que d'une partie de la Russie territoriale d'Europe. Cette région, qui occupe en surface environ la moitié du territoire russe en deçà de l'Oural, est à peu près limitée au nord et à l'est par le cours de la Volga[1]; au sud, elle est bornée par les steppes riveraines de la mer Noire, tandis qu'à l'ouest elle s'étend jusqu'aux frontières de la Roumanie, de la Boukovine, de la Galicie, et s'est annexé la Pologne; au nord-ouest, elle rejoint par les provinces Baltiques les bords du golfe de Finlande et l'embouchure de la Neva. Le reste de l'empire, soit environ les sept huitièmes du territoire, ne donne pas encore à l'État l'accroissement de force qui semble provenir de l'immensité du pays; il n'est pour lui qu'une cause de faiblesse, car le gouvernement doit entretenir des armées d'employés et de soldats dans toutes ces contrées éloignées du centre, y ouvrir des routes, y construire des stations et des forts.

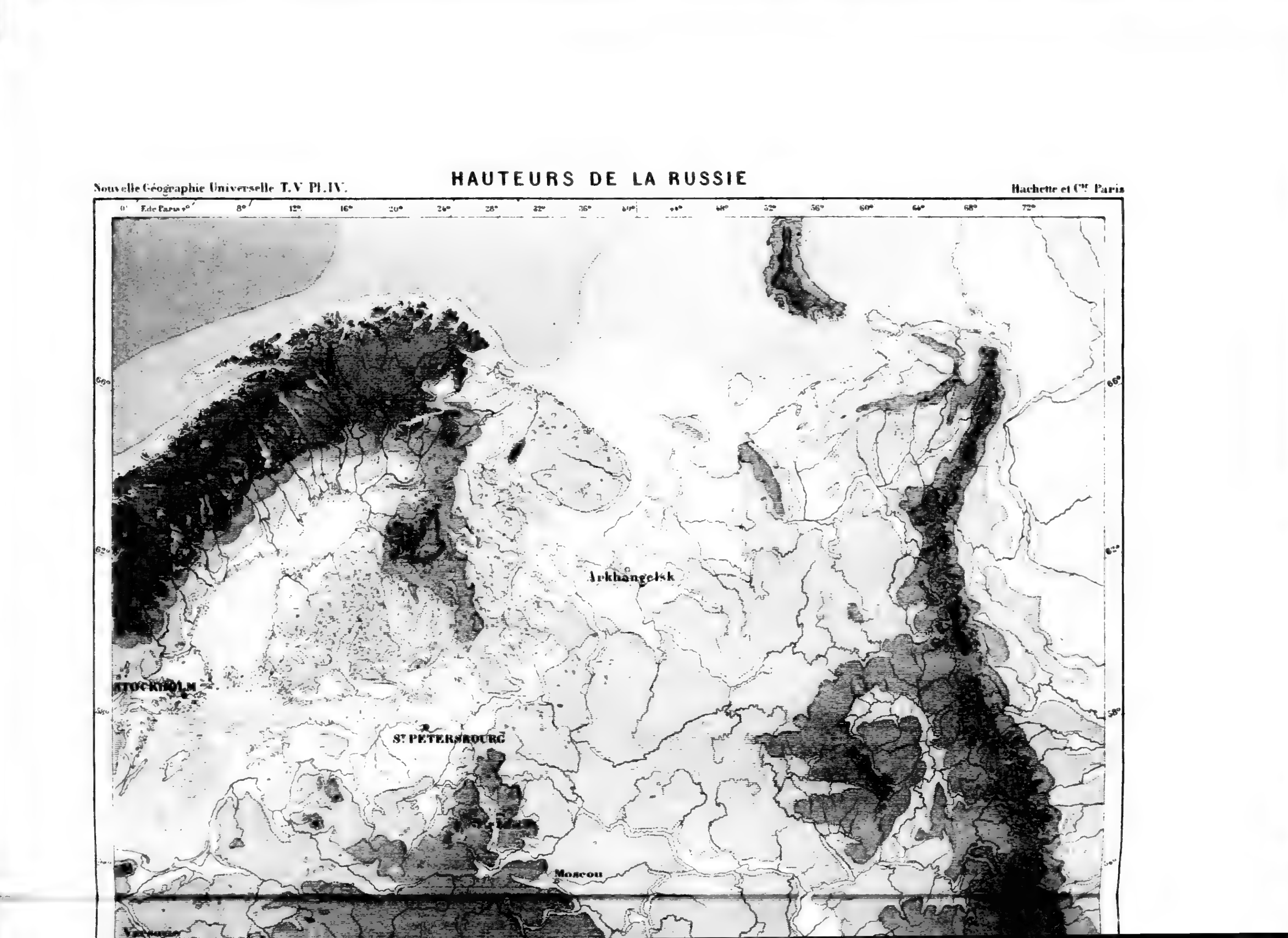
Au point de vue géographique, la Russie contraste singulièrement avec le reste de l'Europe. Elle est une, tandis que les régions occidentales sont diverses. Dans son immense étendue, des rives glacées de la mer Blanche aux steppes de la mer Noire, elle présente une étonnante ressemblance d'aspect. Parmi toutes les parties de la Terre, l'Europe proprement dite, que Strabon qualifiait déjà de « bien membrée », se distingue par le développement de ses rivages, la variété de ses contours, l'importance relative de ses péninsules : la mer y pénètre de toutes parts en golfes profonds, et l'air marin est porté par le moindre vent vers les montagnes de l'intérieur. L'Europe occidentale semble animée, elle s'agite sur la carte : on voit qu'elle doit être habitée par des peuples eux-mêmes pleins de vie et se renouvelant incessamment, grâce aux échanges continuels de péninsule à péninsule et d'un versant maritime à l'autre. L'Europe orientale, c'est-à-dire la Russie, est au contraire un quadrilatère irrégulier, de formes lourdes, plus massif que l'Asie par l'ensemble de ses contours, et le contraste n'existe pas seulement dans les lignes extérieures, l'opposition se retrouve aussi dans le relief entier du pays. A l'ouest de la Russie, le continent offre une étonnante variété de hautes terres, de montagnes, de coteaux, de vallées et de plaines; il dresse un faîte bien marqué dans le tronc principal et dans chacune des péninsules et des îles; des versants nettement modelés s'inclinent vers chaque mer. En comparaison de ces contrées au relief accidenté, la Russie paraît être une grande plaine : elle a pourtant des plateaux, des élévations de quelques centaines de mètres, mais

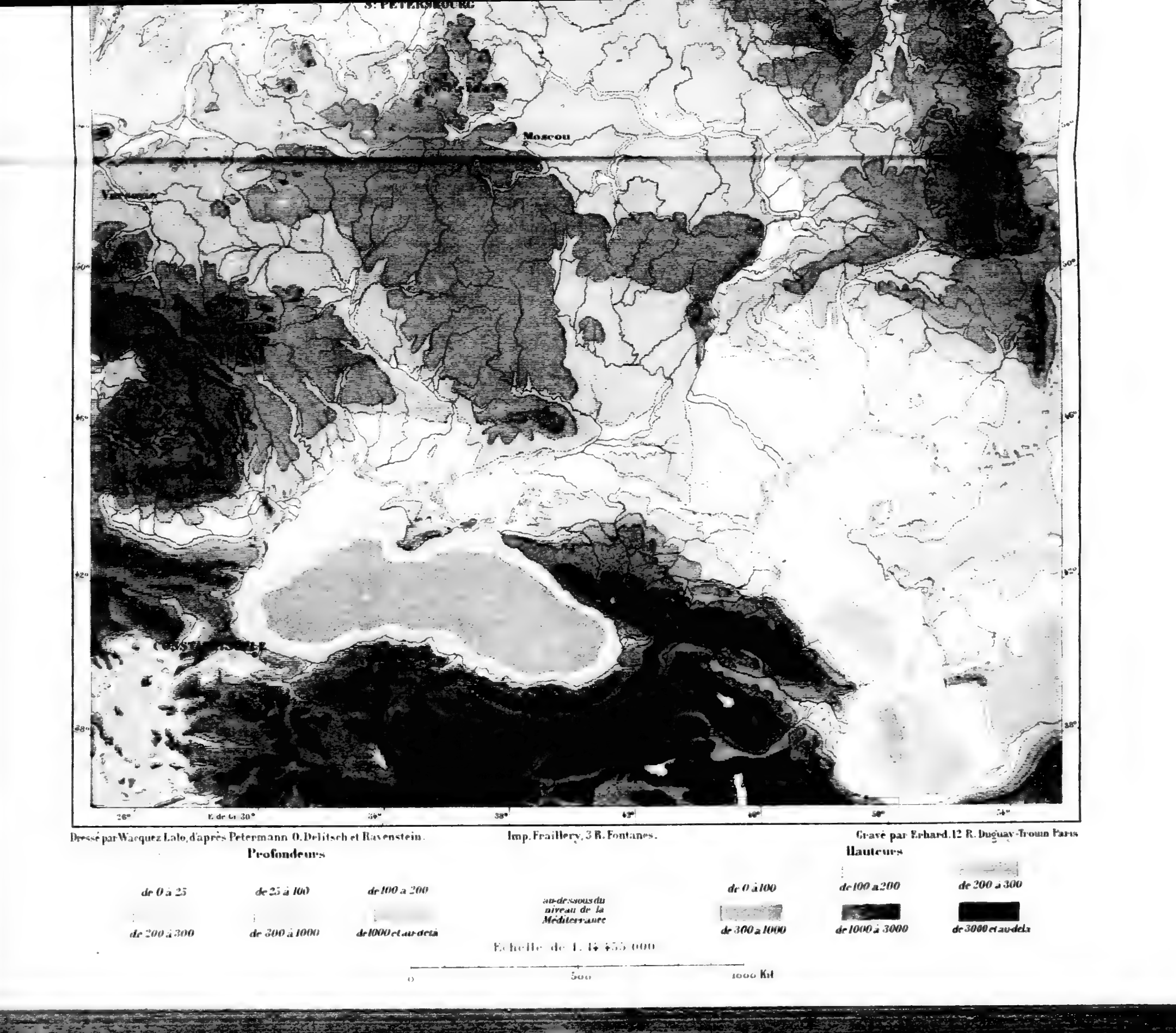
[1] Le nom français de ce fleuve étant exactement celui que lui donnent les Russes, il paraît convenable de lui laisser aussi le genre qui lui appartient.

ne
r-
eu
st
le
e,
es
Le
as
té
it
i-
s.
ec
nt
ne
ce
e,
e-
re
et
é-
n
et
e
-
s
-
-
t
e
-
t
s
-
s
-

HAUTEURS DE LA RUSSIE

Hachette et Cie Paris





St PETERSBOURG
Moscou
Varsovie
CONSTANTINOPLE
26°
E. de Gr. 30°
34°
38°
42°
46°
50°
54°
Dressé par Wacquez Lalo, d'après Petermann, O. Delitsch et Ravenstein.
Imp. Fraillery, 3 R. Fontanes.
Gravé par Erhard, 12 R. Duguay-Trouin Paris
Profondeurs
de 0 à 25
de 25 à 100
de 100 à 200
de 200 à 300
de 300 à 1000
de 1000 et au-delà
au-dessous du niveau de la Méditerranée
Hauteurs
de 0 à 100
de 100 à 200
de 200 à 300
de 300 à 1000
de 1000 à 3000
de 3000 et au-delà
0
500
1000 Kil

ces hauteurs interrompent à peine l'uniformité des vastes étendues : on pourrait traverser la Russie d'une mer à l'autre mer sans quitter les campagnes basses, aussi unies en apparence que la surface de l'Océan.

A l'est et au sud-est, la Russie d'Europe se confond avec l'Asie et l'on ne sait même d'ordinaire où tracer la limite de séparation. Suivant l'importance qu'ils attribuent à l'un ou à l'autre trait de la surface terrestre, les géographes tracent diversement cette ligne de frontières entre les deux continents. Sans doute, les traces laissées par les anciennes mers désignent comme une limite naturelle bien distincte la dépression ponto-caspienne où coulent les eaux des deux Manîtch[1] et les plaines basses

[1] Aucune méthode de transcription des mots russes en caractères latins n'ayant été jusqu'à maintenant adoptée officiellement ou d'une manière générale, nous avons emprunté celle de M. Dragomanov, qui rend la prononciation de tous les sons pouvant être reproduits par une bouche française et marque par des signes les lettres que la pauvreté de notre alphabet oblige d'employer pour remplacer celles qui nous manquent.

Les caractères russes, Ѣ, Я. Ю, Ё, et même dans le dialecte officiel, E, sont de vraies syllabes, formées par la combinaison du iota avec des voyelles et correspondant en français à *ĭe, ĭa, ĭou, ĭo.* A la fin des syllabes, ce iota est exprimé en russe par Й, que nous reproduisons en français par *y*, qu'il précède ou qu'il suive une autre voyelle. Exemples : Youg, Kiyev, Yelizavetgrad, Yougorskiy. Après l'*a* et l'*o* et dans une même syllabe, l'*y* changeant de son en français, nous le remplaçons par *ĭ*. Exemple : Zaraïsk. Il est à remarquer que les noms de famille russes terminés en *skiy* (féminin *skaya*) diffèrent des noms polonais qui finissent en *ski* (féminin *ska*). Exemples : Joukovskiy, Dembiski.

L'usage s'étant répandu en France de prononcer toutes les lettres des noms étrangers, nous écrivons kourgan, Satin, Simbirsk, qui se prononcent kourgane, Satine, Simebirsk.

Le Г, en français *g*, garde le son dur devant toutes les voyelles. Exemple : Georgyevsk, qui se prononce Gueorguyevsk. Nous le remplaçons par un *v* dans les génitifs où il est ainsi prononcé. Exemple : rouskavo.

La lettre *s* ne doit jamais être prononcée comme un *z*, même entre deux voyelles. Exemple : Kasimov, que l'on prononce Kassimov.

Les lettres В, Ж, Ш, Ц, Ч, Щ, se reproduisent naturellement en français par les consonnes simples, doubles ou multiples, de *v, j, ch, tz, tch, chtch.* Exemples : Volga, Jitomir, Chadrinsk, Tzaritzin, Tchernigov, Chtchigri.

L'Ы, ou *i* dur, qui n'existe pas en français, est signalé par un accent circonflexe. Exemple : Manîtch.

Le X russe (χ grec, *ch* allemand) n'existant pas en français, nous l'exprimons par *kh*. Exemples : Kherson, Kharkov.

La lettre barrée Ł étant déjà employée pour le polonais, nous gardons cette lettre pour le même son russe. Toułа, Łoutzk.

De même qu'en polonais, les consonnes mouillées, — trait particulier de la phonétique slave, le plus difficile à saisir par les Européens occidentaux, — sont exprimées par des accents placés sur la consonne ; mais ce procédé est suivi d'une manière méthodique, ce qui n'est pas le cas dans l'orthographe polonaise. Nous employons aussi l'accent dans les cas où l'orthographe russe fait suivre les consonnes de voyelles combinées avec le iota. Ainsi nous écrivons Kazań, Kichińov, — qu'il faut lire presque comme Kazagne, Kichignov, — Kertċh, Ȯb, Dńepr, Tvéŕ.

Quant aux mots qui, par un long usage, ont acquis leur naturalisation en français, tels que Moscou, Oural, il est convenable de leur laisser l'orthographe sous laquelle ils sont connus.

Enfin les noms allemands des provinces Baltiques, les noms suédois et finlandais de la Finlande, et les noms polonais sont maintenus avec l'orthographe de leurs langues respectives. On a pensé que certains noms grecs du Midi, tels que Theodosia (Feodosia), pouvaient garder l'orthographe classique.

qu'emplissaient autrefois, au sud et à l'est de l'Oural, les eaux des détroits réunissant la Caspienne et l'Aral au golfe de l'Ob; mais durant les âges modernes de la planète le relief du sol a graduellement changé, et maintenant la limite entre l'Europe et l'Asie ne peut être qu'une ligne idéale ou purement conventionnelle. Du côté de l'est, surtout là où s'ouvre la grande brèche entre la Caspienne et les promontoires méridionaux de l'Oural, la Russie est donc un pays sans frontières : elle est encore dans une certaine mesure ce qu'elle était du temps des Grecs, un pays uniforme, se confondant au loin avec les solitudes inconnues. Tant que les évolutions de l'histoire n'ont eu pour théâtre que d'étroits bassins, de petites îles ou des péninsules, aussi longtemps même que l'humanité civilisée eut pour centre la mer Intérieure, la région qui est devenue aujourd'hui la Russie devait rester un monde informe et sans limites. Elle n'a pu enfin acquérir son rôle et préciser peu à peu ses contours que dans les temps modernes, grâce à la prise de possession de tous les rivages de l'ancien Monde par l'influence des peuples civilisés de l'Europe.

L'horizontalité du sol russe n'est pas seulement superficielle, elle est profonde, ainsi que le reconnaît le géologue en étudiant par le forage les couches souterraines. Au lieu de se redresser et de se plisser diversement en formant toutes les variétés de sol qui se répercutent dans les contrastes de la végétation et des cultures, les roches superposées se maintiennent dans leur parallélisme régulier sur des espaces immenses, et par leur décomposition fournissent la même qualité de sol végétal, revêtue des mêmes espèces de plantes. Aux roches de granit ou de gneiss qui forment le tronc continental de la péninsule Scandinave et qui occupent, bien au delà des limites de la Finlande, tout l'espace compris entre la mer Blanche et le bassin de la Neva, succèdent au sud et à l'est, jusque dans le cœur de l'Asie centrale, les roches paléozoïques et carbonifères ; puis les assises du nouveau grès rouge, comprenant ces formations permiennes qui ont tiré leur nom de l'immense gouvernement de Perm, s'étendent vers la base de l'Oural, entre les steppes caspiennes et les bords de la mer Glaciale. Des strates jurassiques longent au sud les étendues permiennes et les recouvrent au milieu en formant un triangle irrégulier qui s'amincit peu à peu, des toundras du Nord aux rives de la Volga. Plus au sud, formations crétacées, tertiaires, modernes, se sont déposées autour d'un plateau de granit qui traverse obliquement la région des steppes méridionales. En comparaison de ces couches presque horizontales, à peine soulevées çà et là en douces ondulations et s'étendant sans changement d'aspect extérieur ou de structure intime sur des espaces de plusieurs cen-



VUE PRISE DANS LES STEPPES DU DNEPR

Dessin de Lancelot, d'après des photographies

taines de mille kilomètres carrés, quelle infinie variété présentent tous les microcosmes de l'Europe occidentale, Tirol et Suisse, Allemagne, France, Italie, Ibérie, Grande-Bretagne! La dépression qui rejoint la mer Noire à la Baltique par le bassin du Dnepr et celui de l'Oder sépare deux mondes géologiques : de chaque côté tout diffère, forme des contours, saillie des reliefs, plissement des stratifications. A l'ouest, le sol raconte des révolutions fréquentes et compliquées; à l'est, il parle de lentes et régulières oscillations. Tandis que l'Europe occidentale se soulevait en montagnes et se déchirait en vallées profondes, les pays du Dnepr et de la Volga maintenaient leur niveau presque immuable au-dessus des eaux marines[1].

Par la partie superficielle du sol, la Russie se divise en deux grandes régions parfaitement distinctes, celle où les glaces mouvantes ont laissé des traces de leur passage et celle où ne se rencontrent ni blocs erratiques, ni argiles glaciaires. La Russie septentrionale, à l'exception des plaines qui s'étendent à la base de l'Oural, se trouvait en entier, pendant la période des glaces, sous l'influence des masses d'eau cristallisée qui, de la Scandinavie et de la Finlande, cheminaient vers l'ouest, le sud et l'est, en s'épanouissant, de l'Écosse à la Pologne et de la Pologne aux rives de la mer de Kara, en un cercle immense de plus de 4000 kilomètres de pourtour. On admettait jadis comme très probable l'hypothèse que les blocs erratiques de cette région avaient été transportés sur la mer par des glaces flottantes, mais cette théorie a dû être définitivement écartée. En effet, nulle part les débris marins n'accompagnent les blocs voyageurs, tandis qu'on trouve, associés à ces terrains de transport, des ossements de mammifères et des coquillages d'eau douce[2]. Pendant l'époque glaciaire, toute la Russie du Nord était un pays semblable aux pentes suédoises du Kjölen, où les glaciers, débordant et reculant tour à tour, s'étendent sur des espaces chaotiques dont les moraines et les rochers sont entremêlés de lacs et de tourbières dans une singulière confusion. Le transport des glaces et des fragments de rochers qui s'y trouvaient se faisait en grande partie par ces lacs en labyrinthe qui recouvraient presque la contrée et dont la plupart ont été depuis changés en terre ferme.

Très semblable à la Russie du nord par les faibles ondulations de son territoire, la Russie du sud en diffère nettement par l'histoire géologique, aussi bien que par la nature du sol et par la flore. Au sud de Touła, de Řazań, de Kazań, on ne rencontre plus de blocs erratiques : ceux que

[1] Archibald Geikie, *Proceedings of the Geographical Society*, 1879, n° VI.
[2] Barbot de Marny, *Gorniy Journal*, Russische Revue, IV, n° 12, 1875.

Murchison[1] croyait avoir vus près de Voronej, dans le bassin du Don, sont considérés par les géologues russes comme des roches d'origine locale, n'ayant point été charriées par les glaces du nord. Là où commencent les « terres noires » du sud, là aussi s'arrêtent les traces des anciens glaciers; une ligne précise sépare les régions basses parsemées de lacs, de marais, de tourbières, de pierres erratiques, et le territoire où depuis de longues périodes géologiques se forme la terre végétale provenant de la décomposition des gazons. Pour la végétation, le contraste est complet entre les deux régions. Dans la Russie septentrionale, l'arbre dominant est le sapin, tandis que sur les « terres noires » du sud la plante caractéristique est une espèce de stipa (*kovîl'*), humble graminée à laquelle s'associent beaucoup d'autres herbes de même aspect. Un grand nombre de végétaux appartenant à l'aire végétale du sud s'arrêtent devant les limites de la région des blocs erratiques comme devant une barrière de feu, bien qu'elles puissent croître parfaitement sous le climat du nord et qu'elles prospèrent dans les jardins autour de Moscou et de Saint-Pétersbourg. La nature spongieuse du sol, qui pourtant s'est asséché en partie depuis la période glaciaire, n'est-elle pas la cause qui a retenu ces plantes méridionales dans leur marche vers le nord[2]?

La région de l'empire russe où se maintinrent longtemps les glaces, c'est-à-dire la Finlande et les plaines limitrophes, est restée couverte de lacs; en maints districts de la contrée, ils sont encore plus nombreux qu'en Suède : le pays asséché ne se compose que d'isthmes et d'étroits promontoires : toutes les cavités et les simples dépressions sont emplies d'eau. C'est dans ce territoire partiellement inondé que se trouvent les lacs d'eau douce les plus vastes, mais non les plus profonds, du continent d'Europe, le Ladoga, l'Onega, le Saïma. En dehors de cette région du nord-ouest, les bassins lacustres se rencontrent encore çà et là; mais, beaucoup moins grands, ils sont pour la plupart déjà changés en tourbières. Depuis la disparition des glaces, les alluvions apportées par les rivières et, d'autre part, les mousses empiétant graduellement sur les eaux ont eu le temps de combler presque toutes les cavités des lacs, d'autant plus facilement que les formations géologiques de ces contrées de la Russie n'ont pas la dureté des granits de la Finlande. Ainsi des mers intérieures, comme celle qui s'étendait autrefois là où se trouvent de nos jours les marais du Pripet, ont peu à peu disparu. On voit partout dans la contrée

[1] Murchison, de Verneuil et Keyserling, *Geology of Russia and the Ural Mountains*.
[2] Ruprecht, *Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, tome VII, 1865.

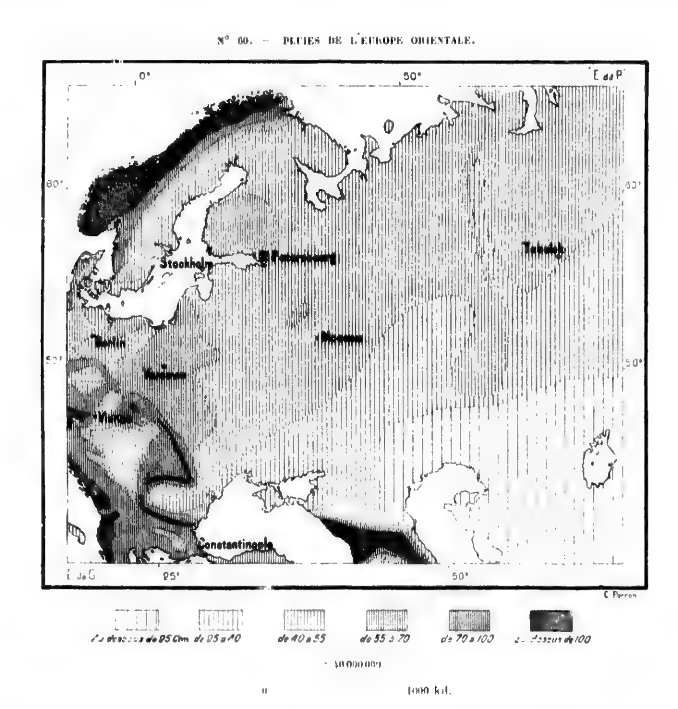
les phénomènes qui témoignent des changements successifs : ici, des lacs sont seulement amoindris par des forêts de roseaux et des rives tourbeuses ; ailleurs, ils ne sont plus indiqués que par des espèces de puits ou « petites fenêtres » (*okochkî*), entourées de mousse ; d'autres lacs changés en tourbe sont déjà envahis sur leurs bords par des prairies ; on voit même des forêts s'avancer peu à peu à la conquête des anciens lacs, par des bouleaux et des pins rabougris qui se risquent sur le sol humide et l'assèchent graduellement.

En proportion de l'amoindrissement et de la disparition des lacs, les fleuves russes ont augmenté d'importance relative dans la géographie de la contrée. A l'exception des rivières de la Finlande, de la Neva et de la Narova, tous les grands cours d'eau du territoire russe ont vidé les anciens lacs de leur bassin et constitué leur individualité fluviale. Grâce à l'étendue des terres qu'ils ont à traverser avant d'atteindre la mer, ces fleuves, grossis d'une multitude d'affluents, roulent une masse liquide considérable, et cette masse paraît d'autant plus forte que le courant en est moins rapide : partout où l'inclinaison du sol est très faible, l'eau s'étale largement dans son lit. La Russie a des fleuves énormes, notamment la Volga, qui dépasse en longueur tous les autres cours d'eau de l'Europe : mais il n'est pas exact de dire, comme on le répète souvent, que la Volga l'emporte aussi par l'abondance de son débit : à cet égard, elle le cède au Danube, qu'alimentent les Alpes, la Forêt Noire, les monts de la Bohême et les Carpates. Les pluies sont beaucoup moins abondantes en Russie que dans l'Europe occidentale, baignée de tous les côtés par les eaux de la mer ; en moyenne, elles ne peuvent être évaluées à plus d'un demi-mètre de hauteur totale pendant toute l'année, et, dans leur cours inférieur, les fleuves qui descendent vers la mer Noire, la mer d'Azov, la Caspienne, traversent des régions au sol aride, très faiblement arrosé, sans arbres, exposé à toutes les ardeurs du soleil et aux fureurs des vents : l'évaporation est très forte dans ces contrées, et mainte rivière y est bue complètement par le sol et par l'air avant d'atteindre le lit du fleuve qui devrait l'emporter. Dix fois grande comme la France, la Russie n'a probablement pas un volume d'eau courante trois fois plus considérable. Encore l'eau du plus long de ses fleuves, la Volga, va-t-elle se perdre dans le bassin de la Caspienne, où elle s'évapore en entier, sans exhausser le niveau de cette mer intérieure, depuis longtemps distincte de l'Océan.

Les grands cours d'eau de la Russie, prenant tous leur origine en des contrées d'une faible élévation au-dessus du niveau de la mer, ne sont point séparés les uns des autres par des faîtes difficiles à franchir : les véritables obstacles dans les étendues de la Russie n'étaient pas les

saillies de partage, mais bien les marécages, les tourbières, les grandes forêts, les vastes solitudes; les fleuves eux-mêmes, tout en facilitant les communications de l'amont à l'aval, ont arrêté fréquemment les in··sions de guerre et les relations pacifiques du commerce de l'une à l'autre rive, tandis qu'entre les bassins fluviaux les voyages et les échanges se faisaient sans peine. D'ailleurs, la plupart des fleuves de la Russie, et, parmi eux,

N° 60. — PLUIES DE L'EUROPE ORIENTALE.



la Volga, enchevêtrent leurs sources en un vaste labyrinthe, ils s'unissent par des marécages où des barques pourraient passer pendant les saisons pluvieuses; par l'intermédiaire des nombreux affluents de chaque cours d'eau, il est facile d'obtenir des lignes de navigation presque continues entre les mers qui baignent la Russie : déjà Pierre le Grand a pu ouvrir aux bateaux de la Neva le chemin de la Caspienne. Mais aussi longtemps que ces canaux n'existaient pas et que de bonnes routes de commerce, contournant les marécages et traversant les forêts, n'avaient pas, pour ainsi dire, aplani le sol dans tous les sens, les seuils ou « portages » entre les

cours navigables des rivières étaient les chemins naturels pour les expéditions de guerre ou de commerce. De même qu'aujourd'hui dans les plaines rocheuses de la Nouvelle-Bretagne et dans les llanos de l'Amérique du Sud, les portages ou *voloks* étaient les lieux du passage accoutumé, et c'est là que les tribus en marche avaient à porter leurs embarcations pour les remettre à flot. C'est ainsi que les faîtes de partage, malgré leur faible importance comme relief, avaient pris un rôle historique considérable; ils étaient choisis naturellement comme limites entre les populations qui peuplaient les terres de chaque versant. Toute la région du nord-est de la Russie, jadis tributaire de la république de Novgorod, portait le nom de *Zavolotzkaya Tchoud'* ou de « Pays des Tchoudes au delà des Portages ». Encore de nos jours, les portages sont des endroits sacrés, de même que certains cols des Pyrénées, et sur plusieurs d'entre eux les passants sont tenus de jeter en amas des branches, des herbes ou des pierres[1].

Une par l'aspect de ses grandes plaines, par la régularité de ses formations géologiques, par l'immense étendue de ses bassins fluviaux, la Russie est une également par son climat : du nord au sud et du sud au nord, les ondulations atmosphériques se propagent rapidement sans rencontrer d'obstacles. Quand soufflent les âpres vents polaires, ils traversent toute la Russie et soulèvent dans la mer Noire ces terribles tempêtes qui lui ont valu son premier nom de mer « inhospitalière »; quand les courants équatoriaux dominent, leur influence se fait sentir jusqu'aux pieds de l'Oural et sur les bords des mers arctiques. Sans doute les différences du climat sont très considérables du nord au sud, car sans les îles de l'océan Glacial et sans les régions du Caucase, la Russie s'étend sur une partie de la rondeur planétaire mesurée par 26 degrés de latitude; d'une extrémité à l'autre de cet immense territoire, la différence normale du climat est tellement grande que la température moyenne de l'été (+ 2°) sur les rivages septentrionaux, à la porte de Kara, est inférieure à la température moyenne de l'hiver (+ 2° 25') sur les rivages de la mer Noire, à Sevastopol. Toutefois de la zone glaciale à la zone tempérée la transition se fait d'une manière insensible, et de même que les ondes liquides se développent avec une grande régularité sur un fond de mer sans ressauts, de même les vagues aériennes traversent la Russie dans toutes les directions, sans se détourner en remous.

Par l'ensemble de son régime, le climat de la Russie, comparé à celui de l'Europe maritime, est essentiellement continental, c'est-à-dire extrême

[1] Maximov. *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1876, n° 5

en toute saison : pour les froids de l'hiver, pour les ardeurs de l'été, la Russie est déjà territoire asiatique. Moscou, la ville centrale de la Russie d'Europe, est à peu près sous la même latitude que Copenhague et qu'Édimbourg ; mais la moyenne de la température hivernale, qui est

N° 61. — LIGNES DES TEMPÉRATURES MOYENNES D'ÉTÉ ET D'HIVER EN RUSSIE.

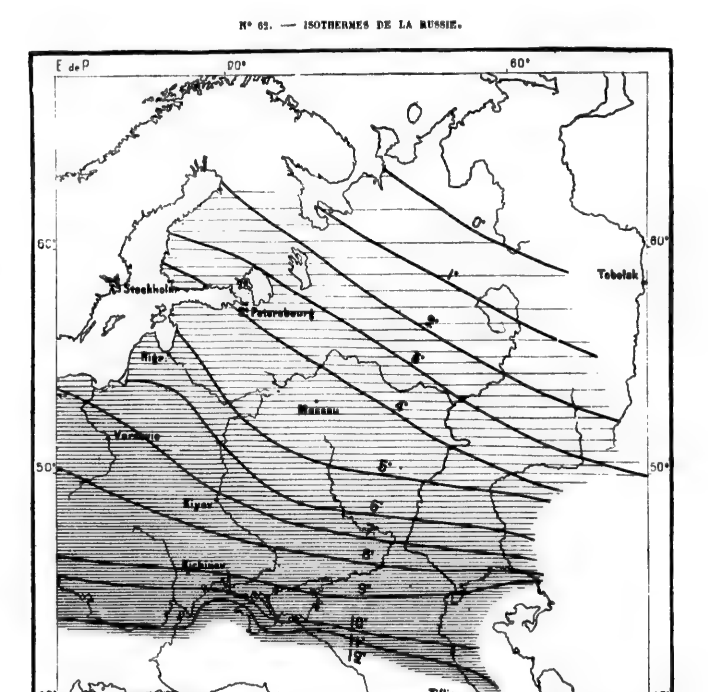
1 : 30.000.000

Isothères — Isochimènes

de 2° 8′ dans la capitale de l'Écosse et de — 0° 5′ dans celle du Danemark, n'est plus à Moscou qu'à 10 degrés au-dessous du point de glace. En revanche, la température estivale, qui n'est pas même de 15 degrés à Édimbourg et qui dépasse 17 degrés à Copenhague, atteint presque 18 degrés à Moscou ; quant aux écarts mensuels et journaliers entre le froid de l'hiver et le chaud de l'été, ils sont encore beaucoup plus considérables. Mais, en ramenant toutes les oscillations à la moyenne générale

de l'année, le climat de Moscou, aussi bien que de toute la Russie, est de 4 à 5 degrés plus froid que celui des contrées de l'Europe occidentale situées sous la même latitude : tandis que les régions océaniques du continent, l'Ibérie, la France, les Iles Britanniques, se trouvent surtout sous l'influence des vents d'ouest et du sud-ouest, qui sont les contre-courants

N° 62. — ISOTHERMES DE LA RUSSIE.



des alizés, la Russie est plus soumise à l'action des vents polaires. Quand, dans le langage ordinaire, les Occidentaux désignent la Russie du nom de « pays du Nord », quoiqu'elle occupe la partie orientale du continent, cette expression n'est pas complètement erronée, puisque les conditions du climat déplacent la Russie, pour ainsi dire, de plusieurs degrés dans la direction du pôle. Le mois de janvier d'Odessa et de Taganrog a la même

température que celui de Christiania, à près de 1500 kilomètres plus au nord[1].

La végétation que l'on observe en traversant le territoire russe dans le sens du méridien rend le climat visible et en limite les zones. Au nord, sur les rivages de l'océan Glacial, s'étendent des marécages, des terres nues, où ne croissent que la mousse des rennes, des lichens, de faibles arbrisseaux, moins hauts que les herbes d'une prairie : cette zone est celle de la *toundra*, la vaste plaine humide. Au sud de la toundra commence la région des forêts basses : les bouleaux, les mélèzes, les sapins argentés y croissent assez vigoureusement pour mériter le nom d'arbres. Plus au sud encore, les forêts couvrent presque toute la contrée et sont formées de troncs superbes, surtout de bouleaux et de conifères d'essences diverses : la culture s'essaie çà et là dans les clairières. La région des forêts à feuilles caduques, comprenant la plus grande partie de la Russie centrale, est celle de l'agriculture la plus active, celle où l'on moissonne le seigle, le lin, le chanvre, les principales denrées de la Russie. Les « terres noires », qui occupent une large bande du territoire, de la vallée du Dnepr à la base de l'Oural, sont le pays du froment, des arbres fruitiers, des hautes herbes, tandis qu'au sud des steppes, les bas-fonds des vallées, le littoral de la mer Noire, la Bessarabie et la Crimée forment une dernière zone, celle du maïs et de la vigne. Le contraste est brusque entre la steppe et la forêt; mais partout ailleurs l'aspect général du pays est d'une grande uniformité, surtout en hiver, quand les champs de neige s'étendent à perte de vue, quand les branchages presque noirs des sapins ploient sous les masses pyramidales de neige qu'ils ont à porter et que les rameaux délicats des bouleaux sont tout mouchetés de blanc. Même en été, et loin des grandes forêts, la campagne cultivée garde son aspect monotone : elle ne semble former qu'un seul et même champ se prolongeant à l'infini : on n'y voit qu'en de rares endroits les haies vives, les bouquets de verdure, les

[1] Températures moyennes en diverses villes de la Russie :

	Latitude.	Longitude.	Mois le plus chaud.		Mois le plus froid.		Moyenne annuelle.
Arkhangelsk . . .	64° 32′	40° 33′ Gr.	Juillet	16° 78	Janvier	— 13° 41	0° 38
Helsingfors. . . .	60° 10′	24° 58′	»	17° 11	»	— 7° 21	4° 02
Saint-Pétersbourg .	59° 50′	30° 19′	»	17° 33	»	— 8° 97	3° 75
Dorpat.	58° 23′	26° 43′	»	17° 59	»	— 8° 22	4° 24
Kostroma.	57° 46′	40° 56′	»	19° 54	»	— 13° 65	3° 25
Yekaterinenbourg .	56° 49′	60° 35′	»	17° 36	»	— 16° 34	0° 43
Kazañ.	55° 48′	49° 26′	»	20° 32	»	— 13° 59	2° 89
Lougañ.	48° 35′	39° 10′	»	23° 11	»	— 9° 05	7° 72
Odessa.	46° 28′	23° 46′	»	22° 63	»	— 4° 93	9° 11

(Wild, *Die Temperaturverhältnisse des Russischen Reiches.*)

fermes isolées avec leurs ombrages et leur jardin. Le voyageur dévore l'espace dans sa voiture attelée de chevaux rapides, mais autour de lui le paysage ne change point. Seulement, de loin en loin, apparaissent à l'horizon les coupoles des églises peintes aux croix dorées.

Des changements séculaires ne peuvent manquer de se produire dans les limites respectives des zones de végétation : les traces de l'époque glaciaire sont encore assez visibles pour témoigner des oscillations du climat. Toutefois, pendant la période historique, ces phénomènes doivent avoir été bien minimes. Il est certain que, depuis le seizième siècle, le climat n'a point changé dans les provinces Baltiques, et l'on peut en inférer qu'il s'est maintenu également sans grandes modifications dans les autres provinces de la Russie. Sur la Düna[1], le jour moyen de la débâcle pendant quarante années du seizième siècle était le 9 avril ; pendant quatre-vingt-onze années du dix-huitième siècle, il a été le 7 du même mois, et le 8 pendant cinquante-quatre années du dix-neuvième siècle. De même, les dates de la débâcle de la Dvina à Arkhangelsk, et du Dńepr à Kiyev, sont restées presque identiquement les mêmes[2]. Les changements de climat qui ont eu lieu depuis l'établissement de l'homme dans la contrée sont dus non à la nature, mais aux habitants : ce sont eux qui, en abattant les forêts en tant de régions de la Russie, ont desséché le sol, tari les sources, donné plus de violence aux vents, rendu les froids et les chaleurs plus difficiles à supporter.

Réunie à l'Asie, grâce à l'assèchement d'anciennes mers, et participant au climat du continent oriental, la Russie d'Europe est asiatique à bien des égards, de même que la Sibérie est partiellement européenne. Ainsi pour la flore, Ševertzov trouve que la limite de l'Europe n'est ni à l'Oural, ni même à la vallée de l'Ob, mais à celle du Yeniseï. Les aires occupées par les diverses espèces d'animaux empiètent de la même manière sur les limites naturelles des continents. Enfin les populations s'entremêlent et se pénètrent réciproquement de l'Europe à l'Asie. Quelles que soient leur origine et leur provenance premières, les Slaves Aryens de divers dialectes qui occupent en masses compactes la plus grande partie de la Russie

[1] Suivant l'exemple que nous donne M. Alfred Rambaud dans l'*Histoire de la Russie*, nous employons la forme allemande, Düna, pour désigner le fleuve qui passe à Dünaburg et va se jeter dans la mer à Dünamünde après avoir traversé la ville de Riga, allemande par son histoire. Le nom de Dvina, qui d'ailleurs est le même, est réservé pour la Severnaya Dvina, ou Dvina du Nord.

[2] Woyeikov, *Meteorologie in Russland*, Russische Revue, IV, n° 8.

représentent l'élément européen ; mais que de races asiatiques du Nord par l'aspect, les mœurs et le langage, vivent encore sur le territoire russe, soit isolées, soit parsemées en peuplades et en familles au milieu des Slaves ! Tandis que ceux-ci, appuyés sur les Européens de l'ouest, dont aucun obstacle ne les sépare, entre la mer Baltique et les Carpates, se groupaient solidement en race maîtresse dans toute la Russie centrale, les tribus d'Asie ont pénétré surtout par les brèches septentrionales de l'Oural et par le large espace ouvert entre ces monts et les rivages de la Caspienne. Au nord, les Samoyèdes, les Zîranes, les Lapons, suivant les plaines voisines de l'océan Glacial, peuplent à eux seuls de vastes étendues, et les derniers ont pénétré jusque dans le cœur de la Scandinavie. Au sud, les hordes asiatiques ont pu continuer leur route en Europe à travers les steppes riveraines de la Caspienne et de la mer Noire, et souvent elles ont été assez nombreuses et assez puissantes pour séparer complètement les Slaves de toute communication avec la Méditerranée. La Russie était alors menacée de devenir ethnographiquement une simple dépendance du continent d'Asie. Deux fois elle disparut de l'histoire, une première fois après la ruine de l'empire d'Occident, une deuxième fois après l'invasion des Tartares : ces populations asiatiques, se ruant sur l'Europe, avaient rompu le lien qui rattachait les plaines du Dnepr et de la Volga aux régions occidentales du continent. Chaque fois il fallut pour ainsi dire faire une découverte nouvelle de la Russie. Les Génois retrouvèrent les chemins de la mer Noire et rebâtirent en Crimée et sur les bords de la mer d'Azov et du Don les villes des anciens Grecs, et plus tard, sur les côtes du Nord, les navigateurs anglais, Chancellor, Burrough, Jenkinson, relièrent directement la Moscovie à l'Europe occidentale par la mer Blanche et la mer de Norvège.

La carte ethnographique de la Russie, surtout dans sa partie orientale, garde les traces nombreuses des révolutions qui se sont accomplies dans la distribution des races jusqu'à l'époque où les Grands Russiens ont fini par acquérir la prépondérance. Presque immédiatement à l'est du confluent de la Volga et de l'Oka sont éparses en îles plus ou moins grandes des populations non slaves, ouralo-finnoises vers le nord, mongolo-turques vers le sud. A l'occident de la Russie, d'autres Finnois, au nord les Tavastes et les Karéliens, au sud les Ehstes et les Ingres, occupent le littoral du golfe même où s'est fondée la capitale de l'empire. Au sud des Ehstes s'étend le domaine d'une autre nationalité, aryenne et parente des Slaves, et néanmoins bien distincte, celle des Letto-Lithuaniens. Enfin, au sud, des Tartares peuplent en partie la Crimée, tandis que des

Roumains, Daces latinisés, occupent la partie sud-occidentale de la Russie, entre le Prout et le Dńestr, sur les deux bords de ce fleuve dans sa partie inférieure, et même en certains endroits jusqu'au Boug. En outre, des Juifs ont établi leurs colonies de commerce dans toutes les villes occidentales du pays. Latham donne à la Russie le nom d'Empire des Quarante-quatre peuples[1] !

Cependant toute la région centrale, comprise entre les bords de la Volga et de l'Oka, les grands lacs au nord, la mer Noire au sud, est peuplée de Slaves, qui s'avancent à l'ouest en une masse compacte, entre les Letto-Lithuaniens du Ńeman et les Roumains du Prout, bien au delà des frontières de l'empire. Ceux des Slaves qui forment la famille russe et qui sont de beaucoup les plus nombreux, se partagent à leur tour en trois groupes qui peuvent être considérés comme des nationalités distinctes : les Russes Blancs, habitants des plaines couvertes de forêts qui s'étendent de la rive gauche de la Düna aux marais du Pripet ; les Petits Russiens ou Oukraïniens, qui occupent l'énorme territoire compris entre le Donetz en Russie, le San en Galicie et les sources de la Tisza dans l'État des Magyars ; les Grands Russiens ou Moscovites, qui peuplent le reste de la Russie, principalement toute la région du centre. Cette diversité du monde russe n'est-elle pas constatée dans le titre même des tzars, « autocrates de toutes les Russies » ?

Les deux nationalités russes occidentales se rattachent à une nationalité sœur, également slave, aux Polonais, avec lesquels, pendant une grande partie de leur histoire, elles n'ont formé qu'un seul État. Les nombreuses îles de Polonais que l'on voit entre le Narev et le Dńepr, compensant, pour ainsi dire, les îlots d'Allemands qui se rencontrent dans la Pologne elle-même, sont les traces évidentes de cette ancienne union politique de la Pologne avec la Russie Blanche et la Petite Russie, toutes également annexées maintenant à l'empire grand-russien.

Des patriotes polonais, vaincus par la force sur les champs de bataille, ont voulu prendre une revanche ethnologique en expulsant leurs vainqueurs du monde des Slaves et même de celui des Aryens ; pour eux et pour leurs amis enthousiastes de l'Occident, les deux nationalités occidentales russes ou ruthènes ne sont que des variations provinciales de la souche polonaise, tandis que les Moscovites sont des Mongols, des Tartares, des Finnois, masqués sous un nom d'emprunt : ils auraient commencé depuis le douzième siècle à parler une langue qui n'est point la leur, et se

[1] *Russia and Turkey* ; Deutsche Rundschau, n° 9, 1879.

seraient emparés du nom de Russes par ordre de Catherine II, volant pour ainsi dire une place parmi les peuples de l'Europe. Les recherches historiques et ethnographiques récentes prouvent que les deux affirmations sont également erronées. Les Petits Russiens sont bien des Slaves, distincts à la fois des Grands Russiens et des Polonais par leur langue, leurs chants, tous leurs monuments nationaux[1]. Quant aux Blancs-Russiens, la majorité des linguistes classent leur langue parmi les sous-espèces du grand-russien[2]; cependant quelques traits phonétiques rapprochent cet idiome du polonais et par son dictionnaire il se rattache au petit-russien : la vraie place de cette langue parmi ses sœurs reste encore indécise. Pour ce qui est de la différence prétendue qui aurait existé entre la Russie et la Moscovie, le témoignage authentique des monnaies, diplômes et autres documents constate que les Moscovites n'ont jamais cessé de s'appeler et d'être appelés Russes ou Roussines, ou, suivant l'une des transcriptions latines, Ruthènes, nom plus spécialement réservé maintenant aux Roussines de la Galicie autrichienne. D'ailleurs, le nom de Moscovites, que l'on donne fréquemment aux Russes et que l'on employait surtout dans une acception hostile, aussi bien à l'ouest du Ńeman qu'au sud des Balkans, n'a qu'une valeur purement conventionnelle : historiquement il est inexact, même pour les Grands Russiens, car ceux-ci existaient déjà en corps de nation avant que Moscou ne fût fondée, en 1147, et surtout avant que la puissance politique des princes de la Grande Russie ne fit connaître à l'Europe le « royaume Moscovite[3] ». Mais ce serait bien à tort que les Grands Russiens voudraient prétendre à la pureté de leur race aryenne et revendiquer l'hégémonie précisément à cause d'une sorte de droit d'aînesse dans la famille slave. Ce qu'il y a de sérieux dans la question soulevée par les patriotes polonais, c'est que la nationalité grande-russienne s'est formée du mélange des colons slaves, venus de l'ouest et du sud-ouest, avec diverses tribus finnoises, mongoles, turques. La tradition conservée par Nestor cite les Radimitchi et les Vatitchi parmi les colonisateurs slaves de la contrée qui devait être la Moscovie, et, par une étrange coïncidence, c'est de la Pologne même que seraient venus ces immigrants. Puis se succédèrent les colons de Novgorod, les Sĺoveni de Nestor, ceux des bords de la Dūna, du Dńepr, du Dńestr, c'est-à-dire de la Russie Blanche et de la Petite Russie.

[1] Alf. Rambaud, *Histoire de la Russie; — La Russie épique; — La Petite Russie dans les traditions et l'art populaire*, Revue politique et littéraire, déc. 1876, — Hovelaque, *Linguistique*.

[2] Hovelaque, *Linguistique;* — Dahl, *Dictionnaire explicatif de la langue populaire grande-russienne* (en russe); — Jitetzkiy, *Essai de l'histoire phonétique du petit-russien* (en russe).

[3] Alfred Rambaud, *Histoire de Russie;* — Kostomarov, *Les deux nationalités russes* (en russe).

Les annales racontent cette colonisation, dont témoignent aussi les noms de villes anciennes, dans la Moscovie centrale, qui sont de simples répétitions de noms oukraïniens ou galiciens : Pereyaslavl, Peremichl (Przemyszl), Zvenigorod, Galitch. D'ailleurs, les ethnologistes moscovites n'ont jamais nié l'origine mixte de la race dominante de l'empire et en de curieux mémoires[1] ils ont traité cette importante question, qu'il importe d'étudier dans tous ses détails. D'ailleurs, ce sont peut-être tous ces croisements qui font la force de la race!

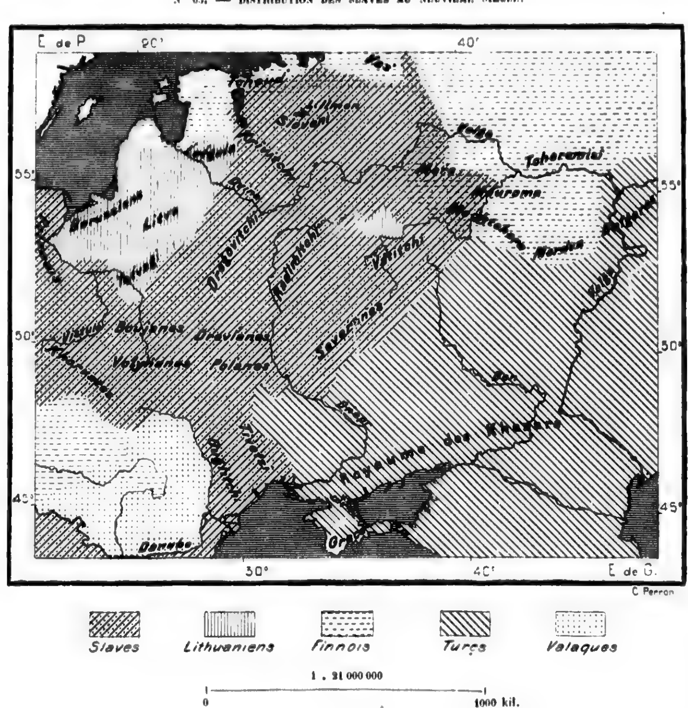
Dans la lutte séculaire qui constitue leur histoire, les populations slaves, devenues les Russes de nos jours, se sont assimilé les éléments étrangers précisément à cause de leur prépondérance; elles ont gagné peu à peu sur les peuples indigènes, mais en se mêlant avec eux, en prenant de leurs traits physiques et de leurs usages, en admettant même un petit nombre de leurs mots dans la langue nationale. Il est certain que le type russe, surtout dans le voisinage des tribus finnoises, n'est point celui des autres Slaves et qu'il diffère singulièrement de celui des Danubiens et des Illyriens parlant des langues de même origine. On rencontre fréquemment des Russes ayant la face aplatie et les pommettes saillantes du Finnois; les femmes surtout ont gardé cet indice du mélange des races. Dans le midi, d'autres croisements ont fourni un type différent. Là ce sont les populations asiatiques venues à l'époque de la migration des peuples, puis les Mongols et les Turcs, dits Tartares, qui, en se mêlant diversement avec les Slaves, tantôt comme vaincus, tantôt comme vainqueurs, tour à tour prenant les femmes du pays et forcés de livrer les leurs, ont uni leur sang à celui des Slaves. Un grand nombre de familles nobles de la Russie sont issues de seigneurs tartares et mongols qui ont accepté le baptême pour garder le pouvoir. Les Cosaques Zaporogues, de même que ceux du Don, de la Volga, de l'Oural, avaient l'habitude d'enlever des femmes tartares dans leurs expéditions, et c'est ainsi que par les victoires mêmes des Slaves s'altérait la pureté de leur sang. D'ailleurs, comment n'y aurait-il pas eu mélange? Aux origines de l'histoire écrite, c'est-à-dire il y a neuf siècles environ, les populations slavonnes, plus puissantes dans l'Europe centrale qu'elles ne le sont aujourd'hui, étaient en revanche beaucoup moins nombreuses dans les plaines orientales : elles n'occupaient qu'un cinquième du territoire actuel de la Russie, et tout le reste du pays appartenait aux Lithuaniens, aux Finnois et à diverses tribus errantes ou fixées, venues des steppes de l'Asie. Et de nos jours quel changement! Les

[1] Yechevskiy; — Kavelin; — Korsakov, etc

Russes et autres Slaves peuplent les quatre cinquièmes de l'empire et débordent au loin, en Sibérie, au Turkestan, dans les vallées du Caucase. De pareilles annexions ethnographiques ont-elles pu se faire en neuf cents années sans que les nouveaux venus se soient intimement mélangés avec les anciens habitants de la contrée?

A l'époque hellénique, toutes les populations des plaines qui sont deve-

N° 63. — DISTRIBUTION DES SLAVES AU NEUVIÈME SIÈCLE.



nues la Russie étaient confondues sous le nom de Scythes et de Sarmates. Parmi ces indigènes, quels étaient ceux dont les descendants sont les Slaves, c'est-à-dire les « Hommes qui parlent »? En remontant aussi loin dans l'histoire qu'il est possible de le faire avec les rares documents laissés par les écrivains grecs, Ossolinski, Šafařik et Wocel ont retrouvé la première patrie des Slaves dans la Volînie et dans la Russie Blanche. C'est encore là, pense-t-on, que le sang slave est le moins mêlé; la stérilité du sol et les

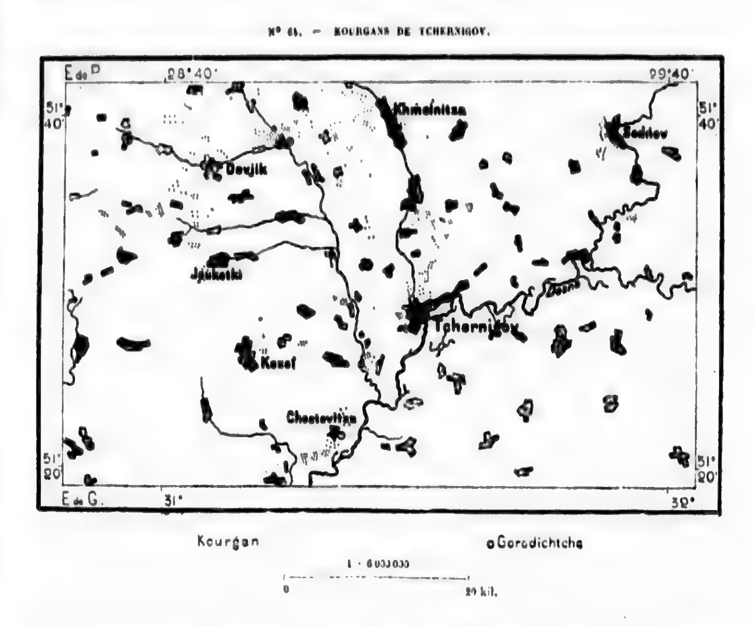


TCHORNA MOGILA. — KOURGAN PRÈS DE TCHERNIGOV

Dessin de Taylor, d'après une gravure russe.

marécages nombreux ont détourné les conquérants, soit au nord, soit au sud de cette région. Il n'y a d'ailleurs rien d'improbable dans l'opinion des savants qui voient aussi les ancêtres des Russes dans certains peuples de la Scythie méridionale[1]. Les ossements humains que l'on a trouvés sous les anciens tombeaux ou kourgans (*kourgani*) et sous les emplacements des camps fortifiés (*gorodichtcha*), dans les gouvernements de Tchernigov, de Kiyev, de Pskov, de Novgorod, de Pétersbourg même, sont accompagnés d'objets indiquant une civilisation rudimentaire, que l'on croit

N° 61. — KOURGANS DE TCHERNIGOV.



appartenir, d'après la forme du crâne, à la race slave. Les vieilles pratiques de l'ensevelissement persistèrent dans ces contrées jusqu'au dixième et au onzième siècle, ainsi que le prouvent des monnaies byzantines trouvées dans les kourgans, où le guerrier repose avec ses armes, où la femme est encore ornée de ses parures. Parfois les funérailles étaient accompagnées de sacrifices d'animaux domestiques, ou même d'hommes et de femmes. Une grande sépulture enfermait les restes d'un bûcher de plus de 30 mètres de tour, où se rencontraient pêle-mêle des os calcinés

[1] Voir surtout Zabelin, *Histoire de la vie russe* (en russe).

d'êtres humains, de chevaux, d'oiseaux, de poissons, des armes, des outils, des bijoux. Le chef n'avait voulu se rendre dans l'autre monde que dans l'attirail de sa pompe, avec sa femme et ses courtisans, ses trésors et ses mets préparés pour un riche festin. Une de ces vastes tombelles est la Tchorna Mogiła, explorée par Samokvasov[1].

Lorsque les Slaves orientaux commencent à émerger des ténèbres du moyen âge, vers la fin du neuvième siècle, ils occupent toute la région du partage des eaux et des hauts affluents, entre les bassins de la Volga, du Vołkhov, de la Dūna, du Ńeman, de la Vistule, du Dńestr, et presque tout le bassin du Dńepr. En dehors de cette vaste étendue se montrent çà et là des îles et des archipels de population russe dans les bassins de la mer d'Azov et de la Caspienne, notamment à l'embouchure de la Koubań, où s'était établie la colonie des Russes Tmoutarakań, fameuse dans les traditions primitives de la nation. Ces tribus slaves offraient déjà les éléments d'une nationalité puissante, et c'est précisément alors qu'elles prennent définitivement dans l'histoire le nom de Russes.

On a beaucoup discuté sur l'origine de cette appellation, que les annalistes ont rattachée à l'histoire de la dynastie. D'après la tradition incorporée dans les annales de Nestor, et longtemps enseignée comme une indiscutable vérité, les Slaves de Novgorod et leurs voisins envoyèrent une ambassade « d'au delà de la mer » chez les Varègues ou Variagues (Vaŕagi) Russes « pour les inviter à venir régner dans leur pays »; Rurik et ses deux frères Sineous et Trouvor accédèrent à cette invitation et vinrent, en 852 ou 862, s'établir avec « toute leur tribu russe » à Novgorod, à Izborsk près du lac de Pskov et aux bords du Lac Blanc ou Belo-Ozero. Le successeur de Rurik, Oleg, personnage mystérieux dont la parenté avec Rurik n'est pas clairement définie, mais que la légende transforme en une sorte de demi-dieu, porta le siège de l'empire à Kiyev et en même temps le nom de Russes et de Russie. Quels étaient ces Varègues Russes auxquels la tradition donne cette influence décisive sur la formation de la grande nationalité slave? Au seizième siècle, on cherchait leur patrie au sud de la mer Baltique, chez les Lithuaniens-Prussiens, que l'on prétendait alors être de race impériale romaine, à cause de leur nom *Latvini*, transformé en *Latini*, et de leur lieu sacré, Romove, que l'on s'imaginait être un sorte de Rome. Mais, depuis le dix-huitième siècle, l'opinion générale, surtout parmi les savants allemands des académies de Saint-Pétersbourg et parmi les érudits scandinaves, cherche en Suède l'origine des Varègues. Les défenseurs

[1] *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1876, n° 1.

de cette théorie, développée d'abord par Schlözer, et depuis par Kunik et Rafn, s'appuient sur de nombreux témoignages pour affirmer que le nom devenu national pour la famille slave dominant dans l'Europe orientale est dû aux aventuriers normands, Varègues, qui couraient le monde à la recherche de la gloire et de la fortune. D'après Kunik, le nom de Ross ou « Russes » est celui que les Finnois de la mer Baltique donnaient aux Svear ou Suédois de la côte occidentale de la Baltique. Encore de nos jours, les habitants du littoral de l'Upland sont connus sous l'appellation de Rodslagen et Rosslagen, c'est-à-dire de « Corporation des Rameurs », et depuis les temps les plus anciens ils sont employés au service des flottes[1]. Ce seraient là les Russes qui se sont taillé des royaumes dans les plaines de l'est, accomplissant en Orient ce que leurs frères de race, les Normands, avaient accompli en Occident, et les uns et les autres, après avoir contourné l'Europe à l'ouest ou à l'est, auraient fini par se rencontrer sur les bords de la Méditerranée. En effet, des guerriers norvégiens, des Islandais même[2], s'enrôlaient dès le neuvième siècle dans la garde des empereurs de Constantinople : « engagés par contrat », ainsi que l'implique probablement leur nom de Varègues, on les voit combattre en troupes d'élite dans toutes les expéditions byzantines de cette époque. Mais d'autres soldats de fortune combattaient aussi Byzance; la Suède possède au moins une douzaine de pierres runiques dont les inscriptions parlent d'hommes qui naviguèrent ou qui moururent en Orient dans l'expédition d'Ingvar[3] : c'est l'Igor de l'histoire russe qui essaya vainement de conquérir Constantinople. D'après les défenseurs de l'hypothèse scandinave, presque tous les noms de Varègues donnés dans les anciennes chroniques russes appartiendraient à l'idiome scandinave ou nordique et se retrouveraient dans les sagas et sur les monuments runographiques du Nord : malgré l'altération que leur a fait subir l'orthographe slavonne, ils sont presque tous faciles à reconnaître. Tous les hommes « de la nation russe », ainsi que s'exprime Nestor, étaient des Normands. Les appellations des navires « russes », transmises par les auteurs byzantins, sont aussi des termes nordiques, et les noms « russes » des cataractes du Dnieper reproduits à côté des noms « slaves » par l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète, sont évidemment scandinaves, quoique très mutilés. Enfin Luitprand, évêque de Crémone, qui visita deux fois Constantinople comme ambassadeur, affirme expressément que les peuples auxquels les Grecs donnaient le nom de

[1] Wattenbach, *Ein Blick auf Schwedens Hauptstadt.*
[2] Rafn, *Rapports des Normands avec l'Orient, Monuments runographiques*
[3] Rafn, *Antiquités russes.*

Russes étaient les mêmes que les Normands des écrivains occidentaux[1]. D'ailleurs ces Russes varègues étaient bien peu nombreux, en comparaison des populations indigènes au milieu desquelles ils allaient combattre[2]; en un bien petit nombre de générations, l'origine scandinave des familles guerrières fut oubliée : les Germains étaient perdus parmi les Slaves. Déjà le petit-fils de Rurik, Svatosłav, porte un nom slavon[3].

Quelle qu'ait été d'ailleurs la part d'influence des Varègues du Nord sur les populations de la Slavie orientale, les objections à la théorie de l'origine purement scandinave du nom de Russie n'ont pas manqué et, devenues de plus en plus nombreuses, elles se présentent maintenant avec une grande autorité. Les noms géographiques où se retrouve la racine *rus* ou *ros* se rencontrent en divers endroits, surtout en Poméranie et dans l'île de Rügen, en Lithuanie, dans la Russie Blanche, sur les bords du Dńepr; Ros est le nom lithuanien du Ńeman, — d'où l'appellation de Po-Rousî ou de « Gens des Bords du Rous » donné aux Prussiens. — Probablement cette question d'origine restera toujours obscure; toutefois il est utile de rappeler que le pays de Kiyev, qui était alors la Russie par excellence, a eu sa propre légende de trois frères fondateurs de la ville, et que cette légende se rattache à des traditions danubiennes et non baltiques. En 864 déjà, les princes de Kiyev avaient fait une expédition contre Constantinople et la manière dont cette expédition est racontée est peu compatible avec la théorie d'après laquelle les « Russes » n'auraient été que des nouveaux venus dans le pays. Le patriarche Photius parle des Russes comme d'une nation forte et victorieuse, bien connue des Byzantins. Enfin, d'après les auteurs arabes de la fin du neuvième siècle et du commencement du dixième[4], les Russes contemporains étaient une nation slave se divisant en trois groupes, celui de Kouyaba (Kiyev), celui des Slavons ou Sloveni de Novgorod, et le groupe de l'Artsanie, où l'on veut retrouver soit les habitants du pays de Řazań sur l'Oka, soit la population de Rostov, dans le gouversement de Yarosłavl, non loin de la Volga. En réunissant tous les témoignages fournis par les écrivains byzantins, arabes et juifs[5], ainsi que par les fouilles des tertres funéraires de la Russie[6], on doit

[1] Rafn, *Rapports des Normands avec l'Orient.*

[2] Worsaae, *La colonisation de la Russie et du nord Scandinave.*

[3] Alfred Rambaud, *Histoire de la Russie.*

[4] Khvolson, *Recherches sur les Slaves et les Russes d'Ibn-Dasta* (en russe); — Garkavi, *Récits des écrivains musulmans sur les Slaves et les Russes* (en russe), etc.

[5] Khvolson, *Rapport au Congrès archéologique de Kazan'*; — Alfred Rambaud, *Revue scientifique*, 1879, nº 44.

[6] Samokvasov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1876, nºˢ 3 et 4.

reconnaître qu'au moins depuis la fin du neuvième siècle il existait dans le bassin de Dńepr une nation russe assez compacte, possédant une certaine industrie et même l'écriture.

Tant que les communications étaient encore très difficiles dans les plaines de l'Europe orientale et que la population, peu considérable, se trouvait arrêtée de tous les côtés par des forêts et des marécages, la constitution d'une forte nationalité slave était impossible. Dans cet immense espace qui s'étend de l'Oural aux montagnes de la Bohême et à celles de l'Illyrie, des centres de vie indépendante pouvaient se former en mille endroits et se grouper, s'influencer diversement, tandis que des ennemis, pénétrant par les brèches ouvertes à l'orient et à l'occident, dérangeaient incessamment l'équilibre incertain de tous ces États slaves, aux frontières changeantes. A l'ouest, les Hongrois, défendus par leur citadelle semi-circulaire des Carpates, rompirent la cohésion des Slaves de l'occident, du sud, de l'orient, tandis que les Allemands, dès le onzième siècle, s'établissaient solidement sur les rives de la Baltique et, refoulant Slaves et Lithuaniens dans l'intérieur, leur enlevaient les chemins de la mer. A l'est, les hordes asiatiques, venues des steppes et suivant leurs troupeaux de vallée en vallée, déplaçaient incessamment les limites des royaumes. D'ailleurs, cette cohésion naturelle qui dans un grand pays unit les uns aux autres tous les hommes de même langue et de mêmes mœurs, ne pouvait encore lier en une seule nation les habitants clairsemés de la Slavie orientale : la patrie était partout limitée au groupe que réunissaient le danger commun et les intérêts immédiats du combat pour l'existence.

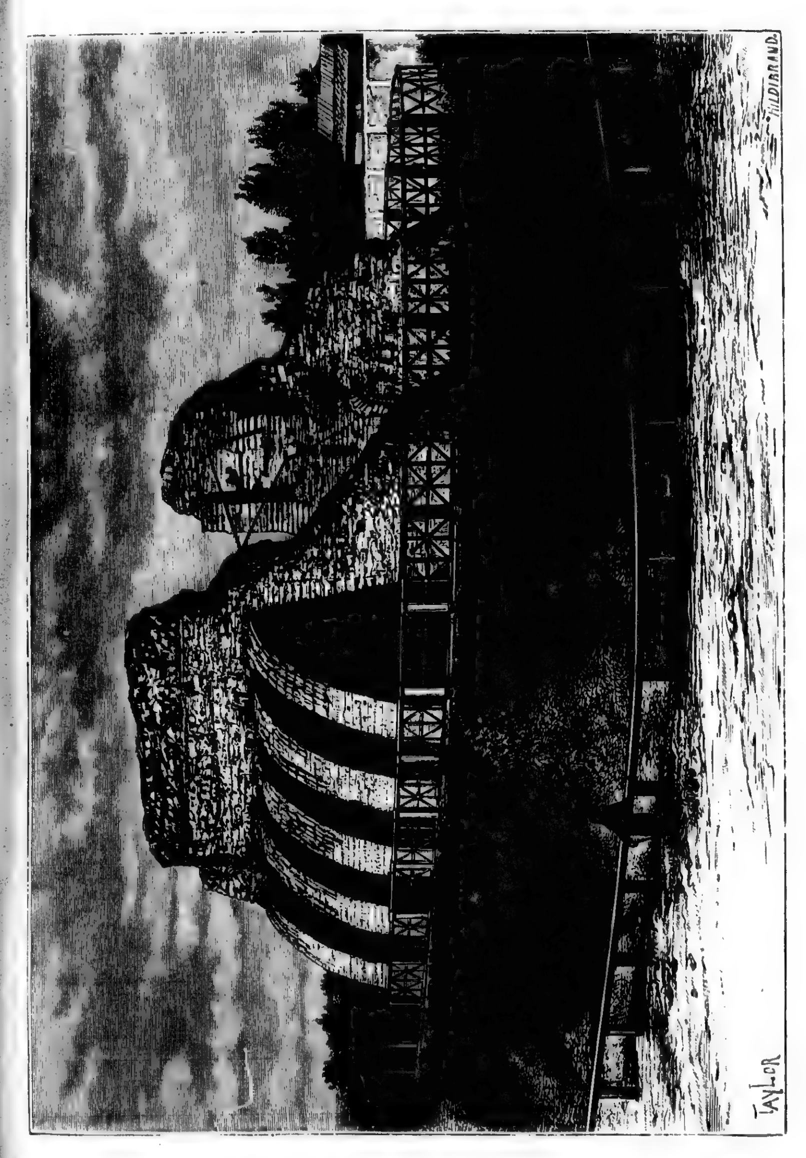
Par son immense étendue, aussi bien que par la disposition de ses versants, inclinés vers des mers opposées, mer Blanche et mer Noire, Baltique et mer du Japon, la Russie semblait destinée à se diviser entre des groupes nombreux de populations autonomes; mais l'uniformité de son relief, la pénétration réciproque de ses bassins fluviaux facilitaient les conquêtes et le mouvement de centralisation. Dès qu'un pouvoir s'établissait sur quelque point des vastes plaines sarmates, il tendait à s'approprier le territoire entier. Mais, de tous les grands États qui se fondèrent sur le territoire actuel de l'empire russe, et où dès le neuvième siècle régnaient des princes de la dynastie dite de Rurik, lequel devait l'emporter?

Au milieu de toutes les tribus slaves que les premières annales nous montrent ayant « chacune ses propres usages et ses institutions », trois centres locaux se constituent d'abord : Novgorod, dans le pays des Slaves du Vołkhov; Połotzk, la ville des Krivitchi-Połotchani de la Düna, et Kiyev, la cité des Polani ou « Habitants des champs », dans le bassin du

Dnepr. De toutes les régions de la Slavie orientale, la plus favorisée par la nature et celle qui semblait par conséquent devoir prendre et garder la prépondérance politique était le pays de Kiyev. Un grand fleuve, navigable malgré ses rapides, parcourt cette contrée et par la mer Noire ouvre les chemins de Constantinople et de la Méditerranée. Le sol de cette partie de la Russie est un des plus fertiles du monde, le climat est plus doux que celui des autres plaines orientales. Il semblait donc naturel que la population slave se groupât principalement dans le bassin du Dnepr, sur les riches terres noires qui donnent le froment en abondance, et le centre de la puissance devait se trouver là où se portait la foule des habitants et où se concentraient les richesses. En effet, Kiyev, où l'on voit les plus anciens monuments historiques de la Russie, notamment la « Porte d'Or » — qui n'est porte ni dorée, dit M. Léger, — était au onzième siècle la ville la plus riche et la plus grande de l'Europe orientale après Constantinople, et prenait le rang de cité mère dans une confédération flottante embrassant Petits Russiens et Grands Russiens ; mais précisément ces contrées du sud, privilégiées en comparaison de celles du nord, étaient les plaines que les races ennemies, Avares, Khazars, Magyars, Petchénègues, Koumanes, Turcs, Mongols, venaient attaquer avec le plus d'acharnement, soit pour s'y établir eux-mêmes, soit pour s'ouvrir un passage vers les pays de l'ouest. Tandis qu'au nord du Dnepr les colons russes pouvaient librement tailler des clairières dans les forêts et ne rencontraient devant eux que des tribus de sauvages inoffensifs, ils ne pouvaient s'avancer au sud que la lance à la main, et que de retours offensifs ils eurent à subir ! Que de villages brûlés et de troupeaux enlevés ! Que de populations entières emmenées en esclavage ! La colonisation russe progressa lentement, protégée par les postes avancés des Cosaques. C'est vers le nord et le nord-est que le nombre des habitants s'accroissait le plus, et le siège de la puissance se déplaçait avec eux.

Vers la fin du douzième siècle, deux centres nouveaux, situés en dehors du bassin du Dnepr, commencent à exercer leur force d'attraction : en occident, Vladimir Volinskiy, — capitale de la Vladimirie ou Lodomérie, — qui fut bientôt remplacée par Galitch (Halicz), chef-lieu de la principauté de Galicie : en orient, Souzdal, à laquelle succéda sa voisine Wladimir Zaleskiy ou « Transylvaine », devancière politique de Moscou. Galicie d'une part, Souzdalie de l'autre, cherchaient sans cesse à s'agrandir et à se rapprocher aux dépens de Kiyev, lorsque l'invasion des Tartares vint mettre un terme à ces rivalités en s'emparant elle-même des rives du Dnepr. La Galicie essaya pourtant de se maintenir par la lutte contre les Tartares ; mais trop exposée aux attaques de ses voisins, Polonais, Lithuaniens,

s favorisée par
dre et garder la
euve, navigable
Noire ouvre les
cette partie de
plus doux que
que la popula-
, sur les riches
tre de la puis-
ants et où se
s plus anciens
d'Or » — qui
la ville la plus
nople, et pre-
brassant Petits
du sud, pri-
s que les races
manes, Turcs,
pour s'y éta-
ys de l'ouest.
rement tailler
ue des tribus
la lance à la
llages brûlés
ées en escla-
ar les postes
mbre des ha-
ait avec eux.
és en dehors
raction : en
domérie, —
principauté
e Władimir
alicie d'une
et à se rap-
vint mettre
du Dnepr.
s Tartares;
thuaniens,



KIEV. — LA PORTE D'OR

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Magy
tomb
Moir
cher
verne
nord
d'esp
les c
sente
cle,
nom
crate
l'Eur
la ri
Volga
comn
Son t
aux r
souda
positi
partie
interc
famil
de fa
à Nov
Seu
Blanc
sous
dynas
tout a
Blanci
(Tcher
grâce
tent d
coïnci
le nor
comm

[1] Bou

Magyars, elle se perdit dans ses vastes entreprises guerrières et finit par tomber, au milieu du quatorzième siècle, sous la domination de la Pologne. Moins chevaleresques, les princes de Vładimir Transylvaine et de Moscou cherchent à se concilier les bonnes grâces des conquérants tartares, à gouverner en leur nom pour s'assurer la possession de toute la Russie du nord-est. Mais tandis que les princes de Moscou, ce « camp sauvage, plein d'esprit tartare », accroissent de plus en plus leur puissance militaire, les cités républicaines du nord-ouest, Pskov, et surtout Novgorod, représentent, depuis le treizième jusqu'au commencement du seizième siècle, la civilisation et les traditions nationales du pays qui prit alors le nom de « Grande Russie » et qui est devenu le domaine du tzar autocrate[1]. La « Grande Novgorod » était l'intermédiaire du commerce de l'Europe avec la Russie orientale, et même avec l'Asie ; par le lac Ilmeń, la rivière Łovať et les portages, elle communiquait avec les bassins de la Volga, du Dńester, du Dńepr ; par la rivière Vołkkov et le lac Ladoga, elle commandait à la fois les chemins de la mer Noire et le golfe de Finlande. Son territoire de commerce et de colonisation s'étendait des rives laponnes aux monts Oural. Mais bien située pour la défense, à l'abri d'une attaque soudaine, grâce à son éloignement de la mer, Novgorod n'avait pas une position qui lui permît de prendre facilement l'offensive : la plus grande partie de son territoire était infertile et presque inhabitée, et des convois interceptés pouvaient la réduire à la famine. Les dissensions des puissantes familles et les rivalités des commerçants déchiraient la cité, et ces luttes de factions aidèrent les grands-princes de Moscou à établir leur pouvoir à Novgorod comme autour de leur Kremlin.

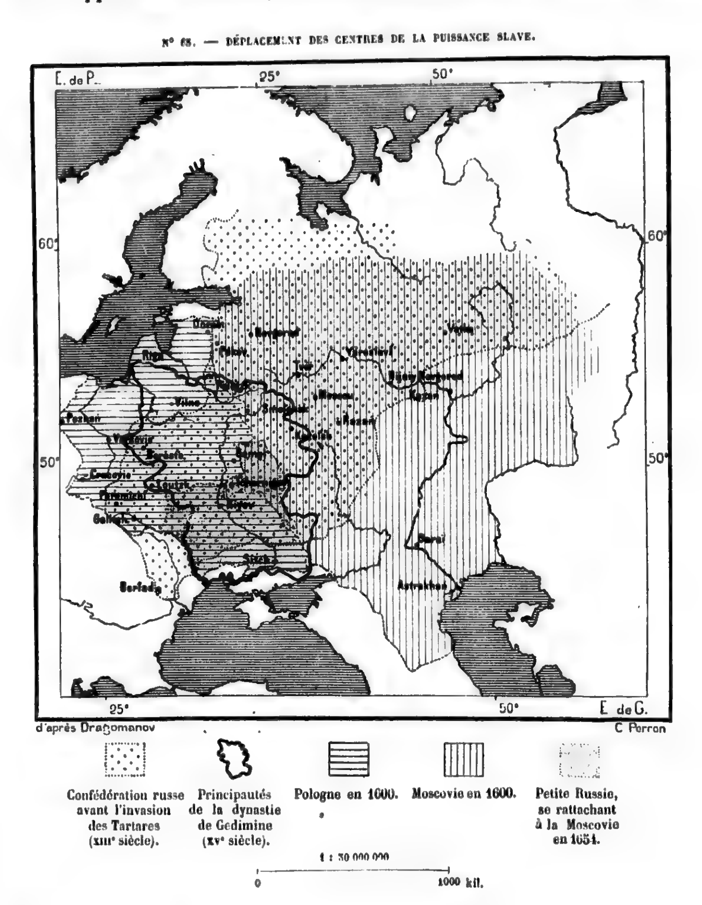
Seulement après la décadence de la Kiyovie et de la Galicie, la Russie Blanche sortit de son isolement comme centre d'un nouvel empire slave, sous la conduite des princes lithuaniens, parents et héritiers de l'ancienne dynastie russe de Połotzk. A partir de la moitié du treizième siècle et surtout au quatorzième, les princes lithuaniens s'emparent de toute la Russie Blanche, puis de la Vołinie, de la Podolie, de la Kiyovie, de la Sévérie (Tchernigov), tantôt par la force, tantôt du consentement des villes ou grâce à des mariages prudemment conclus ; les princes de la Lithuanie portent désormais le titre de « princes de la Russie ». Par une remarquable coïncidence, le roi de Pologne, après avoir occupé la Galicie, prend aussi le nom de « prince de la Russie », tandis que le souverain de Moscou, comme pour revendiquer énergiquement les terres qui échappent à sa

[1] Bousłayev, *Annales de la littérature russe*, VI (en russe).

dynastie, se qualifie « prince de toute la Russie »; mais il évite d'abord d'employer dans ses rapports avec les souverains de la Lithuanie ce titre fastueux, que seulement Jean III réussit à se faire reconnaître officiellement par le traité de 1503. Au quatorzième siècle et avant la fin du quinzième, la Lithuanie était trop puissante pour que le grand-duc de Moscou osât la braver. Elle s'était annexé tout le bassin du Dńepr et possédait même une partie du bassin de l'Oka, où la rivière Ougra formait, à 150 kilomètres au sud-ouest de Moscou, la limite de son domaine. Les Tartares reculaient vers l'Orient au commencement du quinzième siècle; les steppes qui s'étendent entre le Dńepr et le Dńestr s'ouvraient à la colonisation, et les riverains des fleuves pouvaient expédier librement leurs blés à Constantinople par le petit port de Hadji-Bey, situé sur l'emplacement occupé de nos jours par Odessa. Les princes de Ťveŕ, de Řazań, Novgorod même, se tournent vers la Lithuanie, par crainte des autocrates de Moscou, et ceux-ci se sentent menacés dans leur puissance. La Lithuanie devient la vraie Russie occidentale, un État russe et européen à la fois : le nom donné à leur principauté ne s'appliquait d'ailleurs qu'à une faible partie du domaine; jamais les lois du pays n'ont été rédigées en lithuanien; presque toutes sont en russe, surtout en blanc-russien.

Mais un évènement considérable vint arrêter le développement normal de la Lithuanie : son union politique avec la Pologne. Les souverains de ce dernier pays, maîtres de la Galicie, voulaient justifier le nom de « princes de la Russie », qu'ils avaient pris. En 1386, une reine de Pologne se mariait au prince de Lithuanie, Jagello, qui dut embrasser à cette occasion la religion catholique romaine. D'abord toute personnelle, l'union devint avec le temps celle des États, malgré les protestations des Lithuaniens et des Blancs Russiens qui, pour conserver l'indépendance du pays, menacèrent même de s'unir à la Moscovie. Aidés par les petits nobles des provinces méridionales qui enviaient les privilèges des grands vassaux lithuaniens et aspiraient aux droits égalitaires des gentilshommes polonais, les rois finirent par rattacher directement la Voĺinie et la Kiyovie à la Pologne et en 1569 eut lieu l'union définitive du reste de la Lithuanie. Les dissensions intérieures qui furent la conséquence de cette union forcée, telle fut la cause de la faiblesse de ce double empire qui semblait devoir, grâce à son immense étendue, prendre définitivement l'hégémonie comme puissance slave. Plus rapproché de l'Europe proprement dite, jouissant d'une civilisation plus avancée que les populations slaves de l'est, disposant de ressources matérielles plus considérables, il avait aussi l'avantage d'occuper la région où passe la voie historique entre la mer Noire et la Bal-

tique. Il possédait cette précieuse dépression qui divise le continent en deux moitiés et où s'entremêlent les sources de la Vistule et de ses affluents avec celles du Dńestr et du Dńepr. Une pareille position géographique assurait en apparence à la Pologne et à la Lithuanie le rôle principal parmi



N° 68. — DÉPLACEMENT DES CENTRES DE LA PUISSANCE SLAVE.

les nations slaves; mais les éléments de la confédération polono-lithuano-russe différaient trop, les efforts tentés par les rois de Pologne en vue de la domination pure se faisaient avec trop de violence et le travail d'assimilation naturelle était relativement trop faible et trop lent : l'union politique de 1569, dite de Lublin, et en 1595 l'union de Brest-Łitovskiy,

qui rattachait les Églises grecques à l'Église romaine, amenèrent le choc des éléments russe et polonais. Par la religion catholique, la Pologne s'était rattachée au monde occidental; par la religion grecque, introduite de Byzance, la Russie constituait un monde distinct : la différence des rites, entraînant avec elle celle des mœurs, de la civilisation, de la politique, des alliances, traçait à l'est de la Pologne une limite qu'elle ne put franchir. Quand à toutes ces causes de luttes intestines vinrent s'ajouter les révoltes et les guerres des Cosaques et des paysans russes contre les gentilshommes polonisés, le sort de la Pologne devint inévitable. D'ailleurs, même au point de vue géographique, l'empire n'avait jamais pu se constituer solidement. Gênés par les Allemands du littoral baltique, les Polonais n'avaient pu s'établir que temporairement sur les côtes qui semblaient devoir leur appartenir, et la conquête mahométane les priva des rivages de la mer Noire. Ainsi, tout en possédant la plus grande partie du territoire qui rattache l'Europe occidentale au corps de l'Ancien Monde et qui, même avant l'histoire écrite, fut d'une telle importance pour le commerce, Polonais et Lithuaniens n'avaient pas ce qui donne précisément sa valeur à ce grand chemin des nations, c'est-à-dire de faciles débouchés sur les deux mers opposées, communiquant l'une avec la Méditerranée, l'autre avec l'océan Atlantique.

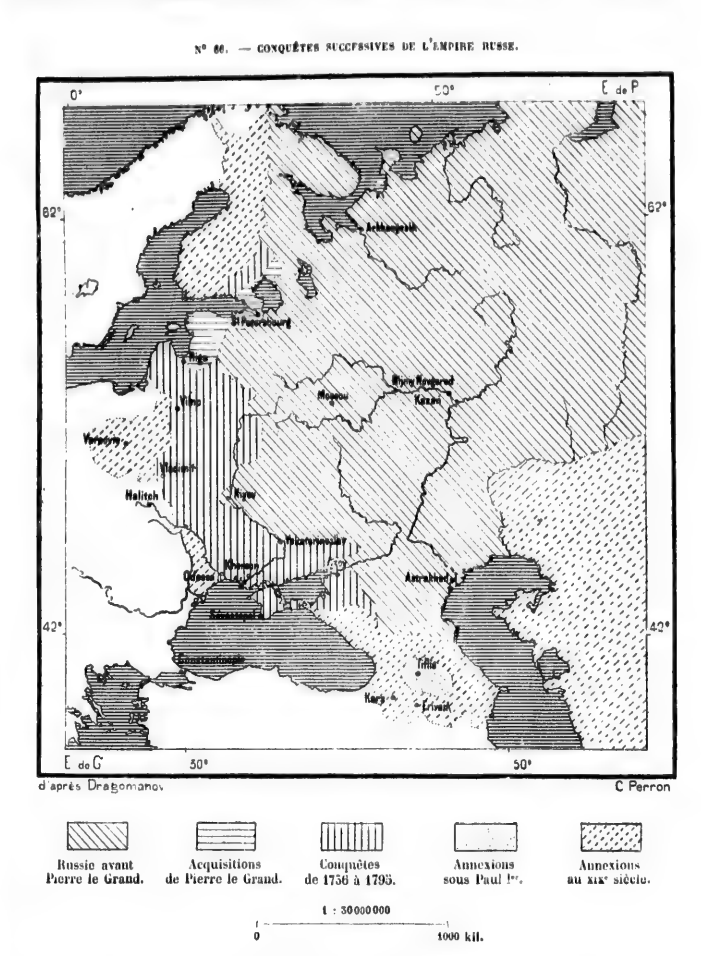
Tandis que la Pologne s'affaiblissait par ses guerres et ses dissensions, la Moscovie, amie des Musulmans du sud au quinzième siècle, s'accroissait en puissance. Là fut le centre autour duquel gravita le grand État slave. Par la Volga et ses affluents, par les portages et les fleuves du nord et de l'ouest, les princes de Moscou pouvaient atteindre les extrémités de la plaine immense et l'unité de pouvoir s'établissait sans peine. Quand les quatre mers, au nord et à l'ouest, au sud et au sud-est, baignèrent à la fois les terres de l'empire moscovite, la Russie moderne était fondée et les peuples de la Slavie orientale se trouvaient unis de force. Quand le seront-ils aussi par un groupement libre? C'est une de ces questions historiques auxquelles il est encore impossible de répondre.

On sait quel a été pendant ces derniers siècles le prodigieux accroissement de l'empire moscovite. La Russie d'aujourd'hui comprend un territoire au moins dix fois supérieur en étendue à celui de l'État qui s'établit après la défaite des Tartares, et dont la surface est évaluée approximativement à 2 millions de kilomètres carrés[1]. L'immense domaine acquis

[1] Obroutchov, *Recueil militaire statistique* (en russe), 1871.

depuis se mesure par degrés de longitude et de latitude, et c'est d'une manière tout à fait provisoire qu'on essaie d'en indiquer la surface en verstes ou en kilomètres carrés. En 1872, les géodésiens ont terminé la

N° 66. — CONQUÊTES SUCCESSIVES DE L'EMPIRE RUSSE.



grande triangulation internationale qui avait pour but de mesurer l'arc de parallèle compris entre l'île Valentia, sur la côte occidentale de l'Irlande, et la ville d'Orsk, dans le gouvernement d'Orenbourg. Cet arc de 5335 kilomètres, embrassant 69 degrés de longitude, soit près d'un cinquième de

la circonférence terrestre, traverse le territoire russe sur un espace de 40 degrés, mais les mesures qui se continuent à travers toute la Sibérie jusqu'à l'océan Pacifique et à la pointe du Kamtchatka ajoutent encore à cet arc une ligne de 100 degrés, tracée presque partout sur le sol ou dans les eaux russes.

Le mouvement d'extension territoriale de la Russie a été quelquefois arrêté pour un temps, et même il est arrivé que l'immense domaine de l'empire s'est amoindri en quelques parties de son p[illegible]r. Ainsi, la Russie céda en 1732 à la Perse Astrabad et la province de Mazanderan, qui d'ailleurs ne lui appartenait que d'une manière fictive, et depuis elle n'a pas daigné recouvrer ce territoire, le vasselage politique de la Perse lui convenant mieux que l'acquisition de quelques lambeaux de terre. De même, en 1867, la Russie s'est volontairement limitée au détroit de Bering, en vendant aux États-Unis, moyennant la somme de près de 40 millions de francs, le vaste pays d'Alaska, resté jusqu'à maintenant presque sans valeur aucune. Enfin, par le traité de Paris, signé en 1856, une partie de la Bessarabie dut être cédée aux Roumains : vingt-deux ans après, la Russie reprenait ce territoire en vertu du traité de Berlin, et en outre elle assurait sa prépondérance politique sur les deux rives du bas Danube et jusqu'au delà des Balkans. Chacun des reculs momentanés de la puissance russe a été suivi d'une offensive énergique, [illegible] pour conséquence un accroissement de territoire et d'influence. De[illegible]ue Pierre le Grand est monté sur le trône, les conquêtes et les acquisitions de l'empire ont certainement dépassé 6 millions de kilomètres carrés, soit une superficie égale à douze fois la France : même calculée par jour, l'augmentation normale est de plus de 80 kilomètres carrés, et précisément pendant le cours de ce siècle le mouvement s'est accéléré.

La Russie est maintenant dans sa période d'agrandissement : elle s'accroît, même en dehors de la volonté des gouvernants, par la fascination de sa puissance : de nombreuses peuplades d'Asie, des États même, gravitent autour d'elle et s'inféodent graduellement avant de s'assujettir en entier. A l'ouest, c'est-à-dire du côté de l'Europe, l'empire russe est limité par d'autres empires et par des États que maintient la rivalité des puissances ; mais il reste encore une moitié de la Turquie à partager et peut-être l'Austro-Hongrie pourra-t-elle se disloquer un jour au profit de ses voisins ! Quoi qu'il en soit, la frontière européenne de la Russie, fixée par une double chaîne de douanes et de forteresses, a la même précision que celle des autres États du continent. En Asie, au contraire, ses limites sont flottantes, pour ainsi dire ; malgré les traités pro-

visoires qui fixent les bornes de l'empire à telle rivière ou à telle chaîne de montagnes, la Russie doit incessamment annexer de nouveaux territoires jusqu'à ce qu'elle rencontre un groupe de populations ou un État militaire assez solide pour lui faire obstacle. L'intervalle qui sépare la Sibérie des plaines populeuses de la Chine est encore considérable, mais il s'est bien rétréci par l'acquisition de la Mantchourie orientale : de même, les armées russes du Turkestan ont encore bien des étapes à franchir avant d'arriver aux défilés de l'Hindou-Kouch ; mais la désorganisation des États intermédiaires hâte le choc inévitable, et tôt ou tard la Russie, déjà limitrophe de la puissante Allemagne, le deviendra de la puissante Angleterre. Tandis que le mouvement général de la civilisation se porte de l'est à l'ouest, c'est d'occident en orient que se meut l'histoire de la Russie.

Il est vrai que la nation russe est encore bien loin d'avoir rempli l'espace immense annexé par son gouvernement ; les limites réelles de la nationalité russe restent bien en deçà de celles que les traités et les conquêtes ont tracées sur la carte. Avant d'avoir occupé toutes les terres fertiles, toutes les positions commerciales ou industrielles qui se trouvent dans l'empire, la nation peut subir bien des changements, passer par des révolutions intestines ; mais, quelles que soient les vicissitudes de leur vie nationale, les groupes divers des Slaves resteront l'élément civilisateur par excellence. Quoique la force d'assimilation de la nationalité russe n'ait pu égaler encore la puissance d'accroissement de l'État[1], le mouvement d'expansion des Russes dans le territoire annexé n'en est pas moins extraordinaire. Du côté de l'Europe, ils ne peuvent déplacer ni absorber les Finlandais, les Suédois, les Allemands, civilisés comme eux ou plus qu'eux ; de même, à l'est et au sud-est, la religion trace des lignes de démarcation entre le peuple dominant et la plupart des autres habitants de la contrée, Tartares, Kalmouks, Kourdes et Turcomans ; toutefois, c'est par les Russes que ces populations des confins asiatiques et de l'Asie elle-même entrent peu à peu dans le mouvement de l'histoire moderne, et déjà l'on peut, dans mainte partie de l'empire, observer un rapide travail de « russification ». Mais c'est principalement par l'émigration à l'intérieur que le pays devient russe jusque dans le cœur de l'Asie. Le Petit-Russien a colonisé de vastes étendues, moindres pourtant que les espaces conquis par les colonies des Grands-Russiens. Celui-ci est le colon modèle. La pratique de l'émigration est héréditaire chez lui ; ses aïeux émigrèrent dans les forêts moscovites, et de clairière en clai-

[1] Mackenzie Wallace, *Russia*.

rière, de steppe en steppe, les arrière-neveux ont envahi la Sibérie, gravi les pentes du Caucase et de l'Altaï, descendu le cours de l'Amour jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique. Même par delà les frontières de l'empire russe se trouvent des colonies de Grands-Russiens que les voyageurs découvrent avec étonnement, perdues au milieu de populations étrangères. Comment le paysan russe regretterait-il le sol qu'il a quitté? En marchant devant lui, pendant des jours et des semaines, dans la plaine monotone, ne retrouve-t-il pas toujours sa patrie? Le sol, les plantes ont à peine changé; le même ciel l'éclaire et les mêmes vents inclinent autour de lui les arbres de la forêt. En quelques jours, il peut se construire une izba semblable à celle qu'il a quittée; la terre nouvelle qu'il défriche lui donnera les mêmes récoltes que l'ancienne, et peut-être aura-t-il la chance de pouvoir en jouir plus librement[1]. Mais là même où tout diffère, climat, sol, végétation, il sait parfaitement s'accommoder au nouveau milieu; il sait prendre les mœurs de ceux avec lesquels il se trouve, se « finlandiser » avec les Karéliens et devenir Yakoute avec les Yakoutes.

L'empire de Russie est trop vaste, ses villes sont relativement trop peu nombreuses et trop éparses, sa population trop clairsemée, pour qu'il soit possible de frapper au cœur la nation par une opération militaire : la formidable invasion française de 1812, suivie d'un désastre presque sans nom, a prouvé quelle est la force de résistance de la Russie, par l'effet seul de l'étendue du territoire. L'empire n'a pas de centre, Moscou même n'en est pas un. Sans doute, la frontière a des points sensibles, surtout la Pologne, où l'ennemi pourrait porter les plus graves blessures; mais au delà, dans ce vaste monde oriental, où frapper le coup mortel? Le monde slave se défend par son immensité.

En dépit de sa grandeur, la Russie a toutefois moins d'avantages pour la facilité des communications maritimes que mainte petite contrée, comme le Danemark ou la Hollande. Maîtresse d'espaces démesurés, possédant même un développement de côtes au moins égal à la moitié de la circonférence du globe, elle n'a pas de libres issues vers l'Océan. Pierre le Grand, qui voulait à tout prix faire de son empire une puissance maritime, eut beau fonder sa capitale aux bords du golfe de Finlande et bâtir Taganrog sur la mer d'Azov, il ne possédait néanmoins que des bassins fermés. Le port d'Arkhangelsk est bloqué par les glaces pendant la plus grande partie de l'année et les navires qui l'utilisent sont obligés de contourner toute la Scandinavie avant d'entrer dans les mers fréquentées.

[1] Alfred Rambaud, *Histoire de la Russie.*

Pétersbourg et les autres ports de la Baltique russe sont également obstrués pendant l'hiver et l'issue de cette mer intérieure est gardée par des forteresses appartenant à l'étranger. Si la mer d'Azov et le Pont-Euxin ont l'avantage d'être presque toujours navigables, leur détroit de sortie se trouve également fermé par une double porte dont Constantinople tient les clefs. En Asie, les rivages de l'océan Glacial sont d'un accès tellement difficile aux navires, qu'ils n'ont pas encore été reconnus dans leur entier. Les ports du Kamtchatka et Nikołayevsk sur l'Amour ne peuvent servir que dans la belle saison, et d'ailleurs ils sont entourés de vastes solitudes. C'est tout récemment que la Russie a fini par s'assurer sur la mer du Japon la possession d'un port qui lui ouvre librement les routes océaniques. Et ce port lui-même, Vładivostok, par lequel les Russes ont enfin pris solidement pied sur l'Océan, est obstrué par les glaces dans le fort de l'hiver, et de longues années se passeront avant qu'il puisse être relié par des communications faciles avec la Russie populeuse! Entre les deux boulevards de Kronstadt et de Vładivostok la distance n'est pas moindre de sept mille kilomètres à vol d'oiseau. Comme État, ne possédant que des mers obstruées de glaces et des bassins fermés, la Russie est donc captive. Peu importerait aux populations elles-mêmes, si le commerce devait toujours être libre sur les mers riveraines des États étrangers; mais en temps de guerre les peuples souffrent pour leurs gouvernements, et si les détroits sont fermés pour les vaisseaux de guerre du tzar, ils peuvent l'être aussi pour les navires marchands. Aussi longtemps que l'Europe sera partagée en États militaires, il est donc tout à fait naturel que la Russie fasse effort pour conquérir ses libres communications avec la mer, et que ses armées recommencent de siècle en siècle l'expédition d'Igor, pour s'emparer de la « Ville des Césars » (Tzaregrad), la belle Constantinople, assise à la porte de la mer Noire.

A cette cause de rivalités incessantes et de guerres futures s'en ajoute une autre non moins sérieuse. Si la Russie a depuis longtemps dépassé ses limites ethnologiques du côté de l'orient, elle ne croit pas les avoir encore atteintes à l'occident. En dehors de ses frontières des Slaves vivent par millions, et parmi eux il en est même, les Ruthènes ou Rousinî, dont le nom est identique à celui des Russes par son étymologie et qui appartiennent à la famille des Petits-Russiens, vivant déjà sous la domination du tzar de toutes les Russies. Si fermes que soient les amitiés entre souverains, si solennels que soient les traités d'alliance, il est tout naturel que les sympathies de race naissent et se développent de chaque côté des frontières officielles, et la politique intéressée peut utiliser ces sympa-

thies pour mener et tromper l'opinion, pour susciter des rivalités et des guerres. Que de sang a été déjà répandu en l'honneur des « frères slaves », et combien il en sera versé encore! Car les changements de la géographie politique ne se font pas encore par la libre volonté des peuples et, pour déplacer les frontières, les États interviennent toujours avec leurs armées et leurs flottes. D'ailleurs, ce n'est pas dans des conditions de liberté et d'égalité absolues que la plupart des « panslavistes » russes ont imaginé jusqu'à maintenant l'union des populations slaves de l'Europe : la plupart voudraient que l'hégémonie appartînt à la « Sainte Russie », représentée par la nationalité moscovite, par son gouvernement et son église; mais comment une pareille union pourrait-elle se faire sans imposer la servitude aux faibles, sans préparer aux descendants quelque grande révolution? Pour la Russie, encore plus que pour tout autre État, il importe de distinguer soigneusement entre la nation et ceux qui la gouvernent. La Russie est à la fois un peuple moderne, travaillant par l'agriculture et l'industrie à la conquête d'une moitié du continent, et un empire vieilli cherchant à se momifier en des traditions mongoles et byzantines. « C'est un pays à la fois neuf et vieux, a dit un publiciste[1], une monarchie asiatique et une colonie européenne : c'est un Janus à deux têtes, occidental par sa jeune face, oriental par sa face vieillie. »

D'ailleurs, quels que soient les changements intérieurs à prévoir dans le vaste monde russe, les Slaves sont destinés par leur situation même, au point de vue géographique, à jouer un des principaux rôles de l'histoire prochaine. L'Allemagne doit en grande partie son importance à la position qu'elle occupe au centre de l'Europe; mais la Russie n'a-t-elle pas, au centre de l'Ancien Monde, une position analogue et stratégiquement plus sûre; n'est-elle pas l'intermédiaire naturel entre l'Europe occidentale et la Chine, entre ces deux groupes de populations qui se ressemblent par leur évolution graduelle et qui présentent en même temps de si nombreux contrastes? Enfin, la Russie, la puissance continentale par excellence, ne rencontre-t-elle pas partout sur son chemin, de Constantinople à Tien-Tsin, la grande puissance maritime? Par ses flottes, ses positions militaires, ses comptoirs, ses colonies, l'Angleterre prend en écharpe tout l'Ancien Monde, de l'Irlande à Singapour par le continent africain, et si elle n'a pas, comme la Russie, l'avantage de former un ensemble géographique et de posséder dans son immense empire un noyau solide de population, autour duquel gravitent naturellement les autres habitants, elle a du moins assez de

[1] Anatole Leroy-Beaulieu, *Revue des Deux Mondes*, 1873.

richesses, d'industrie, d'initiative et de persévérance, et domine d'assez haut les peuples soumis pour qu'elle soit au moins l'égale de la Russie dans toute lutte d'influence ou en guerre ouverte. Entre les deux empires qui se rapprochent et dont les frontières « scientifiques » se toucheront bientôt, le conflit semble inévitable. Les destinées du monde peuvent se jouer bientôt au pied des montagnes de l'Asie centrale, dans ces régions où des traditions nombreuses ont fait naître l'espèce humaine et où les Aryens cherchent l'origine de leurs ancêtres.

II

FINLANDE.

Quoique faisant partie des immenses possessions territoriales de la Russie, la Finlande est constituée en État séparé. Elle est aussi, du moins dans la moitié méridionale, un pays bien circonscrit par des limites naturelles et présentant des traits physiques particuliers. Les golfes de Botnie et de Finlande, le lac Ladoga l'entourent à l'ouest, au sud et au sud-est, tandis qu'au nord et au nord-est le territoire finnois d'Uleåborg, se prolongeant au loin vers la mer Glaciale, n'est séparé de la Suède, de la Norvège, de la Russie que par des cours de rivières ou des lignes toutes conventionnelles. Par sa population, la Finlande, le seul État d'Europe, avec la Hongrie, qui ait gardé le nom d'une nation non aryenne, est également bien distincte de toutes les contrées limitrophes ou voisines. Des Suédois, petits-fils d'anciens colons et conquérants, peuplent une partie du littoral; mais tout le reste du territoire est occupé par des Finnois, parmi lesquels se trouvent peut-être les représentants les plus purs d'une race qui dominait jadis sur une étendue considérable de l'Ancien Monde. Refoulée maintenant dans cette région de rochers, de lacs et de marais que limite au sud le golfe de Finlande, la race antique n'a plus à elle qu'une bien faible partie du domaine originaire et son indépendance n'est plus qu'un nom. Après avoir subi la domination des Scandinaves, elle a dû changer de maître et la Finlande est devenue terre russe; déjà Pierre le Grand avait conquis le gouvernement de Wiborg, auquel s'ajoutèrent ensuite d'autres fragments du pays, et depuis 1809 tout le reste du pays est annexé à l'empire, quoique sous le titre de grand-duché, avec des institutions particulières et après restitution des conquêtes antérieures de la Russie. Les Finlandais ont bien la conscience de former une individualité

nationale : ils conservent leurs traditions et cultivent pieusement leur langue, se préparant avec confiance à un avenir dans lequel leur rôle politique sera moins effacé qu'il ne l'est actuellement. Mais sur leur âpre sol, sous le froid climat du nord, les Finlandais ne peuvent espérer d'être jamais un peuple puissant par le nombre, l'industrie, la richesse : l'espace qu'ils occupent est en proportion douze fois moins peuplé que la France, trois fois moins que la Russie d'Europe proprement dite[1].

La Finlande ou *Suomen-maa*, c'est-à-dire le « Pays des Lacs », est par sa nature et son aspect une contrée de transition entre la péninsule Scandinave et la Russie. Elle a, comme la Suède, les roches granitiques, les vasques pierreuses remplies d'eau pure, les innombrables moraines abandonnées dans les campagnes, mais elle n'a point de région montagneuse qui ressemble au Kjölen et sur son territoire commencent les grandes plaines qui s'étendent à travers la Russie jusqu'aux bases de l'Oural et du Caucase. Dans la contrée des Lapons finlandais, des massifs isolés et neigeux s'élèvent au milieu des forêts, des lacs et des tourbières; mais dans aucune partie de la Finlande méridionale ne se dressent de sommets que l'on puisse qualifier de montagnes : les plus hautes collines sont de simples gibbosités évidemment émoussées par le séjour et le passage d'anciens glaciers. Les faîtes de partage qui séparent les versants du golfe de Botnie, du golfe de Finlande, du Ladoga, de la mer Blanche, n'atteignent en moyenne qu'une hauteur de 150 à 200 mètres. Au sud de la Laponie finlandaise, le sommet le plus élevé est le Teiriharju, situé dans le bassin de la rivière Uleå, au nord-est du grand lac de ce nom. Au massif dont cette colline fait partie se rattachent des chaînons irréguliers désignés çà et là sous des noms collectifs : tels sont le Maanselkä ou le « Dos du Pays » qui sépare le bassin du golfe de Botnie et celui de la mer Blanche, et le Suomen-selkä ou « Dos de Finlande », qui se développe au sud-ouest du lac Uleå, parallèlement aux rives de la Baltique, mais à la distance moyenne d'une centaine de kilomètres dans l'intérieur. L'angle sud-occidental du pays, que continue en mer l'archipel d'Åland, est une région inégale, presque montueuse. Dans leur ensemble, toutes ces chaînes granitiques peuvent être considérées comme un plateau dont le faîte, plus rapproché du golfe de Botnie que de la Finlande

[1] Superficie de la Finlande.	Population probable à la fin de 1879.	Population kilométrique.
373 536 kilomètres carrés.	2 020 000 habitants.	5.4 habitants.

intérieure et du lac de Ladoga, se termine assez brusquement aux bords du golfe de Finlande[1].

Il est probable que les collines de la Finlande méridionale étaient jadis beaucoup plus élevées qu'elles ne le sont de nos jours, car on a trouvé sur les pentes et sur les croupes supérieures du plateau de Valdaï, au cœur de la Russie, des fragments de quartz et d'autres roches de provenance finlandaise à une altitude plus considérable que celle où se voient actuellement les plus hauts escarpements des montagnes d'origine. Après le retrait des glaciers qui couvraient autrefois toute la contrée et qui, s'épanchant vers les régions méridionales, y transportaient des amas de pierres et de débris, le sol dut s'abaisser graduellement et donner accès à la mer, qui pénétra peu à peu dans la direction de l'est pour former le golfe de Finlande[2]. Toutefois rien ne prouve que l'affaissement du territoire finlandais soit allé jusqu'à creuser un détroit entre la mer Blanche et la Baltique. Si les témoignages de la géologie établissent d'une manière certaine l'ancienne existence d'un bras de mer entre le Kattegat et le Mälaren, on reste encore dans le doute au sujet d'un détroit qui aurait séparé jadis la Finlande du territoire qui est devenu la Russie. Quelques lacs, notamment le Ladoga, renferment des poissons et des crustacés d'origine marine, ce qui prouve qu'ils furent autrefois des golfes de la Baltique ; mais les terrains qui les environnent n'offrent nulle part, comme ceux du littoral suédois, des couches de coquillages d'eau salée : il faut aller jusque dans la vallée inférieure de la Dvina pour trouver des bancs de fossiles émergés. Entre les côtes finlandaises et le versant de la mer Blanche, le faîte parsemé de lacs n'offre point de traces d'un ancien séjour de la mer[3].

A l'affaissement succéda le mouvement contraire, qui se continue de nos jours. Sur le littoral et dans l'intérieur des terres on en voit partout les indices : ici des amas de pierres déblayés par les courants fluviaux qui devaient approfondir leurs lits à mesure que la mer se retirait ; ailleurs d'anciennes plages laissées au loin dans l'intérieur, des ports perdus maintenant dans les campagnes, des îles rattachées à la terre ferme, des écueils

[1] Altitudes principales de la Finlande :

LAPONIE.			FINLANDE MÉRIDIONALE, D'APRÈS GYLDÉN.	
Peldoivi	715 mètres	(?)	Teiri-harju	333 mètres.
Jeristumturi	700 »	(?)	Saukko-waara	326 »
Peldovaddo	640 »	(?)	Kiwes-waara	305 »

[2] Helmersen, *Wanderblöcke Russlands*.

[3] Fr. Schmidt, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome VIII, 1865.

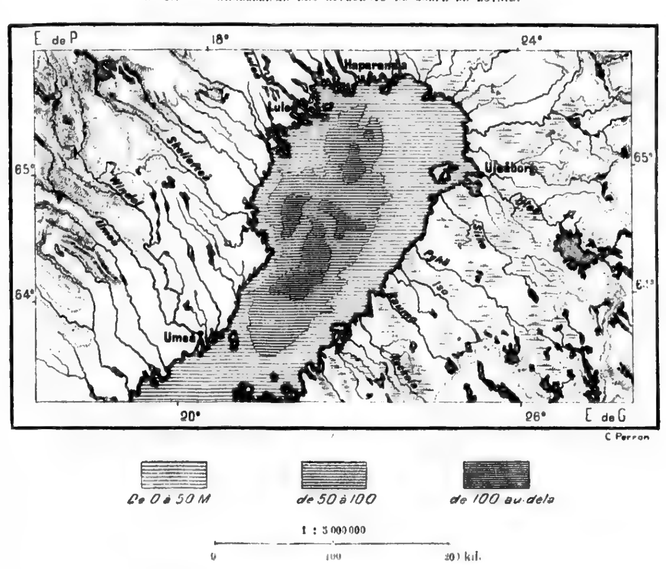
devenus à leur tour des îlots et des îles, et s'entourant d'autres écueils ; le fond de la mer est graduellement exhaussé. Le phénomène du soulèvement n'a pas été observé sur les côtes de Finlande d'une manière aussi suivie que sur les rivages opposés de la Baltique et l'on ne peut encore en préciser le taux séculaire : il semble être beaucoup plus lent que sur le littoral suédois. D'après Stuckenberg, une marque gravée sur le promontoire de Hangö se serait élevée de 22 centimètres seulement en 86 années[1] ; mais depuis un demi-siècle le soulèvement de l'île Suur Tytters, au sud de l'île Hogland, a certainement dépassé 30 centimètres[2].

En aucune partie de l'Europe les blocs erratiques ne sont plus nombreux et plus gros que dans la Finlande. Plusieurs de ces pierres sont de telles dimensions que des paysans peuvent blottir leurs maisons à la base de ces masses jadis mouvantes. En quelques endroits, surtout à l'issue des vallées, les blocs forment des « mers de pierre ». Même sous la terre végétale, on trouve en multitudes des fragments de rochers offrant aux habitants du pays des carrières inépuisables. Du reste, le transport des blocs erratiques s'est fait d'une rive à l'autre du golfe de Finlande, puisque les rivages des îles sont parsemés de ces pierres et que dans l'île Suur Tytters on en a même trouvé de striées[3]. Les deux pointes de l'île Hogland, au nord et au sud, sont tellement recouvertes de fragments de granit finlandais, que des navires y vont fréquemment prendre des chargements de pierre et que la ville de Pétersbourg, ainsi que d'autres cités du littoral, ont pu s'y approvisionner de matériaux pour les pavés de leurs rues. Dans l'îlot dit Laven-saari, à l'est de Hogland, von Baer a vu un bloc de granit dont il évalue le poids à près de 100 tonnes et qu'il croyait avoir été apporté par les glaces à la fin du siècle dernier ; toutefois il n'est point probable que cette masse soit venue récemment de la côte méridionale de Finlande : c'est à l'énorme pression des glaces que les tempêtes du nord-ouest poussent devant elles que la roche doit d'avoir été déplacée du fond et reportée sur la grève. M. Krapotkin a vu sur la côte occidentale de Suur Tytters un bloc encore plus considérable qu'ont aussi roulé les glaces et les vagues de tempête[4]. Des pierres de moyenne grandeur échouent tous les ans sur les îles du golfe et sur les côtes de l'Ehstonie : quant aux pierrailles, elles arrivent en si grandes quantités, que le profil des criques

[1] *Hydrographie des russischen Reiches.*
[2] Krapotkin, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VII, 1re livraison.
[3] Krapotkin, ouvrage cité.
[4] Helmersen, *Wanderblöcke* ; — Krapotkin, *Die Eiswälle in der Revalschen Bucht* ; — *Zapiski*, livraison citée.

et des péninsules où elles sont portées par les glaçons change parfois visiblement dans l'espace de peu d'années. La partie nord-occidentale de l'île Laven-saari, dont les côtes ont été levées par Spafarief en 1813, s'est agrandie en un quart de siècle de péninsules et de récifs qui permettent à peine de reconnaître la forme primitive du littoral : d'année en année, de nouveaux amas de pierres se montrent au-dessus des flots[1]. Toutefois le soulèvement de la côte a sa part dans cet accroissement continu de superficie pour les îles de la Baltique.

N° 67. — PARALLÉLISME DES AFFLUENTS DU GOLFE DE BOTNIE.



La trace du passage des anciens glaciers est encore très visiblement burinée dans le sol, et même la forme générale du pays révèle par des indices certains le travail de ces puissants fleuves de glace. Il est dans le monde peu de traits géologiques mieux marqués que le parallélisme des vallées qui, de part et d'autre, sur la rive suédoise et sur la rive finlandaise, viennent aboutir au golfe de Botnie. Toutes les rivières scandinaves qui descendent vers ce golfe coulent du nord-ouest au sud-est ; toutes les rivières finnoises tributaires du même bassin coulent du sud-est au nord-

[1] Von Baer, *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, tome VI, 1863.

ouest : elles se meuvent en sens inverse, mais sur des lignes qui se prolongent exactement les unes les autres et qui sont précisément dans l'axe de tous les lacs allongés occupant les vallées granitiques de la Finlande. On dirait qu'une herse immense a été promenée sur tout le bassin géographique, des Alpes Scandinaves au Ladoga. En plusieurs parties de la contrée, l'alignement général est d'une régularité presque géométrique : collines, lacs, marais, chaînes de blocs erratiques se développent parallèlement, dans la direction du nord-ouest au sud-est, et tous les travaux hu-

N° 68. — ÉTANGS ET TOURBIÈRES PARALLÈLES EN FINLANDE.

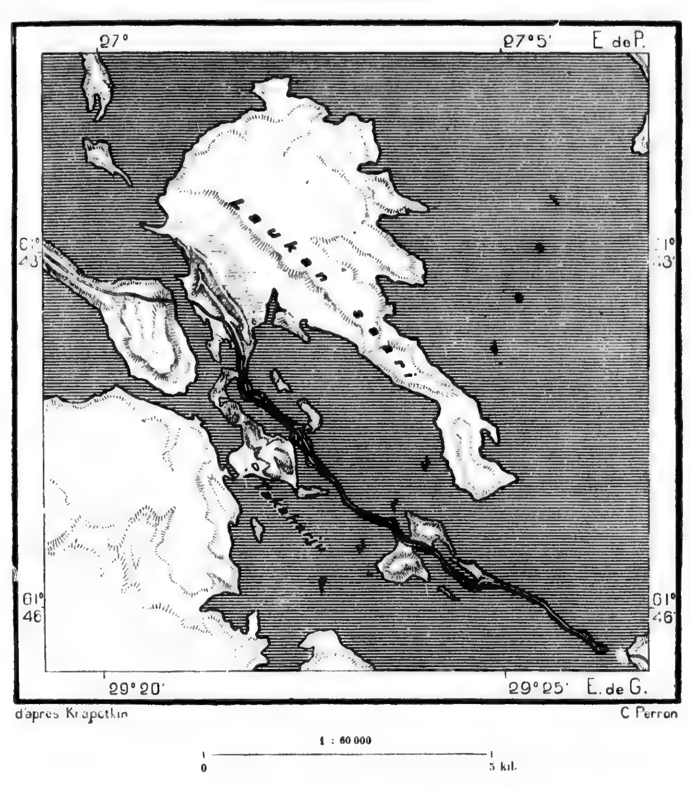
1 : 440 000

0 10 20 kil.

mains, endiguements, fossés, voies de communication, rues de villages et de villes ont dû naturellement se faire dans le même sens. Le long des rivages, là où le soulèvement général du pays a fait émerger les fonds sous-marins, les caps, les presqu'îles et les îlots sont en maints endroits disposés avec la même régularité que les coteaux et les lacs de l'intérieur, et portent également les traces de l'action uniforme des glaciers en marche. En exemple de cette formation des côtes on peut citer le littoral du golfe de Botnie, surtout entre la bouche du Kumo et la rade de Nystad, et les rivages du golfe de Finlande, du port de Borgå à l'île Björkö. A cet égard,

la forme du golfe ou fjord de Wiborg, avec ses péninsules et ses îles qui s'emboîtent, pour ainsi dire, les unes dans les autres, est des plus instructives. Les stries ont été observées sur les plus hauts sommets de la Finlande et jusque sur les roches du lit marin. Dans les environs de

N° 69. — LE PUNGA-HARJU.



d'après Krapotkin — C. Perron

1 : 60 000

0 — 5 kil.



Helsingfors, des rochers que l'on retira de 35 mètres de profondeur au-dessous du niveau marin, étaient distinctement rayés de stries glaciaires[1].

De même qu'en Scandinavie, les åsar, appelés aussi *harju* par les Finlandais, se rencontrent en Finlande et donnent au bas pays les traits prin-

[1] Nordenskjöld, *Beitrag zur Kenntniss der Schrammen in Finnland*, Akten der Finnl. Soc. der Wissenschaften.

cipaux du paysage. Comme en Suède, quelques-uns de ces åsar traversent les lacs en forme de remparts çà et là ébréchés, et les routes, continuées par des ponts et des bacs, les suivent dans toute leur longueur. On peut citer en exemple l'étonnant Punga-harju, ås de 30 mètres de hauteur, qui réunit l'une à l'autre deux rives de l'un des bassins septentrionaux du Saïma, au sud de Ny-Slott. Une île, formée de blocs de gneiss, a servi de point d'appui aux deux moitiés de la levée, longue de plus de 7 kilomètres. En Finlande, les åsar, s'alignant pour la plupart à angle droit des anciens glaciers, semblent être en général des moraines frontales peu remaniées par les courants et par l'agitation des vagues lacustres; mais le Punga-harju, type de plusieurs åsar secondaires, est certainement une moraine longitudinale qu'ont recouverte autrefois les eaux lacustres et qui en garde encore à la surface des sables et d'autres alluvions [1].

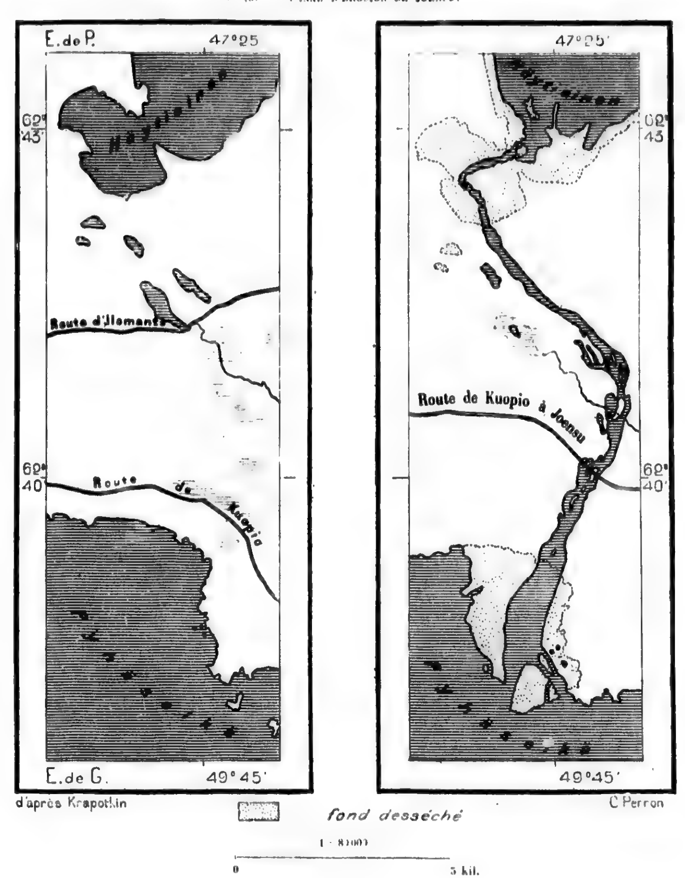
Les åsar du midi de la Finlande, véritables digues, auxquelles on donne le nom justifié de Salpau-Selkä (enclos ou barrière), forment de longues levées parallèles à la côte du golfe et rompues çà et là par la pression des eaux : c'est ainsi que le lac Saïma est limité au sud par un ås qu'interrompt seulement le cours du Wuoxen, mais vers le milieu de son bassin on voit à droite et à gauche les restes de l'ås brisé. Lorsqu'un lac supérieur se vide dans un lac inférieur par la brèche d'un ås, des grèves indiquent sur les débris du rempart ébréché l'ancien niveau du bassin à demi vidé, et dans le réservoir d'en bas, des couches consistant en sables entraînés recouvrent les limons fins du lit [2]; en outre, un delta d'alluvions plus ou moins considérable se forme à l'endroit où se déversait l'émissaire d'érosion. Parfois l'homme aide au travail de la nature pour conquérir ainsi des terres fertiles. Fort habiles à diriger les courants, les Finlandais accroissent chaque année leur domaine, et de décade en décade les cartes présentent un aspect différent.

Toutefois il peut arriver que les calculs des ingénieurs sur la force de résistance de leurs digues soient déçus, et parfois l'écoulement, au lieu de s'accomplir avec la régularité désirée, se produit avec une redoutable violence. C'est ce qui arriva pour le lac de Höytiainen, au nord de Joensu, dans la Finlande orientale. Dans l'intention d'abaisser peu à peu les eaux de ce réservoir, dont le niveau se trouvait à 21 mètres au-dessus de la surface du Pyhäselkä, on commença en 1854 le creusement d'un fossé de 3 mètres de largeur, que les eaux de pluie et de neige fondue changèrent

[1] Krapotkin, *Izv'estiya Roussk. Geograf. Obchtchestva*, 1871, n° 6; — *Zapiski Roussk. Geograf. Obchtchestva*, tome VII, 1875.
[2] Nordenskjold. ouvrage cité.

graduellement en un ruisseau serpentin. Tout à coup, le 3 août 1859, les digues qui devaient régler la sortie du trop-plein de l'Höytiainen cédèrent, et l'érosion violente commença. De Joensu, à sept kilomètres de distance,

N° 70. — CANAL D'ÉROSION DE JOENSU.



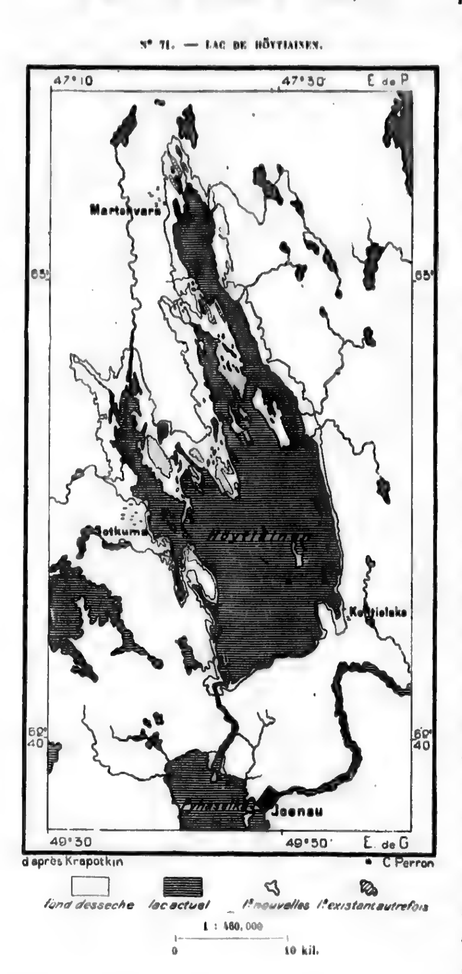
1 : 80 000

0 — 5 kil.

on entendait comme un bruit de tonnerre; les pierres s'entre-choquaient; les arbres brisés étaient emportés par le courant; des maisons entières flottaient au fil de l'eau, des îles et des bancs de sable se formaient, puis disparaissaient. Le déluge dura trois jours, et pendant ce temps la surface du lac Saïma, dans lequel se précipitaient les eaux, était telle-

ment agitée, que les navires pouvaient lutter avec peine contre la violence du flot. La masse d'eau qui s'écoula par le nouveau lit fut évaluée à 2800 millions de mètres cubes, soit un peu plus de 11 000 mètres cubes par seconde : c'est à peu près le débit d'un fleuve comme le Danube, auquel serait ajouté celui du Rhône. En outre, le volume de terre emporté représentait au moins 35 millions de mètres cubes, puisque la vallée d'érosion qui se creusa dans ce court espace de temps n'a pas moins de 8 kilomètres de long, sur 300 à 450 mètres de large, avec une profondeur de 10 à 25 mètres[1]. Tous ces débris déposés dans le Pyhäselkä y formèrent un large delta et en diminuèrent l'étendue de plusieurs kilomètres carrés, tandis que le lac d'amont se réduisit considérablement, surtout vers son extrémité septentrionale, la moins profonde; là des bancs de sable et des amas de blocs apparurent soudain en îles et en îlots, tandis que d'autres îles se rattachèrent au continent. Il est à remarquer que, malgré la violence du soudain déluge, les gros blocs erratiques ayant plus d'un mètre de largeur ne furent pas déplacés; on en voit encore des traînées transversales à la direction du courant. Il est vrai que même au commen-

N° 71. — LAC DE HÖYTIAINEN.

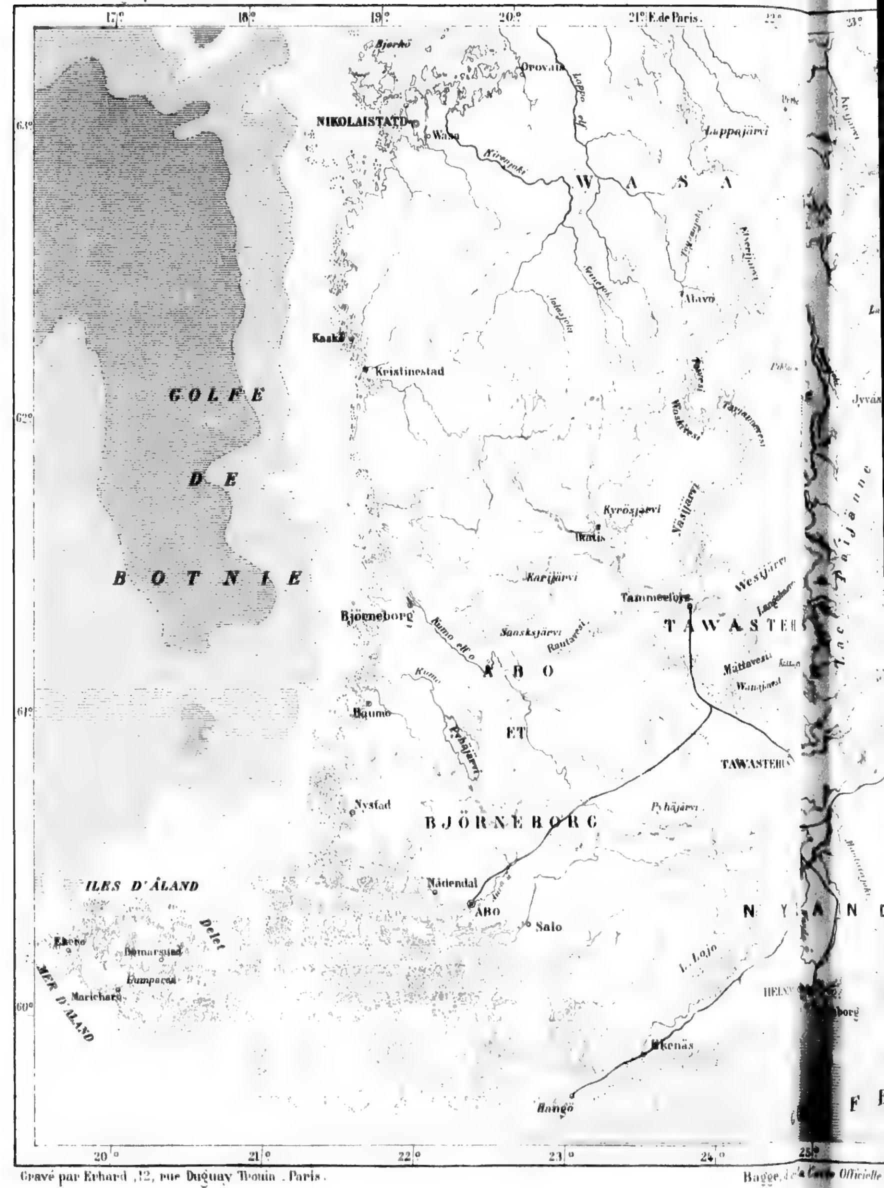


[1] Krapotkin, *Zapiski Roussk. Geograf. Obchtchestva*, tome VII, 1875.

re la vio-
nt évaluée
0 mètres
: c'est à
'un fleuve
, auquel
u Rhône.
e de terre
tait au
de mè-
la vallée
usa dans
e temps
kilomè-
00 à 450
vec une
25 mè-
bris dé-
selkä y
delta et
ndue de
carrés,
mont se
ement,
trémité
ins pro-
e sable
s appa-
s et en
'autres
conti-
er que,
u sou-
mocs
s d'un
aînées
amen-

Nouvelle Géographie Universelle. T.V. Pl.V

LACS DE FINLA

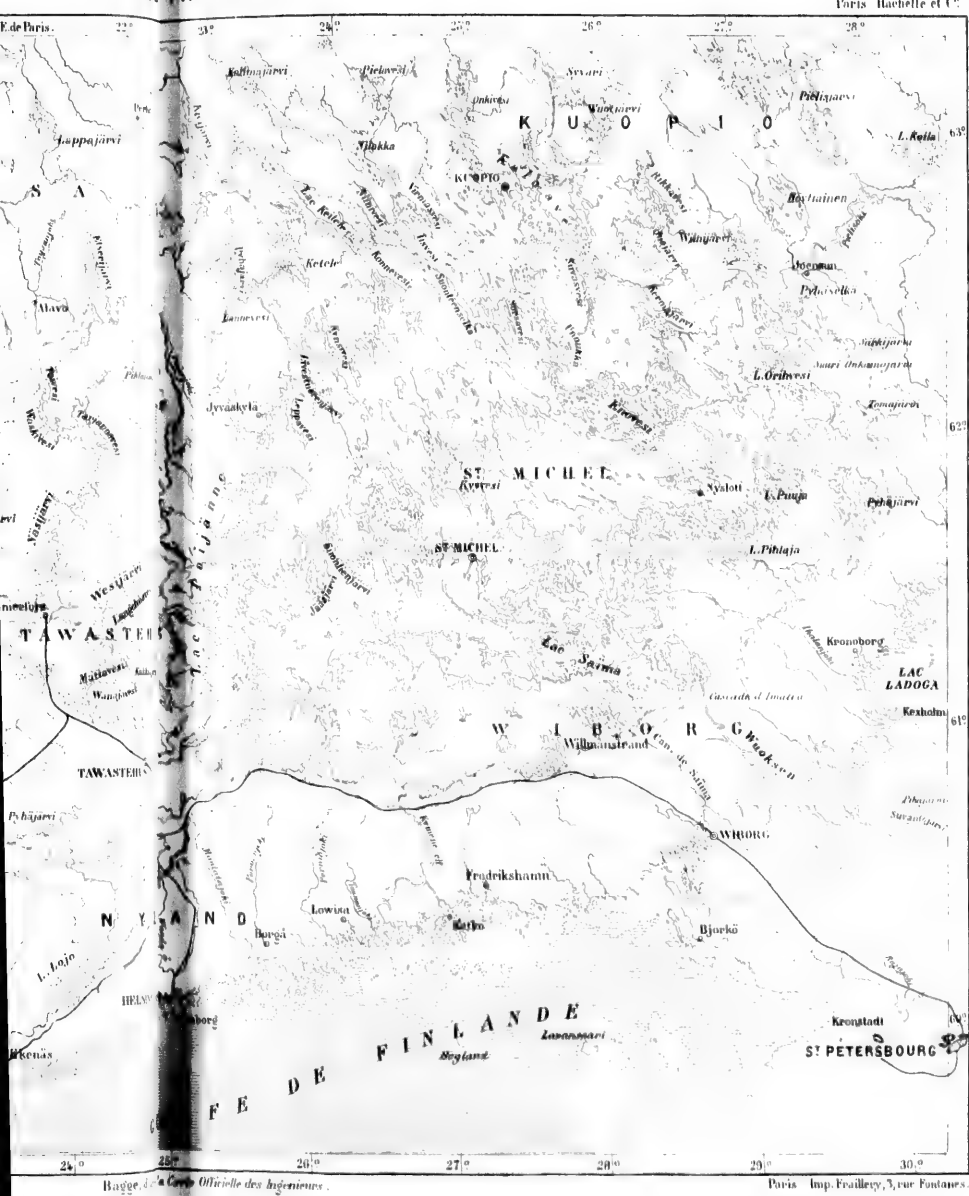


Gravé par Erhard, 12, rue Duguay Trouin. Paris.

Bagge, de la Carte Officielle

moins de 20 mètres

de 20 à 50 mè


LACS DE FINLANDE
Paris Hachette et Cie
KUOPIO
ST MICHEL
WIBORG
NYLAND
TAWASTEHUS
LAC LADOGA
Lac Saima
Lac Païjänne
GOLFE DE FINLANDE
Kuopio
St Michel
Jyvaskyla
Nyslott
Kronoborg
Kexholm
Willmanstrand
Wiborg
Fredrikshamn
Lowisa
Borgå
Kotka
Björkö
Kronstadt
St Petersbourg
Hogland
Lavansari
Lappajärvi
Alavo
Joensuu
Pyhäselkä
L. Orihvesi
L. Puuja
L. Pihlaja
L. Koita
L. Lojo
Bagge, de la Carte Officielle des Ingénieurs.
Paris Imp. Fraillery, 3, rue Fontanes.
de 20 à 50 mètres
plus de 50 mètres

cement de la débâcle, quand l'eau du Höytiainen était encore à 21 mètres plus haut que le lac inférieur, la pente du courant de sortie ne dépassait pas 3 millimètres par mètre.

Le phénomène des débâcles lacustres, dont il est rare de trouver des exemples aussi remarquables que celui du lac Höytiainen, doit se renouveler d'ailleurs fréquemment sur toutes les parties du territoire. En vertu même des lois de la pesanteur, tous les lacs élevés de la contrée doivent tendre à se vider dans les lacs inférieurs, et partout on voit en effet les lacs diminuer en étendue à mesure que l'on remonte des régions basses de la Finlande, c'est-à-dire des bords du Ladoga, vers les hauteurs riveraines du golfe de Botnie et le faîte de Suomen-Selkä. Partout des lignes de niveau, fort élevées au-dessus des lacs ou des étangs actuels, témoignent de l'abaissement des lacs, qui se sont vidés, comme l'eau d'un réservoir supérieur s'épanchant de degrés en degrés sur un « escalier de Neptune ». Sur le versant septentrional du faîte de Finlande, on observe des phénomènes analogues : c'est à 56 mètres au-dessus de la surface actuelle de l'Uleä-träsk que se voient les traces du niveau de l'ancien lac[1]. La différence du niveau entre les nappes lacustres d'autrefois et celles de nos jours s'accroît régulièrement du sud au nord de la Finlande.

De tous les pays d'Europe, la Finlande est celui qui s'est le moins débarrassé des eaux superficielles de la période lacustre qui succéda à la période glaciaire[2] : il est parsemé de plus de lacs, d'étangs et de marais que la Suède elle-même ; dans la région méridionale, limitée au nord par l'Uleä, près de la moitié du territoire[3] est recouverte de lacs. Depuis que les glaciers se sont retirés, laissant aux rivières et aux eaux de pluie toutes les dépressions du sol, les alluvions formées par les débris des rochers n'ont encore pu remplir que de faibles étendues lacustres, et les plantes des tourbières n'ont pu envahir entièrement que de petits bassins. Grâce à la dureté de ses roches de granit, de gneiss, de porphyre, et à la faible hauteur de ses montagnes, que les pluies ravinent très lentement, la Finlande a pu garder son aspect de terre en formation : elle ne semble pas encore appropriée au séjour de l'homme. Dans toute cette région de la Finlande méridionale, le labyrinthe des lacs est tel, qu'il est impossible de distinguer sans une attention soutenue les limites de partage entre les versants du golfe de Botnie, de la mer de Finlande, du Ladoga : d'ailleurs ces limites sont en divers endroits purement conven-

[1] Krapotkin, *Izvestiya Roussk. Geograf. Obchtchestva*, 1871, n° 7.
[2] Krapotkin, ouvrage cité.
[3] D'après Veselovskiy : 47 pour 100.

tionnelles et de simples marais, s'égouttant vers l'une et l'autre mer, indiquent la zone de séparation des eaux. Quant aux rivières, la plupart ne sont que des enchaînements de lacs : nulle part on ne peut mieux étudier « l'embryogénie des fleuves[1] ».

Le lac qui est probablement le plus grand du territoire finlandais se trouve en dehors de la région lacustre par excellence : c'est l'Enare ou Inara, situé en pleine Laponie et s'écoulant par la rivière Pasvik dans le Varanger-fjord ; mais ce lac est si peu connu, que les évaluations faites pour sa superficie varient de plus de mille kilomètres carrés. Le Saïma ou Saimaa, la mer intérieure la plus vaste de la Finlande proprement dite, s'étend sur un espace inférieur à la surface de l'Enare, mais il lui est de beaucoup supérieur si l'on mesure en même temps tous les réservoirs lacustres, tels que le Pihlaja et l'Enovesi, qui communiquent avec le Saïma par de larges détroits. Ces lacs réunis, dont le trop-plein se déverse dans le Ladoga, occupent presque toute la Finlande orientale et de simples coupures faites à travers des isthmes rocheux les uniraient à d'autres lacs en dédale, dont le principal est le Päijänne ou « lac Sacré », se déversant au sud dans le golfe de Finlande. C'est par des ouvertures taillées dans la roche que depuis 1856 on a réuni directement la nappe du Saïma aux eaux du golfe, en permettant ainsi aux navires d'un faible tonnage de charger les denrées au cœur même de la Finlande.

Quoique les émissaires naturels des lacs n'aient encore que bien peu modifié la forme primitive de leurs lits, si ce n'est pour les approfondir[2], ils n'ont pourtant pas à descendre par de nombreux rapides ni par de grandes cascades : la faible hauteur des plateaux intérieurs de la Finlande donne aux cours d'eau une pente peu inclinée. Cependant plusieurs chutes ou *koski* peuvent se comparer aux cascades de la Scandinavie, sinon par la masse liquide et la hauteur verticale de la nappe d'eau, du moins par la sévérité des paysages environnants. Une chute de l'Uleå a près de 12 mètres. Les cataractes les plus célèbres de la Finlande interrompent le cours du Wuoxen, à quelques kilomètres en aval de l'endroit où ce fleuve s'échappe du lac Saïma. Encaissé dans une gorge de 40 mètres de largeur, le torrent descend en hautes vagues écumeuses par une pente inclinée de 21 mètres sur 525 mètres de longueur, puis, au-dessous des rapides, tournoie en longs remous dans un vaste bassin : ce défilé grondant est la fameuse gorge d'Imatra. A 12 mètres de hauteur au-dessus

[1] Oscar Peschel, *Vergleichende Probleme der Erdkunde.*
[2] Krapotkin, *Zapiski Rousk. Geograf. Obchtchestva*, tome VII, 1875.

de la cataracte actuelle, les rochers portent distinctement les traces laissées autrefois par les rapides[1].

La côte finlandaise n'est pas moins riche que la rive suédoise en criques, en baies et en dentelures de toute espèce, et les archipels d'îles et d'îlots y sont beaucoup plus nombreux. Au large de Wasa, l'archipel des Qvarken et ses mille écueils rétrécissent le golfe de Botnie et finiront même par le fermer en deux ou trois mille années, si le soulèvement du sol continue au même taux séculaire que dans la période contemporaine. A l'angle des golfes de Botnie et de Finlande, les îles d'Åland, parsemant la mer en

N° 72. — ÎLES D'ÅLAND.

multitudes, s'avancent au loin vers les côtes de Suède et sont presque toujours unies en hiver par une dalle continue de glace; parfois même le canal qui sépare l'archipel des côtes suédoises gèle complètement et l'on vit

[1] Principaux lacs de la Finlande :

	Altitude.	Surface.
Enare	150 mètres.	2530 (?) kilomètres carrés.
Saima	78 »	1760 » »
» avec Kallavesi, Enovesi et Pihlavesi	78 »	7762 » »
Paijanne	75 »	1576 » »
Pyhäselkä-Orivesi	80 »	1137 » »
Pielisjarvi	90 »	1095 » »
Uleå-träsk	116 »	984 » »

en 1809 les cavaliers cosaques passer au galop sur la glace pour surprendre la ville de Grisselhamn : de même, les loups traversent les détroits des eaux finlandaises pendant les rudes hivers et ravagent les îles habitées, qui sont au nombre d'environ quatre-vingts.

Les côtes méridionales de la Finlande sont également séparées des eaux profondes par des îlots et des écueils nombreux, entre lesquels louvoient péniblement les navires ; mais, en outre, quelques rochers et même deux îles, Hogland ou Suur-saari (Grande Ile) et Laven-saari, s'élèvent en plein golfe. Hogland est située à peu près exactement dans la partie du golfe où l'eau commence à prendre la salure de la mer. Les insulaires boivent encore l'eau qui baigne le rivage, mais seulement sur la côte orientale de l'île, car à l'ouest la salinité du flot est déjà de 4,7 pour 100, d'après Forchhammer. Toutefois les étrangers ne peuvent s'accoutumer au goût déjà fort amer du liquide que boivent les indigènes et ceux qui visitent Hogland apportent avec eux de l'eau de rivière[1]. Cette île montueuse, composée entièrement de roches cristallines, granit, diorite, quartz, porphyre, est considérée par quelques géologues comme une terre jeune, ayant fait son apparition à une époque récente. Néanmoins elle possède la même faune de batraciens que la Finlande, à laquelle du reste la rattachent temporairement les glaces presque tous les hivers. En gravissant la plus haute sommité de Hogland, le Haukkavuori ou « Mont des Faucons », Köppen entendit distinctement les rochers vibrer, par l'effet de la dilatation de l'air dans les fissures, en sons musicaux pareils à ceux de l'orgue[2] : c'est un nouvel exemple de ce chant des pierres qui ravissait jadis les adorateurs de Memnon.

La partie septentrionale de la Finlande est située dans l'intérieur du cercle polaire, et les provinces méridionales sont elles-mêmes assez rapprochées de la zone arctique pour que les journées ne soient plus en hiver qu'une éclaircie de quelques heures et se rejoignent au cœur de l'été par les rouges lueurs du soleil passant à quelques degrés au-dessous de l'horizon. « La nuit, ainsi que le dit Tourgeñev, ressemble à un jour malade. » Une légende finnoise raconte que le crépuscule et l'aube sont deux fiancés condamnés à rester longtemps séparés ; mais ils se cherchent sans cesse : pendant la belle saison d'été ils parviennent enfin à se rejoin-

[1] Von Baer, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome IV, 1862.
[2] *Russische Revue*, 1877, n° 5.

dre au milieu du ciel et leurs flambeaux unis éclairent au loin les plaines, les montagnes et la mer.

Sous ces hautes latitudes, le climat est sévère : les isothermes, que les courants atmosphériques et maritimes reploient vers le nord dans la péninsule Scandinave, s'inclinent vers le sud dans le territoire finlandais et le voisinage des grandes plaines orientales permet aux vents froids de l'est et du nord-est d'abaisser rapidement la température de la contrée. Le climat est extrême, très rude en hiver, chaud en été sous l'influence des tièdes vents du sud et du sud-ouest. On dit que la culture du sol et surtout la destruction des forêts du littoral ont adouci la température moyenne, mais en même temps rendu les variations atmosphériques plus soudaines et plus fréquentes. La végétation est plus uniforme, moins riche en Finlande que dans la presqu'île Scandinave, à cause de l'étendue moindre de la contrée et de la plus grande rigueur des hivers : au lieu de 2330 espèces de plantes que possède la Suède, la Finlande en a seulement 1800, et la plupart ont une aire d'habitation beaucoup moindre. Les chênes, qui croissent parfaitement sur le littoral norvégien jusqu'à Christiansund et Molde, et qui peuvent encore vivre jusque dans les environs de Trondhjem, ne dépassent pas en Finlande les côtes méridionales, entre le 60e et le 61e degré de latitude, et même à l'est du golfe ils ne croissent pas spontanément dans les environs de Pétersbourg. Le cerisier ne porte plus de fruits au nord de Wasa et le pommier n'a plus que des fleurs au delà du 64e degré de latitude, dans la province d'Uleâborg. Vers le nord, la végétation diminue graduellement et sur les bords septentrionaux du lac d'Enare se montrent les dernières forêts de conifères, déjà clairsemées et rabougries. Au delà s'étend la toundra ; les mousses, les lichens recouvrent le sol : seulement sur les pentes bien exposées au soleil, bien abritées des vents du nord, croissent quelques bouleaux nains, l'aune blanc, et le sorbier des oiseaux, l'arbre saint des anciens Finnois [1]. Mais sous l'âpre climat du nord la végétation d'été parcourt toutes ses phases avec une rapidité qui ne se voit pas même dans la zone tempérée. Près d'Uleâborg, les semailles et la moisson du blé mûr ont eu lieu dans l'espace de quarante-deux jours [2]. En outre, l'humidité de l'air et les brouillards fréquents entretiennent une fraîcheur constante dans la végétation des forêts et des prairies. En certains districts de la Finlande, notamment dans le voisinage de Tavastehus, les maisons de paysans sont

[1] Léouzon Le Duc, *L'Ours du Nord*.
[2] Julin, cité par Acerbi, *Voyage au cap Nord*, tome I.

recouvertes, non de planches ou de chaume, mais de pelouses de gazon parfaitement unies. Rien de plus charmant que ces prairies aériennes, entretenues avec le plus grand soin. Des écorces de bouleau, placées au-dessous des couches de terre gazonnée, défendent de l'humidité la charpente du toit et l'empêchent de pourrir.

La faune de la Finlande ressemble à celle des contrées limitrophes, si ce n'est qu'elle est moins riche et que diverses espèces ont cessé d'en faire partie : les ours, les loups, les lynx, les gloutons, les renards sont encore fort nombreux; la martre a presque disparu[1]. Les armoiries de l'archipel d'Åland portent l'élan, autrefois très commun dans les îles. Au commencement du dix-septième siècle, il devenait déjà plus rare, puisque Gustave-Adolphe fit édicter une loi prononçant la peine de mort contre tout « meurtrier d'élan » : c'est en 1809, lors de l'invasion russe, que les derniers de ces animaux furent exterminés. Quant aux castors, que l'on voit en si peu d'endroits dans le reste de l'Europe, ils habitent peut-être encore les rives des fleuves de la Finlande septentrionale; mais ils sont devenus si rares que l'on n'est pas même certain de leur existence[2].

Le nom étranger de Finlandais, Finnes, Finnois, probablement d'origine germanique, semble traduit de l'appellation que les habitants du pays Suomi ou Suomenmaa se donnent eux-mêmes : on le rapproche de l'anglo-saxon *fen* (en français, *fagne*, *fange*), qui signifie marécage[3]; toutefois cette étymologie est contestée par Sjögren[4] et d'autres savants : le nom, de même que la provenance des Finlandais, les Fenni de Tacite, reste une des questions discutées de l'ethnologie. Cependant on peut dire, d'une manière générale, que les habitants actuels de la Finlande sont en majorité de souche ouralo-altaïque et qu'ils sont étroitement apparentés aux Magyars, de même qu'aux peuplades non encore civilisées des Tcheremisses, des Ostiakes, des Vogoules, des Samoyèdes. Ils sont évidemment très mélangés, car le pays qu'ils habitent et où ils arrivèrent, pense-t-on, vers la fin

[1] Animaux sauvages tués en Finlande, de 1871 à 1875 :

Ours, 421; loups, 1862; lynx, 433; gloutons, 195; renards, 12 391.

Animaux domestiques dévorés par les bêtes sauvages, de 1866 à 1870 :

Chevaux, 1802; bêtes à cornes, 5584; moutons, 14 061; rennes, 2714; porcs, 1400.

(Ignatius, *Le Grand-Duché de Finlande*.)

[2] Ignatius, *Le Grand-Duché de Finlande*.

[3] G. Zeusz, *Die Deutschen und die Nachbarstämme*; — Oscar Peschel, *Völkerkunde*; — Vanderkindere, *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique*.

[4] *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, I, 305.

du septième siècle ou vers le commencement du huitième, a été souvent envahi et les diverses tribus qui s'y sont succédé ont laissé leurs descendants croisés avec la population actuelle. Avant l'époque de la pierre polie, les contrées qui sont devenues la Finlande n'étaient probablement pas encore habitables, à cause de la grande extension des glaces[1]. Mais dès les premiers temps de la colonisation, c'est avec les tribus orientales, habitant la Russie du nord, que les colons finlandais eurent leurs relations les plus fréquentes, car presque tous les objets trouvés à l'est et à l'ouest du lac Ladoga se ressemblent par la matière et par le travail. Plus tard, lors de l'âge du bronze, puis surtout pendant le premier âge du fer, l'influence scandinave devient prédominante ; ensuite, un nouveau reflux historique ramène la civilisation slave dans le pays, et quand l'histoire proprement dite commence à éclairer la Finlande, on retrouve les Scandinaves, c'est-à-dire les peuples de l'Occident, en contact beaucoup plus intime que les Russes avec les populations de la contrée[2]. Souvent la lutte entre les envahisseurs maritimes et ceux qui venaient de l'Orient par la région des forêts et des marécages devint une guerre d'extermination, et des districts entiers furent ravagés. Il est étonnant qu'au milieu de pareils conflits entre les dominateurs du pays les Finlandais aient gardé tant d'originalité nationale.

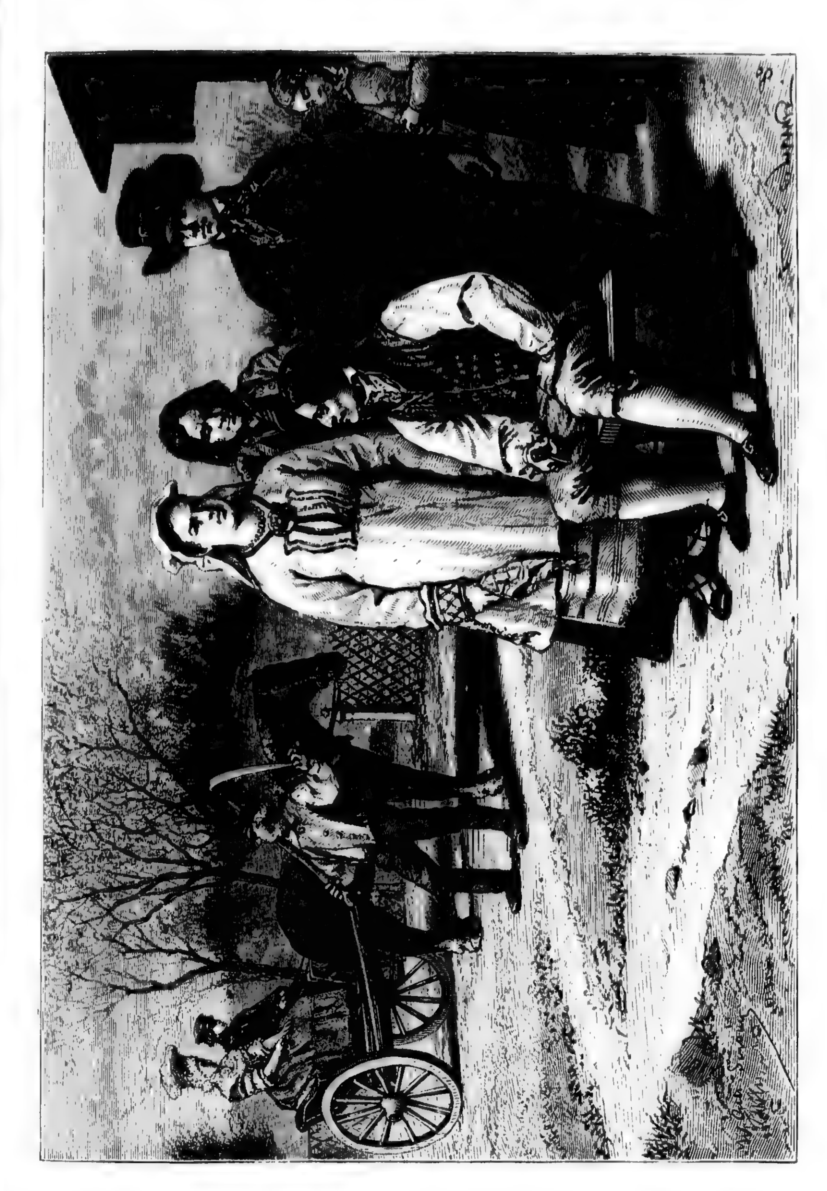
Dans les régions septentrionales de la Finlande l'influence des Lapons a probablement été assez considérable par les croisements sur la population finnoise des Ostrobotniens et des Qväner (Kainuläiset) ; en 1849, Andreas Warelius citait dans la province d'Uleåborg un grand nombre de districts et de hameaux dont la population agricole était de race mêlée et se servait encore partiellement du lapon. Quant à la Finlande méridionale, divers anthropologistes contestent encore qu'elle ait été habitée autrefois par les Lapons. Il est vrai que les traditions locales sont unanimes en faveur de cette hypothèse, et les noms de Jaettiläiset, Hiidet, Jatulit, Jotunit s'appliqueraient encore à ces aborigènes disparus. Des récits fabuleux nous racontent les combats que les premiers immigrants finnois eurent à soutenir contre les magiciens liés aux puissances infernales[3]; or, en Finlande comme en Russie, Lapons, Samoyèdes et tous les Finnois du Nord sont considérés comme des hommes de magie. Divers noms de lieux confirment aussi le passage des Lapons dans la Finlande méridionale[4] ; mais l'absence

[1] Worsaae, *La colonisation de la Russie et du nord Scandinave.*
[2] Gustaf Retzius, *Finska Kranier.*
[3] Andreas Warelius, *Beiträge zur Kenntniss der Russischen Reiches*, vol. XIII.
[4] Warelius ; — Castrèn ; — Ujfalvy, *Mélanges altaïques.*

de débris archéologiques d'origine laponne prouve que ces tribus du nord n'ont pu séjourner longtemps dans le pays : peut-être quelques groupes de pêcheurs, d'agriculteurs nomades auront-ils campé çà et là ; toutefois les traces laissées par eux sont beaucoup moindres que celles des marins germaniques venus sur les côtes du golfe pour commercer avec les Finlandais. Même la présence d'un certain nombre de mots très anciens qui se trouvent mêlés au finnois ont fait admettre à Thomsen que des peuplades allemandes ont jadis vécu dans les plaines de la Russie limitrophes de la mer Baltique[1].

Les Finlandais de la région relativement populeuse du Sud se divisent en deux familles distinctes, contrastant même l'une avec l'autre par des caractères opposés, les Tavastes et les Karéliens. Les premiers habitent la partie sud-occidentale de la Finlande, dans l'espace triangulaire limité à l'ouest et au sud par les Suédois du littoral, et c'est la civilisation scandinave qui exerça sur eux la plus grande influence, tandis que les Karéliens se sont trouvés en contact surtout avec les Russes. D'après van Haartman, qui les étudia le premier, les Tavastes, qui s'appellent eux-mêmes Hämäläiset[2], ce qui signifie peut-être, — à en juger par un mot ehstonien, — « Gens du Pays Humide », seraient les Finnois par excellence : ils sont en général forts, trapus, larges de tête, de visage, de nez, d'épaules et de membres ; la bouche est grande, tandis que les yeux sont petits, à fentes étroites et parfois légèrement obliques ; la couleur de l'iris est toujours bleue, de la nuance la plus pâle à l'azur le plus foncé. Les Russes donnaient jadis à ces Finnois le nom de « Tchoud aux yeux blancs » à cause de leurs yeux clairs[3]. La chevelure des Tavastes est blonde, même d'un blanc jaunâtre. « Blond comme un Finnois » est une expression proverbiale russe dans les districts limitrophes. Ainsi, tandis que les brachycéphales de l'Europe centrale et occidentale sont généralement bruns, ceux qui vivent en Finlande se distinguent précisément comme un peuple blond[4] ; mais ils n'ont pas la peau blanche, le teint rosé transparent des Germains blonds, Scandinaves, Allemands ou Anglo-Saxons ; en outre, leur barbe est presque toujours très rare. On ne rencontre guère de Tavastes, hommes ou femmes, dont les traits répondent à l'idée de beauté, telle que la comprennent les Européens de l'Occident. Au point de vue moral, les Tavastes sont lents et lourds, souvent mélancoliques,

[1] *Ueber den Einfluss der germanischen Sprachen auf die finnisch-lappischen.*
[2] Herberg ; — Barsov, *Essai d'une Géographie historique russe* (en russe).
[3] Maïnov, *Izvestiya Geogr. Russk. Obchtchestva*, nov. 1878.
[4] Virchow, *Berliner Gesellschaft für Anthropologie*, 18 oct. 1875.



TYPES ET COSTUMES DE LA FINLANDE

Dessin de Sirouy, d'après des photographies.

i
c
l
n
c
c
s
ta
g
d
n
le
v
al
li
n'
pl
so
de
St
l'é
les
ro
gu
éga
do

soupçonneux, rancuniers, avares de leurs paroles, mais honnêtes, reconnaissants des bienfaits, durs à la fatigue, patients dans la maladie et les privations ; fatalistes au plus haut degré, ils représentent dans la nation finlandaise l'élément conservateur. Au onzième et au douzième siècle, le centre de la puissance des Hämäläiset, les Yaïi ou Yeïi des Russes, paraît avoir été beaucoup plus à l'est, entre le Ladoga et la Dvina ; mais, attaqués par les Karéliens du nord, par les Russes du sud, ils furent obligés de se déplacer; cependant il existerait encore des Yeïi, au nombre de 20 000, dans les districts orientaux, vers Petrozavodsk et Belozersk[1].

De l'ouest à l'est de la contrée, on observe une transition graduelle entre les Tavastes et les Karéliens ou Karialäiset ; surtout les Savoläiset ou gens de Savolaks, dans le district de Ny-Slott, peuvent être considérés comme l'intermédiaire naturel des deux races. Les Karéliens, qui peuplent la région orientale de la Finlande politique, ainsi que de vastes territoires de l'empire russe, jusque dans le voisinage de la mer Blanche, sont brachycépales comme les Tavastes, mais ils ne leur ressemblent ni par la stature, ni par les traits, ni par le caractère. La plupart dépassent la taille moyenne, et même il en est qui pourraient être classés parmi les géants ; assez minces, élancés, de tournure élégante, ils ont en général des traits réguliers, le nez droit et long, le front large, la bouche nettement dessinée. On ne rencontre chez eux que bien peu d'individus ayant les yeux bridés à la mongole ; ils n'ont pas non plus l'œil pâle et la chevelure jaunâtre du Tavaste : leur iris est d'un gris-bleu foncé et leurs abondants cheveux châtains flottent en boucles sur leurs têtes. Les Karéliens sont en général gais, vifs, entraînants, pleins d'initiative, mais ils n'ont pas toujours autant d'esprit de suite que de force d'attaque. Ils plaisent par leur bienveillance, autant que par leur élégance naturelle et souvent par leur beauté. L'histoire les montre fréquemment engagés en des expéditions de guerre. En 1187 et 1188, ils envahissent même la Suède, entrent dans le lac Mälaren, incendient la ville de Sigtuna, tuent l'évêque d'Upsala. Trois années après, ils brûlent Åbo et détruisent toutes les colonies suédoises de la Finlande ; puis, quoique baptisés par les Novgorodiens au commencement du treizième siècle, ils leur font souvent la guerre, mais s'unissent aussi à eux pour combattre les Suédois[2]. C'est également avec leur aide qu'ils expulsèrent les Tavastes des bords du Ladoga. Vers 1850, Castrèn les évaluait à plus d'un million, dont 850 000

[1] Sjögren ; — Castrèn ; — Barsov.
[2] Belayev, *Récits de l'histoire russe* (en russe).

dans les limites de la Finlande actuelle : ils y sont un million de nos jours, grâce à l'accroissement naturel de la population.

Lors de leur arrivée dans la région située entre les grands lacs et le golfe de Botnie, les Finlandais semblent n'avoir guère été plus civilisés que ne le sont maintenant les peuples ougriens de la Russie orientale et de la Sibérie. Ainsi qu'a pu le constater Ahlqvist par l'étude des mots finlandais indiquant les conquêtes successives de l'industrie et de la civilisation, ainsi que le montrent aussi les descriptions des sagas, les Finlandais primitifs se nourrissaient presque exclusivement de la chasse et de la pêche ; ils ne connaissaient qu'une agriculture rudimentaire et ne savaient même préparer ni beurre ni fromage avec le lait de leurs troupeaux. La religion des Finlandais, analogue à celle des Lapons et des Samoyèdes, semble avoir été une sorte de fétichisme, mêlé de pratiques pareilles à celles des chamanes de la Mongolie. Toutes les annales russes nous présentent les pays des Tchoud ou Finnois comme la patrie des mages (*volkhvi*). Les incantations de ces magiciens, accompagnées du jeu de l'espèce de harpe appelée *kantele*, se terminaient par des convulsions, comme les rites des chamanes de la Sibérie. L'ancien Finlandais croyait plus à la puissance du chant qu'à celle de l'épée. Chez ceux qui vivent dans les solitudes de l'intérieur le naturel poétique est encore exalté par une extrême impressionnabilité nerveuse qui se change facilement en extase. Dans la science moderne, les Finlandais appliquent surtout leurs facultés intellectuelles à l'étude des mathématiques : les poètes sont toujours ravis par l'harmonie des nombres. Mais, outre les incantations, les Finlandais avaient le trésor d'autres chants, du moins dans la Karélie, car les Tavastes n'ont pas le génie poétique : il est rare qu'on les entende chanter[1]. La race karélienne, au contraire, est une de celles qui sont le plus naturellement portées vers la poésie, ainsi que le prouvent les récits, transmis jusqu'à nos jours de bouche en bouche et par fragments épars, avec lesquels on croit avoir reconstitué une épopée nationale, le *Kalevala* ou « pays de Kaleva », le dieu géant.

Quelques chants du *Kalevala* avaient été déjà révélés par Schröter et Topelius, mais ils ne furent réunis en « épopée » qu'en 1835, par Elias Lönnrot, qui avait parcouru dans tous les sens la Finlande et les pays finnois des gouvernements d'Olonetz et d'Arkhangel'sk pour recueillir les anciens chants ; plus tard, la traduction suédoise du *Kalevala*, par Castrèn, fit connaître au monde savant ces poèmes populaires. Cepen-

[1] Gustaf Retzius, *Finska Kranier*.

dant les recherches continuaient, et la deuxième édition de Lönnrot, celle de 1849, plus que double de la première, se compose de 50 *runot* ou chants et de 22 800 vers, tous entendus de la bouche des paysans et datant de l'époque païenne, à l'exception d'un seul, le cinquantième, qui fut évidemment conçu après l'introduction du christianisme en Finlande, c'est-à-dire vers le treizième siècle. Que le poème du Kalevala nous soit ou non parvenu tel qu'il était chanté par les anciens Suomi, il n'a pas moins exercé une influence décisive sur le mouvement littéraire finnois. La langue poétique des Finlandais se distingue entre toutes par la douceur et la sonorité; elle est en outre d'une très grande richesse. On peut juger de la multitude de ses mots dérivés par ce fait, que le nombre des vocables mentionnés dans le dictionnaire[1] d'Elias Lönnrot ne s'élève pas à moins de deux cent mille.

« Touraniens » par la langue et probablement aussi par l'origine, les Finlandais ne sont point certainement les inférieurs de leurs voisins et leur ambition légitime est d'avoir des égaux, non des supérieurs, parmi les peuples de l'Europe. En dépit de la théorie qui reconnaît aux Aryens toute supériorité intellectuelle et morale sur les populations d'autre origine, il est certain que, pris en masse, les Suomi sont plus actifs, plus économes, et surtout plus honnêtes que les habitants des pays limitrophes. Les écrivains russes admirent les qualités des Finlandais, leur persévérance dans le travail, leur probité, la réserve pleine de dignité avec laquelle ils évitent de demander un pourboire ou d'y faire la moindre allusion[2]. Du reste, ce n'est point seulement à la race qu'il faut attribuer ce privilège des Finlandais : tandis que les paysans russes asservis devaient contracter tous les vices de l'esclave, ceux de la Finlande jouissaient d'une liberté relative. Pendant toute la période de la domination suédoise, les habitants du pays eurent part aux droits civils et politiques, et la plupart des cultivateurs restèrent propriétaires du sol. Maintenant presque tous les Finlandais savent lire et peuvent se dire réellement instruits, en comparaison des moujiks russes des gouvernements voisins. Mais par les habitudes d'ivrognerie, surtout dans les districts du nord, une forte proportion des Finlandais est encore à l'état barbare. Enfin, la misère est grande en quelques régions de la contrée, et souvent des famines ont décimé la population. Lorsque des étés froids et pluvieux empêchent les céréales de mûrir avant les gelées d'automne, la disette est inévitable et les habitants des campagnes sont livrés à

[1] *Suomalais-Ruotsalainen Sanakirja*. Helsingfors, 1866-1874.

[2] Semenov, *La Patrie* (*Otetchestvo-Vyed'eniye*), Vestnik Evropi ; — Korf, *Les résultats de l'instruction publique* (en russe).

la faim : souvent alors le pauvre peuple est obligé de manger de la paille, de ronger les écorces, de mêler à la farine de blé de la « farine de montagne », c'est-à-dire une espèce de tripoli composée de débris d'infusoires, qui se recueille au fond des anciens lacs[1]. En 1868, la famine enleva le quart de la population dans certains districts : le nombre des morts fut triple de celui des naissances pour toute la Finlande. Les aveugles sont proportionnellement plus nombreux dans ce pays que dans les autres contrées d'Europe, à l'exception de l'Islande, autre région des froidures. En 1873, on comptait en Finlande près de 4000 aveugles[2] et en outre plus de 4000 affligés de cécité partielle. C'est à la fumée qui remplit presque toujours les chaumières qu'il faut attribuer en partie cette forte proportion d'aveugles; mais dans les districts de l'intérieur la principale cause en est peut-être aux étuves de bains et à celles où les Finlandais font sécher et battent leur blé. Les étuves de bains, emplies d'une épaisse vapeur que produit l'eau jetée sur des pierres brûlantes, étaient pour les Finlandais des lieux sacrés. Plusieurs fois par semaine, hommes et femmes, enfants et vieillards s'y exposaient à la vapeur, nus et pêle-mêle, en se frappant de brindilles de bouleau et en s'inondant d'eau froide. C'est dans ces étuves qu'étaient conduites les femmes en couches : la plupart des paysans de la Finlande ont aspiré l'air pour la première fois dans ces réduits, obscurcis par la vapeur[3]. Actuellement on ne voit plus de ces salles communes de bains dans les gouvernements d'Åbo, de Tavastehus, de Nyland, ni dans la partie méridionale de la province de Wiborg.

Une partie de la Finlande est exclusivement occupée par des Suédois, descendants des anciens envahisseurs du pays : les Finlandais leur donnent le nom de Ruotsaläiset. La population de l'archipel d'Åland, que les Scandinaves possédaient déjà en 1150, est entièrement suédoise; de même celle qui habite quelques-unes des îles d'Åbo et la région du littoral, au sud de Gamla Karleby : naguère le finnois y était aussi peu connu que le russe. Dès le milieu du treizième siècle, la colonisation suédoise avait commencé dans le pays à la suite des conquêtes de Birger Jarl, et dans les siècles suivants elle ne cessa d'augmenter, grâce aux franchises commerciales et aux privilèges de toute nature accordés aux Scandinaves. Sur une longueur d'environ 30 kilomètres à l'ouest du village de Forsby, riverain du golfe de Finlande, la population est également suédoise : les habitants ne se marient qu'entre eux; ils ont conservé leurs

[1] Ignatius, *Le Grand-Duché de Finlande*.
[2] 3891 parmi les luthériens, les seuls habitants recensés.
[3] Gustaf Retzius, *Finska Kranier*.

mœurs aussi bien que leur langue et restent ainsi toujours étrangers aux Finnois qui les entourent. Ailleurs, les Suédois de race ne se rencontrent guère que par familles isolées ou croisées avec des familles indigènes; dans le gouvernement de Nyland, la plupart des Suédois parlent finlandais aussi bien que la langue de leurs ancêtres[1]. Jadis, tous les habitants du pays qui étaient devenus les égaux des Suédois par la culture intellectuelle ou par la position sociale, et qui parlaient la langue scandinave, se classaient parmi les Suédois : l'aristocratie, quelle que fût son origine, prenait le nom qui paraissait alors le plus honorable. La langue finlandaise, qui s'était conservée seulement comme idiome populaire, était tenue pour une sorte de patois. Cependant la Réformation donnait aux Finlandais un commencement de littérature écrite en leur traduisant la Bible dès 1548; puis, grâce à l'université d'Åbo, les recherches sur la langue commençaient au dix-septième siècle; enfin, pendant le cours de ce siècle, la littérature finlandaise s'est complètement émancipée de la tutelle scandinave, quoique cependant la plupart des ouvrages soient des traductions du suédois. Désormais, les deux races, les deux langages n'ont plus à s'envier de privilèges; devenus complètement les égaux de leurs anciens maîtres, les Finlandais cultivés ou enrichis n'ont plus à se parer du nom de Suédois. Depuis 1868, tous les nouveaux maîtres d'école, et depuis 1872 tous les employés, sont tenus de savoir le finlandais. On évalue à 280 000 habitants, soit à 14 pour 100 de la population totale, les Suédois proprement dits du territoire.

A l'époque où se chantèrent pour la première fois les poèmes du *Kalevala*, il n'y avait point de villes en Finlande, à peine quelques hameaux situés dans les clairières des forêts et sur le bord des baies poissonneuses. Les demeures étaient des trous creusés dans le sol et recouverts d'un toit, ou des *kotas*, c'est-à-dire des réduits coniques formés par des perches appuyées circulairement sur un tronc d'arbre. Il reste encore de ces kotas, mais depuis longtemps elles ne servent plus que de hangars. Le *pörte*, qui les remplaça pour l'habitation de l'homme, ressemble à l'*izba* du Grand-Russien : elle est formée de troncs de sapins posés les uns sur les autres, sans fenêtres et sans cheminée, mais seulement avec d'étroites lucarnes et une coulisse sous le toit pour permettre à la fumée de s'échapper : un fourneau, quelques ustensiles, des mangeoires pour les animaux domes-

[1] Andreas Warelius, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, vol. XIII.

tiques, tels étaient les seuls meubles du pörte, où bêtes et gens vivaient pêle-mêle. On voit encore çà et là quelques-unes de ces habitations dans leur état primitif, telles que les décrivent les chants karéliens; mais la plupart se sont agrandies, embellies, séparées de l'étable et de la grange, et déjà elles ressemblent à la maison moderne des villes et des bourgades.

Les premières villes de la Finlande, Abo, Tavastehus, Wiborg, eurent pour point d'appui des châteaux forts, érigés pour la défense des envahisseurs et des néophytes chrétiens. Dans les régions du Nord, le pays encore actuellement presque désert, sans valeur stratégique, a été colonisé librement et les bourgs se sont fondés aux embouchures des rivières, uniquement pour l'échange des denrées. Torneå, qui regarde Haparanda la suédoise par-dessus un bras de la rivière Torneå, est le port des Lapons et ceux-ci viennent y vendre du poisson, des langues de renne. Uleåborg (Oulu des Finlandais) est beaucoup plus importante : les bateaux qui descendent l'Uleä (Oulu-joki) lui apportent en quantité de la résine et du goudron, et des trains de bois viennent flotter devant ses quais; au commencement du siècle, le port d'Uleåborg était, grâce à l'exploitation de ses forêts, le plus fréquenté de toute la Finlande; mais les ports de la région peuplée du sud l'ont depuis longtemps distancé pour l'activité du commerce[1]. De même Brahestad (Brahin) a succédé pour le mouvement des échanges à l'ancien bourg suédois de Gamla Karleby. Plus au sud, à la bouche du Lappo-joki ou de la « rivière Lappo », viennent Jakobstad ou Pietasaari, la bourgade de Ny Karleby et la ville de Wasa, en aval de laquelle, sur le même fjord, est un bourg moderne que les Russes désignent officiellement par le nom de Nikolaistad : mille écueils menacent les navires qui cinglent dans la rade, mais les protègent aussi contre les vents du dehors[2]. D'autres ports se succèdent au sud, Christinestad (Ristiina), Björneborg (Pori), parfaitement située, avec ses scieries et ses usines, sur le bord du Kumo navigable[3], et Nystad, reliée à la Suède par un cable télégraphique. Cette

[1] Mouvement du port d'Uleåborg à l'entrée et à la sortie en 1875 :

265 navires chargés, d'un port total de.	54 120 tonnes.
Valeur des échanges	7 629 750 francs.

[2] Mouvement du port de Nikolaistad en 1875 :

340 navires chargés, d'un port total de	49 100 tonnes.
Valeur des échanges	6 485 550 francs.

[3] Mouvement commercial de Bjorneborg en 1873 :

Entrées et sorties : 407 navires chargés, d'un port total de.	86 800 tonnes.
Valeur des échanges	8 746 000 francs.

ville possédait en 1876 une flotte commerciale, comprenant 24 gros navires et 11 bricks.

Åbo, la Turku des Finlandais, est la plus ancienne cité de la Finlande et pendant des siècles elle fut le boulevard de la domination suédoise à l'orient de la Baltique : c'est là que se dressa la première forteresse, Abohus, dominant encore l'embouchure de l'Aura-joki, en aval de la ville. Protégée à l'ouest contre les flots de la haute mer par un archipel où les îlots et les écueils se compteraient par milliers et que prolonge vers la Suède un autre labyrinthe d'îles, celui des Åland, la rade d'Åbo est peu éloignée de l'angle du territoire finlandais, entre le golfe de Botnie et celui de Finlande, et par conséquent elle est devenue un lieu de rendez-vous pour les marins qui fréquentent les deux mers et l'un des grands marchés de la contrée : le nom de Turku que les habitants de l'intérieur donnent à la ville indique même l'importance exceptionnelle d'Åbo pour les échanges, car cette appellation vient du mot suédois *torg*, qui signifie « marché ». La deuxième par le nombre des habitants, elle occupe encore le troisième rang parmi les villes commerçantes de la Finlande[1], expédiant surtout des bois, des céréales, des farines, tandis que l'étranger lui envoie des objets manufacturés, des denrées coloniales et du coton en balles pour les filatures de l'intérieur. Åbo fut aussi pendant près de deux siècles, de 1640 à 1827, le siège de l'université finlandaise : c'est là que l'astronome Argelander dressa son précieux catalogue d'étoiles; mais un incendie ayant dévoré les édifices scolaires et une bibliothèque de 40 000 volumes, l'université fut transférée à Helsingfors. Néanmoins Åbo a longtemps disputé à la capitale de la Finlande le titre de chef-lieu littéraire, surtout pour les publications suédoises.

Helsingfors ou Helsinki, patrie de Nordenskjöld, est non seulement la principale, mais elle est aussi la plus belle cité de la Finlande; elle a de beaux édifices, des églises à colonnades et à coupoles, des promenades, un parc, un jardin botanique, actuellement le plus septentrional du monde, car il est de quelques dizaines de kilomètres plus rapproché du pôle que ceux de Pétersbourg, d'Upsala, de Christiania. L'université de Helsingfors[2],

[1] Mouvement commercial d'Åbo en 1876 :

Importation. . . 14 361 300 francs. Exportation. 4 781 400 francs.

Mouvement du port en 1875 :

Entrées.	407	navires	chargés,	jaugeant	61 650	tonnes.
Sorties.	484	»	»	»	61 600	»

[2] Professeurs et répétiteurs au printemps de 1879 : 56. Étudiants inscrits : 1025 Étudiants effectifs en 1878 : 619. Bibliothèque : 120 000 volumes.

riche en documents relatifs à la Finlande, est devenue le centre d'une activité scientifique considérable; mais elle n'a pas l'importance que lui donnent les tableaux officiels : des centaines de personnes restent inscrites sur les registres de l'université, quoiqu'elles vivent en dehors de la ville ou même à l'étranger; on voit des vieillards garder leur titre d'étudiants. Du côté de la mer, Helsingfors est défendu par les formidables ouvrages de Sveåborg (Wiapori), dont les murailles, percées d'embrasures, s'élèvent sur les rochers de sept îles dominant le chenal. Toutefois Helsingfors est surtout une ville de commerce; elle a succédé à un bourg que Gustave Wasa avait fondé à 7 kilomètres plus au nord, mais dont les eaux n'étaient pas assez profondes. Dans le port actuel, la navigation est fort active, et presque autant avec la Grande-Bretagne qu'avec la Russie[1]; cependant le mouvement maritime de Helsingfors a diminué dans ces dernières années, à cause de la construction du chemin de fer qui se dirige vers la pointe de Hangö, c'est-à-dire vers le promontoire angulaire de la Finlande, à l'entrée des deux golfes : la mer y est beaucoup plus longtemps libre de glaces que dans le port de Helsingfors et dans les autres ports du littoral, dont les chenaux se ferment en novembre ou en décembre pour ne se rouvrir qu'au mois de mai. Helsingfors est le marché principal pour les deux villes de l'intérieur, Tavastehus (Hämeenlinna), chef-lieu de gouvernement, et Tammerfors (Tampere), que l'on peut appeler par hyperbole le « Manchester de la Finlande » : ainsi que son nom l'indique, cette ville est au bord d'un torrent qui descend en rapides et les eaux de cette rivière font mouvoir les roues de nombreuses usines, fabriques de textiles, papeteries et autres manufactures.

A l'est de Helsingfors se succèdent sur les côtes du golfe de Finlande les petits ports de Borgå, de Lovisa, de Frederikshamn, près de laquelle se trouvent les importantes carrières de granit de Pytärlaks. Au sud-ouest de Fredrikshamn, l'île fortifiée de Kotka (Ruotsinsalmi) commande aussi une rade où se fait quelque commerce et où stationne une flottille de guerre. Déjà près de la frontière russe s'ouvre le golfe ou plutôt le fjord

[1] Mouvement commercial de Helsingfors en 1876 :

Importation	38 788 880	francs.
Exportation	8 161 493	»
Ensemble	46 950 373	francs.

Entrées	808	navires, jaugeant	134 516	tonnes.
Sorties	926	» »	136 057	»
Ensemble	1734	navires, jaugeant	270 573	tonnes.



HELSINGFORS

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

de
tr

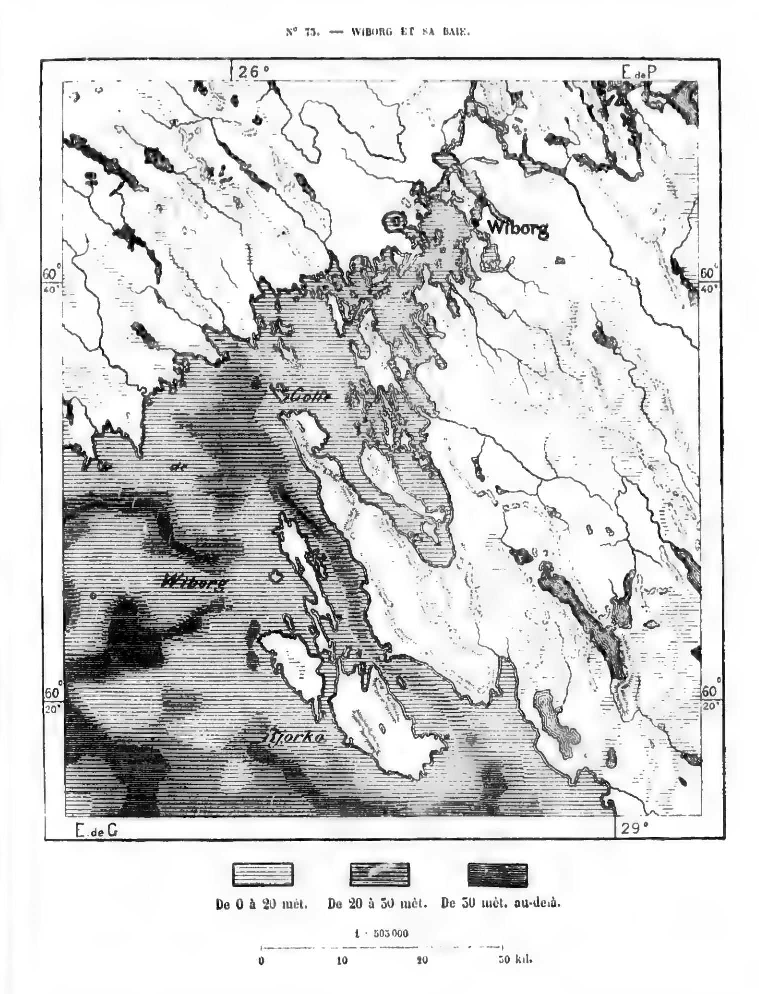
60
40

60°
20°

merce
Péters
sud d
puissa

dont Wiborg (Wiipuri) occupe l'extrémité septentrionale. Cette ville, la troisième de la Finlande par sa population, est la deuxième par son com-

N° 73. — WIBORG ET SA BAIE.



merce, la première par sa navigation, grâce surtout au voisinage de Saint-Pétersbourg ; mais les gros navires doivent s'arrêter à 13 kilomètres au sud de la ville, dans la rade de Transund, défendue maintenant par de puissantes fortifications. Saint-Pétersbourg se trouve ainsi protégé du côté

de Wiborg par un autre Kronstadt. Le canal de la Saïma, que remontent les bateaux à vapeur allant à Willmanstrand, aboutit à Wiborg[1].

Une seule ville de quelque importance se trouve au loin dans l'intérieur, au nord des régions relativement populeuses du littoral du golfe de Finlande : c'est Kuopio, chef-lieu de gouvernement, bâti en 1776 dans une île, au milieu du lac de Kalla, à peu près à moitié chemin du Ladoga au port d'Uleäborg; le commerce des résines et des bois lui donne sa prospérité. Ny-Slott (Château-Neuf) ou Savonlinna, n'est qu'un petit bourg insulaire entre les deux lacs de Haukivesi et de Pihlejavesi, remarquable par son pittoresque château suédois, dont les tours rondes se mirent dans les eaux; Keksholm, sur le Ladoga, est aussi une ancienne place forte que se disputèrent Novgorodiens et Karéliens, puis Suédois et Russes. C'est un port d'exportation pour les bois et les granits, de même que Serdobol, la Sordavala des Russes, située à l'angle nord occidental du Ladoga[2].

La population de la Finlande est, en Europe, une de celles qui s'accroissent avec le plus de rapidité, grâce à la paix profonde dont elle jouit depuis plus d'un demi-siècle et au développement de son agriculture, de son industrie, de son commerce. Le nombre des habitants a presque quadruplé depuis le milieu du dix-huitième siècle[3], presque doublé depuis 1815; mais

[1] Commerce de Wiborg en 1875 :

Importation par mer. . .	14 360 400 fr.		Par terre. . .	22 921 400 fr.
Exportation » . . .	13 482 320 »		» . . .	11 492 700 »
Entrées.	2847	navires, jaugeant	216 820	tonnes.
Sorties.	2679	» »	214 160	»
Ensemble.	5526	navires, jaugeant	430 980	tonnes.

[2] Villes principales de la Finlande en 1875 :

Helsingfors.	33 600 hab.	(8 700 Finlandais, 19 000 Suédois, etc.)
Abo.	21 800 »	(10 500 » 9 500 » »)
Wiborg	12 000 »	
Uleäborg.	8 700 »	
Tammerfors	8 450 »	(12 000 avec les faubourgs.)
Björneborg.	7 350 »	
Kuopio.	6 050 »	
Nikolaistad (Wasa). . .	5 000 »	

[3]

Population de la Finlande en	1750.	555 000 habitants.
» »	1815.	1 095 950 »
» »	1865.	1 843 245 »
» »	1870.	1 767 200 »
» »	1875.	1 912 650 »
» »	1879.	2 020 000 »

l'accroissement eut à subir un temps d'arrêt, lors de la famine de 1868, près de cent mille habitants ayant été enlevés par le typhus de la faim. Dans les districts méridionaux qui bordent le golfe de Finlande, la population est déjà de 10 habitants, et même dans le gouvernement de Nyland de près de 16 par kilomètre carré, tandis que pour toute la contrée, dans ses limites politiques, la « densité kilométrique » des Finlandais est trois fois moindre; mais il faut remarquer, avec Ignatius, que, de tous les

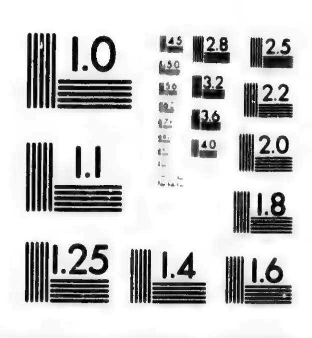


NY-SLOTT

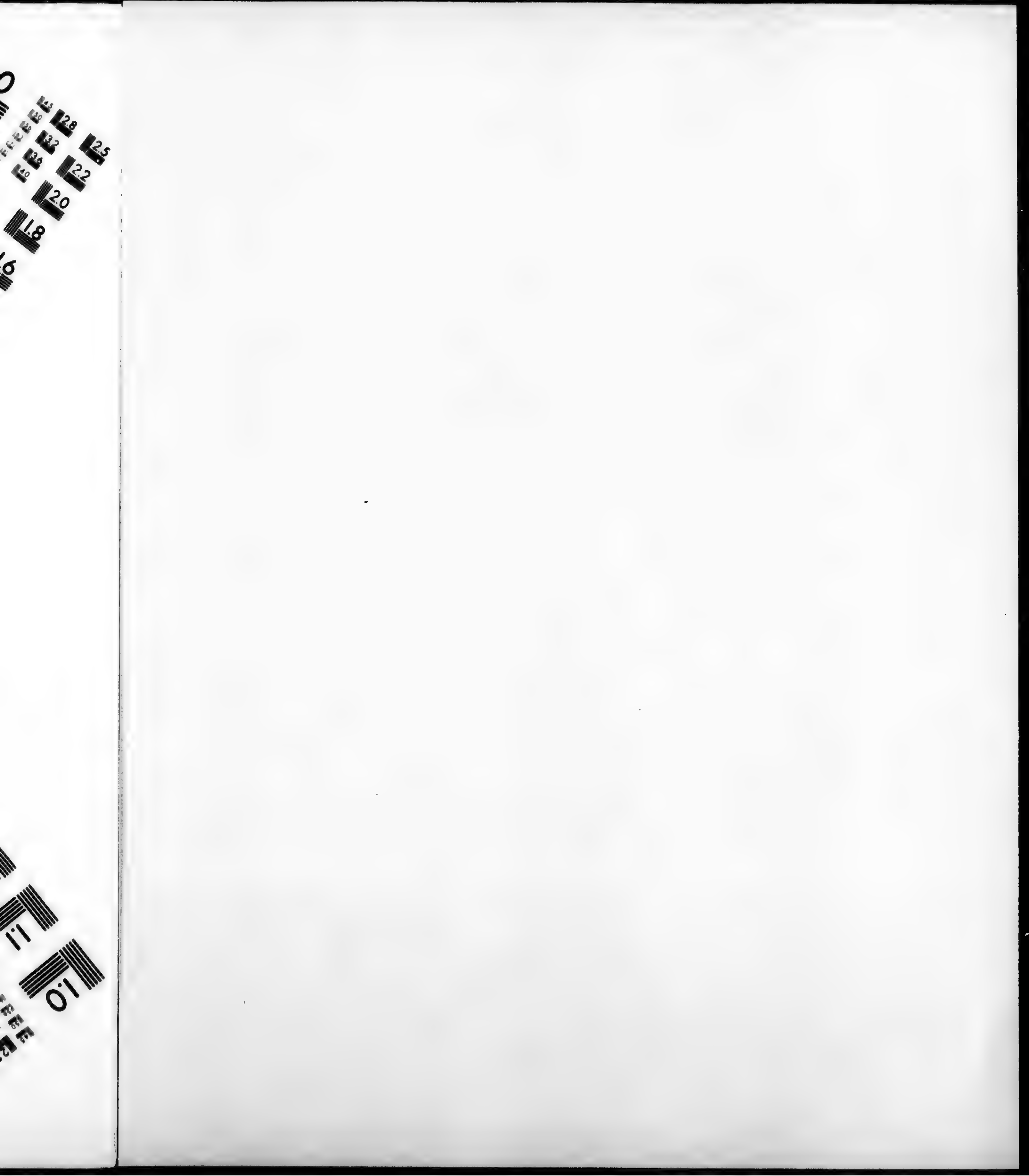
Dessin de Th. Weber, d'après une gravure russe.

pays situés sous la même latitude, la Finlande est le plus peuplé et le mieux cultivé. Quoique moins favorisée par le climat, puisque les isothermes se recourbent vers le sud en passant sur son territoire, elle a pour une même superficie beaucoup plus d'habitants que les régions de la péninsule Scandinave situées au nord du soixantième degré de latitude. L'immigration n'entre que pour une bien faible part dans l'accroissement de la population. Dans le gouvernement de Wiborg se sont établis depuis longtemps des paysans russes ayant gardé leur religion, qui est également celle de milliers de Karéliens baptisés déjà par les Russes de Nov-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



gorod; mais en dehors des militaires et des employés, on ne compte que six mille Russes dans les limites du grand-duché, et les Allemands, industriels et commerçants pour la plupart, sont cinq fois moins nombreux. On évalue à peu près à un millier d'individus les Tsiganes qui parcourent le pays dans le voisinage de la frontière russe. Mais le mouvement d'émigration des Finlandais est assez notable : en 1864 déjà, près de 15 000 habitants de Saint-Pétersbourg étaient nés en Finlande, et sur les côtes du golfe de Botnie, sur les rivages de l'océan Glacial, Kväner et Finnois se mêlent continuellement aux Lapons, aux Suédois, aux Norvégiens. De là, des émigrants ont même continué leur voyage jusqu'en Amérique; dans la ville de Hancock, au Michigan, existe une petite colonie finlandaise publiant son journal dans le langage de la patrie[1].

Le peuple finlandais est à peine entré dans la période industrielle et les quatre cinquièmes des habitants s'occupent encore d'agriculture. Cependant la superficie des terres en rapport n'est évaluée qu'à la quarante-quatrième partie du territoire : le reste est en jachères, en landes, en marécages, en lacs et en forêts[2]. La production du sol en céréales[3] est insuffisante, et les Finlandais sont obligés chaque année d'importer des farines de la Russie; en échange, le pays exporte des chevaux, des animaux de boucherie, du lait, du beurre, des fromages; les marchés de Saint-Pétersbourg sont aussi en grande partie fournis de gibier et de poisson par les districts finlandais limitrophes. Toutefois le principal commerce d'exportation de la Finlande consiste en bois et autres produits de la forêt, goudrons et résine. Comme en Suède, les richesses forestières sont gaspillées et pour la moindre barrière on emploie autant de bois qu'il en faudrait dans l'Europe occidentale pour la construction de tout un édifice. Jadis, pour conquérir sur la forêt des terres labourables, on avait exclusivement recours à la *pala*, c'est-à-dire à la destruction des arbres par le feu[4]. Plus de la moitié de la surface boisée du territoire appartient au gouvernement; mais celui-ci livre au commerce une quantité de bois inférieure des trois quarts à celle que vendent les particuliers.

[1] Ignatius, *Le Grand-Duché de Finlande.*

[2] Superficie des terrains agricoles de la Finlande en 1875 :

Forêts	21 377 200 hectares.	Jachères	250 000 hectares.
Cultures	845 000 »	Eaux, rochers et landes .	15 027 800 »

[3] Production des céréales en 1875, en hectolitres :

Froment.	28 840	Orge	1 934 700
Seigle.	1 460 640	Avoine	1 945 275

[4] Galitzin, *La Finlande.*

La plus grande partie de la terre est possédée, sinon par ceux qui la cultivent, du moins par la classe des paysans. Plus de la moitié des agriculteurs sont encore petits fermiers ou journaliers salariés; mais le servage n'a jamais existé dans la Finlande suédoise : seulement dans le gouvernement de Wiborg, qui faisait partie de la Russie proprement dite au commencement du siècle, les seigneurs avaient commencé de s'approprier les paysans avec les terres, et l'État se trouve obligé maintenant de racheter les fiefs pour les revendre aux cultivateurs[1]. En outre, de nombreux domaines « nobles » jouissent de privilèges importants et n'ont pas les mêmes charges à supporter que les terres des paysans. Quant aux terres de la couronne, elles sont louées pour la plupart à des fermiers héréditaires, qui ont le droit de racheter le sol à des conditions fixées d'avance : en payant trois années de loyer, ils deviennent propriétaires du domaine sur lequel ils sont établis.

La Finlande est un pays riche en gisements miniers, or et argent, plomb, zinc, cuivre, étain et fer, mais le manque de routes et la rigueur du climat ne permettent guère d'exploiter ces richesses, et les carrières de beau granit, de porphyre, de marbre ne sont utilisées que là où les roches abattues peuvent être chargées immédiatement sur les navires pour être transportées dans les villes du littoral. De tous les métaux, le fer est le seul qui donne lieu à une exploitation active, mais la plupart des hauts fourneaux de la contrée ne traitent guère que des minerais étrangers et les fers limoneux retirés des marais. Ce minerai lacustre est recueilli comme le sable du fond marin ou le limon des ports au moyen de la drague; les grains et les disques de fer carbonaté se reforment peu à peu et après un certain nombre d'années les usiniers vont faire une nouvelle récolte[2]. Dans les régions méridionales, un grand nombre des mines exploitées dans la roche vive sont abandonnées; l'industrie minière se porte de plus en plus vers les régions du nord[3].

[1] Propriétés foncières de la Finlande en 1875 : 106 412.

Terres appartenant aux paysans	20 239 240	hectares.
» » à la couronne	14 315 560	»
» » à la noblesse, etc.	2 374 518	»
» » aux villes	60 718	»
» » aux églises et aux couvents	7 898	»

[2]

Minerai de fer lacustre extrait en 1876	692 135	quintaux	métriques.
» » » traité dans 21 hauts fourneaux (1876)	548 444	»	»
» » étranger » » » »	162 842	»	»
» » de roche finlandaise »	5 527	»	»
Production de la fonte	260 931	»	»

[3] Krapotkin, *Izv'estiya Rousk. Geograf. Obchtchestva*, 1871, n° 5.

Outre ses grandes usines métallurgiques, la Finlande possède des établissements industriels pour la fabrication de tous les objets manufacturés devenus nécessaires aux peuples modernes; elle se distingue surtout pour la filature et le tissage des étoffes, et pour la préparation du papier : comme la Suède, elle trouve dans la pâte de bois une matière première fort importante pour alimenter ses papeteries. La construction des navires, principalement sur les côtes du golfe de Botnie, est aussi une industrie lucrative, et la marine commerciale de la Finlande est l'une des plus considérables de l'Europe, en proportion du nombre des habitants : si la France était aussi riche en navires, elle aurait une flotte de 5 millions de tonneaux[1]. Le commerce maritime est aussi très actif : il a presque triplé pendant les douze dernières années[2]. A ce trafic des ports, il faut ajouter celui qui se fait par la frontière de terre entre la Finlande et la Russie, par le lac Ladoga et surtout par le chemin de fer de Wiborg à Saint-Pétersbourg. Dans ces dernières années cette voie ferrée s'est emparée du transport d'un grand nombre de marchandises expédiées jadis par le cabotage. Enfin, les produits des manufactures allemandes s'introduisent en grande quantité dans la Russie par le commerce de contrebande, pratiqué tout le long de la frontière. Parmi les anciennes coutumes des Finlandais, on peut citer le « commerce muet », qui se fait encore en divers endroits. Les paysans qui portent le beurre sur les bateaux à vapeur du Ladoga pour le marché de Saint-Pétersbourg déposent leurs denrées, inscrivent leurs noms et la quantité de beurre apportée, puis, à une époque connue, touchent leur argent sans qu'un seul mot soit échangé.

Dans la Finlande méridionale, un chemin de fer, presque parallèle à la côte, se développe de Wiborg à Hangö, avec des embranchements sur Helsingfors, Abo et Tammerfors[3]. Le réseau doit se prolonger de Tammerfors au nord-ouest jusqu'à Wasa, puis rejoindre Uleåborg, sous le 65e degré de latitude; même on a fait les études du chemin que doit suivre la côte jusqu'à Torneå. Il n'est pas douteux que dans une courte période d'années

[1] Flotte commerciale de la Finlande en 1876 :

	1900 navires, d'un port total de.	285 000	tonnes,
Dont	125 bateaux à vapeur, jaugeant	7 250	»

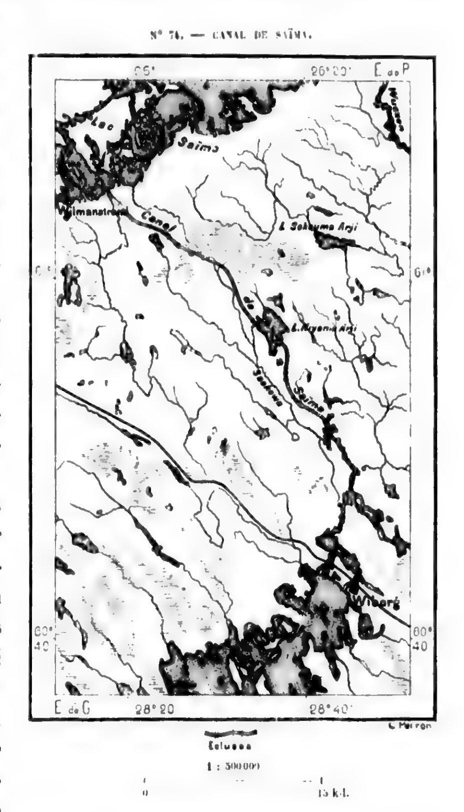
[2] Mouvement de la navigation et valeur des échanges dans les ports finlandais :

1866.	Entrées :	3742 nav., jaug.	516 804 tonnes.	Sorties :	5901 nav., jaug.	528 523 tonnes.
1876.	»	9364 » »	1 314 999 »	»	9220 » »	1 310 679 »
1866.	Importation	. . . . .	48 066 339 francs.	Exportation	. . . . .	27 748 686 francs.
1877.	»	. . . . . .	140 001 210 »	»	. . . . . .	98 691 376 »

[3] Chemins de fer de la Finlande en 1878 : 876 kilomètres.

la Finlande et la Suède ne finissent par rejoindre leurs lignes ferrées sur la Torneå, dans le voisinage du cercle polaire. Sur le littoral finlandais et sur les lacs de l'intérieur, c'est également à l'aide de la vapeur toute-puissante que vont et viennent les voyageurs. Des services de paquebots rapides relient les unes aux autres toutes les villes de la côte, tandis que des chaloupes à vapeur et des remorqueurs, pénétrant dans le cœur de la Finlande par les vingt-huit écluses du canal du Saïma, s'avancent de Wiborg jusqu'à Kuopio et même jusqu'à Idensalmi, à 400 kilomètres de la mer en ligne droite, à plus de 500 kilomètres avec les détours. Comparés aux travaux de même genre exécutés en Russie, ceux de la Finlande sont remarquables par leur excellence et leur solidité. Les routes de Finlande, pour lesquelles on dispose d'ailleurs de très bons matériaux, sont parmi les meilleures de l'Europe. Récemment, on a décidé la construction d'un canal de navigation qui réunira l'extrémité du golfe de Botnie à la mer Blanche : le canal projeté, dont la longueur est d'environ 500 kilomètres, empruntera le cours de plusieurs rivières et le grand lac Top (en russe, Top-ozero).

N° 74. — CANAL DE SAÏMA.



Le mouvement de la poste et des dépêches, on le comprend, est proportionnellement beaucoup plus considérable en Finlande[1] que dans la

[1] Mouvement des lettres en Finlande, en 1876 : 2 523 588.
» des télégrammes : 151 792 à l'intérieur, 42 595 avec l'étranger.

Russie voisine, grâce au niveau bien supérieur de l'instruction publique. Cependant les écoles publiques sont relativement peu nombreuses : en 1877, on ne comptait encore en Finlande qu'une vingtaine de mille enfants dans les écoles primaires[1] et 4250 élèves dans les 275 lycées et autres écoles secondaires. C'est dans les familles et dans les écoles ambulantes entretenues par les communes et se déplaçant de deux en deux ou de trois en trois mois dans chaque village, que la plupart des enfants apprennent la lecture et le chant; mais l'écriture est fort négligée par les instituteurs ambulants : tandis que presque tous les enfants de la province septentrionale d'Uleåborg savent lire, à peine un sur vingt savent écrire[2]; même dans quelques districts du midi, où les écoles fixes sont nombreuses, deux tiers des enfants finlandais ignorent l'écriture. Relativement à leur nombre, les Suédois de la Finlande sont toujours plus instruits que les Finlandais, ainsi qu'on peut en juger par les journaux du pays. En 1771 parut en Finlande, à Åbo, la première gazette suédoise, que suivait, cinq ans après, un journal finlandais. Actuellement, la presse périodique finlandaise, dont les progrès sont proportionnellement plus rapides, l'emporte par le nombre sur les journaux suédois, mais de quelques feuilles seulement[3]. L'influence administrative d'une part, et de l'autre celle de l'université, donnent dans la presse un rôle prépondérant à la capitale : on y publie la moitié des journaux du pays.

Le grand-duché de Finlande est uni à la Russie, non seulement par la personne du tzar, mais aussi par une solidarité commune vis-à-vis de l'étranger : l'administration des affaires extérieures est la même pour les deux pays, et divers services, tels que celui des télégraphes, sont sous la direction d'employés russes. Le gouvernement de la Finlande, qui a gardé dans ses traits essentiels sa constitution suédoise, est une monarchie absolue en principe, suivant les formes de l'ancienne monarchie scandinave; mais ces formes ont été modifiées par l'empereur, qui annexa le pays comme « sa propriété » et lui donna des statuts en 1809. L'empereur de toutes les

[1] Nombre des écoles fixes, 448 : dans les villes, 129; dans les campagnes, 319.
Écoles finlandaises, 344; suédoises, 98; finlandaises et suédoises, 4; russes, 2.
Instituteurs, 231; institutrices, 301. — Garçons, 10996; filles, 9283.

[2] Sachant lire : 95,9 pour 100; sachant écrire : 5,8 pour 100.
Korf *Des résultats de l'instruction publique dans les États de l'Europe* (en russe).

[3] Publications périodiques de la Finlande en 1856 : 6 en suédois; 4 en finlandais.

» » » »	1872 : 21	» 16	»
» » » »	1878 : 25	» 30	»

Russies, « grand-duc » des Finlandais, a, selon les termes de la constitution, « plein pouvoir pour gouverner, pacifier, sauver et défendre le grand-duché : pour faire grâce, rendre la vie, l'honneur et les biens ; pour nommer selon son bon plaisir à tous les emplois du pays.... » Il est représenté à Helsingfors par un gouverneur général qui est à la fois le plus haut chef militaire et le président du sénat ; en outre, le tzar nomme dans sa résidence un ministre d'État, qui doit être Finlandais et qui lui soumet toutes les affaires réservées à la décision souveraine. Le sénat, qui siège à Helsingfors, est en entier nommé par le tzar et se divise en deux « départements », de la justice et de l'économie, composés chacun de neuf membres. Un procureur général, également nommé par le grand-duc, assiste aux séances du sénat pour en contrôler toutes les décisions et pour lui marquer les limites de ses attributions, car dans les cas importants il faut en référer à la volonté impériale. En outre, le gouverneur émet son opinion à part dans le protocole des délibérations.

La représentation nationale ou « diète », à laquelle la constitution donne une part de pouvoir législatif en commun avec l'empereur, se compose d'environ 200 membres, appartenant aux quatre ordres : noblesse, clergé luthérien, bourgeoisie, paysans, qui, depuis 1865, se réunissent tous les cinq ans en assemblée ordinaire, chaque ordre dans une salle séparée ; dans certains cas, les ordres peuvent délibérer, mais non voter en commun. L'unanimité des quatre ordres est nécessaire pour les lois qui touchent à la constitution, aux privilèges, à l'impôt ; aucune levée de troupes ne peut être décrétée sans leur consentement unanime. D'ailleurs, la diète ne discute que les affaires soumises à son examen par le gouvernement ; pour le reste, elle n'a que le droit de pétition. En réponse au discours russe du gouverneur, les Finnois et les Suédois répondent en leurs langues respectives, et souvent, pour ne pas faire de jaloux, des répliques se font en français, langue dont se servit Alexandre devant la diète de Borgå. Toutes les familles nobles sont représentées à la diète par leur chef ou par un fondé de pouvoir, tandis que les autres ordres, plus nombreux, doivent choisir leurs représentants[1]. Les professeurs votent dans l'ordre du clergé. Les armateurs, les propriétaires d'immeubles, les notables des villes, les industriels et les gens qui exercent un métier privilégié sont

[1] Diète en 1878 :

Noblesse	121 représentants.	Bourgeoisie	45 représentants.
Clergé	36 »	Paysans	59 »
Ensemble			261 représentants.

compris dans l'ordre des électeurs bourgeois : ils nomment un député par 6000 habitants de population urbaine. Les électeurs paysans sont les propriétaires de campagne et les fermiers de la couronne : chacun des 59 districts judiciaires a son représentant.

Pour l'administration civile, le pays est divisé en huit gouvernements ou *lan*, subdivisés en bailliages (*harader*) et en communes, qui gèrent leurs affaires locales sous le contrôle du gouverneur, de l'intendant de la couronne, des greffiers et autres employés. Les électeurs communaux disposent chacun d'un nombre de voix proportionnel à leur part d'impôt. Les villes, constituées en districts administratifs distincts, ont un conseil municipal, élu pour trois ans, et un ou deux bourgmestres, choisis par l'empereur entre les trois candidats qui ont réuni le plus de voix à l'élection.

Le code suédois de 1734 régit encore la Finlande, modifié dans plusieurs de ses dispositions. Les tribunaux de district, devant lesquels se jugent les affaires de première instance, sont au nombre de 59, mais ils se déplacent souvent de village en village pour régler les causes arriérées : ils se composent d'un juge et de cinq paysans au moins, choisis parmi les gens « bien notés », c'est-à-dire au gré du gouverneur. Dans les villes, les tribunaux municipaux sont présidés par le bourgmestre. Au-dessus siègent les trois cours de justice d'Åbo, de Nikolaistad et de Wiborg, et la cour suprême, composée de la moitié du sénat dite département de Justice. La peine de mort, existant encore légalement en Finlande, n'a pas été appliquée depuis un demi-siècle.

L'armée, qui se compose, d'après la loi, uniquement de volontaires, peut atteindre dix mille hommes, mais elle a été réduite, pendant ces dernières années, à un bataillon d'honneur d'environ 800 soldats, commandés par des Finlandais pour servir dans l'intérieur du pays.

La Finlande, comme la Suède, a sa religion d'État, le culte luthérien, et les autres confessions, à l'exception de l'église orthodoxe russe, n'ont pas encore reçu l'autorisation de former de congrégations distinctes. Les Juifs même, au nombre de 500 environ, ne résident dans le pays qu'en vertu d'un permis de séjour; ils ne peuvent se faire naturaliser[1]. L'archevêque primat de l'église luthérienne réside à Åbo, et tout le pays est divisé en 3 évêchés, 45 prieurés, 286 paroisses, 491

[1] Finlandais classés d'après la religion en 1875 :

Luthériens.	1 875 426	soit	98.05	des habitants.
Catholiques grecs.	36 655	»	1.92	»
» romains.	566	»	0.03	»

congrégations : le nombre des ecclésiastiques est d'environ 900. La direction orthodoxe-russe de Wiborg relève du métropolitain de Saint-Pétersbourg. Jusqu'en 1866, l'inspection des écoles appartenait au clergé ; maintenant elle est confiée aux communes, qui nomment les conseils scolaires.

Le budget finlandais est en moyenne d'environ 30 millions de francs. Comme les grandes puissances, le petit État a sa dette, égale à deux années de son revenu.

Le tableau suivant donne la liste des län, avec leur superficie, leurs divisions et leur population. En Finlande, comme en Suède, les villes se distinguent des bourgs et des villages, non par le nombre de leurs habitants, mais par leurs privilèges commerciaux et politiques.

LÄN.	SUPERFICIE EN KILOM. CARRÉS.	VILLES.	BOURGS.	BAILLIAGES.	POPULATION AU 31 DÉCEMBRE 1876.	POPUL. KILOM.
Nyland (Helsingfors).	11 790	4		4	185 641 hab.	15.5
Åbo et Bjorneborg. .	24 565	6	2	10	324 147 »	13
Tavastehus	22 081	2		6	206 065 »	9.1
Wiborg.	35 850	5		9	290 318 »	8.1
Saint-Mikhel. . . .	22 885	3		4	162 836 »	7.1
Kuopio.	44 750	2	1	6	238 280 »	5.3
Wasa (Nikolaistad) .	41 623	7	1	6	331 215 »	7.8
Uleåborg	166 759	4	1	6	197 453 »	1.2
Ensemble. . . .	370 283	33	5	51	1 935 955 hab.	5.2

III

PROVINCES BALTIQUES

EHSTONIE, LIVONIE, COURLANDE (EHSTLAND, LIVLAND, KURLAND)

Les trois « gouvernements » de l'empire russe que l'on distingue d'ordinaire par le nom de « provinces Baltiques », sans les joindre à celle de Saint-Pétersbourg, qui est baignée par les mêmes eaux, ne se séparent du reste de la Russie par aucune limite naturelle. Au nord-est seule-

ment, les deux lacs unis de Pskov et de Peipous et le cours de la Narova servent de frontière commune au gouvernement de Saint-Pétersbourg du côté de l'est, à ceux de Livonie et d'Ehstonie du côté de l'ouest; mais au sud-est et au sud les lignes de démarcation, qui tantôt suivent le cours d'une rivière, tantôt traversent des forêts ou des marécages, sont toutes conventionnelles : d'un territoire administratif à l'autre se continuent les chaînes de collines et se prolongent les plaines. Dans la partie inférieure de son cours, la Dûna arrose les campagnes de la Livonie et de la Courlande; mais ce fleuve n'a servi que dans une très faible mesure à donner aux provinces Baltiques leur cohésion et leur communauté de destinée : c'est par la mer, par le golfe de Riga, qui s'avance profondément dans les terres en baignant les côtes des trois provinces, que s'est constituée leur unité. C'est aussi par la mer que sont entrés les immigrants d'origine allemande devenus les principaux propriétaires du sol, les commerçants et les nobles, détenteurs de toute la richesse nationale. Ces envahisseurs germains ne sont plus les maîtres politiques de la contrée, mais ils y gardent encore l'influence prépondérante par la fortune, l'instruction, les positions acquises, et donnent ainsi un caractère spécial à la partie de l'empire russe qu'ils habitent. Par la masse de la population indigène, l'Ehstonie, la Livonie et la Courlande se distinguent aussi d'une manière générale des provinces limitrophes, quoiqu'il y ait aussi des Lettes dans le gouvernement de Vitebsk, des Samogitiens dans celui de Kovno, des Ehstes dans celui de Saint-Pétersbourg : ce n'est qu'après avoir dépassé les frontières des pays ehstes et lettes qu'on entre dans la Russie proprement dite. Cependant ces provinces n'ont point d'autonomie politique partielle comme la Finlande, ni même d'unité administrative. Depuis longtemps aussi, la statistique générale mêle les provinces Baltiques aux autres gouvernements de l'empire, dont elles sont une des contrées les plus importantes, non par l'étendue, mais par le nombre des habitants et par le mouvement commercial[1].

Dans leur ensemble, les provinces du littoral baltique sont une terre faiblement élevée au-dessus de la mer, mais se relevant aussi en quelques massifs de collines auxquelles le contraste des campagnes basses donne un certain relief. Ces hauteurs, qui dans leur formation générale ressemblent

[1]

	Superficie, y compris les lacs.	Population en 1875.	Population kilométrique.
Ehstonie	20 248 kil. carrés.	325 715 habitants.	16 habitants.
Livonie	47 029 »	1 017 074 »	22 »
Courlande	27 286 »	637 146 »	23 »
Ensemble	94 563 kil. carrés.	1 979 935 habitants.	21 habitants.

aux plateaux accidentés de la Poméranie et de la Prusse orientale, constituent aussi une sorte de faîte entre les côtes de la Baltique et les plaines continentales de l'intérieur; mais elles sont interrompues en plusieurs endroits et livrent passage aux eaux courantes. En Ehstonie, le sol monte assez rapidement au-dessus de la côte occidentale et forme çà et là des falaises de grès et de calcaires anciens, auxquelles les Allemands du pays donnent le nom de *glinten*, ce qui est sans aucun doute l'appellation danoise des escarpements rocheux (*klint*), légèrement modifiée. Au delà, vers l'orient, quelques tertres s'élèvent au milieu des terres basses; mais le terrain ne se redresse en véritables collines que dans la partie nord-orientale de la province, où diverses cimes dépassent 100 mètres de hauteur : il en est même une, l'Emmo Mäggi ou la « Montagne Mère », qui atteint 154 mètres; pour les Ehstes, une pareille élévation, dominant au loin les campagnes, semblait avoir donné naissance à toute la contrée. Les petites rangées montueuses de l'Ehstonie s'abaissent au sud vers les frontières de la Livonie; mais au delà des plaines que parcourt l'Embach ou Emba, les terrains se relèvent de chaque côté du Virz-järv, le plus grand lac situé en entier sur le territoire des provinces Baltiques.

A l'est de cette nappe d'eau, la chaîne de collines se redresse peu à peu et s'étale en un large plateau, que domine le Munna Mäggi, le plus haut sommet de la Livonie. Découpé par des gorges profondes emplies de forêts, qui donnent aux pentes et aux sommets l'aspect le plus sévère, le plateau se continue au sud-est vers la « Montagne du Diable », et par delà cette hauteur dans les gouvernements de Pskov et de Vitebsk, tandis qu'au sud-ouest un faîte latéral s'avance entre l'Aa et la Düna pour former la « Suisse de Wenden », pays gracieux et pittoresque tout parsemé de petits lacs; on les compte par centaines. Au sud de la Düna, le sol de la Courlande forme un autre plateau, qui longe le fleuve jusqu'au-dessus de la plaine de Mitau, de quelques mètres seulement plus haute que la mer. La vallée que parcourt l'Aa courlandaise sépare cette plaine de la péninsule triangulaire comprise entre le golfe de Riga et la Baltique. Cette péninsule est une autre « Suisse », comparable à celle de la Livonie, c'est-à-dire un plateau boisé, découpé sur le pourtour en de nombreux promontoires et reflétant ses arbres dans l'eau de petits bassins lacustres. Ce plateau se termine au nord par des collines auxquelles on a donné le nom peu mérité de « Montagnes Bleues » et par un cap élevé, le Domesnæs, dont la base s'avance dans les eaux comme le taille-mer d'un navire. Au sud, la côte de la Baltique, très sablonneuse, est en grande partie bordée de dunes qui cheminaient jadis vers l'intérieur, poussées

par le vent d'ouest, et qu'il a fallu consolider par des palissades et des plantations[1].

Le territoire des provinces Baltiques est compris en entier dans la zone de dispersion des blocs erratiques scandinaves et finlandais. Les åsar, en tout semblables à celles de la Suède et de la Finlande, sont nombreuses dans l'île d'Ösel et dans les plaines de l'Ehstonie. On y voit aussi, jusqu'à la hauteur de 120 mètres sur les collines, les stries et les polis qu'ont laissés les glaces dans leur passage, et sous les racines des arbres, le gazon des prairies ou la mousse des tourbières, les paysans trouvent fréquemment des amas de pierres granitiques apportées de la Scandinavie et mêlées à une argile glaciaire, analogue au *till* ou *boulder-clay* de l'Écosse et de l'Angleterre[2]. Les erratiques se rencontrent partout où le sol n'a pas encore été mis en culture et débarrassé de ses pierres : on en voit jusqu'au sommet du Munna Mäggi. De même qu'en Finlande et en Suède, les collines sont en plusieurs parties du territoire régulièrement alignées dans la direction du nord-ouest au sud-est : la terre semble avoir été labourée comme par une gigantesque charrue, et des lacs emplissent les dépressions parallèles laissées entre les forêts : en diverses parties du territoire, les glaces mouvantes ont eu certainement leur part dans cette forme presque géométrique du relief. On peut citer en exemple de ces chaînes de hauteurs toutes rabotées et polies dans le même sens, les collines qui s'élèvent au nord de Dorpat (page 261).

Sur les côtes de la Prusse orientale, on le sait, le sol est actuellement dans une période d'affaissement, mais dans les provinces Baltiques, du moins en Ehstonie, le sol se meut en sens inverse ; d'après les observations de Reineke[3], l'exhaussement aurait été de 62 millimètres dans le port de Revel, entre les années 1822 et 1837 : ce serait peut-être sur les bords du golfe de Riga, ancien lac dont la paroi occidentale a été détruite par les érosions de la mer, que serait la charnière d'oscillation entre les terrains qui s'affaissent et ceux qui se redressent[4].

[1] Altitudes principales des provinces Baltiques :

Munna Mäggi (Livonie)	323 mètres.
Gaising-Kaln »	302 »
Teufelsberg ou « Montagne du Diable » (Livonie)	257 »
Emmo-Mäggi (Ehstonie)	154 »
Sommet de la « Suisse » courlandaise	134 »
Domesberg (Courlande)	57 »

[2] Schmidt, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome VIII, 1865.

[3] Stuckenberg, *Hydrographie des Russischen Reiches.*

[4] V. Baer und v. Helmersen, *Beiträge zur Kenntniss der Russischen Reiches*, vol. IV

Toutefois, si l'Ehstonie et les îles voisines s'élèvent graduellement hors des eaux de la Baltique, ainsi que l'affirment les indigènes, ce mouvement est beaucoup plus faible que celui des rivages suédois du golfe de Botnie : c'est là que s'arrête la vague dont la crête est en Scandinavie, dans le voisinage du cercle polaire[1].

N° 75. — COLLINES PARALLÈLES DE DORPAT.



Les provinces Baltiques appartiennent à plusieurs bassins fluviaux. Au nord-est les eaux d'écoulement descendent vers le grand lac Peipous et par la Narova s'épanchent dans le golfe de Finlande. Quelques ruisseaux, nés sur le versant septentrional de l'Ehstonie, coulent aussi directement dans ce golfe. A l'ouest, la Pernau, l'Aa de Livonie, la Düna, l'Aa de Courlande entrent dans le golfe de Riga, tandis que la Windau et d'autres cours d'eau moins importants se jettent dans la Baltique. De toutes ces rivières, une seule, la Düna, (la Daugava des Lettes, la Zapadnaya Dvina ou Dvina occidentale des Russes), roule une masse liquide considérable, que l'on peut évaluer à 500 mètres cubes par seconde, car le bassin de ce cours d'eau comprend une superficie d'environ 78 000 kilomètres carrés et la hauteur annuelle des pluies y est approximativement de 500 millimè-

[1] Von Baer, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome VI, 1863.

tres. Formée des ruisseaux qui descendent des vallées occidentales et méridionales du plateau de Valdaï, la Düna commence par couler au sud-ouest, puis, en aval de Vitebsk, elle prend la direction de l'ouest et du nord-ouest. En maints endroits, ses rives, basses et marécageuses, ont gardé les traces d'anciens lits : le fleuve s'est promené çà et là dans les campagnes à la recherche de la pente la plus favorable. D'après le relief actuel du sol, la Düna aurait dû tout naturellement continuer sa marche vers le sud et serait devenue l'affluent du Dnepr; mais les oscillations de niveau ou les érosions qui se sont produites pendant le cours des âges lui ont permis de s'ouvrir un lit entre les plateaux siluriens de la Livonie et de la Courlande et de se déverser ainsi dans la Baltique. Les rapides du fleuve dans toute la région rocheuse forment un sérieux obstacle à la navigation; sur une longueur de 141 kilomètres, la chute totale est de 33 mètres seulement; mais cette pente est fort inégale et sur plusieurs écueils ont eu lieu des naufrages.

En aval de Riga, le fleuve se ramifie en divers bras serpentant dans un ancien bassin lacustre, séparé jadis de la mer par un cordon de dunes que l'on a vainement essayé de fixer : petite Düna, Düna rouge, vieille Düna et d'autres noms rappellent les divagations du fleuve, et diverses constructions, forts, moulins, digues, apparaissent sur les cartes, tantôt au nord, tantôt au sud du bras que suivent les navires[1]. Ce cordon a été rompu, mais il s'en est formé un second, que les eaux ont dû percer également, et c'est entre les deux chaînes de monticules sableux que l'Aa de Courlande, connue dans sa partie inférieure sous le nom de Bolder-Aa, vient rejoindre la Düna. Arrivée près de la mer, à Schlock, l'Aa n'a pu s'ouvrir un chemin à travers les amas de sable que les vents et les vagues ont accumulés devant son embouchure; elle a dû se rejeter à l'est et couler parallèlement à la mer, sur plus de 20 kilomètres de distance, jusqu'à sa rencontre avec la Düna. Mais ce n'est là qu'un phénomène temporaire dans la vie du fleuve. Autrefois, l'Aa coulait, non entre les deux cordons de dunes, mais au sud de la chaîne la plus méridionale, et un long étang sans profondeur, ou plutôt un marécage empli de joncs, indique le lit de l'ancienne rivière. A l'ouest de Schlock, des coulées et plusieurs petits lacs montrent que les eaux avaient jadis pris leur chemin dans cette direction, précisément opposée à celle qu'elles suivent de nos jours. Enfin, à 6 kilomètres environ de la bouche de la Düna, l'Aa s'est ouvert une embouchure propre dans le

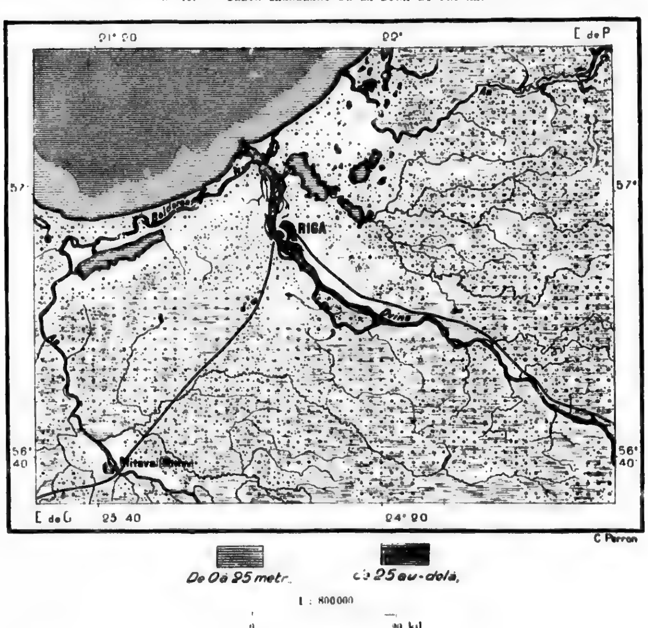
[1] Stuckenberg, *Hydrographie des Russischen Reiches*.

RIGA

Dessin de Kœrner, d'après une photographie.

cordon littoral, et tôt ou tard elle peut cesser d'être un affluent du fleuve de Riga. Quant à l'Aa de Livonie, l'examen du sol révèle une histoire analogue. A peine sortie de la « Suisse de Wenden », dont elle a profondément entaillé les terrains par un défilé aux brusques parois, cette rivière entre dans les plaines basses et, se repliant au nord-ouest, va se jeter dans le golfe de Riga par une embouchure indépendante; mais les fausses rivières en forme de croissants et les lacs en colliers, communiquant encore

N° 70. — DELTA CHANGEANT DE LA DÜNA ET DES AA.

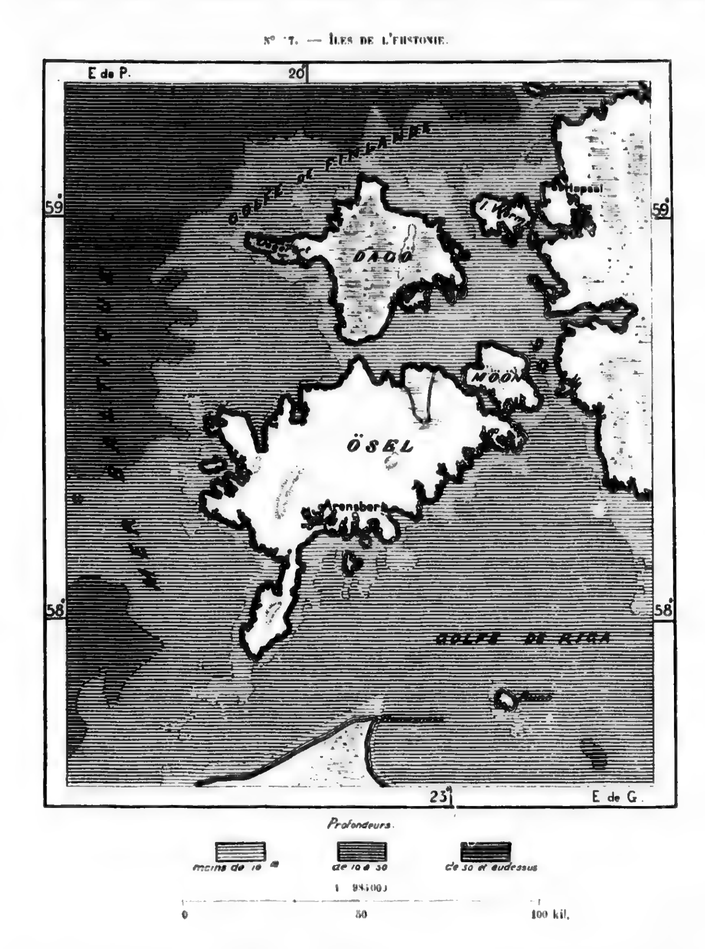


partiellement avec la Düna, témoignent que l'Aa de Livonie rejoignait aussi le fleuve principal de la contrée.

La Livonie du Nord offre un autre exemple remarquable d'un changement dans le cours des eaux. Au centre de la dépression qui limite au sud le plateau peu élevé et les coteaux de l'Ehstonie s'étend le Virz-järv ou « Lac Blanc », nappe d'eau couvrant un espace d'environ 275 kilomètres carrés. Une vallée s'ouvre à l'angle nord-oriental de ce bassin lacustre, celle par où s'échappe la rivière Embach, l'un des principaux affluents du Peipous et, par ce lac, de la Narova; mais à l'angle nord-occidental du Virz-järv

commence une autre vallée, qui continue distinctement à l'ouest celle de l'Embach et qui va rejoindre la dépression dans laquelle coule maintenant la rivière Fellin, tributaire du golfe de Riga par la Pernau. Une ligne

N° 77. — ÎLES DE L'EHSTONIE.



d'eau continue séparait autrefois l'Ehstonie du tronc continental ; mais par l'effet du soulèvement des terrains, la communication par eau se trouve interrompue entre le golfe de Riga et le Virz-järv, élevé actuellement de 34 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il fut sans doute un temps où l'Ehstonie était une île comme celle d'Ösel, de Dagö, de Worms, de Möön,

groupées en archipel entre le golfe de Riga et la mer Baltique proprement dite. Par leurs contours et leur relief, aussi bien que par la nature de leurs roches, ces îles et l'Esthonie sont évidemment une même terre : la région continentale est restée presque insulaire par les vallées profondes qui la découpent, et les îles ne sont que le prolongement déchiqueté du continent.

On donne parfois aux provinces Baltiques de l'empire russe le nom de provinces « Allemandes », mais bien à tort, car dans cette contrée la masse de la population n'est aucunement germanique, et comme aux premiers jours de l'invasion, les Allemands sont restés ce qu'ils étaient il y a sept cents ans, des étrangers. Le pays appartient toujours aux Ehstes et aux Lettes par le droit du nombre.

Les Ehstes, — car telle est la forme régulière du nom que l'on a donné aux habitants du pays, — sont un peuple frère des Finnois qui vivent au nord du golfe de Finlande : ce sont des Suomi, par l'origine aussi bien que par la langue, comme les populations de la « contrée des lacs et du granit ». Leur nom se rencontre dans un grand nombre de documents anciens, de Tacite et de Ptolémée à Jordanès et aux sagas scandinaves, sous les diverses formes d'Ostiones, Aesthieri, Istes, Aistones[1]; les Lettes les appellent Igaunas ou « Expulsés », mais eux-mêmes se disent Tallopoëg, « Fils de la Terre », ou bien Marahvas, « Gens du Pays », et ils sont en effet assez nombreux pour se croire la population par excellence dans un vaste territoire. L'espace qu'ils occupent dépasse de beaucoup les frontières de la province qui de leur nom s'appelle Ehstonie ; ils sont même en masses plus compactes dans la Livonie du nord que dans la province septentrionale, et par delà le Peipous, jusqu'au sud du lac de Pskov, ils ont des colonies dans les gouvernements limitrophes, Saint-Pétersbourg, Pskov, Vitebsk. En 1870, on évaluait le nombre total des Ehstes à près de huit cent mille[2]. Quelques-uns de leurs groupes sont complètement séparés du corps de la nation. C'est ainsi qu'au sud du massif dominé par la montagne du Diable vivent quelques centaines de familles d'Ehstes, formant ensemble environ 2000 personnes, les unes groupées dans les villages, les autres éparses en des fermes isolées. Décou-

[1] Richter, *Geschichte der Baltischen Provinzen.*

[2]

Gouvern. d'Ehstonie.	300 000	Gouvern. de Vitebsk	12 000
» de Livonie.	400 000	» de Saint-Pétersbourg. .	10 000
Gouvernement de Pskov.	10 000		

verts, pour ainsi dire, par Sjögren en 1841, ces immigrants ont été étudiés depuis cette époque par d'autres philologues et leur dialecte a été reconnu comme très rapproché de celui des Ehstes du nord; cependant les uns et les autres se comprennent difficilement, ce qui provient de nombreuses expressions lettes qui se sont glissées dans la langue des Ehstes de Livonie[1].

Dans leur ensemble, et sans tenir compte des différences considérables de type qui se présentent çà et là, les Ehstes ressemblent beaucoup aux Tavastes finlandais et l'on admet généralement qu'ils appartiennent à la même branche de la grande souche finnoise[2]; cependant les annales russes les appellent Tchoud, comme les habitants du versant de l'océan Boréal. Plusieurs ont la figure plate, les paupières bridées, la physionomie générale un peu mongole, et, comme chez les Finlandais, les yeux sont bleus, les cheveux d'un blond pâle, souvent jaunâtre. On dit que, dans l'intérieur du pays, les hommes, jadis très durement asservis par les seigneurs et mal récompensés de leurs labeurs par un sol ingrat, sont plus petits, plus maigres, plus chétifs que leurs compatriotes du littoral[3]. Dans leurs luttes séculaires contre les envahisseurs danois et allemands, connus dans la contrée sous le nom de Saksad ou de « Saxons », les Ehstes ont fait preuve d'une singulière force de résistance et des batailles acharnées ont ensanglanté leurs champs. Toutefois, en prenant possession de la terre finnoise, les races germaniques apportaient aussi aux indigènes la connaissance d'une civilisation plus avancée. A en juger par leur vocabulaire, les Ehstes étaient encore presque barbares à l'époque où ils se trouvèrent pour la première fois en relation avec leurs voisins tudesques et slaves, car les noms de presque tous leurs animaux domestiques et de la plupart de leurs instruments de travail sont d'origine étrangère : ils ne connaissaient que le chien, le cheval, le bœuf, et leur seule céréale était l'orge; leurs demeures étaient des tentes de peaux comme celles des Samoyèdes[4]; mais vers le onzième siècle, à l'époque où l'histoire les distingue nettement, ils bâtissaient des maisons et des forteresses en bois, et, redoutables pirates, ils savaient se construire des embarcations de guerre[5]. Toutefois la culture ne s'établit que nominalement là où elle est suivie du servage. Jusqu'à présent les Ehstes ont gardé plusieurs de leurs usages primitifs, surtout

[1] Wiedemann, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1869.
[2] Gustaf Retzius, *Finska Kranier.*
[3] Taille moyenne des Ehstes, d'après Grube : 1m,642; index moyen du crâne, 77.26, d'après Grube; 80.40, d'après Broca.
[4] Ahlqvist, *Ausland*, 1871, n° 31; — G. Haag, *Baltische Studien.*
[5] Richter, ouvrage cité.

pour les cérémonies du mariage : la fiancée se cache à l'arrivée du cortège nuptial et c'est de force qu'on l'amène à son futur; à peine entrée dans la maison du mari, elle reçoit de sa belle-mère un coup au visage, symbole de ce qui l'attend dans sa nouvelle famille[1].

Naguère, lorsque des Ehstes s'élevaient par leur intelligence ou par une heureuse fortune dans la classe de la bourgeoisie ou de la noblesse, ils devenaient par cela même Allemands : en changeant de position sociale, ils changeaient tout naturellement de nationalité, tant il restait convenu pour tous que l'Ehste était voué à la servitude : il fut un temps où le nom de *Deutsch* était synonyme de seigneur ou d'homme libre et où les serfs, de quelque race qu'ils fussent, étaient nommés *Un-Deutschen*[2]. Il n'en est plus ainsi depuis que la langue des Ehstes est, comme celle des Finlandais, devenue un idiome littéraire et qu'il n'y a plus déshonneur à la parler. Très rapprochés des Tavastes par l'aspect physique, les habitants de l'Ehstonie diffèrent singulièrement de ces Finnois du Nord par leur grand amour pour la poésie, par leurs improvisations, leurs chants continuels, même pendant le travail. Leur langue sonore, très riche en voyelles et en diphthongues harmonieuses, mais pauvre en consonnes, se prête parfaitement à la poésie et dans maint village écarté on peut encore entendre des chants héroïques célébrant la gloire des aïeux. C'est ainsi que M. Kreutzwald a pu recueillir les fragments dont il a composé le Kalevipoëg, « Fils de Katevi » ; mais cette « épopée » ne comprend que de simples traditions mises en vers modernes ; elle n'est pas même, comme le Kalevala karélien, un recueil de chants originaux[3]. Maintenant de six à huit journaux paraissent à Revel, Dorpat, Saint-Pétersbourg, et les écrivains de la « jeune Ehstonie » discutent dans leur langue les questions sociales et politiques. En même temps, le mouvement ehstonien se rapproche de celui de la Finlande, pays dans lequel plusieurs documents de la langue et de la poésie populaire ehstonienne trouvent des éditeurs[4]. C'est le commencement du « pan-finnisme ».

Le peuple qui donna son nom à la Livonie a presque cessé d'exister, et dans cette province même il n'en reste plus guère de traces. Au douzième siècle, les conquérants allemands trouvèrent les Lives sur les deux bords

[1] *Les peuples de la Russie* (en russe).
[2] Balbi, *Atlas ethnographique*, Introduction, XXXI.
[3] Schiefner, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome II.
[4] *Uebersicht der Litteratur Finlands*, 1872 à 1874 ; — *Russische Revue*, 1875.

de la Düna et les noms géographiques nous permettent de reconnaître leur séjour, de la mer jusqu'à Sebej, dans le gouvernement de Vitebsk[1]. En 1846, c'est à peine si l'on a pu, en interrogeant les souvenirs de quelques vieillards, recueillir assez de mots et de phrases pour rédiger un dictionnaire et une grammaire : de cette manière le dialecte livonien, de souche finnoise comme l'ehste, a été sauvé pour la science. Les seuls Lives qui vivent encore en groupe national habitent quelques forêts du littoral, non en Livonie, mais en Courlande, dans la péninsule que termine au nord le Domesnæs : ce reste d'une nationalité près de s'éteindre se compose d'environ deux mille personnes, classées comme des Ehstes sur la carte ethnographique de Rittich. Mais c'est au nombre des Lettons qu'il faudra bientôt les ranger, car leur idiome est tellement mélangé d'expressions et de tournures lettes qu'il n'est plus guère qu'un jargon; d'autre part, la langue lettonne montre en Livonie les traces d'un mélange avec l'élément finno-livonien[2].

Dans la même province de Courlande, un autre dialecte finnois, le krévine, que parlaient quelques milliers d'individus près de Bauske, au sud de Mitau, a complètement disparu depuis le commencement du siècle, et celui-là n'est pas même représenté dans la science par un glossaire complet. En 1846, le linguiste Sjögren ne trouva qu'une dizaine de Krévines ayant conservé un vague souvenir de la langue des ancêtres. Le même sort a frappé le peuple des Coures ou Courons, — Kors des annales russes, Kuren des Allemands, — qui a donné son nom à la Courlande, à la Kurische Nehrung et au Kurische Haff. On croit qu'ils étaient d'origine finnoise; mais au douzième siècle déjà ils étaient « lettisés », comme le sont les descendants de presque tous les Lives[3]. Il existe encore un certain nombre de familles entre Goldingen et Hasenpoth, au nord-est de Libau, qui se disent issues des « rois Coures ». Ces « rois », mentionnés pour la première fois en 1320, étaient des paysans libres, n'ayant point à fournir de corvées, affranchis d'impôts et du service militaire; ils avaient aussi le droit de chasse : l'opinion générale est qu'ils descendaient de chefs coures qui s'étaient soumis volontairement aux Allemands. Ils perdirent leurs privilèges en 1854; mais en 1865 on en comptait encore plus de quatre cents dans sept villages. Ils ne se mariaient qu'entre eux.

Les Lettes ou Lettons, qui ont déplacé les Livoniens finnois, sont des

[1] Barsov, *Géographie historique* (en russe).
[2] Rittich, *Les Provinces Baltiques* (en russe).
[3] Richter, ouvrage cité.

Aryens de langage, frères des Lithuaniens et des anciens Borusses ou Prussiens, fondus maintenant avec les Germains de l'Europe centrale. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de Latvis, c'est-à-dire de Lithuaniens, et leur ancien nom russe, Letgoła, qui est évidemment le même mot que Latwin-Galas, signifie « Fin de la Lithuanie ». Leur tribu la plus pure et jadis la plus guerrière, qui peuple la partie orientale de la Courlande, est celle des Semigaliens ou Jeme-Galas, c'est-à-dire Gens de la « Fin de la Terre ». Ils occupent un très vaste territoire, la partie méridionale de la Livonie, presque toute la Courlande, la rive droite de la Düna, en aval de Drissa, dans le gouvernement de Vitebsk, et une petite partie de la province de Kovno : M. Jordan les évalue à onze cent mille[1] et leur nombre s'accroît rapidement par l'excédant des naissances. Agriculteurs sédentaires, les Lettons vivent pour la plupart en des demeures isolées : on ne rencontre encore dans leur pays que peu de villages compacts comme en Ehstonie. D'abord alliés des Allemands contre les Ehstes et les Lives, avec lesquels ils étaient en guerre, ils se retournèrent ensuite, mais trop tard, contre les chevaliers Porte-glaives et durent partager la servitude de leurs voisins. Mais ils se réveillent, et leur langue, jadis peu développée malgré sa beauté et ne possédant qu'une bien faible littérature, est appréciée de plus en plus par ceux qui la parlent et qui naguère n'en connaissaient pas le rang élevé dans la famille des langues aryennes : d'après Schleicher, elle est au lithuanien, l'idiome européen le plus rapproché du sanscrit, ce que l'italien est à la langue latine. Les premiers travaux sérieux de traduction datent de la Réformation, et même le zèle protestant poussa quelques Allemands, Einhorn par exemple, à l'étude des croyances et de l'histoire des indigènes méprisés. La première grammaire scientifique lette, celle de Stender, le « père de la littérature lettonne », parut à la fin du siècle dernier. En 1876, le nombre des journaux lettes était de cinq, ayant ensemble près de vingt mille abonnés. La littérature traduite est assez riche et comprend déjà les œuvres de Schiller, de Shakespeare et d'autres grands écrivains étrangers. Enfin, au dix-neuvième siècle, on s'est efforcé dans les provinces Baltiques, comme en Finlande, de découvrir le trésor des poésies populaires : déjà Herder en avait recueilli quelques-unes dans ses « Voix des peuples ». La première collection importante de poésies lettonnes est celle de Bütner, publiée en 1844 par la Société littéraire lette; mais, « par égard pour le public allemand, » tous les chants qui témoi-

[1]

Livonie	410 000 Lettons.	Vitebsk	200 000 Lettons.
Courlande	460 000 »	Kovno.	15 000 »

gnaient de la haine du peuple letton pour ses maîtres furent écartés par l'éditeur, et l'on put croire que la poésie lettonne était purement idyllique[1]. Depuis le milieu du siècle, les patriotes lettes eux-mêmes se sont mis à l'œuvre, et l'on peut voir maintenant quels étaient les sentiments et la pensée du peuple pendant les temps du long servage : un des recueils les plus complets des chants lettes a été publié par la Société anthropologique de Moscou.

Le trait qui frappe le plus dans les chansons lettes intimes, est leur caractère primitif. Jusqu'à maintenant l'influence de la culture chrétienne allemande est restée très faible sur ce peuple, qui conservait encore des autels païens au dix-huitième siècle, même jusqu'en 1835[2]. Ils ont gardé dans leurs chants le nom des anciens dieux : Perkounas ou le Tonnerre, Laïmé ou la Fortune, Liga, la déesse de la Jouissance. Le mariage, tel qu'ils le racontent dans leurs chansons, a toujours la forme d'un enlèvement; les parents du fiancé sont appelés les « enleveurs », et ceux de la fiancée les « poursuivants » : on peut même retrouver dans ces poésies les traces de l'époque où des jeunes gens lettons vivant à l'écart préféraient le mariage avec une sœur au dangereux enlèvement d'un fille étrangère[3]. Les grands chants épiques manquent aux Lettes : mais on voit aussi dans les simples quatrains de leurs chansons ou *dziasmes* les traces d'une période guerrière et même victorieuse, pendant laquelle ils « brûlèrent les châteaux des Russes », « défendirent aux Polonais l'entrée du pays » ou « rencontrèrent l'ennemi au milieu de la mer »; toutefois leurs relations avec l'Allemand ou le Russe ne sont racontées d'ordinaire que par des paroles de haine ou de désespoir. « O Riga, Riga, tu es bien belle, bien belle! Mais qui t'a faite si belle? C'est l'esclavage des Livoniens. » — « Oh! si j'avais cet argent qui dort au fond de la mer, j'aurais acheté le château de Riga avec tous les Allemands, et je les aurais traités comme ils m'ont traité; je les aurais fait danser sur des pierres chauffées. » Toutefois le découragement domine : « Oh, mon Dieu! où me sauverais-je? Les forêts sont pleines de loups et d'ours; les champs sont pleins de seigneurs. Oh, mon Dieu! punis mon père, punis ma mère qui m'ont élevé dans ce pays asservi! » Et pourtant que de fraîcheur, de tendresse et d'amour on voit dans la plupart des chansons lettonnes, et quelle pensée profonde est exprimée dans la dziasma suivante, qui devrait devenir vraie pour toutes les provinces Baltiques et pour le monde entier : « Je ne veux

[1] J. G. Kohl, *Die Völker Europa's;* — Lankenau und v. d. Oelsnitz, *Das Russische Reich.*
[2] Rittich, *Les Provinces Baltiques* (en russe)
[3] Recueil de la Société d'anthropologie de Moscou, II, n[os] 345, 347, 348.

pas qu'on m'exalte, je ne veux pas qu'on m'abaisse, je veux seulement vivre égal parmi des hommes égaux. »

Les Suédois, qui furent les dominateurs de la Finlande, mirent également le pied sur la rive opposée du golfe, en Ehstonie et en Livonie. Sur les côtes de cette dernière province, près du golfe de Riga, on a trouvé plusieurs de ces assemblages de pierres, en forme d'un bordage de navire, qui sont des monuments tout spécialement scandinaves[1] : la construction en est attribuée à des immigrants scaniens ou normands des premiers temps du moyen âge, antérieurs même aux conquérants danois qui s'emparèrent de l'Ehstonie au commencement du treizième siècle. D'ailleurs ne voit-on pas dans les provinces Baltiques des tombeaux en tout semblables à ceux de la Scandinavie et plusieurs noms de lieux, notamment ceux des îles, Dagö, Worms, Odensholm, Nuckö, Mogö, Kühnö, Runö, ne rappellent-ils pas le séjour des immigrants de l'est? Ils arrivèrent bien plus nombreux encore lorsque l'Ehstonie, au milieu du seizième siècle, puis la Livonie au dix-septième siècle, furent devenues pour un temps partie intégrante de la monarchie suédoise. De nos jours, les immigrants scandinaves, auxquels nul colon de la mère-patrie ne vient plus se joindre désormais, sont réduits à quelques milliers d'individus à Dagö et en d'autres îles de l'archipel ehstonien[2] : ils se donnent à eux-mêmes le nom d'*Eibofolket* ou de « Gens insulaires ». Dans Runö, ils restèrent libres, tous égaux et possesseurs du sol et de la mer.

Les éléments slaves sont beaucoup plus fortement représentés que l'élément scandinave dans les provinces Baltiques. Des milliers de Polonais s'établirent dans le pays, surtout en Courlande, lorsqu'elle fut incorporée dans leur État (1561-1795). D'après les statistiques, on compterait encore plus de 15 000 Polonais dans les trois provinces; mais, en outre, un grand nombre de nobles, surtout dans la Courlande, portent des noms polonais, quoiqu'ils soient maintenant rangés parmi les Allemands, dont ils parlent la langue. Quant aux Russes, ils avaient commencé leurs invasions dans les contrées Baltiques dès la première moitié du onzième siècle et y avaient fondé Derpt (Dorpat) et d'autres villes. La conquête allemande arrêta la colonisation militaire des Russes, mais elle développa leur commerce dans le pays. Au dix-septième et au dix-huitième siècle, les persécutions religieuses poussèrent dans les provinces Baltiques beaucoup de raskolniks de Moscovie; un seul faubourg de Riga en compte 8000, et dans tout le pays

[1] Grevingk; — Worsaae, *Colonisation de la Russie et du nord Scandinave.*
[2] Suédois des provinces Baltiques, en 1870, d'après Rittich :

Livonie, 366; Eshtonie, 5575. Ensemble, 5941 individus.

ils sont au nombre de plus de 20 000. C'est environ le tiers de tous les Russes de la contrée, réunis pour la plupart dans les villes, notamment à Riga[1]. Outre les Russes, environ 80 000 Ehstes et 50 000 Lettons professent la religion orthodoxe grecque. C'est principalement depuis la grande famine de 1840 à 1841 que s'est opéré le mouvement de conversion; les paysans espéraient qu'il leur suffirait de partager « la religion du tzar » pour récupérer les terres qui leur avaient été enlevées par les nobles allemands. Dans les seules années 1845 et 1846, soixante mille paysans se convertirent[2]; mais leur sort n'en ayant point été changé, le zèle s'est refroidi, et même un certain mouvement en sens inverse s'est produit, contrairement aux lois de l'empire. Les Lettons qui ont reçu des terres pour prix de leur conversion les ont obtenues loin de leur patrie, dans le gouvernement de Simbirsk, où ils vivent comme en exil.

Les Allemands ont été pendant longtemps les dominateurs politiques, et même quand ils ont cessé d'être les maîtres par la force du glaive, ils le sont restés par celle de l'argent, car ce sont eux qui détiennent les terres et les places. En 1159, lorsqu'ils se présentèrent pour la première fois aux bouches de la Düna, ce fut en naufragés suppliants : bien accueillis, ils revinrent comme marchands, puis comme convertisseurs et s'imposèrent comme maîtres. Les châteaux forts, les couvents fortifiés des moines chevaliers s'élevèrent sur les collines, sur les berges escarpées des rivières, de manière à dominer complètement la contrée; en même temps, des villes de commerce se fondaient aux endroits favorables, et tout le trafic, des bords de la mer aux régions de la Russie centrale, passa par l'intermédiaire des colons germaniques. Ainsi se formèrent, au-dessus des populations indigènes asservies, les deux classes presque exclusivement germaniques de la noblesse et de la bourgeoisie, composée des marchands et des « citoyens honoraires », et maintenant encore, après sept cents années, ces deux classes, au-dessous desquelles les simples bourgeois forment la classe intermédiaire, ont conservé leur pouvoir[3]. Elles ont fait bâtir les villes, construire les routes; elles ont converti officiellement les Lettons et les

[1] Population des villes dans les provinces Baltiques en 1867 :

Allemands	67 400	Lettons	28 300
Russes	30 000	Ehstes	18 200

[2] Busch, *Beiträge zur Geschichte und Statistik des Kirchen- und Schulwesens der Ev. Luth. Gemeinden in Russland.*

[3] Classes des provinces Baltiques :

Nobles	14 119
Marchands et citoyens honoraires	7 000
Bourgeois	95 295

Ehstes d'abord à la religion catholique, puis à la réforme protestante; elles ont prélevé les dîmes et les impôts, mais elles n'ont aucunement germanisé le peuple, ainsi que des écrivains allemands l'ont prétendu, et leur nombre, suivant les statisticiens de diverses nationalités, ne s'élève pas même au douzième des habitants; il n'est probablement que du quinzième ou du seizième et diminue d'année en année, la fécondité des familles bourgeoises étant moindre que celle des habitants de la campagne[1]. L'écart entre les statistiques provient sans doute de ce que les Juifs, au nombre de plus de 40 000, sont comptés fréquemment parmi les Germains[2]. Les riches citadins parlent allemand, tandis que le paysan, l'ouvrier, l'artisan même se servent encore de leurs anciens idiomes. Les prolétaires allemands des villes, les « *Kleindeutschen* », sont considérés comme au-dessous des indigènes et livrés au mépris de tous par leurs propres compatriotes[3].

A la période de « germanisation » a succédé la période de la « russification », expression déjà employée[4], il y a plus d'un siècle, par Catherine II. En 1835, le code civil russe fut introduit, et en 1850, puis en 1867, l'emploi de la langue russe dans la correspondance officielle fut ordonné. En 1877, l'administration des municipalités est enlevée aux corporations allemandes privilégiées et l'élection des conseils municipaux confiée à tous les habitants remplissant certaines conditions de cens ou d'instruction; la correspondance de ces municipalités se fait encore « jusqu'à nouvel ordre » en allemand, et cette langue garde certains privilèges sur les « dialectes locaux »; mais c'est par le russe qu'elle doit être remplacée avec le temps. Dans les écoles primaires, — plus de 500 en Ehstonie, — l'enseignement se donne toujours dans les dialectes indigènes, tandis que l'allemand reste toujours la langue des études secondaires et supérieures. Mais le gouvernement s'occupe des mesures préliminaires pour la « russification des écoles », et dans les établissements où se préparent les professeurs, la langue dominante est le russe. Le service militaire ne peut être abrégé que pour les soldats parlant la langue de leurs officiers slaves.

[1] *Russische Revue*.

[2] Allemands des provinces Baltiques :

Ehstonie.	14 700	d'après	Boekh ;	12 150	d'après	Rittich.
Livonie	63 300	»	»	64 120	»	»
Courlande	77 100	»	»	44 150	»	»
Ensemble	155 200	»	»	120 420	»	»

[3] J. G. Kohl, *Die Deutsch-russischen Ostsee-Provinzen*.

[4] Solovyov, *Histoire de la Russie* (en russe), vol. XXVI.

Le sort des indigènes fut des plus misérables pendant toute la période de la domination germanique. L'amputation de la jambe était devenue la peine légale du serf qui s'enfuyait de chez son maître[1], et de nos jours encore la mère ehstonienne menace son enfant de la venue de l'Allemand : « Le Saxon vient! » (*Saks tuleb*). La mère lettonne annonce de la même manière la venue du *Vahzech*[2], et ce nom, qui signifie Allemand, est pour un Letton l'insulte la plus grossière. Sous le régime suédois, la condition des serfs s'améliora quelque peu ; grâce à la diminution et au règlement des corvées, elle commença de se rapprocher de celle des paysans de la péninsule Scandinave et le peuple letton garde jusqu'à maintenant le meilleur souvenir de cette époque ; mais après l'expulsion des Suédois par les Russes, lorsque la domination des seigneurs allemands eut été rétablie et confirmée par les chartes des empereurs, la plus grande partie des terres des paysans furent confisquées. Le servage dura jusqu'en 1816 et 1819 : à cette époque l'émancipation se fit dans les trois provinces, mais sans donner aux cultivateurs le moindre droit sur la terre et en maintenant aux propriétaires la magistrature locale. Depuis 1856, on eut recours à quelques mesures palliatives : la jouissance de certaines terres fut assurée aux paysans, quoique le droit de propriété restât aux seigneurs, et l'on promulgua quelques règlements permettant le rachat de fermes par les cultivateurs, après entente avec les propriétaires. Mais si une certaine proportion des « paysans » proprement dits, les *Bauern*, ont pu s'émanciper[3], les *Knechten* ou « valets », qui formaient au commencement du siècle les neuf dixièmes[4] de la population agricole, n'ont point disparu comme classe et restent dans une situation lamentable ; nombre de paysans, poussés par la faim, émigrent vers la Russie intérieure, même jusqu'en Crimée et au Caucase. Plus d'un quart des cultivateurs de la Courlande errent de domaine en domaine : ils n'ont point de sol auquel ils soient attachés comme fermiers ou possesseurs. L'agriculture des provinces Baltiques est

[1] *Mémoires de la Société historique de Moscou*, 1866.

[2] J. G. Kohl, ouvrage cité.

[3] Répartition de la propriété foncière dans les trois provinces :

	Courlande.		Livonie.		Ehstonie.	
Paysans de la couronne . .	15.8	20.1 p. 100	7	15.2 p. 100	0.2	1 p. 100
» de la noblesse . .	4.3		8.2		0.8	
Nobles.		61.9 »		58.6 »		92.8 »
Couronne.		15.6 »		6.4 »		0.2 »
Villes et autres		2.4 »		19.8 »		6 »

Yanson, *Statistique comparée de la Russie*, 1877 (en russe).

[4] Sievers, *Recueil de matériaux pour l'histoire des provinces Baltiques*.

beaucoup plus développée que celle du reste de la Russie et les cultures alternantes y sont générales; cependant les habitants s'enfuient pour aller s'établir dans les provinces au sol aride, comme Novgorod ou Vitebsk. Dans aucune partie de l'empire le paysan n'a une moindre part à la propriété[1].

Les trois provinces Baltiques n'ont pas encore assez d'habitants dans leurs campagnes pour qu'il ait pu se fonder, à l'intérieur du pays, un grand nombre de marchés où la population s'accumule de manière à former de véritables villes. Les agglomérations considérables n'ont pu naître que sur la côte, en des endroits exceptionnellement bien situés pour les échanges avec l'étranger.

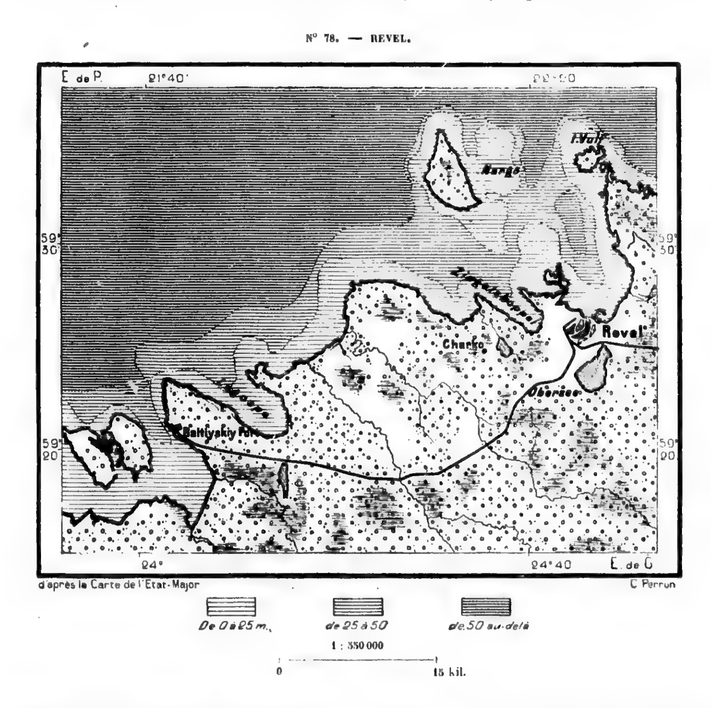
Revel, — le Koľivań des anciens Russes, — la capitale de l'Ehstonie, est une de ces villes privilégiées par leur situation commerciale. L'une des plus anciennes cités de l'empire russe, car elle existait déjà lorsque Waldemar II, roi de Danemark, y bâtit un château fort en l'année 1219, elle s'élève au bord d'une baie profonde et abritée par des îles; en outre, elle a l'avantage de se trouver non loin de l'angle nord-occidental de l'Ehstonie entre la Baltique et le golfe de Finlande, et grâce à cette position, elle est le point de départ et d'arrivée naturel de plusieurs routes maritimes. Elle fut l'une des premières parmi les cités hanséatiques de la « mer Orientale ». Pendant l'époque de la domination suédoise, Revel, que les Scandinaves appellent Reval, était à la fois leur cité de guerre et de commerce; c'est là qu'était leur citadelle la plus puissante et que les marchandises affluaient vers leurs entrepôts. Maintenant elle est le plus utile des ports avancés que la capitale de la Russie possède sur la Baltique : grâce au chemin de fer qui longe la rive méridionale du golfe, Pétersbourg peut importer pendant une partie de l'hiver beaucoup de marchandises que les glaces arrêteraient à l'ouest de Kronstadt ; les navires les débarquent à Revel ou à son annexe douanière et militaire, Baltisch-Port ou Baltiskiy-Port, havre plus occidental, baigné par une mer plus ouverte et plus longtemps libre de glaçons. Ce rôle de Revel comme avant-

[1] Étendue moyenne des propriétés de nobles :

Courlande	3935 hectares.	Kiyev	1697 hectares.
Livonie	3853 »	Smolensk	328 »
Ehstonie	3398 »	Řazań	209 »
Minsk	2574 »		

Vasiltchikov, *La propriété foncière* (en russe).

port de Pétersbourg est la raison de la différence considérable qui existe entre la valeur des importations et celle des exportations de la ville ehstonienne[1]. Revel, le quatrième port de l'empire par la valeur de ses échanges, doit aussi une part de son activité commerciale à la situation qu'elle occupe précisément en face de Helsingfors, la capitale de la Finlande. La ville, fort pittoresque, encore partiellement entourée de ses vieux murs et défendue, au sud, par des marais et des lacs, possède quelques monuments de



N° 78. — REVEL.

l'époque hanséatique, notamment les hôtels des anciennes corporations ouvrières ; elle est dominée par un château et par une cathédrale où les Suédois peuvent visiter les tombeaux de plusieurs personnages illustres de leur histoire : le navigateur Krusenstern y est également enseveli. Les Ehstes ne forment que la moitié de la population de Revel : près d'un tiers des habitants sont Allemands ou d'origine germanique. C'est devant Revel,

[1] Valeur du commerce de Revel en 1876 :

Exportation. . . . 44 000 000 francs. | Importation . . . 144 000 000 francs.

REVEL

Dessin de Th. Benoist, d'après une photographie.

c
c
I
I

t
c
c
r
g
I
c
h
A
h
n
h
L
e
l
é
l
t
d
e
é
r
q
n
u
la
n
p

en

en 1219, que les pirates danois, entraînés dans une déroute, virent tomber des airs, dit la légende nationale, le drapeau rouge à croix blanche, le Danebrock, qui, après les avoir ramenés à la victoire, devint pour eux l'étendard sacré.

Deux villes, Pernau et Dorpat, gardent, au sud de l'Ehstonie, la vallée tortueuse qui rejoint le golfe de Riga au lac Peipous. Pernau, la Pernov des Russes, située à l'embouchure de la Pernau ou Pernova, est une ville de bains et un port fréquenté[1]; de même que le petit port de Hapsal, au nord-ouest, elle exporte surtout du lin, des céréales, des graines oléagineuses, et pour les deux tiers à destination de l'Angleterre. Dorpat, la Derpt des Russes, — autrefois Youryev, — la Tartulin des Ehstes, bâtie en partie sur une colline élevée qui domine au sud le cours de l'Embach, est surtout connue comme ville universitaire. En 1632, Gustave-Adolphe, alors campé devant Nürnberg, décréta la fondation de cette haute école, qui dut fuir plus tard devant les Russes, et qui de Pernau, où elle fut transférée, dut envoyer en Suède ses professeurs, sa bibliothèque et son musée. Rétablie de nouveau en 1802, l'université de Dorpat a été respectée depuis, quoique les cours s'y donnent en allemand, et quelques-uns des savants les plus illustres de la Russie y ont fait leurs études[2]. Par ses trésors scientifiques, Dorpat est une des plus riches écoles de l'Europe : sa bibliothèque a plus de 250 000 volumes et toutes les sciences sont représentées dans ses musées par de précieuses collections; l'observatoire, qui s'élève sur la colline, à côté de la bibliothèque et des ruines pittoresques d'une église ogivale, est celui dans lequel Struve et Mädler ont fait leurs recherches mémorables. Dorpat possède aussi une école de vétérinaires. Plusieurs sociétés savantes, qui se rattachent indirectement à l'université, publient des mémoires et des recueils dont quelques-uns ont de l'importance. Dorpat, située précisément au point de croisement des routes de Riga, de Pernau, de Revel, de Narva, de Pskov, est aussi une ville de commerce, et les Allemands, qui forment la majorité de la population urbaine, se sont enrichis en concentrant dans leurs mains tout le mouvement des expéditions. Les Ehstes qui peuplent la ville sont pour la plupart ouvriers, manœuvres ou domestiques.

Riga, la ville principale des provinces Baltiques, et par sa population

[1] Mouvement du port de Pernau en 1876 : 750 navires.

Valeur de l'exportation en 1874 : 31 683 700 francs.

[2] Université de Dorpat en 1879 : Professeurs, 72; étudiants, 896. — Budget de l'université en 1877 : 234 100 roubles.

la cinquième cité de l'empire, est aussi plus allemande que russe, à la fois par son histoire et par sa population[1]. Ce « comptoir » ou cette « grange », car on explique ainsi diversement le nom qui lui fut donné par ses fondateurs allemands, ne pouvait être établi en un endroit plus favorable pour le commerce : c'est là que le golfe pénètre le plus avant dans les terres et que vient se déverser la Düna, grand fleuve navigable que devaient remonter jadis toutes les caravanes de commerce qui se dirigeaient vers la Russie centrale ou le bassin du Dňepr : les deux Aa, de Livonie et de Courlande, rejoignent le fleuve ou du moins son delta d'alluvions dans le voisinage même de Riga, et cette capitale est ainsi devenue le centre naturel des campagnes qu'elles arrosent; enfin, par le chemin de fer d'Oŕoł[2], elle est aussi le grand port d'expédition de la Russie centrale. Le port de Riga est actuellement le troisième de l'empire russe par l'ensemble de ses échanges : il vient après ceux de Pétersbourg et d'Odessa; inférieur à Revel pour la valeur des importations, il l'emporte de beaucoup pour les envois[3]. Les désavantages du port de Riga proviennent de la longueur de l'hiver, qui ferme le chenal par une épaisse couche de glace, et de la violence des débâcles qui apportent sur la ville les glaces déjà rompues en amont, tandis que le fleuve inférieur est encore recouvert par une dalle cristalline. La barre d'entrée n'a qu'une profondeur moyenne de 4^{m},27, et par conséquent les navires d'un fort tirant d'eau ne peuvent pénétrer avec plein chargement dans la bouche de la Düna[4]. Les bâtiments ne remontent pas tous jusqu'à la ville, située à 12 kilomètres de la mer environ, sur la rive droite du fleuve; un grand nombre s'arrêtent devant le fort de Dünamunde, ainsi nommé de sa position dans une île voisine de l'embouchure. Environ la moitié des échanges de Riga se fait avec l'Angleterre, qui envoie du sel, de la houille, des tabacs, des spiritueux, des denrées coloniales, des objets manufacturés, et qui demande

[1] Population de Riga en 1867 :

Allemands, 43 980; Russes, 25 772; Lettes, 24 199; Juifs, 5254; Ehstes, 872, etc.

[2] La prononciation de l'*o* n'étant pas définitivement fixée, même chez les Grands Russiens, nous écrivons Oŕoł au lieu d'Aŕoł.

[3] Valeur du commerce de Riga en 1874 : 296 920 400 francs.

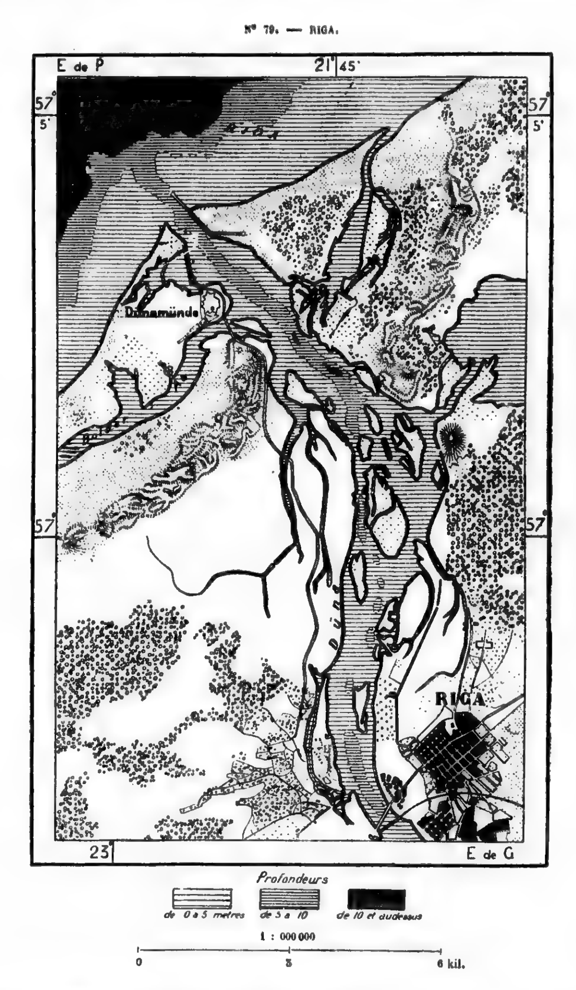
Avec l'Angleterre.	133 927 600 fr.	Avec la Néerlande.	25 231 400 fr.
» l'Allemagne.	50 919 600 »	» la France.	24 265 500 »

[4] Mouvement du port de Riga en 1874 :

A l'entrée.	3306 navires, jaugeant	968 094	tonnes.
A la sortie	3202 » »	965 460	»
Ensemble.	6508 navires, jaugeant	1 933 554	tonnes.

en échange du chanvre, du lin, des grains, des suifs, des planches. Le nom de « bois de Riga » que l'on donne en France aux pins sylvestres et

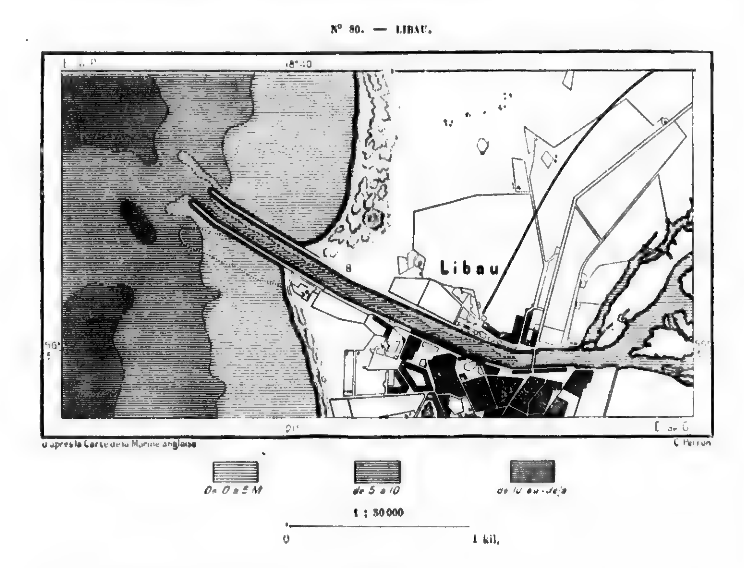
N° 79. — RIGA.



d'autres essences résineuses importées de Russie témoigne aussi de l'importance qu'avait prise dans ce port l'expédition des bois; mais les forêts qui bordent la Düna ont été en grande partie dévastées. Riga est le plus riche propriétaire de domaines en Livonie.

La vieille cité hanséatique a gardé dans les quartiers du centre, c'est-à-dire dans la ville proprement dite, sa physionomie du moyen âge, et l'on y voit encore quelques monuments vénérables, entre autres le palais des anciens chevaliers et les hôtels des corporations ; mais au delà des boulevards s'étendent des faubourgs modernes, aux maisons basses, aux rues larges et droites. Son principal établissement scolaire est une école polytechnique. Un viaduc de 745 mètres de longueur, récemment construit, franchit le fleuve, porté sur huit piles solides, qui résistent aux accumulations de glaces apportées par la débâcle. Des forts et des ouvrages

N° 80. — LIBAU.



militaires défendent les approches de Riga; mais l'enceinte de la ville a été transformée en promenades.

Un cercle de villes secondaires entoure la capitale des provinces Baltiques. Au nord-est, sur l'Aa, les ruines du château de Wenden rappellent le séjour des anciens grands-maîtres de l'ordre des Porte-glaives. Sur la Düna, Friedrichstadt et Jakobstadt, celle-ci fondée par des Russes émigrants et maintenant en grande partie peuplée de Juifs, sont des lieux d'arrêt pour les bateaux à vapeur, ainsi que pour les radeaux et les chalands qui descendent le fleuve. Au sud, l'Aa de Courlande, encore ruisseau près de Bauske, est déjà rivière à Mitau (Mittau, Mitava, en letton Jelgava), le chef-lieu de la province, l'ancienne résidence ducale dont le

nom se répéta si souvent en France, lorsque Louis XVIII réfugié y tenait sa cour au commencement du siècle : le vaste château, entouré de bosquets et d'étangs, a été construit dans le style de Versailles. Mitau, séjour des familles aristocratiques, ville d'écoles et de pensionnats, est presque entièrement allemande, quoique toute la campagne environnante soit peuplée de Lettes, auxquels les bourgeois de la capitale donnent, avec quelque mépris, le nom d'Orientaux.

La rivière Windau, qui traverse la ville de Goldingen, va déboucher dans la Baltique au petit port de Windau, peu fréquenté à cause des dangers de la barre[1]. Le havre le plus visité de la Courlande est plus au sud, sur une étroite flèche sablonneuse qui sépare un étang de la haute mer. Ce port, le Libau des Allemands, le Leepaja des Lettons, est formé par l'étang ou « Petite Mer », que l'on a réuni à la Baltique par un canal bordé en partie d'estacades reposant sur des chalands que l'on a coulés à fond, chargés de pierres. Situé plus au sud que tous les autres ports russes de la Baltique, Libau est débarrassé des glaces trois semaines avant Riga, six semaines avant Pétersbourg et communique avec Vilno par un chemin de fer; mais la barre qu'ont à franchir les navires pour entrer dans le chenal n'a que de 3 mètres à 3 mètres et demi de profondeur et change souvent de position et de largeur après les coups de vent du large[2]. Ces dangers de la barre expliquent la moindre importance de Libau[3], comparée à Riga, à Revel, à Königsberg, cité prussienne que l'on peut qualifier de port russe, par la direction de son mouvement commercial. Au sud de Libau, les pêcheurs recueillent dans les sables environ 2000 kilogrammes d'ambre jaune[4], mais ils n'en trouvent que rarement au nord de cette ville[5].

[1] Mouvement du port de Windau à l'entrée en 1873 : 324 navires, jaugeant 55 000 tonneaux.
Valeur des échanges : 5 625 000 francs.

[2] Le Gras, *Instructions nautiques sur la mer Baltique.*

[3] Mouvement du port de Libau en 1874 : 1213 navires, jaugeant 182 090 tonnes.
Importation. . . . . 4 839 200 fr. | Exportation. . . . 25 198 600 fr.

[4] V. Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1877, tome XXIII.

[5] Villes des Provinces Baltiques ayant plus de 4000 habitants lors des derniers recensements :

ESTHONIE.		COURLANDE.	
Revel (1871).	31 300 hab.	Mitau (1867).	23 100 hab.
LIVONIE.		Libau (1871)	10 750 »
Riga (1867)	102 050 hab.	Jakobstadt (1867).	4 400 »
Dorpat »	20 780 »	Bauske »	4 100 »
Pernau »	9 525 »	Goldingen »	4 000 »

IV

POLOGNE, POLSKA

Le nom même de cette partie de l'empire russe est devenu un symbole d'infortune nationale. La Pologne ne s'appartient pas, et tout ce qui lui reste de son ancienne indépendance est d'avoir un titre à part dans l'énumération des immenses domaines du souverain de toutes les Russies : encore n'est-elle désignée officiellement, depuis quelques années, que sous l'appellation de « Pays de la Vistule » et c'est par simple tolérance que le nom de Pologne, si cher à des millions d'hommes, s'est jusqu'à nos jours maintenu dans le pays. Et même cette population, rattachée de force à la Slavie orientale, n'est qu'un fragment de peuple, séparé d'autres fragments que se sont annexés la Prusse et l'Austro-Hongrie. Le mot de Pologne n'est plus qu'une expression d'histoire et d'ethnographie : en politique, il ne représente plus rien.

Et cependant il fut un temps où le royaume de Pologne, embrassant, lui aussi, de vastes territoires qui lui appartenaient, soit par le groupement spontané des populations, soit par le droit de conquête ou d'héritages princiers, était un des États les plus puissants de l'Europe. De Bautzen en Lusace et de l'île de Rügen à Smolensk et aux cataractes du Dnepr, des Carpates à l'Embach en Livonie, il n'est pas un territoire qui n'ait été pendant les huit derniers siècles occupé par les Polonais, soit d'une manière permanente, soit temporairement. Uni à la Lithuanie, le royaume de Pologne s'étendait de la Baltique au Pont-Euxin à travers toute la largeur du continent; mais fréquemment les limites se déplaçaient, et lorsque la Russie et la Prusse furent entrées l'une et l'autre dans l'ère des annexions et des conquêtes, avec Pierre Ier et Catherine II, il devint évident que la Pologne serait étouffée tôt ou tard entre ses puissants voisins. En 1772, le premier partage, qui causa tant de remords à Marie-Thérèse et dont les autres souverains s'accommodèrent si allègrement, enleva déjà au royaume polonais une surface de plus de 200 000 kilomètres carrés et près de 5 millions d'hommes : c'était le quart du pays, plus du tiers de la population du royaume, qui était alors de 12 500 000 habitants[1]. Vingt et un ans après, la Russie et la Prusse s'emparent chacune d'un territoire

[1] Rieger, *Dictionnaire des Sciences*, *Pologne*, 552 (en tchèque).

encore plus vaste que le premier, et ce deuxième partage est bientôt suivi d'un troisième, auquel l'Autriche est invitée. La Pologne avait cessé d'exister comme État. Pendant ce siècle, un duché de Varsovie, une république de Cracovie eurent, il est vrai, une apparence de vie autonome ; mais cette illusion a dû s'évanouir bientôt devant la dure réalité. Varsovie, place forte des armées russes, est chargée précisément de maintenir les Polonais dans l'obéissance au tzar, et Cracovie n'est plus qu'un chef-lieu de province autrichienne. Les provinces de la Vistule, découpées arbitrairement dans l'ancien royaume, n'ont plus désormais pour le gouvernement russe qu'une valeur administrative et militaire : le fisc apprécie la Pologne comme la région la plus populeuse, la plus industrielle, la plus riche et la plus imposée[1] de l'empire, et l'état-major y voit le quadrilatère de forteresses le plus formidable de l'Europe centrale[2].

Sans chercher à poursuivre les mille vicissitudes des guerres et des alliances, on peut reconnaître facilement les causes générales qui ont amené l'écrasement de la nation polonaise. Les conditions géographiques du territoire qu'elle occupait expliquent en partie ses destinées. La nature n'offrait point aux Polonais un cadre bien limité ni un massif sur lequel il leur fût possible de s'appuyer solidement. Cependant le pays occupé par le gros de la race polonaise a des frontières assez nettement tracées sur une grande partie de son pourtour : au sud, le faîte des Carpates est une barrière naturelle que les Polonais n'ont franchie sur aucun point comme l'ont fait les Ruthènes; au nord, le plateau parsemé de lacs dont le versant septentrional est peuplé d'Allemands et de la descendance des Prussiens d'autrefois, est un autre faîte que les Polonais n'ont guère traversé ; il devait contribuer aussi à donner à la race une certaine cohésion en la séparant nettement de ses voisins et en la ramenant sur elle-même. En outre, la Vistule, qui traverse la Pologne du sud au nord, recevant des affluents à droite et à gauche, fait de toute la contrée un bassin géographique assez régulier et d'une grande force de résistance. Mais à l'est et à l'ouest le pays est ouvert, si ce n'est dans les parties où s'étendent des marécages et de vastes forêts presque impénétrables : la vaste dépression qui a valu à ses habitants du bassin de la Vistule leur nom de Polonais ou « Gens des Plaines » se continue des deux côtés, en Allemagne et en

[1] Załenski, *Statistique comparée du royaume de Pologne* (en polonais).

[2] Gouvernement de la Vistule :

Superficie.	Pop. en 1876.	Pop. kil.	Pop. probable en 1879.
122 020 kil. carrés.	6 771 974 hab.	55 hab. (Russie, 15).	7 150 000 hab.

(Simonenko, *Statistique comparée du royaume de Pologne*, en russe.)

Russie; or, c'est précisément dans ce sens, parallèlement aux degrés de latitude, qu'ont lieu les mouvements de migration et que la pression des peuples les uns sur les autres se fait de la manière la plus énergique. Par ces deux larges brèches, la frontière de la Pologne devenait flottante, pour ainsi dire, à la fois du côté des Germains et du côté des Slaves Orientaux : les incursions et les guerres déplaçaient incessamment l'équilibre des populations en lutte pour la suprématie.

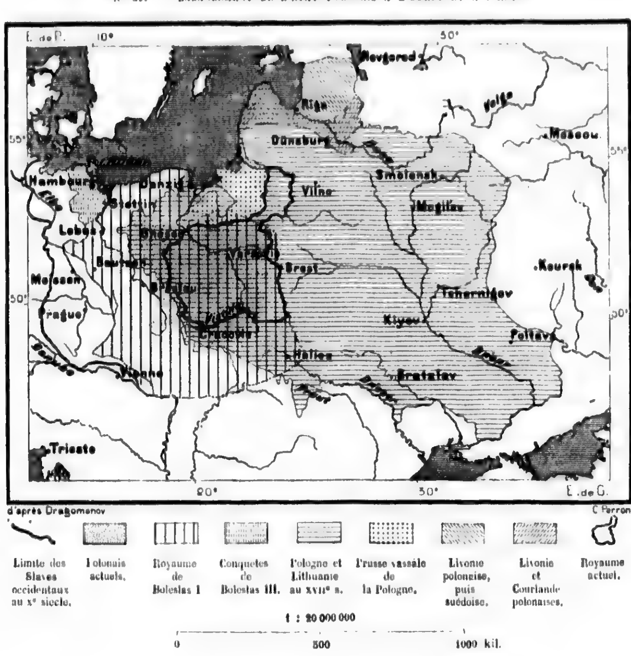
Plus d'une fois, la Pologne fut le plus puissant des États slaves et mérita presque de s'attribuer le nom de Slavie. Néanmoins, on peut marquer dans l'histoire de l'État deux périodes distinctes d'expansion, dont chacune fut suivie d'une époque d'affaiblissement et terminée par des partages. Au onzième et au douzième siècle, les agrandissements se firent surtout du côté de l'ouest et la Pologne était à l'avant-garde des populations slaves contre les Allemands; du quatorzième au seizième siècle, le mouvement d'annexion se porta au contraire du côté de l'est, contre les Slaves orientaux. Vers les commencements de l'histoire écrite du peuple polonais, le royaume qui comprenait la Polska proprement dite, c'est-à-dire les « champs » de la Vistule et de la Warta, la Pologne actuelle et la Poznanie, cherchait à absorber les tribus parentes qui peuplaient le territoire jusqu'à l'Elbe. Tantôt ennemis des empereurs d'Allemagne, tantôt subissant la fascination du « saint Empire romain » et fiers de se dire ses vassaux, les rois de Pologne réussirent à s'emparer de presque tous les pays slaves de l'Occident. Au commencement du onzième siècle, Boleslas le Grand eut en sa possession la Moravie, la Slovaquie, la Lusace et même la Bohême pendant une courte période[1]. Ses héritiers perdirent bientôt une grande partie de ses conquêtes; mais un siècle plus tard, Boleslas III soumettait au baptême les Pomorianiens (Poméraniens) ou Gens du Littoral, qui, séparés de la Pologne par les infranchissables marais de la Netze, avaient longtemps formé comme un monde à part autour de Wollin ou Vineta, la Venise baltique. Toutefois les dissensions des Slaves entre eux et la germanisation d'une grande partie de leur territoire ne permirent plus à la Pologne de maintenir sa puissance du côté de l'occident, et les partages commencèrent. Vers la fin du treizième siècle, le royaume a perdu la moitié des terres originairement polonaises du bassin de l'Oder. Invités par un prince polonais, le duc de Mazovie, les chevaliers Teutons vinrent même s'installer à l'angle de la Baltique, dans le pays des

[1] Lelewel, *La Pologne au moyen âge* (en polonais); — Hilferding, *Histoire des Slaves baltiques* (en russe); — Ouspenskiy, *Les premières monarchies slaves du Nord-Ouest* (en russe).

Prussiens-Lithuaniens, d'où ils commandaient stratégiquement les pays du Ñeman et de la basse Vistule. Ainsi commençait un des éléments de la puissance qui devait un jour contribuer à la destruction de la Pologne.

Au milieu du quatorzième siècle, avec Casimir le Grand, qui renonça pour toujours à la Silésie polonaise, l'État ne semble plus regarder que vers l'Orient; par la propagande religieuse et par le mariage de la reine de Pologne avec le prince païen Jagello, il s'unit à la Lithuanie et toute la

N° 81. — BALANCEMENT DE L'ÉTAT POLONAIS A L'OUEST ET A L'EST.



Russie occidentale est ouverte à son influence; ses frontières dépassent la Düna et le Dnepr; même Sigismond III, au dix-septième siècle, peut aspirer à devenir le monarque de tout l'orient et du nord de l'Europe : à la fois prétendant au trône de Suède et roi de Pologne, il tenta aussi de monter sur le trône de Moscou. Avec Sobieski, le peuple polonais, héroïque et vaillant entre tous, semble être devenu définitivement le champion de l'Occident contre l'Orient. Mais alors l'État était précisément sur le point de s'effondrer. En vue de la centralisation politique,

la Pologne était devenue le défenseur du catholicisme romain contre les protestants et contre l'église russe; d'après Lelewel, ce fut la cause de sa ruine[1]. Les Cosaques et les paysans oukraïniens se révoltèrent et l'État polonais usa ses forces à les réprimer. En 1661 déjà, le roi Jean-Casimir prédisait à la diète que la république deviendrait le partage des étrangers : « La Moscovie et les Cosaques prendront le grand-duché de Lithuanie qui leur est rattaché par la langue et la religion; la grande Pologne s'ouvrira au Brandebourgeois... et la maison d'Autriche, en dépit de toutes ses bonnes intentions, ne laissera pas échapper Cracovie[2]. » Un siècle plus tard, les pressentiments de Jean-Casimir étaient justifiés. D'ailleurs, si les Polonais étaient assez forts pour lutter contre leurs puissants voisins pendant l'époque du désordre féodal, alors que les peuples, appartenant complètement à leurs maîtres, s'entreheurtaient au gré des ambitions personnelles, les conditions changèrent quand les nations de l'Europe se furent solidement groupées en États centralisés. Alors la Pologne se trouva trop faible pour résister et ses frontières ouvertes laissèrent entrer l'ennemi.

Le plus grand désavantage de la Pologne n'était pas l'absence de limites naturelles à l'orient et à l'occident, c'était le manque de cohésion entre les habitants, dans les provinces spécialement polonaises. Par suite du manque de frontières géographiques à l'ouest et à l'est, l'élément guerrier des petits gentilshommes ou *szlachta*, l'*ordo equestris* des parchemins, s'était développé à outrance et n'avait plus aucun rapport avec le peuple travailleur. Les Juifs se présentèrent pour combler le vide entre les classes. Aucun pays d'Europe ne contenait et ne contient encore autant de Juifs, et ces hommes de race étrangère, quel que fût du reste leur attachement pour le sol polonais, constituaient en réalité un peuple distinct ayant des intérêts précisément opposés à ceux des autres habitants, et néanmoins leur servant d'intermédiaires à tous, en formant, pour ainsi dire, la bourgeoisie de la contrée. Eux seuls s'occupaient du commerce; eux seuls répartissaient les produits, vendant à la fois aux serfs et aux seigneurs, mais empêchant les indigènes de se mettre en rapports immédiats les uns avec les autres : grâce à eux, le torrent circulatoire de la vie économique se faisait dans toute la nation, et cependant ils n'étaient pas de la nation : au moment du danger, ils n'étaient plus là pour rapprocher les classes distinctes et les communautés séparées, et le peuple, composé d'hommes qui ne se connaissaient point, restait perplexe et divisé. Cette

[1] *La Pologne et l'Espagne* (en polonais).
[2] Kochovski, *Klimakter*, II, 506

cause de désorganisation aggravait ainsi celle qui provenait du dédoublement de la Pologne, depuis le onzième et plus encore depuis le quatorzième siècle, en deux classes ennemies, celle des seigneurs et celle des asservis. Ce qui perdit la patrie, ce n'est pas tant l'indiscipline, ainsi qu'on l'a souvent repété, c'est le privilège. Les paysans, qui autrefois avaient possédé la terre en communauté, avaient fini par perdre et leurs terres et leur droit. Les nobles étaient devenus maîtres absolus : en s'emparant du domaine, ils avaient pris aussi la vie du paysan. « La Pologne est le seul pays où le peuple soit comme déchu de tous les droits de l'humanité, » disait en exil Stanislas Leszczynski[1]. L'État, qui portait le nom de « république », n'était cependant qu'une confédération de milliers de monarchies despotiques. Les seigneurs, placés en dehors de la nation, se refusaient à payer leur part pour les dépenses publiques, même en cas de péril national : quoiqu'il existât un impôt de capitation auquel personne ne devait échapper, les propriétaires du sol savaient toujours éviter de le payer : l'État polonais n'eut jamais de finances proprement dites; il lui fut même impossible d'obtenir la moindre statistique générale de quelque valeur[2] : le mauvais vouloir des seigneurs s'y opposait.

Certes, la vaillance des Polonais atteignit souvent au sublime dans les jours désespérés. Aucune nation n'eut plus de héros dans l'infortune : pendant les guerres d'insurrection, hommes, femmes se dévouèrent à l'exil, aux tortures, à la mort avec une simplicité d'âme qui ne fut jamais dépassée, et pourtant, même dans ces époques de grandeur morale, le peuple polonais restait toujours partagé en deux nations hostiles. Ceux qui revendiquaient la liberté de la Pologne ne surent ou n'osèrent donner la liberté aux Polonais eux-mêmes; les malheureux serfs restèrent courbés sur la glèbe. Kosciuszko, il est vrai, désira l'abolition du servage; mais les paysans qui le suivaient ne jouirent de leur liberté que pendant la guerre et son décret d'émancipation était conçu en termes si vagues qu'il ne pouvait avoir aucun effet. Plus tard, lors de la constitution de l'éphémère duché de Varsovie, l'affranchissement des paysans fut officiellement promulgué, mais la terre ne leur fut pas donnée et leur condition ne changea qu'en apparence : même pour des milliers d'entre eux, elle s'aggrava, car la liberté de forme leur enlevait tout droit de cultiver le champ sur lequel avaient vécu leurs aïeux. Encore à la veille de la dernière insurrection, les paysans proprement dits n'étaient représentés que par 22 000

[1] *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*, 1733.
[2] Simonenko, ouvrage cité.

personnes dans la classe des propriétaires, tandis que les cultivateurs travaillant sur la terre du maître étaient au nombre de deux millions et que l'on comptait 1 400 000 ouvriers, journaliers et domestiques[1]. Combien différent aurait été le cours de l'histoire si les hommes qui combattirent pour l'indépendance de la Pologne avaient pu s'appuyer sur une population libre, maîtresse de sa terre et soucieuse de la défendre! Et même lorsque la patrie eut succombé, ce moyen était le seul qui pût faire espérer de la reconquérir. Du moins les Russes n'auraient-ils jamais pu se présenter en libérateurs comme ils le firent en 1863, donnant au paysan une partie de la terre qu'il cultivait.

Le plus grand malheur qui puisse frapper un peuple est la perte de son indépendance nationale. Politiquement, le Polonais n'est plus Polonais que par le souvenir : il est devenu comme étranger sur son propre sol et c'est en se mettant sur ses gardes, pour ainsi dire, qu'il parle sa propre langue; sa pensée même n'est plus libre; son génie ne se développe plus conformément à sa nature. C'est un désastre pour l'humanité tout entière que la vie d'un peuple soit ainsi comprimée, mais elle se fera jour de nouveau, tout en déviant de sa route primitive, car par leur industrie, leur civilisation, leur valeur morale, les Polonais ne sont certainement pas inférieurs à leurs ancêtres. Désormais la Pologne, trop faible pour reconquérir isolément sa liberté, cherchera sa voie et réalisera ses progrès de concert avec les Russes. Au lieu de lutter pour elle seule, elle luttera également pour les pays auxquels elle est associée de force. « Pour notre liberté et pour la vôtre », cette noble parole d'un combattant d'autrefois peut devenir un jour la devise commune des nations de la Slavie orientale.

Le « Pays de la Vistule », dans les limites bizarres qui lui ont été faites, peut être considéré comme une vaste plaine inégale d'une hauteur moyenne de 100 à 150 mètres. Au nord, les terres, en grande partie recouvertes de forêts, se relèvent en un large faîte, qui se développe de la Vistule au Neman suivant une courbe parallèle à celle du littoral baltique; mais la ligne de la frontière, assez irrégulièrement tracée, ne se maintient pas sur l'axe de partage; elle longe la base méridionale du plateau, en laissant à l'Allemagne presque toute la « Suisse prussienne » avec ses innombrables lacs. Au sud, le massif de Sandomierz ou le « Chauve Mont »

[1] Schnitzler, *L'Empire des Tsars*.

(Łysa Góra) appartient au contraire en entier à la Pologne actuelle : il aligne du nord-ouest au sud-est, c'est-à-dire parallèlement aux Carpates septentrionales, ses crêtes régulières, çà et là revêtues de verdure, malgré le nom qui lui a été donné : une cime arrondie, le signal de Sainte-Catherine, s'élève à plus de 600 mètres vers le centre du massif, surgissant comme une île du milieu d'un plateau faiblement accidenté. D'autres groupes de collines, de hauteur moindre, mais suivant aussi la même direction, du nord-ouest au sud-est, parallèle aux Carpates, occupent la partie méridionale de la province de Lublin, entre la Vistule et le Bug[1]; enfin, au sud-ouest de la Pologne, les faîtes de partage entre l'Oder et la Warta, entre la Warta et la Pilica[2], sont marqués par les hauteurs de la « Suisse polonaise », que les eaux ont ravinées dans tous les sens, mais qui faisaient originairement partie de toute la région avancée des Carpates[3]. Ces collines de la Pologne méridionale contrastent avec la grande plaine tertiaire du nord par la diversité de leurs formations, où sont représentées les roches crétacées, jurassiques, triasiques, carbonifères, dévoniennes. Des gisements miniers de toute espèce, de cuivre, d'étain, de zinc, de fer, de soufre, de charbon, ont été reconnus et sont partiellement exploités dans cette région montueuse : les mines, les carrières et le voisinage de la Silésie industrielle ont donné à ces districts une population aussi dense que celle de la plaine.

Par la distribution de ses versants hydrographiques, la Pologne ne mérite qu'en partie le nom de « Pays de la Vistule » qui lui a été officiellement imposé. Toute la zone occidentale, confinant à la Silésie et à la Poznanie, appartient au bassin de la Warta, c'est-à-dire de l'Oder, et la province de Suwałki, dans la partie nord-orientale de la Pologne, est sur le versant du Ńeman (Ńemen en polonais), qui lui sert de limite à l'est

[1] Orthographe polonaise. D'ailleurs, le Bug polonais et le Boug russe ont un même nom, que les riverains prononcent Bog ou Boh.

[2] Nous rappelons qu'en polonais :

ą se prononce comme le français				*on*,	cz se prononce comme le français				*tch*,
ę	»	»	»	*ain*,	ć	»	»	»	*isieu* bref,
ó	»	»	»	*ou*,	ż	»	»	»	*j*.
c	»	»	»	*ts*,					

[3] Altitudes diverses de la Pologne :

Signal de Sainte-Catherine (Łysa Góra)	605	mètres.
Colline entre Pilica et Cracovie (gouvernement de Kielce)	485	»
Hauteur à l'est de Janow (gouvernement de Lublin)	329	»
Łomża	214	»
Lublin	189	»
Varsovie	98	»

et au nord : tout le reste du territoire est arrosé par la Vistule, le Narew, le Bug ou leurs affluents. A son entrée en Pologne, dont elle a formé la frontière depuis l'aval de Cracovie, la Vistule ou Visła, qui vient de recevoir le San, est déjà un fleuve majestueux, portant des bateaux d'un fort tonnage : elle a de 250 mètres à 400 mètres de rive à rive, dans les campagnes basses qu'elle arrose, au sortir de la traversée des collines, dont chacune porte couvent, église, château fort ou ruine du moyen âge. Grossie dans la Pologne même des abondantes rivières Wieprż, Pilica, et du Narew uni au Bug, elle doit rouler en moyenne,

N° 82. — CHAÎNE DE LA LYSA GÓRA.

1 : 445 000

0 10 20 kil.

avant de pénétrer sur le territoire prussien, une masse liquide d'au moins 750 mètres cubes à la seconde : elle a déjà tout son volume, car en aval de la frontière elle ne reçoit plus d'autres tributaires que de faibles ruisseaux. Grâce à cette voie mouvante, les Polonais peuvent expédier facilement à Danzig leurs bois, leurs céréales et leurs denrées de toute nature. On comprend de quel prix était jadis pour la Pologne la possession des bouches de la Vistule et combien sa puissance fut ébranlée quand la « bonne ville » de Gdansk, la Danzig des Allemands, tomba aux mains de quelque État rival ou se détacha spontanément de l'union polonaise.

La Pologne est une contrée fort riche en débris préhistoriques des différents âges de la pierre, du bronze et du fer. La vallée du Bug, celle de la Vistule étaient précisément une partie de la voie naturelle qu'avaient à suivre les émigrants et les marchands entre le Pont-Euxin et la mer Baltique. Des « caches », semblables à celles que font les voyageurs canadiens dans les solitudes du *Far West*, ont été découvertes çà et là aux lieux d'étape, principalement sur les faîtes de partage entre les versants. Les tombeaux païens sont fort nombreux et plusieurs atteignent d'énormes dimensions : quelques tertres artificiels de la vallée de la Vistule, qui datent de l'époque néolithique, ainsi que l'ont démontré les fouilles, ont jusqu'à un demi-kilomètre de tour[1]. Les nombreux petits lacs de la Pologne, dont plusieurs ont été mis à sec, ont gardé aussi les traces d'anciens établissements lacustres pareils à ceux de la Suisse. C'est par milliers que l'on a trouvé et que l'on trouve encore les urnes funéraires renfermant des cendres et des ossements carbonisés, des épingles de bronze, des anneaux, des perles, des boules et d'autres menus objets : les restes de vases en terre se rencontrent si fréquemment dans certaines régions de la Pologne que les habitants croyaient à la formation spontanée des poteries dans l'intérieur de la terre[2]. Parmi les urnes funéraires que l'on trouve au fond de tombeaux très postérieurs à l'âge de pierre et contenant des objets en métal, on en a recueilli plusieurs offrant le profil d'un visage humain; quelques débris de provenance romaine ont permis d'attribuer ces « urnes à visage » au premier siècle de l'ère vulgaire.

D'après M. Kopernicki, l'ancienne Pologne était habitée, aux époques du bronze et du fer, par une race dolichocéphale, parfaitement distincte de la race brachycéphale moderne. Cependant, dès l'aurore de l'histoire écrite dans les régions de la Vistule, ce sont des Slaves, ancêtres des Polonais actuels, qui peuplent la contrée, ainsi que les régions limitrophes de l'ouest, habitées maintenant par des Allemands et des Slaves germanisés. Dispersés en de nombreuses tribus, qui parfois se réunissaient sous la main d'un chef pour les expéditions de guerre, les Lèches ou Polonais se distinguaient nettement des Slaves orientaux : ils se savaient de la même famille, mais, ainsi que le dit une légende racontée pour la première fois au treizième siècle, les trois frères Lech, Czech (Tchèque) et Rus vivaient séparés, suivant chacun sa destinée. En Pologne, le nom de Lèches

[1] Zaborovski, *Congrès anthropologique international de Paris*, 1878.
[2] Albin Kohn und Mehlis, *Materialien zur Vorgeschichte des Menschen im östlichen Europa.*

n'est qu'une expression littéraire, non employée par le peuple : dans les documents tchèques, il a le sens de riche et noble.

Les Polonais les plus purs sont, dit-on, les habitants de la « Grande Pologne », ceux de la Pologne actuelle, sur les deux bords de la Vistule, et de la Poznanie, sur la Warta. Les blonds Mazures, — c'est-à-dire, en lithuanien, les « Trapus »[1], — qui peuplent surtout les régions de l'est et celles du nord, sur les frontières prussiennes, sont les plus fiers des Polonais, ceux qui ont le mieux gardé les anciennes mœurs nationales; les bruns Krakoviaks, les Sandomiriens et les Lublinois, tous Polonais du sud, plus impressionnables que les Mazures, souvent irascibles, semblent être aussi plus vaniteux, si l'on en juge par leur costume élégant, mais trop chargé de broderies, de franges et de chaînettes. Parmi les populations de la contrée qui ne sont pas d'origine polonaise, une partie considérable s'est rattachée à la masse de la nation par les mœurs et le langage. Ainsi les Kuprikes ou « Gens de la Bêche », qui vivent en divers districts du nord et du nord-est de la Pologne, se sont assez rapprochés des Mazures pour être en maints endroits confondus avec eux, quoiqu'ils descendent principalement des Yatvagues ou Yadzvingues, peuple que l'on croit de race lithuanienne et qui fut en partie exterminé par les Polonais. Des Petits-Russiens, groupés en communautés dans la Pologne sud-orientale, à l'ouest de la rivière Bug, ne se distinguent guère de leurs voisins russes de la Volïnie : ils habitent aussi une partie orientale de la Podliasie ou « Pays de dessous la Forêt », que séparent en effet de la vallée du Ňeman les immenses étendues boisées de Běła-Věja. Des Lithuaniens, de 250 000 à 300 000, suivant les diverses statistiques, occupent la plus grande partie du gouvernement de Souvałki, dans la partie nord-orientale de la Pologne. Enfin, quelques milliers de Tsiganes et de Tartares venus de Lithuanie sont parsemés en petits groupes sur le territoire.

Après le passage des Mongols, les princes, et surtout les évêques et les couvents, firent appel aux colons allemands pour repeupler les terres dévastées et leur accordèrent de grands privilèges, entre autres celui de nommer leurs propres *schultze* et de se gouverner eux-mêmes suivant le « droit teutonique »[2]. Plusieurs villes furent également fondées par des colons allemands et la plupart se régirent d'après le « droit de Magdebourg », droit de l'un des plus anciens municipes de l'Allemagne du Nord, dont les archevêques avaient été jadis les chefs de l'église polonaise. Ce

[1] Kętrzyński, *Des Mazures* (en polonais). Poznań, 1872.
[2] Roepell, *Geschichte Polens*.

droit, qui n'était autre que l'indépendance administrative de la commune, n'empêcha point les Allemands des villes de se « poloniser » peu à peu comme ceux des campagnes. Au quatorzième siècle, les « Souabes » étaient établis en Pologne au nombre de plusieurs centaines de mille, mais ce premier élément germanique s'est complètement fondu dans la population polonaise et catholique. Des deux mille paroisses protestantes qui existaient au seizième siècle, deux seulement subsistaient en 1775. Tous les protestants, qui se confondent avec les immigrants comptés aujourd'hui comme Allemands, sont venus depuis un siècle : parmi eux les catholiques ne dépassent guère une dizaine de mille. Dans les « Pays de la Vistule », les Polonais sont donc en grande majorité[1]. Dans le royaume de Pologne, tel qu'il existait à la veille du partage de 1772, l'élément polonais n'entrait guère que pour un tiers : telle est du moins l'évaluation approximative que donne le comte Plater, d'après une statistique dressée un demi-siècle plus tard[2].

Les Polonais, que l'on juge surtout d'après les princes fastueux et les gentilshommes ruinés de cette nation qui vivent en Occident, offrent, comme tous les peuples civilisés, une variété infinie de caractères; mais le type d'ensemble, tel qu'il ressort de l'histoire, est bien conforme à celui que décrivent les observateurs. Ils ont en général plus de dons naturels que de qualités profondes acquises par un travail persévérant. Impétueux, violents, enthousiastes, gracieux, habiles à flatter, désireux de plaire, ils plaisent en effet, mais ils n'ont pas toujours souci de mériter l'estime par leur conduite : ils se donnent, mais sans se posséder eux-mêmes; ils

[1] Population de la Pologne par nationalités :

	D'après Galkin.		D'après Rittich.		
Polonais	En 1868 :	3 900 577	En 1873 :	4 575 836	68.41 pour 100.
Juifs	»	764 947	»	860 327	13.45 »
Petits-Russiens	»	428 380	»	505 962	
Blancs-Russiens	»	33 517	»	26 865	8.52 »
Grands-Russiens	»	11 065	»	12 153	
Allemands	»	234 149	»	370 356	5.79 »
Lithuaniens	»	277 049	»	241 147	3.77 »

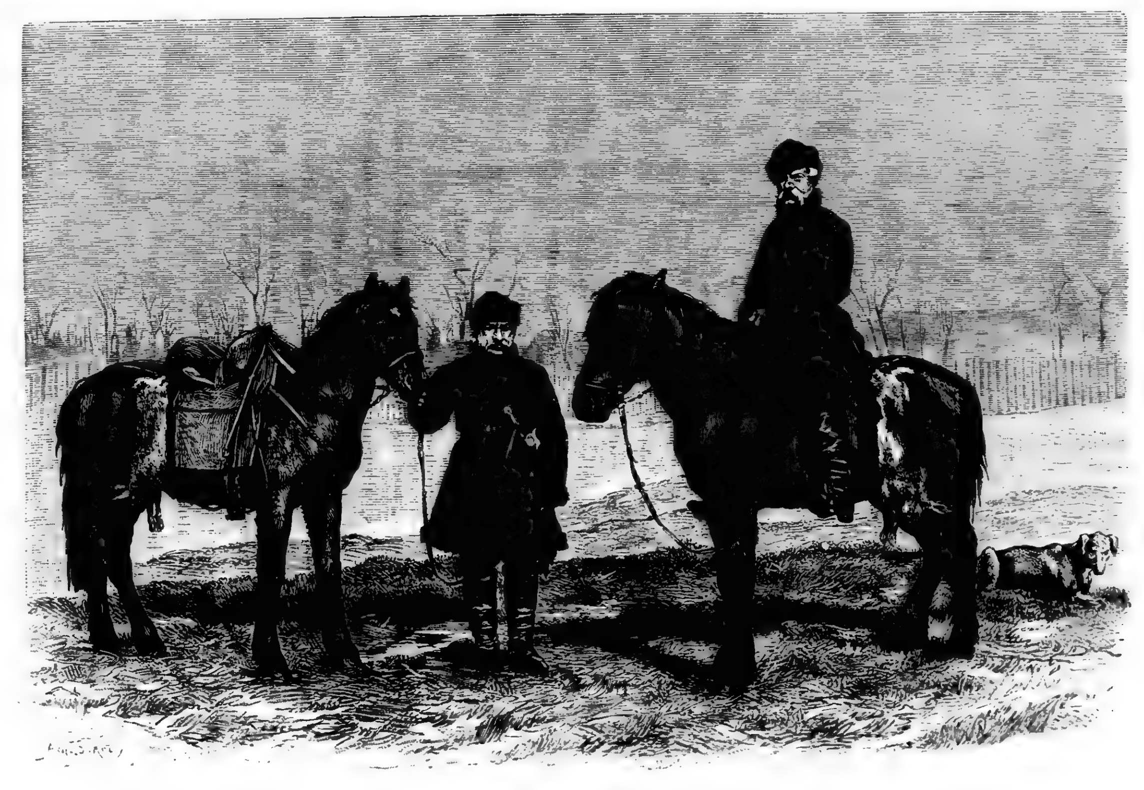
[2] Population, en 1821, du territoire de l'ancienne Pologne (avant le premier partage) :

Ruthènes (Russes blancs et Oukraïniens)	7 520 000
Polonais	6 770 000
Juifs	2 110 000
Lithuaniens et Lettons	1 900 000
Allemands	1 640 000
Moscovites	180 000
Roumains	100 000
Ensemble	20 220 000

(Rieger, *Dictionnaire scientifique*, 552.)

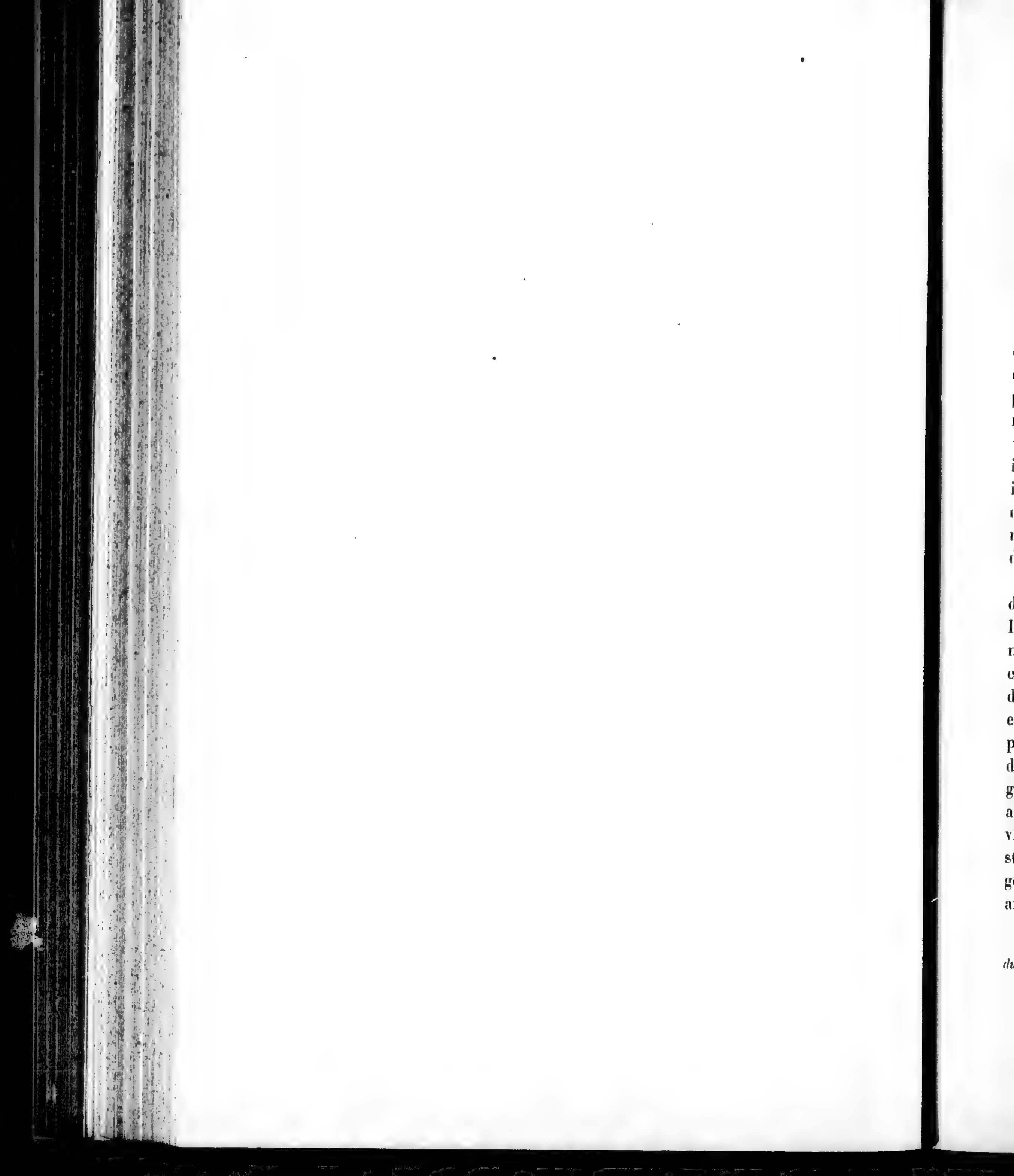
comprennent plus facilement les grands devoirs que ceux de la vie journalière. Chez eux, l'ambition est rarement soutenue par la force d'agir, la curiosité des choses de la science l'emporte sur la constance dans le travail, l'imagination est supérieure à la volonté, le caprice succède au caprice. Toutefois ils ont de l'énergie par accès et sont alors capables d'accomplir les plus grandes choses, surtout dans l'excitation des combats ou l'imprévu des camps, car ils sont naturellement joueurs et prodigues ; ils risquent volontiers la fortune et la vie. Dans le malheur, ils savent, comme le Français, se plier aux circonstances et ne s'irritent point lâchement contre la destinée. Si le type primitif se conserve le mieux chez la femme, ainsi que le disent les anthropologistes, les Polonaises que l'instruction a développées montrent bien par leurs rares qualités la haute valeur de la race dont elles sont issues : non seulement elles ont la bonne grâce, l'esprit, la gaieté constante, la facilité d'élocution, elles ont aussi la puissance de dévouement, le courage, la décision prompte et la clarté de la pensée : ce sont elles qui gardent dans toute sa noblesse et sa pureté l'idéal de la nation. Le plus grand défaut des Polonais est de n'avoir pas assez de respect pour le travail : soit comme seigneurs, soit comme serfs, leurs pères ont appris à mépriser ou à détester le labeur matériel, et ces sentiments subsistent encore, déplorable héritage légué à la génération présente. De là peut-être ce contraste entre la nature originaire du Polonais, qui le porte si facilement à l'héroïsme, et ses habitudes, qui le laissent parfois s'avilir. En lisant les recueils des poésies populaires [1], on est frappé du peu d'originalité des ballades, de la vulgarité et même du cynisme des chansons amoureuses. La plupart des poètes modernes de la Pologne ont dû s'inspirer, non des chants polonais, mais des doumas et des traditions oukraïniennes, lithuaniennes et même belo-russiennes : c'est que depuis le onzième siècle les paysans polonais avaient été asservis par les seigneurs, tandis que la période d'écrasement ne date en Lithuanie que du quinzième siècle et en Oukraïne que du dix-huitième siècle. Il était difficile que sous le régime de la szlachta, laquais des seigneurs et tyrans de pauvres, une poésie pure et vraiment noble pût se former chez les paysans de Pologne. La littérature populaire polonaise se distingue surtout des autres littératures slaves par sa richesse en proverbes historiques ayant tous pris leur origine dans la noblesse, qui formait, pour ainsi dire, le peuple politique [2].

[1] Kolberg, *Le Peuple* (en polonais); — Petrov, *Recueil de l'Académie de Cracovie.*
[2] Recueil de Darovski.



SZLACHTICZ POLONAIS DE LA VOLINIE

Dessin de Sirouy, d'après une photographie de M. Raoult.



Avec leur imprévoyance et leur générosité naturelles, les Polonais, quoique fort habiles eux-mêmes, sont faciles à tromper, et dans le pays même les exploiteurs, juifs et chrétiens, ne manquent pas. Les Israélites, un peu moins nombreux proportionnellement que dans la Galicie orientale, où se trouve le centre de l'essaim, se pressent néanmoins en multitudes dans toutes les villes polonaises. D'ailleurs, en Pologne comme en Galicie et en Hongrie, leur accroissement annuel est supérieur à celui des chrétiens : ils conservent mieux leurs enfants et vivent jusqu'à un âge plus avancé, quoique la plupart d'entre eux soient, comme les artisans polonais, tombés dans le prolétariat : parmi les Juifs, comme parmi les chrétiens, les grandes affaires se font au profit de quelques-uns. Au milieu du seizième siècle, on évaluait d'ordinaire à 200 000 personnes la population israélite de Pologne; mais un impôt de capitation, auquel des milliers peut-être réussirent à se soustraire, ne donna qu'un total de 16 589 individus[1]. Un siècle après, en 1659, le recensement de l'impôt en indiquait 100 000, et en 1764, toujours d'après les registres de capitation, ils auraient été 315 298, mais les historiens pensent que leur nombre réel devait dépasser un million. Ils sont maintenant bien près d'atteindre ce nombre, quoique le territoire de la Pologne ait été réduit des cinq sixièmes depuis le partage de 1772.

La plupart des Juifs polonais, descendant d'immigrants venus des bords du Rhin, parlent encore le dialecte rhénan-franconien de leurs ancêtres[2]. Ils augmentent ainsi, pour une forte part, l'importance des colonies germaniques, et dans plusieurs villes les habitants de langue allemande, Juifs et Germains, forment déjà la majorité. Łodz, la deuxième cité des « Pays de la Vistule », est plus germaine que polonaise par le langage, et Varsovie elle-même, bien que les Allemands y fussent comptés en 1870 seulement pour un vingt-cinquième de la population, avait un tiers de ses habitants dont le parler ordinaire était l'idiome germanique. Dans l'ancienne Pologne, les villes, dont quelques-unes avaient été fondées par des colons allemands, étaient tout à fait séparées du peuple, isolées dans leurs privilèges locaux, sans rôle dans la république de gentilshommes qui constituait l'État : étrangères à la véritable Pologne, elles étaient « comme des gouttes d'huile sur un étang[3] ». De nos jours, les villes, loin d'être, pour ainsi dire, en dehors de la nation, la dirigent au contraire et là s'élaborent,

[1] Malte-Brun, *Tableau de la Pologne ancienne et moderne;* — Simonenko, *Statistique comparée du royaume de Pologne* (en russe).

[2] Richard Böckh, *Der Deutschen Volkszahl und Sprachgebiet in den Europäischen Staaten.*

[3] Hüppe, *Verfassung Polens;* — A. Leroy-Beaulieu, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1876.

non seulement les richesses industrielles du pays, mais aussi ses institutions et ses lois. Or, ces villes sont, comme au moyen âge, les lieux d'immigration des Allemands, et ceux-ci prennent ainsi dans le pays une part d'influence considérable. Ils sont en Pologne beaucoup plus nombreux, proportionnellement et absolument, que dans les provinces dites « allemandes » des bords de la Baltique. Et pourtant le gouvernement russe a jusqu'à maintenant pris beaucoup moins de précautions contre l'influence allemande en Pologne que dans les trois provinces d'Ehstonie, de Livonie et de Courlande. Comptant sur la rivalité naturelle et même sur la haine qui sépare les Allemands des Polonais, révélée par le proverbe : « Tant que le monde restera monde, l'Allemand ne sera pas le frère du Polonais ! » le gouvernement a souvent encouragé la colonisation germanique dans les pays de la Vistule, afin d'affaiblir ainsi l'élément national. Peut-être lui faudra-t-il quelque jour, et plus tôt qu'on ne pense, changer complètement de système et s'appuyer au contraire sur les Polonais pour éviter une rapide germanisation des districts slaves voisins de la frontière[1]. Tandis que, privée de la libre disposition d'elle-même, la Pologne a été transformée par les Russes en une vaste forteresse contre l'Allemagne, les Allemands se sont pacifiquement établis au cœur de la place, et leur part réelle de pouvoir, celle que donnent l'intelligence et l'industrie, est tout autrement considérable que celle des habitants russes, lithuaniens, petits-russiens de la Pologne, établis pour la plupart dans le voisinage de la frontière orientale.

Heureusement que le peuple polonais grandit et se développe, et qu'il devient de plus en plus fort pour lutter contre les influences extérieures. Quoique privé de son autonomie politique, il a certainement plus de sentiments patriotiques, plus de valeur morale qu'au dernier siècle, à l'époque où les seigneurs vendaient leur pays au plus offrant et où la nation laissait s'accomplir le marché sans y prendre garde. Malgré les désastres qui ont suivi l'insurrection de 1863 et qui ont frappé surtout les classes riches, l'abolition des privilèges de la noblesse et du clergé, de même que les changements agraires et communaux, réclamés depuis longtemps par le parti démocratique polonais[2], ont eu les conséquences les plus heureuses. Au point de vue matériel, les progrès sont de toute évidence. La prospérité générale s'est accrue ou, pour mieux dire, la misère a diminué. En 1859, le nombre des propriétaires du sol, presque tous nobles,

[1] Dragomanov, *La politique orientale de l'Allemagne et la russification*. Vestnik Yevropi, 1872.
[2] Manifeste du *Towarzystwo Demokratyczne* (Association démocratique) de 1832, signé par 1135 membres de l'émigration.

dépassait à peine 218 000 et ne représentait pas même la seizième partie de la population. La foule des cultivateurs était composée de fermiers, de journaliers et de valets. Mais depuis la loi de 1864 les fermiers et quelques journaliers sont devenus propriétaires, et depuis 1866 la distribution des terres de la couronne et des églises a commencé en faveur de ceux qui n'avaient encore rien reçu. Des mesures analogues ont été prises dans les petites villes et les bourgs. Avant 1864, treize villes seulement sur 468 étaient bâties sur un sol appartenant aux habitants; toutes les autres étaient, suivant les us féodaux, la propriété des seigneurs ou de la couronne. De ces prétendues villes, 337 ont été transformées en villages agricoles[1] et les terres en ont été assignées aux paysans.

Les conséquences de ces réformes agraires ont été considérables. Le nombre des exploitations agricoles, accru au profit exclusif des laboureurs, s'est augmenté en huit années de plus d'un demi-million d'hectares; en 1872, la superficie du territoire de culture concédé aux paysans s'étendait sur un espace d'environ le tiers de la Pologne et plus du dixième était en possession communale[2]; la moyenne du terrain appartenant à chaque famille de laboureurs est de plus de 8 hectares. Durant les quinze années antérieures à 1859, les terres en culture dans l'étendue du royaume ne s'étaient accrues que d'environ 220 000 hectares[3]; l'augmentation a été de 550 000 hectares pendant les dix années qui ont suivi la remise des terres libres aux paysans[4]; plus de deux millions d'individus, en y comprenant les familles, prennent part à la possession de la terre. La production des céréales s'est élevée de plus d'un tiers, de 27 millions à 45 millions d'hectolitres, et la récolte des pommes de terre a plus que doublé. Le bétail a augmenté aussi en de fortes proportions[5], et les statistiques locales prouvent que cet accroissement s'est fait surtout dans les enclos des petits paysans et non dans les domaines des grands propriétaires. Grâce à l'ac-

[1] Załenski, *Statistique comparée* (en polonais).

[2] Propriétés des paysans polonais en 1872 :

	Feux.	Superficie.	
Sur les terres des seigneurs et des couvents, etc.	424 735	2 081 000	hectares.
» des villes	85 540	271 500	»
» de la couronne	147 360	127 350	»
Ensemble	657 635	3 579 850	hectares.

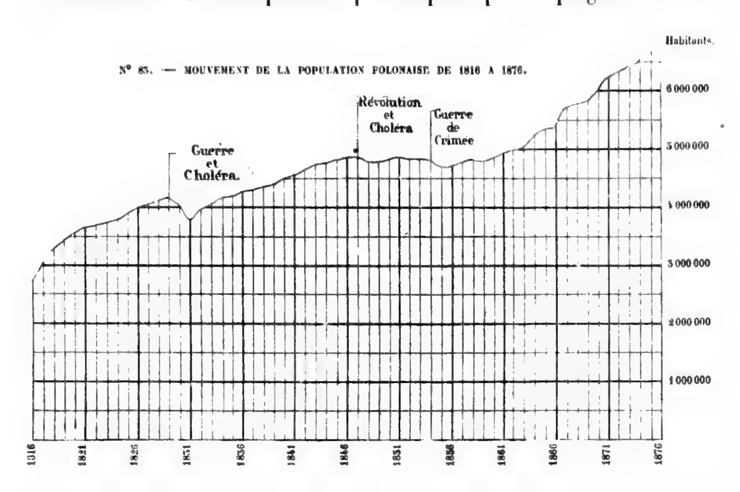
[3] Tengoborskiy, *Forces productives de la Russie;* — Schnitzler, *L'Empire des Tsars.*

[4] Simonenko, ouvrage cité.

[5] Statistique du bétail en Pologne :

Brebis	3 723 000 en 1860	4 180 000 en 1870.
Bœufs et vaches	1 997 211 »	2 251 520 »
Chevaux	590 873 »	755 421 »

croissement des ressources agricoles, l'industrie manufacturière de la Pologne a fait plus que doubler ses produits depuis les lois agraires de 1864 : tandis que la production industrielle de 1857 était évaluée à 53 millions de roubles, soit à 200 millions de francs environ, elle était de 106 millions de roubles en 1873. D'ailleurs, l'augmentation du bien-être est rendue évidente par le mouvement de la population, que les révolutions, les massacres, les épidémies avaient fait jadis si fréquemment diminuer : les naissances sont plus nombreuses et la mortalité a décru ; la vie moyenne s'est allongée, et, par un phénomène inattendu, c'est maintenant l'élément polonais qui l'emporte par ses progrès sur l'élé-



N° 85. — MOUVEMENT DE LA POPULATION POLONAISE DE 1816 A 1876.

ment germanique. Les tables dressées, non par nationalités, mais par religions, prouvent que de 1863 à 1870 les catholiques, Polonais en grande majorité, ont augmenté de 21 pour 100, alors que les protestants, Allemands presque tous, n'ont gagné que 12 pour 100. Avant la constitution de la petite propriété en Pologne, c'est précisément le contraire qui se produisait d'année en année. La fondation de nouvelles écoles, établies par les paysans eux-mêmes et à leurs frais, est également une preuve remarquable des progrès accomplis[1] ; toutefois l'obligation de parler russe dans les écoles est un grand obstacle à leurs développements, les élèves étant

[1] Écoles primaires de la Pologne :

En 1865 : 848 écoles, 47 550 élèves.
En 1872 : 2020 » 110 550 »
En 1876 : 3184 écoles, 168 549 élèves, soit 1 sur 37 hab. (Dans le district de Moscou, 1 sur 51 hab.)

forcés de « répéter les mots avant de comprendre les choses »[1]. Enfin, les crimes de toute espèce, et principalement ceux auxquels on donne le nom de « crimes contre la propriété », ont diminué en d'étonnantes proportions, du tiers, de moitié, même des deux tiers, et cependant le nombre des habitants s'accroissait d'un million et demi dans le même espace de temps.

Vue d'une manière générale, il est certain que la participation des paysans à la propriété a été inaugurée d'une manière beaucoup plus heureuse dans les « Pays de la Vistule » que dans la Poznanie prussienne et dans la Galicie autrichienne. La cause en est surtout aux libertés communales, restreintes, mais non absolument illusoires, dont jouissent les paysans polonais. Tous les cultivateurs possédant trois *morg* (de l'allemand *morgen*), c'est-à-dire un peu plus d'un hectare et demi, peuvent discuter dans l'assemblée de la *gmina* (de l'allemand *gemeinde*) leurs intérêts agricoles, même les gérer en partie, et contre les usuriers ils ont la force que leur donne la solidarité : là où l'homme isolé succomberait, la commune résiste et triomphe. Dans la Poznanie, où les paysans sont restés sous la magistrature et la surveillance policière de leurs anciens seigneurs, la moitié des terres de quelques districts a été déjà revendue à vil prix à ceux qui les possédaient avant 1848, le prolétariat augmente d'année en année, en même temps que la criminalité, et nombre de misérables n'ont d'autres ressources que l'émigration[2]. En Galicie, la situation des paysans est pire encore, et la terre, que les cultivateurs croyaient enfin leur appartenir, passe rapidement entre les mains des usuriers[3]. Les communes de Pologne, assiégées de tous les côtés par les prêteurs d'argent, envahies déjà partiellement par les chefs d'industrie, auront-elles l'intelligence et l'énergie nécessaires pour défendre leurs champs? Jusqu'à maintenant elles semblent avoir réussi.

Quant à l'œuvre de « russification » entreprise en Pologne, d'ailleurs sans méthode et sans esprit de suite, elle ne pouvait aboutir, et la nation reste plus polonaise que jamais. Déjà séparée des Russes par les traditions patriotiques, par la religion, par les mœurs, elle continue de l'être par la langue. Sans doute, les jeunes gens des gymnases apprennent le russe et

[1] *Musée pédagogique*, 1879, nos 2 et 3 (en russe).
[2] Engel, *Preussische Statistik*, Heft XXVI, 1874.
[3] Vente des propriétés de paysans en Galicie :

1867	164	ventes à l'encan en	130	villages.
1873	614	» » »	409	»
1877	2139	» » »	1209	»

(*Bureau statistique* de Lwow.)

savent s'exprimer dans l'idiome de leurs vainqueurs; sans doute aussi les écoles secrètes polonaises ont été partout découvertes et fermées; maintenant tous les manuels des écoles primaires sont rédigés en russe et les questions sont posées par l'instituteur dans la langue étrangère; mais, que les enfants comprennent ou non la leçon qu'on leur donne, le polonais n'en reste pas moins leur langue maternelle, celle dans laquelle ils pensent. La littérature polonaise est toujours cultivée avec le même zèle et chaque année s'enrichit d'ouvrages originaux et surtout de traductions nombreuses[1].

Les villes se pressent en Pologne, région industrielle de l'empire russe, et principalement dans le territoire voisin de la haute Silésie, de ses bassins houillers et de ses mines : des deux côtés de la frontière s'élèvent les grandes usines et s'agitent les populations ouvrières. D'ailleurs le gisement de combustible s'étend sous le territoire polonais, où l'on exploite surtout les houillères de Dombrowa[2].

Dans cette partie de la Pologne, presque toutes les eaux s'écoulent vers l'Oder, à l'exception de quelques ruisseaux qui descendent vers le sud et vont rejoindre la Vistule naissante, en amont de Cracovie : un de ces ruisseaux traverse Będzin, le chef-lieu d'une région de manufactures. La ville qui commande la haute vallée de la Warta est l'antique et fière cité de Częstochowa, à l'ouest de laquelle, séparée par le chemin de fer, grandit une nouvelle ville. A l'orient s'élève le « Clair Mont » ou Jasna Góra, portant à la cime un couvent qui ressemble à une forteresse et qui fut en effet pendant des siècles un des principaux châteaux forts de la Pologne : en 1704, les Suédois l'assiégèrent en vain. Le prieur fut jusqu'à l'année 1765 le commandant militaire de la place. Grâce à une image de la madone, d'origine byzantine, à laquelle la diète de 1656 voua le royaume, et que le peuple considère comme la « reine de Pologne », le couvent de Częstochowa, enrichi par de continuels présents, devint propriétaire d'immenses domaines s'étendant sur la quinzième partie de l'ancienne Pologne, comprenant environ 5 millions d'hectares. Privé maintenant de ce véritable royaume, le couvent a du moins un riche trésor, agrandi chaque année par les cinquante ou soixante mille pèlerins accourus de tous les pays catholiques des trois empires : à l'ouest de Kiyev, Częstochowa est le lieu

[1] Publications périodiques polonaises dans les gouvernements de la Vistule en 1877 : 60.
[2] Production des houillères de Dombrowa en 1871 : 288 000 tonnes.



COUVENT DE CZESTOCHOWA

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

d
sa
m
d'l

br
es
se
ba
no
ve
ba
Ce
au
pr
des
Po
nor
dar
l
Wa
au
anc
que
enc
tena
par
rue
suc
dra
plus
les
appa
L
nom
d'im
n'est

¹ V

de pèlerinage le plus fréquenté du monde slave. Comme toutes les villes saintes où les étrangers se rencontrent en foule, Częstochowa est aussi un marché considérable et fait commerce de bestiaux, de draps, de toiles et d'objets de mercerie.

A peine entrée dans la province de Kalisz, la Warta, grossie de nombreux affluents, parcourt une large vallée d'alluvions au milieu de laquelle est assise la ville de Sieradz, non loin de laquelle, sur le plateau de l'est, se trouve une autre ville, plus populeuse, Zduńska Wola. Ensuite la rivière baigne la base de la colline où s'élève la ville de Warta, dont elle porte le nom ou qui a reçu le sien; puis, après avoir décrit une grande courbe vers l'ouest, elle entoure l'îlot dans lequel a été bâtie la ville de Koło, baigne les murs de Konin et pénètre en Prusse au confluent de la Prosna. Ce cours d'eau sert de frontière entre les deux empires, et sur ses bords, au milieu des arbres fruitiers, s'élève la cité de Kalisz, le chef-lieu de la province. Cette ville historique, maintenant fort commerçante et possédant des manufactures de draps, est considérée comme la plus ancienne de la Pologne; peut-être même est-ce la ville mentionnée par Ptolémée sous le nom de Kalisia. La contrée environnante est parsemée de buttes funéraires, dans lesquelles on a fait de riches trouvailles.

Plusieurs autres villes polonaises se trouvent aussi dans le bassin de la Warta sans être sur ses bords ou dans le voisinage. Telle est Turek, située au nord-est de Kalisz; telles sont aussi, à l'orient de cette rivière, Łęczyca, ancienne résidence de voïvodes, et diverses villes de filatures et de fabriques d'étoffes, Ozorków, Pabianice, Zgierz, Łodź. Cette dernière, qui n'était encore en 1821 qu'un pauvre village de moins de 800 habitants, est maintenant la deuxième cité de la Pologne par sa population aussi bien que par son industrie. Mais ce n'est pas une ville ordinaire; c'est plutôt une rue d'une dizaine de kilomètres de longueur, de chaque côté de laquelle se succèdent les maisons des ouvriers, les filatures de coton, les fabriques de draps, les teintureries et autres établissements industriels, au nombre de plusieurs centaines[1]; elle fabrique à elle seule les sept huitièmes de toutes les étoffes de coton qui se font en Pologne. La plupart de ces manufactures appartiennent à des Allemands.

Le bassin de la Pilica, dont les eaux, nées près de la ville de même nom, vont rejoindre la Vistule en amont de Varsovie, a beaucoup moins d'importance industrielle que celui de la Warta. Przedborz, où la rivière n'est pas encore navigable, n'est qu'un marché agricole. La ville de Piotr-

[1] Valeur des étoffes de coton fabriquées à Łodź en 1873 : 10 734 025 roubles.

kow, située non loin de la Pilica, dans une vallée latérale de l'ouest, est une ville qui doit presque toute son importance à son rang de chef-lieu de province. Tomaszów possède quelques manufactures de draps; mais en aval il n'y a plus dans la vallée de la Pilica que des bourgades faiblement peuplées. Radóm, capitale de la province de son nom, est dans une vallée plus méridionale, dont les eaux sont alimentées par les sources et les neiges de la Lysa Góra. C'est une vieille cité où se fait un commerce d'échange très actif entre les montagnards et les gens de la plaine. Sur le versant méridional de la Lysa Góra sont aussi quelques villes industrieuses : Kielce, chef-lieu du gouvernement, ville d'usines à fer et de fabriques de sucre, entourée de collines pittoresques, d'où l'on retirait autrefois le minerai de cuivre; Chęciny, près de laquelle on exploite des carrières de marbres; Chmielnik; Pinczów, qui possède des mines de pyrites; Wislica, ancienne résidence royale, célèbre par le « statut de Wislica », édicté par Casimir le Grand en 1347; Nowe Miasto, située également sur la Nida, et comme Wislica, enrichie par ses gisements de soufre; Staszów; Raków, maintenant simple village, qui fut au dix-septième siècle le centre intellectuel des sociniens, l'Athène sarmatique, détruite par ordre du sénat en 1638, vingt ans avant la promulgation de la loi votée contre la secte. La fière Sandomierz est assise au bord de la Vistule et couronnée de son ancien château. Cette ville, une de celles dont le nom est le plus souvent répété dans l'histoire de la Pologne, était la capitale du royaume pendant le treizième siècle et l'une de ses églises, de style byzantin, date de cette époque. Son commerce lui donna de grandes richesses; mais précisément son rôle prépondérant dans l'État lui valut des sièges et des incendies. Actuellement, elle n'a plus d'importance que par le flottage des bois et par la navigation fluviale pour le transport des céréales.

A l'est de la Vistule, mais en entier dans son bassin et dans celui de son affluent le Bug, le gouvernement de Lublin occupe l'angle sud-oriental de la Pologne actuelle. Sa capitale, longtemps disputée entre les Polonais et les Russes de la Galicie, fut depuis le seizième siècle et avant les développements rapides de Łodz, la deuxième ville de la Pologne; elle ne le cède toujours qu'à Varsovie en majesté d'aspect. Aux temps des Jagello, elle eut, dit-on, 40 000 habitants, et nulle cité ne pouvait se mesurer avec elle dans tout l'espace compris entre la basse Vistule et le Dnepr; mais, dévastée à diverses reprises par les Tartares et par les Cosaques, elle fut réduite plusieurs fois à la condition de bourgade : en dehors de la ville actuelle, des ruines informes couvrent encore une grande étendue de

terrains; il ne reste que de pittoresques débris de ses murailles. Lublin est devenue célèbre par la diète orageuse de 1568 et 1569, où fut décidée l'incorporation de la Lithuanie à la Pologne. Comme forteresse, elle a été remplacée par la ville de Zamosć, située sur un plateau marécageux, à 220 mètres d'altitude, non loin de la frontière autrichienne et du faîte de partage entre le bassin de la Vistule et celui du Dńestr. A la fin du seizième siècle, le comte Zamoyski en choisit l'emplacement sur ses immenses domaines et la fit bâtir avec des rues à arcades sur le modèle des villes de Lombardie; il la dota aussi d'une académie et d'autres institutions qui ont cessé d'exister. Mais la ville commerce toujours avec la Vołinie et la Galicie, de même que ses deux voisines, Biłgoraj et Hrubieszów. La première a la spécialité des tamis : elle en vend plus d'un million par an. Près de la seconde, le village de Horodla, sur le Bug, rappelle le pacte conclu pour la première fois entre la noblesse catholique de la Lithuanie et celle de la Pologne en 1413. Toute cette contrée est des plus importantes dans l'histoire de la Pologne et des pays voisins. Un des villages voisins, Tchermo, l'ancienne Tcherveń, donna son nom au groupe des villes russes de la « Russie Rouge », devenue plus tard la Galicie.

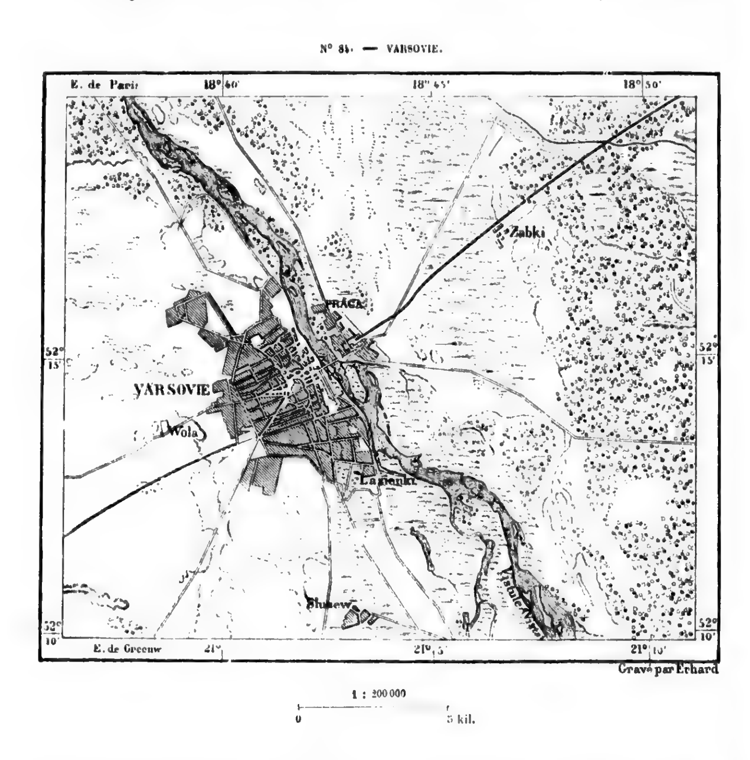
A l'est de Lublin, sur un affluent du Bug et déjà dans le pays habité par les Petits-Russiens, s'élève l'une des plus anciennes villes russes, Khołm (en polonais Chełm); elle doit son nom, qui signifie « colline », à la butte sur laquelle s'élevait un château dont ne purent jamais s'emparer les Tartares. Dans les environs, au nord et au sud, se dressent deux anciennes tours carrées, sans ouvertures et sans vides à l'intérieur, dans lesquelles des antiquaires voient des symboles d'un culte païen, tandis que pour d'autres elles sont les marques de la frontière de Galicie au treizième siècle. Ville épiscopale des Uniates, c'est-à-dire des orthodoxes grecs unis à l'Église romaine, Kołm devint leur capitale en 1839, après la suppression de l'Union dans la Russie proprement dite; mais en Pologne il ne reste plus qu'un petit nombre des 240 000 Uniates qui s'y trouvaient en 1864 : des conversions, où la force a joué un certain rôle et qu'ont accompagnées des conflits sanglants, ont rattaché les Uniates à l'église orthodoxe russe.

La Vistule sert de frontière commune aux deux gouvernements de Lublin et de Radom dans toute la partie de son cours moyen dirigée du sud au nord. Avant de se reployer au nord-ouest pour couler vers Varsovie, elle passe dans un défilé que dominent des ruines historiques, à l'ouest Janowice, à l'est Kazimierz, et passe devant le magnifique château et le parc de Puławy, ancien domaine princier auquel a été imposé le nom de Nowo

Alexandrya, et dont tous les trésors, livres précieux, manuscrits, objets d'art, ont été transportés à Saint-Pétersbourg : le palais est devenu un collège de demoiselles nobles. Plus bas, au confluent de la Vistule et de la Wieprz, la forteresse d'Ivangorod, l'ancienne Demblin, couvre au sud-ouest les abords de Varsovie.

Cette capitale, la Warszawa des Polonais, est de beaucoup la première

N° 84. — VARSOVIE.



cité de la Pologne, et dans l'empire slave elle vient immédiatement après Saint-Pétersbourg et Moscou. Pourtant ce n'est pas l'une des villes anciennes de la contrée : Gnesen, Cracovie existaient déjà depuis des centaines d'années que le site où s'élève de nos jours la puissante Varsovie était encore une forêt remplie de bêtes fauves : le nom de cette ville apparaît pour la première fois au commencement du treizième siècle. La contrée que parcourt la Vistule moyenne était occupée surtout par la peuplade presque indépendante des Mazures, qui se rangea parfois avec les chevaliers Teuto-

niques contre les Polonais et ne se fondit complètement avec la monarchie qu'à l'extinction de sa maison ducale en 1526. Lorsque la Lithuanie fut incorporée à la Pologne, Varsovie fut choisie comme le lieu de réunion des diètes, précisément parce qu'elle n'était « ni polonaise, ni lithuanienne, et se trouvait sur le territoire neutre de la Mazovie ». C'était en 1569. Devenue ainsi le centre d'équilibre de la Pologne et de la Lithuanie, et débarrassée des limites incertaines, mais gênantes, qui provenaient de la séparation du pays en plusieurs États, Varsovie profita aussitôt des avantages géographiques de sa position. Elle est située sur un grand fleuve navigable, au centre d'une plaine fertile qui s'étend des plateaux de la Prusse orientale au massif de Łysa Góra. C'est vers la partie du cours fluvial dont Varsovie occupe le milieu que les affluents convergent en plus grand nombre : en amont, la Wieprz et la Pilica, venues l'une du sud-est, l'autre du sud-ouest, apportent à la Vistule les eaux de presque toute la Pologne méridionale; en aval, la rivière abondante dans laquelle viennent de se mêler le Narew et le Bug, ajoute sa masse d'eau à celle du fleuve principal. De même que Paris, bâti au-dessus du confluent de l'Oise, n'en est pas moins devenu l'entrepôt naturel de toutes les denrées descendues par la rivière tributaire, de même Varsovie, placée au-dessus de la jonction de la Vistule et du Narew, est le point de convergence pour les routes commerciales que les vallées du Narew et du Bug ouvrent à l'est et au nord-est vers la Lithuanie. En outre, la capitale de la Pologne est située sur la courbe de la Vistule qui se développe à l'est vers la Russie, et précisément en face, le seuil de partage peu élevé qui sépare les affluents du Dnepr de ceux du Neman et de la Düna se prolonge au loin vers Moscou, comme un grand chemin pour les migrations et le commerce[1]. Cette route des caravanes paisibles est aussi la route des armées, et les Polonais l'ont fréquemment suivie dans leurs expéditions contre les Russes : à leur tour, ceux-ci l'ont parcourue pour envahir la Pologne et porter la désolation dans Varsovie. Peu de cités ont eu dans les temps modernes une histoire politique plus lamentable que celle de la cité polonaise : pourtant Varsovie n'a cessé de s'accroître en étendue et en population. Si elle était dégagée de l'entrave des fortifications qui gênent son développement industriel et délivrée du demi-cercle de douanes qui se développe autour d'elle de 100 à 200 kilomètres de distance, il est certain que cette ville, la plus rapprochée du centre géométrique du continent, prendrait son rang parmi les premières cités européennes. Quoique traversée par l'une

[1] J. G. Kohl. *Die Geographische Lage der Hauptstädte Europa's.*

des grandes voies ferrées de l'Europe, elle n'a pas encore au service de son commerce un nombre suffisant de chemins de fer. En outre, elle est fréquemment menacée par les débâcles de la Vistule, et souvent le quartier de Praga, les jardins et les villas des faubourgs riverains présentent un aspect désolant de désordre et de ruine.

Bâtie en croissant sur la berge occidentale de la Vistule et dominant d'environ 30 mètres les eaux du fleuve et ses îles boisées, Varsovie a pour centre l'ancien palais royal, entouré de jardins en terrasses qui s'élèvent immédiatement au-dessus de la berge. De ce palais, qui renferme maintenant une bibliothèque et des œuvres d'art, partent les principales avenues, bordées d'hôtels et d'édifices publics. La vieille ville, aux rues étroites, s'étend au nord, enfermée, pour ainsi dire, entre les nombreuses casernes voisines du château et de la citadelle. Au sud s'étendent les nouveaux quartiers, percés de larges avenues. Un viaduc de chemin de fer et un superbe pont de sept arches traversent les eaux jaunâtres de la Vistule et réunissent la ville à son faubourg de Praga, devenu si tristement fameux par le sanglant assaut de Souvarov en 1794 et par celui de Paskevitch en 1831.

Varsovie est une ville d'université et sa haute école[1] possède, avec une bibliothèque de 313 000 volumes, des collections de toute espèce, un observatoire, un jardin botanique; après l'insurrection de 1830 et 1831, l'université, qui avait été fondée en 1816, fut fermée, et les cours ne reprirent qu'en 1861; le nom même d'université ne lui fut rendu qu'en 1869, mais la langue de l'enseignement est le russe et l'école n'a pas tous les droits universitaires dont jouissent les autres établissements de l'empire. En outre, Varsovie possède, parmi ses établissements spéciaux d'instruction publique, une école des arts et métiers et un conservatoire de musique. Le principal musée est celui de la Société des Beaux-Arts, et quelques statues s'élèvent dans les beaux quartiers, notamment celle de Copernic, érigée sur l'une des belles places de la ville par ses « concitoyens ». La capitale de la Pologne se distingue par son activité industrielle et commerciale : filatures et manufactures d'étoffes, fabriques de tabac, distilleries, brasseries, tanneries, cordonneries, savonneries, fonderies, fabriques de machines, d'outils, de meubles, de pianos, fournissent annuellement des produits pour une valeur de plusieurs dizaines de millions[2]. Une fabrique voisine, Żyrardowska, ainsi nommée en l'honneur de Philippe de Girard, a

[1] Étudiants de l'université de Varsovie le 1er janvier 1878 : 502.
[2] Fabriques de Varsovie à la fin de 1877 : 237 avec 10 000 ouvriers.
Production de l'année : 68 000 000 francs.



VARSOVIE. — LE THÉATRE ET LE PALAIS LAZIENKI

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

pr
pr
pe
co
les
foi
de
plu
n'a
et
se
bât
une
ref
ser
rap
jus
enr
lib
fer
thè
Var
tou
ses
où
ville
tanc
rem
reco
mill
Mod
P
le S
¹ M
² V

presque le monopole de la fabrication du linge de table en Pologne : elle en produit pour quatre millions par an. Quant à l'activité des échanges, on peut s'en faire une idée en voyant la foule des Israélites affairés qui parcourent, au nombre de cent mille environ, les rues de Varsovie. De toutes les villes du monde, Varsovie est celle où la population juive est la plus forte, une de celles où elle s'accroît le plus rapidement[1]. La foire aux laines de Varsovie est une des plus importantes de l'Europe centrale[2]. Comme la plupart des autres grandes villes, la capitale de la Pologne, qui d'ailleurs n'a que trop de quartiers insalubres, habités par une population misérable et souffreteuse, est entourée de lieux de plaisance, de bosquets, de villas, où se porte la population pendant les jours de fête; surtout le palais Łazienki, bâti au sud de la ville, sur une ancienne plage où la Vistule avait laissé une fausse rivière, est un lieu ravissant par ses ombrages et ses eaux, qui reflètent des statues de marbre blanc et les colonnades d'une ruine factice servant de scène à un théâtre en plein air. A l'ouest, la plaine de Wola rappelle ces élections royales si chaudement disputées, où l'on vit camper jusqu'à 200 000 nobles avec leur cortège, plus semblables parfois à des ennemis prêts à en venir aux mains qu'à des compatriotes réunis pour délibérer en paix; plus loin, Wilanóv, qui fut le château de Sobieski, renferme un musée de peinture, une collection numismatique, une bibliothèque historique. Parmi les noms des hommes célèbres qui naquirent à Varsovie il faut citer celui de Lelewel, historien, géographe, et par-dessus tout grand citoyen. Chopin naquit dans le voisinage de la cité.

A 35 kilomètres en aval de Varsovie, le Narew, grossi du Bug, mêle ses eaux à celles de la Vistule, en limitant avec elle une péninsule allongée où s'est bâtie la ville de Nowy Dwor. D'autres groupes de constructions, villes et villages, se sont élevés sur les deux rives en aval du confluent, tandis qu'au nord, dominant à la fois les deux rivières, se montrent les remparts de Nowo Georgiewsk ou Modlin, place forte que les ingénieurs reconnaissent comme un modèle d'art militaire : trente mille, quarante mille soldats même peuvent trouver place dans le camp retranché de Modlin pour appuyer les mouvements d'une armée en campagne.

Presque toutes les villes de la Pologne orientale, dans les provinces de Siedlce, de Łomża, de Varsovie, appartiennent aux bassins du Narew

[1] Nombre et proportion des Juifs et des Chrétiens résidant à Varsovie :

1860 :	118 000 Chrétiens;	43 000 Juifs,	soit	38	pour 100 de la population.
1869	121 500 »	69 600 »	»	36	» »
1877 :	296 300 »	102 250 »	»	33	» »

[2] Vente en 1879 : 574 000 kilogrammes, d'une valeur de 2 800 000 francs.

et du Bug. Sur la route de Varsovie à la forteresse de Brest, on voit se succéder, entourées des plus beaux champs de céréales, les villes de Kałuszyn, de Siedlce, de Międzyrzecz, de Biała (Bela); Włodawa, sur la frontière de la Lithuanie, ne fait qu'une ville avec le faubourg de Włodawka, situé sur la rive opposée du Bug; Ostrów est dans les campagnes qui s'étendent au nord de cette rivière; Tykocin n'est séparé de la Lithuanie que par le cours du Narew; Łomża, baignée par la même rivière, fut longtemps une ville déchue, et l'on voit encore les ruines qu'y laissa le passage des Suédois; plus bas, sur le même cours d'eau, se trouve Ostrołęka, où se livra en 1831 la bataille décisive qui ouvrit aux Russes la route de Varsovie. Pułtusk, où se rencontrèrent aussi les armées, Suédois contre Saxons, Français contre Russes, est sur la même rivière, barrant la route de Varsovie. Les villes voisines les plus importantes sont Makow et Prasnysz au nord, et Nasielsk au sud-ouest.

A l'ouest de Varsovie et du confluent du Narew, la plupart des villes sont éloignées du fleuve, dans les bassins latéraux de la Vistule. Rawa et Brzeziny, toutes les deux appartenant à la région industrielle dont Łodz est le chef-lieu; Skierniewice, importante gare de croisement pour les chemins de fer, Kutno, Łowicz, Sochaczew appartiennent au versant de la Bzura; Gąbin et Gostynin s'élèvent sur un plateau limité au nord par la Vistule; au nord du même fleuve, sur les pentes du faîte mazovien, sont les villes de Mława, Płońsk, Ciechanów, Sierpce, Lipno. Mais les deux cités les plus importantes de cette contrée sont bien situées sur le fleuve et servent d'étapes aux chalands et aux bateaux à vapeur qui descendent ou remontent le courant. Płock, qui domine la Vistule d'une colline élevée, est une ville épiscopale fondée au dixième siècle et fut longtemps la résidence des ducs de Mazovie; Włocławek, moins ancienne et moins pittoresquement située, est surtout une ville de commerce.

La province de Suwałki, presque entièrement séparée du reste de la Pologne par de vastes marécages non encore desséchés, se trouve aussi dans un autre bassin hydrographique, celui du Niemen : peuplée en majorité de Lithuaniens, elle appartint à la Lithuanie jusqu'au dernier partage de la Pologne. Cependant la ville d'Augustów ou Augustowo, ainsi nommée au milieu du seizième siècle en l'honneur du roi Auguste Ier, est parcourue par un ruisseau dont l'eau, de lac en lac et de rivière en rivière, finit par tomber dans la Vistule; mais un canal de navigation, unissant de petits lacs, rejoint cette ville au Niemen et la place, pour ainsi dire, sur le versant du fleuve. Augustów, jadis chef-lieu de gouvernement, a été remplacée comme capitale par la ville moderne de

Suwałki, en grande partie peuplée de Juifs, comme les autres villes de la province, Kalwarya, Maryampol, Wilkowyszki, Władysławów. Dans la province d'Augustów se trouvent quelques colonies de raskolniks grands-russiens, dont le nombre s'est récemment augmenté d'émigrés revenus du territoire prussien. Ils étaient onze mille en 1864 [1].

[1] Population des villes de la Pologne ayant plus de 5000 habitants en 1870.

GOUVERNEMENT DE PIOTRKÓW.		
Łodz (1872)	50 500	hab.
Piotrków	16 950	»
Częstochowa	14 850	»
Zgierz (1872)	12 350	»
Tomaszów	7 000	»
Pabianice	6 400	»
Będzin	6 250	»
Brzeziny	6 200	»
Rawa	5 550	»
GOUVERNEMENT DE KALISZ.		
Kalisz	16 950	hab.
Ozorków	9 050	»
Zduńska Wola	8 650	»
Konin	8 150	»
Koło	8 100	»
Turek	7 100	»
Łęczyca	6 800	»
Sieradz	6 600	»
Warta	5 000	»
GOUVERNEMENT DE KIELCE.		
Kielce (1872)	8 000	hab.
Pinczów	5 300	»
Chęciny	5 200	»
Chmielnik	5 180	»
GOUVERNEMENT DE RADÓM.		
Radóm	11 350	hab.
Staszów	6 100	»
Przedborz	5 150	»
GOUVERNEMENT DE LUBLIN.		
Lublin (1872)	29 000	hab.
Hrubieszów	7 700	»
Zamosć	6 800	»
Biłgoraj	6 250	»
GOUVERNEMENT DE VARSOVIE.		
Varsovie (1879)	336 700	hab.
Włocławek (1872)	11 800	»
Kutno	8 250	hab.
Łowicz	7 600	»
Kałuszyn	7 250	»
Gostynin	5 900	»
Sochaczew	5 300	»
Gąbin	5 250	»
Nowy Dwór	5 200	»
Skierniewice	5 050	»
GOUVERNEMENT DE SIEDLCE.		
Siedlce (1872)	11 350	hab.
Międzyrzecz	9 900	»
Włodawa	6 100	»
Biała	5 650	»
GOUVERNEMENT DE PLOCK.		
Płock (1872)	19 800	hab.
Prasnysz	6 950	»
Sierpce	6 650	»
Mława	6 150	»
Płońsk	5 800	»
Lipno	5 450	»
Ciechanów	5 250	»
GOUVERNEMENT DE LOMŻA.		
Łomża	13 550	hab.
Pułtusk	7 700	»
Maków	6 550	»
Ostrów	6 150	»
Tykocin	6 100	»
Ostrołęka	5 850	»
Nasielsk	5 350	»
GOUVERNEMENT DE SUWALKI.		
Suwałki (1872)	19 900	hab.
Augustów	10 650	»
Kalwarya	10 200	»
Władysławów	9 300	»
Wilkowyszki	6 700	»
Maryampol	5 600	»

V

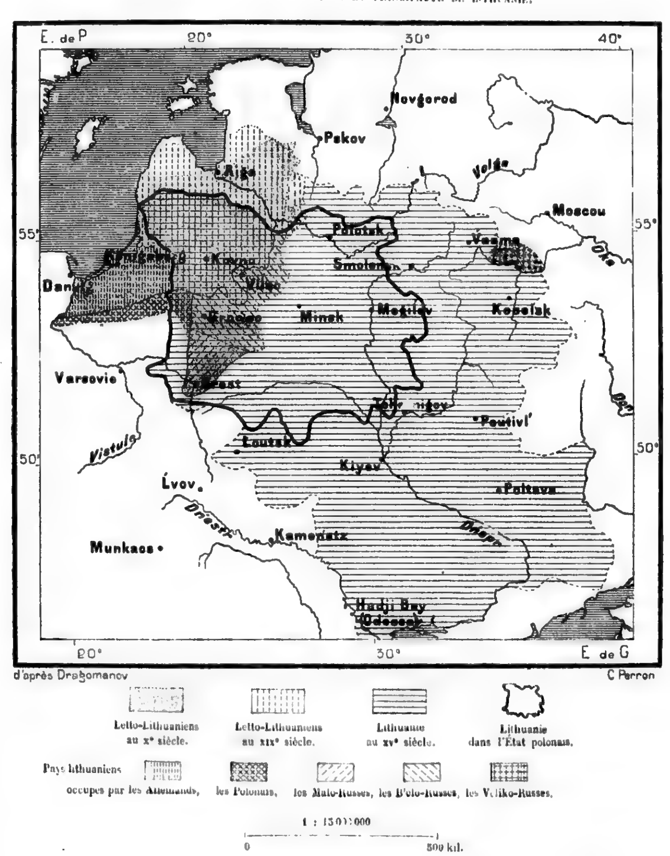
BASSINS DE LA HAUTE DÜNA ET DU ŇEMAN

LITHUANIE (LITVA), GRODNO, VITEBSK

De même que le nom de « Pologne », celui de « Lithuanie » est une appellation historique, dont la valeur a constamment changé suivant les conquêtes, les alliances et les partages, et qu'il ne faut point confondre avec celui de « pays des Lithuaniens ». Tandis que la Litva proprement dite, c'est-à-dire la contrée que peuplent les Lithuaniens d'origine et de langage, ne comprend actuellement qu'une faible partie de la Russie occidentale dans les bassins de la Düna et du Ňeman, le nom de Lithuanie, au point de vue historique, s'est appliqué à une étendue de pays beaucoup plus considérable. Comme la Pologne, la Lithuanie était un État aux frontières changeantes dont les dominateurs eurent l'ambition de posséder toute la région des plaines slaves entre la mer Baltique et le Pont-Euxin; commandant d'ailleurs à des populations en grande majorité russes, les princes de Lithuanie revendiquaient aussi le titre de souverains de la Russie. Avant son union avec la Pologne, l'État lithuanien s'étendit en travers du continent d'une mer à l'autre, et ses princes pénétraient en Crimée pour en ramener des captifs; au quinzième siècle, le nom de Lithuanie s'appliquait à tout le pays qui s'étend de la Düna à la mer Noire et du Bug occidental à l'Oka. Pour les Russes de Moscou, les Slaves de Minsk, de Kiyev et de Smolensk étaient des Lithuaniens. Au seizième siècle, après l'union définitive avec la Pologne, l'appellation de « principauté » de Lithuanie ne fut conservée que pour la vraie Lithuanie de langue et la Russie Blanche; même encore il est d'usage, en Pologne comme en Russie, d'appeler « Lithuaniens » les Slaves Blancs-Russiens de l'ancienne Lithuanie politique, en désignant du nom de « Jmoudes » les Lithuaniens proprement dits. Après le partage de la Pologne, ce nom de Lithuanie resta aux provinces de Grodno et de Vilno, et bien que l'empereur Nicolas en ait défendu l'usage officiel, en 1840, ce nom continue d'être employé de nos jours, quoique dans un sens très vague, et s'applique d'ordinaire aux trois gouvernements de Kovno, de Vilno et de Grodno. Ce dernier, qui fut peuplé jadis de Yatvagues, peut-être Lithuaniens, n'appartient plus ethnographiquement à la Lithuanie; il faut y voir plutôt le pays aux contours vagues de la « Russie noire », peuplée surtout de

Blancs-Russiens et de Petits-Russiens. Mais le gouvernement de Vitebsk pourrait y être rattaché à meilleur droit, puisqu'il a de 150 000 à 200 000 Lettons catholiques dans ses districts occidentaux; cependant la majorité de la population y est composée de Blancs-Russiens.

N° 83. — PAYS DES LITHUANIENS ET PRINCIPAUTÉ DE LITHUANIE.



Au point de vue géographique, cette partie de l'empire russe est aussi un ensemble assez nettement délimité, car le bassin du Ňeman, de même que celui de la Düna, a pour frontières du côté du Dńepr des forêts presque impénétrables, des marécages aussi vastes que des provinces, et à l'orient s'élèvent des massifs de collines où se fait le partage des eaux entre les

affluents du Ńeman, du Dńepr et de la Düna. Les quatre provinces ont une superficie d'un quart plus grande que celle des « Pays de la Vistule », mais elles sont beaucoup moins riches et leur population est très inférieure[1]. Comme la Pologne, elles restent séparées de la mer : à l'ouest du gouvernement de Kovno, la Courlande confine à la Prusse par une zone étroite de terrain longeant les eaux de la Baltique.

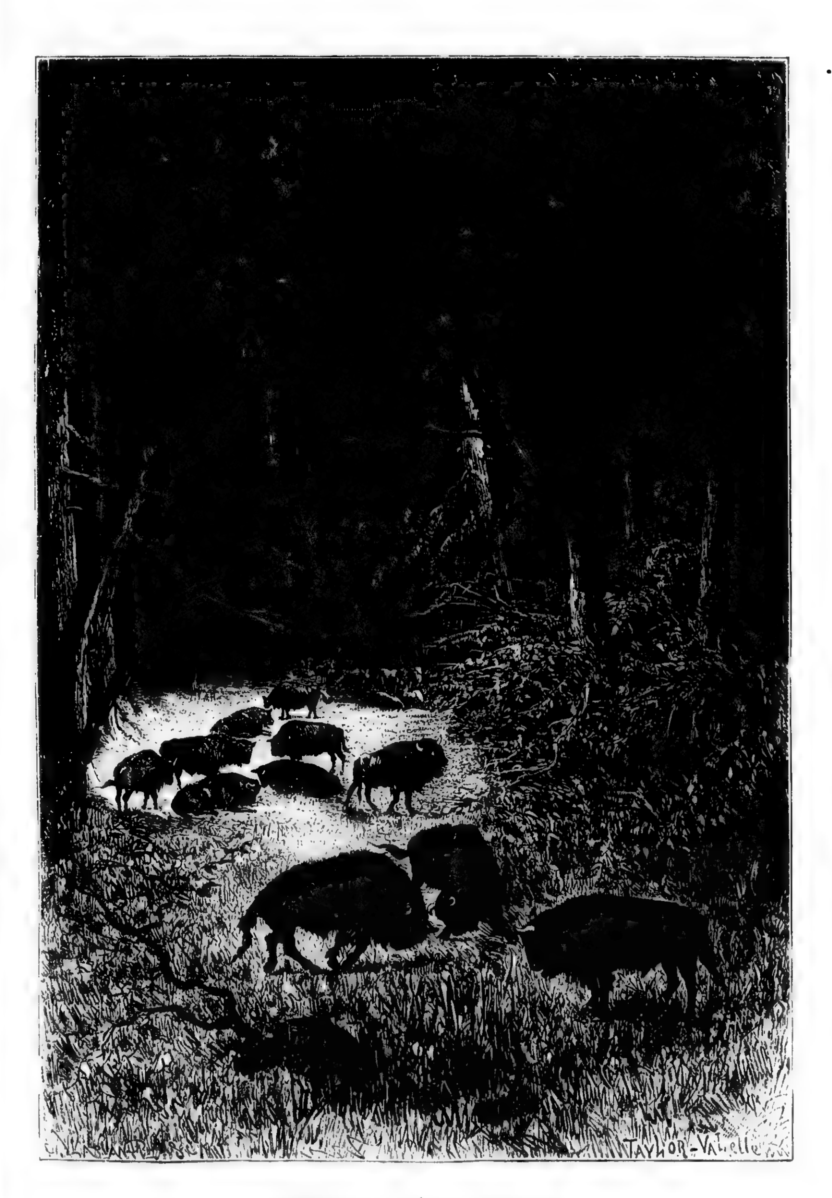
Le fleuve lithuanien par excellence, le Ńeman, naît dans le gouvernement de Minsk et contourne au sud le plateau découpé que l'on pourrait appeler la haute Lithuanie. A Grodno, où il change de direction pour couler vers le nord, il est assez abondant déjà pour porter bateau, et quoique le cours en soit interrompu par de nombreux rapides, on voit augmenter d'étape en étape les embarcations portant les denrées que fournissent les deux rives, de Pologne et de Lithuanie. A son entrée en Prusse, en aval de Jürburg, le fleuve, qui prend le nom de Memel, a 300 mètres de large et roule probablement une masse d'eau d'au moins 500 mètres cubes par seconde, mais il se ramifie en plusieurs bras changeants dans son delta du Kurische Haff et c'est par un canal seulement que le trafic du fleuve se continue vers le port de Memel.

Fort nombreux en Lithuanie, les lacs n'ont pour la plupart qu'une faible étendue : au nord, à l'est de la province de Viłno, les plateaux rocheux sont creusés en une multitude de bassins où se sont amassées les eaux de pluie et que d'anciennes moraines, des cordons de blocs erratiques, partagent çà et là en vasques secondaires : ces réservoirs forment un véritable labyrinthe lacustre semblable à celui du plateau des Mazures, dans la Prusse orientale. Les marais couvrent un espace beaucoup plus considérable, surtout dans le gouvernement de Grodno, mais la population, qui s'accroît rapidement, ne cesse d'empiéter sur le domaine des eaux et de remplacer les marais par les cultures. Les anciennes forêts, qui s'étendaient sur d'assez vastes territoires pour séparer entièrement des populations comme l'Océan ou de hautes chaînes de montagnes, ont aussi en grande partie disparu, et les huttes des bûcherons, bâties dans les clairières, ont été remplacées par des villages, même par des villes, autour desquelles les défrichements ont nettoyé le sol jusqu'à des lieues de distance.

Cependant il reste encore une très vaste forêt, celle de Beła-Veja ou « Tour Blanche », qui rappelle par son aspect et son étendue les halliers d'autrefois. Cette forêt, qui doit probablement son nom à un châ-

[1] Provinces de Kovno, Viłno, Grodno, Vitebsk :

Superficie.	Population en 1876.	Population kilométrique.
167 075 kilomètres carrés.	4 446 000 habitants.	27 habitants.



BISONS DE LA FORÊT DE BELA-VEJA

Dessin de Taylor et de Valette, d'après un croquis.

te
de
co
Li
Ve
tie
où
br

che
Nem
que
sent
la T
Eich
mai
érab
plus
des

teau de la Tour Blanche, qui existait au seizième siècle, au confluent de deux affluents du Bug, recouvre de ses ombrages presque tout le plateau compris entre les sources du Narew et le cours du Bug, au nord de Brest-Litowskiy. L'ensemble de l'espace auquel on donne l'appellation de Beło-Vejskaya Pouchtcha comprend 2200 kilomètres carrés, mais quelques parties de la forêt, au sud et au sud-ouest, sont plutôt une région de landes, où les bois de pins rabougris, les champs de seigle alternent avec des bruyères, visitées des abeilles. Mais au nord d'autres futaies se rattachent à celles de Beła-Veja et la continuent jusque dans le voisinage du Neman; l'altitude moyenne du plateau boisé est de 180 mètres. Tandis que d'immenses forêts, dans la Russie du nord et du centre, ne se composent que d'une seule espèce d'arbres, pins, sapins ou bouleaux, celle de la Tour Blanche offre une grande variété d'essences; dès l'année 1830, Eichwald y avait recueilli 1205 espèces de plantes diverses. Le pin domine, mais à côté s'élèvent les sapins, les chênes, les bouleaux, les hêtres, les érables, les aunes, les tilleuls, formant par leur mélange les massifs les plus pittoresques. Au-dessous, des fourrés d'arbres à feuilles caduques, des arbrisseaux, saules, noisetiers, viornes, sureaux, font comme une

N° 86. — LACS ET MARAIS DANS LE GOUVERNEMENT DE VITEBSK.

Gravé par Erhard.

1 : 170000

0 — 5 kil

seconde forêt; les fraisiers, les myrtilles et les mousses tapissent le sol plus ombragé sous les majestueuses avenues des conifères. Les rivières flottables qui entourent la forêt en rendent l'exploitation assez facile; mais le gouvernement, auquel appartient la plus grande partie des espaces boisés, a défendu d'abattre les arbres et l'on voit encore en maints endroits la nature vierge dans toute sa beauté primitive.

Au-dessous des géants du monde végétal vivent encore en troupeaux, à l'état presque sauvage, des bisons, représentants d'une faune presque disparue, que les traditions et les chroniques nous disent avoir existé pendant l'époque historique sur les bords du Dńepr et dans la Russie centrale : ceux du Caucase et de la Lithuanie sont les seuls restes des troupeaux immenses qui parcouraient autrefois toute l'Europe orientale. Il est interdit, sous des peines sévères, de tuer les bisons de Béła-Veja ou de les capturer; seulement l'empereur de Russie fait de temps en temps cadeau de quelques-uns de ces animaux aux souverains, à des princes ses amis, à des jardins zoologiques. Au commencement du siècle, on en comptait environ un millier; ils étaient au nombre de quatorze cents[1] en 1851; mais depuis cette époque le manque de fourrage et la dent des loups les ont réduits de moitié. Si l'homme n'aidait pas ces animaux dans leur lutte pour l'existence en leur ouvrant en hiver de grands dépôts de foin, ils auraient disparu depuis longtemps du continent européen. Peut-être l'Europe gardera-t-elle ce ruminant plus longtemps que l'Amérique ne conservera son espèce de bison, qui naguère parcourait encore les prairies de l'Ouest par troupeaux de quarante et cinquante mille. On donne souvent par erreur aux bisons de la Lithuanie le nom d'aurochs; mais ce dernier animal, que les chasseurs de la contrée rencontraient encore en troupeaux considérables il y a trois siècles[2], est maintenant complètement exterminé.

Les Lithuaniens, longtemps classés parmi les Slaves, auxquels ils ressemblent par beaucoup de traits, occupaient autrefois, avec leurs frères les Prussiens et les Courons, tout le littoral de la Baltique, entre la Vistule et la Düna. Ils s'avançaient au loin dans l'intérieur, ainsi qu'en témoignent un grand nombre de noms lithuaniens, surtout dans le gouvernement de Vitebsk, et même une de leurs tribus, celle des Golad, habitait les bords de

[1] Franz Müller, *Mittheilungen der Geogr. Gesellschaft in Wien*, 1859.
[2] Blaise de Vigener, *Description du royaume de Pologne et pays adjacents*. Paris, 1573.

la rivière Porotva, affluent de la Moskva, à l'ouest du territoire où s'est fondée la ville de Moscou[1]; peut-être avait-elle été séparée du gros de la nation par la colonisation des Połotchanes. On croit aussi les Krivitchi de Smolensk issus du mélange des Lithuaniens et des Slaves, leur nom rappelant celui du grand-prêtre des Lithuaniens, Krive-Kriveyto. La plupart des écrivains slaves classent également parmi les Litvines ces Yatvagues ou Yadzvingues qui occupaient le pays du haut Ňeman et du Bug et dont quelques débris auraient survécu jusqu'au seizième siècle aux exterminations qu'en firent les Russes et les Polonais. Dans les environs de Skidel, près de Grodno, vivent encore des populations parlant blanc-russien, mais avec l'accent de la Lithuanie et se distinguant des autres Blancs-Russiens par leur teint brun, leurs vêtements noirs et quelques traits de mœurs[2] : on voit en eux les descendants de Yatvagues, quoique les Lithuaniens soient presque tous blonds. Dans le gouvernement de Grodno les noms de villages, Yatvaż, Yatvesk, rappellent le séjour de cette peuplade disparue.

Pendant les guerres nombreuses qui ont dévasté la contrée depuis le treizième siècle, le peuple même qui a donné son nom à la Lithuanie a pu craindre de disparaître aussi ou du moins de se fondre complètement avec les vainqueurs, ainsi qu'ont dû le faire les peuplades des Prussiens et des Yatvagues. Attaqués de trois côtés à la fois par des races plus puissantes et plus nombreuses, par les Polonais, les Allemands et les Russes, ils paraissaient condamnés : ils ont résisté néanmoins et s'ils ont dû reculer de trois côtés, à l'ouest, au sud, à l'est, ils semblent avoir déplacé quelque peu les Finnois dans la direction du nord. En outre, refoulés par les chevaliers allemands, ils durent en maints endroits se fondre avec les Blancs-Russiens; un échange de colonisation eut lieu dans les immenses forêts et les marécages de la contrée. Le mélange se fit si bien, que des princes lithuaniens étaient admis dans les villes russes comme des compatriotes. Partout où il y eut croisement, il y eut slavisation.

Cependant le nombre des Lithuaniens restés purs s'accroît d'année en année. Appuyés au nord sur leurs frères les Lettes qui sont groupés en une masse compacte d'environ onze cent mille individus, ils occupent un vaste territoire de forme triangulaire, dont l'extrémité occidentale est voisine de la Baltique, et que limite au sud-est le faîte inégal du plateau de Vilno; au sud et au sud-ouest, le pays de langue lithuanienne comprend aussi,

[1] Barsov, *Géographie historique russe* (en russe).
[2] Sołovyov. *Histoire de Russie*, tome I.

en dehors des frontières de la Russie proprement dite, quelques lambeaux de la Prusse orientale et la moitié du gouvernement de Suwałki, dans le royaume de Pologne : le nombre total des Lithuaniens est évalué à près de deux millions[1]. D'une manière générale, les limites des religions coïncident avec celles des races : là où le catholicisme romain cesse de dominer et où commence le culte orthodoxe grec, là les Lithuaniens, mêlés à des Blancs-Russiens de langue, qui sont peut-être des Lithuaniens de race, font place aux Slaves russes; là où le protestantisme l'emporte, la population est germanique ou lette, car en Livonie, où demeurent les Lettons, c'est l'influence allemande, celle des convertisseurs luthériens, qui a prédominé : en Lithuanie, au contraire, ce sont les Polonais, et avec eux les catholiques latins, qui ont eu la prépondérance.

Les Lithuaniens ou Lëtuvininkaï se divisent en deux groupes nationaux distincts, les Lithuaniens proprement dits, qui peuplent la partie orientale du territoire dans les provinces de Vilno et de Kovno, et les Zemailey, Samogitiens ou Jmoudes, les « Gens venus de la mer », qui vivent surtout dans le voisinage de la frontière allemande. Les dialectes des Lithuaniens et des Samogitiens diffèrent, de même que leurs usages; mais les caractères généraux de la langue sont bien les mêmes chez les deux groupes. De tous les idiomes d'Europe, le lithuanien est le plus rapproché du sanscrit : il renferme un grand nombre de mots beaucoup moins éloignés du radical aryen que ceux des langues slaves, latines ou germaniques : la ressemblance est telle, que des savants ont essayé de composer des phrases sanscrites que pussent comprendre des paysans des bords du Niemen[2]. Schleicher, qui fit en 1852 un voyage de découvertes philologiques dans les provinces de Lithuanie, rédigea une bonne grammaire de cette langue curieuse, qui par son ancienneté occupe le premier rang parmi les idiomes aryens de l'Europe. Du reste, la littérature lithuanienne est très pauvre : à l'époque où la Lithuanie était un grand État, elle n'avait point d'écrivains dans la langue nationale et le clergé

[1] Population lithuanienne en 1863.

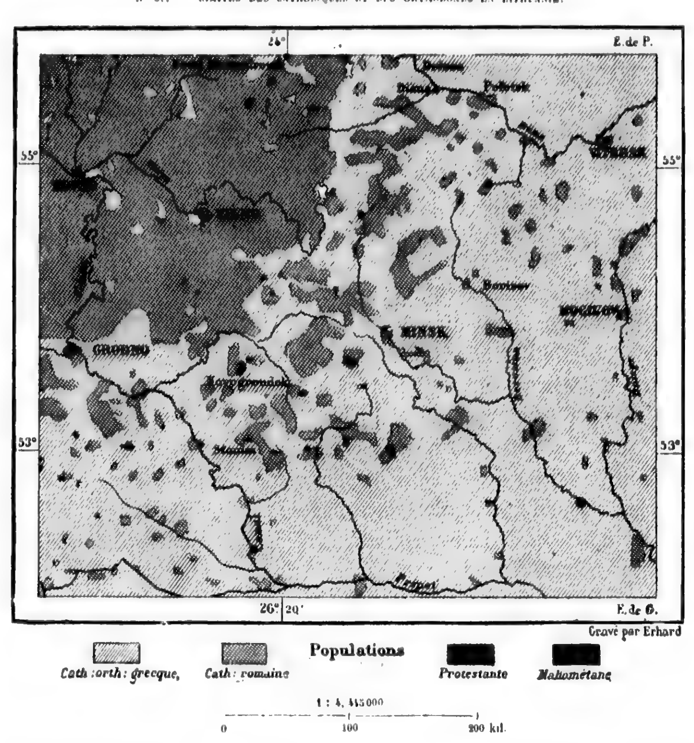
Lithuaniens de Russie.	Gouv. de Kovno (Imond, 453 000 ; Litve, 352 000)	805 000	1 099 000
	» de Vilno	210 000	
	» de Grodno et de Minsk	67 000	
	» de Volinie, Vitebsk, Mogilov	17 000	
» de Pologne			250 000
» de Prusse			150 000
Ensemble			1 499 000

Population lithuanienne probable en 1879 : 1 900 000.

[2] J. G. Kohl, *Die Völker Europa's.*

persécutait les bardes ou *burtinikas* qui récitaient les chants traditionnels. Un annaliste du seizième siècle mentionne des chansons épiques[1]; mais on ne les a point retrouvées dans la mémoire des paysans : les seuls poèmes de longue haleine qui existent dans la langue sont les *Saisons*, rédigés au

N° 87. — LIMITES DES CATHOLIQUES ET DES ORTHODOXES EN LITHUANIE.



dix-huitième siècle par un certain Donaleitis; mais les chansons, les fables, les idylles sont nombreuses et toutes témoignent d'un profond sentiment poétique. Lors de la Réformation, une petite littérature religieuse naquit dans la Lithuanie prussienne et s'augmenta bientôt après de quelques ouvrages lithuaniens et lettons rédigés par des Jésuites de la Pologne. Quant à la littérature contemporaine, traitant des questions actuelles, de poli-

[1] Caro, *Geschichte Polens*, II.

tique, d'industrie, de science ou d'art, elle n'existe pour ainsi dire pas dans la langue; quelques almanachs, et en Prusse un seul journal populaire, des livres religieux et dialectiques, quelques traductions : c'est là tout, avec les grammaires, les dictionnaires et les recueils de chants. Pour les Lithuaniens les idiomes de leurs voisins sont les langues de la civilisation, celles qui leur donnent le développement intellectuel.

L'antiquité même de ce dialecte aryen, plus âgé que le grec, le latin, le celtique, le germain, le slavon, fait croire aux savants que le peuple lui-même est venu en Europe plus anciennement que les autres représentants de la race aryenne. Il est facile de comprendre que les Lithuaniens ont devancé les Russes dans leur voyage de migration, puisqu'ils occupent un territoire situé à l'ouest des plaines moscovites; mais on se demande comment leur établissement dans le pays a pu se faire antérieurement à la venue des Germains et des Celtes, peuplant maintenant les régions du centre et de l'occident de l'Europe, à l'occident de la Lithuanie[1]. C'est par le refoulement latéral des émigrants lithuaniens que l'on s'explique cette anomalie apparente dans la distribution des nations qui ont envahi l'Europe : écartés du grand chemin des migrations, qui suit beaucoup plus au sud le faîte de partage des eaux entre le Dńepr et le Ńeman, protégés par des marécages, des forêts presque impénétrables, défendus même à droite et à gauche par des golfes et les fleuves puissants qui s'y jettent, les Lithuaniens ont pu laisser passer outre de nombreuses peuplades : c'est même à cet isolement qu'il faut attribuer sans doute la longue durée de leur civilisation primitive et de leur organisation religieuse. Toutefois il leur a fallu souvent combattre pour défendre leur coin de terre, et quand ils l'ont fait, c'est avec la fureur que montrent toujours les gens pacifiques troublés dans leur repos. Il est à remarquer que les provinces lithuaniennes, Vilno et Kovno, sont celles où l'on compte maintenant le plus grand nombre de réfractaires.

Les Lithuaniens sont pour la plupart de belle taille et bien faits, mais ils n'ont pas la souplesse et l'élégance naturelle des Slaves : on rencontre plus rarement chez eux que chez leurs voisins, les Russes, ces faces aplaties qui donnent à la physionomie quelque chose de mongol. Ils ont la figure ovale, le nez allongé et fin, les lèvres minces, les yeux bleus, la peau blanche, et d'une manière générale ressemblent plus à des Germains qu'à des Slaves : leurs femmes ont beaucoup de fraîcheur, les yeux doux, une expression touchante; il n'est pas rare d'en rencontrer de

[1] R. Virchow, *Peuples primitifs de l'Europe.*

vraiment belles. Les paysans de la Lithuanie contrastent singulièrement avec les Polonais par la simplicité de leur costume; ils évitent les couleurs éclatantes, les coupes hardies, les galons et les franges : leurs vêtements grisâtres, sans broderies, témoignent de leur naturel modeste : ils ne cherchent point à se faire voir. Michelet, comparant les Lithuaniens aux Polonais, « fils du soleil », les appelle « fils de l'ombre[1] ». Leurs chants ou *daïnos* montrent leur âme à nu : ils sont fins observateurs, doucement ironiques parfois, tendres, mélancoliques, pleins du sentiment de la nature. Quoiqu'il ait été obligé souvent de guerroyer et qu'il ait eu aussi ses grands capitaines, ce peuple débonnaire n'a pas conservé le souvenir d'un seul héros; il ne chante aucun exploit de guerre, ne se vante d'aucune bataille remportée; il se borne à pleurer ceux qui sont morts[2] : à cet égard, il est peut-être unique parmi les peuples européens. Il se distingue aussi des autres races du continent par la réserve délicate, par la discrétion pudique avec laquelle tous ses chants populaires parlent de l'amour : pendant treize années de recherches en Lithuanie, le philologue Rhesa n'a pas trouvé dans les chansons d'amour un seul vers lithuanien qui ne soit chaste et pur : la tendresse des Lithuaniens est profonde, mais elle ne se manifeste jamais en public par une parole déplacée. De toutes les langues d'Europe, le lithuanien, qui manque d'augmentatifs, est celle qui possède le plus de diminutifs affectueux et câlins; elle en a plus que l'espagnol ou l'italien, elle en a plus que le russe même et peut les multiplier presque à l'infini en les appliquant aux verbes et aux adverbes aussi bien qu'aux adjectifs et aux noms. Ces diminutifs de tendresse donnent un accent particulier aux chants des Lithuaniens, mais ces poèmes sont également remplis de mots et de formes qui indiquent la tristesse, le chagrin, parfois même le désespoir : une grande partie de la littérature originale se compose de *raudas*, c'est-à-dire de chants de deuil ou d'adieu, et de lamentations mortuaires analogues aux *voceri* des Corses, mais sans l'âpre souffle de violence qui se mêle à la douleur chez les hommes du Midi. La poésie des Lithuaniens est triste, dirait-on, comme celle d'un peuple qui se meurt.

Si la valeur d'une nation dans l'ensemble de l'humanité devait se mesurer à la beauté de sa langue, les Samogitiens et les Litvines seraient au premier rang parmi les habitants de l'Europe; mais le peuple longtemps opprimé des forêts du Neman n'est pas de ceux qui peuvent com-

[1] *Légendes du Nord.*
[2] Yourkevitch, *Chansons populaires lithuaniennes.*

parer leur part d'influence à celle qu'ont exercée les autres peuples civilisés du continent. On se demande même avec surprise comment une race composée presque entièrement d'hommes fins, intelligents, pleins d'imagination et de poésie, « loyaux, forts du sentiment de leur dignité personnelle[1] », n'ait pu donner naissance à un seul grand poète ou à quelque génie éminent dans le monde de l'esprit[2]. C'est que la confiance en soi-même manquait à ce petit peuple entouré d'ennemis, puis vaincu par eux; il n'avait plus même l'idée de son existence nationale. Son ancienne organisation religieuse, maintenue jusqu'à la fin du quatorzième siècle, témoigne d'un singulier esprit d'obéissance. Quoique divisés en de nombreuses tribus, les Lithuaniens avaient un chef religieux, réglant le rituel et les dogmes pour tous. Ce « pape » ou *krive-kriveyto*, dont parle l'annaliste teutonique, Pierre de Dusburg, habitait la forêt sacrée de Romove, sur le territoire de la Lithuanie prussienne; entouré de prêtres-chanteurs ou *vaïdelots*, groupés hiérarchiquement, il était invisible au peuple des profanes et ne communiquait avec eux que par des messagers munis d'insignes, à la vue desquels tous se prosternaient. Chassé par les chevaliers teutoniques, le pape de Romove se réfugia près du confluent du Ňeman et de la Dubissa, en aval de l'endroit où se trouve maintenant Kovno, puis à Vilno, dans un lieu qui reste sacré pour les chrétiens[3]. Encore au siècle dernier on trouvait dans quelques maisons des serpents domestiques, animaux sacrés qui partageaient avec les enfants le lait du matin.

Peuple de bûcherons, de charretiers, de cultivateurs, très attaché aux coutumes traditionnelles, les Lithuaniens se soumettent volontiers au destin et ne cherchent point à le faire d'avance par leur volonté. Jadis ils donnèrent à la Pologne une dynastie royale, mais ce fut pour accepter peu à peu la prépondérance de leurs alliés : ils reçurent les prêtres que leur envoyaient les Polonais et se firent catholiques, quoique non sans opposition; ils reçurent aussi les seigneurs et devinrent serfs. La propriété passa presque tout entière entre les mains des nobles venus du sud, et, dans le silence du peuple asservi, on put croire longtemps que la Lithuanie était partie intégrante de la Pologne, non seulement par ses limites politiques, mais aussi par le fond même de la nation. Le flegme des Lithuaniens est devenu proverbial : nul autre peuple ne s'accommode avec pareille tranquillité aux vicissitudes de la vie.

[1] Kant, Préface de la *Grammaire lithuanienne* de Milke.
[2] J. G. Kohl. *Die Völker Europa's.*
[3] Antonovitch, *Histoire de la grande principauté de Lithuanie* (en russe); — Kirkor, *Aperçu ethnologique du gouvernement de Vil'no*, Recueil ethnologique (en russe), III.

Plusieurs d'entre eux, arrivés à l'âge de quarante ou cinquante ans, se débarrassent des soucis de la propriété en cédant leur avoir, soit au fils, soit au gendre, et deviennent des hôtes après avoir été les maîtres. Encore pendant la seconde moitié du seizième siècle, les Lithuaniens condamnés à mourir se pendaient de leurs propres mains [1].

Des Allemands et des Lettes dans le voisinage du littoral baltique et de la Düna ; des Polonais, surtout dans la province de Vilno ; des Russes de diverses dénominations, Blancs, Noirs et Petits ; des Juifs groupés dans les villes comme en des ruches d'où ils vont incessamment butiner dans les campagnes environnantes ; enfin quelques communautés de Tartares, tanneurs et trafiquants, ayant gardé leurs pratiques mahométanes, mais parlant le polonais, tels sont, avec les Lithuaniens, les habitants des trois provinces de Kovno, Vilno et Grodno. Par un bizarre contraste, tandis que les Tartares ne parlent plus leur langue, les Karaïtes de la Lithuanie parlent encore le tartare de Crimée. C'est que, venus ou transportés les uns et les autres de cette péninsule aux temps de la domination lithuanienne, les Tartares entrèrent pour la plupart comme guerriers dans les rangs de la noblesse, et durent se poloniser par le contact incessant avec leurs camarades. Les Juifs karaïtes, au contraire, ne changèrent rien à leurs mœurs patriarcales et à leurs habitudes de petit négoce.

Actuellement, les plus civilisés des Lithuaniens sont précisément les Samogitiens ou Jmoudes, ceux qui eurent jadis le plus à souffrir des conquêtes, des guerres et de l'oppression. Leurs cultures sont mieux tenues, leurs maisons plus grandes et plus propres que celles des Lithuaniens de l'intérieur. Du reste, une révolution économique, coïncidant avec un changement politique violent, s'est accomplie en Lithuanie comme en Pologne depuis que les propriétaires polonais de la contrée ont été obligés de laisser racheter aux paysans, presque tous Lithuaniens ou Russes, une partie de leurs domaines. La situation des cultivateurs lithuaniens, déjà lamentable sous le régime polonais, l'était devenue encore davantage depuis que Catherine II, après le partage de la Pologne, avait pris à tâche de se concilier la noblesse russe et polonaise en lui distribuant les terres qui appartenaient encore à l'État : elle donna même à un seul favori les deux districts actuels de Rossieni et de Chavli, avec 13 000 paysans [2]. Après l'insurrection de 1863, le gouvernement décréta le rachat forcé des terres des paysans, mais à des conditions différant suivant les districts et les

[1] Blaise de Vigener, ouvrage cité.
[2] Semevskiy, *Ottchestvenniya Zapiski*, 1877, n° 8.

individus. Dans le gouvernement de Kovno, sur 318 800 paysans, 110 800, appartenant à la classe des domestiques ou des journaliers, n'ont reçu aucune part du sol et les autres ont obtenu des lots variant en étendue de 54 ares à 110 hectares. Quant aux fermiers ou *tchincheviki*, parmi lesquels les petits nobles catholiques et polonais sont fort nombreux, ils n'ont point reçu en propriété le sol cultivé par eux, et plusieurs d'entre eux, ne pouvant acquitter le prix du fermage, augmenté par les seigneurs, ont dû quitter de gré ou de force les terres que leur famille occupait depuis des générations. L'élément catholique, déjà frappé par l'abolition de l'union grecque, a ainsi considérablement diminué d'importance en Lithuanie. En outre, le passage des paysans uniates à l'orthodoxie russe a été facilité dans le gouvernement de Vilno par l'étrange coutume qui donne à la terre la religion de son maître. Sur la terre juive, le chrétien ne travaille pas le jour du sabbat, et sur la terre chrétienne le Juif doit observer les fêtes du calendrier. Or, presque toutes les terres sont « russes » et « russes » les fêtes et les cérémonies religieuses de ceux qui les cultivent, quelle que soit leur religion d'origine[1]. Mais dans l'ensemble, malgré les ruines partielles ou même communes à toute une classe, l'amélioration générale est évidente. Devenus à leur tour possesseurs du sol, les anciens serfs ont changé à bien des égards; ils n'ont plus à répéter le vieux proverbe : « Les seigneurs sont à la fois bergers et loups! » Plus fiers, plus indépendants, moins routiniers, ils modifient leurs pratiques de culture, même dans le pauvre gouvernement de Vitebsk, où le sol est si maigre, et le rendement du territoire agricole est plus considérable qu'il ne l'était autrefois. Mais la race n'a point encore ajouté aux travaux de l'agriculture ceux de l'industrie. Les villes sont relativement peu nombreuses, faiblement peuplées, et ce ne sont pas des Lithuaniens qui y exercent des métiers ou s'y adonnent au commerce.

En suivant le cours du Bug, sur la rive droite appartenant à la province de Grodno, la première ville qui se présente, au confluent du Moukhavetz, est l'ancienne colonie russe, Berestyé, connue maintenant sous le nom de Brest Litovskiy ou simplement Brest (en polonais Brześć). C'est l'une des places fortes du quadrilatère polonais, la deuxième en importance, mais c'est aussi un marché très fréquenté et l'une des stations de premier ordre dans le réseau des chemins de fer de la Russie. Les Juifs, fort nombreux,

[1] *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, section ethnographique, V.

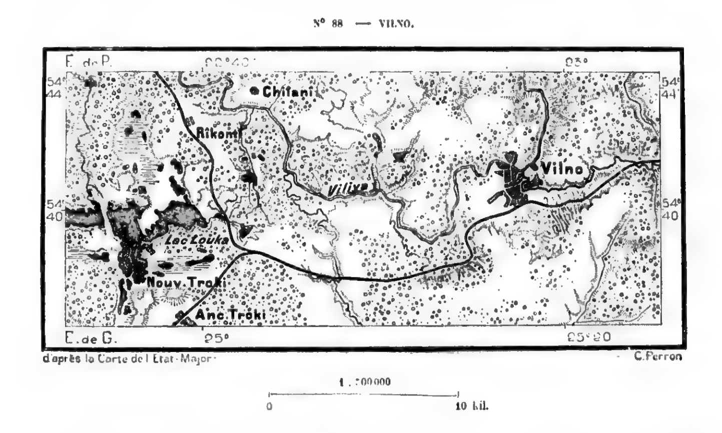
y ont fondé une académie ou haute école, qui fut jadis célèbre dans tout l'Orient, et là était le siège d'un épiscopat arménien. Brest est une ville historique. Durant des siècles, elle fut disputée par les Russes, les Polonais, les Lithuaniens, les chevaliers Teutons; en 1563, les protestants y imprimèrent la première Bible polonaise; en 1596, un concile y décréta l'union des églises de la Russie occidentale avec Rome. Au nord-est, près de la ville populeuse de Kobrin, Souvorov remporta en 1794 une grande victoire sur les Polonais.

Bełostok (Białystok), la plus polonaise de toutes les cités de la Lithuanie, se trouve dans le bassin du Narew, non loin de la frontière du « Pays de la Vistule » : de même que Brest, elle fait un commerce considérable, et plusieurs établissements industriels, surtout des fabriques de draps, s'élèvent à Bełostok et dans les villages environnants. Parmi les villes du haut bassin du Ńeman, situées en territoire de population russe, deux appartiennent au gouvernement de Minsk, Nesvij et Novogroudok. Nesvij, ancien chef-lieu de la principauté de Radziwil, fut au seizième siècle un centre de propagande protestante et socinienne; Novogroudok ou Novgorod Litovskiy, patrie de Mickiewicz, se dressant sur une colline entourée de marais, fut une des capitales de la Russie Noire : c'est là que commença l'État lithuanien et que résidèrent les princes avant de s'établir à Troki et à Viłno. Ces villes, de même que Słonim et Vołkovisk, dans le gouvernement de Grodno, n'ont point l'importance industrielle de Bełostok; mais Grodno, la capitale de la province, possède quelques manufactures. C'est une cité de cabanes, de maisons basses, au milieu desquelles se dressent çà et là de grands édifices, casernes ou palais. Grodno, l'ancienne Horodńa, située sur la rive droite du Ńeman, sur la route de Varsovie à Viłno, est une des cités qui ont été le plus souvent mentionnées dans l'histoire de la Pologne et de la Lithuanie : depuis 1673, chaque troisième diète polonaise y tenait sa session, et c'est une de ces diètes, en 1793, qui eut la bassesse de souscrire au partage de la patrie; Stanislas-Auguste y déposa la couronne en 1795. Les eaux minérales de Drouskeniki, dans le voisinage de Grodno, sont fréquentées tous les ans par beaucoup de baigneurs. Un des quartiers de Grodno est habité par des Tartares mahométans, mais la principale communauté de ces Orientaux s'est établie à Sokołka, à moitié chemin de Biełostok à Grodno. Ils sont aussi au nombre de plusieurs centaines à Novogroudok.

La grande ville de la Lithuanie, celle qui en fut jadis la capitale, Viłno, la Wilna des Polonais, la Vilniuya des Lithuaniens, est aussi dans le bassin du Ńeman, mais sur un affluent latéral, la Viliya. Aux temps où commence

l'histoire de la contrée, Vilno était un lieu sacré : là s'élevait le temple de Perkun, le dieu du tonnerre révéré par les Lithuaniens comme Thor l'était par les Scandinaves, et c'est sur l'emplacement même du sanctuaire de l'ancien culte que Jagello dressa un nouvel autel, consacré au dieu des chrétiens ; la cathédrale qu'il fonda, et qui depuis a été souvent restaurée, est toujours le principal édifice de Vilno. Les châteaux historiques de Vilno, chantés par les poètes polonais, sont en ruine depuis l'occupation moscovite au milieu du dix-septième siècle : il ne reste qu'une tour du château supérieur, où l'on monte pour avoir le spectacle de la ville, de ses deux collines et du paysage environnant. La cité d'en bas a beaucoup d'autres

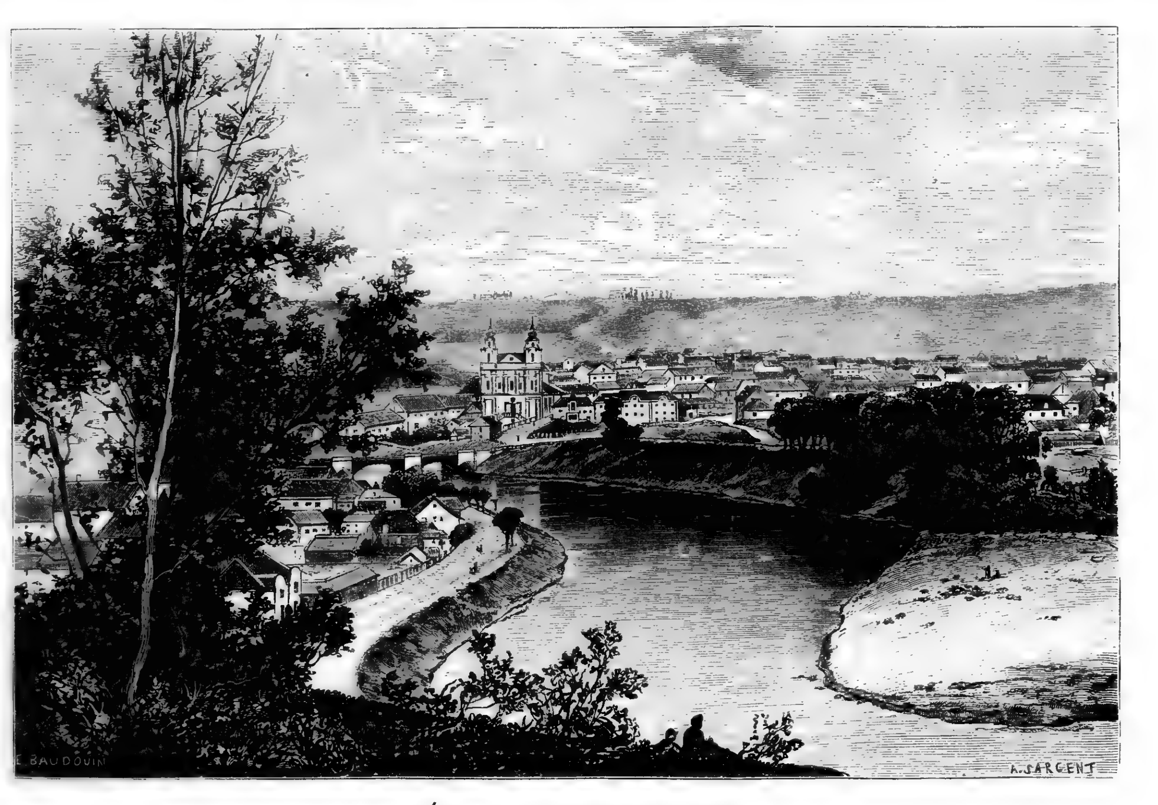
N° 88 — VILNO.



monuments publics, églises, palais, hôtels ; on y voit même une mosquée tartare. Vilno, qui n'avait pas moins de 100 000 habitants au seizième siècle, avant l'union complète avec la Pologne, fut l'un des centres de la culture dans la Russie Blanche et dès 1525 posséda la première imprimerie, longtemps célèbre, qui ait employé les caractères cyrilliques sur le territoire russe ; avant l'arrivée des Jésuites dans le pays, Vilno fut aussi l'un des foyers du protestantisme en Lithuanie. Pour les Juifs elle est encore une sorte de capitale[1], quoique leur race soit représentée par un nombre d'habitants beaucoup plus considérable à Varsovie et à Berditchev. Le musée historique de la ville est encore l'un des plus remarquables de la Russie, quoiqu'on lui ait enlevé tous les objets de l'époque polonaise, que

[1] Nombre de livres juifs imprimés à Vilno en 1871 :

En hébreu et en rabbinique, 63 ; en allemand juif et autres langues, 68. Ensemble, 131.



VILNO. — VUE DU FAUBOURG DE SNIPISZKI

Dessin de M. Baudouin, d'après une photographie.

des
une
l'ac
fut
des
Sai
atte
A
vill
deu
Nov
île
sièg
les
cou
qui
kriv
qu'a
de l
vers
K
est
en a
plus
cons
le v
un
Kov
angl
thua
berg
anci
mai
mer
une
lith
sont
N
Dün

des patriotes pourraient contempler d'un regard attendri. Vilno possède une société de géographie, mais elle a perdu l'université qui succéda à l'académie des Jésuites et qui florissait au commencement du siècle. Elle fut supprimée en 1832, après l'insurrection polonaise, et la majeure partie des livres et des collections fut confisquée au profit des universités de Saint-Pétersbourg, de Kiyev et d'autres écoles. Toucher à la pensée, c'est atteindre le peuple dans les sources mêmes de sa vie!

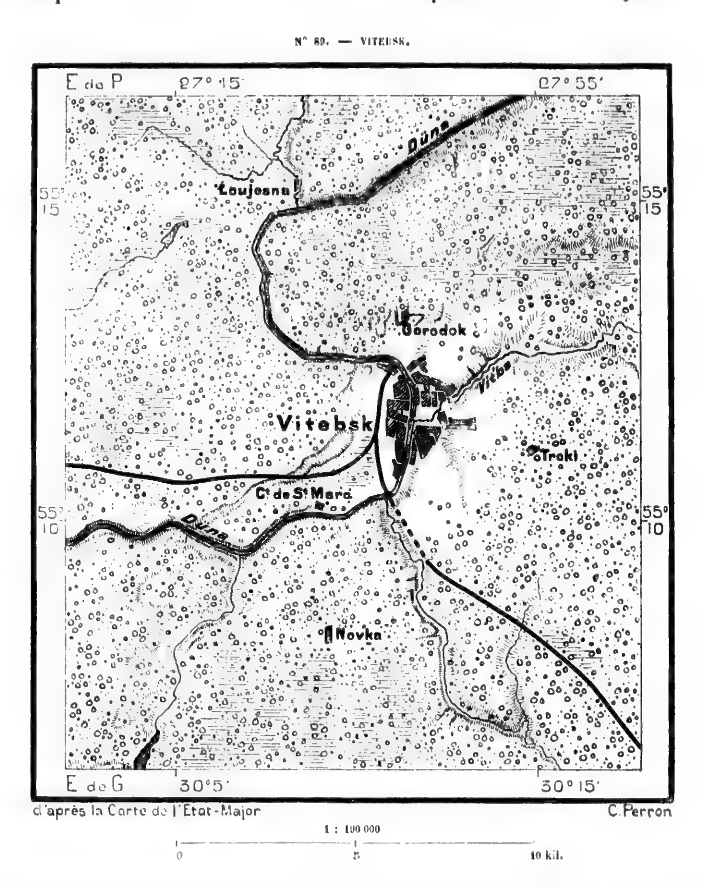
Au nord-est de Vilno, le chemin de fer de Pétersbourg passe près de la ville importante de Svenziany; au sud-ouest, non loin de la bifurcation des deux lignes ferrées de Varsovie et de Königsberg, la curieuse bourgade de Novîye Troki, bâtie au milieu d'un lac, allonge sa rue sinueuse sur une île que deux ponts rattachent à la terre ferme : près de ce bourg insulaire, siège principal de la secte des Juifs Karaïtes immigrés de Crimée, se voient les ruines d'un des châteaux historiques de la Lithuanie. La Viliya, qui coule au nord-ouest dans une vallée serpentine, passe à côté de Kernov, qui fut capitale de principauté avant Vilno, et qui reçut après elle le krive-kriveyto fugitif. Au delà, la rivière va rejoindre la Sventa ou la « Sainte », qu'alimentent les eaux de centaines de petits lacs et qui baigne les quais de la ville importante de Vilkomir, puis la Viliya grossie descend au sud vers le Ńeman.

Kovno, la Kaune des Lithuaniens, capitale de province comme Vilno, est située à la jonction des deux cours d'eau, et à une faible distance en amont du confluent d'une autre rivière, la Niewiaża ou Neveja. Ainsi plusieurs vallées se réunissent à Kovno et lui donnent une importance considérable pour le commerce; en outre, le coude du Ńeman qui, dans le voisinage, change brusquement de direction, contribue à faire de Kovno un lieu de convergence pour les chemins. Au quatorzième siècle déjà, Kovno était un lieu de rendez-vous pour les marchands allemands et même anglais; deux siècles plus tard elle était le principal entrepôt de la Lithuanie, surtout pour les céréales, et rivalisait d'importance avec Königsberg. La guerre ruina ce commerce et l'on ne voit plus que les ruines des anciennes factoreries; en 1817, la ville n'avait plus que 200 maisons; mais elle s'est relevée. Plus de la moitié des habitants de cette ville de commerce sont des Juifs : les synagogues s'y pressent comme les églises dans une ville d'Italie. Dans la Samogitie ou Lithuanie occidentale, Rossieny, en lithuanien Rosejnej, qui fut aussi une capitale, Ponieviež, Chavli, Telchi, sont également les villes populeuses.

Née à côté de la Volga, dans un petit lac du gouvernement de Tveŕ, la Düna reçoit aussi diverses rivières venues des districts de Toropetz, dans la

province de Pskov, de Beliy et de Poretchye, dans la province de Smolensk. Entrée dans le gouvernement de Vitebsk, elle passe d'abord à Velij, où elle est navigable, puis, déjà large de 100 mètres, elle reçoit la Vitba devant l'antique ville de Vitebsk, située sur un emplacement où brûla jadis un

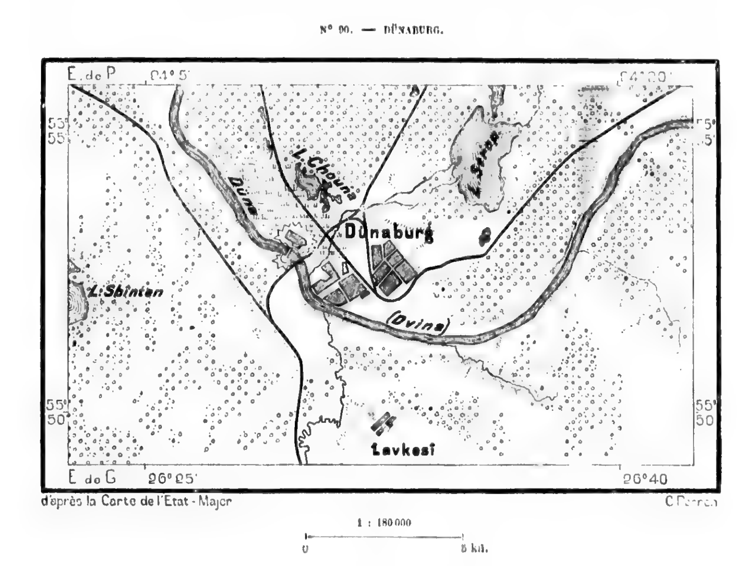
N° 89. — VITEBSK.



feu sacré, et mentionnée dans les chroniques du onzième siècle : elle devint fameuse plus tard comme résidence de princes indépendants et par ses échanges avec les villes hanséatiques. Vitebsk fait un certain commerce de denrées agricoles, quoique la contrée environnante soit parmi les plus infertiles et les plus pauvres de la Russie. Autrefois la cité vivante de la contrée était Polotzk, située plus bas sur la Düna, au

confluent de la Połota. Cette ville des Slaves Krivitchi, rivale de Kiyev et de Novgorod, resta longtemps indépendante; au treizième siècle, incorporée dans la principauté lithuanienne, elle ne cessa pas d'être une ville d'importance, un objet de discordes entre la Lithuanie, la Pologne et la Moscovie; elle devint, comme alliée de la Hanse, un des entrepôts avancés de Lübeck et de Wisby dans l'intérieur de la Russie : c'est avec Riga qu'elle avait son mouvement d'échanges le plus considérable. Pendant la deuxième moitié du dix-huitième siècle, les Jésuites expulsés des États d'Europe

N° 90. — DÜNABURG.



1 : 180 000

0 — 5 kil.

choisirent Połotzk pour la capitale de leur ordre, et c'est là que résida leur général; leur académie jouissait des privilèges universitaires.

En aval de Połotzk se succèdent la ville commerçante de Disna, bâtie sur une péninsule allongée que forme le confluent de la rivière de même nom avec la Düna, puis Drissa, située également au confluent d'une rivière tributaire de la Düna et déjà en plein pays lithuanien. La capitale naturelle de cette région est la cité de Dünaburg, qui commande le cours moyen de la Düna et le croisement des chemins de fer de Varsovie à Saint-Pétersbourg, de Riga et de Libau à Moscou et à Samara. Les chevaliers Porte-Glaives y avaient bâti un château fort à la fin du treizième siècle; le roi de Pologne, Étienne Bathory, érigea en 1582 une forteresse à 20 kilo-

mètres en amont, et maintenant la forteresse de Dünaburg, sur la rive droite de la Düna, est l'un des points stratégiques les plus importants de la Russie occidentale. Au sud de Dünaburg, Novo-Alexandrovsk est le chef-lieu de la région des étangs, tandis qu'au nord et au nord-est, dans la région des plateaux, sont les villes de Nevel, de Sebej, de Loutzïn, de Řejitza (Rositten en allemand). Les districts de Dünaburg, Loutzin et Řejitza sont surtout peuplés de Lettes : ils formaient la Livonie polonaise ou Inflanty. Les Lettes de cette contrée diffèrent de ceux des provinces Baltiques par leur religion : ils sont catholiques. Après la défaite des chevaliers Teutoniques, ils avaient restauré leur culte païen. Au dix-septième siècle, les Jésuites les baptisèrent de nouveau[1].

VI

BASSINS DU DŃEPR ET DU DŃESTR

RUSSIE BLANCHE, PETITE RUSSIE, NOUVELLE RUSSIE

Près des deux tiers de la plaine inégale qui rattache la Russie à l'Europe occidentale appartiennent au versant de la mer Noire. Le puissant Dńepr, troisième fleuve d'Europe par l'abondance de sa masse liquide, le Dńestr, qui est aussi un cours d'eau considérable, sont les deux artères de ce versant du Pont-Euxin, qui fit partie autrefois de la « grande-principauté » de Lithuanie et que des Russes d'origines diverses occupent presque en entier. Là s'étendent les contrées qui reçurent de la Grèce le premier rayon de lumière, où commença, douze cents ans plus tard, l'histoire du peuple russe, et où fut longtemps le centre de gravité du monde slave oriental.

[1] Villes de la Lithuanie et des hauts bassins de la Düna et du Ńeman ayant plus de 5000 habitants :

GOUVERNEMENT DE KOVNO.		
Kovno	33 050	hab.
Chavli	13 350	»
Vilkomir	11 125	»
Ponieviež	7 225	»
Telchi	6 500	»
Novo Alexandrovsk	6 100	»
GOUVERNEMENT DE VILNO.		
Vilno	64 200	hab.
Disna	6 100	»
Svenziany	5 850	»
GOUVERNEMENT DE MINSK.		
Novogroudok	8 555	hab.
Nesvij	7 250	»
GOUVERNEMENT DE GRODNO.		
Grodno	31 050	hab.
Brest-Łitovskiy	22 150	»
Bełostok	17 650	»
Słonim	11 600	»
Kobrin	7 800	»
Vołkovisk	5 600	»
GOUVERNEMENT DE VITEBSK.		
Vitebsk	31 200	hab.
Dünaburg	29 600	»
Połotzk	11 850	»
Řejitza	8 950	»
Velij	7 850	»
Nevel	6 050	»

Tant que les nations méditerranéennes eurent l'hégémonie dans le développement de l'humanité civilisée, leur puissance d'attraction devait donner en Russie la suprématie de la culture au versant de la mer Noire. Quand, au contraire, le côté océanique du continent d'Europe eut pris une plus grande importance que celui de la mer Intérieure, la Russie dut changer elle-même de centre historique et c'est vers le golfe de Finlande que se porta la vie. Néanmoins les bassins du Dńepr et du Dńestr, dont la population et les ressources industrielles et commerciales n'ont cessé de s'accroître, sont restées l'une des parties les plus importantes de l'empire. Si Pétersbourg regarde vers l'Europe occidentale, Odessa voit par-dessus les eaux se former le mirage de Constantinople et de la mer Égée[1].

Cette vaste région de la Russie du sud-ouest, deux fois grande comme la France, n'a point de montagnes dans toute son étendue, et même sur des espaces considérables ses plaines se développent d'un horizon à l'autre avec l'uniformité de la mer. C'est précisément au nord du bassin du Dńepr, à égale distance des deux mers, que la surface du pays offre le plus de régularité : les hautes collines ne se montrent que dans la partie méridionale de la contrée, vers le Dńestr et le Dńepr moyens. Au nord-est des Carpates et de la dépression où naît le Dńestr, le plateau de Tarnopol et de Kremenetz se continue par un faîte auquel Eichwald a donné le nom de collines d'Ovratinsk, et que les frémissements du sol et les érosions ont découpé çà et là en escarpements superbes, embellis par la verdure des forêts environnantes. D'autres collines appartenant au même faîte, mais encore peu élevées, s'élèvent près de Proskourov, au nord de Kamenetz-Podoľskiy : ce massif, d'où le Boug reçoit ses premières eaux,

[1] Douze gouvernements dont les limites correspondent approximativement à celles des bassins du Dńepr et du Dńestr :

	Superficie, d'après Strelbitzkiy.	Population en 1876.	Population kilométrique.
Smolensk	56 041 kil. car.	1 214 637 hab.	22 hab
Mogilov	48 046 »	1 004 000 (?) »	21 »
Minsk	91 357 »	1 260 000 »	14 »
Voľinie	71 859 »	1 877 961 »	26 »
Tchernigov	52 401 »	1 704 900 »	33 »
Koursk	46 455 »	2 020 679 »	43 »
Kiyev	50 990 »	2 251 404 »	44 »
Poltava	49 895 »	2 154 847 »	43 »
Yekarinosłav	67 721 »	1 488 016 »	22 »
Kherson	71 282 »	1 780 000 (?) »	25 »
Podolie	42 018 »	2 029 000 (?) »	48 »
Bessarabie	45 841 »	1 480 000 (?) »	32 »
Ensemble	648 046 kil. car.	20 265 444 hab.	31 hab.

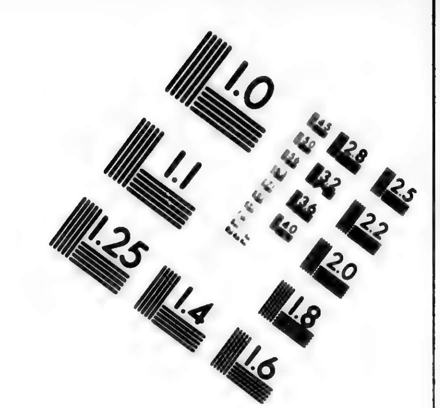
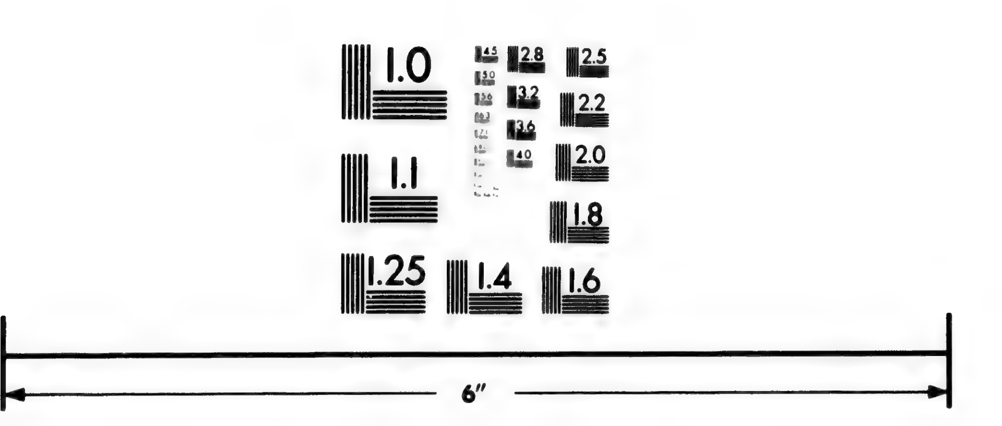
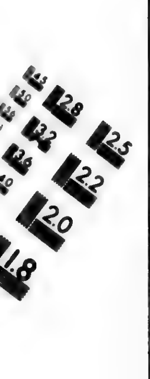


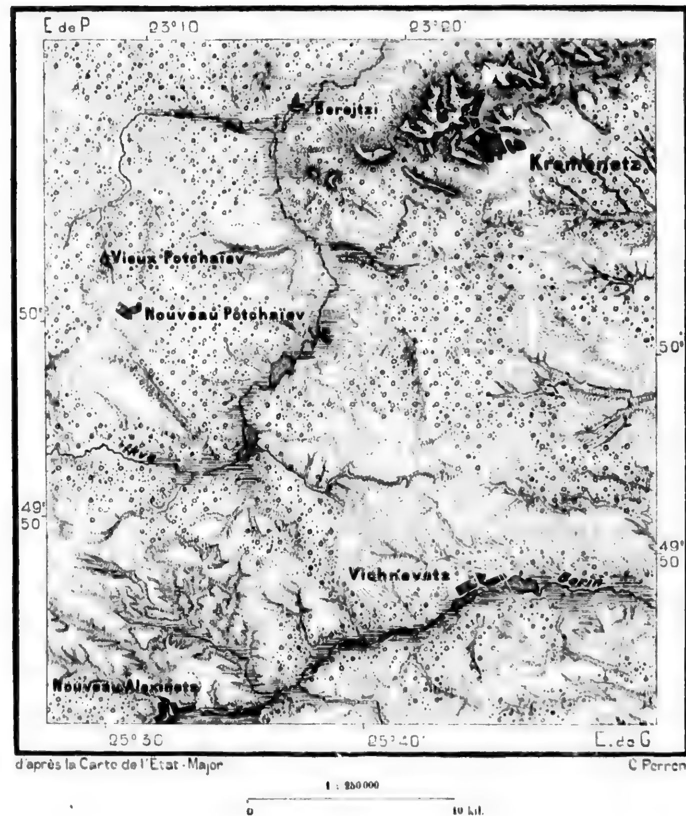
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

dépasse en hauteur le plateau de Valdaï par plusieurs de ses cimes[1]. Ce faîte granitique s'affaisse peu à peu vers l'est et le sud-est, mais il occupe une très grande largeur. On peut suivre les escarpements de cette bande


N° 91. — MONTAGNES DE KREMENETZ.



de roches cristallines dans presque tout l'espace qui sépare, au sud de Jitomir, le Boug et le haut Dnepr; puis, traversée par ce dernier fleuve, elle se rapproche de la mer d'Azov, dont elle n'est séparée que par une

[1] Château de Kremenetz	399 mètres	(Semonov).
Colline d'Alexandrovsk, près de Proskourov	360 »	(d'après Schmidt).
» d'Ovratinsk, près d'Ovratin	335 »	» »

étroite bande de molasse ; la courbe que décrit le Dńepr dans la direction de l'est contourne précisément une saillie de ces roches que les eaux semblent n'avoir pu entamer. A l'est de Jitomir, cette zone granitique, dont la longueur totale n'est pas moindre de 800 kilomètres, ne se montre guère à la surface du sol : les géologues ne peuvent l'étudier que çà et là, surtout dans les coupures dont les terres meubles ont été déblayées par les eaux courantes.

Le relief du sol a naturellement une importance capitale pour la distribution des plantes et des animaux, aussi bien que pour l'histoire des populations ; mais c'est la composition des terres qui est le fait capital et qui a le plus influé sur les destinées des habitants. Une grande partie des bassins du Dńestr, du Dńepr et de leurs affluents appartient à la zone du Tchernożom, et des deux côtés de la limite tout diffère, dans l'aspect du pays et dans son économie générale. Au nord est la région des blocs erratiques, des forêts, des lacs, des marécages ; au sud est la « terre noire » où l'arbre est cultivé par l'homme, mais où la végétation spontanée se composait seulement de grandes herbes.

Dans leur composition normale, les terres noires sont formées de sable pour les trois quarts ou les quatre cinquièmes, et contiennent, avec l'ammoniaque, la soude, la potasse, l'acide phosphorique, une part considérable de matières organiques, d'environ un dixième dans les couches supérieures ; en certains endroits, à Poltava notamment, la proportion est encore beaucoup plus forte : elle s'élève à 17 pour 100. Dans les profondeurs du sol, la quantité d'humus est moindre ; elle diminue progressivement jusqu'à 5 pour 100. On explique cette différence par le fait qu'une moindre épaisseur de terre végétale ne permettait pas aux plantes de se développer avec vigueur : la végétation est devenue de plus en plus active à mesure que s'accroissait la puissance du sol nourricier. Ainsi que l'avait déjà affirmé le voyageur français Huot[1] et que l'a depuis définitivement prouvé le botaniste Ruprecht, le tchernożom est formé en entier par la décomposition des herbes : on n'y a point trouvé de coquilles d'eau douce ou d'eau salée qui puissent expliquer par l'action de la mer ou des lacs le dépôt de ses alluvions. Manquant presque partout le long des fleuves et des lacs, là où le sol est de formation récente, il ne recouvre que les plateaux et les collines. Autour de Sedńev, non loin de Tchernigov, s'élèvent environ huit cents buttes funéraires, consistant en sable

[1] *Voyage dans la Russie méridionale*, par Demidov, — Huot et Malte-Brun, *Précis de Géographie universelle*, 5e édition, 1841.

pur, et cependant recouvertes à la surface d'une couche de « terre noire » de 15 à 21 centimètres; d'après la tradition, ces buttes dateraient de la destruction de Tchernigov par Baty Khan, en 1239; mais les fouilles ont prouvé qu'elles sont plus anciennes d'au moins trois siècles : plus de neuf cents ans auront donc été nécessaires pour former sur les buttes cette pellicule régulière de terre végétale. En admettant un progrès correspondant pour la végétation de la plaine, c'est de 3600 à 6000 ans qu'auraient employé les gazons des terrains environnants pour déposer les couches du tchernożom, épaisses de six décimètres à un mètre et demi. Quelle que soit la valeur de ce calcul, la formation de la « terre noire » est nettement limitée au sud et à l'est par les anciens fonds marins, et dans le voisinage de la mer d'Azov et du Pont-Euxin, on reconnaît distinctement que l'épaisseur de la couche est en rapport direct avec la hauteur du sol au-dessus des vagues. L'humus végétal décomposé est d'autant plus épais que les plages sont émergées depuis un plus grand nombre de siècles. Au sud-est et à l'est, ce sont les rivages des steppes jadis inondées par la Caspienne qui indiquent la fin des terres noires; en maints endroits ils peuvent même servir à la repérer nettement[1]. Enfin, du côté du nord, nous l'avons vu, les limites du tchernożom sont précisément celle des régions de lacs et de marais où se promenaient les glaces, laissant tomber çà et là les blocs de granit finlandais. Ainsi, dans son ensemble, la zone des terres noires s'étend du sud-ouest au nord-est comme un isthme entre les Carpates et l'Oural, et c'est par elle que l'Europe occidentale se rattachait autrefois à l'Asie : Ruprecht lui donne le nom de « Continent du Tchernożom » Au nord, quelques petites îles de terres noires sont éparses au devant de ce continent, dans les gouvernements de Vatka, de Kazań, de Vładimir, de Tchernigov.

Ce continent s'étend sur un tiers environ de la Russie d'Europe et comprend un espace évalué approximativement à 95 millions d'hectares; en outre, on retrouve la formation des terres noires en Moldavie, en Hongrie et surtout dans le Banat; mais nulle part il ne se montre en étendues plus vastes et en couches plus épaisses que dans le bassin du Dńepr[2]. Le chimiste Hermann a comparé ces lits de terres noires pour l'importance économique aux strates de charbon que possède l'Angleterre; mais ces couches de sol fertile ont l'avantage de se trouver à la surface : ce n'est pas dans les profondeurs qu'il faut les chercher. En calculant la quantité

[1] Ruprecht, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome VII, 1865; — Delesse et de Lapparent, *Revue de Géologie* pour les années 1874 et 1875.
[2] Murchison, *Geology of Russia and the Ural Mountains.*

d'engrais nécessaire pour donner au sol des terres noires une proportion d'azote égale à celle qu'il contient, on trouve que la dépense serait au moins de seize milliards de francs[1]. Et ces engrais, ne faudrait-il pas les renouveler sans cesse, et donneraient-ils à la terre cette nature meuble qui en maint district la rend si facile à travailler?

Peu à peu les progrès de l'industrie agricole donneront aux terres noires l'aspect d'un immense champ de culture. Le tchernozom aura toujours la beauté que donnent les grands horizons, mais il n'aura plus ce charme pénétrant que l'on trouve dans la libre nature en y promenant ses pas au hasard. Là, comme dans les « prairies » du *Far West* américain, on pouvait cheminer à l'aventure au milieu des herbes, si hautes que les fleurs, les épis et les houppes se balancent à côté de la tête du voyageur : au milieu de la plaine sans bornes, on peut se croire perdu dans la verdure, que le vent fait onduler comme des vagues. Les poésies populaires nous disent quelle était la joie du Cosaque quand il parcourait cette mer d'herbes au galop de son cheval, guidé dans sa course par un tertre posé au bord de l'horizon, ou bien, comme le marin, par la marche du soleil ou le déplacement des étoiles.

Du nord au sud, l'aspect des steppes change par degrés, à mesure que diminue l'épaisseur de la couche de terre végétale et que les strates argileuses, granitiques ou calcaires se rapprochent de la surface. Aux prairies herbeuses, qui se revêtent au printemps de la plus riche végétation et que l'homme peut changer en terrains de culture ou revêtir de forêts, succèdent les campagnes où le sol n'est couvert naturellement que de broussailles et d'herbes grossières, puis celles qui sont complètement nues sur de vastes espaces et où le laboureur n'essaie de lutter contre la stérilité du sol que dans le voisinage des grandes villes ou dans les bas-fonds humides. Les maisons peintes entourées de cerisiers et de pruniers sont remplacées par des masures basses et grises, souvent dépourvues de jardins . quelques peupliers mal venus ne servent qu'à témoigner des difficultés de la lutte de l'homme contre la nature avare, mais ils ne changent que peu le triste et monotone aspect de la contrée[2]. Ce sont bien là les steppes qui ressemblent au désert et que l'on a bien à tort confondues souvent avec les steppes fleuries, d'où provient en partie la nourriture des populations d'Europe. Les arbres ne poussent qu'avec peine dans cette région. Chaque ville a soin de se donner à grands frais un jardin public, où la

[1] Schmidt, *Gouvernement de Kherson*, Matériaux pour la géographie et la statistique de la Russie (en russe).
[2] Schmidt, ouvrage cité.

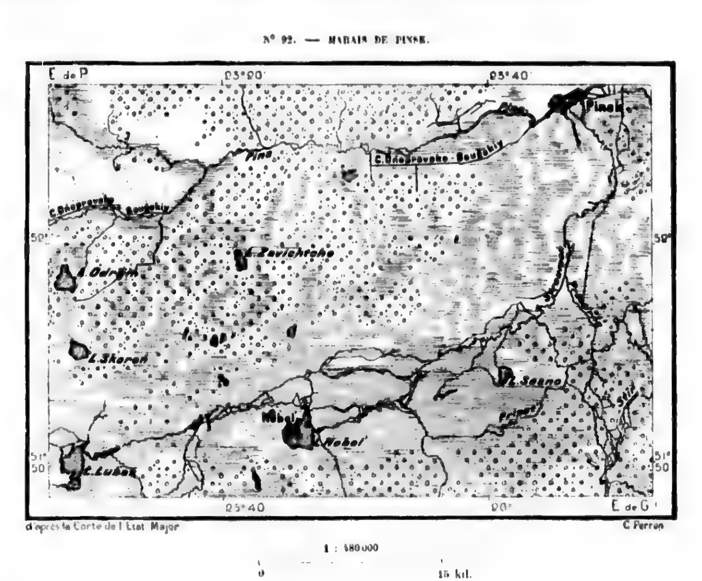
population, privée de véritables forêts, peut jouir d'un semblant de fraîcheur et d'une ombre incertaine. Chaque propriétaire de *khoutor*, dans les environs d'Odessa, cherche à orner ses jardins des arbres qui lui rappellent la nature libre; mais tout l'art des horticulteurs ne réussit qu'à produire des troncs maladifs, au feuillage rare et destinés à périr après vingt ou trente années, et parfois toute la verdure disparaît en quelques heures, rongée par les nuées de sauterelles qui font le crépuscule en plein jour et dont la venue s'annonce comme le roulement d'un tonnerre lointain.

Les steppes herbeuses, que l'on s'attendrait à voir désertes et sans vie, sont au contraire animées par une faune des plus riches, sinon par le nombre des espèces, du moins par celui des individus : au sortir de la sombre forêt, ces espaces lumineux sont la solitude vivante[1]. Les bisons, les buffles, les sangliers, les chevaux sauvages et d'autres animaux dont parlent Blaise de Vigener[2] et Beauplan[3], ont disparu des steppes, mais le sol est tout percé de galeries où gîtent les sousliks (*cytillus vulgaris* ou *spermatophilus*), marmottes-écureuils, qui servent de proie à tous les chasseurs de la contrée, le loup, le chien sauvage, l'homme surtout, mais qui ont beaucoup diminué depuis que leur tête est mise à prix. Des multitudes d'oiseaux pêcheurs, hérons, cigognes et flamants, canards et mouettes, se promènent dans les marais ou nagent dans les étangs; des alouettes et d'autres oiseaux chanteurs volent au milieu des herbes et des broussailles comme dans les bois et sur les guérets de l'Europe occidentale; des aigles, des vautours et d'autres rapaces perchent sur les pieux kilométriques et ne se dérangent pas même au passage du voyageur. Les papillons volent par myriades sur l'immense prairie bariolée de fleurs, et les abeilles y butinent en foule. Les steppes du Dnepr et du Don sont par excellence le pays de l'apiculture. Avant d'avoir été soumise à la charrue, la terre de l'Oukraïne était peut-être la contrée du monde qui méritait le plus d'être désignée comme « découlant de miel » : on n'en trouvait pas seulement dans les troncs d'arbres, mais aussi dans les cavités du sol, surtout dans les berges des fleuves et des ravins. Comme les sousliks et presque tous les autres animaux de la steppe, y compris l'homme, l'abeille est troglodyte, grâce à la nature du sol. Dans les établissements d'apiculture, on prend soin de faire hiverner les abeilles en de grandes chambres creusées sous terre.

[1] Tourgeñev, *Récits d'un Chasseur;* — Sacher-Masoch, *A Koloméa*.
[2] *Description du royaume de Poloigne et pays adiacens*. Paris, 1573.
[3] *Description de l'Ukranie*. Rouen, 1660.

Dans la zone méridionale de la Russie les Oukraïniens sont fort habiles à retenir les eaux pour abreuver leurs animaux et arroser leurs terres; mais ils n'utilisent ainsi que les ruisseaux et les petites rivières et ne savent point mettre à profit l'eau des grands fleuves. L'humidité nécessaire ne manquera point quand l'homme saura la prendre dans les hauts bassins, la faire disparaître des régions où elle séjourne en corrompant l'atmosphère de ses miasmes et la reverser sur les contrées arides. Presque toute la Polesye, haut bassin du Pripet, l'un des principaux affluents du Dnepr, est une de ces régions demi-lacustres, demi-asséchées, qui ne sont

N° 92. — MARAIS DE PINSK.



1 : 480 000

0 — 15 kil.

plus des lacs et ne sont pas encore la terre ferme, et que le travail de l'homme pourra transformer en campagnes d'une extrême fertilité quand il les aura débarrassées de leur surabondance d'eau. Cette contrée est le dédale de lacs, de marécages, de tourbières, de forêts et de seuils émergés que l'on appelle le marais de Pinsk. Retenus du côté du sud par le barrage des roches granitiques de la Volinie, les eaux n'ont pu s'écouler librement dans le bassin du Dnepr; elles se sont accumulées au milieu des terres basses où elles formaient autrefois un lac, remplacé maintenant par des rivières paresseuses, dont on ne reconnait plus les berges dans la vaste étendue couverte de roseaux et de plantes aquatiques. Les

cours d'eau n'en sont pas encore arrivés à se créer une existence indépendante : à peine sorti de sa vallée supérieure, le Pripet se divise entre les tourbières et les îles en d'innombrables fosses inégales qui s'entrecroisent, se perdent, se retrouvent et finissent par aboutir au lac marécageux de Lubaż. En aval de ce lac, le cours d'eau se divise de nouveau en tant de coulées qu'il perd jusqu'à son nom, pour ne le reprendre qu'à plus de 100 kilomètres plus bas, au confluent de la Yaśolda. Presque toutes les rivières dont le Pripet est l'artère commune se réunissant dans le même bassin à une petite distance les unes des autres, débordent à la fois après les grandes pluies, et la contrée se trouve inondée jusqu'à perte de vue. Dans cette région partiellement recouverte d'eau, la faune présente un caractère spécial. Le castor et la loutre se sont maintenus dans les marais, et les sangsues y vivent aussi; elles étaient l'un des principaux objets d'exportation du pays avant les froids de l'année 1840, qui les firent presque toutes périr. On dit que le lièvre des marais diffère de celui des plaines environnantes : son pelage est d'une nuance un peu bleuâtre. Quant à l'homme, on comprend combien son genre de vie est modifié par ces terres noyées, où il est souvent obligé de se réfugier sur un tertre, en compagnie des animaux de la forêt. Des maladies causées par les miasmes règnent dans ce pays de marécages, et l'une d'elles est cette affection connue seulement en Slavie, le *kortoun* ou *koltoun*, la « plique polonaise », dans laquelle on a voulu voir un fléau spécial aux Polonais, — bien à tort, puisqu'elle sévit surtout dans la Russie Blanche et dans la province de Grodno. Dans sa *Description de l'Ukranie*, Beauplan parle de cette maladie comme attaquant seulement les Cosaques.

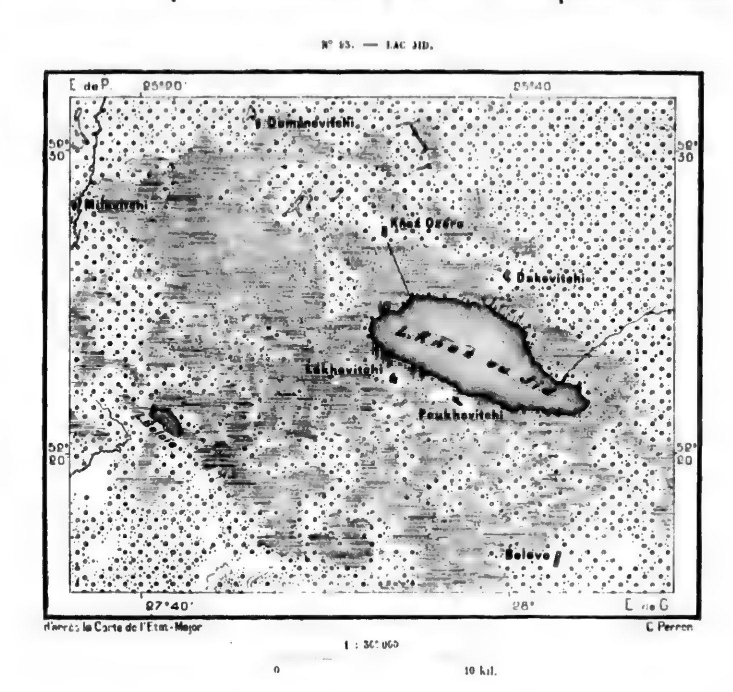
Les grands marais de Pinsk seront bientôt un souvenir. Ainsi que l'avaient prouvé des entreprises partielles de dessèchement faites depuis le milieu du siècle, la reconquête du sol paraissait n'être pas impossible, lorsque en 1873 on procéda au nivellement général de la contrée. M. Jilinskiy et ses compagnons ont reconnu que la pente de tout le pays de Minsk vers le Dnepr est au moins de 3 dix-millièmes, ce qui suffit parfaitement pour assurer aux eaux un écoulement régulier. En supprimant les barrages des moulins et des pêcheries qui retardent le cours des eaux et en creusant des canaux de décharge suivant la pente naturelle du sol, on pourra vider sans peine tous les marécages et transformer la province de Minsk, naguère l'une des plus misérables de la Russie, en une terre des plus riches de l'Europe par la fécondité du sol. Du reste, une grande partie de l'œuvre est déjà faite et pour une somme relativement minime, qui sera prochainement rendue au centuple par les produits de l'agriculture. De 1873

à 1878, il a suffi de moins de 2 millions de francs pour creuser 780 kilomètres de canaux d'écoulement, qui ont changé en prairies 150 000 hectares de marais et de tourbières et débarrassé de leurs eaux stagnantes 196 000 hectares boisés. Une forêt de la couronne, qui s'étend sur un espace de 90 000 hectares, et dont les arbres pourrissaient sur place, peut être exploitée maintenant, grâce aux canaux qui la rattachent aux rivières de flottage; les denrées du pays peuvent être expédiées soit dans le bassin de la Vistule, soit dans celui du Ňeman, par des canaux de navigation dont les abords sont dégagés des eaux stagnantes. Les rivières précisent leur cours, naguère indécis; des chemins se tracent dans la plaine, et les villages ont cessé d'être des buttes insulaires au milieu du marais. C'est là une révolution physique toute superficielle, puisqu'elle est obtenue simplement par des saignées pratiquées dans le sol à quelques mètres de profondeur, mais ses effets transformeront complètement l'aspect d'une contrée dont l'étendue, de plus de 9 millions d'hectares, est égale au sixième de la France. On peut juger des changements rapides accomplis récemment dans la géographie locale par l'amoindrissement du lac Kńaż (Prince) ou Jid (Juif), ainsi nommé, dit-on, d'un prince misanthrope qui s'était réfugié dans ces solitudes à la fin du siècle dernier, se disant Juif pour éviter tout contact avec les chrétiens. A cette époque, le hameau de Kńaż-ozero (Lac du Prince) était au bord du lac; mais les plantes envahissantes des tourbières ont depuis ce temps diminué de moitié la superficie des eaux. Elle était naguère de 73 kilomètres carrés : de combien aura-t-elle été réduite par les travaux de dessèchement qui ont égoutté plus de 100 000 hectares autour du lac?

De tout le bassin du Dńepr, le Pripet est la seule grande rivière dont la vallée n'ait pas encore pris sa forme définitive : les autres hauts affluents et le Dńepr lui-même ont un cours normal, achevé pour ainsi dire. Ce fleuve, celui de la Russie qui a le nom le plus célèbre dans l'histoire, prend sa source, beaucoup plus près du golfe de Finlande que de la mer Noire, dans une région peu accidentée, où naissent aussi des affluents de la Düna, de la Volga, de l'Oka; les lignes de séparation du quadruple versant sont à peine indiquées. Rétréci d'abord entre les bassins des eaux qui descendent vers la mer Baltique et vers la Caspienne, le fleuve ne reçoit que peu d'affluents dans sa partie supérieure jusqu'au delà de Smolensk et de Mogilov; mais en aval de Rogatchov se succèdent rapidement les grands tributaires : à l'ouest coule la Berezina, qui aurait été jadis considéré comme le fleuve principal et dont le nom, si l'on en croit des slavisants, ne serait autre que celui de Borysthènes (?); à l'est vient se

déverser la Soj ; puis le Dnepr s'unit au Pripet, presque son rival par la masse des eaux et la grandeur du bassin, comprenant presque toute la province de Minsk, une moitié de la Volïnie et même une part de Grodno. Ensuite la Teterev, la rivière des « Tétras », apporte son tribut liquide au Dnepr, et plus bas la Desna ou la « Droite », ainsi nommée parce que, vue de Kiyev, elle coule à droite du fleuve principal, se déroule en serpentant dans une plaine d'alluvions où la rivière a laissé partout des traces

N° 85. — LAC JID.

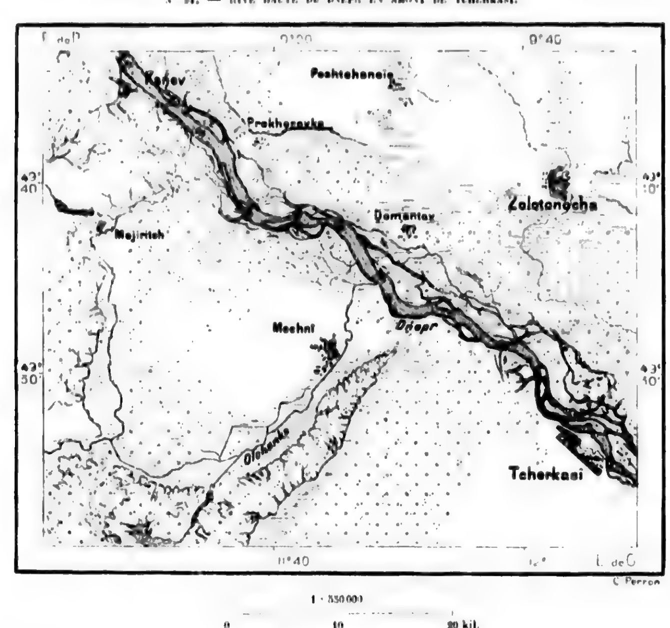


de son passage, par des lacs annulaires et des coulées d'inondation. C'est là que se termine la ramure supérieure du Dnepr et que le fleuve est vraiment formé. C'est le fameux Borysthènes des Grecs, l'Ouzon des Turcs, l'Eski ou « Grand Fleuve » des Tartares, le Luosen et le Lerene des portulans italiens.

Dans quelques parties de son cours supérieur, le Dnepr, rejeté de droite et de gauche par les hautes berges sur lesquelles il heurte ses eaux, a sa rive gauche çà et là plus élevée que sa rive droite ; mais en aval de ses grands affluents, le fleuve, se déplaçant régulièrement vers la droite,

conformément à l'impulsion que lui imprime le mouvement de rotation du globe, ronge surtout sa rive occidentale. Tout en se développant en méandres semi-circulaires qui gagnent tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant la loi de la réciprocité des anses, le Dnepr porte la masse de ses eaux et par conséquent sa force d'érosion du côté de sa rive droite : c'est de ce côté que se trouvent les falaises, hautes en moyenne de 90 à 130 mètres, les unes encore longées à la base par le fil du courant, les autres

N° 94. — RIVE HAUTE DU DNEPR EN AMONT DE TCHERKASI.



abandonnées maintenant par le fleuve qui, après les avoir évidées en forme d'amphithéâtre, n'a laissé que des marécages à leur pied pour revenir un jour et continuer son œuvre de destruction. La rive orientale, en entier composée d'alluvions que le fleuve a délaissées en déplaçant son lit vers l'ouest, est presque partout une campagne basse, dont les seules élévations sont d'anciennes îles, graduellement exhaussées par la végétation. C'est ainsi que le lit où coulait autrefois le Dnepr peut être utilisé maintenant par d'autres rivières dont le confluent s'est reporté vers l'aval à mesure que s'éloignait le fleuve principal. Au nord-est de Kiyev, la

Desna, comparable à un enfant dans l'armure d'un homme, coule dans une vallée qui fut probablement le lit du Dnepr et dont on reconnait encore les berges abandonnées. Maintenant le fleuve, qui coule à 15 kilo-

N° 93. — COURS INFÉRIEUR DE LA DESNA.

1 : 120 000

0 — 8 kil.

mètres plus à l'ouest, passe à la base d'escarpements ravinés d'où les blocs s'écroulent chaque année à l'époque des hautes eaux ou sous le heurt des glaces, lors de la débâcle. La hauteur de la rive droite, telle est la raison qui a décidé la fondation de la plupart des villes du bassin sur la

berge occidentale et qui a fait tracer les routes de communication sur le même côté du fleuve. Les chemins tracés sur la rive gauche sont pendant une grande partie de l'année d'infranchissables fondrières. Sur les affluents du Dnepr, les rives présentent le même contraste, et là également les villes et les bourgs s'élèvent pour la plupart sur la rive droite[1].

La débâcle est rarement dangereuse. Grâce à la direction du fleuve, qui coule du nord au sud, les glaces se détachent d'abord en aval et sont déjà fondues ou emportées vers l'estuaire lorsque les glaces du lit supérieur se brisent à leur tour et commencent leur voyage de descente. C'est ainsi qu'à Kherson le fleuve n'est pris en moyenne que pendant 80 ou 85 jours, tandis qu'à Yekarinosłav la durée du gel est de 89 jours et de 96 jours à Kiyev, là où commence le cours moyen[2]. Cependant il arrive parfois que les glaces s'accumulent en amont de bancs et de sables ou d'îlots, et barrent complètement le fleuve : en 1865, un véritable pont de glace se forma ainsi devant Krementchoug, assez épais pour porter des convois[3].

Par la forme de sa ramure fluviale, aussi bien que par la nature du sol, le Dnepr est, parmi les cours d'eau d'Europe, un de ceux qui doivent présenter le plus d'écarts dans leur masse liquide. Presque tous les grands affluents se réunissent au Dnepr dans la partie moyenne de son cours et à peu de distance les uns des autres, de sorte que leurs diverses crues, à l'exception de celle du Pripet, qui s'attarde dans les marais de ses bords, s'unissent en un même flot, et font à la fois déborder le fleuve. Plus au sud, les eaux qui ruissellent à la surface du sol difficilement perméable des steppes contribuent aussi à grossir soudainement le Dnepr. Ce fleuve est encore tel que la nature l'a fait : il n'a ni digues ni chemins de halage ; mais jusqu'à un certain point les riverains peuvent se féliciter qu'il ne soit pas encore endigué comme le Po, la Loire, le Rhône, le Mississippi, par des levées dites « insubmersibles », que les vagues extraordinaires de crue viennent démolir pour inonder les campagnes conquises sur l'ancien lit fluvial. La largeur moyenne du Dnepr est de 600 à 850 mètres, mais lors des crues il s'étend en maints endroits sur plus de 10 kilomètres de largeur : c'est alors une mer en mouvement : toutes les îles, tous les bancs de sable autour desquels le fleuve se divisait en courants partiels, disparaissent sous l'eau jaunâtre ; bras morts, bras vifs, mares délaissées d'ordinaire dans les campagnes, sont réunies en

[1] Maximov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1876, n° 1.
[2] Stuckenberg, *Hydrographie Russlands*.
[3] Schmidt, *Gouvernement de Kherson*, Matériaux pour l'étude géographique et statistique de la Russie (en russe).

une même nappe, et les eaux qui ne trouvent pas de place dans la vallée maîtresse vont refluer à droite et à gauche dans les vallées des affluents, qui ont aussi leurs marais, leurs bancs d'alluvions, leur lacis de rivières vives et dormantes. Il est à désirer que les Oukraïniens, instruits par les désastres qui ont lieu si fréquemment sur les bords des fleuves en tant de contrées, apprennent à utiliser les terres alluviales de la vallée du Dńepr sans mettre les villes riveraines plus en danger qu'elles ne le sont déjà : le débit extrême du fleuve, sa vitesse, les dimensions respectives de son lit de crue normale et de son lit d'inondation, tout doit être calculé d'avance pour éviter les catastrophes. Le péril est d'autant plus grand que par suite du déboisement le régime du fleuve est devenu beaucoup plus irrégulier qu'il n'était autrefois ; les « maigres » sont de plus longue durée et les inondations plus hautes et plus soudaines.

D'ailleurs, les campagnes basses qu'inonde périodiquement le fleuve sont d'une extrême fertilité, et ce sont elles qui l'ont fait célébrer par Hérodote comme la rivière « la plus utile aux hommes après le Nil ». La fécondité de ces fonds inondés provient en grande partie des molécules de « terres noires » que le Dńepr a portées des régions supérieures. En roulant dans son limon ces terres fertiles prises sur ses rives septentrionales, le Dńepr apporte aussi au milieu de la région des steppes la végétation du nord : le bouleau, cher aux Russes, croît en forêts et en petits bois sur les rives du Dńepr et dans ses îles d'alluvions, jusque dans le voisinage du liman. Mais, sur de vastes étendues, tous ces fonds ou *plavnî*, qui pourraient nourrir des populations entières, ne servent qu'à la production d'un foin grossier et de roseaux, que les riverains vont couper en hiver, lorsque la glace leur permet de parcourir les marécages, et qu'ils utilisent pour leurs toitures et leurs enclos : un hectare de roseaux en bon rapport donne actuellement autant de profit aux paysans qu'un hectare des meilleures terres de culture. Les espèces de tissus feutrés que forment les racines entremêlées des roseaux sur les bas-fonds du Dńepr forment à la fin une sorte de tapis que l'eau lave par-dessous en érodant les sables ; parfois les îlots des roselières se trouvent ainsi complètement détachées du sol inférieur et descendent au gré du courant pour s'arrêter sur quelque banc de sable éloigné : en 1845, une de ces forêts de roseaux, située à 7 kilomètres en aval de Kherson, se déplaça ainsi de 2 kilomètres[1].

Il semble que le Dńepr, le troisième fleuve de l'Europe par la masse de ses eaux, l'artère vitale d'un pays peuplé de douze millions d'hommes,

[1] *Odesskiy V'estnik*, n° 73, 1852 ; — Schmidt, ouvrage cité.

devrait être l'un des plus importants de l'Europe pour la navigation. Il traverse successivement plusieurs zones de climat, de culture, de civilisation; de la région des forêts, il passe dans celle des terres noires, puis dans celle des steppes nues, unissant ainsi des populations de mœurs différentes, ayant besoin des denrées les unes des autres. Depuis les temps de la colonisation grecque, le Borysthènes fut en effet l'un des grands chemins de commerce, sauf pendant les guerres d'extermination, qui arrêtaient tout mouvement d'échange; mais l'importance de cette voie naturelle de trafic a été singulièrement diminuée par l'existence des rapides qui interrompent en plusieurs endroits le cours du fleuve. En amont de Krementchoug et du confluent de la grande rivière Psol, le Dnepr descend déjà de plus de 20 mètres sur une distance de 17 kilomètres, et maint passage de ce plan incliné est très dangereux à franchir. Mais c'est en aval de Yekaterinoslav, au détour que doit faire le Dnepr pour traverser le plateau de granit, que se trouvent les célèbres « seuils » ou *porogi*, dont parlent les chroniques byzantines et russes et les chants des Cosaques. Les roches de granit qui forment barrage se continuent pour la plupart de rive à rive, et l'eau qui passe en nappes sur ces arêtes n'a guère en moyenne, pendant l'été, plus d'un mètre et demi d'épaisseur. L'inclinaison totale du fleuve, sur une longueur d'environ 75 kilomètres, est de 47 mètres, mais nulle part il n'y a

N° 96 — RAPIDES DU DNEPR.

Kourgans — C. Perron

1 : 410 000

0 — 10 kil.

de véritable chute ; la pente la plus forte est seulement d'un peu plus de 6 centimètres par mètre. Çà et là se montrent des cascades latérales; la masse du courant, qui descend en longues vagues, où se voient à peine quelques stries d'écume, se partage aussi en rapides secondaires qui suivent l'un ou l'autre bord. Constantin Porphyrogénète parle de sept porogs seulement, Beauplan en décrit treize dans sa *Description de l'Ukranie*, et maintenant les pilotes ont l'habitude d'en compter neuf seulement[1]; mais ces neuf, ainsi que les moindres rapides appelés *zabor'*, se décomposent en centaines et en milliers de sauts. L'aspect du fleuve, à la traversée des roches granitiques, change constamment : aux plans inclinés d'où l'eau descend en fuyant succèdent les vastes bassins, semblables à des lacs, où l'onde calmée tournoie avec lenteur; la sonde y trouve jusqu'à 30 mètres. La largeur varie aussi : divisé par d'innombrables écueils, le fleuve a 1730 mètres près des rapides les plus dangereux, tandis qu'à la « Gorge du Loup » (Vi'tchye Gorło), vers la fin des rapides, les rives se rapprochent à moins de 160 mètres.

Les embarcations franchissent les rapides seulement pendant les huit semaines que dure en moyenne la crue du printemps; même on a vu des années se passer sans que la navigation ait été possible un seul jour : quant aux chalands d'un fort tirant d'eau, ils doivent tous s'arrêter à Yekaterinosłav en amont, à Alexandrovsk en aval. Les petits villages des bords, et surtout le bourg de Łotzmanskaya Kamenka ou « Perré des Pilotes », sont peuplés de bateliers qui guident les embarcations et les radeaux dans les détours du chenal; mais quels que soient leur coup d'œil et leur sang-froid, un grand nombre de bateaux se perdent dans le dangereux passage. Des centaines de chalands qui descendent, aucun ne remontera le fleuve : tous sont dépecés à l'arrivée, soit à Kherson, soit dans toute autre ville du cours inférieur, et vendus comme bois de construction : c'est sous cette forme que les régions du bassin supérieur expédient leurs troncs d'arbres aux riverains du bas Dńepr; les écrivains byzantins nous apprennent que les Krivitchi pratiquaient ce commerce du bois dès les origines de l'histoire russe[2]. Depuis plus de cent années on s'occupe d'améliorer les passes du Dńepr au moyen de canaux et d'écluses latérales, mais tous ces travaux ont été jusqu'à maintenant à peu près inutiles, et les bateaux à vapeur, qui remontent de Yekaterinosłav à Pinsk sur le Pripet, à Orcha sur le haut Dńepr, à Bŕansk sur la Desna, ne peu-

[1] Tchoujbinskiy, *Visite à la Russie du Sud*, I, *le Dn'epr* (en russe).
[2] Karamzin, *Histoire de l'État russe*, I.

vent encore franchir les seuils qui les séparent du bas Dńepr et de la mer Noire. Les autres fleuves de la Russie méridionale, Boug et Dńestr, de même que leurs affluents, ont aussi leurs rapides au passage de la zone granitique; un des petits affluents du Boug par la Sińoukha a même une chute verticale de plus de 10 mètres. On a pu dire avec quelque raison que les cours d'eau de la région des steppes empêchent beaucoup plus les communications qu'elles ne les favorisent. Leurs rapides arrêtent la navigation de l'intérieur vers la mer, tandis que leur large cours, les berges de leurs vallées, les bornes de leurs rivages empêchent le passage de l'est à l'ouest ou de l'ouest à l'est, parallèlement à la mer Noire[1]. Tous les peuples nomades de l'Asie, dont les steppes étaient le chemin naturel dans la direction de l'Europe, se trouvaient arrêtés à la traversée des fleuves, et c'est près de leurs bords qu'avaient lieu les sanglants conflits qui transformèrent tout le pays en un vaste désert, le « Champ Sauvage ».

Au-dessous des rapides, le Dńepr, continuant de ronger la base des rochers de sa rive droite, se reploie vers l'ouest en laissant à gauche un ancien lac, le Velikiy Łoug, la « Grande Prairie » des Zaporogues, où se ramifient les eaux pendant les inondations et qui est maintenant un marécage s'étendant à perte de vue. C'est là et sur d'autres points du Dńepr maritime que des savants, interprétant un passage d'Hérodote, ont voulu chercher le Gerrhus, un ancien bras du fleuve qui se serait jeté dans la mer d'Azov[2]; mais nulle trace de lit ne se retrouve dans la région des steppes, qui s'élèvent en moyenne de 100 à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le fleuve n'a point de delta, mais seulement des bras errants qui se déplacent dans le lit suivant l'abondance des eaux de crue et qui se déversent dans un liman ou golfe d'eau saumâtre faisant déjà partie du Pont-Euxin, quoiqu'une barre de sable le sépare à demi de la haute mer : on y entretient à grand'peine par le dragage un chenal de navigation pour les bâtiments de 6 mètres de calaison. En été, l'eau du liman, alimentée surtout par la mer, devient trop saline pour que les habitants riverains puissent l'utiliser; il en est de même pendant les tempêtes; mais d'ordinaire, et surtout au printemps, l'eau du golfe est employée pour tous les usages domestiques et les bestiaux la boivent sans que leur santé paraisse en souffrir. D'ailleurs le Dńepr n'est pas le seul courant d'eau douce qui se déverse dans le liman. Celui-ci reçoit aussi le Boug, le Boh des Petits-Russiens, dont le nom, qui signifie « Dieu », est dû sans doute à des super-

[1] Schmidt, *Gouvernement de Kherson*, ouvrage cité.
[2] Rennell, *Geography of Herodotus*.

stitions oubliées : c'est l'Hypanis des Grecs. L'île de Berezan, qui garde l'entrée commune du liman où débouchent le Dnepr et le Boug, eut jadis une grande importance. Arrivés dans le liman, les traitants russes qui venaient de descendre le fleuve n'osaient se risquer aussitôt en pleine mer sur leurs barques légères, fatiguées par le voyage; ils s'arrêtaient dans l'îlot pour y réparer leurs embarcations et les gréer en vue de la navigation marine.

Le Dnestr, le Tyras des Grecs et le Tourla des Turcs, peut être considéré d'une manière générale dans son cours moyen comme la limite ethnologique naturelle entre les Russes et les Roumains. Ce fleuve ressemble à bien des égards à son puissant voisin le Dnepr. Il prend naissance comme lui dans la région des forêts pour traverser les « terres noires », puis les steppes nues, et se déverser dans un liman du Pont-Euxin; il se déplace aussi en rongeant sa rive droite et passe également sur des seuils de granit; mais son lit est en moyenne beaucoup plus profondément creusé : il est presque partout fort étroit et recouvert d'une grande épaisseur d'eau, comme celui du Prout, rivière parallèle au Dnestr et qui en est comme une reproduction un peu diminuée[1]. Ses écarts de portée entre les maigres et les crues sont encore plus forts que ceux du Dnepr : quelques-unes de ses crues, notamment celles de 1829, de 1842, de 1845, ont été si fortes que les riverains ignorants accusaient les Autrichiens de Galicie d'avoir rejeté les eaux d'un autre fleuve dans celui qui débordait sur leurs campagnes[2]. Le Dnestr développe quelques parties de sa vallée avec une singulière majesté de lignes, et ses affluents le rejoignent en donnant à sa ramure l'aspect de celle d'un chêne; mais dans l'ensemble le Dnestr est l'un des cours d'eau les plus tortueux de la Terre : de la bouche du Yagarlïk à la mer, la distance en ligne droite est seulement de 147 kilomètres; avec les détours, le développement du fleuve dans cette partie de son cours atteint 390 kilomètres. La longueur totale du Dnestr est de 1500 kilomètres, presque autant que le puissant Dnepr. En outre, le lit fluvial s'allonge incessamment aux dépens du liman salin dans lequel entrent ses eaux. L'ancien bras, qui s'unissait au liman à l'extrémité septentrionale de ce golfe s'est oblitéré depuis longtemps et c'est par un bras latéral, allant rejoindre le golfe sur sa rive orientale, que se déverse maintenant l'eau du fleuve, menaçant de séparer peu à peu du liman la baie du nord, appelée en tartare Kara Gol ou Lac Noir. Les alluvions sableuses

[1] Kohl, *Reisen in Süd-Russland*.
[2] Schmidt, ouvrage cité.

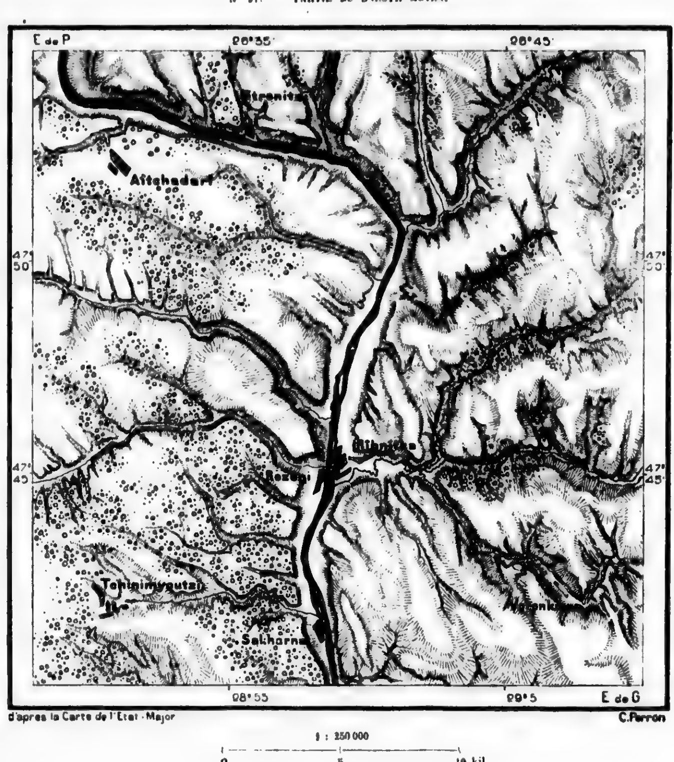


LE DNESTR. — VUE PRISE PRÈS DE MOGILOV

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

qu'apporte le fleuve ne peuvent être entraînées vers la mer, car la barre qui sépare le Dńestr de la mer Noire est très rapprochée de la surface : à peine de petites barques peuvent-elles franchir le seuil; toutes les

N° 97. — PARTIE DU DNESTR MOYEN.



d'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 250 000

0 — 5 — 10 kil.

marchandises venues de l'intérieur doivent être transportées par terre à Odessa.

Parmi les poissons du Dńestr, du Dńepr, du Danube, il s'en trouve beaucoup qui ont un caractère tout spécial et constituant une faune distincte. Pour en expliquer l'origine, M. Kessler a imaginé que la chaîne du Balkan rejoignait autrefois les montagnes de la Crimée et limitait ainsi un grand bassin d'eau douce où se déversaient les fleuves de la Russie méridionale. De ces poissons de la faune borysthénique, deux seulement se retrouvent ailleurs,

l'apron ou *aspro vulgaris* dans le Rhône et l'*acerina rossica* dans le Don [1].

Le Dńestr, le Boug, le Dńepr sont les seuls cours d'eau navigables de la Russie méridionale entre le Danube et le Don ; seulement quelquefois, vers la fin d'avril et pendant le mois de mai, les bas affluents de ces fleuves roulent assez d'eau pour faire flotter des troncs d'arbres et pour porter des radeaux et même des barques. Il n'en était point ainsi il y a vingt-trois siècles, s'il est vrai qu'au temps d'Hérodote la terre, quoique « extraordinairement dénuée de bois [2] », fût bien arrosée et que de grandes rivières la parcourussent, « à peine moins nombreuses que les canaux en Égypte [3] ». De nos jours, les steppes méridionales sont desséchées, et même en comptant les limans du littoral, que n'alimentent plus les eaux courantes, on ne trouve plus qu'un petit nombre de lits fluviaux. Hérodote, qui visita le pays, n'a pu se tromper complètement sur la géographie de la contrée, et d'ailleurs ces anciennes rivières dont parle l'historien grec, n'en voit-on pas encore les traces ? Entre le Danube et le Dńestr, entre le Dńestr et le Boug, les vallées fluviales se succèdent, toutes parallèles les unes aux autres ; mais ces vallées fluviales n'aboutissent plus à la mer ; elles sont desséchées entièrement ou en partie et les ravins latéraux qui s'inclinent vers ces vallées n'ont d'eau que pendant les pluies.

La tradition locale raconte partout l'appauvrissement de la contrée en eaux courantes. Des lacs se sont évaporés jusqu'à la dernière goutte et les efflorescences salines couvrent des espaces de plus en plus considérables. En beaucoup d'endroits, les habitants disent que leurs puits ont graduellement tari ou que l'eau en est devenue saumâtre : ils ont dû abandonner des jardins et des vergers qu'ils pouvaient jadis arroser d'eau pure en abondance et qui leur fournissaient de belles récoltes. La rivière Tiligoul, dont les eaux vont se perdre aujourd'hui dans le liman du même nom, sans pouvoir atteindre la mer, mettait autrefois en mouvement les roues de quinze moulins, grands et petits, en amont de la ville d'Anańyev, et en 1865 il n'en existait plus qu'un seul, inactif pendant une partie de l'année. La rivière a cessé d'avoir un cours régulier et n'est plus qu'une coulée incertaine. Encore en 1823, le Tiligoul est représenté sur une carte militaire comme s'unissant à la mer par une large embouchure, et c'est là que passe maintenant, sur un isthme élevé, la route postale de Nikolayev à Odessa. Comment s'expliquer cette salinité croissante du sol

[1] Kessler, *Russische Revue*, n° 4, 1875; *Vergleichende Untersuchungen über die Fische des Schwarzen und des Kaspischen Meeres....*

[2] Livre IV, 61.

[3] Livre IV, 47.

des steppes? Le déboisement des plateaux, ajoutant de vastes surfaces nues à celles des steppes basses, n'est-il pas, sinon la seule, du moins la principale cause de l'assèchement des campagnes? En perdant les arbres qui l'abritaient, la terre s'est trouvée exposée à une évaporation rapide de ses eaux de pluie et de neige, les sources nourricières des fleuves se sont desséchées et les eaux courantes ont disparu. Le labourage, qui détruit toute végétation pendant une partie de l'année, accroît encore l'activité de l'évaporation en exposant le terrain nu aux rayons du soleil et aux vents

N° 98. — PADÎ DES STEPPES.

d'après la Carte de l'Etat Major — C. Perron

Puits — Tertres — Métairies — Bergeries

1 : 300 000

0 — 10 kil.

desséchants. Ainsi que le dit un proverbe local : « Quand l'homme vient, l'eau s'en va[1]. » Les pluies apportent en moyenne près de 35 à 40 centimètres d'eau dans la contrée[2]; mais cette eau ne fournissant point d'excédant qui s'égoutte dans la mer, il en résulte que l'évaporation et la maigre végétation du sol doivent la faire disparaître en entier. D'ailleurs, ce phénomène d'appauvrissement de la terre en humidité s'observe sur une zone beaucoup plus étendue que les steppes de la Russie méridionale, ainsi que le prouvent les anciens lits de rivières de la Dobroudja et de la basse

[1] Schmidt, *Gouvernement de Kherson*, ouvrage cité.

[2] Pluie moyenne à Odessa. 0m,365
» » à Nikołayev. 0m,406

Roumanie[1], où ne se voient plus maintenant que des mares et de petits lacs. On ne saurait guère douter non plus que l'Asie antérieure ne soit devenue plus aride.

Les sources manquent complètement à la surface des steppes voisines de la mer; elles ne sont remplacées çà et là que par des mares, où l'eau séjourne pendant les mois pluvieux et où croissent des joncs et des herbes marécageuses. En d'autres endroits bas, connus sous le nom de *padî*, il ne séjourne point d'eau, mais l'humidité est suffisante pour entretenir continuellement une végétation d'herbes touffues, et quand la chaleur de l'été a brûlé tout le gazon des plaines, ces bas fonds, non encore desséchés, rafraîchissent le regard par la verdure de leurs prairies : des puits, creusés à 15 ou 20 mètres de profondeur aux endroits les plus bas de ces padî, et signalés de loin par une potence oblique, fournissent une eau amère, que ne boivent pas les hommes, mais qui abreuve les animaux. Plus près de la mer, on voit aussi de nombreuses dépressions du sol où l'eau des profondeurs forme des efflorescences de sel : des cristaux, mélangés d'impuretés, couvrent ces anciennes mares et lui donnent une nuance grisâtre[2].

N° 99. — VILLAGE ENTOURANT UNE MARE.

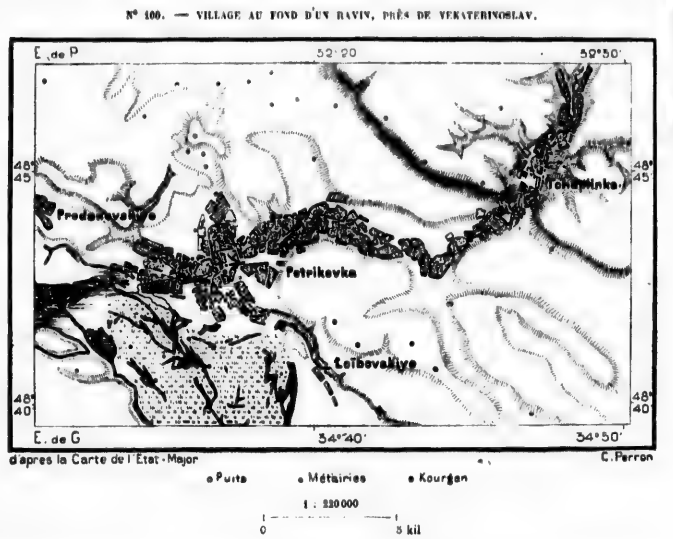


Ainsi privés d'eau pour eux et leur bétail, les habitants ne peuvent guère s'établir sur le plateau des steppes : il leur faut bâtir leurs villages au bord des étangs, trop souvent mis à sec dans les vallées où suinte encore un peu d'humidité et où l'eau de pluie s'amasse en mares temporaires. Telle est la raison qui donne aux villages cette forme bizarre d'une rue de plusieurs kilomètres de longueur, dont le nom change de distance en distance : le voyageur qui parcourt le plateau ne voit ces villages qu'en arrivant au bord des berges nues; tout à coup il aperçoit, de 25 à 50 mètres au-dessous, des maisons, des arbres et des cultures remplissant une sorte de fosse tortueuse, qui se développent en méandres comme un fleuve. Lors des pluies torrentielles, les rivières reprennent leur cours pour un temps et menacent d'emporter les villages bâtis dans les ravins. Alors le plateau lui-même est rapidement

[1] Kanitz, *Donau-Bulgarien und der Balkan.*
[2] Schmidt, ouvrage cité.

érodé, surtout là où il est composé de terres sans consistance. Les ravins, *balki* ou *ovragi*, s'élargissent et se frangent à droite et à gauche de ravins secondaires, dont les débris, emportés par les ruisseaux soudains, vont se déposer au loin sur les bords des fleuves ou sur les plages des limans. La terre est ainsi pelée sur une épaisseur de 10 ou de 20 mètres; des millions de mètres cubes sont emportés chaque année sans qu'on fasse le moindre effort pour arrêter l'œuvre de destruction. On a vu des averses d'une heure détruire complètement des routes sur un espace de plu-

N° 100. — VILLAGE AU FOND D'UN RAVIN, PRÈS DE YEKATERINOSLAV.



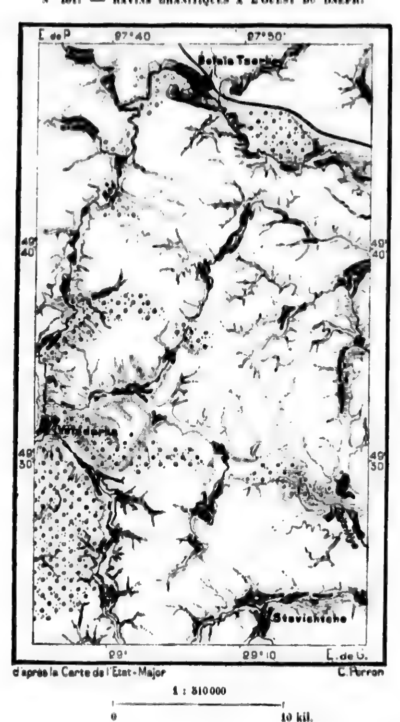
sieurs centaines de mètres[1]. A l'ouest du Dnepr, dans la région granitique, le long travail d'érosion accompli par les eaux a eu également pour résultat la formation de ravins dans lesquels se sont édifiés les villages; mais ces ravins sont plus brusques, plus étroits, moins profondément creusés.

De tous les limans qui reçoivent les eaux de l'intérieur, et qui sont eux-mêmes d'anciens ravins creusés par les eaux courantes, ainsi qu'on peut le reconnaître à leur forme allongée et tortueuse, deux seulement, entre le Dnestr et le Danube, ont gardé leurs communications permanentes avec la mer : ce sont le liman de Berežan, à peu de distance à l'ouest

[1] J. G. Kohl, *Beiträge zur Kenntniss des Inneren Russlands.*

d'Otchakov, et le liman du Dnestr. Depuis le commencement du siècle, les graus ou *girla*[1] de plusieurs autres golfes se sont fermés. Le lac de Tiligoul, qui s'était déjà séparé de la mer au dix-septième siècle[2], était devenu golfe de nouveau; encore en 1823 il était réuni à la mer par une large embouchure sur laquelle on avait dû construire un pont pour la route de poste : de même, les deux limans d'Adjalin avaient leurs graus, par lesquels l'eau marine entrait et sortait alternativement, suivant la direction des courants atmosphériques. Enfin, quoique le liman de Hadji-Bey, l'ancien port des Lithuaniens, resté encore ouvert à la fin du dix-huitième siècle, fût complètement séparé de la rade d'Odessa en 1823, du moins deux petits étangs situés sur le *peresîp* ou cordon littoral communiquaient encore librement avec les eaux marines. Au sud-ouest, la plage de 50 kilomètres de longueur qui limite les lacs salins Bournas, Alibey, Chaganî, Koundouk, n'est rompu que sur un seul point, changeant suivant l'abondance des pluies et la violence des tempêtes.

N° 101. — RAVINS GRANITIQUES A L'OUEST DU DNEPR.

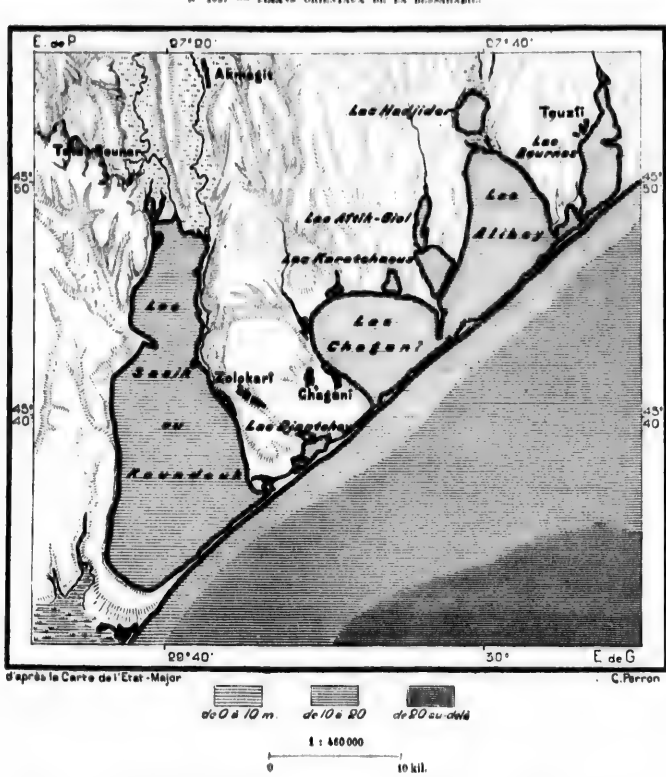


Les travaux de l'homme ont contribué à la consolidation d'une partie de ces levées naturelles et à la fermeture des graus en construisant des perrés pour la protection de la chaussée de Nikolayev à Odessa contre les assauts de la mer; mais la pression des eaux intérieures n'a rétabli nulle part les anciens chenaux de communication. Quelques savants ont pensé que la formation des seuils provient d'un soulèvement général de la côte; toutefois, en l'absence de mesures précises

[1] Même mot que *gorlo* ou « gorge » des Grands-Russiens. L'*o* des Veliko-Russes devient un *i* dans la langue des Malo-Russes.
[2] Beauplan, *Description de l'Ukranie*.

sur les points fixes du littoral, il est inutile de discuter cette hypothèse, car les eaux douces n'ayant plus la force de s'ouvrir un chemin vers la mer, les vagues ont pu édifier à loisir un cordon littoral, que les vents ont exhaussé plus tard à 3 et 4 mètres par des apports de sable. Çà et là s'élèvent quelques dunes ou *koutchougourt*, que les brises marines dé-

N° 102. — LIMANS ORIENTAUX DE LA BESSARABIE.



placent et poussent quelquefois sur les terres cultivées, quand on n'a pas eu le soin d'en protéger la végétation et que les bestiaux ont pu y vaguer librement.

Après les sécheresses, les bassins fermés des limans ont leur surface plus basse que le niveau du Pont-Euxin : ce sont des « mers mortes » en miniature. Au printemps, leur niveau se relève et leur salinité diminue,

grâce à l'afflux des eaux douces ; mais à maints égards, ces golfes ressemblent encore à la mer dont ils ont été récemment séparés. La nuit, leurs eaux brillent sur les plages d'un éclat phosphorescent ; des salsolées rouges et d'autres plantes salines croissent sur les fonds environnants, et l'on recueille du sel sur les bords émergés. Le Koundouk, sur la côte bessarabienne, entre les bouches du Danube et du Dńestr, fournit chaque année une quantité de sel considérable : en 1826, année très favorable, on retira des trois principaux limans de la Bessarabie 96 000 tonnes de sel[1]. Mais à l'ouest, d'autres limans, le Katłaboukh, le Yałpoukh, le Kagouł, qui furent également des golfes de la mer, ont cessé d'être salins : l'eau en est devenue complètement douce : c'est que, séparés de la mer depuis des milliers d'années par les alluvions envahissantes du Danube, ils ont pu se débarrasser peu à peu de toutes leurs particules salines : ils n'en sont pas moins des fragments de la mer, enchâssés, pour ainsi dire, dans les terres du continent comme des insectes dans la résine d'ambre. Limans salins et limans d'eau douce appartiennent à la même formation dans l'histoire géologique moderne. Les uns et les autres étaient également enfermés par le double « val de Trajan », élevé par les Romains au nord du delta du Danube.

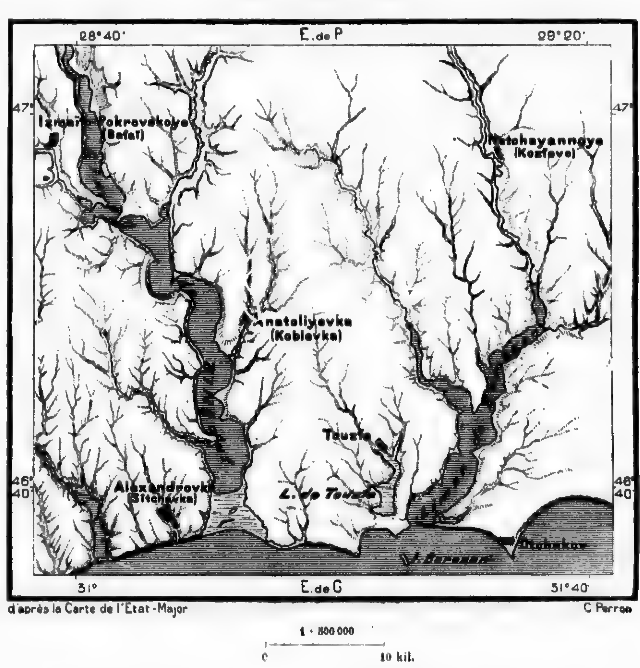
Quelques-uns des bassins d'eau salée seraient assez profonds pour que des vaisseaux de ligne pussent y flotter, et leur nom même, qui signifie « port » en langue tartare, semble témoigner qu'à une époque peu éloignée de nous ils servaient de refuge aux navires. A la fin du dix-huitième siècle, le liman de Tiligouł avait en certains parages de 18 à 19 mètres de profondeur. Mais il est inévitable que ces étangs séparés de la mer, recevant sans cesse les molécules terreuses que leur apporte le vent et les alluvions des ruisseaux affluents, finissent par se combler. Entre les limans de Tiligouł et de Berezan, on remarque déjà l'un de ces anciens golfes dont l'eau a complètement disparu : ce n'est plus qu'une saline : d'où son nom tartare de Touzła. Les poissons ne peuvent vivre dans les limans, à cause des variations fréquentes dans la teneur et dans la température des eaux ; mais on y trouve des annélides et quelques crustacés, même des espèces particulières, décrites par Nordmann et Milne-Edwards. Les bords de ces marigots sont très malsains en automne et parfois les habitants de tout un village sont tombés malades sous l'influence du vent qui leur apporte des miasmes ; mais ailleurs les boues des limans, rougies par d'innombrables algues qui répandent une douce odeur de violettes,

[1] J. G. Kohl, *Reisen in Süd-Russland.*

sont très recommandées pour le traitement de quelques maladies; les patients viennent s'y plonger aux heures où ces vases sont chauffées par le soleil d'été. Pour les élever à la plus haute température possible, on les met à l'abri du vent par des parois en verre que traversent les rayons : dans ces cages, la boue atteint parfois 35 et même 38 degrés centigrades[1].

Les côtes de la Russie méridionale sont de celles qui étonnent le plus

N° 103. — LIMAN DE TILIGOUL.



par la régularité de leur tracé. La steppe se termine sur la mer Noire par une berge abrupte bordée d'une plage étroite, et ces escarpements sont réunis les uns aux autres, à l'issue des limans, par des flèches droites ou légèrement infléchies dont la forme indique exactement la force des vagues de houle et la direction des courants riverains. Au sud du liman du Dnepr surtout, les plages se développent en lignes d'une singulière élégance. De la pointe de Kinbourn à l'île Longue, l'estran, se prolongeant du nord-ouest

[1] Schmidt, ouvrage cité.

au sud-est, termine la terre ferme de la péninsule par une courbe concave, tandis qu'en face, de l'autre côté d'un golfe sans profondeur, s'avance en forme de hameçon la plage extérieure de la Tendra, se redressant au-dessus des flots sur une longueur de 130 kilomètres, du golfe de Perekop à celui d'Odessa. En regardant sur la carte le tracé de ces rives de sable élevées peu à peu par le choc des vagues, on voit pour ainsi dire le courant qui suit le cordon littoral de l'est à l'ouest, puis qui se recourbe au nord et se reploie en un remous latéral pour reprendre ensuite sa direction vers l'ouest et le sud-ouest, jusqu'aux bouches du Danube et au Bosphore. Cette flèche de la Tendra qui forme au continent comme un double rivage était par excellence la « Carrière d'Achille » : là, comme sur toutes les levées de même formation, les marins grecs aimaient à se figurer le héros pressant les coursiers d'un char, mouillé de l'écume des flots. Par les rives de son golfe, le Borysthènes appartenait déjà au monde hellénique, plus de dix siècles avant que la région des sources sortît des ténèbres de l'inconnu. Aux temps épiques des guerres incessantes entre les Cosaques et les Turcs, ces plages virent bien des combats. Là, près de l'île Tendra, s'arrêtaient les Zaporogues, au retour de leurs expéditions maritimes; là était le premier sol russe que touchaient les captifs délivrés[1]; mais près de là attendaient aussi les galères musulmanes : on se livrait bataille dans les eaux basses, le flot se mêlait de sang et l'écume traçait de lignes rouges sur le sable.

HAUT DŇEPR, BASSIN DU PRIPEŤ

RUSSIE BLANCHE, POLESYE, VOLÎNIE

Presque toute la contrée où se réunissent les premiers affluents du Dňepr est habitée maintenant par des Blancs Russiens, les descendants des anciens Krivitchi de Smolensk et des Dregovitchi ou « Gens des marais tremblants ». Ils occupent presque tout l'espace compris entre le Soj à l'est et le Pripeť au sud-ouest, et peuplent en outre la région des faîtes de partage au nord et à l'ouest, avec les vallées supérieures du Ňeman et de la Dūna. Leur territoire est d'environ 275 000 kilomètres carrés, superficie plus considérable que la moitié de la France; mais cet espace n'est encore que faiblement habité : les Blancs Russiens sont au nombre d'à peu près 3 600 000.

[1] Antonovitch et Dragomanov, *Chansons historiques du peuple petit-russien*, I.

Le surnom de « Blancs », qui d'ailleurs était appliqué également aux Russes de Moscou, dans le sens de « Libres » à l'époque où ils furent délivrés du joug des Mongols, n'appartient spécialement aux Russes du haut Dńepr que depuis la fin du quatorzième siècle. Cette désignation, que les Polonais employaient pour toutes leurs possessions lithuaniennes arrachées aux Moscovites, fut ensuite comprise dans un sens beaucoup plus restreint : Catherine II donna le nom de Russie Blanche aux provinces actuelles de Vitebsk et de Mogiłov, que lui valut le premier partage de la Pologne, tandis que Nicolas effaça le nom de provinces « blanches-russiennes » et en défendit l'usage[1]. Dépourvue maintenant de signification politique, cette appellation n'a de valeur qu'au point de vue ethnologique. Les Blancs Russiens, distincts par la langue des Polonais, des Petits Russiens et des Grands Russiens, ont cependant des analogies frappantes par les mœurs et la langue avec les uns et les autres, et c'est peut-être chez eux que l'on trouvera les traits qui permettront d'établir définitivement les degrés de parenté entre les diverses races de la Slavie orientale[2]. Quant au nom de « Blancs » qui les distingue depuis cinq cents ans, on ne sait pas si cette appellation est due à ce que la nation, gouvernée alors par les princes de la dynastie lithuanienne, était libre de la domination des Mongols, ou bien s'il faut y voir une allusion à la couleur de leur costume. C'est l'hypothèse généralement adoptée, car ceux que l'on appelle les « Russes Noirs », les habitants de la région située entre le haut Pripet et le Ńeman, qui forment la transition ethnologique des Petits Russiens aux Russiens Blancs, se distinguent précisément de ceux-ci par les couleurs sombres de leurs vêtements.

Il semblerait au premier abord que la partie centrale de la contrée habitée aujourd'hui par les Blancs Russiens aurait dû avoir une importance capitale dans l'histoire du continent. En effet, c'est là, entre les hauts affluents du Ńeman et ceux du Dńepr, que passe le chemin le plus court entre la mer Noire et la mer Baltique : on s'attendrait à voir une grande voie de commerce croiser en cet endroit les routes de migration des peuples marchant d'orient en occident ou refluant en sens inverse. Mais cette région si privilégiée par sa position géographique était défendue jadis par ses marais, ses lacs, ses forêts à demi noyées : c'est dans ce pays que la boue était le « cinquième élément ». Probablement elle se trouvait entièrement inhabitée ; les grandes voies historiques passaient à droite et à gauche de ces terres inondées, d'un côté par le Łovať et le Volkhov, de

[1] *Les villes de l'empire russe;* III, *Mogil'ov.* Édition du ministère de l'intérieur.
[2] Dragomanov, *Notes manuscrites.*

l'autre par le Boug et le Bug ou par le Dnestr et la Vistule. La frontière ethnologique est en maints endroits indiquée par les marais : là où ceux-ci commencent, s'arrêtent Grands Russiens, Lithuaniens, pour laisser la place aux amphibies Belo-Russes : cependant les Malo-Russes ont pénétré au loin dans les marécages du côté du sud. Lorsque les Russiens Blancs s'établirent dans les solitudes marécageuses du Pripet et de la Berezina, ils n'eurent d'autres ennemis à combattre que la nature, mais cette lutte fut pénible et l'on sait qu'elle dure encore.

Les tertres funéraires et les campements ou *gorodichtcha* sont extrêmement nombreux dans la Russie Blanche, le long du Dnepr et sur les voies naturelles de passage qui mènent vers la Baltique. Dans le seul district de Bobrouisk, du gouvernement de Minsk, on a compté 3931 tombelles; il y en a 15 000 dans la province et plus de 200 campements fortifiés[1]. Divers objets témoignent de l'ancienneté de ces tombeaux et l'on a même prétendu, à tort, paraît-il, avoir fait la découverte d'un monument rappelant le passage des Phéniciens. Au sud-ouest de Smolensk, dans la direction de Mogilov, s'élevait une butte que les paysans ont partiellement démolie pour en retirer la pierre. Ce monticule, entièrement composé de blocs erratiques empilés, se terminait par une pierre plus grosse que les autres où des savants trop zélés ont vu une inscription phénicienne en l'honneur de Baal[2]. Quant aux indigènes, ils ne remontent pas si avant dans le passé : d'après eux, les gorodichtcha étaient encore habités au dix-septième siècle; ils n'auraient été abandonnés que pendant les guerres terribles, entre Polonais et Moscovites, qui désolèrent alors la contrée.

Quelle que soit l'époque à laquelle s'élevèrent les buttes de la Russie Blanche, la plus grande partie de la contrée était trop peu accessible pour avoir été habitée jadis. On croit que la colonisation slave remonta peu à peu le Dnepr et ses affluents, et les noms géographiques confirment cette hypothèse. On suit du sud au nord les traces des colons par les appellations des rivières qu'ils eurent à traverser, par celles des villages qu'ils fondèrent. Ils donnèrent à la Desna le nom de « Droite », quoiqu'elle soit un affluent de gauche, parce qu'elle se trouvait à leur droite dans le cours de leur migration; de même, plusieurs rivières qui se déversent dans le Dnepr du côté droit, reçurent d'eux le nom de Chouya ou de Chouika, c'est-à-dire « Gauche ». En outre, on rencontre dans leur pays une multitude de noms de lieux, tels que Zaloutchye, Zaouzye, Zaozerye, Zaboujye,

[1] Maximov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1876, n° 7.
[2] H. Wankel, *Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, VI, n° 5.

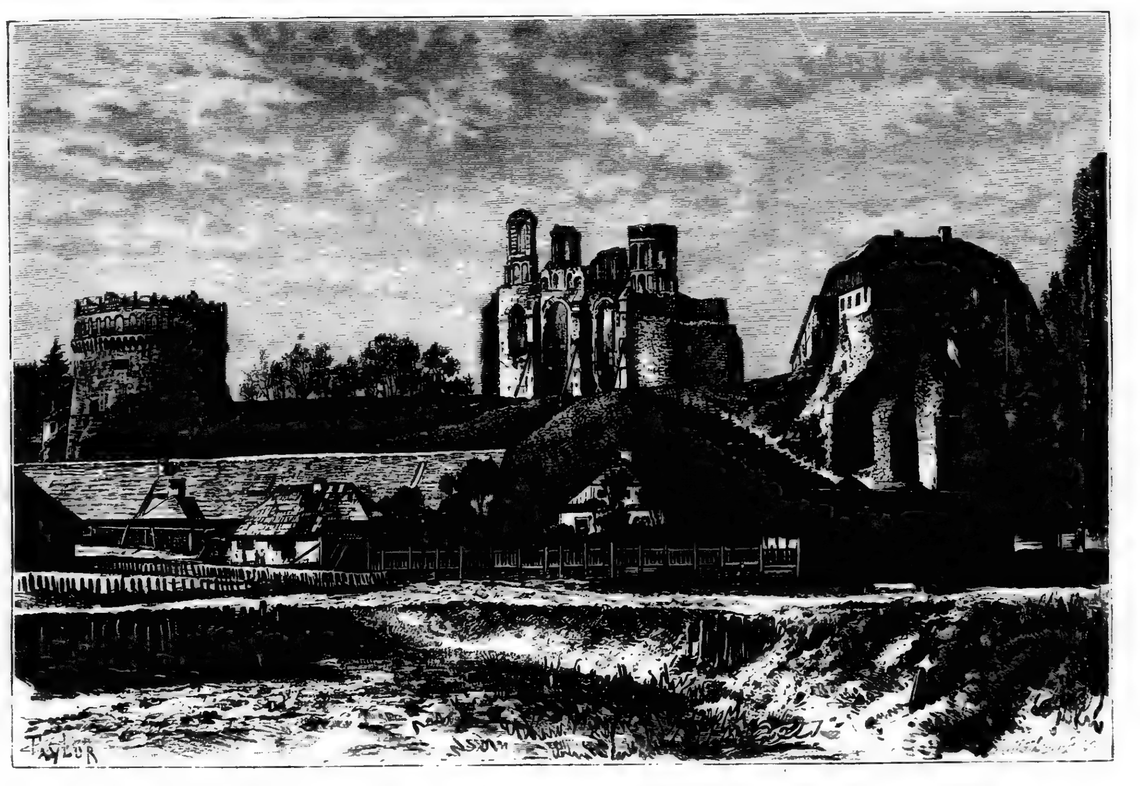
Zapłavye, Zapołok, Zabołotye (au delà du Méandre, au delà du Pas, au delà du Lac, au delà du Bug, au delà des Coulées, au delà du Plateau, au delà des Marais), qui indiquent aussi la direction suivant laquelle se faisait le mouvement de colonisation [1]. Mais en même temps les Blancs Russiens ont trop de ressemblance avec leurs voisins occidentaux les Polonais pour qu'il n'y ait pas eu aussi un mouvement de colonisation se portant de l'ouest à l'est : la chronique de Nestor nous a même conservé la tradition de cette marche de la population dans le bassin du haut Dnepr; les courants ont dû s'entrecroiser dans ces régions inhabitées, si ce n'est peut-être dans le haut bassin de la Düna, où vivaient des tribus lettonnes. Parmi les villages, il en est beaucoup dont le nom prouve qu'ils servirent d'abord de résidence à une seule famille : dans l'immense espace ouvert aux immigrants, chaque groupe pouvait choisir pour demeure sa butte, son massif de blocs erratiques, ou sa roche insulaire. D'ailleurs pas un nom finnois, comme il en existe tant à l'est et au nord de la Russie Blanche, ne se rencontre dans ce pays. On en conclut que les Russiens Blancs sont les véritables « aborigènes » de la contrée, et c'est là une des raisons qui donnent tant d'intérêt aux mœurs de ce peuple et aux traditions qu'il a conservées.

Les traces du culte des eaux sont nombreuses dans le pays et telle fontaine reçoit encore la visite d'adorateurs qui viennent lui demander la santé en jetant des kopeks dans la boue du fond. Des arbres, surtout des pins et des bouleaux, sont toujours révérés et même on célèbre en leur honneur des fêtes que dirige la plus jeune fille de l'endroit. Les copeaux détachés d'un arbre par la foudre sont conservés précieusement dans les demeures comme des talismans, et quand des paysans émigrent d'une maison dans une autre, ils ne manquent jamais de porter au nouvel âtre les tisons de l'ancien. Ils n'oublient point leurs morts et célèbrent en leur mémoire les repas des aïeux [2] : ils portent même les mets sur les tombeaux et dans les ruines des églises démolies [3]. Tandis que se maintenaient les superstitions païennes, non encore consacrées par les rites de l'Église, la routine d'une agriculture rudimentaire ne pouvait guère se modifier. Le blé, jeté dans la terre, ne rapporte en moyenne que trois fois la semence, et l'on ne saurait trop admirer la résignation du paysan que menace la famine et qui enfouit pourtant ce qui lui reste de nourriture en se répétant le proverbe : « Attends la mort, mais sème ton

[1] Maximov, ouvrage cité.
[2] Mickiewicz, *Dziady*, les Aïeux.
[3] Kirkor, *Recueil ethnographique*, III. — Nosovitch, *Chansons populaires de la Russie Blanche*.

grain! » et en essayant de conjurer le Dieu du Froid (*moroz*) par quelques offrandes : « Viens, mange, mais ne touche point nos blés[1] ». La manière de battre la moisson est probablement unique en Europe : une jeune fille tient la javelle d'une main et de l'autre bat les épis sur un tronc d'arbre creusé; elle recueille ensuite le grain répandu sur le sol. On comprend combien les disettes doivent être fréquentes, combien la misère règne dans ce pays! Les cabanes, qui pour la plupart sont groupées, non en villages, mais en simples hameaux, sont presque toujours aussi délabrées, aussi dépourvues d'ornements que les plus tristes masures dans les forêts des bords de la mer Blanche : les porcs y occupent la place d'honneur comme dans les huttes irlandaises. En échange du pain seulement, les paysans donnent leurs enfants aux szlachticz ou petits propriétaires du pays. Épuisés par la misère, affaiblis en outre par l'insalubrité du climat, les Blancs Russiens sont fréquemment malades; la proportion des infirmes est très considérable chez eux; ils sont presque toujours vieux avant le temps; néanmoins leur type semble être le plus régulier de tous ceux des populations russes. Leurs animaux sont mal nourris, dégénérés, sans vigueur : on évalue à 160 kilogrammes seulement la force de traction d'un cheval. En voyant la pauvreté générale des Belo-Russes, on ne peut s'étonner de la tristesse de leur physionomie, de leur avarice, de leur manque d'hospitalité. Mais dans la famille ils sont fort doux; le despotisme du père y est moindre que dans la Grande Russie. Les chants des Russiens Blancs sont remplis d'expressions de tendresse[2]. Dans les chansons de mariage, qui sont aussi nombreuses chez les Belo-Russes que chez leurs voisins de la Grande et de la Petite Russie, se retrouvent des formules rituelles prouvant que le mariage fut jadis un enlèvement ou un achat, mais ce ne sont plus que des paroles dont le sens s'est perdu ou dans lesquelles on voit de simples plaisanteries. Dans aucune chanson de la Russie Blanche la fiancée n'éprouve la terreur de la jeune fille grande-russienne, « livrée par son souverain père et sa souveraine mère à cet étranger auquel elle n'avait jamais pensé »; et quand on prononce les formules anciennes sur le fouet qui passe des mains du père à celles du mari, le chœur nuptial blanc-russien répond par une chanson ironique. On voit que le libre choix est assez fréquent chez les Belo-Russes et que la dot apportée par la fiancée ne joue pas un grand rôle chez ce peuple de pauvres. « Ne prends pas celle qui est couverte d'or, dit le chœur, prends celle qui est

[1] Sołovyov, *Histoire de la Russie*, I.
[2] Chein, *Chansons de la Russie Blanche.*



RUINES DU CHATEAU D'OSTROG

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

vê
pa
ve
il
au
la
d'
co
ad
de
br
éc

se
jo
c'e
fu
Mo
ma
co
la
av
qu
au
me
fic
de
tea
tre
de
pli
éc
se
toi
no
ma
tra
loi
dé

vêtue de sagesse! » Encore bien peu étudiée, la poésie des Blancs Russiens paraît être dans son ensemble celle d'un peuple naïf, chaste, délicat, bienveillant, mais déchu matériellement : du quatorzième au seizième siècle, il eut des villes prospères, faisant un grand commerce avec Riga et les autres ports de la Baltique et prit une part considérable au mouvement de la Réforme. Le peuple blanc-russien a vu des jours meilleurs. Les idées d'indépendance ne lui sont pas étrangères, si l'on en juge par les invectives contre les *pans* qui se rencontrent dans ses chansons : l'homme qu'il admire entre tous, c'est le libre Cosaque. Aussi plus du tiers des chansons des Bélo-Russes sont-elles empruntées aux Petits-Russiens; un petit nombre seulement viennent de la Grande-Russie, avec laquelle pourtant les échanges de colonisation étaient les plus fréquents.

Les Blancs Russiens ont été longtemps serfs sur les terres des grands seigneurs et naturellement ils durent contracter les vices que donne toujours la servitude. La féodalité polonaise pesa très lourdement sur eux et c'est sur leur territoire que les massacres et les ravages de toute espèce furent le plus terribles; lors des guerres du dix-septième siècle, Cosaques, Moscovites et Russes passaient tour à tour en destructeurs sur le pays, allumant chaque fois les villages et les récoltes, saccageant les châteaux et les couvents. Ce fut le temps de la « Ruine », mot latin qui passa dans la langue des Polonais et des Russes occidentaux et que tous répètent encore avec effroi. Les villages brûlés ont été vite reconstruits, aussi misérables qu'ils l'étaient avant les incendies; les villes, rattachées désormais les unes aux autres par des voies de communication faciles, enrichies par le commerce et l'industrie, sont redevenues populeuses, et quelques grands édifices de pierre s'élèvent çà et là dans les quartiers du centre, au-dessus des maisonnettes de bois et de chaume; mais la plupart des anciens châteaux et des constructions qui servaient de collèges aux jésuites et à d'autres ordres monastiques sont restées en ruines, embellissant les paysages de leurs pittoresques débris. Lors des grands changements qui s'accomplirent à cette époque, les Juifs devinrent les seuls intermédiaires des échanges : c'est par eux et à leur profit que toute la société disloquée se remit en marche. Tel est, depuis la « Ruine », le fait capital de l'histoire de la Russie Blanche. Pendant le courant de ce siècle un grand nombre des anciens propriétaires polonais ont été privés de leurs domaines et remplacés par des seigneurs russes; au servage a succédé le travail libre, avec obligation du rachat des terres; mais la révolution est loin d'avoir été complète. La grande propriété est encore plus considérable dans ce pays que dans tous les gouvernements de la Russie cen-

trale[1]; les nobles de toutes les provinces occidentales ont conservé 63 pour 100 de terres labourables[2] et des milliers de familles de cultivateurs n'ont pas reçu de terres ou n'ont pris possession que de lots trop petits ou trop stériles pour les nourrir. On peut dire qu'en moyenne les lots distribués aux paysans suffisent pour leur fournir strictement les aliments nécessaires, mais l'argent qui doit subvenir à leurs autres besoins ne peut être gagné que par un travail mal salarié sur les terres des seigneurs[3]. Les Juifs sont restés les prêteurs de tous, maîtres et affranchis, citadins et campagnards, et déjà dans maint district c'est à eux qu'appartient le sol en son entier. Comme terrassiers, pour le creusement des canaux et les travaux de chemins de fer, les Belo-Russes sont les Irlandais de la Russie. Chaque année, des multitudes d'entre eux quittent leur pays pour aller se louer sur les divers chantiers de la Russie : nuls travailleurs d'autre origine ne sauraient se contenter de la pitance et des gîtes qu'on leur fournit. On peut dire avec le poète Nekrasov que « les chemins de fer de la Russie sont bordés d'ossements » de Belo-Russes.

La ville la plus haute du bassin du Dńepr, à 253 mètres d'altitude, est Vażma sur la rivière de même nom, qui coule au nord-ouest pour s'unir au Dńepr, encore faible cours d'eau. Cette ville, mentionnée dès les premiers temps de l'histoire russe, est fort commerçante comme lieu de passage, mais elle fut très fréquemment aussi un lieu de rencontre pour des armées ennemies, et en 1812, à la suite d'une bataille entre Français et Russes, elle fut presque entièrement brûlée : il ne resta qu'une seule de ses anciennes tours. Dorogobouj, au sud-ouest, située sur un méandre du Dńepr, est moins animée que Vażma ; elle fait néanmoins un trafic considérable de denrées agricoles. Ces deux villes, appartenant encore à la Grande-Russie, se trouvent à peu près sur la frontière ethnographique.

Smolensk, capitale d'une province, occupe un vaste espace, sur les deux rives du Dńepr, au croisement de plusieurs routes et des deux chemins de fer de Riga à Orol, de Varsovie à Moscou. C'est l'un des points vitaux pour le commerce de l'empire, aussi bien que l'une de ses places stratégiques par excellence. Déjà citée au neuvième siècle par le chroniqueur

[1] Superficie moyenne des domaines nobles :

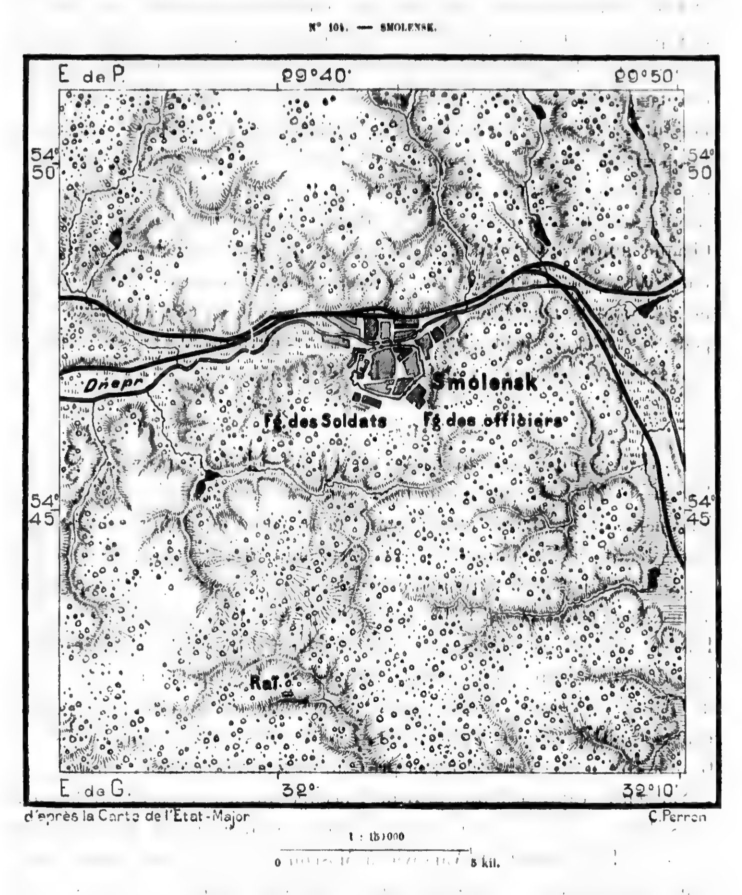
Minsk	2573 hectares.	Volinie	1745 hectares.
Mogilov	1248 hectares.		

[2] Vasiltchikov, *La propriété foncière* (en russe).

[3] Yanson, *Essai sur les lots et les taxes des paysans* (en russe).

Nestor comme une ville puissante, elle était la capitale des Krivitchi et fut longtemps indépendante de fait ou du moins elle ne relevait de la Lithuanie qu'en vertu du droit féodal : on dit qu'au quatorzième siècle elle eut jus-

N° 104. — SMOLENSK.



d'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 150 000

0 — 5 kil.

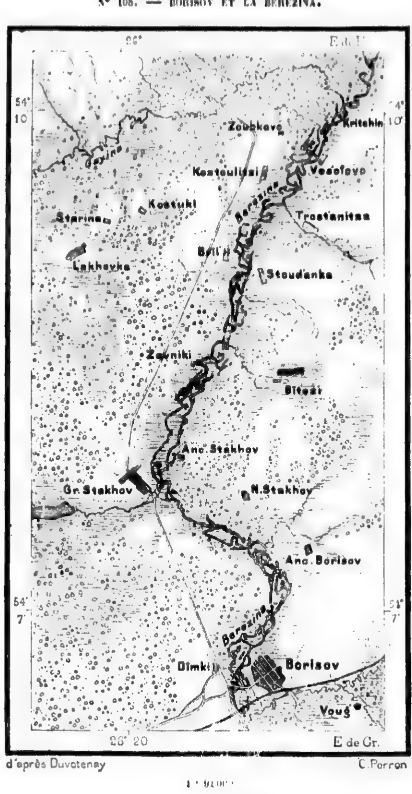
qu'à 100 000 habitants ; elle devait être certainement très peuplée, puisque une peste y fit périr 32 000 personnes[1]. Une place de cette importance, située entre la Lithuanie et la Moscovie, ne pouvait échapper aux guerres et aux sièges, et dans ce siècle même elle fut brûlée, en 1812, lors de la

[1] Berejkov, *Commerce de la Russie avec la Hanse jusqu'à la fin du quinzième siècle* (en russe).

bataille qui ouvrit à la « Grande Armée » la route de Moscou. Elle a pourtant gardé quelques débris de ses anciennes fortifications.

Orcha, la première ville de quelque importance que l'on rencontre en aval de Smolensk, au confluent de l'Orchitza, est la dernière station des bateaux à vapeur qui remontent le fleuve au printemps; elle fait un certain commerce, grâce à sa position sur l'un des grands coudes du Dńepr, à l'endroit où se détache vers le nord la route de Vitebsk et du bassin de la Düna. Plus bas, Chkłov est le port où se débarquent presque toutes les céréales qui remontent le Dńepr. Cependant le principal entrepôt des marchandises de la contrée est Mogilov-Goubernskiy (Mohiłov) ou Mogiłov-na-Dńepŕe, capitale de la province du même nom. Beaucoup moins ancienne que Smolensk, puisque son nom est mentionné pour la première fois au quatorzième siècle, cette ville, bâtie sans doute près de *mogilas* ou tertres funéraires, eut beaucoup à souffrir pendant les guerres du dix-septième siècle, et en 1661 elle célébra aussi ses « vêpres » en égorgeant toute sa garnison moscovite, composée de 7000 hommes; mais en 1706, les Moscovites, aidés des Kalmouks, se vengèrent en détruisant complètement la ville. Mogiłov dépasse maintenant le chef-lieu de la province voisine par sa population, aussi bien que par le commerce et l'industrie : il est vrai que les deux tiers de ses habitants sont des Juifs. La grande industrie locale est celle des cuirs : plus de cent tanneries, où travaillent un millier d'ouvriers, y

N° 105. — BORISOV ET LA BEREZINA.



préparent des peaux qui sont expédiées principalement en Pologne et dans les villes du bas Dnepr. Mogilov se distingue aussi par l'industrie du jardinage et ses maraîchers vont s'établir en diverses villes de la Russie. Au nord-est de Mogilov, Gorki avait jadis un rôle important parmi les villes de la Russie, grâce à son institut agronomique, transféré depuis dans le voisinage de Moscou. En aval de Mogilov, Stariy Bikhov, ancienne place fortifiée que se disputèrent les Polonais, les Oukraïniens, les Grands Russiens, puis Rogatchov, entourée de nombreuses tombelles, se succèdent sur le cours du Dnepr. C'est à Rogatchov que s'arrêtent la plupart des trains de bois, à la descente du fleuve.

La Berezina, qui s'unit au Dnepr à près de 100 kilomètres au-dessous de Rogatchov et qu'un canal relie à la Düna, n'a que trois villes dans son vaste bassin, occupé encore en grande partie par des forêts et des marécages. Minsk, sur le Svislotch et dans le voisinage d'un lac, fut construite d'abord sur un monticule, d'où la ville grandissante est descendue peu à peu. Elle fut le chef-lieu de l'une des principautés les plus puissantes du pays des Krivitchi et son nom est fréquemment cité dans l'histoire des guerres entre Polonais, Lithuaniens, Russes et Tartares : un des quartiers est encore habité par plus de 500 Tartares, descendants de captifs de cette nation amenés de Crimée. Minsk est la station la plus commerçante du chemin de fer entre Brest et Smolensk, qui passe également à Borisov, sur la Berezina. C'est à une vingtaine de kilomètres en amont de Borisov qu'eut lieu, du 26 au 28 novembre 1812, le passage de la Berezina, épisode le plus terrible de la terrible retraite : pendant des années, on put voir dans le limon des plages des restes d'armes et les débris des chars. Bobrouïsk, forteresse sur laquelle s'appuyait alors l'armée russe, avait dès cette époque une grande importance stratégique et les Français essayèrent vainement de l'emporter : elle est maintenant une place forte de premier ordre. La ville, qui fait un grand trafic, est située sur la rive « haute », c'est-à-dire sur la rive droite de la Berezina, au confluent de la Bobrouïka ou « rivière des Castors » ; presque tout son commerce est entre les mains des Juifs, qui forment la moitié de sa population.

En aval de la petite ville de Retchitza, le Soj, affluent oriental, vient apporter au Dnepr les eaux surabondantes d'une partie des gouvernements de Mogilov, de Smolensk, de Tchernigov. Roslavl, sur un des hauts tributaires du Soj, est un marché de chanvre et de céréales ; Mstislavl, sur une autre petite rivière qui se jette dans le Soj, exporte également à Riga du chanvre et des farines, mais elle est connue surtout comme chef-lieu d'une principauté qui comprenait presque toute la partie orientale du

gouvernement actuel de Mogilov et qui maintint son existence particulière, même après l'annexion de la Lithuanie à la Pologne, de la fin du quatorzième au milieu du dix-septième siècle. Tchaousî, voisine de Mogilov, est une autre ville du bassin; mais la plus importante, située en aval de tous les affluents de la rivière, est Gomel, ne constituant qu'une seule ville avec son faubourg de Belitza, sur la rive gauche du Soj. Gomel est un port qui ne le cède en activité dans la province qu'à la capitale ; tout le sol de la ville et tout le territoire environnant appartiennent à un prince russe, qui possède en même temps quelques droits considérables d'origine féodale, entre autres le « droit de propination », c'est-à-dire de vente des eaux-de-vie : tous les cabarets appartiennent au prince, qui est en même temps propriétaire d'une grande fabrique de sucre. C'est à Gomel que l'on construit les bateaux du plus fort tonnage portés par le Dnepr.

L'Ipout, qui se réunit au Soj près de Gomel, arrose les campagnes de deux villes du gouvernement de Tchernigov, Mglin et Novo-Zîbkov. Celle-ci a été fondée au commencement du dix-huitième siècle par des raskolniks fugitifs de la Moscovie, qui formèrent aussi beaucoup d'autres colonies connues sous le nom général de Starodoubye, mais ayant reçu des raskolniks eux-mêmes la dénomination bizarre d'Asie Petite-Russienne. La ville de Vetka, située dans une île du Soj, en amont de Gomel, devint le centre principal d'un des groupes de sectaires détachés des premières colonies de Starodoubye et des mécontents de la Moscovie s'y réfugièrent en grand nombre. En 1735, le gouvernement russe obtint de la Pologne l'autorisation d'introduire ses troupes dans le district de Vetka, où il captura 40 000 *staro-obradtzî* (vieux ritualistes), dont il fit des soldats ou qu'il exila en Sibérie; en 1764, une deuxième invasion moscovite se termina par la capture de 20 000 autres raskolniks. Plus dociles, les colons de Starodoubye gardirent au contraire quelques privilèges en récompense de services rendus contre Charles XII et Mazepa. Actuellement ils sont au nombre de plus de 60 000 habitants : à Klintzî et dans son faubourg d'Ardon, situés au nord-est de Novo-Zîbkov, ils ont 120 manufactures de draps, de bonneteries, de cuirs; leurs colporteurs (*Korobeïniki*) parcourent tout le midi, jusqu'en Bessarabie, et par delà le Don, jusqu'au Caucase.

Pinsk, qui ne peut manquer de devenir un jour une cité considérable, lorsque les marais du Pripet auront été desséchés, est déjà populeuse, du moins pendant la saison des transports sur eau, car Pinsk est le centre de la navigation de transit, d'une part avec le Pripet et le Dnepr, d'autre part avec la Pologne et l'Allemagne par le canal du Bug, avec le Neman et la Baltique par le canal d'Oginskiy. Sloutzk, l'ancienne capitale des

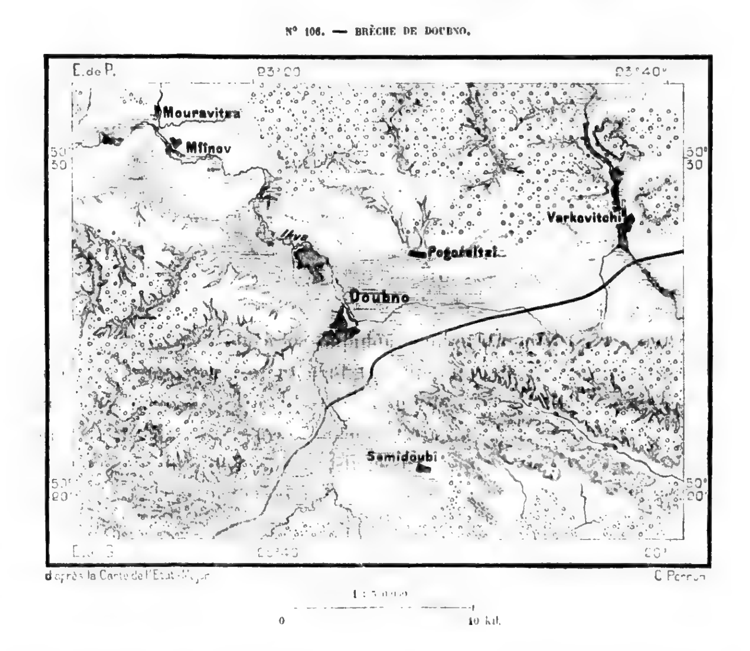
Dregovitchi ou « Gens des marais tremblants », est autre ville du bassin du Pripet, située sur la Sloutch; elle fait aussi un certain commerce, grâce aux Juifs qui forment presque son unique population, et dont tous les paysans des environs sont les débiteurs. La ville de Tourov, sur le Pripet, en aval du confluent de la Sloutch, était autrefois, pour toute la contrée des marais, ce que Pinsk est devenue de nos jours. Mozir, sur le bas Pripet, est aussi d'origine ancienne.

La Yatzolda et le Pripet forment la frontière ethnographique entre les Blancs et les Petits-Russiens. Presque toutes les villes de la Volinie se trouvent dans le bassin du Pripet, sur ses affluents méridionaux, mais elles sont complètement en dehors de la Russie Blanche, en plein territoire petit-russien. Il en est de même de l'ancienne ville de Vladimir-Volinskiy, bâtie sur le Loug, un des affluents du haut Bug. Citée déjà par le chroniqueur Nestor, Vladimir fut un des premiers centres de la puissance slave; mais elle fut ruinée par les Mongols, puis par les Tartares Nogaïs et par les Cosaques : fort déchue à la fin du siècle dernier, elle s'est un peu relevée, et les Juifs, qui forment la plus grosse part de sa population, font avec la Galicie voisine un commerce beaucoup plus actif que ne révèlent les registres de la douane. Kremenetz, au sud-est de Vladimir, est dans une haute vallée dont les eaux s'écoulent par l'Ikva et le Stir dans le Pripet, ressemble à Vladimir par son histoire. Elle date aussi des premiers temps de la Russie et les ruines pittoresques de son château, dressées au sommet d'un bloc de grès aux parois abruptes, racontent de nombreux faits de guerre. Batou-Khan l'assiégea vainement, mais les Cosaques s'en emparèrent en 1648, et depuis ce temps il a perdu toute son importance; la ville fut de 1805 à 1832 le centre de l'instruction supérieure de l'Oukraïne occidentale par son lycée polonais, que l'on transféra à Kiyev après la révolution et qui est devenu l'université actuelle. Kremenetz ne se distingue plus que par son activité commerciale, à laquelle les Juifs prennent aussi une grande part : la ville de Doubno, située plus bas, sur une péninsule qu'entoure presque complètement le cours de l'Ikva, et à l'entrée d'une brèche fort pittoresque du massif des collines, est presque entièrement peuplée d'Israélites. Ils sont également fort nombreux dans l'ancienne place forte de Loutzk, située sur le Stir, à peu près à moitié chemin de Vladimir et de Kremenetz : elle fut aussi la capitale d'une principauté puissante; en 1429, un congrès des souverains de l'Europe orientale s'y réunit, et dans la première moitié du seizième siècle elle était une des grandes cités de la Slavie. Loutzk est restée à l'écart de la voie ferrée de Brest à Berditchev, qui traverse plusieurs villes

moins importantes, telles que Kovel et Rovno. Près de là, l'ancien et célèbre couvent de Potchayev, assiégé par les Turcs en 1675, est un lieu de pèlerinage très fréquenté et en même temps un entrepôt de contrebande. A cet égard il le cède pourtant à Radziviłov, douane de premier ordre située vis à vis de Brody, la Galicienne.

Les deux villes presque entièrement juives de Zasłavl et d'Ostrog sont bâties dans la haute vallée du Goriñ, qui va rejoindre le Pripet en aval de Pinsk. De même que Vładimir, Łoutzk, Kremenetz, Ostrog est une ville

N° 106. — BRÈCHE DE DOUBNO.



historique, chef-lieu d'une principauté longtemps indépendante qui eut ses jours de gloire militaire et l'honneur d'être parmi les premières villes de la Slavie orientale à se servir de l'imprimerie : dès l'année 1581, on y imprimait la première édition complète de la Bible en langue slavonne. A cette époque, elle possédait la première académie petite-russienne, remplacée plus tard par une école polonaise de Jésuites. De nombreuses ruines et les débris d'un château fort rappellent l'ancienne grandeur d'Ostrog. La ville de Staro-Constantinov, située sur la Słoutch, dans le voisinage de la frontière autrichienne, a été fondée au seizième siècle par un prince

d'Ostrog, qui lui donna son nom. Peuplée presque exclusivement de Juifs, elle fait un assez grand commerce de céréales avec la Galicie et Odessa, et de chevaux, de brebis, de porcs avec l'Autriche et la Prusse : c'est l'entrepôt des sels pour les districts environnants.

Les autres villes voľiniennes du bassin du Pripeť sont Novograd-Voľinskiy, l'ancienne Zvahel, sur la Słoutch, et Ovroutch, sur la Norina. Toutes les deux, riches en fer de marais et en terre à porcelaine fort mal exploités, ont pour habitants plus d'israélites que de chrétiens. Le pays n'appartient pas à la Voľinie historique, quoique rattaché maintenant au gouvernement de Voľinie : c'était la Drevľanie, qui plus tard devint le pays des Cosaques, à laquelle la Słoutch servait de frontière. Le village d'Ikorosť, sur l'Ouj, est l'ancien Korosteń, la capitale des Drevľanes, fameuse dans les annales par le meurtre du prince Igor et la vengeance cruelle qu'en tira la « sainte » Olga[1].

DŃEPR MOYEN, BAS DŃEPR, BOUG ET DNESTR

OUKRAÏNE, NOUVELLE RUSSIE

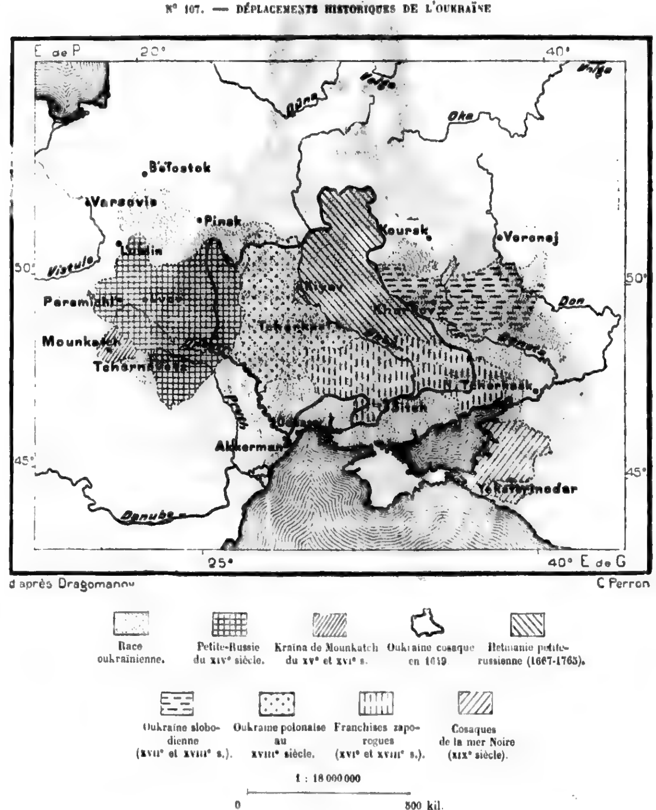
En Russie, les domaines ethnographiques ne coïncident point avec les limites des bassins hydrographiques et bien moins encore avec les frontières des provinces, tracées souvent au hasard ou précisément avec l'intention de contrarier les affinités nationales. Ainsi, pour ne parler que des Petits-Russiens de l'empire russe, ils ne sont point confinés dans le seul bassin du Dńepr, mais ils pénètrent à l'occident dans celui de la

[1] Villes du bassin du haut Dńepr ayant plus de 4000 habitants :

GOUVERNEMENT DE SMOLENSK.		
Smolensk	24 350	hab.
Vażma	11 650	»
Dorogobouj	9 100	»
Rosłavl	6 650	»
GOUVERNEMENT DE MOGIL'OV.		
Mogilov	40 450	hab.
Gomel et Belitza	13 050	»
Rogatchov	7 000	»
Mstisłavl	6 650	»
Orcha	5 325	»
Stariy Bikhov	5 175	»
Gorki	5 050	»
GOUVERNEMENT DE MINSK.		
Minsk (1873)	43 250	hab.
Bobrouïsk	26 850	»
Pinsk	17 720	hab.
Słoutzk	9 920	»
Borisov	5 650	»
GOUVERNEMENT DE TCHERNIGOV.		
Novo-Zibkov	7 600	hab.
Mglin	6 150	»
GOUVERNEMENT DE VOĽINIE.		
Staro-Konstantinov	15 600	hab.
Łoutzk	11 850	»
Kremenetz	11 820	»
Novograd-Voľinsk	9 350	»
Doubno	7 950	»
Ostrog	7 900	»
Zasłavl	7 350	»
Rovno	6 400	»
Vładimir-Voľinskiy	5 250	»

Vistule et franchissent le Bug; à l'orient ils occupent une grande partie de celui du Donetz; ils dépassent même le haut Don, et par delà la mer d'Azov s'étendent jusqu'au Koubañ et au Caucase. D'autre part, les Grands-Russiens se sont établis sur le cours supérieur de presque tous les affluents orientaux du Dñepr et les Roumains ont franchi le bas Dñestr.

N° 107. — DÉPLACEMENTS HISTORIQUES DE L'OUKRAÏNE



C'est d'une manière générale seulement que l'on peut donner aux deux grands cours d'eau, le Dñepr et le Dñestr, le nom de fleuves petits-russiens.

Les noms de Petite-Russie (Malo-Russie, Russie Mineure), d'Oukraïne, de Ruthénie, ont une valeur essentiellement changeante, variant avec toutes

les oscillations historiques et même suivant les divisions administratives. Aucun de ces noms géographiques ne se rapporte exactement aux pays habités par la race malo-russienne, car celle-ci, groupée d'abord en confédération flottante, n'a jamais eu d'unité politique : même sans compter les Ruthènes d'outre-Carpates qui vivent dans l'État des Magyars, les autres Petits-Russiens sont restés depuis le quatorzième siècle longtemps divisés



TYPE MALO-RUSSE DE LA PODOLIE. — PAYSAN DU VILLAGE DE PANOVTZÎ

Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

entre la Pologne et la Lithuanie. Ceux de la région centrale, sur les bords de Dńepr, eurent à peine réussi, au dix-septième siècle, à conquérir une certaine autonomie, sous forme d'une république cosaque, qu'ils la perdirent bientôt en se mettant sous la protection du royaume de Moscovie, devenu, grâce à ses vastes dimensions, la Russie par excellence. Quant au peuple de l'ancienne Russie, c'est-à-dire de la Kiyovie, il n'est connu sous son ancien nom de Roussîne ou Rousńake que sur ses frontières occiden-

tales, là où les différences ethnographiques sont encore accrues par celles de la religion. Lorsque le nom de Petite-Russie apparut pour la première fois dans les chroniques byzantines, à la fin du treizième siècle, il s'appliquait à la Galicie et à la Volînie, puis il devint l'appellation de la région du Dńepr moyen ou de la Kiyovie, distinguée ainsi de la Moscovie, où résidait le chef de l'Église russe. De même le nom d'Oukraïne « frontière » ou « marche » n'a cessé de se déplacer suivant tous les changements de confins. Il fut employé d'abord pour la Podolie, pour la distinguer de sa maîtresse la Galicie, puis quand le bassin du Dńepr passa sous la domination de la Lithuanie, le nom d'Oukraïne s'attacha à ses provinces méridionales, entre le Dńepr et le Boug. Dans l'État polonais, l'Oukraïne devint par excellence le pays des Cosaques malo-russiens. Mais la Grande-Russie eut aussi ses « frontières », c'est-à-dire ses Oukraïnes, dans l'une desquelles se formèrent au dix-septième siècle les colonies libres ou *slobodî* malo-russiennes, partagées maintenant entre les gouvernements de Kharkov, de Koursk et de Voronej. Dès qu'un pays se peuplait, que des villes s'y fondaient et que les habitants se constituaient en communautés pacifiques et en même temps moins autonomes, ce pays cessait d'être une Oukraïne; mais partout où s'établissait le Petit-Russien relativement libre, il apportait avec lui le nom d'Oukraïne pour la terre qu'il parcourait.

Les Malo-Russes, — pour nous servir de l'appellation slavonne, — se fondent par transitions insensibles avec les Belo-Russes au nord, et par delà les Carpates, avec les Slovaques; mais ils se distinguent nettement des Polonais à l'occident et des Veliko-Russes à l'ouest; les croisements sont très rares entre Petits et Grands-Russiens. Même au point de vue physique, les hommes des deux nationalités contrastent les uns avec les autres. Les Petits-Russiens ont en général la tête plus large et plus courte que les Grands-Russiens et la partie postérieure de leur crâne est plus aplatie[1]; ils sont très brachycéphales. Environ la moitié d'entre eux ont les cheveux châtains et les yeux bruns; en moyenne ils sont un peuple de haute taille[2], ainsi que le prouvent les statistiques des recrues militaires : c'est parmi eux que l'on choisit surtout les grenadiers à cause de leur prestance, et les cavaliers à cause de leurs longues jambes; mais ils n'ont pas en général autant de force musculaire que les Grands-Russiens. Dans quelques districts où Malo-Russes et Veliko-Russes sont voisins les uns des autres sans population intermédiaire, on peut remarquer nettement la

[1] Index moyen des Petits-Russiens de Galicie, d'après Majer et Kopernicki : 84,3 (*Recueil de notes sur l'anthropologie*, publié par l'Académie de Cracovie, en polonais).
[2] Taille moyenne des Petits-Russiens de Galicie, d'après Majer et Kopernicki : 164 centimètres.

supériorité physique des premiers pour la taille et la belle apparence. Leurs femmes ont la grâce de la démarche, la douceur du regard et de la voix; leurs attaches sont plus fines que celles des Grand-Russiennes. Elles se distinguent aussi par un costume plus gracieux, pareil à celui des Roumaines valaques et transylvaines. Les broderies de fils rouges et bleus qui ornent la chemisette, la robe, le tablier de losanges et de croix, de triangles, de damiers et de rameaux, se combinent de la manière la plus heureuse, suivant les données traditionnelles, mais avec une certaine liberté, qui permet toujours de mettre les ornements en harmonie avec la tournure et les traits de la personne[1]. Enfin, elles entretiennent dans leurs maisons, toutes pauvres et modestes que soient ces demeures, beaucoup plus d'ordre et de propreté que ne le font les femmes veliko-russes.

Il est difficile de hasarder un jugement général sur des populations entières, car la variété des types est devenue considérable par l'effet des croisements qui ont mêlé les Slaves entre eux et avec les populations aborigènes; mais dans l'ensemble, il paraîtrait que les Petits-Russiens dépassent les Grands-Russiens par l'intelligence naturelle, par la verve ironique, par le goût naturel, l'imagination à la fois vive et contenue; ils ne se laissent point aller aux exagérations grand-russiennes ou finnoises[2]; en revanche, ils n'ont pas le sens pratique des Veliko-Russes; ils sont moins solidaires, moins persévérants, se laissent plus facilement arrêter et ne savent pas aussi bien dominer les circonstances contraires : ils sont mieux doués et moins forts. Rivaux les uns des autres, Malo-Russes et Veliko-Russes se désignent mutuellement par des sobriquets : l'Oukraïnien est le *khokhol'*, à cause de la touffe de cheveux qu'il laissait croître autrefois au sommet de la tête et qu'il rejetait derrière l'oreille; le Grand-Russien est le *katzap* ou le bouc, à cause de la barbe fournie qu'il aime à étaler. Ce sont des noms tirés seulement de différences extérieures; mais sous ces appellations bizarres les Russes des deux nationalités se représentent aussi le contraste offert par les caractères et les mœurs.

On ne saurait encore qu'émettre des hypothèses sur le degré de filiation, directe ou indirecte, qui rattache les Malo-Russes aux hommes dont on a recueilli, dans le gouvernement de Poltava, les armes et les instruments d'os et de silex, mêlés à des ossements de mammouths et à des coquillages de l'époque glaciaire. Les tombeaux de l'âge de pierre que l'on a trouvés près d'Ostrog, en Volinie, renferment des squelettes très différents de ceux

[1] Mme Olga Kosatch, *L'ornement oukraïnien.*
[2] Belinskiy, *La poésie populaire russe* (en russe).

des Slaves, fort remarquables par l'étroitesse et la longueur de leur tête et par leurs tibias aplatis et recourbés en forme de lames de sabre : cette race primitive semble se rapprocher de celle qui vivait en occident à l'époque des dolmens[1]. Mais à ces premiers tombeaux ont succédé d'innombrables kourgans parsemés dans toute la contrée. Déjà des milliers de ces monticules ont disparu : les uns, dans les villes et les villages, pour se transformer en édifices ou en fortifications ; les autres, dans les campagnes, pour servir d'amendement aux terres environnantes ; d'autres encore, de petites dimensions, ont été nivelés par la charrue ; néanmoins en plusieurs endroits, surtout sur les faîtes de passage entre les cours d'eau, ils sont encore assez nombreux pour former le trait dominant du pays, car pour la construction de ces kourgans on utilisait volontiers des sites visibles de loin, les hautes berges des fleuves, les sommets de monticules naturels, les caps qui s'avancent au loin dans la mer; cependant la vallée du Dnestr fait exception à cet égard ; on est étonné d'y voir de longues rangées de tertres artificiels situées précisément au pied des berges[2]. C'est dans la région voisine des rapides du Dnepr, surtout à l'ouest, que s'élèvent les plus remarquables de ces tertres, ceux des « Scythes royaux », dont Hérodote raconte les pratiques d'inhumation : tous sont plus escarpés du côté du nord que des autres côtés et plusieurs sont entourés de dalles ; il en est même qui sont réunis les uns aux autres par des allées de pierres, dont il a fallu porter les matériaux de fort loin. On voit quelques tombelles, comme celle de Perepetikna, près de Khvastov, dans le gouvernement de Kiyev, qui n'ont pas moins de 200 mètres de tour et qui se dressent au milieu de monticules plus petits, comme des rois entourés de leur cour. Un grand nombre de buttes étaient signalées jadis par des statues grossières, où les générations postérieures ont vu des vieilles femmes, — d'où le nom de *baba* donné à ces effigies et celui de *babovati* donné aux tertres eux-mêmes, — et rappelant plutôt, d'après l'opinion générale, le type mongol que celui des Slaves ; ce sont là peut-être les statues des steppes auxquelles Ammien Marcellin compare les Huns : elles ont presque toutes les mains jointes sur la poitrine. D'ailleurs il n'est guère plus de kourgans dont le sommet porte encore cette idole terminale ; presque toutes ont été brisées ou déplacées pour servir de bornes aux routes ou d'ornements dans les jardins. Pourtant, si l'on en croit la tradition locale, la baba s'enracinait fortement au sommet du monticule, et il ne fallait

[1] *Recueil anthropologique de l'Académie de Cracovie*, I (en polonais).
[2] J. G. Kohl, *Reisen in Süd-Russland.*

pas moins de dix bœufs robustes pour l'emporter, tandis qu'un simple attelage suffisait pour la ramener : elle semblait marcher d'elle-même pour remonter sur la butte. La vénération des paysans est grande pour ces statues : les mères leur amènent les enfants malades de la fièvre, s'agenouillent devant elles, les embrassent, et leur offrent du blé et des pièces de monnaie[1].

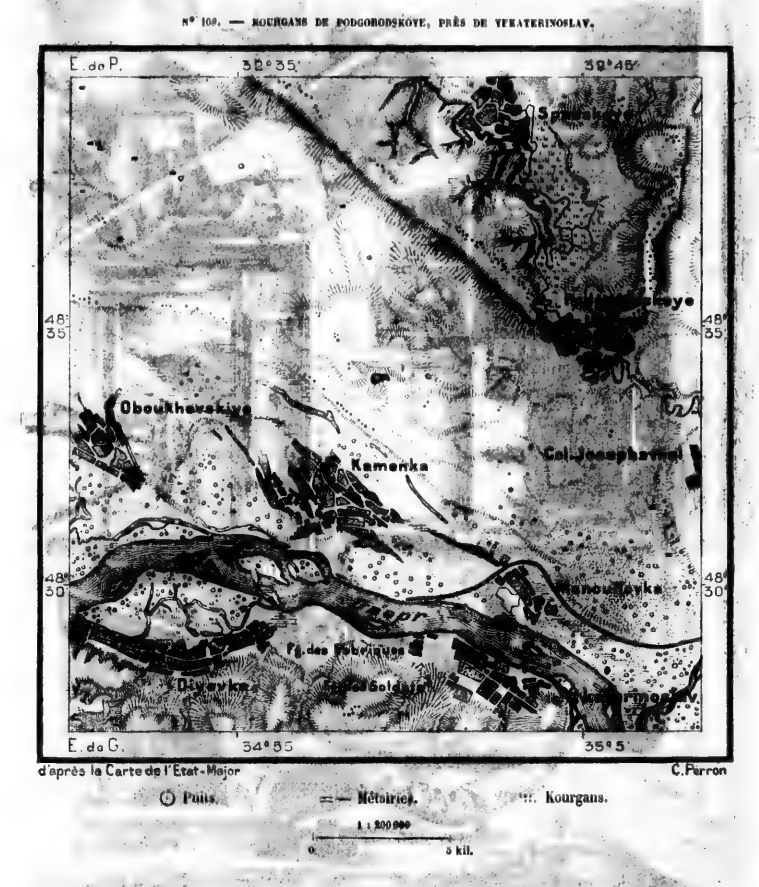
Plusieurs milliers des tertres funéraires de la Petite-Russie ont été déjà fouillés, et leurs secrets, révélés au monde, ont permis de reconstituer en partie les sociétés antérieures, avec leurs rites, leurs mœurs, leur industrie. Parmi les tertres, tous les âges, pierre, bronze et fer, sont représentés. Quelques tombelles sont relativement modernes et même ont été érigées postérieurement à l'introduction du christianisme dans la contrée, ainsi qu'en témoignent les objets d'origine byzantine ou russe qui se trouvent dans les buttes; quelques-unes renferment des antiquités appartenant aux trois âges, de la pierre, du bronze et du fer. Divers monticules ne contiennent que des squelettes de chevaux. Enfin il en est beaucoup où l'on ne trouve rien, ni ossements, ni armes. La grande époque de l'art pour les ensevelissements est celle de la civilisation scythique. Les fouilles faites dans quelques sépultures des provinces méridionales, et notamment dans celle d'Alexandropol, au sud-ouest de Yekaterinoslav, ont prouvé que les « Scythes » de cette époque étaient en rapports fréquents avec les Grecs et leur achetaient les produits de l'industrie et de l'art les plus précieux, armes, vases ciselés[2] et bijoux. Mais à côté de ces objets purement helléniques on trouve aussi dans les kourgans des armes et des instruments de bronze rappelant que la civilisation grecque, à son arrivée dans le pays, rencontra une civilisation asiatique d'un tout autre caractère[3]. Les tombeaux mégalithiques épars entre le Dnestr et le Dnepr, au nord d'Odessa, appartiennent aussi à une autre époque de culture ou à une autre religion. De tous ces peuples dont les buttes recouvrent les ossements, les uns passèrent rapidement en conquérants ou en fugitifs; d'autres séjournèrent longtemps dans le pays, et sans doute un peu de leur sang se retrouve dans les populations actuelles de la Petite Russie.

Au neuvième siècle, les populations du versant méridional, entre le Dnepr et le Danube, et principalement sur les rives du Dnestr, étaient des

[1] Zabelin, *Histoire de la vie russe*, I (en russe); — Tchoujbinskiy, *Visite à la Russie du Sud* (en russe).
[2] *Travaux de la Commission archéologique*, 1864, 1872, etc.
[3] Worsaae, *La colonisation de la Russie et du Nord Scandinave*.

Slaves, les Ouloutchi (Ouglitchi) et les Tivertzi. Mais ils se trouvaient sur le chemin des Hongrois, des Petchénègues, des Koumanes, et le choc de toutes ces nations les refoula vers le nord : du dixième au douzième siècle, la Ros, — peut-être la « rivière des Russes », — servit de frontière entre

N° 108. — KOURGANS DE PODGORODSKOYE, PRÈS DE YEKATERINOSLAV.



les Russes de la Kiyovie et les nomades du sud. Plusieurs colonies turques, les Torki, les Berendeyi, les « Bonnets-Noirs » ou Kara-Kalpaks, s'étaient établies au sud de cette rivière. Ensuite des Tartares s'installèrent près de Kanev[1], dans une grande partie de la Kiyovie ; on croit même que

[1] Voyage de Plan Carpin en 1251.



GOUVERNEMENT DE POLTAVA. — STAROSTE, JUIF ET SOLDAT RETRAITÉ A BORISPOL

Dessin de Sirouy, d'après des photographies.

E
m
cl
to
su

tr
ét
de
fle
pa
le
le
pa
et
Sla
ava
et
son
nom
que
pui
ils
de
qui
con
sur
rest
reu
pol
- moi
saq
Un
d'un
bois
les

[1] S
[2] y
peupl

Berditchev fut une de leurs colonies; sans doute ils se mêlèrent diversement aux populations slaves, car ceux que le prince Olgerd de Lithuanie chassa de la Podolie en 1366 étaient des Tartares de langue russe[1]. Dans tout le sud-ouest de la Russie, les noms qui rappellent l'occupation musulmane sont fort nombreux.

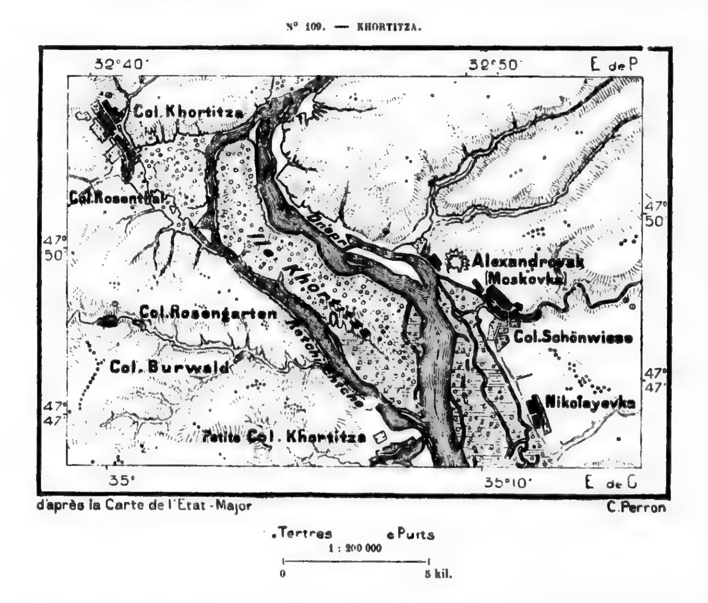
De nos jours, les Malo-Russes, presque exclusivement agriculteurs, sont très pacifiques de leur nature. Toutefois, pendant des siècles, la guerre était en permanence dans les plaines que traverse le Dńepr, et les habitants devaient être toujours prêts, soit à la bataille, soit à la fuite. Le grand fleuve, qui coule aujourd'hui paisiblement au milieu de contrées habitées par des populations de même langage, est un des cours d'eau qui ont eu le plus d'importance dans l'histoire des nations et dont les bords ont été le plus ardemment disputés entre deux races. Après l'invasion de la Crimée par les Turcs en 1475, les Tartares devinrent les pourvoyeurs des harems et des bagnes de Stamboul, et bientôt les provinces méridionales de la Slavie furent un territoire de chasse à l'esclave[2]. Les guerriers musulmans avaient l'habitude de se rassembler en hiver près de l'isthme de Perekop, et chaque homme entraînant avec lui deux ou trois chevaux pour les prisonniers à faire et le butin à capturer, ils franchissaient le Dńepr au nombre de soixante ou quatre-vingt mille, apparaissaient inopinément dans quelque région peuplée dont ils réduisaient tous les habitants en captivité, puis, avant qu'on eût eu le temps de lever une armée pour les combattre, ils étaient en sécurité dans leurs steppes au delà du Dńepr. A ces hordes de pillards s'en opposèrent de semblables formées d'éléments chrétiens, et qui devinrent fameuses sous le nom de Cosaques. Le gros de leur armée se composait d'hommes indépendants qui avaient réussi à vivre sans maîtres sur les frontières disputées entre chrétiens et musulmans, de pêcheurs restés à l'abri sous les berges boisées du Dńepr, de marchands aventureux qui voyageaient en caravanes dans la steppe. En outre, des seigneurs polonais et lithuano-russes, mêlés à ces combattants et subissant plus ou moins l'influence des idées chevaleresques de l'Occident, firent des Cosaques une sorte de « chevalerie oukraïnienne » (*rytzarstvo oukrayinne*). Un des premiers centres de résistance se forma près de Pereyasłav, au bord d'un grand coude du Dńepr, défendu à l'est et au nord par des marais, des bois, des rivières errantes. Kańev et Tchigirin sont aussi parmi les villes les plus fréquemment nommées au commencement de l'histoire des Cosa-

[1] Simachkevitch, *Description de la Podolie*, I.
[2] Michalon Lithuanus, *Fragmenta;* — Antonovitch et Dragomanov, *Chansons historiques du peuple petit-russien*, I (en russe).

ques, mais Tcherkasî fut la plus connue comme le centre des Cosaques d'en bas, c'est-à-dire des pêcheurs et des marchands, et des « Cosaques des villes », c'est-à-dire de la région déjà peuplée du Dnepr moyen. Le nom de Tcherkasî devint même chez les Tartares et chez les Moscovites l'appellation nationale par désigner les Petits-Russiens, et on l'emploie jusqu'à présent dans la Grande Russie méridionale.

A la fin du seizième siècle, lors des grandes luttes entre les éléments polonais et oukraïnien, les Cosaques établirent plus au sud leurs positions stratégiques principales et se cantonnèrent en aval du confluent de la Sa-

N° 109. — KHORTITZA.



d'après la Carte de l'Etat-Major C. Perron

.Tertres ∘ Puits

1 : 200 000

0 5 kil.

mara, dans les îles du Dnepr, au milieu des chutes et sur les bords rocheux du fleuve : d'où leur nom russe de Zaporogues (*za porojtzî*) ou « Gens de Par de là les Chutes »; là, doublement défendus par les rochers et les marécages de cette partie du Dnepr, protégés en outre par de profonds retranchements bien gardés, ils purent défier les Tartares, et commencer à leur rendre incursion pour incursion, tantôt en Crimée, tantôt sur les bords de la mer Noire ou de la mer d'Azov. Vivant de pêche, de chasse et de guerre, ces bandits chrétiens firent bientôt trembler les bandits musulmans. Leur sauvage liberté attirait autour d'eux, de Pologne et de Lithuanie, une multitude grossissante de paysans échappant à la servitude. Au

dix-septième siècle, leurs rangs se composaient d'au moins « six vingt mille hommes tous aguerris »[1]. Ils passèrent même la mer Noire pour brûler Sinope, en Asie Mineure, et dans une de leurs expéditions, en 1624, ils se hasardèrent même à Constantinople, dont ils pillèrent les faubourgs. Des *gards* ou postes fortifiés s'élevaient de distance en distance sur le bas Dnepr, entre le Boug et la mer d'Azov, et vers le milieu de leur domaine aux limites changeantes se trouvait une *sitch* ou *setch* centrale. La première, disent les annales, est celle qu'ils avaient établie au seizième siècle dans l'île Khortitza, — jadis Khortitch, — au milieu des chutes du Dnepr, près de l'endroit où les Petchénègues avaient coupé, en 972, la tête du grand prince Svatoslavl, un vrai Cosaque d'autrefois, et fait de son crâne une coupe pour leurs festins. Mais bientôt après, leur refuge le plus connu fut plus au sud, dans l'une des îles de la « Grande Prairie », au confluent du Tchertomlik et du Dnepr, et dans la presqu'île opposée. Cette « ancienne sitch », qui subsista jusqu'à 1709, fut remplacée par d'autres, également situées près du dédale des îles du Dnepr, où les embarcations des Turcs s'égaraient à leur poursuite et perdaient tous leurs rameurs, fusillés par des ennemis invisibles qui se cachaient dans les roseaux.

Les Cosaques ne constituent point une famille qui, par la langue ou l'origine, soit foncièrement distincte des autres Slaves plus ou moins mélangés des plaines : s'ils différaient de leurs frères, c'est non par le sang, mais par les traits héréditaires que leur avaient donnés des mœurs errantes et leur fière indépendance. De tout temps, les Cosaques petits-russiens n'admirent dans leur communauté que des hommes sachant faire leur signe de croix, c'est-à-dire ennemis des mahométans et des païens, et tous les Slaves orientaux pouvaient remplir cette condition d'entrée. La coïncidence du nom de la ville cosaque de Tcherkasi avec celui de la nation caucasienne des Tcherkesses a fait croire, bien à tort, à l'origine orientale des Cosaques. Quant à leur nom, il est réellement tartare, et des éléments petchénègues et khazares se retrouvaient certainement parmi les ancêtres des Cosaques, ces défenseurs des sociétés chrétiennes : mais ce mélange, et notamment celui qui eut lieu avec la tribu des Kara-Kalpaks ou « Bonnets Noirs », désignés dans les annales sous le nom de Tcherkassi, était déjà fait bien avant la formation des communautés cosaques.

Les Zaporogues, avant-garde des Cosaques petits-russiens, peuvent être considérés comme les Cosaques par excellence, et leurs descendants, devenus de paisibles cultivateurs, se réclament encore du titre de « bons Cosa-

[1] Beauplan, *Description de l'Ukranie.*

ques ». Organisés en *kourin's*, c'est-à-dire en associations de guerre et de travail en commun[1], ils ne reconnaissaient que des chefs ou « pères » librement élus, et chaque année l'assemblée, composée des membres de toutes les communautés, se réunissait en corps politique (*koch*[2]) représentant tout le « compagnonnage d'en bas ». C'est alors qu'elle distribuait par le sort les rivières dont le produit faisait vivre tous les Zaporogues et leur servait de moyen d'échange; en même temps elle choisissait un nouvel ataman et d'autres anciens pour administrer les compagnons et juger leurs différends : une poignée de poussière versée sur leur tête devait leur rappeler toujours qu'ils restaient les inférieurs de la communauté. Pour les expéditions de guerre, ils élisaient un dictateur, désigné sous le nom de hetman, — d'origine allemande (*hautpmann*). — Le pouvoir de cet élu était d'ailleurs très grand, quoique toujours conforme à la coutume; le hetman faisait décapiter et même empaler les délinquants, mais non sans l'avis de son conseil de guerre. Pendant les campagnes, tout ivrogne était expulsé de l'armée; l'usage de l'eau-de-vie était interdit. La parole que tous avaient acclamée devenait pour eux la loi, et le moindre groupe, constituant déjà la commune, devait la faire respecter. Celui qui la violait avait les autres pour juges, même en pleine steppe, loin du reste de la tribu : « Là où il n'y a que trois Cosaques, disait le hetman Khmelnitzkiy, celui qui fait le mal est jugé par les deux autres. » Dans les expéditions, ils se fortifiaient par leurs *tabors* de chariots, « citadelles roulantes » qu'ils avaient empruntées, avec le nom, aux Tchèques de Jijka[3] et que parfois ils lançaient en bataille à toute vitesse contre les ennemis pour rompre leurs colonnes. Libres de leurs allures, maîtres de l'espace, les Zaporogues devenaient presque insaisissables : que leurs tentes fussent brûlées ou leurs barques englouties dans la mer Noire, ils réparaient bientôt leurs pertes en admettant de nouveaux venus. Tous les « camarades » zaporogues avaient pour lien la communauté des dangers et l'amour de la steppe qu'ils parcouraient sur leurs petits chevaux rapides. « Que celui qui pour la foi chrétienne veut être empalé, roué, écartelé, que celui qui est prêt à endurer toutes les tortures, que celui qui ne craint pas la mort vienne avec nous! » telle était la proclamation des chefs zaporogues[4]. Mais, après s'être considérés comme les défenseurs de la foi chrétienne, ils voulurent être aussi les champions de leur « mère » l'Oukraïne petite-rus-

1 *Kourin'* mot slave signifiant « fumée », « cabane », « grange ».
2 « Association de pâtres » en tartare.
3 Ernest Denis, *Huss et la guerre des Hussites.*
4 Koulich, cité par A. Rambaud, *Russie épique.*

sienne et de la liberté du peuple. Tel était l'amour des Cosaques pour la terre natale qu'en abandonnant l'ancienne Sitch, ils en emportèrent de la terre avec eux, symbole de la patrie sur le sol étranger[1]. S'ils périssaient dans une expédition maritime, ils se confessaient à la « mer bleue[2] ».

Toute la région de la frontière méridionale entre les Slaves et les Tartares ou Turcs était occupée par des Cosaques, et cette « région des Limites », l'Oukraïne, s'accroissait ou diminuait suivant les vicissitudes de la guerre et de la colonisation armée. Une grande partie de l'espace compris entre les Terres Noires et le littoral finit par devenir un véritable désert, que l'on ne traversait qu'en fuyant; même de 1667 à 1686, il fut convenu que toute la contrée, d'environ 50 000 kilomètres carrés, comprise entre le Dńepr, le Ťasmin, le Dńestr et les sources de l'Ingouľ et de l'Ingouletz resterait dépeuplée pour servir de frontière entre les deux États chrétiens de la Slavie et l'État musulman. Les Espagnols et les Portugais colonisaient déjà l'Amérique et les Antilles que la steppe méridionale attendait encore de nouveaux habitants : l'œuvre de la dévastation par musulmans et chrétiens avait été complète. La colonisation, tant de fois commencée depuis l'époque des Scythes royaux, dut se faire deux fois, l'une après les incursions des Turcs, à la fin du quinzième siècle, l'autre après le partage des steppes entre la Pologne, la Moscovie et la Turquie. Chaque fois la colonisation se composa de deux éléments distincts : les libres Cosaques et les colons des Nobles. Les seigneurs polonais se firent octroyer d'immenses territoires dans ces espaces déserts et promirent à tous les paysans qui s'installeraient dans ces régions redoutables l'immunité complète de toute charge et de toute redevance, l'impunité pour tout crime ou délit. Le comte Zamoïski faisait appel à tous, même aux parricides, même à « ceux qui auraient tué leur propre seigneur », et cet appel fut entendu. Attirés par la promesse de la liberté sur les terres, d'ailleurs si fécondes, qui devaient leur appartenir pour un temps, les serfs des provinces lithuaniennes s'y précipitèrent par milliers et par centaines de mille; les villes, les villages se fondèrent au bord de tous les ruisseaux, au fond de tous les ravins, dans chacune des grandes concessions féodales; la steppe se changea en terrain de culture de la même manière que les « prairies » du Grand-Ouest américain devaient se transformer en terres arables deux siècles plus tard. La liberté fit ce miracle du soudain repeuplement des solitudes; mais quand les seigneurs voulurent reprendre leurs terres, réduire

[1] Skaľkovskiy, *Histoire de la nouvelle Sitch*.
[2] Antonovitch et Dragomanov, ouvrage cité.

de nouveau les paysans à l'état de serfs, les faire dévorer par l'usurier juif, ils se heurtèrent à des hommes qui prétendaient au titre de Cosaques et voulaient rester libres. Ces tentatives d'asservissement, jointes aux persécutions religieuses, devaient avoir pour conséquence définitive, et de révolution en révolution, la destruction même de l'État polonais[1]. En 1649, une grande partie des Oukraïniens, sous la conduite du hetman des Zaporogues Khmelnitzkiy, réussit à faire reconnaître l'autonomie de la Hetmanie petite-russienne, puis en 1654 celle-ci se détacha de la Pologne et se mit sous la protection de la Moscovie, par le traité de Pereyaslav. Sa liberté ne fut pas longtemps respectée; les boyards se plaignaient de ce que leurs paysans allaient chercher un asile en Oukraïne, les voivodes entraient en conflit avec les bourgeois des villes et Pierre le Grand réclamait l'extradition des émigrés du Don auxquels les Zaporogues avaient donné l'hospitalité. Les Cosaques petits-russiens étaient un obstacle à la centralisation moscovite et leurs confédérations furent brisées. Pierre le Grand fit périr des milliers de Cosaques au travail forcé sur les bords du Ladoga; puis Catherine II supprima complètement la Hetmanie petite-russienne en 1765, et dix ans plus tard elle détruisit la Sitch des Zaporogues. Ceux qui voulurent rester libres furent obligés de se réfugier au delà du Danube, chez les Turcs, leurs ennemis héréditaires. En 1775, lorsque la dernière Sitch, située sur le bas Dnepr, fut prise par le général Tekeliy, les Cosaques adultes des « Terres Franches » étaient au nombre de 13 000, dont près de 1200 dans la Sitch elle-même; environ 60 000 personnes, Cosaques et paysans réfugiés, vivaient sur le territoire environnant, dans les *khoutors* ou métairies qui leur avaient été concédés par la communauté[2].

Certainement l'ancien caractère cosaque doit se retrouver en partie chez les Oukraïniens de nos jours. Des révoltes fréquentes de paysans ont eu lieu précisément sur les bords du Dnepr, dans les districts où vivaient les communautés les plus guerrières, et dans toute la Petite Russie l'ancien dévouement à la *hromada* ou commune s'est maintenu dans sa ferveur malgré les transformations politiques. « La Commune est un grand homme, » dit le proverbe oukraïnien. Le Malo-Russe a gardé quelque chose du nomade : il se déplace sans peine, quoiqu'il n'ait pas le génie colonisateur du Grand-Russien. Il a même un dicton, trop souvent véridique, pour dépeindre son goût pour le changement, provenant surtout de son amour de la liberté : *Khotch' hirche, ta inche* (plus mal, mais autrement). En 1856,

[1] Alfred Rambaud, ouvrage cité.
[2] Chtchebalskiy, *Recueil anthropologique de Moscou*, I, 1868 (en russe).

le bruit se répandit dans l'Oukraïne que le prince Constantin s'était rendu en Bessarabie, — d'autres disaient en Crimée, — et que là il siégeait sous une tente rouge, conviant à la liberté et à la possession du sol tous les bons Oukraïniens ; mais c'est dans l'année même que les serfs devaient accourir à sa voix : passé ce terme, il serait trop tard. Soudain, des populations entières furent debout, non pour égorger les seigneurs, mais pour s'éloigner en paix. Dans certains districts, notamment dans celui d'Alexandrovsk, les paysans vendirent pour quelques roubles tout leur avoir aux usuriers juifs, abandonnèrent leurs villages et se mirent en marche. « Nous vous remercions pour le pain et le sel, disaient-ils à leurs seigneurs, mais nous ne voulons plus être vos esclaves ![1] »

Le guerrier cosaque ne vit plus que dans la légende et dans les chants; de même le *tchoumak*, l'Oukraïnien des caravanes, est sur le point de disparaître : les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le remplacent peu à peu après l'avoir forcé à changer ses pratiques et lui avoir ainsi enlevé la physionomie d'autrefois; cependant il lutte contre les voies ferrées avec une singulière énergie. En passant rapidement, entraînés par la locomotive, les voyageurs remarquent souvent au bord de la voie de longues files d'hommes et de charrettes : ce sont les caravanes des tchoumaks. Les marchandises qu'on leur confie sont remises fréquemment aux navires d'Odessa, non seulement à meilleur marché, mais aussi plus vite que si elles avaient été expédiées par chemin de fer, et pourtant du Dnepr à Odessa leur voyage dure plusieurs semaines. Le tchoumak fut aussi un héros comme le Zaporogue : pour aller chercher le sel et le poisson au bord de la mer Noire ou de la mer d'Azov, il lui fallait se préparer à toutes les fatigues et mépriser la mort. Après le long voyage à travers les plaines poudreuses et les rivières desséchées ou débordées, sous le soleil ardent, sous les averses ou dans les tempêtes de neige, il se trouvait en présence d'ennemis, auprès desquels un sauf-conduit ne suffisait pas toujours. Des brigands pouvaient l'attendre aux pas difficiles; des seigneurs le ruiner par un impôt; sa vie était de marcher toujours à la tête de son convoi, ayant pour compagnon, perché sur le premier chariot, le coq vigilant qui l'avertissait chaque matin de l'heure du départ. Si la mort l'atteignait en route, un petit kourgan se dressait sur sa tombe. Encore au dernier siècle, on mettait à côté du corps une bouteille d'eau-de-vie, cordial de son dernier voyage[2].

[1] Schmidt, *Gouvernement de Kherson*, Matériaux pour la géographie et la statistique de la Russie (en russe)

[2] Dragomanov, *Notes manuscrites*.

Les chants de liberté du Cosaque, les refrains du tchoumak traversant les plaines sont restés dans la mémoire du peuple petit-russien; le *kobzar*, qui chante en s'accompagnant de sa grande mandoline appelée *kobza* ou *bandoura*, le *lîrnîk*, qui joue non de la lyre, mais d'une sorte de vielle, récitent encore les vers qui retentirent pour la première fois sur la steppe. Quelques-unes des chansons que les rapsodes petits-russiens répètent dans les foires ont un caractère historique; mais, outre les chants que tout le monde connaît, il en est qui, par le souffle de la pensée, la puissance de l'expression, la richesse des détails, sont comme des fragments d'épopées; malheureusement ils tendent à disparaître, et bientôt ils n'existeront plus que dans la littérature écrite. Ce sont les *doumî*, récits d'histoire qui font vraiment apparaître le passé, avec les espérances et les terreurs, les joies, les sentiments, les passions des hommes qui vécurent à cette époque : en écoutant ces doumi, le Petit-Russien croit revivre de la vie de ses aïeux les Cosaques. Il est peu de langues dont les poésies populaires dépassent celles des Oukraïniens en énergie de parole et en profondeur de sentiment[1]. Et leurs chants d'amour, quelles en sont à la fois la douceur et la force, l'ardeur et la décence! Parmi ces milliers de chants il en est relativement peu dont les paroles puissent offenser une jeune fille; mais la plupart la feront pleurer, car presque tous les chants du Petit-Russien sont pénétrés de mélancolie : ils sont d'un peuple que le malheur a longtemps frappé et qui se plaît à contempler son infortune. Cependant la collection des chants politiques faite par divers érudits depuis le commencement du siècle[2] renferme aussi plusieurs chants de colère et de revendication : tel celui de la *Justice*, dont le fond est emprunté aux Psaumes[3] : « Aujourd'hui la justice est en prison chez les pans; l'injustice est assise à son aise avec les pans dans la salle d'honneur. » — « .... La justice est foulée aux pieds par les pans; mais on verse à l'injustice l'hydromel dans les coupes.... » — « O notre mère, notre mère aux ailes d'aigle, où te trouver ?... »

Les chants populaires, dont les auteurs sont inconnus, et que des kobzars, aveugles pour la plupart comme l'étaient les Grecs qui récitaient les chants homériques, enseignent de génération en génération à d'autres joueurs de bandoura, constituent déjà une littérature des plus pré-

[1] Bodenstedt, *Die poetische Ukraine*.

[2] Maximovitch, *Chansons populaires de l'Oukraïne* (en russe); — Antonovitch et Dragomanov, *Chants historiques du peuple petit-russien* (en russe); — Routchenko, *Chants populaires des tchoumaks* (en russe); — Koulich, *Mémoires sur la Russie du Sud* (en russe); — Alfred Rambaud, *Russie épique*.

[3] Dragomanov, *Notes manuscrites*.



TYPES MALO-RUSSES. — LE KOBZAR OSTAP VERESAÏ ET UN LIRNIK

Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies.

cieuses; mais ces œuvres de la muse populaire ne sont pas le seul trésor de la Petite Russie, dont la langue n'a jamais cessé d'être un idiome littéraire. Même sous le slavon d'église, qui devint la langue écrite de l'ancienne Russie lors de l'introduction du christianisme, on reconnaît les tournures petites-russiennes dans les premiers documents russes, tels que la chronique de Nestor et le chant d'Igor; la chronique de Volinie, la plus poétique de toutes les annales, est complètement malo-russienne. Mais c'est depuis le seizième surtout, depuis que la langue « commune » ou « cosaque-russe », débarrassée des formes ecclésiastiques ou « bulgares », est devenue libre, qu'elle a pris une grande importance littéraire pour la polémique politique et religieuse, les récits, le drame, les traductions. A la fin du dix-septième siècle, le partage de l'Oukraïne, l'émigration d'une forte proportion des hommes instruits vers Moscou et Petersbourg, puis, dès la fin du dix-huitième siècle, l'interdiction de la langue du peuple dans les écoles, ont arrêté le mouvement littéraire petit-russien, mais il a repris, grâce aux poètes et aux romanciers, qui parlent maintenant l'idiome pur, sans mélange de slavon ni de polonais. Un de ces écrivains était le grand poète moderne Chevchenko, longtemps serf et soldat, infortuné dont les chants racontent les misères de son peuple, et lui parlent de la « justice et de la liberté » futures.

Les Petits-Russiens de Russie ont l'esprit très ouvert et sont fort désireux d'apprendre : la statistique prouve que les ouvrages de science populaire se répandent plus rapidement chez eux que chez les Grands-Russiens. Autrefois la Moscovie recevait ses professeurs de la Petite Russie et même de la Russie Blanche; au seizième et au dix-septième siècle, des académies existaient à Ostrog, à Kiyev, à Tchernigov, tandis que la Grande Russie ne possédait aucune école supérieure; en 1658 même, au traité de Gadatch, les Cosaques posaient comme condition au renouvellement de leur union avec la Pologne l'organisation de deux universités ayant les mêmes privilèges que celle de Cracovie, le droit de fonder des gymnases et la liberté de la presse. Et maintenant ces régions oukraïniennes, où l'instruction était en si grand honneur, sont précisément celles qui ont le moins d'écoles[1] et d'élèves

[1] Instruction primaire en 1876, d'après Souvorin, *Almanach russe* (1879) :

Cercle scolaire de	Dorpat	1 élève	pour	14	habitants.
» »	Varsovie	»	»	37	»
» »	Moscou	»	»	51	»
» »	Pétersbourg	»	»	72	»
» »	Kharkov	»	»	83	»
» »	Kazan et Orenbourg	»	»	104	»
» »	Kiyev	»	»	124	»

en proportion du nombre des habitants. Après un siècle d'intervalle, le nombre des écoles primaires se trouve avoir diminué de plus de moitié dans ce qui fut l'Oukraïnie cosaque[1] ! Ce contraste déplorable entre le passé et le présent doit être attribué principalement à l'emploi dans les écoles d'une langue étrangère aux enfants. Le régime de la centralisation s'exerce même sur l'idiome des sujets : le dialecte malo-russien est mal vu par la chancellerie moscovite et les tentatives littéraires qui pourraient le faire apprécier comme il le mérite sont réprimées sévèrement. De par la censure, toute publication périodique en langue petite-russienne est interdite; il a même été défendu de traduire des traités religieux ou scolaires, de donner une représentation théâtrale ou une conférence dans cet idiome : jusqu'au texte des publications musicales est expurgé par la censure de mots petits-russiens[2]. Il faut que le peuple en arrive à mépriser son propre langage comme un patois et qu'il mette son ambition à ne se servir que des mots estampillés. Il est toutefois douteux qu'une pareille entreprise puisse réussir, car la langue petite-russienne est celle de vingt millions d'hommes, dont trois millions vivant en dehors des confins de l'empire russe, en Galicie, en Bukovine, en Hongrie. L'idiome petit-russien possède même quatre chaires dans l'université de Lwów; on y traduit en malo-russe Byron, Shelley et les œuvres d'autres écrivains modernes, et douze publications périodiques, — encore bien peu pour toute une nation, — paraissent dans cette langue en Galicie et en Bukovine. Le lien de solidarité qui relie les hommes de même langue de l'un à l'autre côté des frontières peut-il être rompu? Actuellement l'idiome petit-russien le plus pur serait parlé, dit-on, dans les provinces de Poltava, de Yekaterinoslav, sur les bords de la mer Noire et dans les districts méridionaux de Kiyev et de Tchernigov. Dans la Kiyovie du Nord, et surtout dans la Podolie et la Volinie, la langue, d'après Tchoujbinskiy, serait mêlée de beaucoup d'expressions polonaises, tandis qu'elle se rapprocherait du blanc-russien dans le nord de Tchernigov et du grand-russien dans les gouvernements de Koursk et de Kharkov, de même que chez les Cosaques du Don[3]. Toutefois les collections de chants populaires faites dans tous les pays petits-russiens, de la haute Tisza au Don inférieur,

[1] Écoles du territoire du régiment cosaque de Tchernigov en 1748 143
» même territoire en 1875 52
(*Recueil du Zemstvo de Tchernigov.*)

[2] Dragomanov, *La littérature oukraïnienne proscrite par le gouvernement russe*, Rapport au congrès littéraire de Paris, 1878.

[3] A. Tchoujbinskiy, *Voyage dans la Russie du Sud* (en russe).

prouvent que sur cet énorme espace, l'idiome malo-russe n'offre que bien peu de différences.

Les questions agraires ont une importance capitale dans toute la Russie, mais dans les pays des Cosaques oukraïniens elles sont d'autant plus graves que la grande propriété y est d'origine toute moderne. Le peuple se rappelle que la terre lui appartenait et pendant la période du servage il s'est fréquemment révolté. Même avant l'émancipation, au moins dans l'Oukraïne de la rive droite, le gouvernement se crut obligé d'établir un inventaire des propriétés et garantit aux paysans des terres auxquelles ils avaient droit; puis, après l'abolition du servage, lorsque l'insurrection polonaise de 1863 eut produit par contre-coup des tentatives de révolte chez les paysans oukraïniens de la rive droite, le prix du rachat, devenu obligatoire, fut diminué d'un cinquième et leur part du sol fut augmentée; en effet, cette part est dans le gouvernement de Kiyev de 2 hectares 75 centiares, tandis qu'elle est de 2 hectares seulement dans la province de Poltava. Toutefois un grand nombre de paysans oukraïniens n'ont rien reçu et sont obligés d'émigrer ou de travailler chez autrui comme journaliers. Dans la Nouvelle-Russie, la condition des paysans est meilleure, parce que le pays est encore moins peuplé, que les lots, variant de 3 hectares 70 centiares à 7 hectares 30 centiares, y sont plus grands et que l'exploitation du sol se fait en groupes communaux.

L'esprit d'organisation communale, que l'on croyait avoir disparu de la Petite Russie, se révèle au contraire d'une manière remarquable depuis l'émancipation. Il existe dans tout le pays des associations de pêcheurs, de faucheurs, de moissonneurs, qui rappellent celles des anciens Zaporogues, avec cette différence qu'au lieu de travailler pour leur propre compte elles sont pour la plupart utilisées par des entrepreneurs : le principe de l'association égalitaire ne s'y montre que dans l'organisation du travail et la distribution du bénéfice[1]. Dans quelques districts, les paysans louent des terres aux seigneurs pour les cultiver en commun et en partagent le produit : « la besogne, disent-ils, se fait ainsi plus vite, mieux et plus gaiement »[2]. Dans le gouvernement de Tchernigov, où les associations sont le mieux étudiées, les associés ont pris le nom de *seb'or* ou *s'aber*, — « camarades », — qu'on trouve dans les documents anciens et qui est employé aussi par les associations du nord et de l'orient de la Russie. Le travail en commun entre si bien dans les mœurs, que sur les plantations

[1] Chtcherbina, *Les associations dans la Russie méridionale*, Nedela, 1877, 1878.
[2] *Matériaux pour l'évaluation des terres dans le gouvernement de Tchernigov*, I (en russe).

de tabac les jeunes filles se groupent en associations pour accomplir tous les travaux, plantation, sarclage, choix des feuilles, préparation du tabac pour la vente. Le propriétaire n'a qu'à faire labourer le sol et à construire des maisons pour les travailleuses et des hangars pour le tabac. Les jeunes filles reçoivent la moitié du produit, qu'elles partagent toujours également[1].

Si les Petits-Russiens dépassent de beaucoup les limites des bassins du Dńepr et du Dńestr, leur territoire a reçu aussi en grand nombre des représentants de nationalité différente. On compte dans le pays au moins une vingtaine de populations distinctes par les origines, les mœurs, la langue. Les Grands-Russiens s'avancent çà et là en archipels dans l'intérieur de la Petite Russie et forment en outre des colonies dans les villes; des Polonais catholiques, descendants des anciens dominateurs du pays, et des serviteurs qui leur formaient de petites cours se sont maintenus en groupes dans tout le territoire qui fit partie du royaume de Pologne au dix-huitième siècle; au midi, les Tartares, qui descendent aussi de conquérants, ont été çà et là épargnés et vivent au milieu des populations chrétiennes. Enfin, les races commerçantes ou nomades, Juifs et Karaïtes, Arméniens, Grecs, Tsiganes, sont épars à la surface du territoire, les uns en multitudes, comme les Israélites, les autres en rares colonies ou en groupes errants. Une seule des nationalités non slaves peuple en masses compactes toute une partie du territoire : ce sont les Roumains de la frontière sud-occidentale, descendant en partie de ces Daces représentés sur la colonne de Trajan. On peut évaluer à 25 000 kilomètres carrés leur domaine ethnologique, contigu à la Roumanie indépendante.

Les descendants de colons qui ne sont pas venus dans le pays de leur libre initiative, mais qui ont été invités par le gouvernement, constituent un élément particulier dans l'ensemble des populations méridionales. Les régions des steppes du littoral, tant de fois dépeuplées par les guerres ou même systématiquement transformées en solitudes pour assurer la paix sur les frontières, étaient menacées de perdre tous leurs habitants cosaques après la destruction de l'autonomie des Zapor[illegible] importait d'appeler des colons pour remplacer la population qui [illegible]uyait. Encore [illegible] 1784, lorsque déjà la période de repeuplement avait commencé depuis plusieurs années, un recensement fait dans la région la plus vivante du terri-

[1] *Matériaux relatifs aux associations en Russie,* II (en russe).

toire, c'est-à-dire sur l'espace de 1000 kilomètres qui s'étend le long des deux rives du Dnepr, de Kiyev à Kherson, ne trouvait qu'un total de 45 500 personnes[1]. C'est depuis cette époque seulement, c'est-à-dire depuis moins d'un siècle, que la population de la Russie méridionale est devenue stable et que l'historien peut en raconter la vie sans la suivre de steppe en steppe.



ROUMAIN DE PODOLIE

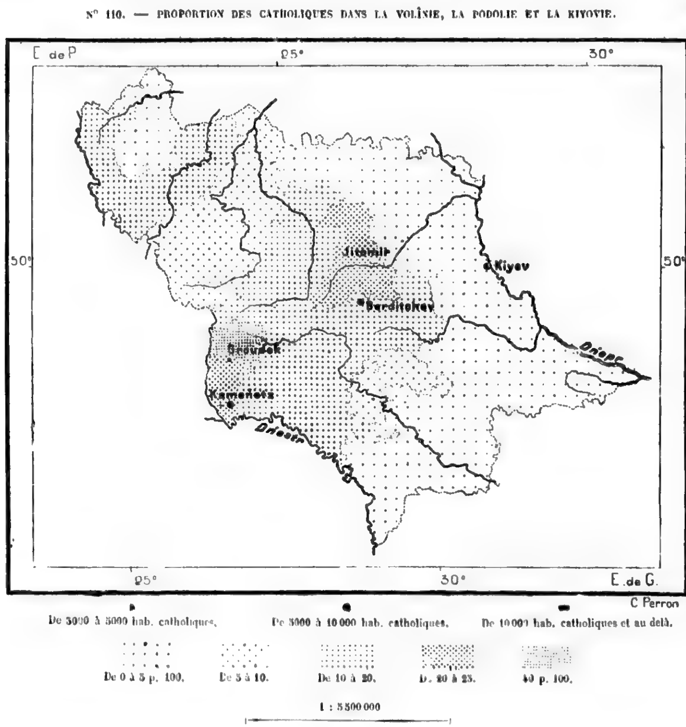
Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

Tandis que la population russe de la contrée y fut installée comme serve de la couronne et des nobles, les étrangers y vinrent en hommes privilégiés. Les Allemands furent, parmi les étrangers, ceux qui répondirent en plus grand nombre à l'appel des entrepreneurs de colonisation dans ce vaste territoire, connu sous le nom de « Nouvelle-Russie ». En 1789, ils for-

[1] Rousov, *Quelques données sur le Dn'epr* (en russe).

daient plusieurs villages dans le gouvernement de Yekaterinosłav, à l'ouest des cataractes du Dńepr et dans les steppes qui s'étendent entre la grande courbe du fleuve et la mer d'Azov. La plupart de ces immigrants venaient du sud-ouest et de l'ouest de l'Allemagne, de la Souabe, du Palatinat, de la Hesse; quelques Alsaciens se sont également mêlés aux groupes de colons. Des émigrants sortis du Mecklenburg et de la Prusse Orientale

N° 110. — PROPORTION DES CATHOLIQUES DANS LA VOLÌNIE, LA PODOLIE ET LA KIYOVIE.



lors des années de disette ont aussi fondé diverses colonies dans la Nouvelle-Russie, ainsi que des Allemands de la Pologne et du pays des Magyars. Les noms de plusieurs colonies rappellent la province d'origine des habitants et quand on traverse la contrée, on est étonné de rencontrer les villages de München, de Stuttgart, de Darmstadt, de Heidelberg, de Carlsruhe, de Mannheim, de Worms, de Strasbourg. En 1876, le nombre des colonies allemandes groupées ou éparses dans les quatre gouvernements de Yeka-

rinosłav, de Kherson, de Tauride et de Bessarabie s'élevait à 370 et les habitants y étaient plus de 200 000, soit un peu moins de la vingtième partie de la population[1]. En général, les colonies allemandes sont prospères, grâce aux privilèges dont les étrangers ont joui pendant plusieurs générations, grâce aussi aux bonnes pratiques agricoles et à la persévérance des paysans germaniques. Les champs des mennonites de la Mołotchna, rivière qui coule vers la mer d'Azov, sont même célèbres en Russie et dans toute l'Europe par le soin extrême avec lequel ils sont labourés, arrosés, nettoyés des mauvaises herbes, par la beauté des arbres fruitiers qui les ombragent, par le confort des habitations qui s'y trouvent. Il est vrai que diverses sectes russes, telles que les mołokanes, possédaient çà et là des colonies aussi bien tenues que celles des mennonites; mais leur titre d'hérétiques russes les exposa souvent à la persécution, tandis que les mennonites, mołokanes allemands, venus de la Vistule germanique, ont été protégés jusqu'à ces derniers temps : on leur donna en terres indivises un espace ne représentant pas moins de 71 hectares de terres par famille, et plus tard on y ajouta même celles qu'avaient cultivées les sectaires doukhobortzî et mołokanes, qui furent transportés au Caucase[2]. Toutefois les Allemands se sont bientôt divisés en deux classes, dont l'une est plus riche que les premiers colons, tandis que l'autre a perdu la terre; elle ne se compose plus que de journaliers. Ce sont presque exclusivement ces prolétaires mennonites qui se sont récemment expatriés par milliers au Brésil, aux États-Unis, pour éviter la vie militaire, quoiqu'ils eussent été autorisés à faire leur temps de service dans les chantiers ou les ateliers de construction, dans le train ou les brigades forestières; mais les émigrants mennonites n'ont point réussi et la plupart d'entre eux sont revenus dans la Russie méridionale. Quant aux autres Allemands de la Nouvelle-Russie, un grand nombre émigrèrent aussi, si bien qu'en 1874, au plus fort de l'exode, les terres mises en vente ne trouvaient plus d'acheteurs[3]. Désormais, les Souabes de la Nouvelle-Russie sont assimilés aux autres sujets russes. En vertu du principe de la centralisation, ils sont tenus d'avoir le russe pour idiome officiel; d'ailleurs, un certain nombre de mots et de phrases slaves avaient déjà pénétré dans leur langage usuel. L'allemand dont se servent les colons est plus littéraire que celui de leurs ancêtres souabes, grâce à l'influence des écoles et des petites bibliothèques de campagne. Mais dans ces écoles règne un esprit

[1] Peter Diehl, *Geogr. und Statist. Verein zu Frankfurt*, 1875.
[2] Skalkovskiy, *Description statistique de la Nouvelle-Russie* (en russe), tome I.
[3] *Mittheilungen von Petermann*, 1878, n° 11.

essentiellement conservateur; elles sont ce qu'elles étaient au dix-huitième siècle, et les nouvelles méthodes s'y introduisent beaucoup plus difficilement que dans les écoles russes[1]. Aucun mennonite n'entre à l'université, ni même au gymnase.

On sait que, vers 1864, la secte des stundistes, ainsi nommée des « heures » (*stunde*) que des protestants allemands et mennonites de la Nouvelle-Russie consacraient au recueillement, naquit près de ces colonies germaniques, parmi les Petits-Russiens des environs d'Odessa. Cette secte s'est rapidement propagée, mais avec un caractère beaucoup plus radical, et se distingue surtout par son aversion des prêtres et sa haine des sacrements. Ce n'est plus simplement une secte religieuse, c'est une « fraternité » (*bratstvo*), dont les membres se traitent en frères dans la vie de tous les jours. La secte nouvelle, qui reparaît, par une sorte d'atavisme, dans les contrées de la Russie occidentale où se développait autrefois le mouvement protestant, et où s'étaient formées des confréries essayant de subordonner l'Église aux laïques, a fait des progrès si rapides, que des villages entiers font partie du bratstvo : on rencontre les nouveaux frères d'Odessa jusqu'à Gomel, dans la Russie Blanche[2].

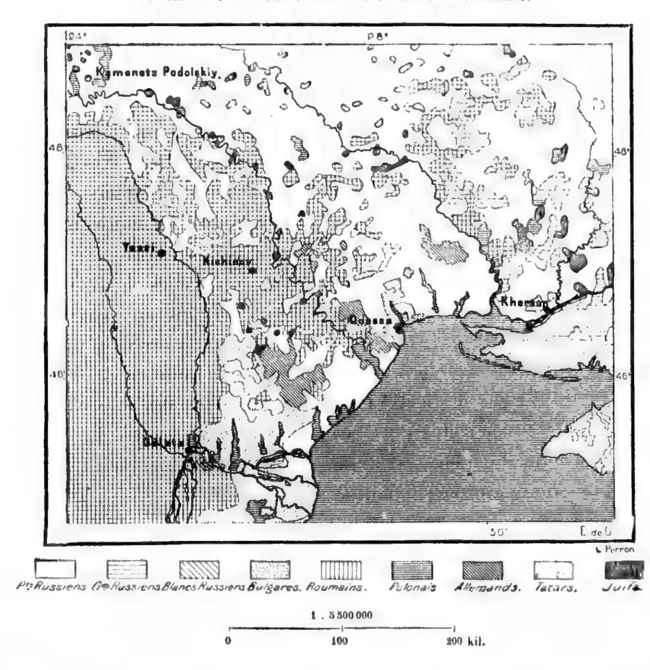
Des colonies allemandes d'une autre origine que celles de la Nouvelle-Russie se sont récemment établies en Volînie, surtout aux environs de Łoutzk et de Novgrad-Volînsk. Les nouveaux venus, fort pauvres pour la plupart et chassés presque tous par la faim de la Poméranie et de la Prusse orientale, viennent louer des terres incultes ou défricher des forêts chez les grands seigneurs de la contrée et, comme leurs voisins les Russes, ils sont obligés d'emprunter aux Juifs. Plus heureux dans leurs entreprises, mais non plus aimés par la population locale, sont les paysans tchèques, venus presque tous depuis 1868; munis de petits capitaux, ils ont su les associer pour acheter en bloc de grandes propriétés, divisées plus tard en centaines de lots. Grâce à la propagande panslaviste, ils ont été bien accueillis par le gouvernement et nul des avantages qui leur ont été faits, comme aux autres colons, n'a été perdu par eux; en outre, ils se sont déclarés hussites et ont appelé des prêtres mariés, afin d'éviter ainsi la domination du clergé catholique polonais, aussi bien que celle des prêtres russes orthodoxes. Au nombre d'environ sept mille, ils se sont établis pour la plupart sur la ligne de Brest à Łoutzk : on en voit aussi quelques groupes aux environs de Berditchev.

[1] Korf. *Rapport sur les écoles dans le district d'Alexandrovsk.*

[2] *La Chtounda petite-russienne*, Nedela, 1877. — *Le rationalisme dans le sud de la Russie*, Otetchestv. Zapiski, 1877.

Après les Allemands, les Bulgares sont de tous les colons de la Nouvelle-Russie ceux qui forment les groupes les plus considérables. Ces colonies se fondèrent à diverses époques. Lors de chaque guerre avec la Turquie, les armées russes ramenèrent avec elles des fugitifs bulgares, auxquels on donna des terres incultes dans la région des steppes ou celles d'où les Musulmans avaient été expulsés. Après la guerre de Crimée, des milliers de Bulgares immigrés reçurent en propriétés les campagnes laissées va-

N° 111. — POPULATIONS DIVERSES DE LA RUSSIE DU SUD-OUEST.



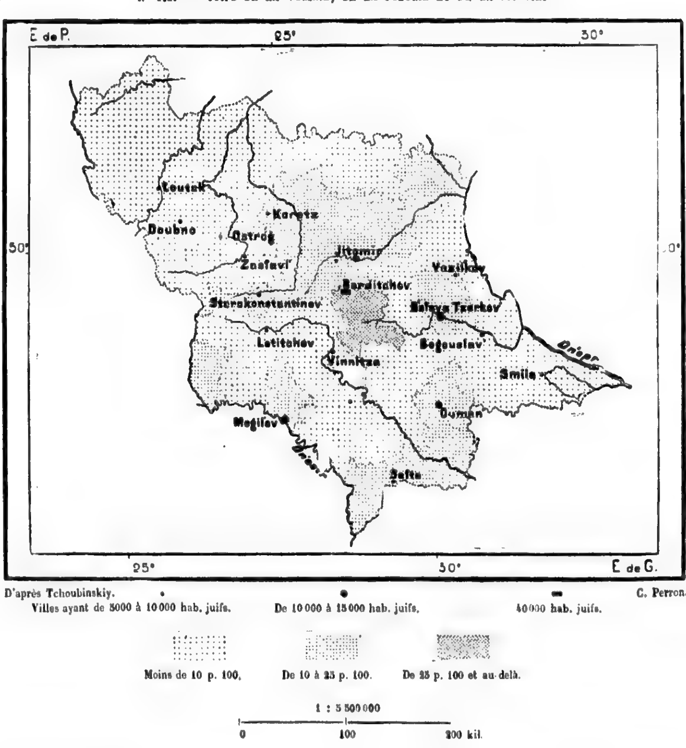
cantes par les Tartares Nogaï. Leurs villages sont d'une propreté remarquable, leurs vergers et leurs champs, tenus en propriété commune, témoignent d'une bonne pratique agricole; mais la nostalgie fit de nombreuses victimes parmi ces Bulgares. Les nouveaux colons regrettaient leur patrie des Balkans, plus fertile et plus belle, et depuis que la Bulgarie s'est constituée en principauté indépendante, beaucoup de jeunes gens instruits des communautés bulgares de la Nouvelle-Russie ont pris le chemin de la péninsule Illyrique. Une grande partie du territoire récemment cédé à la

Russie par la Roumanie est aussi peuplée d'agriculteurs bulgares. Sous le régime turc, ce pays avait eu, comme la Crimée et les steppes du bas Dnepr, une population de Tartares Nogaï; mais, avant même que le gouvernement russe fût devenu maître de la rive gauche du Danube, ces Tartares avaient émigré vers la mer d'Azov. On les remplaça par des Bulgares. L'immigration principale eut lieu lors de la paix d'Andrinople, en 1829. Les nouveaux venus, établis principalement dans le *Boudjak* ou « Coin » méridional de la Bessarabie, entre le Danube, le Prout et un prétendu « val » de Trajan, donnèrent bientôt au pays un aspect de prospérité qu'il n'avait jamais eu. Leurs cultures sont mieux soignées que celles de leurs voisins moldaves, leurs chemins mieux entretenus; leurs villages, qui ont presque tous gardé leurs noms tartares, contrastent avec les bourgades des autres races par la régularité du plan, la propreté, l'apparence de confort, les beaux vignobles qui les entourent. Toutefois ces Bulgares, qui justifient si brillamment la réputation de leur race pour l'activité, la sobriété, l'économie, sont plus ou moins mélangés de Moldaves, de Russes, de Grecs, de Tsiganes, avec lesquels ils s'entretiennent dans tous les jargons de l'Orient.

Outre les colonies importantes d'Allemands et de Bulgares, il en est plusieurs, beaucoup moins nombreuses, appartenant à d'autres nationalités. Ainsi l'on voit encore, près de Berislavl, la plus ancienne colonie fondée par Catherine II, en 1782 : elle est composée de Suédois qui, de gré ou de force, durent quitter l'île Dagö, en cédant les terres qui faisaient l'objet de leur litige avec des seigneurs allemands; mais le nombre des colons, qui avait dépassé un millier, n'était plus en 1863 que de 322, tous pêcheurs; ils parlaient encore le suédois, et jusqu'alors ils avaient en partie résisté aux efforts de leurs voisins les Allemands, qui cherchent à les « germaniser » : il est plutôt à croire que l'usage presque indispensable de la langue russe finira par les « russifier[1] ». Quant aux colonies serbes, que le gouvernement russe avait distribuées sur tout le pourtour septentrional du territoire des Zaporogues, afin de le détacher ainsi du centre de la Petite Russie, elles se sont presque entièrement fondues, quoique sous Catherine II elles fussent assez nombreuses autour des villes de Novo-Mirgorod, de Bakhmout, de Slavanoserbsk, pour fournir quelques régiments de soldats et pour faire donner à une partie de la Russie méridionale le nom de « Nouvelle-Serbie ». Les Grecs et les Albanais ou Arnautes répartis dans les diverses colonies agricoles ou militaires ont

[1] Tchoujbinskiy, *Visite à la Russie du Sud* (en russe).

trouvé pour la plupart le chemin des villes où ils s'adonnent au commerce. De toutes les colonies fondées depuis un siècle, les moins prospères ont été celles où l'on avait établi de malheureux Juifs, que l'on voulait assouplir au travail des champs. Ces mêmes hommes qui se seraient enrichis dans les villes comme manieurs d'argent, sont tombés dans une misère profonde



N° 112. — JUIFS DE LA VOLÎNIE, DE LA PODOLIE ET DE LA KIYOVIE.

comme laboureurs : maigres, couverts de vêtements en lambeaux, habitant des cabanes délabrées, ils ne savent pas même cultiver leurs champs et en louent la moitié à des colons d'autre race[1]. Toutefois parmi les « colons » juifs il en est de très prospères, mais ce n'est pas l'Israélite qui laboure ses champs. « Pourquoi tiendrais-je la charrue ? Il y a des

[1] Mackenzie Wallace, *Russia*, t. II.

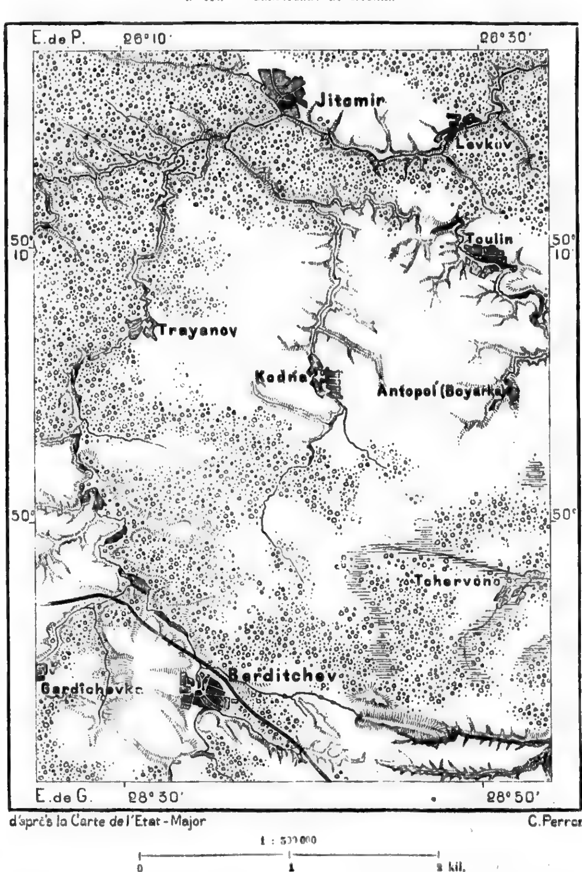
moujiks pour cela. Je les paierai, et ils feront le nécessaire, » disait un colon juif à Tchoubinskiy[1].

C'est en Oukraïne que le monde juif, qui comprend la Roumanie, la Hongrie, la Galicie, la Pologne, la Lithuanie, vient se terminer à l'est : à l'orient des provinces de Poltava et de Tchernigov commence le territoire qui, sans être absolument interdit aux Juifs, n'est libre d'accès qu'aux élèves et aux gradués des hautes écoles, aux marchands des gildes et aux artisans des corporations, munis d'attestations régulières. Presque toute la population juive se presse donc dans les provinces occidentales de la Russie et en Pologne, au nombre d'au moins trois millions d'hommes, car en 1870 le recensement en comptait déjà 2 759 800, et l'on sait que leur accroissement normal, par l'excédant des naissances sur les morts, est plus considérable que chez les chrétiens. Leurs progrès ont été vraiment prodigieux dans les provinces du Dnepr : à la fin du dix-huitième siècle, quelques familles juives seulement vivaient dans le gouvernement de Kherson ; en 1870, la population israélite s'y était élevée à 131 900 personnes. Tous ces Juifs descendent des Juifs polonais, qui sont eux-mêmes de provenance allemande. Avant l'interdiction prononcée par l'empereur Nicolas, presque tous portaient l'ancien costume polonais, le long surtout, et le bonnet en peau de renard ; tous parlent un allemand corrompu mêlé de mots hébreux et de termes d'argot, très appauvri dans sa grammaire et fortement slavisé par l'introduction de tous les noms russes des arbres et d'un grand nombre de verbes[2] : cette langue est l'*idîch* (*jüdisch* en allemand) ou l'*ivriteytz ;* mais, en outre, la langue rabbinique, mélange d'hébreu et de chaldéen, est employée pour les documents importants, dans la correspondance officielle et même dans un grand nombre de lettres privées, surtout en Lithuanie et en Belo-Russie. Organisés en confréries et constitués en *kahal* ou communes, qui ont à la fois un caractère religieux et civil, les Juifs de la Russie occidentale ont pu, en majorité, se livrer à ces professions d'intermédiaires auquel convient si bien leur génie ; la plupart sont marchands ou boutiquiers, entrepreneurs, commissionnaires ; plus du septième d'entre eux sont cabaretiers et ramassent ainsi, kopek à kopek, le petit avoir du paysan ; mais il en est aussi qui tombent dans la misère : dans l'Oukraïne occidentale, on compte plus de 20 000 mendiants israélites. Le revenu moyen de chaque famille israélite de l'Oukraïne est évalué par Tchoubinskiy à 290 roubles seulement.

[1] *Travaux de l'Expédition dans l'Oukraïne occidentale*, II, 1.
[2] Tchoubinskiy, ouvrage cité.

Le Teterev, le premier affluent du Dniestr qui entre dans ce fleuve en aval du Pripet, recueille ses premières eaux sur un plateau où se trouve la ville de Berditchev, souvent désignée sous le nom de « Jérusalem russe ».

N° 115. — BERDITCHEV ET JITOMIR.



d'après la Carte de l'Etat-Major — C. Perron

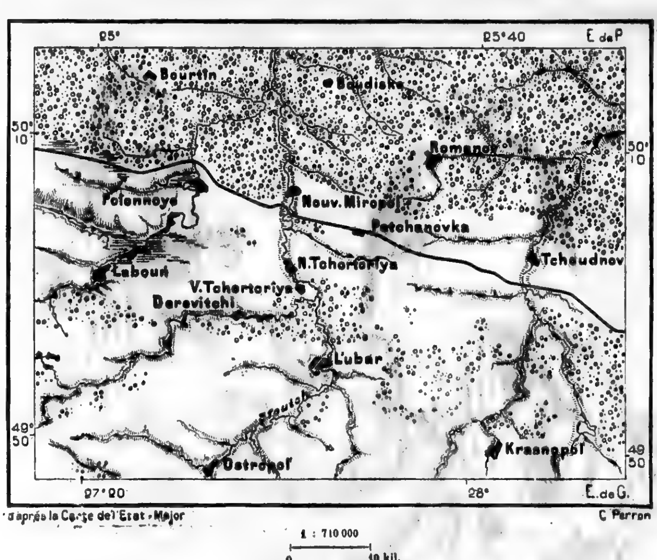
1 : 500 000

0 — 1 — 2 kil.

C'est en effet le quartier général de tous les Juifs de la Volinie, de la Kiyovie, de la Podolie. Lors du recensement de 1860, on y compta 50 400 Israélites sur un peu plus de 54 000 habitants ; mais l'opinion générale est qu'une très forte proportion des Juifs de Berditchev, souvent en voyage comme marchands itinérants, échappent à toute énumération

officielle : il est probable que 100 000 Juifs sont parfois réunis à Berditchev. L'attraction que cette ville, sans autres avantages naturels que sa position centrale entre des rivières divergentes, exerce sur les Israélites, provient de ce que le roi de Pologne Stanislas-Auguste y institua dix foires, à la requête du grand propriétaire dont Berditchev était le domaine. Les habitants s'adonnent à diverses industries, fabrication des tabacs, des bijoux, des eaux de senteur, mais toutes ces industries se font en vue du commerce de détail, qui emploie des milliers de colporteurs dans les pro-

N° 114. — LIMITE DE LA RÉGION DES FORÊTS ET DE CELLE DES PLATEAUX NUS.



vinces environnantes et par delà la frontière, en Roumanie et en Austro-Hongrie. On évalue à 150 millions de francs la valeur des marchandises vendues chaque année par les marchands de Berditchev; elles sont en grande partie entreposées dans les grottes qui sont percées dans tous les sens au-dessous de la ville, et qui sont probablement d'origine préhistorique; la longueur totale en est évaluée à 430 kilomètres[1].

Au sortir du gouvernement de Kiyev, la rivière de Berditchev s'unit au Teterev, qui bientôt après passe à Jitomir, la capitale du gouvernement de

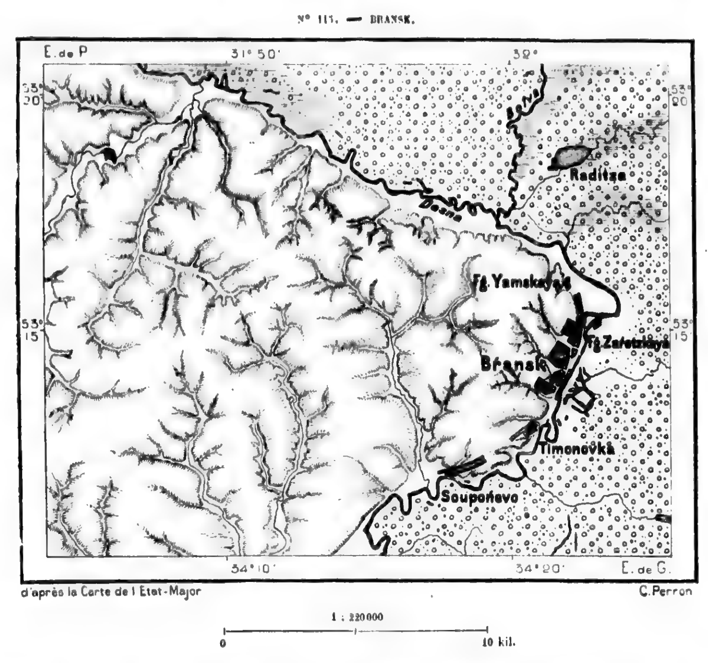
[1] Kopânski; — A. Kohn und Mehlis, *Materialien zur Vorgeschichte des Menschen im östl. Europa.*

TYPES ET COSTUMES DU GOUVERNEMENT D'OROL

Dessin de Delorte, d'après une photographie de M. Raoult.

Vořinie. Cette ville est située sur la limite de la région des forêts et de celle des espaces déboisés, limite qui se continue au loin jusqu'en Galicie et qui est en même temps une frontière ethnographique entre les *Polichtchoukî* ou « Gens des Bois » et les *Stepovikî* ou « Gens des Steppes », ainsi que se nomment réciproquement les Petits-Russiens habitant de chaque côté de la ligne de séparation. D'après Jitetzkiy[1], les « Gens des Bois » sont ceux qui ont conservé les formes les plus archaïques dans leur dialecte et

N° 115. — BRANSK.



dans leurs mœurs. Jitomir fait un grand commerce, surtout pour les céréales; mais c'est aux Juifs, qui forment environ le tiers de la population, que reviennent presque tous les bénéfices de ce trafic. Beaucoup de livres hébreux imprimés en Russie proviennent de Jitomir. La ville de Radomîsl, située également sur le Teterev, en aval de Jitomir, est dans le gouvernement de Kiyev.

Les villes importantes sont nombreuses dans le bassin de la Desna. Une ville du gouvernement d'Ořoř, Břansk, l'ancienne Debřansk, ainsi

[1] *Histoire phonétique de la langue petite-russienne* (en russe).

nommée des épaisses forêts qu'elle a perdues, est située à la jonction des deux branches supérieures de ce cours d'eau, à la base de hautes falaises que contourne la rivière; c'est une ville de grand commerce où le chemin de fer de Smolensk à Oroł traverse la rivière déjà navigable; le gouvernement avait même établi un chantier de construction à Bŕansk; il y possède maintenant un arsenal et une fonderie de canons. Les marchands de Bŕansk achètent beaucoup de denrées dans la province et du bétail dans les districts du midi pour les expédier vers Moscou, Saint-Pétersbourg ou les ports méridionaux de la Baltique. Troubchovsk, située plus bas sur la Desna, a la même industrie que Bŕansk et vend les blés que lui envoient, par la Nerousa et le Šev, les districts de Dmitrovsk et de Ševsk. Cette dernière ville est fameuse dans l'histoire de la Russie par ses traditions de révolte et d'indépendance : c'est là que s'établit et se fortifia en 1604 le faux Dmitri, au milieu de bannis et de Cosaques, pour marcher ensuite à la conquête de Moscou. A l'ouest de Troubchovsk, l'antique Starodoub ou « Vieux Chêne », qui se trouve déjà en pays petit-russien, rappelle aussi de nombreux faits de guerre entre Russes, Polonais, Cosaques et Tartares : dans son district se trouvent quelques-unes des colonies principales de la secte des raskolniks. Des restes des fortifications y ont été conservées, de même qu'à Pogar, située sur le même affluent occidental de la Desna. Plus au sud, au bord même de cette rivière, est bâtie Novgorod-Ševerskiy, ancienne principauté des Seveŕanes, dont le souvenir s'est maintenu dans le surnom de la ville. En aval, Korop et Sosnitza, autres villes des Seveŕanes, se succèdent dans la vallée de la Desna, dont la rivière Seim vient presque doubler le volume.

Une moitié du gouvernement de Koursk appartient au bassin de la Desna, et le chef-lieu est situé près de l'endroit où la rivière devient flottable, à la jonction de deux de ses affluents. C'est une ville grande-russienne, à laquelle ses trois chemins de fer, se dirigeant sur Kiyev, Moscou, Khaŕkov, donnent une certaine importance commerciale. La foire de Koursk (*korennaya*) était jadis la plus fréquentée du midi et les échanges s'y élèvent encore à 4 millions de roubles; mais le centre des transactions entre la région industrielle de la Moscovie et les terres agricoles du sud s'est déplacé vers le sud, à Khaŕkov. Les villes voisines, Chtchigrî, Tim, Fatej, sont de simples marchés agricoles, de même que plus bas, sur le Seim, Łgov, Rîlsk, Poutivł. C'est à Rîlsk que s'entreposent surtout les faux de Styrie, expédiées ensuite dans toute la Russie d'Europe et d'Asie. Près de là, dans le gouvernement de Tchernigov, et déjà en Malo-Russie, sont les villes importantes de Głoukhov, grand marché de céréales, de Krolevetz,

de Konotop, qui fut une forteresse au dix-septième et au dix-huitième siècle, de Borzna, de Berezna. Située près d'un croisement de chemins de fer, Konotop accroît rapidement son commerce. Jadis la ville importante de la contrée était Batourin, ainsi nommée de son fondateur Étienne Bathory, qui en avait fait la résidence des hetmans cosaques; Menchikov détruisit cette ville en 1708, mais les belles ruines du château, reconstruit, puis démoli de nouveau, s'élèvent encore au-dessus des maisons modernes sur la rive méridionale de la Seim. Chostka, dans le district de Gloukhov, est une poudrerie de l'État, où se prépare le salpêtre pour toutes les autres usines de la Russie.

L'histoire de Tchernigov, capitale du gouvernement, se confond avec celle de la contrée. La ville appartient aux Severanes et l'on y voit encore une église cathédrale dont quelques parties sont du onzième siècle. Disputée longtemps entre les Lithuaniens, les Polonais, les Moscovites, elle se rattacha définitivement à ceux-ci en 1654 avec toute l'Oukraïne cosaque; maintenant elle prend sa part du grand commerce de céréales, de chanvre et d'autres denrées agricoles qui enrichit le pays de la Desna. Quoique privilégiée en qualité de centre administratif, Tchernigov n'est pas aussi peuplée que Ńejin, autre ville du gouvernement située sur les deux rives de l'Oster, petit affluent canalisé de la Desna, et sur le chemin de fer de Kiyev à Moscou. Ńejin reçut au dix-septième siècle une colonie de Grecs qui jouirent longtemps de privilèges spéciaux; toutefois elle devait être considérée surtout comme une caste, car d'autres étrangers, surtout des Bulgares, ne sachant point même parler grec, étaient entrés dans ce groupe pour élever leur position sociale. Les Grecs de Ńejin faisaient autrefois le commerce de la soie avec la Turquie, l'Italie et l'Autriche; mais les courants se sont déplacés, et la colonie grecque est maintenant déchue. Depuis 1820, Ńejin possède l'une des hautes écoles de la Russie, fondée aux frais d'un particulier et transformée depuis 1875 en institut philologique; dès lors le nombre des étudiants a diminué[1]. L'industrie de la contrée n'a d'autre importance que pour la préparation du tabac, la grande culture locale[2]. La ville de Kozeletz, située à l'ouest de Ńejin, sur l'Oster, est habitée en partie par des artisans qui vont exercer leurs métiers au dehors.

Kiyev, la « ville sainte », la Kioaba ou Sambatas de Constantin Porphyrogénète, la Kouyaba des Arabes, le Man-Kerman des Tartares, est une des cités d'Europe que leur position désignait d'avance comme un des centres de gravité de l'histoire. Elle est située à peu près au milieu du

[1] Étudiants de la haute école en 1871 : 180; étudiants de l'institut en 1877 : 31.

[2] Production du tabac dans le gouvernement de Tchernigov en 1875 : 33 258 000 kilogrammes, le tiers de la production totale de la Russie.

bassin du fleuve Dnepr, à égale distance de la région des sources et du littoral marin, à l'endroit précis où toutes les ramures supérieures ont rejoint le tronc fluvial, lui apportant leurs eaux et leur commerce. Les zones géographiques des forêts, des terres noires, des steppes, fort rapprochées en cet endroit, sont unies par le cours du Dnepr, que Kiyev commande de sa colline. Un pareil emplacement dut être apprécié dès que les migrations pacifiques du commerce se furent portées de Byzance et des bords de l'Euxin vers la Russie centrale, et certainement la ville exista longtemps avant que son nom n'eût été mentionné dans les chroniques : l'époque à laquelle les trois frères légendaires ou trois peuples la fondèrent se perd dans les ténèbres antérieures à l'histoire russe. Un chroniqueur du onzième siècle, Titmar, parle de ses quatre cents églises; même lors de l'incendie de 1124, le feu en aurait dévoré six cents : c'est par Kiyev que le christianisme s'introduisit en Russie, précisément parce que cette ville se trouvait en rapports directs avec l'Europe méditerranéenne. Mais ses richesses même attiraient de toutes parts les ennemis : elle fut détruite quatre fois, en 1171 par l'armée d'André, prince de Sousdalie, en 1240 par le mongol Batou-Khan, puis en 1416 par les Tartares, et enfin en 1584 par les Tartares de la horde de Crimée, qu'incitait Ivan III de Moscou; pendant dix années, dit-on, la colline où la fière cité avait été bâtie resta déserte. Elle se releva de ses ruines, et quoique Kiyev eût cessé d'être le centre de la confédération des principautés slaves, et qu'elle eût ainsi perdu la force d'attraction exercée par les capitales, quoiqu'elle eût été souvent coupée de ses communications directes avec la mer et dévastée par les guerres, elle a gardé l'un des premiers rangs parmi les cités slaves : elle est maintenant par la population la quatrième cité de l'empire russe; depuis le commencement du siècle, le nombre des habitants a doublé. C'est, avec Saint-Pétersbourg, la seule ville de la Russie où l'on ait publié une statistique détaillée de la population[1].

L'espace occupé par Kiyev, sur la terrasse qui se dresse de 100 à 150 mètres au-dessus du fleuve, sur les pentes des collines et la lisière de terrains qui s'étend à leur base, est d'environ 50 kilomètres carrés. Les maisons se suivent le long du fleuve, ou à quelque distance de ses eaux, sur une longueur d'environ dix kilomètres; non réunies partout en quartiers

[1] Population de Kiyev en 1874 : 127 251 (Juifs, 10,53 pour 100; Polonais, 6,41 pour 100).

Sachant lire et écrire. . . .	375 pour 1000.	Parlant la langue littéraire . .	49,32	p. 100.
Sachant lire.	68 »	» le petit-russien. . . .	39,26	»
Ignorants.	556 »	» le patois grand-russien.	9,91	»
		» le blanc-russien . . .	1,51	»

compacts, elles sont du moins assez rapprochées les unes des autres pour que les divers quartiers de la ville forment un ensemble cohérent. Cependant de vastes terrains sont encore inoccupés par les constructions ou bien il ne s'y trouve d'autres demeures que de véritables trous creusés dans la terre ou des masures d'argile[1]. Quelques avenues ont la largeur de places;



PÈLERIN A KIYEV

Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

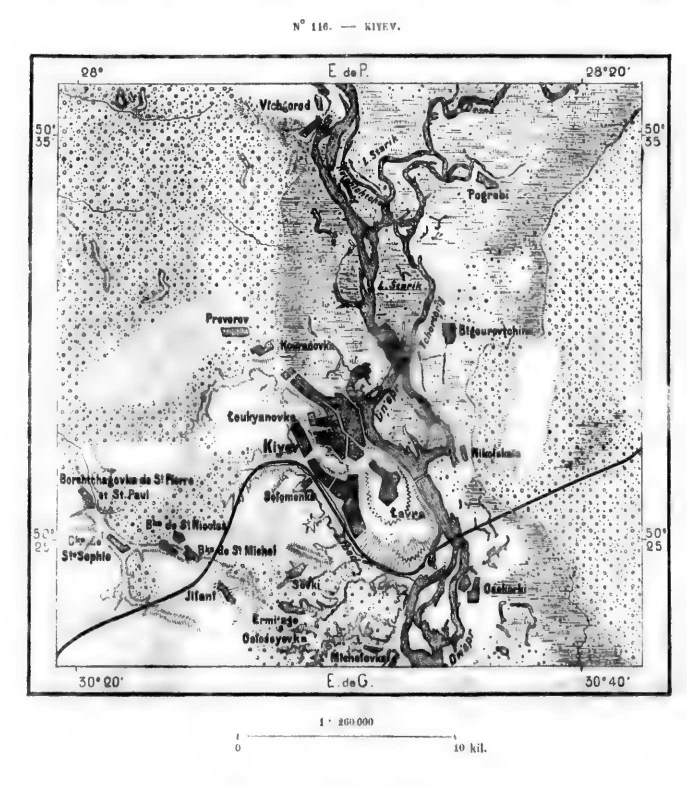
des massifs de peupliers croissant çà et là sur les pentes contrastent par leur verdure avec l'or des coupoles. Sans s'accroître à l'extérieur, la ville peut recevoir encore le double et le triple de sa population actuelle en recouvrant de maisons les terrains vagues. Chacun des quartiers a sa physionomie particulière. En bas, Podol, voisine du fleuve, est la ville du

[1] Constructions de Kiyev en 1874 : 9 867.

Bâtiments en bois.	64,68 p. 100.		Bâtiments en pierres.	12 p. 100.
» bois et en pierres.	14,75 »		» argile	8,57 »

commerce et de l'industrie ; elle occupe, dans une vaste échancrure du plateau, la partie méridionale de la plaine dans laquelle la Potchaïna vient s'unir au Dnepr, et que domine au nord la colline de Vichgorod, où saint Vladimir avait son harem. Au sud de Podol, le plateau, découpé par trois profonds ravins perpendiculaires à la direction du fleuve, se rapproche des

N° 116. — KIYEV.

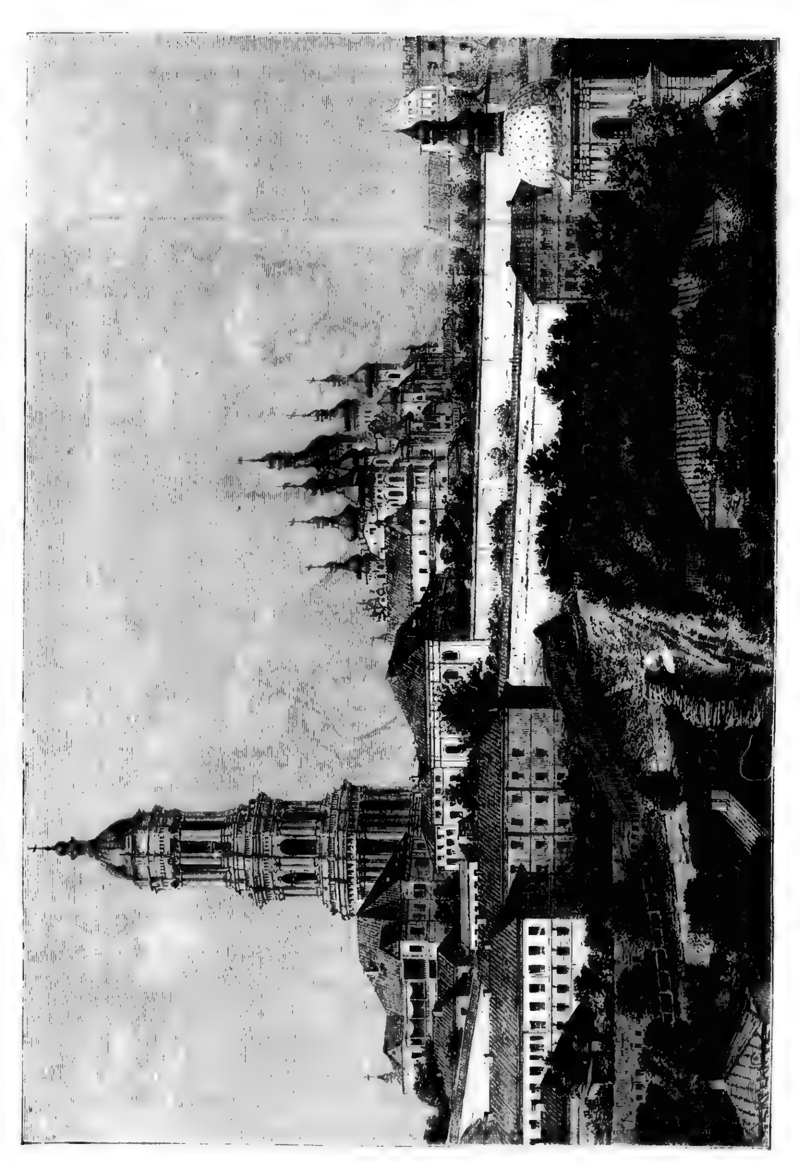


1 : 200 000

0 — 10 kil.

berges et ses escarpements finissent par se confondre avec elles. Les ravins divisent ainsi la ville en quartiers distincts.

De tous ces promontoires qui se succèdent du nord au sud, le troisième se termine le plus fièrement au-dessus du fleuve et sur la pointe même se dresse un des édifices religieux les plus célèbres de la ville, l'église de Saint-André. La cathédrale, Sainte-Sophie, située sur le même fragment du plateau, mais au centre du quartier appelé Stariy Kiyev ou le « Vieux Kiyev », est en effet, avec la « Porte d'Or » voisine, l'un des plus anciens



KIYEV. — LA LAVRA

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

monuments de la Russie en quelques-unes de ses parties, qu'épargna le feu lors de l'invasion de Batou-Khan : on en remarque les assises de briques et de pierres, quelques mosaïques et des fresques bizarres; mais la plupart des peintures ont été restaurées ou plutôt refaites. La belle rue de Krechtatik, l'une des plus élégantes de la ville, occupe le ravin qui sépare la terrasse de Sainte-Sophie de celle de Lipki; puis au delà vient Petchersk, promontoire méridional où s'élèvent le monastère et le groupe d'églises de la Łavra, considéré comme le lieu saint par excellence de la Russie, parce qu'il domine l'endroit où furent baptisés les premiers Russes. Dans l'intérieur du promontoire se ramifient de nombreuses galeries, dont l'origine est peut être analogue à celle d'autres cavernes, situées au nord, où l'on a trouvé des restes de l'âge de pierre[1]; toutefois elles ont été, du moins en partie, creusées par saint Hilarion et d'autres cénobites, et sont changées depuis des siècles en chapelles, en églises souterraines, en niches enfermant des sarcophages : les couches sablonneuses qui s'étendent dans l'épaisseur du plateau entre deux strates d'argile, et dans lesquelles s'ouvrent toutes ces excavations, conservent les cadavres qui y ont été déposés et dont la piété populaire a fait des corps de saints. On raconte que des fanatiques se sont enfermés dans les catacombes pour y mourir d'inanition loin du monde profane. Un des tombeaux est celui du moine Nestor, qui vécut dans le cloître et y écrivit sans doute une partie des annales qu'on lui attribue. La Łavra est un lieu de pèlerinage très fréquenté, aussi bien par les Grands-Russiens que par les Petits-Russiens : 300 000 personnes viennent se prosterner chaque année devant ses tombeaux et ses images, et lors des grandes fêtes, surtout à la Trinité et à l'Assomption, on voit des milliers de pèlerins se presser aux portes du monastère : trop nombreux pour trouver place dans les immenses dortoirs des auberges conventuelles, ils couchent dans les cours et sur les routes : pendant la nuit du 15 août 1872, on en a compté 72 000, étendus sur la terre nue. Lorsqu'une épidémie règne dans le pays, elle est apportée à Kiyev, cette Mecque des orthodoxes grecs; elle y fait autant de ravage que le choléra parmi les hadjis, et de là est reportée dans toutes les parties de la Russie. Pendant les années de disette, le nombre des pèlerins augmente : une visite à la sainte Łavra les autorise à mendier le pain qui leur manquerait chez eux.

D'anciennes fortifications protégeaient la Łavra; elles ont été agrandies par des ouvrages réguliers qui entourent toute la colline. La ville même de Petchersk a été détruite presque entièrement pour donner place à la

[1] Antonovitch, *Rapport de la société historique de Nestor*, I.

cité militaire. L'enceinte de la vieille Kiyev a été démolie au contraire et c'est là que se développe la ville moderne; d'après des projets auxquels on n'a pas encore donné suite, des forts devront s'élever à l'endroit où se trouvent l'université, l'observatoire et d'autres grands édifices; en attendant, on a construit des forts sur les hauteurs qui dominent la ligne du chemin de fer et la vallée de la Łibed. L'université de Kiyev, transférée de Vilno dans cette ville après l'insurrection polonaise de 1831, ne peut recevoir qu'un cinquième d'étudiants catholiques; elle est toujours la troisième de la Russie, quoiqu'elle ait beaucoup perdu, une première fois, lors du dernier soulèvement de Pologne, auquel prirent part les étudiants de cette nation qui se trouvaient à Kiyev, puis en 1878, lorsque 140 étudiants furent exilés pour cause politique. Quelques-unes des collections de l'université, principalement celle d'histoire naturelle, sont riches et bien classées, et la bibliothèque est des plus précieuses, grâce aux dépouilles de Vilno et du lycée de Kremenetz, que des seigneurs polonais avaient enrichis de cadeaux : l'histoire de la Renaissance, celle de la Réforme et des guerres religieuses y sont représentées par des ouvrages de la plus haute valeur; les archives renferment aussi des documents uniques sur l'histoire de la Petite Russie. Depuis 1878, les professeurs y font des cours supérieurs pour les femmes. Avant la fondation de l'université de Kiyev, la plus haute école de la ville, possédant aussi bibliothèque et musée, était l'académie ecclésiastique, située près du fleuve, à l'entrée du quartier de Podoł : des élèves y sont encore envoyés de toute la Slavie méridionale, de Serbie et de Bulgarie[1].

Outre ses églises et ses écoles, Kiyev n'a point de monuments, si ce n'est la statue de saint Vladimir et la colonne qui rappelle le baptême de son peuple, en 988, dans les eaux de la Potchaïna. Car à cette époque le Dnepr ne coulait pas au pied des collines de Kiyev; il passait beaucoup plus à l'est, là où se voit maintenant la coulée de Tchertoriy ou de « Fosse du Diable »; il ne se réunissait à la Potchaïna qu'à la base du promontoire de Petchersk. Actuellement le Dnepr tend à rentrer dans son ancien lit, et depuis une vingtaine d'années les ingénieurs travaillent à lui fermer le passage au moyen d'endiguements. Il importe de conserver à tout prix le lit du fleuve au quartier industriel et commerçant de Podoł, à ses dépôts de bois, de céréales, de sucre de betteraves, à ses manufactures diverses et à ses chantiers. Deux grands ponts sont construits en aval de

[1] Université de Kiyev au 1er janvier 1878 : Professeurs, 94; étudiants, 771. Bibliothèque, 150 000 volumes. Budget annuel, 350 000 roubles.

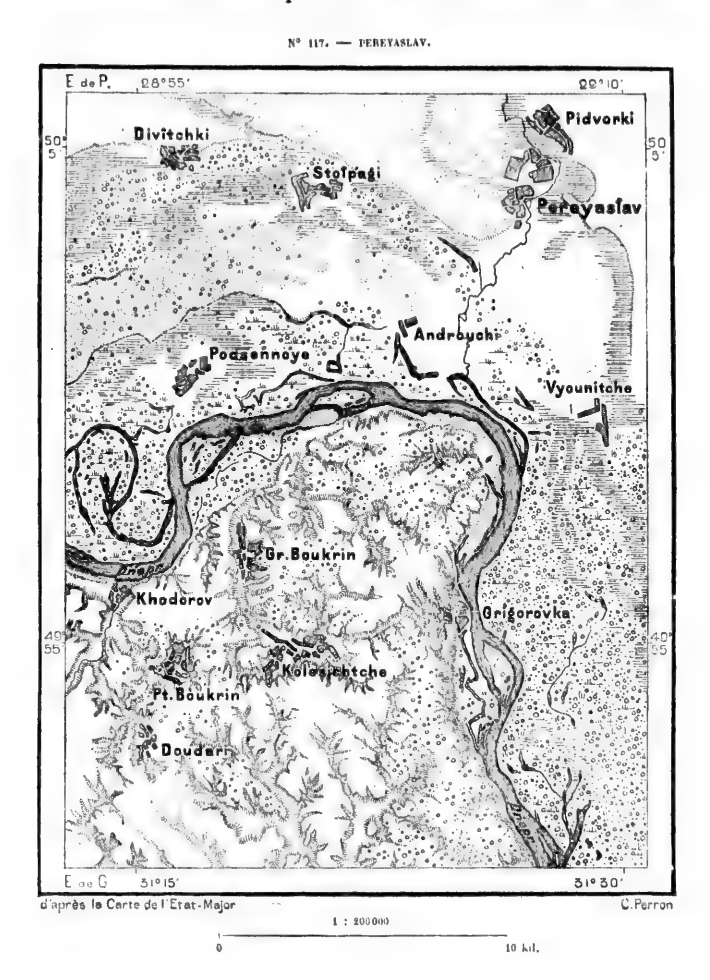
Kiyev. Le plus haut, pont suspendu qui a peu de rivaux en Europe, s'enracine dans la berge à la base de la Łavra et forme six travées ayant ensemble 800 mètres de longueur. Le nouveau pont du chemin de fer passe à 3 kilomètres plus au sud. Comme port d'expédition pour les céréales, Kiyev a moins d'importance que le village de Rjichtchev, — ainsi nommé du mot *Roj* ou seigle, — situé plus bas sur la même rive du fleuve.

La ville la plus voisine de Kiyev, Vasiĺkov, est à moins de 40 kilomètres au sud-ouest, sur la Stougna, petit affluent occidental du Dńepr : c'est également une ville ancienne, fondée au dixième siècle. Un tiers des habitants sont des Juifs, proportion moindre que dans la plupart des autres villes du gouvernement de Kiyev, à l'ouest du Dńepr. A Skvira, sur un des hauts affluents de la Roś, ils forment la moitié de la population ; à Tarachtcha, dans le même bassin, ils sont plus du tiers et ont presque entièrement monopolisé certaines industries, la cordonnerie, la fabrication des vêtements, la construction des maisons. Béłaya Tzerkov ou « Blanche Église », sur la Roś, fut une des capitales des Cosaques, et le hetman Khmeĺnitzkiy y signa en 1651 le second traité par lequel la Pologne reconnaissait l'autonomie de l'Oukraïne. Ville fort commerçante, où se fabriquent des machines agricoles, Béłaya Tzerkov est le centre de vastes propriétés seigneuriales dont le château possède de précieux documents historiques. Toute la plaine entre la Stougna et la Roś est fameuse dans l'histoire de la contrée par les batailles qui s'y sont livrées entre Russes et Koumanes, entre chrétiens et mahométans, entre Tartares et Polonais : les princes russes, depuis saint Vładimir, y établissaient les tribus turques ou même tchoudes qu'ils avaient vaincues : les noms géographiques témoignent de l'existence de ces colonies. Des centaines de kourgans, élevés sur les hauteurs qui dominent la Roś, rappellent les chefs innommés qui sont tombés dans les combats. Au sud de la Stougna se voient les restes d'anciennes fortifications élevées contre les Połovtzes ou Koumanes. Ces retranchements sont connus sous le nom de « Fosse du Serpent » (*Zmiyev Val*) : d'après la légende, un dragon attelé à la charrue d'un saint ou d'un héros aurait creusé la fosse qui longe le rempart : partout où l'on remue la terre dans les villes de cette contrée, notamment à Korsoun et à Kańev, on trouve des ossements humains, laissés là lors des assauts et des massacres. C'est un peu au-dessous de Kańev, sur une colline dominant le Dńepr, que s'élève le tombeau du poète Chevtchenko, né dans le voisinage.

De l'autre côté du Dńepr, dans le gouvernement de Połtava, la rivière de Troubej traverse aussi l'une des contrées les plus célèbres de la Petite Russie. Pereyasłav, située au confluent du Troubej et de l'Aĺta, fut, dit-on,

fondée par saint Vladimir sur le champ de bataille où il avait vaincu les Petchénègues; depuis cette époque elle devint l'avant-poste de Kiyev, la ville où se réunissaient les armées pour combattre les nomades du sud. Pendant

N° 117. — PEREYASLAV.



1 : 200000

0 — 10 kil.

les guerres des Cosaques, Pereyaslav fut aussi l'un des principaux centres d'opération et c'est là que Bogdan Khmelnitzkiy et l'assemblée des Cosaques décidèrent, en 1654, de se mettre sous le protectorat du tzar Alexis. La rivière était navigable autrefois, ainsi qu'en témoigne une ancre re-

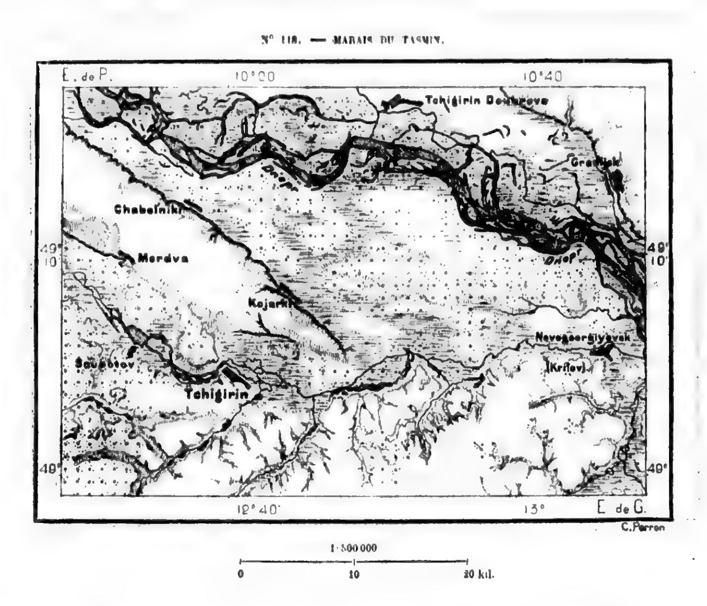
cueillie dans les alluvions du Troubej ; maintenant le port de la ville a dû être transféré à 7 kilomètres à l'ouest, au village d'Androuchi, situé sur un méandre du Dńepr. Plus au sud, Zołotonocha, également éloignée du fleuve, doit aussi faire transporter ses denrées jusqu'au Dńepr au moyen de chars. Le port principal de cette partie du fleuve est l'antique Tcherkasî, qui prétendait avoir été fondée par les « Tcherkesses » et qui donna ce nom aux Cosaques du Dńepr ; elle est située sur un promontoire de la rive droite, que rongent les eaux. Tchigirin, sur le Ťasmin, au pied d'un coteau de roche meulière, était également l'une des capitales des Cosaques, et mieux encore que Tcherkasî, elle était défendue par de vastes marécages : à l'est, le Ťasmin se réunit au Dńepr par un lacis de fausses rivières errant dans le bassin d'un lac disparu, où l'on a trouvé des restes d'embarcations[1]. Les forêts à demi noyées de ces terres basses ont peut-être servi de retraite à des tribus de Mordves et de Khazars, ainsi que semblent l'indiquer des noms de villages ; mais il est certain que pendant les temps historiques elles donnèrent asile aux Cosaques, et c'est à grand peine qu'on pouvait essayer de les y poursuivre. Un village de la contrée, Soubotov, renfermait dans son église le tombeau de Bogdan Khmel'nitzkiy, détruit par les Polonais.

Un des passages les moins incommodes à travers cette région marécageuse se trouvait non loin de la bouche du Ťasmin, là où de fréquentes inondations du Dńepr ont exhaussé le fleuve par le dépôt de sables et d'argiles : aussi de fréquentes batailles eurent-elles lieu entre Polonais, Cosaques et Tartares pour la possession de ce point stratégique. Les Polonais y élevèrent la forteresse de Krîłov, qui fut déplacée plus tard et à laquelle on donna, en 1821, le nom de Novo-Georgiyevsk ; mais la ville est toujours connue par le peuple sous son ancienne appellation. Sur la rive gauche du Dńepr, en face de Novo-Georgiyevsk et des marais du Ťasmin, est la ville de Gradijsk (Horodîchtche), dont le port, comme celui de Krîłov, fait un commerce assez considérable de bois et de bétail. Il n'est pas un village, de Vasilkov à Tchigirin, qui ne soit nommé dans l'histoire des insurrections populaires du dix-septième et du dix-huitième siècle. Maintenant c'est là que s'étendent les plus grands domaines de l'aristocratie russe et polonaise, avec leurs palais et leurs fabriques de sucre de betterave. Un chemin de fer spécial avec des embranchements vers le Dńepr relie ces fabriques aux principales villes d'entrepôt.

[1] Schmidt, *Matériaux pour la géographie et la statistique de la Russie, gouvernement de Kherson* (en russe).

Dans le bassin de la Souła, qui comprend une grande partie des régions occidentales de la province de Połtava, se trouvent plusieurs villes de quelque importance, pour la plupart environnées d'arbres fruitiers et de plantations de tabac. Ńedrigaïłov ou Drigaïłov, près des sources de la rivière, est une ville fondée au commencement du dix-septième siècle par des fugitifs oukraïniens. Romnî, également dans la haute vallée, est surtout un lieu de commerce ; dans ses foires, connues depuis le siècle dernier, se vendent des marchandises pour une valeur de 8 millions de francs, et des centaines de ses habitants émigrent chaque année pour aller exercer quelque

N° 118. — MARAIS DU TASMIN.

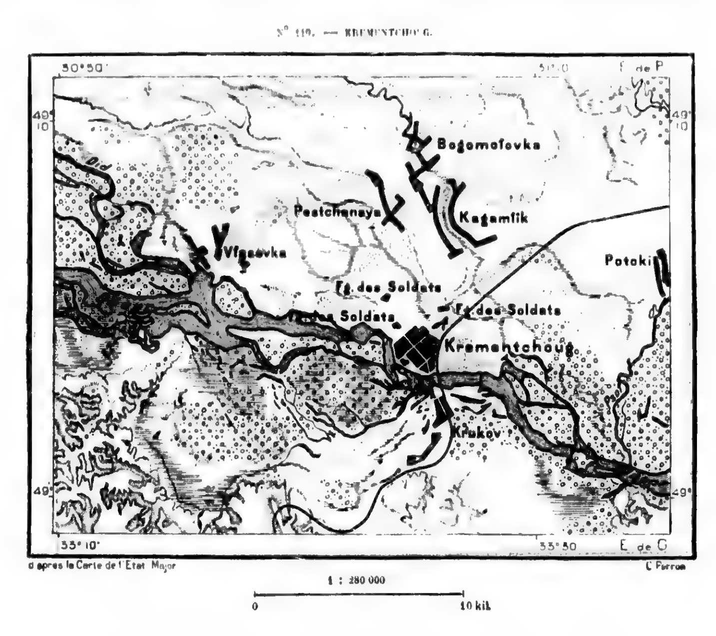


petit trafic dans les provinces environnantes ; Lokhvitza, située plus bas sur la Souła, Priłouki et Piŕatin, sur l'Oudaya, affluent occidental de la Souła, ont surtout, comme Romnî, leurs champs de tabac ; Łoubnî, en aval du confluent, est une ville riche en tanneries, en jardins et en vergers.

La rivière Pśoł, qui rejoint le Dńepr un peu en aval de Krementchoug, est plus abondante que la Souła et traverse les trois gouvernements de Koursk, de Khaŕkov, de Połtava, dans son cours de 535 kilomètres. Olchanka, près de sa source, distille des eaux-de-vie et fabrique de grandes quantités de bottes ; Oboyań est un marché agricole de quelque importance, expédiant des grains et du bétail à Moscou, Kherson, Odessa. Plus

bas se succèdent Soudja, à une petite distance au nord de la rivière; Miropolye, Soumî, une des villes commerçantes de l'Oukraïne, échangeant à ses foires des denrées pour une valeur de 10 millions de francs; Lebedin, où Pierre le Grand fit ses préparatifs avant la bataille de Poltava et où son ami Menchikov égorgea, dit-on, 900 personnes, dont on voit encore la la haute butte funéraire, appelée le tombeau des Hetmantzî. Gadatch est une ancienne ville fortifiée où se conclut, en 1658, le traité d'union fédérale entre l'Oukraïne et la Pologne. Plus bas est Rachovka, siège prin-

N° 119. — KREMENTCHOUG.



cipal des associations de colporteurs petits russiens, et près de là est Sorotchintzi, lieu de naissance de Gogol. Sur des affluents du Psol s'élèvent, à l'est Zeňkov, à l'ouest Khorol et Mirgorod, en partie peuplée de tchoumaks.

Le marché de la partie inférieure du Psol et le centre commercial de toute la Petite Russie est la cité de Krementchoug, l'une des principales étapes de la navigation sur le Dnepr et la rivale de Poltava par le nombre des habitants : au printemps, la population est doublée, à cause du chargement et du transbordement des marchandises; on compte alors jusqu'à 60 000 personnes dans la ville et dans son faubourg de Kroukov, situé

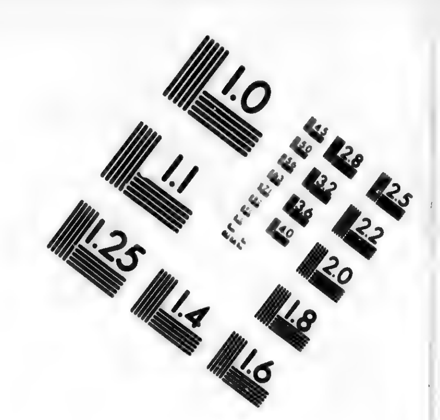
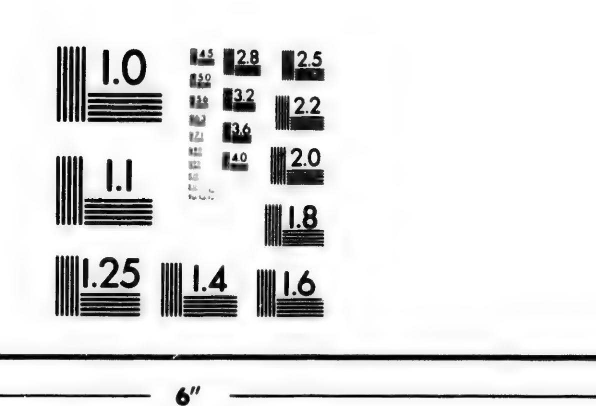


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

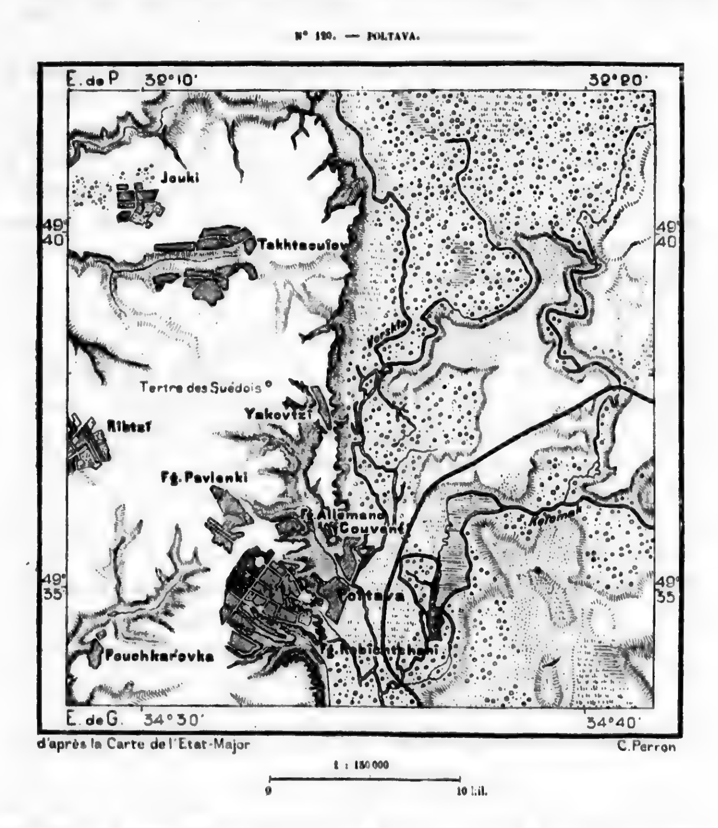
sur la rive droite du Dnepr. Les grands magasins de sel appartenant à la couronne, des entrepôts de bois et des chantiers de construction occupent une grande partie de la berge de Kroukov. L'industrie de Krementchoug alimente en partie le commerce local : fabriques d'équipages, de machines agricoles, tanneries, scieries à vapeur, manufactures de tabac, livrent chaque année des produits pour une valeur de plusieurs millions de francs. On voit encore à Krementchoug quelques restes de la forteresse qu'y éleva l'ingénieur Beauplan en 1635 ; mais le monument le plus remarquable de la ville, et en même temps l'une des merveilles de l'art industriel en Europe, est le pont-tube, de 938 mètres de longueur, sur lequel passent les trains de chemins de fer de Kharkov à Balta. En outre, un pont de bateaux réunit la ville à son faubourg. Au printemps, la ville est quelquefois presque complètement inondée; les incendies la ravagent aussi fréquemment; ville provisoire, elle se rebâtit sans cesse, plus grande chaque année et d'aspect toujours maussade.

La rivière de Vorskla, un peu moins longue que le Psol, dont elle reproduit presque exactement les sinuosités, coule aussi dans les trois gouvernements de Koursk, de Kharkov, de Poltava. Elle passe d'abord à Graïvoron, puis à la ville d'Akhtirka, visitée par les pèlerins, et reçoit le Merl, qui vient d'arroser les campagnes de Bogodoukhov et de Krasnokoutsk. Poltava, chef-lieu du gouvernement de son nom, est située sur la rive droite de la rivière, au confluent du ruisseau Poltavka, vers le point de convergence de toutes les vallées supérieures. Déjà mentionnée au douzième siècle, cette ville fut, comme toutes celles de la steppe, le témoin de combats et de massacres ; mais son nom ne retentit en Europe qu'après la sanglante bataille de 1709, où Charles XII, le « dernier des Varègues », vint terminer sa course de météore et où la Russie, cessant, pour ainsi dire, d'être un État asiatique, prit rang parmi les puissances européennes. Divers monuments érigés dans la ville et sur le champ de bataille rappellent la défaite des Suédois. Poltava ne grandissait que lentement, vers le milieu du siècle, lorsqu'une foire importante y fut transférée : depuis ce temps, la ville progresse avec rapidité, et de vastes espaces, jadis occupés par des jardins, se recouvrent de constructions. La foire, où se font en moyenne des échanges pour une valeur de 50 à 60 millions de francs, est fréquentée surtout par les négociants en laines : il s'y vend aussi beaucoup de chevaux, que l'on amène par troupes des bords du Don. Les Juifs ont une forte part de l'industrie et du commerce de Poltava en leurs mains, et des colons allemands ont introduit dans le pays la fabrication des draps et des couvertures. L'industrie des tissus a pris aussi une certaine activité dans la ville

de Kobełaki, située en aval de Połtava, à peu près à moitié chemin du Dnepr. De même, les colons allemands qui peuplent les campagnes aux environs de la ville moderne de Konstantinograd, dans la vallée de l'Orel, s'occupent de la fabrication de draps pour l'armée.

Une autre ville de fondation récente, Yekaterinosłav ou la « Gloire de

N° 120. — POLTAVA.



d'après la Carte de l'Etat-Major — C. Perron

1 : 150 000

0 — 10 kil.

Catherine », est devenue pendant ce siècle un centre de quelque importance, grâce aux faveurs administratives, qui en ont fait un chef-lieu de gouvernement. Près de l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville, l'ingénieur Beauplan avait fondé pour la Pologne en 1635 la forteresse de Koïdak, que détruisirent les Cosaques. Le village de Novo-Koïdak remplaça le fort, mais en 1784 la population locale n'atteignait pas même 450 habitants. C'est près de là, à 7 kilomètres en aval, que Potomkin fonda, deux

années plus tard, en l'honneur de Catherine II, la cité dont il voulait faire la capitale de la Nouvelle-Russie. La situation de Yekaterinosłav, au grand coude du Dńepr, en amont des rapides, est fort heureuse : c'est à peu de distance au sud, à Łotzmanskaya Kamenka, que doivent s'arrêter toutes les barques et les radeaux pour prendre des pilotes ou transborder leur chargement[1], et presque en face de la ville débouche la rivière de Samara, que les seuils de granit de la contrée ont changée en un vaste marécage dans toute sa partie inférieure, entre Pavłograd et Novo Moskovsk, le Samartchik des Zaporogues. Ces villes, modernes comme Yekaterinosłav, ont également remplacé des stations de Cosaques. En 1785, Pavłograd reçut une colonie de soldats corses cherchant un asile depuis qu'ils avaient dû, trois années auparavant, capituler à Port Mahon devant les Espagnols.

En aval des rapides, Alexandrovsk, fondée en 1770 sur la rive gauche du Dńepr, en face de l'île fameuse de Khortitza, est le port où s'arrêtent les embarcations, après la traversée parfois dangereuse des porogs, et le point de départ des caravanes de commerce qui vont apporter des céréales au port de Berdansk, sur la mer d'Azov : un chemin de fer doit remplacer prochainement la route des steppes. En aval d'Alexandrovsk, le fleuve commence à prendre la direction de l'ouest ; la Konskaya, venue d'Ořekhov, qui se déverse en cet endroit dans le Dńepr, fut longtemps la frontière des Zaporogues et des Tartares. De vastes marécages, des bancs de sable, des méandres changeants du fleuve, souvent inondés, rendent le Dńepr très difficile à franchir dans cette partie de son cours : aussi la ville de Nikopol, jadis connue sous le nom de Mikîtîn Perevoz, a-t-elle pris de toute antiquité une certaine importance, parce qu'elle se trouve sur un promontoire de la rive droite, au-dessus d'un étranglement de la vallée; mais elle doit fuir sans cesse vers la steppe, les érosions du fleuve emportant chaque année des pans de la berge sur laquelle elle est située[2] : on a vu les tombeaux du cimetière s'écrouler ainsi dans le fleuve avec les ossements qu'ils renfermaient. C'est vers Nikopol que se dirigeaient et que se dirigent encore les chemins qui traversent le fleuve pour gagner Znamenka, sur l'autre rive : là passaient les tchoumaks allant s'approvisionner de sel dans la Crimée et les petits navires de cabotage remontent le Dńepr jusqu'à cet endroit. Un peu en aval se voient, sur la rive septentrionale du Dńepr, deux des emplacements où s'établit la sitch des Zaporogues : dans

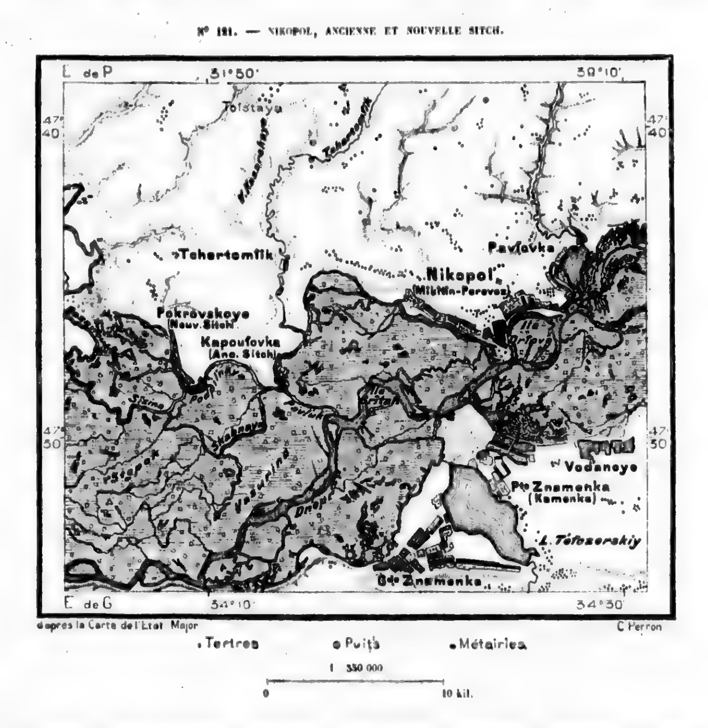
[1] Pilotes du Dńepr en 1860 :

A Łotzmanskaya Kamenka	635 hommes;	630 femmes.
Dans tous les autres villages des porogs.	689 »	700 »

[2] Tchoujbinsky, *Visite à la Russie du sud* (en russe).

la plus ancienne sitch, qui existait depuis le seizième siècle et qui fut détruite par l'ordre de Pierre le Grand en 1709, la berge a été rongée par le courant, et les îles voisines, diminuées d'un côté, agrandies de l'autre, ont pour ainsi dire voyagé sur le fleuve[1]. C'est de Nikopol que l'on part d'ordinaire pour aller visiter au nord la Tołstaya Mogiła, le « Gros Tombeau » des Scythes, où l'on a trouvé un vase précieux, de travail presque

N° 121. — NIKOPOL, ANCIENNE ET NOUVELLE SITCH.



hellénique, représentant la capture de chevaux sauvages. Berisłav ou Borisłav, situé sur la même rive du Dnepr que Nikopol, a des avantages analogues : avant qu'un bateau à vapeur ne transportât les tchoumaks et leurs convois, 70 grands bateaux à rames traversaient régulièrement le fleuve entre Berisłav et son faubourg de Kakhovka. Pendant la guerre de Crimée, on fit passer en cet endroit la plus grande partie des troupes et des convois d'approvisionnements. Berisłav était jadis une place forte des Tartares,

[1] Tchoujbinsky, ouvrage cité.

connue sous le nom de Kizi-Kerman, et l'on dit que des chaînes de fer y étaient tendues en travers du fleuve, large de 4 kilomètres pendant les inondations. En 1696, cette forteresse fut prise par Pierre le Grand.

La rivière d'Ingouletz, dans laquelle des érudits ont vu le « Gerrhus » d'Hérodote, se déverse dans le Dnepr en amont de Kherson; elle eut de tout temps une grande importance commerciale et stratégique, parce qu'elle coule à peu près en droite ligne du nord au sud, du confluent du Tasmin au liman du Dnepr et permet d'éviter ainsi le long détour du fleuve par les cataractes et les marécages du cours inférieur. Il n'y a pourtant qu'une seule agglomération de 10 000 habitants dans ce bassin, dont une grande partie avait été jadis changée en désert pour éviter les incursions des Tartares. Cette ville est Alexandriya, fondée au dix-huitième siècle sous le nom de Betcha, sur le haut Ingouletz. Vers le milieu du cours de cette rivière, au confluent de la Saksagana appelé Krivoï Rog ou « Corne Oblique », on a récemment découvert des gisements de fer d'une grande puissance. Le minerai, contenant de 48 à 70 pour 100 de métal pur, ne renferme que des traces de soufre et de phosphore : d'après l'ingénieur Kontkevitch, ce minerai serait le meilleur de toute la Russie, préférable même à ceux de l'Oural. Mais tant qu'un chemin de fer ne réunira pas ces gisements aux mines de charbon du Don, il sera impossible de les utiliser, à cause du manque absolu de bois dans la contrée. La contenance des lits déjà reconnus est d'au moins 150 millions de tonnes.

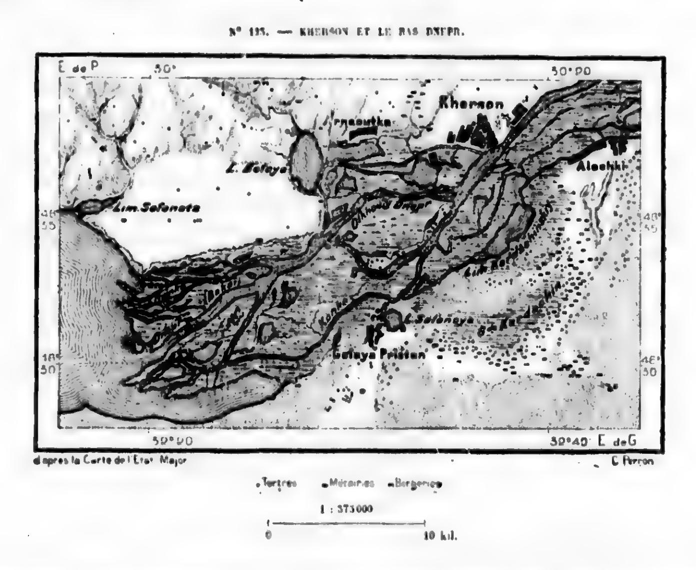
N° 122. — BAS INGOULETZ.



Alechki, sur la rive méridionale du fleuve, était l'ancien port maritime du bas Dnepr : dès le dixième siècle, elle était l'entrepôt des Grecs pour leur commerce par Kiyev avec les « Varègues ». C'était la ville d'Olechye,

nom dont les Génois firent ensuite Elice, qui s'est graduellement modifié, mais dont le sens primitif, la « Boisée », est le même que celui de l'Hylea d'Hérodote; d'ailleurs, tout vestige de forêt a depuis longtemps disparu de la contrée. Chassés en 1711 de leur campement situé au confluent du Dnepr et de la Kamenka, les Cosaques Zaporogues s'établirent près d'Alechki, qui faisait alors partie des possessions des Tartares de Crimée, mais en 1733, dès qu'ils eurent pu s'entendre avec le gouvernement russe, qui avait ordonné d'abord de pendre chaque Zaporogue pris dans ses domaines, ils quittèrent « le pays des infidèles » pour fonder la « nouvelle sitch ». Alechki

N° 125. — KHERSON ET LE BAS DNEPR.



d'après la Carte de l'État Major — C. Perron

Tertres — Métairies — Bergeries

1 : 373000

0 — 10 kil.

est une annexe commerciale de Kherson, située presque en face sur la rive droite du Dnepr, à 11 kilomètres de distance; elle lui expédie du bétail, des céréales, des cuirs, des fruits, et des pastèques fort appréciées dans tout le midi de la Russie.

Kherson, chef-lieu de l'un des gouvernements les plus populeux de la Russie, est bien inférieure en population et en commerce à la cité d'Odessa; elle est même dépassée par Nikołayev, le port du Boug; mais, comme gardienne de l'entrée du Dnepr, elle ne pouvait manquer de retenir une partie notable des échanges de la Russie méridionale. Toutefois la barre, les îles, les bancs de sable empêchent les gros navires de remonter jusque-là : ils doivent s'arrêter à 40 kilomètres à l'ouest de Kherson, dans le liman. En

fondant Kherson à la place du fortin d'Alexandr-Chantza (Alexander-Schantze en allemand) et en lui donnant son beau nom grec, Potomkin comptait pour cette ville sur un avenir plus glorieux et plus prospère : il n'y reste plus qu'un petit nombre d'Hellènes, quoique la première population se composât presque uniquement d'immigrants de cette nation. Elle fait un assez grand commerce d'exportation, surtout pour les bois, les céréales, les cuirs ; mais une forte part de son trafic consiste en expéditions de cabotage vers Odessa : cette ville lui envoie aussi les marchandises étrangères[1]. Une partie des anciennes fortifications de Kherson subsiste

[1] Villes du bassin du Dnepr, en aval du confluent du Pripet, ayant plus de 5000 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT DE VOLÍNIE.		
Jitomir (1873)	43 050	hab.
GOUVERNEMENT D'OROL.		
Bransk	14 650	hab.
Sevsk	8 700	»
Dmitrovsk	6 000	»
Troubchovsk	5 450	»
GOUVERNEMENT DE KOURSK.		
Koursk	31 750	hab.
Miropolye	10 750	»
Rilsk	9 450	»
Poutivl	7 050	»
Oboyan	6 320	»
Fatej	5 530	»
GOUVERNEMENT DE TCHERNIGOV.		
Nejin	21 600	hab.
Tchernigov	16 175	»
Gloukhov	13 400	»
Starodoub	12 350	»
Konotop	9 850	»
Berezna	9 800	»
Krolevetz	8 150	»
Borzna	7 575	»
Novgorod-Severskiy	6 400	»
Sosnitza	5 650	»
Korop	5 460	»
Kozeletz	5 075	»
GOUVERNEMENT DE KIYEV.		
Kiyev (1879)	140 000 (?)	h.
Berditchev	90 000 (?)	»
Belaya Tzerkov	18 700	»
Vasilkov	16 600	»
Tcherkasi	13 900	»
Tarachtcha	11 420	»
Skvira	10 050	»
Tchigirin	9 675	»
Kanev	7 420	»
Radomisl	5 900	»

GOUVERNEMENT DE POLTAVA.		
Poltava	33 980	hab.
Krementchoug et Kroukov	30 475	»
Kobelaki	13 000	»
Prilouki	12 880	»
Zenkov	10 600	»
Pereyaslav	9 300	»
Gadatch	8 425	»
Lokhvitza	7 900	»
Zolotonocha	7 890	»
Mirgorod	7 500	»
Gradijsk	7 100	»
Romni	5 950	»
Khorol	5 500	»
Loubni	5 200	»
Piratin	5 000	»
GOUVERNEMENT DE KHARKOV.		
Akhtirka	17 820	hab.
Soumi	14 125	»
Belopolye	12 250	»
Lebedin	11 900	»
Bogodoukhov	9 800	»
Krasnokoutsk	5 680	»
Nedrigailov	5 060	»
GOUVERNEMENT DE YEKATERINOSLAV.		
Yekaterinoslav	24 375	hab.
Pavlograd	11 400	»
Novo-Moskovsk	10 500	»
Nikopol	9 700	»
GOUVERNEMENT DE KHERSON.		
Kherson	46 320	hab.
Alexandriya	10 520	»
Novo Georgiyevsk (Krilov)	10 225	»
Berislav	8 080	»
GOUVERNEMENT DE TAURIDE.		
Alechki	8 200	hab.
Orekhov	5 000	»

encore. On se rappelle l'inscription que Catherine II put lire sur l'une des portes en construction : « C'est ici le chemin de Constantinople. »

La Podolie appartient en entier aux bassins du Boug et du Dňestr, et la plupart de ses villes sont situées sur le cours ou dans le voisinage de ces fleuves. Proskourov, environnée de hautes collines, est dans une campagne marécageuse où sourdent quelques ruisseaux qui vont se jeter dans le Boug naissant et où se trouvent des colonies de Polonais connues sous le nom général de Mazures ; Medjiboj ou Entre-Boug, ainsi nommée parce qu'elle est bâtie entre le Boug et son affluent le Boujok, est aussi en partie défendue par des marécages, qui ont fait choisir cet endroit stratégique comme point de rassemblement des troupes russes près de la frontière autrichienne. Plus bas, sur le Boug, vient Letitchev, l'une des villes de Podolie les plus souvent ravagées par Polonais et par Cosaques. Khmelnik ou la « Houblonnière » est entourée en effet de champs de houblon ; au delà se succèdent dans la vallée du Boug la riche Vinnitza, qui fut au dix-septième siècle le chef-lieu d'un des régiments de Cosaques les plus ardents pour leur liberté, et Bratzłav la juive, autrefois capitale d'une grande province polonaise. Litin est à l'ouest de la rivière, au pied d'une haute colline, et plus loin, au sud-ouest, dans la vallée du Rov, s'élève la fameuse Bar où se forma, en 1768, la confédération qui, en protestant contre les concessions faites aux dissidents, devait amener par contre-coup la ruine définitive de la Pologne. A l'est, la petite ville de Lipovetz, dans le gouvernement de Kiyev, rappelle les Tartares-Lipans, qui séjournèrent longtemps dans le pays. La rivière Sob, passant à Lipovetz, est un affluent du Boug, qui dans sa partie inférieure arrose les campagnes d'une ville plus populeuse, Gaïsin ou Haïsin. La Siňoukha, le principal affluent du Boug et jadis frontière des « franchises Zaporogues », naît aussi dans le gouvernement de Kiyev et reçoit ses eaux des districts de Zvenigorod et d'Oumaň. Cette dernière ville, fort commerçante, est celle où, pour se venger des confédérés de Bar, les Cosaques et les paysans petits-russiens firent en 1768 un massacre général des Polonais et des Juifs réfugiés dans la place : actuellement, les Israélites y sont plus nombreux que jamais. La ville de Novo-Mirgorod, ancienne colonie des Cosaques de Mirgorod, puis centre de la Nouvelle-Serbie, est sur un affluent oriental de la Siňoukha.

La ville de Bałta, située à peu près à moitié chemin du Dňestr et du Boug, mais sur un affluent de ce dernier fleuve, a pris beaucoup d'importance dans ces dernières années comme station où se bifurquent les chemins de fer d'Odessa à Breslau et d'Odessa à Moscou. Il s'y fait un grand commerce de bétail et de denrées agricoles, auquel participent les villes

d'Olgopol au nord et d'Anañyev au sud, et qui se dirige presque en entier sur le port d'Odessa.

En entrant dans le gouvernement de Kherson, le Boug, uni à la Siñoukha, baigne Olviopol, puis serpente à travers la steppe. La ville de Voznesensk, près de laquelle se font les grandes manœuvres de cavalerie, occupe une pointe de la rive gauche, au confluent de « l'Eau Morte » ou Mertvovod. Le Boug s'élargit peu à peu et se change en liman, bien avant de s'unir à son principal affluent, l'Ingouł, dont le bassin renferme les deux villes importantes de Yelisavetgrad et de Bobrinetz. Yelisavetgrad n'était au siècle dernier qu'une simple forteresse et une petite colonie de fuyards raskolniks ; mais, de même que l'Ingouletz, l'Ingouł offre au commerce l'avantage de descendre en ligne droite du nord au sud et d'abréger ainsi la distance entre le Dnepr moyen et le liman du fleuve. Yelisavetgrad, devenue la principale étape du trafic entre Krementchoug et Odessa, s'est développée avec une rapidité tout américaine : on est étonné de voir ces blocs de maisons surgissant comme par enchantement du milieu de la steppe. Depuis quelques années, on exploite dans les environs des gisements de lignite.

Nikołayev est située un peu en amont du confluent du Boug et de l'Ingouł, sur les deux bords de cette rivière, déjà changée en liman par l'influx des eaux marines. Elle est également une de ces villes à croissance rapide ; mais c'est aux faveurs du gouvernement que Nikołayev doit la meilleure part de sa prospérité. L'État en a fait depuis 1789 sa principale station navale sur le versant de la mer Noire. Tandis que la force d'attaque était réservée à Sebastopol, Nikolayev, bâtie dans l'intérieur, à une certaine distance du littoral, reçut le rôle plus important de construire les navires, de préparer les approvisionnements et les agrès ; mais elle a quelques désavantages, notamment celui de ne pouvoir admettre les plus gros vaisseaux qu'allégés de leur armement ; la profondeur de la barre varie de 6 à 7 mètres. L'énorme ville, dont les rues, larges, poussiéreuses, bordées de maisons basses, se prolongent à perte de vue dans la steppe, se compose d'un quartier central, autour duquel se groupent les nombreux faubourgs militaires. Nikołayev, le Toulon de la Russie, a, sans compter ses casernes, de très vastes établissements, remarquables soit par leur grandeur, soit par leurs appareils mécaniques. Les jetées, les cales, les bassins à flot, les chantiers de construction se succèdent le long de l'Ingouł ; les ateliers où se fabriquent les plaques de blindage, les roues, les affûts, les canons, les chaudières, tous les objets en fer ou en bois qui font partie de l'armement des vaisseaux, sont peuplés de milliers d'ouvriers ; un dock

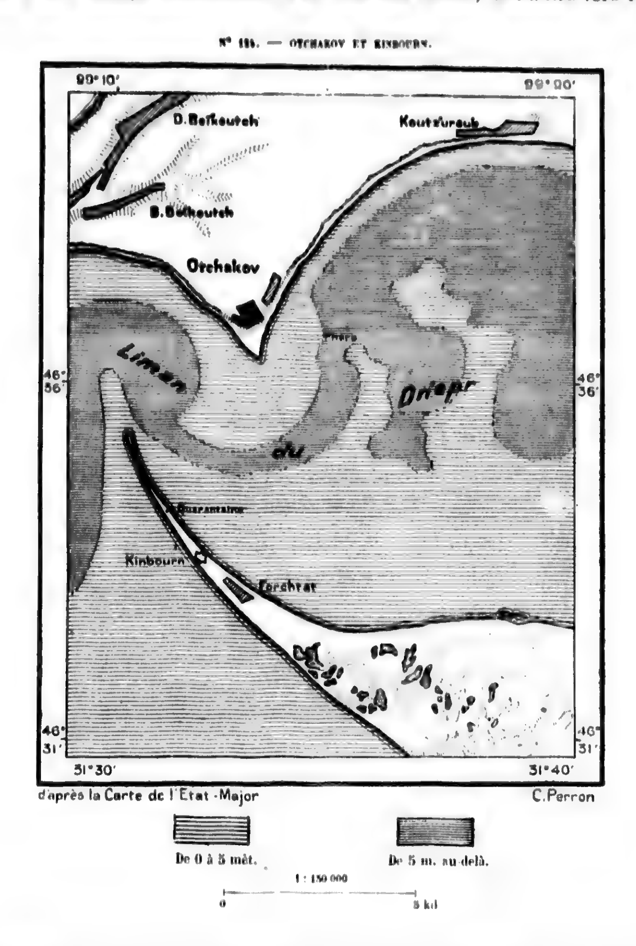
flottant ancré dans la rivière reçoit les bâtiments cuirassés. Des fortifications s'élèvent de toutes parts aux alentours de la ville et des deux côtés du Boug, bien au-dessous du confluent. Quoique tout spécialement vouée aux travaux de la guerre, Nikolayev a cependant quelque importance comme ville d'échanges pacifiques ; elle est l'héritière d'Olbia la milésienne, dont l'emplacement a été retrouvé en aval, près du confluent des deux limans du Boug et du Dnepr, aux Sto-Mogil ou « Cent Tombeaux ». Le port du Boug ne peut tenter de rivaliser avec Odessa pour importer directement des ports étrangers ; mais il expédie une assez grande quantité de céréales pendant les années de bonnes récoltes et plusieurs lignes de bateaux à vapeur y ont leur point d'attache[1]. La ville d'Otchakov ou Kara-Kerman, la « Forteresse Noire », située sur la rive septentrionale du liman marin où s'unissent le Boug et le Dnepr, peut être considérée comme l'avant-port de Nikolayev. Ce fut jadis, grâce à sa position stratégique et commerciale, une des places les plus importantes de la mer Noire. Fondée en 1492 par un khan tartare, sur l'emplacement d'une forteresse des Grecs, elle fut souvent disputée entre les Russes et les Mahométans pendant de nombreuses guerres et finit par tomber définitivement entre les mains de la Russie, en 1788, après un assaut des plus meurtriers, terminé par un massacre de la garnison turque. On se rappelle qu'en 1854, pendant la guerre de Crimée, Otchakov et la forteresse de Kinbourn, sur le promontoire méridional de l'entrée du liman, furent attaquées par l'escadre des alliés.

Odessa, le grand port commercial de la Russie du Sud, n'est point située, comme Kherson, Nikolayev et Otchakov, près de la bouche d'un fleuve qui donne accès dans l'intérieur des terres ; le liman de Hadji-Bey, qui communiquait autrefois avec la mer, est devenu depuis longtemps une lagune d'eau saumâtre, et d'ailleurs il n'est alimenté que par les eaux temporaires descendues de la steppe. Cependant Odessa peut être considérée comme le véritable port du Dnepr et du Dnestr, de la même manière que Marseille est celui du Rhône et Venise celui du Pô. Les difficultés de l'entrée dans les deux fleuves de la Petite Russie ont obligé les marins à choisir pour lieu de rendez-vous un point du littoral de plus facile accès, et le golfe d'Odessa offre précisément les conditions nécessaires. Les navires peuvent y mouiller sans danger et par les routes unies de la steppe les marchandises vont rejoindre sans peine les chemins qui bordent les fleuves.

[1] Mouvement du port de Nikolayev en 1875 : 309 navires, jaugeant 232 514 tonnes.
Flottille de Nikolayev en 1875 : 115 navires, dont 3 bateaux à vapeur, jaugeant 10 480 tonnes

D'ailleurs, de tout le bassin occidental de la mer Noire, le golfe d'Odessa est celui qui pénètre le plus avant dans les terres et c'est là précisément que la côte change de direction, d'un côté vers le sud, de l'autre vers l'est :

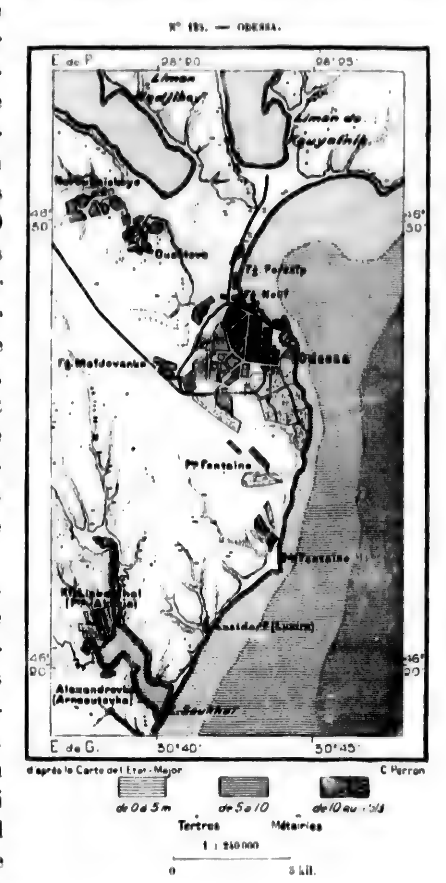
N° 114. — OTCHAKOV ET KINBOURN.



il en résulte que les voies naturelles du pays se dirigent en plus grand nombre vers Odessa que vers tout autre point du littoral. Aussi l'importance de cette ville s'est-elle rapidement accrue, surtout depuis qu'aux privilèges résultant de la position géographique se sont ajoutés ceux que lui ont valu les môles, les entrepôts, les chemins de fer et les relations établies. Odessa

n'existe pas même depuis un siècle, car à l'endroit où se dressent aujourd'hui ses palais, il n'y avait en 1789 qu'un village tartare entourant la forteresse de Hadji-Bey. En 1794, Odessa prit son nom actuel d'une colonie grecque fondée jadis sur cette partie du littoral, en souvenir du glorieux Ulysse. Au commencement du dix-neuvième siècle, Odessa était déjà peuplée de 8000 habitants ; en 1850, elle en avait déjà près de 100 000, et depuis, 100 000 autres personnes sont venues grossir la foule. Odessa est par sa population la quatrième cité de l'empire russe : elle est, avec Saint-Pétersbourg, celle qui a le plus l'aspect d'une ville européenne ; elle n'est point un immense village comme la plupart des agglomérations urbaines de la Russie intérieure.

N° 135. — ODESSA.



Vue de la mer, Odessa est d'une belle apparence. Elle est située à 47 mètres d'altitude, sur la partie la plus élevée de la terrasse des steppes, qui s'abaisse peu à peu, d'un côté vers le liman du Dnepr, de l'autre vers celui du Dnestr, mais qui descend vers la mer en une berge abrupte. Longeant des maisons à façade majestueuse, une promenade suit le bord de la falaise, et de la plate-forme du centre, ornée de la statue du duc de Richelieu, s'abaisse un escalier monumental dominant les quais et les ports, tandis que d'anciennes « valleuses », remplies de constructions, s'ouvrent dans l'épaisseur du plateau. Tout le quartier central est une ville somptueuse aux maisons de style italien, aux larges rues bordées de trottoirs, aux magasins élégants :

mais par delà s'étendent de chaque côté vers la steppe de vastes faubourgs où le vent soulève des tourbillons de poussière, le fléau d'Odessa. Le sol sur lequel repose la ville se compose d'un grès coquillier qui sert à la construction des édifices, mais qui se délite facilement à l'air et qui, dans l'espace de peu d'années, donne aux maisons l'aspect de ruines : cette pierre fait comprendre pourquoi les villes grecques du littoral ont disparu sans laisser autre chose que des amas de débris. Le grès d'Odessa, exploité au-dessous de la ville même, en galeries ou catacombes, dont quelques-unes se sont récemment effondrées, est trop friable pour servir au pavage des rues, et c'est de Malte et d'Italie que les navires doivent importer les matériaux employés par les paveurs d'Odessa. L'eau courante manque aussi : à l'exception de deux sources, la ville n'a que des puits d'eau mauvaise et des citernes ; pendant la saison sèche, il fallait autrefois payer chèrement l'eau importée de Crimée ; maintenant elle est amenée de Mayaki, sur le bas Dnestr, par un aqueduc de 40 kilomètres de longueur. Les réservoirs contiennent 27 millions de litres.

Ville à la fois russe et méditerranéenne, Odessa est l'une des cités d'Europe dont la population est le plus mélangée. Les principaux commerçants sont Juifs, Italiens, Grecs, Allemands, Français. Les Tartares et les Roumains, les Turcs et les Bulgares se rencontrent dans les rues avec les Lases de l'Asie Mineure et les Grusiniens du Caucase. L'influence française est considérable dans cette ville, fondée par le général de Ribas, construite en partie par l'ingénieur de Voland, embellie et dotée par le duc de Richelieu ; cependant les étrangers dont l'action a été prépondérante sont les Italiens : naguère les inscriptions des rues étaient rédigées en deux langues, italien et russe, et beaucoup de mots italiens sont entrés dans la langue populaire d'Odessa. Du reste, la physionomie de la ville change singulièrement suivant les alternatives du commerce, qui sont très grandes, car la principale denrée d'expédition consiste en céréales et nul article d'échange n'est soumis à de pareilles oscillations annuelles, provenant de l'inégalité des récoltes, des besoins et de la richesse des pays d'importation. De vastes magasins, dont quelques-uns ressemblent à des palais, servent à entreposer les grains et donnent une idée de l'importance de ce trafic[1]. Odessa expédie aussi par ses trois ports des quantités considérables de laines, des suifs, du lin, et reçoit en échange des denrées coloniales, des objets manufacturés, des vins, des articles de

[1] Exportations des grains du port d'Odessa en 1866. . . . . . . 6 950 000 hectolitres.
» » » » 1870. . . . . 15 280 000 »

luxe[1]. Les bateaux à vapeur ont la plus grosse part dans le commerce d'Odessa et la ville elle-même possède une partie notable de la flotte qui dessert ce commerce[2]. Quant à l'industrie locale, elle n'alimente le trafic que dans une faible mesure : c'est en 1830 qu'Odessa eut sa première usine proprement dite ; mais elle possède maintenant des minoteries à vapeur, des savonneries, des fabriques de tabac, des distilleries, des brasseries, des ateliers de salaisons, des chantiers de toute espèce[3]; les salines des environs fournissent de 4000 à 5000 tonnes de sel par an. Odessa n'est plus port franc depuis l'année 1857 ; mais bientôt après elle reçut une compensation d'autre nature en devenant le siège de l'une des universités russes, encore la moins nombreuse en professeurs et en élèves[4].

En suivant le littoral au sud d'Odessa, on ne trouve point de villes, seulement de distance en distance quelques *khoutorî* ou maisons de campagne que les riches négociants entourent à grand'peine d'arbres et de fleurs. Les villages de la contrée sont pour la plupart des colonies allemandes situées au bord de mares qu'on a formées en barrant le cours des ruisseaux de la steppe[5].

[1] Valeur du commerce d'Odessa en 1874 :

Importation	170 000 000	francs.
Exportation	204 850 000	»
Ensemble	374 850 000	francs.

Mouvement du port en 1874 :

Commerce étranger	2329	navires, jaugeant	1 500 000	tonnes.
Cabotage	2618	» »	300 000	»
Ensemble	4947	navires, jaugeant	1 800 000	tonnes.

[2] Flottille commerciale d'Odessa en 1875 : 84 bateaux à vapeur et 108 voiliers, jaugeant ensemble 63 680 tonnes.

[3] Fabriques d'Odessa en 1874 : 166, avec 3700 ouvriers, produisant pour une valeur de plus de 50 millions de francs.

[4] Université d'Odessa en 1877 : Professeurs, 48 ; étudiants, 344. Bibliothèque, 85 000 volumes. Budget annuel, 214 000 roubles.

[5] Villes des bassins du Boug, du Tiligoul et du littoral de Kherson, ayant plus de 5000 habitants :

GOUVERNEMENT DE KIYEV.

Oumań	15 400	hab.
Zvenigorodka	11 375	»
Lipovetz	6 700	»

GOUVERNEMENT DE PODOLIE.

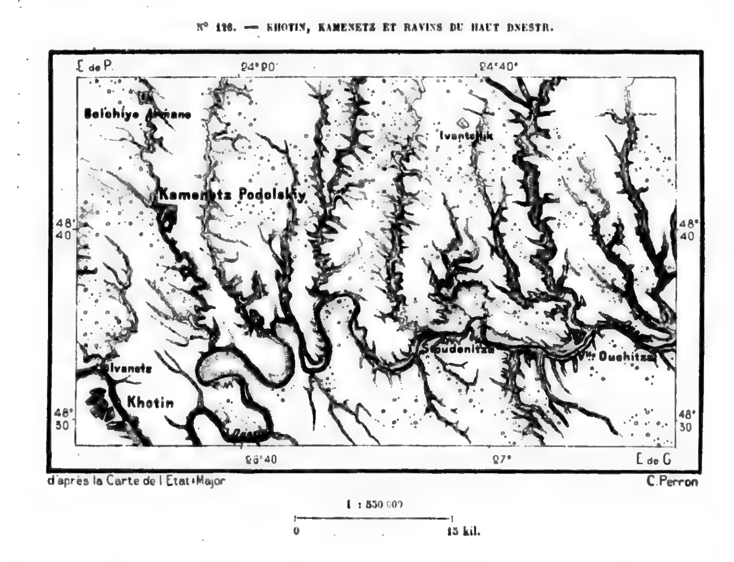
Bałta (1876)	22 000	hab.
Vinnitza	18 800	»
Proskourov	11 750	»
Gaïsin	9 400	»
Bar	7 800	»
Khmelnik	7 800	»
Latin	7 100	»
Olgopol	6 720	hab.
Bratzłav	5 525	»

GOUVERNEMENT DE KHERSON.

Odessa (en 1873)	184 820	hab.
Nikołayev (1875)	82 800	»
Yelisavetgrad	35 200	»
Ananyev	16 000	»
Voznesensk	9 450	»
Bobrinetz	7 150	»
Novo-Mirgorod	5 900	»
Olviopol	5 400	»
Otchakov	5 225	»

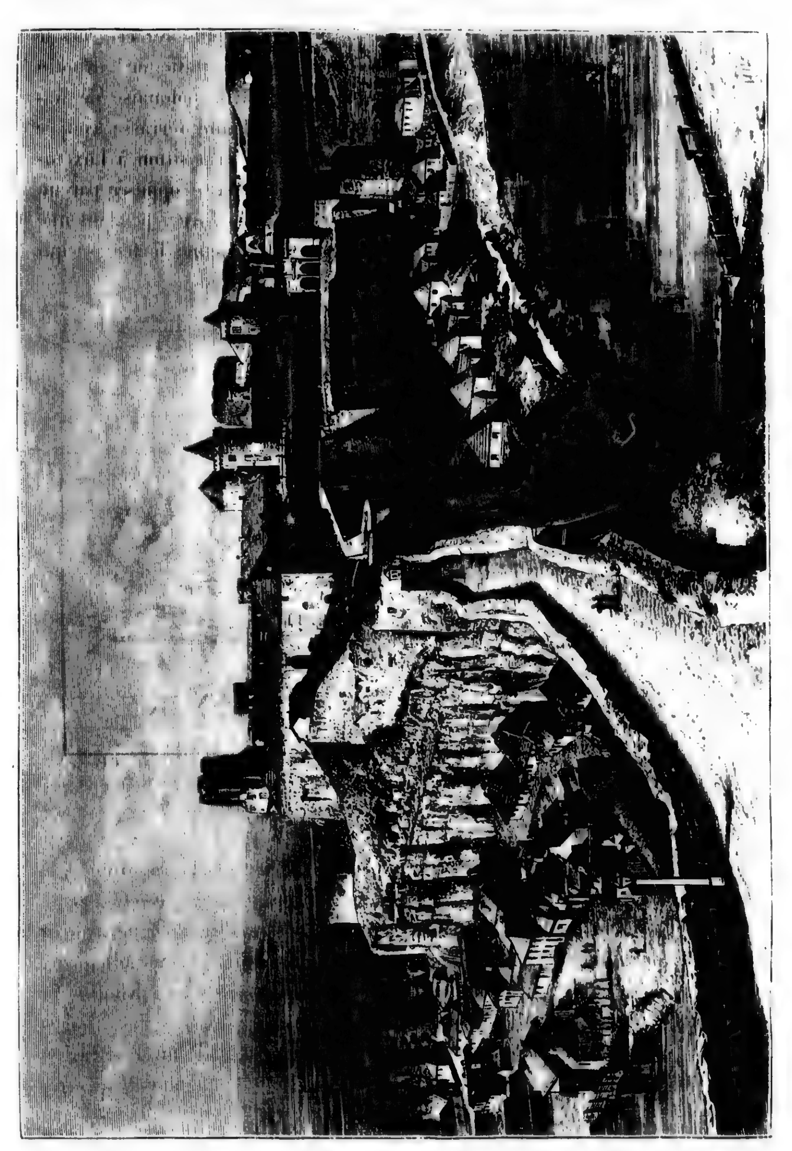
En pénétrant sur le territoire russe, le Dniestr arrose les campagnes de Khotin (Chocim), qui fut jadis la colonie génoise la plus avancée vers le nord : on y voit encore quelques restes de la forteresse italienne[1]. Khotin était aussi la place d'où les Turcs surveillaient la ville polonaise de Kamenetz Podolskiy, située plus au nord sur une haute terrasse coupée par un profond ravin. Cette ville, qui ressemble par sa position à Luxembourg, est réunie comme elle aux quartiers de la falaise opposée par un superbe viaduc. Un autre pont, bâti en 1672 par les Turcs, pendant une courte période de possession, réunit Kamenetz à l'ancienne forteresse qui

N° 126. — KHOTIN, KAMENETZ ET RAVINS DU HAUT DNESTR.



donnait à la place, il y a cent ans à peine, tant d'importance stratégique et dont les tours rondes, coiffées de toits pointus, ont un aspect si pittoresque. Les Arméniens de Kamenetz, auxquels les rois de Pologne avaient concédé de grands privilèges, ont presque tous émigré[2]. Actuellement, Kamenetz, israélite par la moitié de sa population, dispute à Khotin un commerce interlope, qui fut autrefois très considérable, avec les villages galiciens d'outre-frontière. Novaya Ouchitza, au bord de l'un des ravins qui découpent le plateau du nord, et la charmante Mogilov-Podolskiy,

[1] Tchoujbinskiy, ouvrage cité.
[2] Tchoujbinskiy, ouvrage cité.



FORTERESSE ANCIENNE DE KAMENETZ

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

entourée de vergers et de vignobles, sont les autres villes de cette région du haut Dńestr.

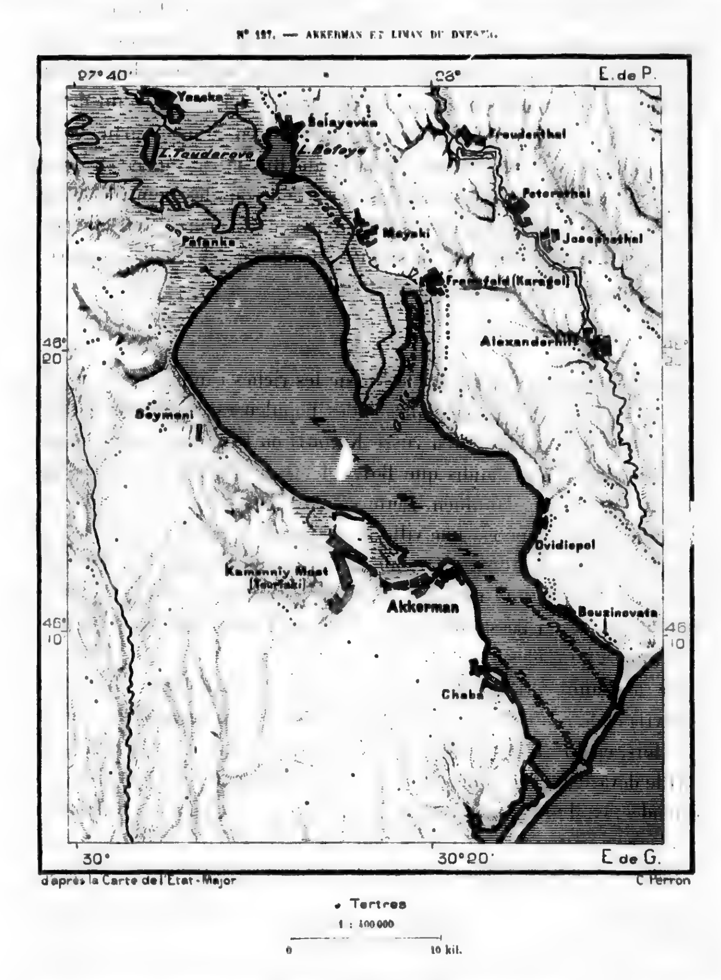
En aval de Mogilov, Yampol, Soroki, Doubossarî, Grigoriopol, se succèdent sur les bords du fleuve. Soroki, ville de Juifs et de Moldaves, entourée de plantations de tabac, était, au douzième et au treizième siècle, une de ces colonies que les Génois avaient établies dans la vallée du Dńestr pour commercer avec les populations de la Galicie et de la Hongrie. A l'ouest, sur un affluent du fleuve, sont deux villes, souvent perdues au milieu des boues : Beltzî, bien connu des marchands de bétail, et Orgeyev, dépendent pour leur commerce des deux grandes cités voisines, Yassi, capitale de la Moldavie, et Kichińov, chef-lieu de la Bessarabie, qui portait autrefois le nom, plus vrai ethnographiquement, de Rosso-Vlachie. Kichińov, la Kissinou de ses habitants roumains, est un grand village de plus de cent mille habitants, aux larges rues boueuses ou poussiéreuses, suivant les saisons ; sur près de sept mille demeures, elle n'avait pas en 1878 cinquante habitations d'un étage; son principal édifice est une énorme prison dressant au-dessus des maisons basses ses quatre tours crénelées. Elle est entourée de jardins que cultivent les Bulgares. Au nord, quelques collines sont revêtues de fourrés de broussailles, auxquelles on donne le nom de forêts.

L'ancienne Tagiń des Cosaques, Benderî, plus connue en Occident sous le nom de Bender, est loin d'avoir l'importance de Kichińov pour la population et le commerce, mais elle est tout autrement fameuse. C'est dans cette ville de la rive droite du Dńestr que se retira Charles XII après la bataille de Poltava, et qu'il profita pendant deux ans de l'hospitalité du sultan ; ensuite il établit son camp à trois kilomètres de là, près du village de Varnitza, où il demeura aussi deux années. Benderî, prise trois fois par les armées russes, ne fut définitivement annexée à l'empire qu'en 1812. A une petite distance en aval, sur la rive gauche du Dńestr et sur un autre méandre, Tiraspol, signalée de loin par son armée de moulins à vent, rappelle par son nom l'ancienne colonie grecque de Tiras, qui du reste ne se trouvait point en cet endroit ; elle a donné asile au dernier siècle à un grand nombre de raskolniks grands-russiens, qui ont conservé leurs mœurs jusqu'à ce jour et qui se distinguent en général, surtout les femmes, par la beauté du visage[1]. Plus au sud, le village d'Olonechti, sur le Dńestr, rappelle les Alains, qui furent autrefois, avec les Nogaï, les habitants du pays. La pauvre Ovidiopol, qui n'a point remplacé le lieu

[1] Tchoujbinskiy, ouvrage cité.

d'exil du poète romain, ainsi que pourrait le faire croire son nom, est située sur la rive orientale du liman du Dnestr; elle eut jadis de l'importance lorsqu'elle était la gardienne de la frontière russe contre la for-

N° 127. — AKKERMAN ET LIMAN DU DNESTR.



teresse turque d'Akkerman, bâtie de l'autre côté du liman, et environnée de vastes faubourgs, dont le principal est Tourlaki. C'est là probablement qu'était l'ancienne Tiras ou Ophious : elle devint l'Alba Julia des Daces latinisés, la Leucopolis et l'Aspro-Kastron des Byzantins, l'Akliba

des Koumanes, la Feher-Vár des Hongrois, la Citate Alba des Roumains, la Bel-Gorod des Slavons, l'Ak-Kerman des Turcs, et sous ces différents noms, qui signifient tous « Ville Blanche » ou « Forteresse Blanche », elle eut à défendre le passage du Dńestr, de même que la Forteresse Noire défendait le Dńepr; on voit encore près de la ville les restes d'un fort génois et des murs construits par les Roumains et les Turcs. Les pêcheries du liman et les produits agricoles des pêcheries environnantes lui donnent une certaine importance commerciale. Elle est en grande partie peuplée de descendants de serfs fugitifs de la Petite Russie, auxquels on donnait tous les droits de bourgeoisie en les inscrivant sous les noms de citoyens décédés : aussi « l'immortalité » des bourgeois d'Akkerman était-elle passée en proverbe. A 6 kilomètres au sud est la colonie de Chaba, peuplée de Suisses romands et germains[1].

La dernière guerre a donné à la Russie les riches campagnes du Boudjak ou Bessarabie moldave et quelques villes populeuses des bassins du Prout et du bas Danube. Kahulú (en russe Kagouł) ou Frumosa, ville roumaine, est voisine du Prout, tandis que Bołgrad est située à l'extrémité septentrionale d'un liman danubien. Cette capitale des colonies bulgares de la Bessarabie danubienne est une ville industrieuse et vivante, dont les écoles primaires et secondaires sont tenues d'une manière vraiment admirable. En 1877, la Bessarabie moldave possédait 146 écoles, dont 10 gymnases, tandis que toute la Bessarabie russe, contenant neuf fois plus d'habitants, n'avait que 220 écoles[2].

Sur le Danube, le centre de population est la double ville d'Ismaïl (Izmayił) et de Toutchkov, fameuse dans l'histoire des guerres danubiennes. Trois fois, en 1770, en 1790, en 1791, Ismaïl fut prise par les Russes et la ville dévastée n'était plus qu'un monceau de briques lorsque Toutchkov fut fondée, en 1810. Quoique située sur le bras du Kilia — la Kiliya des

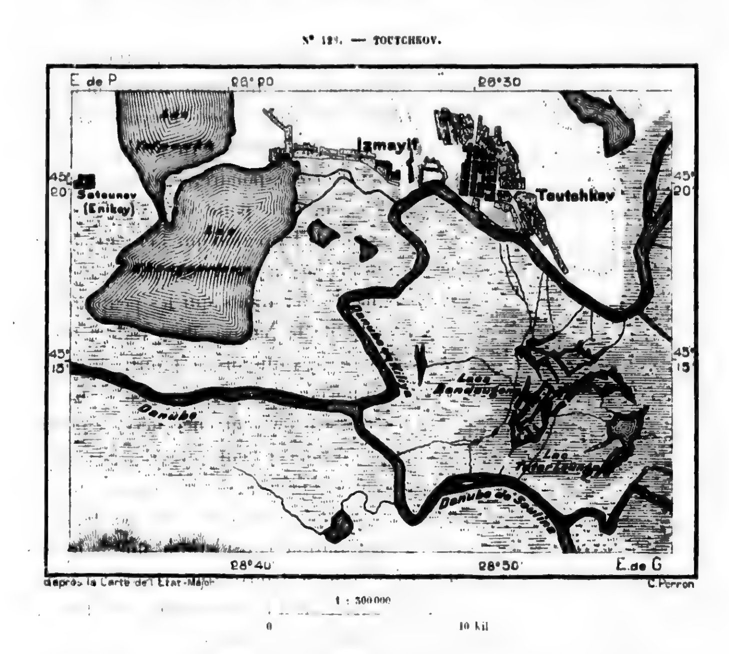
[1] Villes russes du bassin du Dńestr ayant plus de 5000 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT DE PODOLIE.		
Kamenetz Podołskiy	22 600	hab.
Mogilov	18 150	»
GOUVERNEMENT DE KHERSON.		
Tiraspol	16 700	hab.
Grigoriopol	6 800	»
Doubossari	6 400	»
Ovidiopol	4 900	»
GOUVERNEMENT DE BESSARABIE.		
Kichińov	102 450	hab.
Akkerman	39 200	»
Benderi	24 625	»
Khotin	18 150	»
Soroki	7 150	»
Tourłaki	6 750	»
Orgeyev	5 900	»

[2] *Musée pédagogique* (en russe), 1879, 1 et 2.

Russes, — le moins fréquenté par les navires, Toutchkov fait un assez grand commerce de blés et d'autres denrées agricoles ; elle a exporté dans une seule année jusqu'à 1 600 000 hectolitres de froment[1]. En amont de Toutchkov, le port de Reni, près duquel Darius aurait franchi le Danube[2], en aval, Kilia, la ville de sectaires lippovanes, qui a donné son nom au

N° 124. — TOUTCHKOV.



bras danubien du nord, et Vilkov, peuplée de pêcheurs, ont un mouvement d'échanges beaucoup moins considérable[3].

[1] Mouvement du port de Toutchkov, à l'entrée, en 1871 :

721 navires, jaugeant. . . . . 79 700 tonnes.

[2] Brunn, *Ancienne topographie de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie* (en russe).

[3] Villes de la Bessarabie danubienne :

Ismaïl et Toutchkov.	21 000 hab.	Kilia.	8 000 hab.
Bolgrad	15 000 »	Reni.	7 600 »

Kahulu (Kagoul). . . . . 7000 hab.

VII

RÉGION DES GRANDS LACS

INGRIE ET KARÉLIE, NOVGOROD ET SAINT-PÉTERSBOURG

La première Russie historique était née dans le bassin du Dnepr, sous l'influence de la civilisation méditerranéenne ; une autre Russie devait se développer sur le versant de la Baltique, dans les régions tournées vers les Slaves Baltiques, les Scandinaves et les Allemands. Au groupement de peuples dont Kiyev était le centre devait correspondre, également sur le « chemin des Grecs chez les Varègues », un autre point vital de commerce et de culture, et ce point vital fut Novgorod. La région qui l'entoure et qui s'étend au nord pour embrasser les grands lacs n'appartient pas en entier à la Slavie proprement dite : par l'origine des habitants qui les peuplent, de même que par leur histoire, les bassins de la Narova, du Voĺkhov, de la Neva, forment une zone de transition entre les Finnois de familles diverses et les Slaves orientaux ; néanmoins l'importance géographique de cette contrée est telle, que de tout temps les Russes devaient chercher à y établir leurs marchés : ils ont fini même par y placer leur capitale, en faisant choix d'un sol qui se trouvait presque en dehors du continent, entouré de peuplades étrangères. Toutefois la grande cité bâtie sur les bouches de la Neva n'a pu encore attirer de population considérable que dans ses murs, et les froides terres du nord où elle se trouve sont restées presque désertes, en comparaison de tous les pays de l'Europe tempérée. En vue même de ses coupoles commence la région des solitudes[1].

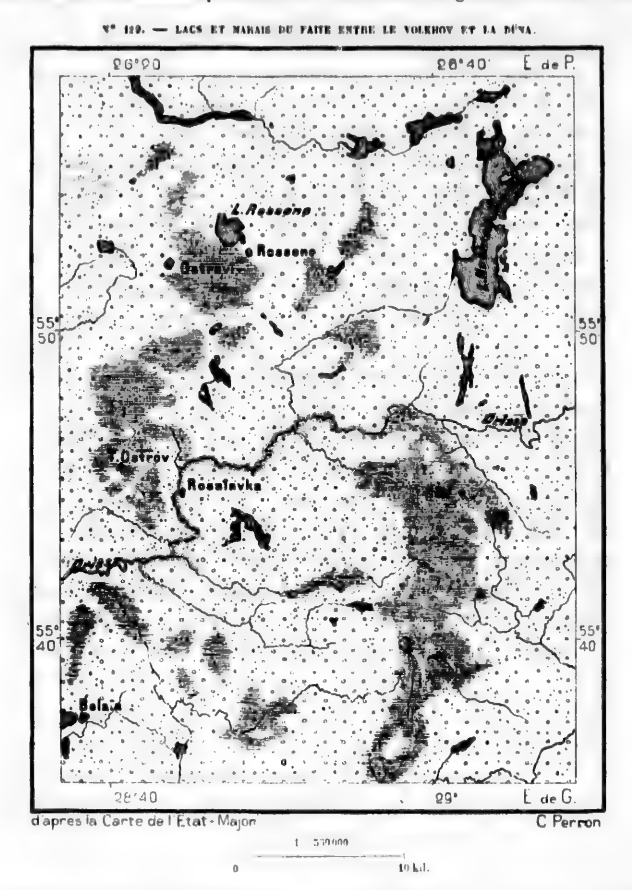
En y comprenant toute la surface du Ladoga, dont une partie est officiellement attribuée à la Finlande, la région des grands lacs russes est recouverte d'eau sur un espace de plus de 40 000 kilomètres carrés. La contrée n'est pas en entier, comme certaines parties de la Suède et comme la Finlande, un dédale d'eaux sinueuses que les voyageurs doivent éviter par de longs détours en cheminant d'isthme en isthme ; mais les lacs qui s'y trouvent sont les plus vastes de la Russie, après la Caspienne, reste d'un golfe océanique. Les trois grands lacs d'eau douce dont le trop-plein descend au golfe de Finlande par la Narova et la Neva sont plus étendus

[1] Gouvernements de Pskov, de Novgorod, de Saint-Pétersbourg, d'Oĺonetz :

Superficie.	Population en 1875.	Population kilométrique.
377 087 kilomètres carrés.	3 531 500 habitants.	9 habitants.

que tous les autres bassins réunis de l'empire, et l'un de ces trois lacs, le Ladoga, dépasse de beaucoup en superficie et en contenance tout réservoir lacustre de la Scandinavie ou des Alpes. La cause de cette surabondance d'eaux dormantes provient de l'horizontalité générale du territoire :

N° 129. — LACS ET MARAIS DU FAITE ENTRE LE VOLKHOV ET LA DÜNA.



des seuils rocheux d'une faible hauteur ont suffi pour arrêter le cours des fleuves et pour les obliger à s'étendre en amont jusqu'à former de véritables mers. Au sud et à l'est, les limites de cette région lacustre sont elles-mêmes fort peu élevées, et des lacs, des marais, des tourbières gonflées par les sphaignes jusqu'à 12 et 15 mètres au-dessus des plaines environnantes, des fonds mal asséchés, en occupent encore la plus grande étendue. On peut

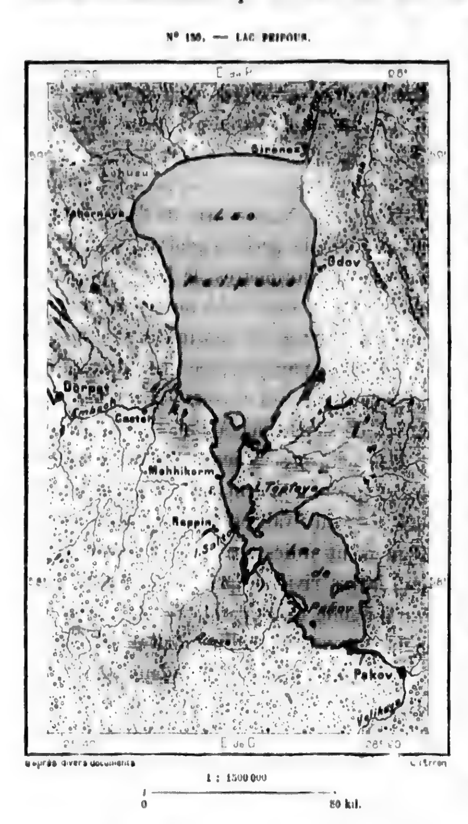
citer en exemple de ces terres à demi noyées le faite qui sépare le bassin de Volkhov de celui de la Düna.

A l'orient de la contrée des Lettons et des Ehstes, une de ces vastes nappes d'eau qu'alimentent la Velikaya ou la « Grande », l'Embach de Dorpat et d'autres affluents considérables, se prolonge du sud au nord sur une longueur de plus de 140 kilomètres : c'est le lac que les Ehstes ont nommé le Peipous et que les Russes connaissent sous l'appellation de Tchoudskoïe Ozero ou de « lac des Tchoudes », précisément parce qu'il était entouré de tribus finnoises. Ce lac, dont la profondeur moyenne est d'une dizaine de mètres, se divise en deux bassins réunis par un canal ayant deux kilomètres à la partie la plus étroite du passage et coulant à la façon d'un fleuve : là est la partie la plus profonde du lac. Près de Mehhikorm, le lit nettoyé par le courant a jusqu'à 28 mètres de profondeur : de là peut-être le nom de Topłoïe ou de « Tiède » que l'on donne à ces parages, parce que les eaux rapides y restent gelées moins longtemps que celles des bassins tranquilles au nord et au sud. En hiver, des villages temporaires s'élèvent sur la glace dans le voisinage des « fontaines de pêche »; ils sont formés de maisons en bois de bouleau que les habitants remisent dans la forêt pendant l'été[1]. Le Peipous était jadis beaucoup plus étendu : il est probablement le reste d'un bras de mer qui rejoignait l'extrémité orientale du golfe de Finlande au golfe de Riga et que l'exhaussement graduel des fonds a séparé de la Baltique. Le renouvellement continuel de ses eaux par les pluies et les rivières affluentes l'a transformé en un lac d'eau douce; mais on peut reconnaître en plusieurs endroits les anciennes falaises marines, en tout semblables à celles que, sur les côtes de l'Ehstonie, viennent battre maintenant les flots de la Baltique. Du reste, parmi les animaux qui le peuplent, il en est encore d'origine marine : ainsi les phoques, descendus d'ancêtres qui vivaient dans l'eau salée, ont dû se faire, de génération en génération, à leur nouveau milieu. En 1852, von Baer fit jeter dans le Peipous un certain nombre de saumons, et ces poissons se sont multipliés dans le bassin fermé, quoiqu'ils ne puissent faire de migrations annuelles dans la Baltique à cause de la chute qui interrompt le cours de la rivière de sortie[2]. Depuis 1844, que les habitants riverains désignent par le nom d'« année du déluge », le niveau du Peipous reste beaucoup plus élevé qu'il ne l'était autrefois, des îles ont disparu, des golfes se sont creusés

[1] Von Helmersen, *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches*, tome XXIV.
[2] *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1862, tome IV.

dans les rivages, des forêts baignées par le flot montant ont complètement péri, et les *luchten* ou « prairies tremblantes » des bords, qui fournissaient autrefois une grande quantité de foin, ont été changées en marais. Ces invasions du lac sur ses rivages sont dues sans doute aux grands travaux de dessèchement qui ont été faits dans les campagnes de son bassin : on y avait creusé dès l'année 1864 jusqu'à 2000 kilomètres de canaux, dont l'eau descend rapidement vers le Peipous sans trouver un écoulement assez rapide par la Narova : il serait nécessaire d'ouvrir un canal pour emporter directement à la mer ou à la basse Narova toutes ces eaux surabondantes. Les progrès du lac sont fort rapides le long de la rive septentrionale : là s'élève une rangée de dunes mobiles, hautes en moyenne de 7 à 9 mètres, et se déplaçant du sud au nord ; à mesure qu'elles s'avancent, la plage qu'elles abandonnent est rongée par le flot. Cette marche des dunes vers le nord provient de ce qu'elles ne sont exposées qu'à l'influence des vents du sud ; de l'autre côté, elles sont protégées par l'épaisseur de la forêt[1].

N° 130. — LAC PEIPOUS.



La surface moyenne du lac est à 29 mètres au-dessus du niveau de la mer ; il faut donc que son émissaire, le fleuve Narova, descende au golfe de Finlande par un cours très incliné ou par des cascades. Sortie par l'angle nord-oriental du lac, en longeant la base des hautes berges de sa

[1] Von Helmersen, ouvrage cité.

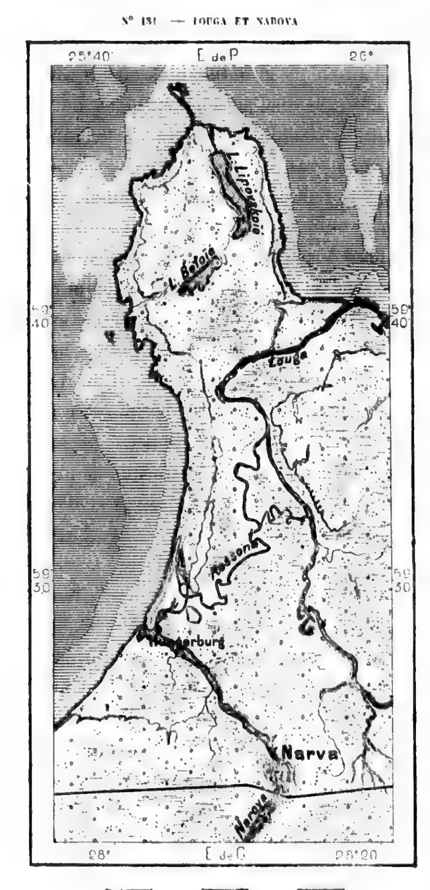
rive droite, la Narova finit en effet par entrer dans une cluse de rochers d'où elle s'échappe de degrés en degrés. En amont de Narva, elle se divise en deux bras autour de l'île de Krähnholm et tombe d'une hauteur de 5 à 6 mètres dans le lit inférieur creusé entre des falaises abruptes de grès et de calcaire. Tandis que la partie occidentale du fleuve descend en cascatelles nombreuses, entremêlant leurs nappes d'eau verte et leurs flots d'écume, le courant oriental, plus abondant, plonge en une seule masse comme pour s'engouffrer dans une étroite fissure du sol : la rive droite du fleuve s'élevant en muraille au devant de la cataracte, les eaux, à l'étroit dans leur entonnoir, s'enfuient obliquement pour rejoindre l'autre bras de la Narova.

Dans la partie inférieure de son cours, en aval des chutes, des fabriques de leurs bords et de la ville de Narva, la Narova est un fleuve errant, ayant plusieurs fois changé de lit pendant la période géologique actuelle. Un double rempart de dunes, de plus de 20 mètres de haut, qui borde à l'est la baie de Narva, est un obstacle naturel qui ne permettait pas jadis au fleuve de gagner directement la mer : il continuait sa route au nord en longeant les monticules de sables par la vallée que suit maintenant la rivière de Łouga. Une brèche ouverte à travers les dunes à une époque inconnue permit à la Narova de s'épancher à l'ouest dans la baie de Narva, mais en amont de l'embouchure se voient maintes sinuosités de la vallée et même un lac tortueux qui témoignent des divagations continuelles du cours d'eau. D'ailleurs les deux vallées de la Łouga et de la Narova sont encore hydrographiquement unies, car une branche de la Łouga, la Rossona, — encore une de ces rivières qui permettent de chercher l'origine des Russes au bord du golfe de Finlande, — se détourne à l'ouest pour aller se jeter dans la Narova, immédiatement au-dessus de l'embouchure. La Rossona est la rivière la moins abondante, mais elle est de beaucoup la plus irrégulière dans son régime et c'est à ses alluvions que sont dus les brusques changements de la barre. Sortie d'un lac qui en règle le courant, la Narova n'apporte guère de troubles et l'écart de niveau entre ses crues et son étiage dépasse à peine 1 mètre, tandis que la Rossona s'élève de 3, de 4 et même de plus de 5 mètres, et, rongeant ses rives, apporte à la mer de grandes quantités de sable. Il a fallu démolir des édifices pour éviter qu'ils ne fussent emportés avec les dunes sur lesquelles ils étaient construits et l'on a vu un cimetière dont les cercueils, sortant à demi de la terre, tombaient successivement dans le flot[1].

[1] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome III, 1861.

On pense que pour maintenir au seuil d'entrée de la Narova une profondeur constante de 3 mètres il serait nécessaire de rejeter la Rossona directement dans la mer par une bouche indépendante. Après les crues de la Rossona, il arrive parfois que la barre n'a qu'un mètre et demi ou deux mètres de profondeur et les petites embarcations ne peuvent même se hasarder à franchir le seuil pour entrer dans le fleuve, qui n'a pas moins de 13 mètres en amont ; l'eau ne s'approfondit qu'après la fin des crues, grâce aux vents du nord-ouest et à l'agitation des vagues qui dispersent graduellement au loin les alluvions apportées par la Rossona. Dès 1764, on essayait de guider le courant fluvial et d'augmenter sa force d'érosion au moyen de rangées de pieux et de fascinages, mais ce moyen ne réussit point et la baie de Narva resta l'un des plus dangereux ancrages de la côte : on y a vu jusqu'à plus de vingt navires se perdre dans une seule tempête. Il serait pourtant très nécessaire d'améliorer le port de Narva, qui offre de grands avantages comme avant-bassin de Pétersbourg, auquel le rejoint un chemin de fer. D'après des observations suivies pendant 70 ans, la Narova est libre de glaces onze jours de plus que la Neva.

N° 131. — LOUGA ET NAROVA



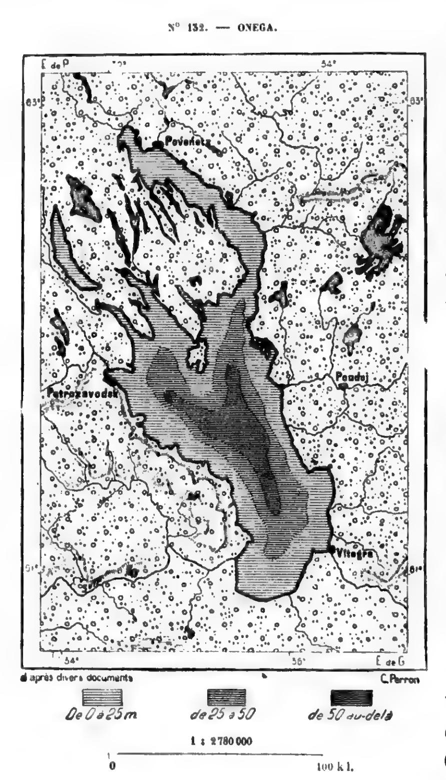
A l'est du Peipous, un autre lac, l'Ilmeñ, d'une surface de près de 1000 kilomètres carrés, n'est en réalité qu'une inondation permanente,

formée par un grand nombre de rivières qui, se rejoignant toutes au même endroit, ne trouvent pas un écoulement assez rapide. Du sud-ouest vient le Cheloñ ; du sud coule la rivière Lovat, issue d'un plateau lacustre qui domine la vallée de la Düna ; elle forme dans le lac Ilmeñ, avec les rivières Polist et Polomet, un delta d'alluvions grandissantes où les eaux courantes changent de lit à chaque nouvelle inondation ; enfin au nord-est du lac se déverse une autre rivière considérable, la Msta, née comme le Polomet dans le massif de Valdaï, mais sur le versant oriental de ces hauteurs, dans une région marécageuse d'où s'échappent aussi des affluents de la Volga. On comprend que toutes ces rivières, se réunissant dans un seul bassin et y portant tous les débris entraînés des collines environnantes, en élèvent rapidement le fond et en modifient les contours. Les eaux du lac sont presque toujours troubles et la profondeur en est, suivant les endroits, de 2 à 9 mètres seulement : comparé aux grands lacs de la Suisse, qu'il dépasse encore de beaucoup par la superficie, il ne renferme qu'une masse liquide relativement peu considérable. L'émissaire de sortie, le Volkhov, qui reçoit le trop-plein de ce lac à fond boueux, portait autrefois le nom de Moutnîy ou de « Fleuve Trouble », et jusque dans le Ladoga, dont il est le principal affluent, il garde des eaux louches. Dans son cours de plus de 200 kilomètres de longueur, de l'Ilmeñ au Ladoga, il lui faut descendre d'environ 18 mètres, et, comme la Narova, il doit franchir la dernière barrière de rochers par des chutes et des rapides : la hauteur totale des cataractes de Gostinopol est de 9 mètres, et seulement des radeaux et des barques de construction spéciale peuvent s'y aventurer[1].

Le Svir, qui est, à l'est, le tributaire principal du Ladoga, et dont une gracieuse légende fait la « sœur » du Volkhov, apporte au lac inférieur les eaux surabondantes de l'Onega, lac qui reçoit lui-même le trop-plein de plusieurs autres bassins lacustres ; quelques-uns de ces réservoirs seraient en tout autre pays d'Europe considérés eux-mêmes comme de petites méditerranées ; mais à côté des vastes étendues du Ladoga et de l'Onega, que bouleversent souvent les tempêtes et où les dangers doivent être signalés de loin aux matelots par des phares semblables à ceux de la pleine mer, les lacs secondaires perdent de leur importance, et leurs contours, non encore bien étudiés, sont diversement représentés sur les cartes. Le lac Onega est d'une navigation très périlleuse, à cause des nombreuses roches et des écueils qui se trouvent dans le voisinage des bords : on dit qu'avant les travaux de balisage entrepris en 1874 les naufrages annuels coûtaient

[1] Andreyev, *Le lac de Ladoga* (en russe).

en moyenne la vie à quatre-vingts mariniers. Cependant le lac est très profond dans une grande partie de son bassin et même vers le milieu de l'étendue, au large des côtes, la sonde n'aurait trouvé le fond qu'à 225 mètres de la surface. Dans toute sa moitié septentrionale, le lac Onega se ramifie en de nombreuses baies, toutes uniformément dirigées du sud-est au nord-ouest et se prolongeant au loin vers la Laponie par des lacs en collier et par des rivières qui suivent la même direction, ainsi que les collines intermédiaires, hautes de 250 à 300 mètres. Ces plissements du sol, partiellement emplis d'eau, sont parallèles aux lacs de la Finlande, et leur axe est précisément orienté dans le même sens que toute la partie sud-occidentale de la mer Blanche, de la baie dite d'Onega au golfe de Kandałakcha. On a constaté l'existence de stries glaciaires tracées également du nord-ouest au sud-est, et les âsar ou *selga* de la contrée, notamment ceux des environs du lac Sog, s'alignent dans un sens peu différent. Cependant quelques moraines remaniées se ramifient et se croisent de manière à former à la surface des plaines de véritables alvéoles de pierres[1].



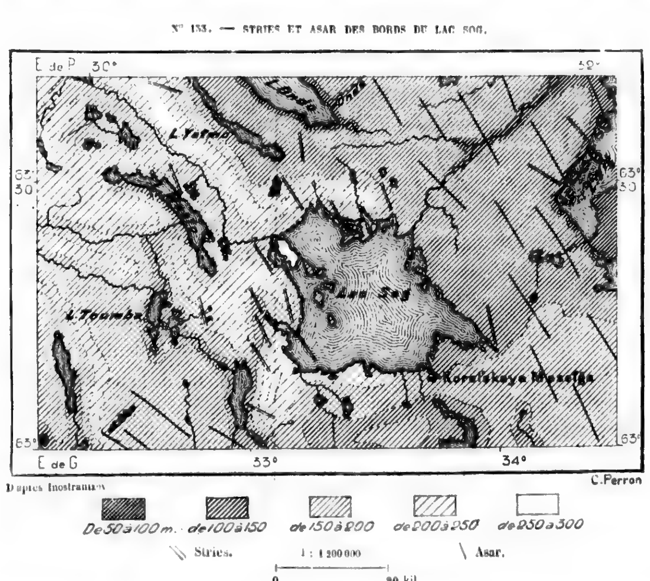
N° 132. — ONEGA.

A l'ouest, le Saïma, le plus grand lac de Finlande, est aussi un simple tributaire du Ladoga, auquel il envoie ses eaux, comme l'Onega, par un fleuve d'environ 60 mètres de chute totale : c'est le Wuoxen des Finlandais et des Suédois, la Vouoksa ou Voksa des Russes, la rivière qui forme les

[1] Inostrantzev, *Esquisse géologique du district de Pov'enetz* (en russe).

fameuses chutes d'Imatra, les plus imposantes de tout le bassin de la Neva. Pendant le courant même de ce siècle, le Wuoxen a changé de lit dans sa partie inférieure et sa bouche actuelle se trouve à une quarantaine de kilomètres au sud de l'ancienne. Avant l'année 1818, il se déversait dans le Ladoga près de la ville de Keksholm, à laquelle il avait donné une certaine importance commerciale; mais de grandes pluies firent céder, près du village de Taïpala, un isthme qui séparait le Ladoga d'un autre lac, de forme allongée, le Souvando, communiquant déjà avec la rivière

N° 133. — STRIES ET ASAR DES BORDS DU LAC SOG.



Wuoxen par un petit canal qu'avait fait creuser le gouvernement finlandais. La brèche soudainement ouverte, comme celle du lac Höytiainen, abaissa aussitôt les eaux du lac Souvando; ses rives noyées s'asséchèrent assez pour que les paysans des environs pussent les utiliser pour des prairies et des champs; le lac se changea en fleuve, et les eaux du Wuoxen, abandonnant presque entièrement le lit septentrional, s'écoulèrent au sud-est par le nouveau lit. Du reste, il est probable qu'à une époque géologique antérieure le Souvando avait été déjà une embouchure du Wuoxen, car il a bien la forme d'une ancienne coulée fluviale[1].

[1] Andreyev, ouvrage cité.

Le lac Ladoga, un de ceux qui ont été le mieux étudiés en Russie et même dans toute l'Europe, était certainement, comme le lac Onega[1] et comme le Peipous, beaucoup plus vaste qu'il ne l'est de nos jours, car ses rives méridionales, basses et presque sans arbres, consistent en terres déplacées, argiles, sables et graviers, qui contiennent en très grande quantité des pierres erratiques, depuis les gros blocs jusqu'aux simples cailloux. De ces rives basses du sud, le lit du Ladoga descend par une pente insensible vers les parages profonds que dominent les falaises granitiques de la côte septentrionale. Ainsi la forme générale de la cuvette répond bien à l'idée qu'un marin en aurait prise à première vue, par l'aspect général des rivages. Auprès de quelques îles rocheuses la sonde ne trouve le fond qu'à 100 ou 150 mètres. La profondeur la plus considérable, à l'ouest des îles Valaam, est de 223 mètres; mais en moyenne on évalue l'épaisseur de l'eau à 90 mètres seulement, ce qui donnerait pour tout le bassin une contenance approximative dix-neuf fois supérieure à celle du lac de Genève[2]. D'ailleurs la quantité d'eau varie notablement dans le bassin suivant les variations des saisons et des années, car pendant quatorze années d'observations l'écart entre les hautes et les basses eaux n'a pas été moindre de 2m,22, ce qui représente un volume de 40 kilomètres cubes. Les moines de Valaam prétendent, d'après une tradition, qui d'ailleurs ne repose sur aucun témoignage de valeur, que le niveau des eaux s'élève et s'abaisse alternativement de siècle en siècle.

Quoique des eaux troubles, comme celles du Volkhov, se déversent dans le bassin du Ladoga, l'eau du lac est en général si pure qu'à la profondeur de 4 ou 5 mètres on peut distinguer parfaitement les plus petits objets qui reposent sur le fond. Cette eau est très froide en toute saison, si ce n'est au mois d'août : alors la température de la couche supérieure peut s'élever exceptionnellement à 10 et 12 degrés centigrades; mais en juillet même on ne se hasarde guère à la boire. A la fin de mai, quand la glace vient de fondre, l'eau de la surface est à 2 degrés en moyenne au-dessus du point de congélation; d'ordinaire, la différence de température entre l'eau superficielle et l'eau profonde n'est pas même d'un degré : celle-ci

[1] Polakov, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, section d'Ethnographie, III.

[2] Principaux lacs russes tributaires du golfe de Finlande :

	Altitude.	Surface, d'après Strelbitskiy.	Profondeur extrême.	Profondeur moyenne.	Contenance approximative.
Ladoga	18 mèt.	18 120 kil. car.	223 mèt.	90 mèt.	1 631 000 000 000 mèt. cub.
Onega	72 »	9 752 »	225(?) »	(?) »	
Peipous. . . .	29 »	3 513 »	28 »	10 »	35 130 000 000 »
Ilmeń	28 »	918 »	9 »	2(?) »	

est même légèrement moins froide en hiver, tant que la glace s'étend sur le lac en une dalle immense. Situé un peu plus au sud que le lac Onega, et surtout plus à l'ouest, sous l'influence du climat maritime, le Ladoga n'est pas glacé durant une partie aussi considérable de l'année. On évalue

N° 124. — LADOGA.

D'après P. Andreiev — C. Perron

de 0 à 25 — de 25 à 50 — de 50 à 100 — de 100 au-delà

1 : 2 000 000

0 — 100 kil.

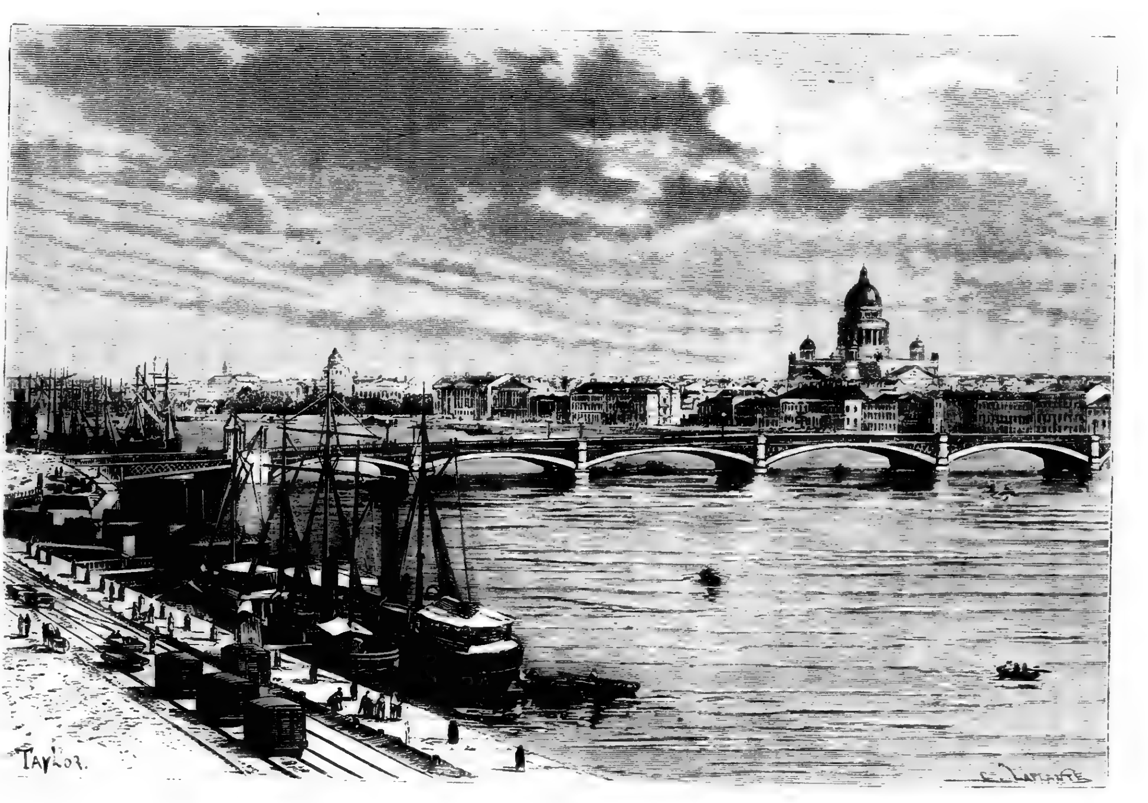
en moyenne à 156 jours la durée de congélation du lac Onega, tandis que les eaux profondes du bassin septentrional du Ladoga ne sont prises d'ordinaire que pendant 120 jours; elles ne se revêtent jamais d'une couche solide avant le milieu de décembre : il est vrai que la partie méridionale, aux eaux basses, parsemées de bancs de sable, se couvre de glace parfois

dès la fin d'octobre. Il y a des années pendant lesquelles le milieu du lac ne gèle point. L'écorce glacée est d'autant plus épaisse que les variations du climat d'hiver ont été plus nombreuses : des gelées alternant avec une température plus douce donnent plus d'épaisseur à la glace qu'une longue gelée se continuant également pendant tout l'hiver. Ce phénomène provient de ce que les glaces des hivers changeants se composent de fragments inégaux, que le vent a séparés les uns des autres et qui se sont soudés de nouveau en masses irrégulières, en entassements bizarres, surtout dans le voisinage des écueils. Près de l'île Vałaam, on a mesuré des amas glacés d'une hauteur de 22 à 25 mètres et présentant de loin l'apparence de collines de schistes désagrégés[1]. On comprend que les débris pris dans la glace des bords, sables ou cailloux, soient ainsi transportés à de grandes distances et déposés sur les rives à quelques mètres plus haut que leur lieu d'origine.

Malgré la couverture de glace qui s'étend chaque année sur le lac Ladoga, les profondeurs de l'eau contiennent encore assez d'air pour garder leur population de poissons et d'autres animaux. Une espèce de phoque, d'ailleurs la même que celle de l'Onega et du Peipous, habite aussi le Ladoga et se montre en hiver sur les glaçons épars ou sur les bords des crevasses ouvertes dans la couche cristalline : c'est l'occasion qu'attendent les chasseurs pour tuer l'animal, dont ils fondent la graisse et dont la peau sert pour la fabrication des valises ; en hiver, ce gibier est aussi pourchassé par les loups affamés qui s'aventurent sur les glaces jusqu'au milieu du lac. Quelques-unes des petites espèces animales qui vivent dans les profondeurs du Ladoga rappellent, comme le phoque, l'ancienne existence d'un détroit de communication entre la haute mer et le golfe d'eau salée qui est devenu depuis la grande mer d'eau douce de la Russie. Un de ces organismes microscopiques du Ladoga (*compylodiscus radiosus*) ne s'est encore rencontré que dans ce lac et dans les eaux du golfe du Mexique, près de Vera Cruz[2].

Les vents qui soufflent sur le lac y soulèvent parfois des tempêtes, suivies, comme celles de la mer, par des entrecroisements de vagues, des mouvements de houle, des lames de fond. Mais ce ne sont pas les seuls déplacements des eaux lacustres : dans son ensemble, la masse liquide du Ladoga, influencée peut-être en partie par les rivières qui se jettent dans le bassin, est animée d'un tournoiement continu, suivant du sud au nord les

[1] Andreyev, ouvrage cité.
[2] Oulskiy et Weisse ; — Andreyev, ouvrage cité.



LA NEVA A SAINT-PÉTERSBOURG

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Lachenal et Favre.

rives orientales du lac et, du nord au sud, les côtes occidentales. En outre, une dénivellation des eaux se produit dans toute la région voisine de l'émissaire de sortie, car le niveau du lac, étudié en hiver par l'astronome Schubert, est en moyenne à plus de 18 mètres au-dessus du niveau de la mer, et le fleuve qui doit emporter l'eau surabondante n'a qu'un faible développement de cours pour descendre à la mer Baltique. Sans doute c'est un vrai fleuve comparé à l'émissaire du Mälaren, qui lui fait face de l'autre côté de la Baltique, et sur les bords duquel se trouve aussi une capitale d'État : en aval du Mälaren, le torrent de Stockholm parcourt à peine quelques centaines de mètres avant d'entrer dans un golfe de la mer, tandis que la Neva a 58 kilomètres de longueur, du Ladoga au golfe de Finlande. Néanmoins la Neva est encore, comme fleuve, en voie de formation; comparé au lac d'où il sort et à ceux qui lui envoient par le Svir et le Wuoxen le trop-plein de leur masse liquide, il n'est par sa quantité d'eau qu'une rivière sans importance; c'est de milliers et milliers de siècles qu'il aura besoin pour se former des vallées régulières, de ses sources septentrionales, dans le massif du Valdaï et sur les plateaux voisins, à son embouchure dans le golfe de Kronstadt. Le sol de cette partie de la Russie, en grande partie rocheux, ne livre aux eaux des rivières qu'une faible proportion de débris; si ce n'est dans la région de l'Ilmen, presque toutes les rivières du bassin ont une eau pure, grâce à leurs lits rocheux et aux réservoirs lacustres qu'ils traversent de distance en distance.

La Neva, dont le nom est presque le même que celui du Nevo, ancienne appellation du Ladoga, est par son débit au nombre des grands fleuves de l'Europe : c'est à 2930 ou 2950 mètres cubes par seconde que l'on évalue sa portée moyenne, c'est-à-dire qu'il dépasse le Rhône et le Rhin par la masse de ses eaux et qu'en dehors de la Russie il ne le cède qu'à un fleuve européen, le Danube : son flot est assez abondant pour changer en un bassin d'eau douce toute la partie orientale du golfe de Finlande jusqu'au delà de Kronstadt. La Neva varie en largeur de 260 à 1280 mètres, et les bateaux à vapeur qui en remontent et en descendent le cours trouvent d'ordinaire de 2 à 3 mètres d'eau sur les seuils; néanmoins elle forme des *porogî* ou rapides comme les autres cours d'eau qui se jettent dans le golfe, et quelques-uns de ses passages ne peuvent être tentés que par des bateaux plats. Dans la traversée de Saint-Pétersbourg, le courant a de 6 à 15 mètres de profondeur, tandis qu'au devant du delta chacune des bouches, Grande Neva, Petite Neva, Grande, Moyenne et Petite Nevka, est séparée de la mer par des barres et des bancs de sable que ne peuvent surmonter les navires ayant un tirant d'eau de plus de 2 mètres. D'ailleurs,

le fleuve ne portant qu'une très petite quantité de troubles, les alluvions n'empiètent que lentement sur les eaux de la mer et les chenaux se maintiennent longtemps dans la même direction : de 1718 à 1834, l'accroissement total du delta s'est élevé à 635 hectares seulement; c'est un progrès annuel d'environ 5 hectares et demi ou de 2 mètres pour tout le front du delta[1]. L'épaisseur des terres alluviales est de 24 mètres seulement, ainsi que l'a prouvé le forage d'un puits artésien descendant à 200 mètres, jusqu'à la nappe d'eau qui coule souterrainement sur les assises du granit finlandais[2]. L'eau de ce puits, qui s'élance en une colonne jaillissante de 9 mètres de hauteur, est mêlée d'éléments minéraux semblables à ceux des sources de Kreuznach.

Grâce au Ladoga, qui sert de régulateur au fleuve, l'écart n'est pas considérable entre les hautes et les basses eaux : les crues de la Neva ne seraient pas à redouter si le vent d'ouest, qui souffle directement en face de ses bouches, n'y retenait et n'y faisait parfois refluer les eaux, formant ainsi une espèce de barrage mobile, qui pourrait noyer la ville de Saint-Pétersbourg s'il se prolongeait pendant plusieurs jours; on se rappelle encore le débordement du 7 novembre 1824, qui s'éleva de plus de 4 mètres au-dessus du niveau de la mer et envahit presque tous les quartiers de la capitale, et tout récemment, en 1879, un autre reflux des eaux s'est élevé presque à la même hauteur. D'ordinaire, le fleuve ne dépasse pas de 30 centimètres la nappe du golfe; en avril, la pente totale, de Saint-Pétersbourg aux eaux de Kronstadt, est seulement de 4 centimètres. Comme les vents d'ouest, les débâcles sont aussi un danger pour les riverains de la Neva; toutefois le péril n'est pas causé par les glaces, peu épaisses, qui se forment sur les eaux rapides du fleuve : il provient des banquises du Ladoga, dont les fragments brisés se pressent dans le courant, s'accumulent aux tournants, heurtant les rivages et démolissant les quais. D'après une moyenne tirée des observations de 150 années, la Neva reste couverte de glaces pendant 138 jours par an[3]; mais les variations sont grandes : tandis qu'en 1822 le fleuve reste pris 87 jours seulement, la congélation des eaux dura 194 jours en 1852.

Le bassin de la Neva, que traverse, à Saint-Pétersbourg même, le soixantième degré de latitude, c'est-à-dire une ligne idéale deux fois plus

[1] Semonov, *Dictionnaire géographique statistique de l'empire russe* (en russe).
[2] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome VII, 1865.
[3] Semonov, ouvrage cité.

rapprochée du pôle que de l'équateur, se trouve en partie dans les froides régions où la vie de la nature semble presque entièrement suspendue pendant une moitié de l'année. La ligne isothermique de 3 degrés, qui suit le littoral de la Finlande à une faible distance dans l'intérieur, traverse le Ladoga à l'est de la capitale, pour se diriger au sud-est vers la Russie centrale et le Turkestan; de même la ligne isochimène ou d'égale température d'hiver, indiquant 7 degrés au-dessous du point de glace, passe dans le voisinage immédiat de Saint-Pétersbourg, pour se recourber, presque directement au sud, vers les steppes riveraines de la mer Noire.

Sous un pareil climat, un grand nombre de plantes de la zone tempérée ne peuvent naître et se développer que grâce à des soins exceptionnels : la végétation, composée uniquement d'espèces résistant aux froids de l'hiver et aux gelées et aux dégels du printemps, présente un aspect des plus uniformes, si ce n'est dans les serres où l'art du jardinier donne aux végétaux un climat artificiel. Le chêne que l'on voit en Suède jusque sous la latitude de Gefle et qui croît dans la zone riveraine de la Finlande méridionale, n'est point un produit spontané des forêts de l'Ingrie et ne croît naturellement qu'à l'orient de l'Ilmeň, sur les bords de la Msta[1]. De même, c'est uniquement dans les jardins des villes, des châteaux et des monastères que l'on peut voir les essences qui donnent aux forêts de l'Europe tempérée leur physionomie particulière, le peuplier, l'orme, l'érable, le frêne. Le sapin argenté et le mélèze manquent dans la nature libre[2] : on n'y voit guère d'autres espèces d'arbres que les bouleaux, les aunes, les trembles, les saules et les sorbiers. Quant aux plantes cultivées, c'est entre les deux lacs Ladoga et Onega que passe la limite septentrionale de la plus importante de toutes pour l'alimentation de l'homme, le froment.

De pareilles régions, si peu favorisées par le climat, ne sauraient être bien populeuses et c'est un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire contemporaine qu'une ville située au milieu des solitudes, à la même distance du pôle que le Labrador et la pointe du Groenland ou le Kamchatka, ait pu cependant, grâce aux avantages du commerce et à la centralisation politique, appeler dans ses murs des centaines de milliers d'habitants. Mais aussi longtemps que les indigènes eurent à se suffire par les ressources locales, comme chasseurs, pêcheurs ou cultivateurs du sol, la région des grands lacs ne pouvait donner naissance à des villes, et les

[1] Guldenstädt; — Léopold de Buch.
[2] Andreyev, ouvrage cité.

tribus devaient rester sans cohésion nationale, presque inconnues les unes aux autres. On sait toutefois que ces contrées sont habitées depuis une antiquité fort grande, car on y a découvert des objets de « l'âge de schiste » jusque sur les bords du lac Onega et des lacs voisins. Un rempart de blocs grossièrement taillés, que l'on a trouvé près du petit lac Loujand, au sud-est de l'Onega, a 2900 mètres de longueur; mais on ne sait quelle était la nationalité de la peuplade qui bâtit cette muraille, car on n'a point recueilli d'ossements humains dans les tombes voisines[1]. Les kourgans que l'on trouve au sud-ouest de l'Onega dans le voisinage du Svir renferment des squelettes de deux types distincts, l'un brachycéphale, l'autre purement africain, dolichocéphale et prognathe[2].

Les Grands-Russiens envahissants occupent maintenant presque tout le bassin du Volkhov et déjà sur beaucoup de points ils ont dépassé leurs limites des premiers temps historiques, le lac Peipous et la Narova, la Neva, le Svir. Cependant il reste encore dans leur territoire ethnologique des îlots et des archipels de population finnoise. Dans le bassin de la Msta, de même que sur les hautes terres dominées à l'est par les cimes du plateau de Valdaï vivent des Finnois Karéliens, descendants de ceux qu'y transporta Pierre le Grand et qu'avaient précédés probablement des Tchoudes ou Tchoud — les « Hommes du prodige », les « Monstres », les « Étrangers », dont on voit les restes dans les tertres funéraires de la contrée. A l'est de Narva, d'autres ont conservé le nom finnois de Votes ou Votènes, qui appartenait jadis à tout un peuple occupant un domaine étendu et jouissant déjà vers le neuvième siècle d'une civilisation assez avancée[3] : M. Ivanovskiy a exploré sur les territoires plus de 8000 kourgans, pour la plupart petits et pauvres en objets anciens, et les deux mille crânes qu'on en a retirés semblent avoir appartenu à des hommes de la race ouralo-altaïenne[4]. Sur la rive occidentale du lac Onega, de même que plus au sud, entre le Ladoga et le lac Blanc — Beło Ozero, — demeurent des Veses ou Tchoudes du Nord, formant çà et là des groupes distincts et que l'on évalue diversement de 12 000 à 25 000. Leur langue est très curieuse par son archaïsme[5]. D'ailleurs, ils se russifient rapidement; dans plusieurs de leurs villages, la langue russe prédomine ou du moins les mots slaves se mêlent à l'idiome local. La plupart des femmes de cette

[1] Polakov, ouvrage cité.
[2] Europäus, Gołos, août 1879.
[3] Ch. de Ujfalvy, *Voyage d'exploration scientifique.*
[4] Maïnov, *Russische Revue*, 1877, n° 9.
[5] Ch. de Ujfalvy, *Lettre à la Société de Géographie de Paris*, 1er février 1877.

contrée ont mieux conservé leur langage que le type finnois ; d'après Maïnov, peu d'entre elles ont les yeux bridés des Mongoles et plusieurs se distinguent par une beauté toute « novgorodienne ». Presque tous les Veses sont brachycéphales, et plus hauts de taille que la moyenne des habitants de la Russie. A en juger par les noms des animaux domestiques, les mots de l'agriculture et les termes employés pour le fer, l'or et le zinc, les éducateurs des Veses en civilisation ont été les Russes, les Suédois et les Lithuaniens. Les indigènes finnois croient encore aux dieux lares et ne séjournent point dans une nouvelle maison sans y apporter la braise de l'ancien foyer et sans glisser un morceau de pain sous le fourneau : si le coq ne chante pas en entrant dans le nouveau logis, l'offrande n'est pas acceptée et le génie est hostile. Les Veses boivent une liqueur préparée avec la betterave, boisson que les étrangers repoussent avec dégoût ; le scorbut fait de grands ravages parmi eux, ce que l'on attribue au manque de choux et d'oignons sur leurs tables[1].

Quant aux Finnois Ingaren ou Ingriens, qui ont donné leur nom à l'Ingrie ou Ingermanland, où se trouve la capitale, ils ont cessé d'exister comme population distincte ; mais les descendants plus ou moins mélangés des Finnois peuplent encore en grande partie la zone du littoral comprise entre les deltas de la Narova et de la Neva et tout le territoire qui environne à l'ouest, au nord, au nord-est, les eaux de la mer de Ladoga. Ceux des environs de Saint-Pétersbourg, au milieu desquels se trouvent des colonies de Suédois, les anciens conquérants du pays, et de cultivateurs allemands appelés par les tzars, semblent être, par l'origine, assez rapprochés des Tavastes ou Finlandais occidentaux : on les connaît sous le nom général de Tchoukhnî ou Tchoukhontzî. De même que leurs voisins les Ijortzîs ou Igrîs de la rivière Ijora, petit affluent de la Neva, ils se distinguent de la plupart des autres Finlandais par leur petite taille, leurs formes trapues et, presque tous aussi, par leur saleté repoussante. Sur les bords du Ladoga la population est complètement karélienne. Là on est en pleine Finlande, même sur les bords du lac qui se trouvent en deçà de ses frontières administratives. Les îles de cette mer intérieure ont pour habitants des Finlandais et des Russes, mais ceux-ci se dénationalisaient naguère au point d'avoir presque entièrement oublié leur langue[2] : là, ce sont les Aryens qui se laissent assimiler peu à peu par les Ouraliens. Du reste, beaucoup de prétendus Russes de la contrée autour des grands lacs ne sont

[1] Maïnov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1877, n° 5.
[2] Galitzin, *Voyage en Finlande*.

peut-être que des Karéliens : d'après Castrèn, leurs traits sont plus fortement découpés, leur peau plus blanche, leurs yeux et leurs cheveux plus clairs que ceux des véritables Slaves : les croisements ont eu lieu là où les Russes ne sont venus qu'isolément, non par groupes compacts[1]. La plupart des usages sont finnois[2], et les pratiques des indigènes témoignent de la persistance des coutumes païennes. Tenaces de caractère et d'idées, les Karéliens ne changent que bien lentement : « Brûlez un Karélien, dit le proverbe, et après trois ans il n'est pas encore en cendres[3] ! » Les Finnois du gouvernement d'Olonetz étaient encore dans leur âge de pierre au dix-septième siècle : ils égorgeaient les animaux avec des couteaux en pierre, qu'ils adoraient après s'en être servis[4]. Dans la partie septentrionale du lac de Ladoga une chapelle du prophète Élie s'élève sur un coteau de l'île Manchin-Sari, où les paysans, d'ailleurs tous orthodoxes fervents, se réunissent le premier dimanche après la fête du saint pour offrir un sacrifice comme aux anciens temps. Leurs aïeux venaient y tuer un élan ou un cerf en l'honneur d'Élie ; mais ces animaux ont disparu de la contrée : c'est un taureau qu'abattent aujourd'hui les paysans dès l'aube du jour consacré. La viande de la bête est partagée, jetée dans de grandes marmites, puis mangée par les fidèles : grâce au repas sacré, le prophète protègera les troupeaux de toute contagion. Les Karéliens des bords du lac cherchent également à conjurer les maladies des bestiaux en faisant des fumigations au moyen de bois allumé par le frottement ou en jetant dans un trou des animaux vivants, un cheval, un chien, un chat et un coq[5].

Les Slaves du gouvernement d'Olonetz ont, comme les Petits-Russiens, conservé un grand nombre de chants épiques, connus dans le pays sous le nom de *starinas* ou « antiquités », et les savants russes y ont fait des trouvailles non moins importantes que celles de Castrèn et de Lönnrot chez les Finnois de la même contrée : en deux mois, Hilferding a recueilli soixante-dix récits dans une partie de la province d'Olonetz. Les « diseurs » de ces chants se rencontrent dans toutes les professions ; quelques femmes chantent aussi les starinas, mais la plupart en connaissent beaucoup moins que les hommes, et dans le midi de la contrée la coutume ne les autorise à réciter que les « starinas des femmes ». D'ailleurs, il se forme de nouvelles starinas et l'on a reconnu un chant serbe que des récitateurs sachant

[1] Polakov ; — P. Yefimenko, *Tchoudes d'au delà les Portages* (en russe)
[2] Ch. de Ujfalvy, *Mélanges altaïques.*
[3] Mainov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1877, n° 5
[4] Polakov, ouvrage cité.
[5] Andreyev, ouvrage cité.

lire avaient adapté à l'usage de leur auditoire[1]. L'amour des chants funèbres est plus développé dans ce pays et sur le versant de la mer Blanche que dans toute autre partie de la Russie, et la fiancée, quoique fort durement traitée dans la maison paternelle, récite des lamentations pendant des semaines entières avant le mariage. Les anciennes croyances, qui sont évidemment pour une forte part d'origine karélienne, se sont conservées dans la population des campagnes d'Olonetz. On vénère encore les arbres sacrés ; des offrandes, surtout des étoffes, sont suspendues aux croix des tombeaux, et les morts sont invités au repas ; même on prépare dans la cabane le lit de ceux qui n'y sont plus. Lorsque des paysans sont en désaccord sur les bornes de leurs champs, un arbitre se couvre la tête de terre et marche devant lui ; ses pas tracent la limite : la « terre humide, notre mère », a prononcé[2]. Au point de vue de l'industrie, la population d'Olonetz est l'une des plus arriérées de la Russie. Ses instruments d'agriculture sont encore tout rudimentaires : des planches et des bâtons attachés diversement les uns aux autres. D'ailleurs, les ressources de l'agriculture doivent être toujours des plus précaires dans un pays où les gelées « de printemps » se font sentir même en juillet et où les gelées « d'automne » commencent en août[3]. Dans ces derniers temps, la « peste sibérienne », qui sévit dans tous les territoires marécageux[4], a fait périr une grande partie du bétail de ces malheureux habitants. La chasse, autrefois très fructueuse, ne donne plus que de maigres profits, car le castor et la zibeline ont disparu de la contrée[5], et la gelinotte, fort commune naguère, se fait de plus en plus rare. Des gros animaux sauvages il ne reste plus que l'ours, dangereux voisin qui dévore le bétail et dévaste les champs d'avoine : à la fin de l'été et en automne, les paysans n'osent plus même envoyer leurs troupeaux dans la campagne. Du reste, tout ce que les moujiks pourraient gagner appartient d'avance aux marchands qui payent leurs impôts, leur fournissent à gros intérêts la poudre pour la chasse, les engins pour la pêche et le pain pour la nourriture journalière. « Là où je me suis installé, dit un marchand, là le moujik ne chantera plus[6]. »

[1] Hilferding. *Le gouvernement d'Olonetz et ses rapsodes*, Vestnik Yevropi, n° 3, 1872.

[2] E. Barsov, Maïnov, Hilferding, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, Section d'Ethnographie, VII.

[3] Polakov, ouvrage cité.

[4] Andreyev, ouvrage cité.

[5] Vente des pelleteries à la foire de Chounga, près de Povenetz :

1862 . . . . . . 138 000 roubles. | 1869 . . . . . . 31 000 roubles.

[6] Polakov, ouvrage cité.

Depuis les commencements de l'histoire de Russie, on voit les Slaves s'essayant à établir dans les bassins de la Narova et de la Neva de grands marchés de commerce avec les pays de la Baltique. Izborsk, où, d'après la chronique de Nestor, était venu régner en 862 le Varègue Trouvor, frère de Rurik, et qui dut bientôt céder son rang à Pskov, fut un de ces entrepôts des populations slaves; cependant ses habitants, les Krivitchi, trop faibles pour conquérir sur les Ehstes, sur les Scandinaves ou sur les Porte-Glaives, les bouches de la Narova, ne purent jamais donner à leur ville une importance de premier ordre. Ce n'est plus qu'un petit village, dont quelques ruines rappellent l'ancienne ville, détruite par les chevaliers Porte-Glaives. A une trentaine de kilomètres à l'est, Pskov, jadis Pleskov, devenue indépendante de Novgorod la Grande au quatorzième siècle, ne fut d'abord qu'une intermédiaire de cette ville avec les ports allemands; mais elle réussit à nouer des relations directes avec les cités de l'ouest et posséda des comptoirs sur les bords de la Baltique pour la vente des bois, des céréales, du lin, du suif, du goudron et autres denrées de la Russie. Au quinzième siècle, la république de Pskov était au comble de sa prospérité commerciale et l'on dit qu'elle eut alors quatre-vingt mille habitants : l'enceinte qui lui reste témoigne de la grandeur qu'avait alors la cité. Mais en 1510 son autonomie fut supprimée, et la cloche qui appelait le peuple aux assemblées cessa de tinter dans sa tour. Dès qu'elle fut tombée sous la domination des Moscovites, Pskov, privée des citoyens les plus industrieux, que l'on avait transportés en Moscovie par centaines de familles[1], perdit son importance, le désert se fit dans ses murs : au commencement du siècle, en 1803, elle n'avait pas même 6000 habitants. Elle s'est relevée peu à peu, non-seulement par son rôle de chef-lieu de gouvernement, mais surtout à cause de son heureuse situation sur la Velikaya, en amont de son delta dans le lac de Pskov, extrémité méridionale du Peipous. Cette position géographique en fait l'entrepôt naturel de toute la région supérieure jusqu'au faîte de partage de la Düna. On y voit des maisons anciennes et les restes de ses murailles, qui eurent à soutenir vingt-six sièges[2].

En aval du Peipous, Narva occupe l'emplacement correspondant à celui de Pskov en amont. La Narova, émissaire du lac, y est interrompue par une cataracte, et là se trouvait naturellement le seuil entre la navigation fluviale et la navigation maritime; mais, grâce à ses berges escarpées,

[1] Kostomarov, *Les républiques de la Russie du Nord* (en russe).
[2] Oustinov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, XI, 1876.

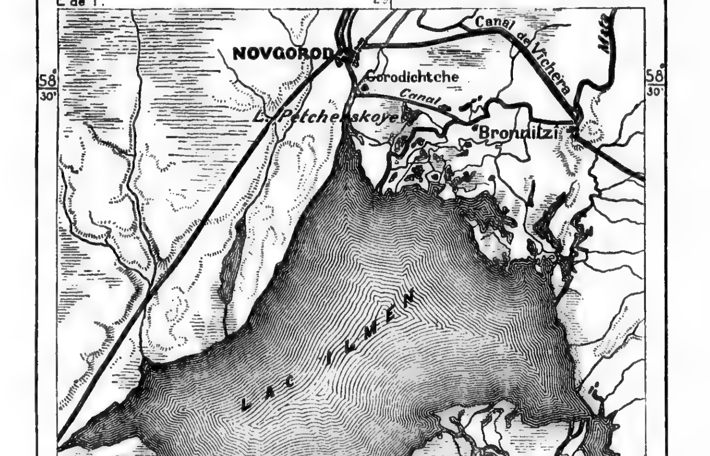
l'endroit se prêtait aussi mieux que tout autre à l'établissement d'une citadelle et souvent la guerre détruisit les richesses qu'avait accumulées le commerce. Narva fut souvent attaquée, souvent prise, et c'est devant ses retranchements que fut livré, en 1702, l'assaut victorieux de Charles XII contre une armée russe dix fois supérieure à la sienne. Voisine des puissantes forteresses de Sveaborg et de Kronstadt, Narva n'a qu'une importance stratégique très secondaire, et ses ouvrages, de même que ceux d'Ivańgorod, située en face sur la rive droite du fleuve, ont été déclassés, mais non démolis. Quelques édifices, l'ancienne bourse, le bazar, maintenant désert, témoignent de l'activité commerciale qu'eut jadis la ville de Narva ; mais il est probable qu'à cette époque la barre du fleuve, située à 13 kilomètres en aval de la ville, offrait aux navires plus de profondeur que de nos jours[1] ; elle a maintenant de 2 mètres et demi à 3 mètres d'eau et change souvent de place. Cependant la population de Narva, à moitié allemande, fait encore un commerce maritime d'une valeur annuelle de 6 à 8 millions de francs. Au-dessus de la ville, des moulins et une grande fabrique de lainages reçoivent par des canaux creusés dans le roc la force motrice des cataractes. Le gouvernement de Pskov est celui de la Russie qui produit la plus forte quantité de lin, plus de 16 millions de kilogrammes.

Les villes et les bourgs du bassin de la Neva se pressent naturellement dans la partie méridionale de la contrée, où le climat est plus doux et où le sol ne refuse pas à l'homme sa nourriture. Là se trouvent Toropetz, sur un plateau parsemé de lacs et de bois ; Velikiya Łouki, sur la Łovat, encore simple ruisseau ; Khołm, où la Łovat est déjà devenue rivière, et, dans la vallée du Chełoń, Soltzî, dont les marchés de chanvre étaient très fréquentés avant l'ouverture du chemin de fer. Dans toute cette région on rencontre fréquemment des monnaies arabes, anglo-saxonnes et franques du septième au onzième siècle, preuve d'un commerce considérable avec l'orient et l'occident, mais on n'y trouve que très peu de monnaies byzantines[2]. Située sur la route historique de Novgorod à Smolensk et Kiyev, Toropetz surtout joua un rôle important dans l'ancienne confédération russe et jusqu'à la fin du dix-huitième siècle elle eut un commerce considérable avec l'Allemagne, probablement à cause de sa position avec la frontière de la Lithuanie, alors dépendante de la Pologne. Au sud du lac Ilmeń, sur les derniers renflements des terrains qui dominent la plaine alluviale où

[1] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, III, 1861.
[2] Berejkov, *Le commerce de la Russie avec la Hanse* (en russe).

se réunissent la Lovat, la Polista et d'autres cours d'eau, s'élève la ville prospère qui porte le nom de Staraya Rousa et qui est en effet d'ancienne origine, ainsi que l'indique son nom ; toutefois elle n'eut jamais un grand

N° 135. — LAC ILMEN, NOVGOROD ET STARAYA ROUSA.



rôle politique. Aux temps de la puissante Novgorod, elle devait son importance à une source saline abondante qui lui permettait de fournir le sel à la cité républicaine. En perdant sa liberté et son commerce, Novgorod vit dépérir avec elle toutes les villes environnantes ; on cessa d'exploiter la saline de Staraya Rousa et c'est au siècle dernier seulement qu'elle fut

utilisée de nouveau : actuellement, la source et le puits artésien foré dans le voisinage donnent à l'État environ 2400 tonnes de sel chaque année. C'est peu, mais Staraya Rousa est devenue surtout une ville de bains, et les malades de Saint-Pétersbourg viennent par milliers demander la guérison à ses eaux.

Novgorod ou la « Ville Neuve », aujourd'hui cité déchue, fut jadis la ville qui se donnait à elle-même le nom de « Seigneur » et dont l'empire s'étendait jusqu'au delà des monts Oural. C'est elle, nous l'avons vu, qui fut pour la Russie, sinon une capitale comme Saint-Pétersbourg, du moins le grand intermédiaire de commerce avec le monde occidental. Bâtie sur les deux rives du Voľkhov, à quelques kilomètres en aval du lac Ilmeń, cette ville est non seulement l'entrepôt naturel de toute la région supérieure, elle était aussi autrefois, avant que les routes artificielles n'eussent remplacé les voies fluviales, l'une des étapes du chemin qui conduit de la Baltique à la mer Noire : ainsi que le disent les chroniqueurs russes, « elle était sur la voie du pays des Varègues à celui des Grecs » et en outre sur celle d'Asie en Europe par la Volga et la Baltique. A une époque de guerres continuelles, c'était aussi un avantage pour une ville de commerce de ne pas être exposée aux incursions des pirates scandinaves ou germains; les Tartares, qui dévastèrent toute la Russie orientale et méridionale, ne purent non plus atteindre cette ville. Au milieu de ses forêts, Novgorod était beaucoup plus sûre que les villes du littoral. Il semble toutefois que le site où se trouve actuellement Novaya Ładoga, à la bouche du Voľkhov dans le grand lac, n'eût pas été moins heureuse que celui de Novgorod, puisque tout le commerce se faisait par les eaux de cette rivière ; mais le marché des Slaves devait s'établir sur une terre slave et pendant tout le moyen âge le pourtour du Ladoga resta peuplé de Karéliens et d'autres Finnois.

L'ancienne cité, à laquelle succéda la « Nouvelle Ville », s'élevait dans le voisinage immédiat du lac, sur une terrasse d'une vingtaine de mètres de hauteur, entourée de tous les côtés par des eaux courantes et des marais : on la connaît encore sous le nom de Gorodichtche ou « Ville antique ». Cette terrasse était une forteresse naturelle, et la légende, qui d'ailleurs a été inventée par des érudits, prétend que le château de Rurik se dressait en cet endroit. Mais le plateau de Gorodichtche n'était pas assez étendu pour recevoir une population considérable, et la « Ville Nouvelle » dut s'établir à 2 kilomètres en aval sur une autre berge élevée du Voľkhov. C'est la cité qui devint le centre de la puissance politique dans la Russie du Nord et qui dispute à Kiyev le titre de « berceau de la puis-

sance russe ». Commerçant directement avec les villes hanséatiques, elle eut d'abord ses comptoirs à Wisby, la capitale de Gotland, puis ses principales relations s'établirent avec Lübeck et, par cette ville, avec toute la ligne hanséatique. Peu à peu les Allemands devinrent par Novgorod les maîtres de tous les échanges extérieurs de la Russie ; mais Novgorod elle-même s'était emparée du trafic de l'intérieur et par ses colonies envoyées au nord-est, « au delà des portages », sur les bords de la mer Blanche, et même dans la Sibérie occidentale, elle devint la suzeraine d'un territoire égal en superficie à toute l'Europe occidentale. En outre elle était, avec Pskov, le centre des métiers, des arts, des lettres, des sectes rationalistes. « Qui peut rien contre Dieu et contre la grande Novgorod ? » répétait un proverbe bien connu. Novgorod élisait des princes, mais dès que l'assemblée populaire ou *v'etche* avait à se plaindre de l'homme auquel elle avait confié le pouvoir, elle « le saluait et lui montrait le chemin[1] ». On répète encore le dicton : « Quand le prince est mauvais, — dans la boue du marais[2]. » Forte de sa charte de liberté, qu'elle prétendait tenir de Yaroslav le Sage et qu'elle conservait précieusement, forte surtout de l'indépendance matérielle que lui donnaient ses richesses et ses citoyens armés, Novgorod vécut longtemps en république autonome, libre politiquement, mais inquiète et souvent divisée en factions rivales. Les citoyens n'étaient point égaux, et tandis que les « blancs », c'est-à-dire les privilégiés, étaient toujours en lutte les uns avec les autres, les « noirs » ou gens du pauvre peuple continuaient de travailler pour tous. Au milieu du quinzième siècle, lorsqu'il s'agit de défendre la cité contre l'État moscovite déjà puissant, Novgorod perdit rapidement ses colonies du nord-est, trop éloignées pour qu'elle pût les secourir et rattachées alors à la Moscovie par Oust'Youg et le cours de la Vitchegda ; puis elle-même succomba et son histoire ne fut qu'une longue série de désastres. En 1471, ses armées sont vaincues par les forces russes et tartares de Moscou, aidées par la jalouse Pskov ; en 1478, la vetche est abolie, les Novgorodiens sont tenus de prêter serment au prince autocrate de Moscou et la dénonciation est rendue obligatoire. L'année suivante, les citoyens suspects sont massacrés et mille familles sont transportées. En 1497, les massacres se renouvellent et plus de mille familles condamnées à l'exil. Au seizième siècle, la nation novgorodienne était presque exterminée et remplacée en partie par des colons moscovites ; pourtant Ivan IV

[1] Kostomarov, ouvrage cité ; — Alf. Rambaud, *Histoire de la Russie.*
[2] Mackenzie Wallace, *Russia.*

soupçonna la fidélité de la ville et nulle part il ne mérita mieux son surnom de « Terrible ». Si l'on en croit l'annaliste, le « très pieux tzar » fit périr à Novgorod soixante mille personnes : chaque jour, durant plusieurs semaines, de cinq cents à mille citoyens étaient jetés dans le Volkhov ; la rivière fut barrée par les cadavres et, suivant la tradition, l'eau ne gèle plus à l'endroit des noyades[1].

L'exterminateur de Novgorod, désireux de continuer l'œuvre de Nov-



ÉGLISE CONSTRUITE SOUS IVAN LE TERRIBLE, PRÈS DE NOVGOROD
Dessin de Lancelot, d'après une gravure russe.

gorod, voulait cependant entrer en relations directes avec l'Europe ; mais en dépeuplant les anciennes villes, en ravageant les campagnes, où les deux tiers des villages avaient cessé d'exister, les Moscovites s'étaient eux-mêmes privés des éléments nécessaires pour le commerce direct avec l'Occident. La Moscovie dut accueillir avec joie les Anglais qui venaient trafiquer avec elle par le détour de l'océan Glacial ; plus tard même, Gustave-Adolphe s'écriait que la « Russie était définitivement coupée de la Baltique ». Au

[1] Kostomarov, *Histoire de Russie*, II.

dix-septième siècle, Novgorod donna encore un signe de vie par la révolte, mais elle dut bientôt rentrer dans l'obéissance, et maintenant il ne reste plus rien de l'ancien esprit national que des proverbes populaires contre les Moscovites. Loin d'être placée de nos jours sur un grand chemin des nations, Novgorod a été laissée bien au sud de la voie maîtresse de Saint-Pétersbourg à Moscou et n'est rattachée au réseau que par un embranchement : elle reste en dehors du mouvement commercial de la Russie moderne. Ceux de ses marchands et de ses artisans qui restaient au dix-septième siècle furent un des premiers éléments de la population de Saint-Pétersbourg.

Novgorod, où se pressaient au moins cinquante ou soixante mille habitants, — quatre cent mille, dit la tradition, — n'occupe plus qu'un emplacement bien inférieur à l'ancien, et des monastères, situés jadis à l'intérieur des murs, se trouvent maintenant au loin dans les campagnes. Mais les deux quartiers principaux de l'ancienne ville, le quartier des Marchands et celui de Sainte-Sophie ou du Kreml, se regardent encore par-dessus le Volkhov. Le Kreml, forteresse assez vaste jadis pour renfermer 18 églises, 150 maisons, 40 comptoirs, est l'antique Detinetz, dont la première pierre, — le nom même et l'exemple du Detinetz serbe en sont les indices[1], — fut peut-être posée sur un enfant vivant, suivant la coutume religieuse pratiquée par maints architectes du moyen âge. La cathédrale de Sainte-Sophie, qui se dresse dans l'acropole du Kreml, a gardé quelques tombeaux de saints et de héros novgorodiens, ses curieuses fresques du douzième siècle, qui témoignent d'un art plus libre que celui de la Russie orientale, et ses images dont les attitudes symboliques sont restées conformes au rite des « vieux croyants ». Comme les églises des communes de la France et de la Belgique, Sainte-Sophie montre aussi parmi ses trésors les présents des anciennes corporations ouvrières. Sur la place qui précède la cathédrale s'élève le monument commémoratif de la légende de Rurik, haute masse de granit en forme de cloche, ornée de statues et recouverte de bas-reliefs en bronze représentant diverses figures relatives aux origines de l'empire russe; elle a été posée en 1862, en souvenir de la durée « millénaire » de l'État.

A l'orient de Novgorod, sur la haute Msta, qui contourne en cet endroit le massif du Valdaï, la ville de Borovitchi est restée depuis l'origine de l'histoire russe l'intermédiaire naturel du commerce fluvial entre le bassin du Volkhov et celui de la Volga, car la Msta forme une série de rapides dont la hauteur totale est de 62 mètres sur une distance de 32 kilomètres

[1] Andree, *Ethnographische Parallelen und Vergleiche.*

environ, et Borovitchi est en partie peuplée de pilotes qui dirigent les barques et les radeaux; mais tous les ans les accidents sont nombreux; en 1857, soixante embarcations se perdirent sur les écueils. Les rapides ont fait aussi de la ville un entrepôt de marchandises, un lieu de foires très fréquenté, et font mouvoir les roues de quelques usines. Borovitchi doit également une part de sa prospérité aux carrières des environs, à ses gisements de charbon de terre et surtout aux mines de pyrite, qui pendant la guerre de Crimée remplaçaient le soufre de Sicile pour la fabrication de l'acide sulfurique. Au nord de Borovitchi, une autre ville de la province de Novgorod joue pour le commerce fluvial un rôle analogue. Cette ville, Tikhvin, située sur la Tikhvinka, affluent du Ladoga par le Saś, est à l'origine d'un canal terminé depuis 1811, qui réunit le système de la Volga à celui du Ladoga : Saint-Pétersbourg reçoit chaque année par cette voie navigable environ 20 000 tonnes de céréales et de bois. Le couvent de Tikhvin possède une image thaumaturge de la sainte Vierge, l'une des plus vénérées de la Russie; elle fut autrefois propriétaire de 4500 « âmes » dont les tzars et les seigneurs pieux lui avaient fait présent.

Une seule ville a pris quelque importance commerciale dans tout le bassin presque désert dont les eaux finissent par atteindre la Neva et le golfe de Finlande : cette ville est Petrozavodsk, située sur une des baies occidentales du lac Onega, dans une région minière, où se trouvent des mines d'or, maintenant abandonnées, des gisements de cuivre et des veines de fer magnétique, renfermant jusqu'à 93 pour 100 de métal pur[1]. Fondée en 1704 par Pierre le Grand, sur un emplacement où ne se trouvait alors qu'un seul moulin, elle doit son nom, « Usine de Pierre », à une fonderie de canons et à une fabrique d'armes qu'y établit le tzar, afin d'utiliser le minerai des environs. Ces établissements métallurgiques disparurent après sa mort, mais d'autres se sont élevés à leur place et, en 1879, on y a fondu le quarante millième canon; en outre, Petrozavodsk, devenue l'étape intermédiaire entre le golfe de Finlande et la mer Blanche, s'est développée peu à peu par l'activité de son commerce. Chef-lieu du gouvernement d'Ołonetz, elle a de beaucoup distancé en population et en richesse l'ancien bourg de ce nom situé sur l'Ołonka, petit tributaire oriental du Ladoga. Avant l'établissement des chantiers de construction navale à Saint-Pétersbourg, c'est au sud d'Ołonetz, à Łodeïnoye Pole, sur le Sviŕ, que Pierre le Grand lança les galères dont il se servit pour prendre Schlüsselburg et qu'il eut le plaisir de voir flotter plus tard sur les eaux de la Baltique. En 1830, ce

[1] Inostrantzev, *Étude géographique du district de Povenetz* (en russe).

chantier fut aboli. De même qu'Olonetz, la ville de Belozersk, sur la rive méridionale du « Lac Blanc » (*Belo Ozero*), a perdu son importance relative. L'une des plus anciennes cités de la Russie, puisque l'annaliste en fait la résidence du frère de Rurik, elle n'est plus qu'un petit havre de barques sur le canal qui contourne le lac. Les terres riveraines, de même que beaucoup d'autres dans l'ancien territoire de Novgorod, furent distribuées entre quelques couvents, dont le plus fameux était celui de Saint-Cyrille, près de la ville actuelle de Kiriłov. Ce couvent, où Ivan le Terrible voulait se faire moine, servait de lieu d'exil à divers grands personnages du royaume de Moscou; il possède une bibliothèque et des collections très curieuses sur l'histoire de Russie.

Sur les bords de la « mer du Ladoga » les deux villes les plus populeuses sont naturellement celles qui se trouvent sur la route fluviale de Novgorod à Saint-Pétersbourg; Novaya Ładoga, à l'embouchure du Vołkhov, et Schlüsselburg, à la sortie des eaux qui forment la Neva. Novaya Ładoga, bâtie également par Pierre le Grand en 1704, s'élève sur la rive gauche du Vołkhov, là où se trouvait un monastère, et à 13 kilomètres en aval de Staraya Ładoga ou Aldeigaborg, l'ancien entrepôt de Novgorod, où l'on voit encore les restes d'un bourg dit de Rurik et dont l'église conserve des fresques du douzième siècle, fort mal réparées. Ville de pilotes et de bateliers, Novaya Ładoga communique avec Schlüsselburg, non seulement par les eaux souvent tempétueuses du lac, mais aussi par deux canaux, longeant le rivage à distance : l'un, construit déja du temps de Pierre Ier, l'autre récemment creusé, plus large, plus profond et sans écluses. La falaise de Poutiłovo, qui domine ces canaux du côté du sud, se compose d'assises de grès, qui fournissent à Saint-Pétersbourg une grande partie des pierres qui lui sont nécessaires pour la construction de ses monuments et l'établissement de ses routes[1]. Toutes les embarcations venues du lac et des canaux ont à passer sous le canon de la forteresse de Schlüsselburg, l'ancien Ořekhovîy ou Ořekhovetz, fondé en 1323 par les Novgorodiens pour la défense de leur route commerciale contre les Suédois. Ceux-ci s'emparèrent pourtant de cet îlot fortifié et le gardèrent jusqu'en 1702, époque où il leur fallut à leur tour céder à Pierre le Grand cette « clef » de la Neva et du golfe de Finlande : de là le nom allemand de Schlüsselburg donné à l'ancienne forteresse, changée maintenant en prison d'État, l'une des plus redoutées. La ville, située sur la rive gauche du fleuve, à l'issue des canaux, est, pour ainsi dire, le faubourg avancé de la

[1] Valeur moyenne des matériaux extraits des carrières de Poutiłovo (1875) : 2 000 000 fr.

capitale au bord du lac. Cependant, quoique cette mer intérieure soit dans le voisinage de Saint-Pétersbourg, la navigation y est encore dans le même état qu'aux temps de la grande Novgorod. A l'exception des bateaux à vapeur, les embarcations du lac sont les mêmes qu'avant l'époque de Pierre le Grand, de lourdes gabares, mal gréées, mais pourvues à l'arrière d'un énorme poêle autour duquel les matelots sont trop souvent étendus, sans souci des heures qui s'écoulent [1].

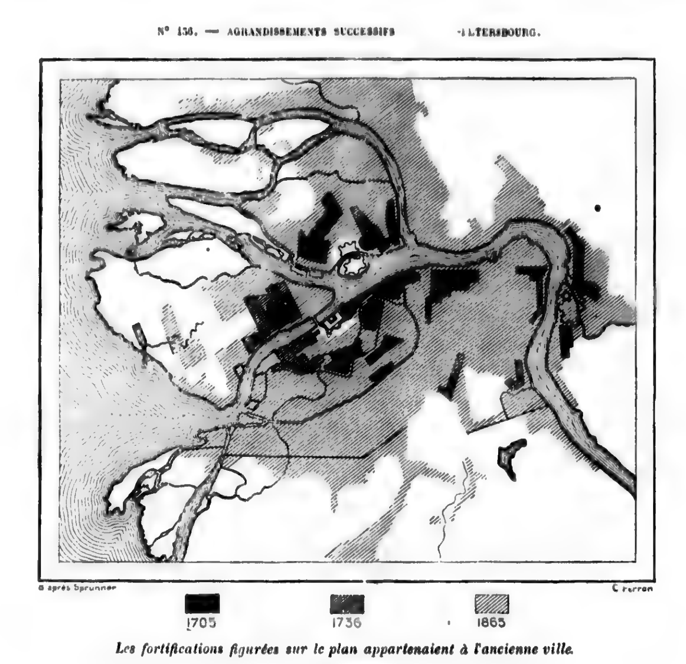
Nul conquérant n'eut plus d'audace que Pierre fondant la capitale de la Russie à plus de 600 kilomètres de l'ancienne métropole, dans une région presque déserte, sur une vase fuyante, que des armées entières devaient travailler d'abord à consolider avant d'y poser les matériaux de construction. La fondation de la ville dont Pierre voulait faire son « paradis » commença pour toute la Russie une ère de travaux forcés. Les travailleurs furent enrôlés dans toutes les provinces comme des soldats : en quatre années, de 1712 à 1716, plus de 150 000 ouvriers furent ainsi transportés dans les marais de la Neva, et la plupart y périrent de la fièvre, de la faim ou d'épidémies diverses. Afin d'obliger tous les maçons à chercher de l'ouvrage à Pétersbourg, la construction de tout édifice en pierres ou en briques fut interdite dans le reste de la Russie sous peine de confiscation et d'exil. En outre, tous les nobles ayant au moins trente « feux » de paysans reçurent l'ordre de venir se faire construire dans la capitale une maison, dont la forme et les dimensions étaient réglées pour chaque catégorie de siegneurs [2]. Les plages incertaines sur lesquelles Pierre dressait ainsi une cité en dépit de la nature et des hommes étaient à peine arrachées à l'ennemi. En s'établissant ainsi en plein territoire étranger, en face des Suédois et des Allemands, il s'obligeait par cela même à une lutte d'agression constante : il ne se bornait pas à « ouvrir une fenêtre sur l'Occident », mais il s'emparait aussi des espaces qui s'étendent au devant du nouvel édifice. Pour changer en équilibre naturel l'équilibre artificiel créé par Pierre le Grand, la conquête de la Finlande, de l'Ehstonie, de la Livonie, de la Courlande, de la Lithuanie, de la Pologne, devenait une nécessité d'État : telle est la raison pour laquelle la politique de Pierre a été si fidèlement suivie par ses successeurs. Par un singulier caprice, en donnant son nom même à la capitale de son empire, il employait ce nom

[1] Andreyev, ouvrage cité.
[2] Kostomarov, *Histoire de la Russie*, VI; — *Les villes de l'Empire russe* (en russe), VII.

sous la forme hollandaise de Piterburg. En Russie et à l'étranger, l'usage a fait prédominer la désignation allemande de Petersburg (Peterbourg); mais dans le langage ordinaire la ville est encore appelée simplement Piter.

A d'autres égards que ceux de la politique, Pétersbourg était bien une cité nécessaire dans l'organisme de la Russie : elle était, pour ainsi dire,

N° 136. — AGRANDISSEMENTS SUCCESSIFS [illegible] PÉTERSBOURG.



d'après Sprunner C. Perron

1705 1736 1865

Les fortifications figurées sur le plan appartenaient à l'ancienne ville.

0 : 135 000

0 5 kil.

la ville de Novgorod déplacée vers la bouche de la Neva [1]; mais, sauf pour le climat, fort rude sous le soixantième degré de latitude, la nouvelle capitale jouissait d'avantages naturels bien supérieurs à ceux de la ville de l'Ilmeń. Elle dispose de la mer, qui vient à sa rencontre par un golfe allongé s'avançant de 400 kilomètres dans les terres, et commande à l'embouchure d'un fleuve considérable, accessible aux petits bâtiments de mer. Non seule-

[1] J. G. Kohl, *Die Geographische Lage der Hauptstädte Europa's.*

SAINT-PÉTERSBOURG. — PERSPECTIVE NEVSKII

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

ment la Neva ouvre à Pétersbourg tous les chemins qui convergent vers Novgorod, c'est-à-dire vers la vallée du Volkhov, mais ses autres affluents, tributaires du Ladoga, sont autant de voies commerciales tracées par la nature et se continuant au sud, au sud-est, à l'est par les seuils bas qui limitent le bassin des affluents supérieurs de la Volga : nulle part les communications de versant à versant ne présentaient de difficultés insurmontables aux caravanes de commerce, même avant que ne fussent ouvertes les routes et creusés les canaux. De tous les points vitaux qui se succèdent sur le littoral du grand corps de la Russie, aucun n'est aussi heureusement placé que celui des bouches de la Neva, car c'est le plus rapproché du centre des populations russes et, du moins en été, il leur expédie, plus rapidement que tout autre port, les produits de l'Europe occidentale. L'œuvre de Pierre le Grand s'accordait avec les nécessités géographiques du pays et c'est pour cela qu'elle a duré. Si une ville importante n'est pas née plus tôt sur l'emplacement où s'élève de nos jours la capitale de la Russie, la cause en est aux guerres constantes qui désolaient les régions du littoral et qui avaient précisément maintenu jusqu'alors les grandes villes de marché dans l'intérieur des terres. Toutefois les Suédois avaient à deux reprises tenté de prendre possession des bouches de la Neva par une ville de guerre et de commerce : vers l'an 1300, ils y fondèrent Landskrona ; puis, quand cette place eut été détruite par les Russes, ils bâtirent Nyenschanz, qui fut à son tour démolie par Pierre Ier, puis remplacée, à quelques kilomètres en aval, par la cité moderne. L'île fortifiée de Kronstadt, qui défend à l'ouest la baie de Saint-Pétersbourg, arrête désormais toute tentative hostile et permet à la capitale de grandir et de développer sans crainte son commerce et son industrie.

Cinquième ville de l'Europe par le nombre des habitants, Saint-Pétersbourg occupe une surface très étendue, plus de 100 kilomètres carrés, en y comprenant l'espace couvert par les eaux du fleuve[1], mais sans compter les faubourgs d'usines et de villas qui se prolongent au loin dans les vallées latérales de la Neva. La cité, qui se déploie en éventail le long des bras ramifiés du fleuve, recouvre six grandes îles naturelles, de nombreux îlots, une île artificielle, limitée au sud par le canal Fontanka, tandis qu'au nord et au sud ses quartiers extérieurs s'avancent de plus en plus sur la terre ferme. Le premier îlot où le fondateur de la ville fit enfoncer des pilotis porte encore officiellement le nom de quartier de Pétersbourg :

[1] Surface de Saint-Pétersbourg en 1873. . . . . 10 423 hectares
Espace couvert d'eau. . . . . 1725 »

c'est là que s'élèvent la citadelle de « Pierre et Paul », où tant de prisonniers d'État furent enfermés, et l'église où se font ensevelir les empereurs. Mais le véritable milieu de la capitale est maintenant au sud de cet îlot, sur la rive gauche de la Grande Neva. Là se pressent les principaux édifices : la grande masse oblongue de l'Amirauté, que domine une tour dorée; la cathédrale de Saint-Isaac, nef à coupole toute en marbre et en granit, resplendissante d'or, de malachite, de mosaïques précieuses; le vaste palais d'hiver, dressant sa longue façade sculptée au-dessus de la Neva; d'autres demeures princières ornées de colonnades, entourées de verdure. A côté de l'Amirauté, sur une place dont la Neva vient laver les quais de granit, la fameuse statue équestre de Pierre le Grand, par Falconet, posée sur un rocher de plus de 5 mètres de hauteur, montre d'un geste impérieux la forteresse que le tzar fit surgir au milieu des marais. Non loin de là, devant le palais d'hiver, s'élève la colonne d'Alexandre, monolithe de 25 mètres de hauteur en *rappakivi* finlandais; mais ce monument, témoignage remarquable de l'industrie humaine, est déjà fendillé çà et là et ne pourra subsister longtemps sans crampons de fer rattachant le granit désagrégé[1].

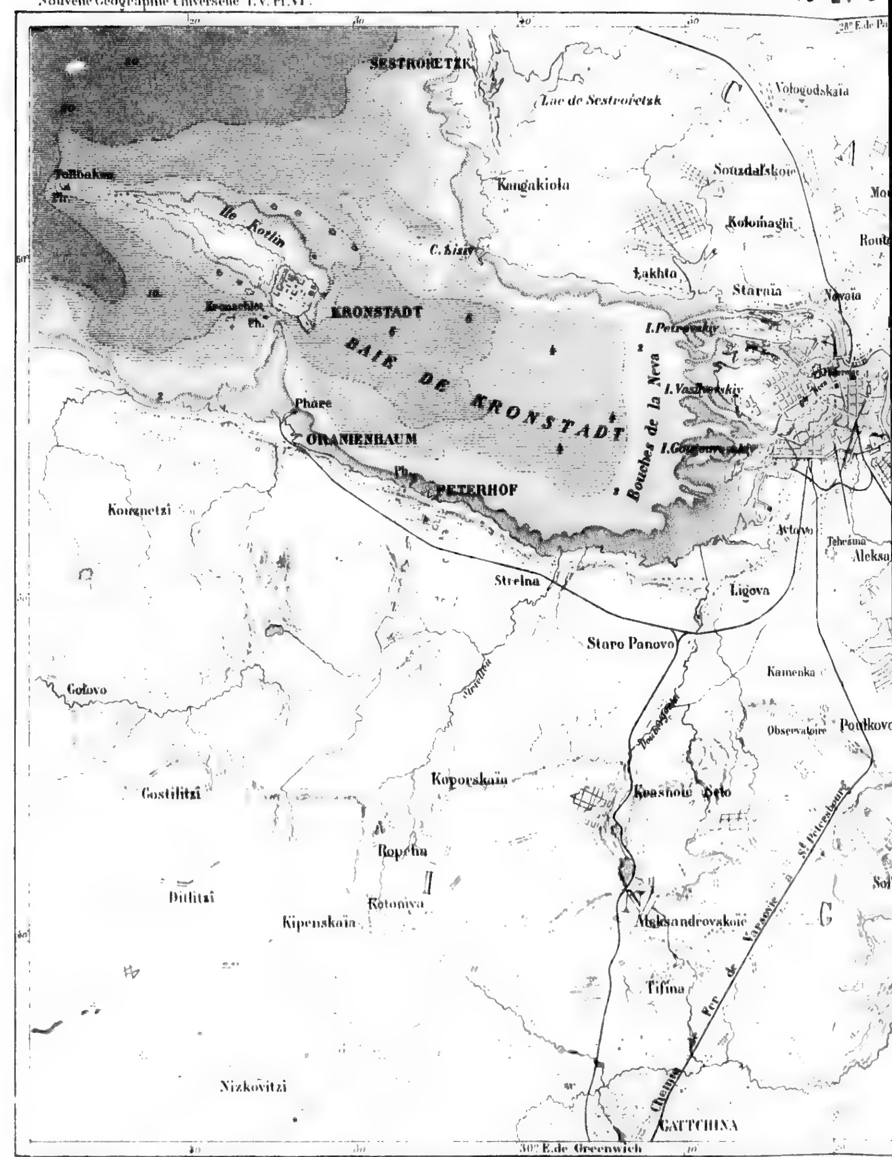
Du haut de la tour de l'Amirauté, des terrasses des palais ou, mieux encore, du dôme de Saint-Isaac, on embrasse l'ensemble de la ville, des campagnes de l'ouest à la mer. Au sud, on voit les rayons divergents formés par les grandes avenues ou « perspectives »; la fameuse Perspective Nevskiy, bordée de palais, de bazars, d'églises, et parcourue incessamment par la foule des piétons, des cavaliers, des voitures, se prolonge sur plus de 3 kilomètres de longueur et va se terminer devant la gare du chemin de fer de Moscou. A l'est, au nord, à l'ouest serpente la Neva, heurtant de son courant d'eau pure les piles des grands ponts. Presque en face de l'Amirauté, le fleuve se divise pour embrasser l'île de Vasiliy, où se montrent la Bourse, la Douane et les principaux établissements scientifiques de Saint-Pétersbourg, l'Université, l'Académie des sciences, l'Académie des beaux-arts, l'Institut d'histoire et de philologie, l'Observatoire physique; enfin, par delà les constructions apparaissent au nord-ouest les bosquets des « îles de la Neva », avec leurs allées sinueuses, leurs kiosques et les bateaux de plaisance flottant gaiement sur les eaux. Vue ainsi en panorama, la ville est curieuse à contempler; mais il est peu de quartiers que l'étranger se plaise à parcourir : comme Washington, Pétersbourg est une « ville à distances magnifiques »; les rues, larges, régulières, se continuant à perte de vue, se ressemblent toutes : on y voit partout les mêmes

[1] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome V, 1863.

rison-
eurs.
t, sur
ices :
e; la
anit,
alais
itres
côté
anit,
r un
ix la
vant
etres
mar-
sub-

ieux
des
ents
tive
ient
plus
min
ant
de
on-
ues
les
ue;
ets
les
no-
ue
ne
ti-
es

ST PÉTERSBOURG ET S



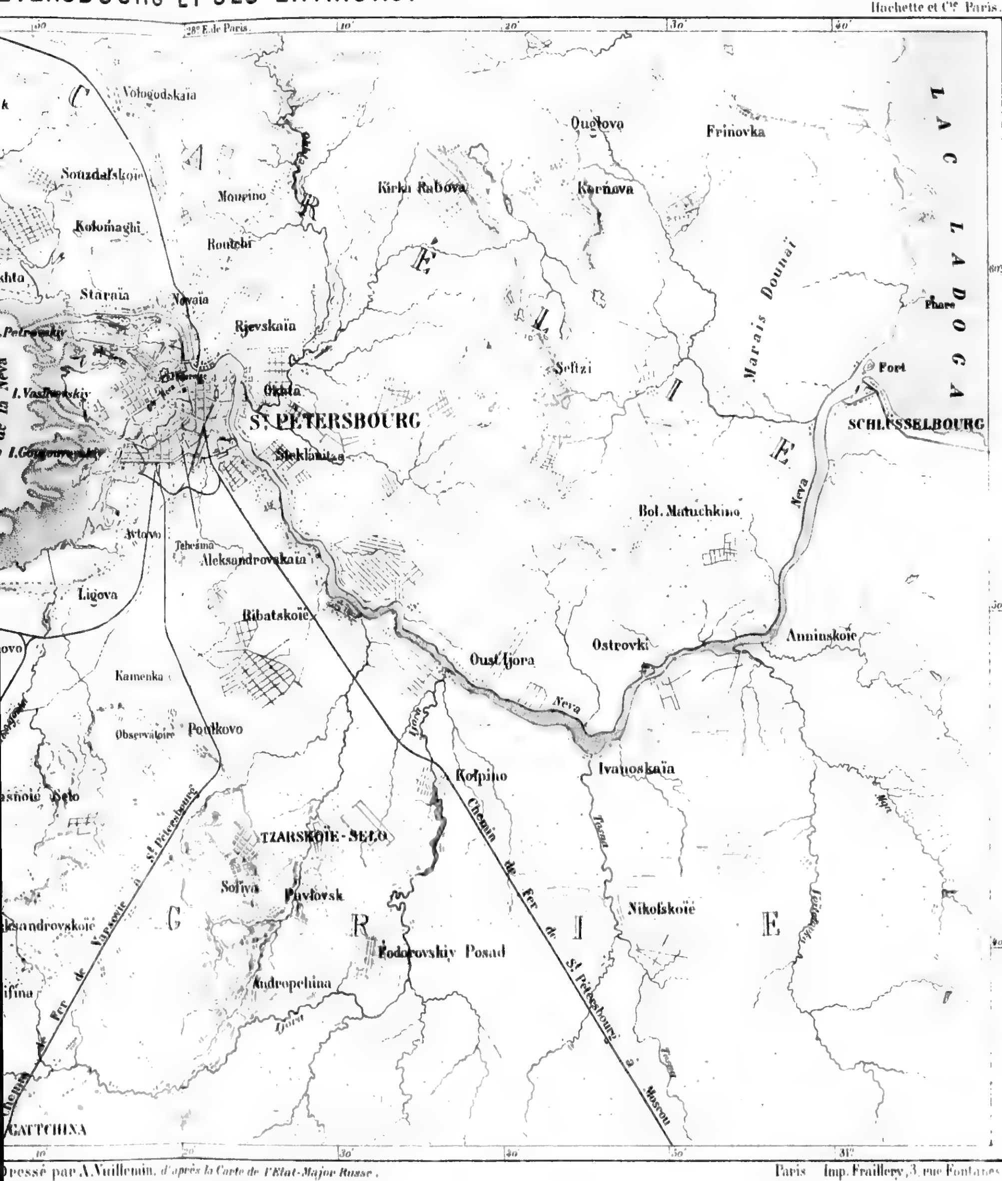
Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin Paris.

Dressé par A. Vuillemin, d'après la Carte

Echelle de 1:420 000

ÉTERSBOURG ET SES ENVIRONS.

Hachette et Cie Paris.



Dressé par A. Vuillemin, *d'après la Carte de l'Etat-Major Russe.*

Paris Imp. Fraillery, 3, rue Fontanes

casernes, les mêmes maisons de pierre ou de bois, sans élégance et sans originalité[1].

Saint-Pétersbourg n'est pas une des capitales salubres de l'Europe. De même qu'à Odessa, la mortalité y dépasse annuellement le nombre des naissances[2], et la ville ne peut réparer ses pertes que par l'immigration : laissée à elle-même, elle redeviendrait ce qu'elle était avant Pierre le Grand. Mais l'immigration, composée principalement d'hommes jeunes et dans la force de l'âge, est tellement considérable, que Pétersbourg se distingue de toutes les villes de l'Europe occidentale par la grande supériorité numérique de sa population masculine : sur sept personnes, on y compte en moyenne quatre hommes et seulement trois femmes; avant le milieu du siècle, si l'on peut ajouter foi à la statistique urbaine, la proportion du sexe masculin au sexe féminin était de plus du double[3]. Et pourtant, la plupart des hommes faits qui habitent Pétersbourg sont mariés; mais la moitié d'entre eux sont des immigrants ayant laissé en province leur femme et leurs enfants : les unions sont ainsi suspendues pendant de longues années. Toutes les régions, toutes les races de l'empire, Slaves et Finnois, contribuent à cette immigration. Les Tartares eux-mêmes sont nombreux à Pétersbourg, où ils s'occupent pour la plupart de petits métiers : ce sont eux qui parcourent la ville pour acheter les vieux habits, et qui servent dans les restaurants de premier ordre : des salles particulières louées à cet effet leur servent de mosquées. Les Allemands, que l'on trouve parmi les commerçants et les banquiers aussi bien que parmi les artisans et les gens de toute industrie, licite ou équivoque[4], ne sont pas moins de 50 000 dans la capitale de la Russie; en outre, une paroisse luthérienne se compose de descendants d'Allemands ne sachant plus que le russe. On comprend combien l'invasion continue de la ville par des hommes qui se séparent de leur famille est funeste à la fois pour la santé et pour la moralité publiques. La proportion des enfants illégitimes est

[1] Budget de Saint-Pétersbourg en 1874 : 4 918 285 roubles.

[2] Statistique vitale de Saint-Pétersbourg, de 1852 à 1869 :

Naissances	135 084
Morts	172 069
Perte annuelle	2 158

[3] Proportion des sexes en 1869 . . . 100 hommes (377 380). 77 femmes (289 827).
» » 1837 . . . 100 » 42 »

Sperk, *Gazette médicale de Saint-Pétersbourg;* — *Journal officiel de la République française*, 29 avril 1878; — Semonov, *Dictionnaire géogr. stat. de l'Empire* (en russe).

[4] Proportion des Allemands à Pétersbourg en 1870 :

Hommes, 5,6 pour 100; femmes, 8,5 pour 100.

très considérable[1] et dans l'hôpital des enfants trouvés viennent s'engouffrer chaque année des milliers de petits êtres[2], qui sont en partie gardés dans l'établissement, en partie envoyés en nourrice en dehors de la capitale et même jusqu'à Novgorod; mais sur les uns et les autres la mort sévit cruellement : les épidémies emportent en peu de jours le cinquième des enfants, et c'est en vain jusqu'à maintenant que des hygiénistes de Pétersbourg ont, comme ceux de Paris, élevé la voix contre les infanticides en masse provenant de l'incurie publique.

La capitale de la Russie, où les militaires et les employés de tout grade forment une partie notable de la population[3], est une ville de luxe, et par conséquent une de celles où la domesticité est représentée par le plus grand nombre d'individus[4]. La richesse et la pauvreté sont en contact immédiat dans la vaste cité. A côté de la misère des immigrants de la campagne, le prolétariat industriel entre déjà pour une forte proportion parmi les habitants de Pétersbourg, première ville manufacturière de l'empire. Quelques grands établissements appartiennent à l'État, fabriques de tapisseries, de glaces, de porcelaine; mais la principale activité se voit surtout dans les usines des particuliers, fonderies, ateliers de construction, raffineries de sucre, tanneries, filatures et fabriques d'étoffe de laine et de coton, brasseries, distilleries, fabriques de tabac. En 1875, on évaluait à plus de 41 000 personnes — 32 400 hommes et 8760 femmes — la population des 621 fabriques et ateliers de Saint-Pétersbourg, et l'ensemble de la production manufacturière représentait une somme de près de 500 millions de francs. Cependant c'est moins à l'industrie qu'aux revenus des grands domaines et aux gros traitements payés par le budget que la société riche de Saint-Pétersbourg doit de pouvoir alimenter le luxe de ses toilettes et de ses équipages au Jardin d'Été et sur la Perspective Nevskiy. Le petit commerce

[1] Naissances illégitimes à Pétersbourg, de 1856 à 1865 : 30 pour 100.

[2] Entrés aux Enfants-Trouvés de Pétersbourg en 1876 : 7578 enfants, dont 7190 illégitimes.
Mortalité totale des enfants trouvés, à l'hospice et en nourrice : 6088, soit 80 pour 100.

[3] Proportion des militaires, des employés de l'État et des courtisans à Pétersbourg et à Berlin en 1869, d'après Yanson :

	Pétersbourg.	Berlin
Militaires	1 sur 17	1 sur 59
Employés de l'État	1 sur 59	1 sur 117
Courtisans	1 sur 226	1 sur 2625

[4] Domesticité à Pétersbourg et à Berlin en 1869 :

Ménages sans domestique	81 pour 100 à Berlin;	49 pour 100 à Pétersbourg.
» avec 1 domestique	13 » »	27 » »
» » 2 domestiques	4 » »	12 » »
» » 3 » ou davantage	2 » »	12 » »
» » 11 »	» »	1 » »

seul, monopolisé jadis par des émigrés de Novgorod, est partiellement entre les mains de Russes ; les grosses affaires se traitent en majorité pour le compte de négociants allemands, anglais ou de banquiers juifs. D'ailleurs, le mouvement commercial de Pétersbourg est fort considérable : dans les gares des chemins de fer, dans les bassins où viennent aboutir les canaux, enfin dans les ports maritimes de la capitale et dans les ports de Kronstadt, où mouillent les gros navires, l'ensemble des marchandises échangées s'élève, suivant les années, au quart ou au tiers du commerce de tout l'empire[1]. On s'occupe maintenant de draguer dans la mer un canal de 5 mètres de profondeur entre Kronstadt et Pétersbourg, sur une distance de 30 kilomètres; en outre, un canal de navigation fluviale, creusé directement de l'embouchure de la Neva au Ladoga, permettra d'éviter les rapides du fleuve et le détour qu'il décrit dans la direction du sud. La plus forte part de la navigation dans les ports de la capitale n'appartient pas aux armateurs nationaux : les pavillons anglais, allemand et norvégien flottent sur plus de navires que le pavillon russe.

Comme ville d'études, Saint-Pétersbourg n'est point l'égale de la plupart des cités de l'Europe occidentale, puisque on y compte encore plus de 300 000 personnes complètement ignorantes de la lecture[2]; néanmoins ses hautes écoles et ses corps savants sont de ceux qui contribuent le plus au mouvement des études en Europe. Pour la haute littérature, les arts et les sciences, Saint-Pétersbourg est le principal centre de la Russie[3], tandis que Moscou la dépasse de beaucoup pour les publications populaires. De son université, un peu moins fréquentée que celle de Moscou, parce qu'elle ne possède pas de faculté médicale, sortent les meilleurs élèves pour les sciences physiques et mathématiques[4]. L'académie de médecine n'aura plus

[1] Commerce maritime de Pétersbourg et de Kronstadt en 1877 : 194 770 000 roubles.

Mouvement des navires en 1877 :

Commerce extérieur. Entrées . . .	3158	navires, jaugeant	666 180	tonnes.
» » Sorties. . . .	3249	» »	690 258	»
Ensemble.	6407	navires, jaugeant	1 356 438	tonnes.
Cabotage.	1641	navires, jaugeant	97 441	tonnes.

[2] État de l'instruction primaire à Saint-Pétersbourg en 1870 :

Sachant lire et écrire.	555,3	pour 1000.
Ignorants.	414,7	»

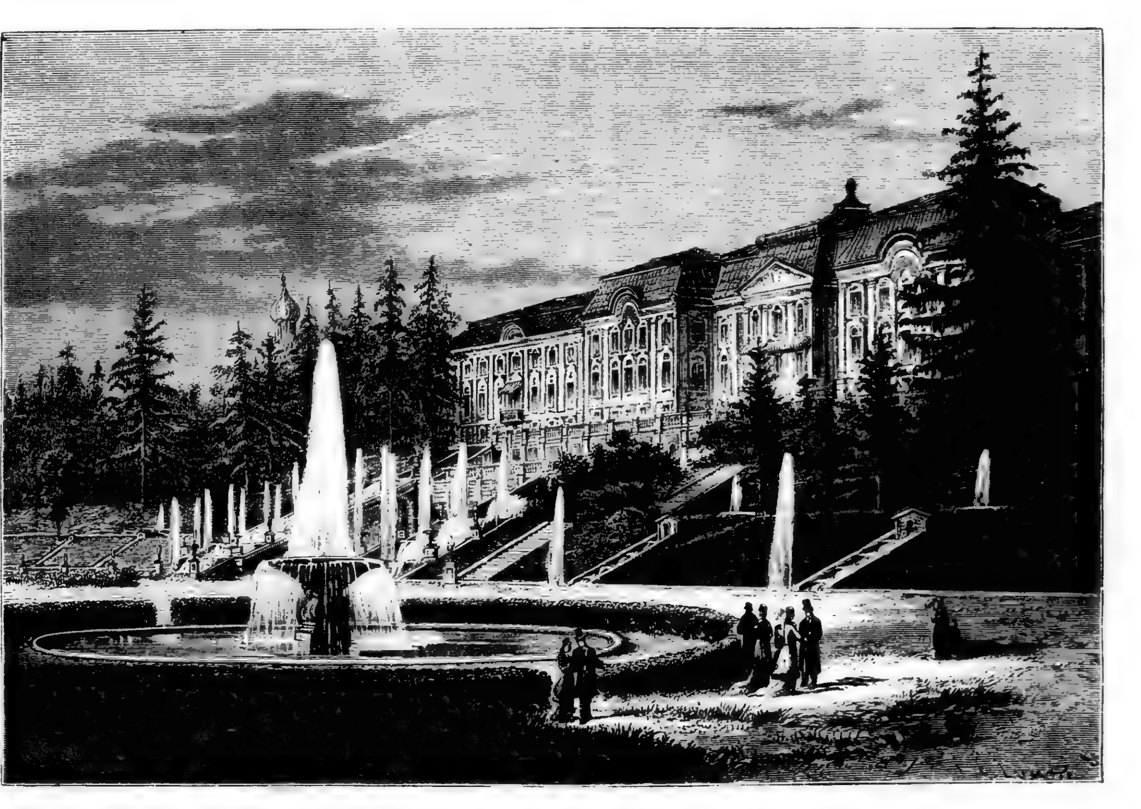
[3] Imprimeries à Pétersbourg le 1er janvier 1878 : 94.

[4] Université de Saint-Pétersbourg au 1er janvier 1878 : Professeurs, 88; élèves, 1418 : histoire et philologie, 214; physique, mathématique, 593; jurisprudence, 584; autres, 463. Bibliothèque, 120 000 volumes.

bientôt que 500 étudiants, car le nombre en est désormais limité, mais en 1876 elle avait 1183 élèves pour la médecine, 167 pour l'art vétérinaire et 245 femmes pour les accouchements; maintenant les cours de médecine pour les femmes se font dans une école séparée. C'est aussi à Saint-Pétersbourg que se trouvent toutes les écoles spéciales dépendant des divers ministères. L'Académie des sciences et quelques autres sociétés publient des mémoires dont plusieurs ont fait époque dans la science, tandis que la Société de Géographie, disposant de sommes considérables et traitée par le gouvernement comme une sorte de ministère pour les explorations et les découvertes, a présidé à de savantes enquêtes ethnographiques dans l'intérieur de la Russie et dirige de loin des expéditions nombreuses en Sibérie, en Chine, dans l'Asie centrale[1]. Quelques bibliothèques, entre autres celles de l'Université et de l'Académie des sciences, renferment des livres rares et des collections précieuses; mais la plus importante de toutes, et celle d'Europe qui a le premier rang après Paris et Londres, est la bibliothèque publique, riche de près d'un million de volumes et de plus de 40 000 manuscrits, dont plusieurs sont uniques; on y voit aussi la collection des livres de Voltaire, forte de près de 7000 volumes. La bibliothèque s'augmente de 20 000 à 25 000 ouvrages par an et publie annuellement de précieux catalogues et des reproductions de livres rares; la section spéciale de Rossica, contenant les ouvrages étrangers relatifs à la Russie, se compose de près de 40 000 volumes[2]. Les musées sont aussi parmi les plus remarquables du continent. L'Académie des sciences a son admirable galerie asiatique et ses collections zoologiques où se voit le fameux squelette de mammouth apporté de Sibérie en 1803. Enfin, le palais de l'Ermitage, qui communique au Palais d'Hiver, est, par quelques-uns de ses trésors, un musée de premier ordre. Non seulement il possède des cartons renfermant 12 000 dessins originaux, 200 000 estampes, de beaux tableaux de la plupart des grands peintres et surtout une série complète de tous les Flamands, il offre en outre une collection des œuvres de l'école russe, presque inconnue en Occident; mais ce qui fait sa gloire, ce sont les restes de la plus belle époque de l'art grec et les antiquités scythes provenant de la Tauride et du sud de la Russie : c'est par ces œuvres d'art que le musée de l'Ermitage est unique au monde. La bibliothèque du palais renferme,

[1] Société de Géographie de Saint-Pétersbourg en 1878 : Nombre des membres, 664. Budget, 167 000 francs. Capital, 333 375 francs.

[2] Bibliothèque de Saint-Pétersbourg au 1er janvier 1877 : 979 000 volumes; 83 373 estampes; 10 000 cartes et atlas.



CHATEAU ET JARDINS DE PETERHOF

Dessin de Barclay, d'après une photographie de MM. Lachenal et Fabre.

parmi tant d'autres richesses, les précieuses collections d'autographes de Voltaire, de d'Alembert, de Diderot. La collection de l'Académie des beaux-arts est encore plus riche que celle de l'Ermitage pour les tableaux de l'école russe.

Ville de palais somptueux, Pétersbourg se complète au dehors par des parcs et des châteaux de plaisance. Peterhof, sur la rive méridionale de la baie qui sépare Kronstadt des bouches de la Neva, est un « palais de Versailles », entouré d'arbres, de parterres, d'eaux jaillissantes; de ses terrasses, descendant en degrés vers la mer, on voit la rade toute rayée de navires, puis au delà les rivages boisés de la Finlande. A l'ouest de Peterhof, qui fut la résidence favorite de Pierre le Grand, Oranienbaum, autre château impérial, environné de pavillons et de villas, fait face du haut de sa berge à l'île de Kotlin et à la ville de Kronstadt, dont les fortifications redoutables, sombres murailles de granit se dressant hors de l'eau grise, contrastent étrangement avec les ombrages, les jets d'eau, les plates-bandes fleuries d'Oranienbaum : avant le règne d'Alexandre II, on avait déjà dépensé plus de 200 millions de francs pour les forts de Kronstadt, et depuis lors, c'est encore par dizaines de millions que l'on a travaillé à l'entretien de ce boulevard de Pétersbourg. Deux des forts, doublés de cuirasses en fer et en bois de teck, sont pourvues de tourelles blindées et tournantes. Kronstadt est surtout une ville de guerre et la plupart de ses habitants sont employés au service des arsenaux, des forts, de la flotte militaire. Les autres sont occupés au transbordement des marchandises entre les grands navires et les allèges venues de Pétersbourg. En été, le chemin de fer d'Oranienbaum et de petits bateaux à vapeur transportent les voyageurs qui vont et viennent incessamment entre Kronstadt et la capitale. En hiver, c'est la glace qui est devenue le chemin du commerce. Un hôtel temporaire s'élève à moitié chemin, et des postes sont établis de distance en distance pour secourir les voyageurs en détresse, surpris par le brouillard ou bien arrêtés par une fissure des glaces. En 1881, un chemin de fer, longeant la digue du canal de Kronstadt, réunira les deux villes et les deux ports.

Dans l'intérieur des terres s'élèvent d'autres villes qui sont de simples satellites de la résidence, groupes de châteaux, de villas, d'hôtels ou lieux de concert vers lesquels se porte la foule pendant la saison d'été. Tzarskoïe-Selo, le « Village Impérial », situé à 25 kilomètres au sud de la capitale, était originairement un simple village aux maisons parsemées à distance du château bâti en 1744 par la tzarine Élizabeth, agrandi et richement orné par Catherine II, qui en fit son séjour de prédilection. Maintenant Tzarskoïe-

Sełо est une ville, ayant même quelque industrie. Au nord-ouest, sur une colline de 74 mètres de hauteur, s'élève l'observatoire de Poułkovo, par lequel passe le méridien de la Russie[1], et qu'ont illustré les recherches de Struve : le télescope que l'on construit à Cambridge, près de Boston, pour cet observatoire russe, sera le plus grand du monde; le disque a une ouverture de 90 centimètres. Près de la ville de Pavłosk, qui forme, au sud de Tzarskoïe-Sełо, comme un faubourg d'auberges et de villas, s'est bâti récemment un autre observatoire, spécialement consacré à l'étude des phénomènes météorologiques et magnétiques.

Gattchina, plus éloignée de Pétersbourg que Tzarskoïe-Sełо, a eu la même origine : elle s'est bâtie peu à peu autour d'un château princier et de jardins qu'embellissent des lacs et des îlots. Un croisement de chemins de fer et de routes donne une certaine importance commerciale à la station de Gattchina[2].

VIII

VERSANT DE L'OCÉAN GLACIAL, LAPONIE RUSSE, OURAL DU NORD NOVAYA ZEMŁA

PROVINCES D'ARKHANGELSK ET DE VOLOGDA

Toute la partie septentrionale de la Russie dont les eaux s'écoulent dans l'océan Glacial coïncide assez bien, dans ses limites générales, avec les vastes provinces presque inhabitées, en raison de leur étendue, d'Arkhangelsk et de Vołogda. Cet immense espace qui est, pour ainsi dire, en dehors

[1] Longitude de Poułkovo. . . . 27° 59′ 20″ E. de Paris. 30° 19′ 36″ E. de Greenwich.
Latitude » . . . . 59° 46′ 18″,7.

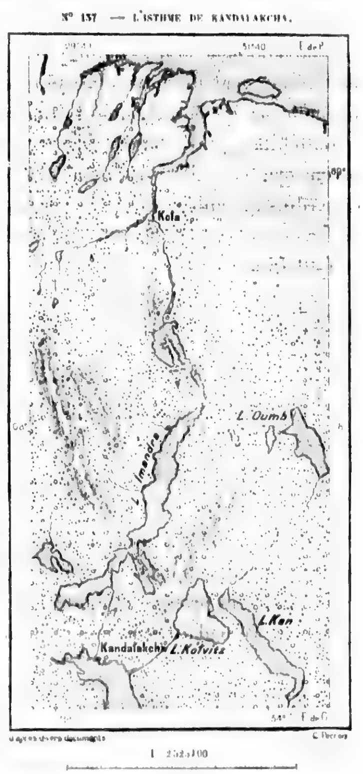
[2] Villes des bassins de la Narova et de la Neva dans les gouvernements de Pskov, de Novgorod, de Saint-Pétersbourg et d'Ołonetz, ayant plus de 4000 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT DE PSKOV.		
Pskov	18 550	hab.
Velikiya Łouki	5 700	»
Sołzi	5 050	»
Toropetz	5 000	»
Khołm	4 700	»
GOUVERNEMENT DE NOVGOROD.		
Novgorod	17 100	hab.
Staraya Rousa	14 750	»
Borovitchi	8 550	»
Bełozersk	6 000	»
Tikhvin	5 975	»

GOUVERNEMENT DE SAINT-PÉTERSBOURG.		
Saint-Pétersbourg	668 000	hab.
Kronstadt	47 150	»
Tzarskoïe-Sełо	14 450	»
Gattchina	8 900	»
Schlusselburg	7 900	»
Peterhof	7 875	»
Narva	6 480	»
Novaya Ładoga	4 200	»
Oranienbaum	4 050	»
GOUVERNEMENT D'OŁONETZ.		
Petrozavodsk	10 900	hab.

de l'Europe vivante, et qui par son climat, aussi bien que par une partie de sa population, présente un caractère tout sibérien, n'a guère qu'un habitant par kilomètre carré. La seule province d'Arkhangelsk, même sans Novaya Zemla, est presque aussi vaste que la France et la Grande-Bretagne réunies, et pourtant il s'y trouve moins d'êtres humains que dans une seule ville de rang secondaire comme Lyon, Leeds ou Birmingham. Comparé à l'ensemble de la Russie d'Europe, le versant incliné vers la mer Glaciale représente à peu près le quart du territoire, tandis que la population totale des deux provinces du nord est seulement un soixantième de celle de l'empire[1]. Cependant cette région est une des plus curieuses de l'Europe orientale, non seulement par les phénomènes intéressants du sol, des eaux et du climat, mais aussi par l'histoire de ses habitants. Les riverains de l'océan Glacial ont eu aussi leur rôle spécial, quoique modeste, dans le développement de la civilisation européenne, et trois siècles à peine se sont écoulés depuis l'époque où le chemin de la mer Blanche fut la seule voie ouverte aux pays moscovites pour communiquer avec l'Europe occidentale.

N° 137. — L'ISTHME DE KANDALAKCHA.



Presque toute la région comprise entre les granits de la Finlande et les monts Oural s'incline d'une pente égale, presque insensible, vers la mer Blanche et l'océan Glacial, et les fleuves y serpentent lentement en longs méandres; mais la péninsule

[1] Superficie et population du versant septentrional de la Russie :

	Superficie.	Population en 1876.	Popul. kilomét.
Arkhangelsk (sans Novaya Zemla).	766 747 kil. car.	291 695 hab.	0.4 hab.
Vologda.	402 725 »	1 075 000 » (?)	2.6 »
Ensemble.	1 169 472 kil. car.	1 366 695 hab.	1.1 hab.

de Kola, rattachée politiquement à la Russie et au gouvernement d'Arkhangelsk, devrait être plutôt, d'après la forme de son relief, considérée comme un simple prolongement oriental de la presqu'île Scandinave. La mer Blanche et le golfe de Botnie, s'avançant au-devant l'un de l'autre, limitent partiellement le territoire de la Laponie russe ; d'ailleurs, toutes les formations qui s'étendent à l'ouest de la mer Blanche appartiennent, comme la Suède et la Finlande, au granit et aux roches anciennes, tandis qu'à l'orient de la mer et jusqu'à l'Oural les terrains sont d'origine beaucoup plus récente.

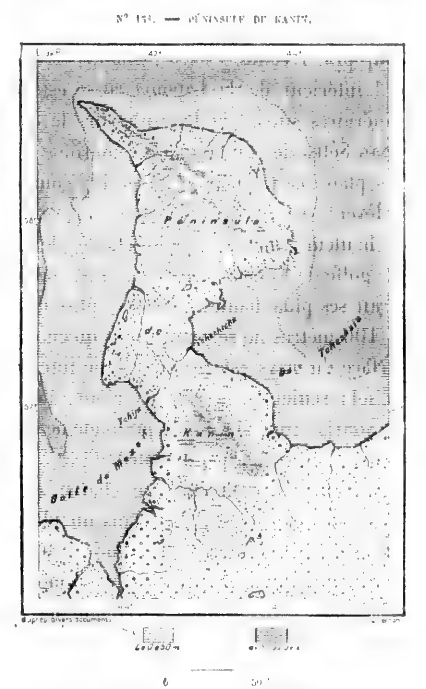
L'intérieur de la Laponie russe est mal connu, quoique le réseau des itinéraires suivis par les voyageurs le traverse déjà dans tous les sens. Le Maan Selkä des Finlandais se continue à l'est sur le territoire russe, par des plateaux ravinés, et çà et là, comme dans le Finmarken norvégien, s'élèvent quelques massifs dont les sommets dépassent un demi-kilomètre en hauteur ; même la petite chaîne de l'Oumbdek, qui commence au nord du golfe de Kandalakcha, extrémité occidentale de la mer Blanche, dresserait ses plus hautes pointes à plus de 900 mètres. A l'est, les croupes de 100 mètres ne se rencontrent qu'en de rares endroits ; presque toute la surface du pays est revêtue d'une immense tourbière cachant les saillies du sol ; seulement sur le pourtour, l'ossature de granit et son manteau de tourbe sont découpés profondément par des ravins emplis dans les creux d'une neige persistante[1].

A l'orient du Mezeń, une chaîne de hauteurs qui s'enracine au sud dans la *parma*, c'est-à-dire dans un plateau boisé, vers les sources divergentes de la Dvina, de la Petchora et de la Kama, suit assez régulièrement la direction du nord-ouest, interrompue çà et là par des brèches où passent des rivières serpentines, descendant les unes vers le Mezeń, les autres vers la Petchora. Ce faîte, auquel on donne parfois le nom de « montagnes » de Timan, atteint en quelques endroits 200 et 250 mètres, et même, vers son extrémité septentrionale, une cime s'élèverait à 272 mètres au-dessus de la mer. Mais là déjà le faîte, découpé par de nombreuses rivières, se ramifie en forme d'éventail et se termine dans les eaux de l'océan Glacial par quelques presqu'îles parallèles, dont l'une s'avance à une trentaine de kilomètres en dehors de la ligne régulière du rivage : c'est un Svatoï Nos, un de ces nombreux « promontoires sacrés » que les marins doublent avec inquiétude, se demandant si par delà la pointe le vent ou la houle ne les saisiront pas brusquement ou s'ils ne se trouveront pas perdus

[1] Schonov, ouvrage cité.

dans les brouillards ou dans les glaces flottantes. La grande île de Kołgouyev, qu'un détroit de 100 kilomètres environ sépare de la terre ferme, peut être considérée comme la continuation du faîte de Timan, car les eaux marines intermédiaires n'ont pas même 40 mètres de profondeur et les abîmes de 100 mètres et davantage ne commencent qu'au delà. Kołgouyev, dont on évalue la superficie à 3496 kilomètres carrés, est entourée de bas-fonds et difficile d'accès ; au plus 60 ou 80 chasseurs y abordent chaque année pour capturer sur les rivages les phoques, les morses, les ours blancs, mais surtout les oies, les cygnes et les canards, ou poursuivre dans les marais et sur les collines tourbeuses de l'intérieur les renards bleus et les rennes. Tous les essais de colonisation permanente se sont jusqu'à maintenant terminés par un désastre. En 1767, soixante-dix raskolniks, fuyant la persécution religieuse, s'établirent dans l'île pour y célébrer leurs rites suivant leur conscience ; mais en peu de mois le scorbut les eut tous emportés [1].

N° 134. — PÉNINSULE DE KANIN.



Peut-être ne faut-il voir aussi dans la péninsule de Kanin que le prolongement occidental d'un éperon secondaire du faîte de Timan. Toute la partie septentrionale de cette presqu'île, disposée en forme de marteau, est occupée, du cap Mikoułkin au cap Kanin, par un plateau de schistes cristallins qui continue exactement une zone rocheuse commençant sur la terre ferme : les plus hautes croupes de ce plateau, auquel on donne parfois le nom de Tiounskiy Kameń, ont un peu plus de 100 mètres. Ces schistes de la péninsule terminale sont séparés de la masse du continent par des

[1] Maximov, *Une année dans le Nord* (en russe).

strates jurassiques où jaillissent, dit-on, quelques sources de naphte et qui renferment des gisements de pyrites et de cuivre. Jadis Kanin était une île. Il y a une centaine d'années, la rivière Tchija, qui coule à l'ouest vers le golfe de Mezeń, et la Tchechtcha, qui descend à l'ouest dans la baie orientale, sortaient l'une et l'autre d'un même lac, et les barques pouvaient se rendre facilement de l'une à l'autre rive. Le lac n'est maintenant plus qu'un marais et toute navigation a cessé entre les deux baies opposées[1]. Ce changement provient sans doute du mouvement général de poussée qui soulève toutes les côtes septentrionales de la Russie : l'ancien détroit maritime a été changé en lac à double émissaire et ce lac à son tour est devenu un marais entre deux rivières. Sur les côtes de la Laponie russe, M. de Middendorff a reconnu des plages délaissées qui se trouvent maintenant à 60 mètres de hauteur : c'est le même phénomène que tant de géologues ont observé sur les côtes de Finmarken et de la Norvège occidentale.

Outre les coteaux du faîte de Timan, les grandes étendues de la province d'Arkhangelsk ont quelques chaînes de hauteurs qui se rattachent aux monts Oural; mais, si ce n'est dans le voisinage immédiat de ces montagnes, ces ramifications ouraliennes n'ont qu'un faible relief, n'atteignant 200 mètres que par un petit nombre de sommets. D'ailleurs le contraste des collines et des plaines est peu marqué dans ce pays : pendant plus de la moitié de l'année, les neiges recouvrent de leur couche uniforme lacs et marais, terrains plats ou ondulés ; durant le rapide été, la végétation des bas-fonds diffère peu de celle des hauteurs et celles-ci portent aussi sur leurs pentes des tourbières semblables à celles des dépressions. Presque toute la contrée, jusqu'au 66e degré de latitude, est encore couverte de forêts, dont la valeur relative s'accroît d'année en année, à mesure que se déboisent les régions du centre de la Russie. Les quinze seizièmes de la surface du gouvernement de Vologda sont revêtus d'arbres[2], conifères et bouleaux, et la proportion des bois se maintient dans la partie méridionale du gouvernement d'Arkhangelsk : toutes les hauteurs sont boisées et le nom russe de *gora*, de même que l'appellation zîrane de *parma* signifient indifféremment « mont » ou bois[3], comme dans l'Amérique du Sud les termes de *monte* et *montaña*, ou le mot de *wald* en maint district d'Allemagne. Mais au nord le climat est trop rude pour que la végétation arborescente puisse se développer librement ; les arbres sont remplacés par les arbustes, et ceux-ci par des racines rampantes, ayant à

[1] Reinicke, *Hydrographie;* — Maximov, ouvrage cité.
[2] Ruprecht, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1855, tome VII.
[3] Maximov, ouvrage cité.

peine quelques feuilles qui s'abritent sous les touffes de mousse d'un rouge d'ocre ou d'un blanc pâle : on voit s'étendre au loin les immenses solitudes des *toundras*[1], semblables à celles de la Sibérie du Nord. Toutefois la température moyenne du sol des toundras russes dépasse de plusieurs degrés celle des plaines de l'Orient sibérien : même en Laponie on ne trouve point de couches de glace persistante au fond des tourbières; çà et là même il en jaillit des sources dont l'eau ne gèle pas au fort de l'hiver. Partout où la terre n'est pas trop humide et où elle est bien exposée aux rayons du soleil, quelques plantes du midi se hasardent à croître et à fleurir. Sur les Zimniya Gorî ou « Montagnes de l'Hiver », collines d'argile verdâtre et de sable qui dominent de 80 ou 100 mètres la rive orientale du goulet de la mer Blanche, encore dans la zone de végétation arborescente, les pentes méridionales sont couvertes d'aconits bleus et de pivoines écarlates, « dernier sourire de la nature[2] ». Des racines d'arbres trouvées çà et là dans la toundra prouvent que la végétation forestière s'étendait jadis beaucoup plus loin vers le nord : on trouve des grosses souches de conifères là où l'humble osier ne croîtrait même plus[3].

Au point de vue géologique, l'Oural, dont une partie limite à l'est le gouvernement d'Arkhangelsk et le sépare de la Sibérie, est bien une chaîne de montagnes continue; du sud au nord, elle est composée des mêmes roches cristallines, revêtues de part et d'autre des mêmes strates disposées régulièrement et contrastant avec l'uniformité des plaines de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie. Mais au point de vue géographique, la « Ceinture du Monde » (*Zemnoï Poyas*), — car tel est le nom que donnaient autrefois les Russes aux monts Oural, — n'a point la même unité : elle se divise en plusieurs fragments, interrompus par de profondes brèches et même par des bras de mer; cependant elle garde son caractère de faîte de partage pour la séparation des eaux, ainsi que l'indique, paraît-il, son nom actuel, d'origine ougrienne. L'Oural du Midi, le plus remarquable par sa richesse minérale, est séparé de l'Oural du Nord par de profondes dépressions où la chaîne semble presque avoir disparu. De même l'Oural du Nord, qui se subdivise du midi au septentrion en Oural des Vogoules, des Ostaks, des Samoyèdes, reste séparé par des cols peu élevés de l'Oural de Kara, ou Pae-Khoï, se développant à angle droit de

[1] Ou mieux *troundras* : en zirane, « pays sans arbres ». O. Finsch, *Reise nach West Sibirien im Jahre* 1876.

[2] Maximov, ouvrage cité.

[3] Gust. v. Düben, *Lappland och Lapparne*.

la crête principale vers le nord-ouest. L'île de Vaïgatch est aussi un fragment de l'Oural, et Novaya Zemla n'est que le prolongement rompu de la chaîne ouralienne, longue de plus de 3000 kilomètres, sans compter les sinuosités de l'arête.

L'Oural du Nord est considéré comme prenant son origine vers le 63ᵉ degré de latitude, au nord des montagnes où naît la Petchora pour s'écouler dans la mer Glaciale, et où sourdent, sur l'autre versant, de grands affluents de l'Ob. Entre le massif de la Petchora naissante et les montagnes du nord, il n'y a point de chaîne proprement dite, mais seulement des massifs inégaux, distincts, non parallèles dans leur direction, qui donnent à la ligne de séparation des eaux une forme très irrégulière : un de ces chaînons latéraux est le fameux Bol'vano-Is ou « Mont des Idoles », dont une cime, ébréchée par le temps, se partage en roches bizarres, semblables à de gigantesques statues : la plus haute, de plus de 30 mètres d'élévation, fut un dieu vénéré et peut-être a-t-il encore des adorateurs [1].

La chaîne, qui commence par la pyramide du Tell-Pos-Is ou Nepubi-Nior, change de direction pour se développer vers le nord-est, mais elle projette à l'ouest de nombreux chaînons et se rattache ainsi à un massif distinct, que dominent les parois, les éboulis et la crête escarpée du Sabla. Ses monts n'ont d'arbres qu'à la base, et leurs rochers de granit sont dépourvus de toute autre verdure que celle des mousses et des lichens. Sa nudité lui a valu le nom de « Pierre » (*Kamen'*) ou de « Grandes Pierres » (*Bol'chiye Kamni* en russe, *Udjid is* en zïrane, *Arka pae* en samoyède, *Kä-on* en ostak), que lui donnent les indigènes. Des neiges persistantes emplissent les ravins de ces montagnes dans les endroits tournés vers le nord, et même de vastes névés, ayant de loin l'apparence de glaciers, emplissent les cirques ; mais les plus hauts sommets sont parfois complètement dégagés de neiges [3].

Toutefois il n'y a point de glaciers sur ces montagnes, situées en partie au delà du cercle polaire. L'humidité qu'elles reçoivent sous forme de neige n'est pas assez considérable et leur hauteur moyenne, inférieure à 1000 mètres [4], n'est pas suffisante pour que des fleuves de glace aient l'espace nécessaire à leur développement. Mais les promontoires du Pae-Khoï

[1] Keyserling, *Reise in den Petschora Gegenden.*
[2] O. Finsch, ouvrage cité.
[3] Kovalskiy, *Der nördliche Ural und das Küstengebirge Pai-Choi.*
[4] Hauteurs principales des sommets de l'Oural du Nord :

Tell-Pos (64° degré)	1689 mètres.	Chaindi-Pae (67° 40′)	1242 mètres.
Pae-Yer (66° 40′)	1413 »	Konstantinovskiy Kameň(68°20′	477 »

et des chaînons parallèles ou latéraux qui vont se terminer au nord de l'Oural, soit dans le golfe de Kara, soit dans l'Océan, ont une autre ceinture de glace : ce sont les eaux de la mer congelées en hiver autour de rocs et brisées de temps en temps par l'ondulation du flot ou des fragments de banquises venues de la haute mer[1].

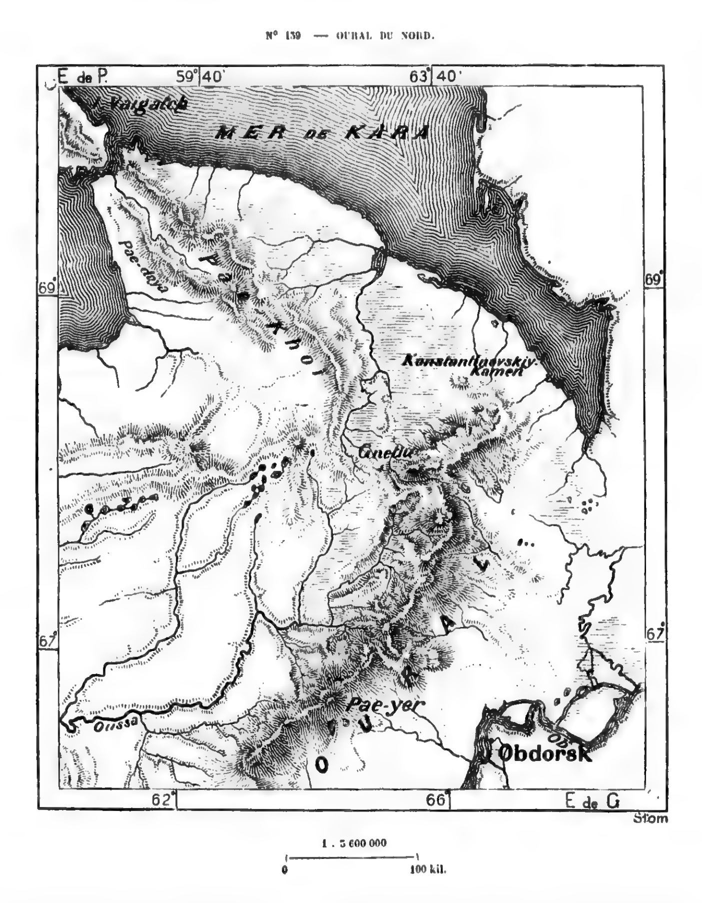
Récemment encore on n'avait pas constaté les traces d'anciens glaciers sur les flancs des monts Oural : on n'y avait vu ni stries, ni « polis », ni blocs erratiques proprement dits[2]; toutefois Polakov a constaté dernièrement l'existence de nombreuses moraines et reconnu des stries évidentes se dirigeant du nord-ouest au sud-est, parallèlement à celles que l'on voit sur les rochers de la Finlande et du gouvernement d'Olonetz. L'étonnant contraste signalé jadis entre les montagnes de l'Oural du nord et celles de la Finlande et de la Scandinavie, situées sous des latitudes moins froides, semblait incompréhensible au premier abord ; mais il faut dire que, dans les régions du nord, polis, stries et blocs morainiques sont rapidement recouverts par d'épaisses couches de mousse, et qu'on ne peut retrouver la surface exposée jadis à l'action des glaces, si ce n'est là où les eaux, au lieu d'apporter de nouveaux débris au-dessus des moraines, ont exercé une œuvre de dénudation. Or, toutes les plaines qui s'étendent à la base de l'Oural sont des toundras revêtues de mousse ou des terres d'alluvion où le sol primitif est recouvert par des apports nouveaux. C'est ainsi que dans le nord de la Finlande, qui est précisément, avec la Scandinavie, le pays classique de l'Europe pour le phénomène de la dispersion des glaces, on ne voit pas autour des cimes entourées de débris ces traces de l'action glaciaire, si nombreuses et si évidentes dans la région basse, sur le littoral érodé de la Finlande méridionale[3]. D'ailleurs, le travail d'usure doit être beaucoup plus faible sous la masse presque immobile des névés que sous des glaciers à écoulement rapide. Or les eaux cristallisées qui recouvraient l'Oural, de même que les hauteurs de la Finlande et de la Sibérie, devaient se présenter surtout sous la forme de névés.

La chaîne terminale, sur les bords de la mer de Kara, n'est guère parcourue que par les Ostaks et les Samoyèdes, et les voyages d'exploration sont fort difficiles dans les toundras parsemées de lac et de marais, où les seuls lieux d'abri contre les vents froids sont des berges de ruisseaux ou des blocs couverts de mousse. En 1771, Zouyev en fut le premier visiteur

[1] Hofmann, *Der nördliche Ural und das Küstengebirge Paï-Choi.*
[2] Murchison, de Verneuil et von Keyserling; — von Helmersen, etc.
[3] Krapotkin, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1878, n° 7.

savant. Castrèn franchit également cette partie de l'Oural, qu'étudièrent ensuite, de 1847 à 1850, Hofmann et Kovalskiy, puis tout récemment, en 1876, Finsch, Brehm et Waldburg-Zeil; mais la cartographie du pays est encore loin d'être achevée; la plupart des montagnes n'ont été me-

N° 139 — OURAL DU NORD.



1 : 3 600 000
0 — 100 kil.

surées qu'approximativement; le cours de mainte rivière est indiqué d'une manière incertaine, et l'on ne sait pas même positivement si la rivière de Kara, sur le versant occidental, et celle de Chtchoutchya, sur le versant oriental, naissent en un même lac, dans une dépression de la chaîne. Les « Grosses Pierres » ne forment point une limite de végétation entre l'Europe

et l'Asie : au sud, dans la zone des forêts, les bas versants appartiennent également à l'aire caractérisée par les sapins[1] ; au nord, les mêmes mousses, les mêmes lichens, les mêmes plantes ligneuses rampantes s'étendent dans la toundra d'Europe et dans celle d'Asie. Quoique en moyenne la Sibérie soit, à égale latitude, plus froide que la Russie d'Europe, cependant le contraste des températures est en faveur de l'orient dans l'Oural des Samoyèdes. Les arbres s'avancent beaucoup plus loin vers le nord dans le bassin de l'Ob que dans celui de la Petchora[2] ; la neige d'hiver y tombe en beaucoup moindre abondance ; la couche en est rarement assez épaisse pour que les rennes ne puissent pas facilement trouver la mousse en grattant la neige du pied, et sous le 66e degré de latitude, Kovalskiy passa même en certains endroits, au milieu de l'hiver, sur la terre nue[3]. Les orages, fréquents sur le versant de l'ouest, sont extrêmement rares sur celui de l'est. Des deux côtés, la zone des forêts se limite assez brusquement, non par de simples fourrés d'arbrisseaux rampants, mais par de véritables halliers, où s'élèvent encore de beaux sapins de 6 à 8 mètres de hauteur, seulement inclinés vers le sud par le vent de la mer Glaciale. Çà et là errent des rennes sauvages, assez nombreux encore dans la région des forêts ouraliennes, mais rares dans la toundra. Quant aux lemmings ou « lapins de Norvège », ils foisonnent dans cette région de l'Oural comme dans la Scandinavie, et y voyagent aussi par bandes innombrables. De la fin de mai au milieu de juin, ils traversent l'Oural en venant de l'est et gagnent les bords de l'océan Glacial ; en automne, ils retournent sur le versant sibérien[4]. Comme dans toutes les régions marécageuses du Nord, des nuées de cousins, qui s'élèvent des mares, aussi cruels que les moustiques des régions tropicales, font le tourment des voyageurs.

La contrée des hautes terres qui séparent le bassin de la Volga des pentes tournées vers la mer Blanche porte les traces des couches glacées qui les recouvraient autrefois. En se fondant, ces glaciers ont formé les lacs d'eau douce qui remplissent encore les cavités de la contrée et qui jadis s'élevaient à un niveau plus considérable, car en maints endroits on reconnaît les anciennes plages à plus de vingt mètres au-dessus de la nappe des lacs actuels. L'étude des terrains prouve que les eaux de la mer n'ont point envahi cette région et que, par conséquent, nulle communication n'a existé pendant les époques modernes entre la mer Baltique et

[1] Ruprecht, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1865, tome III.
[2] Schrenck, Kovalskiy, Hofmann, Finsch.
[3] Ouvrage cité.
[4] Hofmann und Schrenck ; Finsch, etc

l'océan Glacial, comme l'avaient admis plusieurs géologues avant que la nature du sol eût été suffisamment étudiée. L'union de mer à mer s'est faite indirectement par le labyrinthe des lacs et des rivières qui s'épanchaient de ces bassins en sens divers ou qui, suivant les oscillations du sol ou simplement l'inégale croissance des tourbières, descendaient, tantôt vers le sud, tantôt vers le nord. De cette manière seulement on peut expliquer les échanges de poissons et de crustacés qui se sont faits de l'un à l'autre versant : c'est par le même chemin que le phoque *vitulina*, espèce qui vit à la fois dans la mer Blanche et dans les grands lacs Onega et Ladoga, aura pu coloniser ces eaux intérieures. Le lac Łatche, à l'orient du lac Onega, fut jadis peuplé de phoques, ainsi que le prouvent les ossements de cette espèce de cétacé trouvés dans les plages. Il est à remarquer que toute la région septentrionale, des eaux de la Volga au lac Blanc (Beło Ozero) et à la Cheksna, présente une faune essentiellement arctique : c'est à la Cheksna seulement que commence la faune spéciale au bassin du grand fleuve. D'où vient ce contraste, sinon d'un changement dans la forme des bassins ? Naguère, le système lacustre de la haute Volga déversait le trop-plein de ses eaux dans la mer Blanche ; de nos jours, il l'envoie à la Caspienne. Dans cette région lacs et rivières s'entremêlent en labyrinthe ; cependant il s'y trouve aussi des bassins lacustres complètement isolés. Ils ne renferment que de l'eau douce, soit parce que le sol environnant ne contient pas de particules salines, soit plutôt parce que les diverses oscillations du sol ont mêlé souvent les eaux des lacs, leur donnant ainsi un écoulement temporaire[1].

Actuellement les bassins situés sur le versant de la mer Blanche sont bien inférieurs en dimensions aux grands lacs de l'Ingrie, Onega et Ladoga ; cependant on en compte encore sept ayant plus de 500 kilomètres carrés[2]. D'ailleurs il s'en faut de beaucoup que les mesures de superficie données par les géographes de la Russie puissent être considérées comme authentiques. Les cartes de la plupart des lacs, de leurs promontoires, des îles qui les parsèment, des rivières qui s'y jettent, ont quelque chose de naïf

[1] Schilling, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1875, n° 60.

[2] Lacs principaux du versant de la mer Blanche, d'après Strelbitzkiy :

Seg (gouvernement d'Ołonetz)	1246	kilomètres carrés.
Top (» d'Arkhangelsk)	1065	» »
Vig (» d'Ołonetz)	918.5	» »
Imandra (Laponie)	852	» »
Kutno moyen et inférieur (gouv. d'Arkhangelsk)	730	» »
Ldov ou Kouta » »	584	» »
Pav ou Päa » »	560	» »

et de gauche trahissant l'ignorance. Même sur les meilleures, la précision, la netteté des contours qui distinguent les traits de la nature sculptée par les agents géologiques manquent complètement. On est étonné du contraste que présentent à cet égard la carte de la Finlande et celle du gouvernement d'Arkhangelsk. Du côté finlandais, toutes les lignes géographiques sont dessinées avec rigueur : on est en présence d'une image fidèle qui plaît aux yeux et satisfait le géologue. Mais dès qu'on a dépassé du regard la ligne de frontière, tous les linéaments deviennent mous, indécis, flottants : la nature n'est que pressentie ; elle n'a pas encore été dévoilée.

Les rivières qui entrent dans la partie occidentale de la mer Blanche appartiennent géographiquement à la Scandinavie et à la Finlande : même le Keñ et le Vig ne sont que les écoulements des lacs étagés qui remplissent les vasques granitiques de la contrée. Le premier cours d'eau qui soit un fleuve achevé, l'Onega, porte le même nom[1] que le grand lac du bassin de la Neva, comme pour rappeler qu'il naît dans une dépression jadis commune à toutes ces eaux intérieures. Le Łatche, qui sert de source à la rivière Onega, communiquait probablement autrefois avec le lac de même nom, et n'en reste séparé que par des terres basses, partiellement inondées : lui-même, à demi comblé, n'a maintenant plus que 2 à 4 mètres de profondeur, malgré sa grande étendue, évaluée par Strelbitzkiy à 361 kilomètres carrés. Des seuils de rochers, sur lesquels il n'y a que peu d'eau en été, interrompent le cours de l'Onega en plusieurs endroits, même à une faible distance en amont de l'embouchure, et rendent la navigation difficile.

Le fleuve principal de la Russie septentrionale est la Dvina, c'est-à-dire le « Fleuve » par excellence, comme la Düna, le Don et le Dounaï ou Danube : les Russes distinguent ce cours d'eau de la Düna ou Dvina Occidentale par le nom de Śevernaya Dvina ou Dvina du Nord. C'est un fleuve puissant dont le bassin égale en superficie les deux tiers de la France, et dont la longueur totale, comptée des sources de la Vitchegda jusqu'à la mer, dépasse 1700 kilomètres. La rivière la plus abondante, née dans le voisinage de l'Oural, est alimentée par deux grands affluents, au sud la Sisolka, au nord le Vim, qu'un portage fait communiquer avec le système hydrographique de la Petchora. Un des tributaires du Vim, la Vorikva ou Verkva, est en partie souterraine : à près de 100 kilomètres de sa source, cette rivière, déjà considérable, s'engouffre dans un puits pour reparaître en filets nombreux à 21 kilomètres en aval, et remplir son lit de 60

[1] Le « Pruyant », du finnois *Äänis*, d'après Europäus (*Ueber das ugrische Volk*).

mètres de largeur; le cours superficiel n'est continu que pendant les crues du printemps[1]. Ce n'est pas la Vîtchegda qui est considérée comme la maîtresse branche : la Dvina prend son nom au confluent de la Soukhona et du Youg, tributaires de l'ouest et du sud, coulant dans le même sens que les chemins de migration suivis jadis par les colons novgorodiens et moscovites. Au bec de la Vîtchegda, la Dvina, navigable pour de grandes embarcations, a déjà plus d'un kilomètre de large; plus bas, grossie de la Vaga, de la Pinega et de tant d'autres rivières, elle s'étale en maints endroits, surtout en amont des lacis de coulées latérales, sur un espace variable de 3 à 7 kilomètres de rive à rive. A Arkhangelsk même, elle n'a guère plus d'un kilomètre; mais sa profondeur est devant cette ville de 12 à 21 mètres. En été, quand la nuit n'est qu'un crépuscule suivi d'une aurore, peu de spectacles sont plus imposants que celui de ce large fleuve, vu d'un radeau qu'entraîne le courant silencieux; au loin se prolonge la lisière à peine visible des forêts et l'immensité du ciel rouge se reflète dans l'eau ridée.

Le delta de la Dvina, que les alluvions du fleuve ont formé dans la baie d'Arkhangelsk, s'étend sur un espace proportionné à l'importance du courant d'eau : il comprend environ 1150 kilomètres carrés, et des fausses rivières, des lacs, des marais abandonnés dans l'intérieur des terres augmentent encore cette étendue. Quatre courants principaux, réunis les uns aux autres par des coulées latérales, traversent ces terres basses, changeant parfois de direction, et diminuant ou grossissant tour à tour pendant les conflits du courant fluvial et de la marée montante. Il fut un temps où la branche occidentale était la plus profonde; elle est maintenant ensablée, et les navires doivent passer par un autre chenal, où ils trouvent à marée basse une profondeur de 2 mètres et demi à 3 mètres et demi. Les grands changements dans les contours des îles et la direction des chenaux se produisent lors de la débâcle, alors que les glaces, déjà brisées en amont, où la température du printemps est plus élevée et où les eaux sont plus rapides, viennent s'accumuler sur les rivages et sur les dalles encore glacées qui leur résistent. Par l'effet de la rupture des glaces qui tiennent solidement aux berges rocheuses, des fragments de calcaire sont détachés, soulevés et rejetés sur les bords; tout le long de la rive s'élèvent des remparts de débris qui n'ont pas une autre origine[2]. La débâcle diminue encore l'espace de temps laissé par l'hiver à la navigation : en moyenne, la Dvina

[1] Popov, *Les Zir'anes et la Zir'anie* (en russe).
[2] Murchison, *Russia and the Ural Mountains.*

les crues
comme la
Soukhona
ême sens
odiens et
grandes
rossie de
maints
n espace
me, elle
tte ville
de suivi
ce large
se pro-
ouge se

la baie
u cou-
fausses
s aug-
es uns
ngeant
nt les
où la
blée,
marée
rands
pro-
t, où
s ra-
gla-
ment
hés,
em-
core
ina



LA DVINA. — VUE PRISE PRÈS D'ARKHANGELSK
Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Moynet.

est prise pendant 191 jours devant Arkhangelsk; pendant deux siècles, le jour moyen de la fermeture a été le 23 octobre, et celui de la débâcle le 2 mai[1]. Bien que couvert de glace pendant plus de la moitié de l'année, la Dvina est très poissonneuse : on y trouve une espèce voisine de la morue, la navaga, qui lui appartient en propre, ou que du moins l'on n'a pas encore découverte en d'autres rivières. Le sterlet, jadis inconnu dans la Dvina, a fait son apparition dans les eaux d'Arkhangelsk vers 1865, grâce évidemment au canal de Catherine, qui réunit pendant longtemps le système de la Kama-Volga et celui de la Dvina. Les hommes du peuple, étonnés à la vue de ce poisson inconnu, en dédaignèrent d'abord la chair; mais l'exemple des Russes du Midi les décida bientôt à pêcher les sterlets pour s'en nourrir eux-mêmes et le prix marchand s'en est rapidement accru[2].

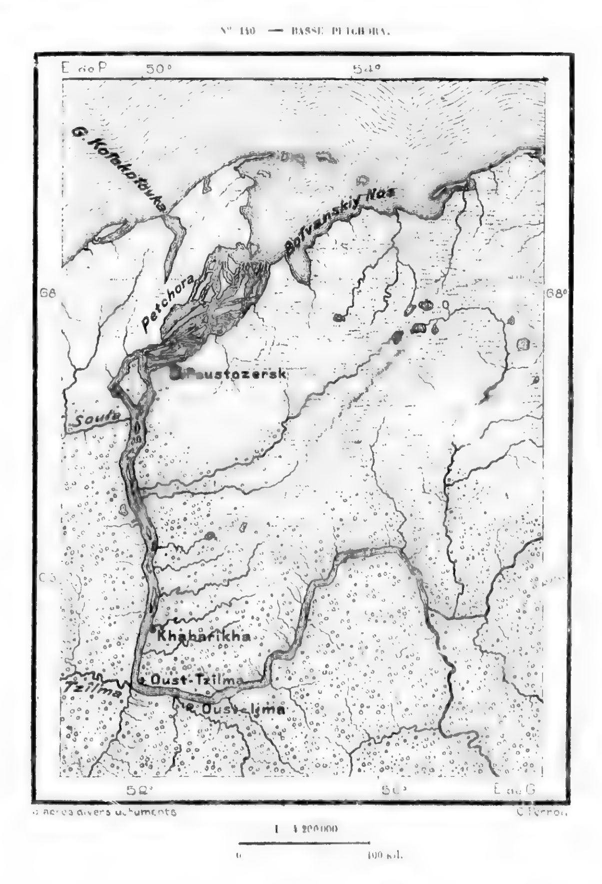
La Mezeń, dont le bassin est compris en entier dans le vaste demi-cercle formé par la Dvina et ses affluents orientaux, n'est qu'un petit fleuve en comparaison du grand tributaire de la mer Blanche; cependant par sa longueur, l'étendue de son bassin et la masse de ses eaux, il est l'égal de la Seine : plus large que le fleuve français, il a même plus d'un kilomètre avant de mêler ses eaux à celles de l'estuaire marin, obstrué de bancs de sable, qui s'ouvre en entonnoir vers le nord-ouest. Comme la baie de la Seine, celle de Mezeń se distingue par les phénomènes anormaux de ses marées. En moyenne, le flux y est de 4 heures seulement, tandis que le reflux dure 8 heures; mais la marée montante est accompagnée d'un courant si rapide, que les navires mouillés dans la rade ont peine à se maintenir sur leurs ancres.

Quant au fleuve des solitudes orientales, la Petchora, il n'est pas inférieur à la Dvina et son bassin s'étend même sur un espace plus considérable. Il commence par longer dans la direction du nord la base des contre-forts occidentaux de l'Oural, se grossissant à l'issue de chaque vallée d'autres cours d'eau, parmi lesquels le Chtchougor, descendu des neiges de Tell-Pos-Is ; cette rivière est devenue célèbre par la cascade de sa haute vallée et par ses trois cluses dites « Portes de Fer », dont les rochers, découpés en piliers énormes par des fissures verticales, sont d'une éclatante blancheur. Après avoir reçu la rivière Oussa, qu'alimentent également les neiges de l'Oural, la Petchora se détourne à l'ouest et serpente dans la dépression du sol, qui se prolonge un peu au sud de la zone polaire, de l'Oural au golfe de Mezeń; puis elle se replie non moins brusquement pour se diriger au

[1] Semonov, *Dictionnaire de l'Empire russe* (en russe).
[2] Maximov, *Une année dans le Nord* (en russe).

nord et se réunir à la mer Glaciale par un delta d'environ 200 kilomètres de longueur, où les branches du fleuve s'entremêlent en immense dédale autour des îles, des îlots et des bancs de sable, changeant de forme à chaque nouvelle débâcle; une barre de sable à l'entrée du chenal de navigation ne

N° 140 — BASSE PETCHORA.



1 : 4 200 000

0 100 kil.

permet l'accès du fleuve qu'aux navires de moins de 4 mètres de calaison. Dans la région du delta, le fleuve n'est libre de glaces que pendant 127 jours en moyenne, du 25 mai au 1er octobre. On s'étonne du commerce considérable de bois, de céréales, de pelleteries qui se fait sur cette rivière de la région polaire, recouverte si longtemps par les glaces et interrompue de rapides dans une partie de son cours. D'ailleurs, la faible popula-

tion russe, zîrane, samoyède, s'est établie en entier dans les hameaux et les petits villages qui bordent le fleuve à de grandes distances les uns des autres[1]. Les domaines appartenant aux diverses associations de pêche s'étendent chacun sur un espace de plusieurs milliers de kilomètres carrés, le long de la Petchora et des îles de la mer Glaciale. Des Russes associés pour la pêche du dauphin blanc réservent la dîme de leur pêche à Saint-Nicolas de Poustozersk pour assurer ainsi le succès de leur entreprise[2].

La mer qui baigne les côtes de la province d'Arkhangelsk s'avance profondément dans les terres par de nombreuses baies, même par des golfes intérieurs que rétrécissent à leur entrée de hauts promontoires. Un des golfes les mieux séparés de la mer est celui dans lequel se jette la Petchora. Une flèche basse développe sa courbe régulière au nord-ouest du golfe et se continue par une chaîne d'îles, qui s'avance à la rencontre d'un autre cordon littoral analogue aux *lidi* de l'Adriatique et aux *nehrungen* de la côte prussienne. A l'entrée de la mer Blanche, on reconnaît aussi dans l'île de Morkhovetz le reste d'un littoral continuant la ligne régulière formée du nord-ouest au sud-est par la côte de la Laponie et par celle qui borde le golfe de Mezeñ. Du reste, le cours du Mezeñ, ceux de la Dvina et de l'Onega, enfin toute la partie de la mer Blanche qui s'étend de la baie d'Onega à celle de Kandalakcha, sont orientés dans le même sens : ces traits parallèles sont un des caractères distinctifs de la géographie du nord de la Russie.

La mer Blanche, cette vaste mer intérieure de 122 000 à 125 000 kilomètres carrés, doit être à maints égards considérée comme un lac ou comme un ensemble de lacs rattachés à l'océan Glacial : le goulet ou « corridor » qui contourne la côte de Laponie en a fait un golfe d'eau saline, mais en lui laissant un caractère indépendant par l'aspect et la forme de ses rivages aussi bien que par le relief de son lit. Ainsi la mer Blanche est plus profonde que l'Océan libre, avec lequel ses eaux sont maintenant unies. Elle n'a qu'une cinquantaine de mètres à l'entrée, tandis que vers l'extré-

[1] Fleuves russes principaux du versant de l'océan Glacial :

	Longueur.	Superficie approximative du bassin.
Onega	650 kilomètres.	60 000 kil. carrés.
Dvina	1725 »	375 000 »
Mezeñ	600 »	80 000 »
Petchora	1820 »	420 000 »

[2] Nordenskjold, Lettres à M. Oscar Dickson, 7 août 1878.

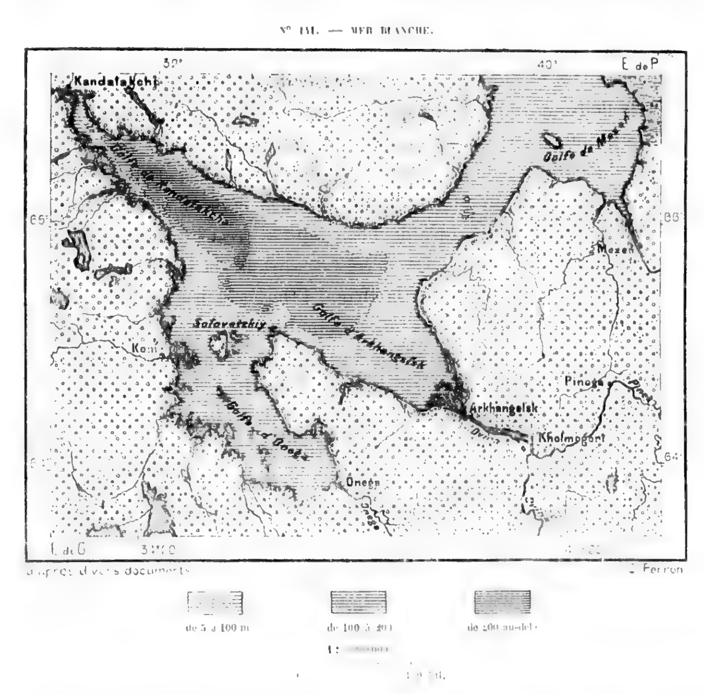
mité du golfe de Kandalakcha la sonde touche le fond à plus de 300 mètres de la surface. Le golfe que l'on pourrait appeler « lac » Onega, comme celui qui appartient au bassin de la Neva, est peu profond; il n'atteint nulle part 80 mètres et reste séparé du bassin principal par le groupe des îles Solovetzkiy; plusieurs îles et de nombreux îlots émergent dans ce golfe intérieur. Il est probable qu'à l'époque où la mer Blanche était un lac pareil au Ladoga et à l'Onega, elle se trouvait à un niveau plus élevé que de nos jours et déversait ses eaux surabondantes dans l'océan Polaire par un fleuve qui continuait la Dvina supérieure. Des oscillations du sol auront permis à la mer de faire irruption dans le bassin lacustre et de changer le fleuve en détroit. La hauteur du seuil d'entrée empêche les sables et les limons d'être emportés vers la haute mer, de sorte que la cavité intérieure du golfe se comble incessamment par l'apport d'alluvions nouvelles : toute profonde qu'elle est, la mer Blanche était donc beaucoup plus creuse jadis. Quant à la salure de l'eau, elle est restée moindre que celle de la haute mer : les pluies, les neiges et surtout la masse d'eau et les glaçons brisés que lui apportent la Dvina, l'Onega et les autres affluents, ont amoindri du tiers, du quart ou du cinquième, suivant l'éloignement de la grande mer, la teneur saline de l'eau[1]. Cependant on fait encore un peu de sel sur les côtes brumeuses de la mer Blanche : la chaleur du feu y remplace celle du soleil pour la vaporisation des eaux salées; mais le gouvernement n'autorise les riverains à prendre qu'une faible quantité de bois dans les forêts de l'État[2].

Par le tournoiement de ses eaux, la mer Blanche appartient aussi à l'Océan et ses courants doivent être considérés comme des remous latéraux. Une nappe d'eau océanique pénètre incessamment dans cette mer intérieure en longeant les côtes occidentales du corridor d'entrée, et parfois avec une vitesse de quatre kilomètres et demi par heure[3]. M. de Middendorff attribue à ces eaux venues du large une influence considérable sur la température moyenne du bassin de la mer Blanche : elles appartiennent, d'après lui, au courant d'eau qui se meut des tropiques vers les régions polaires : on peut observer parfois une différence de 12 degrés centigrades entre la température de ce courant et celle des eaux avoisinantes. L'eau tiède venue du nord et poussée dans le golfe précisément par les vents qui soufflent des régions polaires explique l'étrange phénomène dont les baigneurs de la plage de Souzemskaya, à l'ouest d'Arkhangelsk, ne pou-

[1] Knauss, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, II, 1860
[2] Production du sel sur les bords de la mer Blanche en 1875 : 1289 tonnes.
[3] Lütke, *Quadruple voyage dans l'océan Glacial* (en russe)

vaient jadis se rendre compte. En été, quand le vent souffle du nord, du nord-est ou du nord-ouest, la température de l'eau sur les plages s'élève rapidement et monte même jusqu'à 21 degrés centigrades; au contraire, sous l'influence des vents chauds du sud, l'eau se refroidit au point que le thermomètre y marque seulement 5 degrés. C'est aussi le courant tiède de la « rive d'hiver » qui fond au printemps les glaçons de la baie

N° 131. — MER BLANCHE.



d'Arkhangelsk, bien avant que la baie d'Onega, située pourtant beaucoup plus au sud, soit délivrée de sa banquise. Dans le Varanger-fjord, sur les limites de la Norvège et de la Russie, des phénomènes du même genre s'accomplissent dans une moindre proportion : là un flot latéral dérivé de la nappe des eaux tièdes pénètre dans le golfe en suivant la côte orientale, tandis qu'un courant froid de sortie reflue vers la haute mer en longeant la côte opposée[1]. Du reste, l'étude des courants de la mer Blanche est à

[1] Von Middendorff, *Der Golfstrom ostwärts vom Nordkap*, Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, 1871.

peine commencée, et des théories contradictoires ont pu se fonder sur des observations isolées, prises en diverses saisons. Un des faits définitivement constatés est la basse température de l'eau profonde. A plus de 200 mètres, l'eau se maintient pendant toute l'année au zéro de l'échelle centigrade[1].

Mais quelle que soit l'influence du courant tropical dans le bassin à demi fermé de la mer Blanche, elle est faible en comparaison de celle qui se produit sur les côtes septentrionales de la Laponie russe, voisines du Finmarken norvégien. Tandis que les golfes d'Arkhangelsk et d'Onega sont bloqués par les glaces continues ou flottantes pendant les deux tiers de l'année, tandis que les gardiens du phare de l'île Morkhovetz, entre le golfe de Mezeń et le corridor de la mer Blanche, doivent rester exclus de toute communication avec la terre ferme du mois d'octobre à celui de mai, nombre de fjords et de ports lapons sont libres de glaces pendant toute l'année. Les Russes n'ont pas besoin de réclamer l'extension de l'empire aux dépens de la Norvège pour assurer à leurs pêcheurs des havres toujours ouverts : au moins un de ces havres, protégé au nord par la péninsule de Ribatchiy, se trouve sur leur propre littoral. Des multitudes de poissons fréquentent ces côtes, non moins riches en vie animale que les fjords norvégiens : c'est par dizaines de milliers de tonnes que l'on capture des morues dans les eaux russes; les poissons y foisonnent assez pour qu'il fût possible d'en alimenter toute la population d'Europe. La mer Blanche prend aussi sa part de cette richesse, et nombre d'animaux marins, notamment les phoques, voyagent, suivant les saisons, de l'Océan vers la mer intérieure et de la mer intérieure vers l'Océan. C'est l'industrie de la pêche qui a familiarisé les marins avec les dangers de la mer Blanche, le Gandvik ou « Golfe des Prodiges », jadis si redouté des Norvégiens. Les noms mêmes de toutes les contrées du nord voisines de la mer témoignent que la vie des habitants est essentiellement maritime : partout les pays sont désignés, non d'après une ville, des collines, des fleuves ou des lacs, on ne les connaît que par leurs rivages, comme si elles n'avaient été vues que de la mer. Au nord d'Arkhangelsk, la « côte d'Hiver » se prolonge vers l'entrée de la mer Blanche; à l'ouest, se profile la « côte de l'Été ». Plus loin se succèdent la côte « marine » (*Pomor'ye*) et celle des Karéliens. La côte de Tersk est la partie orientale de la péninsule de Laponie, tandis que toute la zone des terres tournée vers l'océan Arctique est connue par les riverains sous le nom de « côte Normande » (*Mourmanskiy Bereg*), en souvenir des marins qui l'ont parcourue les premiers. C'est à l'entrée d'une petite baie

[1] Grigoryev, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1879.

de cette côte que se trouve l'îlot de Nokouyev, devenu tristement connu depuis 1554 par la mort de Willoughby et de ses compagnons. Sur un autre îlot, Sosnovetz, placé dans le « corridor », sur la côte de Tersk, en face de la dernière forêt de la Laponie[1], était la station de la flotte anglo-française de blocus pendant la guerre de Crimée. Dans le golfe de Kandalakcha, l'île de l'Ours (*Medv'ejiy Ostrov*) eut au dernier siècle une assez grande importance par ses mines d'argent, dont l'exploitation cessa tout à coup, lorsque le mineur saxon Schomberg, qui dirigeait les travaux, fut arrêté par ordre de l'impératrice Élisabeth[2].

La grande péninsule de formes massives que limite au sud la baie de Kandalakcha appartient ethnographiquement à la race finnoise. Les Slaves y sont à peine représentés par quelques groupes de pêcheurs, et les Finlandais proprement dits, tous de la variété karélienne, ne se sont établis que sur des points isolés de la côte méridionale, sur les bords de la baie de Kandalakcha. Du reste, la haute taille de quelques-uns des Lapons, leur barbe rouge abondante, leurs mœurs et même des mots de leur langage montrent avec toute évidence que des Slaves étaient aussi parmi les ancêtres des Lapons orientaux. Ceux-ci ressemblent d'une manière générale aux Sames de la Suède et de la Norvège; toutefois ils sont moins civilisés, et les voyageurs disent que leur intelligence est moins active que celle de leurs compatriotes vivant à l'ouest du Tana-elf et du Muonio-elf : peut-être faut-il attribuer cette paresse d'esprit aux longs jeûnes que leur impose l'Église orthodoxe, non moins qu'à l'abstinence forcée des périodes de disette. Ainsi les Lapons du campement de Ponoï, à l'embouchure de la rivière de même nom, et près de l'extrémité orientale de la péninsule, recueillent une espèce de terre farineuse, entièrement composée de lamelles de mica, qu'ils pétrissent avec de la pâte, non sans doute pour en augmenter le pouvoir nutritif, mais pour aider à tromper leur faim[3]. Du reste, dans tous les gouvernements du nord, parmi les Russes aussi bien que parmi les Lapons et les Samoyèdes, partout où les rigueurs du climat empêchent le blé de mûrir, la nourriture habituelle des paysans pendant l'hiver est en grande partie composée de mousse, d'écorces d'arbres et de *lebeda*, espèce d'herbe amère et malsaine. On peut juger du climat de ces contrées par la langue des Lapons, qui contient 20 noms pour désigner la

[1] Von Baer; von Middendorff, *Beiträge zur Kenntniss des russichen Reiches.*
[2] Gœbel; von Helmersen, *Bulletin de l'Acad. des sciences de Saint-Péterbourg*, 1868, n° XII.
[3] C. Schmidt, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, vol. XVI, 1871.

glace, 11 pour le froid, 41 pour la neige et ses composés, 26 verbes pour indiquer les phénomènes du gel et du dégel[1].

Les Lapons de la péninsule sont devenus chrétiens, en ce sens qu'ils ont été baptisés depuis le seizième siècle par des moines russes, qui ont en même temps introduit le servage en Laponie et se sont fait attribuer par le tzar les populations de districts entiers. Orthodoxes maintenant, les Lapons ont accru le nombre de leurs divinités, en y ajoutant un dieu favorable, Jésus-Christ, et une redoutable puissance, le diable, roi des enfers : on a même imprimé en caractères russes des ouvrages de piété, que les Sames de quelques campements ont appris à lire. Toutefois les indigènes ont encore leurs magiciens ou chamanes et vénèrent des amas de pierres, des ossements, des fossiles qu'ils croient habités par des esprits[2]. Le mariage, comme chez beaucoup de peuplades touraniennes, a gardé les formes de l'enlèvement primitif dans toute sa violence : il faut que la fiancée se débatte, qu'elle pousse des cris déchirants. Puis, quand elle est décidément enlevée à sa famille, le père transmet au fiancé son droit de pouvoir absolu, même celui de « rôtir les yeux de la victime ». On l'attache dans sa maison nouvelle « comme un renne sauvage »; mais, après un simulacre de coups, le mari délie ses courroies et la consacre « hôtesse » et « mère du pain »[3]. C'est elle qui commande aux enfants et qui décide les mariages[4], presque toujours dictés par l'intérêt : on a vu souvent des Lapons de 18 à 20 ans épouser des femmes de 60 ans. Chaque indigène a sa marque particulière, sa griffe, analogue au *totem* des Peaux Rouges : à sa naissance, on marque de ce signe le renne qui lui est attribué en propriété, et c'est du même signe qu'il timbrera plus tard tout ce qui lui appartiendra[5]. En général, les Lapons sont d'une grande douceur : ils ont le regard triste de l'homme vaincu, mais ils sont restés bienveillants : ils aiment beaucoup la paix, quoiqu'ils aient des traditions de guerres soutenues par eux contre les Karéliens. « La paix se maintient-elle sur la terre? » telle est la première question qu'ils adressent aux étrangers. Les voyageurs russes les disent très supérieurs à leurs voisins par la pureté des mœurs, la délicatesse des sentiments, la probité de la vie, bien que leurs relations avec les Russes et les « Normands » les aient déjà corrompus. Les Lapons ne ressemblent à leurs voisins les paysans russes que par le costume et

[1] Gust. v. Düben, *Lappland och Lapparne.*
[2] Castrén, *Reise-erinnerungen aus den Jahren* 1838-1844.
[3] Nemirovitch Dantchenko, *Vers l'Océan, Vie sur les frontières du Nord* (en russe)
[4] Gust. v. Düben, ouvrage cité.
[5] Alexandrine Yefimenko, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, Section ethnographique. VIII.

leur penchant à l'ivrognerie. Ils ont grand soin de leurs personnes et se lavent soigneusement, même en hiver. Quoique le territoire entier soit divisé en domaines distincts et que chaque famille ou chaque tribu connaisse parfaitement les rivières, les forêts qui lui sont assignées et qu'elle visite tour à tour, suivant les besoins de la chasse et de la pêche, cependant les propriétaires lapons accueillent volontiers dans leur campement les membres appauvris de la famille, les amis et même les étrangers : l'hospitalité est le premier de leurs devoirs.

Même jusqu'aux rivages de la mer Glaciale, tous les hommes campés çà et là sur le littoral connaissent la langue russe; mais les femmes, presque toujours occupées à l'intérieur des tentes, savent à peine quelques mots de l'idiome étranger. Il est vrai que les Lapons pêcheurs sont presque tous aux gages de patrons russes, qui les tiennent dans un état de dépendance voisin de la servitude : le nom que l'on donne habituellement aux marchands est celui de « maîtres ». Ce sont eux qui payent les impôts pour les communes laponnes et qui leur fournissent à crédit tout ce dont elles ont besoin; mais les dettes sont héréditaires, et tout ce qui appartient aux Lapons est d'avance la propriété du marchand. Les Sames de l'intérieur, qui vivent au bord des lacs, en des réduits souterrains situés à 60 ou même à 100 kilomètres les uns des autres, et protégés par la vaste étendue des toundras désertes, ne sont pas encore tombés sous la dépendance directe des marchands russes, mais ils sont devenus sujets comme tous les autres habitants de l'empire; ils payent l'impôt et doivent racheter leurs fils de la conscription. Un document atteste que les Łop, c'est-à-dire les Lapons, étaient déjà tributaires de la « Grande Novgorod » au commencement du onzième siècle.

On sait que les Lapons occupaient autrefois une grande partie des plaines du nord de la Russie au sud et à l'est de la péninsule dans laquelle ils sont maintenant refoulés. Les chroniques mentionnent leurs tribus sur les bords du lac Onega, il y a sept cents ans. Dans le bassin de la Dvina, quelques noms de lieux où se retrouvent les désignations laponnes signifiant « rivière », « ruisseau », « île », « forêt », et d'autres traits géographiques témoignent aussi que les Lapons habitèrent jadis la contrée avant de se retirer à l'ouest de la mer Blanche. Le nom même de Samoyède, où se retrouve le radical Same, qui est l'appellation des Lapons, indiquerait peut-être que les habitants actuels des plaines orientales sont considérés comme les héritiers des Lapons[1]. Les Karéliens, maintenant fort peu nom-

[1] Ch. de Ujfalvy, *Mélanges altaïques*.

breux dans le voisinage de la côte de la mer Blanche à laquelle a été donné leur nom, ont été aussi parmi les successeurs des Lapons, et l'on retrouve leurs traces sur presque tout le versant du nord. La langue russe des populations du gouvernement d'Arkhangelsk est remplie de mots et même de tournures empruntées au finlandais[1]. Il est probable que les Finlandais-Karéliens étaient compris avec les Zïranes sous le nom général de ces Biarmiens, que mentionnent les chroniques du moyen âge et dont les navigateurs normands, qui commerçaient avec eux, parlent, probablement avec une exagération, comme d'un peuple riche, puissant, civilisé, connaissant l'agriculture et les arts industriels.

Les *artel'* ou associations de chasse et de pêche que forment la plupart des communes des Pomori, c'est-à-dire des « Riverains », grands-russiens du gouvernement d'Arkhangelsk, emploient surtout des termes d'origine karélienne, ce qui prouve que les Finnois de la contrée se groupaient en associations du même genre avant l'arrivée des Russes dans le pays. La forme de ces artel diffère suivant le genre du travail et les mille circonstances diverses du milieu, mais presque partout le partage se fait en parts égales entre tous les membres. En beaucoup d'endroits, c'est la commune entière qui organise la pêche, et qui distribue les groupes de travailleurs le long de la mer ou des fleuves, de manière à égaliser les chances; ceux qui restent dans les villages pour les travaux domestiques reçoivent la même part que les pêcheurs. Mais les dettes contractées par les communes et par les familles, d'abord auprès des couvents et des évêques de Kholmogori, puis auprès des marchands laïques, ont introduit le désarroi dans ces associations des Pomori et peu à peu l'inégalité se glisse parmi ses membres[2].

A l'orient de la mer Blanche, les Samoyèdes représentent comme les Lapons l'ancienne race finnoise en face des Slaves envahissants; mais, à beaucoup d'égards, ils contrastent avec leurs frères d'origine. Plus Mongols d'aspect, ils ont la figure plus large et plus aplatie, le front moins haut. L'anthropologiste Zograf les classe parmi les Mongols brachycéphales[3], tandis que Castrèn voit en eux un peuple mélangé de Finnois et de Mongols[4]. Ils se donnent le nom de Nenetz (au pluriel Netza), qui signifie « Hommes », ou celui de Khassov (Khassova), c'est-à-dire « Mâles ». Leur

[1] Castrén, ouvrage cité; — Europäus, *Ueber das ugrische Volk.*

[2] P. Yefimenko, *Droit coutumier dans le gouvernement d'Arkhangel'sk; Recueil de matériaux sur les associations*, I, II; — Kalatchov, *Les associations dans la Russie ancienne et moderne.*

[3] *Congrès de Moscou*, 1879.

[4] Castrèn, ouvrage cité.

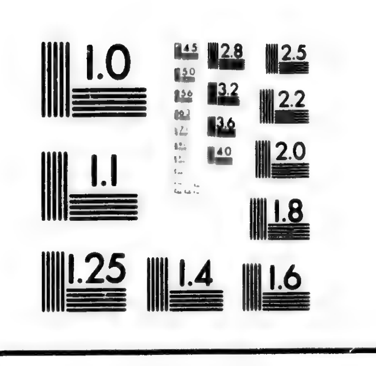
appellation même de Samoyèdes, synonyme d'Autophages, a donné lieu à un grand nombre de légendes; dans plusieurs documents, ils sont appelés Stroyedi, mot qui signifie « Mangeurs de viande crue ». C'est à peu près le même sens que le nom d'Eskimaux, appartenant à des populations du Nouveau Monde auxquelles le climat a fait prendre un genre de vie analogue.

Véritables nomades asiatiques, les Samoyèdes sont encore plus errants que les Lapons pasteurs de rennes, et se déplacent volontiers à la moindre occasion ; on les voit fréquemment dans les bourgades russes; mais ils apprennent difficilement la langue des maîtres du pays; encore asiatiques de mœurs, ils se sont beaucoup moins accommodés que les Lapons au milieu que le commerce fait autour d'eux. Le Nouveau Testament a été traduit dans leur langue, et ils ont été baptisés, en commençant par les plus riches; ils se disent chrétiens et prennent un grand plaisir à sonner les cloches ; mais l'ancien fétichisme, mélangé de pratiques chamanistes, est loin d'avoir entièrement disparu ; dans les districts reculés, notamment dans le voisinage des monts Oural, ils adorent encore les *khegs*, pierres bizarres, idoles grossièrement taillées, et croient aux esprits ou *tadeptzio* et aux dieux-chefs, le bon Noum, qui protège le bétail et qui donne la vie, et le méchant Vesako, mari de la terre Khadako, la « mère puissante ». Les offrandes consistent en armes et en instruments divers ; à l'entour de l'autel, on voit des amas de ferraille, des haches usées et jusqu'à de vieilles flûtes. On sacrifie quelquefois des ours en l'honneur des dieux, mais on immole principalement des rennes, que les prêtres ou *tadibeys* étranglent devant l'idole et dont ils mangent la chair en compagnie du peuple : les têtes sont placées sur des pieux autour de la statue, tournées vers l'orient quand elles sont consacrées au dieu bon, vers l'occident quand le sacrifice est en l'honneur du dieu méchant. Les Samoyèdes cherchent à se concilier la divinité, non seulement en lui faisant goûter le sang des victimes, mais aussi en lui versant de l'eau-de-vie dans la bouche[1]. Un bâton de magie et un tambour permettent au tadibey d'entrer en conversation avec les esprits. Il se frappe la tête de coups répétés pour tomber en extase, et dès que les dieux-chefs se sont montrés à lui, il se laboure les chairs avec un couteau.

Lorsque Burrough visita en 1556 l'île de Vaïgatch, l'île sainte des Samoyèdes, il vit sur le cap septentrional quatre cent vingt idoles représentant des hommes, des femmes, des enfants groupés autour de la grande statue de Vesako aux sept visages. En 1594, le Hollandais Nai revit

[1] Nordenskjöld, *Expédition polaire suédoise*, 1878 ; — *Recueil ethnographique*, IV.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

cette « pointe des Idoles » (*Afgoden Hoek*), l'un des nombreux Bolvanskiy Nos des Russes, et le navigateur Ivanov retrouvait en 1824 les effigies monstrueuses décrites par Burrough. Depuis, elles ont été renversées et brûlées par des missionnaires zélés, et maintenant une croix s'élève au point le plus haut du promontoire; mais les traitants russes de la côte disent que des fragments des images sacrées ont été conservés, et le lieu de sacrifice se trouve dans une caverne du voisinage, récemment visitée par Nordenskjöld. Les autels et les cent idoles que vénéraient les Samoyèdes dans leur campement de Kozmin, à une vingtaine de kilomètres à peine de la ville de Mezeń, ont été également brûlées [1]; mais n'osant plus, de peur des Russes, dresser de grandes idoles, visibles de loin, les Samoyèdes peuvent du moins habiller des poupées informes, qu'ils cachent dans leurs tentes ou sous leurs vêtements; c'est ainsi qu'en d'autres pays les amulettes et les médailles portées sur le corps remplacent les effigies des dieux ou des saints.

Les Samoyèdes, pauvre débris d'une race jadis puissante, ont pour patrie le territoire le plus étendu : de la mer Blanche jusque par delà le Yenisei et des rives de l'océan Glacial jusqu'à la base de l'Altaï, d'où sont venus leurs ancêtres, on trouve des familles samoyèdes. Refoulés probablement par des vainqueurs de race turque, ils descendirent vers le nord en suivant le cours des fleuves et s'établirent sur les bords de la mer Polaire; bien au sud de leur territoire actuel, l'Oural moyen porte encore des noms samoyèdes [2]. La famille des Yourak, à laquelle appartiennent les Samoyèdes de la Russie d'Europe, habite maintenant toute la région des toundras des deux côtés de l'Oural; dès les origines de l'histoire russe, les Samoyèdes, mentionnés pour la première fois à la fin du onzième siècle, parcouraient déjà cette contrée qui s'étend par delà la zone des arbres, là où le *yagel* ou mousse des rennes fournit la nourriture nécessaire à leurs troupeaux. Mais il est probable qu'il avaient dû conquérir ces terres hyperboréennes du froid et de la nuit sur d'autres Finnois, plus rapprochés qu'eux de la branche finlandaise. Plusieurs noms de lieux, explicables seulement dans l'idiome des Karéliens, prouvent que ceux-ci étaient les anciens habitants de la contrée. Ces Finlandais étaient les mystérieux Tchoudes des Russes, les Sirtje des Samoyèdes, qui se sont enfuis, dit la légende, dans l'intérieur de la terre, où ils possèdent d'immenses territoires de chasse et de pâture avec des multitudes de mam-

[1] Maximov, *Une année dans le Nord* (en russe).
[2] Hofmann, ouvrage cité.

months, de renards et de castors[1]. Les Lapons, qui eurent probablement aussi à combattre ces Tchoudes, ont gardé des traditions analogues. Le nom de ceux qui les précédèrent est associé chez eux à celui des génies malfaisants de l'air et des régions souterraines[2]. A leur tour, les Samoyèdes sont voués à une prompte disparition; ils vont « rentrer sous terre » comme les Tchoudes. Dans leurs jeux, les enfants des Russes répètent une chanson dont le sens s'est perdu pour eux, mais qui fut jadis d'une atroce vérité : « Allons chercher le Samoyède, — Allons marquer



PILOTE SAMOYÈDE.
Dessin de Ronjat, d'après une photographie du comte Wilczek.

le Samoyède; — Nous trouverons le Samoyède — Et nous le couperons en deux[3]. »

Autrefois cette race occupait un domaine beaucoup plus vaste; quelques-unes de ses peuplades habitèrent les bords du lac Onega, d'autres s'étaient établies sur les rives orientales de la mer Blanche. Maintenant

[1] Alex. Castrén, *Suomi, Tidskrift i fosterländska ämnen*, Fjerde årgången, 1845; — *Vorlesungen über die Altaischen Völker*.
[2] Nemirovitch Dantchenko, ouvrage cité.
[3] P. Yefimenko, *Matériaux pour l'ethnographie des Russes dans le gouvernement d'Arkhangel'sk*, I (en russe)

ces contrées leur ont échappé; leurs ancêtres en ont été exterminés par les Novgorodiens et par les Moscovites[1]. Sur leur territoire actuel, tous les espaces de quelque valeur pour les pêcheries, la chasse et la culture passent graduellement entre les mains des Zîranes et des Russes, quoique, d'après la loi de 1835, tout domaine des Russes ait été limité à 66 hectares par famille et que les nouveaux empiètements aient été défendus sur la terre des Samoyèdes[2], jadis propriété commune. La race, qui se partage en Europe entre les trois districts de Kanin, de Timan et de Bolchaya Zemla, n'est plus représentée, dit-on, que par un peu plus de cinq mille individus[3], et tandis que leur natalité diminue, leur mortalité ne cesse d'augmenter. En outre, la dénationalisation s'accomplit rapidement. Castrèn a reconnu que plusieurs de leurs tribus de la Sibérie méridionale sont devenues turques; de même celles de la Russie du nord se « russifient » dans le voisinage des villes, et se perdent peu à peu dans la classe des paysans. Les marchands du pays n'ont cessé d'appauvrir et de démoraliser les indigènes : ils ont acheté les troupeaux par des avances en farine et en eau-de-vie, et les malheureux débiteurs, incapables de se libérer par des payements directs, sont condamnés à un travail incessant, qui les dégrade à la condition d'esclaves, sans espoir d'affranchissement. Plus de la moitié d'entre eux ont déjà perdu leurs troupeaux de rennes : la moyenne des animaux que chacun d'eux possède est évaluée seulement à dix-sept[4]. Le commerce « muet » des Samoyèdes a dû être abandonné par eux, parce qu'il reposait en entier sur la probité et que les marchands russes n'ont pas cette vertu : quand un Samoyède avait besoin de pelleteries ou d'autres denrées, il allait les prendre dans le *tchoum* d'un autre indigène au milieu de la toundra, et laissait en échange un morceau de bois avec sa marque[5]; mais le Russe prend tout et ne laisse rien à la place. Tôt ou tard, et probablement dans un avenir prochain, il ne restera plus rien des Samoyèdes que leur souvenir, quelques objets renfermés dans les musées, et leurs chants héroïques, car les Samoyèdes sont poètes, comme leurs voisins les Karéliens, et quelques-unes de leurs poésies semblent être nées de la même inspiration que l'épopée de Kalevala. Presque tous les Samoyèdes savent composer des chants, mais il en est peu qui sachent déclamer. Ces maîtres de la parole sont très honorés, et l'on passe des n..its entières

[1] Kostomarov, *Les Républiques russes*, I (en russe).
[2] Alexandrine Yefimenko, *Le droit coutumier des Samoyèdes*; Recueil ethnographique, IV.
[3] Samoyèdes de la Russie d'Europe en 1864 : 5068 individus.
[4] Alexandrine Yefimenko, ouvrage cité.
[5] Alexandrine Yesimenko, ouvrage cité.

à les entendre, tandis que, les yeux cachés dans une main, ils agitent de l'autre une flèche, dont la pointe est tournée vers le sol.

Autre peuple de race ouralo-altaïque, mais bien distinct des Finlandais, les Zîranes sont précisément ceux qui, à l'envi des Russes, ont dépossédé les Samoyèdes de leurs troupeaux de rennes et qui pillent leurs *tchoums* ou tentes de la toundra. Des anciennes peuplades aborigènes, l'une est asservie, l'autre a pris rang dans la classe des marchands et des maîtres. Les Zîranes, établis exclusivement sur le bord des rivières navigables et sur les portages entre les fleuves, dans les bassins de la Petchora, du Mezeñ et de la haute Dvina, s'occupent de trafic depuis un temps immémorial et c'est entre leurs mains que se trouve maintenant une grande partie du commerce de la Russie du Nord, non seulement avec les provinces limitrophes, mais encore avec la Norvège et l'Angleterre; les colporteurs et les marchands forains du pays zîrane fréquentent toutes les foires d'Arkhangelsk à Moscou et à Nijniy-Novgorod pour y vendre des fourrures, des cornes, du poisson, et rapportent l'aisance dans leurs villages.

Les Zîranes ou Komi-Voïtir, c'est-à-dire les « Kamiens du Nord », ne sont pas désignés sous leur nom actuel par les anciens chroniqueurs, qui les confondaient avec les Komi ou Komini, les Permiens de la Kama, leurs frères d'origine, de langage et de mœurs[1]. Cependant les Zîranes étaient, de tous les Biarmiens dont parlent les sagas scandinaves, ceux qui se livraient le plus activement au commerce et qui servaient d'intermédiaires aux échanges de l'Occident avec la Sibérie, le Turkestan, la Perse et même l'Hindoustan. Les chemins de commerce qui traversent l'Oural étaient et sont encore connus par les Ostaks sous le nom de « routes des Zîranes[2] ». La race devait occuper autrefois un domaine beaucoup plus considérable, même au sud de la Volga, car un grand nombre de noms géographiques entre ce fleuve et l'Oka s'expliquent par la langue des Zîranes. Ainsi le nom de Moscou (Moskva) signifie l'Eau des Vaches (*Mös-k-va*)[3].

Dès la fin du quatorzième siècle, ces peuplades commerçantes du versant de la mer Glaciale cessaient d'adorer le soleil, le feu, l'eau, les arbres et la « vieille femme d'or »; l'évêque Étienne abattait le « bouleau de prophétie » et leur enseignait quelques prières chrétiennes, en même temps que l'usage d'un alphabet particulier, dont les caractères ne sont pas encore complètement expliqués et que remplace depuis longtemps celui des Russes; les seuls restes visibles de l'ancien culte sont les sacrifices d'animaux que

[1] Kostomarov, ouvrage cité.
[2] Alex. Castrén, *Ethnologische Vorlesungen über die altaischen Völker.*
[3] Popov, *Les Zîr'anes et la Zîr'anie* (en russe).

l'on fait encore devant les églises. D'ailleurs, les Zîranes sont eux-mêmes en grande partie russifiés et se confondent peu à peu avec la population dominante, dont ils comprennent tous le langage et dont ils chantent les chansons, même lorsqu'ils n'en connaissent pas le sens ; de loin on entend retentir dans les forêts le chant des bateliers de la Volga, que chantent des Zîranes, hommes ou femmes, auxquels plaît la mesure régulière de ce chant des rameurs[1]. Le type zîrane diffère à peine de celui des Slaves, si ce n'est que les indigènes finnois ont le teint beaucoup plus basané[2]; les femmes ont toutes l'habitude de se farder. Les enfants de cette race sont fort intelligents et dans les écoles on admire la facilité avec laquelle ils apprennent l'arithmétique et le russe ; dans le séminaire de Vologda, les fils des popes zîranes sont toujours signalés comme les meilleurs élèves. De même que les Finlandais, ces Finnois de l'est, ils aiment beaucoup les bains de vapeur, tellement qu'à la chasse, et en hiver, ils les prennent même en plein air, en jetant de l'eau sur un feu violent ; leurs cabanes contiennent toutes l'indispensable étuve. Les Zîranes qui ont le mieux conservé les vieilles coutumes et que l'on croit être les plus purs de race sont ceux du gouvernement de Vologda, sur les hauts affluents de la Dvina ; ils ont encore quelques habitudes de la vie en commun. Ce sont pour la plupart d'excellents chasseurs, attaquant l'ours en face. Souvent tous les hommes sont à la chasse l'hiver, mais d'ordinaire comme simples serviteurs aux gages des patrons et gagnant seulement de 13 à 14 roubles pour cinq mois de service[3]. Pendant ce temps les femmes sont obligées de remplir toutes les charges réservées habituellement aux hommes : ce sont elles qui conduisent la poste et font l'office de courriers. On dit les Zîranes tranquilles, doux et résolus, et ceux qui vivent dans les forêts ont gardé cet amour de la vérité, cette franchise qui distinguent les hommes libres. Ceux du district de Mezeñ, qui se sont établis au milieu des Samoyèdes et qui les exploitent, sont au contraire devenus malhonnêtes, trompeurs, rapaces, par l'effet même de leur propre tyrannie. Tous ont un singulier respect pour l'autorité : le percepteur d'impôts est regardé par eux avec une révérence craintive.

On évaluait récemment à 30 000 le nombre de Zîranes purs ; mais Popov en comptait 91 000 en 1874 dans les deux provinces de Vologda et d'Arkhangelsk[4]. Il est certain qu'ils entrent pour une part considérable

[1] Hofmann, ouvrage cité.
[2] Maximov, ouvrage cité.
[3] Vologdin, *Le Royaume des forêts*, Slovo, 1878, nos X, XI.
[4] *Zîranes et la Zîranie.*

dans la population des contrées du nord, car on voit beaucoup d'enfants dans les familles zïranes, et quand on entre dans les églises de leurs villages, on est étonné de la multitude des petites têtes blondes qui s'agitent au milieu de l'assemblée. D'ailleurs, il est certain que la race zïrane est très fortement représentée parmi les habitants qui portent le nom de Russes. Suivant la loi commune, les habitants d'un pays s'agglomèrent de plus en plus autour de la race qui exerce la plus grande force d'attraction, soit par la civilisation, soit par la puissance, et les descendants des Biarmiens prétendent maintenant à l'honneur de descendre des colons novgorodiens du douzième au quinzième siècle; cependant la colonisation novgorodienne a été croisée par celle des Souzdaliens, qui remontaient par la Cheksna ou l'Ounja et pénétraient par les portages dans le bassin de la Dvina. Tout un groupe de villages des bords de la Vaga porte le nom de Rostovchtchina, parce qu'il est habité par des « gens de Rostov »[1]. Quelques vieilles familles de l'ancienne république du Volkhov se sont maintenues pures de tout mélange sur les bords de la Dvina et de la Petchora, exerçant encore sur tous les habitants des alentours une sorte de pouvoir patriarcal[2].

Les Pomori ou « gens de la mer », car tel est le nom que l'on donne à tous les Grands-Russiens du versant septentrional, jusque dans le gouvernement de Volodga, sont de beaucoup la population prépondérante dans la plupart des districts. Laissés à l'écart du reste de la Russie par l'immensité même des espaces à parcourir, ils sont restés à certains égards les Grands-Russiens par excellence, quoique le développement de sectes religieuses indépendantes leur ait donné aussi des traits particuliers. Nulle part la vie de famille n'a un caractère plus despotique. La fiancée appelle son futur *ostoudnitchok*, « celui qui donne le frisson de peur », et le mari, avant d'accorder le baiser rituel à l'épousée, lui tire la tresse des cheveux et lui chante une chanson menaçante : « Sous le matelas du lit nuptial il y a un bâton de chêne; à ce bâton de chêne est attaché un fouet de soie à trois bouts, et quand il fustige, le sang jaillit.[3] » Aussi la pauvre fille voit-elle avec angoisse fuir « sa liberté divine » (*vola bojeskaya*); elle s'incline trois fois en pleurant devant les saintes images : « Je fais la première génuflexion pour le tzar très pieux; je fais la deuxième génuflexion pour la tzarine très pieuse, et je fais la troisième pour moi, jeunette, afin que le Sau-

[1] Popov, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva, Section de statistique*, II.
[2] Wilczek, *Mittheilungen von Petermann*, 1874.
[3] E. Barsov; — P. Yefimenko.

veur ait pitié de moi dans la maison étrangère[1] ». Le tzar pour lequel prie la fiancée est, dans l'idée populaire, beaucoup moins le dominateur que le « tzar de la terre » (*zemskiy tzar'*), le représentant de tous les intérêts du sol, « celui qui sert à la terre », disent les chants du pays. La dure épreuve du servage fut épargnée à la plupart des Pomoriens. A peine les paysans de la Moscovie avaient-ils été attachés à la glèbe, que l'acquisition des provinces méridionales attira l'attention de la noblesse et c'est de ce côté qu'elle se fit distribuer des terres et des hommes ; elle ne s'occupa point des forêts de pins et des toundras glacées du nord. En 1866, on ne comptait dans le gouvernement d'Arkhangelsk que 476 paysans ayant appartenu à des seigneurs[2].

La ville capitale de la péninsule laponne, Kol'a, n'avait pas même huit cents habitants lors du dernier recensement. Sous un climat tempéré, elle serait pourtant fort bien située pour le commerce et deviendrait certainement une cité considérable. Elle occupe, au confluent de deux rivières, l'extrémité d'un estuaire qui s'avance au loin dans l'intérieur du continent, et cet estuaire se continue au sud par une dépression remplie de lacs qui fait communiquer la baie de Kandal'akcha et l'Océan : c'est là que doit passer le trafic entre les deux mers. Aussi la position de Kol'a fut-elle appréciée par les marchands dès que l'histoire commença pour ces régions du nord : en 1264, déjà Kol'a est mentionnée comme un dépôt de pêche et d'échange pour les marchands de Novgorod. Mais les avantages de la situation ne suffisaient point pour attirer la population vers ces rivages glacés, et la ville n'était qu'un groupe de baraques en bois quand les Anglais la bombardèrent et la brûlèrent à demi pendant la guerre de Crimée. La pêche, principalement celle du requin, est l'industrie des habitants, industrie périlleuse, non seulement à cause des tempêtes de la mer Glaciale, mais aussi à cause de la foule des poissons, qui parfois assaillent les barques, les renversent et dévorent les pêcheurs.

Sur la côte des Karéliens, que baignent les eaux occidentales de la mer Blanche, Keñ, autre bourgade qui dans une région populeuse paraîtrait insignifiante, est le principal entrepôt de pêche et d'échanges. De même que Kol'a, Keñ est une ancienne colonie novgorodienne, occupant une

[1] *Bulletin de la Société anthropologique de Moscou*, XIII : — P. Yefimenko, *Matériaux*...
[2] Yanson, *Statistique comparée de la Russie* (en russe).

situation commerciale très heureuse, à l'embouchure d'une rivière navigable et à l'endroit où les communications sont le plus faciles avec le golfe de Botnie et la péninsule Scandinave. Mais l'importance actuelle de Keṁ lui vient en grande partie du voisinage de l'île Sołovetzkiy ou Sołovki et du célèbre monastère fondé dans la première moitié du quinzième siècle. Les moines, qui dépendent directement du Saint-Synode, conservèrent longtemps les rites primitifs, malgré les réformes du patriarche Nikon. Ils résistèrent même par la force pendant plusieurs années, et le couvent ne fut pris, en 1676, que par la trahison d'un moine, qui livra un passage souterrain. La plupart des seize cents défenseurs, moines et paysans, furent passés au fil de l'épée ou tués à coups de verges. Néanmoins l'esprit d'indépendance religieuse n'est pas complètement perdu à Sołovki, les religieux se recrutant parmi les habitants du pays, encore imbus des traditions novgorodiennes.

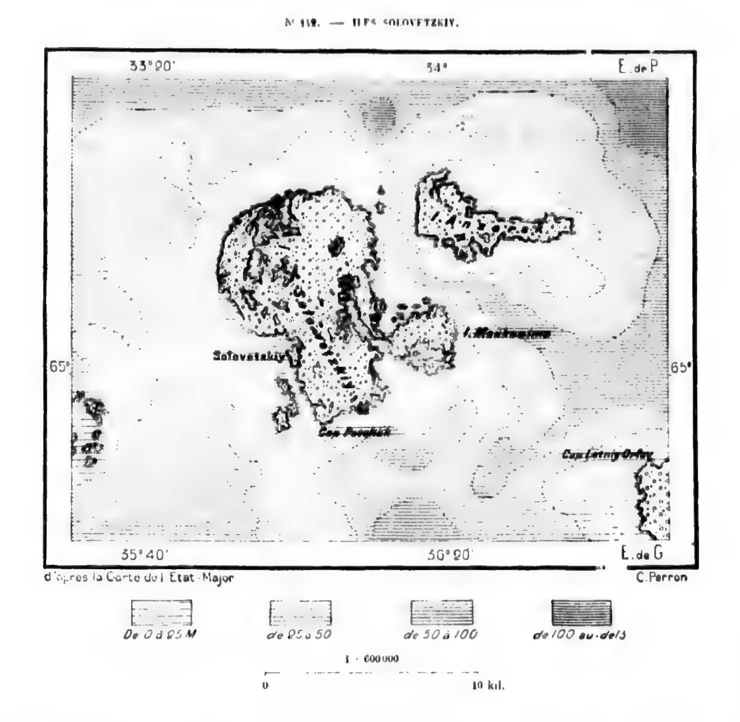
Les vastes constructions du couvent, surmontées de dômes ventrus, entourées de murs fortifiés, imposent par leur aspect; on ne s'attend pas à voir de pareils édifices sous un climat hostile à l'homme. A l'intérieur, le couvent est d'une grande richesse et le port voisin est rempli d'embarcations de pêche et de commerce; les moines possèdent même une flottille de bateaux à vapeur; des magasins bordent le rivage et les bassins de radoub sont assez grands pour que le gouvernement y envoie réparer les navires de guerre de la station d'Arkhangelsk. Les moines de Sołovki sont la communauté du Nord autour de laquelle gravitent le plus d'intérêts industriels et commerciaux[1]. Leur domaine s'étend, dans les îles et sur le continent, sur un espace de 728 kilomètres carrés, et dans ce territoire les religieux récoltent tout ce qui leur est nécessaire, à l'exception du froment, de l'orge et du vin; dans une île sont les troupeaux de moutons, dans une autre les chevaux, dans une autre encore les vaches laitières. Tous les objets manufacturés qu'utilisent les moines, jusqu'aux bijoux d'or et d'argent, sont fabriqués dans le monastère : celui-ci forme une société fermée se suffisant à elle-même. Avant l'édit d'émancipation, il possédait cinq mille serfs, remplacés maintenant par les huit mille pèlerins qui se succèdent annuellement dans les chapelles du couvent et qui restent d'ordinaire plusieurs mois au service des religieux, comme domestiques, bûcherons, pasteurs, laboureurs ou marins : parfois un millier de personnes sont assises à la grande table du couvent. Parmi ces pèlerins, il en est même qui restent en servage volontaire pendant trois ou cinq

[1] Nombre des moines en 1875 : 287 Revenu annuel, 147 223 roubles.

années, en exécution d'un vœu. En outre, les pèlerins apportent des offrandes, dont la valeur varie de 25 000 à 100 000 francs, suivant l'abondance annuelle des récoltes; les menus objets qu'ils achètent contribuent aussi à l'enrichissement du monastère[1].

La ville d'Onega, qui est aussi une ancienne colonie des marchands de Novgorod, porte le nom de la rivière qui baigne ses jetées et de la baie

N° 118. — ILES SOLOVETZKIY.



voisine, golfe le plus méridional de la mer Blanche. On a vu fréquemment les harengs se presser dans les eaux d'Onega et de Solovki en si grandes multitudes, qu'on pouvait les puiser avec des seaux; quand les bancs ont disparu, les pêcheurs doivent nettoyer les plages des amas de chair pourrie qui restent dans le voisinage des habitations, empestant l'atmosphère. Presque tout le poisson capturé dans la mer et dans les

[1] Maximov, ouvrage cité.

fleuves, harengs, saumons, morues, perches, brochets, se conserve à l'état de masse gelée : on n'en fume qu'une faible partie, et le sel du pays est de trop mauvaise qualité pour qu'il puisse servir à des salaisons comme celles que pratiquent les pêcheurs hollandais. Aussi la difficulté de la conservation et des exportations lointaines oblige-t-elle les riverains de la mer Blanche à consommer et à faire consommer par leurs animaux presque tout le produit de leur pêche. Sur toutes les côtes du golfe d'Onega, le bétail se nourrit en grande partie de harengs saurs; c'est aussi avec des harengs que l'on engraisse les cochons, là du moins où le climat leur permet de vivre, car dans l'intérieur des terres ils ne dépassent pas au nord les rives septentrionales du lac Onega[1].

Dans son immense étendue, supérieure à celle de l'Italie, le bassin de la Dvina n'a que trois villes dont la population dépasse cinq mille habitants; encore deux de ces villes, Vołogda et Arkhangelsk, doivent-elles une part de leur importance à leur rang de chefs-lieux de province.

Vołogda, qui remplace une colonie russe existant déjà au milieu du douzième siècle, couvre un vaste espace de ses églises à coupoles et de ses petites maisons basses. Elle est située près de l'extrémité sud-occidentale du bassin, sur une rivière qui devient navigable en cet endroit et qui rejoint à peu de distance en aval la Soukhona, l'une des maîtresses branches de la Dvina; à l'ouest s'étend la région du partage des eaux entre le bassin de la Volga et celui de la Neva. La ville est donc parfaitement placée pour servir de lieu d'entrepôt aux marchandises expédiées de l'un à l'autre versant; lorsque la Russie entra en communications directes avec l'Angleterre par la mer Blanche, Vołogda fut choisie comme ville de dépôt intermédiaire entre Moscou et Arkhangelsk; elle fut le point de départ des trafiquants de la Sibérie, aussi longtemps que la voie méridionale par Kazań resta menacée par les Bachkirs. Vołogda continue d'expédier à la basse Dvina du lin, de l'avoine et d'autres denrées pour une valeur de plus de 4 millions de francs, tandis qu'elle envoie à Saint-Pétersbourg du beurre, des œufs et de la toile. Son étape de communication avec Kostroma et la Volga moyenne est le gros bourg de Grazovetz, situé sur le faîte de partage, à 220 mètres d'altitude. Ce bourg est ainsi nommé probablement des marais boueux (*gr'az'*) qui l'environnent.

Totma, sur la Soukhona, doit quelque importance à ses sources salines.

[1] Maïnov, *Drevn'aya i novaya Rossiya*, 1877, n° 5.

C'est l'étape principale de navigation entre Vologda et Velikiy Oust-Young, que son nom même dit être au confluent du Young : les embarcations et les radeaux qui descendent les deux fleuves viennent se réunir devant ses quais. Oust-Young, qui a remplacé une ville plus ancienne brûlée par les Bulgares de la Volga en 1218, et dont les restes se voient sur une colline à 4 kilomètres en aval, fut jadis le point de croisement de communications importantes et l'objet de luttes acharnées entre Novgorod, la Moscovie et les Bulgares de la Volga. Ses habitants étaient d'audacieux pirates de rivière qui descendaient jusque dans le voisinage de la Caspienne et qui furent parmi les premiers conquérants de la Sibérie. Depuis plusieurs siècles Oust-Young est le lieu de fabrication d'où partent, en échange des pelleteries et de l'ivoire de mammouth, les objets manufacturés dont se servent les indigènes de la Sibérie et de la Russie du Nord; elle expédie aussi vers le port d'Arkhangelsk les céréales qui lui viennent du gouvernement de Vatka par la rapide Louza. Oust-Young partage aussi avec Vologda une industrie spéciale apportée de l'ancienne Novgorod par une colonie allemande : la ciselure des bijoux et des vases d'or et d'argent avec des ornements sur un fond noir.

En aval de Velikiy Oust-Young et jusqu'à Arkhangelsk, sur une distance de plus de 800 kilomètres, il n'y a point de ville proprement dite; il ne s'en trouve pas non plus sur les affluents de la Dvina, si ce n'est dans le bassin de la puissante Vitchegda, en pays des Zïranes, où s'élève, également à un bec de rivières, la commerçante Oust-Sisolsk ou « Bouche-Sisolka », capitale des Zïranes. Sol-Vitchegodsk, sur la Vitchegda, mais non loin du confluent de la Soukhona, a perdu toute l'importance qu'elle eut autrefois à cause de ses salines, comme l'une des grandes étapes entre Novgorod et les pays de la haute Kama. La Vaga, grand affluent occidental de la Dvina, a pour bourg principal une autre ville déchue, Chenkoursk, lieu d'exil, que les internés des bords de la mer Blanche appellent avec une ironie un peu envieuse « l'Italie » du gouvernement d'Arkhangelsk. A l'époque de la puissance novgorodienne, l'entrepôt de commerce de la basse Dvina était Kholmogorï, dont les navigateurs scandinaves ont fait Holmgård : c'est par là que s'expédiaient, au dixième et au onzième siècle, les marchandises de l'Orient importées par les Biarmiens des pays de la Volga. Le bourg héritier de la cité commerçante est, non sur une île, mais dans une campagne d'alluvions, que la Dvina, divisée en plusieurs courants, traverse à l'est et au nord, après avoir reçu les eaux de la Pinega. Assise ainsi près du confluent de deux fleuves et non loin de la mer, Kholmogorï jouissait d'une heureuse position commerciale.



VUE GÉNÉRALE D'ARKHANGELSK.

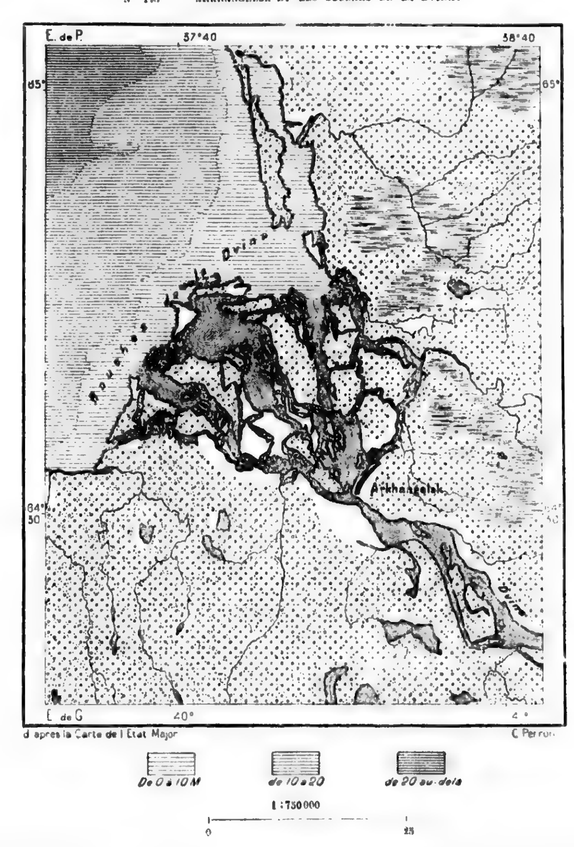
Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Le trafic du sel, dont les princes de Moscou lui concédèrent le monopole, accrut encore son importance; mais la fondation de sa voisine Arkhangeĺsk ruina l'ancien marché, devenu maintenant l'une des plus pauvres bourgades de la Russie du Nord. Dans ces contrées proches de la zone boréale, la population est trop clairsemée pour que deux villes puissent se développer à moins de plusieurs centaines de kilomètres l'une de l'autre. Non loin de Khołmogorì, dans le village de Denisovka, naquit en 1711, d'une famille de paysans, Łomonosov, le premier savant national qu'ait eu la Russie, mais dont les mœurs du siècle firent le versificateur de la cour.

Arkhangeĺsk ou la « Ville de l'Archange Michel » occupe une longueur de plus de 3 kilomètres sur la rive droite de la Dvina, à la tête même du delta fluvial. Quelques grandes maisons de pierre s'élèvent çà et là au-dessus des maisonnettes en bois, et vers le centre de la ville de hautes murailles délabrées, que l'on n'a pu démolir en entier à cause de la dureté du ciment, indiquent les restes du « château allemand » qui faisait partie de la forteresse. Au douzième siècle déjà, un monastère se trouvait sur l'emplacement de la ville actuelle; mais la « Nouvelle Khołmogorì » ne prit quelque importance qu'à la fin du seizième siècle, après l'arrivée des navigateurs anglais qui firent de la mer Blanche la porte de communication de la Moscovie avec le monde occidental. La période de sa prospérité précéda la fondation de Saint-Pétersbourg, qui donnait une voie plus commode au commerce de la Russie avec le reste de l'Europe. D'ailleurs, Pierre le Grand, tout en fondant un arsenal, un château, des chantiers de construction à Arkhangeĺsk, contribua à la décadence de la ville par la limitation de la quantité des marchandises à importer, par la défense d'exporter le chanvre, le lin et le suif et plus d'un tiers des autres denrées de l'empire, et par l'appel des marins et des négociants dans la nouvelle capitale. Cependant la position du port d'Arkhangeĺsk, à la seule issue fluviale d'un immense territoire dont la population, toute clairsemée qu'elle est, augmente rapidement, ne pouvait manquer de rendre une certaine activité à l'emporium de la mer Blanche, à la « quatrième capitale de l'empire ». Malgré les glaces, qui arrêtent complètement la navigation pendant près de sept mois, Arkhangeĺsk exporte surtout en Angleterre, en Hollande, en Norvège, du lin et du chanvre, de l'avoine et d'autres céréales, des bois, des résines, de l'huile de poisson, du suif. En moyenne, son exportation dépasse dix fois la valeur de l'importation, qui consiste surtout en poissons de Norvège, en vins et en denrées coloniales. Les femmes du port y sont constituées en associations pour le chargement des navires de céréales. La *chkividorka* ou directrice des travaux est généralement

choisie parmi celles qui parlent le jargon anglo-russe du port. La ville présente une grande activité à l'époque de la foire annuelle[1] : cinquante

N° 143 — ARKHANGELSK ET LES BOUCHES DE LA DVINA.



mille habitants se pressent alors à Arkhangelsk et, plus au nord, dans

1 Mouvement du port en 1877, sans le cabotage :

Entrées, 796 navires, jaugeant 97 233 tonnes   Sorties, 767 navires, jaugeant 96 662 tonnes.

Mouvement total avec le cabotage, 3101 navires, jaugeant 231 579 tonnes.

Importation en 1873 : 843 700 roubles.	Exportation en 1873 : 7 502 600 roubles.
	» en 1878 : 9 427 400 »

Commerce total de la mer Blanche en 1876 :

Importation. . . . 962 000 roubles.	Exportation. . . 9 508 350 roubles.

son faubourg insulaire de Sołombała, siège de l'amirauté. Mais la population résidente semble avoir diminué depuis le milieu du siècle. Tandis qu'en 1860 le recensement évaluait à 33 675 personnes l'ensemble des habitants des deux villes, un autre dénombrement, pris il est vrai au cœur de l'hiver, douze années après, ne comptait pas même 20 000 individus. Toutes proportions gardées, Arkhangel̇sk est une des villes de Russie où on lit le plus, où les publications périodiques ont le plus d'abonnés : la lecture est indispensable pour l'emploi du temps pendant les longues nuits d'hiver. Une colonie d'ouvriers anglais s'est établie dans le voisinage d'Arkhangel̇sk, autour de grandes scieries.

Mezeń, au nord-est d'Arkhangel̇sk, est pour le bassin de son fleuve ce que la capitale de la province est pour la Dvina ; mais, située sous un climat plus rigoureux, au delà même des limites de la végétation arborescente, elle n'a pu s'élever qu'aux proportions d'un pauvre village, et son commerce lui est en grande partie ravi par le port de Roussanova, situé à une vingtaine de kilomètres plus près de la bouche de l'estuaire, et mieux protégé que Mezeń, grâce à un promontoire qui le défend des vents du nord. Mezeń est un triste lieu d'exil : de même que Koła, Keḿ, Onega et Poustozersk, l'humble chef-lieu commercial du bassin de la Petchora, où l'église dominante alluma les premiers bûchers de raskolniks au dix-septième siècle, Mezeń est une de ces Sibéries d'en deçà de l'Oural où les bannis vont mourir de chagrin et d'ennui sous la froide nuit du pôle. Les indigènes eux-mêmes, surtout les femmes, sont décimés par des maladies nerveuses, attribuées au « mauvais œil »[1], mais causées probablement par les privations de toute espèce. Des croix tenues en grande vénération par les habitants de Mezeń rappellent un terrible hiver de la première moitié du dix-huitième siècle, hiver pendant lequel toute la population manqua périr de froid et de dénûment[2].

[1] Maximov, ouvrage cité.

[2] Villes et bourgs du versant septentrional de la Russie :

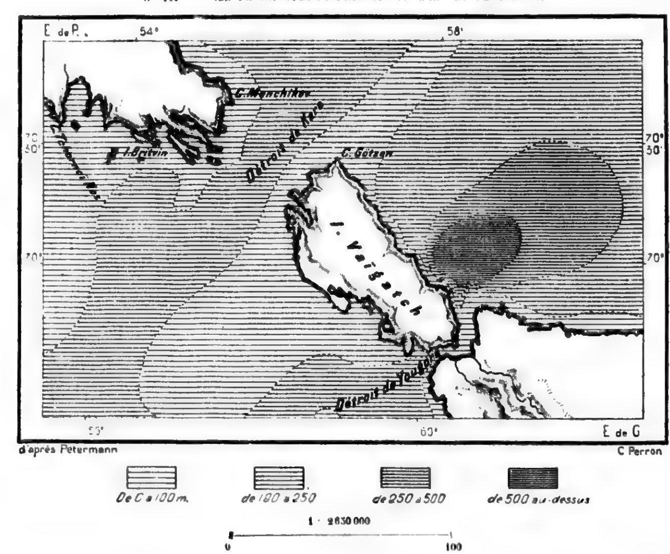
GOUVERNEMENT D'ARKHANGEL̇SK.		
Arkhangel̇sk (décembre 1872)	18 250	hab.
Onega	2 275	»
Keḿ	1 925	»
Mezeń	1 400	»

GOUVERNEMENT DE VOLOGDA.		
Vołogda (1873)	17 225	hab.
Velikiy Oust-Youg (1873)	7 800	»
Oust Sisołsk	3 570	»
Totma	3 315	»
Grazovetz	2 175	»

NOVAYA ZEMLA.

La « Nouvelle Terre », — car telle est la signification du mot russe Novaya Zemla, — forme la limite orientale de la mer qui s'étend au nord des côtes laponnes et que l'on appelle quelquefois « mer de Barents », en souvenir de l'illustre pilote qui la parcourut à la fin du seizième siècle. Il est probable que les marchands de Novgorod avaient entendu déjà parler

N° 144 — ILE DE VAÏGATCH ET DÉTROITS DE KARA ET DE YOUGOR.



de la Terre Nouvelle, car, avec l'île de Vaïgatch, elle peut être considérée comme le simple prolongement d'une péninsule de la Russie, et lorsque les navigateurs anglais du seizième siècle pénétrèrent pour la première fois dans ces régions de la mer Glaciale, les pêcheurs russes fréquentaient déjà depuis longtemps les côtes de Novaya Zemla. Mais pour les nations de l'Europe occidentale, l'existence de cette grande île double ne fut connue qu'après le voyage de Willoughby, en 1553. Plus heureux que son devancier qui périt avec son navire sur la « Côte normande » de Laponie, l'anglais Stephen Burrough reconnut aussi et toucha le premier, en 1556, les côtes de la Terre Nouvelle et fit le tour de l'île de Vaïgatch par les deux

détroits, de Yougor, qui la sépare du continent russe, et de Kara, qui baigne la pointe méridionale de Novaya Zemla. Barents fut aussi l'un des premiers navigateurs de l'occident qui cinglèrent vers cette terre lointaine; mais il y mourut, pendant le dur hivernage de 1597, et ses compagnons l'ensevelirent sur la côte. Récemment, en 1871, le capitaine norvégien Carlsen a retrouvé, près de l'extrémité nord-orientale de l'île du nord, par 76° 7' de latitude, la maison dans laquelle Barents et Heemskerk avaient passé de l'hiver 274 années auparavant. Tous les objets qui s'y trouvaient ont été pieusement recueillis et transportés en Hollande, et bientôt un monument, érigé par les soins de la Société de Géographie d'Amsterdam, s'élèvera sur un promontoire en l'honneur du célèbre pilote.

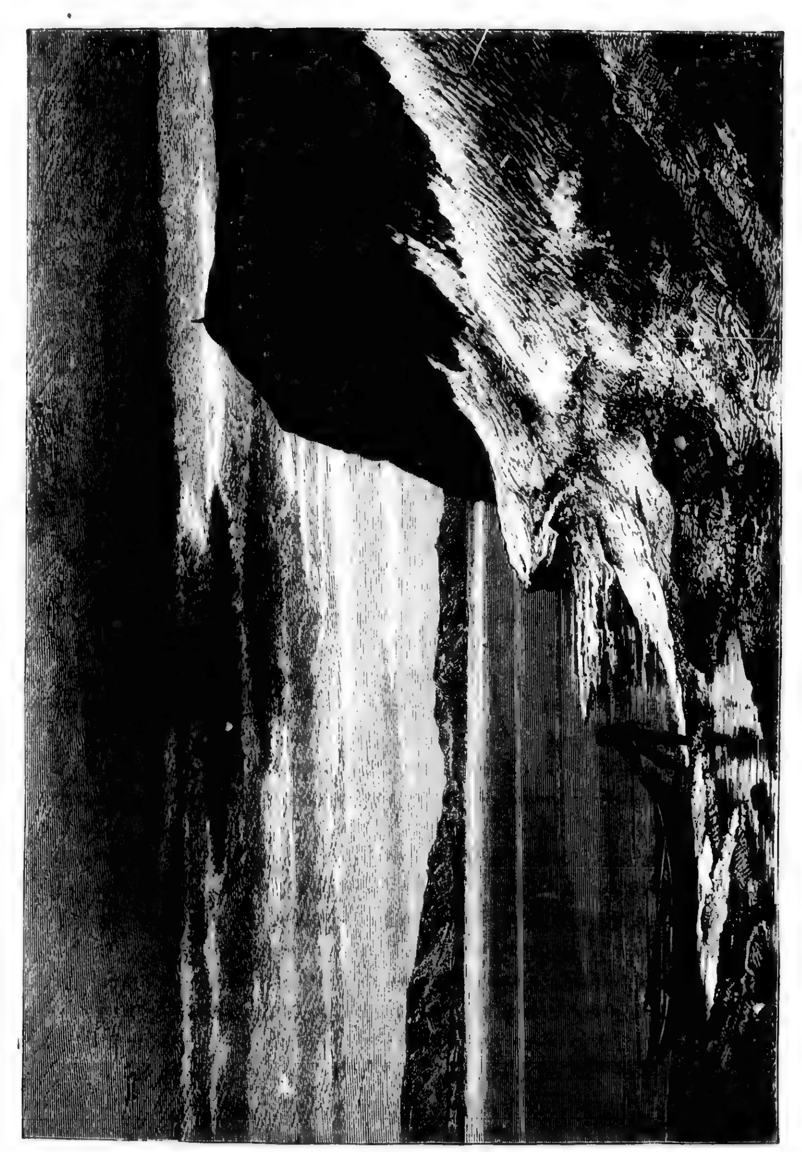
Dans son ensemble, Novaya Zemla peut être considérée comme la continuation maritime de la chaîne de l'Oural. Il est vrai qu'elle se développe beaucoup plus à l'ouest; mais l'Oural est un faîte sinueux, qui se recourbe deux fois, présentant d'abord sa convexité à la Russie d'Europe, puis à la Sibérie. Arrivé près de la mer Glaciale, il s'affaisse au Konstantinov Kameň; mais le Pae Khoï et les collines de l'île de Vaïgatch continuent géologiquement l'Oural : le détroit de Yougor est simplement une cluse inondée, que les troupeaux de rennes des Samoyèdes traversent sur la glace au printemps et à la nage vers la fin de l'automne[1]. Plus large, le détroit de Kara interrompt le système ouralien, mais sans le détruire. Les hauteurs recommencent sur la rive septentrionale du détroit pour se développer dans l'océan Polaire en un arc de cercle d'une longueur d'environ 900 kilomètres, tournant sa rive convexe vers le Spitzberg. Les eaux du Matotchkin Char, qui coupent Novaya Zemla en deux moitiés inégales, emplissent aussi une cluse, et c'est précisément dans le voisinage des plus hautes montagnes de l'île qu'elle est ouverte : le seuil de cette porte se trouve seulement à 10 mètres au-dessous du niveau de la mer. Les recherches de Höfer ont prouvé que les roches de la Nouvelle Terre, semblables en cela à celles de l'Oural, sont doucement inclinées du côté de l'ouest, et plus abruptement coupées vers l'est. La même différence de relief se voit au-dessous des eaux : tandis que les fonds occidentaux se prolongent en pente douce, la mer s'abaisse rapidement à l'est; la ligne de 200 mètres s'écarte peu du littoral[2].

Quoique très rapprochée de la grande terre et fréquemment visitée par les chasseurs, Novaya Zemla n'est encore que très imparfaitement connue

[1] *Ueber den Bau Nowaja Semlja's*, Mittheilungen von Petermann, 1874, n° 8.
[2] Nordenskjold, *Lettre à Oscar Dickson*, 1878.

à l'intérieur. De savants explorateurs, tels que Lütke, Baer, Heuglin, Wilczek, ont visité les deux grandes îles ; mais l'étude méthodique est loin d'en être terminée, et la carte ne peut en être dressée que d'une manière générale : jusqu'à maintenant, on ne s'est guère occupé que de la forme des rivages, afin de donner aux marins des cartes sûres qui leur permettent d'éviter les dangers. Grâce à ce levé des côtes, on a pu mesurer la superficie de la Nouvelle Terre, évaluée approximativement à 91 070 kilomètres carrés. Mais on ne connaît pas exactement la hauteur de la plupart des cimes, quoique les marins puissent les apercevoir de l'une ou de l'autre mer. Leur élévation moyenne est à peu près la même que celle des monts du Spitzberg et de l'archipel de François-Joseph. Du haut de la pointe de Wilczek (1264 mètres), qui s'élève au nord du détroit de Matotchkin, MM. Höfer et Wilczek distinguèrent des deux côtés du détroit plusieurs cimes ayant au moins 1200 mètres, et l'une d'elles, se dressant, au nord-est, à 40 kilomètres environ, leur parut avoir 1400 mètres de hauteur. Un des principaux sommets, le Mitouchev Kameň, situé à l'ouest de la pointe Wilczek, est formé de protogine comme le mont Blanc des Alpes ; mais la plupart des montagnes sont composées de schistes siluriens et d'assises dévoniennes : quelques-unes des couches d'ardoise sont tellement noires, même là où elles ne contrastent pas avec les neiges, qu'on les a souvent prises pour des strates de charbon, et des géologues même s'y sont trompés. Jadis la Nouvelle Terre était considérée comme fort riche en métaux, et l'on racontait merveille des veines d'argent aperçues par les marins dans les parois de ses rochers. Les témoignages étaient si précis, que le gouvernement russe crut devoir envoyer une commission spéciale d'explorateurs. Mais le géologue Ludlow, qui dirigeait les recherches, ne trouva qu'un peu de galène argentifère et quelques traces de sulfures de fer et de cuivre. C'était en 1809, et depuis cette époque aucun voyageur n'a pu trouver d'indices qui permissent de rendre à la Nouvelle Terre son ancienne réputation.

De même que la côte russe et que tous les archipels européens des mers glaciales, Novaya Zemla est animée d'un mouvement graduel d'émersion, et l'on peut voir sur ses rives, notamment à l'occident, de remarquables exemples de plages soulevées. Sur les deux bords du Matotchkin Char se voient jusqu'à la hauteur de 90 mètres des terrasses renfermant des coquillages d'espèces vivant encore dans les mers glaciales, quoiqu'elles aient disparu des parages immédiats : ce sont les débris de la faune diluviale. Le long de la côte plusieurs îles basses et plates ressemblent à d'anciens fonds de mer, et très probablement elles n'ont en effet paru que depuis



VUE PRISE DANS LE MATOTCHKIN CHAR

Dessin de Riou, d'après une photographie du comte Wilczek.

une époque récente. Ailleurs des îles montueuses sont réunies à la grande terre par des isthmes d'émersion et des bancs de sable qu'un léger affaissement du sol replongerait de nouveau dans la mer. Dans la grande baie qui se développe en arc de cercle au nord-ouest de l'île du nord, entre le cap Nassau et le cap des Glaces, le Norvégien Mack a découvert récemment un archipel de deux îles et d'un essaim d'îlots, auquel il a donné le nom d'îles du Gulf-stream : d'après lui, ce groupe est certainement d'origine moderne. Précisément au même endroit, les expéditions hollandaises de la fin du seizième siècle ne trouvaient qu'un banc de sable situé à 33 mètres au-dessous du niveau marin. Les îles émergées, revêtues de sable et de bancs de coquillages, sont complètement dépourvues de végétation, comme si elles venaient à peine de s'élever au-dessus de l'eau. Ainsi le fond sous-marin se serait exhaussé d'au moins 40 mètres pendant moins de 300 ans : ce serait là un phénomène unique dans l'histoire contemporaine du globe.

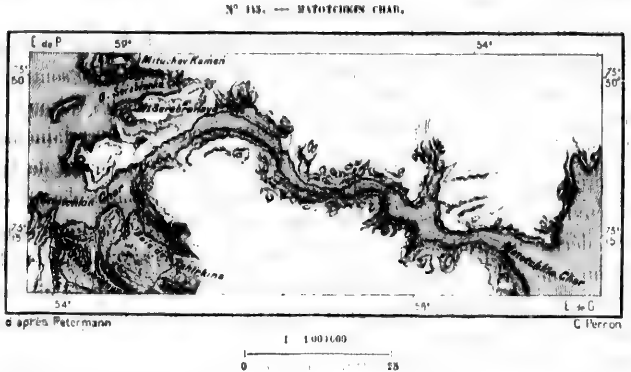
Les glaciers de la Novaya Zemla descendent en maints endroits jusqu'au rivage, et l'on croit même qu'ils dépassèrent jadis la ligne des côtes, car on a remarqué des polis et des stries glaciaires sur les îlots de la baie Rogatchov, au sud de Gousinoï Nos[1]. Quoique située dans presque toute son étendue sous une latitude plus méridionale que l'archipel du Spitzberg, Novaya Zemla se trouve pourtant en entier comprise dans une zone de température annuelle inférieure à — 5 degrés. La Nouvelle Terre participe au climat continental de la Russie du Nord et de la Sibérie; à Maliye Karmakouli, crique de la baie de Moller, située sous la latitude de 72° 30′, immédiatement au nord de Gousinoï Nos, le capitaine norvégien Bjerkan, qui y passa l'hiver de 1876 à 1877, a constaté que, pendant le mois de décembre, le thermomètre ne s'était jamais élevé au-dessus de — 30° 4′ de l'échelle centigrade, et descendit même à — 39 degrés le 2 janvier[2]. Par un singulier contraste, la température est plus élevée en cet endroit, été et hiver, qu'elle ne l'est au détroit de Kara, à 300 kilomètres au sud-est. M. Wild a déduit des observations faites à diverses reprises que la température moyenne annuelle est de — 8° 33′ au Matotchkin Char[3]. A la Melkaya Gouba, plus au nord, la température, moins froide, est de — 6° 90′, tandis qu'à la Gouba Kamenka, à 260 kilomètres plus près de l'équateur, la moyenne est de — 9° 46′.

La cause de ce contraste des climats doit être cherchée probablement dans l'influence des courants, non encore complètement refroidis, que les

[1] Höfer, *Mittheilungen von Petermann*, 1874, n° 8.
[2] *Mittheilungen von Petermann*, II, 1878.
[3] *Die Temperatur-Verhältnisse des Russischen Reiches.*

mers tropicales envoient aux régions polaires et qui se dirigent vers les rivages occidentaux de Novaya Zemla, sans toutefois s'y heurter, car, du moins au devant de l'île du sud, des eaux froides bordent la côte[1]. La masse la plus considérable du courant tiède, qui forme la couche supérieure de la mer de Norvège, passe sur le seuil profond qui sépare Beeren Eyland des côtes scandinaves et se dirige à l'est dans la mer de Barents. Son mouvement n'est pas un de ces déplacements insensibles qui échappent par leur lenteur à l'observation des marins ; au sud de Hope-Island, qui peut être considéré comme le poste sud-oriental le plus avancé de l'archipel du Spitzberg, il force parfois les navires à chasser sur leurs ancres, tant ses eaux s'enfuient avec vitesse[2]. Dans le Matotchkin Char, le

N° 113. — MATOTCHKIN CHAR.



courant de mer à mer est aussi très sensible, et surtout dans le voisinage des rives occidentales de la grande île du Nord. Ce n'est pas sans peine non plus que les bâtiments dont la proue est tournée vers l'Europe réussissent à vaincre ce courant en doublant la pointe septentrionale de Novaya Zemla. Dans ces eaux mouvantes, dont la température est supérieure au point de glace, les glaçons se fondent en peu de temps : rarement un fragment de banquise se voit au sud du 75e degré de latitude dans toutes les parties de la mer de Barents qui se trouvent au nord de la côte laponne.

Les nombreux débris rejetés sur les côtes de Novaya Zemla témoignent de l'existence de ce courant d'origine tropicale. Jusque-là des « châtaignes marines », c'est-à-dire les fruits de l'*Entada gigalobium* des Antilles, ont

[1] Von Middendorff, *Der Golfstrom ostwärts vom Nordkap*, Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, 1871.

[2] Karl Weyprecht, *Die Metamorphosen des Polareises*

été ramassées sur les grèves. On y rencontre fréquemment de ces boules de verre qu'emploient pour leurs filets les pêcheurs des Lofoten, et l'on y voit des épaves et des fragments de navires en si grand nombre, qu'on ne peut les attribuer à des naufrages ayant eu lieu dans le voisinage : ce sont pour la plupart des restes de bâtiments échoués au loin dans les parages occidentaux; les côtes de Novaya Zemla ont reçu le nom de « cimetière de la mer Norvégienne[1] ». L'action du courant se révèle aussi sur les côtes des deux grandes îles et de tous les îlots voisins par la fusion des glaces côtières. Au-dessous de la neige des avalanches, l'eau se creuse peu à peu de profondes grottes; l'on peut en maints endroits voir les roches frangées de névés durcis qui se terminent par des assises surplombantes dont le flot lèche la face inférieure et la fond lentement.

Comme au Spitzberg, au Groenland, dans l'archipel de François-Joseph, c'est le long des côtes orientales que, dans la Novaya Zemla, se sont accumulées les glaces en plus grande quantité. Quelles en sont les raisons? La froidure relative des eaux marines sur les côtes orientales est certainement une des causes de ce contraste, mais il faut tenir compte aussi de l'influence prépondérante des vents d'est qui poussent les glaces devant eux et les accumulent contre les côtes qui leur font obstacle; enfin, le mouvement de dérive naturelle, qui, en entraînant les glaces vers le sud, les fait toujours dévier à droite, en sens inverse du mouvement de la planète, doit aider à cet entassement des glaces polaires sur les rivages orientaux des terres et des archipels[2].

D'ailleurs, l'état des glaces et l'étendue des banquises diffèrent d'année en année d'une manière extraordinaire. Dans l'été de 1871, la banquise suivait à peu près le 78e degré de latitude à l'orient du Spitzberg et MM. Payer et Weyprecht ne virent pas même un glaçon jusqu'à la distance de 185 kilomètres au nord de Novaya Zemla. L'année suivante, au contraire, la barrière de glace s'était avancée en moyenne de 300 à 350 kilomètres vers le sud et bordait même l'entrée du détroit de Kara, près du continent russe. Cette différence dans la position des glaces ne doit être attribuée que pour une bien faible part aux écarts annuels de température; elle provient surtout de l'action des vents : dans l'espace d'une année, les banquises peuvent se déplacer d'un côté à l'autre de l'océan Glacial. Que dans le mois de mai des vents permanents du sud-ouest arrêtent les glaces flottantes entre le Groenland et le Spitzberg, et par

[1] Karl Weyprecht, ouvrage cité.
[2] Karl Weyprecht, ouvrage cité.

cela même un espace d'au moins 50 000 kilomètres carrés restera, dans l'intérieur des mers polaires, couvert de banquises qui auraient pu, sous l'influence des vents du nord, aller fondre dans les eaux méridionales. En 1871, tandis que les mers du nord de l'Europe étaient libres de glaces, celles-ci étaient repoussées du côté des îles polaires du Nouveau Monde, et toute la flotte des baleiniers américains, plus de trente navires, était écrasée entre les blocs [1]. Il est donc fort important qu'une station météorologique soit prochainement établie à l'extrémité septentrionale de Novaya Zemla, afin que les navigateurs puissent connaître d'avance la géographie des glaces dans tout le bassin polaire et tracer leur itinéraire en conséquence. Grâce au déplacement des glaces, les mers polaires sont parfois complètement libres sur des milliers de kilomètres d'étendue. En 1870, lorsque le Norvégien Johannesen accomplit le premier périple de la « Nouvelle Terre » qui eût été fait jusqu'alors, il ne rencontra pas un seul glaçon sur son chemin. De même, pendant l'été de 1878, la surface de l'eau était si bien ouverte dans toutes les mers de ces régions que, d'après Johannesen, il eût été facile à un bateau à vapeur de dépasser au nord l'archipel de François-Joseph. On sait qu'une connaissance plus intime des eaux polaires et des oscillations mensuelles du climat local a fait perdre désormais ses terreurs à la mer de Kara, c'est-à-dire à l'espèce de golfe qui s'étend de Novaya Zemla aux estuaires de l'Ob et du Yeniseï : on lui donnait jadis le nom de « glacière de l'Europe », et on la croyait tout à fait infranchissable aux navires, quoiqu'elle eût été autrefois parcourue par beaucoup de marchands. En 1600, une charte de Boris Godounov dit expressément que « les hommes de Pinega et de Mezeñ ayant demandé d'aller par la voie de la mer et de l'Ob, sur le Taz, le Pour et le Yeniseï, » cette requête leur avait été accordée. Toutefois en 1616 le voïvode de Tobolsk réclamait déjà auprès du gouvernement, en le priant d'empêcher toute navigation par la mer de Kara, afin que les « Allemands » hollandais n'apprissent pas le chemin des côtes septentrionales de la Sibérie et que l'empire ne fût pas ainsi frustré des droits d'importation. En effet, le tzar défendit sous peine de mort la voie maritime de la baie de Kara, et le kholmogorien Jérome Savin, coupable d'avoir espéré l'arrivée de marins « allemands » sur les rivages de la mer de Kara, fut battu de verges sans miséricorde, « afin que nul ne s'ingérât plus à troubler les esprits ». C'est ainsi que la mer de Kara fut transformée en « glacière inabordable ». En 1844, le gouverneur général interdit la fondation d'une

[1] Karl Weyprecht, ouvrage cité.

banque à Arkhangelsk, destinée à l'encouragement de la navigation dans les mers polaires et ordonna d'arrêter le marchand Sidorov, que l'on soupçonnait d'avoir pris l'initiative de cette entreprise. Encore plus tard, le gouvernement négligeait d'entretenir les balises et les phares élevés par des particuliers sur les bords de la Petchora ; c'est à des étrangers que devait être réservé l'honneur de rouvrir ces mers, sur lesquelles le fisc avait mis l'interdit[1]. En 1869, le Norvégien Carlsen traversa ces parages et gagna l'embouchure de l'Ob pour retourner en Norvège par le Matotchkin Char. Depuis ce voyage mémorable, il ne s'est pas écoulé une année sans que, contrairement au premier conseil donné par la Société de Géographie de Saint-Pétersbourg, la mer de Kara, très riche en bancs de poissons, n'ait été visitée par les pêcheurs ou les trafiquants de la Sibérie : au commencement d'août, les navires y trouvent presque toujours les eaux libres de glaces ; cependant en 1879 un seul navire a pu en faire la traversée.

Quoique dégagée parfois de l'étreinte des banquises, Novaya Zemla est néanmoins une contrée entièrement polaire. De loin, ses roches, que le soleil, le brouillard ou le vent ont débarrassées de leurs neiges, paraissent absolument arides et nues ; seulement, quand on les étudie de près, on remarque à la surface de la pierre une teinte jaunâtre ou rouilleuse qui révèle la végétation des lichens. Dans les plaines, quelques plantes feuillues s'étendent en un tapis gazonné et développent au ras de terre leurs fleurs et leurs fruits. D'après Heuglin, la flore des îles se composerait de 150 phanérogames et d'un nombre presque égal de cryptogames. La contrée possède aussi des forêts, mais des forêts qui se confondent avec la mousse : on y voit des bouleaux nains, des sureaux, des sapins qui ressemblent à des touffes d'herbes. L'arbre le plus commun de Novaya Zemla est une espèce de saule (*Salix polaris*) qui s'élève à peine d'un centimètre ou d'un centimètre et demi au-dessus du tapis de lichens. Le géant de la végétation est le *Salix lanata*, dont les beaux exemplaires n'ont pas moins de 15 centimètres de hauteur. C'est par les racines, et non par les troncs, que se développent les arbres : on pourrait dire que les forêts de Novaya Zemla, de même que celles de l'Oural du Nord, sont des forêts souterraines.

La faune de l'île jumelle est plus riche que celle du Spitzberg : outre les cétacés de diverses espèces qui se jouent dans les baies, elle comprend l'ours, le loup, deux espèces de renard, le renne, le lièvre, la souris, le campagnol. D'ailleurs quelques espèces d'animaux du continent voisin peuvent utiliser la glace du printemps pour visiter temporairement les

[1] *Otetchestvenniya Zapiski*, 1877, n° 10 et 11.

îles. Heuglin y a reconnu 45 espèces d'oiseaux, tandis que de précédents voyageurs en avaient vu seulement 28. Les moustiques, ce fléau de la région des toundras russes et sibériennes, ne poursuivent pas les chasseurs dans l'île de Vaïgatch[1] et sont peu nombreux dans Novaya Zemla[2].

Jadis des Samoyèdes habitaient la partie méridionale de la « Nouvelle Terre », ainsi que Burrough l'apprit des Russes qu'il rencontra dans l'île de Vaïgatch[3], mais ces indigènes ont depuis longtemps disparu ou se sont réfugiés sur le continent; à peine quelques Européens blancs ont-ils établi leur demeure à Novaya Zemla, dans la station permanente de sauvetage fondée en 1877 à Malîye Karmakouli, sur la baie de Moller, et dans quelques stations de chasse et de pêche. Quoique annexée aux immenses possessions de l'empire russe, cette province maritime peut être encore parcourue par les chasseurs sans qu'ils rencontrent sur leur chemin la moindre borne qui leur rappelle la toute-puissance du tzar.

IX

BASSINS DE LA VOLGA ET DE L'OURAL, GRANDE RUSSIE.

Le fleuve qui traverse obliquement la Russie, du voisinage de la mer Baltique aux eaux de la mer Caspienne, et qui reçoit l'écoulement d'un territoire trois fois plus grand que la France, a contribué pour une forte part à former la Russie comme nation et à lui donner son rôle politique. Le Dnepr montrait aux Petits Russiens la route de Constantinople; la Vistule, le Neman, la Düna entraînaient vers l'Occident les barques des Blancs Russiens et des Lithuaniens, et invitaient les Allemands à venir s'établir sur leurs rives; le Volkhov même et la Neva, en mettant Novgorod en rapport avec la Hanse germanique, l'éloignaient pour ainsi dire du centre de la Russie. La Volga et la vaste ramure de ses affluents navigables obligeaient au contraire les habitants du pays à se développer, à créer leur civilisation sur place. Quoique les cours d'eau facilitassent les communications dans tous les sens entre les diverses régions de la Grande Russie, un bien petit nombre de colons se sentaient attirés au sud-est vers les steppes infertiles, les déserts salins et le bassin fermé de la Caspienne : la masse de la population devait rester dans la contrée et l'amé-

[1] Finsch, *Reise nach West-Sibirien.*
[2] Von Baer; — Toeppen, *Die Doppelinsel Nowaja Semlja.*
[3] Lütke, *Viermalige Reise durch das nördliche Eismeer in den Jahren 1821 bis 1824.*

nager peu à peu par la culture. En contact sur mille endroits de leur vaste territoire de colonisation avec les tribus asiatiques venues en Europe par la route des steppes, les Grands Russiens se mélangeaient avec elles, soit pour les « slaviser », soit aussi pour « s'ouraliser » eux-mêmes, et c'est ainsi que par des croisements continus se forma cette forte race qui a pris graduellement la prépondérance parmi toutes celles de la Slavie orientale. Délivrée maintenant, grâce aux cultures, aux canaux, aux routes, aux chemins de fer, des anciennes limites tracées par les marécages et les forêts, cette race a pu déborder bien au delà du bassin de la Volga; refluant sur l'Asie, elle a pu même envoyer des groupes de colons jusque sur les rivages du Pacifique; elle assiège la Chine, pour ainsi dire, et par elle le grand continent oriental se trouve de plus en plus soumis à l'influence européenne. Mais c'est toujours sur la Volga et ses hauts affluents que se trouve le gros de la nationalité veliko-russe : là ses enfants sont groupés au nombre de plus de 30 millions, et dans quelques districts du centre leurs agglomérations ne sont pas moins denses que celles de plusieurs pays de l'Europe occidentale[1].

Le ruisseau qui prend à sa source le nom de Volga ne naît point dans les montagnes; seulement quelques collines lèvent leurs têtes boisées au-

[1] Vingt gouvernements, grands-russiens en tout ou en partie, dont les limites correspondent approximativement avec celles des bassins de la Volga et de l'Oural :

	Superficie, d'après Strelbitzky.	Population en 1876.	Population kilométrique.
Tver	65 330 kil. car.	1 594 000 (?) hab.	24 hab.
Kałouga	30 925 » »	1 017 000 (?) »	33 »
Moscou	33 302 » »	1 803 740 »	54 »
Touła	30 965 » »	1 240 000 (?) »	40 »
Orоł	46 726 » »	1 668 311 »	36 »
Rázań	42 098 » »	1 555 060 (?) »	37 »
Tambovl	66 520 » »	2 284 000 (?) »	34 »
Yarosłav	35 612 » »	1 008 315 »	28 »
Kostroma	84 695 » »	1 210 000 (?) »	14 »
Vładimir	48 856 » »	1 280 550 »	26 »
Nijniy-Novgorod	51 273 » »	1 304 000 (?) »	25 »
Penza	38 840 » »	1 209 264 »	31 »
Kazań	63 715 » »	1 746 000 (?) »	27 »
Vatka	153 107 » »	2 456 000 (?) »	16 »
Perm (Europe et Asie)	332 157 » »	2 260 000 (?) »	7 »
Oufa	121 812 » »	1 550 146 »	13 »
Simbirsk	49 494 » »	1 225 000 (?) »	25 »
Samara	155 914 » »	1 910 000 (?) »	12 »
Saratov	84 492 » »	1 770 000 (?) »	21 »
Astrakhań	224 471 » »	612 625 »	3 »
Orenbourg	191 364 » »	950 000 (?) »	5 »
Armée de l'Oural (E. A.)	366 402 » »	350 000 (?) »	1 »
Ensemble	2 318 068 kil. car.	31 981 951 (?) hab.	13,8 hab.

dessus des lacs et des marais où sourdent les premières eaux qui vont à 1600 kilomètres en droite ligne se mêler à la Caspienne. Cependant le plateau découpé du Voľkosnkiy Les (Forêt de Voľkon) et du Vaľdaï verse également les fontaines de ses vallées orientales dans la Volga naissante et l'on peut considérer ce faîte ondulé comme se dressant à l'origine du fleuve.

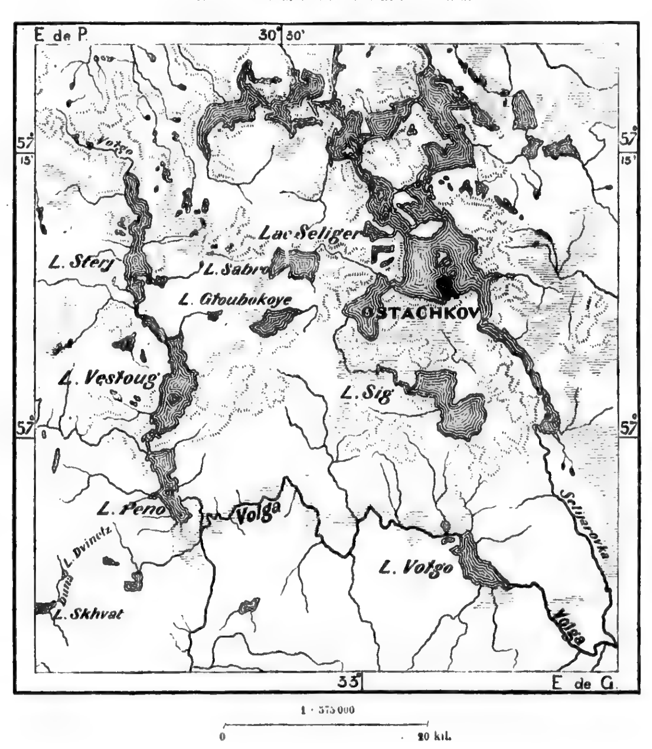
Les plus hautes buttes du Vaľdaï ne s'élèvent qu'à 65 mètres au-dessus du plateau, quoique la cime principale, la Popova Gora, ait 351 mètres d'altitude. La hauteur générale de la contrée est assez grande pour lui donner un aspect beaucoup plus sévère que celui des campagnes du Lovat et du lac Ilmeń, à l'ouest et au nord-ouest; les tourbières, les lacs, les forêts de sapins pourraient faire croire qu'on se trouve à 500 kilomètres plus au nord, dans le voisinage du lac Onega; le climat moyen y est aussi d'environ 2 degrés plus froid que dans les campagnes environnantes et les zones de nombre d'espèces végétales contournent le massif au sud pour se diriger au sud-est vers le bassin du Don[1]. Cependant l'ensemble de la flore du Vaľdaï ne diffère point de celle des plaines qui descendent vers les grands lacs et l'on en conclut que ces hauteurs sont d'origine relativement moderne dans l'histoire de la Terre; elles n'ont point de plantes qui leur appartiennent en propre, et leur parure provient en entier de la région qui se dégagea des glaces après le long hiver géologique. Le plateau, maintenant raviné par les neiges et les pluies, continuait alors les pentes uniformes de la région et fut aussi recouvert par la mer des glaces finlandaises; ses collines sont parsemées de blocs erratiques de toute grandeur, apportés certainement par les glaces mouvantes des régions du nord[2]. Par sa faune ichthyologique, le Vaľdaï appartient aussi à la région finlandaise-scandinave. Les poissons de ses lacs, ceux mêmes de la haute Volga, n'appartiennent point au bassin proprement dit de la Volga : les hauts affluents valdaïens du fleuve semblent n'en faire partie qu'accidentellement, pour ainsi dire, et depuis une époque récente; à en juger par la faune des eaux, ce n'est pas dans le Vaľdaï, mais dans le lac Blanc (Beľo Ozero), à l'est du Ladoga, qu'il faut chercher la véritable origine de la Volga : les sterlets et les esturgeons vivent dans la Cheksna, émissaire de ce lac, comme dans la Volga moyenne[3].

La région dans laquelle naît la rivière désignée maintenant du nom de Volga est une des plus marécageuses de la Russie occidentale : on pourrait croire qu'elle occupe un bas-fond et non pas le faîte de la contrée. Séparé par une simple tourbière d'un affluent du Voľkhov, le ruisseau qui naît à

[1] Gobi, *De l'influence des hauteurs du Valdaï sur la distribution des plantes* (en russe).
[2] Ruprecht, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome IX, 1866
[3] Polakov, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1871, n° 8

Volgino Verkhovye, et auquel on donne quelquefois le nom de Jourdain, en témoignage de la sainteté de ses eaux, était recouvert autrefois à sa source par une chapelle dont on voit encore les restes[1]. Le ruisselet suinte plutôt qu'il ne coule, de tourbière en tourbière, puis, sur une distance d'environ 36 kilomètres, traverse successivement trois lacs étagés, dont le niveau

N° 116. — SOURCES DE LA VOLGA ET DE LA DÜNA.



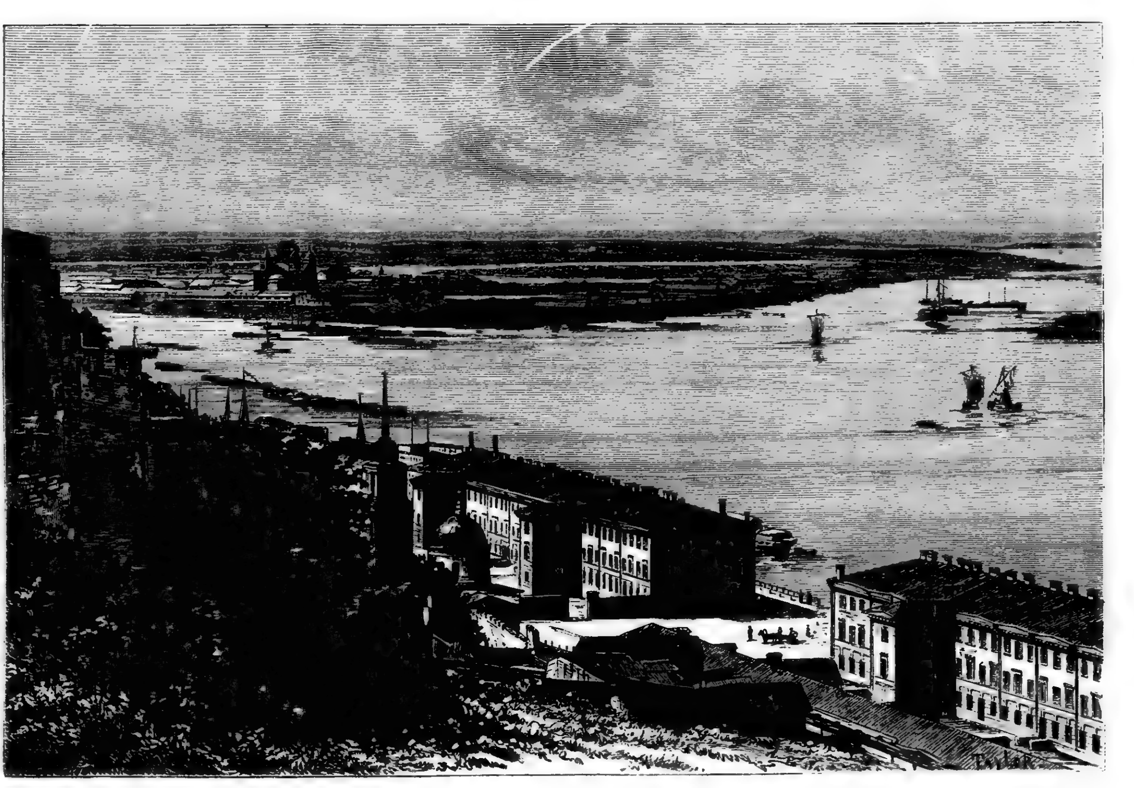
diffère seulement de quelques décimètres. Il arrive souvent qu'un affluent venu du sud, la Joukopa, fait remonter la Volga vers la source, en la rejetant dans le lac Peno, d'où elle vient de sortir : la pente naturelle de l'eau est si faible, que l'impulsion du courant latéral suffit à le changer. Au sortir du lac Peno, voisin du Dvinetz, où naît la Düna, la Volga prend la

[1] Albin Kohn, *Die Volga und Kama*. Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik, oct. 1879.

direction de l'est, qu'elle doit suivre jusqu'à Kazań et traverse un quatrième lac, portant aussi le nom à peine modifié du fleuve : c'est le Vołgo. En cet endroit, le cours d'eau est déjà une rivière considérable roulant de 10 à 120 mètres cubes par seconde, suivant les saisons[1]. A 5 kilomètres en aval, le fleuve rétréci forme son premier rapide : les ingénieurs ont utilisé le défilé rocheux pour y construire une digue de retenue qui, pendant la saison des pluies, transforme toute la vallée supérieure avec ses lacs en un réservoir de 80 kilomètres de long et de plus de 2 kilomètres de large, renfermant jusqu'à 180 millions de mètres cubes d'eau. Quelques barques, des radeaux peuvent alors descendre de la région des lacs, grâce au barrage, et plus haut la rivière, exhaussée de 16 à 18 centimètres pendant la saison des sécheresses, devient régulièrement navigable. La Selijarovka, sortie du grand lac tortueux de Seliger, dont un couvent insulaire, consacré à saint Nil, est encore visité chaque année par 20 000 pèlerins, vient près de là doubler le volume de la Volga. On peut dire que là commence commercialement le fleuve, le Ra (Rha, Rhas ou Rhos) des auteurs anciens et des Mordves, le Youl des Tcheremisses, l'Atel, Etil ou Itil des Tartares, le Tamar des Arméniens, c'est-à-dire en toutes ces langues le « Fleuve » par excellence; son nom finnois de Volga signifie le « Fleuve Saint ».

En aval de la Selijarovka, il ne reste plus à la Volga qu'à descendre les pentes du plateau par une succession de 35 seuils ou porogî, qui d'ailleurs n'empêchent pas la navigation, et la Volga, serpentant désormais dans la grande plaine russe, reçoit des affluents navigables et communiquant par des canaux avec le versant de la Baltique. Des villes populeuses, Tveŕ, Rîbinsk, Yarosłavł, Kostroma, se reflètent dans ses eaux. A Nijni Novgorod, la Volga, qui déjà mérite son nom de *matouchka* ou de « mère » parmi les rivières de Russie et qui dépasse en masse d'eau le *Dnipro bat'ko* ou le « père Dnepr » des Oukraïniens, s'unit à un autre cours d'eau, à peu près son égal en puissance, et plus important au point de vue historique. C'est l'Oka, qui servit longtemps de frontière entre les Tartares et les Moscovites, et qui traverse la région centrale de la Russie actuelle . née dans la région des Terres Noires, cette rivière de 1500 kilomètres arrose les campagnes les plus fertiles de la Grande Russie et porte à la foire de Nijniy les denrées d'Orøł, de Kałouga, de Touła, de Ŕazań, de Tambov, de Vładimir et de Moscou, l'une des deux capitales de la Russie. Large de plus de 1300 mètres, elle s'unit comme un bras de mer à la Volga.

[1] Stjernwall; Köppen, *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches*, von v. Baer und v. Helmersen.

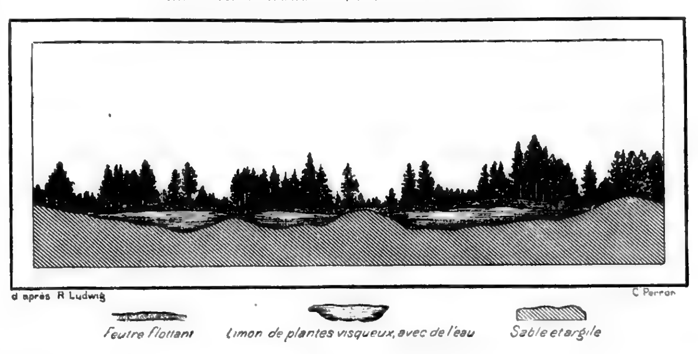


CONFLUENT DE L'OKA ET DE LA VOLGA

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

D'autres affluents, grands comme la Seine, vont se perdre dans le fleuve à l'est de Nijniy Novgorod, mais ils paraissent insignifiants en comparaison de la puissante Kama, qui rejoint le cours d'eau principal en aval de Kazañ en lui apportant les pluies et les neiges fondues de l'Oural et des vastes contrées habitées par les Permiens et les Zïranes. Tandis que le bassin de l'Oka comprend un espace presque aussi grand que l'Italie, la Kama reçoit l'excédant d'humidité d'un territoire égalant au moins la France en étendue. Par la direction de son cours, la Kama semble être le véritable fleuve, car, en aval du confluent, les deux cours d'eau unis dans le même lit, mais longtemps distincts, la Kama aux eaux pures et la grise Volga, coulent vers le sud et le sud-ouest, prolongeant ainsi la haute vallée

N° 147. — FORÊTS TREMBLANTES, PRÈS DE NIJNIY NOVGOROD.



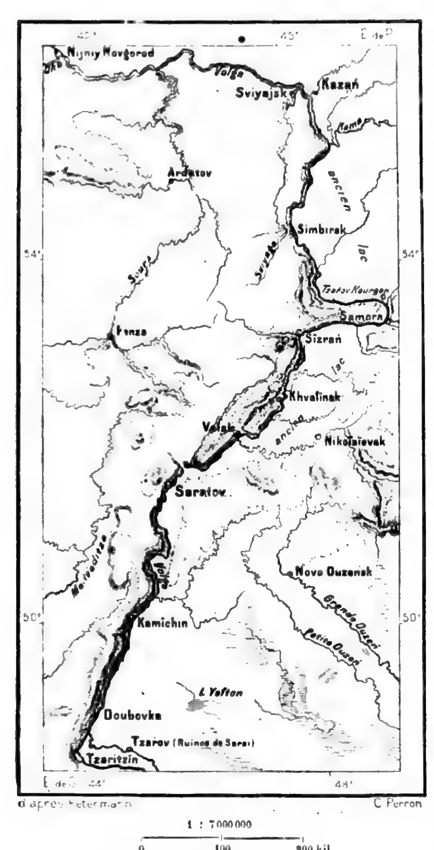
de la Kama. Peut-être la portée moyenne des eaux à Simbirsk, au-dessous du confluent, est-elle déjà aussi considérable qu'aux bouches du fleuve, car dans tout le cours inférieur les tributaires sont peu nombreux et ne roulent qu'une faible quantité d'eau : les pluies y sont rares, et l'évaporation très active : « Ce n'est pas la terre qui nous nourrit, disent les paysans, c'est le ciel ».

Une sorte de mer, vaste bassin lacustre que les alluvions de la Volga et de la Kama réunies ont comblé peu à peu, existait autrefois au-dessous du confluent. C'est à peu près là que se trouve la limite de la région des tourbières et que commence, sur la rive orientale de la Volga, la région des steppes. Du nord au sud, l'atmosphère devient moins humide, le sol plus ferme. En aval de Simbirsk on ne voit plus de ces terrains tremblants, feutres de mousses toujours frémissants, dans lesquels s'entremêlent les racines des grands arbres, semblables à des filets de cordages. D'ailleurs,

même dans la région des tourbières, les travaux de culture et ceux des routes feront disparaître de plus en plus ces forêts tremblantes[1].

Au-dessous de l'ancien lac de Simbirsk, le fleuve se heurte contre les parois d'un massif calcaire qu'il n'a pu entamer et dont il doit suivre la base dans la direction de l'est jusqu'à ce qu'il trouve un point faible pour reprendre sa route vers le sud. Mais dès qu'il a traversé ce massif, par la brèche de Samara, il longe vers l'ouest l'escarpement méridional des collines, en sens inverse de sa marche précédente, et limite ainsi avec une singulière netteté une étroite et longue péninsule enracinée au plateau occidental. Là sont les sites les plus pittoresques des bords de la Volga. Les escarpements boisés, se terminant par des pyramides et des aiguilles bizarres, dominent le fleuve de plusieurs centaines de mètres, et de leurs sommets on peut voir se dérouler les anneaux de la Volga jusqu'à 100 kilomètres de distance. Sur quelques pointes presque inaccessibles se dressent des kourgans, dits « de Steńka », en mémoire de Razin, le chef de cosaques et de paysans rebelles qui s'était établi dans cette forteresse naturelle de la Volga[2]. Vers l'entrée de la brèche, au nord de Samara, là où le Sok vient s'unir au

N° 149. — HAUTE RIVE DE LA VOLGA.



1 : 7 000 000
0 — 100 — 200 kil.

[1] R. Ludwig, *Reise durch Russland und den Ural.*
[2] Koutchin, *Guide sur la Volga entre Nijniy Novgorod et Astrakhan'* (en russe).

fleuve principal, une colline isolée, qui fut jadis une île au milieu des eaux débordées, se dresse sur la rive gauche de la Volga : c'est le Tzarov Kourgan ou « Colline du Tzar », bloc calcaire renfermant un grand nombre de coquillages fossiles (*fusulina cylindrica*), qui ressemblent à des grains de blé et que les paysans appellent en effet « seigle pétrifié » (*okamen'elaya roj*)[1].

Les collines dont la Volga longe la base s'élèvent en maints endroits à plus de 100 mètres au-dessus de l'eau, prenant un aspect presque montagneux. Le Beliy Kloutch, au sud-ouest de Sizran, n'a pas moins de 347 mètres d'altitude, soit 336 mètres au-dessus du niveau moyen de la Volga; d'autres cimes ont 200 et 250 mètres, hauteurs imposantes en comparaison des croupes à peine visibles qui s'élèvent çà et là sur les plaines de la Russie centrale. Ces collines de la rive occidentale de la Volga forment un singulier contraste avec les campagnes unies de la rive orientale. Et ce contraste n'est pas seulement dans la forme extérieure, il est aussi dans la nature géologique. En amont de la brèche de Samara, les hauteurs de la rive droite appartiennent aux formations carbonifère, jurassique, crétacée, tandis que les plaines de l'est sont d'origine dyasique; en aval de la brèche, la Volga sépare les collines permiennes de terres alluviales ayant comblé d'anciens lacs et des bras de mer. Le fleuve est une limite géologique, mais une limite qui se déplace peu à peu.

En effet, la Volga peut être considérée comme le type des fleuves qui empiètent constamment sur leur rive droite en déposant leurs alluvions sur la rive gauche, et c'est en étudiant ce cours d'eau que de Baer put exposer définitivement la loi, — étudiée déjà par Soltkov en 1844, — qui rattache les déplacements de ces fleuves au mouvement de rotation de la Terre. Dès son issue de la région des plateaux, la Volga ne cesse de ronger sa rive haute ou « des montagnes » (*gorniy bereg*) et de délaisser sa rive basse ou « des prairies » (*lougovoï bereg*). Il en est de même pour l'Oka, la Kama et les autres grands affluents du fleuve. La ville de Kazań, située autrefois au bec même de la Kazanka et de la Volga, est maintenant à plus de 5 kilomètres de ce dernier fleuve : on pourrait croire qu'elle a voyagé vers l'est.

Mais c'est principalement dans la partie de son cours comprise entre Samara et Tzaritzin que les empiètements de la Volga offrent le spectacle le plus remarquable. A l'orient, c'est-à-dire sur la rive gauche, ce sont des îles, des canaux à demi desséchés, des marécages, puis, dans le loin-

[1] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, vol. XI, 1867.

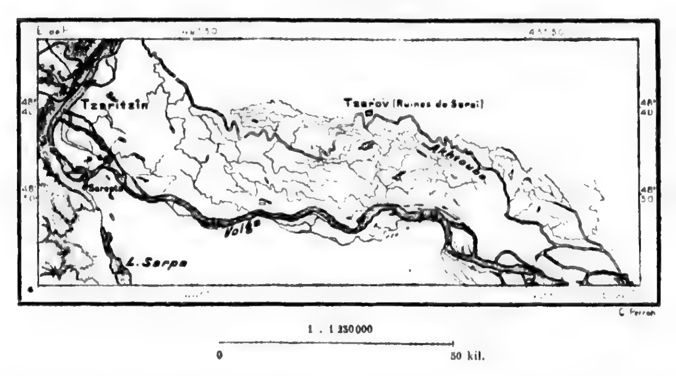
tain, la steppe nivelée par les eaux qui la recouvraient jadis. Le fleuve porte toute la force de son courant vers la rive occidentale, presque partout taillée en falaise et formée d'une couche d'argile reposant sur un talus sablonneux. Pendant les crues, l'eau de la Volga vient se heurter contre la base des escarpements, elle emporte le sable, creuse des cavités au-dessous des parois d'argile, puis déblaie les uns après les autres les énormes blocs qui se détachent des assises supérieures : elle ronge ainsi et détruit sans relâche ces puisantes murailles argileuses qui de loin ressemblent à des rochers, et les emporte à la mer avec les villes et les villages qui les dominent. Presque toutes les vingt-trois cités construites sur la rive occidentale de la Volga sont ainsi démolies en détail, maison à maison, rue à rue, et, rongées d'un côté, sont obligées d'avancer de l'autre dans la steppe. Même en aval du coude de Tzaritzîn et de sa grande falaise, la berge de Tchorniy Yar, haute d'environ 30 mètres, recule à peu près d'autant chaque année, et la route par laquelle on descend de la ville au bord du fleuve est à refaire tous les ans. Le cimetière, aussi bien que l'ancienne ville, est englouti, et l'on vit longtemps des crânes et des squelettes faire saillie hors de la muraille rougeâtre de la falaise. Du haut des escarpements de la rive droite, on voit à ses pieds tout le lacis des canaux qui serpentent au milieu du labyrinthe des îles vertes jusqu'à la rivière Akhtouba, ancien lit de la Volga, laissé aujourd'hui à 20 kilomètres en moyenne du courant principal. Au delà s'étend la steppe immense, qui ressemble à une mer grisâtre et qui se transforme réellement en mer, pendant les crues de la Volga, sur une largeur considérable. C'est pour éviter ces inondations que les villes ont presque toutes été bâties sur la rive droite, où elles ne sont démolies que par degrés et ne risquent pas de disparaître en une seule fois[1]. Le jour viendra où la vallée de la Sviyaga, parallèle à celle de la Volga sur une longueur d'environ 400 kilomètres et séparée d'elle en quelques endroits par un espace de 3 kilomètres seulement, deviendra la vallée du grand fleuve. Les massifs intermédiaires diminuent de largeur d'année en année.

La région du delta commence déjà au méandre de Tzaritzîn, à plus de 500 kilomètres de la mer Caspienne, puisque le fleuve s'y divise en d'innombrables canaux serpentant entre les deux lits de la Volga et de l'Akhtouba, connue près de la mer sous le nom de Bereket; cependant le delta proprement dit ne se forme qu'à une cinquantaine de kilomètres en

[1] Von Baer, *Kaspische Studien*.

amont d'Astrakhañ, par le bras du Bouzan, qui se détache du lit principal. Puis, dans le voisinage d'Astrakhañ, se séparent le Bałda, le Koutoum, et, plus bas, la Tzařova, le Tzagan, le Birouł, d'autres encore. Sur la vaste péninsule d'alluvions qui s'avance au loin dans l'intérieur de la Caspienne et qui, sans compter les innombrables irrégularités du littoral, n'a pas moins de 180 kilomètres de tour, on compte en moyenne deux cents bouches fluviales, dont la plupart, il est vrai, sont des coulées incertaines et vaseuses. La chronique de Nestor parle de soixante-dix bouches : c'était un nombre sacré ; actuellement une cinquantaine des bras de ce dédale sont des courants réguliers[1]. Au printemps, pendant la période de l'inondation, toute la surface du delta, de même que tout le cours inférieur, en aval de

N° 149. — VOLGA ET AKHTOUBA.



Tzaritzîn, n'est qu'une masse d'eau mouvante, au milieu de laquelle apparaissent çà et là des îlots ; une mer d'eau douce descend vers la mer d'eau salée. Mais après chacun de ces déluges annuels des lits nouveaux se sont creusés, d'autres ont été remplis de limon ou de sable : la géographie du delta est à refaire. Même les lits principaux se déplacent. Il y a deux cents ans, l'embouchure suivie par les navires coulait directement d'Astrakhañ vers l'est; depuis, le grand courant s'est frayé successivement d'autres lits, obliquant de plus en plus à droite, et maintenant le chenal que suivent ordinairement les embarcations est dirigé vers le sud-sud-ouest. Le Bałda, qu'un bras latéral fait communiquer avec l'Akhtouba, a pris aussi dans ces derniers temps une importance considérable et s'est agrandi aux dépens de ses voisins : en rongeant les terres, il a même fait disparaître

[1] Mrczkowski, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1872.

jusqu'aux derniers vestiges de l'ancien et célèbre couvent appelé Baťdinskiy Monastir. En même temps que les lits se déplacent, les barres ou seuils que doivent franchir les navires pour entrer du fleuve dans la Caspienne ou pénétrer de nouveau dans le fleuve, changent aussi de position et de profondeur : aucune passe n'a plus de 2^{m},25, et la deuxième en importance n'avait même que 45 centimètres dans l'été de 1852 : pour la navigation, le fleuve était presque complètement séparé de la mer[1]. Si les vents du sud et du sud-ouest ne soufflaient fréquemment de manière à reporter les boues alluviales vers l'amont, dans le lit profond du fleuve, la barre de la Volga serait complètement inabordable. On a essayé de déblayer les alluvions du bras principal au moyen de lignes longitudinales, mais on n'a réussi qu'à reporter les alluvions plus au large en formant un nouveau seuil aussi élevé que l'ancien; puis M. Mrczkowski a proposé la construction d'un barrage en amont du chenal d'entrée afin de capter au passage la plus grande partie des troubles. Maintenant l'ingénieur Daniťov propose d'éviter le delta en creusant un canal d'Astrakhań au port de Serebŕasovskaya, à 190 kilomètres au sud-ouest : c'est là que se trouve la première baie profonde du littoral, au sud de la Volga.

Ainsi finit ce fleuve, dont la longueur, sans compter les petites sinuosités, est de 3715 kilomètres et dont le réseau navigable, comparable à celui des grands courants américains, est d'environ 12 000 kilomètres. Des sources de la Kama au delta d'Astrakhań, les eaux ne traversent pas moins de 16 degrés de latitude et de 9 degrés isothermiques : tandis que le climat de la haute région fluviale a pour température moyenne celle du point de glace, la chaleur annuelle oscille autour de 9 degrés dans la région du delta. Devant Astrakhań, le fleuve est gelé pendant 98 jours et l'épaisseur de la glace n'y est parfois que de 26 centimètres[2]; près de Kazań, la Volga est prise pendant 152 jours; en amont de Perm, au confluent de la Tchousovaya, la Kama reste gelée durant six mois. On peut évaluer à 40 centimètres d'eau la quantité de pluie tombée dans son bassin, ce qui donnerait à peu près 20 000 mètres cubes d'eau à la seconde, si toute l'humidité s'écoulait par le lit de la Volga; mais dans la région des forêts et des prairies, la végétation prend une part considérable de l'eau tombée, et dans le pays des steppes l'évaporation directe peut enlever plus d'un mètre d'eau par an dans les endroits bien exposés aux vents[3]. Près des trois quarts de l'eau tombée se perdent en route. De premières évaluations,

[1] Semonov, *Dictionnaire géographique et statistique de l'Empire russe* (en russe).
[2] *Izvestiya Roussk Geogr. Obchtchestva*, 1870, n° 1
[3] Herbert Wood, *Notes manuscrites*

aldinskiy
ou seuils
Caspienne
ion et de
nportance
navigation-
les vents
reporter
la barre
layer les
mais on
nouveau
construc-
assage la
propose
Serebŕa-
la pre-

uosités,
à celui
res. Des
s moins
e climat
u point
égion du
paisseur
la Volga
Tchou-
0 centi-
onnerait
umidité
et des
abée, et
n mètre
es trois
ations,

BOUCHES DE LA V

30' 45° E. de Paris 30

Seroglazinskaya

TARTARE

Zamanovskaya

Levachinskaya

Seytovka

KALMOUKS

Dournovskaya

Krasniy

Solanka

ASTRAKHAN

Kochkach

Bougor Lang

Mikhailovskaya

Promislovaya

Bouche principale de la Volga

Bougornoï

Olenichtcheva

47° E. de Greenwich 30 48°

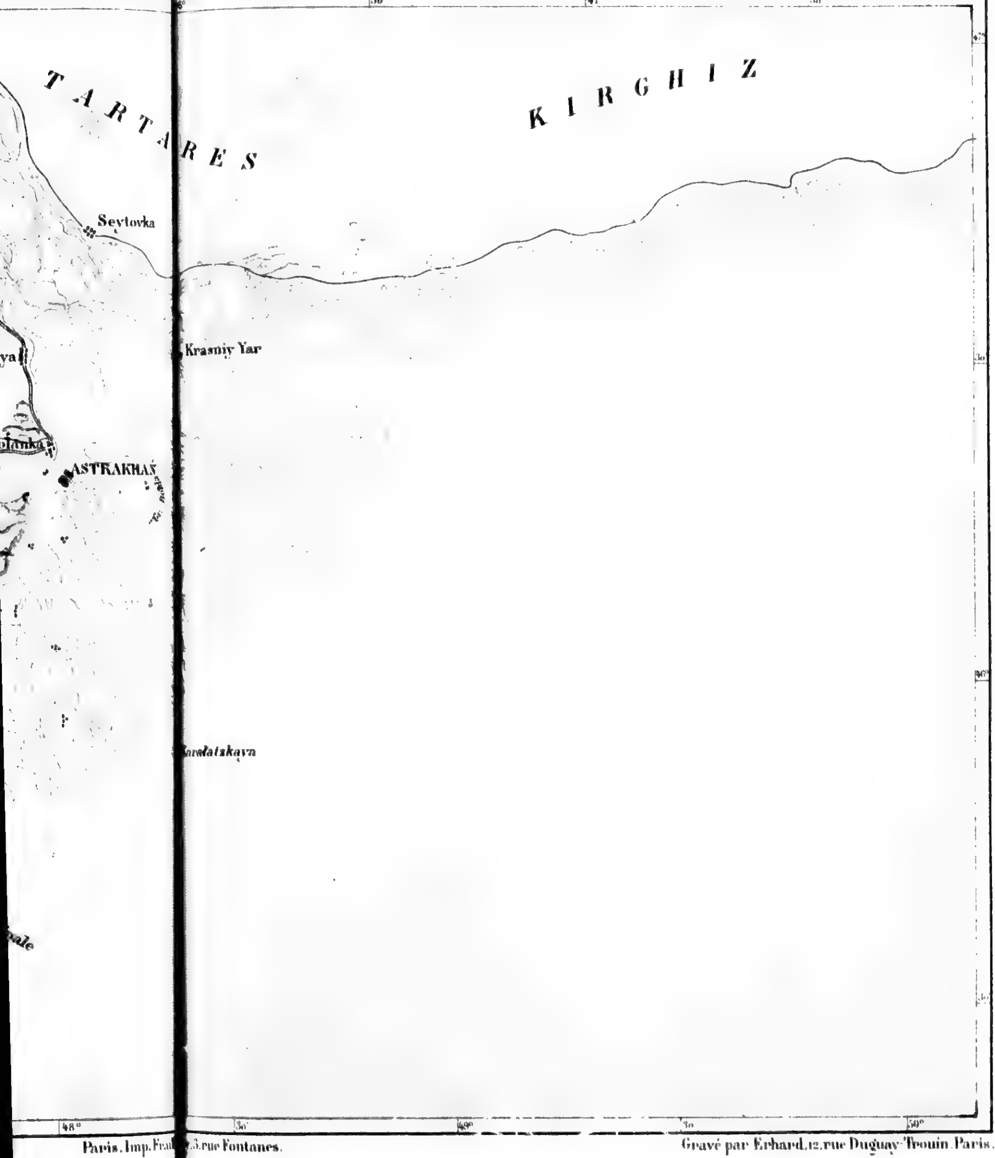
Dressé par A. Vuillemin, d'après la Carte de Russie du Bureau Topographique de St Pétersbourg

Paris, Imp. Fra… 3, rue Font…

de 0 à 20 mèt.

BOUCHES DE LA VOLGA

Paris. Librairie Hachette et Cie



Paris. Imp. Fra[...] 3, rue Fontanes.
Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin. Paris.

Kil[...]tres
5 10 30 40 Kil
Pro[...]urs
de 30 met. et au dessus

d'ailleurs toutes provisoires, n'ont trouvé que 5780 mètres cubes pour le débit moyen de la Volga : ce ne sont pas les deux tiers de la portée moyenne du Danube, qui pourtant égoutte un bassin deux fois moindre que celui du fleuve russe. De même que les rivières du nord de l'Allemagne, la Volga est, dit-on, moins abondante qu'autrefois : les embarcations qu'on emplissait de sel dans la partie inférieure du fleuve pour les marchés de la Russie du Nord et de la Sibérie prenaient au commencement du dix-huitième siècle un chargement moyen de 300 tonnes ; elles ne transportent de nos jours guère plus de la moitié de ce poids[1]. Cependant les mesures précises faites à Astrakhañ ont prouvé que la crue annuelle du printemps commence plus tôt, dure plus longtemps et s'élève plus haut depuis le milieu du siècle[2]. La cause en est au déboisement, qui permet aux neiges découvertes de fondre beaucoup plus vite, et au drainage des marais, qui emporte vers les rivières l'eau séjournant autrefois dans les sphaignes et les mousses des tourbières[3].

La quantité d'eau qu'apporte la Volga, au moins égale à celle que versent tous les autres affluents de la Caspienne, est assez considérable pour exercer une influence très sensible sur le niveau de la mer. Ainsi la crue de 1867, qui dépassa toutes celles que l'on avait vues depuis quarante années, éleva la superficie marine de 61 centimètres, et près de trois ans s'écoulèrent avant que l'eau eût été ramenée à son affleurement normal. Cette masse liquide supplémentaire dans le bassin de la Caspienne représentait 274 milliards de mètres cubes, soit environ trois fois la contenance du lac de Genève. Quant aux progrès annuels du delta sur la mer, si difficiles à évaluer sur un front si étendu dont les érosions et les apports, agissant en sens inverse, modifient incessamment la forme, on n'a pu les mesurer, même d'une manière approximative. Ces progrès doivent être fort considérables, car l'eau de la Volga, dans laquelle chaque pluie apporte le sable et l'argile des innombrables ravins ou ovrags, ressemble à de la boue dans tout son delta : les pêcheurs n'ont aucune expression pour en indiquer la transparence ; cette vase liquide est pour eux « rouge » ou « blanche », suivant sa plus ou moins grande teneur en molécules argileuses ou de craie délayée. Toutes ces matières en suspen-

[1] A. de Gasparin, *Cours d'agriculture*, tome II, 1844.

[2] Régime des crues à Astrakhañ :

	Accélération de la crue.	Longueur de la crue.	Hauteur extrême,
1839 à 1848		120 jours.3	2m,49
1849 à 1858	2 jours.4	147 » .3	3m,02
1858 à 1867	9 » .4	191 » .7	3m,02

[3] *Izv'estiya Nousk. Geogr. Obchtch.*, tome VII, nº 1, 1871.

sion, évaluées par Mrczkowski à un deux-millième de l'eau[1], vont se déposer en îles, en îlots, en bancs de vase, et bordent de bas-fonds tout le pourtour du delta. Quand les recherches géologiques auront permis de fixer la date à laquelle la Caspienne se sépara de la mer Noire, les progrès séculaires du delta pourront être évalués exactement, puisqu'il est entièrement de formation moderne et n'a commencé, là où il se trouve maintenant, que depuis l'indépendance du bassin maritime.

La Volga est très riche en poissons et des multitudes de pêcheurs vivent de leur capture. La basse Volga surtout est pour ses riverains et pour la Russie tout entière un immense réservoir d'alimentation. Chaque saison a son genre de pêche : filets et seines de toute espèce, hameçons, dards, harpons et trappes, tels sont les engins dont on se sert suivant les temps et les poissons à saisir; même en hiver, lorsque la glace recouvre la Volga de sa dalle épaisse, les pêcheurs percent des trous de distance en distance et réussissent à s'emparer du poisson, grâce à leur connaissance de ses mœurs et de ses appétits[2]. Sur quelques rivières des environs de Samara, les pêcheurs ouvrent une tranchée dans la glace, d'une rive à l'autre, puis ils s'éloignent à plusieurs kilomètres en amont, et de là, montant à cheval, ils redescendent bruyamment au plein galop de leurs montures, en chassant ainsi le poisson vers les barrages de la tranchée. Les appareils de pêche les plus bizarres de la Volga, d'ailleurs tout semblables à ceux qu'on voit dans le Bosphore et sur les côtes napolitaines de l'Adriatique, sont les échafaudages de perches, de planches, de toits branlants, qui s'élèvent au-dessus des eaux et sur lesquels veille le pêcheur, perché comme un héron sur ses longues pattes et regardant le flot. Dans les îlots du delta sont établis de nombreux ateliers où les poissons, apportés par barques pleines, sont découpés pour livrer les parties les plus délicates de leur chair et surtout les œufs destinés à devenir du caviar frais ou salé. Le « poisson blanc » ou *b'elouga* et le sterlet, également de la famille des esturgeons, sont, de tous les hôtes de la Volga, les plus appréciés et ceux qui atteignent les plus fortes dimensions. Ils remontent les eaux en venant de la Caspienne, leur patrie; mais il paraîtrait que le nombre en a diminué dans les dernières décades, depuis que le passage des bateaux à vapeur trouble fréquemment les eaux[3]. Avant la construction des chemins de fer,

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1872.
[2] Von Baer, *Kaspische Studien*; — Sabanyev, *Poissons de la Russie*; — A. Legrelle, *Le Volga, Notes sur la Russie.*
[3] Pêcheurs du fleuve dans le district d'Astrakhan, en 1872 : Hommes, 10 418; femmes, 5816; enfants, 511. Ensemble, 16 745

les poissons blancs pêchés dans les eaux de la Volga étaient expédiés aux gourmets de Moscou et de Saint-Pétersbourg en de grandes cuves dont l'eau était journellement renouvelée par les nombreux moujiks accompagnant le convoi de poisson. Celui-ci arrivait ainsi frais à destination, mais le coût du transport avait élevé le prix de chaque sterlet à un millier de francs.

A l'ouest du delta de la Volga, et même bien en dehors de ces terres alluviales, d'un côté vers la bouche de la Kouma, de l'autre vers celle de l'Oural, sur un développement total d'environ 400 kilomètres, on remarque une frange bizarre de péninsules étroites et d'îles allongées, d'une hauteur moyenne de 8 ou 10 mètres seulement et séparées les unes des autres par des canaux d'une faible profondeur, mais s'avançant dans l'intérieur des terres jusqu'à 20 et même 50 kilomètres de distance. Ces péninsules sont connues sous le nom de *bougrî* (au singulier *bougor*). Aucune autre partie des rivages maritimes du monde ne présente une formation semblable ou du moins d'une aussi grande régularité. Vu d'en haut, l'ensemble des bougrî et des limans intermédiaires ressemblerait à une série sans fin de murs parallèles alternant avec des fossés d'égale largeur. Les diverses branches de la Volga ont déblayé plusieurs de ces monticules, mais il en reste encore un grand nombre, même dans le delta; toutes les stations de pêche disséminées aux bords du fleuve et la cité d'Astrakhan ont été construites sur des collines de cette nature. Les milliers de canaux qui séparent les étroites levées de terre sont un immense dédale inexploré même des pêcheurs : les cartes les plus détaillées peuvent seules donner une idée de cet étrange fourmillement d'îles, d'îlots, de canaux et de baies. Immédiatement à l'ouest de la Volga, les limans qui séparent les bougrî sont toujours changés en rivières. Pendant les inondations du fleuve, le courant déverse dans ces canaux le trop-plein de ses eaux chargées d'argile ; puis, après la fin de la crue, la mer y pénètre à son tour : il se produit ainsi un mouvement alternatif des eaux entre la Caspienne et la Volga. Loin du delta, les limans, n'étant point remplis par les eaux débordées du fleuve, ne forment pas en général de nappe continue, mais seulement une chaîne de lacs séparés les uns des autres par des isthmes sablonneux et changés en salines naturelles par la rapide évaporation d'été. Pour se procurer une saline, il suffit d'élever des digues qui empêchent l'eau de la Volga de pénétrer dans le liman : celui-ci, rempli d'eau marine, se sature peu à peu et se change en un réservoir de sel. Même dans l'intérieur des steppes, loin des rives

actuelles de la mer, se voient çà et là quelques limans salins, séparés par des bougrî parallèles.

D'après de Baer, qui le premier a donné une description détaillée des bougrî caspiens, tous ces monticules allongés sont stratifiés en forme de voûtes concentriques. Les couches les plus fortement argileuses sont, pour ainsi dire, les noyaux autour desquels se sont déposées les terres plus mélangées de sable : cette distribution des couches témoigne de l'action des courants d'eau qui ont passé sur toute la contrée en déposant les sables sur les masses résistantes d'argile. L'orientation générale des bougrî raconte aussi l'œuvre qui s'est accomplie. S'étalant un peu en éventail, d'un côté vers le nord, de l'autre vers le sud, ces collines représentent les extrémités de rayons partant d'un centre commun qui se trouverait vers le milieu de l'isthme ponto-caspien. On ne peut s'expliquer cette disposition que par une dénivellation rapide des eaux dans le sens de l'ouest à l'est, suivant la pente du fond, et cette descente rapide dut avoir pour cause la séparation de la Caspienne et du bassin de la mer Noire. Lorsque, par suite de la rupture du Bosphore ou de la diminution des pluies, le seuil de partage émergea des eaux, la nappe de la Caspienne, qui avait alors une superficie deux fois plus grande que de nos jours, se trouva tout à coup privée d'une partie de l'eau qui l'alimentait conjointement avec la mer Noire. Les apports de la Volga et de ses autres affluents ne suffisant plus à compenser l'évaporation, la mer fut sans doute réduite, dans l'espace de quelques années, à la moitié de son ancien bassin, et le reflux creusa sur le rivage actuel ces étroits limans d'érosion, restés distincts dans le delta de la Volga[1].

Si considérables qu'ils soient, les changements que la Volga, le Terek et les autres affluents de la mer Caspienne apportent par leurs alluvions aux contours de cette Méditerranée russe ne sont donc que peu de chose en comparaison des véritables révolutions qui se sont accomplies jadis dans la forme du grand bassin maritime. Ces révolutions, il est vrai, ne sont point connues par le témoignage de l'histoire, car la première carte qui donne d'une manière générale le dessin à peu près exact des rives caspiennes date seulement de la première moitié du dix-huitième siècle ; mais l'aspect des terres émergées, les coquillages laissés sur le sol, les animaux d'origine océanique vivant dans la Caspienne ne permettent aucun doute relativement à l'ancienne extension des eaux marines. C'est un fait désormais incontesté que, soit à la même époque, soit à des époques diverses, la mer

[1] Von Baer, ouvrage cité.

Caspienne a communiqué autrefois avec le Pont-Euxin et avec l'océan Glacial. Quoique changée maintenant en un lac fermé de toutes parts, on peut donc la considérer en toute vérité comme faisant géologiquement partie d'un immense détroit ouvert entre les deux continents d'Europe et d'Asie.

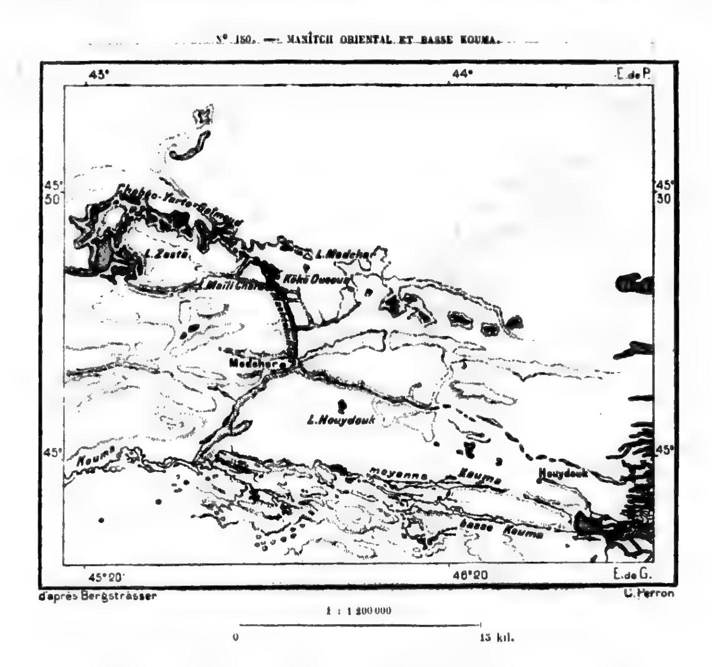
Le seuil de partage entre les deux mers est indiqué par la nature elle-même avec une précision parfaite. La rivière Kałaous, issue des assises crétacées qui s'étendent à la base septentrionale du Caucase, à peu près à moitié distance entre les deux mers, commence par couler du sud au nord, vers la dépression laissée par l'ancien détroit ponto-caspien, puis, arrivée dans ces plaines d'apparence horizontale, sans pente visible, elle se partage en un grand nombre de bras, dont plusieurs se perdent dans les sables, tandis que d'autres se dirigent à l'est vers la Kouma et la Caspienne. Au printemps, lors de la fonte des neiges, et vers la fin de l'automne, après les grandes pluies, le Kałaous, roulant alors une quantité d'eau considérable, se cherche d'autres issues et déverse à l'ouest une partie de sa masse liquide surabondante ; cette eau descend dans le lac Manîtch, sur le versant de la mer d'Azov, et d'étang en étang finit par entrer dans le bassin de la Méditerranée. Ainsi les deux bras principaux du Kałaous, auxquels on donne les noms de Manîtch oriental et Manîtch occidental, constituent de mer à mer un canal temporaire, remplaçant l'ancien détroit de jonction. Au milieu du dix-septième siècle, lors de la grande révolte des Cosaques, leur chef Étienne Razin aurait eu l'intention de lancer une flottille sur le Manîtch pour naviguer entre les deux mers, et les Cosaques du Don seraient venus en foule autour de lui en suivant cette voie navigable. Si les documents qui ont permis à M. Bergstræsser de raconter ces faits sont authentiques, la quantité d'eau roulée par le Kałaous aurait grandement diminué pendant les deux derniers siècles, car de nos jours la navigation de mer à mer ne pourrait s'accomplir que d'une manière tout à fait exceptionnelle, et M. Bergstræsser lui-même l'a vainement tentée. En outre, le seuil de séparation s'est élevé depuis deux siècles de toutes les alluvions qu'a déposées le Kałaous, et il ne cesse de s'élever encore ; il se déplace aussi graduellement avec la péninsule de bifurcation ; jadis il devait se trouver beaucoup plus au sud[1].

La communication qui existait autrefois entre les deux mers peut-elle être rétablie, et peut-on espérer de voir un jour les grands navires se

[1] Bergstræsser, *Verbindung des Kaspischen mit dem Schwarzen Meere*, Mittheilungen von Petermann, 1869.

rendre sans obstacle de Gibraltar au port d'Asterabad, ou même, par le cours restauré de l'ancien Amou-Daria, jusqu'à la base des hautes montagnes de l'Asie centrale? Si Pierre le Grand eût appris l'existence de cette chaîne de lacs et d'eaux traînantes entre les deux mers, nul doute qu'il n'eût mis les ingénieurs à l'œuvre pour le rétablissement de l'ancien canal de jonction, lui qui fit mettre la pioche entre le Don et la Volga et qui ordonna d'explorer les vallées du Rion et du Kour, au sud du Caucase, en vue d'un canal. Pallas découvrit la dépression du Manîtch, et Par-

N° 180. — MANÎTCH ORIENTAL ET BASSE KOUMA.



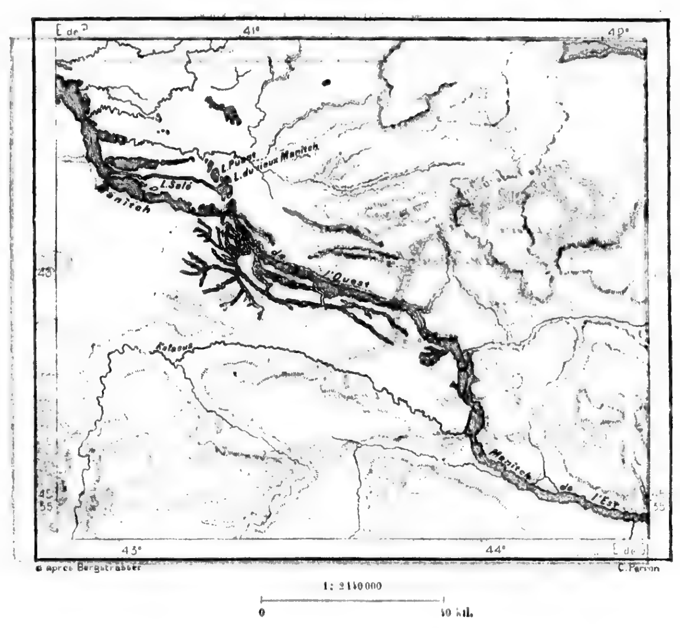
rot le premier proposa d'en utiliser la double pente pour ouvrir une voie de navigation ; puis divers explorateurs, surtout Bergstræsser, étudièrent la contrée afin de hâter le commencement de l'entreprise. En tout cas, on ne peut songer au creusement d'un canal maritime sans écluses à travers l'isthme ponto-caspien. Pour faire descendre en pente douce les eaux de la mer d'Azov vers la mer Caspienne, il faudrait accomplir une œuvre bien plus colossale que le percement de l'isthme de Suez, en vue d'un résultat incomparablement moindre. Le seuil étant situé à plus de 26 mètres au-dessus du niveau de la mer d'Azov — à 24 mètres, d'après Dani-



łov — et par conséquent à 52 mètres environ plus haut que la Caspienne, les tranchées à creuser pour un canal de 5 mètres seulement seraient parmi les plus profondes du monde entier ; la fosse, excavée dans l'argile des steppes et peut-être, en certains endroits, à travers des assises de grès, aurait une profondeur d'au moins 40 mètres sur une distance de plus 50 kilomètres. Mais un canal à gradins éclusés, destiné au service de la petite navigation, serait une œuvre relativement facile, pourvu



N° 131. — MANITCH OCCIDENTAL.



1 : 2140000

0 — 40 kil.

qu'on ne se contente pas de l'eau du Kałaous, ni même de celle de la Kouma, ainsi que le proposait l'ingénieur de Voland : il faudrait prendre l'eau d'alimentation dans le Terek et dans le Kouban, à une grande hauteur au-dessus de la dépression du Manitch. Les plans de l'ingénieur Daniłov, dont l'exécution coûterait de quarante à cinquante millions de roubles, permettraient aux bateaux à vapeur d'Astrakhan d'éviter les bouches de la Volga par un canal latéral à la mer Caspienne, de passer dans le Manitch, puis de contourner la péninsule de Taman et d'entrer ainsi directement dans la mer Noire.

L'espace que recouvrait autrefois la Caspienne, au moment de sa séparation d'avec le Pont-Euxin, comprenait en Europe et en Asie toute la région des lacs, des marais salins et des steppes qui s'étend à la base des plateaux. Au sud de Tzaritzin, on voit encore les falaises escarpées qui se dressaient au-dessus de l'ancienne mer et qui continueraient la « rive haute » de la Volga, si le courant du fleuve, échancrant sa berge, ne l'avait pas fait reculer peu à peu vers l'ouest. Un peu en avant des falaises méridionales, une chaîne de lacs et d'étangs, reste évident d'un fleuve, est peut-être le prolongement d'une ancienne Volga allant se déverser dans le détroit de Manîtch. Par suite de l'évaporation graduelle de ses eaux, la superficie de la Caspienne se trouve actuellement réduite à 440 000 kilomètres carrés[1], à peu près les quatre cinquièmes de la surface de la France. Cet espace maritime ne cesse de diminuer, nous le savons, à cause des alluvions qu'apportent les fleuves, mais il semble que la quantité d'eau reste à peu près la même : l'équilibre s'est fait entre la recette et la dépense, ou du moins les oscillations du niveau sont contenues en d'étroites limites. D'après les observations de Woïeïkov, il y aurait eu, dans les dernières années, un léger accroissement des eaux ; d'un autre côté, MM. Danilevskiy et Semonov ont constaté en 1854 que, vers l'extrémité nord-orientale, la surface inondée avait considérablement diminué depuis les observations de Kołodkin. Toutefois on n'a point encore établi la balance annuelle des eaux par le jaugeage des portées fluviales et la mesure précise de l'évaporation moyenne. Un indice qui, à défaut d'observations directes, permet d'affirmer que pendant la période géologique actuelle le niveau doit s'être à peu près maintenu, est fourni par les flèches de sable que l'on remarque au devant de mainte partie du littoral, et surtout le long des côtes de la Perse et du Turkestan. Les flots du large ne peuvent élever de pareils cordons littoraux lorsqu'ils s'abaissent rapidement au-dessous des terres. Alors, au contraire, des sillons se creusent perpendiculairement au rivage.

De nos jours, le niveau de la Caspienne est à 26 mètres en contre-bas de la mer Noire[2]. Dans leur mouvement de retraite, les eaux ont laissé au milieu des steppes un certain nombre de marais salins, tels que le lac de Yełton, mais la plus grande partie de l'étendue jadis immergée a été mise complètement à sec, et même certaines dépressions, plus basses que

[1] 439 418.4, d'après Strelbitzkiy.

[2] 26m,04 d'après Savitch, Fuss et Sabler en 1836;
26m,09 d'après Abich (triangulation Caucasienne, en 1861);
27m,38 d'après Vrontchenko et Vasilyev.

le niveau actuel de la mer Caspienne, ont été entièrement vidées par l'évaporation : on en cite une, entre le lac Yelton et le fleuve Oural, qui se trouverait à 46 mètres plus bas que la mer Noire. La pente générale des plaines qui s'étendent au nord de la concavité caspienne se continue au-dessous de la surface des eaux d'une manière presque insensible : on pourrait s'avancer dans les flots jusqu'à plusieurs lieues du rivage sans courir le risque d'être englouti. Au large des bouches de la Volga, les grands bateaux à vapeur sont obligés de mouiller tellement loin de la côte, à l'ancrage des « Neuf Pieds », que l'on n'aperçoit pas même la rive. La mer se présente dans toute cette partie de son bassin comme une véritable steppe inondée, qu'une soudaine baisse de niveau transformerait en plaines semblables à celles d'Astrakhan. Au nord des bouches du Terek et de la péninsule de Manghichlak, la profondeur de la Caspienne ne dépasse pas 15 ou 16 mètres, et de nombreux bancs de sable y rendent la navigation très difficile. Environ le tiers septentrional du bassin est occupé par ce marécage des steppes. Cette partie de la mer est tellement basse, que durant les vents du nord les eaux reculent parfois de 30 kilomètres vers le sud. En hiver, quand une couche de glace recouvre toute la Caspienne du nord, il arrive souvent que la fuite des eaux dans la direction du sud vide complètement des golfes entiers cachés par la nappe glacée. Manquant d'appui, la glace doit alors s'affaisser tout entière et des myriades de poissons sont écrasés sous l'effondrement[1]. Les rives orientales de la mer ne présentent guère non plus qu'une longue zone de bas-fonds et des baies obstruées de bancs sablonneux. Toutefois, deux gouffres, qui rappellent les abîmes de l'Océan, s'ouvrent dans le bassin de la Caspienne asiatique jusqu'à plus de 700 et de 900 mètres : comme dans presque toutes les mers, la plus grande profondeur de l'eau est indiquée dans la Caspienne par le voisinage des plus hautes montagnes du bord ; les deux cuves qu'y a découvertes la sonde se trouvent précisément au nord et au sud du Caucase oriental, à la base de ses versants sous-marins.

Ce n'est pas dans les parages où la mer Caspienne a par sa profondeur le caractère le plus maritime que ses eaux ont la plus forte salure. Les baies orientales, surtout le golfe de la « Bouche Noire » ou Karaboghaz, et l'espèce de fjord, dit de « l'Eau Noire » ou Karasou, qui se recourbe au nord-est de la mer, entre deux hautes falaises, sont beaucoup plus riches en substances salines. Dans ces espaces presque fermés, l'eau se renouvelle avec une grande lenteur, mais la couche superficielle s'en évapore

[1] *Aus allen Welttheilen*, août 1873.

rapidement au vent et à la chaleur : il en résulte une grande concentration de sel, qui se dépose sur les plages basses comme un pavé de marbre. La salinité du golfe de Karasou, même supérieure à celle de la rade de Suez, la plus salée de toutes celles qui communiquent avec l'Océan, est telle, que la vie animale doit y être presque complètement ou tout à fait supprimée. En revanche, l'eau superficielle des parages qui avoisinent les deltas du Terek, de la Volga, de l'Oural, est à peu près douce, si bien que dans plusieurs stations de poste, où manquent les sources, on boit l'eau de mer sans répugnance et sans danger.

Ces diversités de salure permettaient aux anciens voyageurs et aux géographes d'émettre les opinions les plus contradictoires sur le degré de saturation des eaux caspiennes. De nos jours enfin, les dosages faits par M. de Baer et d'autres naturalistes ont donné pour résultat moyen une proportion d'environ 9 millièmes de sel marin[1]. C'est un peu moins que la salure de la mer Noire, évaluée en moyenne à 11 millièmes. Ainsi, depuis que les deux bassins maritimes se sont séparés l'un de l'autre, les changements accomplis auraient été assez considérables pour amener un écart d'un cinquième dans la salure respective des mers disjointes. Quelle est la cause de cet écart ? Le Pont-Euxin est-il devenu plus salé en entrant en communication avec la Méditerranée par le Bosphore, ou bien la Caspienne a-t-elle perdu de sa première salure ? Le premier cas est fort probable, car tous les poissons de la mer d'Hyrcanie appartiennent soit à des espèces voyageuses, soit à des espèces qui vivent dans les eaux peu salées ou bien sont indifférentes au degré de salure de la mer. Dans le Pont-Euxin, au contraire, les poissons d'eau fortement saline, venus de la Méditerranée, prédominent en nombre[2]. D'ailleurs, il se pourrait aussi que, même à l'époque où les deux mers, Caspienne et mer Noire, faisaient partie du même bassin, la première fût remplie d'une eau moins saline, à cause de l'abondance des rivières qui s'y jettent et dont la masse liquide ne se mélangeait pas entièrement avec celles du réservoir oriental : c'est ainsi que la mer d'Azov est loin d'avoir de nos jours la même salure que la mer Noire. Quoi qu'il en soit, l'isolement de la Caspienne doit être un fait déjà fort ancien, puisque la faune de cette mer se distingue de toutes les autres par un certain nombre d'espèces. Les recherches de Kessler ont établi que la Caspienne possède au moins 54 poissons que l'on ne trouve point dans les autres mers[3]. Six espèces seulement sont

[1] Salinité des eaux de la Caspienne profonde : 1,0085 à 1,0114.

[2] Oul'skiy ; — A. Gœbel, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg*, 1863, tome V.

[3] Kessler, *Russische Revue*, 1875, 4e livr. — *Ausland*, 1877, n° 2.

communes à la fois à la mer d'Aral, à la Caspienne et à la mer Noire, mais vingt-cinq autres peuplent les eaux des deux bassins principaux. Pour les coquillages, on a fait des observations analogues ; des 18 espèces que Rodolphe Ludwig trouva dans les eaux caspiennes, plusieurs ne se rencontrent que dans ce bassin, d'autres lui sont communes avec la mer Noire, d'autres encore avec les mers boréales. Cette partie de la faune maritime est mal représentée dans la Caspienne, à cause de la faible salure de ses eaux.

La vie animale abonde dans la mer d'Astrakhañ, non seulement au milieu des eaux superficielles, mais aussi à plusieurs centaines de mètres de profondeur. L'énorme quantité de poissons qui peuple la Caspienne est attribuée aux amas de nourriture végétale que ces animaux trouvent dans les eaux basses des parages du nord et dans les immenses roselières de la Volga et des autres rivières qui se déversent dans le bassin. D'après quelques récits des anciens voyageurs et même d'écrivains contemporains, les pêches de la Caspienne tiennent presque du merveilleux : souvent c'est par milliers et par dizaines de milliers que l'on capture les poissons. Le produit probable de la pêche est de 800 000 à un million de tonnes, représentant une valeur de 80 à 100 millions de francs ; mais les statistiques officielles, qui ne s'occupent pas des petites stations de pêche, donnent des évaluations beaucoup moins élevées[1]. Le haut prix du sel, sur lequel pèse un fort droit d'accise, empêche les pêcheurs de saler le petit poisson et de l'expédier dans le reste de la Russie.

En dehors de la Caspienne actuelle, de nombreux lacs salés, qui se trouvent dans les districts de Novo-Ouzensk et de Nikolayevsk, doivent être considérés aussi comme des restes de la mer. On a retrouvé les coquilles caractéristiques du bassin maritime jusque dans le voisinage de Sizrañ et de Samara, près du grand coude de la Volga, et même beaucoup plus au nord, dans la plaine de Bolgar, au sud du confluent de la Kama. Le géologue Yazikov, qui découvrit ces coquillages, pense que la plaine de Sizrañ était jadis un golfe de la Caspienne communiquant peut-être avec une autre mer plus septentrionale, dont la Volga, la Kama et leurs affluents parcourent maintenant l'ancien lit[2]. Mais pour les steppes dont le niveau est maintenant inférieur au niveau de la Méditerranée et à celui du seuil de Manitch, il n'y a point de doute : ce sont bien là d'anciens fonds de mer parsemés de petites caspiennes en miniature, traversés par des cours d'eau

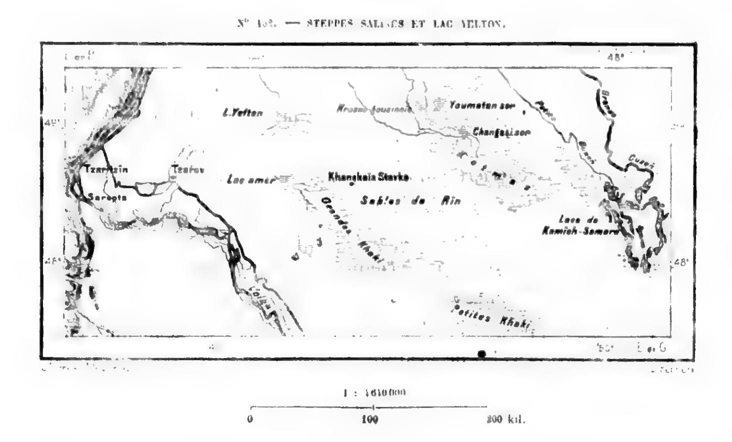
[1] Pêcheurs marins du district d'Astrakhañ en 1872 : 23 000 hommes. Embarcations, 2780 ; bateaux à vapeur de pêche, 19. Valeur de la pêche : 18 400 500 roubles.

[2] Ruprecht, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome VII, 1865.

ou plutôt par des ouadis de formation moderne : tels sont la grande et la petite Ouzen qui coulent du nord-ouest au sud-est suivant un si remarquable parallélisme et dans le même sens que la basse Volga. Ce sont évidemment des coulées qui se sont ouvert un lit dans le sol d'alluvions, immédiatement après la retraite des eaux de la Caspienne[1].

Des innombrables petites caspiennes de la steppe, la plus célèbre est celle où se trouve le lac salin de Yelton, jadis l'Atlan-Nor ou le « Lac Doré » ou Kalmouks : il fut ainsi nommé sans doute de ses reflets éclatants sous les rayons du soir. Mais d'ordinaire cette région désolée, où l'industrie appelle de malheureux ouvriers, est fort triste à voir. Nulle pa t la verdure ne contraste avec l'argile brune ou jaunâtre, où se montrent çà et là des stries de sel blanc : les maisonnettes des travailleurs, les entrepôts de la compagnie d'exploitation, les « camelles » ou pyramides de sel, alignées comme les tentes d'une armée, les grands chars traînés par des bœufs qui cheminent sur la route de la Volga, sont les seuls objets sur lesquels puisse s'arrêter le regard au milieu de l'immense étendue. Le lac, dont les eaux, brillant au soleil, semblent être d'un rouge violet, couvre un espace de plusieurs dizaines de kilomètres, mais sa profondeur, à peu près égale partout, n'est guère que de 3 décimètres ; seulement quand le vent souffle avec force d'un même point de l'horizon, la masse entière du lac se trouve déplacée : la cuvette, asséchée d'un côté, déborde de l'autre, et les

N° 152. — STEPPES SALÉES ET LAC YELTON.



[1] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome XI, 1867.



eaux apportées par la houle se trouvent accumulées sur une épaisseur de près d'un mètre. Le lit du lac se compose en entier de couches salines d'une extrême dureté, que l'on n'a point encore sondées jusqu'à une grande profondeur. Les ouvriers ne s'attaquent point à cette roche de sel dur ; ils se bornent à exploiter les couches récentes qui se forment chaque année sur le pourtour du lac, lors de la fonte des neiges, quand les eaux argileuses, chargées de particules salines, s'écoulent de la steppe environnante. Une évaluation approximative donne le chiffre de 2 millions de tonnes comme la quantité de sel qui augmente annuellement la roche déposée dans le bassin de Yelton. L'eau saturée est si dense que les travailleurs y marchent difficilement ; elle ne gèle jamais, même quand la température descend à 30 degrés au-dessous du point de glace ; mais alors il est dangereux d'y tremper ses membres nus : la peau noircit aussitôt et parfois la gangrène se déclare[1]. D'après la tradition, des sources d'eau pure et glacée jailliraient en quelques endroits du milieu du lac. Une dizaine de canaux creusés au large des bâtiments d'exploitation permettent aux barques à fond plat d'aller de la rive aux carrières inondées, mais ces travaux de canalisation sont à peu près tout ce que l'industrie a fait pour utiliser l'immense bassin de sel. La production du Yelton s'était accrue depuis que l'État en avait concédé l'exploitation à une compagnie particulière[2] ; maintenant celle-ci exploite surtout le marais Baskountchak, plus rapproché de la Volga.

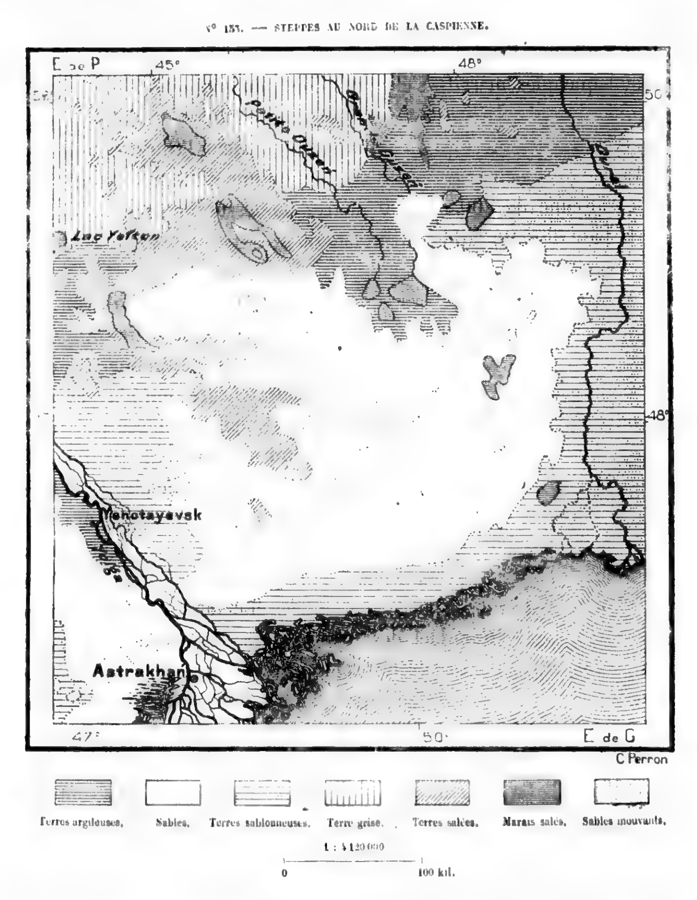
La plupart des steppes salines s'étendent au nord de la Caspienne, entre le cours de la Volga et celui de l'Oural. A l'ouest de la Caspienne, la zone saline est beaucoup moins large ; les steppes sont presque toutes des plaines argileuses, semées de lacs, dont quelques-uns ont de l'eau douce. Au nord, elles sont sableuses dans presque toute leur étendue, et ne sont interrompues que par des marais et les deux îlots triasiques du Grand Bogdo, percé de cavernes, et du Petit Bogdo ; çà et là les sables se sont entassés en dunes que promène le vent. Quant aux steppes rocheuses, elles manquent sur le côté européen de la Caspienne, tandis qu'elles occupent presque tout le côté asiatique, le côté morne et désert. Mais toutes ces steppes, salines, argileuses ou rocheuses, ne ressemblent en rien aux steppes herbeuses du Dnepr, et les pâturages, à l'herbe rare, se montrent seulement çà et là dans les bas-fonds, à une assez grande distance du rivage actuel de la mer. Après que les sauterelles s'y sont abattues, ce qui arrive assez fréquemment, il n'y reste pas une herbe, et les roseaux des marécages sont

[1] Th. von Lengenfeldt, *Aus allen Welttheilen*, avril 1877.

[2]
Production en 1865, année d'exploitation par l'État	80 000	tonnes.
» 1871 » » par une compagnie	275 000	»

rongés jusqu'au niveau même de l'eau floconneuse[1]. Et pourtant ces tristes contrées sont habitées çà et là, non seulement par des Khirgiz et des Bachkirs nomades, mais aussi par de hardis colons, par les Cosaques

N° 153. — STEPPES AU NORD DE LA CASPIENNE.



grands-russiens, avant-garde de la race qui peuple toute la Russie centrale.

A l'est du fleuve Oural, des plateaux rocheux, interrompant la surface monotone des steppes, sont les premières voussures de la longue saillie

[1] Von Baer, *Kaspische Studien*.

des monts Oural qui vont se perdre au loin dans l'océan Polaire, après un parcours de 28 degrés de latitude à travers les quatre zones, des steppes, des forêts, des toundras et des glaces flottantes.

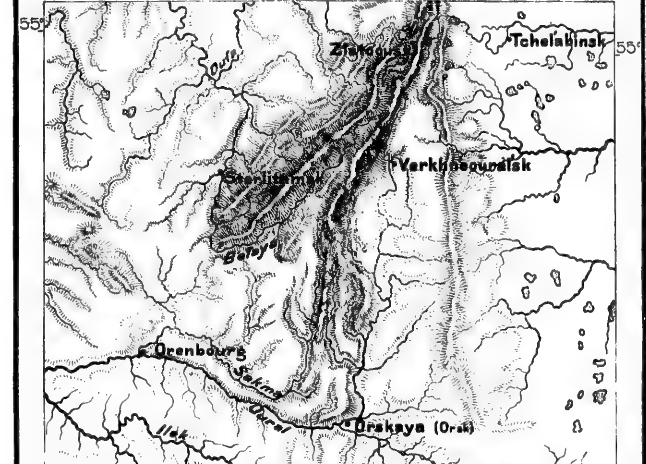
La partie de l'Oural qui commence aux sources de la Petchora et qui limite à l'est le bassin de la Volga, n'est point accompagnée de chaînons parallèles comme l'Oural des Vogoules, des Ostaks et des Samoyèdes; seulement quelques massifs s'élèvent à l'est, du côté sibérien, et se dressent à une plus grande hauteur que tout autre sommet de l'Oural : tel est le Denejkin Kameń. Au sud du Końtchakov Kameń, l'Oural perd l'aspect d'une rangée de montagnes : ce n'est plus qu'une suite de croupes s'élevant en moyenne de 200 ou 300 mètres au-dessus des régions basses : encore la base de cette faible saillie est-elle si large, que les deux versants sont d'une pente à peine sensible. En montant de l'Europe vers le faîte, qui se trouve à 360 mètres seulement d'altitude absolue, on croirait ne pas avoir quitté les plaines; les montagnes n'apparaissent que sous la forme d'une faible dentelure, azurée par l'éloignement. Sur le versant asiatique, la déclivité du sol est plus graduelle encore : on n'a pas même à descendre de 100 mètres jusqu'à Yekateriñbourg : ce n'est pas un col qui réunit les deux étendues basses, c'est un simple seuil. D'ailleurs, la roche nue ne se montre qu'en un bien petit nombre d'endroits : elle est recouverte de mousses ou même de tourbières; des lacs entiers sont cachés, dit le géologue Ludwig, par des couches de tourbe si épaisses que des routes de chars les traversent et qu'on y passe sans danger. De grandes forêts s'étendent sur les pentes et dans les vallées éloignées des routes, mais dans le voisinage des mines et des usines toutes les hauteurs sont déjà dépouillées de verdure; les grands bois ont été aussi détruits pour la construction des bateaux. Chaque année, des centaines d'embarcations quittent les chantiers pour transporter le minerai dans les pays d'aval, et jamais il n'en revient une seule : toutes sont dépecées et le bois en est vendu à vil prix[1]. Dans les forêts qui subsistent encore, les ours sont assez nombreux, mais l'homme n'en a point frayeur; les baies dont l'animal se nourrit se trouvent partout en abondance : on rencontre fréquemment dans le bois des sorbiers mutilés dont l'ours a brisé les branches pour s'emparer plus facilement des grappes.

La région moyenne de l'Oural, que les agents atmosphériques ont le plus abaissée pendant la série des âges, est celle qui a pris une si grande importance par sa richesse en métaux précieux. C'est là que l'on exploite

[1] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1867, n° XI.

depuis 1815 l'or associé au platine et que l'on trouve en même temps d'autres métaux, surtout le cuivre, presque toujours associé aux roches permiennes, et le fer, qui constitue des montagnes entières. Toutefois ce n'est pas dans les roches mêmes, granit ou serpentine, que le mineur va

N° 154. — CHAINES DIVERGENTES DE L'OURAL DU SUD.



1 : 6 580 000

0 200 kil.

chercher les veines d'or : la nature a déjà trituré les montagnes, probablement par l'action d'anciens glaciers [1], et les fragments en recouvrent un espace considérable. De chaque côté de la chaîne, les plaines, celles de Perm et d'Orenbourg, aussi bien que celles de l'Asie, sont composées de

[1] Eichwald, *Ueber das Seifengebirge des Urals*, Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches, vol VIII.

débris s'étendant sur une largeur moyenne de 300 kilomètres, avec une profondeur d'environ 150 mètres : ce sont des roches menuisées, détachées de l'Oural, puis emportées de part et d'autre et remaniées par les eaux dans les terres basses. Si tous ces débris étaient reportés sur le faîte, ils en augmenteraient la hauteur d'au moins 600 mètres[1]. C'est dans ces amas, égalisés à la surface par les tourbes, les mousses ou les gazons, que les mineurs trouvent, souvent à côté des ossements fossiles des grands ruminants, le minerai extrait de sa gangue primitive par les glaces ou les eaux. Le versant oriental est le plus riche des deux en paillettes de métal : c'est en Asie que sont les mines principales et les usines métallurgiques les plus actives : on y trouve aussi dans la roche vive d'anciennes galeries dites « mines des Tchoudes », où l'on a recueilli de nombreux instruments de cuivre, mais aucun qui soit en bronze : la race des anciens mineurs a péri avant d'atteindre l'âge de bronze proprement dit[2]. D'après la tradition, d'anciennes mines très riches seraient encore connues de quelques indigènes; mais ceux-ci se sont toujours refusés à en révéler l'entrée, de peur d'être condamnés aux durs travaux de l'exploitation. C'est ainsi que les Quichuas des Andes ont maintes fois obstrué l'entrée des mines d'or les plus productives.

Précisément dans l'une des grandes régions minières, un peu au nord de Złatooust, la chaîne, qui s'est redressée par degrés, se bifurque en trois rameaux s'ouvrant dans la direction du sud comme les branches d'un éventail et s'écartant pour former de larges vallées dans lesquelles naissent le fleuve Oural et son affluent la Sakmara. La branche occidentale dépasse 1200 mètres par quelques-unes de ses cimes, le Yourma, le Taganaï, l'Ourenga; à l'Iremel, elle a plus d'un kilomètre et demi de hauteur, et devient ainsi l'égale des grands massifs du nord. Les deux autres chaînes, celle du milieu, qui continue l'axe principal des monts, et la chaîne orientale, qui va se confondre avec les plateaux voisins de la mer d'Aral, sont moins élevées que la chaîne de l'ouest, dont les dernières collines longent au nord le cours du fleuve Oural. A son extrémité méridionale, le système ouralien n'a pas moins de 300 kilomètres de largeur[3].

[1] Rudolph Ludwig, *Geologische Beobachtungen im Ural.*

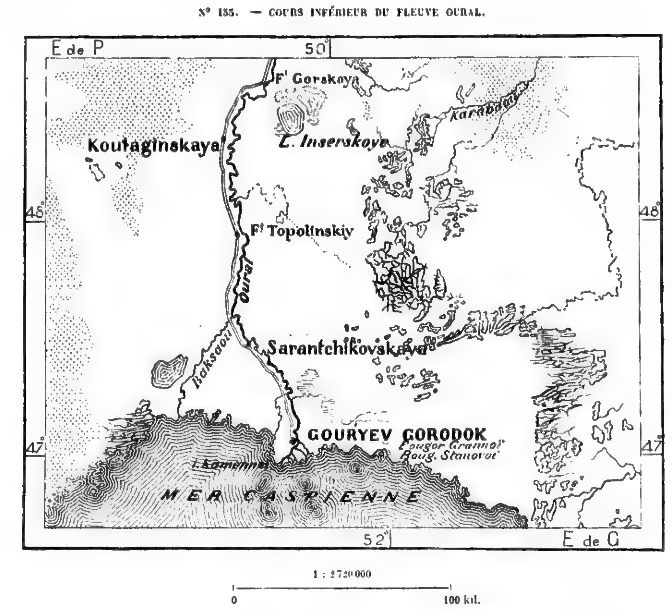
[2] Albin Kohn, *Sibirien*; — Von Sadowski, *Handesstrassen der Griechen und der Römer.*

[3] Altitudes diverses de l'Oural moyen et de l'Oural du Sud :

OURAL MOYEN.		OURAL DU SUD.	
Denejkin Kameń	1633 mètres	Iremel	1536 mètres
Kontchatkov	1462 »	Yourma	1051 »
Błagodat	462 »	Taganaï	1049 »
Seuil de Yekaterinbourg	360 »	Akktouba	792 »

Le fleuve Oural, dont le cours continue les monts Oural comme limite officielle de l'Europe et de l'Asie, est l'ancien Yayik, dont le nom a été défendu et comme maudit à cause du retentissement que lui donna jadis l'insurrection des Cosaques du même nom, sous la conduite de Pougatchov ; mais cette raison même empêchera que l'appellation d'autrefois soit oubliée. Par la longueur de son développement, l'Oural est un des grands fleuves de l'Europe, mais non par l'abondance de ses eaux. Né sur le

N° 155. — COURS INFÉRIEUR DU FLEUVE OURAL.



1 : 2 720 000

0 — 100 kil.

versant asiatique des monts, dans les gorges de Kalgantau, l'Oural reçoit ses premiers affluents des vallées abritées contre les vents pluvieux : la moyenne de l'humidité tombée sous forme de pluies et de neiges dans le haut bassin de l'Oural n'atteint probablement nulle part 40 centimètres, et diminue graduellement du nord au sud : à son entrée dans les plaines, le fleuve traverse des contrées où la chute de pluie annuelle n'atteint pas 25 centimètres et l'évaporation lui enlève une grande partie de cette eau. Son lit, formé de couches argileuses, est presque partout d'une largeur de plus de 100 mètres et même atteint çà et là 175 mètres ; mais les eaux ne sont pas profondes, et la commerçante Orenbourg, ce

grand entrepôt des marchandises entre l'Europe et l'Asie, ne peut pas utiliser l'Oural pour la navigation, quoique le cours du fleuve moyen, rejeté vers l'ouest par les plateaux de la steppe méridionale, ait précisément la direction de l'est à l'ouest, la plus favorable pour le transit entre la Russie et le Turkestan. Dans son cours moyen, l'Oural n'a que deux affluents de quelque importance, au nord la Sakmara, au sud l'Ilek; plus bas, il ne reçoit que de simples ruisseaux, puis en aval d'Ouralsk, là où le fleuve reprend la direction du sud, les tributaires n'arrivent que rarement jusqu'au lit du courant principal : ils se perdent dans les sables ou s'étalent en mares, qui se déplacent parfois suivant la pression des dunes ou *barkhanî*, que le vent promène çà et là sur la plaine [1]. Après avoir reçu la Solanka, qui lui apporte une onde saumâtre, l'Oural n'est plus alimenté par une seule eau courante : sur une longueur d'environ 500 kilomètres, soit environ le quart de son développement total, il serpente lentement dans la steppe sans recevoir une seule goutte d'eau : toutes les rivières qui se dirigent vers sa vallée, comme la grande Ouzeñ et la petite Ouzeñ, s'arrêtent en route avant de l'atteindre. La puissance du courant de l'Oural diminue peu à peu dans la direction du sud : à l'origine de son delta, l'Oural, amoindri par l'évaporation, n'a plus la moitié de l'eau qu'il roulait devant Ouralsk.

Il est certain que depuis un siècle la rivière s'est beaucoup appauvrie, en partie sans doute parce que les forêts de son cours moyen ont été détruites, par les Kalmouks d'abord, puis par les Khirgiz, mais surtout par l'effet d'une diminution générale des pluies dans toute la zone qui comprend la Russie méridionale et le Turkestan. En 1769, lorsque Pallas parcourait la contrée [2], l'Oural s'unissait à la mer par dix-neuf bouches, et le delta fluvial comprenait un espace de plus de 3000 kilomètres carrés. En 1821, le delta, diminué de plus de moitié, se composait de neuf branches seulement, dont quatre assez profondes pour porter des bateaux. Depuis 1846, il n'y a plus ordinairement que trois bras de l'Oural, et les anciens émissaires ne sont remplis, en tout ou en partie, que d'une manière tout exceptionnelle, pendant les crues du printemps : les noms qu'ils portent, Baksaï Mouillé, Ruisselet Noir, Erik desséché, et d'autres encore témoignent de la faible quantité d'eau que roulent actuellement ces lits fluviaux. En 1866, une seule des trois rivières encore existantes, profonde de 75 centimètres, pouvait porter bateau en tout temps; les deux

[1] Eversmann, *Histoire naturelle de la « Frontière » d'Orenbourg* (en russe).
[2] *Voyages de Pallas*, tome I

autres n'avaient respectivement que 60 et 30 centimètres de profondeur moyenne[1]. L'Oural est donc par sa masse liquide un des petits cours d'eau d'Europe, moindre que la Charente ou que l'Escaut[2], et l'on a calculé que si l'amoindrissement du flot continue dans la même proportion que pendant le dernier siècle, le fleuve n'atteindra plus la mer : il se dessèchera dans sa partie inférieure, comme l'Emba, sa voisine de l'est, s'est desséchée vers le milieu du siècle actuel[3]. Toute la basse plaine de l'Oural est parsemée de *staritzas* ou fausses rivières, coupées maintenant du tronc principal comme les branches d'un arbre émondé, et du côté de l'est s'étend tout un lacis d'anciens fonds lacustres séparés par des bougrî parallèles, en tout semblables à ceux de la basse Volga.

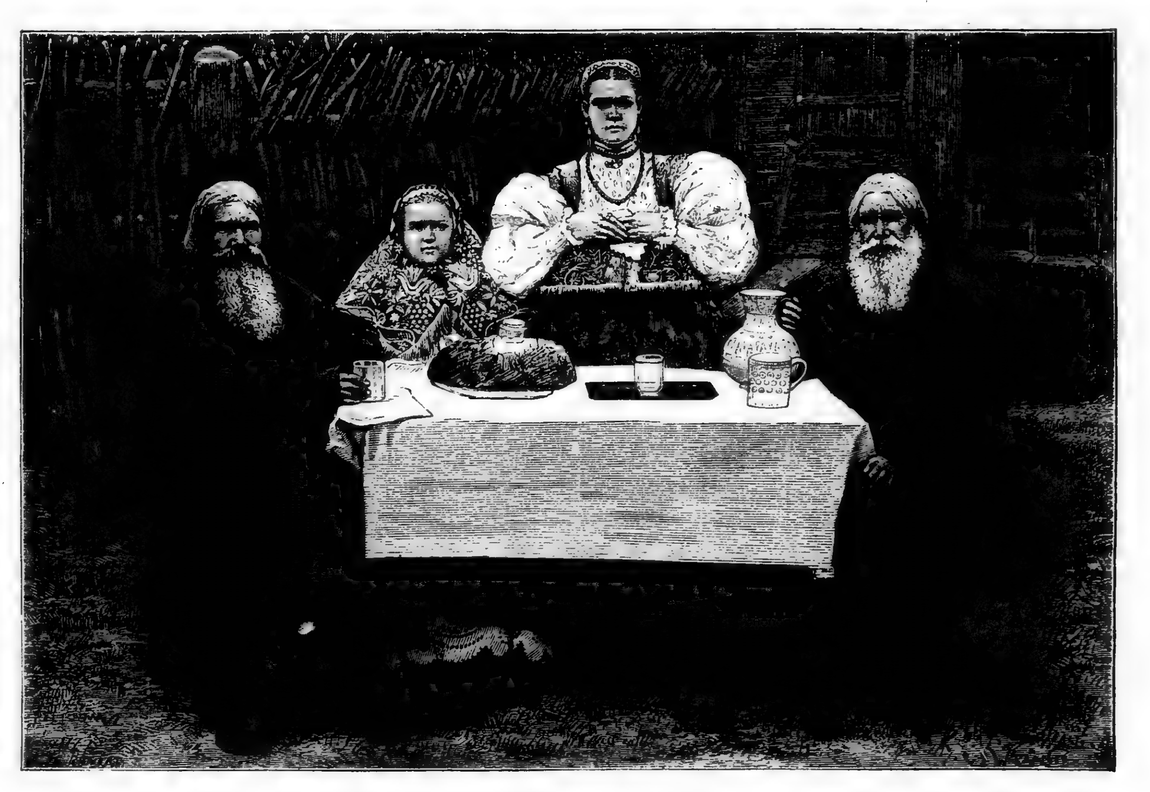
Les Grands Russiens ou Veliko-Russes forment à eux seuls plus de la moitié des habitants de l'empire russe. Non seulement ils occupent presque toute la Russie centrale, ainsi que la plus grande partie du bassin de la Neva, ils se sont aussi avancés en masses compactes vers le nord, l'est et le sud, et du côté de l'ouest ils ont de nombreuses colonies dans les provinces Baltiques et dans la Petite Russie. Ce sont eux que l'on rencontre en plus grand nombre à la base septentrionale des monts du Caucase, et, dans la Sibérie, de vastes espaces plus étendus que la France ont une population toute grande-russienne. Les Veliko-Russes sont devenus la race prépondérante; ils ont imposé leurs formes politiques au reste de l'empire et leur langue prime les autres, à la fois comme idiome officiel et comme parler littéraire. Comparés aux autres nationalités de la Slavie orientale, les Grands Russiens ont l'avantage que leur donnent la cohésion matérielle, la solidité compacte. Dans toute la Grande Russie, le peuple présente la même uniformité d'aspect que la nature; partout les villes, les villages, les cultures se ressemblent, presque partout les gens ont même figure et même costume, si ce n'est chez les femmes; le genre de vie est le même, la langue offre à peine de légères différences; les contrastes de province à province n'existent guère.

En moyenne, les Veliko-Russes sont un peu plus petits, mais aussi plus trapus que les Malo-Russes et les Blancs Russiens; c'est parmi les habi-

[1] Danilevskiy, *Industrie de la pêche sur l'Oural* (en russe).

[2] Longueur de l'Oural . . . . 2150 kilomètres.
Superficie du bassin fluvial . . . . 350 000 kilomètres carrés.
Portée moyenne . . . . 50 mètres cubes (?)

[3] Rabinin, *Matériaux pour la géographie et la statistique de la Russie, Armée des Cosaques de l'Oural* (en russe).



TYPES ET COSTUMES GRANDS RUSSIENS DE NIJNIY-NOVGOROD

Dessin de Ronjat, d'après une photographie de M. Raoult.

tants des provinces moscovites centrales que les agents de la conscription écartent le plus de jeunes gens comme impropres au service militaire; mais cela tient peut-être à un étiolement partiel de la race dans les filatures et les autres usines du centre de la Russie. Là où la misère, l'air impur, le travail forcé n'ont pas appauvri le sang, les moujiks grands-



TYPE DE GRANDE RUSSIENNE. — DISTRICT D'ARDATOV, GOUVERNEMENT DE NIJNIY-NOVGOROD.
Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

russiens sont remarquables par leur forte carrure, leur large face, leur front puissant; ils aiment à porter la barbe longue et épaisse, et ils ont réussi à la conserver malgré Pierre le Grand, qui voulait raser ses sujets pour les faire ressembler à des Hollandais : ils n'ont cessé de mériter, par leur menton barbu, le nom de *katzapi* ou de « boucs » que leur donnaient les Petits Russiens. Mais sur ces grosses figures barbues,

parmi lesquelles il en est beaucoup d'une grande noblesse, brille un regard vif et reluit un bon sourire. Par l'éducation, les paysans veliko-russes s'assouplissent rapidement; leurs traits s'affinent et s'égayent. « L'homme en Russie, dit Michelet[1], en parlant surtout des Slaves civilisés, n'est point l'homme du Nord. Il n'en a ni l'énergie farouche, ni la gravité forte. Les Russes sont des méridionaux : on le voit au premier coup d'œil, à leur allure leste et légère, » à leur mobilité. Leur éloquence naturelle est extraordinaire, non seulement en paroles, mais encore en gestes, et leur mimique a sur celle des Italiens l'avantage d'être facilement comprise de tous[2].

Des Russes misanthropes, parlant de leurs compatriotes, ont mis l'étranger sur ses gardes. « Méfiez-vous du Russe, disent-ils, il a plus d'imagination que d'intelligence et plus d'intelligence que de moralité. » Cela est peut-être vrai des Russes, fort nombreux, qui vivent d'une vie tout artificielle et qui tiennent plus à l'apparence de la civilisation qu'à la civilisation elle-même ; fins, caressants, sceptiques, ambitieux, ceux-là sont vraiment à redouter : mais les vrais Russes, c'est-à-dire ceux auxquels un travail régulier donne l'équilibre de leur nature, se distinguent précisément par la solidité du caractère et la suite dans les idées. Le Grand Russien n'est pas de ceux auxquels on puisse justement appliquer le nom de *Slavus saltans*, donné parfois aux Slaves occidentaux. C'est par une longue patience, par un mélange de résignation et d'audace qu'il a su coloniser peu à peu tout le bassin de la Volga, celui du Don et bien d'autres pays encore ; c'est aussi grâce à sa bonté naturelle. S'il est admirable colonisateur parmi les tribus indigènes, ce n'est pas seulement à cause de son intelligence prompte, de son industrie, de sa constance dans le travail, de sa fortitude dans le malheur, c'est aussi à cause de sa bienveillance pour tous, de son esprit de conciliation et de justice. Il a subi une longue et pénible servitude, mais sans contracter tous les vices de l'esclave, et la liberté lui permettra de se retrouver peu à peu tout entier. Sans doute il est encore sujet aux paniques, à de soudains effrois : extrêmement crédule, il tremble souvent devant des dangers imaginaires, mais il reste calme, maître de lui-même en face du vrai péril.

Fort doux, aimant les leurs à leur manière, prompts aux épanchements, les Grands Russiens ont cependant le culte de la force, et dans les

[1] *Légendes du Nord.*
[2] J. G. Kohl, *Reisen in Süd Russland.*

familles des paysans le pouvoir du père, celui du mari sont encore incontestés. Un mélange bizarre de violence et de bonté réelle se rencontre souvent dans leurs familles. Encore au dix-septième siècle, le père achetait un fouet neuf pour administrer à sa fille les derniers coups permis à l'autorité paternelle et passait l'instrument au nouveau maître avec recommandation de s'en servir souvent et sans pitié. En entrant dans la chambre nuptiale, l'époux en frappait en effet sa femme sur le dos et les épaules, en s'écriant : « Oublie les volontés de ton père, et fais maintenant les miennes! » Toutefois la chanson lui recommande de prendre un « fouet de soie »[1]. C'est par exception que le mariage se fait par amour, comme dans la Petite Russie : d'avance toutes les conditions de l'union sont réglées par les chefs de famille ; ni fiancé, ni fiancée n'ont le droit de s'en occuper et jamais le père n'oublierait sa dignité au point d'en converser avec eux. Les chansons, telles qu'on les voit surtout dans le recueil de Chein, de même que les comédies et les drames d'Ostrovskiy, peuvent donner une idée de ce que sont les intérieurs grands-russiens, ce « royaume des ténèbres » de la vie privée[2]. Le despotisme, mais un despotisme bienveillant, telle était la règle dans la famille : « Je te bats comme ma fourrure et je t'aime comme mon âme », dit un proverbe favori des paysans grands-russiens.

C'est comme une grande famille que tous considéraient la commune ou l'État : une autorité absolue, une volonté sans appel, imposée à tous par un père commun, tel était l'idéal que chacun se formait de la société. A cet égard, la Petite Russie et la Grande Russie contrastent d'une manière remarquable. Chaque ville malo-russienne se développait d'une manière indépendante; aucune n'essayait d'asservir sa voisine; les mobiles de la guerre entre les communautés étaient soit la lutte pour l'existence, soit le goût des aventures, mais elles n'étaient point entraînées par l'amour de la domination ou du moins elles ne poursuivaient jamais leurs entreprises de conquête avec cette fixité de plan, cette ténacité séculaire de volonté qui distinguait la politique des princes grands-russiens. Le droit populaire d'élection fut toujours maintenu dans les villes de la Kiyovie, de même qu'à Novgorod et dans les autres cités autonomes de la Slavie occidentale. Quelle que soit l'origine, encore bien obscure, de l'ancienne suprématie de Kiyev, cette suprématie n'eut rien de semblable à celle de Moscou. Kiyev n'était que la « première entre ses pareilles », et c'est par une

[1] Grosspietsch, *Hochzeits-Gebräuche des russischen Landvolks*, Russiche Revue, 1878, n° 3.
[2] Dobroloubov, *Le Royaume des Ténèbres* (en russe).

libre fédération que se maintint leur société politique pendant la première partie de l'histoire russe; plus tard, au seizième et au dix-septième siècle, c'est de la même manière que s'étaient organisées les communautés des Cosaques : même leurs chefs rentraient dans la foule après avoir été élus temporairement par leurs égaux. D'ailleurs, les idées des Zaporogues n'étaient pas limitées par l'enceinte de la Sitch; toute la Petite Russie voulut être une communauté cosaque. Rien de semblable dans la Moscovie. Il faut remonter à l'époque la plus ancienne, jusqu'aux temps des « vieilles villes » telles que Rostov et Řazań, ou bien aller jusqu'aux steppes lointaines, chez les Cosaques plus ou moins mélangés d'éléments petits-russiens, pour trouver la pratique de la *v'etche* et les mœurs indépendantes. En Moscovie, le pouvoir acquis par une famille était religieusement respecté par le peuple et se continuait, comme une institution divine, de génération en génération : « Ce n'est pas Moscou qui fait la loi au prince, c'est le prince qui fait la loi à Moscou, » dit le proverbe. Le caractère sacré de la dynastie se transportait même sur la ville capitale, et Moscou, héritière de l'esprit byzantin, devint la « troisième et la plus sainte Rome, dont le règne ne finira jamais ». La domination des Tartares contribua singulièrement à fortifier la puissance des grands-princes de la Slavie orientale : désireux avant tout de recevoir régulièrement le tribut, les khans avaient intérêt à le faire recueillir par un seul prince, responsable envers eux, quoique libre de tout devoir envers son peuple. Mais l'autocratie des tzars modernes était déjà en germe au douzième siècle dans la principauté de Vladimir[1]. On peut s'expliquer cette forme autocratique de la société moscovite par l'histoire de la colonisation russe dans ce pays, d'abord habité par les Finnois et les Tartares. Les princes de la dynastie kyovienne s'y rendirent comme chefs de guerriers et de colons, — de même qu'en Prusse, où des Allemands colonisèrent le sol slave, — et la race qui se forma dans la Moscovie devint la plus tenace, mais en même temps la plus obéissante de toutes. Avec les progrès de la centralisation grand-russienne, les formes et les idées politiques de Moscou prirent un caractère de plus en plus national et finirent par étouffer les traditions novgorodiennes et cosaques. Dans ses communes et ses associations diverses, le Grand Russien est aussi égalitaire que les autres Slaves, peut-être même davantage; mais dans sa conception de l'organisme politique il est le plus conséquent des monarchistes. Ainsi que le disent les proverbes grands-russsiens : « la terre est la mère, mais le tzar est le père; » « sans le tzar, la terre est

[1] Kostomarov, *Les deux nationalités russes* (en russe).

veuve[1]. » Même les sectes religieuses de la Grande Russie, formées depuis la fin du dix-septième siècle, qui voient dans l'État actuel le « royaume de la bête » et l'Antechrist dans son chef, maudissent seulement « l'empereur » hérétique et étranger ; mais elles n'en sont pas moins fanatiques pour le tzarisme et c'est d'en haut qu'elles attendent leur Messie. Dans les pays d'Occident, si fréquemment remués par les révolutions, les fanatiques mêmes de l'ancien régime ne peuvent se faire une idée de ce qu'est la ferveur d'amour, mêlée de tremblement, qu'éprouvent les sujets modèles en pensant à leur maître, qui est aussi leur dieu. Ce type de l'adorateur du souverain se retrouve encore en Russie. Jadis les sujets avaient besoin de craindre leur tzar et n'en prononçaient le nom qu'avec une sorte de terreur : s'il était capricieux et cruel, ils se prosternaient avec d'autant plus de dévotion devant lui ; il leur apparaissait d'autant plus superbe. Ce n'est point en eux-mêmes qu'ils cherchaient le régulateur de leurs propres actions, c'est dans la volonté, inflexible ou changeante, du souverain. Nul prince ne fut plus populaire qu'Ivan le Terrible : il paraissait à ses sujets grand comme le Destin. Le peuple, qui oublie tant d'autres héros, se souvient encore de celui-là, et le Vladimir qu'il célèbre dans ses chants est toujours pour lui le prince « miséricordieux et terrible ». Depuis que les princes de Moscou sont devenus les maîtres de la Grande Russie, toutes les révolutions populaires de ce pays ont été pénétrées de l'esprit de fidélité au tzar. Après une longue série de « faux Démétrius » et de « faux Pierres », le Cosaque du Don Razin souleva au dix-septième siècle les populations de la Moscovie méridionale « contre les boyards, pour le tzar », et lorsque, au siècle suivant, Pougatchov entraîna les Cosaques de l'Oural et les paysans de la basse Volga à la dernière grande guerre servile, ce fut en se disant le vrai tzar Pierre III, en accusant d'usurpation Catherine, la « reine des nobles ». Les nombreuses révoltes partielles qui ont eu lieu pendant le cours de ce siècle ont toutes eu un caractère analogue. Les rebelles n'ont jamais douté que leur cause ne fût celle du tzar, et que les employés ne fussent achetés par les seigneurs, ennemis du maître. Et si les paysans de toutes les Russies comptent encore actuellement sur un partage général des terres, c'est du tzar qu'ils attendent la parole décisive, en dépit de toutes les proclamations du gouvernement et du tzar lui-même.

La langue des Veliko-Russes est devenue, à l'exclusion des autres dialectes slaves de l'empire, l'idiome officiel de toute la Russie, et l'accent qu'il est convenu d'employer dans le bon langage est celui de Moscou.

[1] Dahl, *Les Proverbes du peuple russe* (en russe)

Ainsi la prépondérance est définitivement acquise au parler slavon, qui est à la fois celui de la majorité du peuple et des successeurs au trône de la Moscovie. Toutes les nationalités de la Slavie orientale dont le grand-russien n'est pas la langue sont obligées successivement de se l'approprier en tout ou en partie : les uns, comme les Polonais, les Allemands baltiques, les Ehstes, les Lettes, les Lithuaniens, apprennent à l'école, à l'armée ou dans les luttes de la vie journalière, les paroles de commandement que leur adresse le maître ; les autres, comme les Blancs et les Petits Russiens, sont portés naturellement, en entrant dans le monde de la pensée, à converser dans la langue, facile pour eux, qui est parlée par la majorité de leurs compatriotes et qui est la plus développée, la plus riche en œuvres littéraires. Quant aux indigènes finnois, mongols ou tartares, le grand-russien est pour eux le langage de la civilisation elle-même, et les Juifs, fidèles à leur patois allemand, savent trafiquer dans toutes les langues et surtout dans celle qui se parle le plus dans les bazars et les marchés. La littérature nationale russe, quoique fort riche en *starinas* ou chants héroïques et représentée depuis un siècle par des écrivains d'un grand talent, n'a point de trésors comparables à ceux des littératures de l'Occident ; elle a dû en outre emprunter à l'allemand, au hollandais, au français, à l'anglais, beaucoup de termes relatifs aux métiers, aux arts, aux sciences, et de nombreuses tournures françaises, dont le génie ne s'accorde pas avec celui du slavon, se sont introduites dans la conversation ; mais le russe n'en est pas moins une des langues aryennes les plus riches, les plus expressives et les plus souples. Elle compose ses mots avec autant de facilité que l'allemand, sans avoir la lourdeur de cet idiome, et ses notes gutturales se marient avec des intonations d'une douceur caressante. La variété des sons de la langue russe est l'une des principales causes, et peut-être la plus importante, de la remarquable facilité qu'ont les Russes pour parler les idiomes étrangers Leur organe assoupli prononce facilement et avec grâce presque tous les sons qui, dans les langues européennes, diffèrent le plus des idiomes slaves. Il faut tenir compte aussi du phénomène de l'hérédité, car, depuis un grand nombre de générations, les Russes des classes aisées ont l'habitude de faire enseigner au moins le français à leurs enfants. D'ailleurs, les Russes aiment à plaire, et pour « se faire honneur devant les étrangers », il faut savoir s'entretenir avec eux dans leur idiome, ainsi que le disait au douzième siècle déjà Vladimir Monomaque, dont le père parlait cinq langues. C'est à plus de 300 000, c'est-à-dire au tiers de la noblesse, que s'élèverait le nombre des personnes qui parlent plus ou moins le français à l'est de la Vistule.

Si les Russes cultivés ont tous à leur service une ou plusieurs langues de l'Europe occidentale, les Européens, en revanche, étudient peu l'idiome russe, qui pourtant conquiert chaque année une importance plus grande dans tout le monde slave et en Asie. En tenant compte des Bulgares, des Serbes et autres Yougo-Slaves qui se trouvent avec la Russie en relations de parenté et presque de dépendance, cent millions d'hommes sont assujettis à l'État slave ou compris dans son orbite. Sa langue ne peut donc manquer de devenir une de celles qui auront un jour le plus d'influence sur le développement de l'humanité. Mais pour cela il faut que le peuple lui-même arrive, par le bien-être, l'instruction, la liberté, à se faire la place qui devrait lui appartenir. Or, l'état social des Grands Russiens, de même que celui de leurs compatriotes de la Petite Russie et de la Russie Blanche, est encore des plus misérables.

En hiver, la cabane du paysan est emplie d'un air immonde, presque irrespirable. Un rempart de fumier entoure la maison pour la tenir plus chaude. Les fenêtres enduites de mastic, quelquefois recouvertes de paille, empêchent l'entrée de l'atmosphère extérieure; les haleines confondues de tous les membres de la famille, couchés sur le poêle et sur les *polati* ou tables latérales, empestent le réduit; l'air du dehors ne pénètre par la porte rapidement entr'ouverte qu'au moment où les habitants sortent pour vaquer à leurs affaires. Des insectes se développent dans les boiseries de la cabane grand-russienne en telles multitudes que l'existence devient parfois tout à fait intolérable. Pour faire disparaître les cancrelats, il n'y a qu'un moyen, c'est de laisser la maison inhabitée et toutes les issues ouvertes pendant les journées les plus rigoureuses de l'hiver. Des paysans ont fréquemment recours à ce remède héroïque; lorsque la terre gèle à pierre fendre, on les voit errer dans les bois près de leur demeure où siffle le vent.

Les villages de la Grande Russie sont des groupes de pauvres cabanes serrées les unes contre les autres, sans jardins qui les séparent; même la plupart des villes sont de simples amas de constructions en bois, toujours à la merci de l'incendie. Les huttes en bois de sapin, revêtues de chaume hérissé, entourées de tas de paille et de foin, d'amas de branches et de copeaux, sont des bûchers tout préparés pour l'incendie qu'il plaira d'allumer à la première étincelle de hasard. Le feu, telle est la fin naturelle de toute demeure de paysan. De même que, d'après la médecine scolastique, le corps humain doit se renouveler en entier de sept en sept ans, de même on a prétendu que la Russie avait également sa période climatérique de sept années, pendant laquelle la flamme la rajeunissait village à village : mais souvent dans les provinces de la Russie centrale, le « rajeunissement » est

plus fréquent encore, et l'on cite des districts où le quart des maisons a brûlé pendant une seule année[1]. Les villes n'ont d'autres maisons en pierre que

N° 156. — PROPORTION DES INCENDIES DANS LES DIVERSES PROVINCES DE LA RUSSIE.

d'après Vil'son — C. Perron.

1 à 3 p. 100 — 3 à 7 p. 100 — 7 à 12 p. 100 — 12 à 25 p. 100

1 : 27 250 000

0 — 1000 kil.

des édifices du gouvernement, des palais seigneuriaux et des églises, presque

[1] Pertes annuelles causées par les incendies en Russie:

Moyenne de	1842 à 1846	14 897 000	roubles.
»	1861 à 1864	30 163 830	»
»	1872 à 1877	65 000 000	»
Nombre des cas d'incendie signalés en 1877		28 024	



KOSTROMA. — COUVENT D'HYPATHE

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

toutes bâties sur des plans uniformes, d'après le type commandé par les employés de Saint-Pétersbourg. L'art véritable est absent de ces édifices, car il vit de liberté, et le symbolisme traditionnel le tue; il est remplacé dans les églises par des richesses en or, en marbres, en émaux, en pierres précieuses[1].

Pays de transition entre l'Europe et l'Asie, la Russie l'est par ses religions non moins que par ses mœurs. Tandis qu'à l'ouest les catholiques et les protestants continuent l'Europe occidentale, les païens, les bouddhistes et les musulmans forment à l'est une part notable de la population. Mais, entre ces deux zones de l'occident et de l'orient, la Grande Russie est en masse de l'Église grecque orthodoxe. Toutefois, en dépit de la religion officielle, ce pays de l'obéissance est probablement la contrée de l'Europe où naissent le plus de sectes religieuses, et presque tous ces cultes nouveaux sont d'origine grand-russienne. La Grande-Bretagne elle-même, si riche en réformateurs de la foi, le cède peut-être à la Russie par le nombre des apôtres et ne peut soutenir la comparaison par l'étrangeté des dogmes nouveaux. La tournure d'esprit, mystique et raisonneuse, que l'on rencontre si fréquemment chez les Grands Russiens, la rigueur, plus que byzantine, des observances religieuses imposées par le clergé, les anciennes superstitions païennes se faisant jour sous une autre forme, les qualités mêmes du peuple, sa douceur et sa bonté, qu'il est si facile de pervertir par le fanatisme, enfin l'esclavage qui a si longtemps pesé sur la masse de la population et qui le forçait à chercher un refuge dans le monde surnaturel, toutes ces causes ont contribué à faire surgir des religions nombreuses. Elles naissent, meurent et se remplacent comme une végétation folle : on en compte maintenant de cent à cent trente. Ainsi que le dit un proverbe des orthodoxes : « Chaque moujik fait sa religion, chaque vieille femme ses statuts. » Il n'est pas un grand évènement national qui n'ait fait apparaître de nouvelles sectes, variant toutes par le nom, la teneur des prières ou la forme des symboles, mais au fond toujours les mêmes par les phénomènes moraux qu'elles représentent et les passions qu'elles soulèvent. De siècle en siècle apparaissent de nouveaux messies, des fils de Dieu, ou bien Dieu lui-même; on adore des tzars, Pierre III, Alexandre Ier, que l'on se refuse à croire morts, parce qu'ils furent tolérants; Napoléon lui-même eut des fanatiques, à Pskov, à Belostok et même dans cette ville de Moscou qui lui doit sa ruine[2]. Dans l'état d'esprit où se

[1] Viollet-le-Duc, *L'Art Russe.*
[2] Liprandi; — *Recueil des matériaux sur le raskol*, par Kelsiyov.

trouvent les sectaires, il suffit que des apôtres s'autorisent d'un texte de la Bible ou d'une vieille prophétie pour entraîner des fidèles dans les voies les plus terribles, même dans celles de la mutilation, du suicide ou du meurtre. D'ailleurs, toute opinion non conforme à celle des prêtres étant considérée par les autorités russes comme un acte de rébellion, la plupart des sectes devaient se transformer en sociétés secrètes, et les nécessités du mystère, les cérémonies bizarres de l'initiation, l'attrait fascinateur du danger surexcitent encore davantage l'imagination du sectaire et le poussent vers la folie.

Le nombre des dissidents ne saurait être fixé d'une manière même approximative, et on ne le connaîtra jamais tant que les cultes ne seront pas libres. En 1850, une statistique officielle évaluait les Russes non orthodoxes à 830 000 personnes; mais le ministre de l'intérieur pensait que leur nombre était au moins décuple : il en comptait 9 millions. Melnikov, compulsant les registres des églises relatifs au nombre des fidèles en 1859, comptait plus de 9 450 000 dissidents ; suivant l'accroissement normal de la population, ils seraient donc maintenant au moins 12 millions[1]. Si on les compare aux classes éclairées, dans lesquelles les libres penseurs et les indifférents sont si nombreux, les raskolniks sont à bon droit accusés de fanatisme et d'ignorance; mais, dans l'ensemble, ils sont incontestablement plus désireux d'apprendre et plus instruits que les autres Russes; ils respectent aussi beaucoup plus la femme, et celle-ci a souvent chez eux le rôle d'institutrice et même, dans quelques sectes, celui de prêtresse. En moyenne, les raskolniks sont beaucoup plus à leur aise que les autres Russes, parce qu'ils sont plus sobres, plus ordonnés, et s'appuient les uns sur les autres avec un grand esprit de solidarité; presque tous les commerçants et les industriels grands-russiens appartiennent aux sectes dissidentes.

Classées d'une manière générale, les diverses sectes du Raskol peuvent se diviser en trois groupes principaux : les *popovtzi*, c'est-à-dire les sectes ayant leurs prêtres, les *bezpopovtzi*, ou sectes sans prêtres, et les chrétiens spiritualistes. L'opposition toute rituelle de ceux qui voulaient se conformer aux rites de l'Église nationale antérieure au dix-septième siècle coïncide avec le mécontentement produit par l'intervention continuelle et de plus en plus vexatoire des prêtres dans la vie religieuse et civile. L'influence plus ou moins directe du protestantisme vint s'ajouter à ces éléments de dissensions religieuses, et c'est ainsi que des causes complexes

[1] *Statistique des raskolniks*, Rousskiy Vestnik, 1868, II.

eurent le schisme pour résultat commun. Ce fut aussi pour les malheureux sujets, écrasés d'impôts et de corvée, une occasion favorable de se séparer de leurs maîtres et de pouvoir les maudire. Pour eux, papiers timbrés et passeports devinrent le « sceau de l'Antechrist », les livres de recensement furent les « registres du diable », et l'impôt de capitation le « prix de l'âme ». Ainsi les raskolniks représentent à la fois l'esprit de conservation à outrance dans l'Église orthodoxe et l'esprit de réforme, même celui d'une liberté politique relative.

Les popovtzî, qui continuent les traditions de l'ancienne Église, sont les vrais adhérents des vieux rites (*staro-obr'adtzî*), les « vieux croyants » (*staro-v'erî*). Indignés des changements que le patriarche Nikon, aidé par des ecclésiastiques grecs et petits-russiens, avait introduits dans les livres liturgiques et dans les cérémonies, bravant l'anathème de ceux qu'ils appelaient des étrangers, les vieux croyants ont continué les pratiques religieuses des temps anciens; par respect des symboles d'autrefois, ils réprouvent comme abominable le culte officiel des églises; mais eux-mêmes ont, sans le savoir, modifié singulièrement leurs rites suivant les milieux dans lesquels ils se sont trouvés et les persécutions qu'on leur a fait subir. Pierre Iᵉʳ, dont la vie avait été mise en péril par l'insurrection des streltzî, appartenant à la confession des vieux croyants, pourchassa comme des bêtes fauves tous ceux qui ne rentraient pas au commandement dans le troupeau des fidèles; mais les sectes ne firent qu'augmenter et devinrent de plus en plus irréconciliables. Les raskolniks ou schismatiques, reconnaissant l'Antechrist dans cet ami des étrangers qui répudiait sa femme, torturait son fils, et qui par ses guerres, ses constructions, ses canaux et son impitoyable taxation, pesait si lourdement sur le peuple, virent en lui l'être abominable prédit par les saints livres; ils ajoutèrent donc à leurs malédictions pour l'Église impure une malédiction pour l'empereur qui ordonnait de « raser les barbes et les moustaches, de porter des vêtements latins et de fumer l'herbe triplement maudite ». Mais les persécutions ne furent pas ce que les popovtzî eurent à supporter de plus cruel : leurs prêtres moururent, puis leur seul évêque, et nul prêtre nouveau ne pouvait être consacré pour leur donner les sacrements. Ils eurent recours aux subterfuges les plus bizarres pour rester en paix avec leur conscience, pétrissant leur propre pain avec un morceau de pain sacré, séduisant des prêtres nikoniens à prix d'argent, en faisant la traite, pour ainsi dire, essayant même de voler la main d'un saint métropolite de Moscou, afin que ces reliques pussent consacrer leurs prêtres et remplacer ainsi les évê-

ques vivants[1]. La hiérarchie n'a été rétablie qu'en 1844, grâce à un évêque de Bulgarie, consacré à Constantinople, qui consentit à résider dans une colonie de raskolniks à Belaya Krinitza, en Bukovine. Maintenant les raskolniks ont leurs évêques et tiennent leurs conciles à Moscou sans avoir trop à se cacher; ils ne demandent plus que la complète liberté de leur culte. En outre, un certain nombre de popovtzi, un million peut-être, se sont rattachés indirectement à l'Église orthodoxe en acceptant des popes de ses mains, à la condition de garder leurs livres et leurs anciennes images. Ce sont les *yedinovertzî* ou les « croyants unis ».

Les plus énergiques des « vieux croyants », résolus à ne transiger à aucun prix avec les serviteurs de l'Antechrist, qui trônait à Moscou, la nouvelle Babylone, s'enfuirent pour la plupart dans les forêts du Nord, où le couvent de Vig, sur les bords de la rivière du même nom, fut longtemps leur centre principal. Ce sont les « sans-prêtres », les « brebis apprenant à se paître elles-mêmes ». Divers sectaires s'interdisent de célébrer aucun sacrement; ils n'ont d'autres ministres que les saints anges : il en est qui, pendant tout l'office, restent la bouche ouverte, attendant que la divine nourriture leur descende toute préparée du ciel. Par l'effet même de leur indépendance, et probablement aussi sous l'influence des sectes rationalistes novgorodiennes, dont les restes existaient encore dans le pays, les bezpopovtzî se trouvèrent rattachés au protestantisme occidental et se scindèrent en beaucoup plus de sectes que les popovtzî : chaque ermitage de fugitifs, chaque prophète formait le centre d'un groupe nouveau. La secte la plus nombreuse est celle des Théodosiens, détachée des « ermites de la rivière Vig »; la plus connue peut-être est celle des Philippons (*Filipovtzî*), — ainsi nommée de son fondateur Philippe, — dont les membres réfugiés ont dans la Prusse orientale, en Moldavie, et jusque dans la Dobroudja des communautés connues sous le nom de Lippovanes, donné souvent par extension aux raskolniks de sectes diverses. Ils prêchaient qu'il vaut mieux mourir que de prononcer dans ses prières le nom du tzar, et quelques-uns d'entre eux allaient même jusqu'à refuser la monnaie portant l'effigie impériale; mais à l'étranger ils ont changé peu à peu et quelques-uns d'entre eux sont maintenant parmi les patriotes moscovites les plus ardents. Plus d'un rendit des services au tzar nikonien, non seulement contre les Turcs infidèles ou les catholiques polonais, mais aussi contre les Petits Russiens, « les compatriotes du traître Mazepa ».

Les Philippons étaient les apôtres les plus ardents du suicide des fidèles :

[1] Ioannov, *Notice sur le Raskol*, II.

pendant l'époque des persécutions, qui furent si terribles contre les dissidents à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècles : on a vu de ces bezpopovtzî qui se brûlaient ou noyaient eux-mêmes; mais souvent ils n'avaient d'autre moyen d'échapper aux tortures que de se donner la mort, et c'est par des bourreaux nikoniens qu'avaient été allumés les premiers bûchers. De 1687 à 1693, environ 9000 vieux croyants se brûlèrent dans la région située entre le lac Onega et la mer Blanche. Un seul holocauste dans l'île de Paleostrov, sur le lac Onega, se composait de 2700 personnes[1]. Mais de pareils spectacles entraînent à la folie, et sinon des sectes, du moins quelques-uns de leurs membres, en arrivèrent à prêcher le suicide par le bûcher, l'enterrement ou la faim. Plus d'une fois, même pendant ce siècle, des parents ont assassiné leurs enfants pour leur éviter les péchés futurs et les faire entrer aussitôt dans le sein de Dieu. Jusqu'à maintenant on récite dans quelques communautés de vieux croyants des chants qui se terminent par ces vers effroyables : « Dis ma volonté à mes hommes, — à tous les chrétiens orthodoxes : — Qu'ils se jettent pour moi dans le feu, — et qu'ils y jettent leurs enfants sans péché![2] » Il n'est point de crime ni d'acte de folie que ne puissent commettre les malheureux hallucinés, guidés par leurs visions ou par des voix mystérieuses. D'ailleurs, il va sans dire que la rumeur populaire grossit les atrocités qui se passent dans le sein de ces religions secrètes, et très souvent même les popes et les juges ont systématiquement calomnié les êtres les plus inoffensifs afin de justifier ainsi les persécutions qu'ils leur faisaient subir.

Une autre secte des bezpopovtzî est celle des « fuyards » (*b'egounî*) ou des « errants » (*stranniki*), fondée vers la fin du dix-huitième siècle par le déserteur Euphime. Pour eux, tout employé de l'empereur est un suppôt de Satan, et par conséquent c'est un crime de lui obéir. Tous les ordres de celui qui ordonna « le recensement, la distinction des rangs et la répartition des terres et des eaux » sont en contradiction avec la loi de Dieu et c'est un devoir strict de les violer. Un cachet officiel est pour eux le « signe de la bête » et, quand un document quelconque portant le sceau impérial leur tombe entre les mains, ils s'empressent de le détruire. Aussi passeraient-ils leur vie dans les prisons ou dans les mines de la Sibérie s'ils ne sortaient « de Babylone pour ne pas prendre part à ses péchés »; ils préfèrent parcourir les villages en propageant leurs doctrines ou vivre

[1] Filipov, *Histoire de l'ermitage de la rivière Vig* (en russe); — Nilskiy, *Vie de famille dans le Raskol*, russe (en russe); — Mackenzie Wallace, *Russia*.

[2] Varentzov, *Les chants pieux de la Russie* (en russe).

comme des loups dans les forêts[1]. Là ils peuvent à leur aise maudire l'Antechrist et ses faux prophètes, et grâce à la bonté naturelle et à la révérence pieuse des paysans, qui voient en eux des saints persécutés, ils échappent presque tous à l'atteinte des lois. Du reste, les fuyards, pas plus que les autres sectaires, ne sont dangereux pour le tzar; leur exaltation, toute religieuse, ne se transforme point en passion politique, et ce n'est point parmi eux que se recrutent les conspirateurs. Parmi les riches marchands qui appartiennent aux sectes des vieux croyants, il en est d'ailleurs beaucoup qui ne tiennent à leur forme de culte que par tradition.

Les chrétiens spiritualistes, que l'on rencontre partout dans le sud de la Grande Russie, tandis que les popovtzî habitent surtout les régions du centre, et les bezpopovtzî les régions du nord, sont de tous les dissidents les plus persécutés, et par conséquent ceux qui se sont constitués le plus secrètement et qu'il est le plus difficile d'étudier. Mystiques comme leurs frères de l'Occident, avec lesquels ils ont eu des relations fréquentes par des missionnaires allemands et des marchands anglais, et au temps d'Alexandre Ier par la cour elle-même, ils disent avoir en eux l'esprit divin; il sont eux-mêmes des « Hommes de Dieu », des « Christs ». Dieu le Père est descendu de nouveau au dix-septième siècle avec son Fils pour accomplir le divin sacrifice et l'Esprit Saint parle encore par la bouche des apôtres et des prophètesses. C'est aussi le nom de la principale de leurs sectes, *khlîstovtzî* (flagellants), que le public désigne par l'appellation de *khlîstî*, ainsi altérée par dérision de leurs coutumes; ceux-ci ne se tuent point, mais ils dansent, à l'exemple de David, s'agitent, tournoient jusqu'à épuisement; d'autres se frappent, se meurtrissent les uns les autres, et l'on raconte que, dans leurs cérémonies de Pâques, il leur est arrivé d'égorger après le baptême un enfant nouveau-né et d'en manger le cœur sanglant mêlé à du miel : c'était là leur eucharistie.

La secte bizarre, mais logique, des *skoptzî* ou castrats, qui se constitua vers le milieu du dix-huitième siècle, se rattache à celle des khlîstî, dont elle partage toutes les idées, symbolisées et confirmées par un signe extérieur. Parmi ces malheureux, qui se donnent à eux-mêmes le nom de « blanches colombes », les uns se mutilent dès la jeunesse, les autres attendent d'être pères d'un enfant; il en est aussi qui se bornent à une cérémonie toute spirituelle. Soit pour échapper plus facilement aux poursuites des magistrats, soit pour obéir à quelque précepte de leur croyance, les skoptzî cherchent tous à s'enrichir et à thésauriser. Fort nombreux

[1] Rozov, *La secte des stranniki*, Vestnik Yevropî, 1872, nº 11, 12, 1873, nº 1.

dans les gouvernements d'Orol et de Tambov, ils se font joailliers, banquiers et l'on dit que dans les capitales russes ils ont presque monopolisé la profession de changeurs. Grâce à leurs roubles, ils peuvent faire un prosélytisme actif et payer le prix de bien des consciences. Quoiqu'on les reconnaisse facilement à leur voix grêle, à leur visage glabre, à leurs épaules étroites, ceux d'entre eux qui prennent le chemin de l'exil sont fort clairsemés. Le gros de la secte reste dans les grandes villes et pèse à son profit sur toutes les affaires commerciales. Les skoptzî ont quelques adhérents, en dehors de la Grande Russie, parmi les Finnois et les Malo-Russes du gouvernement de Poltava, chez lesquels la secte des khlîstî, connue ici sous le nom de chalopoutes, a pris aussi depuis quelques années un développement considérable : d'ailleurs, les khlîstî petits-russiens de quelques districts se rapprochent du stundisme. De toutes les sectes grand-russiennes, celle des khlîstî est la seule qui ait recruté des fidèles dans les hautes classes[1].

Actuellement les sectes de la Grande-Russie qui s'éloignent le plus de l'Église gréco-russe sont les *doukhobortzî* (lutteurs par l'esprit) et les *molokanî* (buveurs de lait), qui se rapprochaient autrefois des « Hommes de Dieu » par leurs idées mystiques et la vénération qu'ils ont pour leurs prophètes. Les sabbatistes (*soubotniki*), qui célèbrent leur culte le samedi avec une rigueur d'Israélites, se rattachent aux doukhobortzî : on ignore s'il faut voir en eux des chrétiens ayant adopté les pratiques juives, ou bien les descendants de juifs convertis par la force et se transmettant d'une manière plus ou moins confuse les rites de l'ancienne religion. Quelques écrivains affirment la ressemblance physique de ces judaïsants avec les Israélites de la Russie; les autres croient qu'ils se relient par une tradition non interrompue à la secte novgorodienne des « judaïsants »[2]. C'est parmi les sabbatistes que se recrutent principalement les « sauteurs », qui ressemblent aux *shakers* de l'Angleterre et des États-Unis, et qui, transportés au sud du Caucase, ont fait aussi des adhérents parmi les Arméniens. En général, les molokanes et les doukhobortzî ressemblent par leurs idées aux quakers de l'Angleterre et comme eux ils ont suivi l'évolution morale qui de sectaires ardents en a fait peu à peu de tranquilles citoyens[3], se conformant sans ardeur à des formes traditionnelles. Souvent déportés

[1] M. Barsov, *Le mysticisme populaire* (en russe) ; — Melnikov, *Les sectes secrètes, les Colombes blanches* (en russe); — Reoutzkiy, *Les Hommes de Dieu et les Skoptzî;* — Levitskiy, *Chalopoutes, Kiyevskiy Telegraf*, 1875, n° 41 à 43.

[2] Anat. Leroy-Beaulieu, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1875; — Kostomarov, *Les Molokanes et les Doukhobortzî dans le gouvernement de Saratov.*

[3] *Les Sauteurs*, Otetch. Zapiski, 1878, nos 10 et 11.

sur les frontières périlleuses, ils ont prospéré partout, dans la Russie Nouvelle, au Caucase; maintenant on songe à leur faire coloniser le pays de Kars. Le mouvement général des sectes les porte de plus en plus vers le rationalisme en religion, vers les idées radicales en politique. Les popovtzî se convertissent en masse aux idées des bezpopovtzî, et ces derniers commencent à rejeter le titre de « vieux croyants » pour l'appliquer aux orthodoxes de l'Église officielle, auxquels ils reprochent leur formalisme. On voit apparaître de nouvelles sectes, telles que les *n'emol'aki* (non priant) et les *n'eplatel'chtchiki* (non payant l'impôt). Cependant les vieilles habitudes du ritualisme sont telles, que même parmi les sectes spiritualistes s'est formée une secte de « soupireurs », qui ne cessent de soupirer dans leurs réunions, parce que le « souffle » est « esprit[1] ».

HAUTE VOLGA JUSQU'A NIJNIY-NOVGOROD

GOUVERNEMENTS DE TVER, DE YAROSLAVL, DE KOSTROMA

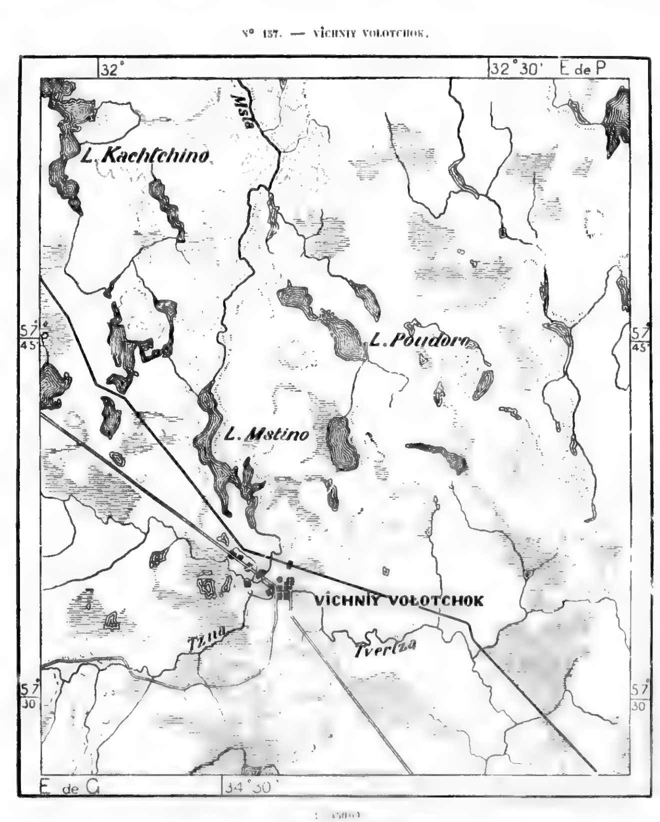
Cette contrée est peuplée de Grands Russiens et de Finnois en grande partie slavisés. Seulement à l'ouest, dans la région la plus montueuse, où les communications ont de tout temps été difficiles, tout un archipel de populations karéliennes a pu se maintenir. Là, ces Finnois se sont conservés avec leur langage et leurs mœurs; mais, environnés par un nombre de plus en plus considérable de Slaves, obligés eux-mêmes de travailler pour des Veliko-Russes, comme pêcheurs, bateliers, bûcherons ou cultivateurs, apprenant le russe à l'école, à l'église, dans les foires des cités, ils se slavisent graduellement. On sait qu'il y a dix siècles la contrée devenue de nos jours la province de Yarosłavl était en grande partie habitée encore par des Finnois, et cependant la population locale est considérée maintenant comme formée de purs Grands Russiens. Les Finnois n'ayant jamais été expulsés du pays, la transformation ethnique a dû s'accomplir insensiblement et les deux races à la fois sont représentées dans les habitants actuels de la contrée, quoique une seule ait gardé le nom et la langue. Les villes et les villages portent pour la plupart des appellations slaves, en l'honneur des saints ou des fêtes.

Les villes, qui commencèrent presque toutes par être de simples bourgades de bateliers, sont assez nombreuses sur les bords du fleuve et de ses

[1] Youzov, *Les vieux croyants*, Słovo, 1878, nos 8 et 9.

affluents. Déjà dans la région des sources, au milieu des forêts et des marécages, Ostachkov, située à la hauteur de 229 mètres, considérable pour la Russie, et dans une péninsule du lac Seliger, est peuplée de pêcheurs et de radeleurs; mais, éloignée des centres, elle a dû ajouter

N° 157. — VÎCHNIY VOLOTCHOK.



à son industrie la fabrication des souliers, celle des cognées, des faulx, des faucilles. Rjov, grand marché de chanvre et de lin, puis Zoubtzov et Staritza se succèdent sur le cours de la Volga, tandis qu'au sud du fleuve la ville de Gjatsk, dans le gouvernement de Smolensk, se trouve à la tête de la navigation d'un affluent dont les sources s'entremêlent avec celles du Dnepr.

Tveŕ, autrefois la rivale politique la plus puissante de Moscou, chef-lieu actuel de gouvernement et port principal de la haute Volga, a l'avantage de se trouver au confluent de la Tvertza qui descend des hauteurs du nord et qui, de tout temps, offrait un chemin vers le bassin de la Neva et le golfe de Finlande. Les denrées devaient être jadis transportées par terre de la Tvertza dans la Msta, et quoique le canal creusé à travers le seuil de granit ouvre depuis un siècle une route navigable de Tveŕ à Saint-Pétersbourg, la ville du « Haut Portage » ou Vïchniy Vołotchok a gardé son nom. Des bateaux chargés de blé et d'autres denrées s'y arrêtent par centaines et par milliers pendant la belle saison, de même que dans la ville industrielle de Torjok, ou « Marché », située plus bas sur la Tvertza, et déjà grand entrepôt à l'époque des Novgorodiens. On évalue à quatre mille les bateaux qui s'amarrent chaque année aux quais de Tveŕ. Cette ville commerçante, la plus populeuse des trois qui se trouvent sur le chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou, est aussi l'une des plus industrieuses du nord de la Russie[1] et possède de nombreuses manufactures, qui s'occupent surtout de la filature du coton et de la broderie des cuirs. Cette dernière industrie, que l'on croit avoir été apportée dans le pays par les Mongols, et qui peut-être même fut antérieure à l'invasion, rappelle d'une manière étonnante les ornements chinois[2]. Les ouvriers de Kimrî, située plus bas sur la Volga, s'occupent aussi de ce genre de broderie, mais surtout de la fabrication des bottes, qu'ils expédient principalement à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Dans cette contrée, jusqu'à 30 et 40 kilomètres de Kimrî, tous les travaux de la campagne, à l'exception de la fenaison, sont abandonnés aux femmes[3]. En d'autres districts du gouvernement de Tveŕ, tous les paysans sont charpentiers et vont travailler dans les grandes villes pendant plus de la moitié de l'année.

Rîbinsk, dans le gouvernement de Yarosłavl, est la deuxième étape commerciale de la Volga en aval de Tveŕ; mais, de plus que cette ville, elle se trouve à l'issue de deux canaux qui font communiquer la Volga avec Saint-Pétersbourg, l'un par la Mołoga et le lac Ladoga, l'autre par la Cheksna, le Beło-Ozero et les deux grands lacs du bassin de la Neva. L'accroissement de la capitale profite en même temps à Rîbinsk, qui peut être considérée comme son port principal sur la Volga et qui lui est en outre rattachée par un chemin de fer. Rîbinsk est l'endroit où les chalands de la Volga, au nombre de deux mille, doivent transborder leurs denrées

[1] Ouvriers d'industrie en 1872 : 5275. Valeur des produits : 6 169 700 roubles.
[2] Dragomanov, *Notes manuscrites*.
[3] *Matériaux sur la petite industrie en Russie*, I (en russe).

sur les huit mille petits bateaux construits pour le passage des écluses. En 1864, le mouvement des marchandises dans le port de Rîbinsk s'élevait à 660 000 tonnes et représentait une valeur de 110 millions de francs. Au plus fort de la saison commerciale, les embarcations sont tellement rapprochées les unes des autres, qu'elles forment un pont mobile entre les deux rives de la Volga ; jusqu'à cent mille bateliers et commerçants se rencontrent en été dans cette ville unique. Sa principale manufacture est une grande corderie[1]. Rîbinsk est beaucoup plus populeuse que toutes les villes situées en aval de Tveŕ sur la Volga ou sur ses affluents dans cette partie du cours fluvial, Kalazin, Ougłitch, Kachin, Bejetzk, Klin et Dmitrov, Pereyasłavl-Zaleskiy ou « Transylvaine ». Cette dernière ville, l'une des plus anciennes de la Russie et probablement une colonie de cette autre Pereyasłavl « Russe » qui se trouve dans la vallée du Dnepr, a pris, grâce à ses filatures de coton, une certaine importance industrielle. Oustoujna, sur la Mołoga, est avec Tcherepovetz le centre de la petite industrie pour la fabrication des clous : plus de 20 000 ouvriers travaillent dans ces districts en des milliers de petites forges pour livrer au commerce moins de 10 000 tonnes de clous[2]. En aval de Rîbinsk, la double ville de Romanov-Borisoglebsk, sur les deux bords de la Volga, est environnée de jardins maraîchers, renommés pour leurs oignons.

Yarosłavl, chef-lieu de gouvernement, est peut-être la plus ancienne ville slave fondée sur la Volga : dès l'an 1025, elle était bâtie par le fils de Vładimir le Grand, et plus tard elle fut la rivale de Tveŕ et de Moscou pour la domination de la Russie du Nord. Elle est maintenant le siège d'une faculté de droit. Un bac y fait communiquer les deux tronçons du chemin de fer de Moscou à Vołogda ; cette voie ferrée, ainsi que des filatures de lin et de coton, donnent à la ville une importance commerciale que n'aurait pu lui procurer le confluent de la petite rivière Kotorost. Dans les environs, les habitants de cinq villages, groupés en confédération, s'occupent en commun de la fabrication des caisses ; une réunion générale distribue les travaux à tous les associés. Non loin de Yarosłavl, Sopełki, sur la Volga, est le centre de la secte des « errants ». La ville de Rostov, qui se trouve au sud-ouest de Yarosłavl, sur la route de Moscou et sur les bords d'un lac qui se déverse par la Kotorost dans la Volga, est encore beaucoup plus ancienne que son chef-lieu actuel. La chronique de Nestor la mentionne comme existant déjà du temps de Rurik, au neuvième siècle, et dit

[1] *Lettres sur le voyage du tzesarevitch de Pétersbourg à la Crimée* (en russe).
[2] *Matériaux relatifs à la petite industrie*, publiés par la Société de Géographie russe.

que ses premiers habitants étaient des Mériens (Meŕa); mais dès le commencement de l'histoire écrite cette tribu, qui occupait un vaste territoire, de la province actuelle de Smolensk jusqu'à la basse Oka, était slavisée : son nom ne se retrouve plus dans les annales après l'année 907[1]. Toutefois l'élément finnois a laissé ses traces par les noms géographiques de pays et se manifesta longtemps par la forte opposition au christianisme, surtout à Rostov, destiné à devenir plus tard une des « métropolies » de la Russie. Elle doit à ce rang, qu'elle a perdu maintenant, d'être une ville sainte; et l'une de ses principales industries est la peinture des images sacrées sur émail; les « icônes » de Rostov s'expédient dans tout l'empire. La ville est aussi un lieu de pèlerinage, et ses foires, moins fréquentées qu'autrefois, amènent encore dans le pays des marchands de toute la Grande Russie et même du versant asiatique de l'Oural. Les bords du lac de Rostov sont entourés de jardins, où l'on cultive surtout la chicorée. Les Rostoviens émigrent dans toute la Russie comme maraîchers. Les hommes du gouvernement de Yarosłavĺ sont parmi ceux qui s'établissent en plus grand nombre dans les villes populeuses.

Kostroma, qui a rang de chef-lieu de province comme Yarosłavĺ, à laquelle elle est bien inférieure en apparence, est, comme Rostov, une ancienne ville du pays des Mériens, et son nom est celui d'un dieu finnois. Dans la ville même, les jeux d'origine païenne qui rappelaient le culte de Kostroma ou Yariło, et qu'on célébrait à la fin des processions, ont été abolis; mais en maint endroit de la campagne on procède encore à l'enterrement solennel de statues en paille figurant grossièrement l'Adonis hyperboréen, le dieu « qui apparaît et qui meurt », pour renaître, mourir et ressusciter encore[2]. Mentionnée pour la première fois au treizième siècle, Kostroma devint célèbre dans les siècles suivants et son kremĺ, avec ses hautes tours et ses coupoles, rappelle le séjour d'anciens princes; mais elle ressemble à un grand village ne méritant pas encore le nom de ville. C'est à Kostroma que, en 1613, les États-Généraux annoncèrent à Michel Romanov son élection au trône après l'expulsion des Polonais : il habitait alors, près de la ville, le « monastère cathédral » d'Hypate, fondé en 1330 par un mirza tartare qu'avait converti une « apparition merveilleuse »; depuis cette époque, en 1586 et en 1650, le couvent a été reconstruit deux fois. Kostroma possède quelques fabriques, surtout pour la filature du lin et du coton; mais on se trouve déjà dans le voisinage des solitudes glacées

[1] N. Barsov, *La Géographie historique;* — Ouvarov, *les Mériens.*

[2] *Travaux de la Société d'Anthropologie de Moscou,* XXVIII, XXX; — P. Yefimenko, Yariło, *Zapiski Geogr. Obchcthestva,* Section d'ethnographie, II.

du nord, où les bourgades sont très clairsemées. Il n'en existe que deux dignes de ce nom dans la partie septentrionale de l'immense province de Kostroma : Galitch et Makaŕyev. La première, située au bord d'un lac, est appelée souvent Galitch des Mériens pour la distinguer de Galitch (Halicz) de Ruthénie, qui était probablement la patrie des fondateurs ; d'ailleurs, le dicton populaire nomme les habitants de Galitch « Krivitchi », comme l'ancienne tribu slave de la Russie Blanche[1]. Galitch n'a guère d'autre industrie que celle de la pêche. Les Mériens ne vivent plus dans la contrée, ou du moins ils portent aujourd'hui le nom des Russes, avec lesquels ils ne forment plus qu'une même race ; mais les traits des visages et maint reste des anciennes mœurs témoignent de l'origine mêlée des habitants.

Au confluent de l'Ounja, la Volga, se détournant au sud, reprend son cours vers les régions plus peuplées du sud. On approche de Nijniy-Novgorod[2].

BASSIN DE L'OKA

GOUVERNEMENTS D'OROL, DE KALOUGA, DE TOULA, DE MOSCOU, DE RAZAN DE VLADIMIR, DE TAMBOV, DE NIJNIY-NOVGOROD

Le bassin de cette importante rivière forme le véritable centre de la Russie d'Europe, non seulement par la position géographique, mais aussi par le nombre des habitants et l'activité du travail. C'est là que se presse, en dehors de la Pologne, la population industrielle, là qu'est la capitale historique de la Grande Russie, devenue celle de tout l'empire de la Slavie orientale, là que viennent converger les grandes voies du réseau

[1] Dahl. *Les proverbes populaires russes* (en russe).

[2] Villes du bassin de la haute Volga ayant plus de 5000 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT DE SMOLENSK.			GOUVERNEMENT DE NOVGOROD.		
Gjatsk	8 250	hab.	Oustoujna	6 900	hab.
GOUVERNEMENT DE TVER.			GOUVERNEMENT DE VLADIMIR.		
Tveŕ	38 250	hab.	Pereyasłavl-Zaleskiy	7 200	hab.
Rjov	18 750	»	GOUVERNEMENT DE YAROSLAVL.		
Vichniy Vołotchok	17 400	»	Yarosłavl	26 400	hab.
Torjok	12 900	»	Ribinsk	15 050	»
Kachin	7 500	»	Ougłitch	[illegible]	»
Kalazin	7 150	»	Rostov	9 700	»
Bejetzk	6 960	»	Romanov-Borisoglebsk	5 550	»
Staritza	5 600	»	GOUVERNEMENT DE KOSTROMA.		
GOUVERNEMENT DE MOSCOU.			Kostroma	27 200	hab.
Dmitrov	7 550	hab	Galitch	5 600	»
Klin	6 650	»	Makaŕyev-na-Ounje	5 200	»

des chemins de fer. C'est la région qui fournit, avec la Pologne et la Petite Russie, les principales ressources au budget et qui, pour la force d'attaque, peut être considérée comme la véritable Russie. A l'exception des Mordves, la population y est en entier veliko-russe; depuis longtemps les tribus finnoises indigènes de l'est se sont fondues avec les Slaves, et les Lithuaniens Goład qui vivaient à l'ouest de Moscou ont disparu sans laisser d'autres traces que les noms géographiques de quelques villages.

Déjà sur la haute Oka, la ville d'Ořoł (Ařoł), chef-lieu du gouvernement de même nom, est parmi les cités importantes de la Russie. Fondée en 1564 après la conquête du pays sur les Tartares, elle fut déplacée en 1679 à la suite d'un incendie : la ville actuelle n'a que deux siècles d'existence, et de vastes quartiers, composés de maisonnettes en bois, ont encore un aspect tout provisoire. Mais grâce aux quatre voies de chemin de fer qui convergent dans sa gare et aux eaux de l'Oka, déjà navigable, Ořoł est devenue un centre commercial très actif, surtout pour l'expédition des céréales et des chanvres. Telles sont aussi les principales denrées entreposées par ses deux voisines, Bołkhov et Mtzensk, situées sur des affluents de l'Oka. Les femmes de Mtzensk se livrent surtout à la fabrication des dentelles. Cette ville est entourée de kourgans rappelant les combats qui se sont livrés autour de cette ville entre Tartares, Cosaques, Lithuaniens, Polonais. Sa population a été baptisée seulement au quinzième siècle.

Au nord d'Ořoł, l'Oka grossissante passe successivement devant les villes de Běłov, l'un des marchés régulateurs du commerce des chanvres, de Likhvin, de Peremîchł, qui porte le même nom que la Przemysl galicienne. Presque doublée par la rivière Ougra ou « l'Ougrienne », l'Oka cesse de suivre la direction du nord pour couler à l'orient, et c'est à peu de distance en aval de ce coude que se trouve la ville de Kałouga, chef-lieu de gouvernement, désignée pour résidence à des princes musulmans internés en Russie. Kałouga est déjà dans le cercle industriel de Moscou et prépare des cuirs, fabrique des toiles, pétrit des gâteaux fort appréciés dans la Grande Russie; l'État y possède un parc d'artillerie et une manufacture de poudre. Les autres villes populeuses du gouvernement, la commerçante Jizdra, Kozełsk, ancien bourg des Vatitchi, Soukhinitchi, Mechtchovsk, dont le nom rappelle les anciennes tribus mechtchères, Medîń, Malo-Yarosłavetz, Borovsk, sont toutes situées à l'ouest de l'Oka, sur des affluents de cette rivière ou de l'Ougra. C'est jusque dans cette région de la Russie que s'avancèrent les Français pendant la guerre de 1812. Sortant de Moscou incendiée pour se diriger sur l'Autriche par Kiyev et la Galicie, ils rencontrèrent les Russes à Taroutino et à Malo-



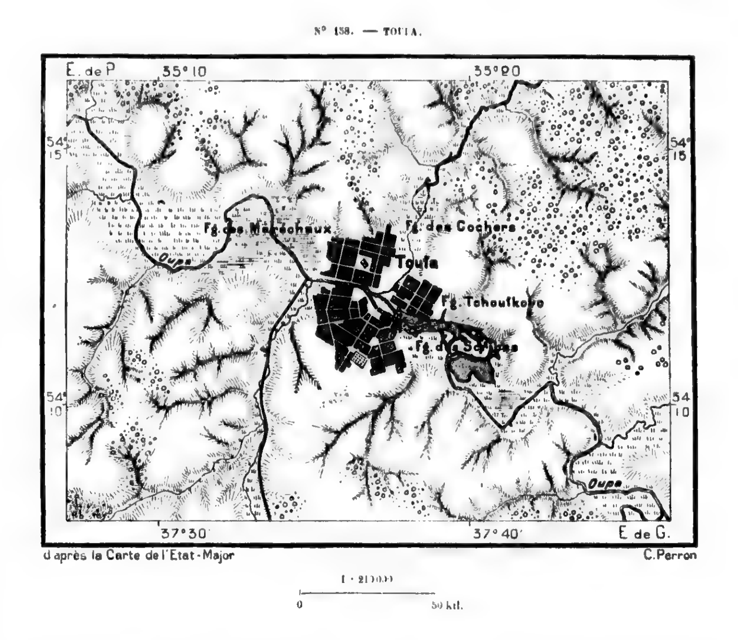
GOUVERNEMENT DE TOULA. — TYPES ET COSTUMES

Dessin de Ronjat, d'après une photographie de M. Raoult.

Yarosłavetz, et après de meurtriers combats ils durent se rejeter à droite sur la route de Smolensk. A côté de Malo-Yarosłavetz, trois hautes buttes funéraires recouvrent des ossements.

Toułà, chef-lieu de gouvernement comme Orol et Kałouga, est plus populeuse que ces deux villes : c'est la station principale de la voie ferrée entre Moscou et Kharkov. Située sur l'Oupa, affluent oriental de l'Oka, qui baigne aussi les deux villes de Bogoroditzk en amont et d'Odoyev en aval, Toułà ne doit point son importance à la navigation ; elle fut choisie

N° 158. — TOULA.



d'après la Carte de l'Etat-Major — C. Perron

0 — 50 kil.

en 1712 par Pierre le Grand pour recevoir la principale usine d'armes de l'empire, et cette manufacture occupe maintenant plusieurs milliers d'ouvriers, fabriquant chaque année 70 000 fusils, des armes blanches, des instruments de fer et d'acier. Toułà est le Liège de la Russie. Elle fabrique aussi des couteaux, des instruments de mathématiques, des machines, et ces objets argentés et dorés qui appartiennent plus spécialement à l'industrie d'Oust-Youg, de Vołogda, et à celle de la Georgie ; Toułà fournit jusqu'à 200 000 de ces *samovars* indispensables à toute famille russe. Les fabriques de Toułà ont l'avantage, ignoré par leur fondateur, de se trouver dans un

vaste bassin houiller, qui leur fourniront un jour tout le combustible nécessaire. Ces houilles, déjà reconnues par Pallas à la fin du siècle dernier, ont été considérées comme sans valeur aussi longtemps que les forêts de la contrée ont pu livrer aux industriels tout le bois dont ils avaient besoin. Maintenant que les forêts, attaquées de toutes parts, sont menacées de disparaître en entier, le charbon de terre commence à être apprécié et quelques propriétaires l'exploitent avec succès. En 1867, quatre des cent treize gisements reconnus dans le bassin de Touła et de Kałouga étaient exploités, et l'on en retirait en moyenne 25 000 tonnes : il serait facile d'en extraire 300 000. La houille de Touła, dont l'épaisseur moyenne est de 3 mètres, mais que l'on rencontre aussi en couches d'une puissance de 8 mètres, a le grand avantage de se présenter en strates horizontales, à une faible profondeur au-dessous de la surface[1].

Entre Touła et Moscou, la principale station du chemin de fer est Serpoukhov, qui doit en même temps à sa position dans le voisinage de l'Oka une grande activité de commerce par eau. C'est aussi une ville industrielle et, parmi les usines, les fabriques d'indiennes et les tanneries ont surtout de l'importance. Au nord de Serpoukhov, Podoisk est déjà dans la banlieue de Moscou.

La deuxième capitale de la Russie, qui est en réalité la première, non par le nombre des habitants, par le commerce et l'industrie, mais par le droit d'ancienneté, occupe presque exactement le centre géographique de la Russie d'Europe. Elle n'est point située sur un grand fleuve, et la Moskva, qui passe dans la ville en serpentant, ne porte que de petites embarcations ; mais, grâce aux faibles ondulations des plaines, Moscou a des communications faciles avec la Volga, l'Oka, le Don, le Dnepr. De même que toute autre ville du centre de la Russie qui eût été choisie comme résidence des tzars, Moscou se trouve en un endroit favorable pour unir dans ses murs les routes venues de toutes les extrémités de l'empire, de la mer Blanche et du Pont-Euxin, de la Baltique et de la Caspienne, des ports de la Sibérie et de ceux de l'Europe occidentale. La convergence des grandes voies ferrées de la Russie dans les gares de Moscou était nécessaire aussi bien au point de vue commercial que pour les intérêts stratégiques de la contrée, car si Moscou est située sur la route d'invasion par Vitebsk et Smolensk, ce chemin est en même temps l'un de ceux sur lequel le mouvement pacifique des échanges est le plus actif[2]. Tant que

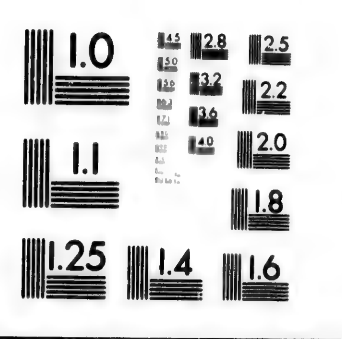
[1] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, vol. XII, 1868.
[2] J. G. Kohl, *Geographische Lage der Hauptstädte Europa's*.

les Russes appartenant au monde civilisé n'occupaient que le bassin du Dnepr, Kiyev était une métropole naturelle; mais dès que la Slavie orientale se fût rattachée à l'Europe, c'est à Moscou, à Vladimir ou dans toute autre ville rapprochée du centre que devait s'établir la capitale. Moscou n'est pas assez antique pour être la « Sainte » comme Kiyev, mais elle est, au moins pour la Grande Russie, la « Mère », *Moskva Matouchka*, « aux murailles de pierre blanche ». D'ailleurs, par ses habitants mêmes, du moins par un grand nombre de ses familles dirigeantes, lithuaniennes, russes, tartares, finnoises, tcherkesses, tsiganes même, Moscou appartient à la Russie tout entière. De même que la Rome latine, la Rome slave eut des fugitifs parmi ses premiers fondateurs, et ceux-ci, venus de toutes les contrées environnantes, prirent un caractère qui tenait de tous ceux des patries diverses, sans ressembler exclusivement à aucun : les Moscovites se développèrent d'une manière originale comme les Romains. Les maîtres de Moscou eurent recours aux déplacements en masse de populations pour répartir les habitants à leur gré dans les contrées qui leur étaient soumises et pour asseoir ainsi plus solidement leur puissance. Nombre de proverbes rappellent la haine soulevée en diverses provinces, même velikorusses, contre Moscou et la « foi moscovite[1]. »

Le plan général de Moscou offre quelque ressemblance avec celui de Paris : la capitale russe est aussi formée d'un noyau central, autour duquel les quartiers se sont développés circulairement, et la Moskva, quoique coulant en sens inverse de la Seine, se développe à l'ouest de la ville en méandres presque semblables à ceux de la rivière française. Le Kreml ou « Kremlin », entouré d'une haute muraille en forme de triangle irrégulier, occupe, avec le quartier dit « Ville du Refuge » (*Kitaï-Gorod*), le centre de la cité, sur la rive septentrionale de la Moskva, qui décrit en cet endroit un méandre enfermant entre ses deux bras une île allongée. La « Ville Blanche » (*B'eliy Gorod*) se développe concentriquement autour de la Ville du Refuge; un boulevard, formant les trois quarts d'une circonférence et s'appuyant à ses deux extrémités sur la rive gauche de la Moskva, sépare la Ville Blanche de la « Ville de Terre » (*Zeml'anoï Gorod*) où demeuraient les artisans et les pauvres; depuis la fin du siècle dernier, cette Ville de Terre est environnée d'une large rue bordée de plantations et de jardins, dont le circuit, ayant un développement complet d'environ 16 kilomètres, se continue sur la rive droite. Au delà de ce boulevard circulaire s'étendent les faubourgs, eux-mêmes entourés par une enceinte aux brus-

[1] Dahl, *Les Proverbes populaires russes* (en russe).

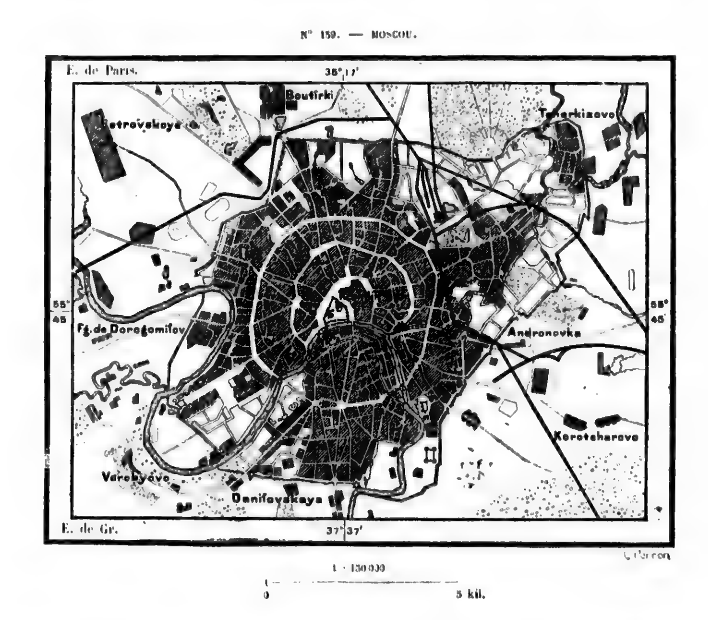
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

ques saillies, aux tours pyramidales, le long de laquelle s'ouvrent çà et là de larges rues, amorces d'un boulevard futur. La superficie de Moscou n'est pas inférieure à celle de Paris ; elle dépasse 100 kilomètres carrés ; mais dans cet immense espace la population est trois à quatre fois moindre que dans la capitale de la France : maint quartier ressemble à un village en désordre groupant ses maisonnettes peintes autour d'une église ou d'un château. Au dernier siècle, Moscou était, disait le prince de Ligne, un assemblage de résidences seigneuriales entourées de leurs parcs et des

N° 159. — MOSCOU.



cabanes de leurs serfs. Maintenant encore, la ville a gardé quelques traces de ce bizarre mode de formation : des jardins, des bosquets, des champs, des terres vagues parsemées d'étangs s'avancent entre les faubourgs vers les quartiers populeux de Moscou ; mais, d'autre part, les villages extérieurs bordent les routes jusqu'à plus de 10 kilomètres du centre de la cité. L'espace ne manque point pour faire entrer l'air pur dans toutes les demeures de Moscou ; toutefois un grand nombre de maisons « à demi-étage » ont leur rez-de-chaussée au-dessous du niveau des rues et les filtrations des pluies y entretiennent une humidité constante. Les morts sont régulièrement plus nombreuses que les naissances à Moscou, et la ville

redeviendrait village, si la population ne se recrutait sans cesse par des immigrants. Mais, vue de loin, la grande ville n'apparaît que dans sa beauté et rien n'en révèle les misères secrètes : des arbres, des centaines de tours, plus d'un millier de clochers à dômes bulbeux dominant les 360 églises, — quarante fois quarante, dit le proverbe, — c'est là tout ce que montre la capitale. Vue des « monts des Moineaux » (*Vorob'yovî gorî*), dont les croupes s'allongent à l'ouest de la ville, Moscou, dominée par la masse du Kreml, est vraiment splendide aux rayons du soleil couchant : on croirait contempler alors une ville de l'Inde. C'est ainsi qu'en 1812 la virent les soldats de la Grande-Armée.

Le Kreml, en même temps forteresse, ensemble de cathédrales, de monastères, de palais, de casernes, est le monument par excellence de la monarchie russe : c'est de là que partaient les ordres du tzar de Moscou, là que l'Église prononçait ses décrets. En pénétrant dans l'enceinte sacrée par la « Porte du Sauveur » (*Spaskiye Vorota*), tous doivent se découvrir pieusement la tête. Le campanile d'Ivan Velikiy, bâti en 1600 par Boris Godounov et se dressant à 81 mètres de hauteur, au centre du Kreml, est aussi l'objet d'une sorte de culte, et de « vieux Russes », qui l'aperçoivent de loin en approchant de Moscou, se prosternent comme s'ils voyaient le symbole même de la patrie : c'est au pied de cette tour que repose sur un piédestal, ébréchée, l'énorme « reine des cloches », du poids de 200 tonnes. Une église voisine est celle où sont couronnés les empereurs et où sont enterrés les métropolites de Moscou ; une autre église cathédrale, non moins riche en fresques, en mosaïques, en marbres et en pierres précieuses, renferme les tombeaux des premiers tzars. Une église ancienne du Kreml, petite construction qui porte le nom du « Sauveur dans la Forêt », ainsi appelée en souvenir des halliers qui couvraient anciennement le pays, est au milieu de la cour du palais. Quelques bâtiments de la résidence impériale sont aussi fort remarquables et rappellent à la fois par leur style les palais de Venise et ceux de l'Hindoustan : dômes, clochetons, galeries à colonnes, ornements peints en vert, en rouge, en jaune, s'y entremêlent en désordre. Un des palais renferme des collections précieuses. Dans le palais synodal, à côté des monastères impériaux, la bibliothèque a quelques documents uniques et des manuscrits d'un prix inestimable. L'arsenal, qui contient des armes pour 100 000 hommes, possède aussi un musée spécial et un canon monstre : « Moscou est surtout célèbre, disait Herzen, par sa cloche, qui ne sonne pas, et par son canon, qui ne tire pas. » L'une des portes du Kreml renferme dans sa chapelle, consacrée à la Sainte Vierge de l'Ibérie, le célèbre icône thauma-

turge, jadis propriétaire de milliers de serfs. On la porte dans les maisons pieuses, mais à un prix très élevé; les gens peu fortunés doivent se contenter de la visite de sa copie.

Le Kitaï-Gorod est en grande partie occupé par des monuments curieux, tels que la maison de Romanov et d'anciens monastères; mais l'édifice le plus intéressant de ce quartier, et en même temps de Moscou, s'élève immédiatement en dehors du Kreml, sur l'un des côtés de la place Rouge : c'est l'église de l'Intercession, plus connue sous le nom de Vasiliy Blajenniy. Ce monument, construit au milieu du seizième siècle, sous Ivan le Terrible, par un architecte italien, est unique dans son genre : évidemment il doit son origine à cet esprit d'orgueil moscovite qui a fait ériger la tour d'Ivan Velikiy, fondre la « reine des cloches » et placer devant l'arsenal le « roi des canons ». La cathédrale de Vasiliy Blajenniy est de style byzantin par les détails de son architecture, ainsi que l'exige la tradition religieuse, mais elle est surtout moscovite. L'Italien qui l'éleva donna la science pour l'agencement des pierres, la résistance des matériaux, la portée des voûtes, mais il sut respecter les formes symboliques des architectes russes, et le monument bizarre, quoique bâti par des mains étrangères, reste l'édifice orthodoxe-grec par excellence. Les galeries et les portiques du pourtour, plus modernes que les nefs et les tours, témoignent, il est vrai, de l'influence italienne, quoique fort enlaidis par des clochetons pyramidaux; mais au-dessus de ce péristyle se voit l'ancienne construction dans son étrange originalité. Les clochers, tous différents les uns des autres, s'élancent chacun d'un fouillis de sculptures ressemblant à des feuilles imbriquées, à des écailles de pommes de pin, à des gaînes de fleurs naissantes. Les bulbes des coupoles, surmontés de croix aux chaînettes dorées, se distinguent tous par les dimensions, le profil, la guillochure, les couleurs : l'un est découpé en côtes saillantes, un autre semble brodé d'arabesques en losanges, un troisième est taillé en pointes de diamant, un quatrième ressemble à un fruit écailleux, d'autres encore sont striés de lignes tremblotantes; puis, au sommet, la grande tour à forme pyramidale et jaillissant d'un entassement de petites coupoles engagées, se termine par une sorte de lampadaire. Et le tout est orné de faïences, bariolé de couleurs; à première vue, il est impossible de reconnaître les lignes maîtresses dans cet entre-croisement de saillies et de peintures; on se demande si l'on est en face d'un édifice ou d'un produit végétal monstrueux[1]; « l'impossible

[1] Blasius *Reise im Europäiscnen Russland*; — Zabelin, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1878, n° 3.

MOSCOU. — LA PLACE ROUGE

ÉGLISE DE SAINT-VASILIY, GROUPE DE MININ ET POJARSKIY ET PORTE DE LA RÉSURRECTION

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

église fait douter la raison du témoignage des yeux[1] ». Pourtant on ne peut détacher les yeux de cette pagode russe ; elle plaît par son étrangeté même. Non loin de cette église, et sur la même place, en face de la Porte du Sauveur et près du marché de Moscou (*Gostiniy-Dvor*), renfermant des milliers de boutiques, s'élève le groupe en bronze du bourgeois Minin et du prince Pojarskiy, qui délivrèrent la Moscovie de la domination polonaise, en 1613.

En dehors du Kreml et du Kitaï Gorod, les monuments deviennent plus rares à mesure qu'on s'éloigne du centre ; mais presque tous les établissements scientifiques et universitaires se sont groupés dans la Ville Blanche. Là s'élève l'université, fondée en 1755, palais à colonnades, qui possède des trésors dans sa bibliothèque et ses collections, et dont les cours sont fréquentés par un plus grand nombre de jeunes gens que toute autre université[2] ; un observatoire, un jardin zoologique, un jardin botanique dépendent de cet établissement. L'université de Moscou eut une influence considérable sur le mouvement philosophique et littéraire de la Russie, surtout de 1830 à 1848, lorsqu'elle n'était pas encore sous l'influence directe de la bureaucratie pétersbourgeoise ; c'est là que se développèrent quelques-uns des hommes les plus remarquables de la Russie moderne. Non loin de l'université est l'édifice du musée, qui renferme des collections de peinture ancienne et moderne, des œuvres de sculpture, une bibliothèque unique en Europe par ses documents chinois et mandchoux, et la célèbre galerie ethnographique de Dachkov, dans laquelle des personnages costumés représentent les types de toutes les races de la Russie. Plusieurs autres musées moins importants enrichissent aussi Moscou de leurs trésors, entre autres des galeries particulières dont les tableaux sont d'artistes russes. Moscou n'a pas autant de grandes écoles spéciales que Saint-Pétersbourg, mais elle en a plus que tout autre chef-lieu de gouvernement, et deux cents jeunes gens viennent y étudier les langues orientales dans l'institut Lazarev. Moscou, centre de la presse populaire de la Russie, imprime des millions de livres et d'estampes, que les colporteurs vont vendre ou échanger contre des denrées dans les provinces de la Russie, même les plus éloignées[3]. Capitale réelle de la Grande Russie, Moscou est également celle des « vieux croyants », popovtzì et bezpopovtzì. Leurs cen-

[1] Théophile Gautier, *Voyage en Russie.*

[2] Professeurs, 106 ; étudiants, 1568. Budget de l'école en 1878 : 491 583 roubles. Bibliothèque : 155 000 volumes.

[3] Publications de Saint-Pétersbourg et de Moscou en 1877 :

Pétersbourg	6 925 853	exemplaires.	Moscou	8 342 685
»	600 407	syllabaires, etc.	»	2 056 280
»	209 233	estampes.	»	2 495 800

tres sont les deux cimetières Rogojskoïe et Preobrajenskoïe, avec les établissements qui en dépendent. Jusqu'à maintenant les popovtzi, presque libres d'ailleurs, ont vainement réclamé l'autorisation de fonder un gymnase particulier, et les chapelles des bezpopovtzi, dont le nombre s'était rapidement accru depuis le commencement du siècle[1], ont été fermées depuis 1853. Moscou est le lieu de naissance de Pouchkin, auquel on élève maintenant une statue, de Lermontov, de Herzen.

Moscou est aussi une capitale industrielle. Dès le milieu du siècle, on y comptait 650 fabriques ayant ensemble 40 000 ouvriers produisant pour une centaine de millions de francs; l'importation annuelle représente une valeur d'environ 400 millions. Les principaux établissements industriels sont des filatures de cotons et de tissus mélangés, des teintureries, des manufactures de lainages et de soieries, des tanneries, des distilleries. Presque toutes ces usines se trouvent dans les faubourgs ou dans les villages des environs et les ombrages des parcs contrastent avec les groupes de fabriques aux cheminées fumantes. Le plus beau de ces parcs, Sokolniki ou « les Fauconniers », au nord-est de la ville, est un reste des anciennes forêts, où l'on a tracé des allées et bâti des villas; un autre bois très fréquenté pendant la belle saison, s'étend au nord-ouest, entourant de ses allées les jardins et les colonnades du palais de Petrovskiy.

Le couvent de Troïtza, que ne manquent jamais d'aller visiter les voyageurs, est situé au nord-est de Moscou, sur le chemin de fer de Yaroslavl dans une contrée herbeuse, parsemée de bosquets. Le monastère, que les Polonais assiégèrent vainement pendant seize mois, en 1609 et 1610, ressemble en effet à une forteresse du moyen âge avec ses hautes murailles, au-dessus desquelles apparaissent les tours et les clochers. Troïtza est une véritable cité d'églises, de chapelles, de reposoirs, de stations d'images; la chapelle de saint Serge, patron du couvent, est éblouissante de richesse. La *lavra* de Troïtza, moins élevée en dignité que celle de Kiyev, est un lieu de pèlerinage aussi fréquenté, et grâce aux faveurs des tzars elle est devenue plus puissante : elle posséda jusqu'à 120 000 serfs; c'est dans ce couvent que se trouve l'académie ecclésiastique de Moscou[2]. Le bourg de Serge (*Sergayevskiy Posad*), dont les maisons se sont groupées autour du couvent, est plus peuplé que toutes les autres villes du gouvernement, sauf Moscou. Parmi ces villes, Voskresensk, au nord-ouest de la capitale et au nord de Zvenigorod, chef-lieu déchu de principauté, doit aussi son origine

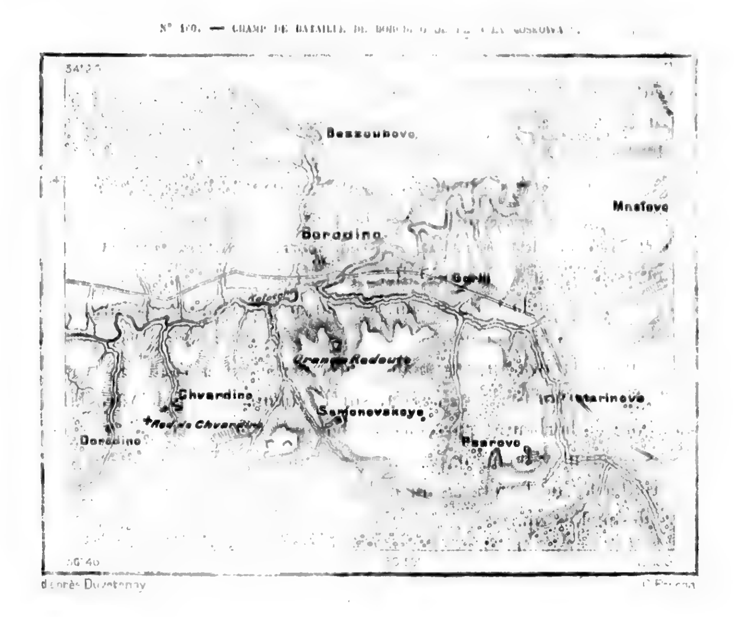
[1] Chapelles des bezpopovtzi à Moscou : 2 en 1772; 46 en 1802; 145 en 1848.

[2] Revenus probables du couvent en 1872 : 800000 roubles. (*Essai sur les richesses et les revenus de nos couvents.*)

à un monastère : son industrie est celle des meubles. Vereya, au sud-ouest, fut détruite par les Français en 1812, et ne s'est pas complètement relevée du désastre; on y fabrique surtout des objets en argent appliqué. C'est près de là, au bord de la Moskva naissante, que fut livrée la bataille de Borodino ou de la « Moskowa », l'une des plus acharnées des temps modernes.

Au sortir de Moscou, la rivière, coulant au sud-est, va rejoindre l'Oka près de la ville commerçante de Kolomna et au nord de Zaraïsk, dont on

N° 160. — CHAMP DE BATAILLE DE BORODINO OU DE LA « MOSKOWA ».



voit encore l'ancienne forteresse, rebâtie par Ivan le Terrible. La rivière maîtresse, serpentant en de nombreux méandres, continue de suivre la direction du sud-est jusqu'au delà de Razañ, et reçoit en route divers petits cours d'eau, entre autres celui qui vient de Yegoryevsk. Razañ, chef-lieu de gouvernement, et jadis capitale de principauté, a conservé son kreml pittoresque, dominant la ville de ses églises et de ses palais : elle a été fondée par une colonie de Russes du Midi, et son nom complet, Pereyaslavl Razanskiy rappelle la ville oukraïnienne des bords du Dnepr. Razañ a quelques fabriques, mais elle a surtout de l'importance comme ville de com-

merce, grâce à l'Oka, qui coule à 2 kilomètres, et au chemin de fer de Moscou à Saratov; Razañ en est, après Kozlov, la principale station intermédiaire. Au sud de Razañ, la ville de Skopin, située au milieu de vastes champs de blé, est aussi un lieu de marché très animé. Toutefois la cité la plus industrieuse du gouvernement est Kasimov, l'ancienne Gorodetz, située près de l'endroit où l'Oka entre dans la province de Tambov. Les principales manufactures de Kasimov sont des tanneries et des corderies. Le voisinage de l'Asie s'annonce déjà : des centaines de Tartares mahométans, descendants de ceux auxquels la ville avait été assignée par un tzar de Moscou, habitent encore un quartier de la ville et le minaret d'une mosquée se dresse au-dessus des maisons. En général, l'élément slave et le christianisme n'ont remporté la victoire, dans tout le pays qui s'étend au sud de l'Oka, que depuis le dix-septième siècle : les schismes qui se produisent encore dans la contrée doivent être attribués, au moins en partie, à un phénomène de retour vers le passé.

La Tzna, qui se jette dans l'Oka en aval de Kasimov, est la principale rivière du gouvernement de Tambov. La capitale de la province, située non loin des sources de ce cours d'eau, ne doit guère son importance qu'au rang de centre administratif et au chemin de fer de Moscou à Saratov. Morchansk occupe en aval, sur la Tzna déjà navigable, une position beaucoup plus heureuse pour le commerce, et sert de port d'expédition aux denrées agricoles d'un vaste territoire; elle a pour principale industrie le traitement des suifs et leur transformation industrielle. Morchansk est l'un des centres de la secte des skoptzi. Plus au nord, Chatzk est située à quelque distance de la rivière, sur un petit affluent occidental. Le bassin de la Mokcha, tributaire de celui de la Tzna, comprend une grande partie du gouvernement de Penza, où se trouvent les villes de Verkniy-Lomov, de Troïtzk, de Chechkeyev, colonies russes établies au milieu des Mordves finnois; Temnikov et Kadom, sur la même rivière, sont dans le gouvernement de Tambov. En aval de Temnikov, le couvent de Sara, l'un des plus fameux du pays des Mordves, est encore entouré de grandes forêts, peuplées d'ours familiers que nourrissent les moines [1].

Réunie à la Mokcha, la Tzna s'unit à l'Oka pour l'entraîner avec elle dans une cluse de rochers ouverte du sud au nord. Yelatma s'élève sur la berge occidentale de cette cluse, qui se continue au nord par la vallée d'une rivière latérale dans laquelle se trouve la ville de Melenki, où se

[1] Maïnov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1877, n° 2.

fabriquent des feutres et se sculptent de objets en bois. Plusieurs autres fissures des roches de la contrée affectent cette direction du sud au nord et donnent à la topographie locale une grande uniformité de traits.

La ville de Mourom, sur la rive gauche de l'Oka, à une petite distance en amont du confluent de la Tocha, et déjà mentionnée par la chronique de Nestor, est l'une des plus anciennes cités de la Russie orientale ; de même que la ville industrieuse d'Arzamas, qui doit son nom à la tribu finnoise des Arza, celle de Mourom porte l'appellation de la peuplade des Mouroma, vivant au neuvième siècle sur les deux rives de l'Oka. Pendant plus de deux cents ans, Mourom fut le marché des Russes dans le pays des Mordves, et les Bulgares de la Volga y venaient tous les étés pour y échanger leurs denrées contre les marchandises des négociants slaves et grecs ; elle fut le centre d'un mouvement de civilisation remarquable. Mourom, longtemps chef-lieu d'une principauté distincte et possédant encore les vestiges d'un kreml, est restée une sorte de capitale pour les tribus finnoises des environs ; mais elle a surtout de l'importance par son commerce avec Nijniy-Novgorod et le reste de la Russie : elle est l'entrepôt des céréales de toute la basse Oka. Elie de Mourom, le héros populaire de la Russie, « le fils du paysan », est né, d'après les starinas, près du village de Karatcharovo, dans le district de Mourom : une cité lacustre, pareille à celles de la Suisse, a été découverte par M. Polakov, près de ce village, dans les alluvions d'un ancien lac. Ce pays est, avec la Souzdalie, un des pays classiques de la Russie pour les antiquités préhistoriques. L'archéologue Ouvarov y a découvert d'immenses quantités d'outils en silex, avec des ossement de mammouths, de rhinocéros, de sangliers, de castors et de bœufs ne vivant plus dans la contrée. En quatre années seulement, MM. Ouvarov et Savelyev ont exploré dans l'ancien pays des Mériens 7729 kourgans de diverses époques, des temps préhistoriques au onzième siècle de l'ère vulgaire.

Pavlovo, située sur la rive droite de l'Oka, à peu près à moitié chemin de Mourom à Nijniy-Novgorod, ne s'est point fait un nom dans l'histoire de la contrée ; mentionnée pour la première fois au dix-septième siècle, elle a simplement rang de village, quoique ses maisons, hautes et rapprochées les unes des autres, lui donnent l'aspect de ville, qui manque à beaucoup de cités populeuses de l'empire. Pavlovo est l'un des centres de l'industrie du fer : des milliers d'ouvriers y fabriquent jusqu'à 300 000 serrures par an, des couteaux, des instruments de chirurgie, des outils de toute espèce en fer, en acier, en cuivre : le village n'est qu'une agglomération de forges et d'ateliers. Les produits de l'industrie de Pavlovo,

dont beaucoup portent des marques anglaises, se vendent dans toutes les foires de la Russie européenne et asiatique, de Kiyev à Irkoutsk et jusqu'en Afghanistan ; mais c'est à Nijniy-Novgorod que se fait la principale vente de ces objets. Dans les environs de Pavłovo, une quarantaine de villages, appartenant presque tous au district de Gorbatov, participent à l'industrie métallurgique, et leurs produits, surtout les couteaux et les serrures, sont expédiés dans toute la Russie sous le nom d'articles de Pavłovo. Le plus fameux de ces villages est Vorsma, ayant dans son district industriel plus de 20 000 habitants, sur un espace de la grandeur de Londres. La plupart des ouvriers ont leur maison et travaillent à domicile; cependant leur condition se rapproche de plus en plus de celle des prolétaires de l'Occident.

La Kłaźma, qui s'unit à l'Oka dans le voisinage de Gorbatov, est la principale rivière du gouvernement de Vładimir. Ce cours d'eau naît au nord de Moscou et reçoit ses premiers ruisseaux des campagnes de Troïtza et de celles d'Alexandrov, aux teintureries fameuses en Russie ; à Vładimir, il est déjà navigable pour les petits bateaux en toute saison et porte au printemps de grandes embarcations. Vładimir-na-Kłaźme ou Vładimir-Załeskiy, ancienne capitale de la principauté qui devint plus tard la Moscovie, date du douzième siècle et doit son nom à Vładimir Monomaque, le prince de Kiyev. Pendant la période de sa domination, qui dura jusqu'au commencement du quatorzième siècle, Vładimir avait une population plus considérable que de nos jours. Elle a gardé de cette époque divers fragments de sculpture dans ses églises et la « Porte d'Or » de son kremł presque entièrement détruit. Vładimir n'a qu'une faible industrie et son port sur la Kłaźma ne fait que peu de commerce : les légumes des jardins et les cerises des vergers environnants sont les principales denrées d'exportation de l'ancienne capitale.

Quant à la ville de Souzdał, l'antique Soujdał, qui existait dès les origines de l'histoire russe et qui donna le nom de Souzdalie à toute la contrée de la Kłaźma et de la basse Oka, elle est encore plus déchue que Vładimir, quoiqu'elle possède toujours son kremł, et n'a pas, comme son chef-lieu, l'avantage de se trouver sur une rivière navigable ; même elle n'est pas encore rattachée par un embranchement au réseau des chemins de fer de la Russie. Les fonds marécageux des environs, graduellement amendés par la culture, ont fait de Souzdał une ville de maraîchers : pour l'excellence et la quantité des légumes, surtout des concombres, des oignons, des radis, peu de villes de la Russie peuvent lui être comparées. Depuis des siècles, les merciers de Souzdał, ou plutôt de la Souzdalie, par-

courent toute la Russie, et souvent on donne le nom de « Souzdaliens » aux colporteurs, comme s'ils venaient tous de cette ville. Enfin les images saintes, que l'on fabrique surtout à Kholouy et en d'autres villages des districts de Vazniki et de Gorokhovetz, sur la basse Oka, où se trouvaient autrefois des couvents dépendant de Souzdal, sont appelés d'ordinaire « icônes souzdaliens » ; on en fait de deux à trois millions par an dans cette région. Un seul ouvrier peut en peindre six cents par semaine[1], au prix de deux roubles le cent, et les « Souzdaliens » les portent dans toute la Russie et jusque dans la péninsule Illyrienne. Cette industrie est fort intéressante, à cause de l'extrême division du travail, auquel les enfants eux-mêmes prennent part : parmi les villages, il en est un, celui de Mstera, qui fabrique des icônes spécialement pour les raskolniks. La Souzdalie s'occupe aussi de la peinture sur papier et de l'impression au moyen de planches de tilleul. Les produits de cet art grossier sont très répandus dans toute la Russie. Le mot de *souzdal'chtina* est devenu synonyme de « mauvais goût » ; toutefois quelques gravures sorties de ces imprimeries barbares sont devenues précieuses à cause de leurs naïves satires contre les popes et les tchinovniki : plusieurs rappellent les gravures xylographiques du quinzième siècle dans l'Occident. La publication en a été défendue à plusieurs reprises par la censure[2].

La grande industrie moderne est représentée dans le gouvernement de Vladimir par les manufactures d'Ivanovo, de son faubourg Voznesenskiy Posad et de Chouya. Ces deux villes, dont la première pourtant n'est administrativement qu'un village, sont situées sur deux affluents septentrionaux de la Klazma. Dès le milieu du dix-huitième siècle, l'industrie du tissage y fut introduite, et maintenant on voit dans les deux villes et dans les faubourgs environnants des centaines de fabriques, filatures de laine et de coton, manufactures d'indiennes et de calicot, ateliers de machines, fonderies ; plus de cinquante mille ouvriers travaillent dans les usines de cette partie de la Russie et fournissent annuellement aux foires de Nijniy-Novgorod des produits pour une cinquantaine de millions. Avant l'émancipation des serfs, toute la population d'Ivanovo appartenait à une seule famille, et quelques-uns des riches fabricants étaient obligés de payer jusqu'à 20 000 roubles par tête pour racheter leur liberté. La population industrielle de *fabritchniy*, déjà fort corrompue, est méprisée par les paysans de la région : de même les colporteurs de Kholouy et d'autres

[1] V. de Livron, *Exposé statistique de l'Empire russe* (en russe).
[2] Bouslayev, *Essai sur l'art et la littérature russe* (en russe).

villages de la basse Klazma, sont mal vus dans toute la Russie; on leur attribue le proverbe : « Point de fraude, point de commerce! » Sous le nom d'Ofeni, dont l'étymologie est ignorée, ils parcourent tous l'empire, échangeant toutes sortes de marchandises et des images saintes, — car l'usage interdit de vendre les icônes, — mais ils les échangent à profit [1]. Les ofeni parlent entre eux un argot dans lequel on retrouve des termes de toutes les langues des races commerçantes de l'Europe orientale. On a voulu les rapprocher d'anciens colporteurs grecs de la Crimée.

N° 161. — NIJNIY-NOVGOROD.

1 : 120 000

0 — 5 kil.

Le commerce, plus que les armes, a donné une certaine cohésion aux populations d'origine diverse qui habitent la région moyenne de la Volga, et c'est précisément à cause de cet entremêlement de nations sans rapports faciles les unes avec les autres qu'il a fallu trouver un terrain commun où elles pussent se réunir, échanger leurs produits. La célèbre foire qui se tient actuellement à Nijniy-Novgorod, et qui est la plus importante de la Russie et du monde, a souvent changé de place : elle a été nomade comme plusieurs des peuples qui venaient y trafiquer. Les traditions et les chro-

[1] Maximov, *La Russie errante* (en russe); — Sozhonov, *La Patrie* (en russe).

NIJNIY-NOVGOROD. — LE CHAMP DE FOIRE, VUE PRISE DE LA RIVE DROITE DE L'OKA

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

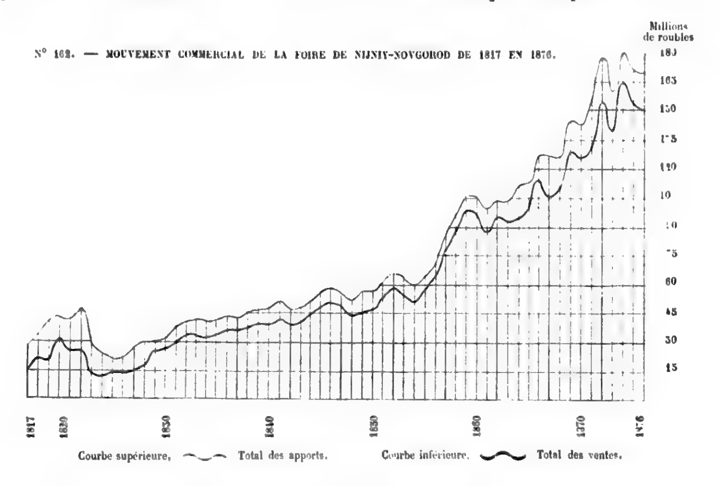
niques nous apprennent qu'à l'origine de l'histoire russe le grand lieu de réunion des trafiquants était la capitale du royaume des Bulgares, sur les rives de la Volga, en aval du confluent de la Kama : au milieu du neuvième siècle, des Arabes, des Perses, des Arméniens, des Indiens même venaient s'y rencontrer avec les hommes de l'Occident. La destruction de l'empire des Bulgares déplaça le champ de foire, et Kazañ, la résidence des princes tartares, devint le lieu de rendez-vous des marchands d'Europe et d'Asie; les colporteurs tartares de Kazañ sont encore désignés en Russie sous le nom de Boukhartzì ou « Boukhariotes ». Le changement du pouvoir amena pour la troisième fois le déplacement du grand marché : la foule des trafiquants commença de suivre, dans la première moitié du dix-septième siècle, les innombrables pèlerins qui se portaient vers le couvent miraculeux de saint Makariy (Macaire), situé sur la rive gauche de la Volga, à 80 kilomètres environ en aval de Nijniy-Novgorod : jusqu'à Pierre le Grand, toutes les recettes provenant de droits de placement et d'octroi furent même dévolues au couvent de Saint-Macaire et à son archimandrite. Toutefois le champ de foire, éloigné des grandes villes, situé sur un terrain sablonneux où s'enfonçaient les véhicules, était assez incommode, et, en 1816, l'on profita de l'incendie du bazar de la foire pour transférer le marché dans la ville de Nijniy, si bien placée au confluent de la Volga et de l'Oka, au point de croisement des lignes commerciales de la Russie caspienne. C'est l'avant-garde du monde occidental en face des populations asiatiques.

Le nom de la cité, qui signifie « Basse Nouvelle-Ville », est attribué à l'ancienne existence de deux quartiers séparés, dont l'un, le moins élevé, a fini par donner son nom à l'ensemble. L'emplacement choisi pour la ville atteint à son point culminant 97 mètres au-dessus du niveau de la Volga. Le kremĺ, autour duquel se sont groupées les premières maisons, entoure de ses murailles le sommet d'une colline d'où l'on aperçoit à l'ouest le confluent des deux fleuves, et, sur la rive gauche de l'Oka, le quartier bas de la foire avec ses constructions régulières et ses routes montant par les ravins à l'escalade du plateau. Des jardins occupent une partie du kremĺ et les allées d'un parc se développent plus à l'est sur la haute berge de la Volga. Le grand fleuve est encore libre de pont et l'Oka n'est traversée que par un pont de bateaux, de 1375 mètres de longueur, démonté chaque année pendant l'hiver.

Le quartier de la foire, en entier construit pendant ce siècle, est d'une régularité tout américaine. Au centre de cette ville occidentale, un bazar, de 1700 mètres de long sur plus d'un kilomètre de large, aligne ses

rangées de boutiques où les marchandises sont disposées par ordre de nature et de provenance : en se promenant dans le vaste quartier, on passe de la rue des fers ou de celle des laines dans celle des pelleteries ou des thés, et de l'allée de Pavlovo on se rend à celle d'Alexandrov ou de Toula. Un palais où se font les grands banquets, une cathédrale orthodoxe, une église arménienne, une mosquée tartare s'élèvent dans le quartier de la foire, qui se complète à l'est par les vastes dépôts de poissons, de fers, de céréales qui remplissent une île allongée de l'Oka. Un canal d'égout, en forme de fer à cheval, entoure le quartier ; mais les trois mille boutiques du bazar ne suffisant pas à l'énorme quantité de marchandises apportées pour la « Saint-Macaire », trois mille autres boutiques temporaires s'élè-

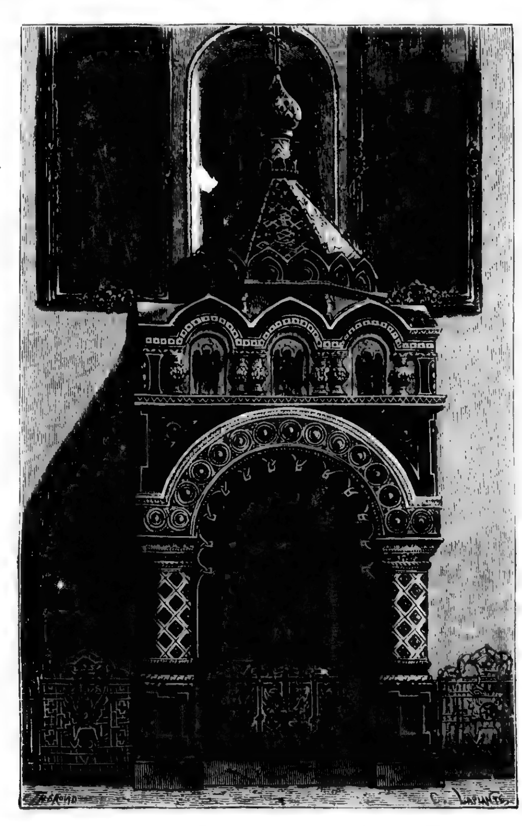
N° 162. — MOUVEMENT COMMERCIAL DE LA FOIRE DE NIJNIY-NOVGOROD DE 1817 EN 1876.



vent encore à l'ouest du canal, dans un champ de foire. Alors plus de deux cent mille personnes grossissent la population sédentaire de Nijniy-Novgorod, qui n'est pas même de 50 000 individus. Dans cette foule des acheteurs et des visiteurs, les Asiatiques sont plus rares qu'ils ne l'étaient autrefois, presque tous les échanges se faisant maintenant par l'entremise de commissionnaires ; cependant on voit encore des Géorgiens, des Persans, des Boukhariotes.

Le principal commerce de Nijniy est celui des étoffes de coton et de laine ; puis vient celui des fers ; les peaux et les cuirs, les articles de modes donnent lieu à des ventes de plusieurs dizaines de millions ; mais les apports de thé chinois, encore fort considérables, puisqu'ils sont d'environ cent mille caisses, ont beaucoup diminué dans ces dernières années, à

cause des grandes facilités que présente le trafic par mer de Changhaï et de Canton à Odessa. La part moyenne de l'Asie dans les denrées apportées à la foire de Nijniy représente une valeur de 70 millions de francs et ne cesse de s'accroître. Dans l'ensemble, le mouvement des échanges a con-



NIJNIY-NOVGOROD. — TOMBEAU DE MININ DANS LA CRYPTE DE L'ÉGLISE DE LA TRANSFIGURATION.

Dessin de Thérond, d'après une photographie

stamment progressé de décade en décade. Au milieu du siècle dernier, la somme des ventes à la foire de Makaryev était d'environ 2 millions de francs; en 1817, à la première foire de Nijniy, le mouvement de vente s'élevait à 50 millions; il est maintenant de près d'un demi-milliard et la quantité des marchandises apportées et non vendues n'est pas supérieure

à ce qu'elle était il y a cinquante ans. Cependant la foire est moins animée qu'elle n'était autrefois. Les affaires s'y traitent plus rapidement et le plus souvent par des intermédiaires; mais elle est restée le marché régulateur de toute la Russie d'Europe et même d'une partie de la Sibérie[1]. Quand Nijniy-Novgorod aura cessé d'être la station la plus avancée au nord-est du réseau des chemins de fer de la Russie, le point de rencontre obligé sur la frontière commerciale de l'Europe et de l'Asie, elle devra probablement modifier ses habitudes et tâcher de garder son importance par son activité industrielle, assez minime actuellement; Nijniy-Novgorod possède cependant des chantiers de construction et des usines métallurgiques. Elle est le principal lieu de rendez-vous des *bourłaki* « d'en bas », comme Rîbinsk est le centre des bourłaki « d'en haut ». Ces hommes, dont le nom signifie « gens errants », sont les haleurs de barques;

[1] Villes et villages du bassin de l'Oka ayant plus de 5000 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT D'OROL.

Orol	44 300 hab.
Bołkhov	19 225 »
Mtzensk	14 150 »

GOUVERNEMENT DE KALOUGA.

Kałouga	38 600 hab.
Jizdra	11 700 »
Borovsk	9 500 »
Mediń	7 800 »
Kozelsk	7 350 »
Soukhinitchi	6 050 »
Mechtchovsk	5 450 »
Malo-Yarosłavetz	5 150 »

GOUVERNEMENT DE TOULA.

Touła	57 375 hab.
Be.ov	8 650 »
Bogoroditzk	8 000 »
Odoyev	7 700 »
Yefremov	7 400 »

GOUVERNEMENT DE MOSCOU.

Moscou	611 000 hab.
Sergiyevskiy (Troitza)	27 450 »
Kołomna	18 800 »
Serpoukhov	16 720 »
Podolsk	10 975 »
Dmitrov	7 550 »
Klin	6 650 »
Voskresensk	5 950 »
Vereya	5 500 »

GOUVERNEMENT DE RAZAN.

Razań	20 000 hab.
Kasimov	14 100 »
Skopin	9 450 »
Yegoryevsk	5 100 »
Zaraisk	5 050 »

GOUVERNEMENT DE TAMBOV.

Tambov	26 400 hab.
Morchansk	19 500 »
Chatzk	7 250 »
Yełatma	7 100 »
Kadom	7 100 »
Temnikov	6 600 »
Spassk	5 100 »

GOUVERNEMENT DE PENZA.

Verkhniy Łomov	8 400 hab.
Troïtzk	5 350 »
Chechkeyev	5 200 »

GOUVERNEMENT DE VLADIMIR.

Ivanono	17 000 hab.
Vładimir	16 400 hab.
Mourom	10 700 »
Chouya	10 450 »
Pereyasłavl-Zaleskiy	7 200 »
Souzdal	7 050 »
Alexandrov	6 800 »
Ivanovo	6 000 »
Melenki	5 600 »

GOUVERNEMENT DE NIJNIY-NOVGOROD.

Nijniy-Novgorod	44 000 hab.
Arzamas	10 400 »
Pavłovo	8 500 »

organisés en *artel'* ou associations, ils n'en sont pas moins à la merci des propriétaires de bateaux, qui rendent l'association responsable pour l'individu et dont l'agent est souvent choisi comme chef même de la société. Le salaire du bourłak pour un travail de 8 à 16 semaines, à la montée du fleuve, d'Astrakhań à Nijniy, varie de 28 à 40 roubles.

Une colonne élevée près du kreml, au sommet du promontoire qui domine le confluent, et le riche tombeau placé dans la crypte d'une cathédrale rappellent le toucheur de bœufs Minin, qui appela en 1611 le pays à la délivrance de Moscou, occupée par les Polonais. Nijniy est aussi la patrie du critique Dobroloubov.

MOYENNE VOLGA ET KAMA

KAZAN', V'ATKA, PERM', OUFA.

Dans cette partie du bassin de la Volga, l'Asie et l'Europe s'entremêlent déjà par leurs populations : à côté des Slaves grands-russiens, des Tartares habitent les villes et les campagnes environnantes, tandis que des tribus finnoises occupent la plus grande étendue des régions boisées. Les races, fondues en une seule nation dans le bassin supérieur de la Volga, sont encore là en présence les unes des autres, toutes distinctes soit par l'apparence extérieure, la langue et le genre de vie, soit du moins par les traditions et quelques traits particuliers. Ces peuplades étrangères ou allogènes, ainsi qu'on les appelle en Russie, n'ont pas, comme les Finlandais de l'ouest, l'avantage d'être unies en corps de nation. Éparses en de vastes plaines, séparées les unes des autres par des Grands Russiens, sans lien de nationalité, sans espérances communes, elles sont condamnées à un complet isolement moral et politique. C'est uniquement par l'entremise des Slaves que ces restes d'anciennes races, Finnois, Ougriens, Turcs, peuvent entrer en rapports mutuels et progresser en civilisation.

Les recherches des historiens ont mis en lumière ce fait remarquable, que l'influence russe sur ces populations asiatiques eut deux points de départ, au sud et au nord. Du côté du sud, les marchands russes, descendus par la rivière Oka, se réunissaient en grand nombre dans la ville de Bołgar, que des écrivains arabes classent même au dixième siècle parmi les cités de la Slavie. Les objets chinois et indiens découverts çà et là dans la Biarmie, de même que les monnaies du cinquième au septième siècle, sassanides, indo-bactres, arabes, byzantines, anglo-saxonnes, trouvées autour des anciens

bourgs de marché, témoignent du commerce qui se faisait alors dans ces régions. Les visites continuelles des marchands slaves, mais aussi les expéditions de brigands russes qui se rendaient jusqu'à la Caspienne par la Volga[1], durent introduire quelques éléments slaves dans ce monde oriental; mais cette influence cessa au treizième siècle, à l'époque des invasions tartares qui refoulèrent les Russes vers l'Occident. Du côté du nord, la pression ethnologique des Russes ne s'arrêta point. Les Novgorodiens qui avaient colonisé les bords de la Dvina et de ses hauts affluents avaient pénétré par cette voie dans le bassin de la Kama supérieure et dans les vallées de l'Oural, où ils allaient chercher le sel, les pelleteries, l'argent « d'outre-Kama » (*zakamskoïe serebro*). Même lorsque les Moscovites se furent emparés des rivières et des portages qu'avaient suivis les marchands novgorodiens, c'est en faisant l'énorme détour par Velikiy Oust-Youg et le cours de la Vîtchegda qu'ils allaient rejoindre le bassin de la haute Kama; jusqu'au règne de Pierre le Grand, les affaires de la Permie furent confiées à la « chambre novgorodienne » installée à Moscou et les expéditions militaires se faisaient soit par la vallée de la Vîtchegda, soit même par celle de la Petchora : la basse Kama roulait ses flots à travers un monde occupé par les Tchouvaches et les Bachkirs. La russification des tribus de ces contrées ne commença qu'après la prise de Kazań, dans la deuxième moitié du seizième siècle; mais encore de nos jours l'élément russe est beaucoup plus fortement représenté dans le bassin de la Kama supérieure. Les peuplades finno-tartares sont ainsi entourées d'un cercle de Russes, qui se compléta au dix-huitième siècle, lorsque les Slaves se furent emparés aussi des steppes du sud-est, arrêtant de cette manière l'immigration des steppes qui fortifiait l'élément tartare. Du reste, les échanges de croyances et de mœurs entre les Russes et les allogènes ont été fort nombreux, et mainte coutume des Slaves orientaux ne peut s'expliquer que par l'exemple de leurs voisins mahométans et bouddhistes[2].

Les Mordves (*Mordva*), appelés fréquemment Mordvines, sont peut être même l'une des anciennes peuplades historiques de la Russie, s'il faut y voir les Aorzes de Ptolémée, les alliés de Mithridate : ce nom est encore celui d'une de leurs principales tribus (Yerżan). Sous leur appellation actuelle, ils sont mentionnés par les auteurs byzantins comme un peuple nombreux, et souvent ils triomphèrent des Russes, même en

[1] Zabelin, *Histoire de la vie russe* (en russe).
[2] Le *Recueil de Perm'*, I (en russe); — Mozel, *Matériaux pour la statistique et la géographie de la Russie, Gouvernement de Perm'* (en russe); — Yechevskiy, *La colonisation russe dans le nord-est*, Vestnik Yevropi, 1866, I.

bataille rangée : soumis en partie dès le quartorzième siècle, mais fréquemment attaqués depuis par les Nogaïs et par les Kalmouks comme sujets des Moscovites, ils ne sont complètement assujettis que depuis trois cents années. Ils occupent encore, non en masses cohérentes, mais en archipels et en îlots, tout le bassin moyen de la Volga, des pentes de l'Oural aux sources de l'Oka ; on juge d'après les noms géographiques de ce territoire qu'ils devaient le posséder en entier, mais dans quelques-uns des gouvernements ils ne forment plus que le vingtième ou même le centième de la population : il ne composent un des éléments importants du peuple des campagnes que dans le voisinage de la Volga, surtout dans les provinces de Simbirsk, de Penza, de Samara et de Nijniy-Novgorod. Köppen ne comptait que 400 000 Mordves[1], mais on peut bien évaluer l'ensemble de cette population finnoise à 800 000 individus[2], à un million même d'après Maïnov[3], surtout en tenant compte de ceux, fort nombreux, qui par la langue, la religion, les mœurs, ont été complètement tartarisés. Ainsi ceux qu'on appelle du nom turc de Karataï sont devenus Tartares, en tout semblables aux autres. Parmi les Finnois orientaux de la Russie, les Mordves s'avancent le plus vers l'ouest, où ils se mêlent aux Russes : aussi sont-ils en maints endroits presque complètement russifiés. Presque tous les Mordves sont devenus « orthodoxes » : autrefois le gouvernement les distribuait en servage aux propriétaires qui s'engageaient à en faire des chrétiens. La grande masse de la nation se laissa baptiser au temps de l'impératrice Élisabeth, qui fit donner à chaque néophyte un rouble et trois images saintes, et, si l'on en croyait les Mordves eux-mêmes, l'immunité des impôts et du service militaire. Depuis le commencement du siècle, un grand nombre ont cessé de parler leur langue ; il en est même qui ne se distinguent aucunement par le costume et l'on confondrait facilement les hommes avec des moujiks russes ; mais les femmes gardent mieux le type originaire. Les Mordves de l'ouest ou Mokcha, excellents agriculteurs, se perdent de plus en plus dans la nationalité slave, comme se sont perdus les Mériens de Vladimir et de Moscou ; ceux qui ont le mieux conservé leur type sont les Yerźa de Penza et de Simbirsk. Dans les villages mixtes, les enfants russes parlent mordve avec leurs compagnons finnois, mais en

[1] Mordves de Russie, d'après Semonov (ouvrage cité) :

Simbirsk.	12 pour 100,	140 000	Saratov	6 pour 100,	94 000
Penza.	10 »	125 000	Orenbourg.	5 »	100 000
Samara	9 »	140 000	Tambov.	2.5 »	50 000
Nijniy-Novgorod. . . .	9 »	110 000	Kazañ.	1 »	15 000

[2] *Russlands gesammte Bevölkerung*, 1838.

[3] *Slovo*, 1879, nº VI.

grandissant ils s'accoutument peu à peu à parler la langue maternelle, qui est en même temps celle de la civilisation[1]. La mortalité est fort grande sur les enfants des Mordves, mais est-elle plus considérable que dans les familles russes de leur entourage?

Les Mordves ont en général les cheveux noirs, mais les yeux sont bleus, petits et bridés obliquement par la paupière. Grands, forts, d'un poids moyen de près de 80 kilogrammes[2], ils ont cependant les attaches fines. Leur menton est assez peu fourni, et l'on peut reconnaître à première vue par l'épaisseur et la longueur de la barbe jusqu'à quel point les indigènes ont été déjà russifiés par les croisements. Quant au costume, il varie singulièrement suivant les districts; mais un grand nombre d'entre eux sont encore, pour ainsi dire, dans l'âge du bronze, si l'on en juge par les ornements de ce métal, qu'ils portent de chaque côté de la figure et sur la poitrine. Les femmes se couvrent la tête, les oreilles, le cou, les bras, de toutes sortes de parures, comprenant des queues de lièvre et des dents d'ours, mais où dominent les monnaies en cuivre. Des bandeaux, des ceintures, des plastrons ainsi ornés de médailles et de boutons de bronze, se retrouvent chez les paysans des districts occidentaux d'Orol, sur la frontière de Tchernigov, à 600 kilomètres du pays des Mordves : on croit y voir un indice de la communauté de race.

Le baptême n'empêche pas les Mordves d'avoir gardé l'ancienne mythologie, en l'adaptant de leur mieux à ce que leur ont enseigné les popes. Leur dieu par excellence, Pas, ou « le dieu des dieux », qui est en même temps le soleil, a pour fils Initchi, dont le culte se confond pour eux avec celui de Jésus-Christ, et une mère Ozak, dans laquelle ils voient la Vierge Marie : au-dessous viennent les autres dieux, la « terre mère », saint Nicolas et tous les saints spéciaux qui président aux travaux des champs, soignent les récoltes et les animaux domestiques. « Les Mordves savent mieux prier que nous, disent les Russes; leurs dieux exaucent mieux les prières. » C'est que les paysans mordves travaillent les champs et traitent le bétail avec plus de soin que leurs voisins slaves[1]. Quand saint Nicolas a fait son devoir en donnant une bonne récolte, les Mordves le récompensent en oignant sa bouche de beurre ou de crème; mais quand ils sont mécontents de lui, ils l'enferment dans la grange ou le tournent contre la muraille[3].

[1] Lipinskiy, *Matériaux pour la géographie et la statistique de la Russie, Gouvernement de Simbirsk* (en russe).
[2] Maïnov, *Izv'estiya roussk. geogr. obchtchestva*, 1878, n° 1.
[3] Lipinskiy, ouvrage cité; — Maïnov, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1878, n° 10.

Il n'est peut-être pas de peuple sur la terre qui symbolise d'une manière plus dramatique sa foi dans la persistance de la vie au delà du tombeau et en même temps sa frayeur des maléfices du trépassé. Chez les Mokcha, le mort, dont le cadavre repose sur le sol, à l'endroit où se creusera sa fosse, est censé visiter sa maison pendant quarante jours : il y entre toujours à la même heure et se lave près de la fenêtre dans un vase que l'on entretient empli d'eau pure. Au quarantième jour, la famille se dirige vers le tombeau : « Reste encore avec nous! Viens manger le repas que nous t'avons préparé. Ensuite tu pourras te reposer. » Et le mort vient en effet; du moins celui de ses amis qui lui ressemble le plus et qui a pris ses vêtements, son air de visage, le son de sa voix. Il entre dans sa maison : « Ne nous mange pas! s'écrie-t-on, mais accepte ce que nous t'offrons. » Il reçoit le pain et le sel et boit avec les assistants le sang d'un mouton fraîchement égorgé. Le soir seulement il retourne au cimetière, accompagné de ses parents qui portent des cierges allumés; il remplit encore sa bouche de sang, prononce des paroles sacramentelles de bénédiction sur les animaux domestiques et se couche sur le tombeau. Il est recouvert d'un linceul blanc que l'on retire aussitôt : le mystère s'est accompli, l'âme du mort a été saisie dans un morceau de pâte et le mort peut désormais entrer dans le « rucher de la terre-mère, » l'un des trois « ruchers » dans lesquels l'univers est divisé[1]. L'idéal des Mordves est le monde des abeilles, où tout se fait par règle et par mesure.

Les Tchérémisses, que l'on évalue diversement de 200 000 à 260 000, ne sont guère connus que par cette appellation insultante, d'origine tartare, qui signifie les « Méchants » ou les « Vauriens », peut-être les « Guerriers ». Eux-mêmes se donnent le nom de Mori ou Mari, c'est-à-dire « Hommes » : peut-être était-ce aussi le sens du nom des anciens Mères ou Mériens de Souzdalie[2]. Autrefois les Tchérémisses occupaient la plus grande partie du territoire qui s'étend des deux côtés de la Volga et de la Kama, entre le confluent de la Soura et celui de la Vatka, et faisaient probablement partie de la grande nation bulgare[3]. Mais au treizième siècle déjà les Novgorodiens fondaient un comptoir fortifié dans leur pays et ce commencement de colonisation fut le point de départ de guerres continuelles entre les aborigènes et les envahisseurs de race diverse, d'un côté les Slaves, de l'autre les Tartares. Les Tchérémisses ne furent pas toujours vaincus dans cette lutte séculaire, et même au milieu du dix-septième

[1] Mainov, ouvrage cité.
[2] Castrèn, *Die altaischen Völker*.
[3] Castrèn, même ouvrage.

siècle, ils réussirent à interrompre toute communication entre Nijniy Novgorod et Kazañ[1]. Maintenant les Tchérémisses, divisés par les colons russes en îles de population distincte après avoir été définitivement subjugués à la fin du dix-septième siècle, n'ont plus de cohésion ethnique, si ce n'est sur la rive gauche de la Volga, en aval de la Vetlouga, jusqu'aux environs de Kazañ. Les Tchérémisses des « Prairies » ont pu conserver les anciennes mœurs plus facilement que leurs compatriotes de la rive opposée, les Tchérémisses des « Monts », ainsi nommés parce que leur pays est limité par la haute berge de la Volga. Ceux-ci, de tous les côtés entourés de Russes, ont presque partout perdu leur individualité nationale et se confondent de plus en plus avec la race des nouveaux maîtres : ils sont en général de figure avenante, honnêtes, assidus au travail. Les femmes résistent plus longtemps que les hommes au changement ; mais quand la révolution s'accomplit, elle est soudaine : du costume traditionnel, elles passent sans transition au costume des femmes russes[2].

Chez les Tchérémisses des Prairies, le type finnois se distingue encore assez nettement de celui des Russes : ils sont plus bruns de peau, plus hâlés de teint ; leur nez est retroussé ou aplati, leurs pommettes sont très saillantes, leurs yeux étroits et bridés ; leur barbe est rare. En général, les femmes, déjà fort laides au jugement de leurs voisins russes, sont encore, comme les Suomi de la Finlande, enlaidies par des maladies d'yeux causées par la fumée des cabanes. Les Tchérémisses sont de mauvais agriculteurs : appartenant à l'âge de transition entre l'état nomade et l'état sédentaire, ils préfèrent gagner leur vie par la chasse, la pêche, l'élève des animaux ; du reste, leur civilisation originale s'est perdue : désormais ils n'apprennent plus rien que par l'intermédiaire des Russes. Autrefois, des marques faites sur des bâtons, sorte de runes grossières, leur servaient d'écriture ; ils assurent en outre avoir possédé des livres écrits « qui furent dévorés par la grande vache[3] (?) ». Mais ils ont conservé quelques-unes de leurs industries, pour le tissage, la teinture et l'ornementation des étoffes, et portent toujours leur costume, remarquable surtout par les plaques de cuivre et d'argent et les franges de cuir : les femmes ont le haut bonnet pointu orné de verroteries et se terminant en arrière par une sorte de camail, que raidissent des parements de cuir et de métal ; elles portent aussi sur la poitrine un plastron, simple ou double, de monnaies, de grelots et de disques de cuivre, à la fois ornements et amulettes : « Un

[1] *Les Peuples de la Russie, Mordves et Tchérémisses* (en russe).
[2] Mackenzie Wallace, *Russia*.
[3] Paris, Traduction de la *Chronique de Nestor*.



TCHÉRÉMISSES DU GOUVERNEMENT DE SIMBIRSK.

Dessin de Ronjat, d'après une photographie de M. Raoult.

numismate, dit M. Rambaud, ferait de merveilleuses découvertes dans ces médailliers ambulants. »

Les mariages sont encore des enlèvements chez les Tchérémisses, et non pas de simples simulacres de rapt; les parents ignorent presque toujours ce qui se prépare, et souvent même la jeune fille n'a pas été avertie par le jeune homme de l'enlèvement projeté. Aussi le mariage n'est-il d'abord fêté que dans la famille du mari; les arrangements pour la dot et les fêtes communes aux deux familles ne se font que des semaines après la fuite. D'ailleurs, il est rare qu'on ne s'arrange pas; M. Kouznetzov ne connaît dans le gouvernement de Vatka qu'un seul cas où le père tchérémisse, indigné de l'enlèvement de sa fille, ait protesté devant le juge[1]. Chez les Tchérémisses païens, le divorce est facilement prononcé, après une cérémonie fort simple. Les deux époux qui ne se conviennent plus sont amenés devant les anciens de la commune; on les lie dos contre dos au moyen d'une forte corde, l'ancien prend un couteau, tranche le nœud conjugal, et les deux époux s'enfuient chacun de son côté.

Les Tchérémisses, persuadés que les morts passent à une vie meilleure, ne pleurent pas ceux qu'ils ont perdus. En enfermant le mort dans sa tombe, ils lui mettent un bâton dans la main pour chasser les serpents et de l'argent pour payer la terre « mère »; en outre, ils laissent du tabac au mort et prennent soin de faire une petite ouverture à la bière afin que le trépassé puisse de temps en temps jeter un regard sur le monde qu'il a quitté. Quarante jours après, on vient lui faire une visite et tous dansent autour du tombeau[2]. D'ailleurs, n'est-ce pas dans les mêmes régions que les Veliko-Russes, aussi païens que les Tchérémisses, ont l'habitude de pétrir en l'honneur de leurs morts de petits gâteaux en forme d'échelles, image symbolique des degrés que l'âme doit gravir pour s'élever dans le ciel? Autrefois on jetait dans le tombeau du mort de véritables échelles et des griffes d'animaux, afin de faciliter ainsi le travail ardu de l'escalade. Jusqu'à présent, quelques sectes de raskolniks ont l'usage de laisser des ouvertures dans les tombeaux pour y déposer les offrandes de nourriture faites aux morts : les écuelles creusées dans les pierres tombales de la Scandinavie et de l'Inde avaient probablement la même destination[3].

La religion des Tchérémisses est fort curieuse, car le fond originaire de leurs croyances a subi la triple influence du christianisme russe, du maho-

[1] Kouznetzov, *Essai sur la vie des Tchérémisses*, Drevñaya i Novaya Rossiya, 1877, n° 6.
[2] Mozel, *Le Gouvernement de Perm'*.
[3] Maïnov, *Slovo*, 1879, n° 10.

métisme tartare et du chamanisme mogol; pour eux, les « soixante-dix-sept religions des soixante-dix-sept peuples » sont également bonnes[1]. Ils se disent « orthodoxes », et à bon droit, puisqu'ils célèbrent les fêtes du calendrier par des libations, qu'ils vénèrent saint Nicolas et les autres saints sous les noms de Youma ou de « dieu » qu'ils offrent même des sacrifices à Notre-Dame de Kazañ[2]; mais si les Tartares étaient les dominateurs de la contrée, les Tchérémisses pourraient aussi bien se dire musulmans, puisque Mahomet est aussi un prophète pour eux : même des villages entiers de Tchérémisses se sont convertis au mahométisme, sans crainte des lois qui condamnent les relaps à huit ou dix ans de travaux forcés. Toutefois les anciennes divinités se maintiennent, le grand Youma, le dieu du Ciel, et ceux des vents, des fleuves, de la glace, du bétail et des arbres même. Dans le gouvernement de Kostroma, près du village d'Adochnour, se trouvait un bouleau que les Tchérémisses venaient adorer en foule encore dans l'année 1843. Quand le vent brisait une des branches de la cime et la transportait sur un champ voisin, le maître était tenu d'en laisser le produit aux oiseaux de l'air[3]. Les Tchérémisses, surtout ceux du gouvernement de Perm qui n'ont pas encore été baptisés, vénèrent aussi le feu et lui demandent d'apporter leurs prières à Dieu : ainsi les cérémonies des premiers Aryas se retrouvent chez eux. La divinité qui tient la plus grande place dans leurs prières est celle dont ils ont peur, Keremet, l'auteur de tout le mal qui leur arrive : c'est à lui que sont destinées les bêtes de choix lors des sacrifices, car il faut conjurer son courroux en lui donnant amplement de quoi satisfaire sa faim, sa soif, et en lui fournissant des montures pour ses voyages. Lors des sacrifices solennels, les *kartes* ou prêtres héréditaires immolent parfois 80 chevaux, 50 vaches, 100 autres têtes de gros bétail, 150 moutons, 300 canards[4]. On sacrifie aussi des chevaux blancs sur les tombes des hommes riches ou respectés à cause de leurs vertus[5]. Le lieu choisi pour la cérémonie est quelque bois de tilleuls ou de bouleaux éloigné des bourgades slaves : en cet endroit sacré, nul fidèle ne peut se présenter dans le costume russe et nulle parole de la langue des maîtres ne doit être prononcée. Les femmes ne pénètrent point dans l'enceinte, mais elles cherchent à voir de loin les rites du sacrifice entre les troncs pressés des arbres, au milieu de la foule qui s'agite. Une

[1] Laptev, *Gouvernement de Kazan'*.
[2] Mackenzie Wallace, *Russia*; — Kouznetzov, ouvrage cité.
[3] Maximov, *Drevn'aya i Novaya Rossia*, 1876, n° 6.
[4] *Les Peuples de la Russie* (publication *Dosoug i D'elo*).
[5] Nicolas Tourgeñev, *La Russie et les Russes*.

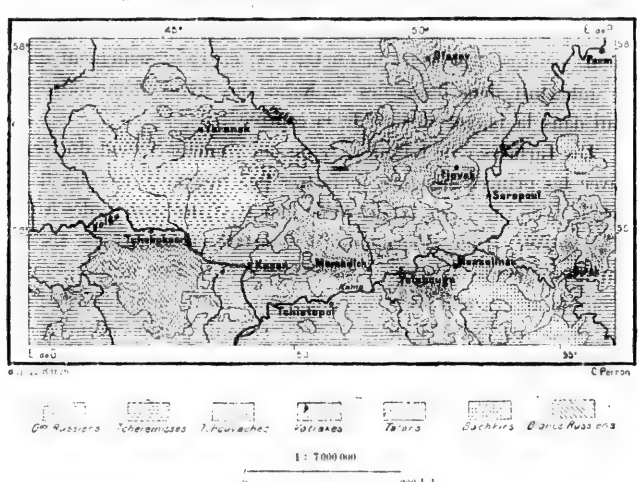
des fêtes les plus curieuses des Tchérémisses est celle de Sorok Yol ou de « la Jambe de Brebis », qui correspond à la Noël, et qui est aussi une fête religieuse et sociale : cérémonie solennelle au commencement, elle se termine par une parodie. Assis à une table bien servie, le karte personnifie à la fois le peuple des fidèles et Dieu qui lui répond. Il demande santé, bonheur, abondance de bière, de blé, d'abeilles, de bétail et d'argent, et bonne chance pour vendre les denrées à trois fois leur valeur; puis, en qualité de dieu, il exauce toutes les prières. « Je donne! je donne! » s'écrie-t-il. Ensuite on tourne en ridicule les agents russes, popes, juges, officiers recruteurs[1].

Les Tchouvaches, dont le nom signifie, dit-on, « Gens des Eaux », sont assez nombreux dans le gouvernement de Kazañ pour y former presque le quart de la population, et en outre ils sont parsemés par petits groupes dans les provinces voisines de Simbirsk, de Samara, de Saratov, d'Orenbourg et de Perm : on évalue diversement ces indigènes d'un demi-million à sept cent mille. Ce sont peut-être les Boartasses des géographes arabes, que divers savants pensent avoir été des Mordves, et qui furent refoulés au nord par l'invasion tartaro-mongole du treizième siècle. Leur apparence, une petite partie de leur vocabulaire, évaluée à un millier de mots, et diverses de leurs coutumes les font classer parmi les Finnois; mais par la langue un grand nombre d'entre eux sont devenus Tartares et ceux-ci leur donnent dans les chants le nom de « Frères[2] »; néanmoins ils ont encore leur idiome, et depuis 1859 le gouvernement russe, qui suit à l'égard des populations « allogènes » orientales une politique toute différente de celle qu'il pratique à l'égard de ses sujets occidentaux, permet l'enseignement de la langue tchouvache dans les écoles du pays; même avant cette époque, on avait imprimé pour eux toute une littérature religieuse. Très mélangés à la suite des conquêtes qui se sont succédé dans la contrée, ils ont recueilli probablement parmi eux les restes des Bulgares vaincus par les Tartares au treizième siècle. Bons agriculteurs, ils soignent mieux leurs champs que leurs voisins de toute race. La plupart des Tchouvaches s'habillent à la russe et, à l'exception de quelques centaines, sont baptisés chrétiens depuis plus de cent cinquante ans; mais, de même que les Tchérémisses, ils ont aussi des pratiques mahométanes et païennes : ils abhorrent la viande de porc et récemment encore ils offraient à leur dieu Tora des sacrifices, non de chevaux vivants, mais de simples effigies

[1] Kouznetzov, ouvrage cité.
[2] J. G. Kohl, *Die Völker Europa's*.

en argile de cet animal : l'ancien paganisme s'est fait tout petit pour se maintenir. Les Tchouvaches, de taille moindre que les Tartares, et pour la plupart misérables, affamés, fuient, pour ainsi dire, devant le Russe; ils vivent au milieu des forêts, dans les hameaux les plus écartés. Leurs chants sont doux et tristes comme ceux d'un peuple qui se meurt. Naguère celui qui voulait se venger d'un ennemi allait se pendre à sa porte[1] afin d'attirer sur lui ce qu'ils appellent le « malheur sec », c'est-à-dire la visite des juges d'instruction russes. On dit aussi que les Tchouvaches trompent

N° 163. — POPULATIONS DIVERSES DE LA VOLGA MOYENNE ET DE LA KAMA.



les Russes, non par avidité, mais pour faire tort aux ennemis héréditaires[2].

De toutes les races non slaves qui peuplent les deux bords de la Volga moyenne, les Tartares sont ceux qui ont le mieux maintenu leur existence. Ils ne craignent point d'habiter les villes à côté des Russes, et dans plusieurs villages ils forment avec eux une communauté pacifique, ayant le même staroste, discutant dans le même conseil, quoique séparés d'eux par la barrière infranchissable des pratiques religieuses. Si les deux cultes du Christ et de Mahomet n'étaient pas inégalement traités par l'État russe, il est à présumer que les populations finnoises de la contrée se convertiraient pour la plupart au mahométisme, comme l'ont déjà fait les Tchouvaches :

[1] Alfred Rambaud; — Łaptev, *Gouvernement de Kazan'* (en russe).
[2] Łaptev, même ouvrage.

il est arrivé que des villages de Tartares, considérés comme chrétiens depuis les conversions faites de force au dix-huitième siècle, ont déserté les églises en masse ou refusé de recevoir les prêtres : grâce à leur instruction religieuse, au moins égale à celle des missionnaires orthodoxes, ils résistent avec opiniâtreté à la propagande chrétienne[1]. D'ailleurs, les Tartares ne cherchent point à faire de prosélytes : ils se tiennent seulement sur la défensive et tous leurs enfants fréquentent les écoles, où ils étudient les préceptes du Koran. Jusqu'à une époque récente, ces médressés, toutes placées à côté de la mosquée, avaient un caractère presque exclusivement religieux : les enfants, quoique parlant le turc impur de leur race, n'apprenaient à lire et à réciter que l'arabe plus ou moins classique de leurs prières et de leurs manuels; c'est en 1872 seulement que M. Radlov a introduit dans les écoles de Kazań des livres élémentaires rédigés par lui dans la langue tartare de la contrée[2].

Les Tartares « de Kazań », venus au commencement du treizième siècle avec les princes mongols, mais très peu mélangés avec les tribus de leurs chefs, à en juger par la pureté de leur type, descendent des Kiptchaks de la Horde d'Or. Depuis l'époque de leur arrivée dans le pays, ils ont certainement augmenté en nombre : ils étaient plus d'un million en 1870; on en compte maintenant au moins douze cent mille, dont près de la moitié dans le gouvernement de Kazań[3]. Ils ont recueilli parmi eux un certain nombre des anciens Bulgares et se donnent à eux-mêmes souvent le nom de Boulgarliks. Différents des Tartares d'Astrakhań, de ceux de la Crimée et de la Lithuanie, qui appartiennent à d'autres branches de la race turque, ils sont en général de taille moyenne, larges d'épaules, robustes de corps; leur figure est d'un bel ovale; ils ont le nez droit et fin, les yeux noirs, vifs et perçants, les pommettes un peu saillantes, la barbe rare, le cou gros et court; ils se rasent toujours la tête, ce qui fait paraître leurs oreilles droites plus longues qu'elles ne le sont en réalité. Les femmes ont l'habitude de se farder, mais elles adoptent de plus en plus les modes russes. Celles des familles pauvres sortent librement, la figure à demi

[1] *Compte rendu du procureur général du Saint-Synode pour l'année* 1875.
[2] L. Léger, *Études slaves.*
[3] Tartares « de Kazań » en 1870 : 1 050 000.

Gouvernement de	Kazań	450 000	Gouvernement de	Penza	55 000
»	Oufa	101 000	»	Nijniy-Novgorod	34 000
»	Samara	100 000	»	Perm	24 000
»	Vatka	94 000	»	Orenbourg	20 000
»	Saratov	55 000	»	Tambov	19 000

Autres gouvernements 10 000

découverte, et les épouses des riches vont aussi quelquefois au théâtre assistent aux fêtes publiques. La polygamie existe toujours, le mariage n'a pas cessé d'être un achat, et dans les contrats, auxquels n'assistent même pas les fiancés, le chiffre du *kalîm* payé pour la fille ne manque pas d'être mentionné. Toutefois le nombre des Tartares polygames diminue peu à peu : si les religions restent distinctes, les mœurs se rapprochent. Par leurs occupations, les Tartares s'assimilent de plus en plus aux Russes, quoiqu'ils se distinguent d'eux en traitant mieux leurs femmes, que l'on ne voit jamais occupées aux durs travaux des champs[1]. Plusieurs Tartares possèdent à Kazañ des fabriques importantes ; d'autres sont artisans, garçons d'hôtel et de restaurant ; un bien plus grand nombre encore s'occupent de négoce ou du transport des marchandises. Certains commerces d'exportation, par exemple ceux du blé, du sel, des cuirs, des salaisons, ont été monopolisés par eux ; en qualité de drogmans, ils servent d'intermédiaires naturels entre les industriels russes et les acheteurs mahométans qui viennent à Kazañ et à Nijniy-Novgorod de la Boukharie, de Khiva, de la Perse[2].

Les populations ne sont pas moins variées dans le bassin de la Kama que sur les bords de la moyenne Volga. Dans le seul gouvernement de Vatka, que limite à l'ouest la rivière de ce nom, on compte une dizaine de nationalités diverses, sans les marchands juifs, les Tsiganes et les colons polonais et allemands. Il est vrai que l'élément grand-russien l'emporte de beaucoup sur tous les autres ; mais cette supériorité, il la doit certainement en partie à la « slavisation » des indigènes, qui deviennent « Russes » par le fait même de leur culture graduelle.

Les Zïranes ou les « Repoussés » (?), nation prépondérante des hauts bassins de la Petchora et de la Vitchegda, sont aussi représentés par des groupes nombreux sur les bords de la haute Kama et de ses affluents ; mais ce sont leurs frères de race, les Permiens, qui constituent dans ces contrées le fond de la population indigène. Permiens et Zïranes, parlant à peu près le même dialecte et présentant la même apparence, sont les uns et les autres descendants des anciens Biarmiens qui commerçaient avec les Normands par la mer Blanche. Ils se donnent également le nom de Komi-Mort, c'est-à-dire « Peuple de la Kama[3] », et forment avec les Votaks un groupe distinct parmi les nations finnoises. Leur nom de Permiens aurait, dit-on, la signification de « Montagnards » et se rattacherait au nom

[1] Laptev, ouvrage cité.
[2] L. Léger, ouvrage cité.
[3] Castrèn, *Die altaïschen Völker*.

de Parma, appliqué, sur tout le versant du nord, aux plateaux et aux monts boisés. Les évaluations relatives à leur nombre varient d'autant plus qu'ils sont presque entièrement slavisés et qu'il est très difficile d'établir une ligne de démarcation précise entre un Permien et un Russe; d'ailleurs, on peut se faire une idée de l'ignorance dans laquelle on est encore à l'égard des uns et des autres par ce fait, que le conseil général (*zemstvo*) de Solikamsk a récemment découvert dans la contrée un district dont les habitants étaient restés absolument ignorés de l'État et n'avaient jamais été les sujets de personne[1]. D'après Rittich, les indigènes finnois appartenant à la race biarmienne, à en juger du moins par leur langue usuelle, auraient été d'un peu plus de 66 000 en 1875, sur les deux versants de l'Oural; leur nombre s était probablement augmenté de plusieurs milliers depuis le milieu du siècle. Leur vocabulaire est très pauvre et pour des idées rapprochées ils sont obligés de se servir d'une même expression. Aussi ont-ils emprunté beaucoup de mots au russe, mais en les transformant, car plusieurs lettres manquent à leur langage. D'ailleurs, presque tous parlent imparfaitement le russe: par l'idiome aussi bien que par les mœurs, les habitudes, le genre de vie, les pratiques agricoles, ils se rapprochent de plus en plus des colons grands-russiens. Quant à leur religion, elle est officiellement la même que celle des Russes depuis le quinzième siècle; ils observent même les jeûnes rigoureusement et récitent aussi la prière dominicale: ils ont complètement abandonné le culte de la « Vieille d'Or », divinité probablement semblable à celle que, d'après Herberstein, les Vogoules adoraient jadis sur les bords de l'Ob; mais ils partagent toutes les superstitions des Russes sur les esprits et les revenants: ils craignent surtout les malices des diables domestiques, les envoûtements, le mauvais œil, les incantations, les phrases sacrées qu'apporte le vent, les mottes de terre maudites laissées sur leur chemin[1]. Le culte du poêle, aussi naturel dans les froides régions du Nord que l'est celui du soleil dans les contrées du Midi, s'est maintenu chez les Permiens: la douce chaleur qui s'en échappe et qui entretient la vie des habitants pendant le long hiver, est restée pour eux, comme elle le fut jadis pour toutes les populations de la contrée, l'une des principales divinités. Après avoir embrassé ses parents, le Permien qu'a frappé la conscription et qui part pour l'armée, s'incline profondément devant le poêle. Lors des fêtes commémoratives, les Permiens apportent aux tombeaux des mets fumants, parce que les morts, disent-ils,

[1] *Russische Zemstwo und Baltische Selbstverwaltung.*
[1] Ladov, *Russie d'Europe physique et ethnographique* (en russe).

aiment à se nourrir des vapeurs du festin; ils leur versent aussi de la bière par les crevasses du sol, en les encourageant à boire comme autrefois. Naguère, dit-on, les Russes de la contrée pratiquaient le même usage[1]. Avant l'émancipation, presque tous les Permiens étaient serfs des Strogonov et d'autres grands seigneurs d'origine marchande; un petit nombre seulement appartenaient à la couronne. C'est peut-être à leur ancienne condition de servitude qu'il faut attribuer l'extrême dérèglement de leurs mœurs.

Beaucoup plus nombreux que les Permiens sont leurs parents de race, les Votes ou Votaks, vivant surtout dans le bassin de la rivière Vatka, qui leur doit probablement son nom; Florinskiy les évaluait à plus de 250 000 en 1874. Ils ne paraissent point avoir diminué depuis l'époque où les premiers colons russes arrivèrent dans la contrée; mais, d'après leurs traditions, ils ont été déplacés vers le nord. Cultivateurs habiles et infatigables, ils utilisent les bas-fonds des rivières fertiles et bien abritées, élèvent des bestiaux, entretiennent des ruches d'abeilles : ce sont eux en grande partie qui valent à la province de Vatka le nom de « gouvernement des paysans ». Ils ont été moins slavisés que les Permiens, quoique plus voisins des grandes villes de la Volga, ce qui tient peut-être à leur cohésion ethnique supérieure et au voisinage des Tartares : la polygamie n'est pas défendue chez eux. Chrétiens de nom comme les Tchérémisses, avec lesquels s'entremêlent plusieurs de leurs groupes, ils s'adonnent comme eux à diverses pratiques du chamanisme et cherchent de la même manière à conjurer la mauvaise influence de Keremet. En traversant un cours d'eau, ils jettent toujours une touffe d'herbe dans le courant, en s'écriant : « Ne me tiens pas! » C'est un modeste sacrifice fait au méchant dieu[2]. Le savant finlandais Ahlqvist a donné en 1856 une grammaire de la langue votak, très rapprochée de celle des Ziranes.

Parmi les autres peuplades du bassin de la Kama, il en est plusieurs qui sont diversement classées par les auteurs, soit avec les Finnois, soit avec les Turcs, et qui certainement appartiennent aux deux races à la fois, à la suite des mélanges causés par les émigrations en masse, par les conquêtes et les conversions. Ainsi les Mechtchères ou Mechtcherak habitaient autrefois le bassin de l'Oka, principalement dans les régions qui sont devenues de nos jours les gouvernements de Razañ, de Tambov, de Nijniy-Novgorod. Jusqu'à présent une partie des Mordves Finnois conser-

[1] Mozel, *Le gouvernement de Perm'*.
[2] Łaptev, ouvrage cité.

vent le nom de Mechtchères[1]. Vaincus et dispersés par les Moscovites, une partie d'entre eux passèrent la Volga et se réfugièrent à l'est, sur les bords de la Kama et de la Belaya, et dans les vallées de l'Oural. Ceux qui restèrent dans la Moscovie, environnés de Russes, se slavisèrent peu à peu, perdant leur religion, leur idiome, leurs mœurs. De nos jours, les Mechtchères du gouvernement de Penza, désignés de ce nom par les Tartares, mais appelés Tchouvaches par les Russes, et Tartares par les Tchouvaches, sont en réalité devenus russes : ils n'en diffèrent que par la tradition d'origine et par la difficulté qu'ils auraient à prononcer la lettre *tch*, remplacée chez eux par le *tz ;* on veut aussi reconnaître sur leurs visages le type des tribus d'autres nations finnoises non encore russifiées. Les Mechtchères établis chez les Bachkirs sont maintenant eux-mêmes des Bachkirs par la langue, la religion, le type physique : avec eux ils ont combattu contre les Russes, avec eux ils ont été vaincus et sont devenus des sujets comme les autres, passibles du service militaire. Comme les Votaks, ils sont d'excellents agriculteurs et leurs familles s'accroissent. D'après Rittich, ces Mechtchères tartarisés étaient au nombre de plus de 138 000 en 1875. Quant aux Vogoules, ils ont été presque tous refoulés sur le versant asiatique de l'Oural.

Les 128 000 Teptars du versant russe de l'Oural sont aussi les descendants de fugitifs qui vivaient sur les bords de la Volga moyenne et qui ont dû chercher un asile à l'est parmi les Bachkirs, auxquels ils commencèrent par payer le loyer du sol occupé, jusqu'au jour où, pour prix de l'aide donnée aux Russes contre leurs hôtes, ils reçurent leur part de la contrée en toute propriété[2] : leur nom aurait le sens de « colons », de « nouveaux venus ». Les Teptars, tous de sang mélangé[3], sont aussi des musulmans, qu'il faut compter aujourd'hui au nombre des peuples de race tartarisée, avec la race dominante des Bachkirs.

Ceux-ci, que l'on croit d'origine ougrienne, comme les Magyars, et qui furent aussi mêlés à des tribus finnoises, n'en sont pas moins Turcs par la langue, la religion et les mœurs : ils parlent un idiome assez rapproché de celui des Tartares de Kazan et se disent descendus des Nogaïs[4], auxquels ils ressemblent par quelques traits physiques. Cependant les Kirghiz leur donnent le nom d'Ostaks et les considèrent comme des frères de ces peuplades sibériennes, mêlés avec des Tartares. Les Bachkirs des

[1] Maïnov, *Drevn'aya i Novaiya Rossiya*, 1870, n° 10.
[2] Kœppen, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, von v. Baer und v. Helmersen, vol. XIII.
[3] Ujfalvy, *Lettre à M. Maïnov*, Russische Revue, 1877, n. 11.
[4] A. Castrèn, *Ethnologische Vorlesungen, Die altaïschen Völker.*

montagnes, probablement les plus purs de race, ont la tête petite, mais relativement fort large ; il en est de grands et de forts aux traits réguliers, offrant une ressemblance remarquable avec les Szekely de Transylvanie[1]. Pendant la guerre de Hongrie, en 1849, les Cosaques de l'Oural, voyant les Magyars, leur donnèrent spontanément le nom de Bachkirs, et ne cessèrent de les désigner sous cette appellation pendant toute la campagne[2]. La plupart ont le visage aplati, le nez un peu retroussé, les yeux petits, la barbe rare, la physionomie bonne et douce. Ils sont en effet pleins de bienveillance, de cordialité, de bonne humeur et reçoivent les étrangers avec une large hospitalité dont on a souvent abusé. Lents au travail, ils ont sur les Russes le grand mérite de l'exactitude. Comme les Tartares, ils doivent acheter leurs femmes, mais le paiement du kalim peut se faire par annuités et souvent le mari emmène sa propriété vivante quand il a payé la moitié du douaire. Pendant un an, il est interdit à la nouvelle mariée de parler à son beau-père et à sa belle-mère : on retrouve ainsi non loin du cercle polaire des usages que l'on croirait empruntés à quelque tribu de l'Afrique méridionale.

Les Bachkirs se trouvent maintenant dans la période de transition entre l'état pastoral et l'état agricole. La plupart des mines et des usines métallurgiques des gouvernements de Perm et d'Orenbourg se trouvent sur des terres ayant appartenu jadis aux Bachkirs et cédées par eux à des prix dérisoires : c'est ainsi que tout le territoire minier de Kichtim, d'une étendue de 164 000 hectares, fut vendu en 1756 pour la somme de 150 roubles. C'est en vain que les Bachkirs se révoltèrent huit fois pendant les dix-septième siècle, quatre fois au dix-huitième ; c'est en vain qu'ils brûlèrent les villages russes, arachèrent même les morts russes des cimetières, afin qu'il n'y eût plus un Moscovite chez eux[3]. Après chaque révolte, les Russes revinrent plus nombreux, bâtissant des villes, exploitant des mines, s'emparant du sol. Maintenant les Bachkirs n'ont plus en leur possession qu'un tiers de leurs anciennes terres, et dans quelques districts le gouvernement à dû leur en donner de nouvelles, avec défense de s'en dessaisir[4]. Le rétrécissement graduel de leur territoire de pâturage les a obligés d'avoir recours à la culture du sol, d'abord comme propriétaires donnant leurs terres à bail à des laboureurs russes, puis çà et là comme travailleurs, mettant à la charrue leurs mains habituées jusqu'alors à ne manier que la

[1] Ujfalvy, lettre citée.
[2] Dragomanov, *Notes manuscrites.*
[3] Ignatyev, *Congrès archéologique de Kazan'*, Revue scientifique, 17 mai 1879.
[4] Vasiltchikov, *La propriété foncière et l'agriculture*, II (en russe)

houlette[1]. Mais en beaucoup de districts les anciennes mœurs se maintiennent et même les Bachkirs laboureurs sont encore partiellement chasseurs et pasteurs nomades; ils possèdent une race de chiens lévriers parfaitement dressés pour la course et, comme les Islandais, se servent du faucon pour auxiliaire de chasse. Ils ont de grands troupeaux de moutons, de bêtes à cornes et surtout de chevaux, qui leur servent à la fois de montures, de bêtes de trait et de somme, leur donnent la viande, le lait, et les peaux dont ils font des vêtements, des tentes, des couvertures, des courroies, des vases. Autrefois il n'était pas rare de voir des Bachkirs comptant leur fortune par centaines ou même par milliers de chevaux : un homme simplement à son aise possédait au moins trente coursiers; mais le peuple est fort appauvri maintenant et pendant l'hiver de 1865 à 1866 la mortalité s'éleva en certains districts à 26 et même à 44 pour cent de la population[2]. Fort habiles à manier le cheval, les Bachkirs aimaient à parader en un long manteau orné par derrière d'une crinière flottante. L'élève des abeilles est aussi l'une des occupations favorites des Bachkirs et même on a cherché à traduire leur nom, — Bach-Kurt, — par celui de « Conducteurs d'Abeilles » : il est vrai qu'on peut aussi lui attribuer le sens de « Têtes de Loup ». De même que les Cosaques, un certain nombre des Bachkirs et des Mechtchères étaient astreints avant 1865 au service militaire et chaque famille devait fournir son homme : en style militaire, ils portaient le nom de Cosaques d'Orenbourg. Des Bachkirs étaient parmi ces Cosaques dont les chevaux s'abreuvèrent dans la Seine en 1814 et en 1815. L'ensemble de la nation, qui habite presque exclusivement sur les pentes occidentales et au sud des monts Oural, était évalué par Rittich à près de 750 000 individus en 1875. En comprenant avec eux Teptars et Mechtchères, ils sont plus d'un million[3].

En aval de Nijniy, le principal affluent de la Volga est la Soura, qui, dans son cours sinueux, traverse du sud au nord le pays des Mordves et des Tchouvaches. La plus grande ville du bassin, Penza, chef-lieu du gou-

[1] Florinskiy, *La Bachkirie et les Bachkirs*, Vestnik Yevropî, 1874, n° 12.

[2] Florinskiy, ouvrage cité.

[3] Allogènes des bassins de la Kama et de la moyenne Volga classés par religions :

Votaks	Baptisés	213 678	Non baptisés	37 555
Permiens	»	68 763	»	—
Mordves	»	687 988	»	1 563
Tchouvaches	»	552 045	»	14 928
Tchérémisses	»	201 585	»	67 048
Tartares de Kazan, Mechtchères, Teptars	»	122 538	»	970 649
Bachkirs	»	827	»	999 818

vernement de son nom, a été fondée au commencement du dix-septième siècle pour réduire les populations finnoises; mais sa bonne position stratégique, au confluent de la Penza et de la Soura navigable, était en même temps excellente au point de vue commercial, et Penza a rapidement grandi. Saransk et Potchinki, situées à l'ouest de la Soura, sur des affluents latéraux, n'étaient au commencement du dix-septième siècle que des campements de Mordva; mais Alatîr, au confluent de l'Alatîr et de la Soura, fut déjà bâtie en 1552 pour contenir les Tartares de Kazañ.

La région qui s'étend au nord de la Volga, entre les rivières de l'Ounja et de la Kama, est connue sous le nom de « Pays des Forêts », et des bois en couvrent en effet la plus grande partie. Les paysans de plusieurs villages vivent dans ces halliers pendant l'hiver, occupés à la coupe des bois et à la préparation de l'écorce de tilleul, qui sert à fabriquer des nattes, des paniers et ces chaussures, appelées *lapti*, que portent tous les paysans de la Grande Russie; le bois de tilleul est employé surtout à la fabrication des icônes et à celle des chaises dites « tchérémisses ». Un des marchés principaux de cette industrie et en même temps le siège d'autres manufactures, est le gros bourg de Łiskovo, situé sur la rive droite de la Volga, presque en face du couvent de Saint-Macaire et du confluent du Kerjenetz. Aux bords de cette rivière s'élevaient jadis de nombreux skits ou couvents, non moins célèbres chez les sectaires popovtzî que l'étaient les skits du Vîg pour les bezpopovtzî; mais en 1853 la population de la plupart de ces couvents fut dispersée ou convertie à l'union des croyants (*yedinov'eriye*); quelques endroits seulement sont restés sacrés pour les raskolniks de la contrée. Le lieu saint par excellence dans la région des forêts est le lac Svetłoïe ou Svetłoyar, le « Brillant », bassin d'environ 2 kilomètres de tour qui se trouve à l'ouest de Vorkresenskoïe, sur la Vetłouga. D'après la croyance populaire, les eaux de ce lac recouvrent une ville, le « Grand Kitej », que Dieu fit disparaître lors de l'invasion des Tartares pour la soustraire au pillage : mais les habitants continuent de vivre dans les profondeurs. Les hommes pleins de foi peuvent en voir les maisons et les clochers sous les eaux du lac, et la conviction des orthodoxes est que les Tchérémisses continuent d'y trafiquer. Le lac est un lieu de pèlerinage très fréquenté : pendant la nuit du 22 au 23 juillet, la foule des raskolniks, priant sur le rivage et tenant des cierges dans leurs mains, puis, cheminant en procession, entourent le lac « Brillant » d'un cercle de lumière qui se reflète dans le flot mobile[1].

[1] Melnikov, *Dans les Forêts*, vol. IV; — Gatzisskiy, *Drevn'aya i Novaya Rossiya*, 1877, n° XI; — Oelsnitz, *Notes manuscrites.*

D'ailleurs, c'est dans cette région, plus que dans toute autre contrée de la Russie centrale, que se sont maintenues les anciennes coutumes. Lors des épizooties, les femmes du village sortent nues le soir et courent autour des maisons comme les antiques Bacchantes; si elles rencontrent quelqu'un, elles le poursuivent à grands cris en l'appelant la « Mort » et le battent jusqu'à ce qu'il tombe sous les coups. Cette cérémonie, que rappelle dans l'Occident la légende anglaise de lady Godiva, est connue sous le nom d'*opakhivan'ye*[1]. Dans les forêts du nord de la Volga, les filles des villages font chaque année les mêmes courses magiques autour des champs, pour les préserver des insectes et de la sécheresse[2].

Sous un climat plus doux et dans une contrée plus populeuse, la position de Kozmodeňansk ou de « Cosme et Damien », sur un méandre de la Volga et en aval du confluent des deux abondantes rivières Soura et Vetlouga, serait certainement occupée par une ville considérable; mais c'est à plus de 200 kilomètres en aval, à l'angle nord-oriental de tout le territoire moscovite limité par le cours de la Volga, que s'est élevée la grande cité de la contrée, Kazaň, l'ancienne capitale du royaume des Tartares. Elle succéda comme important marché entre l'Europe et l'Asie à la ville de Bolgar, encore mieux située, puisqu'elle se trouve en aval du confluent de la Volga et de la Kama. Mais dans ces régions encore presque désertes, deux cités puissantes ne sauraient, comme en Belgique ou comme en Angleterre, grandir à côté l'une de l'autre; Kazaň hérita de Bolgar et c'est au pied de son kreml que viennent converger, sinon les eaux, du moins les routes commerciales de la Volga et de la Kama.

Kazaň est mentionnée pour la première fois dans les annales russes en 1376. Déplacée au quinzième siècle, — car une « Vieille Kazaň » (en tartare *Iski Kazaň*) existe encore à une cinquantaine de kilomètres en amont, sur la Kazanka, — Kazaň n'est au bord du grand fleuve russe que lors des crues : alors la Volga s'étend dans la plaine, jusqu'à la base de la petite colline qui porte Kazaň; mais d'ordinaire la rive gauche de la Volga est à plus de 5300 mètres de la ville. Rongeant incessamment sa rive droite, le fleuve ne cesse de se déplacer vers le sud-ouest. La ville n'a pu rester en communication avec son port que grâce à la rivière Kazanka, qui s'est allongée graduellement à mesure que s'éloignait le courant de la Volga. Un faubourg, de plus en plus éloigné de Kazan, chemine à la suite de la rive fuyante. Mais la ville elle-même ne peut se déplacer : sa

[1] Yakouchkin, *le Droit coutumier*, I (en russe).
[2] Melnikov, ouvrage cité, vol III.

principale rue longe le faîte de collines dont ses maisons occupent les pentes, groupées autour du kreml. Cette citadelle était en bois à l'époque tartare, et il ne reste plus que deux tours de l'enceinte en pierre que fit élever Ivan IV; les autres furent détruites en 1774 pendant l'occupation de Kazań par le faux tzar Pougatchov. D'ailleurs presque toutes les constructions sont modernes. Un seul des édifices de Kazań date peut-être d'une époque antérieure à la conquête russe : c'est la tour de Soumbek, monument en briques rouges formé de quatre étages en gradins; mais par son architecture la tour paraît être postérieure à la chute des khans, en 1552. Les Tartares musulmans, qui constituent encore le dixième de la population urbaine, ont une grande vénération pour cette tour, dans laquelle serait enseveli un de leurs saints, lançant une source d'eau vive par son crâne entr'ouvert[1]. Les quartiers du centre ne sont habités que par des Russes, les Tartares en ayant été expulsés, à la fin du seizième siècle, par un oukaze, qui ordonnait en même temps de brûler leurs mosquées.

Kazań est une ville universitaire. Sa haute école, fondée en 1804, possède bibliothèque, observatoire, amphithéâtre d'anatomie, cabinet de physique, laboratoire de chimie[2] : on y remarque surtout la collection des poissons de la Volga. Depuis 1802, il existe à Kazań une imprimerie tartare qui publie un grand nombre de livres, et depuis 1867 la « confrèrie de Saint-Gouriy », fondée pour la conversion des populations allogènes de la Russie orientale, publie des manuels et des livres religieux dans les divers idiomes turcs, finnois, ougriens. L'académie ecclésiastique de Kazań, qui date de 1846, a reçu la bibliothèque du couvent Soľovki, avec des documents uniques pour l'histoire des sectes russes. Kazań est aussi fort importante comme ville de commerce : située au croisement des grandes voies de la Sibérie, de la Caspienne, de la Baltique, elle cherche à expédier les marchandises dans ces trois directions, sans l'intermédiaire de Nijniy-Novgorod. Environ la moitié des habitants de Kazań vivent de l'industrie et du trafic. Outre les inévitables distilleries d'alcool, la ville possède des moulins à blé, des tanneries et des maroquineries qui préparent les meilleurs cuirs, des manufactures de toiles, des fabriques de suif, de bougies, d'albumine[3]. Le revenu total de Kazań pour la production et la distribution est évalué par Soľovyov à 232 millions de francs.

[1] Alfred Rambaud. *Revue littéraire et scientifique*, 19 avril 1879.

[2] Université de Kazań au 1er janvier 1878 : Professeurs, 87; étudiants, 572. Bibliothèque : 78 000 volumes, 12 000 brochures, 800 manuscrits. Budget : 353 000 000 roubles.

[3] Grande industrie de Kazań en 1875 : 100 fabriques, 5700 ouvriers. Valeur de la production totale : 52 850 000 francs.

KAZAN. — LE KREML.

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Il ne reste plus qu'un pauvre village sur l'emplacement de ce qui fut Bołgar ou Bołgarî, l'ancienne capitale des Bulgares de la Volga, jadis le centre du commerce entre l'Europe et l'Asie. Les ruines que fit Tamerlan en 1391 s'étendent au sud du village sur un espace considérable : on y reconnaît les remparts et les fossés de l'enceinte, les restes d'une citadelle, des tours de mosquées, des assises de palais, le tout de style arabe : c'est du dixième au quatorzième siècle, mais surtout au douzième et au treizième, que s'élevèrent les édifices de Bołgar. Il y a cent ans, Pallas en vit encore plus d'une centaine ; il n'en reste guère que la dixième partie. Dans les débris les paysans recueillent fréquemment des poteries, des monnaies, des bijoux ; quelques pèlerins mendiants, errant au milieu des décombres, vont s'agenouiller sur les tombes de leurs saints, peut-être leurs aïeux. A l'époque de sa prospérité, Bołgar était située au bord de la Volga, qui coule maintenant à plus de six kilomètres à l'ouest. Le fleuve a délaissé sa rive gauche à Bołgar aussi bien qu'à Kazań. D'après la tradition, la Kama se serait également déplacée vers l'ouest et l'on montre encore un endroit appelé vieille Kama, à près de 11 kilomètres à l'est de cette rivière ; le confluent des deux cours d'eau s'est reporté vers l'amont[1]. Il n'est pas impossible que Bołgar ait été bâti jadis à la jonction des fleuves[2].

Dans les espaces neigeux du bassin de la Kama, disputés pourtant plus d'une fois au prix de sang humain, les villes, les gros villages, tous anciennes forteresses, comptoirs d'échanges ou stations de mines, sont à des centaines de kilomètres de distance les uns des autres. Tcherdiń, la première en date de ces colonies, la « Grande Perm » des chroniqueurs, occupe une position nécessaire, sur un haut affluent de la Kama, à l'endroit où s'arrête la navigation et où commencent les portages vers la Petchora, surmontés naguère par un canal trop peu profond pour être d'aucune utilité pratique. Il ne pouvait guère être utilisé qu'à l'époque des hautes

[1] Chpilevskiy, *Anciennes villes .. du gouvernement de Kazan'* (en russe); — Maltzov, *Ancien lit de la Kama;* — Alfred Rambaud, *Revue scientifique*, 3 mai 1879.

[2] Villes du bassin de la Volga moyenne, entre les bouches de l'Oka et de la Kama, ayant plus de 5000 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT DE NIJNIY-NOVGOROD.		GOUVERNEMENT DE SIMBIRSK.	
Potchinki	7 220 hab.	Ałatîr	8 450 hab.
GOUVERNEMENT DE PENZA.		GOUVERNEMENT DE KAZAN.	
Penza	34 350 hab.	Kazań (1874)	93 000 hab.
Saransk	9 350 »	Kosmodeńiansk	5 850 »

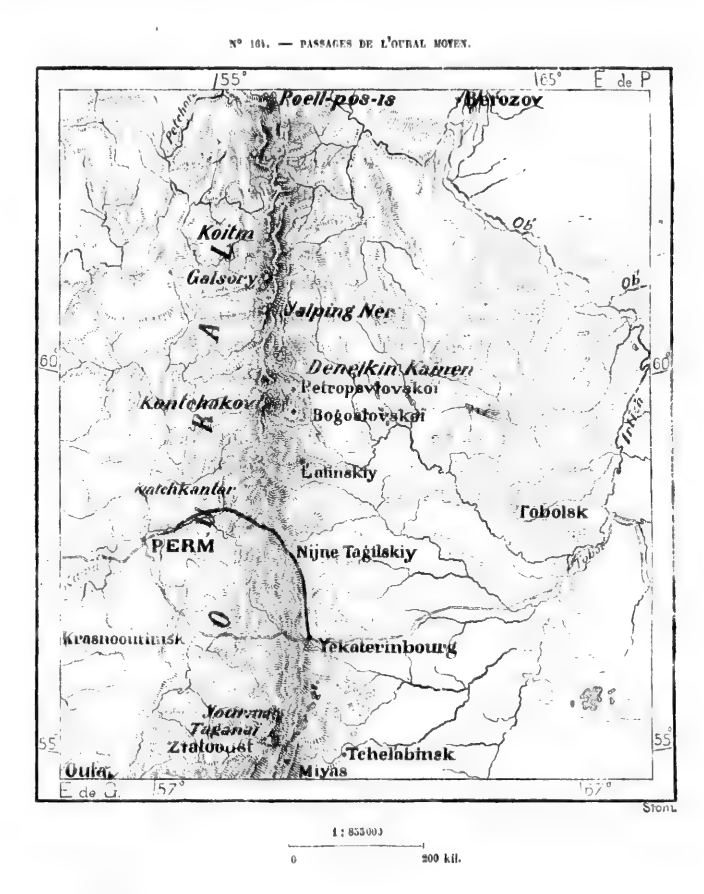
eaux ; mais le gouvernement en a vendu les écluses, et les riverains du canal ont détruit ce qui restait pour avoir le monopole du transport par terre. Solikamsk, située sur la Kama, en aval des grands affluents du nord, est devenue fort importante à cause de ses salines, moins productives toutefois que les sources salées de ses voisines Dedoukhin, Lenva, Novoïe-Ousolye : les bateaux à vapeur de la Kama peuvent remonter jusque-là[1]. Perm, bâtie à une faible distance en aval du confluent de la Kama et de la Tchousovaya navigable, n'était qu'un hameau en 1721, lorsqu'on y fonda une usine à cuivre. Grâce à son heureuse position commerciale, Perm s'est rapidement agrandie : elle a non seulement sa voie fluviale, la Kama, et même la Tchousovaya, navigable pendant sept ou dix jours par an pour les grosses barques chargées de minerai, mais elle se trouve aussi sur le chemin de la Sibérie, en face de la brèche facile des monts Oural, de tout temps choisi comme lieu de passage entre l'Europe et l'Asie. Perm est le point de départ du chemin de fer transouralien qui, depuis l'année 1879, traverse une partie de la région minière de l'Oural, du bassin de la Volga à celui de l'Ob : en prévision du prolongement de la voie ferrée à l'est de Nijniy-Novgorod, des expéditeurs se sont déjà installés à Perm. Quoique la partie occidentale du gouvernement soit beaucoup moins riche en gisements miniers que les districts orientaux, sur le versant asiatique de l'Oural, cependant le chef-lieu prend aussi une part notable aux travaux métallurgiques ; à 2 kilomètres en amont, dans le bourg de Motovilinskiy, on a établi en 1863 une fonderie de canons : la grosse enclume de l'arsenal, coulée d'un seul jet, ne pèse pas moins de 660 tonnes[2]. Depuis un siècle on exploite dans les environs des mines de cuivre dont les produits sont envoyés à la monnaie de Yekaterinbourg (Ekaterinenburg) ; mais par un contraste bizarre provenant de l'enfance industrielle de la Russie on n'utilise pas encore des couches de houille de 12 mètres de puissance qui se trouvent dans le bassin de la haute Kama, tandis que les charbons anglais importés pour l'arsenal de Perm reviennent à 125 francs la tonne. Au sud-est, sur un affluent de la Tchousovaya, Koungour, ancienne ville forte bâtie contre les Bachkirs, a pris aussi une certaine importance manufacturière pour la région des mines : elle expédie aux mineurs de l'est des souliers, des bottes et d'autres objets en cuir, des instruments en fer, des

[1] Production des salines de Solikamsk en 1876 . . . . 18 500 tonnes.
» » de Dedoukhin » . . . . 28 500 »
» » Novoïe-Ousolye » . . . . 67 480 »
» » Lenva » . . . . 69 500 »

[2] J. Milne, *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. VII.

serrures et divers articles de quincaillerie. Sarapoul, l'une des principales villes des bords de la Kama, rivalise d'activité avec Koungour pour la fabrication des souliers, et dans son district elle a de puissantes usines où se construisent des bateaux, des machines et se travaillent les armes.

N° 164. — PASSAGES DE L'OURAL MOYEN.



1 : 855000

0 — 200 kil.

La manufacture d'armes d'Ijovsk, appartenant à la couronne, emploie toujours des milliers d'ouvriers. Une grande partie du pays de Perm était autrefois le domaine des novgorodiens Strogonov. En 1558, un traitant de cette famille reçut d'Ivan IV tout droit sur les « lieux déserts, les forêts noires, les rivières et les lacs sauvages qui ne donnaient aucun revenu au trésor du tzar ». Au dix-septième siècle, les Strogonov

possèdaient un domaine grand comme la Bohême et 120 000 paysans : des Grands Russiens, des « Lithuaniens », des Tartares occupaient leurs postes, mais la plupart de leurs paysans descendaient de colons novgorodiens[1].

La rivière « Blanche » ou Belaya, qui rejoint la Kama au sud de Sarapoul, est le principal affluent du fleuve et traverse presque tout le vaste gouvernement d'Oufa, encore plus riche en mines que les autres régions ouraliennes du versant occidental. Zlatooust ou la « Bouche d'Or » (Zolotoï-Oust), à 390 mètres d'altitude, dans la vallée la plus riante des monts Oural[2], qu'arrose l'Aï, un affluent de l'Oufa, possède aussi une grande manufacture d'armes blanches et de fusils de luxe et de combat, diverses usines métallurgiques, et dans les environs de riches mines de fer et d'or : des mineurs et des ouvriers de Solingen et de Klingenthal y ont fait souche d'une nombreuse colonie germanique. Oufa, située au confluent de la rivière de son nom et de la Belaya, jadis village de Bachkirs, est maintenant une ville prospère, grâce à son commerce avec les districts miniers des deux versants, notamment avec sa voisine Blagovechtchensk, près de mines d'où l'on extrait chaque année environ 25 000 tonnes de minerai de cuivre. Oufa, chef-lieu d'un gouvernement qui renferme plus de mahométans que de chrétiens, est le siège du principal mufti des musulmans russes. Au sud d'Oufa, Sterlitamak, sur un affluent de la haute Belaya, a pris de l'importance comme dépôt de sel et de minerais. Enfin, une autre ville du gouvernement d'Oufa, Menzelinsk, située sur un petit affluent méridional de la Kama, est, comme lieu de foire, un petit Nijniy-Novgorod. Dès 1864, on y apportait annuellement des marchandises pour une valeur d'environ 20 millions de francs.

Vatka, chef-lieu d'un gouvernement, est une des plus antiques cités du bassin de la Kama dont l'existence soit mentionnée par les annales. En 1181, elle était fondée par des colons novgorodiens sur un coteau qui domine le confluent de la Vatka et de la Khlinovitza, et ses maisons, bâties pour la défense, sont encore groupées de manière à former par leurs façades extérieures une enceinte continue. D'abord désignée du nom de Khlinov, de l'une des deux rivières, elle reçut ensuite l'appellation de l'autre cours d'eau ; mais les Tartares n'ont pas cessé de voir en elle Noougrad ou la « Ville des Novgorodiens ». Elle garda pendant près de trois siècles sa liberté républicaine. Au point de vue industriel et commer-

[1] Mozel, *Matériaux pour la géographie et la statistique de la Russie, Gouvernement de Perm'*, I; — Karnovitch, *Richesses remarquables de la Russie.*
[2] Von Helmersen, *Reise nach dem Ural und der Kirgisen-steppe.*

cial, elle est complétée par sa voisine orientale, Słobodskoï, qui possède des distilleries, des tanneries, et prépare des pelisses et des gants fourrés, expédiés par centaines de mille à la foire de Nijniy et au port d'Arkhangelsk. Le principal marché de céréales du gouvernement est Yełabouga, ville bâtie sur un petit tributaire latéral de la Kama, non loin de la jonction de la vallée de la Vatka et de celle du Lesnoï Zaï, où se trouve la ville de Bougoulma. A 3 kilomètres à l'est de Yełabouga, au bord de la Kama, s'élève une haute tour à coupole, signalant de loin l'emplacement de ce qui fut une ville des Bulgares, connue aujourd'hui sous le nom de Tchortovo Gorodichtche ou « Cité du Diable » ; un peu plus haut sur la rivière, le kourgan d'Ananyina est un de ceux où l'on a trouvé le plus d'objets remarquables de l'âge de bronze, notamment une pierre de tombeau sculptée représentant un personnage vêtu, avec un casque conique et une courte épée. Tchistopol, sur la basse Kama, est le port principal de la basse Kama : c'est la première étape importante des bateaux à vapeur et des 800 autres embarcations qui ont à remonter le fleuve et ses affluents, Vatka, Bełaya, Tchousovaya[1].

VOLGA INFÉRIEURE

GOUVERNEMENTS DE PENZA, SIMBIRSK, SAMARA, SARATOV, ASTRAKHAN

Dans la partie inférieure de son bassin, la Volga ne baigne point les terres de peuples aussi nombreux que ceux de la Kama. Le sol y est moins accidenté et les diverses populations qui l'habitent y occupent de plus vastes espaces. Ils ne se confondent pas, comme dans le nord, en un chaos de nationalités slaves, finnoises, tartares, aux origines entremêlées.

Des Tchouvaches, des Mordva, des Tartares, tels sont les seuls habitants non slaves au sud de Kazań et de Tchistopol, jusqu'au confluent du Grand

[1] Villes et groupes d'usines ayant plus de 5000 habitants en 1871 dans le bassin de la Kama :

GOUVERNEMENT DE PERM.	
Perm	22 300 hab.
Koungour	10 800 »
GOUVERNEMENT D'OUFA.	
Oufa	20 900 hab.
Złatooust	16 650 »
Sterlitamak	6 050 »
Błagovechtchensk (usine)	5 550 »
Menzelinsk	5 000 »
GOUVERNEMENT DE VATKA.	
Ijovsk (usine)	21 500 hab.
Vatka	21 250 »
Sarapouł	7 700 »
Yełabouga	7 600 »
Słobodskoï	7 200 »
GOUVERNEMENT DE KAZAN.	
Tchistopol	13 050 hab.
GOUVERNEMENT DE SAMARA.	
Bougoulma	5 300 hab.

Irgiz, dans le gouvernement de Samara; mais là commencent les colonies allemandes, qui occupent, sur les deux bords du fleuve, un espace d'environ 20 000 kilomètres carrés. En 1765, Catherine II, désirant opposer un rempart vivant aux populations nomades de la basse Volga, fit appel aux colons de l'occident et, parmi les non Slaves, ceux qui répondirent à son appel étaient presque tous des Allemands et des Suisses; cependant quelques groupes de Français et des Suédois vinrent aussi, mais ils sont depuis longtemps perdus dans la foule des immigrants. Les colons reçurent des vivres, des outils, du bétail, et leurs terres furent déclarées libres d'impôt pendant dix années[1]; moins richement dotées que les colonies allemandes de la Nouvelle-Russie, celles des bords de la Volga jouissent cependant d'une prospérité plus grande, grâce à la communauté des terres, pratiquée par elles, à l'exemple de leurs voisins russes[2]. Les 102 colonies primitives ont essaimé, et maintenant les Allemands sont répandus dans toute la contrée et s'y maintiennent avec une remarquable cohésion, sans avoir oublié leur langue; même ils la parlent mieux que leurs ancêtres, grâce aux écoles qu'ils ont toujours soigneusement entretenues; mais leur instruction générale est très négligée. Récemment ils ont fondé des écoles supérieures afin d'assurer à leurs enfants les privilèges accordés à ceux des militaires qui parlent le russe et qui font preuve d'une certaine instruction. Les colons allemands des deux provinces de Saratov et de Samara sont probablement au nombre de plus de trois cent mille, car ils augmentent assez rapidement par le surplus des naissances[3]. Ce sont des colonies de Petits Russiens qui occupent presque tous les intervalles laissés entre les campagnes allemandes; les hommes s'y emploient, comme les tchoumaks de l'Oukraïne, à la transportation du sel.

Au sud et à l'est du grand coude de Tzaritzîn, les Russes n'habitent que le littoral du fleuve : la région des steppes nues, à droite et à gauche de la Volga, appartient encore aux populations nomades. La nature du terrain, tout à fait impropre au labourage, ne permet pas qu'il en soit autrement. Même les employés russes nommés pour la surveillance des indigènes sont obligés de se déplacer avec les villages ambulants. La plus méridionale de ces nations nomades, celle des Kalmouks (Kal'mìki), appelés aussi Elioutes et Oïrates, occupe un espace d'environ 80 000 kilomètres carrés entre la Volga et la Kouma, dans la dépression saline recouverte

[1] Legrelle, *Le Volga, Notes sur la Russie.*
[2] Klaus, *Nos colonies* (en russe).
[3] Population allemande des colonies, en 1853, d'après Klöden. 166 500
» » » en 1859, d'après Semonov. 212 000

autrefois par les eaux de la Caspienne ; en outre, ils parcourent des steppes voisines de la rive gauche du Don, et quelques-unes de leurs tribus habitent dans le voisinage des Kirghiz, à l'est de l'Akhtouba. Ils sont environ cent vingt mille sur cet immense territoire de steppes infertiles et de pâtis : le service militaire et l'émigration dans les villes les ont fait diminuer quelque peu depuis le milieu du siècle. Toutefois les recensements pris à diverses époques ne paraissent pas complètement dignes de confiance, les femmes et surtout les petites filles étant fréquemment négligées sur les listes. Contrairement au résultat signalé chez tous les autres peuples de l'Europe, les hommes, beaucoup plus nombreux que les femmes chez les Kalmouks, auraient un excédant d'un quart[1]. Pareil phénomène démographique n'est pas probable, mais il paraît certain qu'il y a réellement un surplus de Kalmouks appartenant au sexe masculin. Un très petit nombre de Kalmouks atteignent à un âge avancé et la mortalité est énorme sur les enfants, surtout dans la région orientale du territoire, où la plupart des indigènes sont aux gages des entrepreneurs de pêche[2].

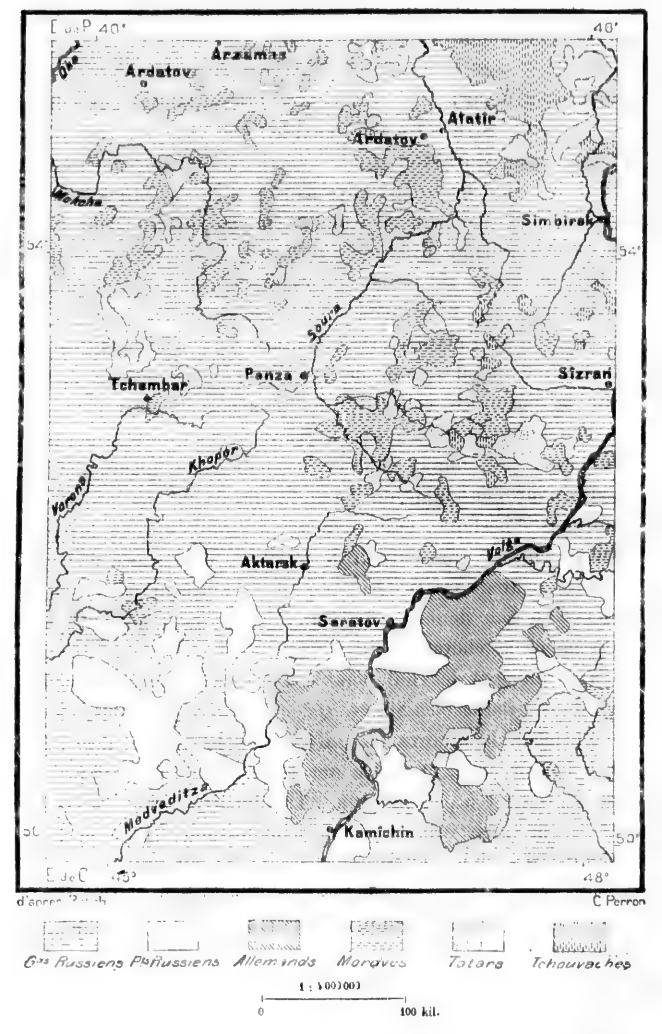
Les Kalmouks, représentants de la race mongole, auxquels se sont mêlées peut-être quelques tribus d'origine turque, sont des nouveaux venus en Europe. Les premiers éclaireurs de la nation apparurent pour la première fois en 1630 à l'occident de l'Emba et c'est en 1636 seulement que le gros du peuple émigrant transféra ses cinquante mille tentes sur les côtes occidentales de la Caspienne. Pendant les premières années de leur séjour, chaque retour du printemps fut marqué par une incursion dans la Russie orientale ; les campagnes étaient ravagées, les villages brûlés, les habitants emmenés en esclavage. Cependant, moins d'une génération s'était écoulée, que les Kalmouks, tenus en échec par la population slave, devaient se déclarer les sujets du tzar, sans cesser pourtant d'être en communication avec leurs frères d'Asie, même avec ceux du Tibet. Toutefois l'intervention de plus en plus gênante du gouvernement russe rendant la vie tout à fait intolérable aux fils de la libre steppe, ils résolurent de retourner dans la patrie de leurs ancêtres, sur les bords du lac Balkach, aux pieds de ces monts Altaï que la tradition leur dépeignait comme un pays de merveilles. Presque toute la nation des Kalmouks de la Russie, évaluée diversement de 120 000 à 300 000 personnes, se mit en marche pendant l'hiver de 1770 à 1771 pour gagner les steppes de l'Asie, en passant avec ses troupeaux sur les glaces de la Volga, du Yayik, de

[1] Nombre des Kalmouks de la Russie d'Europe en 1879 : 68 329 hommes, 51 267 (?) femmes ; total, 119 956 (?).

[2] H. Metchnikov, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1873, n° 10 ; — *Russische Revue*, 1874, n°

l'Emba. L'immense défilé dura des semaines, mais l'arrière-garde n'eut pas le temps d'échapper : les glaces de la Volga se rompirent, et les Kirghiz

N° 168 — POPULATIONS DIVERSES DE LA VOLGA MOYENNE.



et les Cosaques, groupés en masse pour arrêter le passage des émigrants, réussirent à couper le convoi sur plusieurs points. Quelques milliers de

Kalmouks atteignirent, dit-on, les bords du lac désiré, mais presque tous ceux qui avaient habité les steppes du Don, de la Kouma, du Manitch, durent reprendre le chemin des campements abandonnés. A la suite de cet exode, la main du tzar se fit sentir plus durement que jamais, et même des milliers de Kalmouks, convertis de gré ou de force, furent transférés dans la colonie de Stavropol, entre Simbirsk et Samara, puis enrégimentés parmi les Cosaques de l'Oural. Quant aux autres Kalmouks, restés sujets russes malgré eux, le territoire qu'ils occupaient fut désormais nettement délimité par la Volga, la Caspienne, la Kouma et le Don. En 1839, on défendit aux paysans russes de s'établir sur les terres des Kalmouks; mais ensuite des colonies mixtes, fondées dans la steppe, sont devenues des points fixes et, pour ainsi dire, autant d'îlots russes au milieu des populations asiatiques. Plus tard, on commença de procéder au partage de la steppe, vaste pâtis que pourtant on ne peut diviser que d'une manière fictive; mais ce partage entre les « âmes » se fit suivant des proportions très inégales, afin de créer ainsi des intérêts opposés et d'affaiblir la puissance collective des nomades : tandis que les chefs élevés à la dignité de nobles par le gouvernement recevaient de 218 à 1640 hectares, les simples Kalmouks avaient seulement une part de 33 hectares. Sur l'ensemble du territoire de la nation, qui est d'environ 8 millions d'hectares, le dixième est devenu propriété privée. Ceux des Kalmouks qui se trouvent sur le territoire de l'armée du Don sont obligés de servir avec les Cosaques, mais ils ne forment pas de régiments particuliers; on leur donne surtout dans l'armée l'emploi de surveillants des troupeaux et des chevaux[1].

Jusqu'à maintenant les Kalmouks n'ont subi que très faiblement la puissance d'assimilation des Slaves. Quelques chefs de tribus, élevés à la dignité de princes héréditaires, ont, il est vrai, bâti des châteaux, les ont meublés à l'européenne, et font élever leurs enfants par des précepteurs étrangers, mais c'est à peu près tout. La plupart des Kalmouks ne comprennent pas le russe : ils ont gardé leur costume, la houppelande, le bonnet fourré, la longue tresse de cheveux à la chinoise, et toutes les figures, au nez aplati, aux pommettes hautes et saillantes, aux yeux petits et bridés, au teint jaunâtre, témoignent de la pureté du sang mongol. Les Kalmouks sont peu délicats sur le choix de leur nourriture : « Dans la steppe, le hanneton même est gibier, » dit un proverbe relatif à leur genre de vie. Mais la chair du mouton est leur viande préférée, et le gigot est le

[1] Krasnov, *Le territoire de l'armée du Don* (en russe).

plat rituel lors de la célébration du mariage : l'os de ce premier repas est conservé dans la tente conjugale comme une chose sacrée. Dans les familles kalmoukes, le despotisme est moindre que dans celles des mahométans ; l'usage ordonne même certaines pratiques chevaleresques envers les dames. Quand il invite une femme à danser, le Kalmouk doit se mettre à genoux ; mais on dit que dans l'intérieur de la tente les devoirs de politesse conjugale sont fréquemment oubliés. Dans la société politique le despotisme est complet, mais l'esprit de l'ancienne indépendan vit dans quelques proverbes : « Le cyprès rompt et ne se courbe pas, — le vaillant meurt et ne s'abaisse pas ! [1] »

Les Kalmouks sont restés bouddhistes. Çà et là sur leur territoire se dressent des pagodes, et dans leurs demeures une étagère porte toujours des « moulins à prières » dont le ronflement continu ressemble à un murmure humain. Le gouvernement russe a bien pris soin de prévenir tout écart religieux qui ne serait pas compatible avec la fidélité due au tzar ; c'est l'empereur lui-même qui, en confirmant le grand lama, se trouve être en réalité le vrai représentant de Bouddha sur la terre. Le genre de vie trace entre les bouddhistes nomades et les chrétiens sédentaires une ligne de démarcation qui de longtemps ne pourra être franchie. A peine quelques centaines de Kalmouks se sont établis comme agriculteurs résidants sur des terres de la steppe d'Astrakhañ ; plus d'un millier al-mouks vivent d'agriculture dans la steppe du Don [2] ; mais tous le s sont pêcheurs ou pasteurs nomades. Errant de pêcherie en pêcherie, de pâturage en pâturage, les Kalmouks pourraient à peine vivre s'ils n'avaient pour compagnons leurs animaux domestiques [3], et surtout les chameaux, qui portent les enfants et les tentes. Arrivés au lieu du campement, ils bâtissent leur *oulous* ou villages temporaires en quelques heures. Les pieux qui forment le squelette de la tente ou *kibitka* sont plantés ; les nattes et les tissus de feutre se tendent à l'intérieur et à l'extérieur, un réseau de cordes les enveloppe, les animaux sont attachés à leurs piquets, et les femmes ont bientôt préparé les mets de laitage ou de viande. A trois mille kilomètres de distance et à deux ou trois siècles d'intervalle, rien ne semble changé entre la vie des Kalmouks du Balkach et celle des Kalmouks d'Astrakhañ.

Les Kirghiz, beaucoup plus nombreux que les Kalmouks, ont encore le gros de leur nation en Asie : ceux d'entre eux qui vivent en Europe, entre la Volga et le fleuve Oural, ne forment, pour ainsi dire, que l'extrême

[1] Ladov. *La Russie d'Europe* (en russe) ; — Neboïsin, *Les Kalmouks* (en russe).
[2] Kostenko, *Notices historiques et statistiques sur les Kalmouks.*
[3] Gros bétail des Kalmouks en 1868 : 186 000 têtes.

avant-garde des tribus : ils constituent une simple division de la « Petite Horde » ou Kitchik-dyous; on appelle aussi leur peuplade Boukeyevskaya, d'après le sultan Boukey, qui reçut en 1801 l'autorisation de placer ses kibitkas dans les plaines sablonneuses de Rîn, laissées désertes par la fuite des Kalmouks. En 1875, Rittich évaluait leur nombre à 162 700 personnes, tandis qu'Obroutchov en comptait 180 000. Les Kirghiz de la Russie, de race turque comme les Tartares et les Bachkirs, et mahométans comme eux, ont, grâce à leurs voisins et coreligionnaires, plus de points de contact que les Kalmouks avec la race dominante et l'on peut observer en maints endroits un commencement de « russification » des nomades. Trop nombreux pour l'espace relativement étroit de pâturages qu'ils possèdent, et dont les meilleurs se trouvent entre les deux Ouzeñ et les Rîn Peski, des milliers de Kirghiz sont devenus agriculteurs, du moins pendant une partie de l'année, et labourent les fonds humides des vallées; d'autres vont travailler chez les Russes comme bergers, comme moissonneurs ou laveurs d'or. Éloignés de la tente, ils apprennent le russe, prennent le même costume que leurs maîtres et laissent élever leurs enfants par eux. D'autre part, les Cosaques de l'Oural s'accoutument facilement aux mœurs des Kirghiz, avec lesquels ils sont en rapport, et souvent il est difficile de reconnaître à quelle race appartiennent des groupes de nomades. On rencontre fréquemment des Cosaques vêtus comme des Kirghiz et parlant le dialecte turc mieux que le russe. D'après Radlov, l'idiome kirghiz se rapproche lui-même de plus en plus du tartare mêlé d'arabe qui se parle dans les mosquées et les medressés : les mots du Coran pénètrent dans la langue et la modifient graduellement.

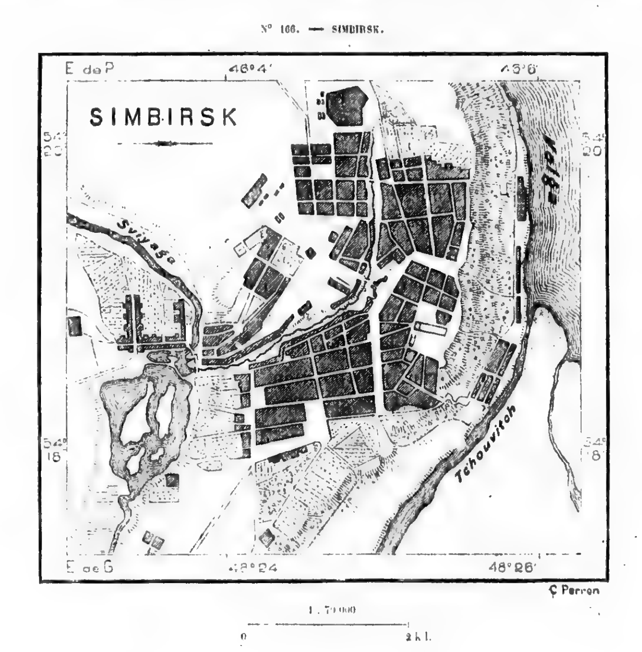
Des villes populeuses, presque toutes d'origine moderne et dont quelques-unes prendront rang tôt ou tard parmi les plus importantes de l'Europe, s'élèvent sur les bords de la Volga.

La plus septentrionale, Simbirsk, qui peut-être est la Simbir des annales tartares, mais qui ne commença comme ville russe qu'au milieu du seizième siècle, est maintenant chef-lieu de gouvernement. C'est une ville curieuse qui domine d'un côté la Volga, de l'autre la Sviyaga, ces deux cours d'eau parallèles qui coulent en sens inverse sur une longueur d'environ 400 kilomètres : à Simbirsk, la Sviyaga passe à plus de 44 mètres au-dessus de la Volga et rien ne serait plus facile que de la précipiter en cascade dans le fleuve à travers les terrains pliocènes déposés jadis par des eaux courantes. De la Volga on aperçoit à peine la ville, située à 170 mè-

tres de hauteur sur la crête d'un plateau qui s'incline en pente douce vers l'occident. Le fort de Simbirsk arrêta en 1670 la marche victorieuse d'Étienne Razin, conduisant les Cosaques du Don et les paysans révoltés : c'est là que commença sa fuite. Simbirsk est la patrie de Karamzin.

Samara, autre capitale de province, a l'avantage de se trouver à l'extrémité de la grande « boucle » de la Volga, c'est-à-dire à un point de convergence naturel des routes, et au confluent d'une rivière importante, celle

N° 166. — SIMBIRSK.



dont elle a pris le nom. L'union de deux cours d'eau, telle est la cause qui a rassemblé la population sur la rive basse de la Volga, tandis que presque toutes les autres villes se sont bâties sur la rive droite ou de « la montagne ». Cependant quelques collines qui s'élèvent en cet endroit sur la rive gauche ont permis à Samara de prendre un point d'appui au-dessus du niveau des inondations ; la ville, encore composée de maisons de bois, n'est, pour ainsi dire, qu'à demi construite ; de vastes espaces libres attendent les maisons, de chaque côté de rues poudreuses. C'est à la fin du seizième siècle que Samara est mentionnée pour la première fois ; mais pendant le siècle suivant elle eut une grande importance stratégique

comme boulevard de la Russie contre les populations nomades des steppes; elle était alors ce que devint plus tard la place d'Orenbourg; quelques restes de l'ancienne forteresse qu'occupèrent successivement Étienne Razin et Pougatchov, existent encore. Actuellement Samara est surtout une ville de commerce et l'activité de son port ne cesse de s'accroître, surtout pour l'expédition des blés, des tabacs, des suifs, des savons et des cuirs[1]. Le chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Orenbourg, qui se prolongera plus tard jusqu'au centre de l'Asie, passe à Samara et remonte la vallée du même nom par la ville de Bousoulouk. Une autre ville, Bogorouslan, se trouve dans une vallée latérale, celle du Kinel, tandis que la ville de Sergiyevsk, devenue fameuse par les eaux sulfureuses froides d'un établissement voisin, est baignée par le Sok, rivière qui s'unit à la Volga, à l'angle nord-oriental de la boucle. Sergiyevsk, de même que Samara et les autres villes de la contrée, est bien connue dans le monde médical comme une des stations où les malades de la poitrine sont traités, suivant la méthode kalmouke, par le *koumîs* ou lait de jument fermenté. Toute la contrée de Samara est tristement fameuse par la famine de 1873, qui fit périr des multitudes de paysans, en nombre inconnu.

Sîzrań occupe à l'angle sud-occidental de la boucle de la Volga et à la bouche de la rivière Sîzrań, une position analogue à celle de Samara : aussi est-elle également devenue un lieu de passage très fréquenté. C'est là qu'un viaduc de chemin de fer, long de 1448 mètres, traversera la Volga, ce fleuve puissant sur lequel on a osé jusqu'à maintenant jeter si peu de constructions; actuellement c'est à Tveŕ, à plus de 2000 kilomètres en amont, qu'il faut chercher le dernier pont fixe du fleuve. Les sources de naphte et les gisements de cérésine ou « cire minérale » sont assez communes dans le pays; aux environs de Sîzrań, à 18 kilomètres au nord-est, les couches découvertes par Voïeïkov sont d'une épaisseur de 80 à 100 mètres et se prolongent sur un espace d'environ 19 kilomètres. On pense que ces trésors miniers contribueront à faire une ville industrielle de Sîzrań, jusqu'à maintenant simple marché agricole. De même, Khvaĺînsk et Volsk ou Voĺjsk, la première située sur une haute falaise calcaire de la rive droite, la deuxième à l'issue d'un ravin entre des collines verdoyantes, n'ont guère l'une et l'autre d'importance que pour l'expédition des denrées. Voĺjsk est environnée de jardins et de vergers; presque en face on voit entrer dans la Volga les eaux du Grand Irgiz, près duquel commencent les colonies allemandes, et dont le chef-lieu,

[1] Expédition du port de Samara en 1868 : 240 000 tonnes. Valeur : 13 140 000 roubles.

Nikołayevsk, est renommé pour ses plantations de tabac. La vallée de l'Irgiz fut un lieu de refuge pour les vieux croyants; ils y fondèrent quelques-uns de leurs skits les plus fameux, où se réunirent au dix-huitième siècle les Cosaques de Pougatchov, qui voulaient « renverser de fond en comble l'État russe ». C'est là que fut sacré le faux tzar. De 1827 à 1837, les skits ont été convertis à la « foi unie » par la pression administrative et les dragonnades.

Saratov, chef-lieu du gouvernement de son nom, est la plus grande cité de la basse Volga et sa population actuelle n'est guère inférieure à cent mille habitants. A moins qu'elle ne soit l'ancienne Sari-taou des annales tartares, Saratov ne date que de la fin du seizième siècle, et même elle ne se trouvait pas alors sur l'emplacement qu'elle occupe de nos jours : elle était située à 11 kilomètres en amont, et sur la rive gauche de la Volga, au confluent de la petite rivière Saratovka; elle avait pour rôle politique d'observer les nomades et les « brigands » cosaques, mais elle-même fut la proie des bandes de Razin, de Nekrasov et enfin de Pougatchov. Saratov, entourée d'un amphithéâtre de collines, est cependant l'une des villes les moins pittoresques des bords de la Volga : elle a la vulgarité de la plupart des villes de commerce et d'industrie. Dès 1865, le mouvement des bateaux à la sortie s'élevait à 144 000 tonnes, mais il s'est accru depuis que Saratov est en communication directe avec Moscou et Pétersbourg par un chemin de fer. Saratov est le centre des échanges pour les colonies allemandes de la Volga et possède des usines de toute espèce, sans que pourtant elle se distingue des autres villes de la Russie par quelque spécialité industrielle. On parle depuis longtemps d'y fonder une université. En face, est l'importante słoboda malo-russienne, Pokrovskaya.

Kamìchin, Doubovka, Tzaritzìn se succèdent au sud de Saratov, sur la haute falaise de la rive droite. Doubovka, qui n'a pas même titre de ville, fut autrefois le chef-lieu des Cosaques de la Volga; mais ceux-ci, ayant pris part à l'insurrection de Pougatchov, furent déportés en 1771 dans les vallées du Caucase et remplacés à Doubovka par des colons malo-russes et des fugitifs de toutes les provinces. Vers le milieu du siècle, Doubovka jouissait d'une grande prospérité commerciale à cause de la proximité du Don, car en cet endroit les deux fleuves coulent à moins de 60 kilomètres de distance. En 1860, plusieurs centaines de bateaux debarquaient à Doubovka environ 100 000 tonnes de marchandises, pour une valeur de près de 10 millions de francs, et sur la route qui mène au coude du Don, les chars allaient et venaient incessamment. Ce commerce a presque entièrement cessé depuis que le chemin de fer de Volga et Don a

son point de départ à Tzaritzîn. Non loin de cette ville, et précisément à l'endroit où la Volga cesse de longer la falaise des collines d'Ergeni pour entrer dans la steppe d'Astrakhañ, s'est établie en 1765 la colonie allemande de Sarepta, peuplée de « Frères Moraves », auxquels de très grands privilèges ont été accordés. Sarepta, entourée de jardins, de vergers, de champs bien arrosés, est une véritable oasis au milieu du désert; ses principales industries sont la préparation de la moutarde et celle du tabac.

N° 167. — ANCIEN COURS DE LA VOLGA EN AVAL DE TZARITZÎN.

d'après Milevanov — C. Perron

1 : 215 000

0 — 100 kil.

A l'est de Tzaritzîn ou « Ville de la Reine », sur la rive orientale de l'Akhtouba, une ville moderne, Tzarov, rappelle aussi par son nom la domination de tzars mongols. Quelques relèvements du terrain, des monticules funéraires, des amas de briques vernissées et de vieilles poteries : ce sont probablement les restes de Saraï, qui fut la capitale du grand empire des Mongols et en même temps le siège d'un évêque russe, la ville que ravagea Tamerlan et que détruisit un voïvode de Moscou en 1480. D'autres, avec M. Zagoskin, cherchent aussi la ville de Saraï à Selitrennoïe, à 150 kilomètres plus bas, sur l'Akhtouba; mais il est possible qu'il y ait eu deux Saraï où résidèrent les khans. De l'est à l'ouest, la ville qui s'élevait près de Tzarov occupait avec ses faubourgs un espace de plus de

21 kilomètres sur la rive gauche de l'Akhtouba; tous les villages de la contrée sont construits en briques retirées des ruines[1]. Tzaŕov est l'un des ports où l'on embarque le sel retiré du lac de Yeĺton. Un autre port, Vladimirovka, est situé plus au sud, également sur la rive de l'Akhtouba : cette escale est celle d'où l'on exporte le sel extrait du lac Baskountchak, plus activement exploité que celui du lac Yeĺton, à cause de sa plus grande proximité des bords de la Volga[2]. C'est jusque-là qu'en 1878 se propagea la peste, à l'effroi de toute l'Europe, après avoir éclaté sur la rive droite de la Volga, au petit port militaire de Vetĺanka. Au milieu de décembre, plusieurs villages furent envahis et presque dépeuplés par l'épidémie. La mortalité, qui avait été de près de la moitié au début de la peste, frappa bientôt neuf malades sur dix : en quelques jours, un bourg perdit 520 habitants sur 850[3].

N° 168. — SUPERFICIE DE LA RÉGION EMPESTÉE EN 1878.



Astrakhań, le chef-lieu du vaste gouvernement des steppes caspiennes, la cité commerciale des bouches de la Volga, n'a pas le rang qui semblerait devoir lui appartenir comme port d'issue d'un bassin trois fois plus grand que la France et peuplé de cinquante millions d'hommes. A certains égards même, Astrakhań est une cité déchue : elle possédait autrefois le monopole du commerce russe avec les pays d'outre-Caspienne et recevait les marchandises précieuses de la Perse et des Indes; mais de nos jours les routes de terre, d'un côté par Orenbourg, de l'autre par Tiflis, sont préférées par les commerçants à la voie maritime : les barres périlleuses de la Volga sont de plus en plus évitées par le commerce international, et lorsque le chemin de fer d'Orenbourg aux villes du Turkestan

[1] Lopatin, *Congrès de Kazan;* — Alfred Rambaud, *Revue scientifique*, 3 mai 1879.

[2] Production des salines de Baskountchak :

1871. . . . . 26 158 tonnes. | 1876. . . . . 167 867 tonnes.

[3] Dr Döppner; — *Lancet*, 10 fév. 1879; — *Progrès médical*, 8 fév. 1879.

sera terminé, nul doute que le mouvement des échanges de l'une à l'autre rive de la Caspienne par Astrakhañ ne soit complètement supprimé, à moins qu'on ne creuse le canal latéral à la mer proposé par Danilov; le port de la Volga n'est plus même maintenant le principal des rivages caspiens : Bakou le dépasse en importance. La navigation si active sur la Volga moyenne, à Ribinsk, à Yaroslavl, à Nijniy et jusqu'à Saratov, diminue graduellement en aval de cette ville; au-dessous d'Astrakhañ, elle est inférieure à celle de maint petit port de l'Europe occidentale, dont le nom n'est connu que des marins du voisinage[1]. Le mouvement principal des échanges d'Astrakhañ se fait avec la Caucasie par la voie du littoral; cette ville est en outre le marché des populations de race diverse, Russes, Tartares, Kirghiz, Kalmouks, qui peuplent les contrées environnantes, et dont les représentants, tous dans leur costume particulier, donnent une physionomie orientale à la cité. La colonie arménienne, fort nombreuse, puisqu'elle se compose d'environ cinq mille personnes, est en réalité devenue russe, de mœurs et de langage. On remarque l'absence presque complète de femmes dans les rues d'Astrakhañ. A cet égard, la ville slave est encore une cité de l'Orient[2].

Astrakhañ, en effet, est une ville ancienne, car elle occupe, près des « fourches » du delta, une de ces positions maîtresses où devait nécessairement se fonder un entrepôt. Il est vrai que cet entrepôt s'est fréquemment déplacé de quelques kilomètres à la suite des guerres, des incendies, des changements de cours de la Volga. C'est à la tête du delta que se trouvait, pense-t-on, Atel ou Itil, le Balangyar des Russes, une des capitales du royaume des Khazars, et désignée en effet pendant longtemps par ce nom de Khazar dans les annales des Géorgiens; c'est aussi là que s'éleva Tzîtrakhañ, qui devint la capitale d'un État tartare conquis par les Moscovites en 1557. Hadji-Tarkhañ précéda, sur la rive droite de la Volga, la ville d'Astrakhañ, bâtie dans une île du fleuve entre le grand bras et plusieurs coulées, la Koutoum, la Skarjinka, la Tzarovka, la Loukovka. Jadis elle était bâtie sur « sept collines » ou plutôt sur sept tertres naturels ou bougri; mais le sol du rivage s'est peu à peu raffermi et la plupart des maisons se sont construites au bord de la Volga, dominées par les divers édifices du kreml,

[1] Commerce extérieur d'Astrakhañ en 1876 :

Exportation : 710 800 roubles; importation : 2 054 300 roubles.

Mouvement du port en 1877 :

Commerce avec la Perse .	211 navires, jaugeant. .	21 674 tonnes.	
Cabotage.	3 148 »	»	224 274 »

[2] Legrelle, *Le Volga, Notes sur la Russie.*

cathédrale, palais, monastère, casernes : c'est de l'un d'eux que, lors de la prise de la ville par Étienne Razin, fut jeté le métropolitain. Les minarets des mosquées, se dressant çà et là non loin des églises, s'entremêlent aux coupoles et aux bulbes dorés, et les canaux, parsemés d'embarcations, donnent à la ville un aspect plus varié que celui de la plupart des autres cités russes[1].

STEPPES DU NORD, BASSIN DE L'OURAL

GOUVERNEMENT D'ORENBOURG, ARMÉE DE L'OURAL

Les bassins des deux Ouzeń, entre la Volga et l'Oural, ont aussi leur métropole commerciale, Novo-Ouzensk, entourée de plantations de tabac; mais le grand marché de l'orient russe, heureux rival d'Astrakhań, est situé sur le fleuve Oural, à peu près vers le milieu de son cours et au confluent de la Sakmara : c'est la ville d'Orenbourg. Elle ne date que de l'année 1742. En 1735 déjà, les Russes avaient élevé une forteresse de ce nom au confluent de l'Ora et de l'Oural, afin de surveiller les Kirghiz et les Bachkirs, contenus au nord par la place de Verkhne-Ouralsk, située vers les sources de l'Oural; mais la fondation de la « Ville de l'Ora » ayant paru menaçante aux indigènes, la guerre éclata et les Russes crurent bon de changer l'emplacement d'Orenbourg : laissant le confluent où s'élève de nos jours la ville d'Orsk, ils réédifièrent la citadelle à 190 kilomètres, puis à 75 kilomètres plus à l'ouest, tout en lui laissant son nom d'Orenbourg, qui pourtant n'avait plus aucun sens. La forteresse, bâtie sur la haute berge du fleuve, c'est-à-dire sur la rive droite, a perdu son importance stratégique depuis que la frontière de la Russie a été reportée au delà du Turkestan, vers les hautes montagnes du centre de l'Asie; mais Orenbourg a pris un rôle commercial d'autant plus actif : dès 1826, plus de dix mille chameaux venus de Tachkent et d'autres villes du Tur-

[1] Villes de la basse Volga ayant plus de 5000 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT DE SIMBIRSK.		GOUVERNEMENT DE SARATOV.	
Simbirsk	26 800 hab.	Saratov	93 200 hab.
Sizrań	19 450 »	Voljsk	31 250 »
GOUVERNEMENT DE SAMARA.		Kamichin	15 700 »
Samara	51 250 hab.	Khvalinsk	15 200 »
Bouzoulouk	14 900 »	Doubovka	12 750 »
Pokrovskaya (sloboda)	12 950 »	Tzaritzin	11 850 »
Nikolayevsk	9 550 »	GOUVERNEMENT D'ASTRAKHAN.	
Bougourouslan	7 950 »	Astrakhań	48 200 hab.

kestan apportaient à Orenbourg du coton et d'autres denrées, et remportaient en Asie des produits industriels. C'est à Orenbourg que se trouve maintenant la tête de ligne de tout le réseau européen; jusqu'à Lisbonne et à Cadiz, le passage de la Volga est la seule solution de continuité que présente la voie ferrée de 7000 kilomètres de longueur, destinée à se continuer prochainement à l'orient par le « Grand Central Asiatique » : le tracé de ce chemin n'a pas encore été définitivement fixé à l'est d'Orsk, l'ancienne Orenbourg. Une des grandes richesses du district d'Orenbourg est le sel : les salines d'Iletzkaya Zachtchita, à 72 kilomètres au sud, sur un affluent de l'Oural, fournissent en moyenne plus de 20 000 tonnes par an : elles pourraient en livrer vingt fois plus, assez pour la consommation de toute la Russie, car on évalue la puissance de la couche de sel gemme à plus de 1200 millions de tonnes[1].

La ville d'Ouralsk, située à l'angle brusque formé par le fleuve Oural à l'endroit où il descend directement vers le midi, est le chef-lieu des Cosaques de l'Oural, dont le territoire s'étend au loin à l'est du fleuve, dans les pays asiatiques. Cette ville des confins de l'Asie, considérée administrativement comme en dehors de l'Europe, quoiqu'elle se trouve sur la rive droite du fleuve, se distingue des autres provinces de la Russie proprement dite par les mœurs de ses habitants et les traditions du régime militaire. Les principales industries des Cosaques du pays sont l'élève des chevaux et la pêche. En aval d'Ouralsk, ils construisent chaque année en travers de la rivière Oural un *outchoug*, forte palissade qui empêche les poissons de la Caspienne de remonter le fleuve plus avant : c'est la limite entre les eaux libres d'amont où tous peuvent pêcher, Cosaques, Bachkirs ou Kirghiz, et la partie d'aval dont les eaux appartiennent à la nation cosaque; des postes militaires sont échelonnés de distance en distance le long du fleuve pour éloigner les braconniers et les enfants dont les cris pourraient effrayer le poisson. L'ataman désigne les jours et les lieux de pêche : quand le moment est venu, le fleuve se couvre soudain de Cosaques armés de harpons et d'autres engins : alors commence la tuerie qui doit fournir à la nation la subsistance de l'année[2].

[1] Murchison; — Nebolsin; — Semonov, *Diction. Geogr. Stat.* (en russe).

[2] Villes du bassin de l'Oural et des steppes ayant plus de 5000 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT D'ORENBOURG.		GOUVERNEMENT DE SAMARA.	
Orenbourg	35 600 hab.	Novo-Ouzensk	7 550 hab.
Orsk	5 600 »	TERRITOIRE DES COSAQUES DE L'OURAL.	
		Ouralsk	17 600 hab.

Les Cosaques de l'Oural sont venus de la Grande Russie par le cours de la Volga. Après la destruction des royaumes tartares de Kazañ et d'Astrakhañ, la basse Volga était devenue le lieu de rendez-vous d'hommes de races diverses, quoique Russes en grande majorité, qui s'appelaient « les hommes libres », et que le gouvernement de Moscou désignait du nom de « brigands cosaques ». Peu à peu les voïvodes les chassèrent des bords de la Volga et, tandis que les uns remontaient au nord et s'enfuyaient en Sibérie par la Kama, les autres, s'embarquant sur la Caspienne, abordèrent dans le delta du Yayik. Ils détruisirent, en 1580, la ville nogaï de Saraïtchik, l'ancien entrepôt des marchandises génoises expédiées de Tana dans l'Asie centrale, et fondèrent plus haut sur le Yayik leur ville de Yayitzk, dont Pallas vit encore les restes en 1769. Sans maîtres étrangers, ils faisaient pourtant la guerre au nom du tzar de Moscou et souvent ils combattirent ses ennemis; devanciers des Russes actuels, ils occupèrent même la ville de Khiva pendant quelques jours[1]. Au milieu du dix-septième siècle, le gouvernement de Moscou, désireux de contenir les turbulents Cosaques, fit bâtir près de la principale bouche du Yayik la ville d'Oust Yayitzk, qui prit bientôt après le nom de Gouryev, d'après le marchand auquel les pêcheries avaient été concédées, et peu à peu les Cosaques perdirent leur fière indépendance; de sujets nominaux, ils devinrent sujets réels. Les « hommes libres » apprirent à connaître les verges et le knout, le gouvernement d'Orenbourg alla jusqu'à leur défendre de porter la barbe, et même leur manière de faire le signe de la croix fut menacée. Aussi les Cosaques du Yayik répondirent-ils des premiers à l'appel de Pougatchov, le faux tzar « Pierre III », qui leur promettait « la croix et la barbe, les rivières et les prairies, l'argent et les vivres, le plomb et la poudre et la liberté à jamais ». Vaincus, ils perdirent jusqu'à leur nom et sur l'emplacement de la ville de Yayitzk s'éleva l'Ouralsk de nos jours; on leur enleva le droit d'élire leurs chefs; leur *kroug*, « cercle » ou « communauté » fut abolie et ils reçurent de la main du tzar un vice-ataman, qui depuis 1833 n'est pas même choisi dans le sein de la nation; le pouvoir des chefs fut augmenté aux dépens de la liberté des simples Cosaques. D'après la loi de 1874, le service militaire obligatoire a été introduit suivant les règlements russes, tandis qu'auparavant la communauté envoyait des Cosaques volontaires; les mécontents ont été exilés en Sibérie et dans l'Asie centrale.

Jadis les eaux et les terres étaient considérées comme la propriété com-

[1] Rabinin, *Les Cosaques de l'Oural.*

mune et indivisible de toute l'armée, mais ce communisme primitif, qui existe encore en théorie, est déjà bien modifié par l'effet de la distinction des classes. Les officiers ont droit pour leurs troupeaux à une récolte de foin supérieure à celle des autres Cosaques et leur part de travail peut se faire par l'entremise d'un certain nombre de salariés; ils s'attribuent aussi une forte proportion dans le produit de la pêche et reçoivent de 33 à 44 hectares de terre, tandis que les autres Cosaques ont seulement la moitié de cet espace[1]. Sous le règne de Nicolas, près de la moitié de la nation, obéissant à la pression administrative, est entrée dans l'union orthodoxe des yedinovertzi; mais il en reste encore de raskolniks, de musulmans et même de bouddhistes. Ce mélange de religions indique aussi un grand mélange de races.

X

BASSIN DU DON, MER D'AZOV

GOUVERNEMENTS DE VORONEJ ET DE KHARKOV, TERRITOIRE DE L'ARMÉE DU DON.

Le versant de la mer d'Azov n'est point une contrée nettement limitée par des frontières naturelles et se distinguant des autres versants par le langage ou l'origine de sa population. Les sources du Don et de ses hauts affluents s'entremêlent à celles des tributaires de la Volga et du Dnepr; même la Medveditza et d'autres rivières qui vont s'unir au Don longent la Volga à une faible distance en offrant dans leur cours les mêmes accidents géologiques. Terres noires et steppes nues se succèdent du nord au sud dans la vallée du Don comme dans celles du Dnepr et du Dnestr, et la population s'y distribue de la même manière, de moins en moins dense suivant la diminution de fertilité du sol. Au nord et à l'orient les Grands Russiens, à l'ouest les Petits Russiens, au sud des colons de toute race et de toute langue comme dans la Nouvelle-Russie, peuplent le versant de la mer d'Azov et font de la contrée un territoire commun où tous les habitants de la Russie, à l'exception des Finnois, retrouvent des frères d'origine. La population est un peu moins dense dans le bassin du Don que dans celui du Dnepr et que dans la Russie centrale, à cause de la grande étendue qu'y occupent les steppes, mais elle s'accroît rapidement d'année

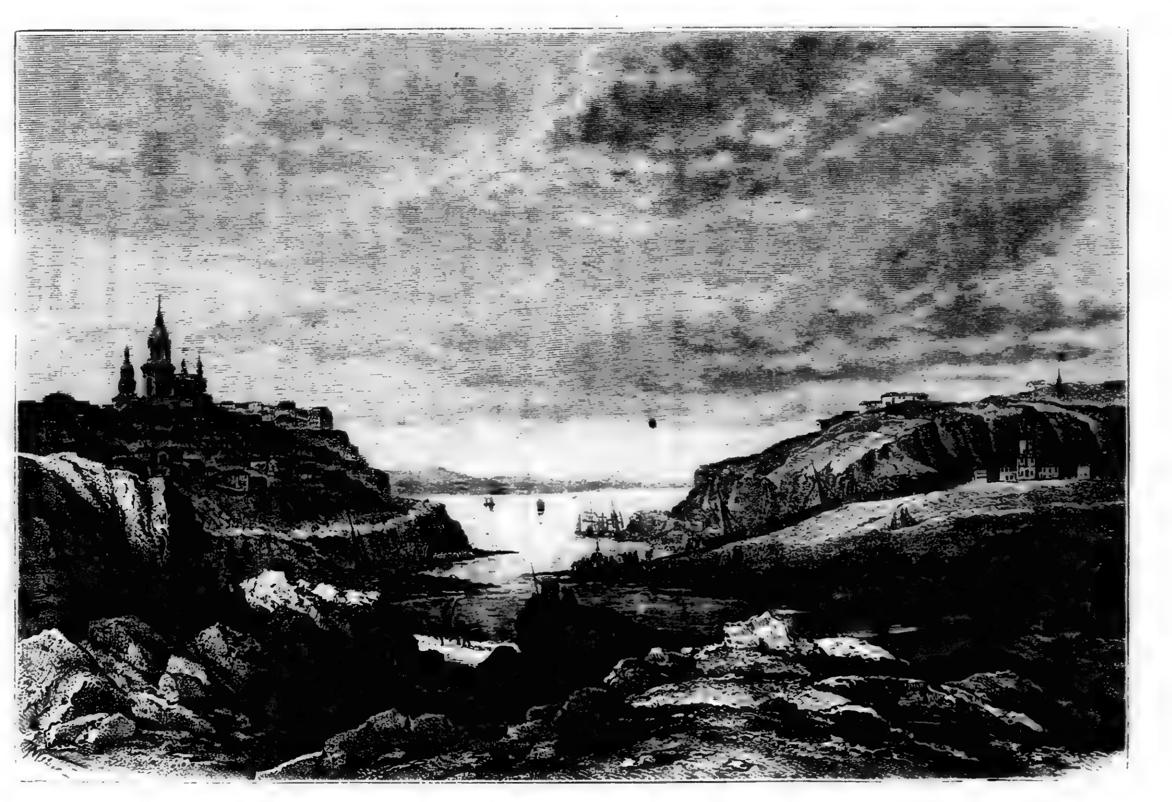
[1] Rabinin, ouvrage cité; — Jeleznov, *Les Ouraliens*, I.

en année[1]. Les diverses formations géologiques de la Russie centrale, éocènes, crétacées, dévoniennes, se continuent régulièrement dans le bassin du Don ; de même, la zone de granit qui forme les « seuils » du Boug et du Dnepr se prolonge au sud-est jusque dans le voisinage de la mer d'Azov ; mais la contrée possède en outre de vastes terrains houillers, qui lui donnent une importance exceptionnelle dans l'industrie et qui ne manqueront pas d'attirer vers les rives du Donetz une population considérable.

Le Don, dans le nom duquel se retrouve probablement le radical de l'appellation grecque de Tanaïs, est, sinon par l'abondance des eaux, du moins par la longueur du cours, un des grands fleuves de l'Europe : avec ses détours, il a 2150 kilomètres de longueur. Né dans un petit lac du gouvernement de Toula, il coule d'abord au sud, puis, après s'être uni à la rivière presque parallèle du Voronej, il serpente vers le sud-est, et même vers l'est, comme s'il allait se jeter dans la Volga. Grossi des fortes rivières Khopor et Medveditza, il arrive à 75 kilomètres du grand tributaire de la Caspienne, au-dessus duquel son niveau moyen est élevé de 42 mètres. Ses deux rives ont, comme celles de la Volga, la forme normale, c'est-à-dire que la berge de droite est élevée, tandis qu'à gauche s'étendent des espaces déjà nivelés par les eaux. Ainsi le Don coule, pour ainsi dire, sur une sorte de terrasse pareille à un degré d'escalier et les falaises occidentales sembleraient devoir le rejeter vers le fleuve inférieur : cependant il fait un brusque contour pour descendre au sud, puis au sud-ouest et à l'ouest vers la mer d'Azov. Au point de vue du commerce, le Don prolonge réellement le cours de la Volga. Descendant vers une mer qui, par les quatre détroits de Yeni-Kaleh, du Bosphore, des Dardanelles, de Gibraltar, s'ouvre sur l'Océan, le Don a sur la Volga l'avantage immense de ne pas se perdre dans un bassin fermé. Aussi la plupart des marchandises qui descendent le cours de la Volga sont-elles débarquées au coude le plus rapproché du Don et dirigées sur ce fleuve. Déjà le sultan Selim II, assiégeant Astrakhañ, avait essayé de creuser un canal entre les deux fleuves pour amener dans la Caspienne son matériel de guerre ; Pierre le Grand reprit les travaux du canal qui devait réunir les deux cours d'eau, mais l'entreprise fut abandonnée, et jusqu'au milieu de

[1] Trois gouvernements dont les limites concordent approximativement avec celles du bassin du Don :

	Superficie.	Population en 1876.	Popul. kilométr.
Voronej	65 885 kil. car.	2 280 000 (?) hab.	35 hab.
Kharkov.	52 402 »	1 775 000 (?) »	34 »
Territ. de l'armée du Don.	160 352 »	1 275 700 »	8 »
Ensemble.	278 639 kil. car.	5 330 700 hab.	19 hab.



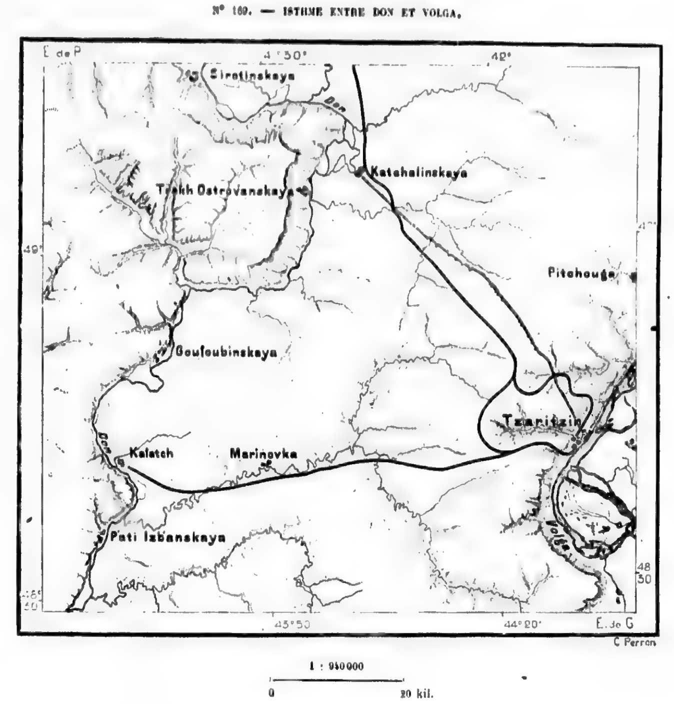
ANCIEN CHEMIN DE FER A TRACTION DE CHEVAUX DU DON A LA VOLGA

Dessin de Th. Weber d'après une gravure russe.

notre siècle le portage ne fut traversé que par des convois d'animaux et de chars : depuis 1861, la Volga se continue vers le Don par un chemin de fer. La première ligne, simple voie ferrée pour la traction des marchandises par la force des chevaux, a été remplacée par deux voies à locomotives.

Les inégalités de portée du Don, telle a été la raison qui a jusqu'à maintenant empêché le creusement d'un grand canal de navigation à travers

N° 169. — ISTHME ENTRE DON ET VOLGA.



1 : 940 000

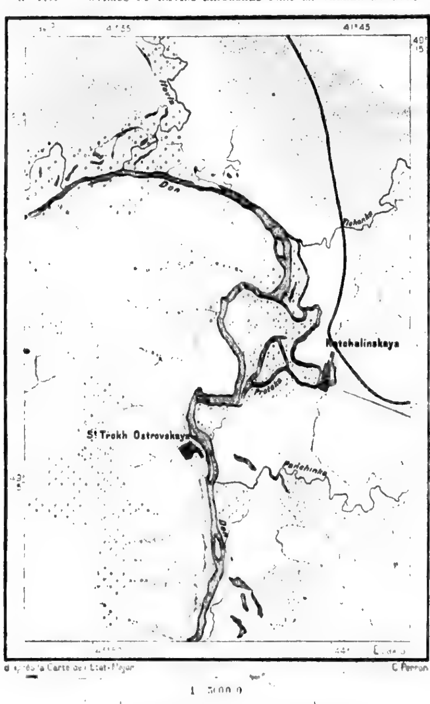
0 20 kil.

l'isthme qui sépare les deux fleuves. Sans doute la masse d'eau que roule le Don est assez considérable en moyenne pour alimenter un canal, puisqu'elle est évaluée par Beleloubskiy à 245 mètres cubes à la seconde ; mais les écarts sont très forts entre les basses eaux et les crues[1]. Libre de glaces pendant 240 jours environ à son méandre oriental, le Don est quelquefois tellement bas et parsemé de bancs de sable que la navigation s'y

[1] Portée de crue du Don, à Rostov : 10 465 mètres cubes.

fait à grand'peine par de petits bateaux à fond plat : pendant les deux crues, — le débordement « froid », qui accompagne la débâcle, et le débordement « tiède », — qui a lieu pendant les pluies d'été, le Don inférieur, gonflé par les « eaux russes », monte de 5 à 6 mètres au-dessus du niveau moyen et recouvre tous les fonds de sa vallée ; en plusieurs endroits il a 30 kilomètres de largeur : c'est une mer en mouvement dont on ne voit pas les rives[1]. Le Don a par ses écarts un régime presque torrentiel : tour à tour il déborde sans mesure et s'appauvrit. Un certain nombre de ses affluents se dessèchent même complètement en été. Quoique dans le continent d'Europe les vallées et les *ovrags* ou ravins de cette partie de la Russie méridionale présentent exactement le même caractère que les ouadis de certaines contrées sèches de l'Asie et de l'Afrique, les rivières des ovrags y sont divisées en « sèches » et en « humides », et celles-ci même ne sont pour la plupart que des ruisseaux dont l'eau se fraie péniblement un chemin dans le sol argileux. Néanmoins les puits creusés de 50 à 80 mètres de profondeur fournissent partout en abondance une eau de bonne qualité[2]. Depuis que la Russie centrale et les régions boisées de la Russie méridionale ont été sur de vastes étendues dépouillées de leur verdure, ces écarts de portée se sont accrus ; peut-être aussi le climat

N° 170. — OVRAGS OU RAVINS DESSÉCHÉS DANS LA VALLÉE DU DON.



[1] Pavlovitch, *Matériaux pour la géographie et la statistique de la Russie, Gouvernement de Yekaterinoslav* (en russe).

[2] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome VIII, 1865.

est-il devenu plus sec, comme plus à l'ouest, dans les bassins du Dnepr et du Danube, et à l'orient dans les bassins de l'Oural, de l'Emba, du Sir et de l'Amou. Il est certain que le Donetz ou petit Don, qui coule parallèlement au fleuve principal du côté de l'ouest et du sud, était navigable au dix-septième siècle et pendant la première moitié du dix-huitième; les embarcations en remontaient le cours sur un espace de plusieurs centaines de kilomètres; maintenant une navigation précaire ne peut avoir lieu que dans le cours inférieur de la rivière, et seulement pendant les inondations; en temps ordinaire, sa largeur est en quelques endroits réduite à 20 mètres, et pourtant le Donetz n'a pas moins de 1100 kilomètres de développement. On lui donne le nom de Donetz du Nord (*S'evernïy Donetz*), quoiqu'il n'y ait point de Donetz du Sud, si ce n'est un bras du Don inférieur, dans le delta. Au sud du Donetz, la steppe est dans toute sa nudité; elle n'a plus de bois, on n'y voit même pas les bosquets de petits chênes et de poiriers sauvages qui croissent au nord dans les endroits abrités. Les prairies proprement dites manquent aussi : au lieu de former des tapis de gazon, les herbes poussent en touffes espacées. C'est là que les *bouranes* ou tempêtes d'hiver, ne rencontrant aucun obstacle, soufflent dans toute leur fureur; ce sont par excellence les *metel's*, ainsi nommés d'un radical ayant le sens de « balai », afin d'exprimer ainsi la violence formidable du vent qui nettoie la surface de la steppe et qui souvent poussa des troupeaux entiers dans les eaux de la mer d'Azov ou du Sivach.

La plus importante, mais non la plus vaste région houillère de la Russie, s'étend sur un espace d'environ 25 000 kilomètres carrés dans le bassin du Donetz et principalement dans sa partie méridionale. Dès l'année 1865 on y avait trouvé à une faible profondeur près de 650 couches de charbon, ayant une puissance moyenne de 50 centimètres[1] et même en certains endroits de 7 mètres d'épaisseur, consistant en combustible de toutes les qualités, depuis l'anthracite presque pur jusqu'à la houille grasse. Les ravins, qui découpent le territoire par leurs innombrables tranchées, permettent d'étudier la formation de ces couches et facilitent le travail des mineurs. Signalés pour la première fois par l'ingénieur Olivieri en 1829, puis explorés avec soin par M. Le Play[2] en 1837, les gisements de charbon du Donetz restèrent longtemps inutilisés; pendant la guerre de Crimée, les Russes, privés du combustible anglais, n'avaient pas même l'outillage

[1] Von Helmersen, ouvrage cité.
[2] *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*, tome IV.

nécessaire pour se procurer la houille qu'ils possèdent en abondance dans le voisinage immédiat de la mer d'Azov. Bien plus, quoique le minerai de fer existe en grande quantité dans le bassin houiller du Donetz, les usines métallurgiques y traitaient uniquement le minerai de l'Oural, et c'est de Petrozavodsk, de Perm, sur les confins des solitudes du nord, que le gouvernement faisait venir les canons et les boulets. Encore de nos jours, les paysans de la contrée houillère chauffent leurs cabanes avec des excréments de bestiaux et de la paille, au lieu d'employer le charbon que recèle la terre aux alentours de leurs villages. Depuis la guerre de Crimée, la production du charbon et celle du fer n'ont cessé d'augmenter dans le bassin du Donetz : en 1839, elle ne dépassait guère 14 000 tonnes, tandis que de nos jours un seul groupe de mines, celui de Grouchovka, en fournit une quantité quinze fois plus considérable, grâce au chemin de fer qui traverse le district, et au voisinage des villes de Novo-Tcherkask, de Rostov, de Taganrog[1]. Les bateaux à vapeur du Don, de la mer d'Azov, de la mer Noire utilisent la houille du Donetz et par cela même contribuent indirectement aux progrès industriels et au peuplement de la contrée.

N° 171. — BASSIN HOUILLER DU DONETZ.

Gravé par Erhard

1 : 4 150 000

0 150 kil.

Réduite en étendue par les révolutions terrestres qui l'ont séparée de la Caspienne, la nappe d'eau à laquelle on donne le nom de « mer » d'Azov a diminué encore pendant les temps historiques, beaucoup moins toutefois qu'on ne serait disposé à le croire d'après les traditions. Hérodote dit, il est vrai, que le Palus Mæotide avait une superficie presque égale à celle du Pont-Euxin ; mais dès que les marins grecs eurent parcouru cette mer intérieure et qu'ils eurent établi des colonies sur ses bords, ils se rendirent compte de la faible étendue du golfe relativement à la mer libre, et même la plupart des auteurs grecs paraissent avoir exagéré la nature marécageuse d'une partie du bassin. Ne prétendit-on pas, lors de l'invasion des barbares, que les Huns avaient pu traverser cette mer en suivant

[1] Production des mines de charbon du Donetz en 1872 . 672 400 tonnes

une biche qui vint aborder aux côtes de Crimée en passant à gué, puis en traversant un étroit canal à la nage? Même l'historien Zosime affirme qu'à cette époque le Bosphore Cimmérien, aujourd'hui le détroit de Kertch, était devenu terre ferme. Cependant il est certain que la mer Mæotide était il y a quinze cents ans un peu plus vaste et plus profonde qu'elle ne l'est de nos jours : les alluvions du Don ont rétréci le bassin et en ont exhaussé les fonds. Le profil du delta a complètement changé et les descriptions que donne Strabon ne s'appliquent en rien à la forme actuelle des rivages[1].

La ville de Tanaïs, que les Grecs avaient fondée à la bouche même du Don, et qui, aux temps de Ptolémée, se trouvait déjà à quelque distance de la mer, a cessé d'exister; mais, grâce à des fragments d'architecture et à des inscriptions, Leontyev a pu reconnaître, entre Siñavka et le village de Nedvigovka ou « khoutor Nedvigovskiy », l'emplacement occupé jadis par la ville commerçante : ce lieu est maintenant à près de 10 kilomètres de l'ancienne embouchure du grand Don, changé en un bras mort (*m'ortvïy Donetz*). Le cours principal du fleuve s'est porté vers le sud, et c'est au bord de ce nouveau courant qu'est la ville d'Azov, jadis héritière de Tanaïs en importance stratégique et commerciale. Là où les eaux coulent en plus grande abondance, là aussi les alluvions empiètent sur la mer en quantités plus considérables. On peut même s'étonner que le flot du Don, chargé du sable des steppes[2], n'allonge pas le delta plus rapidement : on attribue cette lenteur relative du phénomène de comblement aux vents de tempête qui soufflent pendant une si grande partie de l'année des régions de l'est et du nord-est[3]. La houle se forme dans le voisinage même des rivages, et les alluvions encore suspendues dans l'eau, même des lambeaux de terre déjà déposée et de vastes bancs de vase, sont entraînés au large et reportés au loin sur les rivages. Le travail du Don consiste ainsi beaucoup plus à hausser les fonds qu'à élever des îles et à prolonger des péninsules. D'après von Helmersen, les progrès annuels du Don seraient au plus de 6^{m},70 en moyenne[4].

L'extrémité orientale de la mer d'Azov, c'est-à-dire le golfe de 150 kilomètres de longueur que l'on appelle spécialement rade de Taganrog,

[1] Soukhomlin, *Pilote de la mer d'Azov* (en russe); — Borišak, *Étude géologique-hydrographique du Don inférieur* (en russe).

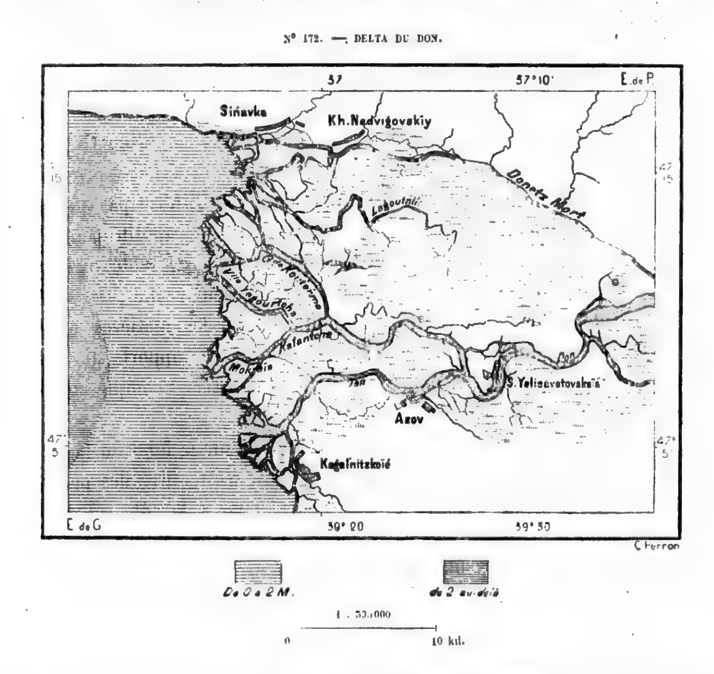
[2] Proportion moyenne des apports . . . . 1/1200 de l'eau.
Quantité annuelle » . . . . 6 517 000 mètres cubes.

[3] Vesselovskiy, *Du climat de la Russie* (en russe).

[4] *Bulletin de l'Académie des sciences de Pétersbourg*, XI, n° 4.

peut être considérée dans son entier comme le simple prolongement du Don, à la fois par ses eaux douces, par son courant, par les sinuosités de son chenal de navigation, semblables aux méandres d'un fleuve. L'ensemble de ce golfe, où la plus grande profondeur est de 7 mètres et demi, mais qui n'offre en moyenne que 3 à 4 mètres aux navires, paraît avoir diminué d'environ un demi-mètre depuis que les premières cartes marines ont été dressées, sous Pierre le Grand ; mais il est difficile de comparer les sondages faits à différentes époques dans le bassin principal

N° 172. — DELTA DU DON.



de la mer d'Azov, car ce n'est pas aux mêmes endroits qu'ont été jetés les instruments et l'on ne sait pas même exactement quels « pieds » ont servi de mesure aux premiers sondeurs. Ils auraient dû aussi noter exactement l'état du temps et surtout la direction des vents pendant les opérations, le niveau de la mer changeant quelquefois de plusieurs mètres sous l'influence du courant et de la pression atmosphériques, ainsi que par le balancement des seiches : en septembre 1850, le marin Soukhomlin aurait constaté un abaissement de 3 mètres sur les côtes orientales, et de nombreux navires, dont l'équipage voguait en sûreté loin des rivages, se trou-

du
tés
en-
m,
raît
tes
de
pal

és
nt
ne-
a-
us
le
ait
n-
n-

SUD DE LA R

28° 30° 32°

48°

Voznesensk

Boug

Ingoul

Nikolayev

Ingoulets

Nikopol

Dniepr

Berislav

Kakhovka

Melitopol

Otchakov

KHERSON

Dniepr

Alechki

ODESSA

Akkerman

46°

Tendra

Djarilgatz

Perekop

Isthme de Perekop

Genitchesk

I. Biriots

Flèche d'Arabat

Salgir

Eupatoria

Theodosia

Karasoubazar

SIMFEROPOL

Soudak

Bakhtchisaraï

Sébastopol

pte Khersonèse

Yalta

44°

M E R N O

E. de Greenw.

32° 34°

C. Perron, d'après les Cartes de l'Etat-Major, et de la Marine

Paris, Imp. Fraillery.

de 0 à 50 M.

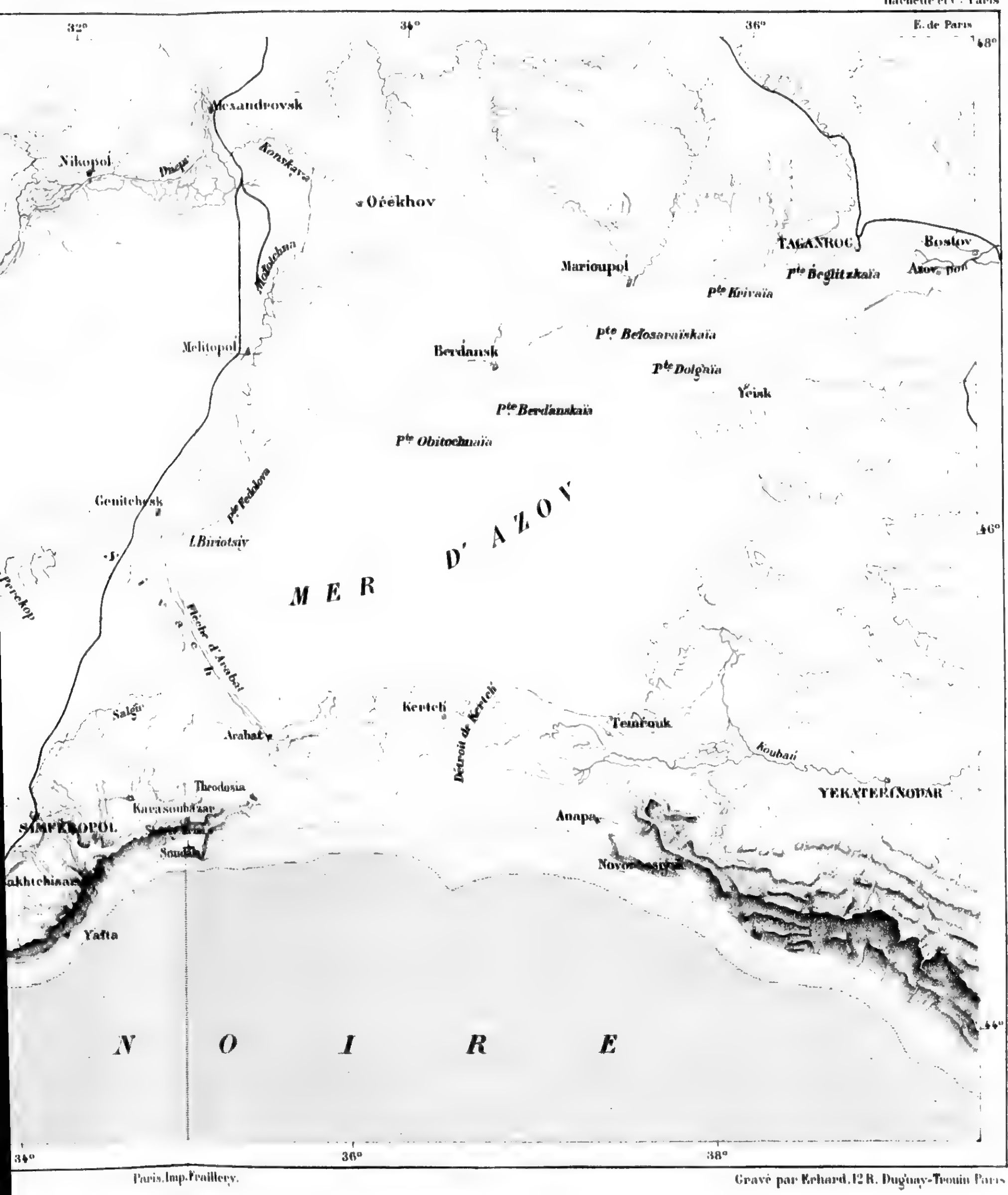
de 50 à 100

Echelle de 1 : 2.550 000

0

SUD DE LA RUSSIE

Hachette et Cie Paris



Paris, Imp. Fraillery.
Gravé par Erhard, 12 R. Duguay-Trouin Paris

de 50 à 100

de 100 au-delà

Echelle de 1:2.550.000

0 100 Kil

vèrent tout à coup immobiles sur le fond; en de pareilles occasions, le niveau du Don peut se trouver plus bas que celui de la mer[1]. Au mois de novembre de l'année précédente, le phénomène inverse fut observé devant Taganrog : là, sous l'influence d'un vent furieux du sud-ouest, le gonflement de l'eau n'aurait pas été moindre de cinq mètres et demi. Le fond de la mer d'Azov a dû s'exhausser légèrement depuis le temps des Grecs, bien que les mesures données par Polybe, cinq et sept orgyes, correspondent à peu près aux sondages récents pour la plus grande étendue du bassin : la profondeur moyenne de la mer d'Azov est d'environ 10 mètres, ce qui, pour une surface de 36 822 kilomètres carrés, donne une contenance approximative de 368 milliards de mètres cubes ou de 368 kilomètres cubes, à peu près quatre fois le lac de Genève. La profondeur la plus considérable trouvée par la sonde dans la mer d'Azov, en 1854, a été de 13^{m},40, tandis qu'en 1803 elle avait été de 14^{m},60. Cette différence provient peut-être de circonstances locales ou temporaires, car il n'est pas admissible que le comblement ait pu se faire avec une pareille rapidité pendant le cours d'un demi-siècle. Le fond de la mer, composé de sable argileux comme le sol des steppes et ne contenant pas un seul rocher, se revêt avec une extrême lenteur de straticules nouvelles où les matières organiques se mêlent aux débris sableux des rivages. Si des apports du Don n'étaient pas entraînés dans la mer Noire, celle d'Azov serait complètement comblée dans l'espace de 56 500 ans.

S'il est difficile de constater le dépôt des alluvions sur le fond du bassin d'Azov, on a pu le faire sans peine autour des *kosî*, c'est-à-dire des péninsules en forme de cornes recourbées qui s'enracinent à la côte calcaire, pleine de fossiles, et qui s'avancent au loin dans les eaux. Plusieurs caps se terminent par ces flèches bizarres de sables mouvants et de coquillages brisés[2], diversement inclinées suivant la direction moyenne des vents et des courants; mais sur la rive septentrionale de la mer on voit se succéder avec une singulière régularité cinq de ces pointes, toutes recourbées vers le sud-ouest avec une ondulation rhythmique, toutes armées sur leur face occidentale de petits hameçons latéraux[3] et se succédant de l'est à l'ouest par ordre de grandeur : à l'exception d'une seule, où le courant d'une rivière vient troubler le régime des dépôts, les kosî de la côte du nord sont aussi beaucoup plus brusques sur leur rive orientale, et s'appuient à l'ouest sur de vastes bas-fonds : les eaux qui viennent frapper la

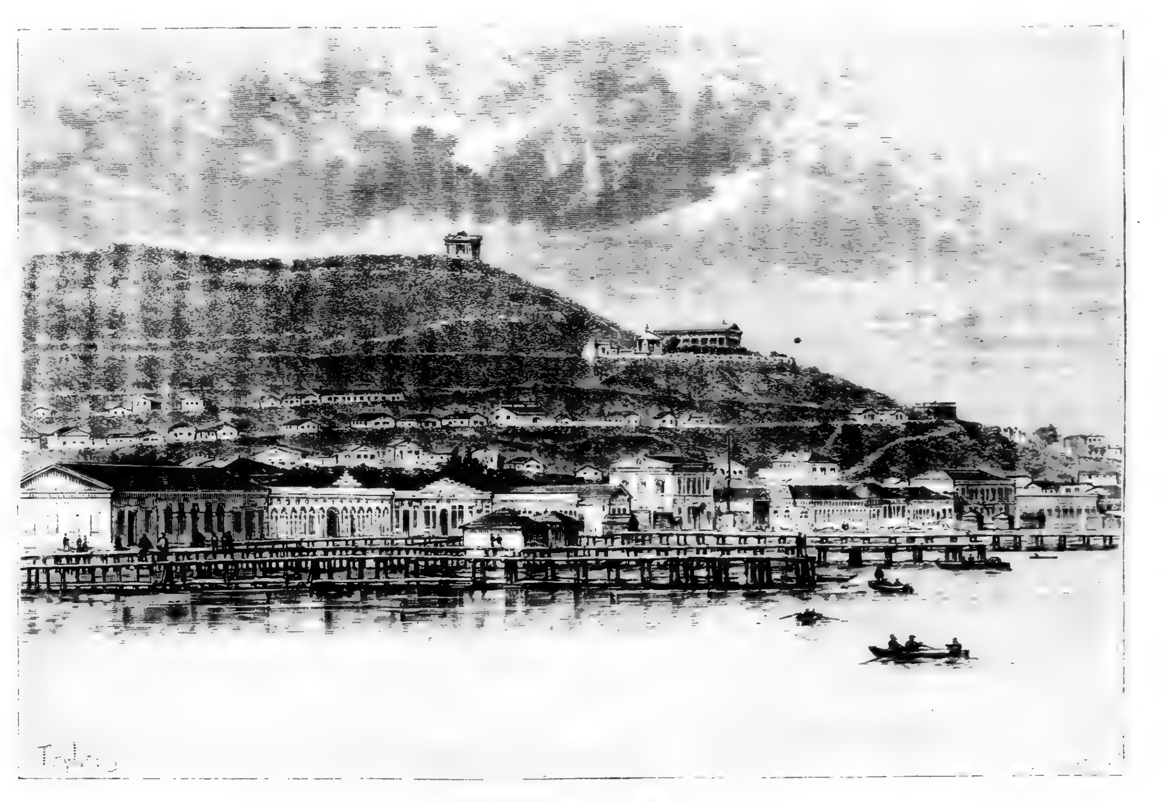
[1] Borisak, ouvrage cité.
[2] Von Helmersen, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome VII, 1864.
[3] Von Helmersen, même recueil, tome XI, 1867.

côte développent toutes suivant une courbe semblable leur ondulation semi-circulaire, d'une flèche à l'autre flèche, avec un circuit d'autant plus grand que le bassin maritime a plus de largeur et que les vagues y reçoivent une force d'impulsion plus considérable. C'est dans le voisinage de ces pointes, où viennent se déposer les troubles en suspension dans le courant, que l'on a constaté les changements de relief les plus rapides : toutes les flèches se sont allongées et les fonds qui les entourent se sont régulièrement élevés de plusieurs décimètres ou même d'un mètre depuis le commencement du siècle[1]. Ainsi le comblement de la mer d'Azov, dans laquelle Strabon ne voyait déjà qu'une sorte d'expansion du Don, se continue de siècle en siècle d'une manière appréciable, mais non assez vite pour qu'il soit possible d'évaluer la durée probable de cette mer intérieure, en supposant que des oscillations locales ne viennent pas modifier le niveau relatif des rivages et des eaux. Ainsi que l'a dit Aristote en parlant précisément de ce comblement futur du Palus Mæotide, « tous les peuples disparaîtront peut-être avant que ce changement soit accompli jusqu'à la fin ».

La masse liquide apportée par le Don est de beaucoup supérieure à celle qui s'évapore de la mer d'Azov : aussi le golfe entier peut-il être considéré comme la continuation marine du fleuve et lui-même est-il un affluent du Pont-Euxin : ses eaux troubles, qui lui ont peut-être fait donner le nom de « mer Bleue » par lequel la connaissaient les Arabes et les anciens Russes, s'épanchent par le détroit de Kertch avec une force considérable, dont les navires ont parfois de la peine à triompher. Par la nature de ses eaux, le golfe Mæotide est fleuve et mer à la fois. Dans la rade de Taganrog, l'eau est complètement douce et les marins en font la provision de leurs navires ; sur toute la côte occidentale, les bestiaux vont s'abreuver dans la mer, tandis que vers le milieu du bassin l'eau est déjà saline, quoique en moindre proportion que la mer Noire[2]. Mais à l'ouest de la mer d'Azov s'étendent, entre le plateau des steppes russes et la péninsule de Crimée, les vastes marécages du Sivach, dont l'eau s'évapore sous l'action du soleil et des vents et qui mérite vraiment son nom de « mer Putride » en été et en automne. Ces étangs, ne recevant guère d'eau douce que par les pluies, ont une teneur moyenne en sel beaucoup plus considérable que la mer d'Azov, et même quelques mares latérales, qui se dessèchent

[1] Von Baer, même recueil, tome V, 1865.

[2] Poids spécifique de l'eau de la mer d'Azov 1,0097
» » » » Noire 1,01365
(Gœbel, *Reisen in den Steppen des südlichen Russlands.*)

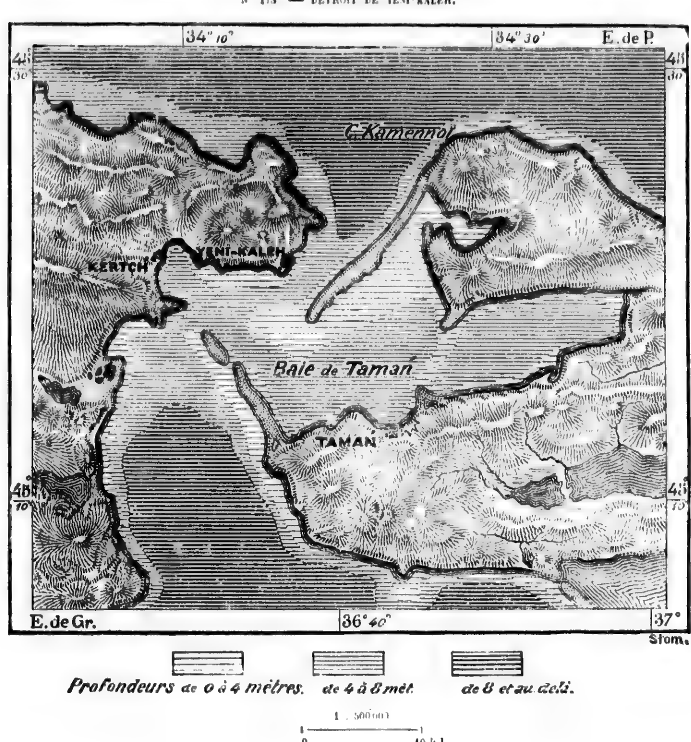


KERTCH ET LE MONT MITHRIDATE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Rambaud.

en été dans les sables, laissent à leur place des couches de sel cristallin. Le Sivach n'est accessible aux bateaux plats que dans sa partie septentrionale : à cet égard, il n'a point changé depuis le temps de Strabon. Les vents qui soufflent de part et d'autre changent incessamment la configuration des étangs, emplissant les uns, vidant les autres, et le remblai

N° 173 — DÉTROIT DE YENI-KALEH.

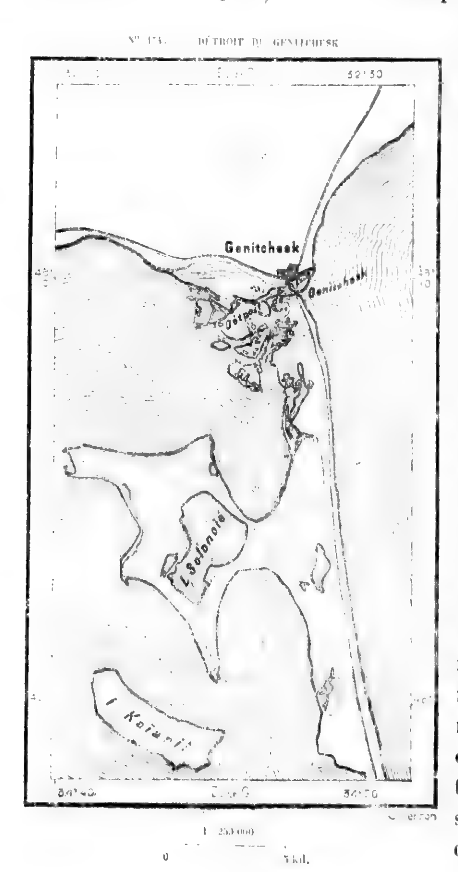


du chemin de fer, qu'on a jeté récemment à travers toute cette région de terres incertaines, a servi de ligne d'appui à de nombreux atterrissements où l'on a établi des salines très productives[1], fournissant à peu près

[1] Production des salines de la Crimée		en	1873.	386 741	tonnes
»	»	»	1874.	242 228	»
»	»	»	1875.	94 878	»
»	»	»	1876.	198 037	»

la moitié de tout le sel consommé dans l'empire[1]; suivant les besoins de la vente, le gouvernement fait extraire des lacs de 100 000 à près de 400 000 tonnes de sel par an. Le Sivach, lui-même si peu régulier dans ses contours, est séparé de la mer d'Azov par une flèche d'une régularité remarquable, dont le profil n'est pas moins net que ceux des kosi. Cette flèche, désignée sous le nom d'Arabat, d'après le petit port de son extrémité méridionale, n'a pas moins de 115 kilomètres de longueur sur une largeur variable de 1600 à 5300 mètres; elle est presque entièrement composée de sable que les vents et les vagues ont distribué suivant des alignements réguliers, mais elle comprend aussi, principalement au nord, des massifs d'argile et de roches calcaires qui ont servi de piliers à la levée sableuse déposée d'une rive à l'autre. Un seul grau fait communiquer actuellement la mer Putride avec la mer d'Azov : ouvert à l'extrémité septentrionale de la flèche, devant le bourg de Genitchesk, il change de largeur suivant la direction des vents et les apports des sables, qui viennent tantôt de la mer d'Azov, tantôt du Sivatch, suivant les courants. En 1860, la largeur du canal, au grau de Genitchesk, était de 137 mètres seulement. Strabon parle d'une large ouverture. Évidemment la forme de la flèche a changé depuis son temps.

N° 173. DÉTROIT DE GENITCHESK



1 : 250 000

0 5 kil.

[1] *Russische Revue*, n° II.

On peut dire que le fleuve de sortie qui s'échappe de la mer d'Azov par le détroit de Yeni-Kaleh a sa barre comme tous les autres courants fluviaux qui viennent heurter leurs eaux contre celles de la haute mer. Le seuil du détroit a seulement 4^{m},25 en moyenne; mais au sud de cette barre le lit marin, appartenant déjà au bassin de la mer Noire, s'approfondit rapidement : la sonde trouve près de 20 mètres sur le prolongement de la ligne formée par la côte méridionale de la Crimée. Au sud de cette porte du détroit, les profondeurs augmentent très régulièrement jusqu'à la fosse de 1868 mètres qu'on a trouvée entre Kertch et Soukhoum-Kaleh, en explorant les fonds marins pour la pose d'un câble télégraphique [1]. Le courant sorti de la mer d'Azov se perd dans le mouvement général des eaux de la mer Noire, qui se porte régulièrement le long des côtes. A l'ouest du détroit de Yeni-Kaleh et du littoral de la Crimée, ce courant du Pont-Euxin s'accroît des eaux que lui apportent le Dnepr, le Boug, le Dnestr, le Danube. Allégé par le courant de sortie qui s'échappe du Bosphore, le fleuve maritime se recourbe vers l'est pour suivre les côtes de l'Anatolie et recommencer au delà de Batoum le circuit de la mer Noire. La vitesse du courant varie de 900 à 2700 mètres par heure, et s'accroît ou diminue suivant la direction des vents [2].

La faune de la mer d'Azov et du Pont-Euxin fournit, aussi bien que l'étude des terrains émergés, la preuve de l'ancienne union des deux bassins de la mer Noire et de la Caspienne en une même étendue maritime. En effet, les poissons voyageurs et ceux qui habitent d'ordinaire les eaux saumâtres, enfin ceux qui vivent indifféremment dans l'eau saumâtre ou salée, présentent de mer à mer une identité presque complète. Il est très probable que la séparation de la mer Noire d'avec la Caspienne s'est opérée longtemps avant que le détroit de jonction ne s'ouvrît entre la mer Noire et la Méditerranée. Tandis que, par l'effet d'une longue diversité de milieux, les poissons de même origine qui habitent les deux mers séparées par l'isthme ponto-caspien se sont déjà différenciés quelque peu en variétés et en espèces, les poissons de la Méditerranée qui ont pénétré dans la mer Noire ont gardé leur type. Il est à remarquer que cette immigration des espèces de la Méditerranée par le chemin que leur ouvrent les Dardanelles et le Bosphore, se continue de nos jours, car dans ces derniers temps on a signalé sur les côtes de la Russie divers poissons de la Méditerranée qui avaient échappé aux recherches précédentes. D'ailleurs,

[1] Izvestiya Roussk. Geograf. Obchtchestva, 1870, tome V, n° 8.
[2] Schmidt, *Matériaux pour la géographie et la statistique de la Russie* (en russe), *Gouvernement de Kherson.*

les espèces se répartissent naturellement suivant le degré de salure des eaux. Dans le bassin principal du Pont-Euxin, la faune est surtout méditerranéenne; dans le golfe d'Odessa, aux environs des bouches du Danube, du Dńepr et du Dńestr, dans la mer d'Azov, où les eaux sont faiblement salées, presque toutes les espèces appartiennent à la faune caspienne[1].

La population du versant de la mer d'Azov qui se distingue le plus par son histoire, ses mœurs, son organisation politique, est celle des Cosaques du Don, descendant pour la plupart de fugitifs grands-russiens; toutefois il y eut certainement mélange avec les Cosaques tartares d'Azov : le premier chef des Cosaques du Don que mentionnent les documents en 1549, porte précisément le nom tartare de Saríazman[2], et c'est plus de cent ans après, en 1653, qu'ils construisirent leur première église; jusqu'au dix-huitième siècle, la cérémonie du mariage se bornait à la déclaration des époux devant l'assemblée des Cosaques[3]. Les paysans et les gens des villes outragés par les seigneurs ou les voïvodes, les malheureux menacés de quelque extermination en masse, et plus tard les raskolniks persécutés, avaient les steppes pour refuge : échappés à leurs oppresseurs, ils s'établissaient dans quelque bas-fond des prairies, dans un ravin bien écarté, et, toujours sur leurs gardes, ils étaient prêts à s'enfuir de nouveau ou à résister, suivant la force des ennemis, musulmans ou chrétiens, qui venaient les attaquer : c'est ainsi que se peupla peu à peu tout l'espace qui s'étend entre le confluent du Don et de la Medvéditza et la mer d'Azov, région encore déserte en 1521. Déjà pendant la deuxième moitié du seizième siècle, les colons moscovites du Don inférieur étaient devenus assez nombreux pour former une confédération puissante, rendant aux Tartares incursion pour incursion; toutefois il restait convenu entre les deux nations de pillards que l'on ne brûlerait jamais le foin des steppes, qui nourrissait les troupeaux des uns et des autres[4]. Plus tard, des Cosaques Zaporogues et d'autres Petits Russiens vinrent s'unir en qualité d'égaux aux Cosaques Veliko-Russes et s'établirent pour la plupart sur les bords du Don inférieur; même de nos jours, les Cosaques Petits-Russiens, qui dans leurs voyages vont demander l'hospitalité aux Cosaques de cette contrée, sont accueillis comme des frères, tandis que les paysans grands-russiens ne sont reçus

[1] Kessler, *Russische Revue*, 1875, 4e livraison.
[2] Sokolovskiy, *La vie économique et la colonisation des steppes avant l'époque du servage* (en russe).
[3] Yakouchkin, *Le droit coutumier* (en russe).
[4] Krasnov, *Le territoire de l'armée du Don* (en russe).

qu'en hôtes. Par une singulière bizarrerie ethnographique, les Grands Russiens du Don inférieur sont séparés du gros de leur race par des espaces qui restèrent déserts jusqu'à l'arrivée des colons malo-russes au dix-septième siècle ; les populations se sont entre-croisées; c'est que chaque bande, fuyant l'oppression des seigneurs, cherchait à s'éloigner autant que possible de sa patrie. Des fugitifs de toutes les races de l'Europe orientale et des bords de la mer Noire cherchèrent un asile chez ces hommes d'aventure, à la fois brigands et héros : tous étaient les bienvenus, à la condition de prendre le nom de Cosaques. On est étonné de rencontrer parmi les riverains du Don un grand nombre de familles allemandes[1] : de migration en migration, Saxons et Souabes finissaient par devenir de libres cavaliers du désert. C'est en 1810 seulement que le sénat de Saint-Pétersbourg défendit aux Cosaques d'accueillir des szlachticzi polonais.

A peine constitués, les Cosaques du Don reconnurent la suzeraineté du tzar de Moscou ; en 1570 ils se mirent sous la protection d'Ivan IV, mais longtemps encore ils répétèrent leur proverbe : « Le tzar règne à Moscou, et le Cosaque sur le Don. » Mêlés à toutes les vicissitudes de l'histoire de la Moscovie, ce sont eux qui firent, sous la conduite de Yermak, la conquête de la Sibérie et qui tinrent en échec la puissance des Turcs dans toute la région du sud-est. De même que les Cosaques du Dńepr, ceux du Don, groupés çà et là en *stanitzas*, avaient surtout choisi pour leurs places de rassemblement et de défense des îles entourées de bas-fonds, de roselières et de saulaies, à travers lesquelles il était difficile de les poursuivre. Mais la place turque d'Azov les gênait beaucoup pour la libre possession des îles du Don; ils réussirent à s'en emparer pour quelque temps en 1574, puis, alliés aux Zaporogues, en 1637 ; mais lorsqu'ils la reprirent en 1696, ce fut à l'aide des ingénieurs et des canons de Pierre le Grand, qui devait la perdre de nouveau. Toutefois cette place forte et les bouches du Don, si importantes au point de vue stratégique et commercial, ne furent point laissées entre leurs mains. Les tzars, se méfiant toujours des Cosaques, fondèrent en 1731 la forteresse de Rostov, dont le district, celui où se sont concentrés la population et le mouvement des échanges, est resté jusqu'à présent détaché du territoire des Cosaques. Mais avant la fondation de Rostov, ceux-ci avaient déjà perdu leur indépendance. Pierre le Grand, mécontent de les voir accueillir des fugitifs de la Russie centrale, écrasa leur révolte avec la dernière rigueur. Il fit raser les villes, « hacher les hommes, empaler les chefs » ; sept mille Cosaques périrent et

[1] *Lettres sur le voyage du prince héritier en Crimée*, 1864 (en russe).

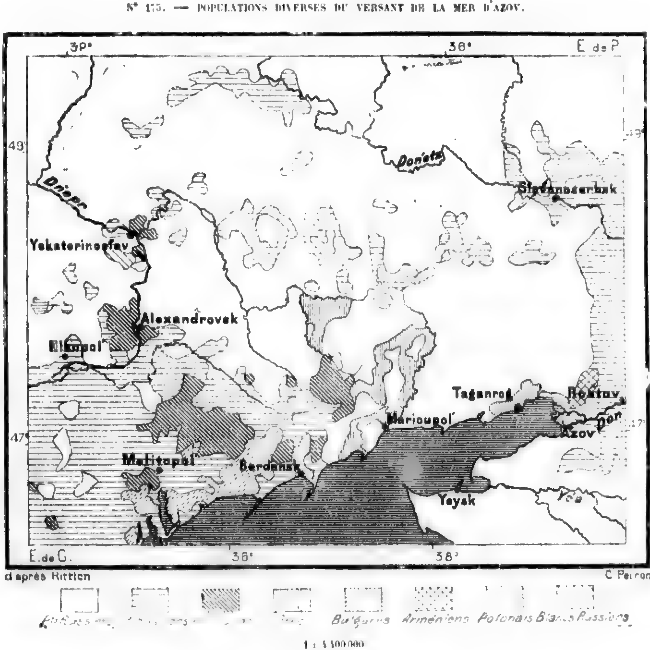
un grand nombre allèrent chercher un asile dans le pays du Koubañ et de là en Turquie.

Les mœurs des divers groupes des Cosaques du Don dépendent plus de la différence des terrains et du climat que de celles des origines. Ceux du nord, en amont du confluent du Don et de Medvěditza, sont presque tous agriculteurs sédentaires : encore au commencement du dix-huitième siècle, le laboureur cosaque était méprisé par ses frères; même en 1690, l'assemblée cosaque ayant appris que l'on cultivait le blé sur les bords du Khopor et de la Medvěditza, défendit cette culture sous peine de mort et de confiscation[1]. Toutefois, la force des choses aidant, il fallut bien toucher à la charrue. Les Cosaques les plus rapprochés de la Russie centrale apprirent de leurs voisins à utiliser la féconde « terre noire » qui est devenue leur patrie. Les Cosaques du bassin inférieur, possédant une terre moins fertile, se bornent pour la plupart à cultiver leurs vignes, leurs vergers, leurs champs de pastèques, et se livrent à la pêche, à l'élève des chevaux, à l'exploitation des salines, au petit commerce, aux métiers des villes. Chez les Cosaques du sud, aussi bien que chez ceux du nord, l'organisation toute militaire répond de moins en moins à leur vie civile de travail et de commerce. D'après les ordonnances, ils sont divisés en régiments. A dix-sept ans, tous les jeunes gens deviennent soldats ou bien entrent dans l'administration en se conformant aux règlements militaires; leurs chefs, à l'exception de ceux des stanitzas, sont nommés par le gouvernement; le vice-ataman est toujours choisi parmi les dignitaires non Cosaques de l'empire, et le titre d'ataman appartient au prince héritier. Toutefois la grande question parmi les Cosaques n'est plus celle de l'avancement, mais bien celle de la terre. Le gouvernement l'a résolue en constituant une aristocratie terrienne : déjà en 1775, Potomkin conféra les droits de la noblesse aux officiers cosaques, ce qui leur permit d'avoir des serfs; après l'émancipation, chaque chef a reçu pour sa part de terres une étendue de 100 à 1700 hectares, suivant son rang, tandis que les simples Cosaques devenaient propriétaires de l'espace, déjà fort considérable, de 33 hectares. Autrefois tout le territoire des Cosaques était propriété collective, et les stanitzas elles-mêmes, c'est-à-dire les communautés militaires, n'avaient aucun droit à s'emparer du sol pour le groupe entier. Maintenant la terre est partout divisée, les stanitzas, jadis stations de guet, se changent en villes et la population non cosaque s'entremêle de plus en plus aux descendants de l'ancien peuple, qui forment environ les deux tiers des habi-

[1] Sokolovskiy, ouvrage cité.

tants de la province. Les Cosaques du Don se rappellent et chantent encore leurs hauts faits, les guerres contre les Tartares, la prise d'Azov, la révolte d'Étienne Razin qui traversait les airs sur son feutre enchanté et qui se changeait en poisson pour franchir la Volga; mais eux-mêmes sont devenus des sujets russes comme leurs voisins, quoique administrés d'une manière plus compliquée; leur ancienne liberté n'est plus qu'un souvenir. Aux temps de troubles politiques, ce sont principalement les Cosaques du Don

N° 175. — POPULATIONS DIVERSES DU VERSANT DE LA MER D'AZOV.



qu'emploie le gouvernement, en Pologne et en Russie, pour renforcer la police des rues.

Une grande partie du territoire qui s'étend au nord-ouest de celui des Cosaques du Don eut aussi son organisation cosaque. Cette région est le gouvernement actuel de Kharkov, avec les parties avoisinantes des gouvernements de Koursk et de Voronej. Appartenant depuis longtemps au royaume de Moscou, ces terres étaient restées presque sans population lorsqu'elles furent assignées comme lieu d'asile aux colons petits-russiens

fuyant leurs seigneurs polonais. Ces colons fondèrent les *slobodas* de Cosaques « tcherkassi », selon l'expression moscovite encore usitée de nos jours; elles jouissaient aussi d'une certaine autonomie, et se groupaient en régiments, mais sans lien fédéral. Leur organisation fut abolie en 1765, en même temps que la Hetmanie petite-russienne, mais les Cosaques de l'Oukraïne slobodienne n'eurent pas la satisfaction de conserver leur nom, comme ceux de la Hetmanie ou des provinces de Poltava et de Tchernigov; un grand nombre même devinrent serfs et se trouvèrent associés avec les serfs grands-russiens amenés dans le pays par leurs seigneurs moscovites. On peut dire cependant d'une manière générale que les habitants des provinces autrefois slobodiennes sont moins pauvres que ceux de la Russie centrale; précisément ce sont les Petits Russiens, descendants des Cosaques libres, qui comptent parmi eux le plus d'industriels et de marchands, et qui se distinguent par les qualités « grandes-russiennes » de l'activité et de l'initiative[1]. Dans maint village, les deux races sont à côté l'une de l'autre, et les deux quartiers, séparés par une rivière ou par un ovrag, présentent un contraste des plus nets : d'un côté sont les maisons parsemées des Petits Russiens, en bois revêtu d'argile et blanchies à la craie, entourées d'arbres et de fleurs; de l'autre sont les longues rues de maisons en bois nu, sans verdure qui les égaye.

Les colons des steppes voisines de la mer d'Azov appartiennent, comme ceux de la Nouvelle-Russie, aux races les plus diverses. Les Allemands y sont fortement représentés. Il existe aussi dans le pays des colonies de Juifs agriculteurs et les Tartares de la côte n'ont pas été complètement évincés par les chrétiens. Des Caucasiens de plusieurs tribus, déportés au nord de la mer d'Azov, sont malgré eux parmi les habitants de la contrée. Enfin dans le voisinage de Marioupol vivent les Grecs, probablement très mélangés, qui ont presque entièrement oublié la langue de leurs aïeux, mais qui ont gardé leur culte. Ils descendent d'habitants de la Crimée qui émigrèrent en Russie sous le règne de Catherine II, et qui dès cette époque avaient pris le langage et en partie les mœurs de leurs maîtres les Tartares. On les dit indolents et paresseux : bien différents des autres Hellènes par le caractère, on dirait qu'ils ont changé de race[2]. Les Serbes et les Kalmouks, également introduits dans le pays au dix-huitième siècle, se sont complètement fondus dans la masse de la population russe.

Dans le haut bassin du Don, l'une des premières bourgades est celle de

[1] [illegible]devitch, *Gouvernement* [illegible]
[2] Mackenzie Wallace, *Russia*.



…RONEJ. — VUE GÉNÉRALE

D… Taylor, d'après une photographie

Koulikovka, près de laquelle s'étend le champ de bataille de Koulikovo Pole, où une coalition d'armées russes de la Moscovie et de la Lithuanie remporta en 1380 une victoire importante sur les Tartares. En cette région, l'une des plus fertiles des Terres Noires, les villes sont nombreuses et font un grand commerce de denrées agricoles : Yefremov, Lebedan, Livnî, Yeletz, Zadonsk, Zemlansk sont toutes bien connues des marchands de Taganrog et d'Odessa, par leurs expéditions de blé, leurs convois de bétail. La plus importante de ces villes et l'une des plus renommées pour ses farines, est Yeletz, sur la Sosna, affluent occidental du Don. Des proverbes populaires parlent des « voleurs » de Yeletz et des villes voisines. Cette mauvaise réputation de la partie orientale du gouvernement d'Orol provient probablement de la position de ce pays sur une « marche » longtemps disputée, où les vols de chevaux se faisaient plus facilement qu'ailleurs.

Le Voronej, la rivière jumelle du haut Don, traverse également une région populeuse où se sont élevées quelques villes importantes, telles que Kozlov et Lipetzk, cette dernière fréquentée pour ses eaux minérales ferrugineuses. Voronej, chef-lieu de gouvernement, a dû surtout son rôle commercial à sa situation sur le Voronej, à une petite distance de son confluent avec le Don. Elle avait déjà 5000 habitants à la fin du dix-septième siècle, lorsque Pierre le Grand vint établir le siège d'une amirauté, y faire bâtir une forteresse, un arsenal, des chantiers et y construire une flotte de 55 navires, armée de plus de 2500 canons et montée par un équipage ordinaire de 4000 hommes. Des milliers de coupeurs de bois durent émigrer des forêts de la Dvina du nord à celles du Voronej pour aider à la construction des navires dans ce port fluvial presque sans eau. Du reste, il fallut bientôt reporter le chantier de construction sur le Don, en aval du confluent. Actuellement, c'est à peine si l'on voit de temps en temps quelque barque se hasarder sur le Voronej. La ville est un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de la Russie et se distingue par son activité littéraire entre toutes les cités grand-russiennes qui n'ont pas le privilège de posséder une université. A l'est, les vastes steppes que parcourt le Bitoug, pauvre affluent du Don, sont celles où se trouvent les principaux haras de la couronne et où l'on élève la fameuse race des « trotteurs Orlov », maintenant déchue de sa valeur.

Ousmañ, au nord-est de Voronej, est la principale ville des environs du chef-lieu. Au sud, Korotoyak, sur la rive droite du Don, et Ostrogojsk, sur la haute berge d'un affluent appelé Tikhaya Sosna, furent l'une et l'autre des forteresses cosaques contre les Tartares. En amont d'Ostrogojsk,

sur la même rivière, Alexeyevka, qui n'a point titre de ville, est cependant une riche et populeuse słoboda, dont les habitants s'adonnent surtout à la culture du tournesol et à la fabrication de l'huile. Elle a des associations de peintres populaires, qui représentent des scènes de l'histoire sacrée avec plus de liberté que les autres imagiers de la Russie et peignent aussi des scènes comiques sur les murailles et dans les maisons. Les peintres d'Alexeyeska se rattachent lointainement à l'école nationale de peinture qui existait à Kiyev au dix-septième siècle.

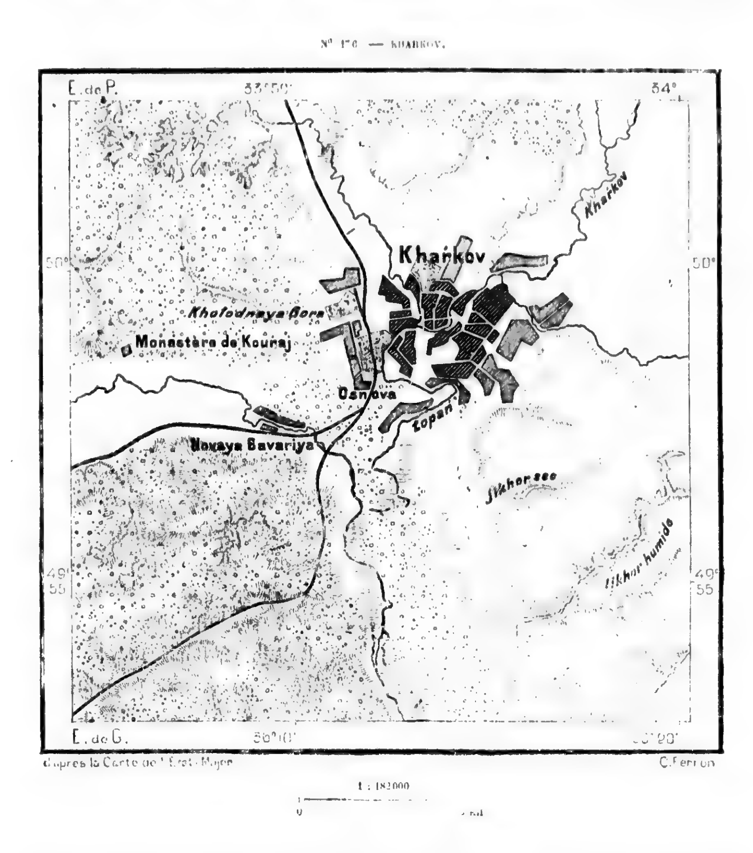
Pavłovsk, au confluent du Don et de l'Osereda, est aussi une ancienne colonie de Cosaques « tcherkasses », où Pierre le Grand établit des chantiers de construction pour sa flottille de la mer d'Azov. Boutourlinovka ou Petrovskaïa, bourgade de 12 kilomètres de longueur située sur l'Osereda, est, comme Alexeyevka, une słoboda industrieuse de tanneries et de cordonneries, et compte aussi des peintres nombreux parmi ses artisans. En 1842, la population asservie de Boutourlinovka racheta sa liberté en s'engageant à payer en trente-sept années à la banque de Moscou la dette de son seigneur, soit 2 114 000 roubles avec les intérêts ; c'est en 1879 que s'est fait le dernier paiement, seize ans après l'émancipation des serfs. Bogoutchar, dont le nom tartare rappelle les guerres continuelles de la contrée, et Kałatch, fameuse par ses foires au bétail, furent également des słobodas peuplées à plusieurs reprises par des immigrants moscovites et « tcherkasses ». En aval, chacun des villages qui se succèdent sur le Don eut la même origine : chacun fut un campement guerrier, que ses fondateurs posèrent, pour ainsi dire, sur le sol et que l'agriculture enracina peu à peu. Quant aux villes du haut Khopor et de ses affluents, Tchembar, où naquit Belinskiy, Kirsanov, Serdobsk, Bałachov, Borisogłebsk, elles doivent à leur éloignement des steppes méridionales d'avoir pu naître et grandir plus paisiblement. Novo-Khoporsk, située dans une région de marais, à l'endroit où se fait la jonction du Khopor avec les autres cours d'eau de presque tout son haut bassin, est une de ces villes que Pierre le Grand fonda pour y établir des chantiers de construction; ses foires ont pris récemment une grande importance[1]. La foire de Stanitza Ouroupinskaya, située plus bas sur le Don, donne lieu à un trafic presque aussi considérable. Dans le bassin de la Medvediiza, Petrovsk doit son nom à Pierre Ier, tandis qu'Atkarsk, ancienne colonie tartare, garde l'appellation donnée par ses habitants d'autrefois. Quelques débris que l'on voit près du grand coude du Don sont considérés comme les restes de Sarkeł, place forte des Kha-

[1] Mouvement des affaires à la foire de Novo-Khoporsk en 186[illegible]. 7 667 008 roubles.

zars, construite par des ingénieurs byzantins. Au sud-ouest, là où le fleuve a déjà pris la direction de l'ouest, la stanitza Tzimlanskaya est le centre de la production du vin et de la fabrication du « champagne » mousseux.

C'est dans la vallée du Donetz que se trouve Khaŕkov, la plus grande

N° 176 — KHARKOV.



1 : 182000

ville de la contrée dont les eaux se déversent dans la mer d'Azov. Ce chef-lieu de gouvernement, simple village au milieu du dix-septième siècle, doit son importance commerciale à sa position naturelle d'intermédiaire entre le Dnepr et le Don, entre Odessa et Taganrog. Elle est située à peu près au centre géométrique de toute la région des steppes, entre le Seim et les plateaux riverains de la mer d'Azov : c'est là ou dans les environs que se croisaient les principales routes des tchoumaks, en partie rem-

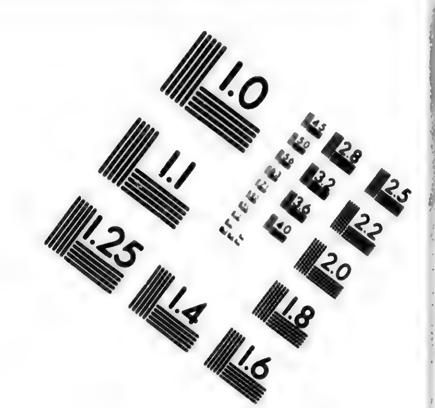
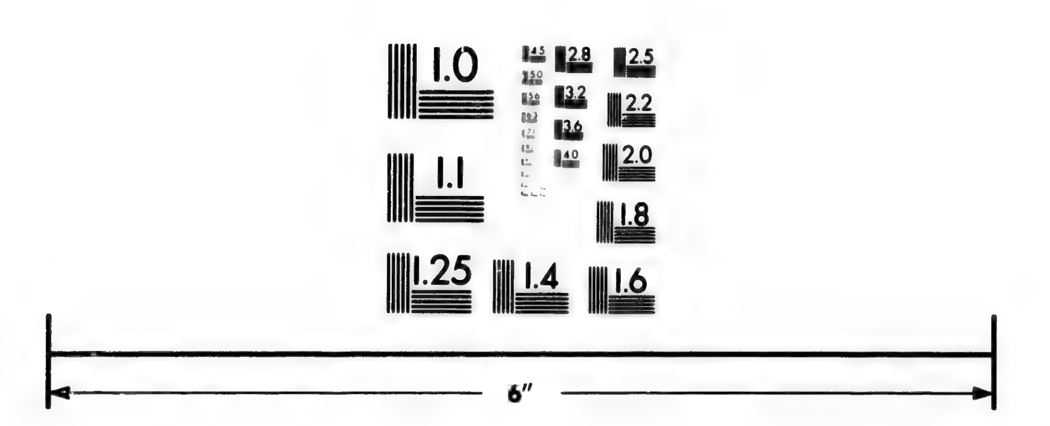


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





placées maintenant par des lignes de chemins de fer. Les foires de Khaŕkov sont parmi les plus actives de la Russie : celles du mois de janvier, où l'on vend des milliers de chevaux et où le mouvement d'affaires s'élève parfois à 80 ou 100 millions de francs, attire la foule des négociants, des cultivateurs, des Juifs, par dizaines de mille. La population de la ville est alors doublée; quatre-vingt mille traîneaux accourent de tous les points de l'horizon. Les industriels de Khaŕkov fabriquent ou préparent eux-mêmes une grande partie des marchandises vendues à la foire; toiles, savons, bougies, feutres, sucres, eaux-de-vie, tabac. Ce qui manque surtout à la ville au point de vue matériel, c'est l'eau potable. Quoique entourée de petites rivières qui vont s'unir au Donetz, elle a dû se procurer chèrement une eau de source insuffisante. Fort active par son commerce et son industrie, Khaŕkov est également une des cités de la Russie qui se sont mises à la tête du mouvement intellectuel. Son collège devint en 1804, grâce aux libéralités de la noblesse et des marchands, une florissante université, où l'on voulait attirer les Grecs et les Slaves du Midi; on fit même appel à des hommes tels que Laplace et Fichte pour en occuper les chaires. Malgré la réaction qui suivit, l'université de Khaŕkov contribua beaucoup au réveil des études slaves en Russie. Elle s'enrichit de livres, de collections diverses, et plus de cinq cents étudiants la fréquentent en moyenne[1].

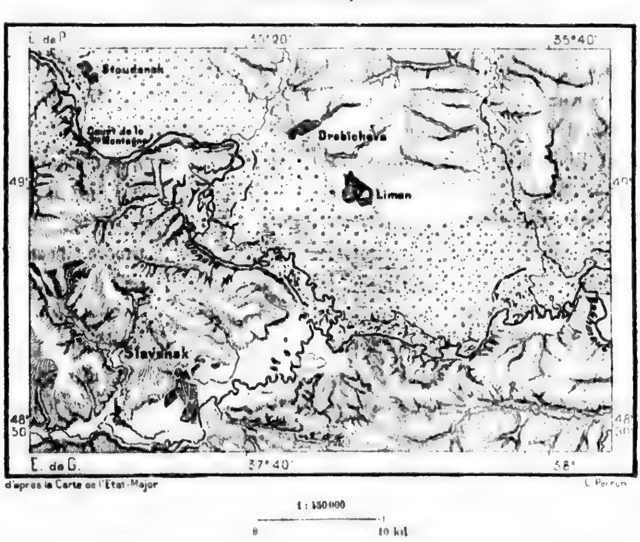
Au nord et à l'est de Khaŕkov, dans les gouvernements de Koursk et de Voronej, les eaux naissantes du Donetz et de ses hauts affluents arrosent déjà les territoires de plusieurs villes, Zołotchov qui rappelle la ville du même nom en Galicie (Złoczew), Korotcha, Stariy Oskoł, qui mérite son nom de « Vieille », puisqu'elle est mentionnée au douzième siècle, Voltchansk, Vałouïki, Ourazova, principal port des céréales dans le gouvernement de Khaŕkov, Bełgorod, la « Ville Blanche », ainsi nommée de sa colline crayeuse, exploitée en carrières. Les plus proches voisines de Khaŕkov sont Vałki à l'ouest, et à l'est, sur un passage commode du Donetz, Tchougouyev, ville dont l'histoire est celle des vicissitudes de toute la contrée. Dans les environs se voient des restes de nombreux gorodichtcha, où l'on a trouvé fréquemment des monnaies romaines, preuve que le pays fut jadis assez peuplé. Pourtant il était redevenu désert au seizième siècle et même au commencement du dix-septième; Tchougouyev n'était alors qu'un gorodichtche, un amas de debris. Les colons petits-russiens qui vinrent s'y établir, de même que les soldats et les for-

[1] Université de Khaŕkov en janvier 1878 : Professeurs, 95; étudiants, 559; budget, 320 000 roubles; bibliothèque, 98 000 volumes.

çats envoyés par le gouvernement moscovite, ne pouvaient travailler dans les champs que divisés en deux groupes, dont l'un veillait en armes contre les Tartares. Tchougouyev a perdu son commerce au profit de Khaŕkov.

En aval d'Izoum, où se voient déjà des vignobles, le Donetz s'unit à l'Oskoł, puis longeant toujours les hauts escarpements, crayeux et percés de cavernes, qui forment sa rive droite, et dont l'un porte le couvent si pittoresque de la Sainte-Montagne, il rejoint le Toretz. A l'entrée de la vallée où coule cette rivière est la ville de Słavansk, bâtie sur l'emplace-

N° 1.7. — VALLÉE DU DONETZ, PRÈS DE SLAVANSK.



ment du Torskoïe Gorodichtche, qui fut peut-être une ville des Torks ou Turcs, et qui prit ensuite le nom de Tor; son appellation actuelle lui a été donnée en l'honneur de la fraternité slave, les colons qu'on y installa au milieu du dix-huitième siècle étant de nationalité serbe. L'industrie locale est depuis longtemps l'exploitation des petits lacs salés des environs, notamment dans celui qui porte le nom de Liman; mais, avant la victoire définitive des Russes sur les Tartares Nogaïs, il fallut souvent interrompre le travail; le Liman, que son appellation même fait croire avoir été jadis rattaché au Donetz, est maintenant à demi comblé[1]. La ville de Bakhmout,

[1] *Congrès archéologique de Kazan'*, 1877.

située comme Sławansk dans une vallée latérale du Donetz et sur un même terrain géologique, retirait autrefois de ses salines jusqu'à 10 000 tonnes par an, mais cette industrie est maintenant presque abandonnée. Le nom russe de Bakhmout n'est autre que l'appellation turque de Mahmoud ou Mahomet : c'est ainsi que, dans la langue des Moscovites, s'était transformé le nom du Prophète.

Sławanoserbsk, bâtie sur un bras mort du Donetz, sur un sol où manque l'eau pure, fut, comme Sławansk, une colonie de Serbes émigrés de l'Autriche en 1753. Cette ville est déjà dans le bassin houiller du bas Donetz, dont le combustible est utilisé plus à l'ouest dans les usines métallurgiques de Łougań ou Łougansk, fondées en 1795 par l'anglais Gascoyne pour le compte du gouvernement russe. Cet établissement, quoique fort éloigné de la mer, devait fournir la marine de canons, de projectiles, de machines diverses; maintenant les mille ouvriers qui s'y trouvent y fabriquent surtout des machines à vapeur et des locomobiles. Cependant l'importance de Łougań lui vient plus encore de son commerce de bétail et de céréales que de son activité industrielle : c'est la principale étape de trafic entre Khaŕkov et les villes du Don inférieur et de la mer d'Azov. Au nord de Łougań, la vallée de l'Aïdar, où se trouve la ville de Starobelsk, se réunit au Donetz.

La capitale de l'Armée du Don, Novo-Tcherkask, domine du haut de sa berge escarpée le cours de l'Aksaï, branche septentrionale du Don, et la vaste plaine où serpentent les coulées changeantes du fleuve entre les îles et les bancs de sable. Au sud de ces espaces indécis, que recouvrent les eaux d'inondation, et sur les bords du principal courant, le village de Staro-Tcherkask ou de « Vieux-Tcherkask » fut jusqu'en 1806 la capitale des Cosaques du Don; mais la plupart de ses habitants durent émigrer par ordre de leur ataman et s'établir dans la ville nouvelle. Celle-ci, composée de trois stanitzas occupant ensemble un espace de plus de 10 kilomètres carrés, n'est pas exposée aux inondations, puisqu'elle en domine le niveau de près de 100 mètres, mais elle avait le grave inconvénient de manquer d'eau potable : au sud, l'Aksaï roule une eau marécageuse; au nord coule une rivière saline, ainsi que l'indique son nom de Touzłov, à racine tartare; au nord-est, le ravin de la Kadamovka est presque toujours à sec. Les Cosaques de la ville se préparaient à une deuxième émigration pour aller choisir un emplacement plus favorable, mais le tzar Nicolas donna l'ordre en 1837 de maintenir la ville sur la berge de Novo-Tcherkask : on creusa des citernes, on essaya de forer un puits artésien, puis on construisit un aqueduc de 29 kilomètres de longueur dont l'eau, prise au

sud-ouest près de la stanitza Alexandrovskaya et dans le ravin du Grand-Łog, est soulevée par des machines à vapeur : l'alimentation journalière

N° 178. — NOVO-TCHERKASK.

d'après la Carte de l'État-Major

C. Perron

• Tertres.

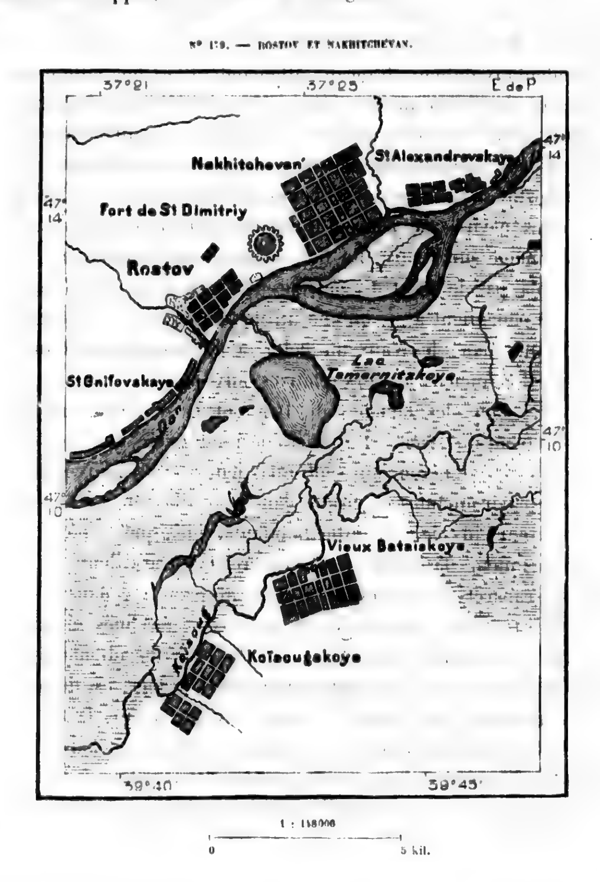
1 : 300 000

0 — 5 kil.

de Novo-Tcherkask varie de 1200 à 1500 mètres cubes. Grâce à cette abondance d'eau, grâce au charbon que lui apporte le chemin de fer

de Grouchovka ou stanitza Grouchovskaya, la capitale de l'Armée du Don s'est rapidement développée et de nombreux édifices lui ont donné un aspect de cité. Des faubourgs se prolongent à l'ouest de la ville, le long des berges, séparés les uns des autres par les ravins sans eau qui découpent le plateau des steppes, tout bordé de kourgans.

N° 150. — ROSTOV ET NAKHITCHÉVAN.



En amont du delta proprement dit se succèdent les villes jumelles de Nakhitchevañ et de Rostov, qui forment en réalité une seule et même cité, et qui continuent le long faubourg de Novo-Tcherkask. Nakhitchevañ ou simplement Katchevañ, ainsi nommée par ses colons Arméniens en souvenir de la Nakhitchevañ de Transcaucasie, est à 2 kilomètres seulement

de Rostov, dont elle est séparée par les restes de l'ancienne forteresse de Saint-Dimitriy, élevée à la fois contre les Turcs et les Cosaques. Nakhitchevañ, ville longtemps privilégiée, s'étend sur un espace considérable, occupé surtout par des jardins. La population de la ville est encore presque exclusivement arménienne comme aux temps où se fonda la colonie, il y a un siècle environ. Au contraire, Rostov est peuplée d'hommes de toute race, Grands Russiens et Petits Russiens, Grecs, Arméniens, Tartares, Juifs, Occidentaux italiens, français, allemands. C'est une ville d'un grand commerce, où de trois à quatre mille navires de cabotage viennent chaque année charger des céréales, du lin, des laines, du suif et d'autres denrées[1]. La valeur annuelle des échanges dépasse cent millions de francs. Toutefois Rostov a le désavantage commercial de n'avoir qu'un port de rivière où les navires ne peuvent toujours monter, et sa juridiction ne s'étend pas même sur l'entrée du Don, appartenant au territoire des Cosaques; elle n'a pas le droit d'y entreprendre des travaux de dragage, qui d'ailleurs ne pourraient avoir qu'une utilité temporaire[2]. La pêche, encore fort importante dans les eaux du delta, a notablement diminué, et les descriptions des anciens auteurs relatives aux poissons qui se pressaient en multitudes dans les bouches du Don ont cessé d'être vraies depuis le commencement du siècle[3]. Rostov est le rendez-vous des moissonneurs, des faucheurs, des vignerons qui vont offrir leurs services aux propriétaires des contrées environnantes et jusque dans les vallées du Caucase. En été, Rostov a souvent plus de cent mille habitants, bien que la population fixe n'atteigne pas même la moitié de ce nombre. Ces travailleurs couchent en d'immondes cabarets et des milliers dorment par terre dans les rues ou sur la berge. La fièvre typhoïde fait parmi eux de terribles ravages.

La vieille et fameuse cité d'Azov, sur le bras méridional du Don, à 15 kilomètres environ de son embouchure dans la mer, est déchue de son rang : elle ne porte plus même le nom de ville; depuis la fin du siècle dernier elle a seulement rang de bourgade, quoique ses habitants soient plus nombreux que ceux de maint groupe de population urbaine. Les débris de la forteresse, qui eut jadis une si grande importance stratégique,

[1] Exportation de Rostov :

1865	12 311 535 roubles.
1869	22 281 056 »
1877	50 000 000 »

[2] Mouvement du port de Rostov en 1877 :

3828 navires, jaugeant 248 420 tonnes.

[3] Borisak, *Étude géologique-hydrographique sur le Don inférieur* (en russe)

se voient encore au centre du bourg; mais il ne reste plus rien de l'ancienne Tana des Vénitiens, héritière de la Tanaïs grecque. Tana était l'entrepôt des denrées de la Perse et de l'Inde et le marché des serfs de la Russie[1].

C'est en dehors du delta que se trouve de nos jours le principal marché du Don : la barre n'a pas permis à une nouvelle Tanaïs de se fonder au bord du fleuve, et c'est même à grand'peine que les navires pénètrent dans le golfe oriental de la mer d'Azov, au port de Taganrog, où pouvaient flotter 200 navires à l'époque de Pierre le Grand. Seules les petites embarcations approchent actuellement de cette ville : les bâtiments d'un tirant d'eau de 5 à 6 mètres sont obligés de mouiller à 15 kilomètres au large; les plus grands s'arrêtent même à 40 kilomètres des quais. Au treizième siècle déjà, les Pisans avaient établi un comptoir sur le promontoire auquel on a donné depuis le nom de « Cap Tagan » ou Tagan-rog. Sur cette falaise de 60 mètres de hauteur, il n'existait plus qu'une tour de signaux lorsque Pierre le Grand, en 1698, y fonda une forteresse qu'il dut évacuer plus tard, après d'énormes travaux qui coûtèrent la vie à des travailleurs importés de la Russie centrale par dizaines de milliers. C'est

[1] Villes et słobobas du bassin du Don ayant plus de 5000 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT DE TOULA.	
Yefremov	7 400 hab.
GOUVERNEMENT DE TAMBOV.	
Kozłov	25 500 hab.
Lipetzk	14 200 »
Borisoglebsk	12 600 »
Ousmań	7 500 »
Kirsanov	7 200 »
Lebedań	6 000 »
GOUVERNEMENT DE SARATOV.	
Atkarsk	15 200 hab.
Serdobsk	12 200 »
Petrovsk	10 750 »
Bałachov	6 900 »
GOUVERNEMENT DE VORONEJ.	
Voronej	42 150 hab.
Boutourlinovka (słoboda)	22 000 »
Alexeyevka »	14 000 »
Kałatch »	12 500 »
Ostrogojsk	9 900 »
Zadonsk	9 050 »
Korotoyak	8 500 »
Novo-Khoporsk	7 350 »
Pavłovsk	7 207 »
Zemlansk	6 250 »
Bogoutchar	6 150 »
Vałouiki	6 050 hab.
Ourazova (słoboda)	5 600 »
GOUVERNEMENT DE KOURSK.	
Belgorod	16 100 hab.
Stariy Oskoł	7 200 »
Korotcha	6 550 »
GOUVERNEMENT DE KHARKOV.	
Kharkov (1879)	101 000 hab.
Izoum	12 960 »
Starobelsk	12 950 »
Słavansk	11 700 »
Voltchansk	9 350 »
Tchougouyev	9 050 »
Vałki	7 650 »
Zołotchov	6 000 »
GOUVERNEMENT DE YEKATERINOSLAV.	
Rostov	44 450 hab.
Bakhmout	18 000 »
Azov	16 800 »
Nakhitchevań	16 250 »
Łougań	10 050 »
ARMÉE DU DON.	
Novo-Tcherkask (1873)	33 400 hab.
GOUVERNEMENT D'OROL	
Yeletz	30 550 hab.
Livni	12 975 »

en 1769 seulement que s'établit définitivement la ville. Elle prospéra rapidement et, devenue maintenant la principale cité de la Russie du sud-est, elle est, grâce à son chemin de fer, le port d'expédition le plus rapproché des Terres Noires de Kharkov et du Don. Parmi les commerçants qui se pressent dans ses rues, on rencontre, comme à Rostov, beaucoup d'étrangers, Grecs, Italiens, Allemands. Taganrog a pris aussi une certaine importance comme ville industrielle. Son administration est indépendante du gouvernement de Yekaterinoslav; la ville et sa banlieue forment, comme Odessa et Kertch, une « capitainerie » ou *gradonatchal'stvo*[1].

Marioupol, colonie fondée en 1779, a de grands avantages sur Taganrog, puisque sa rade est meilleure et que les gros bâtiments peuvent jeter l'ancre à quelques encâblures du rivage; elle recevra encore des navires quand Taganrog sera définitivement délaissé dans les terres. Deux rivières s'unissent à une petite distance en amont de la ville, le Kalmious et le Kal'tchik, la fameuse Kalka, sur les bords de laquelle les Mongols remportèrent, au printemps de 1223, leur première victoire sur les Russes[2]. Malgré ses privilèges naturels, Marioupol a moins de commerce que Taganrog et la valeur de ses importations est presque nulle[3]. On la dit peuplée de Grecs; mais ces Grecs, venus de Crimée, ne parlent même pas tous un dialecte hellénique. Les Bazarianes, qui émigrèrent du district du Chersonèse à Marioupol, parlent tartare : M. Grigorovitch voit en eux les descendants d'Alains tartarisés[4].

Berdansk, bâtie à la racine de l'une des flèches de sable les plus gracieusement infléchies de la mer d'Azov et au pied de falaises escarpées, est une ville plus moderne que ses deux rivales des Palus Mæotides : elle date de l'année 1830. Encore privée de communications par chemin de fer avec l'intérieur, elle reçoit pourtant une grande quantité de céréales qu'elle

[1] Commerce de Taganrog en 1874 :

Entrées.	961	navires de mer, jaugeant .	351 100	tonnes.
»	1749	petits caboteurs, » .	251 100	»
Sorties	972	navires de mer, » . .	368 000	»
»	2056	petits caboteurs, » . .	279 600	»
Ensemble	5738	navires, jaugeant.	1 239 800	tonnes.
Exportation.			25 000 000	roubles.
Importation.			5 000 000	

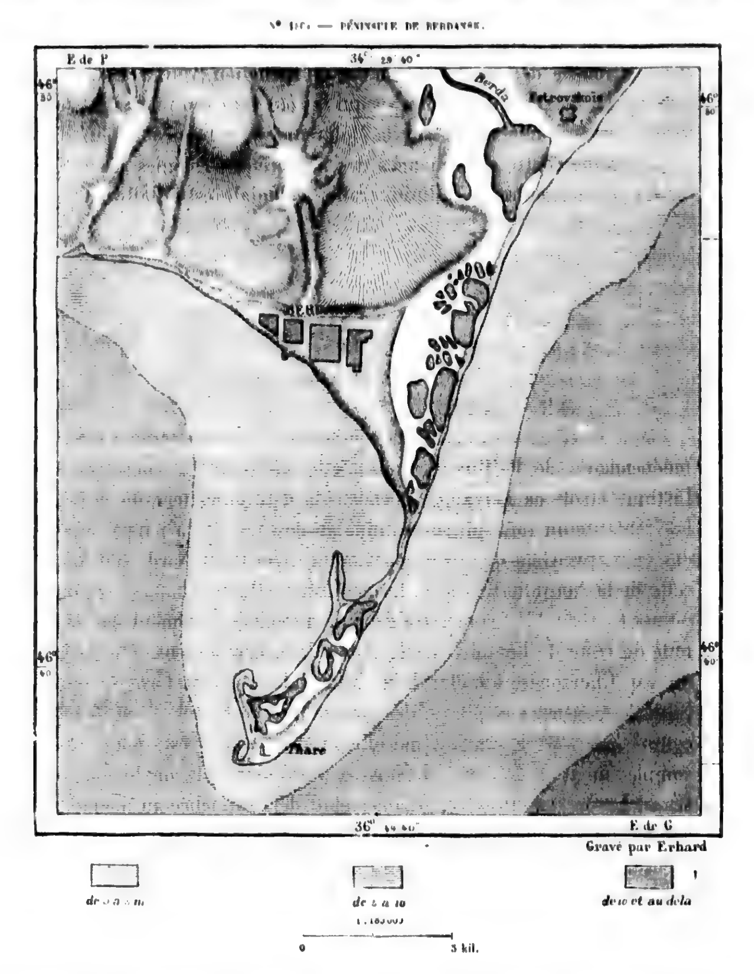
[2] Kounik, *Mémoires de l'Académie des sciences*, 2e vol. — Brunn, *Matériaux pour l'histoire de Sougdeya*.

[3] Exportation de Marioupol en 1875 : 8 065 000 roubles.
Mouvement du port en 1877 : 550 navires, jaugeant 132 458 tonnes.

[4] *Mémoires sur le voyage d'un antiquaire sur Kalka* (en russe).

expédie à l'étranger[1]. La bonne tenue de sa rade, la profondeur d'eau considérable de son port, comparée à celle de Marioupol et surtout de Taganrog,

N° [illegible] — PÉNINSULE DE BERDANSK.



enfin le voisinage du grand coude oriental du Dnepr, assurent à Berdansk un courant commercial continu. Berdansk est, pour ainsi dire, le

[1] Exportation de Berdansk en 1878 : 20 471 200 roubles.
Mouvement du port en 1877 : 1007 navires, jaugeant 167 916 tonnes

port du Dnepr sur la mer d'Azov : c'est là que vient aboutir la route la plus courte, commençant à Alexandrovsk, en aval des rapides.

A l'ouest de Berdansk, Nogaïsk, près de la rivière Obitotchnaya et sur la racine de la flèche du même nom, n'a pas répondu par son commerce aux espérances de son patron, le duc de Richelieu, qui la désigna comme ville en 1814. Les Tartares Nogaïs qui lui ont valu son nom n'existent plus dans la contrée. Melitopol, sur la Molotchnaya, a beaucoup plus d'importance comme centre des échanges des nombreuses colonies allemandes des alentours[1]. Le centre de l'administration coloniale est à Halbstadt, peuplée de mennonites.

XI

CRIMÉE

Par le tracé de ses rivages, la péninsule de Crimée semble être presque indépendante de la Russie, puisqu'elle ne tient au continent que par l'isthme étroit de Perekop. Cependant la nature des terrains et la presque horizontalité du sol, qui se continue au-dessous de la nappe superficielle des eaux, prouvent que les steppes de la Crimée du Nord continuent bien celle de la Nouvelle-Russie et forment avec elle une même région géologique. La véritable Crimée, celle qui se distingue nettement par sa géographie du reste de l'empire slave, est la Crimée montueuse qui se prolonge du cap Chersonèse au détroit de Yeni-Kaleh et dont l'axe se croise avec celui du Caucase aux presqu'îles volcaniques de Kertch et de Taman. Cette contrée, surtout le versant méridional des monts, est, pour ainsi dire, complètement en dehors de la Russie, aussi bien par son histoire que par ses roches et son climat. La Crimée était déjà rattachée au monde grec par ses légendes bien des siècles avant que l'immense pays des Scythes commençât à se révéler, et plus tard elle ne cessa point de prendre part aux grands mouvements historiques des nations méditerranéennes. Là s'éleva la capitale de ce royaume du Bosphore que fonda Mithridate et qui fut un de ses points d'appui dans sa lutte contre Rome ; là furent plus tard les colonies byzantines, puis celles des Pisans et des Génois qui servaient d'in-

[1] Villes de la rive septentrionale de la mer d'Azov ayant plus de 4500 habitants en 1870 :

GOUVERNEMENT DE YEKATERINOSLAV.		GOUVERNEMENT DE TAURIDE.	
Taganrog	48 200 hab.	Berdansk	12 225 hab.
Marioupol	9 050 »	Melitopol	4 850 »

termédiaires entre les peuples civilisés du midi de l'Europe et les tribus encore barbares des régions de la Volga. Tout récemment, c'est aussi dans la Crimée qu'eut lieu le choc d'armées le plus terrible entre la Russie et les deux principaux États de l'Europe occidentale. Pour les Russes eux-mêmes, naguère moins nombreux en Crimée que les descendants de races asiatiques et méditerranéennes, la presqu'île est, pour ainsi dire, une terre extérieure, une possession coloniale : ils y vont comme s'ils se rendaient à l'étranger. Le versant méridional des monts de la Tauride, chantée par Pouchkin[1], est pour eux comme une seconde Italie par ses plantes, son climat, l'aspect de la terre et du ciel; la Crimée est un des pays qui ont le plus contribué à développer chez les Russes modernes le sentiment de la nature. D'ailleurs, cet espace, comparé à la masse énorme de la Russie, est de bien faibles dimensions. La région des montagnes n'est qu'un cinquième de la péninsule, et la Crimée tout entière, fragment maritime du gouvernement, en partie continental, de Tauride, n'occupe pas même autant d'étendue qu'un simple lac de la Russie, tel que le Ladoga; sa population n'égale pas celle d'une seule ville de l'empire comme Pétersbourg, Moscou, Varsovie[2].

La chaîne de montagnes calcaires qui se développe au sud de la Crimée sur une longueur d'environ 180 kilomètres, du cap Chersonèse à la baie de Kaffa, est irrégulière et sinueuse. Dans son ensemble, elle paraît n'être qu'un débris : elle porte partout les traces de profondes érosions; ses rochers ne sont que des ruines, ses montagnes que des fragments d'un vaste plateau découpé par les météores. Toutefois le reste du plateau permet de juger de son architecture primitive : fort doucement incliné du côté du nord, il va se perdre par graduations peu sensibles sous le sol nu des steppes, tandis qu'au sud il descend vers la mer en escarpements abrupts. De ce côté seulement les pointes de l'arête calcaire offrent l'aspect de montagnes; très rapprochées de la côte, puisque l'axe réunissant les saillies culminantes n'est en moyenne que de 6 à 12 kilomètres du rivage, elles paraissent d'autant plus hautes que dans cet étroit espace se succèdent les degrés irréguliers des contreforts et des promontoires, et qu'à leur base s'étend la mer bleue, sans écueils ou bancs de sable, presque sans algues

[1] *La Fontaine de Bakhtchi-Saraï.*

[2]

	Superficie.	Population en 1876.	Popul. kilom.
Crimée	25 727 kilomètres carrés.	255 600 habitants.	10 habitants.
Gouvernement de Tauride.	63 553 »	790 000 »	12 »

ni coquillages : à une faible distance du bord, la corde de sonde se déroule à plus de 100 mètres de profondeur.

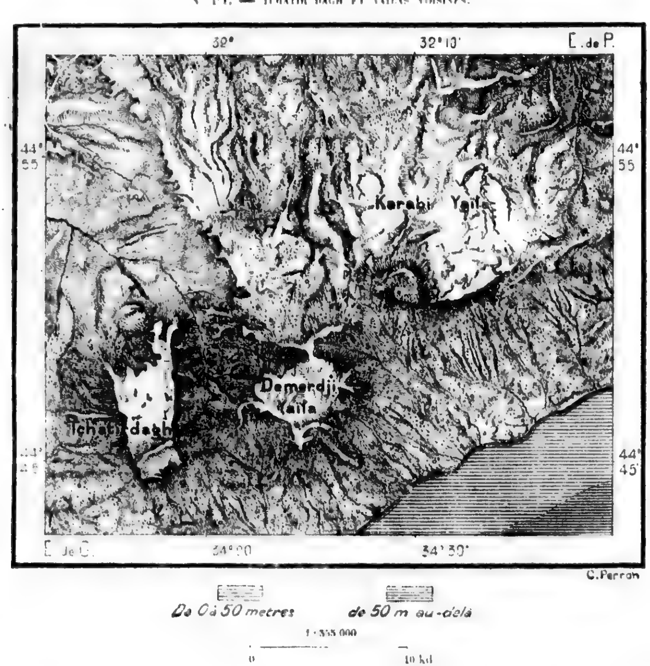
Les roches calcaires des montagnes de la Crimée alternent en plusieurs endroits avec des couches de glaise et de schistes argileux, et cette disposition des strates a pour conséquence de hâter l'écroulement des pentes tournées vers la mer. Quelques-uns de ces lits argileux, déblayés graduellement par les sources, ont laissé de grands vides dans la montagne, et des assises se sont éboulées, montrant encore leur cassure vive au-dessus du chaos de pierres. Sur les rivages, les vagues de la mer ont affouillé les roches partout où elles présentent une assise d'argile, et mainte falaise, privée de son appui, s'incline menaçante au-dessus des vagues : chaque pluie en détache des blocs ou même des parois entières. Telle averse qui tombe dans les montagnes s'écoule en déluge soudain, qui met en mouvement vers la mer tous les champs de pierres de la vallée : une troupe de soldats russes, couchés dans le lit de l'Alma, fut ainsi emportée par les eaux et les débris[1]. Parfois aussi les terrains supérieurs glissent sur les argiles lubrifiées, entraînant avec elles des maisons et des jardins, et formant dans la mer un nouveau promontoire. Lorsque Pallas parcourait la péninsule en 1794, on lui montra deux caps de ce genre provenant d'éboulis qui avaient eu lieu huit années auparavant. En quelques endroits les couches de glaise se révèlent jusque dans le voisinage des sommets par les eaux salines, autour desquelles croissent des plantes que l'on rencontre d'ordinaire au bord de l'Océan[2]. Les fontaines calcaires, bordées de concrétions, sont aussi fort nombreuses.

La plus haute montagne de la Crimée, à laquelle les Russes ont laissé son nom tartare de Tchatir Dagh ou « Mont de la Tente », peut être prise en exemple de la formation générale du mur calcaire découpé en créneaux. De loin, en effet, ses parois blanches et régulières lui donnent l'aspect d'une tente; mais vu du sommet, il mérite surtout l'appellation de « Table » ou de Trapezos que lui donnèrent les Grecs. Isolé de toutes parts, à l'est et à l'ouest par des précipices presque verticaux, au nord et au sud par des cirques et des ravins d'érosion, il a la forme d'une masse quadrangulaire allongée dans le sens du méridien, et comprend une superficie d'un peu plus de 20 kilomètres carrés. Cette vaste étendue est, sinon parfaitement horizontale, du moins très doucement inclinée jusqu'au voisinage de l'arête, vers le midi de la « table »; seulement des cavités en entonnoirs,

[1] Markov, *Les villes des grottes en Crimée*, Vestnik Yevropi, 1872, VI, VII.
[2] Pallas, *Tableau physique et topographique de la Tauride.*

où se perdent les eaux de pluie, se sont creusées çà et là dans la roche[1]. Les hauts pâturages ou les *yaïlas* du Tchatîr Dagh et de ses voisins rappellent les « alpages » du Jura suisse; mais le temps a plus détruit sur les bords de la mer Noire qu'au-dessus du lac de Neuchâtel : aucun sommet du Jura helvétique n'a été dénudé comme la montagne de la « Tente ». La brèche d'Angar ou Angar-Boghaz, ouverte à l'orient du Tchatîr Dagh, est

N° [illegible]. — TCHATÎR DAGH ET YAÏLAS VOISINES.



celle où naît le Salgir, affluent du Sivach et la rivière la plus abondante de la péninsule. Le col de passage, plus bas que tous ceux de la chaîne proprement dite et depuis longtemps franchi par une route carrossable, a de tout temps facilité les communications entre les steppes du nord et le littoral du midi; cet endroit est l'un des points vitaux de la péninsule[2].

[1] J. G. Kohl, *Reisen in Süd-Russland.*

[2] Principaux sommets des monts de la Crimée, d'après Parrot et Engelhardt :

Tchatir Dagh . . . . . . 1661 mètres. | Babougan Yaïla, au sud. . 1655 mètres.
Aï Vassilem. . . . . . . 1627 mètres.

FALAISE ET COUVENT DE SAINT-GEORGES

Dessin de Taylor, d'après une photographie

De même que la plupart des littoraux formés de roches calcaires, la côte méridionale de Crimée se développe en courbes d'une singulière netteté de contours : quelques-uns sembleraient avoir été tracés au compas, tan ils s'arrondissent avec régularité. Des plages émergées, que l'on voit à plusieurs mètres de hauteur au-dessus de la mer actuelle, témoignent soit d'un soulèvement de la contrée, soit d'une dénivellation rapide des eaux du Pont-Euxin, lorsque cette mer, s'ouvrant le chemin du Bosphore, s'abaissa et se sépara de la mer Caspienne. C'est à cette dernière cause que Pallas attribue l'émergence des plages qu'il vit près du cap Chersonèse et sur d'autres points du littoral de la Crimée[1]. Des recherches spéciales faites pendant ce siècle ont prouvé que ces plages exondées, formées pour la plupart de sables coquilliers, varient en hauteur de 4 à 6 mètres et qu'elles entourent toute la partie méridionale de la Crimée en se continuant à l'est le long des péninsules de Kertch et de Tamań. Les coquilles que l'on y trouve appartiennent sans exception aux espèces existant encore dans la mer Noire[2].

Sur les deux versants de la chaîne calcaire et vers ses deux extrémités, des roches éruptives se sont fait jour à travers le sol : on les considérait autrefois comme des ophites d'origine ancienne, mais, grâce à l'analyse chimique, on a pu reconnaître que ces roches sont des basaltes modernes[3] . le cap Saint-Georges, à la pointe sud-occidentale de la péninsule, est une de ces nappes de basalte qui se sont épanchées au loin dans la mer. L'activité souterraine qui se manifeste de temps en temps par des éruptions, des deux côtés du détroit de Yeni-Kaleh, se fait sentir précisément sur l'axe de jonction des monts de la Crimée et du Caucase : sans nul doute, c'est à la coupure de cette ligne par une vallée maritime qu'il faut attribuer l'effervescence du sol profond. Des sources thermales, des suintements de naphte et des volcans de boue, semblables aux maccalube de Girgenti, se voient encore çà et là dans la région montueuse des environs de Kertch ; mais de puissantes couches d'argile, d'origine éruptive, prouvent que les épanchements de vase se faisaient autrefois avec beaucoup plus de violence que de nos jours. Les volcans de boue de la péninsule de Kertch les plus fréquemment en activité sont ceux de Bouĺganak, à 6 kilomètres au nord de Kertch : quand la boue permet d'en approcher, on peut voir des bulles de gaz jaillir des cratères en projetant la vase à une hauteur de quelques centimètres. Suivant la fluidité des matières rejetées par

[1] Pallas, ouvrage cité.
[2] Hermann Abich, *Ein Blick auf die Halbinseln Kertsch und Taman.*
[3] Von Stuckenberg, *Matériaux pour la géologie de la Russie.* Publications de la Société géologique de Russie, tome V (en russe).

les orifices du sol, les cônes d'éjection sont plus ou moins élevés et pointus; il en est qui ont plutôt la forme de nappes légèrement bombées. La température de la boue liquide est beaucoup plus basse en été que celle de l'atmosphère extérieure. D'après les Tartares du voisinage, les explosions de gaz et de boue sont d'autant plus violentes que la mer est plus tranquille. Quand la mer est grosse, les volcans se calment.

Par ses falaises, ses hauts escarpements, l'île de montagnes de la Crimée méridionale, que Pline déjà signale comme ayant été un massif insulaire, se distingue singulièrement du reste de la Russie, presque partout basse ou peu accidentée; mais c'est grâce à leur parure de plantes que les monts de la Crimée méritent le plus d'être considérés comme un monde à part. Dans les steppes criméennes des bords du Sivach, le sol argileux n'a que des touffes d'herbe isolées, et même celles-ci, après deux mois de végétation, tombent en poussière. On pourrait se croire en plein désert[1]. Mais sur les premiers coteaux du versant septentrional, tourné vers la steppe nue, des prairies, des groupes de peupliers, des vergers, des bouquets d'arbres divers embellissent les pentes, et dans chaque vallée murmurent des eaux fraîches, que l'on détourne dans les jardins, où elles alimentent une végétation magnifique. Les forêts des hauteurs n'ont pas encore été toutes détruites, et l'on peut encore voir çà et là des groupes de hêtres superbes, qui rappellent les forêts de l'Europe centrale et de la Normandie. Tous les grands arbres de l'Europe tempérée s'entremêlent, chêne, hêtre, charme, tilleul, ormeau, frêne, sorbier, tremble, saule, aubépine, merisier, prunier, pommier sauvage. Sur le versant méridional, le pin maritime est l'arbre le plus commun; mais sur les pentes inférieures la végétation est celle de l'Italie : en franchissant les montagnes, on s'est, pour ainsi dire, transporté de plusieurs degrés vers le sud. Là croissent le laurier, le figuier, le micocoulier, le grenadier, l'olivier, l'arbousier, et les vignes sauvages entrelacent leurs pampres aux troncs des grands arbres. Le nombre des plantes qui croissent sur les monts de la Tauride dépasse de plusieurs centaines celles qui peuplent tout le reste de la Russie[2]. Le versant en espalier des montagnes de Yaïla forme comme un vaste jardin botanique, et les parcs seigneuriaux qui se succèdent au pied des escarpements n'ont eu qu'à mêler les végétaux des forêts environnantes aux fleurs cultivées pour ressembler aux merveilleux jardins de la Sicile et de la Ligurie.

Trop étroite pour donner asile à une faune considérable, la Crimée

[1] Köppen, *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches.*
[2] Pallas, ouvrage cité.

est beaucoup moins riche en animaux qu'en espèces végétales. A l'exception du lièvre, du renard et des petits rongeurs, les quadrupèdes sauvages y sont rares et quelques-uns de ceux qu'on voit en Russie manquent tout à fait. Mais tous les animaux domestiques des steppes russes ont été introduits dans la péninsule et le chameau à deux bosses parcourt les plaines salines des bords du Sivach comme celles de sa patrie asiatique En automne, les cailles se rassemblent sur la côte méridionale de la Crimée pour traverser de compagnie la mer Noire, puis elles reviennent au printemps des côtes d'Anatolie : c'est de la même manière que les migrations périodiques des cailles se font entre la Provence et la Maurétanie, pardessus le bassin occidental de la Méditerranée. La Tauride est relativement pauvre en oiseaux aquatiques, en reptiles, en insectes, en mollusques marins. Les huîtres, d'un goût exquis, sont petites et triangulaires : von Baer y voit une variété rabougrie de l'espèce commune ; la proportion de sel contenue dans l'eau de la mer Noire, soit de 17 à 18 parties sur 1000, est la moindre dans laquelle puisse se développer ce mollusque [1]. Le taret destructeur est le fléau des ports de Crimée, et dans le port de Sébastopol c'est à huit années seulement que l'on évalue la durée moyenne d'un vaisseau de guerre en bois. On peut juger de l'abondance de la vie animale, pullulant sur les côtes de la Crimée, par ce fait qu'en décembre 1869 la baie de Bałakłava se trouva presque emplie par un banc d'anchois, que poursuivaient des dauphins. Ne trouvant pas d'issue pour s'échapper vers la haute mer et sans cesse grossi par d'autres amas, le banc finit par former comme une masse solide, qui dépassait en maints endroits la surface de l'eau. Toute la population de Bałakłava était occupée à remplir de poissons les bateaux et les tonnes. Mais bientôt il fallut aussi songer à débarrasser le bassin des myriades de poissons morts qui s'y trouvaient : des milliers d'hommes, envoyés de Sebastopol, travaillèrent à nettoyer les plages de la matière putréfiée qui l'encombrait : on employa même le canon pour chasser les dauphins qui bloquaient l'entrée de la baie, empêchant ainsi la fuite des anchois vivants. Pendant des mois l'atmosphère fut empestée ; une partie des habitants de Bałakłava dut quitter la ville pour fuir l'horrible puanteur. D'ailleurs une masse considérable de poissons, au lieu de se putréfier, se changea en une substance crayeuse, blanche et grasse au toucher comme du savon, qui se déposa graduellement sur les rives en forme de strate géologique [2].

[1] *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome IV.
[2] Fritsche ; — Brandt, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, tome III, 1861.

Le doux climat de la Crimée, dont la moyenne d'hiver ne descend qu'exceptionnellement au-dessous du point de glace, même dans les villes du versant septentrional, et la riche végétation des vallées ne pouvaient manquer d'attirer les émigrants vers la péninsule de Tauride[1]; mais la position géographique de la presqu'île assurait en outre aux habitants des avantages spéciaux. Située en dehors du continent, tout en gardant ses communications libres avec les plaines de l'intérieur, la Crimée va, pour ainsi dire, au-devant de toutes les routes de commerce et leur ouvre ses ports. Sentinelle de la mer d'Azov et des golfes occidentaux de la mer Noire, elle profite à la fois des échanges qui se font entre les pays d'outre-mer et les bassins du Don et du Dnepr. Pour l'attaque et pour la défense, la Crimée occupe également une situation exceptionnelle, au centre du Pont-Euxin; en fermant la porte de l'isthme qui la rattache au continent, elle peut même se changer en une véritable forteresse : tel aurait été même, d'après Forster et Köppen[2], le sens du nom de *krìm* que lui donnèrent les Tartares vers la fin du treizième siècle[3], et qui lui est resté jusqu'à nos jours, en même temps que l'appellation plus ancienne de Tauride. D'après un Tartare de Crimée, Khartakhaï, ce nom pourrait être rapproché du mot mongol *kerem*, qui signifie muraille.

On ne sait que peu de chose des Thraces Cimmériens[4] qui peuplaient la péninsule à l'époque où commence l'aurore historique et qui, chassés par le peuple scythe des Taures, allèrent ravager l'Asie Mineure. Peut-être est-ce à eux que l'on doit attribuer les antres creusés çà et là en véritables cités souterraines dans les parois calcaires des montagnes et comprenant des milliers de chambres[5], habitées jadis par des générations de fugitifs et d'ascètes. Les quelques menhirs et les nombreux dolmens que l'on rencontre aussi sur les hauteurs[6], surtout dans les montagnes du sud-ouest, et qui ressemblent à ceux de la Gaule[7], sont peut-être aussi l'œuvre de ces aborigènes, dans lesquels plusieurs auteurs ont voulu voir des Celtes, frères de ceux qui envahirent les contrées de l'Europe occidentale. Il est

[1] Température de Simferopol :

Moyenne de printemps	11° 14 C.	Moyenne d'automne	8° 46 C.
» d'été	19° 85	» d'hiver	0° 70

Moyenne de l'année . . . . . 11° 65 C.
Moyenne au jardin Nikitskiy, sur la côte méridionale . . . . . 12° 55 C.

[2] *Krìmskiy Sbornik.*

[3] Harkavi, *Russische Revue*, 1876, X.

[4] D'Arbois de Jubainville, *les Premiers habitants de l'Europe.*

[5] Markov, ouvrage cité.

[6] Dubois de Montpéreux, *Voyage en Crimée et au Caucase.*

[7] C. de Mortillet, *Races humaines et chirurgie religieuse à l'époque des dolmens.*

probable que la population de la Tauride se rattachait dans son ensemble aux tribus du Caucase. D'après Köppen, les habitants des contrées à dolmens de la Crimée ressemblent à ceux qui vivaient dans le pays à l'époque où ces tombeaux furent élevés et doivent être considérés en grande partie comme leurs descendants[1].

A l'époque où la civilisation hellénique fit entrer les peuples de la Tau-



TOMBEAU DES ROIS SCYTHES, PRÈS DE KERTCH

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Rambaud.

ride dans le cercle du monde ancien, la race dominante de la contrée, désignée par les Grecs du nom de Scythes, comme tous les habitants des plaines du nord, appartenait certainement à la souche aryenne : les squelettes trouvés dans les tombes ne permettent aucun doute à cet égard. Grâce à leurs éducateurs hellènes, les Scythes de la péninsule avaient fait les plus remarquables progrès dans les arts et quelques-unes de leurs œuvres ne sont pas trop inférieures aux objets grecs d'un goût exquis qui furent trouvés dans les mêmes tombeaux et qui font la gloire des musées.

[1] *Russische Revue*, 1874, n° 12.

Les collines qui dominent Kertch, l'antique Panticapée des Milésiens, contenaient naguère dans leurs tombelles et leurs catacombes d'immenses trésors, dont la plus grande partie a été transférée au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, et dans quelques collections particulières. Depuis plus de deux mille années, ces tombes, surtout celles des femmes, les plus riches en métaux précieux, sont exploitées par les chercheurs de trésors, et des fouilles récentes ont même amené la découverte de deux de ces mineurs, ayant encore leurs pelles à la main, au moment où le sol éboulé les engloutit. D'après les indigènes, les marchands génois surtout ont été fort habiles dans leurs fouilles, et c'est au temps de leur domination que la plupart des tombeaux royaux des environs de Kertch auraient été dépouillés. Cependant il en restait encore plusieurs, vierges de toute profanation, et dès 1816 le français Paul Dubrux commençait des fouilles fructueuses dans les tombelles de Kertch; mais l'évènement archéologique capital fut, en 1831, la découverte de la vaste salle funéraire cachée dans l'intérieur du Koul Oba, le « Mont des Cendres », situé au nord de Kertch : on y trouva, autour des deux squelettes d'un roi et d'une reine, tout un musée d'objets précieux, vases, statuettes, monnaies, pierres gravées, armes, bracelets, outils de toute espèce, car il était d'habitude que le mort emportât avec lui dans la tombe tout ce qui lui avait plu pendant sa vie; malheureusement ce tombeau, ainsi qu'un caveau inférieur que l'on dit avoir été plus riche encore, fut pillé pendant la nuit par des centaines d'individus qu'avait attirés le bruit de trouvailles merveilleuses. Malgré la proclamation d'un pardon général et l'offre d'un paiement au poids de tous les objets trouvés, une grande partie de ces trésors, fondus au creuset, fut perdue pour la science[1]. Mais les statuettes qui restent suffisent pour prouver, comme les squelettes, que les Scythes du Bosphore cimmérien appartenaient à la race aryenne : on a même voulu reconnaître en eux de « vrais Cosaques »[2]. Les divers objets semblent appartenir à deux époques, correspondant, l'une au règne d'Alexandre, l'autre à l'établissement de la puissance romaine; mais à ces âges de l'influence hellénique, continuée pendant tout le règne de la dynastie spartocide, en succéda un autre qui témoigne de la prépondérance du style asiatique. Les fresques découvertes en 1871 par Stasov dans une catacombe de Kertch prouvent qu'à l'époque de Mithridate une réaction se fit en Crimée contre l'art de l'Occident, au profit de celui de l'Orient[3]. Cette réaction

[1] K. Görtz, *Recueil d'articles anthropologiques et ethnographiques de Dachkov*, I.
[2] Beulé, *Fouilles et découvertes; — Antiquités du Bosphore cimmérien.*
[3] Albin Kohn und C. Mehlis, *Materialien zur Vorgeschichte des Menschen im östlichen Europa.*

dura jusqu'au quatrième siècle de l'ère vulgaire ; mais alors l'ébranlement général des nations qui se déplaçaient de l'est à l'ouest changea, du moins partiellement, la population de la Tauride, et les communications des habitants de la péninsule avec les tribus du nord de la Russie furent interrompues pendant des siècles. C'est grâce à ces relations que les Scythes de Panticapée avaient pu se procurer les énormes quantités d'or de provenance ouralienne et même altaïque enfouies par eux dans les kourgans.

Tandis que dans la région des steppes les peuples en marche, s'entreheurtant les uns les autres, ne s'arrêtaient nulle part et devaient se déplacer sans cesse sous la pression de leurs voisins, les tribus qu'un remous latéral avait rejetées dans la péninsule de Crimée y trouvaient le point d'appui des montagnes et pouvaient résister longtemps, enfermées dans les hautes vallées. Ainsi les Alains, d'ailleurs peu nombreux, s'y maintinrent durant plus de six siècles sous le nom d'As, Acias, Akas ou Yas, et non comme une peuplade soumise, mais en qualité d'hommes « blancs », c'est-à-dire libres[1]. Marino Sanudo mentionne encore ces Alains en 1334, époque à laquelle ils avaient depuis longtemps disparu de tout le reste de l'Europe, si ce n'est des marais riverains de la mer Noire. L'immense empire des Goths, qui s'étendit sur une moitié de l'Europe, s'évanouit comme une eau qui s'écoule ; le petit détachement de Goths qui s'était établi dans les montagnes de la Crimée se maintint au contraire avec sa langue et sa nationalité pendant plus de mille années. Au milieu du treizième siècle, le Flamand Rubruquis dit expressément que les Goths sont nombreux sur la côte méridionale, appelée Gothie, et que leur langage est d'origine teutonique; plusieurs mots de cet idiome, en effet très rapproché de l'allemand, sont cités par un voyageur autrichien, en 1565. Encore au dix-septième siècle, un de leurs groupes vivant dans la partie occidentale des montagnes de la Crimée, autour de l'ancienne forteresse de Mangoup-Kaleh, se distinguait par son idiome tudesque de toutes les populations environnantes[2]. Un cimetière voisin de Bakhtchi-Saraï est encore appelé aujourd'hui le « cimetière goth » (*gotveyskoïe*) par les paysans des alentours[3]. Les tombeaux appartiennent aux deux époques, païenne et chrétienne.

Au moyen âge, quelques colonies de Russes, éloignées du gros de leur race, furent aussi l'une des populations les plus solidement établies dans

[1] Brunn, *Matériaux pour l'histoire de Sougdeya* (en russe).
[2] Brunn, *Goths de la mer Noire* (en russe) ; — Alfred Rambaud, *Russie épique*.
[3] Markov, *Les villes des grottes en Crimée*, Vestnik Yevropi, 1872, n[os] 6 et 7.

la presqu'île de Crimée, si bien que les auteurs arabes donnèrent à cette terre le nom de « péninsule russe[1]. Les Tartares de Crimée ont pu également se maintenir beaucoup plus longtemps dans la citadelle des monts de la Tauride que leurs frères du continent dans les ovrags des steppes. Ces Turcs doivent le nom de Nogaïs, sous lequel ils sont connus d'ordinaire, au prince Nogaï, de la Horde d'Or, qui se sépara de l'empire mongol vers la fin du treizième siècle, et s'établit entre le Terek et la Kouma, avec des sujets de races diverses, Khazars, Petchénègues, Koumanes et Mongols[2]. Au treizième siècle, les Nogaïs s'emparèrent de la Crimée, dont ils firent un entrepôt de commerce avec l'Europe par l'intermédiaire des colonies italiennes, surtout génoises, de leurs rivages. Le royaume des Tartares de la Crimée s'organisa définitivement quand Tamerlan eut ruiné la Horde d'Or sur la Volga, puis il devint célèbre avec la dynastie des Ghireï, qui régna sur la péninsule pendant plus de trois siècles, depuis le commencement du quinzième. Les premiers temps de cette dynastie furent les plus heureux de la Crimée, grâce à la tolérance parfaite qui permettait à tous les étrangers, Russes ou Italiens, de quelque race ou de quelque religion qu'ils fussent, de s'établir et de commercer dans le pays[3]. Mais tout changea quand les Turcs se furent emparés de Kaffa, et que les khans de la Crimée, devenus leurs vassaux, furent obligés de se faire les pourvoyeurs d'esclaves pour les sultans de Stamboul : ce fut le commencement de ces guerres incessantes d'invasion qui dévastèrent la Russie méridionale et en changèrent certaines régions en déserts. Enfin, en 1774, Catherine II obligea la Turquie à reconnaître l'indépendance de la Crimée, qui devint par ce fait vassale de Saint-Pétersbourg, et en 1787 le dernier des Ghireï abdiqua au profit de l'impératrice de Russie.

Dès que la péninsule conquise eut à recevoir des maîtres étrangers, la dépopulation commença : la solitude se fit en maints endroits pour constituer de grands domaines aux vainqueurs. En 1736, un résident hongrois, le consul français Evorka, évaluait à 150 000 hommes les combattants de la Horde de Perekop et comptait en outre 40 000 familles de Nogaïs dans la contrée[4]. En 1804, les documents officiels n'évaluaient plus qu'à 140 000 habitants la population de la Crimée, qui avait été de plus d'un

[1] Ilovaïskiy, *Recherches sur l'Histoire russe* (en russe); — Harkavi, *Rapport au congrès archéologique de Kazan'*.
[2] Castrèn, *Ethnologische Vorlesungen über die altaischen Völker.*
[3] Khartakhaï, *Histoire des Tartares de la Crimée,* Vestnik Yevropi, 1866, II, 1867, II.
[4] Brunn, *La péninsule de Crimée vers le milieu du dix-huitième siècle* (en russe).

demi-million[1], le double de ce qu'elle est aujourd'hui. A la suite de la guerre dite « de Crimée », en 1854 et 1855, puis de 1860 à 1865, des Tartares émigrèrent en foule pour chercher un asile sur les domaines du sultan ; plus de cinq cents villages et hameaux restèrent complètement déserts. Les deux migrations se croisèrent : tandis que les mahométans de la Crimée allaient s'établir sur une terre ottomane, des Bulgares et d'autres chrétiens de Turquie venaient prendre le sol abandonné dans la péninsule. L'oukaze du 13 janvier 1874, qui les oblige au service militaire, l'enseignement du russe dans les écoles[2], l'intervention fréquente des employés, la réglementation, sont pour les Tartares autant de causes d'affaiblissement national : tandis que les autres races de la Crimée augmentent en nombre, ils diminuent. En 1864, ils étaient encore plus nombreux que tous les autres habitants de la Crimée ; de nos jours, la proportion est changée à leur détriment : ils ne forment plus même le tiers des résidants de l'île[3].

Dès leur arrivée dans la péninsule, les Tartares étaient loin d'être de race turque pure : en Crimée, ils se croisèrent de plus en plus, d'un côté avec la population indigène, de l'autre avec les captifs importés quelquefois par milliers de Russie. En plusieurs endroits des montagnes, les Tartares n'appartiennent à la race d'Asie que par le nom et la religion : à leur beau profil hellénique, on reconnaît des Grecs et des Italiens d'origine : ce sont les descendants islamisés des anciennes populations de la Tauride et des Génois de Kaffa[4]. La polygamie a complètement disparu de leurs communautés. D'ailleurs, quelle que soit la part des divers éléments ethniques unis dans leur race, tous leurs voisins, Russes, Grecs, Allemands ou Juifs, s'accordent à vanter leur droiture, leur probité, leur amour du travail et de l'ordre, leur sobriété, leur respect de la dignité humaine. En les perdant, la Crimée perd ses meilleurs citoyens.

Les Juifs de Crimée appartenant à la secte spéciale des Karaïtes sont également très respectés, à cause de leur honnêteté, de la simplicité de leurs mœurs, de leurs habitudes de labeur, de leur persévérance dans les œuvres commencées ; toutefois on les dit lents et dépourvus d'initiative ;

[1] Dachkov, *Recueil d'articles anthropologiques et ethnographiques sur la Russie*, I (en russe).
[2] *Ned'el'a*, 1874, n° 16.
[3] Population approximative de la Crimée :

Tartares.	En 1864,	100 000	En 1874 (d'après Rittich),	80 000
Russes (Grands, Petits et Blancs). .	»	55 700	»	150 000
Autres (Grecs, Juifs, Bulgares, etc.).	»	39 200	»	38 000

[4] Mackenzie Wallace, *Russia;* — Alfred Rambaud. — *Les Villes en Russie*, IV (en russe).

leurs femmes se distinguent ordinairement par un grand luxe de bijoux. Le nom qu'on leur a donné, *Karaïm* ou Karaïtes, qui signifie « Liseurs », témoigne de leur étude constante des anciens livres; mais ils rejettent les commentaires, si importants aux yeux des autres Juifs. Ils se tiennent généralement à l'écart de ceux-ci, dont ils ne sont peut-être pas les frères d'origine; néanmoins ils sont fort appréciés par les Juifs instruits de l'Occident, à cause du soin avec lequel ils ont conservé les anciennes doctrines, et l'argent fourni par de riches Israélites de France a contribué à la fondation et à l'entretien des synagogues et des écoles juives de la Crimée[1]. D'après plusieurs auteurs, les Karaïtes seraient les descendants de ces Khazars partiellement convertis au judaïsme qui vivaient sur les deux bords de la Volga, en Crimée et au pied du Caucase. Peut-être aussi sont-ils mélangés avec les Tartares de Crimée, dont ils portent le costume et dont ils parlent la langue. Ils leur ressemblent plus qu'aux Israélites proprement dits; pourtant un certain élément juif a dû exister en Crimée, puisqu'on y a trouvé des inscriptions hébraïques, dont quelques-unes datent même du premier siècle de l'ère vulgaire[2]. Un grand nombre de Karaïtes s'occupent d'agriculture; toutefois la plupart se livrent au commerce, mais non au brocantage nomade : leur spécialité principale est la vente des denrées coloniales, et leurs échanges se font surtout avec la péninsule des Balkans et les régions du Caucase où se trouvent de leurs coreligionnaires. Les Juifs de Kiyev et de Novgorod dont il est question dans les annales du moyen âge, surtout à propos des « judaïsants » de Novgorod et de Moscou, au quinzième siècle, étaient probablement des Karaïtes[3]. De la Galicie en Palestine, leurs petites communautés sont éparses dans le monde; mais c'est en Crimée que vivent plus de la moitié des Karaïtes, soit environ quatre mille, et que se trouve le bourg Tchoufout-Kaleh, que l'on peut désigner comme la Jérusalem de leur secte. Pourtant cette métropole des Karaïtes n'est guère habitée par eux; en 1876, M. de Mély n'y vit que deux familles juives[4]. L'industrie et le commerce appellent les Karaïtes dans les villes animées, mais ils tiennent à visiter souvent leur capitale historique et leur ambition est de reposer dans le cimetière voisin. Une vallée des environs, entourée de rochers, presque sans arbres, est remplie de pierres tombales : c'est leur vallée de Josaphat.

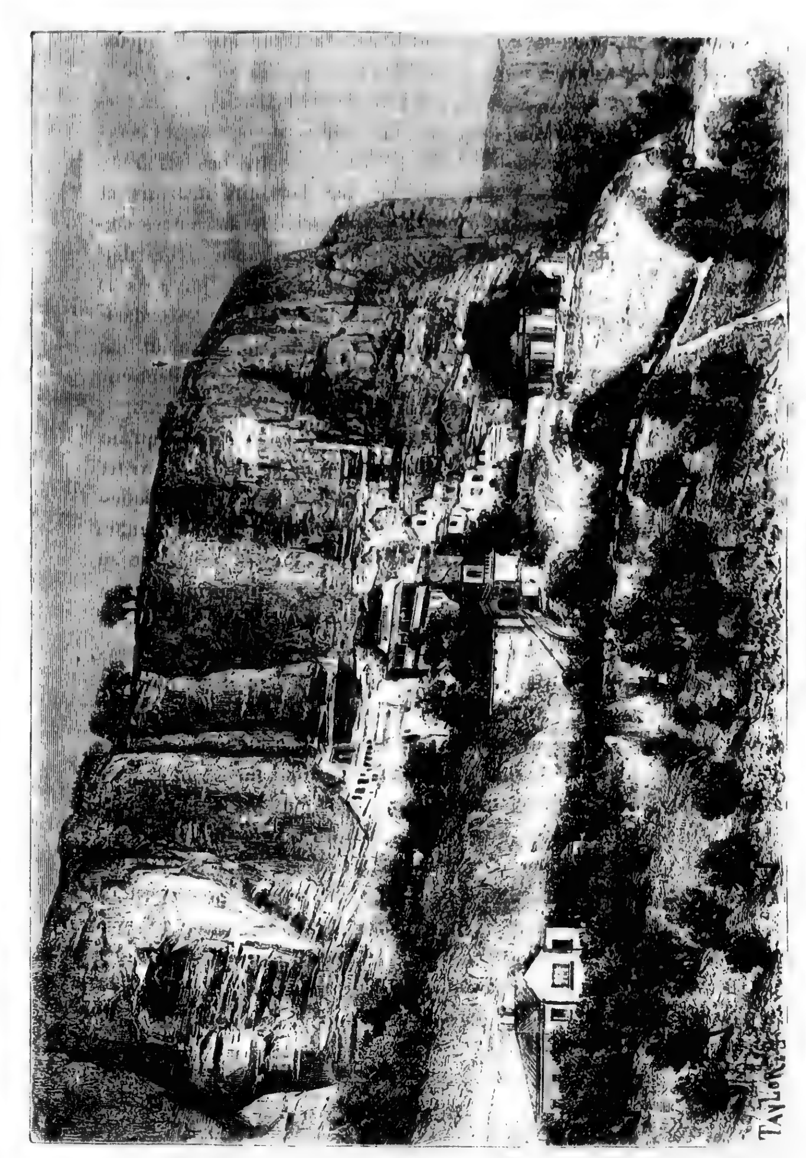
[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

[2] Grigorovitch, *Mémoires d'un antiquaire sur un voyage à la Kalka* (en russe).

[3] Brunn, *Mémoires de la Société historique d'Odessa* (en russe).

[4] *Tour du monde*, 1878, liv. 910.

e bijoux.
isiseurs »,
ttent les
nt géné-
es frères
ruits de
nes doc-
ontribué
es de la
endants
ent sur
eut-être
rtent le
qu'aux
exister
uelques-
nombre
ent au
ale est
avec la
e leurs
uestion
le Nov-
es Ka-
éparses
ié des
ufout-
Pour-
1876,
com-
ent à
eposer
chers,
vallée



GROTTES DE DJOUFOUT-KALEH

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Perekop ou « la Coupure », l'Or ou l'Our des Tartares, la ville qui garde l'entrée de la Crimée, est, sinon d'origine antique, du moins sur l'emplacement d'une ville ancienne, car nul autre endroit ne pouvait être choisi pour faire une coupure à travers l'isthme : c'est là qu'il est le plus étroit et que le plateau des steppes s'affaisse sous le sol argileux de la plaine. Au quinzième siècle, le fossé de Taphros qui avait séparé la péninsule du continent était depuis longtemps comblé et les fortifications étaient couvertes de broussailles, lorsque Mengli Ghirei éleva une nouvelle muraille et fit réparer la coupure. On en voit encore les traces, mais des forts et des redoutes modernes construites pendant la guerre de Crimée ont remplacé les vieux remparts. Autrefois les Russes et les Polonais donnaient le nom de « horde de Perekop » et de « tzar de Perekop » aux Tartares et aux khans de toute la Crimée. Le commerce de l'isthme ne se fait point dans la ville de Perekop, mais à 5 kilomètres au sud, dans le gros bourg d'Armansk ou d'Armanskiy Bazar, fondé, ainsi que son nom l'indique, par des marchands arméniens.

Au sud de l'isthme il n'y a point de villes dans la région des steppes ni sur les bords des deux mers, la « mer Morte », celle de l'ouest, et la « mer Putride », celle de l'est. Il faut contourner le port de Tarkan-Kout et s'avancer jusqu'aux premiers contreforts des monts de la Tauride pour entrer dans l'ancienne Eupatoria (Yevpatoriya), ville musulmane, arménienne, juive, à peine russe, qui a pris le nom d'une forteresse fondée en l'honneur de Mithridate Eupator, mais située beaucoup plus au sud, peut-être sur l'emplacement actuel de Sébastopol[1]. Souvent dévastée, Eupatoria dut se rebâtir plusieurs fois. Au quinzième siècle, elle eut une grande importance commerciale, et maintenant encore un certain nombre de navires viennent chaque année jeter l'ancre dans sa rade ouverte. Son ancien nom de Guezleve (en russe Kozlov) ou de « Cent-Yeux » lui avait été donné, dit-on, à cause de ses lumières que l'on voyait, la nuit, briller au loin dans la steppe nue. Les lacs salins de l'intérieur sont activement exploités et sur le bord de l'un d'eux s'élève un établissement de bains de boue fréquenté pendant la saison des chaleurs. On sait que la plage d'Eupatoria, bien abritée des vents du nord, est celle où les alliés débarquèrent en 1854 pour aller assiéger Sébastopol en franchissant la vallée de l'Alma et en contournant les rochers d'Inkerman.

La capitale de la péninsule et de tout le gouvernement de la Tauride,

[1] Brunn, *Remarques sur l'ancienne topographie de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie* (en russe).

Simferopol, n'est pas située sur cette voie du littoral. Elle occupe une position centrale dans la vallée fertile du Salgir, le plus grand ruisseau de l'île, et à l'issue septentrionale du passage par lequel on peut le plus facilement communiquer avec la côte du midi, à l'est du Tchatîr-Dagh. Une pareille situation devait être utilisée depuis longtemps et l'on trouve en effet des ruines anciennes dans les environs. Les khans tartares y fondèrent la ville d'Ak-Metchet ou de la « Mosquée Blanche », que les Russes brûlèrent en 1736, pour la rebâtir en 1784 sous le nom grec de Sympheropolis ou Simferopol : on la croit l'héritière de la ville tauro-scythe de Neapolis. On voit encore à Simferopol quelques constructions tartares échappées à l'incendie ; mais une seule ville de Crimée a presque complètement gardé sa physionomie orientale, Bakhtchi-Saraï ou le « Palais des Jardins ». C'est une longue rue serpentine située au sud-ouest de Simferopol, dans une cluse de rochers calcaires, sur les bords d'un ruisseau qui va se jeter dans la mer Noire à une trentaine de kilomètres à l'ouest. Bakhtchi-Saraï est la Grenade de la Russie ; elle a aussi son Alhambra, le palais des khans, avec ses portes ornées d'arabesques et de devises, ses chambres tendues d'étoffes précieuses, ses vérandas où les plantes fleuries se balancent en guirlandes, ses cours où l'eau des fontaines bruit incessamment sur les pavés de marbre. Les blancs minarets des mosquées s'élèvent toujours au-dessus de la ville, plus hauts que les faîtes des peupliers groupés dans les jardins. La population de Bakhtchi-Saraï est aussi restée en harmonie avec le milieu qui l'entoure : elle se compose principalement des Tartares, de Grecs, de Karaïtes, tous fort industrieux et pour la plupart selliers, orfèvres, jardiniers, vignerons : les boutiques sont emplies d'étoffes, de maroquins, d'objets divers qui rappellent les marchandises étalées dans les bazars de Smyrne et de Constantinople. Au-dessus de la ville, vers le sud-est, une roche dresse ses parois toutes percées de grottes, comprenant environ un millier de chambres. Jadis les commerçants karaïtes de la ville étaient obligés de sortir de Bakhtchi-Saraï à la nuit tombante et d'aller passer la nuit dans la ville des cavernes : de là le nom de Djoufout-Kaleh ou de « Château des Juifs » donné à la roche, que les Karaïtes appellent eux-mêmes Kirk-yer ou les « Quarante Hommes ». Maintenant on n'y loge que le bétail. Des inscriptions prouvent que Djoufout-Kaleh existait dès le sixième siècle de l'ère actuelle. Au sud-est, la roche presque isolée de Tepe-Kerman ou Tobe-Kerman, qui domine le cimetière « goth », est percée de dix-huit étages de galeries contenant dix mille chambres[1]. Quant

[1] Maïnov, *Le Congrès anthropologique de Moscou ; Slovo*, 1879, n° X.

au fameux Mangoup-Kaleh, roche en croissant escarpée de tous les côtés en forme de muraille, on n'y voit plus que des entassements de débris, reste des temples grecs et des châteaux gothiques dont Pallas aperçut encore des fragments. Cette forteresse dominait toute la contrée à l'est de Sébastopol.

La pointe sud-occidentale de la Crimée est celle qui apparaît la première à l'époque des mythes et en même temps celle où eut lieu l'un des plus sanglants conflits de l'histoire moderne. Cette partie de la péninsule, presque séparée du reste de la Crimée par une profonde indentation du littoral, est connue aujourd'hui sous le nom de cap Chersonèse; près de là, des colons d'Héraclée du Pont bâtirent jadis la ville de Cherson, dont les Russes avaient fait Korsouñ et que les Tartares appelèrent Sarî-Kerman, mais lorsqu'elle était déjà déplacée vers le nord-est, dans le voisinage de Sébastopol, qui mêle ses ruines modernes aux ruines scythiques et grecques. C'est au cap Chersonèse, dit-on, que les Scythes avaient bâti le temple de Diane, en l'honneur de laquelle la prêtresse Iphigénie devait sacrifier les étrangers que la tempête jetait sur les grèves de la « mer Inhospitalière ». Toutefois divers archéologues considèrent le cap Fioraventi des Italiens, situé plus au sud, comme le Parthenion des Hellènes et c'est là qu'ils placent la scène d'Iphigénie et d'Oreste chantée par les poètes : le monastère de Saint-George, qui s'élève sur le cap, aurait succédé au temple d'Artemis. Cet emplacement est devenu fameux dans l'histoire russe par le baptême du prince Vładimir de Kiyev, qui vint s'y faire baptiser, mais en conquérant varègue, après avoir assiégé la ville de Korsouñ. Plus à l'est, le port de Bałakłava, le Palakion de Strabon, le Cembalo des Génois, long de plus d'un kilomètre sur 200 mètres de large, s'ouvre dans l'intérieur de la falaise comme un bassin à flot creusé de main d'homme. La muraille de neuf kilomètres de longueur qui séparait du reste de la Tauride toute la péninsule héracléotique et défendait aussi la cité de Cherson et son territoire contre les attaques des Scythes, partait du port de Palakion et se dirigeait au nord, vers l'extrémité orientale de la baie, sur les bords de laquelle est bâtie maintenant la ville de Sébastopol. Bałakłava est encore peuplée de Grecs.

On connaît la forme de cette baie fameuse dont les alliés et les Russes se sont disputé la possession avec tant de fureur. C'est une cluse marine ouverte entre des roches calcaires, frangée de cluses latérales et se continuant à l'est par une cluse terrestre que dominent les parois presque verticales du rocher d'Inkerman. Large d'un kilomètre en moyenne et s'avançant de 7500 mètres dans l'intérieur des terres, la baie de Sébastopol est facile à défendre, grâce à l'étroitesse de l'entrée et aux coteaux escarpés qui la

dominent; en outre, ses baies latérales forment des ports cachés aux regards de l'ennemi qui tiendrait la mer. A l'époque du siège, qui coûta tant de milliers d'hommes aux Russes, aux Français, aux Anglais, aux Turcs, aux Italiens, les divers quartiers de la ville, situés sur la rive mé-

N° 182. — POINTE SUD-OCCIDENTALE DE LA CRIMÉE.

ridionale de la baie, étaient entourés d'une ceinture de forts et d'ouvrages extérieurs : au-dessus de la rive septentrionale se profilaient les bastions de la grande citadelle. On sait qu'après la guerre la « Ville Auguste », sur laquelle plus de quinze cent mille gros projectiles avaient été lancés, n'était



ROCHER D'INKERMAN

Dessin de C. Vuillier, d'après une photographie.

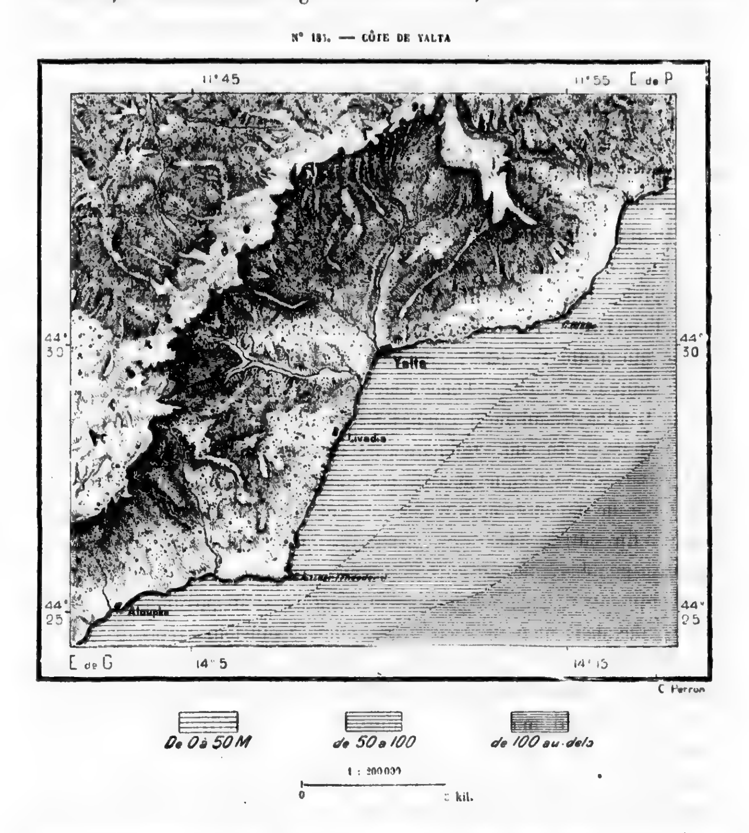
plus qu'une ruine entourée de cimetières. La population, de 40 000 habitants au milieu du siècle, se trouvait réduite à moins de 6000 personnes en 1864, et la ville n'avait plus même l'importance qu'elle eut immédiatement après sa fondation, en 1784, comme station navale et arsenal de guerre. La construction d'un chemin de fer, qui rattache Sébastopol au réseau du continent par un viaduc jeté sur le Sivach, a changé la situation, et Sébastopol se relève de ses ruines : des quais sillonnés de rails bordent la baie; des entrepôts de céréales s'élèvent dans le voisinage du port, une gare monumentale s'est établie à la place d'une redoute, et « Malakof », le « Redan », sont transformés en promenades. Sébastopol reste formidable comme place de guerre, mais les progrès de l'artillerie ont fait changer la position des ouvrages de défense : des redoutes garnissent les plateaux du sud et le cap Chersonèse est armé de batteries qui protègent les abords de la rade. Quant au rocher d'Inkerman, l'ancienne Calamita, qui se dresse à l'est de la ville, de l'autre côté de la vallée marécageuse que parcourt la Tchernaïa (Tchornaya), il est attaqué par des multitudes de carriers que tente l'excellente qualité de sa pierre blanche, facile à scier et durcissant à l'air. Ces carriers menacent de faire disparaître la ville des anciens troglodytes, dont les galeries formaient un véritable dédale dans l'intérieur de la colline : quelques-unes des salles sont assez vastes pour contenir jusqu'à cinq cents personnes.

Le long de la route, admirablement entretenue, qui suit la côte méridionale à l'est de Bałakłava, s'élèvent les plus gracieuses villas, dans les sites les plus ravissants. Cette route est la « Corniche » de Tauride, à peine moins belle que la Corniche de Ligurie. Tantôt gravissant un promontoire, tantôt descendant au bord de la grève, elle serpente de ravin en ravin, et toujours en vue de la montagne, des forêts et de la mer, immense tableau qui change au moindre détour du chemin. Près du cap Aï-Todor (Hagios Theodoros) ou Saint-Théodore, se pressent les châteaux de plaisance, Ałoupka, Orianda, le palais impérial de Livadia, Nikitskiy Sad, tous entourés de parcs où se voient les plantes les plus rares, tous riches en malachites, en marbres précieux, en statues, en objets d'art; c'est là que, plus d'une fois, ont été décrétées les guerres et les alliances. La petite ville de Yałta, assise à la base d'un amphithéâtre de montagnes boisées, domine la rade, d'ailleurs peu commode, où mouillent les vaisseaux de guerre et les yachts de plaisance.

Au sud-est du Tchatìr-Dagh, la génoise Ałouchta, entourée de vignobles qui produisent les meilleurs vins de la Crimée, peut être considérée comme le port de Simferopol, dont elle n'est éloignée que de 48 kilomètres.

Cependant elle n'est qu'un village, de même que, plus à l'est, Soudak, jadis cité puissante sous les noms de Sougdaya en grec, de Soldaia en italien : elle fut la Souroj des annales russes. De fondation byzantine, peut-être même plus ancienne, cette ville était fort bien située sur une baie semi-circulaire, à l'issue d'une large et fertile vallée, en communication facile

N° 181. — CÔTE DE YALTA



par une dépression de la montagne avec le versant septentrional de l'île. Au treizième siècle, les Vénitiens y établirent un comptoir dont le consul était en même temps celui de toute la Gazarie ou « pays des Khazars », c'est-à-dire de toutes les régions qui avoisinent la mer Noire au nord et au nord-est. La famille de Marco Polo possédait à Soldaia une maison de commerce qui lui servait d'intermédiaire avec tous les pays d'Asie. Les Vénitiens furent chassés de Soldaia, mais à leur place vinrent les Génois, aux-

quels les Tartares cédèrent en 1365 tout le territoire de la ville et les villages des environs : le double mur d'enceinte qu'ils élevèrent autour de la ville et de la colline avoisinante existe encore avec sa porte ogivale, flanquée de deux tours à créneaux : le monument de l'architecture génoise est complet ; on croirait avoir sous les yeux quelque cité ligurienne du moyen âge. Au quatorzième siècle, l'importance commerciale de Soldaia était si grande que, d'après Aboul-Feda, elle ne le cédait pas même à Kaffa ; toute la Crimée fut appelée de son nom et le Pont-Euxin fut connu par les Arabes comme la « mer de Soudak[1] » ; de même les Russes appelaient « mer de Souroj » les Palus Mæotides et même quelquefois le Pont-Euxin. Ruiné par les Turcs à la fin du quinzième siècle, le port a perdu tout commerce, les hautes murailles de la ville n'abritent plus que des masures, et des viticulteurs allemands ont remplacé les négociants italiens. Quant à l'ancienne cité de Starîy Krîm ou Eski Krîm, c'est-à-dire de « Vieille Crimée », située plus à l'est, elle a cessé d'être capitale depuis des siècles et ses édifices sont en ruines. Presque toute la population consiste en colons arméniens.

Kaffa du moins n'a pas perdu son rang de ville. Les Milésiens, qui la fondèrent sous le nom de Theodosia, avaient bien choisi l'emplacement de leur cité. Elle est au bord d'une baie qu'un promontoire abrite des vents et de l'ouest et du sud : la chaîne des monts de la Tauride se termine en cet endroit, de sorte que la ville commande en même temps par mer le commerce de la côte méridionale et par terre celui du versant septentrional. En outre, Theodosia est située précisément sur l'isthme qui rejoint la péninsule de Kertch à la Crimée : voisine de la mer d'Azov et du Sivach, quoique sur le Pont-Euxin, elle avait à sa disposition les poissons et le sel des deux mers intérieures. Dévastée à plusieurs reprises, la place de Theodosia, — déjà connue depuis sept cents ans sous le nom de la forteresse Kaffa, — fut achetée au treizième siècle par les Génois, qui en firent le principal marché de la mer Noire ; une lettre adressée au pape Calixte III en 1455 la dit « supérieure à Constantinople, non par le développement des murs, mais par la foule des habitants[2] » ; elle était alors l'entrepôt de tout le commerce de l'Orient « touranien ». Kaffa succomba vingt-deux ans après sa rivale, Constantinople : conquise par les Osmanlis, cette « Krîm Stamboul » fut ravagée, changée en un monceau de ruines. Elle se releva pourtant, surtout par le commerce des esclaves[3], et devint le bazar des captifs faits par les Tartares dans la Petite Russie : on y vit

[1] Brunn, *Matériaux pour l'histoire de Sougdeia* (en russe).
[2] Brunn, ouvrage cité.
[3] Michalon Lithuanus, *Fragmenta;* — Khartakhaï, ouvrage cité.

jusqu'à 30 000 individus, hommes et femmes, offerts à la fois par les marchands de chair humaine. Lorsque les Russes s'emparèrent à leur tour de Kaffa, en 1783, sa population, moindre qu'elle ne l'avait été à l'époque de la domination génoise, s'élevait à 85 000 habitants. L'émigration des Turcs, puis celle des Tartares, réduisirent ce nombre des neuf dixièmes; toutefois en été, la ville, à laquelle les Russes ont rendu son nom de Theodosia, changé en Feodosiya, devient le séjour temporaire d'une foule de baigneurs venus de toutes les parties de la Crimée et de la Russie continentale. La vieille Kaffa leur offre ses murailles génoises, ses rues bordées de maisons à arcades, ses mosquées, son quartier tartare, et la mer a pour eux des plages de sable fin. Le commerce de Theodosia est sans grande importance[1], quoique cette ville soit le port d'expédition des campagnes dont l'industrieuse Karasou-bazar est le chef-lieu.

Kertch, située sur une baie occidentale du détroit de Yeni-Kaleh ou « Bosphore Cimmérien », est encore plus ancienne que Theodosia et son rôle historique a été plus grand. C'est la Panticapée que les Milésiens fondèrent il y a vingt-cinq siècles, c'est la cité qui devint capitale du royaume du Bosphore après la défaite de Mithridate ; elle fut aussi connue sous le nom de Bosporus. La « ville du Bosphore », ruinée lors de la migration des peuples, ne se releva que lentement; mais sous la migration génoise elle reprit une grande activité commerciale, que lui firent perdre les Turcs, et que les Russes ne lui ont laissé reprendre qu'après avoir possédé la ville pendant un demi-siècle. Kertch, gardienne naturelle du détroit, est trop bien placée pour n'avoir pas été choisie comme ville de guerre, et sous le régime militaire le mouvement des échanges n'a pu se développer qu'avec lenteur ; en outre, la propriété y était soumise à un régime spécial, et jusqu'en 1830 nul autre que les colons grecs ne pouvait s'établir sur les terres du district. Pendant la guerre de Crimée, Kertch, brûlée par les alliés, fut momentanément abandonnée ; mais rebâtie bientôt après, elle s'est rapidement agrandie, et lors du dernier recensement elle était la ville la plus populeuse et la plus commerçante de la Tauride. Maintenant la baie est défendue dans toute sa largeur par un barrage à fleur d'eau n'ayant qu'une seule ouverture, commandée par les canons d'une forteresse. Fière de son passé, Kertch possède un musée d'antiquités sur les flancs du mont Mithridate, où l'on s'élève par un escalier monumental, et dans cette collection sont conservés quelques-uns des objets précieux trouvés en si grand nombre dans ses tertres funéraires

[1] Commerce de Theodosia en 1873 : 3 150 000 francs, dont 2 800 000 fr. à l'exportation.

et ses catacombes. Sur le plateau du mont Mithridate, les éminences naturelles et celles des kourgans se ressemblent tellement, qu'il est impossible de distinguer de loin les buttes que l'homme a élevées de celles qui sont dues à la nature. Au sommet du mont, qui porta l'acropole de Panticapée, s'arrondit un de ces tertres, appelé le « tombeau de Mithridate » ; d'après la légende, l'un des rochers sur lesquels s'appuie la butte funéraire serait le siège où se plaçait le roi du Pont pour contempler ses innombrables vaisseaux[1]. Du cap d'Ak-Bouroun, on aperçoit au loin les sommets azurés du Caucase.

La ville de Yeni-Kaleh (en turc « la Nouvelle Forteresse ») est administrativement une partie de Kertch, mais elle en est éloignée de 13 kilomètres à l'est, et domine la partie la plus étroite du Bosphore : ce n'est guère qu'un ensemble d'édifices appartenant à l'État. Là s'élevait jadis le Parthénion des Grecs[2].

XII

ÉTAT MATÉRIEL ET SOCIAL DE LA RUSSIE.

La population actuelle de l'empire russe est évaluée, nous le savons, à 95 millions d'habitants, dont 81 millions en Europe : c'est un peu plus du quart des hommes qui vivent dans cette partie du monde. La Russie et la Finlande réunies occupant une étendue légèrement supérieure à la moitié de l'Europe, les sujets du tzar sont donc à peu près deux fois plus clairsemés que les autres Européens, de quatre à cinq fois plus que les Français. De la Pologne au confluent des deux grands fleuves, Volga et Kama, s'étend une zone de population dense que l'on peut considérer comme le prolongement oriental de l'Europe populeuse. D'une largeur moyenne de quatre cents kilomètres, cette zone, embrasse la Volînie et la Podolie, le bassin du Dńepr entre Kiyev et les rapides, la Grande Russie de Tveŕ à Voronej, et, s'amincissant peu à peu vers l'est, se ramifie en deux branches dont l'une dépasse Kazań, tandis que l'autre va rejoindre

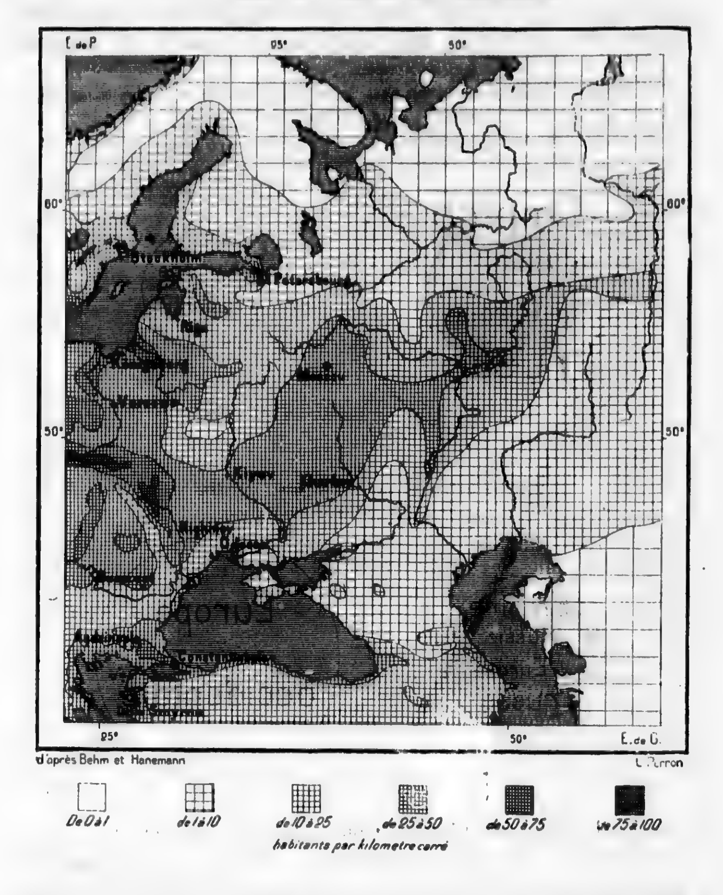
[1] A. Demidoff, *La Crimée.*

[2] Villes de Crimée ayant plus de 5000 habitants en 1870 :

Kertch et Yeni-Kaleh	22 450	hab.	Karasou-bazar	11 650	hab
Sımferopol	17 150	»	Bakhtchi-Saraï	10 550	»
Sébastopol	13 250	»	Theodosia (Feodosiya)	8 500	»
» (en 1876)	26 000	»	Eupatoria (Yevpatoriya)	8 300	»

la Volga à Saratov. Au nord, au sud, à l'est de cette zone, les habitants sont de moins en moins rapprochés les uns des autres : des trois côtés les hommes diminuent en nombre, proportionnellement à la

N° 191. — DENSITÉ DE LA POPULATION DANS L'EUROPE ORIENTALE.



rigueur du climat, à l'infertilité du sol et à la moindre durée de la période d'occupation. Les terres fécondes de la Nouvelle-Russie, des bords de la mer d'Azov et de la Ciscaucasie ne sont encore que très faiblement peuplées ; d'ailleurs, les difficultés de la migration à l'intérieur créées par l'impôt de capitation et les lois sur les passe-ports ne

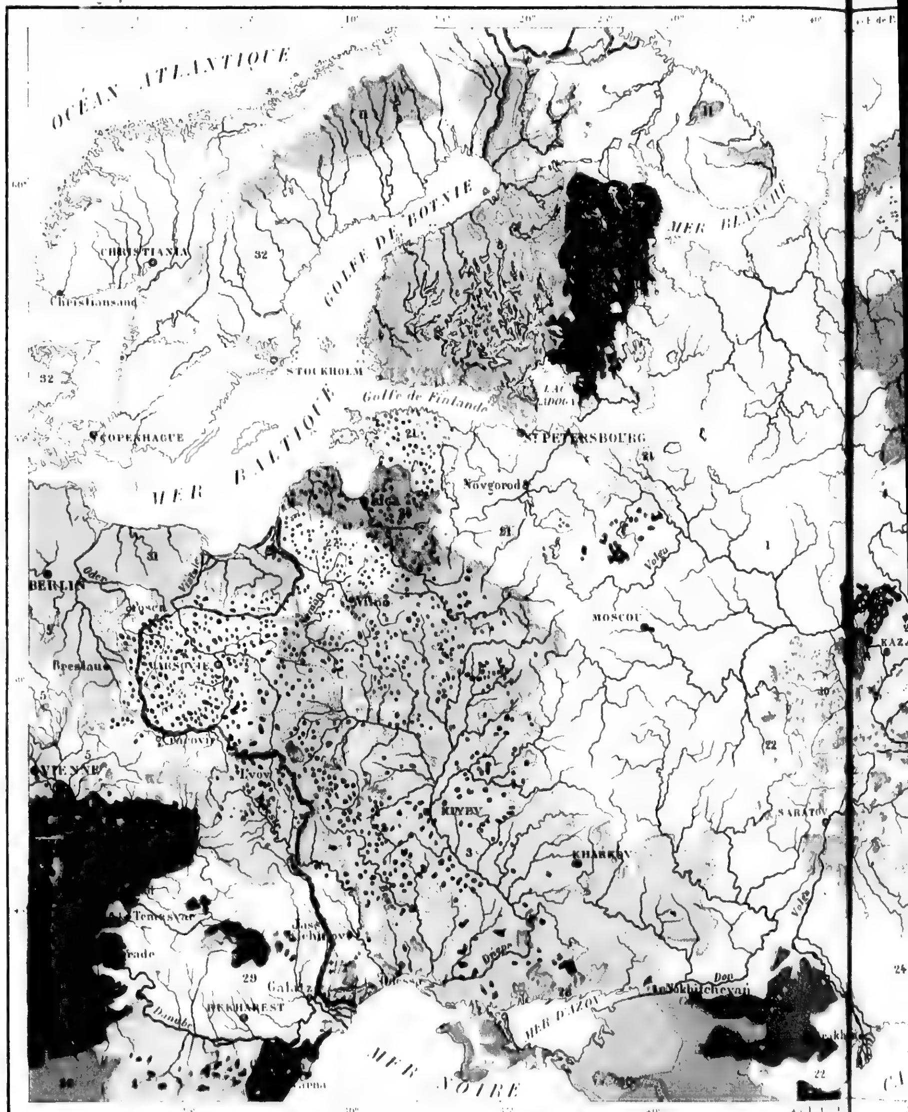
habi-
trois
à la

60°

60°

la
des
très
nté-
ne

PEUPLES DE L'EUROPE

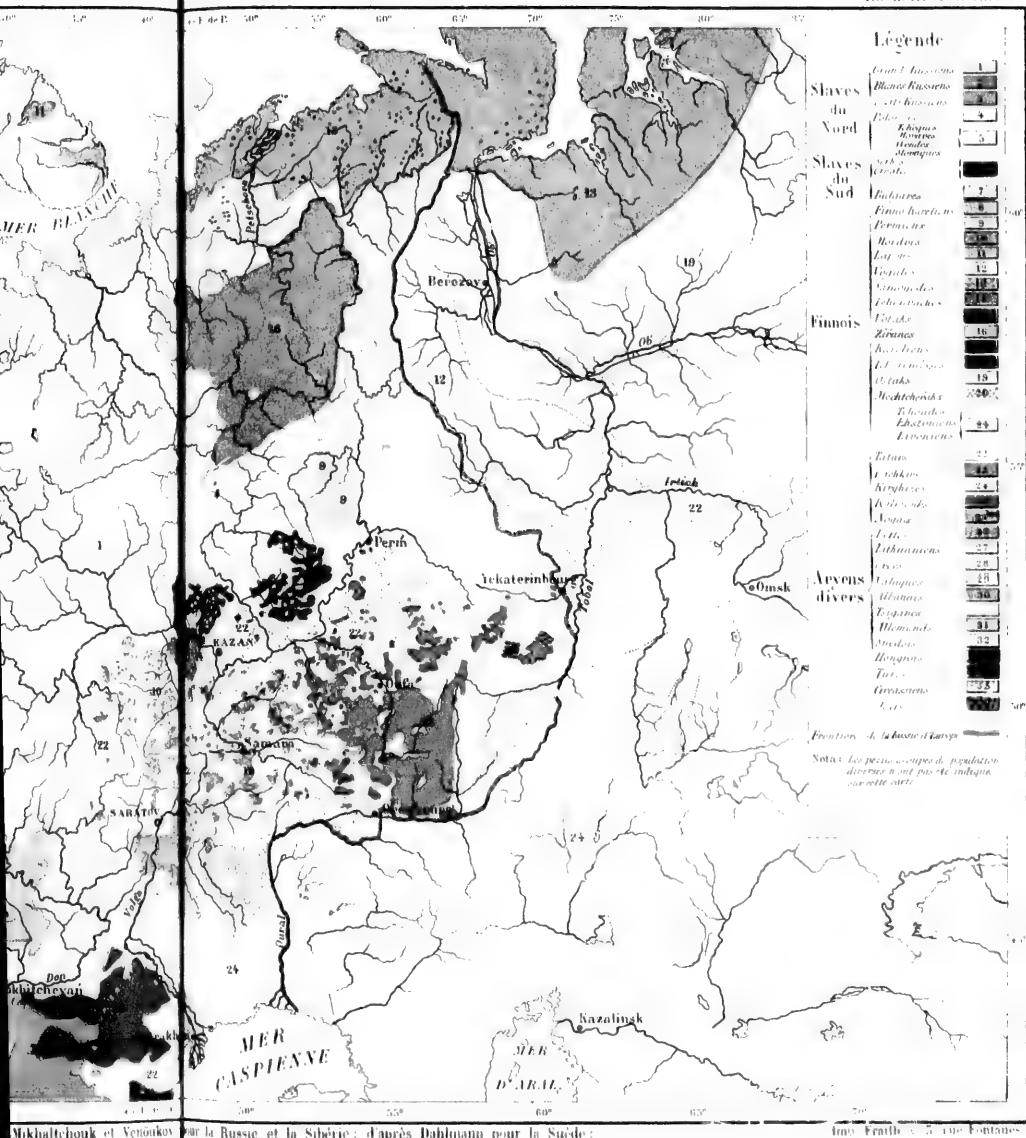


Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin

Dressé par A. Slom d'après Rittich, Mikhaltchouk et Venioukov pour la Rus[sie]
d'après H. Kiepert pour l'Allemagne, d'apr[ès] Czoernig

UPLES DE L'EUROPE ORIENTALE

Hachette et Cie Paris.



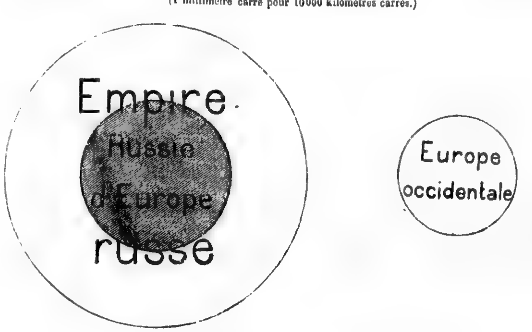
Mikhaltchouk et Venioukov pour la Russie et la Sibérie; d'après Dahlmann pour la Suède; rt pour l'Allemagne, d'après Czoernig et Keleti Karoly pour l'Autriche.

Imp. Fraillery, 5 rue Fontanes

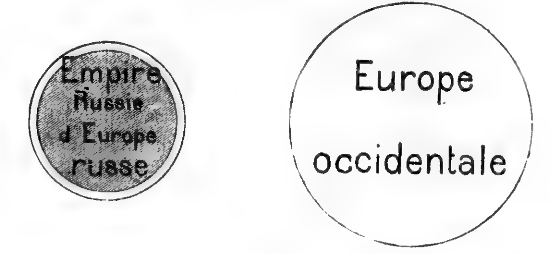
permettent pas aux paysans de s'établir en nombre sur ces terres nouvelles[1].

L'accroissement de la population est très rapide dans la plus grande partie de l'empire russe. En 1722, époque à laquelle la Russie d'Europe n'était inférieure à la Russie actuelle que d'un cinquième en superficie, le nombre des sujets était approximativement évalué à 14 millions.

N° 185. — SUPERFICIES COMPARÉES DE LA RUSSIE D'EUROPE, DE L'EMPIRE RUSSE ET DE L'EUROPE OCCIDENTALE.
(1 millimètre carré pour 10000 kilomètres carrés.)



N° 186. — POPULATIONS COMPARÉES DES MÊMES CONTRÉES.
(1 millimètre carré pour 10000 habitants.)



Soixante années après, en 1782, l'empire, d'ailleurs agrandi du côté de l'occident, avait une population double. Vers 1830, un nouveau doublement avait eu lieu, et de nos jours la population est presque sextuple de ce qu'elle était lors de la première évaluation. D'après les progrès accomplis depuis le commencement du siècle, la période de doublement pour les habitants de la Russie est d'environ 65 années. L'augmentation annuelle,

[1] Voroponov, *La question d'émigration des paysans*, Vestnik Yevropi, 1876, n° 1

par l'excédant des naissances sur les morts, dépasse maintenant un million; elle était de 500 000 pendant la première décade du dix-neuvième siècle[1]. Si l'accroissement continue suivant la même proportion ou même en se ralentissant quelque peu, le territoire actuel de la seule Russie d'Europe aura certainement cent millions d'habitants bien avant la fin du siècle. Du reste, le mouvement varie d'une manière étonnante entre les provinces suivant les différences de race, de climat, de bien-être, de conditions sociales. C'est dans les provinces méridionales qu'ont lieu les plus nombreux mariages; à l'est, dans les bassins de la Kama et de la basse Volga, la natalité est la plus forte; dans le gouvernement d'Olonetz et dans celui de Moscou les morts se succèdent le plus rapidement. La résultante des faits démographiques est un accroissement normal de population dans tous les gouvernements, mais les émigrations de province à province ont fait diminuer parfois, en des années malheureuses, des gouvernements pauvres, tels que Vitebsk, et des régions où le prolétariat industriel existe déjà, telles que Moscou, Kalouga, Toula, Razañ[2]. La Pologne, le littoral de la mer Noire et celui de la Volga, entre Kazañ et Saratov, augmentent toujours rapidement en population.

Les Russes se marient en moyenne au sortir de l'adolescence; le nombre de ceux qui restent célibataires est relativement minime. Les tables de statistique établissent le remarquable contraste que présentent à cet égard les Slaves orientaux comparés aux autres peuples de l'Europe, notamment aux Bavarois, qui se marient tardivement, aux dépens de la morale publique[3]. La cause de ces mariages hâtifs de la Russie doit être cherchée surtout dans la richesse du pays en terres de culture n'attendant que des bras pour les mettre en rapport : les familles de cultivateurs sont d'autant plus à leur aise qu'elles sont plus nombreuses. Mais si les mariages y sont plus hâtifs qu'ailleurs, la Russie est aussi le pays d'Europe où la mortalité des enfants est la plus considérable : les disettes, les épidémies et le manque d'hygiène font périr environ le tiers des enfants

[1] V. de Livron, *Exposé statistique de l'empire russe* (en russe).

[2] Ilyin, *Essai d'un atlas statistique de l'empire russe* (en russe).

[3] Nombre proportionnel des mariages conclus aux différents âges :

	Bavière.	France.	Russie.
Avant 20 ans	1,91 pour 100.	10,71 pour 100.	46,77 pour 100.
De 20 à 25 ans	18,90 »	32,41 »	29,09 »
De 25 à 30 »	32,12 »	27,18 »	9,21 »
De 30 à 40 »	33,81 »	21,10 »	9,74 »
De 40 à 60 ans et au delà	13,26 »	8,60 »	5,17 »

Annuaire statistique de l'Empire russe pour l'année 1861 (en russe).

dans la première année[1]. A l'âge de cinq ans, il n'en reste plus même les deux cinquièmes. La durée probable de la vie, très inférieure à celle des autres pays de l'Europe civilisée, est de 24 années[2].

La Russie étant encore un pays principalement agricole, les villes y sont en proportion moins peuplées que celles de l'Europe occidentale; elles n'ont encore que le dixième des habitants[3], mais là, comme ailleurs, la facilité des communications et les progrès de l'industrie ont pour résultat d'augmenter le nombre des citadins. Aux six villes de l'empire qui avaient plus de 100 000 habitants il y a dix années, Saint-Pétersbourg, Moscou, Varsovie, Odessa, Kichiňov, Riga, il faut ajouter maintenant deux autres villes, Kiyev et Khařkov, peut-être aussi Saratov et Berditchev. En 1869, on comptait déjà 185 villes russes ayant plus de 10 000 habitants; mais on peut juger du contraste qui existe entre la Russie et l'Europe occidentale dans la distribution des villes, par ce fait qu'en Pologne elles sont éloignées de 18 kilomètres les unes des autres, tandis que dans le reste de la Russie la distance moyenne de ville à ville est de 96 kilomètres; en outre, un grand nombre de centres administratifs ayant reçu en Russie le nom de « ville de district » (*ouyezdnîy gorod*) ne sont guère peuplés que de paysans. La plupart des cités de la Russie se composent d'un noyau central, qui est la ville originaire, le centre administratif et militaire, et autour de laquelle s'étendent au loin des faubourgs (*slobodas*), ceux des « maréchaux ferrants », des « charpentiers », des « maçons », tous paysans immigrés, faisant partie désormais de la population urbaine; les noms de faubourgs des « archers », des « cosaques », des « soldats » et même des « cochers » rappellent le temps peu éloigné où l'arrivée de nouveaux colons dans les villes n'avait rien de volontaire. Les villes de certains gouvernements présentent une très grande disproportion entre les sexes. En Russie, comme dans tous les pays de la zone tempérée dont le recensement a été fait avec soin, le nombre des femmes est supérieur à celui des hommes, et cependant les ouvriers et les domestiques mâles se portent en foules si compactes vers Pétersbourg et Moscou, que l'écart entre les

[1] Mortalité des enfants dans la première année en divers pays d'Europe (de 1860 à 1878) :

Norvège	10,4 pour 100.	Néerlande	19,6 pour 100
Écosse	12,4 »	Prusse	20,5 »
Suède, Danemark	13,5 »	Italie	22,8 »
Angleterre, Belgique	15,5 »	Autriche	25 »
France	17 »	Bavière	30,7 »
Espagne	18,5 »	Russie	32,6 »

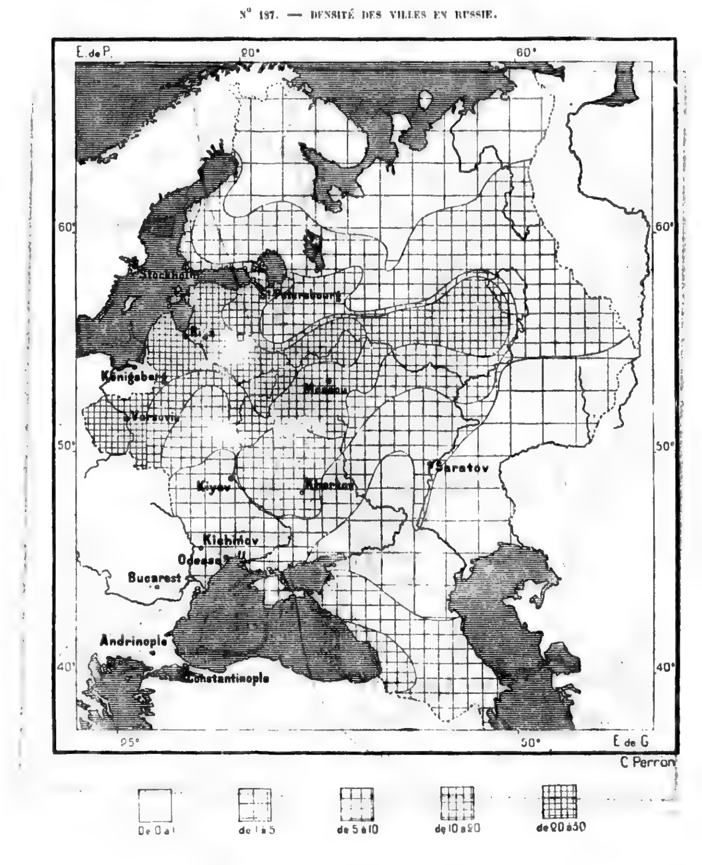
Zdorov'ye (1879).

[2] V. de Livron, ouvrage cité.

[3] Yanson, *Statistique comparée de la Russie* (en russe).

sexes, en faveur des hommes, s'est élevé à un cinquième ou même à un quart. Il en est de même dans les provinces des steppes, vers lesquelles se dirigent incessamment de nombreux colons. Dans les gouvernements

N° 187. — DENSITÉ DES VILLES EN RUSSIE.



d'où viennent les émigrants, la proportion est renversée : là ce sont les femmes qui sont de beaucoup les plus nombreuses [1].

[1] Proportion des femmes aux hommes :

Russie en moyenne	102,7 femmes pour 100 hommes.	
Yaroslavl (extrême)	115 » » »	
Saint-Pétersbourg (extrême)	79,6 » » »	
Bessarabie et Tauride (prov. des steppes)	88 » » »	(Yanson.)

même à un
s lesquelles
vernements

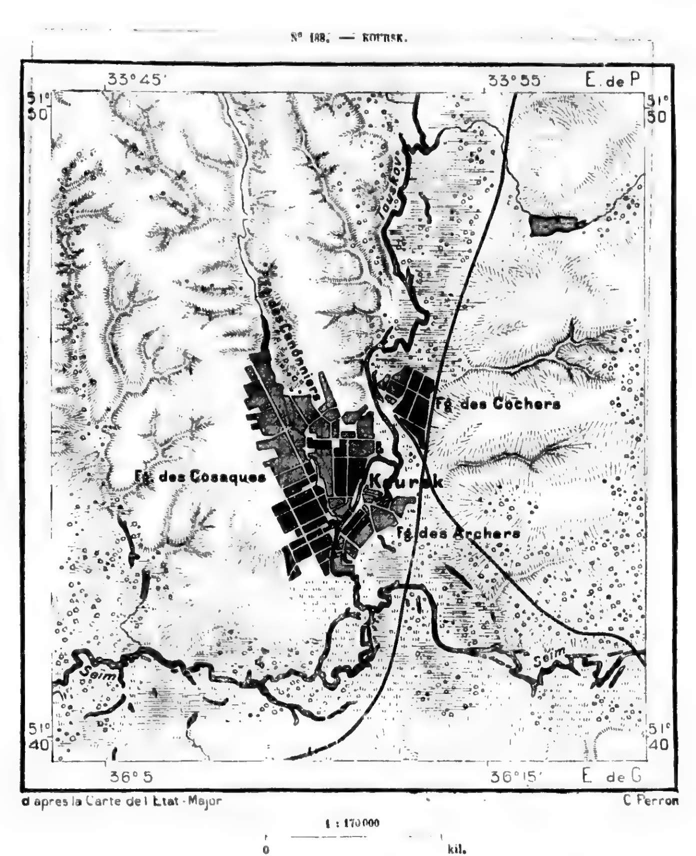


sont les

Yanson.)

Les Russes, nul ne l'ignore, ont l'amour des voyages, et ceux d'entre eux qui disposent de ressources suffisantes ne manquent jamais d'aller résider pendant quelque temps à l'étranger[1], surtout depuis que les passeports à l'extérieur ne coûtent plus, comme avant 1857, la somme énorme

N° 188. — KOURSK.



1 : 170 000

0 kil.

de 500 roubles. Mais il en est peu qui émigrent définitivement, à moins d'y être forcés par l'exil; l'étendue de l'empire suffit pour que tous les

[1] Mouvement des voyageurs à la frontière :

1857. . . .	Sorties,	116 952	personnes.	Entrées,	113 815	personnes.	Ensemble, 230 767
1858. . . .	»	231 391	»	»	254 448	»	» 485 839
1877. . . .	»	830 709	»	»	844 628	»	» 1 675 337

chercheurs de fortune, agriculteurs ou industriels, puissent trouver un lieu d'émigration favorable à l'intérieur du pays. Dans l'ensemble, la Russie reçoit un plus grand nombre d'étrangers qu'elle n'envoie de ses enfants à l'extérieur[1]. Les Allemands surtout viennent tenter le sort en Russie et s'y établissent à demeure[2]. Les Autrichiens, parmi lesquels une forte proportion se compose aussi d'éléments germaniques, représentent à peu près la moitié de l'immigration allemande; en vingt années, de 1857 à 1876, le nombre des Germains entrés en Russie a dépassé de plus d'un demi-million celui des émigrants de Russie appartenant à la même nation. En 1877, on ne compta que 1360 Français immigrés en Russie pendant l'année, tandis que 36 650 Allemands et 23 560 Autrichiens s'y étaient fixés, grossissant ainsi la foule de leurs compatriotes, qui s'élève déjà à plus d'un million dans l'empire slave.

Sans doute les Finnois sont beaucoup plus nombreux que les Allemands, mais plus de la moitié d'entre eux se composent de peuplades séparées les unes des autres et gravitant autour des Russes pour leur commerce et leur développement intellectuel. Quant à la nation des Finlandais proprement dits, les deux millions d'hommes qui la constituent sont comme isolés dans le monde et ne peuvent s'appuyer sur aucune race voisine, sur aucun peuple frère. Les Tartares, ou du moins les populations de langues et d'origines diverses que l'on comprend sous ce nom, sont aussi numériquement supérieurs aux Allemands; mais, comme les Finnois, ils sont épars sur les confins de la Russie, en dehors du corps de nation des Veliko-Russes, et ne se rattachent que par des bandes de nomades, errant sur un vaste territoire, à leurs frères d'Asie, assujettis comme eux. Les Lettes et les Lithuaniens, entourés de Slaves, de Finnois, d'Allemands, sont également sous la dépendance naturelle de leurs maîtres politiques, et l'on sait comment les Polonais, d'ailleurs Slaves comme les « Russiens », Grands, Petits, Blancs, ont été vaincus et réduits à la condition commune. Les Allemands se sentent moralement appuyés par plus de 50 millions de compatriotes dans les deux empires voisins, et ils ont en outre, dans la Russie même, les trois millions d'alliés que la race juive leur donne,

[1] Mouvement des voyageurs à la frontière de 1857 à 1876 :

Russes.	2 466 291 à l'entrée.	2 919 578 à la sortie.	Excédant des sorties,	453 287
Étrangers . .	6 952 287 »	5 995 738 »	» des entrées,	956 540

(Veselovskiy, *Annuaire des finances russes*, 1879.)

[2] Entrées totales des Allemands de 1857 à 1876. . . . . 4 605 559 personnes.
Sorties totales » » » . . . . 4 048 164 »
Excédant des entrées. . . . . 557 395 »

grâce à la communauté du langage : c'est une grande force pour eux, contribuant à leur permettre une attitude plus indépendante que celle des autres peuples non slaves de l'empire. Comme propriétaires du sol, ils sont, il est vrai, divisés en plusieurs groupes extérieurs à la masse de la nation russe. Ils ont de vastes domaines dans les provinces Baltiques et sont massés en colonies agricoles sur la basse Volga, sur le Don inférieur, en Crimée, dans la Nouvelle-Russie ; mais comme artisans, contremaîtres, professeurs, employés, on les retrouve partout. L'origine allemande de la famille régnante est d'ailleurs pour beaucoup dans la part d'influence prise par les Germains au détriment des Russes eux-mêmes. La noblesse des provinces Baltiques, recrutée par quelques immigrants venus de l'Allemagne, est favorisée d'une manière tout exceptionnelle et dans maintes occasions a eu presque le monopole de certaines charges. L'élément germanique est représenté à la cour, dans l'armée, dans les administrations diverses par des proportions diverses, d'un cinquième à la moitié et même aux trois cinquièmes, tandis qu'en raison de leur nombre, les Allemands ne devraient avoir qu'une place sur quatre-vingts. D'ailleurs, quelle que soit la réaction de l'esprit slave contre l'influence germanique, il est impossible que celle-ci ne soit pas très considérable, tant que l'enseignement sera distribué en Russie avec tant de parcimonie[1].

En Russie, l'industrie manufacturière ne représente encore qu'une faible partie du travail de la nation ; presque toutes ses ressources lui sont données soit par la chasse et la pêche, utilisation directe des richesses de la nature en chair vivante, soit par la culture du sol et l'élève du bétail.

[1] Nombre probable des habitants de la Russie d'Europe et de la Finlande en 1879, par races :

Slaves.	Russes.	Grands Russiens	40 000 000
		Petits Russiens	16 370 000
		Bélo-Russes, etc.	3 600 000
	Bulgares et Serbes		1[illegible]0 000
	Polonais		5 000 000
Lithuaniens			1 900 000
Lettes			1 100 000
Roumains			750 000
Grecs			75 000
Tsiganes			15 000
Germains.	Allemands		1 000 000
	Suédois		286 000
Mongols.	Kalmouks		120 000
	Samoyèdes		4 000
Juifs			3 000 000
Arméniens			36 000

Finnois, Lapons, Ougriens.	Finlandais	1 840 000
	Karéliens de la Russie	300 000
	Ehstes et Lives	800 000
	Lapons	4 000
	Permiens et Ziranes	150 000
	Mordves	1 000 000
	Tchouvaches	700 000
	Tchérémisses	260 000
	Votaks	240 000
	Mechtchères et Teptars	270 000
	Vogoules	2 000
	Véses et autres	28 000
Turcs.	Tartares de Kazan	1 050 000
	Bachkirs	750 000
	Tartares de Crimée	80 000
	Kirghiz	180 000

Des populations entières de la Russie, exclusivement composées de pêcheurs, de chasseurs ou de pasteurs nomades, en sont encore aux premières étapes de la civilisation industrielle. Des centaines de milliers d'individus, Tchérémisses, Zïranes, Lapons, Samoyèdes, Bachkirs, Kirghiz, Kalmouks, Cosaques de l'Oural et du Don, vivent ainsi comme les anciens habitants du pays, voguant sur les fleuves, se hasardant sur la mer ou parcourant les forêts ou les toundras à la recherche de la nourriture journalière. Par la quantité des poissons capturés, la Russie est de beaucoup le pays le plus productif de l'Europe, quoique, en proportion du nombre des habitants, il soit à cet égard très inférieur à la Norvège. On évalue à près de cent millions de francs la valeur de la pêche, à bord même des bateaux[1]. Le produit des pêcheries de la seule mer Caspienne est au moins double de celui que retirent les flottilles française, anglaise, américaine, sur les bancs de Terre-Neuve[2]. Quant à la chasse, elle n'a d'importance que dans les régions faiblement peuplées du nord, et pendant les deux derniers siècles elle a beaucoup diminué; certaines espèces d'animaux dont les peaux étaient fort recherchées ont complètement disparu; mais les Zïranes du seul gouvernement de Vologda vendent au moins 400 000 fourrures communes chaque année. Les bêtes de proie qui disputent le gibier aux chasseurs sont encore fort nombreuses en diverses régions de la Russie. L'ours débonnaire habite tous les pays de forêts, tandis que le loup, infatigable à la course, parcourt bois, savanes et steppes nues à la chasse des troupeaux, souvent aussi, pendant les froids hivers, à la poursuite des voyageurs et des chevaux affolés. On a essayé d'évaluer par les ravages des loups le nombre de ces animaux qui parcourent encore les campagnes de la Russie; approximativement, toutes les bandes se composeraient d'environ 175 000 individus, dévorant chaque année 180 000 bêtes de gros bétail, 560 000 moutons, 100 000 chiens, pour une valeur totale de 15 millions de roubles : ce serait un revenu de 80 roubles par loup! En outre, le nombre des hommes mangés par eux est en moyenne de 125 par an; en 1875, il a été de 161. Les zemstvos russes donnent une prime aux chasseurs qui leur apportent des queues et des oreilles de cet animal[3].

[1] Valeur annuelle de la pêche en Russie : 25 450 000 roubles.

Caspienne et ses affluents. .	15 000 000 roub.	Mer Blanche et ses affluents. .	1 000 000 roub.
Mer d'Azov » . .	4 000 000 »	Mer Noire » . .	600 000 »
Mer Baltique » . .	1 250 000 »	Lacs » . .	2 500 000 »

[2] Danilevskiy; — von Baer; — de Livron.

[3] Soubotin, *Cours d'économie industrielle* (en russe); — Lazarevskiy; — Brückner, *Russische Revue;* — Mordovtzov, *Dix ans de zemstvo russe* (en russe).



LA FENAISON EN OUKRAÏNE

Dessin de Férat, d'après des photographies

Les agriculteurs des régions septentrionales de la Russie ne sont pas tous sédentaires : les anciennes pratiques de la culture itinérante se sont maintenues partout où la superficie du sol vacant est assez grande pour qu'on puisse abandonner les terres épuisées et en prendre de nouvelles en brûlant les buissons ou les arbres qui y croissent. Pareille méthode, fort naturelle dans un pays presque désert, devient impossible dès que la population prend une certaine densité. Les cultivateurs apprennent les uns après les autres à se fixer sur le sol, et c'est par une meilleure exploitation, non par l'utilisation de terres vierges, qu'ils cherchent à augmenter leurs récoltes. Pourtant, même en Bessarabie, des colons bulgares très riches en terres déplacent leurs cultures d'année en année.

Actuellement la surface du sol de la Russie d'Europe soumise au labour est à peu près exactement d'un cinquième, tandis que les terres complètement incultes et inutiles, steppes, rochers ou toundras, s'étendent sur plus d'un quart du territoire. Naguère les forêts ombrageaient plus de la moitié de la Russie, mais les empiètements du sol cultivé, les incendies, l'exploitation désordonnée ont réduit considérablement la surface boisée ; elle n'est maintenant plus que des deux cinquièmes : mainte forêt a été changée en steppe. Déjà les bords de presque tous les cours d'eau flottables n'offrent plus de hautes futaies jusqu'à une distance de plusieurs kilomètres de la rive : les arbres ont été coupés, tandis que plus loin des rivières, où manquent les moyens de transport, les plus beaux fûts pourrissent sur place. On peut juger de l'exploitation des forêts en Russie et du manque presque absolu de sylviculture proprement dite par ce fait que le gouvernement ne tire en moyenne de ses forêts, tous frais payés, qu'un revenu de 5 kopeks par hectare, de 12 à 18 centimes, suivant le cours de l'argent. Dans les provinces du nord, où s'étendent en immenses étendues les principales forêts de l'État, le revenu annuel des bois dépasse à peine un kopek[1]. En France, il est de plus de 30 francs dans les forêts domaniales, ce qui est encore très inférieur au produit des forêts particulières bien aménagées. Il est temps que les richesses forestières de la Russie ne soient plus gaspillées. Au commencement du siècle, on comptait dans le pays 15 hectares de bois par habitant ; de nos jours, la proportion n'est plus que de 2 hectares par individu. Sans doute, c'est encore beaucoup plus que dans tous les autres pays d'Europe, à l'exception de la Norvège et de la Suède ; mais si le déboisement continue de la même manière tandis que la population s'accroît, la Russie serait, en un petit

[1] Yanson, ouvrage cité.

nombre de décades, une des contrées européennes les plus pauvres en bois[1].

La Russie est, de toutes les contrées d'Europe, celle qui récolte la plus


N° 189. — LIMITES DES CÉRÉALES ET DE LA VIGNE EN RUSSIE.



d'après la Carte du Ministère des Domaines
C. Perron

grande quantité de céréales. Récemment elle en produisait même plus que les États-Unis, mais depuis quelques années elle n'est plus qu'au deuxième

[1] Superficie du territoire agricole de la Russie d'Europe, sans la Finlande, en 1871 :

Forêts	195 500 000	hectares.
Terres labourées	103 350 000	»
Prairies	58 100 000	»
Terres incultes, pâturages, etc.	150 000 000	»

rang dans le monde[1]. Il est vrai que la Russie emploie proportionnellement beaucoup plus de terrains à la culture du blé que les autres États de l'Europe, et même une grande partie de son territoire, le Tchornozom, semble être destinée à devenir un vaste champ de céréales. Mais les pratiques agricoles sont encore des plus défectueuses. Une grande partie de la Russie méridionale n'est pas cultivée d'une manière permanente et des spéculateurs la louent à la couronne pour en extraire deux ou trois récoltes de froment, suivies par deux récoltes épuisantes de lin. Encore en 1872, M. Mackenzie Wallace parcourut de vastes domaines de la province de Samara appartenant à la couronne et dont la terre, naturellement fertile, était louée à 75 centimes l'hectare[2]. Si le produit de chaque hectare de blé était le même en Russie que dans la Grande-Bretagne, ce n'est pas à 650 millions d'hectolitres, mais à près de cinq milliards que s'élèverait la récolte, et tout ce blé suffirait à la nourriture de cinq cents millions d'hommes. Le rendement varie en moyenne, suivant les contrées, de trois à cinq grains pour la semence, et cependant un tiers des terrains de culture reste en jachère chaque année[3]. Aussi, quand la récolte vient à manquer dans une province, soit à cause de la rareté ou de la trop grande abondance des pluies, soit à cause des insectes, si redoutables surtout dans les provinces de l'Oukraïne, la disette, quelquefois la famine, règne bientôt dans le pays, tandis que les districts favorisés continuent d'expédier leurs céréales vers les ports étrangers ; il arrive même que les régions où sévit le fléau continuent d'exporter des blés : on en vit un exemple en 1873, lors de la grande famine de Saratov. La cause en est à la

[1] Production des céréales en divers pays du monde :

États-Unis (1877).	785 500 000	hectolitres.	18	hectolitres	par habitant.
Russie (moyenne 1870-1874).	653 000 000	»	9	»	»
France (1874).	282 000 000	»	8	»	»
Allemagne (1873-1877) . . .	260 000 000	»	6,5	»	»
Austro-Hongrie (1869-1876) .	171 000 000	»	4,5	»	»
Royaume-Uni (1875)	65 000 000	»	2	»	»

[2] *Russia*, tome II.

[3] Terrains à céréales de la Russie :

Froment de printemps et d'hiver	10 881 000	hectares.
Seigle	26 286 000	»
Orge.	4 937 000	»
Avoine.	13 203 000	»
Sarrazin	4 557 000	»
Autres céréales	4 262 000	»
Jachères	32 457 000	»
Ensemble.	96 583 000	hectares.

pauvreté des paysans, obligés de vendre leurs blés en automne pour payer l'impôt et ne pouvant plus en racheter au printemps, à cause de leur misère. La céréale la plus cultivée de la Russie n'est pas le froment; cette espèce ne vient qu'après le seigle et l'avoine, et dans les régions du nord elle est remplacée par le seigle et l'orge, qui n'ont besoin pour se développer que d'une moindre somme de chaleur.

Si la Russie n'occupe que le deuxième rang dans le monde pour la production et l'exportation des céréales, elle est la première pour le lin et pour le chanvre. Les champs de lin de la Russie dépassent même en superficie ceux de tout le reste de l'Europe et leur production totale est à peu près la moitié de celle de tout le continent[1]. Les gouvernements de Ps[illegible] de Smolensk, de Vatka, produisent chacun plus de 16 000 tonnes de fib[illegible]; en outre, plusieurs provinces méridionales cultivent le lin, non pour la fibre, mais pour la graine : la valeur totale de la production du lin est évaluée à 90 millions de roubles, soit à plus de 300 millions de francs. Le chanvre a moins d'importance dans l'économie rurale de la Russie; la récolte de cette plante est évaluée, pour la fibre et pour la graine, à la somme d'environ 100 millions de francs.

La culture tout industrielle de la betterave s'est aussi très développée en Russie et la production annuelle de cette plante y représente à peu près le cinquième de celle de l'Europe; le gouvernement de Kiyev fournit à lui seul le quart de toute la récolte russe et polonaise, évaluée dans la campagne de 1876 à 1877 à 2 800 000 tonnes. D'ordinaire, la Russie est l'égale de l'Austro-Hongrie pour cette culture; elle ne le cède qu'à la France et à l'Allemagne : on évalue à douze millions de roubles la valeur de la récolte annuelle. La culture des pommes de terre s'est considérablement accrue depuis le milieu du siècle et les produits ont à peu près doublé[2], la pomme de terre servant en Lithuanie et dans la Russie Blanche à la fabrication de l'eau-de-vie, tandis qu'ailleurs on emploie surtout la farine de seigle. Dans l'ensemble de la production, l'eau-de-vie de pomme de terre représente environ le quart. La culture du tabac, qui s'est aussi notablement accrue dans ces dernières années, est approximativement, d'après Yanson, de trois millions de roubles. Ce sont là les cultures les plus importantes de la Russie proprement dite. Quant à la vigne, elle n'a

[1] Champs de lin et production en 1877 :

Russie	781 070 hectares.	241 071 tonnes de fibres.
Autres pays d'Europe . . .	642 887 »	245 903 » »

(*Flax Supply Association of Belfast.*)

[2] Production des pommes de terre en Russie dans l'année 1871 : 62 704 000 hectolitres.

de valeur agricole que dans la partie méridionale du pays, et les trois quarts de la production de l'empire sont recueillis en dehors des limites naturelles de l'Europe, dans les bassins du Terek et de la Koubañ, et principalement en Kakhétie, sur le versant méridional du Caucase. Les vignobles de l'Europe russe se rencontrent seulement dans la Bessarabie, principalement aux alentours d'Akkerman, sur les bords du liman du Dñestr, en Crimée, sur les rives du Don inférieur, et quelque peu dans le gouvernement de Kherson. Les limites de la culture des vignobles ont certainement rétrogradé vers le sud pendant les deux derniers siècles : les paysans vendangeaient autrefois dans la Podolie à 300 kilomètres au nord des vignobles actuels de la Russie situés le plus loin de l'équateur[1]. La vigne croît encore dans les jardins de la Podolie et de la Kiyovie, mais les raisins en sont trop aigres pour qu'on essaie d'en faire du vin. Les vignes d'Astrakhañ, dont Alexandre de Humboldt parle dans plusieurs de ses ouvrages, sont aussi bien près de disparaître : la viticulture est devenue du jardinage dans cette partie du bassin de la Volga, et ne s'étend que sur un espace de 95 hectares; ses produits, dans l'année normale de 1870, ne s'élevaient qu'à 184 hectolitres[2]. L'ensemble de la production des vins dans toute la Russie d'Europe est seulement de 585 000 hectolitres[3], que l'industrie sait multiplier, il est vrai, et transformer en champagne et autres crus fameux. Au commencement de l'année 1870, le phylloxera a fait son apparition dans les vignes de la Crimée[4]; mais il n'a pas fait beaucoup de ravages jusqu'à maintenant, les vignobles étant fort éloignés les uns des autres.

La Russie est très riche en bestiaux[5]; elle en possède plus que tout autre État d'Europe et même elle est de beaucoup au premier rang pour le

[1] Blaise de Vigener, *Description du royaume de Poloigne....*
[2] Bock, *Russische Revue*, 1878, n° X.
[3] Yanson, *Statistique comparative.*
[4] Bock, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1878, n° 2.
[5] Nombre des animaux domestiques en divers pays d'Europe (1870-1876) :

CHEVAUX.		Par 100 hab.	BREBIS.		Par 100 hab
Russie	16 295 000	soit 20	Russie	49 021 000	soit 60
Allemagne	3 352 000	» 8	Allemagne	24 850 000	» 61
France	2 883 000	» 8	France	24 707 000	» 68
Austro-Hongrie	3 548 400	» 9	Austro-Hongrie	20 105 000	» 55
Royaume-Uni	1 927 000	» 6	Royaume-Uni	32 571 000	» 99
BÊTES A CORNES.			COCHONS.		
Russie	23 836 000	» 29	Russie	10 332 000	» 13
Allemagne	15 780 000	» 38	Allemagne	7 124 000	» 17
France	11 284 000	» 31	France	5 180 000	» 14
Austro-Hongrie	12 780 000	» 35	Austro-Hongrie	6 995 000	» 19
Royaume-Uni	9 761 000	» 30	Royaume-Uni	3 768 000	» 11

nombre des chevaux proportionnel aux habitants[1]. D'ailleurs, cette supériorité de la Russie pour la population chevaline tient précisément à l'infériorité du pays pour les cultures. Là où les habitants sont le plus clairsemés, où les villes et les bourgades sont les plus distantes les unes des autres, les troupeaux de chevaux paissent en plus grandes multitudes; dans la région des steppes, au midi, et surtout à l'est, ils trouvent encore des territoires immenses qu'ils parcourent en liberté. Dans les possessions russes de l'Asie centrale, le nombre des chevaux dépasse celui des hommes; dans la Russie d'Europe, y compris la Pologne, on comptait récemment un cheval pour quatre habitants; maintenant la proportion n'est plus que d'un cheval pour cinq personnes, et l'on peut prévoir comme déjà rapprochée l'époque où la Russie n'aura plus, comme les contrées de l'Europe occidentale, qu'un cheval pour dix ou quinze habitants. Grâce aux progrès de l'agriculture, les bêtes à cornes augmentent en nombre, mais non aussi rapidement que la population humaine : un déficit d'accroissement se produit chaque année sur les bœufs aussi bien que sur les brebis. D'ailleurs, en comparant le bétail de la Russie à celui de l'Europe occidentale, il faut tenir compte de ce fait que le poids d'un animal russe, relativement mal nourri et surmené de travail, est inférieur de plus de moitié à celui d'un bœuf anglais ou suisse. De même, les troupeaux de brebis consistent principalement en espèces non encore ennoblies par les croisements. Cependant de grands progrès se sont déjà faits et ne peuvent manquer de se faire dans l'élève des animaux domestiques à cause de la valeur croissante de la viande et de la laine. On évalue à près de 180 000 tonnes la quantité de laine que produit la Russie, et qui représente la valeur de près de 50 millions de roubles. L'ensemble des produits de l'agriculture et de l'élève du bétail dans la Russie d'Europe ne peut guère être inférieure à 1800 millions de roubles : c'est de cinq à six milliards de francs.

On sait que, depuis l'année 1861, les producteurs de ces richesses sont émancipés du servage et mis en possession d'une part des terres qu'ils

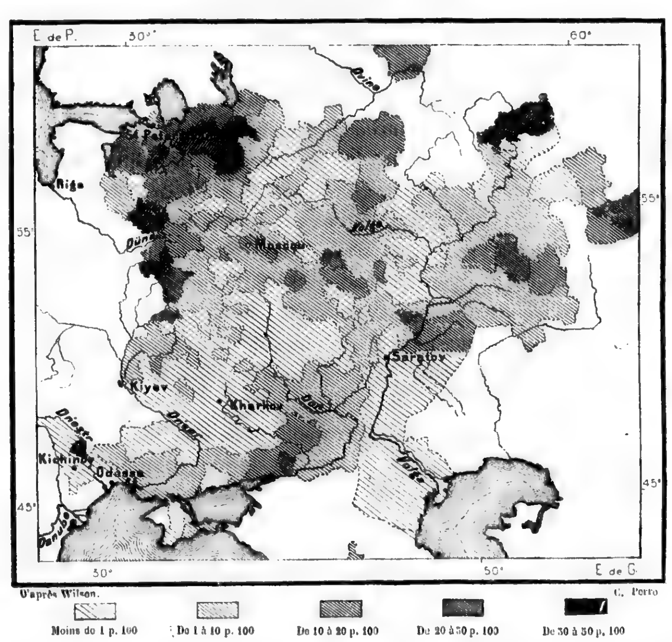
[1] Animaux domestiques de la Russie et de la Pologne :

	Chevaux.	Bêtes à cornes.	Brebis.
1851.	16 000 000	20 962 000	40 000 000
1871.	16 295 000	23 836 000	49 021 000
Accroissement . . .	295 000	2 966 000	9 021 000
Soit.	1,8 pour 100.	14 pour 100.	22,5 pour 100.

Accroissement des habitants : 37 pour 100.

cultivent[1]. Les paysans de la couronne, qui jouissaient d'une plus grande liberté relative que les paysans des propriétaires privés, ont reçu des lots qu'ils paient directement par un accroissement d'impôts réparti sur un certain nombre d'années. Quant aux anciens serfs, ou plutôt esclaves, des seigneurs[2], la loi promulguée les oblige au paiement direct d'un cinquième

N° 190. — RETARD SUR LE PAIEMENT DU PRIX DE RACHAT DES TERRES DANS LES DIVERSES PROVINCES, PENDANT LES DIX ANNÉES, DE 1862 A 1873.



du prix de leurs lots au propriétaire : s'ils ne peuvent se libérer immédiatement, les quatre cinquièmes de la dette restante sont payés par l'État, qui les reprend à son tour au paysan en lui demandant pendant 49 ans un

[1] Distribution de la propriété foncière en Russie :

	Avant l'émancipation.	Après l'émancipation.	
Territoire de la couronne. . . .	64.6 pour 100.	45.6 pour 100.	
» de la noblesse, etc. .	30.6 »	22.6 »	
Domaines impériaux.	3.3 »	1.8 »	
Terres des paysans et colons . .	1.7 »	30.0 »	(payées ou non).

[2] Paysans mâles vers l'époque de l'émancipation : En 1857, 9 765 163 sur les terres de la couronne ; en 1863, 1 624 799 sur les domaines impériaux ; en 1857, 10 696 139 sur les terres de la noblesse.

intérêt de 6 pour 100 sur la somme avancée; le rachat des terres n'a été obligatoire que dans les provinces occidentales de l'empire atteintes par la révolution polonaise de 1863. Au 1er janvier de l'année 1879, le nombre des « âmes censitaires » qui avaient signé leurs contrats définitifs de rédemption était de 8 370 000, représentant environ 20 millions d'individus. A cette époque, 1 768 000 anciens serfs, sans compter les femmes et les enfants, restaient encore obligés temporairement au travail de corvée chez les seigneurs, et, d'après Troïnitzkiy, 723 725 « âmes » inscrites comme domestiques n'avaient point reçu leur part de terres. Sur les domaines impériaux, plus de 860 000 avaient reçu leurs lots. Dans les provinces du sud et dans les Terres Noires, la plupart des paysans ont pu subvenir aux frais de leur libération, différents suivant les districts, racheter leur sol, dont l'étendue varie également suivant les provinces[1], et constituer définitivement la petite propriété; mais il n'en est pas ainsi dans les gouvernements du nord et de l'est, où les récoltes ont souvent manqué. On a calculé que dans les provinces du nord, vers la haute Volga, les paysans devraient avoir plus de 8 hectares par « âme », c'est-à-dire le double ou le triple de ce qu'ils ont en moyenne, pour vivre à leur aise et payer régulièrement leurs taxes. Là, les communes, ne pouvant payer directement les propriétaires, sont aussi trop pauvres pour acquitter les intérêts du prêt que leur a fait l'État; elles doivent négocier des emprunts à gros deniers, vendre les blés en herbe, et s'asservir une seconde fois, non plus au seigneur, mais à l'usurier. En des districts entiers, tous les paysans sont devenus incapables d'acquitter l'impôt, parfois supérieur au revenu lui-même. On cite des exemples de villages que les habitants ont abandonnés, allant chercher du travail ailleurs, avec ou sans espérance, le revenus ne suffisant plus à payer les frais de séjour. Le prolétariat agricole a commencé d'exister, tandis que dans les villes se développe aussi le prolétariat industriel[2]. On signale déjà, dans les provinces de la basse Volga, des exemples de paysans qui s'engagent au travail pour de longues périodes sur les terres des grands propriétaires : ces contrats ont pris le nom de *kabala*, le même terme que l'on employait pour désigner l'esclavage avant l'époque où presque toute la population agricole de la Russie était devenue serve[3].

Le travail de la Russie, non seulement celui de l'agriculture, mais aussi en partie celui de l'industrie et du commerce, se fait encore suivant des formes où se retrouve l'influence de l'ancienne communauté. Toutefois

[1] Moindre superficie du lot : 2 hect. 07; plus grande : 11 hect. 25.
[2] Vasiltchikov, *La propriété foncière et l'agriculture*, II.
[3] Gilaranskiy, *Les conditions sociales et économiques du sud-est de la Russie*, Slovo, 1878.

c'est principalement pour la culture du sol que s'est maintenu, en se transformant, le groupe communal. Ce groupe, c'est le *mir* de la Grande Russie, la *hromada* de la Petite Russie; on voit, sous d'autres noms, une organisation analogue chez les populations finno-tartares, telles que les Mordves, les Tchérémisses et les Tchouvaches[1], et même les colons allemands des bords de la Volga, quoique ayant reçu des terres par familles, les ont réunies en domaines communaux. Le mir est donc une institution générale dans l'empire, quoique ses formes les plus originales et les mieux étudiées se rencontrent surtout dans la Grande Russie. C'est dans cette partie de l'Empire seulement que l'on voit des villes même garder le régime de la distribution des terres entre leurs membres. Ainsi les habitants de Mołoga sont divisés en onze centaines (*sotn'a*), et les prairies environnantes se partagent en onze parties, que chaque centaine fauche à son tour et dont le produit est distribué entre les membres, selon la quantité des impôts payés par chacun[2].

Il n'est pas tout à fait exact de traduire, comme on le fait d'ordinaire, le mot *mir* par celui de « commune », car le travail en commun ne se pratique guère que dans quelques associations agricoles temporaires, comme la *seberchtchina* de la basse Volga[3] et de la Petite Russie. Dans certaines communes de raskolniks, et notamment chez les obchtchiye ou « communautaires », secte des donkhobortzi, il n'y a point de partage du sol; la terre est cultivée par tous et la récolte répartie entre eux proportionnellement au nombre des travailleurs de chaque famille[4]. En général le travail en commun et le partage égal du produit s'observe plus souvent pour les prairies que pour les terres labourables et sur les terrains loués que sur la propriété des communes. Le mot *mir*, signifiant à la fois le village et le monde, ne se distingue que par l'orthographe d'un mot ayant le sens de « paix », de contrat et d'accord. Le mir est en effet l'entente générale des familles du village sur la répartition des terres. Quand le territoire est vaste, comme dans les provinces du nord, le sol est commun à plusieurs villages, constitués en *voł'ost'* : c'est ainsi que dans le district d'Ołonetz environ 600 villages sont groupés en 39 communes. Un seul vołost communautaire comprend plus de cent villages, et son territoire,

[1] P. Yefimenko, *Programme pour l'étude de la propriété communale*, Słovo, 1878, n° 5; — Tchernichevskiy, *Propriété communale, d'après Haxthausen* (en russe); — Sokołovskiy, *Essai d'une histoire de la commune rurale dans le nord de la Russie* (en russe).

[2] Yakouchkin, *Le Droit coutumier* (en russe).

[3] Gilaranskiy, *Les conditions sociales et économiques dans le sud-est de la Russie*, Słovo, 1878.

[4] Kelsiyev, *Matériaux sur le Raskol*, IV; — *Les Sauteurs*, Otetch. Zap. 1878, X, XI; — Em. de Laveleye, *De la Propriété et de ses formes primitives*.

d'une superficie de 220 000 hectares, borde le Svir sur une longueur de 60 kilomètres[1]. Là ce n'est pas la terre qui manque aux familles de cultivateurs ; au contraire, celles-ci peuvent se déplacer de droite et de gauche pour choisir l'endroit qui leur convient ; il leur suffit de mettre leur marque sur les arbres qui leur servent de limites temporaires ; mais il importe que les villages s'accordent pour introduire un certain ordre dans cette agriculture nomade, ainsi que dans l'exploitation des rivières. L'armée des Cosaques de l'Oural constitue aussi un grand vołost, où chaque homme valide était naguère libre d'occuper des terres vacantes pour y établir son champ, mais où la propriété particulière se constitue peu à peu par l'effet de la hiérarchie militaire[2]. L'étude des documents a démontré que la fédération des villages en vołost pour l'exploitation du sol était le fait général dans l'ancienne Russie[3].

Les mœurs féodales d'une part, de l'autre l'influence de la législation romaine ont détruit en maints endroits cette forme de la propriété collective pour la remplacer par la propriété individuelle : c'est ce qui arriva surtout dans la Russie occidentale, sous le régime lithuanien et polonais, et ce qui se fait maintenant chez les Cosaques de l'Oural ; mais dans presque toute la Grande Russie le vołost s'est naturellement scindé en mirs distincts par l'effet de l'accroissement des cultivateurs et de la diminution des terres libres : dès que le hameau est devenu village, les campagnes voisines sont appropriées par cette commune nouvelle et finissent par lui appartenir uniquement : c'est entre ses membres que doit se faire le partage[4].

L'ensemble des habitants d'un village constitue le *mir* ou la commune. Le mir, qui s'administre en toute liberté, est propriétaire du sol, mais en même temps il est responsable du bien-être de tous les membres de la commune ; il doit assurer une part de la terre à tout individu capable de travailler. Souvent les forêts et presque toujours les pâturages restent indivis. La maison, le terrain où elle est construite et le jardin attenant sont propriété privée ; mais aussi longtemps que le possesseur n'a pas acheté définitivement sa part de terre à l'ancien seigneur, il appartient à la commune et ne peut vendre ni maison ni jardin à une personne étrangère au mir qu'avec le consentement des habitants du village. En principe, le partage doit se faire suivant la quantité des travailleurs mâles

[1] Sokołovskiy, ouvrage cité.
[2] Rabinin, *L'armée des Cosaques de l'Oural* (en russe).
[3] Sokołovskiy, ouvrage cité.
[4] Sokołovskiy, ouvrage cité.

dans chaque famille, et la terre étant taxée pour les impôts d'après la population mâle, la répartition du sol devient obligatoire après chaque recensement. Mais les oscillations diverses qui se produisent dans chaque commune par l'effet des morts, des naissances, des migrations, obligent les villages à faire des répartitions plus fréquentes, et d'ailleurs chacun d'eux a ses coutumes et suit son évolution particulière. Dans le même gouvernement, dans le même district, des communes procèdent au partage tous les ans, tandis que d'autres ne font de nouvelles divisions qu'après deux ou plusieurs années, ou même attendent pendant des générations entières[1]. On a remarqué que les communes les plus riches et soignant le mieux leurs terres répètent les partages moins fréquemment que les communes pauvres[2].

Afin que chaque membre du mir reçoive une part égale, on divise ordinairement la terre en trois sortes de lots, suivant leurs qualités de terrain et les facilités de la culture. Tout est pris en considération, nature du sol, exposition, pente, proximité des maisons, des chemins et des ruisseaux; les lignes de démarcation entre les lots suivent la direction qui assure entre eux le plus de ressemblance. Puis le sort décide quels lots les paysans recevront dans les terres de diverses qualités, du « premier chapeau », du « deuxième » et du « troisième »[3].

En dépit des prédictions faites par tant de publicistes russes et étrangers depuis l'émancipation des serfs, le mir russe s'est maintenu : il n'a cessé de s'accorder avec les intérêts et la manière de penser des paysans. La loi permet aux communes de partager définitivement les terres en propriétés distinctes et de dissoudre ainsi la propriété communale, mais les villages qui ont usé de cette autorisation sont très rares et presque tous se trouvaient dans des conditions particulières, qui rendaient fort gênant le main-

[1] Recensement de 278 communes dans le gouvernement de Saratov :

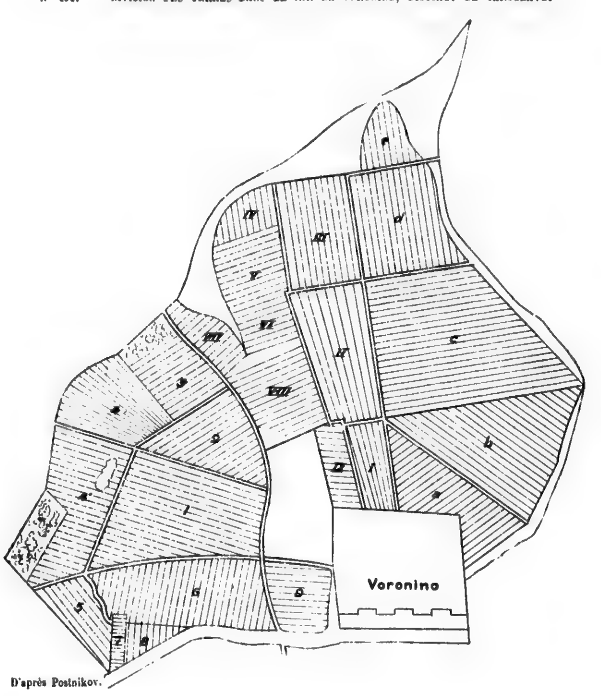
Répartition annuelle	128	villages.
» bisannuelle	22	»
» triennale	13	»
» quinquennale	21	»
» tous les six ans	20	»
» » huit ans	2	»
» décennale	11	»
Pas de partage depuis 1858	32	»
» » depuis 1862	23	»
Commune où le partage est aboli en principe	1	

[2] Trirogov, *La des'atine imposée*, Vestnik Yevropi, 1878, n° 11.

[3] Posnikov, *La propriété foncière communale*, II (gouv. de Yaroslavl); — Potanin, *Le district de Nikol'sk, dans le gouvernement de Vologda*, Drevnaya i Novaya Rossiya, 1876, n° 10; — Trirogov, *Nos communes* (gouv. de Saratov et d'Astrakhan), Otetch. Zapiski, 1878, n° 11; 1879, n° 3.

tien de l'ancienne communauté. Pendant les quatorze premières années qui ont suivi l'édit d'émancipation, on ne connaît que 98 exemples de communes qui aient abandonné la propriété collective pour passer sous le régime de la propriété privée, et l'on cite des cas de communes qui se sont dissoutes pour se reconstituer partiellement d'une manière plus avan-


N° 191. — DIVISION DES TERRES DANS LE MIR DE VORONINO, DISTRICT DE YAROSLAVL.



D'après Postnikov.

tageuse[1]; d'autres se sont agrandies, groupant en un mir plus étendu les terres rachetées par elles. L'ancien esprit de solidarité entre membres d'une même commune n'a point disparu. « Le mir a pitié de tous, » dit le paysan, et quoique l'État, envers lequel l'ensemble du mir est responsable de l'impôt, taxe sans exception toutes les « âmes censitaires », c'est-à-dire toute la population mâle, la commune en exempte les vieillards et les enfants des familles « sans-âme », c'est-à-dire ne possédant pas de tra-

[1] Vasiltchikov, *La propriété foncière* (en russe).

vailleur valide et ne recevant pas de lot; elle donne la pitance à la veuve, et tous peuvent au moins élever vache et brebis sur le pâturage commun; quelquefois aussi la commune laisse un lot de terre à la famille « affaiblie », et la culture en est faite par tous les voisins. Ainsi se maintiennent ces mœurs de bienveillance mutuelle qui distinguent les Slaves orientaux et qui frappent les observateurs appartenant à d'autres nationalités[1].

Toutefois il est certain que le mir se transforme peu à peu et que la vie communale s'altère et dépérit par l'effet des conditions sociales et fiscales qui sont faites aux paysans. C'est que la répartition de la terre n'a pas seulement pour but de donner la nourriture à tous les membres de la commune, mais aussi de garantir le paiement de l'impôt, et toutes les familles sont classées par le mir lui-même en « fortes », moyennes, faibles, et « sans-âme », et qui dit « sans-âme » dit aussi « sans-terre ». D'ordinaire l'homme valide possesseur de deux chevaux est compté pour deux âmes; un accident, une épizootie peut lui faire perdre une moitié d'âme et sa part de terre se réduit d'autant[2]. L'usure s'est développée dans un grand nombre de communes au profit de ceux que les Petits-Russiens appellent les « ducs » (*doukî*), d'un ancien mot cosaque, et auxquels les Grands-Russiens ont donné le nom plus expressif de « mangeurs de commune » (*miroyedî*); ce sont eux qui se chargent de prendre les terres des familles affaiblies ou sans-âme, à condition de payer les taxes correspondantes. Endettés et s'endettant de plus en plus pour acquitter l'impôt annuel, plusieurs membres de la commune « vendent leurs âmes » ou ne les possèdent plus que d'une manière fictive et retombent dans une sorte de servage[3]. Telle est la cause de désorganisation la plus redoutable pour le mir. De même, les *artel's* ou communautés industrielles, qui s'occupent de la pêche, de la fabrication d'objets grossiers, du halage des bateaux, des chargements, des transports, risquent fort de périr par les avances d'argent qu'il faut rembourser au décuple et par l'asservissement qui en est la conséquence fatale.

L'exploitation des mines, qui eut une si grande importance, il y a deux mille ans, dans les régions de la Scythie, ainsi que le prouvent les objets recueillis dans les kourgans, n'a jamais été complètement abandonnée, mais c'est dans ce siècle-ci qu'elle a repris une valeur considérable dans

[1] P. Yefimenko, *Le programme de l'étude de la propriété communale* (en russe).
[2] Trirogov, ouvrage cité; — *La Commune type*, Otetch. Zap. 1879, n° IX.
[3] Gilaranskiy, ouvrage cité.

l'économie nationale. Une pyramide dorée, exposée à Saint-Pétersbourg en 1870, figurait la quantité d'or pur extraite de l'Oural depuis les premières recherches de 1754 : cette masse, retirée presque tout entière des sables aurifères et des rochers après 1816, représente un poids de 716 900 kilogrammes et une valeur de 615 millions de roubles. Toutefois ces trésors, auxquels s'associent le précieux platine, le fer, des roches et des pierres précieuses, se trouvent principalement dans l'Oural et sur le versant asiatique de cette chaîne. C'est également dans la Russie d'Asie, dans les vallées de l'Altaï et de la Transbaïkalie, que sont les grands gisements de plomb argentifère et les plus vastes couches de houille; les sources de naphte les plus abondantes coulent aux deux extrémités du Caucase, sur les bords de la mer Noire et plus encore dans le voisinage de la mer Caspienne. Les grandes richesses minières de la Russie proprement dite consistent en fer, en charbon et en sel : ces matières se trouvent dans le sol en quantités inépuisables, pour ainsi dire, mais l'industrie est encore bien éloignée d'en tirer parti comme elle le ferait dans l'Europe occidentale[1]. Des centaines de gisements ferrugineux ont été reconnus dans la région lacustre du nord, dans le bassin de la Kama, dans celui du Don, et le fer que l'on a retiré du fond des marais, dans le gouvernement d'Olonetz, en Volînie, se reforme peu à peu. L'étendue des terrains houillers, en Pologne, dans la Russie centrale, dans la région du Donetz, n'a pas encore été reconnue d'une manière complète, mais elle est certainement beaucoup plus considérable que celle des houillères de tout autre pays d'Europe. Toutefois les assises de combustible fournissent à l'industrie nationale à peine la trois-centième partie de ce que l'on retire des puits de mine de la Grande-Bretagne[2], et Saint-Pétersbourg reçoit encore d'Angleterre presque toute la houille dont elle a besoin. C'est aussi de la Galicie, grâce au voisinage, que provient une partie du sel employé en Russie ; mais les limans de la Bessarabie, les lacs des steppes d'Astrakhañ, les sources du gouvernement de Perm, les mines de sel gemme, et surtout les lacs salins de la Crimée contiennent en surabondance tout le sel nécessaire à l'alimentation et à l'industrie[3].

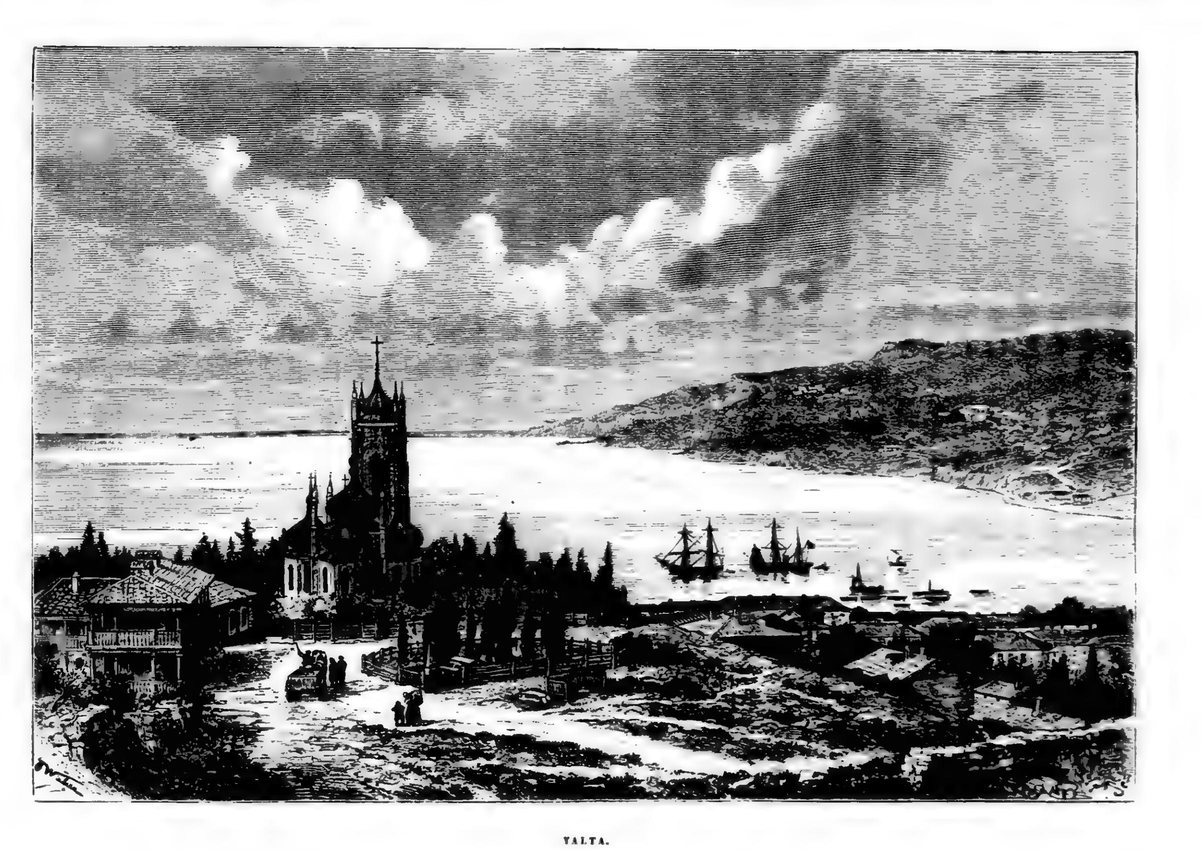
[1] Production des 311 mines de fer de la Russie en 1876 : 1 111 230 tonnes de minerai.
» de la fonte, traitée principalement au charbon de bois : 442 580 tonnes.

[2] Production de la houille dans la Russie d'Europe :

1864. . . . . . . 176 000 tonnes. | 1866. . . . . . . 272 000 tonnes.
1873. . . . . 1 131 600 tonnes.

Importation de la houille en Russie en 1878 : 1 822 550 tonnes.

[3] Production du sel dans la Russie d'Europe en 1876 : 654 000 tonnes.
» » » en 1878 : 517 500 »



YALTA.

Dessin de Weber, d'après une photographie.

Les principales manufactures de la Russie ne mettent pas en œuvre des matières premières recueillies dans le pays lui-même et leurs produits ne peuvent lutter, ni pour la quantité, ni pour la valeur, contre ceux des autres pays industriels de l'Europe. Les filatures et les fabriques de tissus de coton représentent environ le tiers de toute la grande industrie russe; mais, quoique le plus vaste de tous les États du monde, la Russie ne vient, pour son industrie maîtresse, qu'en cinquième ligne, après la Grande-Bretagne, les États-Unis, la France, l'Allemagne[1]; ses principales manufactures se groupent dans la région centrale, autour de Moscou, de Vladimir, de Kostroma, et Pétersbourg a naturellement sa part de ce travail, grâce aux facilités du commerce. L'industrie des lainages, la deuxième de la Russie par ordre d'importance, groupe également ses principales manufactures sur la haute Volga et dans le bassin de l'Oka; Moscou fabrique les draps les plus fins et prépare en outre les étoffes de laine grossière exportées en Chine et dans l'Asie centrale; mais la Pologne, la Livonie, le gouvernement de Grodno, celui de Tchernigov produisent aussi d'excellents tissus, et tous les gouvernements de la Petite Russie, du bassin du Don et de la moyenne Volga participent à cette industrie pour les étoffes communes : plus de cent mille ouvriers sont occupés à ce travail dans les diverses parties de l'empire. Les manufactures d'étoffes de coton et de laine ont remplacé l'ancienne industrie nationale des toiles, qui fut au siècle dernier et jusqu'en 1830 la première de la Russie et qui alimentait un grand commerce d'exportation vers l'Europe occidentale, surtout la Grande-Bretagne, et même vers l'Amérique. Des fabriques de toiles se sont élevées maintenant dans tous les pays industriels et la Russie doit se contenter d'exporter les matières premières : pour le marché intérieur, ses principales manufactures sont dans le bassin de la haute Volga, dans les gouvernements de Kostroma, de Yarosłavl, de Vładimir.

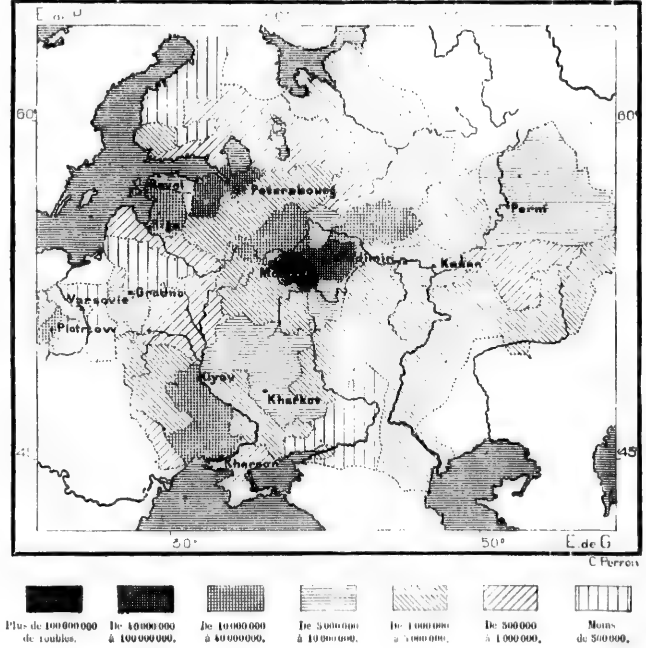
De tout temps, l'industrie des cuirs a été l'une des plus importantes de la Russie, et l'on sait que l'écorce de bouleau, employée par les tanneurs russes, a, sur la plupart de celles dont on se sert à l'étranger, l'avantage de donner au cuir une odeur appréciée. Quoique la Russie ait chaque année plus de dépouilles d'animaux que les autres pays d'Europe, sa pro-

[1] Industrie du coton en 1877 :

	Nombre des broches.	Coton employé.
Iles Britanniques	39 500 000	586 600 tonnes.
États-Unis	10 000 000	290 000 »
France	5 000 000	196 000 »
Allemagne	4 700 000	180 800 »
Russie	2 500 000	125 000 »

duction en cuirs reste pourtant inférieure à celle des grandes contrées industrielles ; presque toutes les tanneries sont de petits établissements dont les produits se vendent seulement dans les environs et que négligent même de mentionner les recensements généraux. Ainsi, tandis que le comité central de statistique compte 2860 tanneries en 1868, des statistiques plus détaillées parlent en 1872 de près de 15 000 fabriques, livrant au


N° 192. — RÉPARTITION PAR PROVINCES DES INDUSTRIES NON PASSIBLES DE L'ACCISE.



commerce plus de dix millions de peaux préparées[1]. Les fabriques de suif, qui pour la plupart étaient naguère de simples hangars nauséabonds dispersés dans les steppes, ont été, comme les fosses à tan creusées dans les clairières des forêts, le commencement d'une grande industrie, mais qui s'est plus rapidement développée que celle des cuirs : la fabrication de la stéarine et des produits chimiques dérivés de la graisse est maintenant la quatrième de la Russie pour la valeur de la production.

[1] Kittara, *Leder Industrie in Russland*, Russische Revue, n° 10, 1875.

Les industries de l'alimentation ont naturellement une très haute valeur économique. La meunerie s'est encore peu transformée : les minoteries à vapeur ne sont pas nombreuses, mais il existe plus de 80 000 petits moulins sur les barrages des ruisseaux et sur les canaux dérivés des rivières. Les distilleries, qui fournissent au gouvernement le revenu le plus sûr du budget, étaient aussi fort nombreuses, mais les règlements fiscaux, très gênants pour les petits fabricants, ont favorisé le développement d'usines appartenant à de riches spéculateurs ; en 1876, on comptait en Russie plus de 3900 distilleries, fournissant à la soif du peuple 3 440 000 hectolitres d'alcool, transformés en plus de 7 millions d'hectolitres d'eau-de-vie. Quant à la fabrication du sucre de betterave, qui demande de grands capitaux, elle ne peut se faire qu'en de puissantes usines : en 1878, il en existait près de 300, dont plus de la moitié dans le gouvernement de Kiyev ; les autres étaient toutes réparties dans la région des Terres Noires et en Pologne. La production de la campagne de 1867 à 1868 avait été de 122 700 tonnes, environ les deux cinquièmes de ce que produisait la France ; dix années après, en 1878, la production s'était accrue de près de 100 000 tonnes, et représentait les trois cinquièmes du sucre de betterave des usines françaises [1]. On le voit, la Russie n'est point aussi inférieure en industrie aux contrées de l'Europe occidentale qu'on le croit généralement ; même pour les machines, la Russie commence à se passer de l'étranger : dès l'année 1868, elle avait fabriqué 212 de ses 1150 locomotives. Dans cette même année, la valeur totale des produits industriels de la Russie, non compris ceux de la petite industrie, était estimée à plus de 300 millions de roubles, ou plus d'un milliard de francs [2] : c'était à peu près le

[1] Neumann-Spallart, *Uebersichten über Produktion, Verkehr und Handel in der Weltwirthschaft.*

[2] Principales industries de la Russie, sans la Pologne et la Finlande, en 1873 :

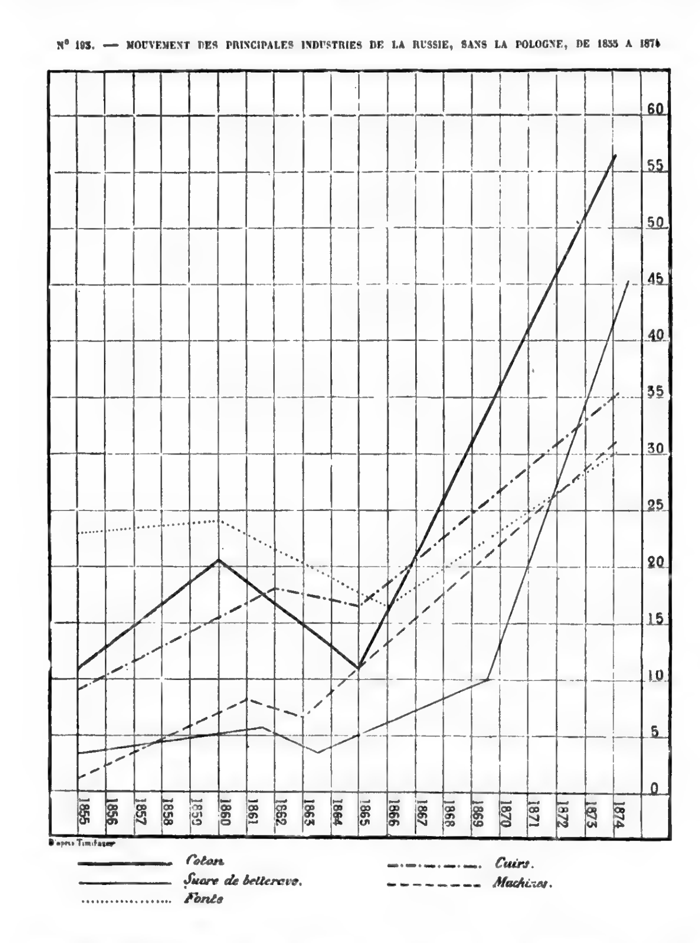
	Établissements.	Ouvriers.	Valeur des produits.
INDUSTRIES LIBRES.			
Industrie du coton.	833	164 000	100 000 000 roubles (?)
» des laines.	654	88 500	56 000 000 » (?)
» du lin et du chanvre.	402	35 600	13 000 000 » (?)
» des soies	121	9 600	7 800 000 »
» des papiers.	175	11 800	9 440 000 »
» des métaux. . . .	388	13 500	12 000 000 »
» des produits chimiques	333	5 000	6 500 000 »
» des cuirs.	3297	17 620	29 250 000 »
» des graisses, etc. . .	893	5 330	20 000 000 »
» des machines. . . .	132	33 910	29 200 000 »
» du verre.	193	13 370	5 382 075 »

INDUSTRIES SOUMISES A L'ACCISE.

Industrie des alcools (1876), 3915 ; industrie des sucres (1877), 261 fabriques en activité (95 871 ouvriers).

cinquième de la production agricole. Presque tous les progrès industriels de la Russie datent de l'époque de l'émancipation. La production baissa d'abord, à la suite de la crise générale sur le marché du travail ; mais dès

N° 193. — MOUVEMENT DES PRINCIPALES INDUSTRIES DE LA RUSSIE, SANS LA POLOGNE, DE 1855 A 1874



l'année 1865 le progrès avait repris dans toutes les industries, et depuis cette époque l'accroissement des produits n'a pas été moindre du quintuple en moyenne.

Il est très difficile d'évaluer les produits de la petite industrie russe, à laquelle les économistes ont donné le nom bizarre d'industrie « buisson-

nière » (*koustarnaya*); peut-être sa valeur annuelle dépasse-t-elle 200 millions de roubles. On compte approximativement six millions et demi de ces ouvriers de petite industrie, dont six millions dans les campagnes, où ils sont en même temps agriculteurs pour la plupart : ils ne travaillent à leurs métiers industriels que pendant les longs hivers, alors que la neige recouvre leurs champs. Quelques écrivains russes ont émis l'opinion que cette industrie buissonnière protègerait la nation contre le prolétariat, mais cette espérance est vaine : la centralisation du travail se fait aussi parmi tous ces petits ateliers. Ainsi la proportion des ouvriers travaillant à domicile dans le district de Chouya était quintuple en 1842 des ouvriers de la grande industrie; en 1862, elle n'était plus que double ; en 1872, les deux classes étaient égales en nombre [1].

Le commerce total de la Russie avec l'étranger a varié de 762 à 912 millions de roubles pendant les cinq années de 1872 à 1876. L'empire d'Allemagne confine à la Russie sur un développement de frontière trop considérable pour qu'il n'occupe pas naturellement le premier rang par son commerce terrestre avec l'empire oriental; mais l'Angleterre a de beaucoup la plus grosse part du trafic maritime. La France vient en troisième lieu : elle dépasse même l'Austro-Hongrie par la valeur de ses échanges avec la Russie, quoique la Pologne, la Volînie, la Podolie touchent au territoire autrichien par une frontière de plus de 600 kilomètres. De même, la Hollande, ce petit pays pourtant fort éloigné de la Russie, lui vend et lui achète presque autant de marchandises que la Turquie limitrophe et plus que l'immense Chine, confinant à la Sibérie sur un espace d'environ huit kilomètres [2].

L'exportation de la Russie, indiquant l'infériorité de son état industriel

[1] Soubotin, *Cours d'économie industrielle et de géographie commerciale* (en russe).

[2] Commerce extérieur de la Russie en 1876 :

	Importation. roubles.	Exportation. roubles.	Total. roubles.
Allemagne	197 711 000	120 496 000	318 207 000
Iles Britanniques	104 434 000	132 296 000	236 730 000
France	17 981 000	32 699 000	50 680 000
Austro-Hongrie	23 641 000	26 605 000	50 246 000
Hollande	6 863 000	24 810 000	31 673 000
Turquie	26 806 000	9 092 000	35 898 000
Belgique	5 148 000	11 601 000	16 749 000
Chine	14 099 000	2 524 000	16 623 000
Autres pays	80 898 000	40 577 000	121 475 000
Ensemble	477 581 000	400 700 000	878 281 000

relativement au reste de l'Europe, consiste presque uniquement en produits du sol et en matières premières, tandis que l'importation des objets manufacturés est de beaucoup la plus importante[1]. Dans l'ensemble des échanges, l'importation est aussi beaucoup plus forte que l'exportation ; en effet, de 1872 à 1876 l'importation moyenne a été de 474 millions de roubles, et les expéditions n'ont guère dépassé 381 millions de roubles : c'est un écart annuel de plus de 300 millions de francs. Par tête d'habitant, le commerce total, achats et ventes, est seulement d'une dizaine de roubles : il est de cinq à six fois moindre que les échanges du Français.

D'après les statistiques officielles, l'exportation totale de la Russie est de deux à trois fois plus considérable par mer que par terre ; mais à l'importation l'équilibre se rétablit presque complètement : cette différence provient de ce que les objets manufacturés d'Europe qu'importe la Russie sont en général plus précieux et moins encombrants que les denrées vendues en échange : ils sont expédiés directement par les chemins de fer, tandis que les lourdes marchandises d'exportation s'en vont par les ports de mer[2].

Naturellement la part la plus considérable du commerce maritime de la Russie se fait par la mer Baltique, puisque la capitale est située au bord de cette mer et que la région la plus populeuse de l'empire y trouve ses lieux d'expédition les plus rapprochés de l'Europe civilisée. La mer Noire et la mer d'Azov ont un commerce beaucoup moindre que la Baltique russe, et qui représente cependant environ le cinquième de tous les échanges de l'empire. Quant à la mer Blanche et à la Caspienne, l'en-

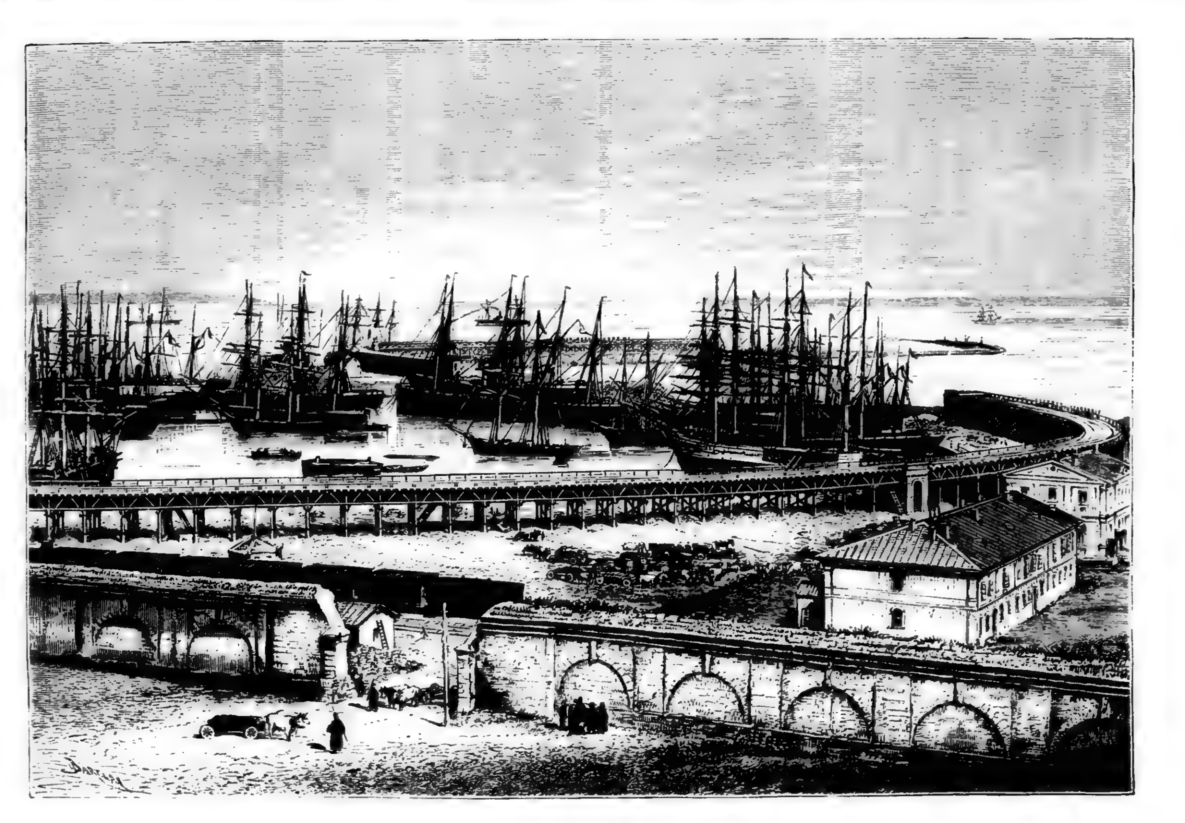
[1] Principaux objets de commerce en 1876 :

EXPORTATION.			IMPORTATION.		
Céréales	216 810 000	roubles.	Quincaillerie.	77 617 000	roubles.
Lin et semence de lin. .	56 655 000	»	Objets manufacturés. . .	47 785 000	»
Bois.	31 070 000	»	Thé.	52 971 000	»
Laine	12 965 000	»	Coton	39 581 000	»
Bétail	11 805 000	»	Boissons	49 484 000	»
Chanvre	9 348 000	»	Tabac	19 400 000	»

[2] Commerce de la Russie d'Europe en 1876 :

Importation par mer.			Exportation par mer.		
Poids	1 792 300	tonnes.	Poids	4 577 150	tonnes.
Valeur.	243 139 921	roubles.	Valeur.	2[illegible]8 636 000	roubles.
Importation par terre.			**Exportation par terre.**		
Poids	1 007 000	tonnes.	Poids	2 201 500	tonnes.
Valeur	224 112 999	roubles.	Valeur.	120 036 703	roubles.

Total du commerce. . . .	Poids	9 579 900	tonnes.
	Valeur	855 925 623	roubles.



PORT D'ODESSA

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

semble de leur trafic égale à peine celui d'un port de troisième ordre[1].

Ce sont principalement des navires étrangers qui transportent les denrées et les marchandises entre les ports russes et ceux des autres pays maritimes ; encore, parmi les navires de la mer Noire qui portent le pavillon russe en est-il beaucoup qui appartiennent en réalité à des Grecs et qui devraient être comptés comme faisant partie de la marine commerciale hellénique. Dans la mer Baltique, les navires finlandais, arborant leur propre pavillon, sont aussi des intermédiaires fort actifs du commerce de la Russie. En laissant à part la flotte commerciale de la Finlande, que l'on compte souvent, mais à tort, dans celle de la Russie, cet État se trouve au neuvième rang parmi ceux d'Europe pour le tonnage de ses navires de mer : quoique ni le fer ni le bois ne lui manquent et qu'il possède un vaste développement de côtes, il est dépassé pour l'importance de la flotte de trafic, non seulement par les grands pays maritimes de l'Europe, mais aussi par l'Espagne, la Néerlande et la Suède ; même dans la Baltique, sur les bords de laquelle se trouvent ses ports de Kronstadt, de Revel, de Riga, la Russie n'a qu'un tonnage de faible importance[2]. La proportion des bateaux à vapeur aux voiliers dans la flotte russe n'est encore que d'un douzième pour le nombre des bâtiments et de moins d'un quart environ pour le tonnage[3].

La navigation intérieure, qui fournissait, avant la construction des chemins de fer, le principal moyen de transport et de communication, a gardé une grande importance dans le bassin de la Volga et sur d'autres fleuves de la Russie. De 1865 à 1869 on a construit pour la navigation des rivières et des canaux 53 618 embarcations, soit en moyenne 10 724 par an, auxquels on donne les noms les plus divers suivant leur forme ou leurs

[1] Commerce des mers de la Russie en 1877 :

	A l'importation.	A l'exportation.
Baltique.	177 582 999 roubles.	151 365 462 roubles.
Mer Noire et Azov.	62 540 635 »	107 012 151 »
Mer Blanche.	961 993 »	9 548 366 »
Caspienne.	2 054 294 »	710 011 »

[2] Flotte commerciale de la Russie, au 1er janvier 1877 :

Mer Blanche.	615 navires, jaugeant	31 780 tonnes.
» Baltique.	589 » »	83 698 »
» Noire.	739 » »	102 732 »
» d'Azov	1353 » »	105 200 »
Ensemble.	3296 navires, jaugeant	323 410 tonnes.

[3] Voiliers de la flotte commerciale, le 1er janvier 1877 . . . 3048, jaugeant 253 360 tonnes
Bateaux à vapeur » » » » . . . 248 » 70 050 »

matériaux, le lieu de construction, l'origine des rameurs. Il en est, sur la Volga, qui portent un chargement de plus de 2000 tonnes; mais la moyenne de leur tonnage est évaluée à 150 ou 160 tonnes; sur le Dńepr, ils ne peuvent, même à l'époque des hautes eaux, porter plus de 200 tonnes, ni plus de 400 sur la Dvina et le Don. Presque toutes ces embarcations ne sont construites que pour un seul voyage : arrivées au lieu de destination, elles sont dépecées et vendues comme bois de construction ou de chauffage[1]. Pour les bateaux à vapeur comme pour les chalands ordinaires, c'est la Volga qui l'emporte de beaucoup sur les autres fleuves de la Russie : les deux tiers des bateaux à vapeur y flottent et leur force collective représente les trois quarts de celle de toute la flotte[2]. On s'étonne que le Dńepr, le puissant Borysthènes, le fleuve slave qui le premier servit au commerce de l'Orient avec les pays scandinaves, ait actuellement moins d'importance pour les transports que telle petite rivière comme la Mol̷oga, la Cheksna, le Vol̷khov. Il est vrai que ces rivières font partie des lignes transversales de navigation entre Pétersbourg et Astrakhań, de la Baltique à la Caspienne.

En 1870, le réseau des voies navigables de la Russie d'Europe, évalué à 37 406 kilomètres, ne se composait de canaux que pour une soixantième partie[3]; mais il en est dans le nombre qui ont une importance commer-

[1] Embarcations construites de 1865 à 1869 sur les eaux intérieures de la Russie :

Volga et ses affluents	36 191
Bassin du Ladoga	9 823
» du Don	2 333
» du Dńestr	1 622
Autres bassins	3 649

(Yanson, *Statistique comparée.*)

[2] Bateaux à vapeur des eaux intérieures de la Russie en 1869 :

Volga et affluents	383	bateaux de	32 387	chevaux de force.
Neva, Düna »	118	»	6 753	» »
Dńepr »	47	»	2 735	» »
Don »	25	»	1 338	» »
Dvina »	10	»	670	» »
Ensemble	583	bateaux de	43 883	chevaux de force.

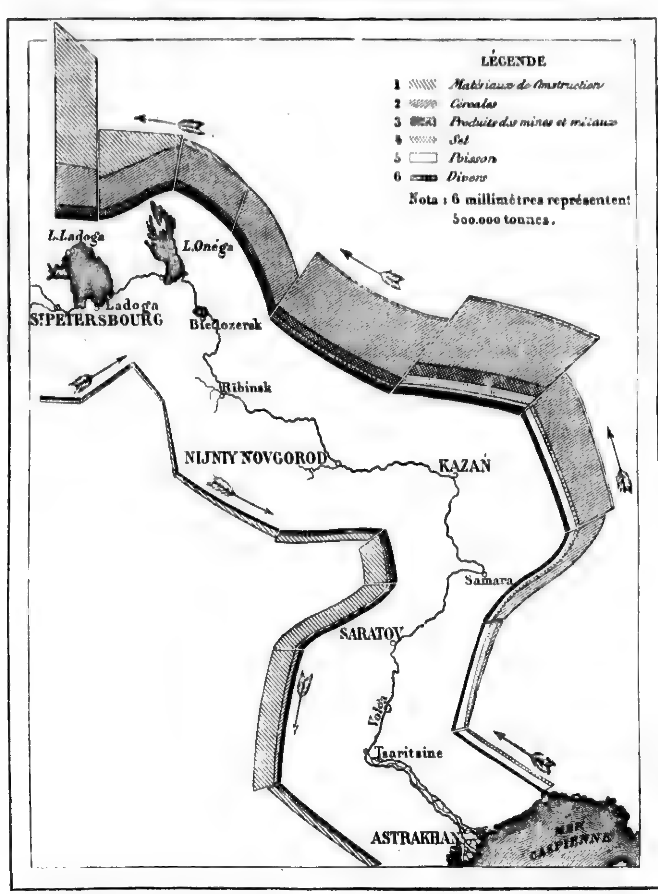
[3] Voies navigables de la Russie d'Europe :

Bassin de la mer Blanche	4 969	kilomètres, soit	13,3	pour 100 du réseau.
» » Caspienne	14 271	» »	38,1	» »
» » d'Azov	3 324	» »	9	» »
» » Noire	6 111	» »	16,3	» »
» » Baltique	8 089	» »	21,6	» »
Canaux proprement dits	632	» »	1,7	» »

V. de Livron, *Exposé statistique de l'Empire russe* (en russe).

ciale égale ou même supérieure à celle de certains fleuves. Il a été du reste facile de les creuser, tant les cours supérieurs des rivières s'entremêlent dans les régions lacustres et les marécages. Les coupures du sol qui réu-

N° 194. — MOUVEMENT COMMERCIAL ENTRE SAINT-PÉTERSBOURG ET ASTRAKHAN.

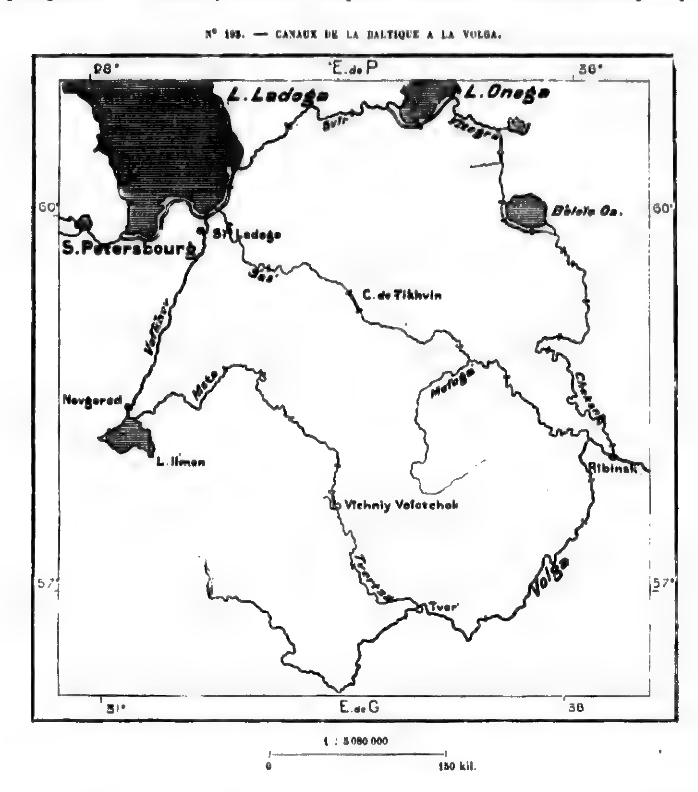


D'après Timirazev. Gravé par Erhard.

nissent la Volga et la Dvina par de hauts affluents ont seulement 14 kilomètres de longueur ; de même le canal dit Tikhvinskiy, le plus court de ceux qui réunissent Saint-Pétersbourg à la Volga, surmonte le faîte de partage par une fosse de 16 kilomètres à peine. Malgré toutes les facilités que

la nature du sol présente au creusement des canaux, la Volga n'est pas encore unie à la Düna, au Ňeman, au Dńepr; elle reste séparée du Don, et celui-ci non plus n'est uni au Dńepr; enfin tous les canaux sont à écluses et leur plus grande profondeur est seulement de 1 mètre 80 centimètres; quelques-uns, moins profonds, coupés de cascades, sont devenus presque

N° 193. — CANAUX DE LA BALTIQUE A LA VOLGA.



1 : 5 080 000

0 — 150 kil.

inutiles. Le réseau de la canalisation russe est encore bien peu de chose en comparaison de ce qu'eût voulu le faire Pierre le Grand, l'admirateur des canaux hollandais : tel coup de pioche donné par lui n'a pas encore été suivi d'un second. D'ailleurs les transports par eau se font avec la plus grande lenteur et toutes les marchandises ayant beaucoup de valeur sous un faible poids doivent être expédiées par chemin de fer pour arriver à temps. De Pétersbourg à Astrakhań, à la descente de la Volga, le transport par eau dure de deux à trois mois dans les circonstances les plus favo-

rables. En moyenne, la navigation fluviale est interrompue en Russie pendant 126 jours, plus de quatre mois : six mois dans les régions du nord, deux mois dans celles du sud. Même après que les fleuves sont débarrassés de leurs glaces, les canaux qui les unissent restent fermés pendant quelques jours ou même des semaines à cause du manque de courant. Tandis que la Cheksna est ouverte à la navigation de 211 à 220 jours, les canaux voisins de l'Onega et du Belo-Ozero ne livrent passage aux bateaux que pendant 189 et 178 jours[1].

Le réseau des chemins de fer est beaucoup plus développé que celui des canaux. Il est vrai que l'empereur Nicolas avait toujours traité l'industrie des voies ferrées avec une certaine malveillance : il y voyait une de ces inventions révolutionnaires de l'Occident qu'il fallait regarder d'un œil méfiant ; cependant lui-même, cédant à la pression de l'opinion publique, décréta la construction du chemin de Pétersbourg à Moscou et de ses mains traça sur le papier une ligne inflexiblement droite, projet de la voie ferrée qui réunit directement les deux villes à travers forêts et marécages. A la mort de Nicolas, en 1855, l'immense empire n'avait qu'un faible réseau, de 1000 kilomètres de longueur à peine. Mais, ainsi que le prouvèrent les énormes difficultés de l'approvisionnement et du transport des troupes pendant la guerre de Crimée, les intérêts stratégiques de la Russie réclamaient impérieusement la construction de lignes maîtresses entre les forteresses, les grandes villes, les principales régions minières et agricoles, et ces intérêts militaires, plus encore que ceux du commerce et de l'industrie, hâtèrent la construction des voies de fer qui sillonnent maintenant toute la Russie d'Europe. Dans les deux seules années 1870 et 1871, alors que la France était engagée dans sa terrible lutte contre l'Allemagne, le gouvernement russe, tout entier à de grands préparatifs stratégiques, ouvrait à la fois au commerce et à ses armées 5677 kilomètres de chemins de fer.

A la fin de l'année 1877, l'ensemble du réseau russe, non compris les lignes du Caucase et celles de la Finlande, s'élevait à 20 650 kilomètres et représentait l'énorme capital de plus d'un milliard et demi de roubles ou de cinq milliards de francs, car la construction des voies ferrées a été beaucoup plus coûteuse en Russie que ne pourraient le faire supposer la presque horizontalité du terrain, le bon marché des terres, l'abondance du bois : les seuls grands travaux d'art sont les ponts sur les rivières et les remblais sur les marécages : la plupart des compagnies, soutenues par

[1] V. de Livron, ouvrage cité.

la garantie d'intérêt que leur accordait le gouvernement, ont pu dépenser largement les capitaux[1]. Près de la moitié du capital d'établissement appartient à l'État. Actuellement le réseau russe est, par sa longueur totale, le cinquième dans le monde entier; il vient après ceux des États-Unis, des Iles Britanniques, de l'Allemagne, de la France; mais proportionnellement à la superficie du territoire ou au nombre des habitants le rang de la Russie est encore peu élevé : à cet égard, des pays tels que le Portugal et la Roumanie lui sont supérieurs. Les chemins de fer russes, comparés à ceux de la plupart des autres États du continent, ont le désavantage de n'avoir pas tous le même écartement de rails; mais ce désavantage commercial est en même temps un avantage militaire, voulu par le gouvernement, parce que la différence de largeur des voies empêche les vagons allemands de pénétrer en Russie. Les principales lignes ont 1m,52 de voie[2]. Les accidents sur les chemins de fer sont en moyenne plus nombreux en Russie que dans les autres pays d'Europe[3].

La station centrale des chemins de fer de la Russie est Moscou : les cinq principales lignes qui se réunissent dans cette ville en font le milieu nécessaire de l'empire et corrigent ainsi, au point de vue de la centralisation, les anciennes voies naturelles qui suivaient les fleuves et donnaient par conséquent aux habitants de la contrée une certaine tendance vers la décentralisation. Moscou est de beaucoup la ville la plus importante pour le mouvement des voyageurs et des marchandises : le va-et-vient des gares de Saint-Pétersbourg est seulement la moitié de celui des gares de Moscou[4]. Des bords de la Moskva, les chemins de fer vont rejoindre à l'ouest toutes les grandes lignes de l'Europe centrale; au sud, ils vont toucher la mer à Odessa, à Sébastopol, à Taganrog, et pénètrent dans les premières vallées du Caucase, qu'ils traverseront un jour par le Dariel. A l'est, d'autres voies ferrées atteignent la Volga à Tzaritzin, à Saratov, à Sizrañ, et franchissent même le fleuve pour atteindre Orenbourg, mais elles ne vont

[1] Garantie d'intérêt payée par le gouvernement en 1876 : 44 500 000 roubles.

[2]

Recettes moyennes des chemins de fer russes de 1875 à 1877 . . .	150 000 000	roubles.
» » » » » en 1878	211 906 000	»
Bénéfice net en 1876	47 129 000	»
Transport des marchandises en 1872	14 100 000	tonnes.
» voyageurs »	21 472 000	
Parcours moyen d'un voyageur »	120	kilomètres.

[3] Ekopov, *Journal du ministère des voies de communication.*

[4] Mouvement des gares de Moscou et de Pétersbourg en 1873 :

Moscou	1 903 954	voyageurs.	3 034 000	tonnes.
Saint-Pétersbourg	1 050 213	»	1 287 000	»

point jusqu'à la Caspienne et ne sont pas encore prolongées dans l'intérieur de l'Asie; seulement une voie ferrée non rattachée au réseau réunit Perm et Yekaterinenbourg. Les lignes du nord ne dépassent pas Vologda : en Russie, le réseau ferré s'avance beaucoup moins loin vers la zone glaciale que sur le territoire de la Finlande et en Scandinavie. Quelques-unes des grandes lignes de la Russie traversent le territoire en négligeant les

N° 196. — CHEMINS DE FER DE LA RUSSIE



1 : 247 000 000

0 5?0 kil.

villes, non-seulement les petites, mais aussi des cités qui ont une importance considérable, telles que Tver, Orol, Koursk, laissées de 5 à 12 kilomètres des gares, à la grande gêne des marchands et des voyageurs.

Par un contraste qui nous semble bizarre, les chemins de fer ont en Russie un développement supérieur à celui des grandes routes. De même qu'aux États-Unis et dans la république Argentine, la voie ferrée a succédé brusquement, en certaines provinces de l'empire russe, non à des chemins

bien tracés, mais à des ornières et à des sentiers incertains. Souvent les voyageurs qui viennent, grâce à la vapeur, de parcourir sans peine un espace de plusieurs degrés de latitude, passent des journées à traverser les fondrières pour atteindre des villages qu'ils aperçoivent à quelques verstes de distance; souvent même, après les fortes pluies, des populations entières sont temporairement séparées du reste du monde. Pour ses voies de communication, la Russie entre ainsi dans l'ère industrielle moderne avant d'avoir fourni les étapes précédentes, et l'on en peut dire autant pour l'ensemble de son évolution actuelle : tandis qu'une part de la nation s'attarde dans la barbarie primitive, l'élite se presse à l'avant des sociétés européennes. La nation russe accomplirait-elle les mêmes progrès que les peuples occidentaux sans avoir à passer par les mêmes souffrances? En tout cas, ses mouvements seront plus rapides, l'histoire se hâtera pour elle.

Dans l'éducation, on retrouve le même contraste que dans l'industrie. Les hautes écoles étaient organisées déjà et des cours complets de sciences se faisaient dans toutes les universités, alors que l'instruction populaire était encore presque nulle. Aussi longtemps que plus de vingt millions d'habitants restaient asservis, l'instruction devait être considérée comme dangereuse. Il n'existait qu'un très petit nombre d'écoles primaires, et celles que possédaient la Petite Russie et l'Oukraïne slobodienne furent fermées au dix-neuvième siècle. Après 1850, le gouvernement prenait des mesures pour empêcher les enfants des « classes inférieures », même libres, d'entrer dans les écoles moyennes, réservées aux nobles[1]. Lors de l'émancipation des paysans, un grand mouvement se fit en faveur de l'éducation populaire, et, grâce à l'initiative privée, des écoles du dimanche s'ouvrirent d'abord à Kiyev, puis dans toute la Russie; en 1862, elles avaient déjà 20 000 élèves, lorsqu'elles furent fermées par l'ordre du gouvernement[2], et depuis lors les particuliers n'ont pu qu'en de rares occasions aider la cause de l'instruction populaire. Les écoles normales ou « séminaires pédagogiques » pour la préparation des instituteurs ont longtemps manqué, malgré les pétitions des zemstvos, auxquels le gouvernement voulait imposer des maîtres d'école sortis des séminaires ecclésiastiques : c'est après la guerre franco-allemande seulement que, sous

[1] Danilevskiy, *L'antiquité oukraïnienne* (en russe).
[2] Obroutchov, *Recueil militaire statistique* (en russe).

la pression de l'opinion publique, des écoles normales ont été fondées, mais en quantité très insuffisante[1]. Par son régime scolaire, la Russie est au-dessous de la plupart des autres pays d'Europe et de l'Amérique, au-dessous du Japon, et même de l'Egypte[2].

En 1876, on comptait seulement 24 456 écoles primaires dans la Russie d'Europe, et 1 019 488 enfants, dont 177 900 filles, moins du cinquième, étaient assis sur les bancs de ces écoles. Ainsi la proportion des écoliers, au lieu d'être du septième ou même du sixième comme elle l'est en Hollande, dans le Württemberg et d'autres pays, dépassait à peine en Russie la quatre-vingtième partie des habitants. Toutefois l'étude des rudiments est obligatoire pour tous les soldats dans les écoles régimentaires : on peut dire que le département de la guerre fait plus pour l'éducation que le ministère de l'instruction publique.

Les établissements secondaires, gymnases et progymnases, écoles « réelles », gymnases militaires et séminaires ecclésiastiques et pensions, étaient fréquentés en 1877 par 88 400 élèves; en outre, 41630 jeunes gens suivaient les cours des écoles spéciales des ministères. Dès la fin du dix-huitième siècle, les « institutions des demoiselles nobles » donnaient des cours analogues à ceux des gymnases de garçons; mais ces établissements restaient fermés aux jeunes filles des familles non aristocratiques. En 1857, il se fit un mouvement d'opinion en faveur d'une instruction plus large pour les filles, et en 1876 on comptait en Russie 320 écoles moyennes de filles avec 55 620 élèves. En même temps se développait chez les jeunes filles le désir de participer à l'instruction supérieure, et dès l'année 1861 on en vit entrer dans les auditoires des universités et de l'académie de médecine : une des premières qui reçut son diplôme recevait un subside de la nation bachkire. Les jeunes filles font, pour la plupart, des études aussi solides que les garçons et subissent comme eux des examens soit pour suivre les cours privés des universités, soit pour entrer à l'école de médecine spéciale de Saint-Pétersbourg[3]; mais depuis 1863 elles ne sont plus admises dans les universités proprement dites, dont les cours sont plus savants. Il s'est produit un mouvement

[1] Écoles normales de la Russie en 1877 : pour les villes, 7; pour les villages, 61. Élèves : 4596, dont 727 filles.

[2] Korf, *Les Résultats de l'instruction populaire en Russie* (en russe).

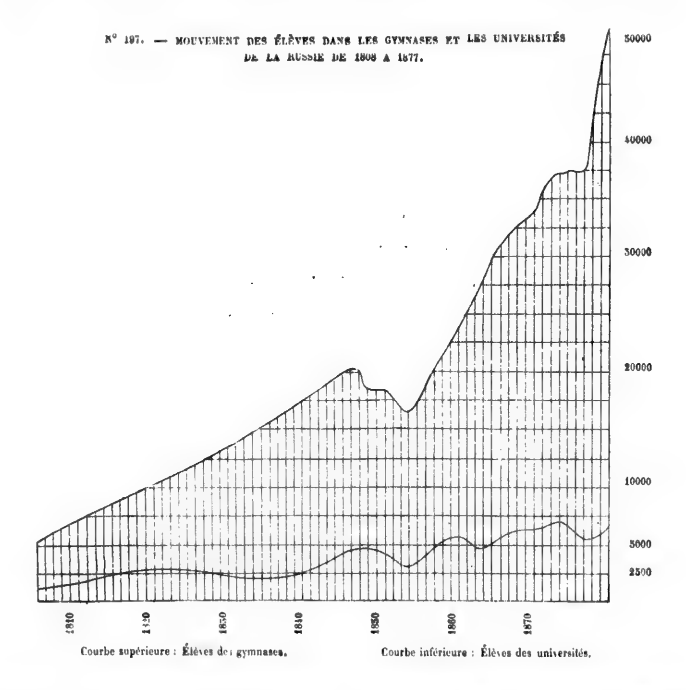
[3] Proportion des classes parmi les élèves des gymnases du ministère de l'instruction publique :

	Classe des nobles.	Classe des ecclésiastiques.	Classe des bourgeois.	Classe des paysans.
Garçons en 1872. . .	607 sur 1000.	48 sur 1000.	287 sur 1000.	58 sur 1000.
» 1876. . .	515 »	58 »	350 »	77 »
Filles en 1869. . . .	547 »	50 »	375 »	38 »

d'émigration des jeunes filles vers les universités étrangères, surtout Zurich, Berne et Genève.

Les huit universités de la Russie, organisées sur le modèle des grandes écoles de l'Allemagne, n'ont en comparaison de celles-ci qu'un bien petit nombre d'élèves[1] : l'accès en est rendu très difficile par des examens d'une sévérité excessive et diverses mesures ont été prises de temps à autre pour éclaircir les rangs de la jeunesse universitaire, redoutée par le gouvernement à cause de sa promptitude à saisir les idées nouvelles. Mais le désir d'instruction est tel parmi les jeunes gens, qu'en dépit des réglementations préventives, les candidats ne cessent de se presser aux portes des universités et le nombre des étudiants s'accroît aussitôt, dès que, pour

N° 197. — MOUVEMENT DES ÉLÈVES DANS LES GYMNASES ET LES UNIVERSITÉS DE LA RUSSIE DE 1808 A 1877.



Courbe supérieure : Élèves des gymnases. Courbe inférieure : Élèves des universités.

[1] Universités de la Russie en 1878 :

Étudiants, 6250 : histoire et philologie, etc., 721 ; physique et mathématiques, 1365 ; droit, 1641 ; médecine, 2865 ; auditeurs libres, 449.

Professeurs : 636.

Budget annuel : 2 529 470 roubles.

une cause ou pour une autre, l'action du pouvoir se fait moins sentir. Cet amour réel de la science qui distingue les Russes se révèle encore par ce fait, que les recueils sérieux d'histoire, d'ethnologie, de science en général, sont lus proportionnellement beaucoup plus que la presse légère. Le nombre des journaux est encore bien moindre en Russie que dans les contrées de l'Europe occidentale[1] ; aucune de ces feuilles n'a des abonnés par centaines de mille comme certaines gazettes populaires de l'Occident et de l'Amérique, mais les revues proprement dites, renfermant toutes des articles originaux d'une réelle valeur, sont lues assidûment par des milliers de souscripteurs. Par un bizarre contraste, tandis que la Russie, encore ignorante par la masse de sa population, se sert à peine de son réseau télégraphique et des postes, en comparaison des autres peuples de l'Europe[2], il s'y publie plus de livres qu'en Austro-Hongrie, qu'en Angleterre même[3]. Parmi ces ouvrages, ceux qui sont consacrés à la théologie sont peu nombreux, si ce n'est dans la catholique Varsovie.

On le voit, les contrastes qui caractérisent le peuple russe, comparé aux peuples de l'Occident, se retrouvent dans sa vie tout entière. La masse de la population reste ignorante et superstitieuse, mais nulle part les hommes instruits de la nation ne se sont plus complètement dégagés des préjugés et n'apportent à l'étude un esprit plus libre d'idées préconçues. En Russie, les traditions de la famille justifient l'esclavage absolu de la femme, et dans aucun pays l'égalité des sexes dans la vie pratique n'a été plus hardiment revendiquée et plus aisément reconnue par l'opinion. Il y a peu d'années encore, les deux tiers des habitants de l'empire étaient de misérables serfs, et pourtant c'est en Russie, chez les Cosaques du Dnepr, du Don, de l'Oural, chez les paysans pomorî, que les mœurs d'une parfaite égalité entre compagnons de travail et de combat ont le plus longtemps prévalu, et maintenant encore, c'est dans les communes russes

[1] Presse périodique en Russie, le 1er septembre 1878 : 400 journaux et revues.
Journaux expédiés par la poste en 1877 : 81 130 872.

[2] Télégrammes et lettres en divers pays d'Europe, en 1876 :

Royaume-Uni.	21 820 023	télégrammes,	638	par 1000 hab.	1 116 688 000	lettres,	33,4	par hab
Allemagne. .	13 456 728	»	286	» »	594 994 000	»	16,6	»
France. . . .	11 412 161	»	275	» »	366 506 000	»	10,2	»
Russie. . . .	4 275 000	»	53	» »	86 612 000	»	1	»

Lettres et cartes postales expédiées en Russie en 1877 : 114 956 322, soit 1.4 par habitant.

[3] Livres publiés en divers pays d'Europe :

France (1875)	14 195	Russie (1877).	7 500
Allemagne (1878).	13 912	Angleterre (1877).	5 095

Austro-Hongrie (1876) 1902

que le droit égal de tous les associés à la terre est le mieux reconnu. D'après le vieux droit monarchique, à la fois mongol et byzantin, les hommes eux-mêmes appartiennent à un seul, tandis que dans le *mir*, — univers en miniature, — chacun est libre, chacun a sa part de la terre. C'est en Russie que se retrouvent les plus anciennes formes du pouvoir absolu, et c'est là aussi que les novateurs se lancent avec le plus d'audace dans les théories de reconstitution sociale et politique. Le cadre extérieur de la Russie reste immuable, tandis que l'évolution intérieure s'accomplit avec une rapidité plus grande que celle de toute autre nation, changeant incessamment les idées et les mœurs, et préparant ainsi pour un avenir peu éloigné des transformations inévitables.

XIII

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION DE LA RUSSIE.

La Russie est le seul État d'Europe dont le monarque soit maître absolu. D'après les termes de la loi, « l'empereur de toutes les Russies » est un souverain autocrate auquel, d'après l'ordre de Dieu même, tous doivent obéir, « non seulement par crainte, mais aussi par conscience. » Cette théorie du pouvoir autocratique absolu s'est formée peu à peu. De même qu'en France le pouvoir royal avait fini par l'emporter sur celui des états vassaux et des grands seigneurs, de même en Moscovie l'autocratie remplaça les anciennes institutions des communes et des « ordres libres », et prit une forme spéciale sous l'influence des Mongols et suivant les usages ecclésiastiques et juridiques légués par Byzance[1]. Les institutions bureaucratiques importées d'Allemagne, enfin les idées absolues de légitimité transformées en dogmes d'État par Joseph de Maistre et d'autres champions du droit divin donnèrent au tzarisme des Romanov sa forme actuelle : ainsi le pouvoir autocratique de l'empereur de toutes les Russies est, en théorie du moins, issu partiellement du contre-coup de la Révolution française, et les dissensions des nationalités diverses de l'empire, surtout depuis l'annexion de la Pologne, ont contribué à la solidité du pouvoir impérial. D'ailleurs, même depuis Pierre le Grand, l'autocratie du tzar n'a pas été un principe absolu. Pierre rédigeait des rapports au Sénat, quoique ce corps

[1] Kostomarov, *Le principe fédéral dans l'ancienne Russie* (en russe); — *Le principe monarchique dans l'histoire russe* (en russe); — Chtchapov, *Zemstvo et Rascol* (en russe).

MOSCOU. — LE KREML

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

eût été formé par lui. En 1730, l'impératrice Anne signa la charte, déchirée plus tard, qui limitait l'autocratie au profit du conseil des hauts employés. Enfin Alexandre Ier, qui disait à Mme de Staël n'être « qu'un accident heureux », n'essaya-t-il pas de fonder avec ses amis un « comité de salut public » pour étudier les moyens de « mettre un frein au despotisme de son gouvernement?[1] »

Pouvoir législatif, pouvoir administratif, pouvoir judiciaire, tout dérive de la personne de l'empereur. Il n'est tenu qu'à respecter les lois anciennes garantissant la prépondérance de l'Église nationale et l'ordre de succes-



MAISON DES ROMANOV, PRÈS DE KOSTROMA.

sion au trône. Mais ces lois elles-mêmes, issues du droit divin, ne peuvent-elles être modifiées en vertu de ce même droit? En théorie, l'empire ne se meut que par la volonté du tzar.

Pierre le Grand, qui ne voulait se servir ni du conseil des boyards (*douma boïarskaya*) ni des États généraux (*zemskiy sobor*) de l'ancienne Moscovie, institua en 1711 une assemblée qui n'a pas cessé d'exister jusqu'à nos jours, mais dont les attributions ont fréquemment changé : c'est le « sénat dirigeant » (*pravitel'stvoyouchtchiy senat*). Pierre voulait, dit-on, faire du sénat un corps politique analogue aux états-généraux de Néer-

[1] Papiers de la famille Str[illegible]onov, Vestnik Yevropi, n° 1, 1866.

lande : « tout devait être confié » à cette assemblée, « chacun devait lui obéir comme au tzar lui-même, » et ses ordonnances sont qualifiées du nom d'oukazes, comme si elles émanaient du souverain. Mais celui-ci se réserva la nomination des membres du sénat : quatre années après, il nomme un « réviseur-général des oukazes », puis désigne chaque mois un officier de la garde pour surveiller les législateurs et les mener au besoin à la forteresse s'ils ne font pas convenablement leur besogne ; il les menace même de la confiscation des biens, de la mort ou de la peine d'infamie en cas de négligence[1]. On comprend sans peine que dans ces conditions le « sénat dirigeant » ne put remplir sa mission primitive. Actuellement cette institution n'est en réalité qu'une cour d'enregistrement et de publication des ordonnances impériales et, au point de vue judiciaire, qu'une cour suprême de cassation. Ses titres de « gardien des lois », de « surveillant et de contrôleur de toutes les branches de l'administration », de « défenseur des droits légaux de chaque citoyen russe », ne répondent à rien de réel ou ne sont justifiés qu'en des affaires de peu d'importance.

En 1801, aux temps de sa plus grande ferveur pour les institutions constitutionnelles, Alexandre Ier institua un conseil d'État qui devait connaître de toutes les lois et de toutes les mesures importantes avant qu'elles ne fussent soumises à l'approbation du souverain. Toutefois le tzar n'est point tenu de soumettre ses projets aux délibérations de ce conseil ni de se conformer aux décisions de la majorité quand elles lui déplaisent. Le conseil d'État n'a même aucun droit d'initiative pour la préparation des lois. L'action législative du conseil est fréquemment mise à néant par les oukazes personnels de l'empereur et par les rapports de ministres que son approbation transforme en lois. En outre, les grands travaux, tels que ceux du code général, sont rédigés, non sous la surveillance du conseil d'État, mais dans la « deuxième section de la chancellerie personnelle de Sa Majesté ». Diverses commissions, composées de hauts personnages nommés directement par l'empereur, sont aussi chargées de procéder à des enquêtes ou d'élaborer des réformes ; mais quelques-unes de ces commissions ne se réunissent même pas : celle qui doit étudier la réforme des impôts, instituée depuis 1857, n'a pas encore présenté son rapport définitif.

Les seuls dignitaires qui, par la nature même de leurs fonctions, prennent part à la puissance législative du souverain, sont les ministres. Par leurs rapports revêtus de l'approbation impériale, et bien plus encore par leurs circulaires explicatives, ils jouissent d'une très grande autorité. Les

[1] Soloviov, *Histoire de Russie* (en russe), tomes XVI, XVIII.

départements ou ministères sont au nombre de onze : maison impériale, affaires étrangères, guerre, marine, intérieur, instruction publique, finances, justice, domaines impériaux, travaux publics, contrôle général. Chaque ministre dépend directement du souverain. En outre, les fonctions ministérielles sont confiées au chef de la troisième section de la chancellerie impériale, c'est-à-dire de la police secrète : au directeur de la quatrième section, qui, sous le nom de l'impératrice régnante, administre les institutions de bienfaisance et divers établissements d'instruction publique, surtout des écoles féminines ; à l'administrateur en chef des haras de l'État ; au procureur général du Saint-Synode, qui est le ministre du culte dominant.

L'émanation du pouvoir absolu donne également une autorité incontestée à ceux qui sont les représentants de ce pouvoir, ministres, gouverneurs de provinces, *ispravnik* ou chefs de districts, préposés des cantons (*stanovoï pristav*), agents de la sûreté locale (*our'adnik*). Tous ces fonctionnaires hiérarchiques ont en Russie des droits beaucoup plus étendus que ceux des employés correspondants en tout autre pays d'Europe. Avant l'émancipation des serfs, le gouverneur était un véritable « maître de sa province », ayant le droit d'intervenir dans toutes les affaires et contrôlant de sa propre autorité les tribunaux et les finances de son gouvernement. Le zemstvo, la réforme judiciaire, l'institution des chambres de contrôle ont diminué son pouvoir pour un temps, mais le droit de veto qui lui a été conféré sur toute nomination des employés du zemstvo et des municipalités a rétabli la situation à son profit. Même après la réforme judiciaire de 1864, le gouverneur n'a point été dépouillé d'un privilège exorbitant, analogue à celui des anciennes « lettres de cachet » de la monarchie française : il a le droit de signaler au ministre de l'intérieur les personnes qu'il lui convient d'exiler dans les provinces lointaines de l'empire « par mesure d'ordre administratif », pour « cause d'utilité publique ». Depuis le 9 août 1878 tous les agents du gouvernement sont mis sous la protection des cours martiales, en cas d'attaque faite contre eux dans l'exercice de leurs fonctions. Dans ces derniers temps, des généraux-gouverneurs, munis de pouvoirs dictatoriaux, ont été nommés à Pétersbourg, à Khařkov, à Odessa, et les dignitaires qui portaient le même titre en d'autres villes, sans avoir de mission bien précise, ont repris leur rôle comme représentants de la dictature impériale. En outre, la « troisième section de la chancellerie privée de Sa Majesté », c'est-à-dire la haute police, surveillant à la fois les fonctionnaires et leurs administrés, a le pouvoir d'interner ou d'exiler sans jugement ni preuves tous ceux qui lui paraissent suspects. Les villes

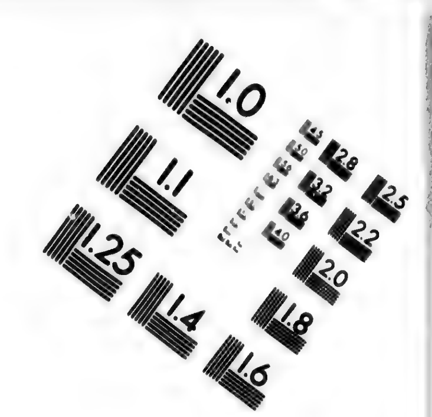
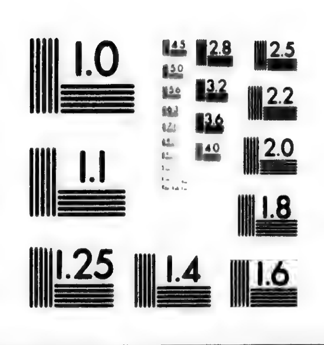


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
2.2
2.0

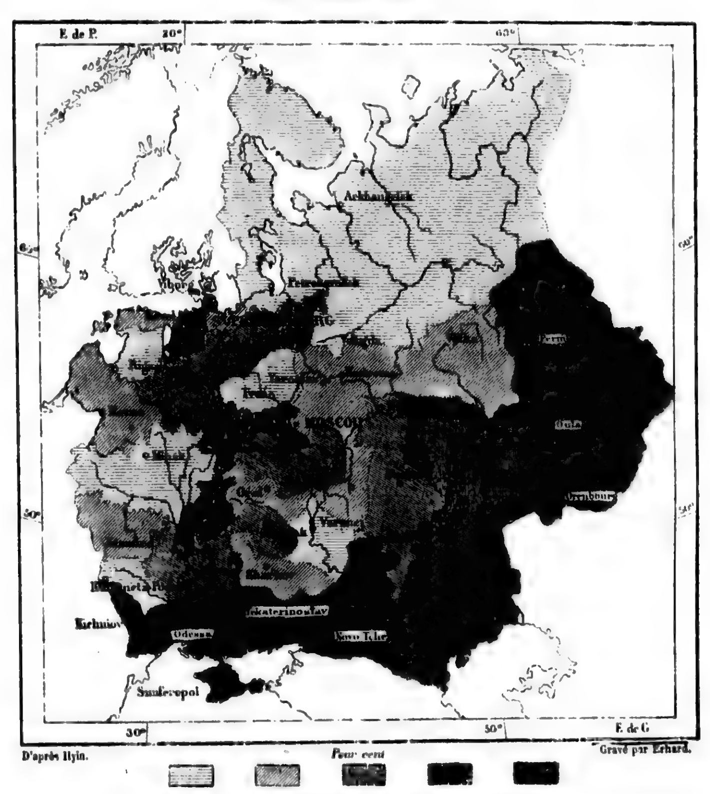
du nord, Perm, Vatka, Vologda, Arkhangelsk, Mezeñ, sont des lieux d'internement où les suspects et les condamnés politiques sont fort nombreux, et maintenant on les trouve dans tous les districts de la Sibérie, dans la Transbaïkalie et jusque dans l'île de Sakhalin.

Quoique l'empire de toutes les Russies soit une monarchie absolue, la représentation électorale a pourtant trouvé sa place dans les districts et les gouvernements, à l'exception des pays Baltiques, possédant chacun son Landtag féodal, de la Pologne et des provinces occidentales annexées à la Russie lors du premier partage. En 1864, après l'émancipation des paysans et l'insurrection polonaise, évènements qui avaient si puissamment remué l'opinion, le tzar promulgua le « Statut des institutions territoriales (*polojeniye o zemskikh outchrejdeniyakh*), qui admettait le principe électif dans la gestion des affaires et l'étude des besoins économiques locaux de chaque gouvernement et de chaque district. » L'ensemble de ces institutions territoriales est connu sous le nom de *zemstvo*, — de *zeml'a*, « terre », — analogue à l'allemand *Landtag*. Ce n'est pas encore l'autonomie, ainsi qu'on a pu le croire dans les premières années de ferveur enthousiaste; cependant la voix du peuple y a été plus d'une fois entendue. Le grand silence qui régnait autrefois « dans toutes les langues », d'Olonetz à Taganrog, a été rompu.

Les députés qui doivent siéger dans l'assemblée des *glasnïye*, — du mot slavon *glas*, voix, — appartiennent à toutes les classes de la société, nobles, bourgeois, marchands et paysans. Cependant les électeurs ne se mélangent point dans un même lieu de vote sans distinction de classes : les anciennes divisions, modifiées par des conditions de cens, subsistent par l'institution de trois curies. La première, ou l'assemblée des propriétaires fonciers, se compose de ceux qui possèdent un domaine de 218 à 712 hectares suivant les provinces, des délégués de propriétaires ayant au moins 22 hectares, et des représentants du clergé, considéré comme possesseur des terres ecclésiastiques. La curie des électeurs urbains est formée des marchands et des industriels ayant un mouvement d'affaires de 6000 roubles, des propriétaires d'immeubles et des représentants des sociétés d'industrie disposant d'un capital fixe. Enfin, la troisième curie, celle des communes rurales, comprend les représentants de la classe des paysans, élus au second degré, car ils sont nommés par les membres des bailliages ou *volost'*, qui sont choisis eux-mêmes par les paysans, un pour chaque groupe de dix familles. La présidence des assemblées électorales appartient, dans

la première curie, au maréchal de la noblesse; dans la deuxième, au maire de la ville, et dans les troisièmes, — car on en compte trois ou quatre par district, — aux employés de l'État pour l'administration des affaires des paysans. En outre, le président général du zemstvo est toujours

N° 190. — PROPORTION DES EXILÉS DE DROIT COMMUN EN SIBÉRIE, SUIVANT LES PROVINCES, AVANT LA RÉFORME JUDICIAIRE.



le maréchal de la noblesse, à moins d'une désignation spéciale du tzar. Une autre inégalité entre les curies provient de ce que les deux premières prennent leurs députés dans leur sein, tandis que les paysans peuvent nommer des nobles ou des prêtres, déléguant ainsi leur pouvoir à une autre classe que la leur. D'ailleurs, le nombre des députés est calculé

partout de manière à donner l'infériorité du nombre aux classes rurales, quoique la Russie soit, pour ainsi dire, un « empire de paysans » : le législateur a évidemment imité la loi électorale autrichienne beaucoup plus que les anciennes *v'etche* slaves. Dans les trente-trois gouvernements où fut d'abord introduit le zemstvo, le nombre de tous les députés s'élevait à 13 024, dont 6204 appartenant à la première curie, 1649 à la deuxième et seulement 5171 à la classe rurale. Ce partage semble d'autant moins justifié par l'ignorance relative des paysans, que ceux-ci comprennent fort bien toutes les affaires locales et par-dessus tout la nécessité de posséder des écoles. C'est précisément la province où il y a le moins de nobles, celle de Vatka, qui a voté les plus fortes sommes pour l'instruction populaire, et c'est même à propos des écoles qu'elle est entrée en conflit avec le ministère de l'intérieur. En moyenne, les zemstvos font d'autant plus de sacrifices pour l'éducation, que les paysans y sont le plus fortement représentés. On cite des exemples de paysans du comité des zemstvos ayant renoncé, au profit des écoles, à la moitié de leurs appointements; mais cette générosité n'a point été imitée par leurs collègues de la noblesse[1].

Les sessions des corps représentatifs sont fort courtes. Le zemstvo de district siège seulement pendant dix jours chaque année et les délégués qu'il élit pour former le zemstvo de gouvernement ne sont réunis au chef-lieu que pendant vingt jours; mais tous les trois ans les assemblées nomment un comité administratif (*ouprava*), dont le président n'entre en fonctions qu'après l'approbation du gouverneur ou du ministre. De même, ces deux personnages peuvent suspendre toute décision du zemstvo qu'ils jugent contraire aux lois ou au bien de l'État. Si l'assemblée persiste, le gouverneur a le droit de prononcer un deuxième veto « sous sa responsabilité personnelle ». Le sénat juge en dernier ressort, mais la procédure ne peut durer moins d'une année, dans les circonstances les plus favorables, ce qui enlève presque toute valeur pratique aux résolutions du zemstvo. D'ailleurs, le cercle des affaires confié à ces corps délibérants est très restreint et d'année en année les instructions ministérielles l'ont resserré. Le zemstvo est autorisé à voter des subventions pour l'instruction publique, mais il est en réalité privé de tout droit de surveillance sur les écoles. Quoique représentant toutes les classes de la population, le zemstvo n'a pas le même droit de pétition au même degré que les assemblées de la noblesse. Celles-ci ont le droit de s'adresser indi-

[1] *Les résultats du zemstvo*, Vestnik Yevropî, 1870.

rectement au souverain au nom de leurs intérêts et de leurs besoins en général, tandis que le zemstvo ne peut envoyer de suppliques si elles n'ont strictement rapport aux « affaires locales de caractère économique ». La publicité des débats a été également limitée, et les journaux n'insèrent aucune correspondance sur les débats du zemstvo sans l'autorisation du gouvernement. Enfin certaines assemblées locales, celle de Saint-Pétersbourg par exemple, ont été dissoutes et les membres en ont été internés ou exilés. A Ńejin, dans le gouvernement de Tchernigov, les travaux statistiques du zemstvo ont été arrêtés par ordre supérieur. On comprend que dans ces conditions l'opinion publique ait cessé de voir l'exercice d'une autonomie réelle dans la nomination des membres du zemstvo. L'indifférence est devenue générale, et mainte assemblée est dans l'incapacité de prononcer des arrêts légaux, les membres n'étant pas en nombre suffisant[1].

Les institutions municipales ont passé par une évolution analogue à celle du zemstvo. Sous l'ancien régime, les intérêts des villes étaient gérés par un conseil ou *douma* qu'avaient élu les classes des marchands et des bourgeois (*m'echtchane*), et dans certaines circonstances graves, d'un caractère presque législatif, l'assemblée générale des électeurs décidait. De même que pour l'administration économique des districts, le gouvernement se résolut à tenter un essai de fusion de toutes les classes dans l'administration des villes. Pétersbourg, Moscou, Odessa reçurent les premières une nouvelle organisation municipale, qui se rapproche de celle du zemstvo, puis en vertu d'un statut général (*gorodskoïe polojeniye*), proclamé en 1870, les municipalités furent reconstituées dans presque toutes les villes de l'empire. Les électeurs urbains sont également divisés en trois curies, d'après la quotité de l'impôt : les propriétaires d'immeubles, les industriels, les commerçants et leurs agents payant les taxes sont inscrits sur la liste électorale par ordre de fortune et partagés en trois groupes, dont le dernier, celui des pauvres, est de beaucoup le plus nombreux, et ils choisissent chacun pour quatre années un nombre égal de députés (*glasnïye*). Ceux-ci, qui constituent la douma, nomment à leur tour, aussi pour quatre années, l'ouprava, ou comité administratif, et le maire, appelé du vieux nom de chef ou « tête » (*golova*). D'après le statut, celui-ci, devenu pouvoir exécutif de la municipalité, a des droits supérieurs au corps qui l'a nommé. Il n'est pas tenu de convoquer périodiquement le conseil, et peut en incriminer les décisions devant le gouverneur : une fois en place, il n'est plus révocable par ses électeurs ; c'est un personnage officiel

[1] Gołovatchov, *Dix années de réformes* (en russe).

auquel il est défendu de toucher. Le gouverneur peut suspendre l'effet de toute décision des municipalités et porter l'affaire devant une chambre spéciale, dont il fait partie lui-même et qui est composée presque uniquement de fonctionnaires. Cette chambre même dût-elle cependant prononcer contre lui, il peut encore en appeler au sénat. En réalité, le maire administre seul et sous les ordres directs du gouverneur[1].

Les institutions judiciaires de la Russie, non encore appliquées dans les provinces Baltiques et modifiées en Pologne, ont, depuis les statuts de 1864, une double origine, le suffrage populaire et le bon vouloir du gouvernement. Les juges de paix, au nombre de trois ou quatre par district (*ouyezd*), sont élus pour trois ans par les assemblées de zemstvo; mais le choix ne peut tomber que sur des hommes âgés au moins de 25 ans, ayant fait leur éducation dans un gymnase ou dans un établissement analogue; quand même il n'aurait point suivi les cours de gymnase, il suffit qu'une charge, occupée par lui pendant trois ans, lui ait permis « d'acquérir des connaissances pratiques dans les affaires judiciaires »; en outre il doit posséder, suivant les provinces, de 437 à 1420 hectares, ou bien un immeuble de 3000 roubles dans une ville ordinaire ou de 6000 roubles dans une capitale. Il arrive parfois que le zemstvo ne trouve pas de candidat réunissant toutes ces conditions, et dans ce cas le juge de paix est nommé par le sénat. Dans les provinces « occidentales » ils sont toujours choisis par le gouvernement. La cour d'appel de la justice de paix se compose des juges de paix effectifs et des juges honoraires, qui sont également élus par le zemstvo.

Les affaires de peu d'importance, débattues entre paysans, sont jugées par des tribunaux spéciaux, les *vol'ostnïye soudï*, qui sont élus par l'assemblée du volost. Les affaires graves, c'est-à-dire celles qui touchent à un intérêt immédiat de plus de 500 roubles ou qui peuvent être punies de plus de six mois de prison, ne sont pas de la compétence des juges de paix : elles doivent être portées devant une juridiction supérieure. Les chambres judiciaires, après avoir étudié le cas, décident s'il y a lieu à poursuite et renvoient les prévenus devant les tribunaux d'arrondissement, composés de membres qui sont tous inamovibles et nommés directement par l'État. Le jury siège dans la même salle que les tribunaux d'arrondissement, et lui seul déclare si l'accusé est coupable ou non : après le verdict, le président du tribunal prononce l'acquittement ou la peine. Les condamnés et le procureur peuvent se pourvoir en cassation du verdict en s'adressant

[1] Golovatchov, ouvrage cité.

au sénat; dans les affaires civiles et dans toutes celles qui sont jugées en dehors du jury, on peut en appeler du jugement des tribunaux d'arrondissement aux chambres judiciaires, mais au-dessus de cette magistrature il n'y a d'autre recours que devant le sénat, qui siège comme cour de cassation et peut annuler pour vice de forme tous les jugements des tribunaux inférieurs, assemblées des juges de paix ou chambres judiciaires. Les limites des arrondissements de justice ne coïncident pas avec les limites des districts administratifs : on a voulu protéger ainsi l'indépendance des juges contre les influences des potentats locaux.

La nouvelle organisation judiciaire est considérée comme la plus libérale des réformes tentées depuis la loi d'émancipation, et à certains égards cette appréciation est justifiée. Jusqu'à maintenant les tribunaux, et surtout les jurys russes, ont fait preuve de cette mansuétude qui est parmi les traits distinctifs de la nation; ils n'ont point aspiré à cette implacable sévérité qui chez d'autres nations est devenu l'idéal de la magistrature; les juges russes tiennent toujours compte de la prison préventive pour adoucir leurs jugements; pendant les débats, les prévenus, réputés innocents jusqu'à preuve du contraire, ne sont nullement tenus de répondre à l'interrogatoire du procureur ou du président; enfin, celui-ci résume les débats avec une stricte impartialité : toute autre façon de procéder serait réprouvée par l'opinion, qui voit dans l'organisation des tribunaux actuels une de ses plus précieuses conquêtes. Cependant l'action directe du pouvoir se fait déjà sentir. Ainsi la plupart des juges d'instruction, au lieu d'être inamovibles, ainsi que le porte la loi, sont désignés par intérim et dépendent par conséquent du ministre qui les nomme et qui peut les révoquer[1]. La procédure suivie dans les procès politiques a aussi changé plusieurs fois depuis le premier procès de ce genre, jugé en 1871. Actuellement, ce sont des chambres spéciales composées de sénateurs, auxquels sont adjoints des notables de diverses classes nommés par le gouvernement, qui jugent les procès politiques. Les journaux ne peuvent publier les comptes rendus de ces procès qu'en reproduisant le récit du journal officiel.

Aucune loi définitive ne régit la presse en Russie; elle est encore en grande partie soumise au règlement provisoire publié en 1865 et, depuis cette époque, tantôt aggravé, tantôt adouci, suivant les évènements politiques et les opinions des personnages influents. La censure préventive a été abolie dans les deux capitales pour les livres originaux ayant plus

[1] Gołovatchov, ouvrage cité.

de dix feuilles d'impression, pour les traductions de plus de vingt feuilles et pour divers journaux et recueils que le gouvernement autorise à paraître librement moyennant un dépôt de 3000 à 5000 roubles. En outre, la censure ecclésiastique a moins d'autorité qu'autrefois pour l'interdiction des ouvrages scientifiques. Mais le ministre de l'intérieur, fort de lois copiées sur les lois de l'empire français, peut avertir les éditeurs de publications périodiques, leur enlever le droit de colportage, leur interdire la discussion de certains sujets, les suspendre pour six mois, les citer devant les tribunaux. Ce n'est pas tout : depuis 1872, le comité des ministres peut faire saisir sans procès tous les livres et journaux incriminés par le ministre de l'intérieur, et l'on sait qu'en 1876 presque toutes les publications en langue petite-russienne ont été défendues. La censure préventive continue d'exister pour toutes les villes de province et celles où ne siège pas un comité de censure sont obligées d'envoyer leurs publications dans une ville éloignée. En conséquence, le développement de la presse locale en dehors des grands centres est devenu presque impossible.

Quoique autocrate absolu, le tzar n'est pas, ainsi qu'on le croit d'ordinaire, le chef spirituel de l'Église gréco-russe ; il n'a d'autre titre que celui de protecteur. Seul, parmi les empereurs de Russie, Paul Ier s'imagina de remplir les fonctions sacerdotales et voulut dire la messe : on l'en empêcha cependant, en lui faisant remarquer qu'il avait été marié deux fois. Selon les catéchismes russes, l'Église n'a d'autre chef que Jésus-Christ. D'ailleurs, la puissance législative et la puissance exécutive de l'Église ne peuvent pas être réunies, la première étant expressément réservée aux conciles, tandis que la seconde appartient aux synodes nationaux et aux évêques. Depuis Pierre le Grand, la direction de l'Église, qui appartenait autrefois à un patriarche russe, a été remise à un « très saint synode », qui, du reste, comme toutes les autorités de l'empire, est à la nomination du souverain. Cette réunion, que préside le métropolitain de Pétersbourg et Novgorod, se compose de quelques prélats se succédant à tour de rôle ; un procureur laïque, quelquefois un général, nommé par le tzar, est l'organe de la volonté souveraine auprès de l'assemblée. C'est lui qui propose et expédie les affaires, lui qui fait exécuter les mesures prises. Aucun acte synodal n'est valable sans sa confirmation, et il possède le droit de *veto* contre toutes les décisions de l'assemblée qui seraient contraires à la volonté du prince. Sous la direction de cette espèce de ministère, l'Église russe est tout à fait centralisée. Les évêques sont

devenus de simples préfets ecclésiastiques. C'est le synode, c'est-à-dire le procureur impérial, qui les propose à la nomination de l'empereur sur une liste de trois candidats, dont le premier est presque toujours choisi. En outre, chaque évêque est assisté d'un consistoire éparchial dont les membres sont nommés par le synode dirigeant. Pour faciliter l'action du pouvoir central, l'Église a été divisée en diocèses ou éparchies dont les limites coïncident presque partout avec celles des gouvernements civils. De ces soixante éparchies, trois seulement, Pétersbourg-Novgorod, Kiyev et Moscou, ont le titre de métropolies; dix-neuf ont celui d'archevêchés. On sait que les prêtres russes se marient, mais qu'il ne leur est pas permis de se remarier une deuxième fois : la plupart des popes devenus veufs cessent de faire partie du clergé « blanc » pour entrer dans le clergé « noir », c'est-à-dire pour aller vivre dans un couvent : c'est là qu'il est maintenant d'usage constant pour le souverain de choisir les hauts dignitaires de l'Église. On évalue l'ensemble de l'armée ecclésiastique de la Russie à 254 000 personnes, dont 70 000 officiant dans les 625 cathédrales, les 39 400 églises et les 13 600 chapelles de l'empire. Les couvents de moines sont au nombre de 480, tandis que les religieuses de divers ordres n'ont que 70 couvents : cette forte proportion relative des moines est un des traits distinctifs de l'Église grecque, comparée à l'Église latine.

Le gouvernement russe, hostile à tout ce qui pourrait ressembler à de l'indépendance, a imposé aux autres cultes les formes administratives et bureaucratiques du culte dominant. Les catholiques latins sont dirigés par un collège, indépendant du Vatican, qui siège à Pétersbourg sous la présidence de l'archevêque-primat de Mogilov-Goubernskiy et sous le contrôle d'un représentant laïque du pouvoir impérial. De même chez les luthériens, les calvinistes, les arméniens, se retrouve, sous des désignations diverses et au-dessus de la hiérarchie propre à chaque Église, une organisation extérieure plus ou moins semblable à celle de l'Église russe. Les communautés musulmanes des Tartares et des Kirghiz, de même que les bouddhistes kalmouks, ont dû aussi constituer leur culte suivant les formes hiérarchiques imposées par Saint-Pétersbourg. Chacune de ces confessions a son autorité centrale, chacune a dû subir la volonté de procureurs ou secrétaires parlant au nom du pouvoir impérial, chacune a ses consistoires, pourvus de fonctions analogues à celles des consistoires orthodoxes; toutes doivent obéir à l'impulsion qui vient du gouvernement politique, par l'intermédiaire du département des « cultes étrangers », au ministère de l'intérieur. En leur qualité d' « étrangères », ces religions diverses sont tolérées, mais toute propagande leur est défendue; quant aux

raskolniks, considérés comme apostats de l'Église russe, ils n'ont pas même le droit de pratiquer leur culte avec « manifestation extérieure » et toute infraction à cette loi est punie de peines graves. Ils sont régis, non par des lois, mais par des instructions administratives secrètes, qui les classent comme plus ou moins dangereux. Mais il est impossible d'en dresser une statistique sérieuse, puisque beaucoup de sectaires célèbrent leurs rites en secret : la grande majorité des dissidents est comptée officiellement parmi les croyants « orthodoxes »[1]. Une société des missions, dont les dépenses annuelles sont d'environ 100 000 roubles, s'est instituée à Moscou pour la conversion des infidèles et des sectaires[2]. La plupart de ceux qui embrassent la religion officielle sont des païens, si ce n'est en 1875, époque de la conversion en masse des Uniates polonais; actuellement on ne compte plus qu'une vingtaine de mille Uniates.

L'armée russe a été complètement réorganisée après la guerre franco-prussienne. Avant l'année 1874, elle se recrutait par voie de conscription parmi les paysans et les ouvriers des villes, auxquels s'ajoutaient les volontaires et les fils de soldats. D'après la loi nouvelle, tous les hommes valides ayant complété leur vingt et unième année sont tenus au service militaire. Le remplacement est défendu. La peine des verges est abolie, si ce n'est dans les compagnies de discipline. La période normale du service est de quinze années, dont six dans l'armée active et neuf dans la réserve. Toutefois la population de la Russie est trop considérable pour qu'il soit possible d'entretenir l'armée qu'elle pourrait fournir : environ les deux tiers des recrues sont immédiatement renvoyées dans la milice, qui n'appartient que virtuellement à l'armée; les autres, jeunes gens désignés par le sort, ne restent au service actif que pendant le temps nécessaire pour

[1] Religions diverses de la Russie d'Europe :

	En 1867.	En 1879.
Orthodoxes grecs et raskolniks	54 094 000	63 835 000
Catholiques romains	7 209 000	8 300 000
Protestants	2 565 000	2 950 000 (?)
Grecs unis et arméniens	266 000	55 000
Juifs	2 612 000	3 000 000
Mahométans	2 359 000	2 600 000 (?)
Païens et bouddhistes	256 000	26 000

[2] Conversions à l'Église orthodoxe :

1872	10 538 personnes.	1874	7 481 personnes.
1873	8 272 »	1875	257 009 »

1876. . . . . 12 340 personnes.

que les cadres soient remplis et reçoivent ensuite un congé indéfiniment renouvelable. Entrés dans la réserve, ils ne sont tenus à servir que pendant la guerre et doivent seulement chaque année se rendre au camp le plus voisin de leur résidence pour s'y exercer quelques jours. Cependant les jeunes gens qui jouissent du privilège de l'éducation peuvent par cela même se libérer de la conscription forcée en entrant dans l'armée comme volontaires dès l'âge de dix-sept ans et en servant pendant quelques mois. Après avoir subi un examen militaire de peu d'importance, ils entrent dans la réserve, à moins qu'ils ne veuillent devenir officiers de l'armée active ou de la réserve : dans ce cas, ils ont à suivre des cours spéciaux pour obtenir leur grade. D'ailleurs, il est peu de régiments qui soient au complet, mais on tient à ce que la garde soit toujours dans le meilleur état et qu'elle parade aux revues dans l'ordre réglementaire le plus parfait : des forces spéciales de réserve servent à combler tous les vides qui se présentent dans ce corps choisi[1]. Les Cosaques du Don, de l'Oural, de même que ceux du Terek, de la Koubañ et de la Sibérie, ont gardé leur organisation spécialement militaire. Chacune des « armées » doit fournir un certain nombre de régiments complètement équipés et toujours prêts au combat : leur mobilisation doit être achevée en l'espace de dix jours. Au 1er janvier 1877, les Cosaques d'Europe faisant leur service militaire étaient au nombre d'environ 40 000 : ils pourraient être plus de 100 000 au premier appel.

L'armée russe varie singulièrement en nombre suivant l'état de paix ou de guerre, les relations des puissances, la situation du budget : en moyenne, la force armée de la Russie oscille de 710 000 à plus de 1 200 000 hommes. Le 1er janvier 1877, le nombre des soldats sous les armes s'élevait à plus d'un million[2]. La mortalité était naguère extrêmement forte dans l'armée russe[3] ; mais l'amélioration est très grande depuis

[1] Recrues de la Russie d'Europe en 1877 :

Hommes ayant tiré au sort	643 907
» gardés pour le service	201 741

[2]

	1er janvier 1876.	1er janvier 1877.
Infanterie	563 283 hommes.	784 161 hommes.
Cavalerie	66 367 »	70 925 »
Artillerie	91 290 »	125 927 »
Génie	16 588 »	24 812 »
	737 528 hommes.	1 005 825 hommes.

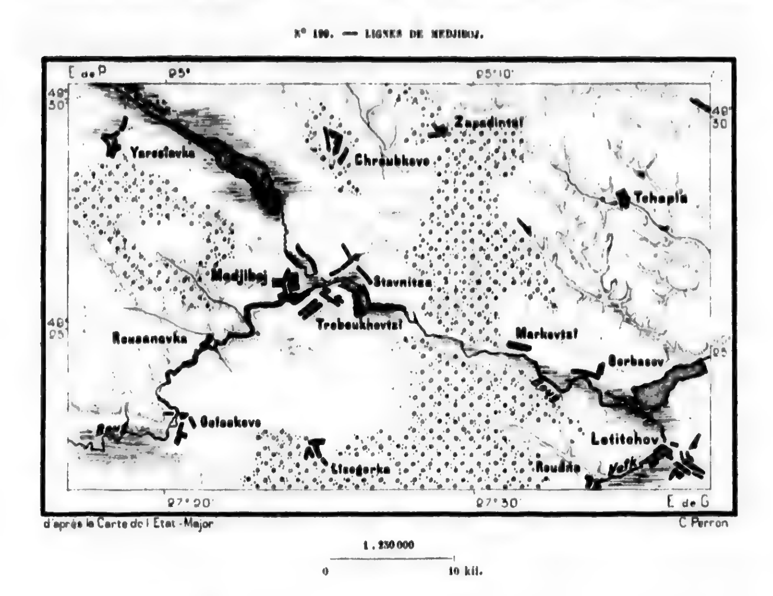
[3] Mortalité de l'armée russe :

1871	17,60 sur 1000.	1874	10,19 sur 1000.
1872	16,66 »	1876	10,03 »
1873	12,49 »	1876	9,47 »

1872, grâce à une hygiène mieux entendue, à un contrôle plus efficace sur les fournisseurs. En temps de paix, il ne meurt plus qu'un soldat russe sur cent, ce qui est encore une proportion trop élevée pour l'élite de la jeunesse; grâce au dévouement des infirmiers et des infirmières, la guerre elle-même dévore beaucoup moins de victimes qu'autrefois.

Quelques-unes des forteresses de la Russie sont, on le sait, parmi les plus puissantes de l'Europe. Kronstadt, pourvue sous les yeux mêmes des tzars de tous les moyens de défense imaginables, est vraiment inabordable; Sveaborg et la baie de Wiborg ne paraissent pas non plus pouvoir

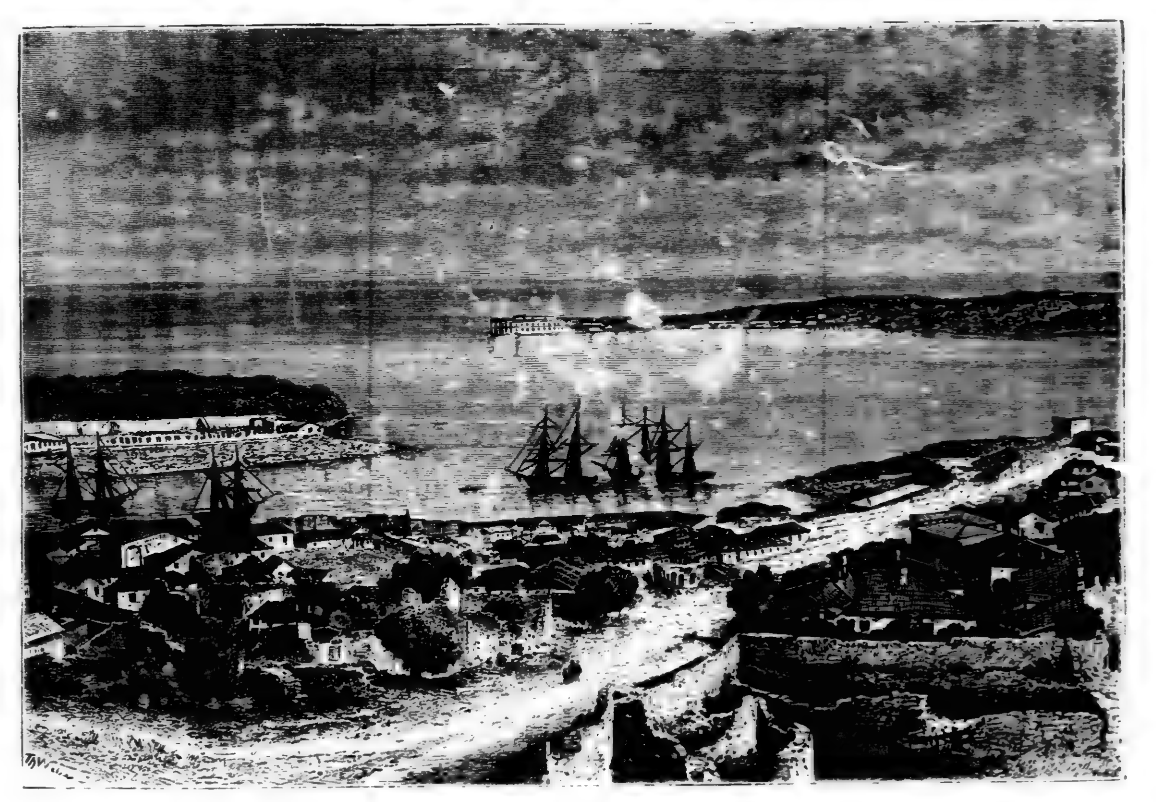
N° 190. — LIGNES DE MEDJIBOJ.



1 : 250 000

0 — 10 kil.

être attaquées par une flotte, si puissante qu'elle soit, avec quelque chance de succès. Les places de Modlin ou Novo-Georgiyevsk et de Varsovie, dans le quadrilatère de la Pologne, peuvent servir de camps retranchés à des armées, et prochainement de nouvelles forteresses doivent, avec celles de Brest-Litovskiy et de Bobrouisk, qui existent déjà, leur servir de point d'appui à l'intérieur de la Russie. Sur les bords de la mer Noire, Sébastopol renaît de ses ruines, plus forte qu'elle ne l'était quand elle fut assiégée et prise par les alliés français et anglais; et pourtant Sébastopol et Kertch, non moins bien fortifiée, ne sont pour ainsi dire que les ouvrages avancés de la place de Nikolayev, où se trouvent les chantiers, les arse-



BAIE DE SÉBASTOPOL

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie

naux et la plupart des vaisseaux de la flotte du sud. Outre les places fortes, le gouvernement a établi aussi en diverses parties de la Russie de grands campements pour les opérations militaires. Tel est Voznesensk, près du Boug, où se font les grandes manœuvres de cavalerie; tel est aussi Medjiboj, non loin des frontières de la Boukovine autrichienne et de la Roumanie, où de grandes masses de troupes représentent le jeu de la guerre dans toutes ses péripéties.

La Russie n'a pas, comme l'Angleterre, l'avantage de pouvoir réunir ses vaisseaux; elle est obligée de maintenir des escadres spéciales dans chacune des mers qui la baignent, et précisément ses deux flottes principales, celles de la Baltique et du Pont-Euxin, ne peuvent sortir de leurs mers fermées que par des détroits appartenant à d'autres puissances. Néanmoins la Russie possède une marine de premier ordre par le nombre des navires et la force de l'armement; environ les deux tiers de ses bâtiments, et de beaucoup les plus forts, sont concentrés dans la Baltique, couvrant Pétersbourg et Kronstadt, et menaçant les côtes de la Suède, du Danemark et de la Prusse. L'ensemble de la flotte européenne de la Russie comprend 28 vaisseaux cuirassés et 304 bateaux à vapeur : dans la mer Noire, deux de ces navires sont des *popovka*, forteresses circulaires, qui cheminent en tournant sur elles-mêmes, et qui, du reste, n'ont été d'aucune utilité dans la dernière guerre. L'armée de mer, d'environ

N° 200. — NIKOLAYEV ET LIMAN DU BOUG.

1 : 571 000

0 10 kil.

29 000 hommes, se recrute comme l'armée de terre au moyen de la conscription; mais la durée du service, qui était autrefois de vingt-deux années, a été réduite à neuf, dont sept dans le service actif et deux dans la réserve[1].

Ces formidables armements et l'entretien des troupes emploient, avec l'intérêt des dettes contractées pour des guerres antérieures, près des deux tiers des revenus de l'empire, bien que ces revenus aient considérablement augmenté depuis le milieu du siècle. Les premiers budgets réguliers de la Russie, énumérant dans tous leurs détails les recettes et les dépenses, ne sont publiés que depuis 1866. Chaque année, le gouvernement établit aussi le budget provisoire de l'année suivante. Dans la plupart des états dressés à l'avance, les recettes l'emportent sur les dépenses ou du moins un bel équilibre est obtenu entre les deux parties du budget; mais depuis 1832 il s'est trouvé qu'à l'exception des deux années 1871 et 1875 les dépenses imprévues ont fait pencher la balance vers le déficit et que la dette nationale s'est accrue[2].

La source principale du revenu provient des impôts indirects, et parmi ces impôts indirects celui qui s'acquitte le plus volontiers est l'impôt sur les boissons : le vice national garantit au gouvernement plus du tiers de ses dépenses annuelles; chaque jour, les cabarets se remplissent de contribuables, buvant l'eau-de-vie avec l'extrait de belladonne et toutes les substances délétères qui peuvent s'y trouver mélangées. La quantité d'alcool pur fabriquée pendant l'année et livrée aux débitants reste sensiblement la même depuis les réformes financières de 1865, mais le revenu qu'en tire le gouvernement s'est accru depuis cette époque de plus de 80 millions de roubles, soit de 8 millions par an. En 1876, le budget a reçu de ce chef la somme de plus de 191 millions de roubles, soit environ 600 millions de francs, tandis que l'impôt du sel et l'accise sur le tabac fournissaient respectivement 11 450 000 et 10 520 000 roubles. Pour l'année 1880 le revenu de l'eau-de-vie est évalué à 250 millions de roubles. Les taxes indirectes de la douane ont valu au trésor la somme

[1] Flottes de la Russie d'Europe en 1878 :

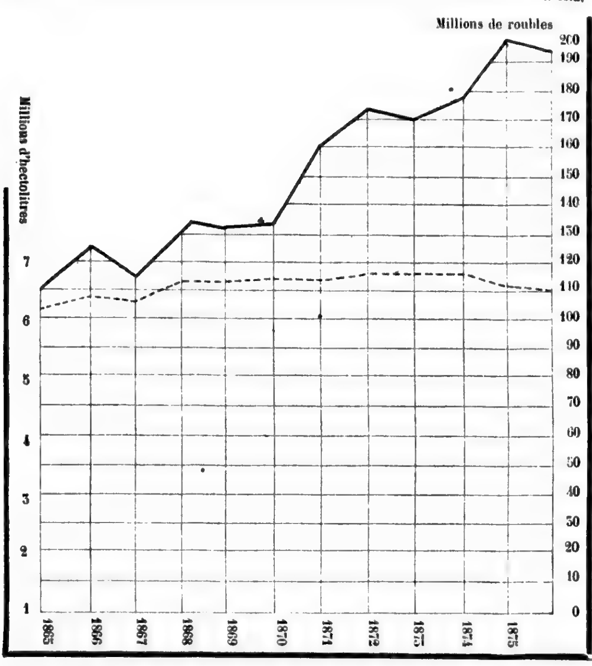
Flotte Baltique.	24 cuirassés.	230 bateaux à vapeur.	212 voiliers.
» de la mer Noire. .	4 »	60 » »	24 »
» Caspienne		16 » »	9 »

[2] Budget de l'empire :

	Recettes.	Dépenses.
1855 (guerre de Crimée).	264 000 000 roubles	525 969 000 roubles.
1865.	418 897 000 »	432 107 000 »
1875.	576 193 110 »	543 221 500 »
1876.	559 262 650 »	637 268 450 »
1877 (guerre des Balkans)	548 850 830 »	1 014 373 000 »

de 71 090 000 roubles et les patentes sur le commerce ont rapporté 14 560 000 roubles ; le timbre a donné plus de 10 millions. Ce sont là les grandes sources de revenus indirects. Les impôts directs, moins importants puisqu'ils s'élèvent en moyenne seulement au sixième du budget, consistent principalement en redevances foncières et comprennent un impôt de capitation prélevé sur tous les citoyens mâles de l'empire. Les droits

N° 201. — PRODUCTION DES ALCOOLS ET PRODUIT DE L'ACCISE SUR LES EAUX-DE-VIE EN RUSSIE.



Ligne supérieure ~~ Revenu de l'accise sur les eaux-de-vie.
Ligne inférieure --- Production des alcools.

dits « régaliens », provenant des mines, de la monnaie, des postes et des télégraphes, donnent ensemble de 20 à 23 millions de roubles suivant les années, et le revenu des biens de la couronne, forêts, mines, manufactures, dépasse 25 millions de roubles dans les années ordinaires.

L'impôt sur l'eau-de-vie suffit à peu près exactement à payer le coût de l'armée, mais seulement en temps de paix. Le ministère de la guerre demanda en 1876 une somme de plus de 190 millions de roubles et les

dépenses de la marine s'élevèrent dans la même année à plus de 27 millions. Ensemble, les deux budgets de l'armement représentent une dépense moyenne d'environ 800 millions de francs ; mais chaque grande guerre double ou triple la somme : la dernière campagne des Balkans, d'après le compte réglé jusqu'au 13 novembre 1878, a coûté 887 millions de roubles, soit trois milliards de francs, et les intérêts devront en être payés par les Russes peut-être pendant de longues générations. Le service annuel de la dette, contractée principalement pour payer les diverses guerres extérieures, demandait à la nation en 1876 la somme de plus de 109 millions de roubles, fardeau considérablement augmenté depuis cette époque. La part de la famille impériale dans le revenu général de la nation est proportionnellement plus grande que celle de tout autre souverain d'Europe, à l'exception du sultan et du prince de Montenegro ; mais il est difficile de la connaître, le tzar n'ayant pas de liste civile proprement dite ; on sait toutefois que l'ensemble des revenus du domaine impérial, forêts, mines et champs, dépasse cinquante millions de francs. Le ministère de la maison de l'empereur dépense de 11 à 12 millions de roubles. De même que dans toutes les monarchies absolues, les fonctionnaires prélèvent aussi des sommes considérables sur le budget à titre de pensions et de secours.

Le budget de la Russie est un peu supérieur à celui de la Grande-Bretagne, mais inférieur à ceux de la France et de l'Allemagne, — y compris les budgets spéciaux. — Quant à la dette de l'empire, elle est restée beaucoup moindre que celle des trois États de l'occident, l'Angleterre, la France, l'Espagne ; mais les immenses richesses de la Russie n'ont pas encore été suffisamment exploitées, l'avenir est trop incertain et les garanties d'ordre données jusqu'à maintenant par le gouvernement russe sont trop faibles pour que son crédit soit bien établi chez les prêteurs de l'Europe : c'est toujours à de très gros intérêts que les emprunts de la Russie ont été contractés. Au 1er janvier 1878, le total de la dette nationale s'élevait à 2 275 946 473 roubles, soit, au taux normal de 3 fr. 50 par rouble, environ 8 milliards de francs. A cette dette, qui représente quatre années du revenu de la nation, il faut joindre le papier-monnaie à cours forcé, dont le gouvernement a fait de trop fréquentes émissions, puisque la valeur en est tombée de beaucoup au-dessous du pair : c'est d'une manière toute fictive que ce papier conserve le nom de « rouble-argent », puisqu'il ne vaut en moyenne que les deux tiers ou les trois quarts de sa valeur nominale. Le papier-monnaie en circulation était, le 18 septembre 1878, d'un milliard 103 millions de roubles.

Le tableau suivant donne la liste des gouvernements.

PROVINCES BALTIQUES

Esthonie	4 districts : Revel (Reval ou Harrien), Hapsal (Wick), Weissenstein (Jerven), Wesenberg (Wirland).
Livonie	9 districts : Riga, Wolmar, Wenden, Walck, Dorpat (Derpt), Werro, Fellin, Pernau (Pernov), Arensburg.
Courlande	10 districts : Mitau (Doblen). Bauske, Tukkum, Talsen, Goldingen, Widau, Hasenpot, Grobin, Friedrichstadt, Jakobstadt (Salburg), Illuxst.

POLOGNE

Varsovie (Warszawa)	13 districts : Blonie (Grodisk), Gora-Kalwarya, Gostynin, Grojez, Kutno, Łowicz, Skierniewice, Nowo-Minsk, Radim, Radziejów, Sochaczew, *Warszawa*, Włocławek.
Piotrkow	8 districts : Będzin, Brzeziny, Lask, Łodz, Nowo-Radomsk, Piotrkow, Rawa, Częstochowa.
Kalisz	8 districts : Kalisz, Koło, Konin, Łęczyca, Sieradz, Słupca, Turek, Wieluń.
Kielce	7 districts : Kielce, Andrzejev, Miechów, Olkusz, Pinczów, Stopniza. Włoszczowa.
Radóm	7 districts : Iłża, Konsk, Kozienice, Opatów, Opoczna, Radóm, Sandomierz.
Lublin	10 districts : Biłgoraj, Chełm (Khołm), Hrubieszów, Janów, Krasnotaw, Lubartów, Lublin, Nowo-Alexandrovsk, Zamość, Tomaszów.
Siedlce	9 districts : Biała, Garwolin, Konstantinów, Łuków, Radzyn, Sokołów, Siedlce, Wengrów, Włodawa.
Plock	8 districts : Lipno, Mława, Płońsk, Płock, Przasnysz, Rypin, Sierpce, Ciechanow.
Łomża	8 districts : Kolno, Łomża, Maków, Mazowezk, Ostrołęka, Ostrów, Pułtusk, Szczuczyn.
Suwalki	7 districts : Augustów, Kalwarya, Maryampol, Sejny, Suwałki, Władysławów, Wilkowyszki.

LITHUANIE, GRODNO ET VITEBSK

Kovno	7 districts : Kovno, Vilkomir, Novo-Alexandrovsk, Poňevej, Chavli, Telchi, Rossieni.
Vilno	7 districts : Vilno, Ochmiani, Vileyka, Sventżani, Troki, Disna, Lida.
Grodno	9 districts : Grodno, Bełostok, Bełsk, Kobrin, Słonim, Vołkovisk, Sokołka, Brest-Litovskiy, Proujani.
Vitebsk	11 districts : Vitebsk, Velij, Połotzk, Drisa, Gorodok, Lepel, Loutzin, Nevel, Dünaburg, Rejitza, Sebej.

RUSSIE BLANCHE, PETITE, NOUVELLE

Smolensk	12 districts : Smolensk, Bełiy, Dorogobouj, Doukhovchtchina, Gjatsk, Yelňa, Youkhnov, Krasniy, Poretchye, Rosłavl, Sitchovka, Vaźma.
Mogilov	11 districts : Mogilov, Orcha, Bikhov, Klimovitchi, Gorki, Mstisłavl, Gomel, Rogatchov, Senno, Tchaousi, Tcherikov.
Minsk	9 districts : Minsk, Borisov, Bobrouysk, Igoumen, Mosir, Retchitza, Novogroudok, Słoutzk, Pinsk.
Volinie	12 districts : Jitomir, Łoutzk, Doubno, Kremenetz, Ostrog, Zasłav, Rovno, Kovel, Vładimir-Vołinsk, Staro-Konstantinov, Novgorod-Vołinsk, Ovroutch.
Tchernigov	15 districts : Tchernigov, Borzna, Głoukhov, Gorodňa, Konotop, Kozeletz, Krolevetz, Mglin, Nejin, Novgorod-Severskiy, Novo-Zibkow, Ostor, Starodoub, Sosnitza, Souraj.
Koursk	15 districts : Koursk, Bełgorod, Dmitriyev, Fatej, Graïvoron, Korotcha, Lgov, Noviy Oskoł, Oboyaň, Poutivl, Rilsk, Chtchigri, Stariy Oskoł, Soudja, Tim.
Kiyev	12 districts : Kiyev, Berditchev, Kaňev, Lipovetz, Radomisl, Skvira, Zvenigorodka, Tarachtcha, Tcherkasi, Tchigirin, Oumaň, Vasilkov.
Poltava	15 districts : Połtava, Khoroł, Gadatch, Kobelaki, Konstantinograd, Krementchoug, Łokhvitza, Loubni, Mirgorod, Pereyasłav, Piratin, Priłouki, Romni, Zeňkov, Zołotonotcha.
Yekaterinoslav	8 districts : Yekaterinosłav, Alexandrovsk, Bakhmout, Novo-Moskovsk, Pavłograd, Rostov, Słavanoserbsk, Verkhne Dňeprovsk. — Capitainerie de Taganrog.
Kherson	6 districts : Kherson, Alexandriya, Anaňyev, Bobrinetz, Tiraspol, district d'Odessa, — Capitainerie d'Odessa ; — Gouvernement militaire de Nikołayev.
Podolie	12 districts : Kamenetz-Podolskiy, Mogilov-Podolskiy, Yampol, Bratzłav, Vinnitza, Gaïsin, Letitchev, Litin, Bałta, Olgopol, Proskourov, Ouchitza.
Bessarabie	9 districts : Kichiňov, Akkerman, Benderi, Beltzi, Khotin, Orgeyev, Soroki, Toutchkov (Izmaïl), Kagoul.

RÉGION DES LACS

Pskov	8 districts : Pskov, Khołm, Novorjov, Opotchka, Ostrov, Porkhov, Toropetz, Velikiya-Łouki.
Novgorod	11 districts : Novgorod, Bełozersk, Borovitchi, Demyansk, Kiriłov, Krestzi, Tikhvin, Staraya Rousa, Tcherepovetz, Oustoujna, Vałdaï.
Saint-Pétersbourg	9 districts : Saint-Pétersbourg, Schlüsselburg, Tzarskoye-Seło, Narva, Gdov, Novaya Ładoga, Łouga, Kronstadt, Gattchina.
Olonetz	7 districts : Petrozavodsk, Kargopol, Łodeynoye Pole, Ołonetz, Povenetz, Vitegra, Poudoj.

VERSANT DU NORD

ARKHANGELSK	7 districts : Arkhangelsk, Khołmogorî, Kem, Mezeń, Pinega, Onega, Chenkoursk.
VOLOGDA	10 districts : Vołogda, Grazovetz, Kadnikov, Totma, Velsk, Nikolsk, Velikiy Oust-Youg, Sołvitchegodsk, Yarensk, Oust-Sisolsk.

BASSIN DE LA VOLGA

TVER	12 districts : Tveŕ, Staritza, Zoubtzov, Rjov, Ostachkov, Torjok, Vichniy Vołotchok, Bejetzk, Vesyegonsk, Kachin, Kalazin, Kortchova.
KALOUGA	11 districts : Kałouga, Borovsk, Kozelsk, Likhvin, Maloyarosłavetz, Mediń, Mechtchovsk, Masalsk, Peremichl, Jizdra, Tarousa.
MOSCOU	13 districts : Moscou, Bogorodsk, Bronnitzi, Dmitrov, Klin, Kołomna, Mojaïsk, Podolsk, Rouza, Serpoukhov, Zvenigorod, Vereya, Vołokołamsk.
TOULA	13 districts : Touła, Alexin, Belov, Bogorodsk, Yefremov, Yepifań, Kachira, Krapivna, Novosil, Odoyev, Tcherń, Veńov.
OROL	12 districts : Orol, Bołkhov, Bŕansk, Dmitrovsk, Yeletz, Karatchov, Kromi, Livni, Małoarkhangelsk, Mtzensk, Sevsk, Troubtchovsk.
RAZAN	12 districts : Razań, Yegoŕyevsk, Dankov, Kasimov, Mikhaïłov, Ranenbourg, Pronsk, Rajsk, Zaraïsk, Sapojok, Skopin, Spassk.
TAMBOV	12 districts : Tambov, Borisoglebsk, Yełatma, Kirsanov, Kozłov, Lebedań, Lipetzk, Morchansk, Chatzk, Spassk, Temnikov, Ousmań.
YAROSLAVL	10 districts : Yarosłavl, Daniłov, Lubim, Mołoga, Michkin, Pochekhońye, Romanov-Borisoglebsk, Rostov, Ribinsk, Ougłitch.
KOSTROMA	12 districts : Kostroma, Bouy, Galitch, Youŕyevetz-Povolskiy, Kinechma, Kołogriv, Makaŕyev, Nerekhta, Soligalitch, Tchoukhłoma, Varnavin, Vetłouga.
VLADIMIR	13 districts : Vładimir, Alexandrov, Gorokhovetz, Youŕyev-Polskiy, Kovrov, Melenki, Mourom, Pereyasłavl-Zaleskiy, Pokrov, Chouya, Soudodga, Souzdal, Vazniki.
NIJNIY-NOVGOROD	11 districts : Nijniy Novgorod, Ardatov, Arzamas, Bałakhna, Gorbatov, Kńaginin, Łoukoyanov, Makaŕyev, Semonov, Sergatch, Vasil.
PENZA	10 districts : Penza, Gorodichtche, Insar, Kerensk, Krasnosłobodsk, Mokchansk, Narovtchat, Nijniy Łomov, Saransk, Tchembar.

Kazan	12 districts : Kazań, Yadrin, Kozmodemiyansk, Laïchov, Mamadich, Spassk, Sviyajsk, Tetouchi, Tcheboksari, Tchistopol, Tzarevokokchaïsk, Tzivilsk.
Vatka	11 districts : Vatka, Głazov, Yaransk, Yełabouga, Kotelnitch, Małmij, Nolinsk, Orłov, Sarapoul, Słobodskoï, Ourjoum.
Perm (versant européen)	7 districts : Perm, Solikamsk, Koungour, Okhansk, Osa, Krasnooufimsk, Tcherdiń.
Oufa	6 districts : Oufa, Belebey, Birsk, Złatooust, Menzelinsk, Sterlitamak.
Simbirsk	8 districts : Simbirsk, Alatiŕ, Ardatov, Bouyinsk, Korsouń, Kourmich, Sengiłeï, Sizrań.
Samara	7 districts : Samara, Bougoulma, Bougourousłan, Bouzoułouk, Nikołayevsk, Novo-Ouzensk, Stavropol.
Saratov	10 districts : Saratov, Atkarsk, Bałachov, Khvałinsk, Kamichin, Kouznetzk, Petrovsk, Serdobsk, Volsk, Tzaritzin.
Astrakhan	6 districts : Astrakhań, Yenotayevsk, Krasniy Yar, Tchorniy Yar, Tzařov.

BASSIN DE L'OURAL

Orenbourg	5 districts : Orenbourg, Troïtzk, Tchelabinsk, Verkhne-Ouralsk, Orsk.
Armée de l'Oural (c. Eur.)	Ouralsk.

BASSIN DU DON

Voronej	12 districts : Voronej, Biroutch, Bobrov, Bogoutchari, Korotoyak, Nijnedevitzk, Novo Khoporsk, Ostrogojsk, Pavłovsk, Zadonsk, Zemlansk, Vałouyki.
Kharkov	11 districts : Khařkov, Akhtirka, Bogodoukhov, Iźoum, Koupansk, Lebedin, Zmiyev, Starobelsk, Soumi, Vałki, Vołtchansk.
Armée du Don	Novo-Tcherkask.

CRIMÉE ET TAURIDE CONTINENTALE

Tauride	8 districts : Simferopol, Berdansk, Theodosia (Feodosiya), Yałta, Dńepr ou Alechki, Melitopol, Perekop, Eupatoria (Yevpatoriya). — Capitainerie de Kertch, capitainerie de Theodosia, port de Sébastopol.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Pour ce cinquième volume, le dernier de mon ouvrage qui soit consacré à l'Europe, j'ai eu l'heureuse fortune d'obtenir une collaboration encore plus active que pour les tomes précédents. Les hommes les plus autorisés par leur savoir et leurs études spéciales ont bien voulu répondre à mes questions, annoter mon travail, en refaire même des pages entières. En Danemark, j'ai eu l'honneur d'avoir M. Erslev pour guide ; en Suède, MM. Hildebrandt, Sidenbladh, Törnebohm m'ont donné quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si utilement, et M. Rosenberg m'a aidé de son infatigable obligeance. Pour la Russie, tous ceux auxquels j'ai demandé des renseignements, MM. Rambaud, Ilyin, Oelsnitz, Joukovskiy, Stronin, Tzvetkovskiy, Kordich, se sont empressés de me les fournir ; mais c'est à M. Dragomanov surtout que je dois exprimer ma reconnaissance profonde pour l'aide efficace qu'il m'a accordée. Il ne s'est épargné aucun labeur de recherches et de correspondance pour m'indiquer les œuvres les plus sûres et pour écarter de mon travail toutes les affirmations douteuses ou erronées. En relisant le chapitre de la Russie, je vois la trace de sa main presque à chaque page.

A Paris, M. Ernest Desjardins ne s'est pas lassé de me fournir le concours de sa critique savante pour la révision des épreuves. Je dois aussi beaucoup à M. Schiffer, qui m'a remplacé avec un dévouement sans bornes pour surveiller le travail de publication et en assurer la constante régularité. M. Polguère a revu l'ouvrage avec le goût scrupuleux qu'il apporte à tous ses travaux.

Les cartes de ce volume sont dues à MM. Vuillemin, Perron, Słomczynski, Bagge. Qu'ils reçoivent mes remerciements sincères, ainsi que les artistes qui ont dessiné et gravé les vues et les types contenus dans ce volume.

INDEX ALPHABÉTIQUE

C

D

P

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

[22672] — Typographie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

17
45
92
15
19
21
33
39
43